

PIASA

Correspondance
de **François Mitterrand**
à **Catherine Langeais**
(1938-1942)

JEUDI 25 NOVEMBRE 2021
PIASA

ose j'é l'aine
errai enfin
qui bondira
amour;
... si tu savais
out près de
ver ta
tu de ces
rendiquais
e ces
me un mois)
si tendrement
que tu aimes
retour
les mêmes lieux
le moi me
a la force et
il fouche
donner tout mon
i François

Correspondance

de François Mitterrand
à Catherine Langlais
(1938-1942)

Vente N°1981

L'ensemble des lots est visible sur nos sites internet :
www.piasa.fr et www.deproyart.com

Ma ravissante petite sœur je t'aime
la folie - le jour où je te reverrai enfin
ne pourras imaginer la joie qui bondira
à moi - je te dirai mal mon amour ;
ce que mon amour est indicible - si tu savais
comme j'ai besoin de t'avoir tout près de
moi ; comme j'ai besoin de retrouver ta
voix de pêche ; te souviens tu de ces
soirs d'été où ~~tu~~ revendiquais
ta " place ", te souviens tu de ces
moments encore si proches (pas même un mois)
si merveilleux où nous avons été si tendrement
unis - Dis moi ma bien aimée que tu aimes
tes souvenirs, que tu désires leur retour,
es - moi que nos rêves retrouvent les mêmes lieux
occupent les mêmes instants, Dis le moi ma
bien aimée chérie, cela me donnera la force et
la patience de t'attendre autant qu'il faudra
même temps que l'impatience de te donner tout mon
amour - je t'aime mon Mignon chéri François

Expert

Jean-Baptiste de Proyart
Libraire et expert

Assisté de Grégoire Beurier,
Damien Gonnassat
et Théophile de Proyart

21, rue de Fresnel 75116 Paris
+ 33 1 47 23 41 18
+33 6 80 15 34 45
jean-baptiste@deproyart.com
gbeurier@deproyart.com
damien@deproyart.com
theophile@deproyart.com
www.deproyart.com

Responsable de la vente

Livres anciens et modernes
Dora Blary
+33 1 53 34 13 30
d.blary@piasa.fr

L'ensemble des lots est visible sur nos sites internet :
www.piasa.fr et www.deproyart.com

Correspondance de **François Mitterrand** à **Catherine Langeais** (1938-1942)

Vente : Jeudi 25 novembre 2021 à 14h30

PIASA
118 rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 Paris

Exposition publique

Lundi 22 novembre 2021 de 10 à 18 heures
Mardi 23 novembre 2021 de 10 à 18 heures
Mercredi 24 décembre 2021 de 10 à 18 heures

Téléphone pendant l'exposition et la vente
+33 1 53 34 10 10

Enchérissez en direct sur www.piasa.fr



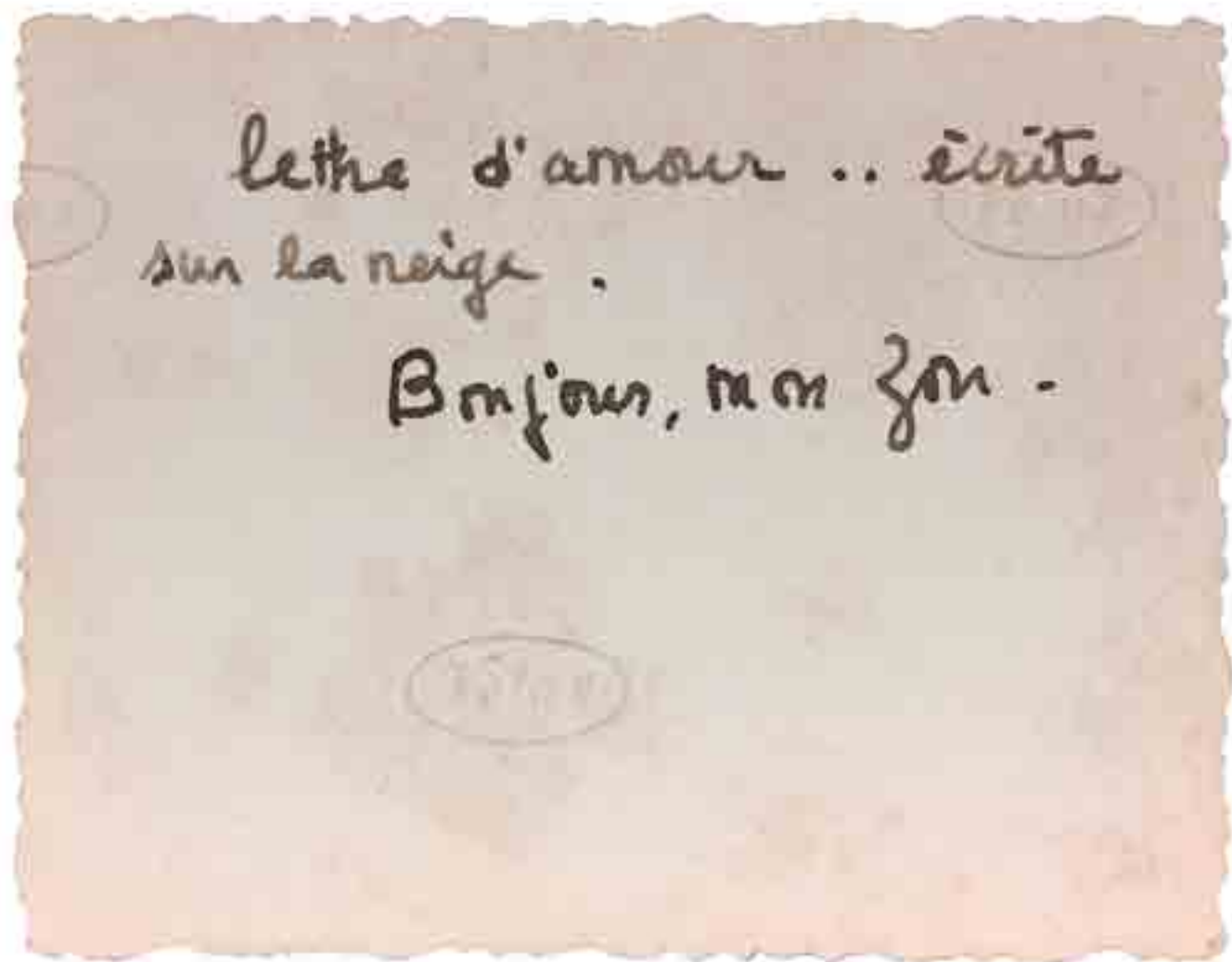
DÉTAIL LOT 145

Piasa, Frédéric Chambre son directeur général, et Jean-Baptiste de Proyart, libraire expert, ont l'honneur de présenter en vente aux enchères la correspondance amoureuse de François Mitterrand (1916-1995) à Marie-Louise Terrasse, connue sous le nom de Catherine Langeais (1923-1998), femme remarquable, journaliste célèbre des premières décennies de la télévision française. Ni l'un ni l'autre ne sont à présenter. Leur amour passionné et dramatique de 1938 à 1942 était connu, sa réalité manuscrite et matérielle n'existait pas, jusqu'à aujourd'hui.

Ces 330 lettres autographes de François Mitterrand à Catherine Langeais marquent, en une intimité amoureuse et historique presque sans égale, les longues étapes personnelles et hebdomadaires de l'un des moments les plus sombres de l'histoire de France. François Mitterrand, de sept ans plus âgé que Catherine Langeais, l'a aimée d'un amour absolu, passant d'épreuves en épreuves. Ses lettres en sont à chaque fois le témoin. Catherine Langeais a aimé François Mitterrand. Ils se sont rencontrés au bal de l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm le 22 janvier 1938. Leur premier baiser date du 5 mai 1938 échangé sur un banc du Luxembourg, baiser rappelé régulièrement dans des lettres anniversaires comme celle du 3 mai 1940. Ils se sont fiancés officiellement le 3 mars 1940 après un éloignement entre février et décembre 1939. Puis, la « drôle de guerre », la Campagne de France et l'emprisonnement en Allemagne pour François Mitterrand rendront leur amour impossible, créant ainsi un drame amoureux dont les dernières lettres portent la triste marque.

On peut classer ces 330 lettres en différentes périodes :

1. Celles de la **rencontre** : de la première lettre connue datée du 28 mai 1938 à celle du 2 novembre 1938, soit 37 lettres. Elles sont pour leur plus grande part écrites depuis le 104 rue de Vaugirard, ou, pour quelques-unes, durant l'été 1938, depuis Jarnac.
 2. Celles du **service militaire** que François Mitterrand effectue au fort d'Ivry : du 4 novembre 1938 au 1er septembre 1939, jour de sa mobilisation et dernière lettre d'Ivry. Soit 77 lettres.
 3. Celles de la « **drôle de guerre** » : François Mitterrand tient une position en Alsace puis à l'extrême pointe ouest de la ligne Maginot du 10 septembre 1939 au 9 mai 1940, dans le 23e Régiment d'Infanterie coloniale. Ces lettres sont marquées par les fiançailles de mars 1940. Mais François Mitterrand a compris dès décembre 1939 que l'éloignement des mois de février à décembre 1939 avait été marquée par un désaccord amoureux. Soit 92 lettres.
 4. Les lettres remarquables de la **Campagne de France** : du 10 mai 1940 (« je pars sur nos positions de combat ») à la courte lettre du 11 juin 1940 (« je dois arrêter cette lettre brusquement »). Soit 31 lettres.
 5. La période de **Lunéville**. François Mitterrand est blessé devant Verdun le 14 juin 1940, jour de l'entrée des Allemands dans Paris. Jusqu'au 29 juin, aucune lettre ne subsiste et sans doute n'a-t-il rien écrit. Du 29 juin au 6 août 1940, date de son départ pour l'Allemagne (« je pars pour l'Allemagne. Tu imagines ma tristesse »), François Mitterrand écrit les lettres qui font le récit de ses combats, de sa blessure (« J'ai été blessé devant Verdun le 14, dans la matinée » écrit-il le 29 juin), et du moment où il est fait prisonnier (« cette captivité ne sera pas éternelle ! Je reviendrai pour t'aimer », le 30 juin). Soit 15 lettres.
 6. La période des **lettres des Stalags**. La première lettre, celle du 16 août 1940, est écrite depuis le Stalag IX A, en Hesse : « la vie n'est pas finie parce qu'elle s'arrête maintenant ». François Mitterrand va connaître la vie du camp, donner des cours de littérature à ses camarades et découvrir son talent politique d'abord au Stalag IX C, au fond de la Thuringe, puis à partir d'avril 1941 au Stalag IX A, dans la Hesse, qui retenait plusieurs dizaines de milliers de prisonniers.
- Il continue d'aimer Catherine Langeais et fait pour la rejoindre deux tentatives d'évasion parcourant de nuit, lors de la première, plus 600 kilomètres à pied en Allemagne. Il annonce ses tentatives à Catherine Langeais en parlant de lui sous le pseudonyme de « Fatoune ». Il s'évade à chaque fois pour la retrouver, ayant progressivement compris que son amour était perdu mais pensant qu'une ultime rencontre pourrait le sauver. La dernière lettre date du 3 décembre 1941 (« Fatoune a échoué à son deuxième examen de sortie du conservatoire »). François Mitterrand l'écrit d'un Stalag de Moselle après l'échec de sa deuxième tentative et peu de jours avant la troisième, qui sera la bonne, évitant ainsi l'envoi en Pologne qui lui était réservé. Soit 77 lettres des Stalags.



DÉTAIL LOT 145

Parfois à sens unique, mais le plus souvent mutuelles – puisque la voix de l'amoureuse s'entend au long de ces lignes, et malgré l'issue tragique de la séparation définitive de 1942, ces lettres de François Mitterrand, fou d'amour, *mad by love* comme écrivait Stendhal qu'il aimait tant, montrent comment il a pu surmonter les épreuves de la vie. En dépit de la blessure amoureuse de la fin de 1939, il transforme leur amour en un projet de mariage, concrétisé par des fiançailles (3 mars 1940). Pour Catherine Langeais, il vivra dans son sang la blessure physique de juin 1940 puisqu'elle l'écarte encore davantage de sa fiancée. Pour la rejoindre et pour ne plus dépérir, il aura fait trois tentatives d'évasion entre 1941 et 1942. La dernière fut couronnée de succès. Durant ce temps des camps de prisonniers, François Mitterrand aura aussi su organiser la vie littéraire et intellectuelle de dizaines de milliers de soldats français, par sa culture et par sa plume, découvrant son propre talent, formant sa conscience politique et s'ouvrant à d'autres conditions sociales que la sienne.

Aucune réponse de Catherine Langeais n'est aujourd'hui connue ou publiée. Le soldat François Mitterrand, blessé en juin 1940, perdit une partie de cette correspondance dans une embuscade comme le raconte la lettre du 18 mai 1940, septième lettre de la Campagne de France. Catherine Langeais, après la mort de son mari Pierre Sabbagh (1918-1994), autre géant de la télévision, et sans doute marquée par le chagrin du deuil, a perdu ces lettres de François Mitterrand voulant faire des travaux dans son appartement. Elles ont été retrouvées par un brocanteur qui les a conservées jusqu'à présent et qui les met aujourd'hui en vente avec l'accord des héritiers de Marie-Louise Terrasse.

Ces lettres de François Mitterrand sont la plupart du temps longues et parfois dramatiques et, à la fin, tragiques. Toutes, ligne à ligne, témoignent d'un amour passionné, formulé dans la plus belle langue française qu'on puisse imaginer. Lorsqu'il est au front en juin 1940, ou dans les Stalags allemands, chacune d'entre elles pourrait être comparée aux très célèbres lettres de Bonaparte à Joséphine.

Ce catalogue n'est qu'une simple transcription. Nous n'avons voulu porter aucun commentaire et ne donnons ici et là qu'un simple éclairage ponctuel. La prévalence infinie de l'amour et de la fidélité en amitié se déduisent de chacune de ces lettres. L'ambition amoureuse et le courage patriotique du soldat blessé, et évadé, sont ici révélés – quoi de plus beau.

Jean-Baptiste de Proyard

Période 1

La rencontre

28 mai 1938 - 2 novembre 1938

1. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Paris, 104 rue de Vaugirard], 28 mai 1938

“FORGEONS NOTRE FORCE”.

LA PLUS ANCIENNE LETTRE CONNUE DE FRANÇOIS MITTERRAND À MARIE-LOUISE TERRASSE

4 pp. in-8 (280 x 179mm), encre bleue, papier de deuil

Le 28 mai 1938

Ma Béatrice chérie,

Comme si vous étiez assise à mon côté, avec votre main dans la mienne et vos yeux perdus on ne sait où, comme si je vous parlais à voix basse, et plein du bonheur de votre présence, je continue par cette lettre notre dialogue.

Depuis plus de trois semaines le temps marche à pas de géant, et notre vie suit son rythme. (Quand je dis “notre vie” ce n’est pas à la légère, car il me semble bien qu’existe désormais entre nous une certaine communauté. Et maintenant nous n’en sommes plus au temps où nous devons mesurer chaque mot). Si nous n’y prêtons attention, et si nous ne voulons nous reposer de cette allure endiablée, nous serons jetés par-dessus bord : les grandes vacances ne pardonneront pas le moindre oubli de notre part ; si nous n’imposons pas notre volonté aux jours et aux circonstances, nous serons perdus l’un pour l’autre. Et cela je ne le veux pas : comment ne m’accrocherais-je pas, de mes deux mains et de toute mon âme, à vous, puisque je vous aime ?

Ma “Toute Petite Fille de seize ans”, vous ne me laissez que votre profil. Là, regardez-moi en face et souriez, ou plutôt prenez un air très grave, comme il faut savoir en prendre une ou deux fois dans une vie. Et puis écoutez-moi.

Je sais que, toujours, vous avez un peu peur de moi (oh ! peur tout à fait raisonnable – et instinctive !), ou, peur de l’avenir. Et vous ne me parlez qu’au conditionnel... “si c’était possible”... - et moi, je ne veux pas de ce conditionnel, je ne veux pas de cette crainte. Vous aurais-je volé une parcelle de votre cœur si je n’avais eu l’intention de la garder ? Vous aurais-je pris votre visage si je n’avais eu l’intention de l’avoir toujours, comme mon bien le plus précieux ? Il est vrai que j’aime ma fantaisie et que je saute sans me lasser d’un bout du monde à l’autre, et que je m’écarte le plus possible des lieux où je sens la banalité, la médiocrité ou la vulgarité. Il est vrai que je ne pourrai me contenter d’une vie stationnaire, endormie, gâchée par une ambiance terne. **Il est vrai que mon ambition est grande, mon exigence illimitée, et que de toutes mes forces je veux tendre vers une plus belle réalisation de moi-même** (... j’ai sans doute fort à faire !). Mais vous aimerais-je comme je vous aime si je ne vous savais prête à la même tentative, si j’estimais une contradiction possible entre Nous et mes désirs ?

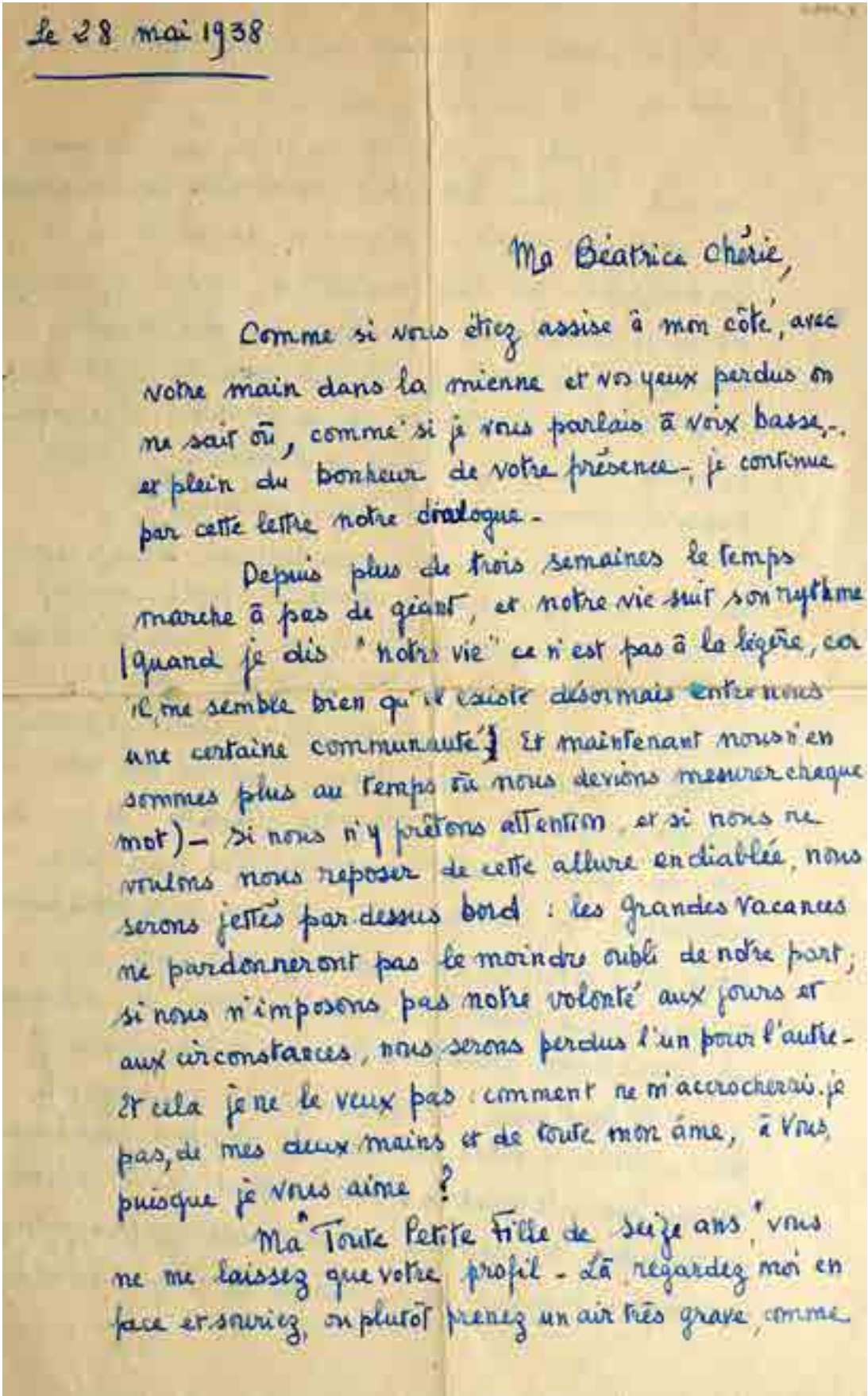
Il faut donc, en termes clairs envisager le futur. Mais ce futur ne viendra pas tout seul à nous, tel que nous le voulons. Il nous faut dès à présent le modeler, le construire ; et pour cela ne pas quitter le domaine pratique, la vue exacte de ce qu’il est nécessaire de faire. Partons de ce point bien précis : je ne vous connais pas. Tout au plus ai-je pu vous rencontrer à un ou deux bals (ce qui est presque vrai !)... Mais comme vous étiez une jeune fille fort bien élevée, jamais vous n’avez accepté une crêpe d’un jeune homme dont vous ignoriez tout. Donc, je ne vous connais pas. Or, le hasard doit faire que je vous rencontre. Mais le hasard n’étant jamais tout à fait hasardeux, nous lui donnons un coup de main, lequel ? Il s’agit de trouver un moyen, indispensable si nous tenons au résultat, de me faire connaître votre famille, et vous, par conséquent. Nous n’avons pas d’amis communs : il faut en créer. Mais cela ne se crée pas en un jour : or, pas un jour, pas une minute à perdre. Allons donc au plus pressé.

Je vous ai dit [mot manquant] dernier que rien ne nous serait facile, qu’il faudrait tout arracher de force et avec peine, qu’il nous faudrait payer chaque moment heureux. **Forgeons notre force** et faisons un peu fi de notre respect humain ou de notre amour-propre (chose bien désagréable !). Et cherchons, sans en omettre un seul, tous les moyens pratiques d’aboutir à nos fins. À première vue, il en est un : vos frères ou l’un de vos frères. Si nous avions beaucoup de temps, nous pourrions organiser une rencontre sans en avoir l’air. Mais, encore une fois, le temps presse : alors que faire ? Dire tout à l’un de vos frères : tout serait possible ainsi. Ce n’est pas vous que je connaîtrais ainsi en premier lieu mais votre frère : événement beaucoup plus orthodoxe ! Mais cela dépend beaucoup du degré d’intimité que vous avez avec lui ou eux, et un peu de votre courage.

N’oubliez pas que le *minimum nécessaire* est d’obtenir que les grandes vacances ne nous laissent pas sans liens ou sans possibilité de nous voir ou de nous écrire etc. Sans doute le moyen le plus catégorique serait une intervention de ma part, mais est-ce prudent ? et cela pourrait donner naissance à pas mal d’aléas. Pensez à ce que je vous écris là, j’aborde le réel et je voudrais que vous compreniez bien combien il est indispensable de s’y attarder, ou bien tout est perdu, et vous savez combien il me serait douloureux de vous perdre. De votre côté, réfléchissez à tout ceci, et suggérez vos solutions, et mettez-les *immédiatement* (pas demain, pas une heure plus [mot manquant] mais *tout de suite*) en pratique. Ma Béatrice, comme je voudrait tenir votre visage entre mes mains et vivre une minute en votre présence, aussi belle que celles (trop rares) que nous avons pu posséder. Pour remplacer votre présence, je vous écrirai ainsi : cela nous permettra les mises au point que de trop espacées et rapides rencontres nous interdisent. Et surtout ces lettres (les vôtres aussi...) seront comme l’expression de nos pensées de chaque instant, avec l’abandon que l’on éprouve, et la confiance aux moments les plus délicieux. Beata Beatrix.

Saurai-je vous dire autre chose, du moment que cette lettre veut simplement vous confier que je vous aime ?

François



François Mitterrand habite au 104 rue de Vaugirard depuis octobre 1934, un foyer d'étudiants tenu par des frères maristes. Cette institution, connue sous le nom du "104" s'appelle en fait "Réunion des étudiants". François Mauriac fréquenta cette "balzacienne maison Vauquer" un quart de siècle plus tôt. Quand il arrive au "104", à l'âge de dix-sept ans, François Mitterrand n'est pas un pensionnaire ordinaire. Il est le neveu de Robert Lorrain, le frère de sa mère mort à vingt ans, et dont le portrait est en bonne place dans le bureau du directeur. François Mitterrand se fera de solides amis au "104" qui lui resteront fidèles pour la vie : François Dalle, Jacques Benet, Jacques Marot, Pol Pilven, André Bettencourt et Louis Clayeux.

300 - 500 €

il faut savoir en prendre une ou deux fois dans
une vie - Et puis écoutez moi -

Je sais que, toujours, vous avez un peu peur
de moi (oh! peur tout à fait raisonnable - et instinctive) -
ou, peur de l'avenir - Et vous ne me parlez qu'au
conditionnel ... "si c'était possible" ... - Et moi, je ne veux
pas de ce conditionnel, je ne veux pas ~~que~~ de cette
 Crainte - Vous aurais je volé une parcelle de votre cœur
si je n'aurais eu l'intention de la garder? Vous aurais je
pris votre visage si je n'aurais eu l'intention de l'avoir
toujours, comme mon bien le plus précieux?

Il est vrai que j'aime ma fantaisie et que je saute
sans me lasser d'un bout du monde à l'autre - et que je
m'écarte le plus possible des lieux où je sens la banalité,
la médiocrité ou la vulgarité - Il est vrai que je ne
pourrai me contenter d'une vie stationnaire, endormie,
gâchée par une ambiance terne - Il est vrai que mon
ambition est grande, mon exigence illimitée, et que de
toutes mes forces je veux tendre vers une plus belle
réalisation de moi-même (... j'ai sans doute fort à faire!).
Mais vous aimerais je comme je vous aime si je
ne vous savais prête à la même tentative - si j'estimais
une contradiction possible entre Vous et mes désirs?

Il faut donc, en termes clairs envisager le
futur - Mais ce futur ne viendra pas tout seul à nous,
tel que nous le voulons - Il nous faut dès à présent
le modeler, le construire; et pour cela ne pas quitter
le domaine pratique, la rue exacte de ce qu'il est nécessaire

2. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Paris, 104 rue de Vaugirard], mai 1938

“EXISTE-T-IL LIEN PLUS FORT ET PLUS FAIBLE QUE L'AMOUR ?”

5 pp. in-8 (280 x 179 mm), encre bleue, papier de deuil

[Mai 1938]

Ma “toute petite fille” chérie,

(cela m’amuse et m’émeut à la fois de vous nommer ainsi : tout notre passé encore récent et déjà lointain afflue en moi), je viens de nouveau vous surprendre à l’heure où les honnêtes gens dorment. Par ma fenêtre grand’ouverte, l’été entre chez moi avec son indiscretion coutumière : cela m’incite à le recevoir sans ambages : je ne m’occupe pas de lui, et je vous écris. Car c’est à vous seule que je pense. À peine, de temps en temps vais-je humer la nuit et tenir conversation à mes étoiles familières, ou sentir la rose et l’œillet que j’ai accouplés (ils s’entendent mal) dans un vase : mais jamais je ne vous quitte : vous êtes terriblement installée en moi. Si j’interrogeais un Sage d’Égypte, il me répondrait sans doute que c’est parce que je vous aime. Et le plus fort serait qu’il ne se tromperait pas.

C’est d’ailleurs une curieuse chose que de vous aimer : parfois très douce, souvent inquiétante, parfois inquiétante, souvent très douce. **Existe-t-il lien plus fort et plus faible que l’Amour ?** Si je m’en réfère à moi-même, l’amour que j’ai pour vous doit être diablement robuste, pour avoir triomphé de **ses vieux compagnons que furent pour moi l’indépendance et le désir d’évasion**. Je puis vous le dire sans présomption : **jamais je n’ai plié devant qui que ce soit sans que je le veuille explicitement ; j’ai toujours échappé à toute emprise, et personne n’a su me retenir : le monde me semblait plus beau dans ce que j’ignorais de lui, et je partais à la recherche de pays inconnus, las par avance de la facilité et du médiocre**. Or, voici que je vous aime : et mon indépendance est mise à mal ! Vous mériteriez, ma Béatrice trop chérie, une sévère punition ! (laquelle ? copier cent fois “je suis une insociable petite fille qui parle en classe et se tait ailleurs, qui fait la grimace quand on la demande mais n’obéit en général que lorsque cela lui plaît” ? ou mettre votre robe verte ? ou m’écrire ?) **Et le monde me semble plus beau dans ce que je connais de lui** ; et si je veux partir à la recherche de pays où ne vivraient ni la facilité ni la médiocrité, c’est avec vous : en effet, je me trompe quand je dis que mon amour a triomphé de mon désir d’évasion : il l’anime au contraire, il lui donne une raison d’être.

Ma chérie, vous être d’un parfait sans-gêne ! Désormais pas une de mes pensées, pas un de mes sentiments qui ne se rapportent à vous. Je lis un poème, je m’émerveille d’une fleur (mes passions !), je me penche avec anxiété sur moi-même, je découvre un aspect plus misérable ou plus adorable du monde, je prie, et c’est à vous que je lis ce poème, c’est vous que je trouve en moi-même, c’est à vous que je confie ma déception et mon étonnement, c’est pour vous (ou nous) que je prie. Les mille détails de ma vie, les détours, les idées, les principes, les attitudes (chaque fois que je vous vois, je suis tellement absorbé par mon bonheur, trop rare, du moment ! et j’oublie de vous raconter tout cela. C’est un tort, car il serait

bon de mettre en commun le plus personnel de ce que chacun de nous possède) qui constituent aussi bien mon apparence que ma réalité, je les vis en raison de vous. **(Un soir, je me bats presque pour expliquer un sonnet de Mallarmé et suis furieux de constater l’incompréhension de mes partenaires. Ou je décide que, selon Malraux, tout homme doit avoir fait une grande action avant vingt-cinq ans s’il ne veut pas avoir perdu son temps de vie, et j’exhorte mes amis à se dépêcher d’agir (les pauvres !)** Ou je déclare que 99/100 des hommes sont imbéciles, et que moi, je suis le centième (ça scandalise !). Tout cela autour de tasses de thé, au cœur de la nuit, pendant que les uns fument et les autres rêvent – ou bien je me tais : pas une parole ne sortira de moi, car je suis un sentier, je file une piste et rien de ce qui est au dehors ne me pénètre. D’autres fois, **c’est une lettre que je reçois, une personne que je rencontre, un souvenir qui me revient à l’esprit, une théorie que j’ébauche, un article que j’écris, une phrase que je rythme**. C’est un rendez-vous que je donne, une jeune fille qui m’assomme en même temps qu’elle me procure un vif agrément d’amour propre, c’est un ennui qui me fond sur la tête, une peine qui se loge en moi souvent sans raisons. C’est le concert (ce Mozart si cher, ce Debussy, ce Bach) que j’entends, le disque de jazz hot qui me procure le délire irraisonné des chaleurs d’Afrique ! C’est la partie de tennis que je joue, le championnat où je m’engage. C’est l’examen que je prépare, la thèse qu’il va me falloir choisir, la situation qu’il faut déterminer, les projets ambitieux que je forme : Voilà une partie, un aspect, minime, de mes jours. Voilà un reflet, inconstant, de ma vie. Voilà ce qui compose mon moi, que j’ignore trop souvent, qui m’échappe, auquel je fais trop peu attention. Voilà que ce que je passerais (conditionnel ou futur ?) toute ma vie à vous conter, ce qui désormais n’a de sens qu’en raison de vous, pour vous, Marie-Louise chérie).

Vous comprenez alors l’importance que vous avez pour moi : l’importance inouïe d’être celle que j’aime. (Si vous étiez là vous me diriez que vous ne savez pas pourquoi je puis vous aimer, et je vous répondrais que je n’en sais pas davantage. Vous êtes tellement laide, désobéissante, etc... (à ne pas voir, ni fréquenter !) qu’il est véritablement incompréhensible que parmi la foule des jeunes filles adorables, charmantes et ravissantes, c’est vous que j’ai choisie !).

Maintenant les grandes vacances approchent. Réjouissez-vous, vous allez bien vous amuser ! L’été, l’eau, la musique, la danse, le tennis, les conversations etc... comment pourrai-je résister à cette masse d’adversaires ? (et je ne nomme pas les plus dangereux !) Je serai jaloux de tout : de l’air, du soleil, et de tous ceux qui seront avec vous. Vous serez dans ce monde enchanteur des vacances, pourquoi vous souviendriez-vous du temps passé, de l’autre monde dont je fais partie ?

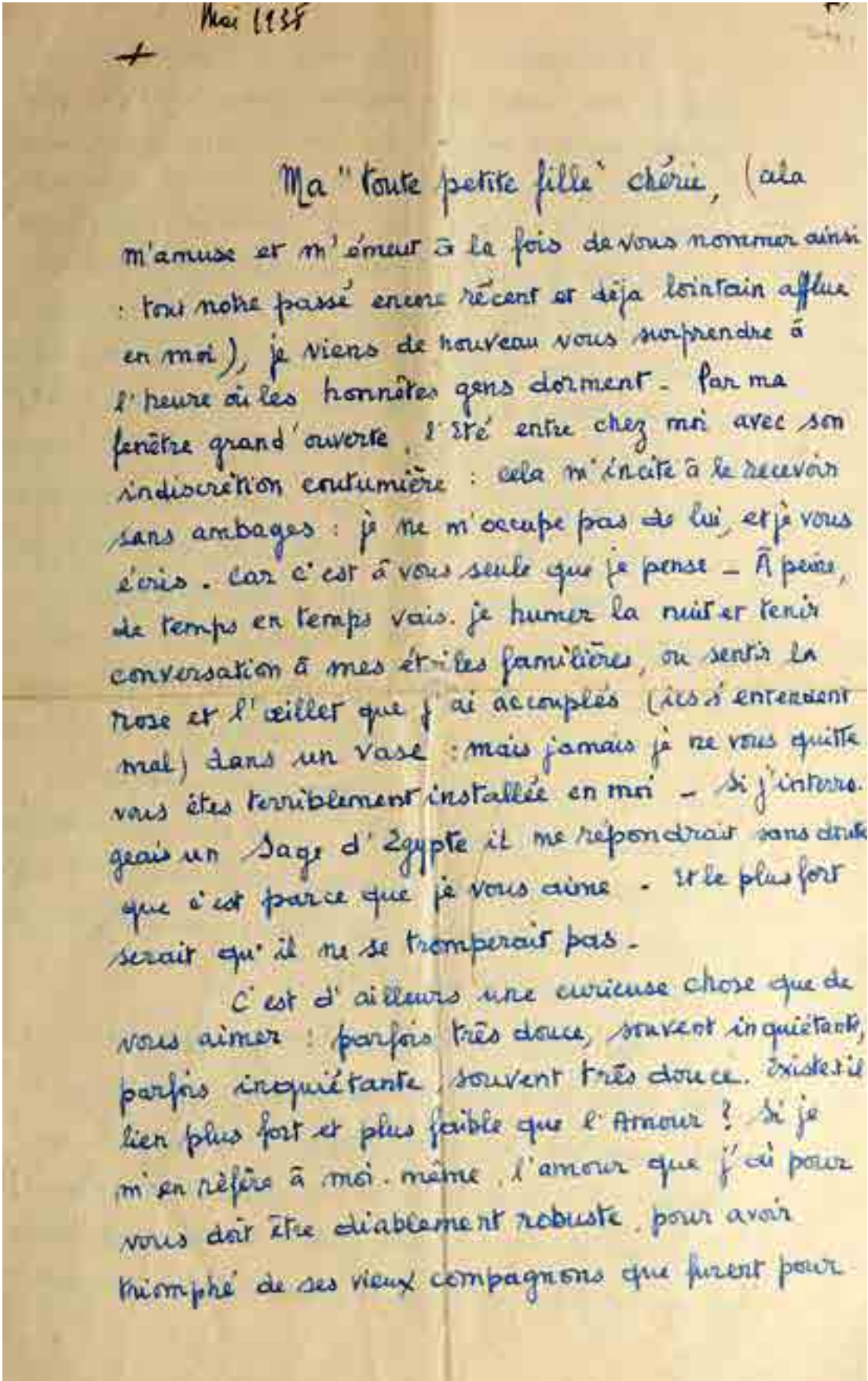
Ma Béatrice, je termine, mais je ne vous quitte pas. Dites-moi tout ce que vous refusez parfois de me confier, rien à craindre : je ne l’entendrai pas.

Moi, je ne sais rien vous dire de plus que ce que je vous répète (j’aime beaucoup me répéter) à chaque instant : tout l’amour que je porte en moi, pour vous.

François

Déchirures avec petits manques de papier

300 - 500 €



3. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Paris, 104 rue de Vaugirard], 3-4 juin 1938

“SOURIEZ, MA BÉATRICE, COMME SI VOUS ÉCOUTIEZ”

4 pp. in-8 (280 x 179 mm), encre bleue, papier de deuil

Le 3-4 juin 1938

Ma Chérie,

Il est une heure et quart ; après être allé dîner “en ville” avec trois camarades, j’ai rejoint au “Dôme” un de mes amis : nous avons remué quelques idées, secoué quelques fondements, étalé notre rage devant la sottise du monde, et le temps a passé. Je suis rentré chez moi, j’ai commencé pour vous une lettre que j’ai déchirée, mais mon désir de veiller un peu en votre compagnie l’emporte, et je vous écris.

Pour l’instant vous dormez sans doute, ma toute petite fille chérie, et j’imagine que c’est contre mon épaule que votre tête s’est posée. Là, contre vous, je puis ainsi mieux vous parler, sans effort, et pas trop haut pour ne pas vous éveiller.

Cet après-midi nous nous sommes un peu disputés, et j’étais sans doute déraisonnable. Mais j’éprouvais l’impression désespérante d’être battu par les mille événements sans intérêt et sans importance de la vie, de ne pouvoir vous approcher qu’*après* l’accomplissement de vos occupations secondaires, d’être perdu dans le relatif. Je vais ai dit ma fragilité ; je me suis senti tellement blessé que cela m’a effrayé. J’avais en effet espéré vous voir : pas plus de quelques minutes mais suffisamment, pour vous avoir un peu à moi avant votre départ, pour éviter cet au-revoir impersonnel et hâtif du “milieu-de-la-rue”. Mais vous dormez, ma chérie et je ne veux pas que vous entendiez ces paroles presque tristes...

Et puis vous allez partir pour six jours : six jours c’est long. Comment les traverserai-je sans vous ? C’est que vous êtes difficile à remplacer ! C’est quand même malheureux de ne pouvoir vous oublier sitôt le dos tourné, ça expose à bien des désagréments. **Souriez, ma Béatrice, comme si vous écoutiez**, et n’ayez pas peur de laisser votre visage ainsi, comme si vous aviez besoin d’être protégée. J’écris “comme si...” parce que ce n’est pas vrai. C’est moi qui ai besoin de votre protection, c’est à moi que vous êtes nécessaire. Comment n’avez-vous pas un peu pitié de moi quand vous me voyez aussi désespéré que ce soir ? **Marie-Louise, je vous aime. C’est une redite, mais tant pis**. Avant de vous dire bonsoir (hum ! Il est deux heures du matin) je me penche sur vous ; ne levez pas les paupières, je veux les frôler de mes lèvres ; ne dites pas un mot : écoutez-moi : Si je vous affirme que je vous aime, aurez-vous un sommeil de petite fille presque heureuse ?

.....

Ce matin, je peux reprendre cette lettre. Vous êtes au lycée. À quoi pensez-vous ? À votre examen ? Aux vacances ? Vous arrive-t-il de réaliser que j’existe ? Je vous vois avec votre blouse d’uniforme gris, toute pareille aux autres et si dissemblable. Vous prenez sans doute un air appliqué d’écolière très sage et qui ne songe qu’à ses devoirs... Tout à l’heure, je vais partir vous attendre. Vous arriverez, très pressée, et ce sera l’autobus – St Michel - Denfert - St Dominique, et puis au-revoir pour une solide cure d’absence. Une cure d’une semaine : de quoi oublier ce qui fut avant, de quoi se plonger dans le présent : tennis, bain, soleil et l’agréable compagnie dont vous ne manquerez certainement pas d’être entourée... Le soir, quand la nuit vient toute claire et sans amertume, pourquoi revenir sur les jours passés, pourquoi ne pas oublier tout autre plaisir que celui de l’instant ? Est-ce cela qui arrivera ? Et moi, pendant ce temps je rongerai mon frein, j’imaginerai ma Béatrice, comme si elle était mon Bien définitif, unique, essentiel. Vous m’écrirez autant que vous le désirerez. Cela me prouvera que l’éloignement ne suffit pas à tuer notre commune pensée – et cela remplacera dans la mesure du possible, les conversations que nous n’aurons pas. Dites-moi dans vos lettres tout ce qui vous viendra à l’esprit et au cœur : j’espère que cela vous permettra de m’écrire longuement et de la façon que j’aime.

Ma chérie, c’est assommant : je viens de recevoir une visite : pas le temps de terminer ce mot et de vous raconter tout ce que je voulais.

Pensez pendant ces vacances à ceci :

1) ne pas perdre de vue le “pratique” : avancer les choses extérieures, il y va de tout l’avenir, je vous parlerai à ce sujet, mais réfléchissez-y sans mettre vos verbes au futur !

2) ne m’oubliez pas

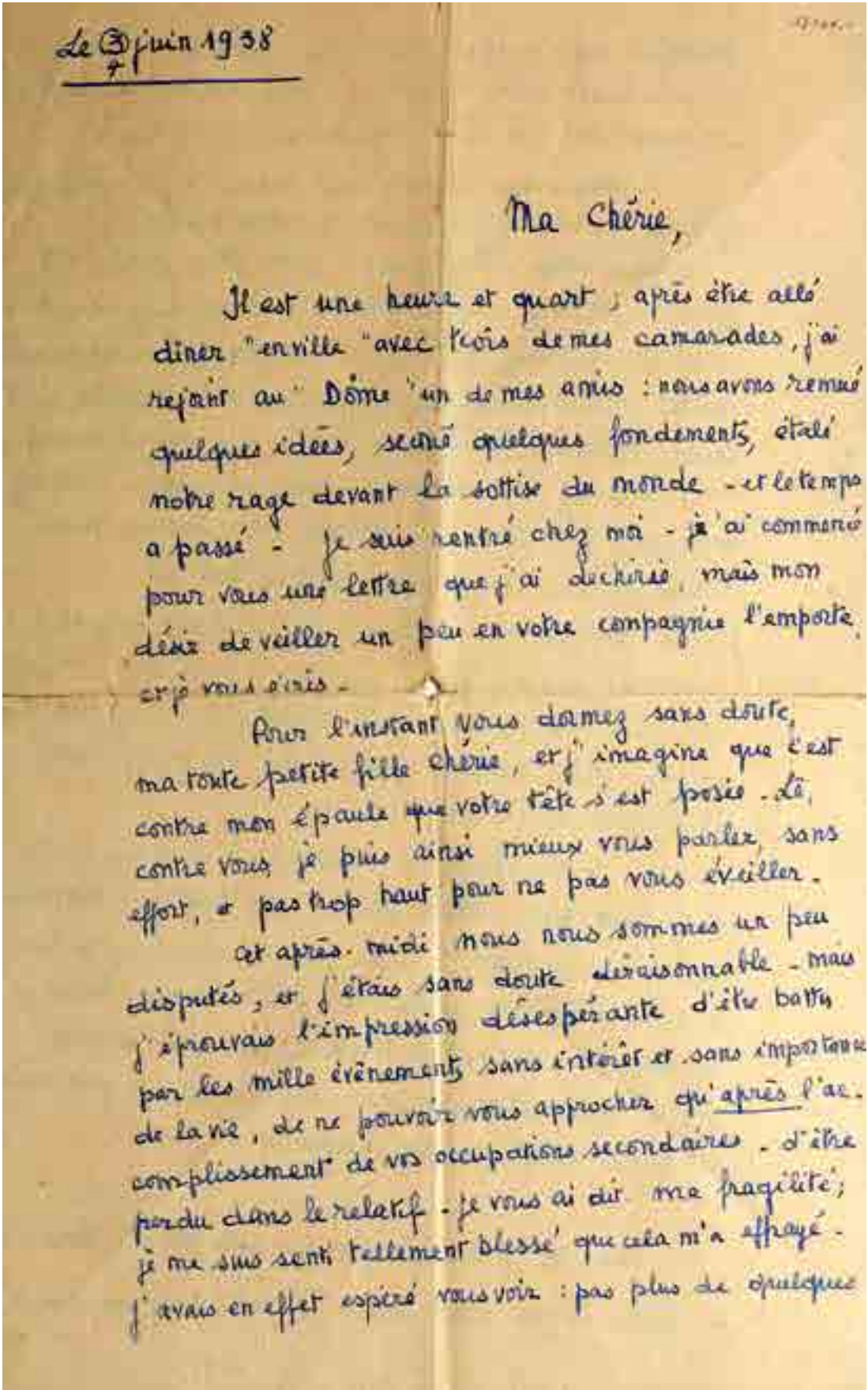
3) je vous aime,

c’est d’ailleurs la seule chose qui compte

François

Petites déchirures sans manques aux plis

300 - 500 €



4. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Paris, 104 rue de Vaugirard], 5 juin 1938

“NOUS DEVONS TOUT FORCER PAR NOTRE VOLONTÉ”

4 pp. in-8 (279 x 174mm) sur papier de deuil, encre bleue

Le 5 juin 1938

Ma chère Béatrice chérie,

Ce jour de Pentecôte est pour nous une sorte de première étape : **quel chemin parcouru depuis le 5 mai** ! [jour du premier baiser] un peu inquiète et douloureuse vous étiez ce jour-là, et je savais que vous aviez peur de l’avenir, que vous vous demandiez s’il fallait me croire. Et maintenant, sans doute n’êtes-vous pas complètement rassurée, et les jours qui nous attendent ne s’annoncent-ils pas très faciles, mais nous avons cette immense certitude présente de nous aimer, **nous avons le patrimoine commun et très doux de nos paroles et de nos pensées.**

Ma Béatrice, aujourd’hui, alors que tout chante la joie et que tout prend un air de fête je suis triste parce que vous êtes loin de moi. Et dans cette lettre, je veux vous dire, une fois de plus, que pas une parcelle du monde ne saurait avoir pour moi plus de prix que vous, que rien ne saurait remplacer votre présence (réelle ou d’espoir) : ce qui s’explique parfaitement puisque je vous aime plus que tout.

Je reprends ces lignes, interrompues par l’heure de la messe (11h à N.D. des Champs). Au retour j’ai déjeuné (vin blanc et gâteaux en l’honneur de l’Esprit Saint !), puis cet après-midi j’ai joué au tennis : remise au point délicate après mes malheurs ! Mon frère étant arrivé pour me voir, je lui ai passé sandales, raquette, pull-over, et je l’entends jouer dans le jardin – tout à l’heure nous sortirons ensemble - et cette journée sera terminée. Je compte impatiemment les jours de votre absence : chaque heure passée, je la salue joyeusement : elle me rapproche de vous, et pourtant je sais que bientôt je supplierai le temps de ralentir sa folle allure : et ce sera encore à cause de vous. **Vous m’avez donné, en effet, la notion du temps : auparavant je m’en moquais : que m’importait sa fuite ; sans doute elle m’entraînait, mais pour quelle raison l’aurais-je regretté ?** Je n’attribuais à chaque événement qu’une valeur passagère, à chaque sentiment qu’une importance momentanée : ils pouvaient bien s’attacher à moi, constituer l’ossature de ma vie, j’aurais dédaigné d’implorer pour eux un sursis ou la grâce d’un délai.

Et vous, désagréable et fort exigeante Béatrice, **voici que vous me faites l’esclave de l’instant, le jouet de l’heure** ! Serait-ce un nouveau grief à inscrire contre vous ? Non, parce qu’il est beaucoup plus attachant, plus essentiel d’être dépendant que libre – si cet état de dépendance est choisi par amour. Ma chérie, voilà que je me mets à disserter ! Préférez-vous que je vous parle comme à une petite fille de vrai, de chiffons et de poupées ? Je vous dirais alors que votre robe verte est délicieuse, beaucoup d’autres choses encore... Mais j’aime mieux ne pas savoir quelle grimace ou quel sourire vous me feriez si je vous le demandais, quelle parole vous

me diriez (ou ne me diriez pas) si je vous priais de me raconter quelque chose. J’aime mieux ne pas penser à votre visage quand toute la gravité d’une toute petite fille qui offre le plus beau et le plus vrai d’elle-même le modèle... J’aurais trop l’impression que tout cela m’est interdit pour de longs jours.

J’aime mieux ne pas y penser ! Mais je ne fais qu’y penser...

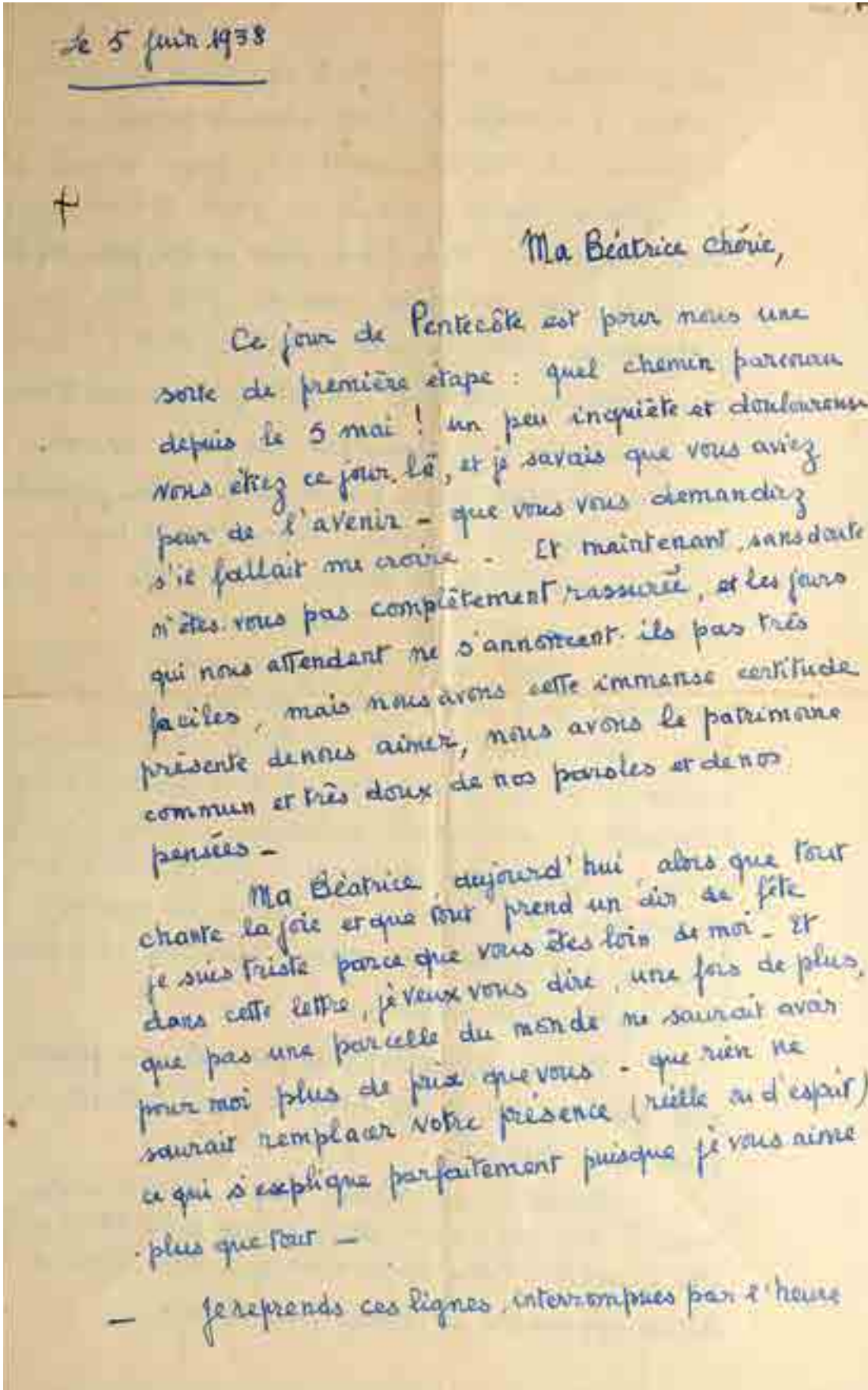
Quant aux pas de géants, ils sont bien réduits ! et cela nécessite de notre part une solide réaction ! Je vous l’ai dit : le minimum à obtenir ne doit pas être perdu de vue. Il y va de l’avenir. Je veux répéter sans cesse : **nous ne serons jamais sûrs de vaincre le temps si nous ne l’encadrons de barrières, si nous ne le séparons en mille morceaux. Or, nous devons tout forcer par notre volonté.** C’est une question bien nettement posée : tout doit converger, vers le principal, vers le seul but d’une importance extrême : notre amour. Il vaut donc mieux savoir exactement ce que nous voulons faire. Des moyens pratiques que j’envisageais vous m’avez dit la difficulté. Abandonnons ces moyens, mais n’abandonnons pas le résultat à obtenir. Est-il si difficile de se “connaître”, alors que vous connaissez d’autres jeunes gens ? Il suffit de rendre cette “connaissance” aussi naturelle que possible, aussi naturelle qu’elle le fut pour d’autres que pour moi. Évidemment, le temps est passé des soirées, matinées et surprises parties.

ne doit être rejetée a priori ! Organisons des parties de tennis ou de tout autre sport ; fouillons toutes les parties du monde qui nous permettraient de nous voir : mais arrivons au but. Utilisons tous les intermédiaires possibles (Claudie ou [illisible]) et cela pas dans l’heure qui suivra, mais tout de suite. Pas en idée mais en réalité. Marie-Louise chérie, je vous écrirai de nouveau, mercredi sans doute. Selon la permission donnée ! Recevrai-je de nombreuses lettres de vous ? Je les attends sans patience... Mais à condition que cela ne soit pas pour vous une corvée ! Vendredi prochain, il faudra que nous nous voyions au moins cinq minutes mais sérieusement – matin ou soir – pensez-y – j’y tiens beaucoup. Cela doit être possible. Précisez-moi dans une lettre vos moments libres.

Et maintenant, je vais vous quitter, non sans peine. Je pense à vous beaucoup plus que vous ne pouvez le croire. En est-il de même pour vous ? Amusez-vous, jouez au tennis etc... mais ne m’oubliez pas tout à fait. Pensez avec précision et rapidité aux “moyens pratiques”. Écrivez-moi et dites-moi que vous m’aimez un peu. Ma chérie, vous ne savez pas combien je vous aime.

François

300 - 500 €



5. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris, 104 rue de Vaugirard], 8 juin 1938

“CAR IL EST FACILE DE CONFONDRE L'AMOUR ET L'AMOUR-PROPRE, ET L'AMOUR-PROPRE UNE FOIS SATISFAIT, L'AMOUR RISQUE D'ÊTRE FORT RÉDUIT”.

FRANÇOIS MITTERRAND COMMENTE LE MISANTHROPE QU’IL A VU JOUÉ PAR JEAN-LOUIS BARRAULT, ET SE COMPARE À ALCESTE

<div> <div></div> <div>4 pp. in-8 (267 x 209 mm), encre bleue, papier vergé bleu</div> </div>
<div> <div></div> <div>Le 8 juin 1938</div> </div>
<div> <div></div> <div>Marie-Louise chérie,</div> </div>

Je m’apprêtais, hier soir, à partir pour “les Ambassadeurs” voir jouer *Le Misanthrope*, quand j’ai reçu votre lettre. Je m’étais instauré depuis vingt-quatre heure, guetteur des courriers, métier fort peu recommandable aux impatients, et **devant mon attente vaine j’allais tenter d’épancher ma bile avec Molière. J’aurais eu le loisir de pester contre Célimène et de la trouver plus légère encore que sa légende, et j’aurais trouvé l’emportement d’Alceste du meilleur goût.** Mais votre lettre a tout changé. Et c’est une Célimène fidèle, futile comme toutes les jeunes filles, mais pas plus, un Alceste grondeur et d’humeur un peu sombre qui se sont en effet présentés devant moi. C’est à Célimène-Alice Cocéa que j’ai donné raison (quoiqu’elle avalât les vers et les prononçât comme une fille de Saint-Tropez) contre Alceste-Jean-Louis Barrault. Et vous y étiez pour quelque chose.

Depuis votre retraite à Valmondois, vous avez réussi ce prodige de n’être jamais absente de ma pensée (pas seulement “depuis votre retraite à Valmondois” : mais c’est la première fois que j’en expérimente la solidité). Il y avait en effet deux dangers : le premier reposant sur ma propre fantaisie, qui aime peu me faire suivre les mêmes chemins, le second reposant sur notre amour même : **car il est facile de confondre l’amour et l’amour-propre, et l’amour-propre une fois satisfait, l’Amour risque d’être fort réduit.** Mais voilà que je sais et que je crois que vous aimez. Et moi, je continue de vous aimer. Et vous êtes toujours pour moi cette petite fille plus aimée que tout le reste du monde. Au lieu de trouver sa fin dans sa réussite et dans sa réalisation, notre amour possède une autre raison d’être : une manière plus belle de tout comprendre. Parce que je vous aime, je ne veux pas que nous devenions semblables à la plupart de ceux qui nous entourent. Je ne veux pas que nous nous considérions comme arrivés, comme établis et que nous confondions l’étape où nous sommes avec le but que nous devons atteindre. Voyez-vous ma chérie, **ce qui fait que je me suis toujours défié de l’Amour, et que j’étais fort sceptique sur ses bienfaits, c’est que j’ai trop souvent constaté qu’il était pour beaucoup une occasion de s’installer dans la médiocrité, de défier la médiocrité.** S’il devait en être ainsi pour moi, j’en souffrirais durement.

Vous comprenez ainsi, ma toute petite fille chérie, tout ce que vous pouvez représenter pour moi. Si je vous aime tant c’est que je puis avec vous tenter de donner un sens à la vie. Ne croyez pas que ce soit de ma part une attitude de moraliste ! C’est seulement une mesure de sauvegarde de l’amour, qui ne peut durer que s’il progresse ; c’est pour que vous demeuriez toujours avec moi, la main dans la main, avec la même confiance, la même tendresse, les mêmes désirs. Pendant ces “vacances” (!) j’ai peu travaillé. Lundi, **j’ai passé l’après-midi à Chartres, avec mon frère Robert. Nous avons vécu à l’ombre de la Cathédrale dont nous avons visité mille recoins.** Pour la première fois de ma vie j’ai sacrifié au rite : à la Vierge noire, j’ai offert un cierge qui doit maintenant être complètement consumé. Ce cierge, dans mon esprit symbolisait notre alliance... avec la durée en plus.

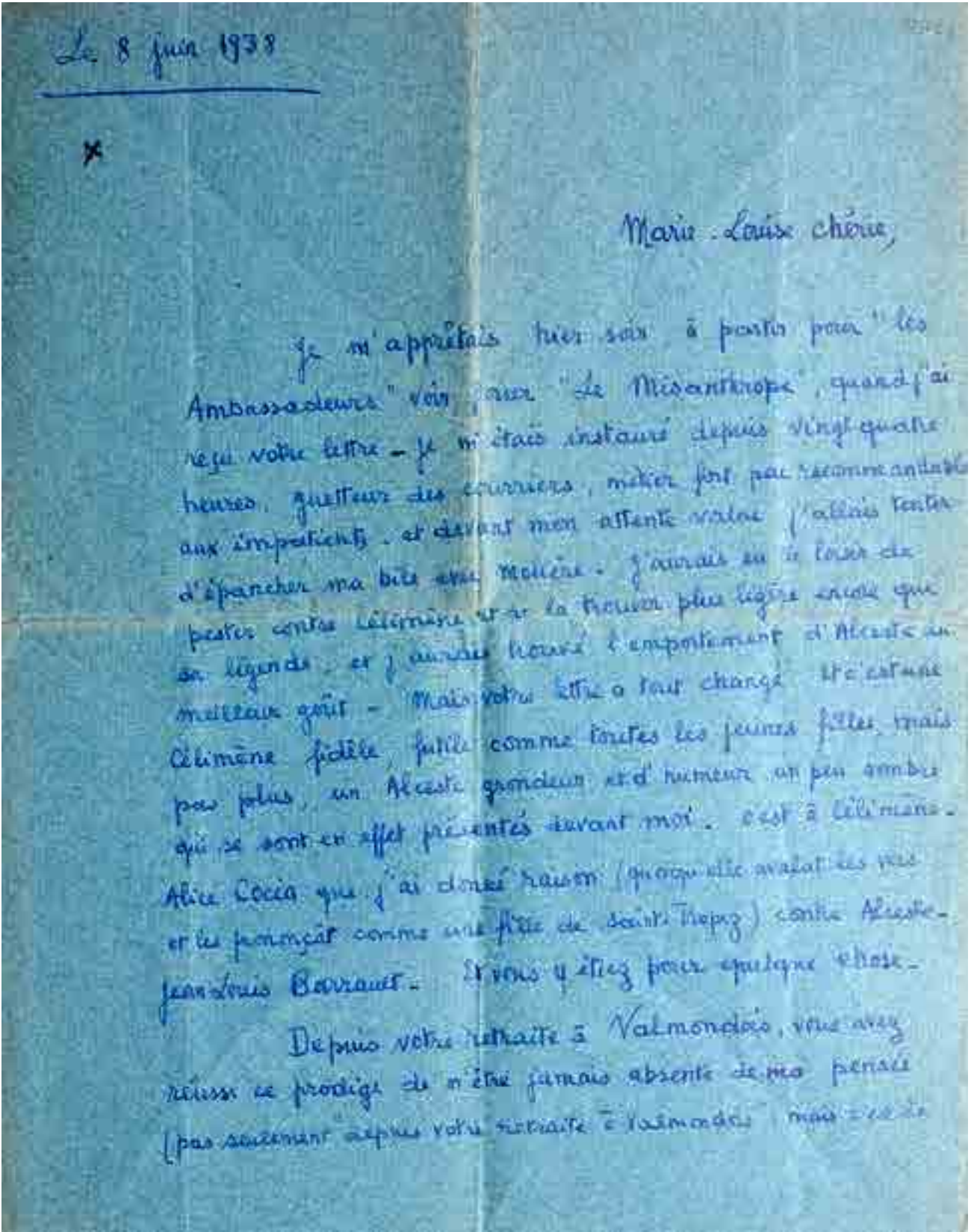
J’ai lu. Un tome des *Forsyte* de Galsworthy, *Paludes* de Gide, et je commence un autre *Forsyte*. J’ai acheté *Hérétiques* de Chesterton. Quant au Droit je le néglige un peu. Il va falloir m’y remettre, si je veux être Docteur au plus tôt, complètement.

J’aurai un tas de choses à vous raconter sur mes occupations, mes préoccupations, mes projets etc... si cela vous intéresse... nous avons encore besoin de faire connaissance, non plus dans l’essentiel, mais dans l’apparence, dans ce superficiel revêtement de nos actes, de tout ce qui compose nos jours. Et puis nous aurons besoin d’une solide armature pour affronter le temps qui nous séparera : à nous, pendant ces rares semaines qui nous restent, d’accumuler les faits qui seront nos souvenirs communs, seulement à nous.

Pour vendredi, j’espère qu’il sera possible de nous voir autrement qu’en marchant ! Car vous repartez dès le lendemain, et le temps passe... Refrain : pensez-vous à ce que je vous disais et écrivais quant aux “moyens pratiques” ? Plus que cela, êtes-vous prête à les réaliser ? Pas un jour à perdre : c’est primordial.

Ma Béatrice bien-aimée, il est quand même détestable que vous ne soyez pas près de moi. Et tout ce à quoi je ne tiens pas fait une magistrale contre-offensive en ce moment : lettres, coups de téléphone, rendez-vous : à me faire croire que je suis devenu indispensable à la moitié du monde ! Et vous, que j’aime, vous êtes au diable ! (ou presque). Il faudra recréer le monde sur des plans plus justes ! Mais, de savoir, ma chérie, que vous pensez à moi me tient lieu de cette nouvelle création, de savoir que rien ne peut prévaloir contre nous, remplace toute autre pensée. Et *je crois* que si nous le voulons, si nous nous aimerons toujours aussi complètement, rien ne prévaudra contre nous. Cela dépend de nous, de notre amour : et s’il est fragile comme toute chose, avec quelle délicatesse, ma toute petite Béatrice devons-nous le saisir !

François



P.S. - n'oubliez pas que “deux” lignes (et plus) venues de vous seront toujours fort bien reçues !

- s'il n'y a pas de contre-ordre : à vendredi 17h30, qu'il pleuve, vente etc ...!

- avant de mettre ma lettre à la poste : déclaration fort nouvelle : je vous aime. J'en arrive ainsi à ne dire que la même chose...

Fr

Plis marqués

Cette représentation du *Misanthrope* a eu lieu au Théâtre des Ambassadeurs (aujourd'hui espace Pierre Cardin, avenue Gabriel à Paris), en juin 1938, dans une mise en scène de Sylvain Itkine (1908-1944), avec Jean-Louis Barrault (1910-1994) dans le rôle d'Alceste, et Alice Cocéa (1899-1970) dans celui de Célimène.

500 - 800 €

première fois que j'ai expérimenté la solidité. - Il y avait en effet deux dangers. Le premier reposant sur moi propre fantaisie qui aime peu me faire suivre les mêmes chemins, le second reposant sur notre amour même, car il est facile de confondre l'amour et l'amour-propre, et l'amour-propre une fois satisfait, l'Amour risque d'être fort réduit.

Mais voilà que je suis et que j'ai aimé que vous m'aimiez. - et moi, je continue de vous aimer. - et vous êtes toujours pour moi cette petite fille plus aimée que tout le reste du monde. Au lieu de trouver sa place dans sa réussite et dans sa réalisation, notre amour possède une autre raison d'être : une manière plus belle de tout comprendre.

Parce que je vous aime, je ne veux pas que nous soyons semblables à la plupart de ceux qui nous entourent. Je ne veux pas que nous nous considérions comme arrivés, comme établis et que nous confondions l'étape où nous sommes avec le but que nous devons atteindre. Voyez-vous ma chérie ce qui fait que j'ai mis mes rayons depuis des années et que j'étais fort sceptique sur ses bienfaits, c'est que j'ai trop souvent constaté qu'il était pour beaucoup une occasion de s'installer dans la médiocrité, de déifier la médiocrité. S'il devait en être ainsi pour moi, j'en souffrirais durement.

Vous comprenez ainsi ma toute petite fille chérie,

6. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris, 104 rue de Vaugirard], 10 juin 1938

“JE VOUS LE DEMANDE ENCORE UNE FOIS : M’AIMEZ-VOUS PLUS QUE TOUT LE MONDE ?”.

MADAME TERRASSE MÈRE DÉCOUVRE CHEZ SA FILLE UNE LETTRE D’AMOUR DE FRANÇOIS MITTERRAND QUI DÉCORTIQUE RATIONNELLEMENT LA SITUATION

4 pp. in-8 (279 x 174mm), encre bleue, papier de deuil

Le 10 juin 1938

Votre lettre pneumatique m’a surpris ce matin alors que j’étais tout joyeux de vous revoir aujourd’hui. Ce qui est arrivé est ennuyeux, surtout parce que vous devez être dans une situation pénible chez vous. Je comprends que vous pensiez ne plus devoir me rencontrer d’ici les grandes vacances mais il s’agit de voir clair. Je vous crois lorsque vous me dites que vous m’aimez toujours, et je souffrirais trop s’il en était autrement. Mais je vous l’ai dit, et pas à la légère : je vous aime. Je veux donc défendre mon amour.

Ne plus vous voir, alors que *c’est possible*, ce sera faire passer mon amour trop au-dessous de ce que je veux de lui. Pourquoi n’aurais-je pas *le droit* de vous aimer, de vous voir, de vous parler ? Ma chérie, pourquoi serait-il dans notre intérêt d’attendre le mois d’octobre, alors que dans trois ou quatre mois nous serons dans une situation exactement semblable à celle présente ?

Ma toute petite fille bien-aimée vous vous souvenez de nos entretiens – je vous ai dit un jour qu’il nous faudrait toujours, dans les moments difficiles, penser que nous sommes l’un pour l’autre, l’être le plus aimé. Et cela avait la valeur d’une promesse. Je vous le demande encore une fois : m’aimez-vous plus que tout au monde ? Les difficultés, les obstacles sont inévitables. Mais *il faut* que notre amour en triomphe. Croyez-vous que notre intérêt précisément ne soit pas dans une action immédiate. Pourquoi reculer le problème ?

Voici l’état des choses exact, tel qu’il est, pour moi :

Je vous aime

Je ne veux pas vous perdre

Je veux vous garder toujours

Ce qui veut dire que je suis prêt à envisager l’avenir – à faire de mon avenir, le vôtre.

Il se trouve qu’il y a des difficultés présentes :

Je vous connais “officieusement”.

Nous sommes jeunes et le temps doit passer avant toute réalisation possible.

Enfin : l’incident qui met votre mère dans notre secret.

Nous avons pour nous :

Notre amour.

Il faut y ajouter

Notre volonté de réussir, d’abattre les obstacles.

Si cette volonté est forte, c’est avec calme que nous pouvons considérer le présent :

1/ D’abord, quelle est la situation exacte créée par la découverte de ma lettre ? Votre mère, hors l’effet de surprise !, ne doit pas savoir à quoi s’en tenir – ni de qui vient la lettre. Je comprends fort bien qu’elle soit effrayée – rien de plus légitime.

2/ Trois solutions sont possibles :

Ou ne plus nous voir

Ou continuer de nous voir à l’insu de vos parents

Ou intervenir auprès de vos parents.

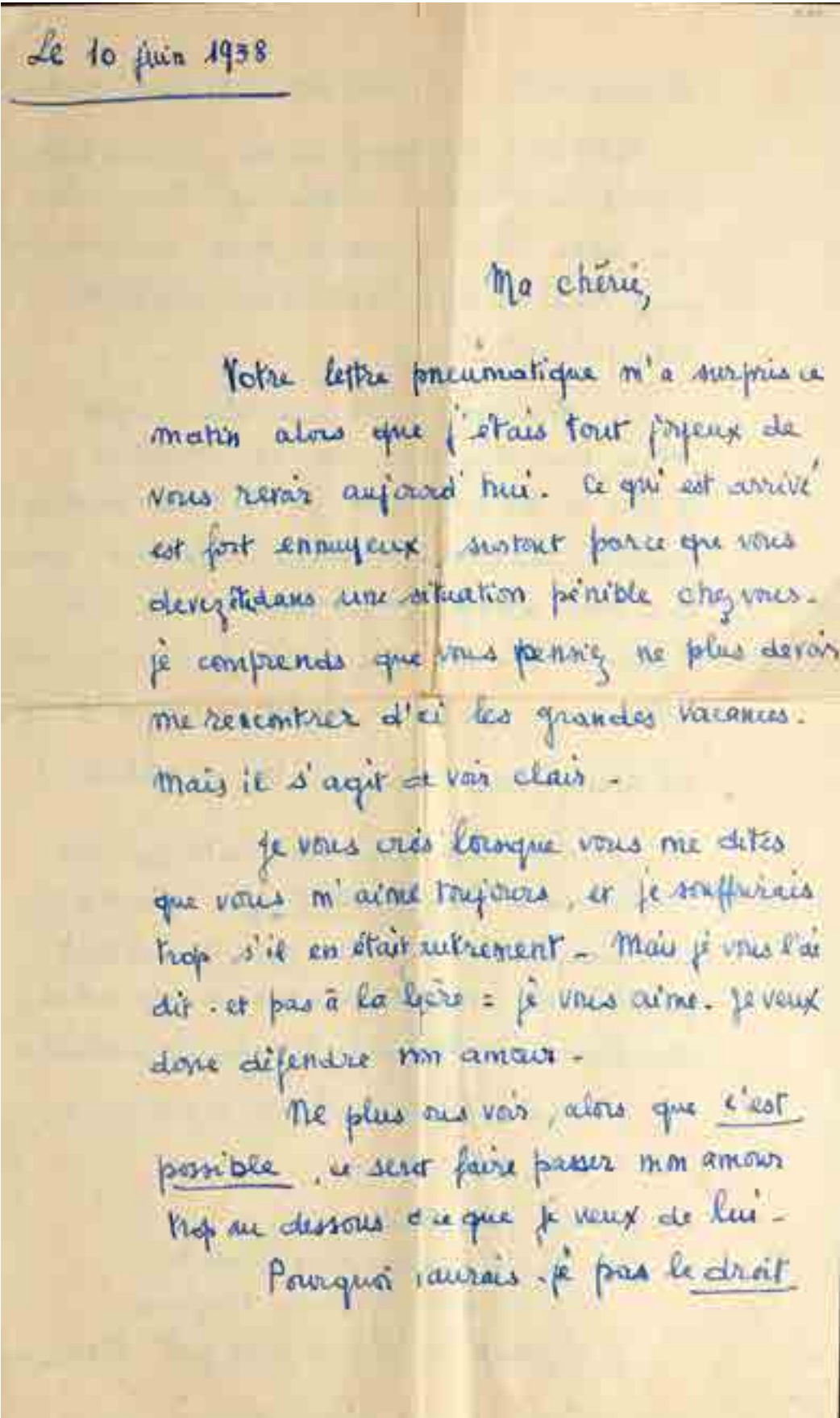
J’écarte la première solution. La seconde est possible : il faut savoir sacrifier sa tranquillité. Mais ce qui m’ennuie c’est que ce soit votre tranquillité et non la mienne directement qui soit engagée. Si cette solution est adoptée, nous pourrons utiliser *l’intermédiaire de Claudie*, vous *pourrez m’écrire* ; il doit être possible de vous libérer d’une surveillance évidemment stricte au moins dix minutes à certains moments – en se servant de toutes les occasions possibles.

La troisième solution a l’avantage d’être nette et d’une loyauté absolue – je ne reculerai pas devant elle – ne croyez pas d’ailleurs que je sois déraisonnable – je saurai demander ce qui est possible, normal, raisonnable – le minimum reconnu étant de *vous voir* sans autres empêchements que ceux de tous vos autres amis.

Pour l’instant (je dois terminer ma lettre : l’heure est venue de la poster), je voudrais savoir :

ce que votre mère vous a dit et demandé

ce que vous lui avez dit et promis



Tout ceci est une épreuve – il s’agit d’avoir autant de confiance que d’amour. Je sais qu’envers vous j’ai toujours agi loyalement. Tout ce que je vous ai dit était l’expression fidèle de ma pensée. Vous savez que je vous aime sans détours, avec droiture, profondément. Il s’agit d’être *confiants, sûrs de nous*. Il s’agit de nous aimer : rien ne pourra nous détourner l’un de l’autre.

Marie-Louise, ma chérie, pensez à moi.

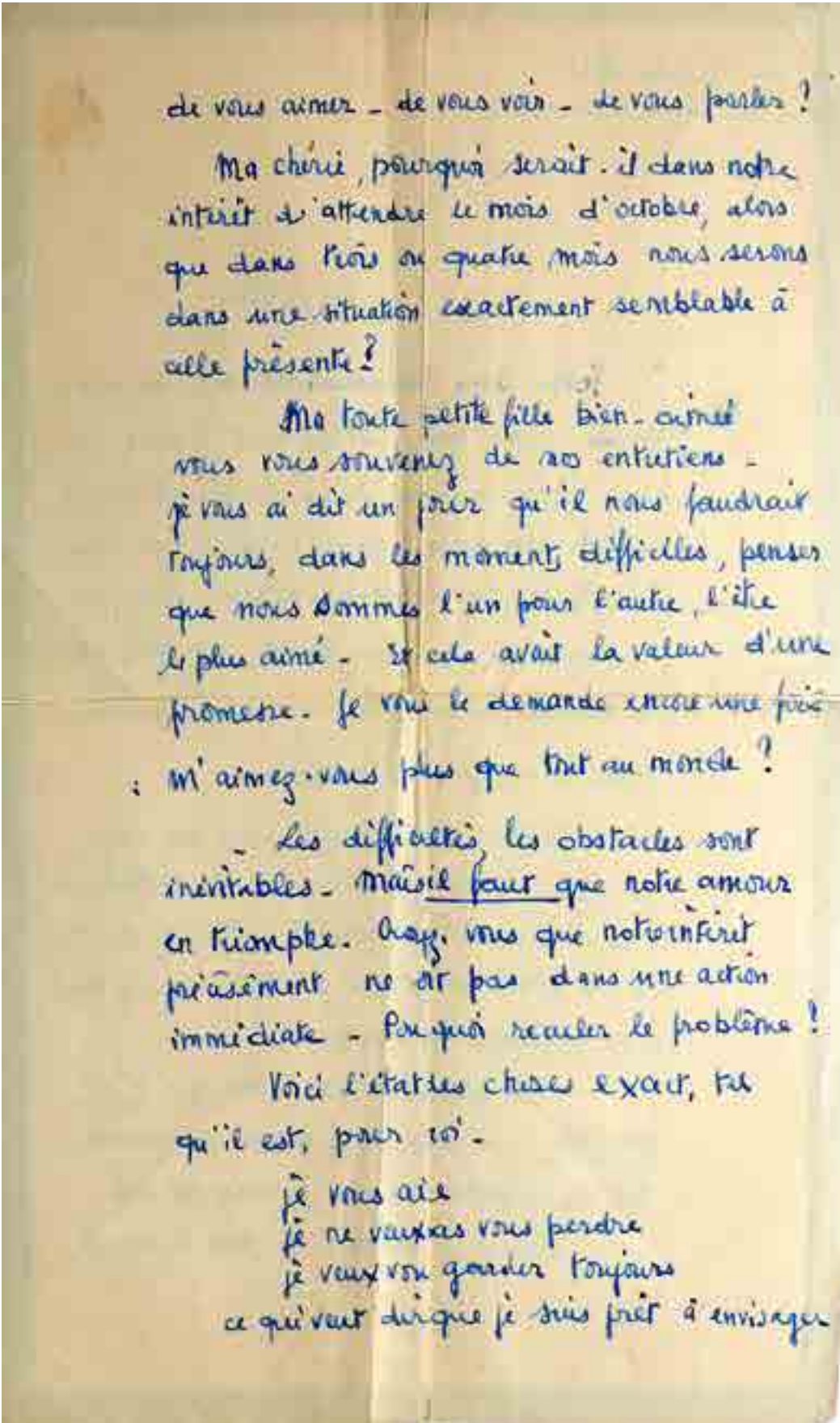
Je vous aime plus que tout.

François.

Écrivez-moi

Petites déchirures sans manque aux plis

300 - 500 €



7. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Paris, 104 rue de Vaugirard], 10 juin 1938

SECONDE LETTRE ÉCRITE LE MÊME JOUR.

“VOUS SAVEZ QUE JE NE CONÇOIS L'AMOUR QU'ABSOLU”.

4 pp. in-8 (276 x 179mm), encre bleue, papier de deuil

Le 10 juin 1938

Ma chérie,

Je vous ai écrit ce matin avec tant de précipitation que je n'ai pu vous dire tout ce qui était nécessaire. Voici que, subitement, nous voilà placés dans une situation dont les issues sont également difficiles. Ma chérie, quand vous étiez à côté de moi et que je pouvais tenir votre main et vous dire toute ma tendresse – quand je vous disais que je voulais vous aimer toujours, et quand vous m'assuriez de la fidélité de votre cœur, nous avions peut-être trop de bonheur. Je vous disais déjà qu'il nous faudrait payer ces minutes-là, de notre peine, de notre souffrance. Nous y voici : et maintenant la seule chose importante est de faire triompher notre amour.

Je suppose en vous écrivant ceci que rien en vous n'a changé – je suppose que vous m'aimez ; **or vous savez que je ne conçois l'Amour qu'absolu : absolu de confiance, d'estime, d'amitié, de tendresse. Il me semble que moi, je ne saurais pas aimer à demi.** Quand donc vous me dites qu'il vaudrait mieux ne plus nous voir – qu'il serait dans notre intérêt à tous les deux d'agir ainsi – je ne comprends plus où est l'intérêt, car depuis longtemps il n'existe pour moi aucune autre sorte d'intérêt que mon amour. Mon seul intérêt est de faire vivre cet amour – et je ne crois pas que ce soit en cessant de vous voir que j'assurerai cette vie. Ces trois semaines ne passeraient inaperçues que si je ne vous aimais pas. Or, je vous aime.

Le tout est de savoir si vous m'aimez véritablement – si vous considérez votre amour comme le plus important de vos sentiments – si votre seul bonheur repose sur [tache d'encre] amour. **Le tout est de savoir si je puis compter sur vous, si je puis être sûr de votre fidélité, de votre amour.** Dans ce cas tout serait facile. Ma chérie, si vous m'aimez autant que je vous aime, soyons confiants et préparons nous à détruire les obstacles. Mais ne nous piquons pas de mots : vous savez ce que cela veut dire : cela signifie que j'engage l'avenir, que je vous promets de venir un jour vous chercher, pour vous garder. Si votre amour est assez fort pour cela, ma Béatrice très aimée, la lutte que nous aurons à mener *ensemble* sera la conquête de notre bonheur.

Sans doute, je sais qu'actuellement il est trop tôt – mais parce qu'il est trop tôt il ne s'ensuit pas que l'on doive tout abandonner. Nous avons le droit à un minimum : au moins celui de nous connaître et de nous voir. Pour conquérir ce minimum nous avons ébauché quelques projets, pensé à quelques moyens : notre but étant d'arriver à me faire connaître

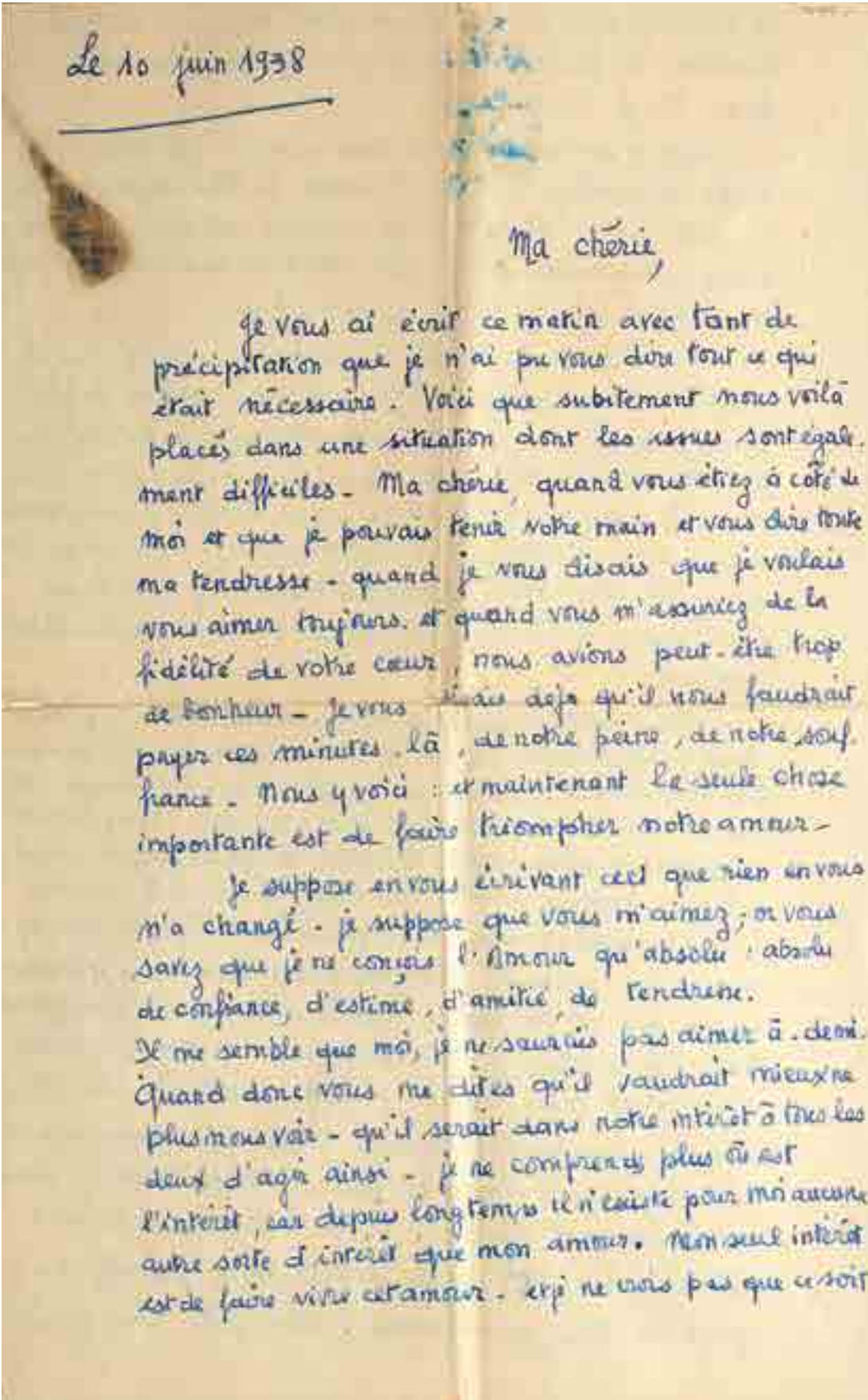
vosre famille, à ne plus être obligés de vivre en marge des normes. Vous aviez repoussé toute intervention directe soit du côté de vos frères, soit du côté de vos parents. Mais tout est changé maintenant : vos parents, ou du moins votre mère, savent à quoi s'en tenir. La difficulté d'aborder la question est donc tranchée : **nous sommes embarqués.** L'affaire est faite. Sans doute le début est-il fort mal engagé ! Il eût mieux valu le faire débiter autrement. Mais partons de ce qui est, du point où nous en sommes : votre mère sait que je vous aime – peut-être [mouillure empêchant la lecture :sait-elle ?] elle que vous m'aimez – en tout cas elle n'ignore plus mon existence. Pourquoi ne ferions-nous pas tout pour ne pas demeurer dans cet indéfini, dans ce clair-obscur ? Pourquoi ne pas préciser ce que je veux ?

Je ne suis ni pestiféré, ni imprésentable : j'ai donc le droit d'affirmer mon amour pour vous. **Je suis trop jeune, je n'ai pas de situation** – je sais donc que j'ai le devoir d'être raisonnable, de ne pas trop exiger. Mais je sais aussi que ces maux passeront ! (Malheureusement pour le premier !) – et c'est pourquoi je crois qu'il est possible d'établir un accord. Pourquoi n'aurais-je pas les mêmes droits, les mêmes facilités que les amis qui vous entourent ? Parce que je vous aime ? Et que l'amour est dangereux ? Et, qu'étant un inconnu, on doit se défier de moi ? Et qu'on ne doit jamais faire trop attention à ses relations ? Et que je ne vous aime peut-être que par passade, pour m'occuper, pour m'amuser ? Mais alors qu'on me laisse la possibilité de prouver ce que je suis et ce que je veux, qu'on sache qui je suis – et que l'on ne me signifie pas que je n'ai rien à espérer, qu'il vaut mieux que je m'éloigne tout de suite. Je vous le jure, ma chérie, la seule raison qui pourrait me faire renoncer à vous, serait votre propre volonté, votre affirmation que vous ne m'aimez pas. Mais je saurais alors ce qu'on appelle la souffrance.

Ce qui m'a étonné [est] que vous ayez si délibérément pris la décision de ne plus me voir. Il est tout à fait normal que votre [mère] vous ait prié d'agir ainsi – son devoir est en effet [de vous] protéger contre ce qu'elle peut croire un danger. Mais vous, ma chérie, qui savez mon amour, vous dont j'ai tant désiré la confiance, vous pourriez ainsi me signifier mon éloignement !

Je ne veux pas vous inciter à désobéir : vous savez que je crois à la solidarité de tous nos actes ; **vous savez que je veux notre amour plus élevé que l'amour n'a coutume de l'être ; je n'ignore pas la valeur du sacrifice et je crois que tout doit être purifié pour vivre intensément, vraiment.** Mais je ne veux pas non plus qu'on tue notre amour à la base : le temps, je le sais, est le seul ennemi à craindre (ne m'oubliez-vous pas ?) alors pourquoi le renforcer ?

Ma toute petite fille tant chérie, souriez-moi et dites-moi que tout cela n'est qu'un mauvais rêve et que votre amour est et demeurera intact – que, quoiqu'il arrive, je puisse au moins savoir que votre amour veille – afin que nous puissions au moins continuer notre dialogue intérieur. Je dis « quoiqu'il arrive » parce que nos prévisions peuvent toujours être dépassées. Mais de tout ce qu'aujourd'hui je vous écris, voici ce qui doit ressortir :



1/ Le « moyen pratique » de faire connaissance est imposé par les circonstances : vos parents sont prévenus. Il faut donc faire tourner la situation à *notre avantage* : en intervenant franchement, loyalement. Cette intervention venant de moi – (pauvre petite Béatrice qui devez être dans une situation pénible chez vous : comme je m’en veux d’en être la cause !)

2/ Notre amour doit *tout* surmonter, nous n’avons rien à nous reprocher, nous pouvons donc nous défendre en toute tranquillité et vérité.

3/ *Je veux* abattre les obstacles.

Vous êtes pour moi la première, *la seule* – tout se pliera, qui s’opposera à mon amour. Si je suis pour vous le premier, *le seul*, tout doit se plier qui s’opposera à votre amour.

Je vous aime, ma chérie. Je prie Dieu de nous venir en aide.

Écrivez-moi. J’en ai besoin.

François

Petites déchirures sans manques aux plis. Tache d'encre

300 - 500 €

en cessant de vous voir que j'assurerais cette vie. Ces trois semaines ne passeraient inaperçues que si je ne vous aimais pas. Or, je vous aime.

Le tout est de savoir si vous m'aimez véritablement, si vous considérez votre amour comme le plus important de vos sentiments. Si votre seul bonheur est de s'unir à moi. Le tout est de savoir si je puis compter sur vous, si je puis être sûr de votre fidélité, de votre amour.

Dans ce cas tout serait facile. Ma chérie, si vous m'aimez autant que je vous aime, soyons confiants et préparons nous à détruire les obstacles. Mais ne nous piquons pas de mots : vous savez ce que cela veut dire : cela signifie que j'engage l'avenir. Que je vous promets de venir au fait vous chercher, pour vous garder. Si votre amour est assez fort pour cela, ma Béatrice très aimée, la lutte que nous aurons à mener ensemble sera la conquête de notre bonheur.

Sans doute, je sais qu'actuellement il est trop tôt. Mais parce qu'il est trop tôt il ne s'ensuit pas qu'il faille tout abandonner. Nous avons le droit à un minimum : au moins celui de nous connaître et de nous voir. Pour conquérir ce minimum nous avons ébauché quelques projets, pensé à quelques moyens : notre but étant d'arriver à me faire connaître votre famille, à ne plus être obligés de vivre en marge des normes. Vous avez repoussé toute intervention directe soit du côté de vos frères, soit du côté de vos parents. Mais tout est changé maintenant : vos parents, ou du moins votre mère, savent à quoi s'en tenir. La difficulté d'aborder la question est donc tranchée : nous sommes embarqués. L'affaire est faite. Sans doute le débat est-il fort mal engagé ! il eut mieux valu le faire débiter autrement. Mais partons de ce qui est, du point où nous en sommes : votre mère, sait que je

8. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Paris, 104 rue de Vaugirard], 11 juin 1938

SUPERBE LETTRE DANS LAQUELLE FRANÇOIS MITTERRAND RÉCAPITULE LES PREMIÈRES ÉTAPES DE LA RENCONTRE ET, SURTOUT, RACONTE LE FAMEUX BAL DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE :

“C’EST TOUTE L’HISTOIRE DE NOTRE AMOUR, C’EST LE COMMENCEMENT DÉJÀ DÉFINITIF DE LA VIE À VENIR”

4 pp. in-8 (280 x 179 mm), encre bleue, papier de deuil

Le 11 juin 1938.

Ma chérie,

Hier, dans mes deux lettres, j’ai voulu vous dire que je ne renonçais pas à vous, ni maintenant, ni pour plus tard ; que j’étais prêt à utiliser la situation présente pour la tourner à notre avantage ; que j’avais la volonté absolue de ne pas vous perdre.

Mais je voulais d’abord être sûr de vous, de vos sentiments, de votre amour. Vous m’écriviez dans une de vos lettres que “vous vous sentiez très forte, très sûre de vous, que vous auriez beau rester longtemps éloignée, votre amour ne faiblirait pas une seconde...” Maintenant que le moment est venu d’être forts, maintenez-vous cette affirmation ?

Je ne sais pas quelle est la situation exacte mais je la suppose ainsi : **vos parents vous ont interdit de me voir**. Vous avez peut-être promis d’obéir, le conflit est donc net : il s’agit de le trancher pour le mieux. Le jeudi 2 juin, nous nous sommes parlés complètement : (il était temps !) Je vous disais “promettons-nous, quelle que soit la difficulté à venir, de rester la main dans la main, de penser toujours que nous nous aimons, que notre amour dépasse tout le reste”. Voici que la difficulté est là. Et, moi, je maintiens ma promesse : **je continue d’être à vous, de vous aimer, plus que tout au monde**. Ce n’est pas parce que nous pouvons plus difficilement nous voir, ce n’est pas parce que nous ne pourrions plus nous voir, que mes sentiments changeraient.

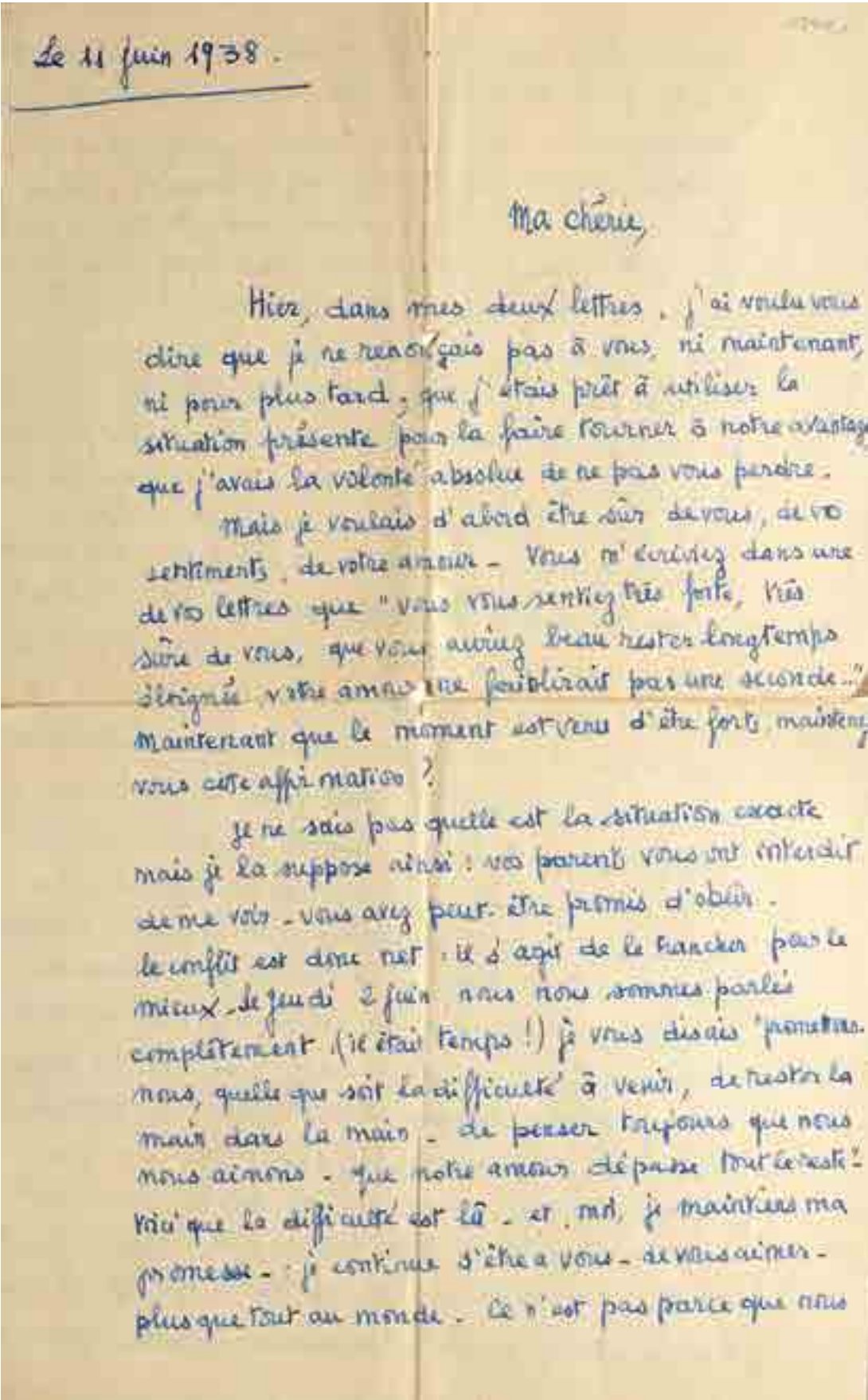
Ma Béatrice chérie, rappelez-vous les moments passés : vous savez que je vous aime : depuis un peu plus d’un mois, vous savez que j’ai tout fait pour vous voir le plus souvent possible, vous savez tout ce que je vous ai dit, et quand vous étiez contre moi, toute petite fille, quand votre visage était près du mien (ma chérie rappelez-vous cela) ne vous ai-je pas confié mon amour ? Ne vous ai-je pas aimée “comme mon bien le plus précieux” ? Il est impossible que cela soit fini, il est impossible que cela meure. Et ce que vous ne savez pas c’est que, si, depuis le 5 mai seulement, je vous ai avoué mon amour, je le portais depuis très longtemps en moi.

Dès le bal de NS [Normale Sup], je savais que j’étais blessé, et quand

vous êtes venue à la fin du bal (je me souviens de tous les détails) me dire adieu et que je vous ai gardée quelques minutes encore pour danser, ma décision était prise de vous revoir. Croyez-vous que le hasard aurait remplacé ma volonté ? **Il n’y a pas une seule de nos rencontres (pas même les premières) que je n’aie causée**. Si je passais des jours sans vous voir, c’est que je ne voulais pas abuser et vous effrayer, car vous ne me connaissiez pas et j’ignorais vos sentiments. Ce que vous ne savez pas, c’est ma peine et ma déception lorsque Claudie ayant été malade, vous n’êtes plus revenue chez vous à pied, et que j’attendais en vain ; c’est ma joie de vous trouver au point Γ [gala de Polytechnique] ; c’est mon inquiétude à la veille des vacances de Pâques, quand j’ai vu ce fossé de quinze jours qui allait nous séparer, alors qu’il n’y avait encore rien entre nous (vous aviez mis votre tailleur pour la première fois ; il y avait beaucoup de vent et vous aviez pris une fourrure ; vous lisiez des poésies d’Henry Dérieux ; nous avons parlé d’un tas de choses et je savais que nous n’aborderions pas l’essentiel, cet essentiel qui déjà vivait en nous : je m’étais fixé les vacances de Pâques comme temps d’épreuve – et, à mon retour, je savais que l’épreuve n’avait pas entamé mon amour).

Ce que vous ne savez pas c’est mon émotion quand je vous ai revue après les vacances. Le premier mercredi nous sommes allés à la crêperie Bretonne : vous m’avez refusé les photos. Et je vous ai ennuyée en vous demandant ce que devenait votre “courbe”, et s’il y avait espoir de la voir s’élever, et s’y j’y pouvais quelque chose (j’avais presque deviné...) et vous, vous m’avez répondu (j’ai eu l’air de ne pas entendre, et Claudie vous a regardée un peu stupide) que, *surtout à moi*, vous n’en diriez rien. Ce que vous ne savez pas c’est ma souffrance, lorsque la semaine suivante je n’ai pu vous voir que le mardi, alors que vous alliez prendre l’autobus : je me suis alors décidé à ne plus tarder. Je savais que je vous aimais : je devais vous parler franchement. Et depuis, “ma toute petite fille, qui ne voulait jamais prendre sa robe verte que j’aimais, ma détestable Béatrice dont je ne connaissais que le profil, et qui tremblait un peu quand le froid la saisissait, immobile (cette main toute mêlée...), et qui ne me disait jamais rien (non parce qu’elle n’avait rien à me dire...)” et depuis, **c’est toute l’histoire de notre amour, c’est le commencement déjà définitif de la vie à venir, c’est l’affirmation de notre communauté, ce sont nos paroles à voix basse alors que plus rien autour de nous n’existait, que plus rien en nous ne respirait que notre amour, nos pensées et notre cœur uniquement l’un pour l’autre**.

Cette nuit, je repensais à tout cela : et ce m’était plus doux et plus douloureux que le sommeil. **J’ai souffert durement. Mais j’ai aussi tendu plus inébranlablement ma volonté. Je n’abandonne rien**. Nous avons à défendre notre amour. Désertions-nous à la première occasion ? Je comprends la difficulté de votre position : mais je crois en vous et en votre fidélité. On peut vous faire promettre de ne plus me voir, on ne peut vous empêcher de m’aimer. Je ne vous demande pas de vous insurger (vos parents eux aussi ont raison). Je vous demande de conserver intact votre amour, et de me laisser agir ; d’avoir la plus entière confiance en moi, de demeurer pour moi cette Béatrice, tant aimée que le reste ne signifie plus rien. Pensez un peu à moi : rien ne vous empêche de m’écrire, *très souvent et d’ici très peu*, puisque nous ne pouvons qu’à peine nous parler : ce me sera un témoignage de votre amour. **Je vous demande, ma chérie, d’être avec moi, pour moi, à mes côtés, de faire cause commune avec moi, contre tout. J’ai conscience de n’avoir jamais été bas, équivoque avec vous**. J’ai toujours voulu et je veux que notre amour soit purifié de



toute compromission, que nous puissions toujours nous regarder bien en face. **J'ai toujours pensé que la seule façon d'aimer était de vivre hautement.** Et j'ai conscience que maintenant je puis vous appeler à l'aide sans qu'il y ait contradiction avec ces principes.

Tout à l'heure vous allez partir pour Valmondois, encore une séparation, un éloignement : mais que notre amour veille ! Utilisez le moindre instant pour m'écrire, *de tout votre cœur*, et donnez-moi tous les détails, afin que je sache *exactement* ce qu'il en est. Cela m'est nécessaire pour diriger mon action (qui sait ? Que vous a-t-on dit ? Qu'avez-vous dit ? etc..).

J'estime que dans quatre mois nous n'aurons pas plus d'avantages que maintenant. Il me paraît qu'une explication franche, loyale, doive venir le plus tôt possible. Si je ne vous aimais pas, il me serait si facile de laisser aller les choses ! Mais je vous aime et je veux tout risquer. Je ne veux pas qu'il puisse y avoir doute à la base, et manque d'estime de la part de vos parents. Je ne veux pas que vous restiez dans la situation délicate où vous êtes. Tout cela est une question d'honnêteté : rien ne vaut une situation claire. Mais ne me croyez pas présomptueux. Je sais ce que je peux demander et ce qui est impossible. Je sais au besoin être sage. Mon but présent est de ménager l'avenir, de n'être pas écarté de votre vie : je veux que l'on ait confiance en moi et que l'on me donne ce droit minimum de vous connaître que possèdent beaucoup d'autres de vos amis. Marie-Louise très chérie, je vous ai écrit cette lettre avec plus d'abandon que jamais. Comme si vous étiez près de moi. Nous commençons une période difficile. Mais notre amour sera plus fort que tout.

Faites-moi cette grimace que j'aime. Dites tout bas cette parole que [je] vous ai si souvent demandée. Répétez-moi que le temps ne peut rien contre nous. Et venez à mon aide. *Soyez avec moi.* Songez à cette phrase écrite pour moi par vous : "si je vous disais tout ce que j'ai à vous dire cette lettre ne finirait qu'avec ma vie". **Il faut que tout ne finisse qu'avec notre vie.** Ayez confiance en moi. Je suis prêt à tout pour vous gagner. Je vous demande seulement votre amour, vos pensées.

Ma toute petite fille je vous aime

ma Béatrice chérie.

François

Déchirures avec un petit manque au premier feuillet, second feuillet déchiré en deux et maintenu par un petit morceau d'adhésif dans une marge

800 - 1.500 €

pouvons plus difficilement nous voir - ce n'est pas parce que nous ne pourrions plus nous voir - que mes sentiments changeraient. Ma Béatrice chérie, rappelez-vous les moments passés : vous savez que je vous aime ; depuis un peu plus d'un mois, vous savez que j'ai tout fait pour vous voir le plus souvent possible, vous savez tout ce que je vous ai dit - et quand vous étiez contre moi, toute petite fille, quand votre visage était près du mien (ma chérie, rappelez-vous cela) ne vous ai-je pas confié mon amour ? ne vous ai-je pas aimée comme mon bien le plus précieux ? Il est impossible que cela soit fini, il est impossible que cela meure - Et ce que vous ne savez pas c'est que si depuis le 5 mai seulement je vous ai avoué mon amour, je le portais depuis longtemps en moi. Dès le bal de St-J. je savais que j'étais blessé - et quand vous êtes venue à la fin du bal (je me souviens de tous les détails) me dire adieu et que je vous ai gardée quelques minutes encore pour closer, ma décision était prise de vous revoir - croyez-vous que le hasard aurait remplacé ma volonté ? il n'y a pas une seule de nos rencontres (pas même les premières) que je n'aie causée - si je passais des jours sans vous voir c'est que je ne voulais pas abuser et vous effrayer, car vous ne me connaissiez pas et j'ignorais vos sentiments. Ce que vous ne savez pas c'est ma peine et ma déception lorsque Claudie ayant été malade, vous n'étiez plus revenue chez vous à pied, et que j'attendais en vain ; c'est ma joie de vous retrouver au point T ; c'est mon inquiétude à la veille des vacances de Pâques, quand j'ai vu ce fossé de quinze jours qui allait nous séparer, alors qu'il n'y avait encore rien entre nous (vous aviez

9. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Jarnac, 9 juillet 1938

“JE SUIS EN TRAIN DE M’OCCUPER DE MON SERVICE MILITAIRE... J’AI EU L’INTENTION DE PRÉPARER LE COMMISSARIAT DE MARINE... MAIS CELA M’ÉLOIGNERAIT VRAIMENT TROP DE VOUS... JE SUIS DONC EN NÉGOCIATIONS POUR OBTENIR MON AFFECTATION À PARIS”.

VISITE MASQUÉE EN KAYAK À VALMONDOIS POUR VOIR CATHERINE LANGEAIS CHEZ ELLE, À LA CAMPAGNE.

PREMIÈRE MENTION DU “VIATIQUE”, PROMESSE D’AMOUR MANUSCRITE ET ÉCHANGÉE

LONGUE LETTRE DEUX FOIS SIGNÉE

8 pp. in-8 (179 x 134mm), encre bleue

Samedi 9 juillet 1938

Ma Marie-Louise chérie,

Arrivé hier soir à Jarnac, je vous ai déjà présentée à chacun des lieux et des êtres ici : voici le domaine qui ne m’appartient plus, à moi seul, puisque vous en devenez la reine. Par un heureux hasard, avant toute autre chose, une lettre m’attendait pour me faire l’accueil le plus cher que je pouvais imaginer : vous, ma chérie, m’avez reçu chez moi : et j’ai senti intensément la force de notre amour.

Depuis lundi dernier mon emploi du temps a été chargé : lundi soir danse aux Champs-Élysées : danse mélancolique au rythme languissant, je pensais sans cesse à vous et devais parler de choses étrangères ! Mardi je suis allé avec une troupe de jeunes gens et jeunes filles au “Helder” voir *Délicieuse*. Mercredi, un bridge a remplacé le tennis : faute d’un temps favorable : ce bridge a d’ailleurs été pour moi l’occasion d’une complète humiliation ! Jeudi, j’ai fait mes malles : de fort mauvaise humeur, sale de la poussière accumulée dans les coins depuis un temps et abandonnée avec précaution par le domestique.

J’ai empilé paires de chaussettes, tableaux, livres et au milieu de tout cela mes chères Lucrezzia, Vénus et l’inconnue de Maillol : tant pis pour elles et le dédain temporel ! Jeudi soir : sensationnel – je mourais d’envie folle de vous voir avant mon départ. Vous voir, ma chérie, telle que vous êtes loin de moi, telle que vous serez pendant ces vacances. Et, en compagnie de deux camarades, sous le prétexte d’aller faire du canoë sur l’Oise, je suis allé à Valmondois. Conduit par la chance, vous êtes la première “indigène” que j’ai rencontrée dans ce pays de cocagne : attablée en fumant, avec deux ou trois “gammarades”,

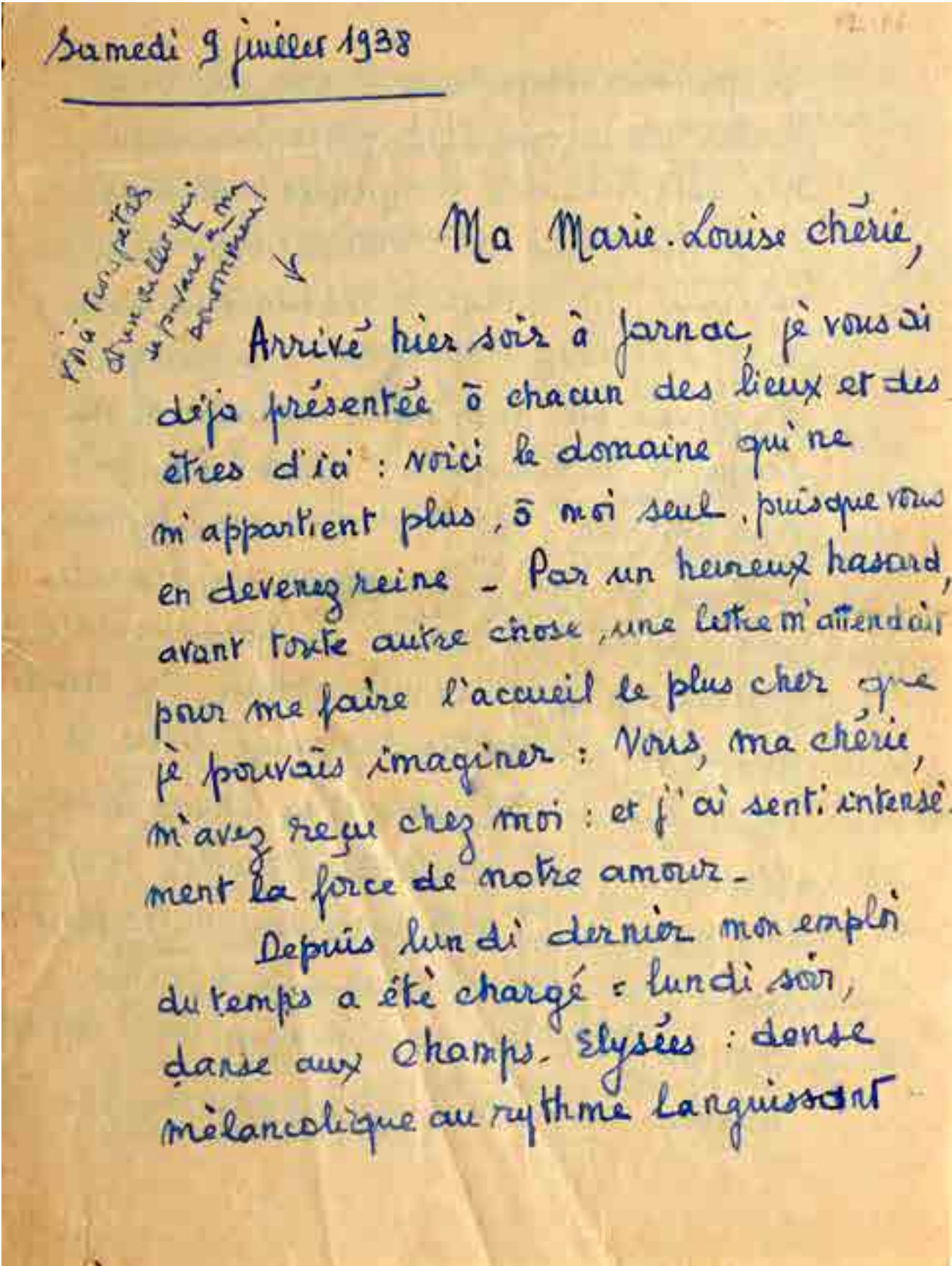
puis vous balançant, puis jouant au ping-pong, je vous ai vue, sans vouloir m’avancer, craignant de vous embarrasser. Un de mes amis ayant été chercher un infâme bateau plat, j’ai pris le large avec lui. Chose fort drôle : deux minutes après vous montiez dans un canot à moteur et à voile. Vous vous dirigiez droit sur nous et tourniez autour de nous. Étendu avec une veste pour me couvrir au fond de notre embarcation, je riais tellement que je crus me trahir ! En cas d’abordage, j’imaginais notre surprise ! Puis vous êtes partis du côté de l’Isle-Adam. Je me suis emparé d’une sorte de kayak périssoire et ai remonté le courant : j’ai ainsi dépassé, je crois, Butry et Mériel. À mon retour, j’ai su que notre train était manqué. Nous sommes alors allés à Valmondois - et route de la Naze. Là nous avons découvert un tennis, au fond duquel, assise, en short, avec une ancre (vous aimez tant les marins et les nègres) sur le corsage, vous étiez toute songeuse. Je vous ai contemplée une dernière fois puis nous sommes partis non sans que j’aie mis à la porte une carte pour vous et que j’ai respiré le soleil, le calme et la pureté de l’air qui semblent être vos hôtes quotidiens.

Ma Béatrice très chérie, je vis ainsi avec votre image dans les yeux et ma pensée est toute occupée de vous. Les jours passent et mon amour ne faiblit pas. Oh ! Dites-moi sans arrêt qu’il en est de même pour vous, que le temps ne peut rien contre nous, que les gens que vous voyez ne comptent pas réellement, que vous pensez à moi, que les vacances ne tueront pas notre amour. Dites-le-moi, jamais je ne m’en lasserai. Je suis terriblement jaloux, furieux etc. etc. contre tout à cause de vous - parce que je vous aime - que vous m’êtes précieuse et que j’ai peur qu’on ne vous enlève à moi.

Par quel prodige, jamais je ne cesserai de me le demander, avez-vous pu ainsi me fixer ? Quelle expérience neuve pour moi ! Ma toute petite fille chérie, vous avez volé mon cœur totalement – et le plus grave est que j’en suis enchanté.

Ici j’organise au moins pour trois semaines mes journées, de façon variée : le matin skiff-avirons. L’après-midi : bain, tennis (comme vous : je penserai souvent à cette similitude). Comme travail de fond, je vais me plonger dans l’Ancien Testament, traduction de Port-Royal, et lire du Meredith, du Fustel de Coulange, et des poèmes. Je suis aussi en train de m’occuper de mon service militaire. Pendant longtemps j’ai eu l’intention de préparer le commissariat de Marine de réserve, de façon à faire mes deux ans sur mer comme lieutenant de vaisseau, mais cela m’éloignerait vraiment trop de vous, je vous aime trop, ma chérie, pour pouvoir vivre sans vous très longtemps. Je suis donc en négociation pour obtenir mon affectation à Paris... comme soldat de 2ème classe ! Si vous aimez le panache, le point d’honneur, l’uniforme etc. (les jeunes filles en sont folles) ça tombera mal, et je n’oserai plus me montrez à vous !

Quand vous m’écrirez, racontez-moi tout ce qui passera par votre tête, sans craindre de m’ennuyer ! mais dites-moi surtout que votre pensée et votre cœur sont semblables à ce qu’ils étaient du temps que nous pouvions nous confier notre amour. Écrivez-moi vite, ma Béatrice chérie, si cela ne vous lasse pas – j’ai tant besoin de vous – comment pourriez-vous me laisser sans nouvelles alors que je tire mon bonheur de vous seule ? Dites-moi exactement vos projets de vacances de façon à ce je sache où vous êtes et où vous irez. Pensez-vous aux photos ? j’espère en recevoir.



Et Claudie, est-elle à Anvers ? (vous n’avez pas répondu à cette question). Vous me conseillez de m’amuser, de rire, de danser et de penser un tout petit peu à vous. Je ferai le contraire : je penserai beaucoup, *toujours* à vous. Plus que cela je ne ferai rien qui ne soit en raison de vous. Vous dirigerez chacun de mes actes, chacune de mes pensées. Lisez-vous chaque soir le “viatique” ?

Ma chérie, quand je dois finir une lettre, je me sens repris par une grande tristesse. Je voudrais sans cesse vous parler ou vous entendre ou avoir votre présence. L’épreuve est dure de ne pas vous voir, mais, moi, je suis sûr de la surmonter. En est-il de même pour vous ? Marie-Louise, ma bien-aimée, je vous aime plus que tout : il est bon de le répéter. Comme je rêve votre présence ! et de vous, tout près de moi

François

P. S : répondez à tous mes points d’interrogation !

- Écrivez-moi très, très vite (mais je ne veux pas que cela vous ennuie !). Pensez que j’ai besoin de vos lettres et de plus je saurai ainsi si cette lettre vous est parvenue

- Les lettres de Valmondois à Jarnac mettent deux jours à faire le chemin

- Dernier *post scriptum* je vous aime. Fr.

[Apostille :] voici trois pétales d’un œillet qui se pavane à ma boutonnière

Le “viatique”, dont il sera souvent question dans cette correspondance, est, sans aucun doute, une promesse d’amour manuscrite et échangée.

500 - 800 €

17112.2
je pensais sans cesse à vous et devais
parler de choses étrangères ! mardi je
suis allé avec une troupe de jeunes gens
et jeunes filles au "Helder", voir "Oëlicius".
mercredi, un bridge a remplacé le tennis :
faute d'un temps favorable : ce bridge a
d'ailleurs été pour moi l'occasion d'une
complète humiliation ! jeudi, j'ai fait
mes malles : de fort mauvaise humeur,
sale de la poussière accumulée dans les
coins depuis un ~~temps~~ et abandonnée avec
précautions par le domestique, j'ai empilé
paires de chaussettes, tableaux, livres et
au milieu de tout cela mes chères ~~chiffes~~
Venus, et l'inconnue de Maillol : tant
pis pour elles et leur dédain du temporel !
jeudi soir : sensationnel - je mourais
d'envie folle de vous voir avant mon départ.
Vous voir, ma chérie, telle que vous êtes loin de

11. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 28 juillet 1938

“AVEZ-VOUS TOUJOURS LES DÉTESTABLES HABITUDES DE FUMER ET VOUS PEINDRE LES ONGLES ?”

DEUXIÈME LETTRE ÉCRITE LE MÊME JOUR

4 pp. in-8 (270 x 210 mm), encre bleue

Le 28 juillet 1938

Ma toute petite chérie,

Depuis ce matin le temps traîne et ne sait choisir entre la pluie ou le soleil. Je viens de monter pour m’abriter des gémissements de la T.S.F. et des conversations : en bas, on danse et parle - c’est-à-dire que la société s’ébroue et se compose un visage.

Et moi, je pense à vous.

Ce qui m’entoure ne compte pas pour moi et **je m’évade**. **Quelle merveilleuse évasion quand vous êtes le but !** Ma chérie, faites la moue et regardez-moi bien en face, je vais vous dire une chose incroyable dont jamais vous ne vous seriez doutée, sensationnelle et délicieuse : *je vous aime*. Et du moment que je vous aime, c’est que je me déclare prêt à appliquer les huit commandements avec la dernière rigueur. Désormais je vais cultiver mille qualités nécessaires à l’Amour : inquiétude, injustice, mauvaise humeur etc. etc. En somme, tout ce qui fait le charme de la vie. Et tout cela pour une seule raison, la seule qui vaille la peine de dérangements, d’ennuis : je vous aime.

Si encore je pouvais vous aimer à moitié, suffisamment pour vous le dire mais pas pour le croire, **si je pouvais vous aimer tous les deux jours, si je pouvais penser à vous dans un rayon de cinquante kilomètres, mais pas au-delà : comme la vie serait facile !** Si je pouvais vous aimer, mais pas exclusivement, rêver de vous mais pas seulement, si je pouvais limiter mon amour, le conditionner, le classer, l’étiqueter, en faire quelque chose de moyen, de compatible avec le reste du monde, si je pouvais l’enfoncer dans une superbe banalité, dans un formalisme, dans une médiocrité conforme aux sentiments de Tout-le-Monde, comme la vie aurait peu d’importance ! Mais pas du tout. Ma toute petite fille bien-aimée, je vous aime - et vous seule. Tous les jours, tous les instants, toute ma vie, loin de vous et près de vous, sans limites, sans étiquette, sans catégorie, hors des mots, plus profondément que les paroles, plus sûrement que les battements de mon cœur, plus délicatement que le jeu de mes pensées, plus nécessairement peut-être que mes plus nécessaires croyances.

Vous êtes loin de moi. Mais qu’est-ce que cela peut me faire ? Comme il serait beau cet amour qui varierait selon les distances, qui diminuerait avec le temps, comme il serait en accord avec les promesses, avec la certitude, avec l’Amour, tout simplement !

Ma Béatrice, je voudrais que vous soyez heureuse, que jamais vous ne puissiez regretter, que vous ne connaissiez jamais ce désenchantement que l’on voit sur presque tous les visages de ceux qui, eux aussi, ont cru à la possibilité du bonheur. Moins que cela, je voudrais que vous ne sachiez pas les petitesesses, le terre-à-terre, la brutalité presque inévitables, que vous soient épargnés la moindre peine, le moindre chagrin, la moindre déception. Et parce que je vous aime, je voudrais être la cause de votre bonheur - être celui qui vous fera trouver la vie moins inutile, moins lassante, moins grossière - parce que je vous aime, je voudrais vous faire heureuse par mon amour.

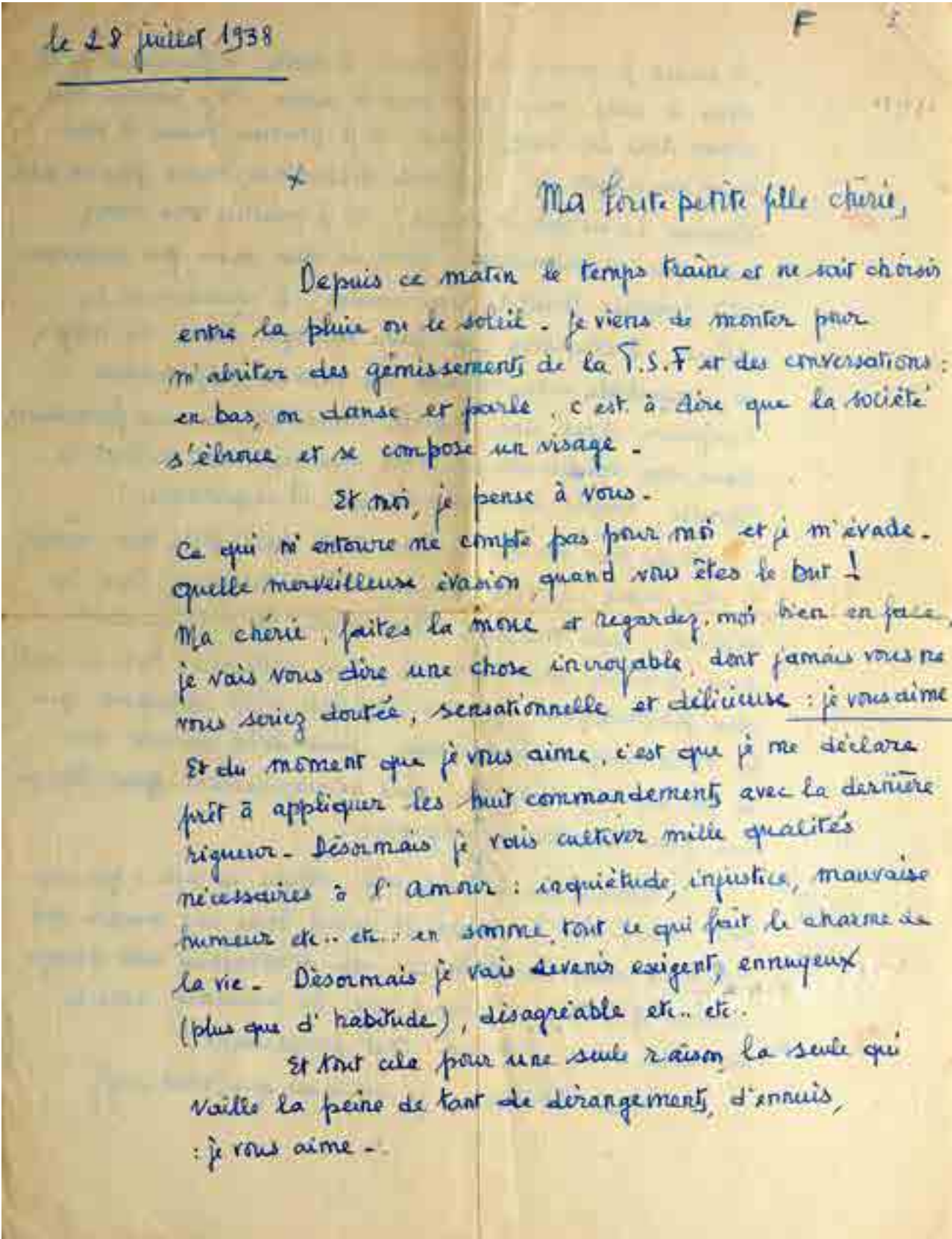
Ma Marie-Louise très chérie : voilà cette déclaration que je vous fais perpétuellement, que je veux vous faire toujours - *donc que je vous ferai* toujours - s’il m’arrive d’être furieux : c’est que je vous aime. Si vous saviez la patience, la charité, la gentillesse, l’affabilité dont je suis capable quand je suis parfaitement indifférent ! S’il m’arrive d’être injuste, c’est parce que je vous aime : l’impartialité est la plus neutre des qualités, et moi je ne puis être neutre avec vous. Je suis terriblement partial avec ce que j’aime, et je m’en flatte. Or, comme je vous aime, un tout petit peu...

Ma Toute petite fille : j’ai tant de choses à vous dire que je ne puis en arriver à bout. Vous raconter ma semaine, c’est encore vous parler de vous. Fait remarquable : mardi je suis allé à un mariage. J’ai beaucoup dansé et bu - surtout en compagnie de la plus jolie, de la plus charmante femme de la soirée : ma sœur cadette qui vient du sud algérien chaque année, donc que je vois très peu souvent. Demain je vais rendre visite à l’Océan. Le reste du temps : horaire ordinaire. Actuellement mon père et deux de mes frères sont à Paris. Ils sont : deux de mes sœurs et mon frère Robert. Évidemment la maison est très ouverte, puisque nous réalisons une démocratie fort bien comprise ! Dites-moi *exactement* votre programme du mois d’août. J’irai vraisemblablement à Paris en octobre. Mes démarches [pour le service militaire] sont appuyées par deux députés (le chanoine Polimann et Taittinger) - et ça a l’air de bien marcher. Je suis très confiant de ce côté. Et *les photos* ? Je vous en enverrai d’ici peu. Parlez moi de vous, beaucoup. Dites-moi que vous pensez parfois à moi. Dites-moi tout ce que vous supposez me faire un immense plaisir : si vous devinez ! Et sans trop tarder ! (mais je vous remercie maintenant à ce sujet, au lieu d’être injuste !)

Comment êtes-vous peignée ? Quelle robe portez-vous ? Avez-vous toujours les détestables habitudes de fumer et de vous peindre les ongles ? Et *la courbe* ? (vous vous souvenez : je vous disais “Puis-je quelque-chose pour vous”...). Répondez à mes questions !

Ma chérie, je vous aime beaucoup trop pour vous le dire d’agréable façon.

François



Lucien Polimann, dit le chanoine Polimann (1890-1963) fut député de la Meuse, proche du colonel François de La Rocque, dirigeant Les Croix de Feu puis le Parti social français. Le chanoine Polimann fréquente le "104" rue de Vaugirard, où séjourne le jeune François Mitterrand, qui l'accompagne à plusieurs reprises à la Chambre des Députés. Pierre Taittinger (1887-1965) fut député de Paris, de 1924 à 1940. Il fonda à Reims, en 1932, la maison de vins de Champagne qui porte son nom. La sœur cadette qu'évoque François Mitterrand dans cette lettre est Colette. Elle épousa, à seize ans, un cousin des Mitterrand, Pierre Landry, et le suivit en Algérie.

On note la récurrence des termes "évader", "évasion", employés dans un sens encore figuré, au fil de la correspondance : "Quelle merveilleuse évasion quand vous êtes le but !". Une telle phrase résonne particulièrement fort quand on sait les risques que prendra François Mitterrand, quelques années plus tard, pour s'évader *réellement* des camps de prisonniers allemands et retrouver Catherine Langeais.

500 - 800 €

Si encore je pourrais vous aimer à moitié, suffisamment pour
vous le dire mais pas pour le croire, si je pourrais vous
aimer tous les deux jours, si je pourrais penser à vous
dans un rayon de cinquante kilomètres, mais pas au-delà.
Comme la vie serait facile! Si je pourrais vous aimer,
mais pas exclusivement, rêver de vous mais pas seulement,
si je pourrais limiter mon amour, le conditionner, le
classer, l'étiqueter, en faire quelque chose de mesquin,
de compatible avec le reste du monde, si je pourrais
s'enfoncer dans une superbe banalité, dans un formalisme,
dans une médiocrité conforme aux sentiments de Tout-le-
Monde, comme la vie aurait peu d'importance!
Mais pas du tout. Ma toute petite fille Béo, aimée,
je vous aime - et vous seule - Tous les jours, tous les
instants - toute ma vie - loin de vous et près de vous -
sans limites, sans étiquette, sans catégorie, hors des mots,
plus profondément que les paroles, plus sûrement que
les battements de mon cœur, plus délicatement que
le feu de mes pensées, plus nécessairement peut-être que
mes plus nécessaires croquants.
Vous êtes loin de moi - Mais qu'est-ce qui cela
peut me faire? Comme il serait beau cet amour qui
varierait selon les distances, qui diminuerait avec le temps,
comme il serait en accord avec les promesses, avec la
certitude, avec l'Amour, tout simplement!
Ma Béatrice, je voudrais que vous sachiez

12. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Paris [104 rue de Vaugirard] [juillet 1938]

“LE MASQUE QUE J’AI ACCROCHÉ SUR MON VISAGE, JE NE L’AI JAMAIS RELEVÉ... MAIS À VOUS JE VEUX DÉCOUVRIR MON VRAI VISAGE, ET J’ARRACHE LE MASQUE”.

PROGRAMME DE VACANCES ET D’ÉTUDES DE DROIT

6 pp. in-8 (265 x 208 mm), encre bleue

Marie-Louise, ma chérie, lointaine et sans cesse présente en moi,

Je vous déclare une fois de plus que je vous aime. Est-ce une heureuse façon d’apprendre à radoter ? Je rage de ne pouvoir vous écrire davantage. Pour tromper mon impatience il m’arrive souvent de commencer une lettre : je vous y dédie tout ce que mon cœur me dicte : et puis je la garde pour moi. Cela va me constituer un stock de lettres inachevées, témoignage d’une séparation très dure, mais temporaire ! À vrai dire, vous n’y perdez pas grand’chose car le motif central reste le même : mon amour pour vous.

Depuis samedi, je me suis mis complètement en vacances. J’ai fermé les livres de Droit et je sens un peu le besoin de me reposer. Non pas que j’aie beaucoup travaillé depuis mon examen de Doctorat, mais parce que mon travail était depuis quelque temps réparti de manière trop fantaisiste. Ainsi, la semaine dernière, **je n’arrivais pas à me coucher avant deux heures du matin, alors que de 21 à 23 heures je me contentais d’écouter de la musique ! Debussy, Fauré, Ravel et Ibert m’ont ainsi permis de voyager hors de mes occupations quotidiennes.** Ils m’étaient une occasion de vous retrouver au delà des distances. Samedi matin, je suis parti pour la Seine-et-Marne, chez des cousins fort éloignés. Et je me suis d’un coup transporté dans un univers anachronique et charmant où des jeunes filles en short ou pantalon évoluaient sans respect pour les vieilles murailles d’un manoir médiéval. Je me suis adapté, et pendant deux jours j’ai arboré une tenue similaire, tout étonné de la transition qu’un short blanc et des sandales infligeaient à mes mœurs Parisiennes ! J’ai fait une consommation étonnante de fraises, groseilles et cassis ; j’ai joué au tennis ; j’ai dansé.

En coup de vent, les vacances sont ainsi venues chez moi. Je les ai bien reçues quoique une rancune accumulée depuis qu’elles présageaient votre départ m’ait fort mal disposé à leur égard. Mais je suis enclin au pardon, car je m’aperçois que contre vous elles ne peuvent rien, et je ris de cet attirail, de cet épouvantail, de toute cette mascarade de semaines et de mois qu’elles disposent entre nous : vous êtes, ma chérie, beaucoup plus forte que cela. Que peut contre vous cet écran d’absence et de temps, puisque c’est en moi que votre place est réservée ?

Avec mon frère Jacques, je suis revenu hier soir : la pluie battait déjà les premières maisons de la banlieue. Et maintenant je suis réinstallé dans un

Paris, gris et triste. Le ciel a sans doute voulu se mettre en accord avec moi.

Et je pense à vous. Au passé. Et à l’avenir : aux deux vous êtes étroitement mêlée. Plus encore, vous êtes ce passé et cet avenir. Ce n’est pas sans gravité que j’écris cela. Ni sans un sentiment de joie un peu inquiète. Comment la vie peut-elle ainsi se résumer en deux ou trois mots, en un instant ? Quelle merveilleuse chose, et dangereuse ! **Je crois que l’amour est l’explication de la vie : il lui donne forme et sens.** Si l’amour est beau, la vie ne peut être perdue ; mais quel désespoir lorsque la vie se joue sur un amour imparfait ou médiocre ! Ma toute petite fille chérie, si je vous aime, c’est que je sais de quelle façon je vous aime. Si je vous aime, c’est que je sais que cette immense partie c’est avec vous que je la gagnerai.

Après avoir parlé sérieusement, je vous disais toujours “si vous le préférez, je puis vous raconter des histoires plus drôles” : et cela m’amusait de vous entendre me répondre que vous m’en croyez fort capable. Vous ne vous en doutiez peut-être pas, mais le nœud de la question était là : à beaucoup de gens on ne dit *que* des histoires drôles, et c’est pourquoi l’on aime si peu de gens ! À vous, toute petite fille, je parle comme jamais je ne l’ai fait : c’est parce que, vous seule, je vous aime.

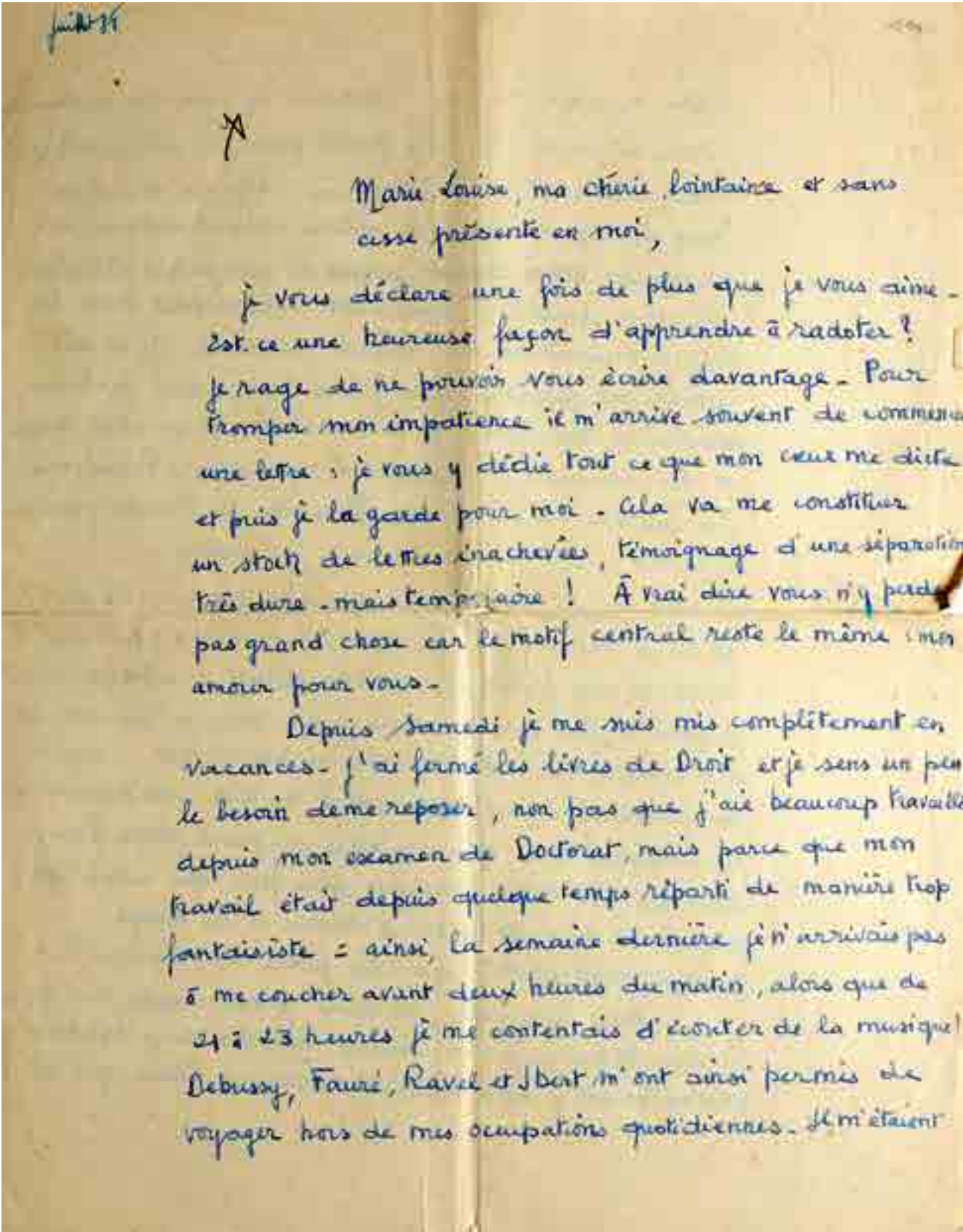
Je crois que l’amour existe là où les apparences s’effacent. **Le masque que j’ai accroché sur mon visage, je ne l’ai jamais relevé. Et ceux qui le voient ne peuvent savoir ce qu’il contient parfois de frémissements. Ils n’en connaissent que l’immuable aspect, et beaucoup me croient de leur race. Mais à vous je veux découvrir mon vrai visage, et j’arrache le masque.** Ne le ferais-je si je ne vous aimais pas plus que tout ?

Que faites-vous à Valmondois ? Qui voyez-vous ? Tennis, bateau, thé, conversations, flâneries, camarades (ce mot que vous dites si mal) sont vraisemblablement la trame de vos jours. Êtes-vous sage, ou dissipée ? De bonne ou de mauvaise humeur ? Quelles robes portez-vous ? Combien de fois a-t-on fait votre portrait, combien a-t-on pris de photos de vous ? Va-t-on toujours à Valmondois en bicyclette pour le plaisir de voir vos parents (pas vous, évidemment) : quel ennui ce doit être pour vous, de voir ces jeunes gens chez vous alors que vous êtes le dernier de leurs soucis ! Ce doit être vexant.

Ma Béatrice chérie, quel intérêt pouvez-vous présenter ? Il faut vous faire une raison : moi, je ne vois vraiment pas le remède... Et Claudie ? Est-elle à Auvers ? Ou, quand ira-t-elle ? Vous lui présenterez mes très respectueuses salutations ! J’espère que vous répondrez à *toutes mes* questions !

Et maintenant, je sens la fureur me reprendre : quatre pages, quelques paroles et il faut vous quitter. Je voudrais condenser en chaque mot toute ma tendresse. Je voudrais que cette lettre soit pleine de mon amour. Je voudrais qu’elle vous dise tout ce que je porte en moi, pour vous. Marie-Louise (j’apprends de plus en plus à aimer ce nom), si je répète que *je vous aime*, vous penserez que j’ai bien peu d’imagination. Mais vous devez en prendre toute la responsabilité ! (Vous me diriez encore que je radote !)

Ce qui m’ennuie, c’est que j’accumule les dettes envers vous : ma crainte est que vous ne vous lassiez et que pour de bon la théorie des quinze jours ne trouve son application ! Si vous saviez comme je guette le courrier :



c'est un peu de vous que je m'apprête à recevoir en vos lignes, et *rien ne peut me procurer plus de joie* que le témoignage de votre amour. Si durant ces vacances j'avais très souvent cet appui, comme le temps me semblerait plus rapide et ma peine moins vive ! *Jeudi* je pars pour Jarnac. Deux lignes seulement de vous y seront-elles pour m'accueillir ? Ma chérie, comme vous êtes à plaindre d'être en butte à mes exigences !

Pendant ces vacances, j'ai l'intention de mettre au point mon sujet de thèse. J'hésite entre un sujet de Droit International Doctrinal : tels que "la souveraineté" ou "les limites aux droits des États". Un sujet de Droit International Historique, tel que "les accords de Nyon et la guerre d'Espagne", ou un sujet de Droit Constitutionnel tel que "le contrôle de la Constitution Française dans une révision de celle-ci". Cela m'occupera, entre le tennis et le skiff, le phono et le canoë. Cela m'aidera à combattre la durée, puisque le temps se plaît à s'éterniser quand on voudrait le voir fuir. Et surtout pendant ces vacances, et plus spécialement pendant cette semaine que je vivrai sans vous parler, vous occuperez perpétuellement ma pensée. **Ma chérie de quel sortilège m'avez-vous enveloppé, que pas une de mes pensées ne puisse s'évader hors de vous, que pas un de mes sentiments ne puisse connaître d'autres chemins que les vôtres ?** Le travail, le sport, le jeu, les hommes et les femmes, toute ma vie *extérieure* ne peuvent rien contre vous qui êtes ma *vie intérieure*, et ce qui fait mon attente plus douce c'est de rêver au temps où cette vie extérieure se confondra avec l'intérieure.

J'ai peine à m'arracher de cette conversation. Ma chérie, sachez qu'elle n'est jamais réellement interrompue. Vous êtes pour moi celle qui signait sa dernière lettre de façon si émouvante et si *vraie*.

Ma "toute petite" Marie-Louise, *je vous aime*.

François

Plis marqués, petit trou central, infimes taches d'encre

300 - 500 €

une occasion de vous retrouver au delà des distances.
Samedi matin je suis parti pour la Seine et Marne
chez des cousins fort éloignés : et je me suis d'un
coup transporté dans un univers anachronique et
cherchant ~~à l'époque~~ ~~parce~~ où des jeunes filles en
short ou pantalon évaluaient sans respect pour les
vieilles murailles d'un manoir médiéval - j'en suis
adepte et pendant deux jours j'ai arboré une tenue
similaire, tout étonné de la transition qu'un short blanc
et des sandales infligeaient à mes mœurs Parisiennes !
j'ai fait une consommation étonnante de fraises, groseilles
et cassio ; j'ai joué au tennis ; j'ai dansé -
En coup de vent les vacances sont ainsi venues chez moi -
Je les ai bien reçues quoique une rancune accumulée
depuis qu'elles présageaient votre départ m'ait ~~été~~ fort mal
disposé à leur égard. Mais je suis enclin au pardon car
je m'aperçois que contre vous elles ne peuvent rien - et je ris
de cet attirail, de cet épouvantail, de toute cette mascarade
de semaines et de mois qu'elles disposent entre nous :
vous êtes, ma chérie, beaucoup plus forte que cela - que
peut contre vous être l'absence et le temps,
puisque c'est en moi que votre place est réservée ?
Avec mon père Jacques je suis revenue hier soir.
La pluie battait déjà les premières maisons de la banlieue -
et maintenant je suis réinstallé dans un Paris gris et

13. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Paris, [104 rue de Vaugirard], [juillet 1938]

“JE SAIS QU’IL EST PEUT-ÊTRE FOU DE CHERCHER LE RÊVE DANS LA RÉALITÉ, MAIS PARCE QU’IL M’A SEMBLÉ QUE VOUS ÉTIEZ CELLE QUE JE CHERCHAIS, JE VOUS AI AIMÉE, ET JE VOUS AIME.”

BELLE LETTRE AU RYTHME APPUYÉ ; FRANÇOIS MITTERRAND LIT DOSTOÏEVSKI ET STENDHAL.

“VOUS AVEZ AUSSI LE DROIT DE NE PAS M’OUBLIER”

6 pp. in-8 (269 x 210 mm), encre bleue

Dimanche

Marie-Louise chérie,

Hier je vous avais écrit une longue lettre : mais votre invitation à ne vous écrire que mardi ou mercredi m’a fait retarder son envoi. Croyez autrement que j’ai grande hâte de vous entretenir, de vous parler, de vivre un peu plus réellement avec vous. Vous tracer ces lignes est pour moi le plus grand plaisir qui me soit permis actuellement : je ne le négligerai pas. Je vous remercie de m’avoir si rapidement prouvé que vous pensiez à moi : cela m’a touché profondément. Je ne pourrai désormais plus vous dire que vous ne me réservez que des mauvaises surprises !

Nous voici donc projetés d’un monde à l’autre : de la présence à l’absence. Nous connaissions les richesses du premier, utilisons les ressources du second dont la principale est d’apprendre à vaincre les difficultés. Quand je pense au passé et lorsque j’envisage l’avenir, il me semble que rien ne nous permet de perdre courage. **Rien ne prévaudra contre mon amour, et je crois en votre amour. Qui pourrait briser cette entente ? Elle est trop essentielle pour plier, même devant le temps. Il est évidemment difficile d’être philosophe quand il s’agit de ses propres peines. Mais nous devons savoir qu’il est nécessaire à l’amour d’être fondé sur un peu de souffrance, pour vivre.** Cette souffrance, née de notre séparation, est maintenant devant nous : retirons-en les avantages, l’enseignement.

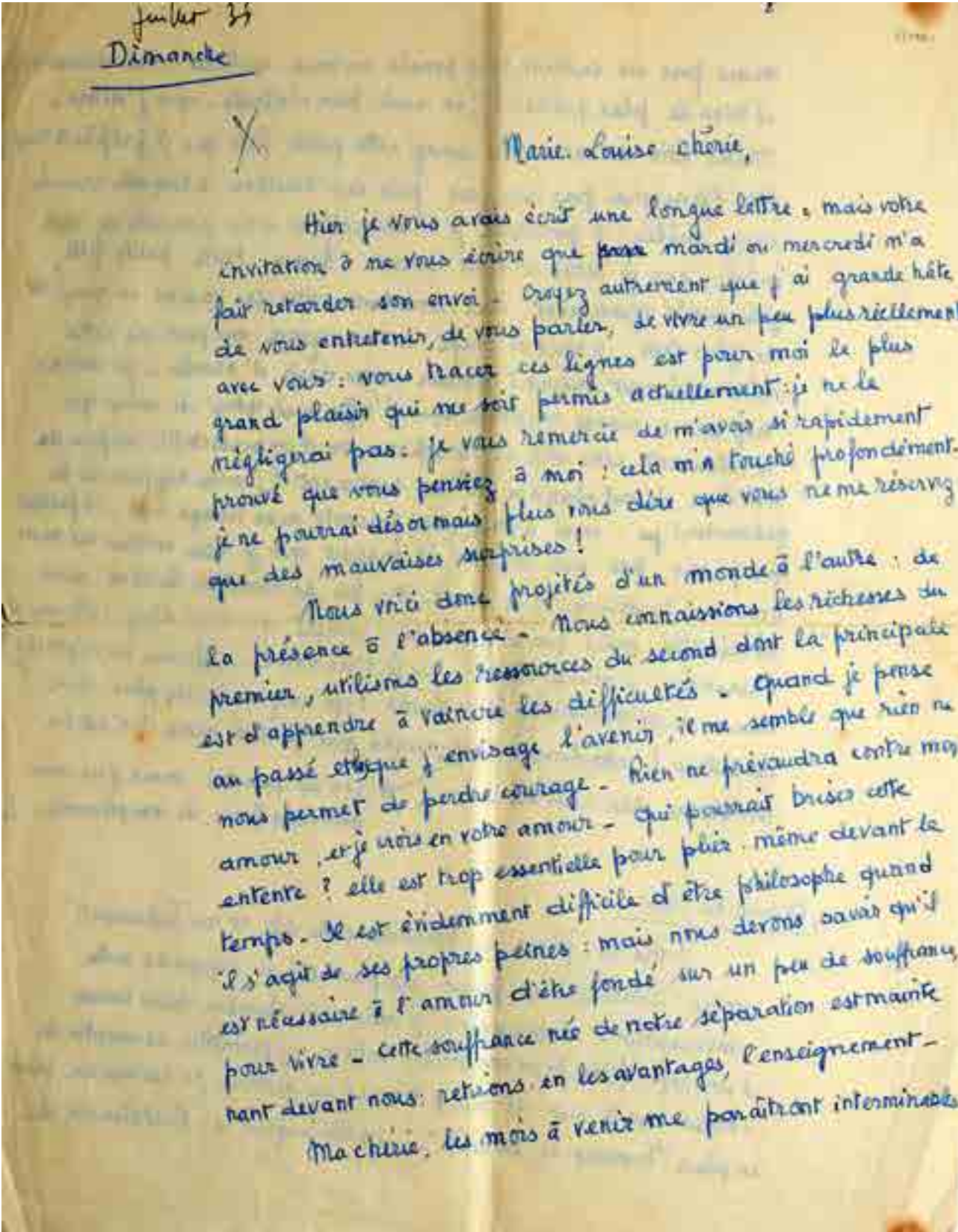
Ma chérie, les mois à venir me paraîtront interminables mais pas un instant ma pensée ne vous quittera : vous demeurerez ce “bien le plus précieux”, ce seul bien véritable, que j’aime. Même loin de moi, vous serez cette petite fille que je préfère à tout ; je n’éprouverai pas une joie, pas une tristesse à laquelle vous ne soyez mêlée ; à personne je n’accorderai une parcelle de moi-même, car je vous ai tout donné. À vous, toute petite fille, j’ai parlé gravement, vous remettant entre les mains ce que j’ai de plus cher. Je vous ai confié mon exigence, ma peur de cette médiocrité dont meurt l’amour, mon désir d’absolu. Je connais trop bien ce visage sceptique que j’offre aux yeux de ceux qui m’entourent, cette attitude de défiance ou d’impassibilité en face de tout élan, de tout abandon véri-

table, de tout sentiment (j’avais trop peur de les galvauder). Et si, à vous, j’ai présenté mon visage réel, il fallait que je sois bien sûr de vous, il fallait que je sois certain de mon amour. **Je sais qu’il est peut-être fou de chercher le rêve dans la réalité, mais parce qu’il m’a semblé que vous étiez celle que je cherchais, je vous ai aimée, et je vous aime.** Si vous me répondiez, vous m’en demanderiez les raisons ! Qu’avez-vous de plus que les autres ? Absolument rien (ce n’est pas vrai : mais je ne veux pas vous faire de compliments...) : sinon que je vous aime ! C’est la meilleure des raisons.

Dimanche soir

Entre la “forme des Donations entre vifs et des Testaments” et les “libéralités en faveur des pauvres”, je reprends notre conversation. Auparavant, je suis allé absorber deux tasses d’un café-filtre bien concentré. Cela va me permettre de compter les étoiles sur le coup de deux heures du matin. **Je deviens de plus en plus “homme de la nuit”. En compagnie de Dostoïevski, de Stendhal et de Thibaudet, je laisse couler les heures** ; de temps à autre je me replonge dans du Droit civil, comme pour me donner l’illusion d’un travail sérieux, et puis je pense à vous, non pas par hasard, mais parce que vous êtes le motif de toutes mes pensées. Cet après-midi, mon frère Robert est venu ; il a voulu m’entraîner chez un Amiral où des jeunes filles avides de danseurs nous attendaient. Mais je ne me sentais pas en disposition de parader et de m’extasier. J’aurais sans doute connu quelque jeune fille dont les loisirs se seraient partagés entre le dessin, l’Anglais, le piano, le thé et la philosophie, comme toutes les jeunes filles en mal d’occupation dites sérieuses. On m’aurait sans doute confié que l’on aime la musique, surtout la grande musique (évidemment), quoique (et non “malgré que”...) ces “nègres” aient découvert des accents nouveaux avec leur jazz... J’aurais également appris que Pierre Benoit et Henry Bordeaux sont de grands romanciers, puisqu’on publie leurs œuvres dans la *Revue des Deux Mondes*... Peut-être aurais-je eu à définir le Bonheur et à en chercher la recette, car les jeunes filles entre deux petits fours aiment traiter de la Vie et de la Mort, du Ciel et de l’Enfer, de l’Amour et de la Grâce. Mais j’ai chaque fois l’impression que ces graves sujets ne font que remplacer pour elles les chiffons qu’elles ne savent plus tailler. Enfin tout cela m’aura été épargné (je suis injuste : j’y ai moi-même pris souvent plaisir !) : je suis resté ici. J’y ai gagné puisqu’ainsi j’ai pu mieux vivre avec vous. Rien ne venait s’interposer entre nous, et le soleil frappait à ma table de travail comme pour m’inviter à la suivre hors de l’espace. Et je songeais à vous, à vos occupations : et j’éprouvais une sourde peine de savoir que vous existiez, indépendamment de moi.

Ma chérie, j’ai tant de choses à vous raconter que je ne trouverai pas le commencement du film à dérouler. Et puis? je ne veux pas vous assommer de mes élucubrations qui reviennent toujours au même point : vous seule. Moi ça m’intéresse, parce que je n’ai pas au monde plus agréable occupation que d’être avec vous. Mais vous ?



Il est 1h30. Visite à la Grande Ourse : elle est si lourde et si peu ingambe qu'en quinze jours elle n'a pu aller que du coin de ma fenêtre au milieu de la première vitre ! Veut-elle plus longtemps m'observer ou ne sait-elle pas avancer ? Thème à ajouter au chapitre de la grandeur de l'Homme : il suffit d'une seconde à l'esprit d'un homme pour franchir tout l'espace, une étoile ne le peut pas. Mais vous dormez en cet instant, et la grandeur de l'homme est le dernier de vos soucis !

Bonsoir, Beata Beatrix.

Lundi

Cette lettre en trois actes et quatre tableaux, je veux la terminer maintenant pour que vous la receviez demain. Je vous écris au hasard de la fantaisie : je voudrais que ces lignes soient un fidèle reflet de ma vie. À **chaque instant, je suis tenté de m'installer devant un papier et de commencer avec vous un dialogue ; cela correspond à votre perpétuelle présence en moi et à mon perpétuel besoin d'être avec vous.** Maintenant que les jours ont déjà pris leur cours sans vous, je mesure ma solitude. Et j'essaie de vous recréer près de moi pour atténuer ma peine. Et vous, vous vivez avec le cercle refermé de vos amis et de vos parents. Vous recomposez vos journées sur le modèle d'autrefois – c'est-à-dire d'avant moi. Je me sens plein de jalousie pour tous ceux qui ont le droit ou la simple possibilité de vous voir. Je voudrais leur voler un peu de leurs prérogatives : j'ai sans doute tort. Aurais-je dû troubler cette tranquillité de toute petite fille ? Mais je vous aime, et vous êtes tout pour moi.

Si je vous dis que je vous aime, je sais quelle ombre de scepticisme vous frôle ! Si je vous dis que je vous aime et n'aimerai que vous, je sais quel doute vous pénètre. Mais si je vous disais de quelle tendresse ma pensée vous enveloppe à chaque instant, si je vous disais ma tristesse devant notre séparation, si je vous disais tout ce que je vous ai donné de moi, tout ce qui désormais vous appartient, vous comprendriez tout ce que vous représentez pour moi. Ma chérie, si je vous disais mon amour, cela durerait toute la vie.

Que faites-vous en ce moment ? Vous vous promenez, vous prenez le thé, vous vous baignez ? (toutes les hypothèses sont permises !). Comme toute petite fille très sage vous n'avez pas mis un soupçon de poudre sur vos joues ni de rouge sur vos lèvres (vous n'en mettez jamais). Portez-vous votre robe verte, ou ce tailleur, objet de tant de soins ? Évidemment vous ne connaissez ni le vernis sur les ongles ni la ligne allongée des sourcils : c'est fait pour les personnes dont les ongles ne sont pas parfaits et aux sourcils presque absents. Comme cela je vous imagine à peu près.

Maintenant souriez-moi doucement : pas trop car cela vous donnerait des rides pour quand vous serez très, très vieille. Dites-moi ce que vous voudrez : pas trop fort pour que je puisse le rêver. Ne prenez pas cet air grave qui me ferait croire que la vie est triste. Or elle ne l'est pas, puisque je vous aime et que vous m'aimez. Et puis, vous qui avez si peu de mémoire, *pensez à tout ce que je vous ai dit*. Vous avez aussi le droit de ne pas m'oublier. **Quant à cette lettre, elle n'est qu'une infime part du dialogue sans fin que je vis avec vous.**

François

P.S. – ici, chaleur terrible : et dire que Paris me verra dans ces murs encore plus de dix jours !

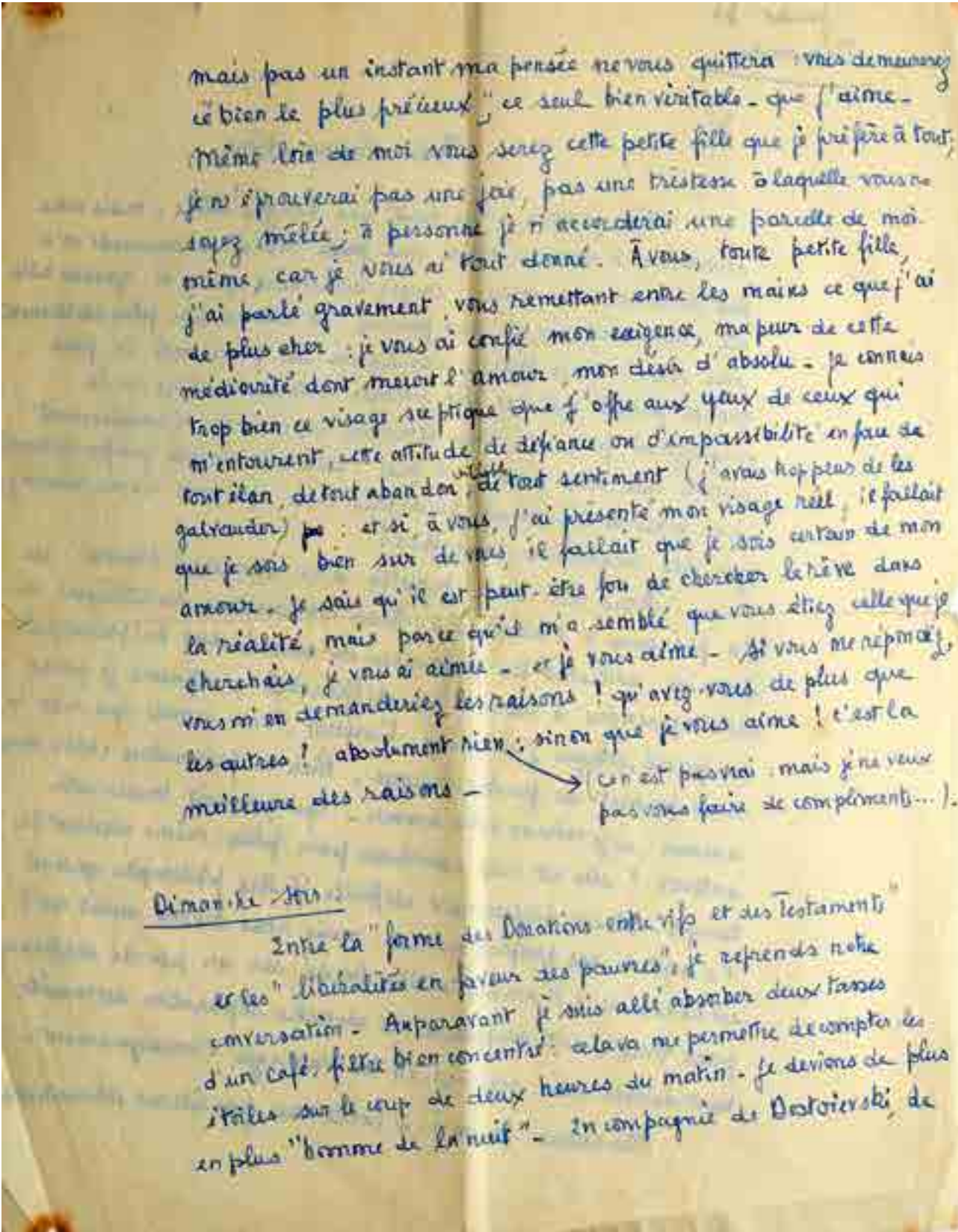
– Si Claudie est en S. et O. [Seine-et-Oise], dites-lui mon amitié et excusez-moi près d'elle pour ne lui avoir pas fait d'adieux protocolaires.

– Avez-vous entendu parler de lettres à n'écrire qu'à terme, ou au bout de quinze jours ? J'ai peur que l'habitude vous reprenne...

F.

Petite tache sur le troisième feuillet

800 - 1.200 €



14. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 2 août 1938

FRANÇOIS MITTERRAND GOÛTE À LA JOIE D’ÊTRE MOTARD : CHUTE, GENOUX PELÉS ET NOTE DE GARAGISTE.

REMARQUABLE LETTRE ÉCRITE EN LARGE ET EN TRAVERS

2 pp. in-8 (271 x 210mm), à l’encre bleue

Ma Marie-Louise chérie,

Quand on me donne une permission, j’ai l’habitude d’en abuser, surtout quand elle me plaît spécialement... Donc, me revoilà. Ce n’est pas extrêmement ennuyeux d’être avec vous, ni tellement insupportable : alors vous m’excusez si je m’installe sans façons chez vous, c’est-à-dire, dans la pièce la plus étroite, la plus exigüe de votre vie - sans autre ambition que d’être tout pour vous - (je ne suis pas exigeant !). Ma chérie (tellement !) quand on est près de ce (celle) que l’on aime et qu’il est permis de lui parler, le mieux est de lui prendre la main et de se taire. Mais je suis loin de celle que j’aime (que j’aime ! quelle chose étrange !), je ne puis qu’imaginer son visage, sa présence ; alors je parle et j’écris.

J’aime beaucoup parler sans suite : rien de plus sot qu’une conversation logique puisque déjà la conclusion peut être prévue, l’enchaînement irréductible ; **je préfère passer par la fenêtre sans barreaux de la prison et m’évader dans le domaine de la fantaisie** - or voilà qu’un nouveau grief se dresse contre vous : pire encore que la logique et le raisonnement, la fantaisie me mène au même but : vous. Et si encore je trouvais la chose détestable ! Enfin, prenons notre parti, mademoiselle Béatrice, qui n’avez pas honte de vous promener en bicyclette en compagnie de jeunes gens, et de me faire sciemment rager ! Pour unique consolation, je pense que ce même soleil qui me rôtit présentement vous dore et vous enveloppe - mais peut-être de lui, aussi deviendrai-je à la longue, jaloux.

Ma toute petite fille chérie, voilà que pendant que j’écris ces mots, j’entends Yvonne Printemps chanter la “lettre” de Mozart. Elle dit “quand tu m’écris, dis-moi toujours que tu t’ennuies horriblement. Depuis ton départ, mon amour, depuis de longs jours, ma pensée ne te quitte pas...” Et moi, je pense à vous.

À l’instant la “masse” vient de quitter la maison : tous vont se baigner et faire du bateau - un peu de calme. À mon côté, Orloff souffle désespérément comme s’il se souvenait de la steppe. S’il était réveillé il me chargerait certainement de mille compliments à votre égard... **Je vais prendre une moto et m’exercer en vue de mon permis (déjà un incident lors de l’apprentissage : chute, genoux pelés d’une de mes cousines, note du garagiste)**. Samedi je suis allé à une soirée : robes de soirée, champagne, minauderies. Ma chérie, c’est là que je mesure notre victoire : *vous seule* vivez en moi parce que je vous aime D’ailleurs le temps continue son chemin : un mois (quel mois détesté !) sans vous qui vient de finir. Tiendrez-vous jusqu’au bout ? Je le crois, j’ai confiance en

vous. Quant à moi, ma Marie-Louise, je vous aime, vous le savez *plus que tout et pour toujours*.

Écrivez-moi sans attendre que mes pensées injustes ne viennent m’embarrasser ! Rien qu’un mot me ravira, le plus tôt possible. Je vous aime trop pour supporter l’absence de ce seul signe de vie qui nous soit actuellement permis. Moi aussi je me demande souvent pourquoi n’avons-nous pas le droit de connaître ensemble le plaisir des vacances, et je m’en irrite, mais je me radoucis en songeant que tout se gagne et tout se paie. Si je vous aimais mal, ou un peu, ou médiocrement : nous aurions peu à payer, nous rencontrerions peu d’obstacles - *mais je vous aime totalement*, et il nous faudra payer chèrement notre bonheur qui sera immense - et puis un jour viendra où ces plaisirs (que maintenant je ne puis plus goûter), nous les vivrons l’un près de l’autre, l’un avec l’autre. Cette pensée m’accompagne et m’aide à passer les jours. **Je veux que la part de bonheur qui nous est réservée repose entièrement sur notre Amour. Et il faut que cette part, nous fassions tout pour l’obtenir, bientôt.**

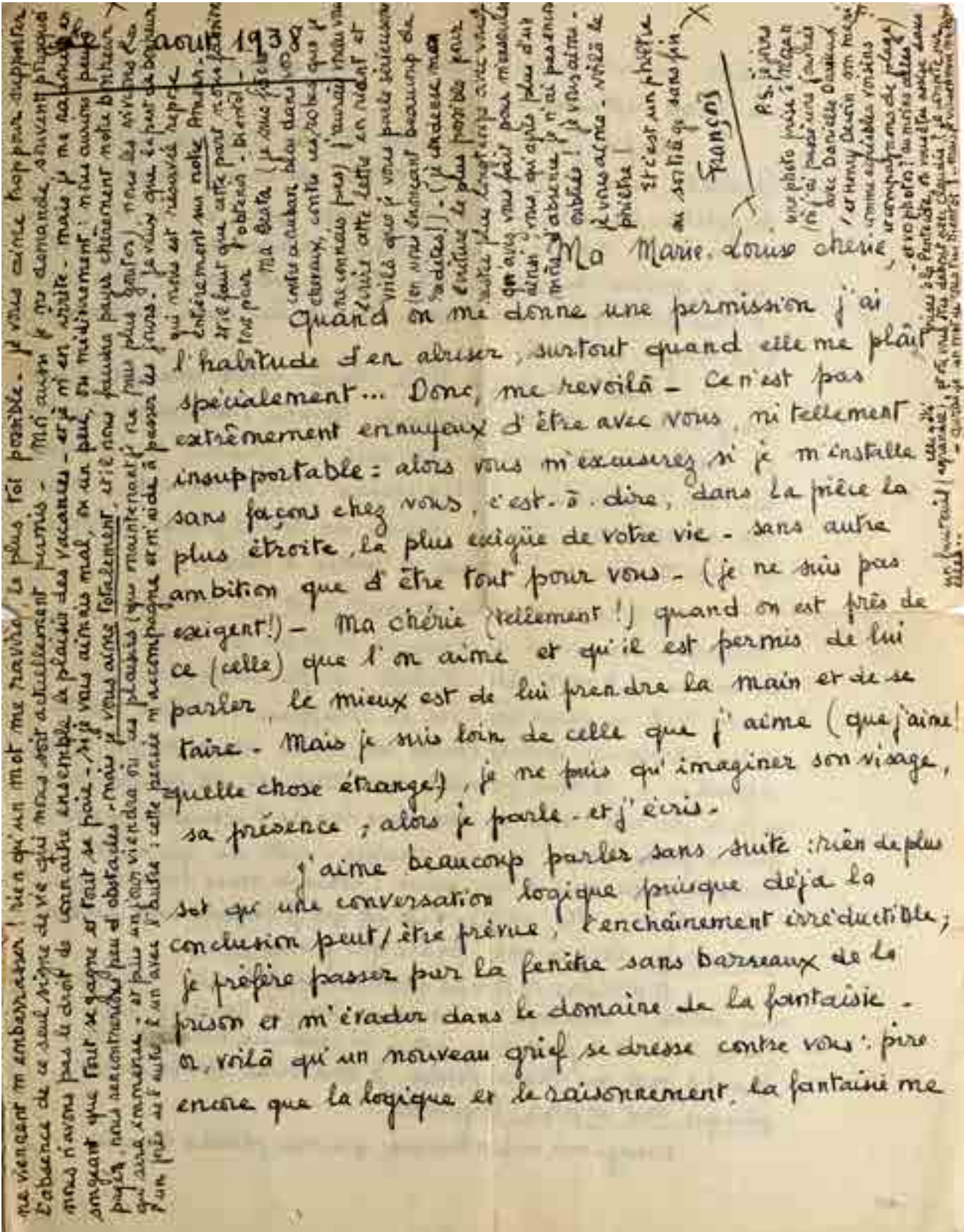
Ma Béata (je suis fâché contre ce ruban bleu dans vos cheveux, contre ces robes que je ne connais pas). J’aurais voulu vous écrire cette lettre en riant et voilà que je vous parle sérieusement (en vous énonçant beaucoup de redites !). (Je condense mon écriture le plus possible pour rester plus longtemps avec vous). Qu’avez-vous fait pour m’ensorceler ainsi, vous, qu’après plus d’un mois absence je n’ai pas encore oubliée ! Je vous aime, je vous aime, voilà le philtre ! Et c’est un philtre au sortilège sans fin.

François

P.S. : je joins une photo prise à Nozan (où j’ai passé une journée avec Danielle Darrieux et Henry Decoin son mari, comme agréables voisins et compagnons de plage). Et vos photos ? Au moins celles prises à la Pentecôte, où vous vous êtes assise dans un fauteuil (elle a été agrandie), et où vous vous tenez debout avec Claudie ? Je compte sur elles. Aurai-je un mot de vous très bientôt ?... Mais je vous ennuie, *my love*.

Plis marqués

500 - 800 €



15. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 6 août 1938

“VOUS ET MOI : ET ENTRE NOUS CE QU’ON NOMME L’AMOUR. AVEC CES TROIS PERSONNAGES, ON PEUT CRÉER UN MONDE. CE MONDE, AIMONS-NOUS FOLLEMENT, POUR NE PAS LE PERDRE.”

L’ÉTÉ À JARNAC, SUR LA CHARENTE ET SOUS LES ÉTOILES

4 pp. in-8 (270 x 210mm), encre bleue

Le 6 août 1938

Ma chérie,

Comme pour reprendre son souffle, la maison est presque vide, calme, aujourd’hui. Un orage violent passé ce matin nous a laissé une bonne mesure de fraîcheur : les fleurs (mes chères fleurs) ont bu avec avidité la pluie devenue si rare ; les chiens, oreilles basses, sont complètement trempés et croient sans doute spirituel de s’ébrouer près de moi ; les hommes, eux, avec leur sottise coutumière pestent déjà contre ce mauvais temps qui pourrait les vignes... Revenu fort tard cette nuit d’un pique-nique qui eut lieu dans une île, ce qui nous valut un retour-aux-étoiles sur l’eau, je me suis levé tout courbaturé tant j’ai tiré les avirons, les jeunes filles ayant cru bon de se laisser remorquer. J’avoue que mes muscles n’ont pas été à la hauteur de la courtoisie, ce qui est fort humiliant à confesser ! Cet après-midi j’ai lu une centaine de pages de *Diane de la croisée des Chemins* de Meredith. Et tout à fait par hasard (c’est véritablement exceptionnel de penser à vous !), je me suis mis en tête de vous écrire.

Intensément paresseux, surtout depuis plusieurs semaines, devant tout effort de correspondance, j’éprouve à votre égard les symptômes d’une curieuse maladie : vivre en votre compagnie (privilege dont vous ressentirez certainement l’extrême honneur). J’appelle cela maladie, car c’est en effet un état anormal pour moi que d’aimer plus qu’un quart d’heure. D’ordinaire, à ceux que j’aime je n’accorde pas une parcelle de moi-même, car je craindrais trop les voir s’imaginer avoir un droit éternel sur moi. Et je ne livre une part qu’à ceux dont je me moque, car la clef que je leur donne est toujours fausse. Mais à vous, ma chérie, que j’aime pour-un-peu-plus-d’un-quart-d’heure, voilà que je ne puis donner la moitié. **Je dois être fou ou présomptueux, mais j’en suis fort satisfait**, comme s’il était possible qu’en retour vous me fassiez le même don !

Ma toute petite fille chérie, vous croyez certainement que je ne sais dire que la ou les mêmes choses, que j’ai bien peu d’imagination et que je varie trop peu les clichés. Mais j’ai constaté qu’il n’y a pas plus grand plaisir que la répétition. Le jour où j’aurai atteint une parfaite maîtrise en la matière, je vous écrirai toujours la même lettre, qui ne contiendra que fort peu de mots. Quand je vous dis que je vous aime, j’ai l’impression de réaliser un chef-d’œuvre.

Quand je pense à vous (cf. ci-dessus : événement extrêmement rare, mais quand même agréable), je sens rire en moi un énorme ébahissement. Que je vous aie connue cet hiver, alors que cet hiver fut précisément pour moi si plein de sorties, de fêtes, qu’au milieu de tant d’occasions de vivre à l’extérieur de moi-même, je vous aie rencontrée et installée au centre de ce vieux moi si farouche, que j’aie continué de vous voir alors que tout s’y opposait : mode de vie, (je n’ose dire : principe), préoccupations du moment, (je n’ose dire : concurrence !), instabilité, crainte d’une emprise de-plus-d’un-quart-d’heure : tout cela me remplit d’étonnement. **J’ai l’impression que le diable s’est mis de la partie, pour qu’une petite fille très sage et très imprudente m’ait ainsi lié à son ombre !**

Ma Marie-Louise chérie (extraordinaire ! il m’est arrivé de défendre votre prénom ! C’est de votre faute aussi si je ne puis désormais le séparer d’un visage que j’aime plus que tout le monde !), l’envoûtement continue - et, ce qui est plus inouï, à distance. Sans doute, la distance est-elle néfaste : ce n’est peut-être pas exactement vous que je reconstitue, en pensée. L’image qui vit en moi a dû subir une décantation très subtile que j’aurai le bonheur de détruire quand vous serez présente. Quelle joie de vous retrouver, non plus idéale, mais vraie, non plus immobile, mais vivante, non plus imaginaire avec cent détestables vertus mais réelle avec mille adorables défauts. Pourvu que le temps ne vous lasse pas ! Êtes-vous sûre de m’aimer autant, malgré l’absence ? Ne me remplacez-vous pas, insensiblement ? Pensez-vous à moi comme si j’étais à côté de vous, ma chérie (**vous étiez ce “bien précieux” que je possédais**).

D’ailleurs, l’épreuve va vers son achèvement - ces vacances nous les avons vécues séparément - mais songez au bonheur que nous connaissons, de vacances vécues ensemble : et ceci est à notre portée. Rien qu’un misérable grain d’impatience à surmonter.

Ma chérie, cela tourne en Épître aux Corinthiens ! “Soyez patients et persévérants, soyez fidèles, méprisez les plaisirs incertains du moment, pensez à l’éternité et vous serez éternellement récompensés...” Car au fond de toute histoire il y a une récompense. Je suis donc en train de vous endoctriner ! Mais **ma doctrine à moi se résume en peu de mots : vous et moi : et entre nous ce qu’on nomme l’Amour**. Avec ces trois personnages on peut créer un monde. Ce monde, **aimons-nous follement**, pour ne pas le perdre.

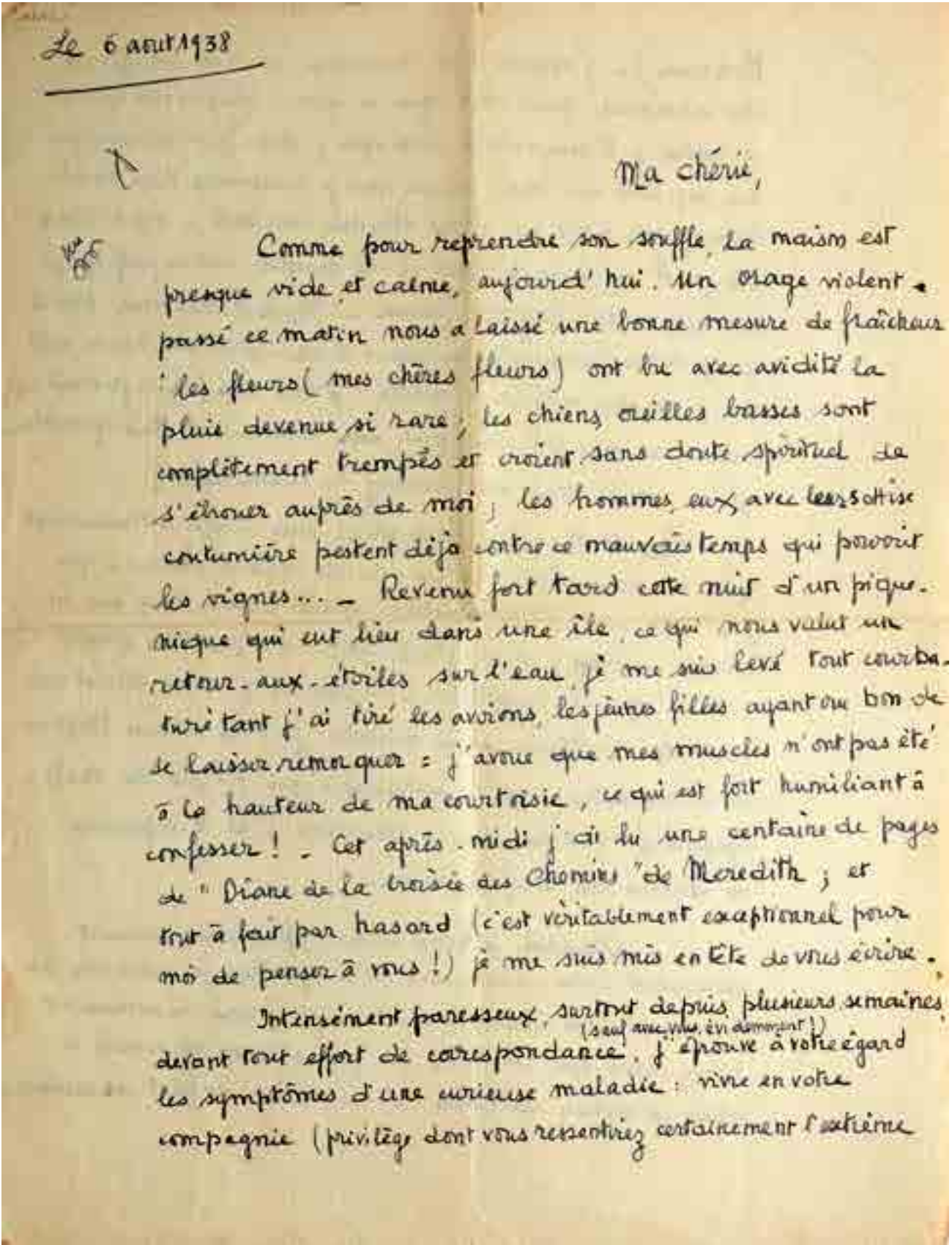
Maintenant, vous allez partir pour le Midi. Vous allez connaître des sensations nouvelles, vivre en marge de l’habitude. Sera-ce l’occasion de m’oublier ? Je ne puis le croire. Pensez très souvent que, moi, je vous aime et aidez-moi à passer les quelques instants qui nous séparent. Dites-moi que vous m’aimez : je le croirai aveuglément. Et pourtant l’amour n’est pas aveugle

François

P.S. : je vous parle bien peu de mes préoccupations. **Je lis. Je fais des randonnées ivres de vitesse en moto (instrument all right)**. Je parcours la Charente (rivière). Je joue au tennis. Ma famille se disperse : l’une de mes sœurs en Allemagne, une autre en Algérie, mes frères continuellement en parties.

Autrement rien de particulier - Ah ! Si : *je vous aime*. Ça mérite d’être noté ! ma chérie.

500 - 800 €



16. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 9 août 1938

“J’AIME FILER À FOLLE ALLURE SUR MA MOTO : QUEL ENGIN MERVEILLEUX ! ET DANGEREUX”.

2 pp. in-8 (270 x 210mm), encre bleue

Le 9 août 1938

Ma chérie,

Ne sachant pas si vous êtes toujours à Valmondois, je me risque quand même à vous faire parvenir cette lettre. Je vous ai dit, et cette parole était sérieuse, que je craignais par-dessus tout de vous être un jour importun. Aussi est-ce avec un peu de gêne que j’écris ces lignes, après d’autres restées sans réponse. Je ne veux ni vous ennuyer ni formuler ce qui vous semblerait un reproche (je n’ai pas à vous en faire, et ne vous reprocherai jamais quoi que ce soit). Mais je vous ferai simplement l’av eu que je souffre durement de votre silence.

Ces derniers jours n’ont été marqués ici par aucun événement extérieur particulier. Je continue mes promenades sur l’eau : **la lumière du matin est vraiment charmeuse. Quand rien ne bouge à l’éveil des choses on a l’impression de leur voler un secret.** Mais elles ne vous en tiennent pas rigueur et, chaque jour, s’offrent avec la même simplicité. **J’ai fait aussi la découverte de la vitesse. Séparé du monde, fixé uniquement sur la route à suivre, j’aime filer à folle allure sur ma moto : quel engin merveilleux ! Et dangereux.** Le risque prend à la gorge avec son attirance si persuasive.

À l’intérieur, ce n’est pas le calme ! Je sais seulement que je vous aime. Je vous ai une fois parlé d’un grand voyage que j’entreprendrais pour me libérer de tout et peut-être de moi-même, **reprenant à mon compte cette affirmation qu’à vingt-cinq ans la vie était jouée, et qu’il fallait me dépêcher d’agir.** Je comprends maintenant qu’à ce projet je n’ai pas renoncé, et que ce grand voyage serait mon amour pour vous. **Je suis lancé à l’aventure avec ma volonté très sûre d’elle d’arriver au but,** mais la volonté n’écarte pas les alarmes, et je me surprends parfois à craindre. Non pas à cause de moi, car je vous aime trop pour varier, mais à cause de vous. Ma petite fille très chérie, j’ai confiance en vous et nous avons trop d’instant s tellement émouvants dans notre passé commun pour que je ne sois pas certain de votre amour. Mais la certitude, quand on aime, s’allie facilement aux craintes.

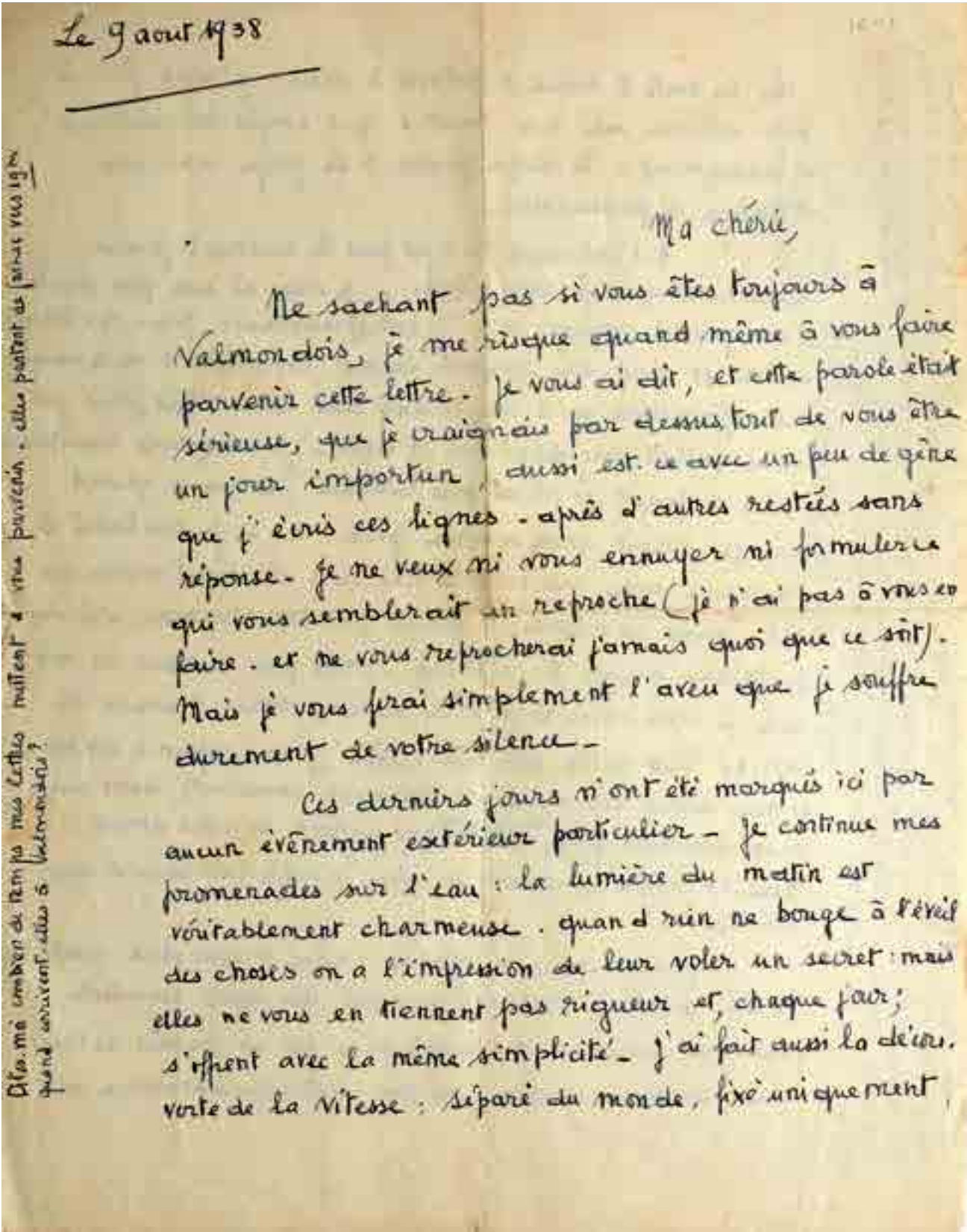
Je sens que j’ai tant de choses à vous dire. Peut-être ne vous parlé-je pas suffisamment des sujets essentiels ? Mais c’est parce que ma pensée ne va qu’au premier de tous : mon amour, et que je ne puis m’étendre davantage au cours de cette correspondance “de vacances”. À vous, ma chérie, je pense sans cesse. J’évoque ces moments où nous pouvions vivre toute notre tendresse. Et j’imagine ceux qui bientôt maintenant, viennent à nous. Ma Marie-Louise, vous savez que je suis terriblement impatient. Quand saurai-je de nouveau que je suis plus qu’un souvenir ? Dites-moi

dans votre prochaine lettre si vous partez dans le midi et *quelles seront* vos étapes. Dites-moi surtout que vous m’aimez, selon les phrases du viatique. Ma toute petite fille *je vous aime* toujours plus que tout.

François

Dites-moi combien de temps mes lettres mettent à vous parvenir. Elles partent de Jarnac vers 19h00. Quand arrivent-elles à Valmondois ?

300 - 500 €



17. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Jarnac, 13 août 1938

FRANÇOIS MITTERRAND S'ADONNE
À LA PHOTOGRAPHIE ET FAIT DES
AGRANDISSEMENTS DE CATHERINE
LANGEAIS.

IL APPREND LA DACTYLOGRAPHIE
ET TAPE AU MILIEU DE LA LETTRE :
“MARIE-LOUISE, MON ADORABLE
PETITE FILLE, JE VOUS AIME”.

COMMENTAIRES SUR DES LIVRES ET DE
LA MUSIQUE

4 pp. in-8 (210 x 174mm), encre bleue

Le 13 août 1938

Marie-Louise chérie,

J'arrive à Jarnac après un bref séjour chez des amis. J'ai reçu et lu votre lettre avec le plus grand plaisir. Rien ne compte pour moi plus que vous. Cela explique l'anxiété et la joie qui se relaient sans fin dans mon esprit, à votre égard. De savoir que vous m'aimez suffit à tout rendre clair et à changer du tout au tout ma philosophie !

Ma chérie, moi aussi j'ai besoin de vous dire que je vous aime, que le temps n'a pas eu la moindre prise sur moi, que ma pensée ne vous quitte pas, et que, de chacune de vos phrases, je fais un bréviaire que je ne me lasse pas de relire.

Je me souviens vous avoir dit un jour que je ferais un fort mauvais romancier, car je possédais une imagination beaucoup plus abstraite que concrète. Je fais actuellement la remarque contraire. Chaque fois qu'il m'arrive de parler, d'aborder ce que l'on appelle les sujets éternels... **je m'aperçois que ma splendide abstraction s'évanouit et que vous êtes perpétuellement le fond de mes pensées, que tout se ramène à vous.** Et cela me conduit à ces deux réflexions : d'abord, que toute conversation dite impersonnelle n'est que le ridicule maquillage de sentiments, d'impressions uniquement personnels et particuliers. Ensuite, que le proverbe selon lequel celui qui aime est bien perdu et doit renoncer à sa plus chère indépendance intérieure, mérite la plus certaine foi (ce dont je suis fort agréablement humilié). Et comme j'ai toujours affirmé qu'à moi, cela n'arriverait pas, je vous déclare, une fois de plus, gravement coupable...

Ma toute petite fille chérie, c'est très mal d'être paresseuse. Quand vous serez grande et que vous aurez dix-huit enfants vous le comprendrez mieux. Enfin, je vois que vous faites des efforts puisque vous osez ouvrir *Jean Barois* [roman de Roger Martin du Gard, paru en 1913]. Mais je proteste quand vous écrivez que c'est trop difficile pour vous. C'est un livre fort bien composé dont l'idée centrale n'est pas mal développée. Mais c'est le type du livre qui a l'air compliqué et qui ne l'est pas. R. Martin du

Gard voudrait peut-être nous impressionner avec ses érucations rationalistes, scientifiques etc. (je ne dis pas qu'il veut nous les faire admettre), mais rien de plus simple que des raisonnements fondés sur un banal sens commun, pimentés par des expressions à peu près philosophiques et sociologiques. Moi, ce qui m'a amusé, c'est de voir ce malheureux Barois prendre pour une folie et une libération sensationnelles ce qui n'était que le chemin le plus petitement raisonnable.

De mon côté, j'ai lu récemment deux romans de La Varende : *Nez-de-cuir* et *Le Centaure de Dieu* (où j'ai trouvé un sens de la grandeur fort peu développé de notre temps). *Hérétiques* de G. K. Chesterton (livre admirable, et qui, avec *Orthodoxie* du même Chesterton, constitue une très curieuse et attachante apologétique). Je lis *Louis XI* d'A. Bailly et vais commencer le *Wagner* de Pourtalès.

Je ne suis pas les concerts de Vichy, étant rarement à la maison le soir. Mais j'ai entendu cette semaine *le quintette en la majeur* de Mozart, *Daphnis et Chloé* de Ravel : cela m'a valu des minutes auxquelles vous n'avez pas été étrangère. Si je note les impressions de beauté ressenties ces derniers jour, je trouve des chants enregistrés de Robeson, des verres et vases de Lalique, des roses de Provins. Il y a un an j'aurais dit que, seul, isolé de toutes les richesses que la musique et les couleurs et les vers et les formes nous offrent, mon dénuement eut été complet. Et maintenant, je sais que ces richesses ne sont plus pour moi que complémentaires. Elles me sont chères, mais après vous, elles ne me ravissent qu'en raison de vous. Cela me prouve (la preuve est pourtant faite depuis longtemps) que je vous aime plus que tout. Mais nous entrons encore une fois, ma chérie, dans le chapitre de la dépendance...

Nouvelles extrêmement importantes : **je fais des photos et vous ai agrandie sous toutes dimensions** (je joins une pièce à conviction). J'ai traduit plusieurs mots croisés : un seul mot m'a arrêté (et je ne l'ai pas encore deviné). Il comprend 14 lettres et s'applique “aux personnes qui ont tendance à grossir” (... obsession...). Enfin, **je m'exerce à taper à la machine**, ce qui peut m'être utile sous les drapeaux. Je vais d'ailleurs vous donner un témoignage de mon savoir-faire :

[dactylographié :] Marie-Louise, mon adorable petite fille, je vous aime.

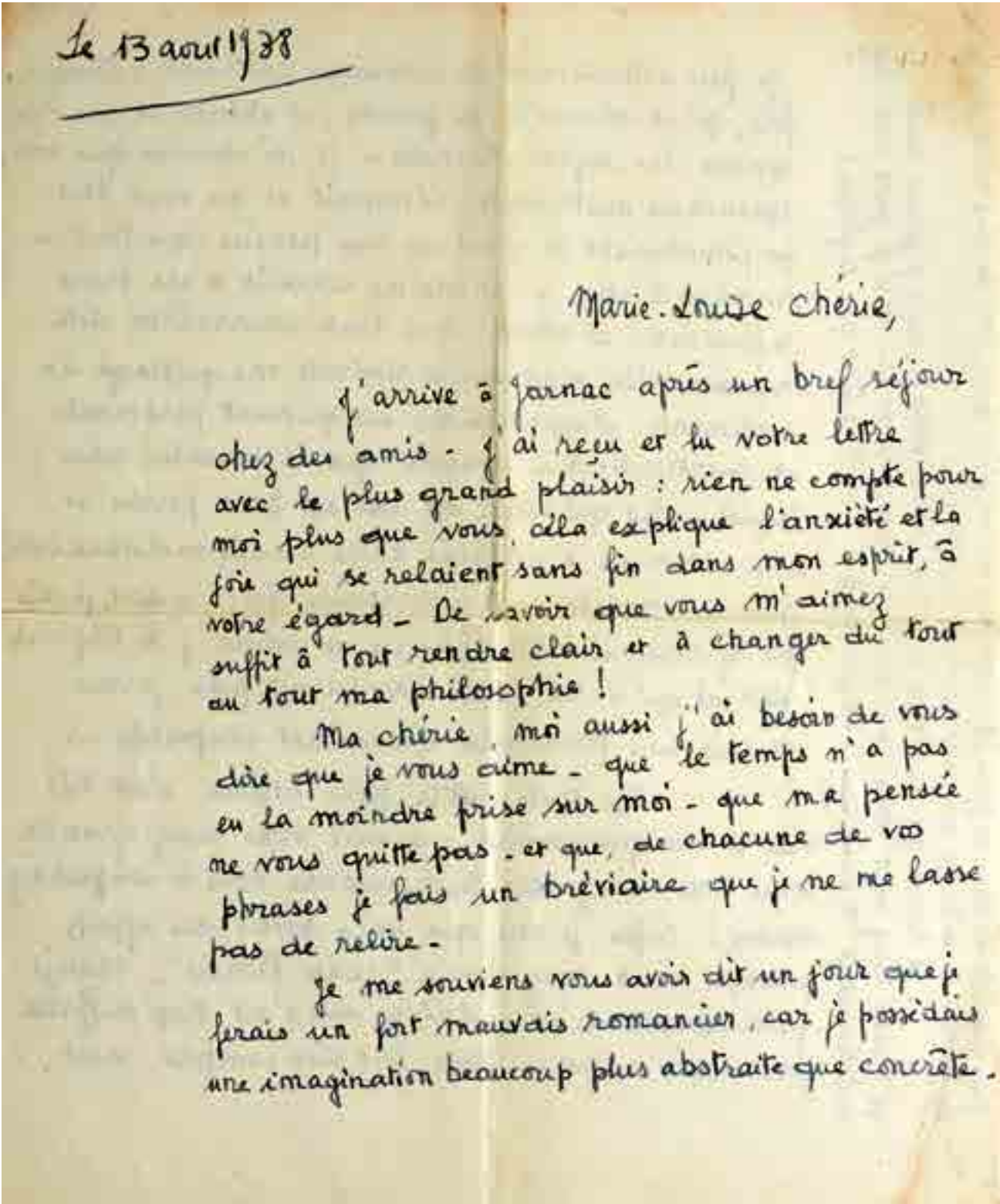
(Je n'ai pas fait de fautes, mais je me suis rudement appliqué !)

Lundi ont lieu ici les fiançailles de ma seule cousine germaine (élevée, ainsi que son frère, avec nous, leur père ayant été tué à la guerre : elle est pour moi autant qu'une soeur). J'aurai à porter un toast. Et puis, avant de finir cette lettre embrouillée, je vous souhaite une bonne fête pour le 15 août, sainte Marie. Ma messe d'Assomption sera entièrement pour vous. Je voudrais être le plus [oubli d'un mot]; Je m'arrête là, dans l'espoir d'une attente patiente quant à votre lettre future ! Je vois bien que je ne sais pas vous dire autre chose que je vous aime. Mais ça a le mérite d'être vrai.

François

P. S. : si vous bougez de Valmondois prévenez moi aussitôt. Je m'aperçois que j'ai oublié votre photo. Tant pis, pour la prochaine fois.

800 - 1.000 €



18. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 16 août 1938

“ET LE VOILÀ QUI S’INQUIÈTE, CET HOMME LIBRE, PARCE QU’IL AIME !”

4 pp. in-8 (210 x 175mm), encre bleue

Le 16 août 1938

Ma détestable chérie,

Possesseur d’à peu près toutes les vertus, j’en convoitais une depuis longtemps sans pouvoir la conquérir. Je crois que ça y est maintenant, et grâce à vous : la Régularité (ou constance) ne me manque plus ! *God bless you* ! Je dois désormais approcher de près la perfection... Jamais il ne m’était arrivé de produire une correspondance suivie et maintenant les jeux sont retournés : c’est moi qui réclame, qui me lamente et qui attribue à l’infidèle mon très juste courroux. Vous recevez donc cette nouvelle lettre - baillerez-vous ? Protesterez-vous ? **Ce doit être fort ennuyeux d’être en butte à la prose kilométrique et chronométrie d’un hargneux individu, surtout s’il prétend qu’il vous aime, ce qui est véritablement un abus.**

Supposez un personnage de comédie qui tire son plaisir de l’éternel qui-proquo des êtres et dont l’orgueil est de se jeter au feu sans se brûler. Vous le voyez triompher des embûches qu’il se crée. Il se croit invincible, et tout à coup, le voilà réticent, interloqué, comme si une invisible main le retenait. Il s’étonne, il se débat et puis il s’abandonne. C’est-à-dire qu’il abandonne le masque et l’artificiel. Il aime.

Eh bien ! Je ressemble beaucoup à ce personnage. Une toute petite fille que vous connaissez un peu m’a fait comprendre que le feu brûle. Une détestable petite fille tient mon orgueil et mon indépendance dans ses deux mains. Et le voilà qui s’inquiète, cet homme libre, parce qu’il aime !

Je me demande quel crime on me fait expier en me donnant tant d’amour pour vous ma Marie-Louise chérie ! Tributaire d’une impatience folle, de rages périodiques quand une lettre que je désire se fait attendre des jours et des jours. Anxieux, j’imagine les plus affreuses et les plus noires hypothèses ! Plus les jours passent et plus mes hypothèses se rapprochent de l’évidence... Et puis un mot de vous, et tout devient clair. Adieu la colère et le dépit ! Je vous retrouve, ma chérie, telle qu’à ces moments où nous pouvions nous dire, nous exprimer si merveilleusement notre amour.

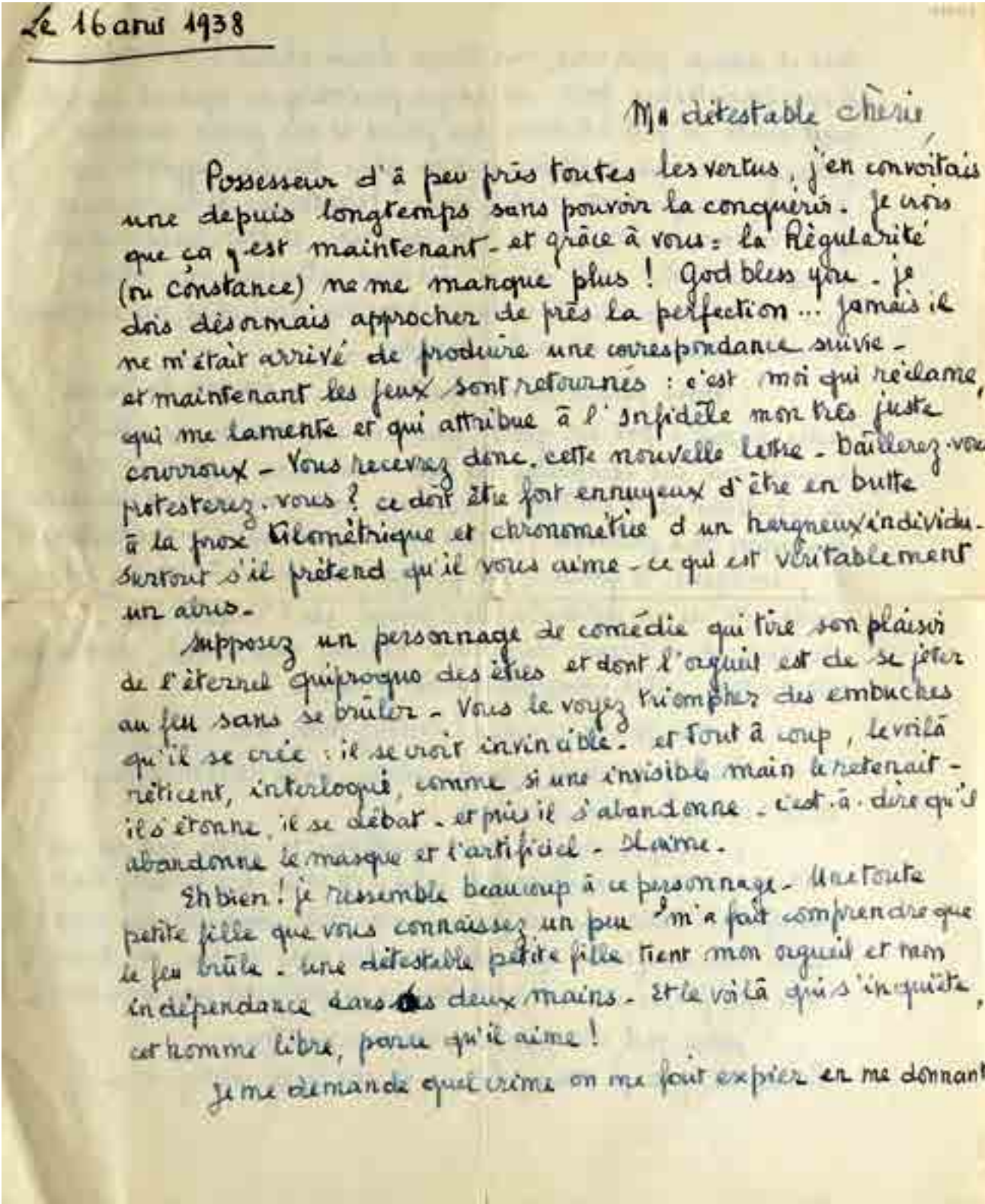
Votre pensée ne me quitte pas. J’évoque le passé, notre passé. **Pas un geste, pas une expression de votre visage qui ait disparu de ma mémoire.** Je crée vos occupations de l’instant. Cela me fait pas mal d’occasions d’animer ma jalousie ! Vos lettres, je les relis perpétuellement et j’imagine le futur : les quelques semaines à “avalér” et puis, fin de la solitude, de l’ennui, de l’inquiétude, bonheur de l’épreuve vaincue, et vous, ma chérie, de nouveau près de moi, plus complètement à moi.

Ma Marie-Louise, écrivez-moi *vite, vite, vite*. Ne me laissez jamais trop de jours sans le témoignage de votre amour. C’est trop dur. Répondez à mes questions : dites-moi si ces lettres ne vous assomment pas. Si vous les trouvez trop longues. (Mais quand je suis avec vous, comment vous quitter ?). Dites-moi toujours quand vous les avez reçues de manière à ce que je sache si certaines ne se perdent pas en route. Dites-moi vos pensées, vos occupations. Pendant que je vous écris, quelle robe portez-vous ? Dites-moi ce que vous pensez des mille choses qui vous entourent. Et dites-moi, surtout, que vous m’aimez.

Ma chérie, j’ai hâte de vous voir. J’ai tellement besoin de vous que je n’hésiterais devant rien pour être avec vous. Pourquoi ne pourriez-vous pas aller au moins une journée, un après-midi, quelques heures à Paris ? Vous me diriez le jour, vos moments libres possibles. En me prévenant 48 heures à l’avance : *je serais à Paris, où vous voudriez, à l’heure dite*. Quelle joie si d’ici une douzaine de jours, je vous retrouvais ! Que diable, il y a bien un dentiste ou un je ne sais quoi vous ayez ou vous pouvez avoir urgence à voir. Aller de Valmondois à Paris, ça ne doit pas être terrible ! Pensez à cela *tout de suite*, ma chérie, *c’est très sérieux* et prévenez m’en. Quel que soit l’endroit : je serai où vous voudrez. Je veux vous dire de vive voix que je vous aime. Ma chérie, je vais vous quitter. J’ai écrit rapidement ces lignes car l’heure presse. Réfléchissez à tout ce que je vous y mets et sachez que je vous aime plus que tout.

François

400 - 600 €



19. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Nord de la Charente], 20 août 1938

SANS NOUVELLE DE MARIE-LOUISE :

“MA BÉATRICE BIEN-AIMÉE, QUE SE PASSE-T-IL ? NOUS EST-IL ARRIVÉ UN ENNUI ?”

“LE BONHEUR NE SEMBLE JAMAIS DU DOMAINE DE LA RÉALITÉ, IL EXIGE UNE RANÇON”

4 pp. in-8 (210 x 147 mm), encre bleue, papier vergé

Le 20 août 1938

Pendant qu’une masse compacte de jeunes gens et jeunes filles dansent, je vous écris, *ma très chérie*, pour mieux me sentir avec vous. Nous sommes ici, chez des amis, au nord de la Charente. **Un pique-nique orné des vins les plus variés a mis une gaieté peut-être factice mais nettement prononcée, et le phono clame valses, tangos et fox.** On a chanté, crié, parlé. Le ciel menaçait d’une pluie vengeresse. Mais rien. Tout se passera comme de coutume. Ce qu’on appelle une bonne journée de vacances aura mis sa note prévue, et à Dieu vat ! Pour l’avenir.

Ma Béatrice bien-aimée, que se passe-t-il ? Nous est-il arrivé un ennui ? Je n’explique pas votre silence. Ou mal. Est-ce un empêchement grave ? Est-ce seulement le temps qui passe et mon impatience qui le double, le triple ? Je vous écris quand même cette lettre, comme d’habitude et selon notre accord, pour bien vous marquer la vérité de mon amour. Je sais bien que l’absence efface beaucoup de choses, atténue le chagrin d’une séparation. Mais je ne doute pas de vous. Je crois que cette petite fille que j’aime plus que tout au monde est toujours celle “qui n’a pas oublié comment on pleure”... Vous comprenez, ma grande chérie, quel prix j’attache à chaque preuve de notre amour, et je deviens impatient, facilement inquiet.

J’entends des Cyrards [élèves de Saint-Cyr] qui hurlent le “Pékin de bahut”. On les applaudit. Vive l’uniforme ! Les jeunes filles considèrent sans doute qu’un bouton doré vaut une vertu ! (C’est vraisemblablement la jalousie qui me fait parler, et la perspective d’un fort terme bleu-horizon...). Et vous, ma Marie-Louise, que faites-vous ? **Vient-“on” toujours vous rendre visite ? Suis-je en passe d’être durement remplacé ?** J’imagine, non sans une rancœur considérable, ce bandeau bleu noué sur vos cheveux, *pour d’autres* ; cette robe ou ce short que vous portez aujourd’hui, *pour d’autres* ; ce sourire que vous offrez *à d’autres*. Ma chérie, ma toute petite fille, dites-moi (quelle révélation !) que je suis encore celui que vous aimez au-delà de l’espace ! Dites-moi que ce que nous écrivions mutuellement sur nos “viatiques” exprime toujours le désir de nos cœurs (comme j’étais heureux alors de vous savoir si complètement près de moi, *à moi* !). De mon côté, rien n’a changé, malgré les semaines d’apparence bousculée, brillante, mondaine mais en réalité, pour moi, vides *parce que vous n’y étiez pas*.

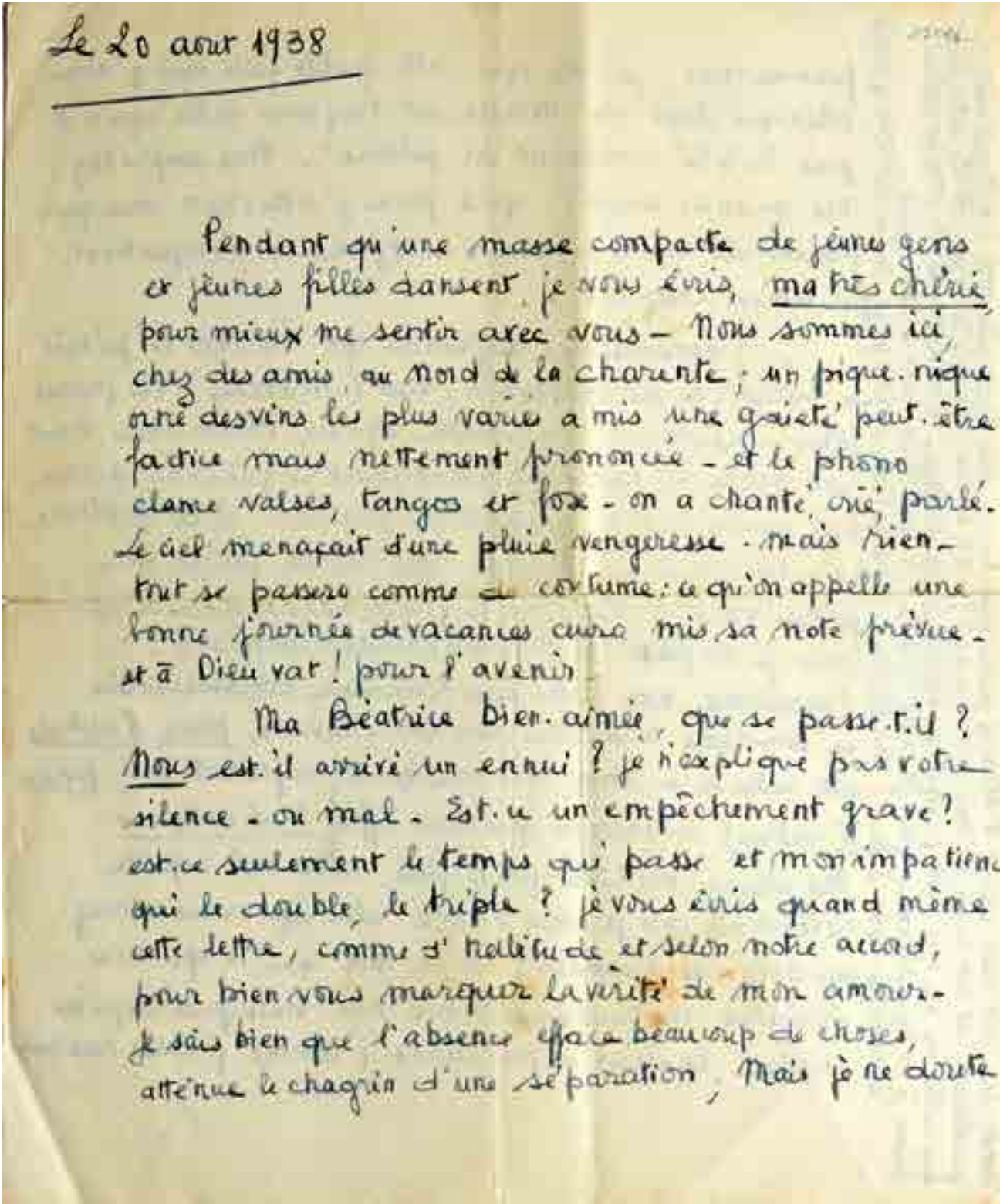
Mon amour, chaque heure me rapproche de vous. Je rêve du moment où je vous reverrai, telle que je vous ai connue (vous le disiez “qu’est-ce que 3 mois” !), ma toute petite fille. Comment bâtirons-nous notre avenir ? Je le vois tellement rempli d’amour, c’est-à-dire, de vous ! Mon ambition est grande. **J’ai déjà, de mon peu d’expérience, mesuré la nullité, la fatuité de tout ce qui nous entoure. Qu’est-ce que cela pèsera devant notre volonté de vivre notre vie, loin de l’étroitesse d’esprit, de la mesquinerie, de la sottise !** Je vous vois, ma chérie, si raisonnable, avec votre robe verte “réservée”, et votre moue “pas sur commande”. Peut-être voudrez-vous toujours une poupée ou un chien de peluche, pour vous tenir compagnie, la nuit ! Peut-être demeurerez-vous si inexorablement muette, quand je vous demanderai de me dire “quelque chose” ! Comme je vous entourerai de mon amour ! chaque minute en sera pleine, pour ne pas être perdue...

Est-ce seulement un rêve ? **Le bonheur ne semble jamais du domaine de la réalité, il exige une rançon.** Suis-je en train de la payer ? Car je souffre, ma Marie-Louise, d’ignorer ce que vous devenez. **Espace-vous votre correspondance parce que vous m’aimez moins ?** Ma chérie, vous savez que j’espère sans fin “les bonnes surprises”. Un mot de vous et je sentirais ma poitrine moins lourde, moins lourde des souvenirs et des promesses auxquels je crois, comme à mon plus cher et plus merveilleux trésor.

Marie-Louise très aimée, je vis *avec vous* sans cesse. Dites-moi *bien vite* que vous aussi, vous [vous] rappelez ce temps où quelques mois nous semblaient une épreuve utile mais facile à surmonter ! Ce que je vous disais dans ma dernière lettre, je le maintiens : j’ai hâte de vous voir. N’importe où vous voudrez [*sic*], quand vous voudrez, mais *bientôt*. Je serai où vous m’indiquerez. J’attends une réponse précise. Rien ne changera mon projet. *Je vous aime*, ma chérie. Et *plus que tout* : cela a, pour moi, un sens.

Cette semaine : amis, sorties, tennis, lectures. J’ai lu en particulier *La tragique existence de Victor Hugo* de Léon Daudet, *Souvenirs de la Maison des Morts* de Dostoïevski, *La Fontaine* de Bailly. **Dostoïevski m’apparaît de plus en plus comme un romancier “colossal”. Je n’ai pas ressenti impression pareille (sauf peut-être devant Thomas Mann) depuis longtemps. Où sont nos braves petits romanciers français !**

Ma chérie, si vous saviez comme je guette chaque courrier, et comme j’ai de la peine devant mon attente vaine ! Auriez-vous fait vœu devant l’Éternel de ne plus tracer une ligne pour moi ? L’Éternel vous pardonnera, et moi aussi, de manquer à ce vœu ! Ma chérie, afin que je sache si cette lettre ainsi que celle du 16, vous sont parvenues, *accusez m’en réception*, d’ici trois ou quatre jours au moins ! Sinon, je m’inquiéterais peut-être outre mesure, mais certainement le cœur serré.



Comme je tiens à vous ! Ma foi, vous me faites tenir un langage, qu'avant vous j'aurais jugé impossible, tant j'étais peu accoutumé à dépendre de quelqu'un ! Mais tout ce que vous m'avez dit, tout ce que vous m'avez écrit est trop gravé au fond de moi pour que je n'envisage pas avec angoisse ces durs instants où rien ne vient atténuer votre absence. De plus en plus se font rares vos lettres. Ma toute petite fille bien-aimée, sachez que moi aussi je sais ce qu'est la souffrance à faire pleurer. Maintenant, **10 jours sans vous, c'est payer chèrement l'amour**. Et pourtant proche désormais est le moment où vous serez de nouveau ma toute petite Marie-Louise bien à moi. Ma fiancée chérie, je vous aime.

François

P.S. j'écirai de nouveau mardi.

500 - 800 €

vous pour moi ? L'éternel vous
une ligne pour moi ? L'éternel vous
ma chérie, sachez que je sache si cette lettre au
d'un bon ou quatre fois un mens !
mais certainement le leur leur
qui avant vous j'aurais
pas de vous ; je vois que cette petite fille que j'aime
plus que tout au monde est toujours celle "qui n'a
pas oublié comment on pleure". Vous comprenez
ma grande chérie, quel prix j'attache à chaque
preuve de notre amour - et je deviens impatient,
facilement inquiet -
J'entends des regards qui hurlent le pèkin
de batur : on les applaudit - vive l'uniforme ! les jeunes
filles considèrent sans doute qu'un bouton doré vaut
une vertu ! (C'est raisonnablement la folie qui me
fait parler - et la perspective prochaine d'un fortune
bleu horizon...). Et vous, ma Marie-Louise, que
faites-vous ? vient-on toujours vous rendre visite ?
suis-je en passe d'être dûment remplacé ?
J'imagine, non sans une rancœur considérable
ce bandeau bleu noué sur vos cheveux, pour d'autres,
cette robe ou ce short que vous portez aujourd'hui, pour
d'autres ; ce sourire que vous offrez à d'autres -
Ma chérie, ma toute petite fille, dites-moi / quelle
révélation) que je suis encore celui que vous aimez
par-delà de l'espace ! dites-moi que ce que nous
écrivions mutuellement sur nos "vitiques" exprime
toujours le désir de nos cœurs (comme j'étais heureux

20. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 23 août 1938

IMPATIENCE AMOUREUSE : “DEVAIS-JE, TEL ULYSSE, MASSACRER LES PRÉTENDANTS ?”

ÉVOCATION DE FRANÇOIS MAURIAC.

“ET VIVE LA VIE, SI VOUS M’AIMEZ COMME JE VOUS AIME !”

8 pp. in-8 (179 x 135mm), encre bleue

Le 23 août 1938

Ma Belle au Bois dormant chérie,

Le vrai Prince charmant eut la part plus belle que moi puisqu’il put éveiller la princesse endormie, en l’embrassant. Moi, je craignais déjà de ne pouvoir vous tirer d’un sommeil que j’imaginais de cent ans, la distance m’interdisant le même stratagème. Quelle joie de voir mes craintes vaines : vous ne dormiez pas, et le Prince charmant était inutile. Quand j’ai reçu votre lettre, j’étais tellement joyeux que j’ai failli dire, écrire, avouer à toutes les jeunes filles du monde que je les aimais passionnément. À la réflexion, j’ai pensé qu’il valait mieux vous le dire, à vous seule, d’autant plus qu’à toutes j’aurais menti mais qu’à votre égard rien n’est plus vrai...

Ma paresseuse bien aimée, je nourrissais des intentions belliqueuses dans l’impossibilité où j’étais d’expliquer votre silence. **Devais-je, tel Ulysse à son retour à Ithaque, massacrer les prétendants que je créais nombreux autour d’une Pénélope infidèle ?** Devais-je composer des philtres enchanteurs pour les changer en animaux de basse-cour ? Devais-je les provoquer en un tournoi dont vous auriez été le prix ? Je constate sans déplaisir qu’il me faudra renoncer à ces moyens extrêmes, pour en revenir au plus simple aveu, celui dont la victoire est la plus merveilleuse : je vous aime.

Ainsi vous étiez en train de camper sur les terres de ce vieux mécréant de Basil Zaharoff, avec concert le soir, lectures à voix hautes, soleil et compagnies du plus grand agrément. *Le Baiser au lépreux* vous a attiré un succès de politesse, dites-vous (hum !). Rêvez-vous toujours d’être, plus tard, quand vous serez une vieille fille grincheuse, professeur de gymnastique et de diction ? Tant pis pour ce rêve, mais le mien vous recrée tout autrement. Vous me lirez de beaux poèmes, et vous serez ma toute petite fille très aimée, et je vous ferai un succès de politesse. Et quand vous chanterez, non je n’écouterai pas derrière les portes. J’écouterai au fond de moi ce *Trente et un du mois d’août* dont je ne sais que le premier vers et que vous savez si bien crier à tue-tête quand je ne suis pas là.

À propos des neveux de Duhamel, vos compagnons, j’en ai rencontré un, Pierre Duhamel, cet hiver, dans une matinée dansante. J’ai eu plusieurs fois l’occasion de rencontrer également Georges Duhamel, pas dans

des matinées dansantes ! Mais lui a fait évidemment beaucoup moins attention à moi que moi à lui, et ne me connaît pas. Je savais en effet qu’il était lui-même très musicien car il est très ami de Mauriac, que je connais. Je me souviens d’avoir été très tenté d’approcher un peu, dans l’intimité, ces deux écrivains (par Mauriac qui fut camarade de collège puis d’études supérieures du frère de ma mère, et qui, à la suite d’articles que je fis paraître sur son œuvre (dans des petites revues), voulut bien ne pas “m’ignorer” !). Puis j’ai évolué. **Duhamel m’est apparu comme un “grand écrivain de seconde zone”, et Mauriac, comme trop peu universel**, enfoncé dans un problème dont il ne sort pas et dont il semble tellement chargé que le reste du monde lui demeure inconnu. **Et puis, je crois fort dangereux ce contact de personnalités, malgré tout puissantes, et qui risquent de déteindre sur celles qui vont s’épanouir. La première richesse d’une véritable personnalité est l’indépendance. Il arrive un moment où il faut savoir se dégager des influences, si l’on veut veut posséder soi-même une influence.**

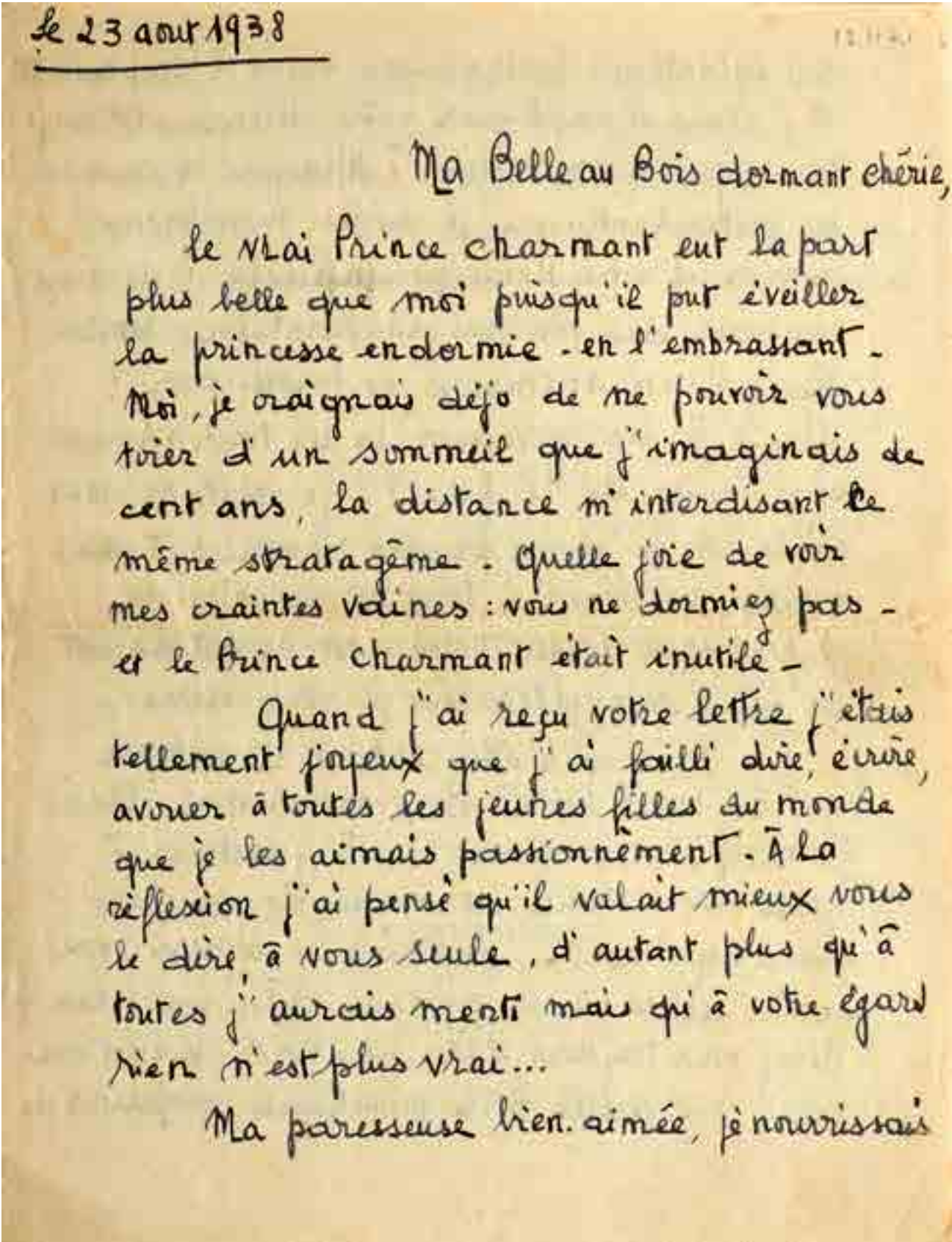
Mais ma chérie, je vous fais bailler ! Vous êtes en vacances et le ton docte vous convient sans doute fort peu ! I beg your pardon !

Le Midi vous accueille, ma Béatrice. Dans l’Ardèche, où cette lettre vous rejoindra, vous allez tomber sous la dépendance d’une mienne connaissance : le Représentant de l’État, Môssieu le Préfet de Privas arrive, frais émoulu, de Cognac, où ses moustaches, son grand chapeau et des vertus poétiques faisaient pâmer les demoiselles.

Et puis où irez-vous ? Côte d’Azur, dans tous les sens ? Ce que je vous disais pour Paris, tient : je suis prêt, étant parfaitement libre, à vous rendre visite où que vous vous trouviez. J’ai des ports d’attache à Nice, Marseille, Cannes, Antibes, Toulon... Si vous restez trois à cinq jours au même endroit, il me sera très possible de filer en votre direction et d’avoir le temps d’au moins vous dire bonjour... Cela ne doit pas être difficile... Et me ferait un charmant but de promenade ! *Pensez-y* et avertissez-m’en avec précision. D’ailleurs prévenez-moi *lors de votre passage à Paris*, au moment du retour. Quelques heures d’entre-deux-gares nous permettraient de couper notre séparation, avant ce moment que j’imagine tellement doux où vous serez de nouveau contre moi et la tête sur mon épaule, avec tous nos rêves devenus notre commune réalité. Ma chérie, si vous saviez comme je vous attends, *avec quelle tendresse j’ai hâte de reprendre mon bien !*

Et cela ne va plus tarder. 23 juin-23 août, deux mois sont passés, le reste s’écoulera vite, surtout si nous réussissons à le diviser... Ce soir je relirai avec plus d’attention encore vos phrases du 23 juin, et je vous répéterai en moi mon amour, comme si vous étiez tout près de moi, attentive.

Samedi dernier je vous ai écrit une lettre, sans doute ne l’avez-vous pas encore reçue car elle n’a dû arriver à Valmondois que lundi matin. Je vous y disais mon impatience. Vous ne pouvez imaginer l’inquiétude que je ressentais ! Toutes les suppositions me sont venues à l’esprit, et j’avoue que j’étais fort maussade ! Enfin cela vous permettra de constater **mes deux états d’esprit qui se succèdent sans relâche : inquiétude-confiance ; tristesse-rage, gaieté, saut-aux étoiles !** (bis), ce qui veut dire que *tout dépend de vous*. Je suis effrayé quand je vois tout ce que j’ai mis dans ces deux mains de toute petite fille. Comme il est grave de pouvoir vous confier mon avenir. Si vous, mon point d’appui, me manquez, que ferai-je ? Mais si vous demeurez ferme dans notre amour, “mon bien



le plus précieux”, alors je me crois capable (sans présomption) de maîtriser, de composer un destin de bonne mesure... Savez-vous ma chérie qu’il ne m’était jamais arrivé de reconnaître ma faiblesse, cette faiblesse immense qui me met à votre merci. Et cette faiblesse, c’est à vous que j’en fais don *parce que je vous aime*.

N’omettez pas de m’avertir du moment où je pourrai vous écrire la prochaine fois et tant que vous serez dans le midi. Pensez *sérieusement* aux projets que vous énoncez plus haut. Et, je vous demande une chose : *ne me laissez pas plus de cinq ou six jours* sans nouvelles de vous. Une longue lettre, une lettre réduite à ces trois mots “je vous aime”, une carte postale : pourvu que j’aie un mot de vous, je serai toujours heureux. Mais il me faut ce minimum, car j’en ai besoin, je ne voudrais pas vous paraître exigeant, mais pourrez-vous, et vous me procurerez ainsi *une grande joie*, satisfaire à cette demande instante ?

Je ne peux plus vivre sans vous.

Mon amour, amusez-vous beaucoup, pensez parfois à moi. Et que vite, vous reveniez, ma beata Beatrix, à votre place, c’est-à-dire près de moi, votre visage et vous toute entière, à moi, tous deux perdus dans notre amour. Et maintenant je reprends ma faction : à l’affut d’un mot, d’un signe de vous.

Et vive la Vie, si vous m’aimez comme je vous aime !

François

1er P.S. dites-moi *combien de temps* durera votre voyage, avec qui vous êtes etc.

Dans ma dernière lettre (celle qui doit vous attendre à Valmondois), j’ai mis une photo de vous.

2e P.S. *je vous aime* (et je n’ai pas fini de vous le dire !)

Le Baiser au lépreux est un roman de François Mauriac paru en 1922. Basil Zaharoff (1849-1936) fut un célèbre aventurier grec, trafiquant d’armes. Sa propriété, le château de Balincourt, dans le Vexin français, était voisine de celle des Terrasse, à Valmondois. Catherine Langeais dut assister à des festivités, en ce mois d’août 1938. *Au 31 du mois d’août* est un célèbre chant de marins français inspiré de la prise du trois-mâts anglais le *Kent* par le corsaire Robert Surcouf, en 1800.

500 - 800 €

des intentions belliqueuses dans l'impossibilité
où j'étais d'expliquer votre silence. Devais-je,
tel Myrse à son retour à Ithaque, massacrer
les prétendants que je créais nombreux
autour d'une Pénélope infidèle ? Devais-je
composer des philtres enchanteurs pour les
changer en animaux de basse cour ?

Devais-je les provoquer en un tournoi dont
vous auriez été le prix ? - Je constate sans
déplaisir qu'il me faudra renoncer à ces
moyens extrêmes - pour en revenir au
plus simple aveu, celui dont la victoire est
la plus merveilleuse : je vous aime -

Ainsi vous étiez entraîné de camper
sur les terres de ce vieux méchant de Basil
Zaharoff - avec concert le soir - lectures à
haute voix - Soleil - et compagnie du plus
grand agrément - "Le Baiser au lépreux" vous
a attiré un suavis de politesse, dites, vous (hum !).
Rêvez-vous toujours d'être, plus tard, quand vous
serez une vieille fille grincheuse, professeur de

21. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 28 août 1938

“IL N’Y A RIEN À FAIRE, RIEN À Y CHANGER : JE VOUS AIME, ÊTES-VOUS LASSE DE ME L’ENTENDRE DIRE ?”

2 pp. in-8 (272 x 212 mm), encre noire

Le 28 août 1938.

Ma petite fille chérie,

Je suis horriblement jaloux de cette lettre. Dans deux jours, elle sera sans doute près de vous, toute à vous. Elle saura ce que vous faites ; peut-être devinera-t-elle ce que vous pensez. Et moi, je reste là ! En effet, il n’y a rien à faire, rien à y changer : je vous aime, êtes-vous lasse de me l’entendre dire ? Voici que je ne puis désormais vous écrire six lignes sans vous parler de mon amour ! À croire que le sujet est inépuisable. **Je ne me sens pas la force d’être spirituel (selon mes moyens !), ni la force de styliser. Il me vient même l’envie de faire un tas de fautes d’orthographe**, rien que pour vous démontrer que vous êtes ma seule attention ! Je vous aime, Marie-Louise, indiquez-moi vite un remède : encore la guérison sera-t-elle difficile ! Ainsi, cela menace de durer longtemps... Vous commencez fort bien, dites-vous, à vous habituer à penser à moi 99 minutes sur 100. Mais alors, ma chérie, quel ennui ce doit être pour vous !... Et pourvu que ça ne change pas. **Si vous saviez tous les détails qui me reviennent à l’esprit ; les nuances de votre visage et de vos attitudes que je recompose, avec un soin infini. Si vous saviez de quel amour je vous entoure. Je vous imagine à chaque instant, telle que vous serez, avec moi, dans le futur.**

Et maintenant, ma toute petite fille chérie, pendant que je vous écris cela, vous respirez l’air de la Côte d’Azur. Pensez-vous à moi ? De retour à Grozon, vous retrouverez vos redoutables voisins pendus aux murs de votre chambre. Vous vous baignerez (je trouve fort imprudent de se baigner si souvent quand il fait froid (14°) !), et vous recevrez cette lettre ? Penserez-vous à moi ? Si oui : alors, écrivez-moi. Dites-moi que vous m’aimez. (N’oubliez pas de me le dire !). Pour la première fois de ma vie, la lassitude ne me visite pas. Pourquoi ? Parce que je vous aime. Dans d’autres lettres, je vous raconterai tout ce qui a pu me venir à l’esprit, les projets auxquels je vous associe, tout ce que m’apporte votre amour, tout ce que je veux en faire. Aujourd’hui, je veux seulement vous donner le témoignage de mon amour, le plus simple, et je répète les trois mots si chargés de sens : *je vous aime*.

Ma Marie-Louise chérie, comme si vous étiez près de moi (quels souvenirs merveilleux, quels espoirs désormais proches !) comme si rien ne nous séparait. Rien. Comprenez-vous que vous êtes pour moi ce que j’aime plus que tout ?

François

Dites-moi vos adresses à venir. La date de votre retour à Valmondois et passage à Paris. J’attends une lettre... et je vous remercie de vos dernières lettres qui m’ont été bien douces. Avez-vous reçu mes lettres des 16 et 20 août ? (la 1^{ère} adressée à Valmondois, la 2^{ème} à Grozon ?)

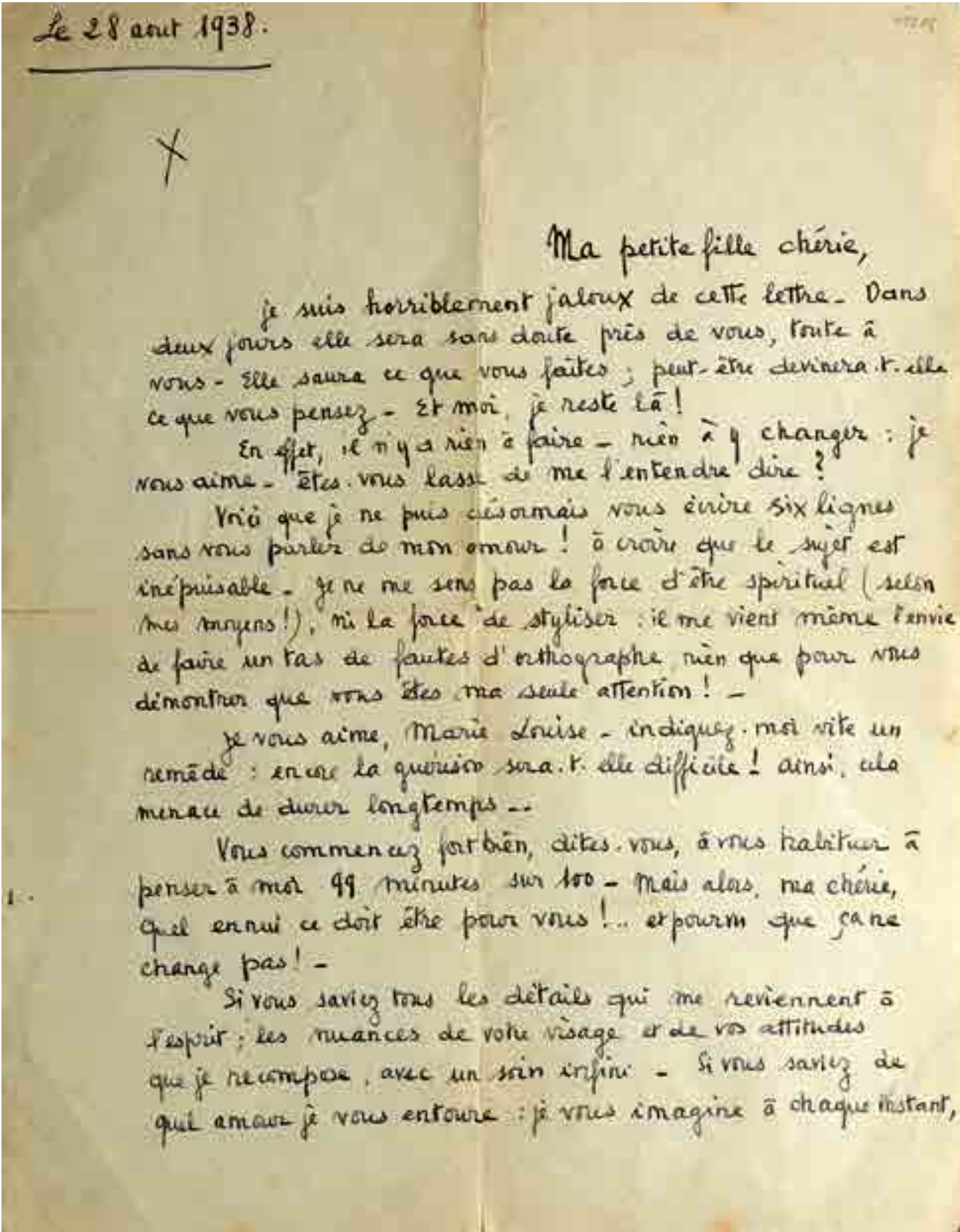
Je vous aime.

L’orthographe de glaïeul était bon [sic]. Et l’idée excellente. Merci

Plis marqués

Marie-Louise Terrasse est partie saluer des amis, les Giraud, au Château de Grozon, en Ardèche.

200 - 400 €



22. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], août 1938

ÉTONNANTE LETTRE DANS LAQUELLE FRANÇOIS MITTERRAND DRESSE LES ARTICLES D’UNE “DÉCLARATION DES DROITS ET DEVOIRS” EN AMOUR

2 pp. in-8 (269 x 210 mm), encre bleue

Ma Béatrice trop chérie,

Je vous aime et c’est tant pis pour ma liberté. Le jour n’a de couleur que selon vous, le temps n’a de durée qu’en raison de vous, et moi je n’ai de pensée qu’autour de vous. Me voilà prisonnier : à vrai dire je l’étais bien un peu déjà, mais de moi-même. Désormais je dois obéir à une autre loi : la vôtre. C’est un état fort surprenant pour **l’anarchisant que je suis** : aurais-je cru possible un lien qui me maîtriserait ? J’ai l’impression que c’est chose faite. Ma délicieuse petite fille vous êtes coupable ; c’est un véritable abus de pouvoir.

D’habitude, un règlement, je l’écarte, une oppression, je la supprime, une hiérarchie, je la nargue ou je me mets à sa tête (le meilleur moyen d’y échapper !). Les adversaires n’étaient sans doute pas de taille puisque je me croyais invincible ; et voilà que vous êtes venue, d’abord avec une robe de bal et une rose (artificielle !) dans les cheveux ; puis avec une robe verte que j’adore ; enfin avec le détail de chaque jour pour accuser l’ensemble et proclamer partout, jusqu’au fond de mon cœur, que je ne pouvais rien faire d’autre que vous aimer.

Ma toute petite Marie-Louise, trop, beaucoup trop chérie, je réclame justice. Vous avez pris tout ce qui m’appartenait, vous avez chassé tout ce qui ne pouvait vous appartenir, vous vous êtes installée en moi, terre conquise. Le pire est qu’au lieu de vous résister je vous ai accueillie avec joie et je crois bien avoir pris goût à ma nouvelle servitude ! Mais maintenant, je prends conscience de mes droits ; je vais célébrer ma nuit du 4 août : abolition des privilèges ; ou plutôt je vais inaugurer une autre formule : égalité des privilèges (ils étaient sots ces révolutionnaires qui pour obtenir des droits crurent bon de supprimer ceux des autres !). Et voici les articles de ma Déclaration :

art. I. Quiconque aimera une jeune fille sera tenu de l’aimer à la folie.

art. II. Toute jeune fille qui aimera sera tenue d’aimer à la folie.

art. III. N’aura droit au titre d’Amour, que l’amour absolu. S’il était enfreint à cette règle, le châtiment serait aussi immédiat que naturel : la mort du faux amour

art. IV. “Aimer plus que tout au monde”, cette maxime devra être inscrite dans chaque acte et dans chaque pensée de ceux qui aimeront.

art. V. Si l’on aime, ce sera pour toujours.

art. VI. “Toujours” veut dire “toute la vie”, mais “toute la vie” ne veut pas dire lassitude ou vulgarité.

art. VII. La vie de ceux qui aimeront devra être un perpétuel mouvement. Les savants appelleront ce mouvement progrès. Et les croyants le nommeront : perfection.

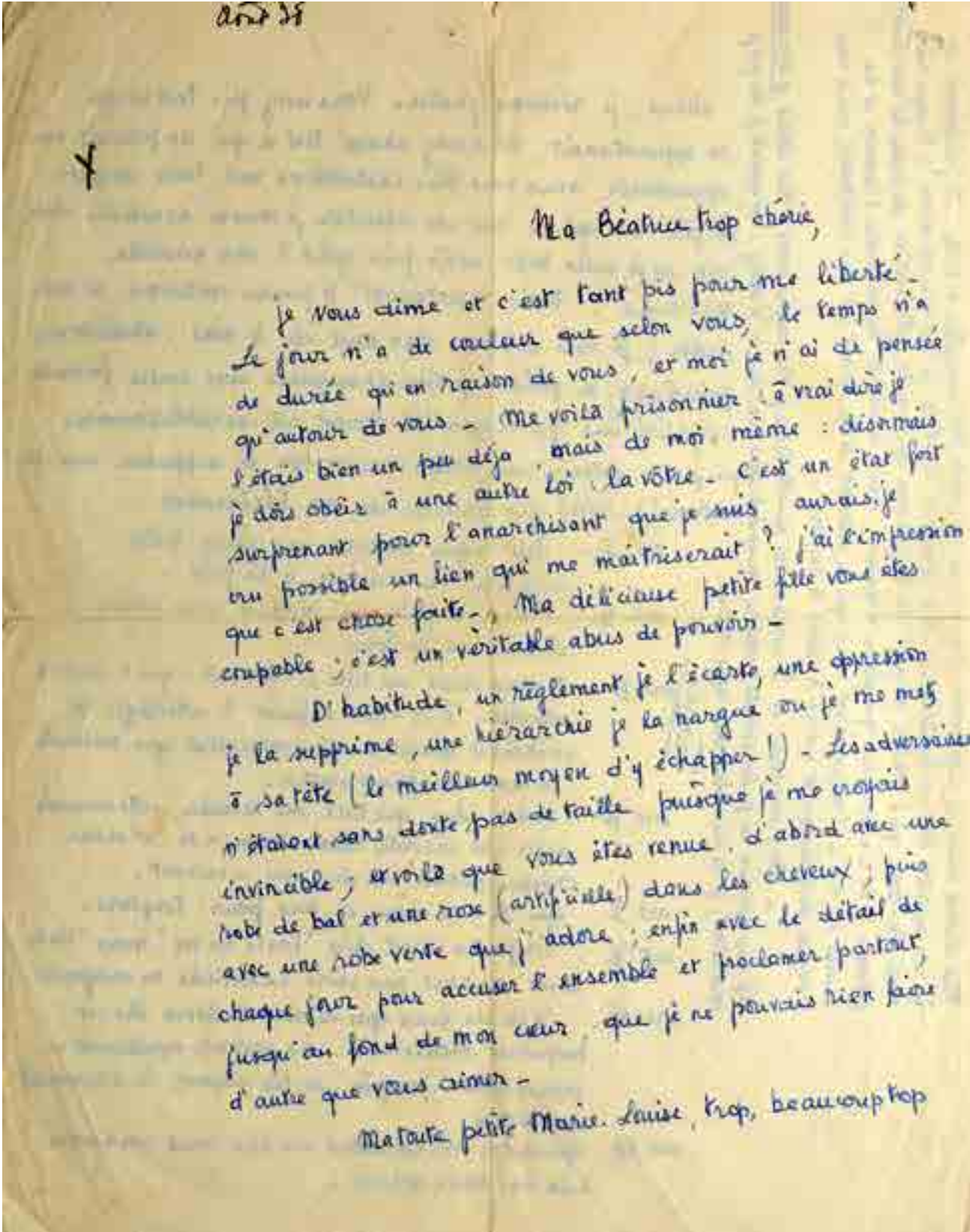
art. VIII. Quiconque méconnaîtra ces lois sera condamné à la vie sans amour.

Ma chérie, avec ce règlement il y aurait de quoi bouleverser le monde. Le préambule et la conclusion de ma Déclaration des Droits et Devoirs, je les conçois ainsi : puisque rien n’est plus beau que l’amour dégagé de sa gangue que mille générations de brutes lui donnent, puisque la vie n’a de sens que pleine d’amour, nous décidons de défendre l’amour et de sauver la vie. Comprendront ceux qui le pourront et ils seront fort peu nombreux, mais nous sommes disposés, quant à nous, à obéir à ces lois.

Le préambule et la conclusion de cette lettre je les conçois ainsi : ma chérie *je vous aime*, et je suis heureux de parler en toute fantaisie quand je sais que vous m’écoutez. Et quand je dis que je vous aime, je ne sais plus dire autre chose.

François

1.500 - 2.500 €



23. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Royan, août 1938

“IMAGINEZ CE QUE SERAIT CE MONDE, DONT VOUS SERIEZ L'ÂME : JAMAIS JE NE SONGERAI À ME REPOSER LE SEPTIÈME JOUR”.

FRANÇOIS MITTERRAND EST À ROYAN. IL NAVIGUE À LA VOILE ET PÊCHE DANS LA GIRONDE

4 pp. in-12 (211 x 160 mm), encre bleue

Ma Marie-Louise chérie,

Pendant que la T.S.F., en, guise d’originalité joue *Le Beau Danube bleu*, et que la mer étalée à perte de vue devant moi l’accompagne de son éternel mouvement de fond, je romps le silence où je me sens enfermé depuis trop longtemps (le temps est tellement long sans vous), et je vous écris. Hôte de Royan depuis mercredi, je passe mes journées à travers les plus diverses occupations. J’ai ainsi connu le plaisir de la pêche, en plein vent et gorgé d’espace, et le plaisir splendide pour moi de la voile en pleine mer. **Avec le soleil, les vagues, le ciel d’un bleu un peu passé, j’éprouve, debout sur un kayak dont la voile rapiécée me cache un bout de l’horizon, de splendides sensations. Je songe alors à ce que j’ai et à ce qui me manque.** Je songe à vous, qui me manquez plus que tout. Au cœur de toute cette apparence de joie que revêtent les vacances, je sais quelle est ma réelle tristesse, et que vous seule m’êtes nécessaire. Ma Béatrice

Ma Béatrice chérie, ma pensée vous suit perpétuellement. Entraîné par des amis sympathiques (pas “sinon plus”), je ne suis absorbé que par vous ; en dépit de la règle commune et de mes propres habitudes, vous, absente, avez plus d’empire sur moi que les présents, et cela menace de durer ainsi fort longtemps ! Votre importance en moi est telle qu’il ne me reste pas même la faculté de juger, de sentir, d’aimer, de vivre hors de vous. Je ressens une solide jalousie à l’égard de ceux qui bénéficient de votre présence. Je m’inquiète de vos actions et de vos pensées. Je vous accorde tantôt les plus merveilleuses qualités, tantôt les pires, les plus merveilleuses étant celles qui me sont réservées, et les pires toutes les autres (je ne vous reconnais aucun défaut : du moins pour l’instant, et sans doute parce que je suis loin de vous...). Je qualifie les jours d’heureux ou de malheureux selon que votre amour me paraît plus ou moins certain : je suis à l’affût de chaque indice, j’épie le courrier. **En somme je contreviens au plus élémentaire principe de prudence : ne dépendre de personne.**

Ma chérie, vous voyez que le mal est profond ! Mais comment faire autrement, puisque je vous aime ? **Je vous ai déjà dit (et c’est une pensée fort commune) que j’aimerais reconstruire le monde. Imaginez ce que serait ce monde, dont vous seriez l’âme : jamais je ne songerais à me reposer le septième jour.** Et je ferais une inlassable création dont le seul péché originel serait l’amour que je vous donnerais, encore ce péché serait-il beaucoup plus incorrigible que grave.

Lundi, je retourne à mon port d’attache : le *home* familial. Là, je retrouverai le calme de l’été à peine troublé par le bruit des avirons, des balles de tennis ou d’un phono mélancolique. Et vous, partout où j’irai, vous m’accompagnerez. Je ne sais même plus garder pour moi ce que j’éprouve : ou je vous le confie en pensée, ou je fais le projet de vous en rendre compte, un jour. Ma toute petite fille, je suis souvent très triste de penser que vous devez avoir mille occasions de m’oublier et j’ai sans cesse besoin que vous me rassuriez. Je n’aurais pas cette inquiétude si je ne vous aimais pas, mais cela me fait mal quand même. Pourquoi n’apprend-on à souffrir qu’avec l’amour ? Sans doute pour qu’on ne puisse confondre l’amour et le bonheur. Et vous me manquez terriblement. Je suis très sensible, ma chérie, à la façon dont vous m’aidez à tromper le temps et l’absence : en effet, tant que nous saurons que rien ne peut troubler notre accord, pas même l’éloignement, nous posséderons une source inépuisable de joie. Tant que nous serons sûrs que nous nous aimons, qui pourra détruire notre amour ? Mais pourtant, comme je désire votre présence !

Et maintenant cette lettre s’achève ; et je vais me replonger dans [l’absence]. Quel ennui ! Tout à l’heure, je rejoindrai des amis (je suis déjà en retard !) ; sans doute irons-nous du côté de la Pointe de Graves, rive sud de la Gironde. Demain, je passerai la journée avec l’une de mes sœurs qui revient d’Algérie pour une quinzaine de jours. Et la semaine suivra son cours. Et je ne cesserai pas de penser à vous, ma “délicieuse” Marie-Louise. Et je compte déjà les courriers qui arriveront avant celui qui m’apportera un peu de vous, pourvu que ce ne soit pas long !

Je termine ces pages, ma chérie, mais je ne vous quitte pas, puisque je vous aime, et que **ma plus grande joie est de penser au futur qui finira par frapper à notre porte !**

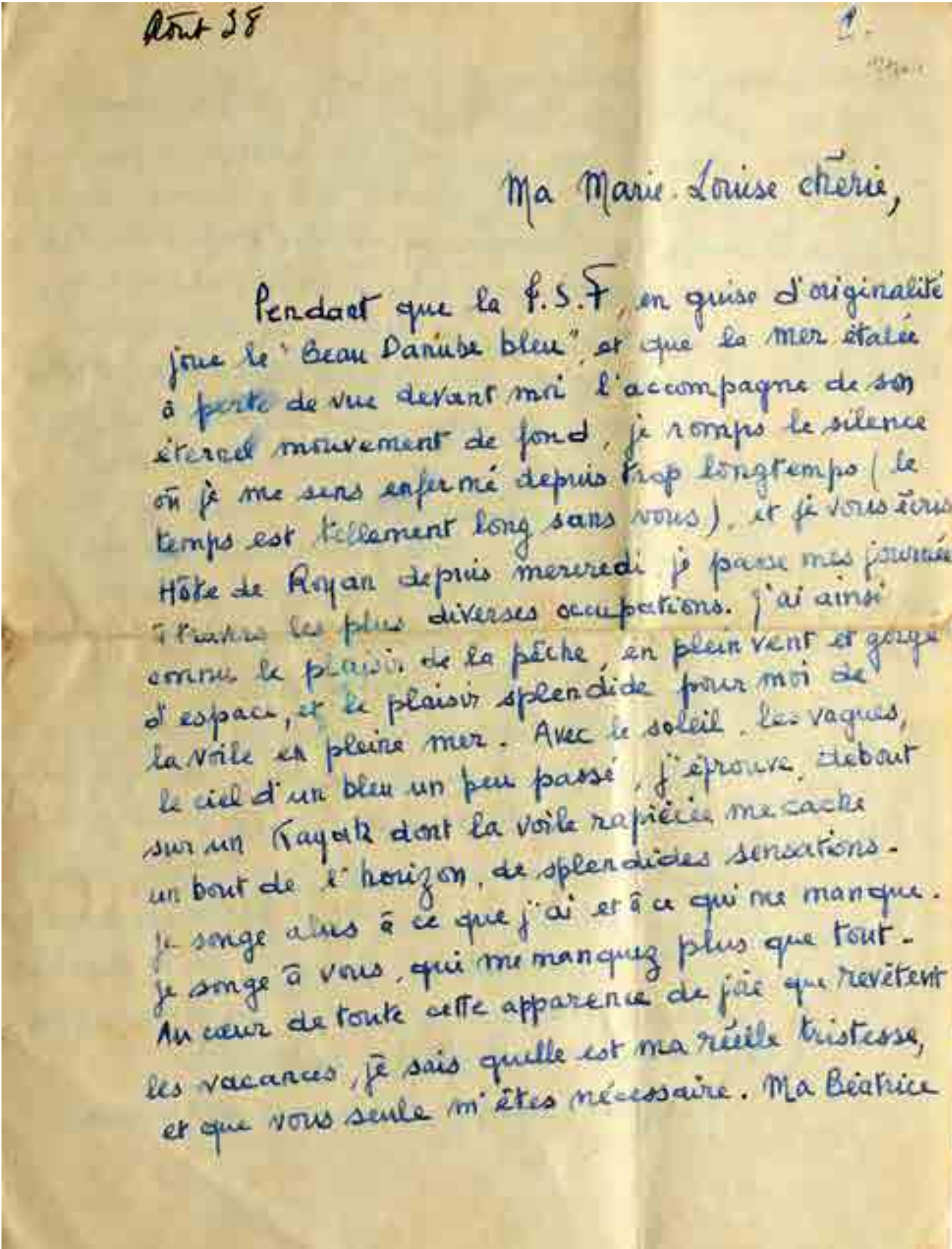
François

P.S. au lieu d’aller en mer, je viens de jouer au tennis. Je relis ma lettre : elle me paraît mélancolique. Et cependant, vive la joie, car il y a bien une chance sur mille pour que vous pensiez à moi en cet instant !

P. S. ce soir, à 12 ou 15 nous allons danser au Sporting de Pontailiac. Que n’êtes-vous ici, ma chérie !

Tache d'eau affectant quelques mots au second feuillet

300 - 500 €



24. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 5 septembre 1938

PREMIÈRE ÉVOCATION DE LA GUERRE :

“J’AVOUE QUE LA SITUATION ME PARAÎT TRÈS DANGEREUSE. SI LA GUERRE ÉCLATAIT, JE PARTIRAI IMMÉDIATEMENT DANS L’INFANTERIE”

4 pp. in-8 (224 x 174 mm), encre noire

Le 5 septembre 1938

Ma Marie-Louise trop aimée,

Il y a quatre mois : *5 mai* : cela me rappelle quelque chose. Un événement de peu d’importance. Par un temps si frais que vos mains étaient toutes ridées, vous êtes entrée tout de go chez moi, bouleversant, pour remettre en un ordre nouveau ce qui déjà s’y trouvait. Ma toute petite fille, vous étiez si malheureuse ce jour là, que j’en éprouve encore quelque remords, mais vous n’avez pas de mémoire et la date dont je vous parle ne signifie plus rien sans doute à vos yeux... Ma chérie, j’ai beaucoup aimé votre lettre. Si vous me dites que vous m’aimez, pourquoi ne le croirais-je pas ? **Il va falloir que je révise mes vieilles notions de scepticisme : je suis tellement lié par vous que je vous crois aveuglément, et la raison en est simple : je vous aime.** Ce qui m’arrive est presque invraisemblable. Tout change en moi, - ou plutôt se révèle. Je n’avais certes pas l’habitude de m’attarder, et de rester au

Ma Marie-Louise, ne craignez pas ce crime dont vous me parlez. Ce ne serait pas un crime mais un suicide : ne plus vous aimer, être cause de votre souffrance, j’en serais la première victime. Je vous aime trop pour seulement penser qu’un jour je pourrais vous aimer moins.

Et c’est pourquoi vous avez raison d’écrire que vous êtes sûre maintenant, que la vie sera belle. **Si la vie n’était qu’un ramassis d’événements extérieurs, si elle était soumise aux lois du dehors, alors, elle serait terriblement laide. Mais elle n’a d’explication, de justification que dans le domaine insaisissable où le matériel n’a rien à voir.** Regardons autour de nous : tout est inachevé, déséquilibré, difforme, parce que l’extérieur et le superficiel et le grossier l’emportent. **Mais regardons en nous : quelles possibilités de merveilles si d’une parcelle de vérité, de spirituel nous faisons le centre de notre vie. Quelles possibilités de bonheur réel si de notre Amour nous faisons toute notre vie.** Ma chérie, si les catastrophes ne naissent pas de notre amour même, comment pourraient-elles l’atteindre ? Si je vous dis que je vous aime, parce que c’est vrai, si vous me dites que vous m’aimez, parce que c’est vrai, cela suffit à conjurer le sort. Rien ne pourra ébranler cette certitude. Et quelle splendide certitude si nous ne vivons que pour elle, dans le sens de la beauté.

Actuellement la maison est en rumeur. Un tas de monde : c’est la fête du pays et les sorties ne chôment pas. Hier soir, après une matinée dansante à quelque 80 kilomètres d’ici, d’où je suis revenu à une allure record en auto, nous nous apprêtions à joindre des amis pour participer aux réjouissances générales, quand un télégramme est venu donner l’ordre à mon futur cousin (fiançailles dont je vous ai parlé dernièrement) de partir immédiatement pour Tlemcen (Algérie) pour regagner son régiment d’Artillerie dont il est lieutenant. Aussitôt, consternation, fiancée éplorée, soirée triste. Ce matin nous apprenions que tous les militaires-permissionnaires des environs étaient appelés : cela suffit à réveiller les craintes. Est-ce la guerre ? On ne parle plus que de cela ici !

J’avoue que la situation me paraît très dangereuse. Si la guerre éclatait, je partirais immédiatement dans l’Infanterie. Quelle histoire ! Me faire trouer le corps ne me ravit pas. Encore n’y aurais-je porté normalement que peu d’attention. **Mais il y a vous, et tout prend, uniquement en raison de vous, une valeur infinie.** En tout cas, des événements actuels peut ressortir cette conséquence : faire incorporer ceux qui vont partir en octobre, du côté des frontières. On verra.

Et si par hasard, les choses allaient vite, que vous sachiez bien ceci : qu’avant tout, je veux vous voir, et ferai mon possible pour cela. Et surtout *que je vous aime*, malgré le temps, malgré la distance, malgré tout, et que je compte sur votre amour. Dites-moi dans votre prochaine lettre : *quand vous pensez revenir à Paris* (fin septembre ? début octobre ?). N’oubliez pas.

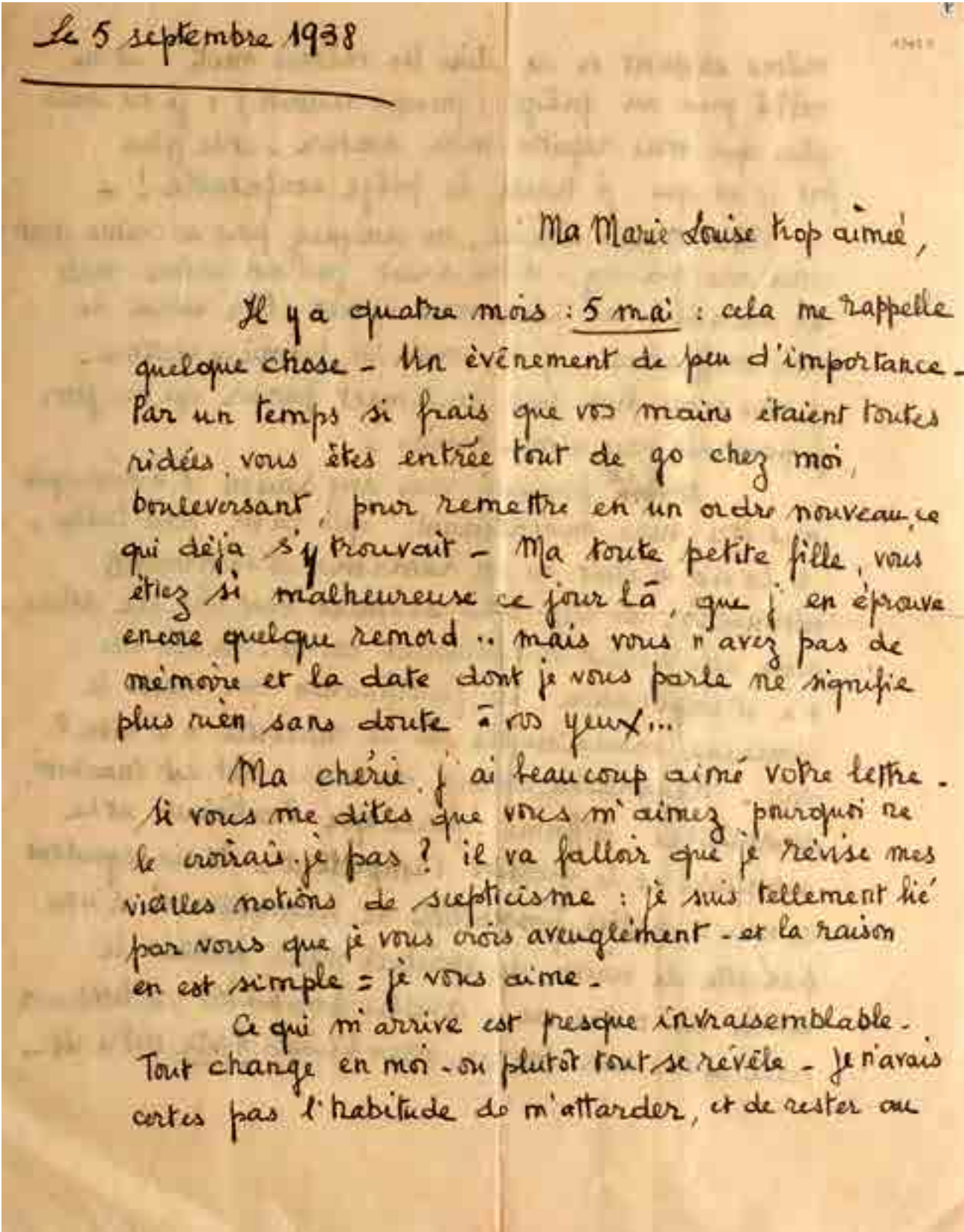
Savez-vous, chérie, qu’il m’arrive (oh ! très, très rarement !) de songer à ces moments où nous nous retrouverons ? Et que je vous dis d’avance mon amour comme si vous étiez près de moi ? Je n’ose évoquer ces miettes de bonheur qui nous attendent. Quant aux projets à venir (certainement, absolument, sûrement), vous savez en gros quels ils sont. Mais nous en reparlerons avec précision. Que je vous aime, et que vous m’aimiez, cela nous permet d’imaginer une coïncidence possible entre nos projets. Ma chérie, je suis en attente perpétuelle d’un mot de vous, écrivez-moi toujours comme la dernière fois. C’est-à-dire, dites-moi le plus souvent possible votre amour. Et puis j’ai trop de choses à vous dire, tout à vous dire. Ma petite fille bien-aimée, ce résumé vous suffit-il pour l’instant : *je vous aime* ?

François

Décharge de l’enveloppe au recto du second feuillet

Le mois de septembre 1938 sera celui de la crise des Sudètes et de la conférence de Munich qui s’ouvrira le 28 septembre : “Est-ce la guerre ? On ne parle plus que de cela ici” écrit François Mitterrand depuis Jarnac.

500 - 800 €



25. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 12 septembre 1938

APPRÉHENSION DE LA GUERRE ET DE LA MOBILISATION :

“SI CETTE CATASTROPHE ÉCLATAIT... IL FAUT QUE NOTRE AMOUR S’AFFIRME PLUS FORT QUE TOUT”

4 pp. in-8 (270 x 210 mm), encre bleue

Le 12 septembre 1938

Ma chérie,

C’est un blessé qui vous écrit. **Un incident de motocyclette s’affiche de manière peu agréable sur ma main et ma jambe gauches.** Le mal eut pu être plus grand si le garde-fou (!) de la passerelle que j’ai heurtée m’avait donné preuve de résistance ! Mais des éraflures n’ont jamais tué personne.

Si je n’avais peur de répéter une antienne de peu d’intérêt pour vous, je vous dirais que je m’étonne de n’avoir pas de nouvelles de vous depuis déjà bien longtemps. Comme je vous avais récemment demandé de ne pas m’abandonner plus de cinq ou six jours, je m’inquiète. Je me demande où vous êtes, ce que vous faites, ce qui arrive. Je vous avoue que dans les moments que nous vivons j’aurais aimé vous savoir près de moi, au moins par la pensée. Et d’imaginer que je pourrais d’un instant à l’autre partir “pro patria” sans un mot, peut-être sans une pensée de vous, me paraît dur.

Je ne sais quand cette lettre vous parviendra. Je préfère lui faire faire un détour qui lui assurera, je l’espère, toute célérité. Je veux aussi vous l’écrire dès ce soir : on ne sait pas ce qui peut survenir. Au cas où la situation internationale s’aggraverait, les correspondances seraient vraisemblablement retardées, et il ne faut pas que nous demeurions ainsi, comme des étrangers, plus longtemps.

Il est évident, ma chérie, qu’en cas de guerre, il ne faudrait pas que toutes communications soient coupées entre nous. Aussi devriez-vous m’adresser d’abord vos lettres à *Jarnac*. De là, on me les ferait suivre et je vous donnerais ou ferais donner mon adresse nouvelle. Dois-je vous dire, ma Marie-Louise, *que je compte sur vous* plus que sur tout au monde ? Que j’attendrais de vous de très fréquentes missives, pour que je sache que vous m’aimez toujours, que votre pensée ne me quitte pas, et que toujours subsiste entre nous cet accord, fait de notre amour, de nos souvenirs et de nos projets. De mon côté, chaque fois que je pourrai vous redire mon amour sans limites (et, vous savez, ma chérie, la formule du viatique : “*pour toujours*”), je le ferai. Si les événements sont graves, **si cette catastrophe à laquelle vous m’écriviez que vous ne croiriez pas éclatait, il faut que notre amour s’affirme plus fort que tout.** Ma toute petite fille très chérie, je ne vous dis cela ni parce que je suis pessimiste, ni parce que je doute de vous, mais parce que tout doit être envisagé. Chez vous,

(comme je plains votre père et votre mère - leur inquiétude doit être bien lourde), comme chez moi, on mesure certainement avec gravité la situation présente. Je devine quelle est votre angoisse (quand il ne s’agirait que !) du départ de votre de vos frères). Et je voudrais que mon amour se fasse plus certain en votre esprit, plus cher et plus essentiel pour votre cœur. *Pour vous*, j’accepterais avec ferveur les souffrances possibles.

Au point de vue pratique, il se pourrait que même sans guerre, je sois appelé plus tôt au serv. militaire. Je vous le ferais savoir. Ce qu’il faudrait donc réaliser c’est que, dans ce cas, je m’arrange de façon à vous *voir*. Vous savez combien j’ai besoin de vous ma chérie.

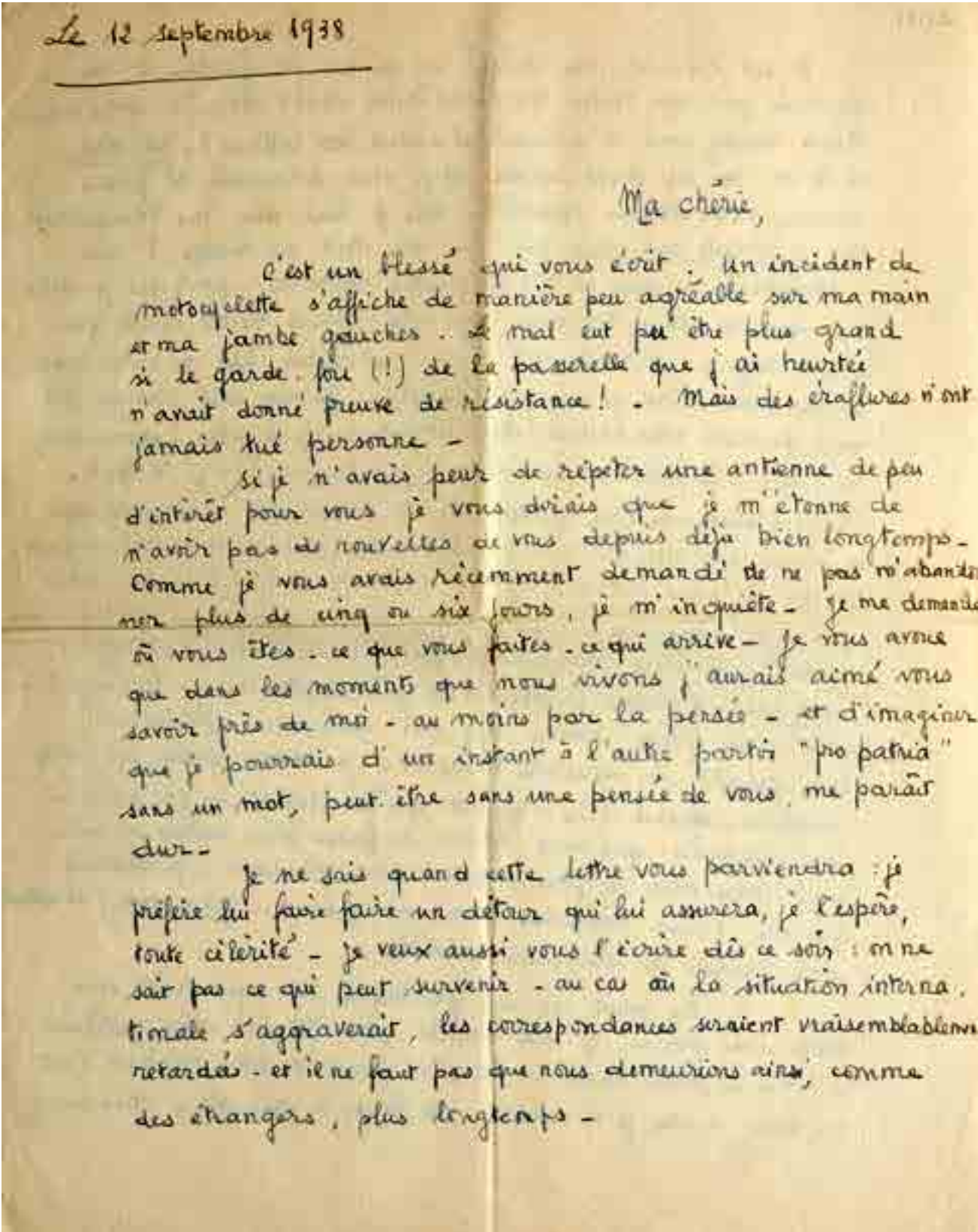
En résumé : *s’il y a mobilisation* : je pars *sans délai* pour une destination inconnue (quelques semaines d’instruction, sans doute, avant le Front dans l’infanterie). Donc je ne puis vous voir, sauf si la chance me ramène à Paris. En conséquence : j’attends de vous des *lettres nombreuses*, même si vous ne recevez pas de moi des réponses immédiates. Pensez que toute lettre mettra fort longtemps avant de parvenir au destinataire... alors n’établissez pas entre vos lettres de trop grands intervalles. Pensez aussi que je serai peut-être dans l’impossibilité de vous écrire (quelle que soit la cause), mais toujours anxieux de vous. Pensez surtout que je vous aime.

S’il y a simple appel avancé sous les armes : je pars *avec délai*. Donc nous faisons *tout* pour nous rencontrer dans ce délai, où que vous soyez. J’espère que vous n’hésitez pas à agir dans ce sens. En conséquence : j’attends de vous un *rendez-vous précis*. Ceci est très important. Quand la vie peut être suspendue à quelques minutes, **on ne doit reculer devant rien, surtout quand il s’agit de défendre l’amour**, notre amour, que nous avons jusque-là conservé si précieusement, loin de toute vulgarité, avec tant de délicatesse, et qu’il faut maintenir intact. Vous l’avez dit : par notre amour, la vie doit être belle. Ne doit-on pas tout faire pour offrir à la vie la Beauté ? Si, *dès maintenant* vous êtes à Paris, ou si, à Valmondois cela vous est possible : dites-le moi, je vous rejoindrai sans perdre une seconde.

Est-ce trop vous demander ? Tout ce que j’écris là est dicté par l’immense amour que j’ai pour vous. Vous savez bien, chérie, que “je vous aime”. Enfin, pour en finir avec les “précautions à prendre”, puisque **cette lettre pourrait être la dernière en période de paix**. Je tiens à vous avertir que, *ici*, vous serez toujours la bienvenue : s’il vous faut quitter Paris, ainsi que votre mère, n’oubliez pas qu’un coin perdu en France existe, où, quoiqu’il advienne vous vous trouverez chez vous. Pensez-y : c’est sérieux. Tout cela vous paraîtra peut-être d’un aspect exagéré mais je crois qu’il vaut mieux tout prévoir. Nous serions trop malheureux si nous étions surpris par les circonstances.

La maison est toujours en rumeur : mon frère aîné est retenu à Vincennes (sous-lieutenant d’artillerie lourde) alors qu’il devait venir en permission libérable. Mon frère cadet, le saint-cyrien, vient ce soir de recevoir sa feuille de rappel : il doit rejoindre Cyr [*sic*] après-demain. Cela fait donc 4 membres de ma famille (2 beaux-frères officiers) “sous les drapeaux”, et moi, j’attends.

Et je vous aime.



Si je pars sans vous voir, vous saurez que je vous aime intensément, que vous m'avez beaucoup donné, et que vous avez été, que vous êtes *tout* pour moi. Je vous dois beaucoup. **Vous avez été pour moi cette petite fille qui comprenait combien l'amour doit être grave et sans compromissions** s'il veut vivre et rendre fier de vivre.

Sachez qu'en retour, je vous ai aimé et vous aime. De quoi remplir une vie.

François

Écrivez-moi vite si vous le pouvez !

F.

500 - 800 €

Il est évident, ma chérie, qu'en cas de guerre il ne faudrait pas que toutes communications soient coupées entre nous. Aussi devriez vous m'adresser d'abord vos lettres à Journac - de là on me les ferait suivre et je vous donnerais ou ferais donner mon adresse nouvelle. Dois-je vous dire, ma Marie-Louise, que je compte sur vous, plus que sur tout au monde ! que j'attendrais de vous de très fréquentes missives - pour que je sache que vous m'aimez toujours, que votre pensée ne me quitte pas. et que toujours subsiste entre nous cet accord, fait de notre amour, de nos souvenirs et de nos projets. De mon côté, chaque fois que je pourrai vous redire mon amour - sans limites (et vous savez, ma chérie, la formule du vaticane ? pour toujours...) - je le ferai. Si les événements sont graves, si cette catastrophe à laquelle vous ~~prévoyez~~ que vous ne croyiez pas éclater, il faut que notre amour s'affirme plus fort que tout - Ma toute petite fille très chérie je ne vous dis cela ni parce que je suis pessimiste, ni parce que je doute de vous, mais parce que tout doit être envisagé. Chez vous, (comme je plains votre père et votre mère - leur inquiétude doit être bien lourde) comme chez moi on mesure certainement avec gravité la situation présente - je devine quelle est votre angoisse. (quand il ne s'agirait que du départ de vos frères) - et je voudrais que mon amour se fasse plus certain en votre esprit, plus cher et plus essentiel pour votre cœur - je voudrais que mon amour compense toutes vos peines - pour vous, j'accepterais avec ferveur les souffrances possibles -

- Au point de vue pratique il se pourrait que même sans guerre, je sois appelé plus tôt au serv. militaire - je vous le ferais savoir. Ce qu'il faudrait donc réaliser c'est que, dans ce cas, je m'arrange de façon à vous voir - Vous savez

26. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 13 septembre 1938

“TOUT JALOUX EST NÉCESSAIREMENT BERNÉ, À QUOI NE DOIS-JE PAS M’ATTENDRE !”.

BELLE DESCRIPTION DE L'AUTOMNE
NAISSANT EN CHARENTE

4 pp. in-8 (224 x 174 mm), encre noire

Le 13 septembre 1938

Ma Marie-Louise chérie,

Je vous écris vite pour que votre inquiétude cesse. Cette lettre vous parviendra, je l’espère, demain : elle vous apportera le témoignage de mon amour, qui, loin de défaillir, vit intensément. Je veux d’autant plus vous rassurer que, si vous êtes sans nouvelles de moi, c’est que ma réponse à votre dernière lettre (de Grozon [en Ardèche], et datée du 2 septembre) ou s’est perdue, ou ne vous a pas été envoyée de Lyon, au cas où elle serait arrivée après votre départ. En effet, ayant reçu votre lettre le 4 sept., je vous ai écrit 8 rue Neuve de Monplaisir à Lyon, dès le 5, où elle a dû parvenir le mercredi 7 au plus tard. J’étais moi-même fort étonné de votre silence et m’en inquiétais. Vous recevrez donc une lettre où je vous en faisais la remarque, en même temps que, pour parer à toute éventualité, je vous donnais toutes recommandations en cas d’événement grave. Je puis donc vous affirmer que “mes sentiments n’ont pas changé”, et je vous dis (cela suffira-t-il pour vous consoler ?) que je vous aime.

Maintenant, il est 2 heures de l’après-midi. J’entends une tyrolienne à la T.S.F. Tout à l’heure, je vais prendre l’auto et emmener une cargaison en vue d’un thé, à quelques dizaines de kilomètres d’ici. Le soleil a trouvé la punition trop dure et ne cache plus son visage : un ciel très pur (quoique pâle : c’est déjà l’Aquitaine) donne un ton d’été aux toits et aux rues. Mais les feuilles des tilleuls et des marronniers annoncent l’automne. Sous ma fenêtre, une vigne-vierge se teinte de rouge, et moi, j’ai hâte de célébrer cet automne qui vous ramènera près de moi. Que vite tombent les brouillards, que sur les coteaux des Charentes les rangs des vignes s’alourdissent de raisins, que le jour finisse à six heures pendant que l’on commencera de gémir sur la fraîcheur de l’air : tout cela sera le signe de votre présence, si désirée depuis de longues semaines.

Ma chérie, dites-moi dans votre prochaine lettre *quand vous pensez revenir à Paris* : à la fin de septembre, ou au début d’octobre ? Enfin ! Nous arrivons à la fin de l’épreuve. Vous ne pouvez imaginer ma joie. Moi aussi, j’ai hâte de vous répéter mon amour, de vive voix. Je vois que l’attente de mes lettres ne vous empêche pas de vous amuser, puisque vous dansez et prenez la peine de faire 24 kilomètres pour pique-niquer ! C’est d’ailleurs fort bien, mais je ne puis supprimer une petite pointe de jalousie envers ces 42 privilégiés qui vous ont tenu compagnie ! Ma Marie-Louise, je suis incorrigible : **s’il est vrai d’après Molière (et bien d’autres) que tout jaloux est nécessairement berné, à quoi ne dois-je**

pas m’attendre ! Vous me dites que votre mère s’est elle-même étonnée de ne point voir mon écriture sur une enveloppe, cette lettre arrêtera son étonnement en même temps que le vôtre. Mais son plaisir sera-t-il égal au vôtre ?

Ces derniers temps, je n’ai rien fait d’extraordinaire, sinon que j’ai respiré, parlé, dormi, pensé à vous etc., ce qui est suffisamment extraordinaire et remarquable pour mériter d’être noté. Avec cela, **quelques traits de lumière tels que l’*Étude en mi majeur* de Chopin, la *Symphonie en ut mineur* (n°5) de Beethoven, entendues avec ravissement. Je lis la traduction de *La Sainte Bible* par Lemaistre de Sacy (de Port-Royal, ce qui en accentue l’intérêt).** Faits de moindre importance : je viens de poser devant un peintre et devant l’objectif, pour la postérité. En attendant qu’elle recueille ces valeureuses reliques, je vous envoie une photo prise récemment. Non seulement pour satisfaire ma vanité, mais encore pour vous montrer qu’il m’arrive de tenir mes promesses !

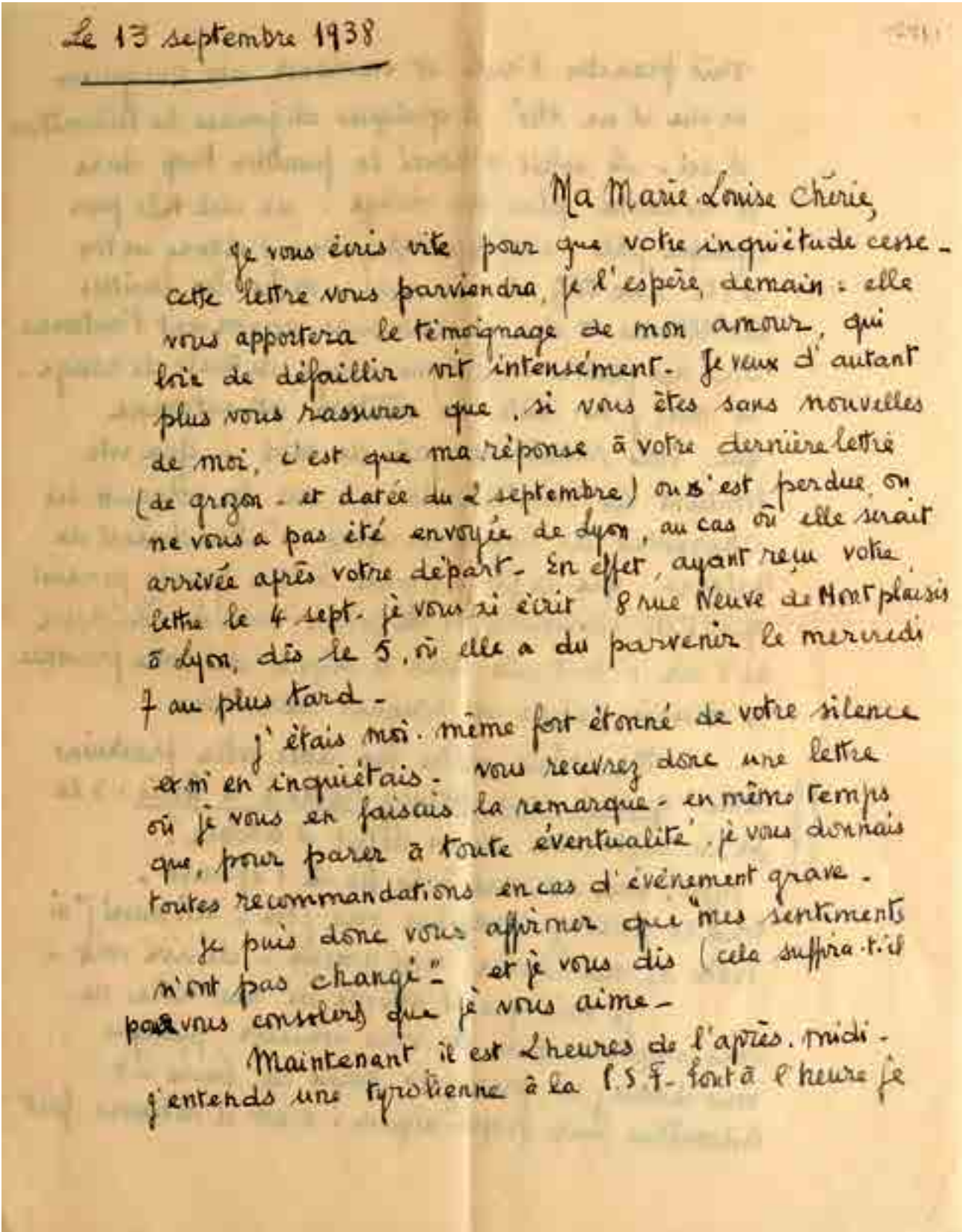
Je travaille peu (trop peu). Si je veux gagner mon second diplôme de Doctorat (d’Économie Politique), il va me falloir vaincre une terrible tendance à fermer mes cours de législation financière et autres ! Et pourtant, il faut que je me pare le plus tôt possible de ce titre de Docteur qui m’emplira du sentiment de ma propre dignité. Encore ma licence ès lettres à terminer (si possible pendant mon “temps” militaire) et le tour sera joué quant aux Études Universitaires, qui s’imaginent être un achèvement alors qu’elles ne sont qu’un bien mince prélude.

Ma toute petite fille chérie, je vous parle beaucoup de moi. Si j’insistais encore, je vous dirais que les garde-fous de passerelles mâchent sans vergogne les membres des imprudents qui les défient, et que j’en suis encore tout endolori. Mais avant de finir cette lettre, je veux cesser cette conversation sur moi-même pour vous parler un peu de vous, ce qui sera une façon détournée d’en revenir à moi. J’espère que vous m’écrirez très rapidement (*accusez réception de cette lettre, d’ici peu. Merci. Pour que je sache si elle vous est parvenue*). Faites-moi la surprise d’une attente brève : d’autant plus que nous avons des compensations mutuelles à nous faire, en raison de notre fâcheux silence accidentel.

Je regrette beaucoup que vous ayez pu croire à un changement de ma part. Vous savez, ma chérie, combien je voudrais vous éviter toute peine. Dans ma lettre égarée, je vous parlais brièvement de nos projets. Je vous le redis : je veux que vous soyez heureuse par notre amour, et ferai tout pour cela. Non pas seulement un moment, mais *toujours*, et “toujours” a un sens bien clair : toute la vie serez-vous vraiment trop ennuyée de m’entendre vous dire que *je vous aime* ?

François

300 - 500 €



28. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 21 septembre 1938

REMARQUABLE LETTRE, JUSTE AVANT LES ACCORDS DE MUNICH : “LA LÂCHETÉ DE LA FRANCE OU PLUTÔT DES FRANÇAIS M’ÉCŒURE. ET LORSQUE BLUM PARLE DU “LÂCHE CONTENTEMENT” QUE CHAQUE FOYER DE CHEZ NOUS ÉPROUVE, JE TROUVE QU’IL PARLE BIEN (...) SI J’AI VOIX AU CHAPITRE, PLUS TARD, JE SAURAI CE QUE C’EST QU’UNE HUMILIATION”.

4 pp. in-8 (224 x 174 mm), encre noire

Le 21 septembre 1938

Ma Marie-Louise chérie,

Il m’arrive parfois de penser à une toute petite fille qui ne voulait pas sourire sur commande et qui portait une robe verte. Cette petite fille, pour mieux ressembler sans doute à la Béatrice que Rossetti imagina pour Dante, figée dans son cadre pendant que des colombes viennent à elle, ne répondait jamais quand on l’interrogeait. On ne savait jamais, au début, si son “oui” signifiait “non” ou si “non” signifiait “oui”. Aussi ne fallait-il pas, absolument, tenir compte de ce qu’elle disait.

Il m’arrive parfois de penser à une toute petite fille aux cheveux blonds piqués d’une rose et qui allait au bal. Cette petite fille ne se fardait pas. Pas du tout. À peine le nécessaire pour souligner l’arc des sourcils ou le teint des ongles... Et si par hasard elle aimait les crêpes, personne n’en savait rien.

Il m’arrive aussi de penser que mieux vaudrait se jeter au feu que de rencontrer une petite fille pareille. Car **si l’on se met à l’aimer, cela brûle plus que le feu**. Cette petite fille sait d’ailleurs être parfaitement insupportable, détestable, désagréable, et quand elle veut fuir, il est difficile de lui saisir les ailes et de la prendre. Elle est également adorable, délicieuse, ravissante et quand elle ne fuit pas, il est difficile de ne pas lui saisir les ailes et de la prendre. Ce que je lui ai déjà dit !

Ma chérie, vous comprendrez après une telle description l’étendue de mon malheur : cette petite fille, je l’aime. Je l’aime tellement que je ne distingue plus le malheur du bonheur. Et **si je vous dis que je suis terriblement malheureux de vous aimer, j’ai peur de ne pas assez crier mon bonheur**. Alors je me contente de vous répéter la même chose, sans en chercher l’explication, sans en définir les causes, comme si tout devait s’y rapporter : je vous aime. Quand je vous écris que je pense parfois à vous, je mens. Je pense toujours, sans cesse à vous. Alors si vous me dites que pendant ces vacances “l’ennui ne m’atteint jamais”, je proteste : **tout ce qui n’est pas vous m’ennuie**. Où pourrais-je trouver un plaisir dont vous ne seriez pas la source ? Comment pourrais-je réfréner mon impatience, abolir ma mauvaise humeur, si vous n’êtes pas avec moi ?

Comment pourrais-je ne pas massacrer ceux qui m’entourent, si vous êtes loin de moi ? À vrai dire, il existe bien un remède : ne plus vous aimer, mais c’est précisément le seul qui me soit interdit ! Ma Marie-Louise, voilà que je reprends les chemins battus : vous finirez par croire que je ne sais pas dire autre chose que “je vous aime”. Si cela vous ennuie vraiment trop, je m’efforcerai de vous écrire que je ne vous aime plus !

Depuis ma dernière lettre, j’ai multiplié le nombre des kilomètres, au compteur de la voiture. J’ai parcouru la côte, sillonné les routes des départements voisins. Un vol d’amis et d’amies de mes sœurs s’est abattu sur la maison : j’ai servi de cicerone. Samedi prochain, je revêts de nouveau l’habit : soirée, jeunes filles qui ne pourront rien contre vous (force de l’absence !), et tout ce qui s’ensuit.

On sent les premiers parfums d’automne. Par grandes traînées, les nuages emportent les dernières couleurs d’été. Bon voyage ! Puisqu’avec elles s’en vont les craintes, la peine, l’inquiétude, et que reviennent les mille joies unies à votre visage, à vous toute entière, et à cette apparence d’âme dont je guette avec tant d’amour les nuances !

Ma chérie, je suis actuellement dans un état de fureur concentrée. Moi qui ai professé si longtemps que pas un mal n’est pire que la guerre, **je suis révolté, dégoûté de la politique si veule que l’on nous fait. La lâcheté de la France ou plutôt des français m’écœure. Et lorsque Blum parle du “lâche contentement” que chaque foyer de chez nous éprouve, je trouve qu’il parle bien. Hypocrisie, sottise, bassesse : voilà notre lot. Je n’admets pas que l’on renie ses promesses, que l’on recule, que l’on aie éternellement peur. Vite le moment où nous aurons le droit d’élever la voix ! La dure expérience politique d’aujourd’hui dicte la politique de demain. Si j’ai voix au chapitre, plus tard, je saurai ce que c’est qu’une humiliation, et ce qu’il faut faire pour l’éviter.**

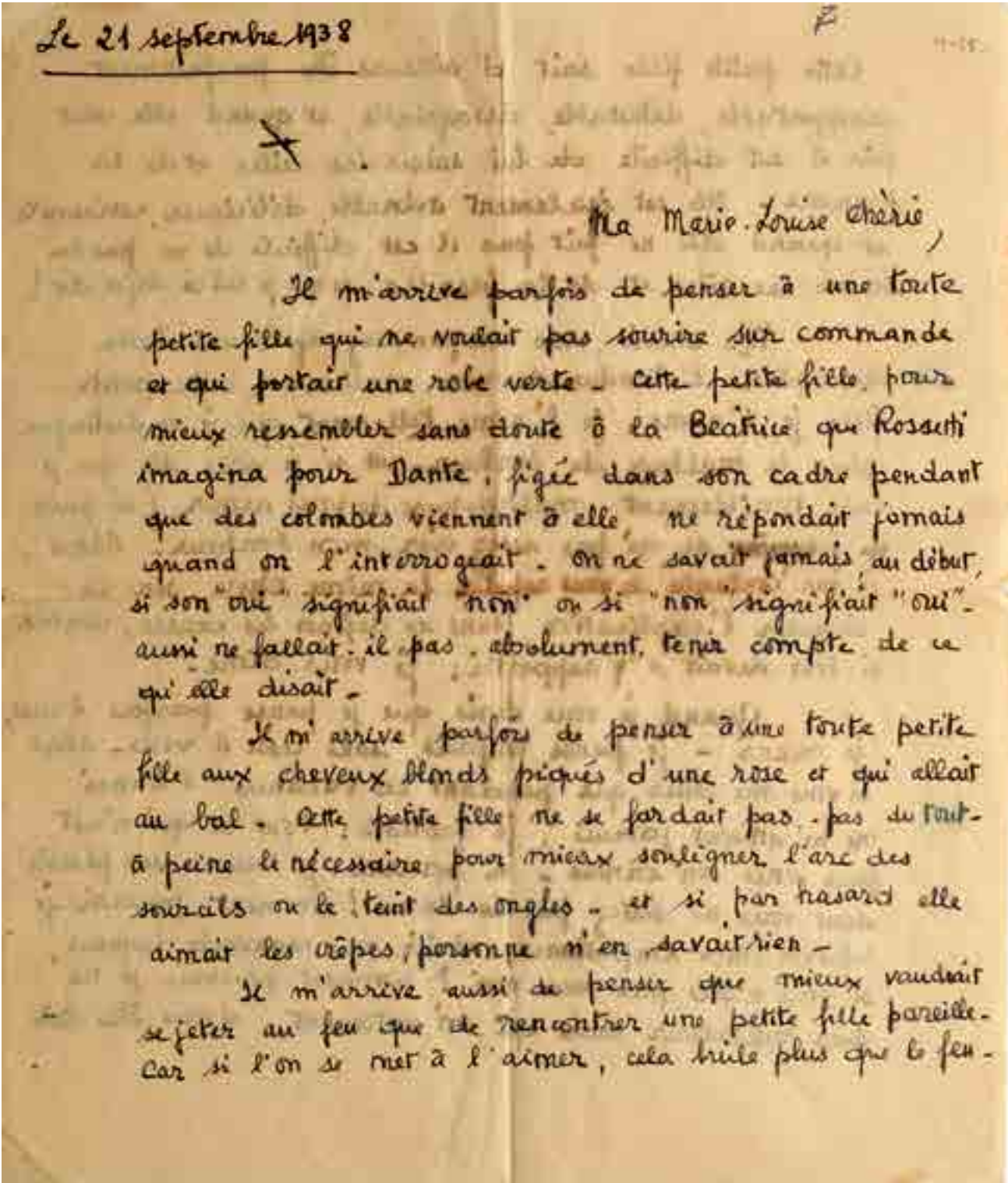
Mais, ma petite fille, je m’emporte et vous ennuie. Répondez-moi *vite* : si possible, j’aimerais avoir une lettre de vous, d’ici dimanche. Exigence ! Dites-moi *où* je pourrai vous écrire la semaine prochaine. Dites-moi *quand* vous revenez à Paris, et surtout *quand* nous pourrons nous voir. Fixez-moi dans cette prochaine lettre *un rendez-vous exact et précis*. (Samedi 10 oct. ? De préférence). Je serai où vous me l’indiquerez.

Quel bonheur j’éprouve à la pensée de vous revoir ! Mais je vous l’exprimerai, ce bonheur, d’ici peu. Mon amour, je vous aime, infiniment.

François

Léon Blum avait écrit dans *Le Populaire* du 20 septembre 1938 à la suite du conseil donné par Londres et Paris à Prague, le 18 septembre 1938, d’accepter le diktat nazi : “La guerre est probablement écartée. Mais dans des conditions telles que moi, qui n’ai cessé de lutter pour la paix, qui, depuis bien des années, lui avais fait d’avance le sacrifice de ma vie, je n’en puis éprouver de joie et que je me sens partagé entre un lâche soulagement et la honte.”

1.500 - 2.500 €



29. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 24 septembre 1938

“EST-CE LE PRÉLUDE D’ÉVÉNEMENTS DÉCISIFS ?”

CINQ JOURS AVANT L’ANNEXION DES SUDÈTES PAR LES NAZIS, MITTERRAND DONNE SES CONSIGNES POUR PROTÉGER SA RELATION AVEC CATHERINE LANGEAIS

2 pp. in-8 (224 x 175mm), encre bleue

Le 24 septembre 1938

Ma Marie-Louise bien-aimée,

À la fin de cette lourde journée d’automne j’aime vous retrouver et vous dire que je pense à vous. Ce matin, les affiches de rappel de certains réservistes nous ont remis dans une **atmosphère trouble ; scènes curieuses de la rue ; agitation de gares ; inquiétude latente de chaque visage : est-ce le prélude d’événements décisifs ?** Est-ce un nouvel à-coup sans conséquences immédiates ? Qui le sait ? Et chacun pense à ceux qu’il aime.

Et moi, je pense à vous, que j’aime. Vous qui avez pris la première place dans ma vie, la seule place essentielle. Vous qui serez, si Dieu le veut, ma femme bien-aimée. Dans une lettre précédente, je vous donnais toutes les indications sur ce qu’il nous faudrait faire si la guerre éclatait. Je n’y reviens pas. Il ne s’agit pas d’être pessimistes, ni d’être optimistes. Quels que soient les événements, il ne faut pas être pris à défaut. Il ne doit pas y avoir d’imprévu.

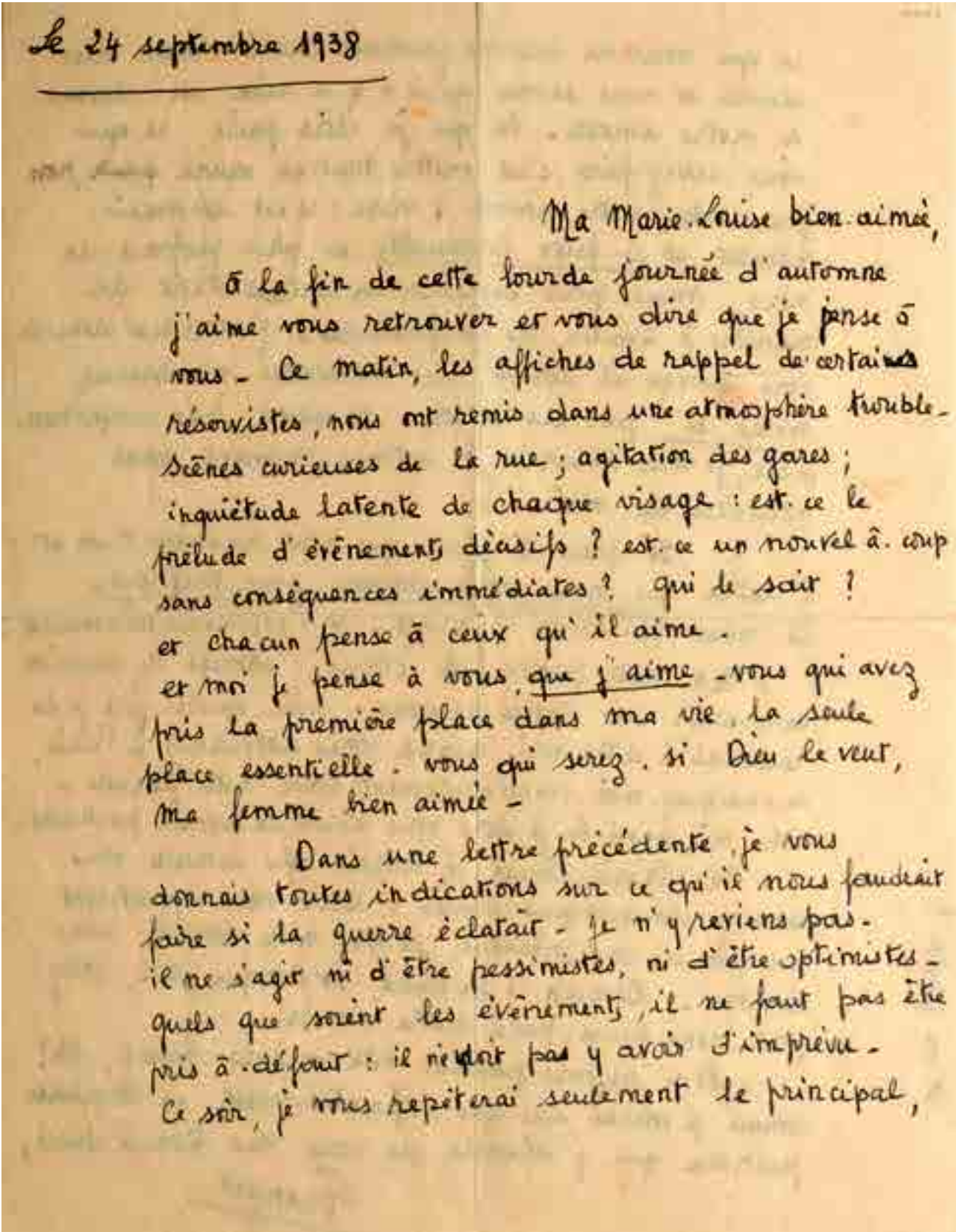
Ce soir, je vous répéterai seulement le principal, ce que nous ne devons jamais oublier : nous nous aimons et nous savons qu’il n’y a rien au-dessus de notre amour. Ce que je dois faire, ce que vous devez faire, c’est mettre tout en œuvre, non pour aider notre amour à vivre - il est désormais installé *et de façon immuable*, au plus profond de nous -, mais pour demeurer en contact étroit de manière à limiter les inquiétudes. J’attendrai donc de vous, quoiqu’il arrive, des nouvelles nombreuses, même si, par cas de force majeure, bien compréhensible, je vous laissais à certains moments sans nouvelles de moi. Et puis, il faut que nous sachions l’un et l’autre *que nous nous aimons pour toujours*. Là, nous puisons notre courage et l’espérance nécessaires.

Ma toute petite fille chérie, j’attends de courrier en courrier une lettre de vous : avec quelle joie je la recevrai ! Dites-moi quand vous retournez à Paris ou indiquez-moi, immédiatement, tout autre adresse. Dites-moi aussi où je dois vous écrire la semaine prochaine. Ma Marie-Louise chérie, je voulais que demain vous receviez ces quelques lignes : elles vous apporteront un peu de ma présence, et tout mon amour “sans limites”. Demain, à la messe, et chaque jour, priez pour nous deux, pour notre amour. Et si les jours passent vite et sans heurts, ah ! comme je volerai avec une infinie tendresse, ce Bonheur prochain que j’attends de vous, ma fiancée chérie.

François

Et vos photos ?

300 - 500 €



30. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Paris, 16 rue Gustave Zédé, 29 septembre 1938

LE RETOUR À PARIS.

“JE VOUS AIME TROP POUR ÊTRE PATIENT”

2 pp. in-8 (268 x 208 mm), encre noire

Le 29 septembre 1938

Ma Marie-Louise chérie,

Me voici à Paris. Ciel, rues, visages, rumeurs, je les ai reconnus comme des amis. Mais des amis qui comptent peu, car ce n’est pas eux que je suis venu chercher. J’avais décidé de quitter Jarnac hier matin. Avant de partir, j’ai reçu votre lettre : je l’attendais depuis longtemps et commençais à faire cent suppositions pouvant expliquer votre silence. J’ai dû d’ailleurs retarder mon départ de quelques heures parce que je suis allé quérir à Royan, dans l’après-midi, ma sœur d’Algérie revenue en hâte en France retrouver ses trois petits enfants. À 22h26, je quittais Angoulême et à 4h30, ce matin 29 septembre, trois mois jour pour jour après notre séparation, je touchais le sol de Paris “ma grande ville”.

J’ai déjà fait une sorte de pèlerinage... Et votre pensée, ma chérie, me suit partout. **Je redécouvre à chaque instant que je vous aime. Pas à moitié, mais totalement, absolument. Comme il n’est possible d’aimer qu’une fois.** Si je suis ici, c’est uniquement pour vous, et pour vous voir. Plus rien n’a d’intérêt pour moi, si ce n’est vous retrouver, vous entendre dire que vous m’aimez.

Vous ne retournez, me dites-vous, que la semaine prochaine avenue d’Orléans. Je maudis Jean Zay et ne lui pardonnerai jamais cela ! Mais ne serait-il pas possible de vous voir quand même ? Je le désirerais tant ! Ne pouvez-vous pas me donner rendez-vous à Valmondois et environs ? Ou venir à Paris, au moins un jour, qui permettrait cette rencontre si longue à venir ? Pensez *très sérieusement* à un moyen que vous m’indiqueriez aussitôt. Je serai *certainement* à l’endroit fixé. Voyez-vous, ma Marie-Louise, **je vous aime trop pour être patient** : et si vous-même le désirez, faites que cette impatience ne trouve pas trop libre champ !

Cette lettre doit être courte : on m’attend pour dîner. J’ai déjà revu plusieurs amis et amies (vrais ou faux, en tout cas rien de dangereux (pour les secondes !)). Je suis moi-même tout étonné de constater que plus rien n’existe hors de vous ! Mais je m’y fais très bien, et ne changerais pas d’état pour les trésors les plus fastueux ! *Je vous aime* : qu’y a-t-il de plus merveilleux que cela ?

Ma toute petite chérie, je vais vous demander un gros sacrifice : de façon à ce que *samedi* je sente un peu votre présence et votre amour, écrivez-moi demain et dites-moi tout ce que vous m’auriez dit (ou pensé) ce jour-là. Cela remplacera vaille que vaille ce que j’espérais... J’y tiens beaucoup.

Chérie, j’ai un tas de choses à vous raconter : projets, ambitions (vous m’aidez à les réaliser), et surtout : mon amour pour vous. Je suis si facilement inquiet que vous aussi devez me confier que vous m’aimez... Au moins un tout petit peu... Ma Marie-Louise bien-aimée, à *très bientôt*, n’est-ce pas ? J’ai hâte de vous voir enfin, vous que j’aime plus que tout.

François

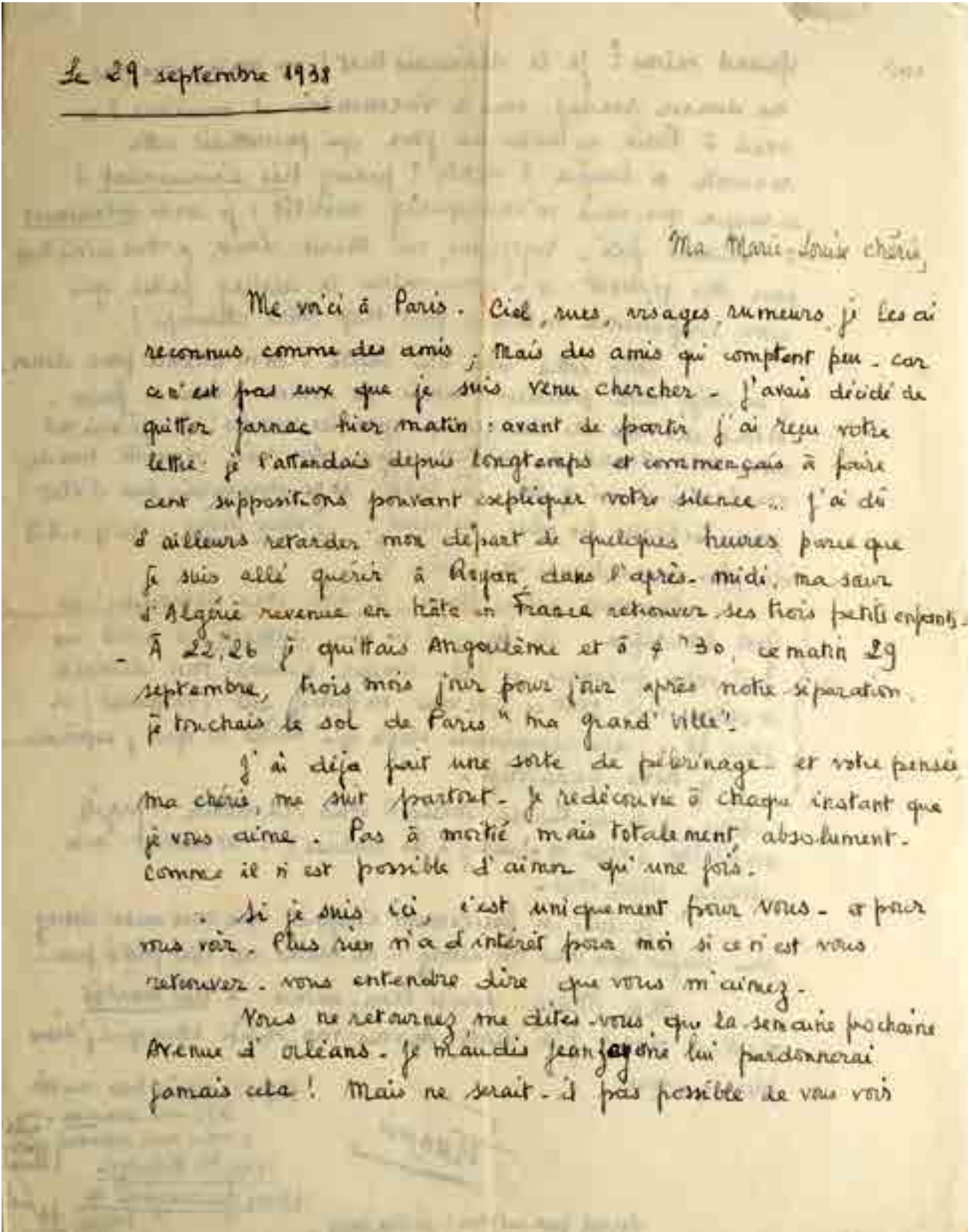
P.S. : 1) j’espère bien vous voir d’ici une semaine, car après le 19 oct. ... Service !

2) voici mon adresse : chez M. Bouvyer, 16 rue Gustave Zédé 16, Paris 16^{ème}.

Éternel post-scriptum : *je vous aime.*

Petite déchirure en tête

300 - 500 €



31. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Paris, 16 rue Gustave Zédé, 6 octobre 1938

RENDEZ-VOUS AU LIEU DE RENCONTRE HABITUEL, LE JARDIN DU LUXEMBOURG

2 pp. in-8 (269 x 209mm), encre bleue

Le 6 octobre 1938

Ma Marie-Louise très chérie,

Depuis ma dernière lettre (de jeudi dernier 29 sept) (l'avez-vous reçue ?) j'attendais avec une très grande impatience un mot de vous. Je vous aime trop pour n'être pas à l'affût de chaque manifestation de votre amour et j'attache trop de prix à tout ce qui me vient de vous pour ne pas trouver toute attente interminable.

Dans votre lettre, vous me dites que votre mère a été (est peut-être encore) dans un état très grave. Je comprends votre peine : parce que j'ai moi-même connu de semblables inquiétudes, je sais ce que représentent de tels moments aussi, parce que tout ce qui vous touche me touche également et je voudrai que ma vie se passe à souffrir de vos souffrances, à respirer toutes mes joies, à ne connaître que votre vie. Je souhaite, ma chérie, la guérison de votre mère, et je vous dis, si cela peut atténuer votre peine, tout mon amour.

Cette semaine vécue à Paris m'a paru très longue. Elle a pourtant été remplie d'un tas d'occupations, de distractions. Sorties le soir, tennis et tout ce qui fait la vie bousculée d'ici ne m'ont pas épargné. Mais je traînais avec moi la tristesse de ne pas vous avoir près de moi. Tout s'est ligué pour que vous paraissiez loin de moi, pour que ma pensée s'éloigne de vous, pour me fournir les occasions de vous oublier. On eut dit que l'approche de notre rencontre, de ce moment où vous redeviendrez ma petite fiancée dans mes bras, nécessitait l'opposition de tout ce qui pourrait nous séparer. Mais je vous ai donné trop d'amour pour vous en retirer une parcelle. Je vous l'ai déjà dit, je vous aime plus que tout et pour toujours et ma pensée vous a suivie constamment, vous que je préfère à tout.

Vous me dites que nous ne nous verrons sûrement samedi mais vous ne me fixez pas de rendez-vous ! Je ne sais donc pas quand vous serez libre. Si donc vous le pouvez, je vous attendrai samedi, au même endroit que d'habitude (*quelque soit le temps*, pluie, vent etc.) : Luxembourg, Porte Vavin. Par exemple à 15 heures, mais j'y serai dès 14h30 et y resterai jusqu'à 15h30. Si vous n'êtes pas libre à cette heure, venez à 16h15, j'attendrai jusqu'à 17h. Venez donc le plus tôt possible ! J'ai tellement hâte de vous revoir, et longuement. Ma Marie-Louise chérie, je veux vous dire que je vous aime. Faites tout pour qu'enfin je puisse vous donner ce témoignage d'amour, à cet instant où plus rien ne nous séparera.

Si une autre heure vous convient (samedi matin par exemple), vous pouvez ou m'écrire une *lettre vendredi* de façon à ce que je l'aie samedi matin, ou m'envoyer un *pneumatique*, ou me *téléphoner* (Jasmin 50-50) (même si je n'y suis pas, faites-moi transmettre votre communication).

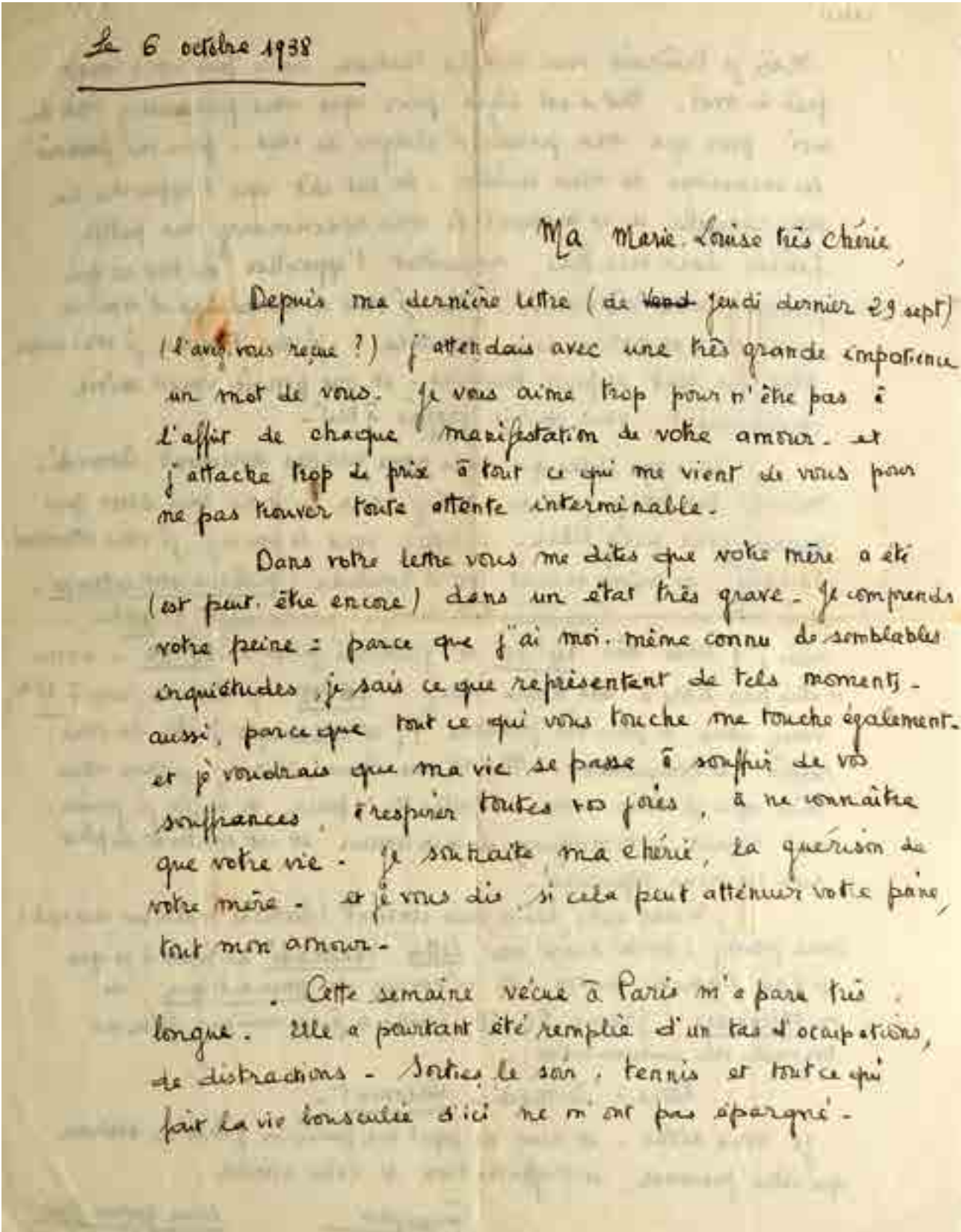
Alors à samedi sûrement.

Je vous aime et rien ne peut me procurer plus de bonheur que votre présence, et l'affirmation de votre amour.

François

16 rue Gustave Zédé

800 - 1.200 €



32. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Paris], 23 octobre 1938

REMARQUABLE DISPOSITION
DIAGONALE DE L'ÉCRITURE DE
FRANÇOIS MITTERRAND SUR LA PAGE,
COMME UNE DANSE.

“DÉSORMAIS, JE NE PENSE PLUS QU’À
DEUX”.

1 p. in-8 (269 x 208 mm), encre noire

Le 23 octobre

De la musique cassée aux détours du lambeth-walk, aux pirouettes du pasodoble, aux monomanies du tango, des jeunes filles en quête de maris, avec des robes d’arc-en-ciel, une conversation rompue aux fantaisies des après-midis où l’on danse, une adoration perpétuelle et ininterrompue devant l’orchestre, le parquet ou le barman, des torchères et girandoles étriquées selon le credo de la mode, inventées pour recueillir sans sourciller les mille sottises qui font pâmer, voilà ce qui compose cet n^{ème} jour de ma vie.

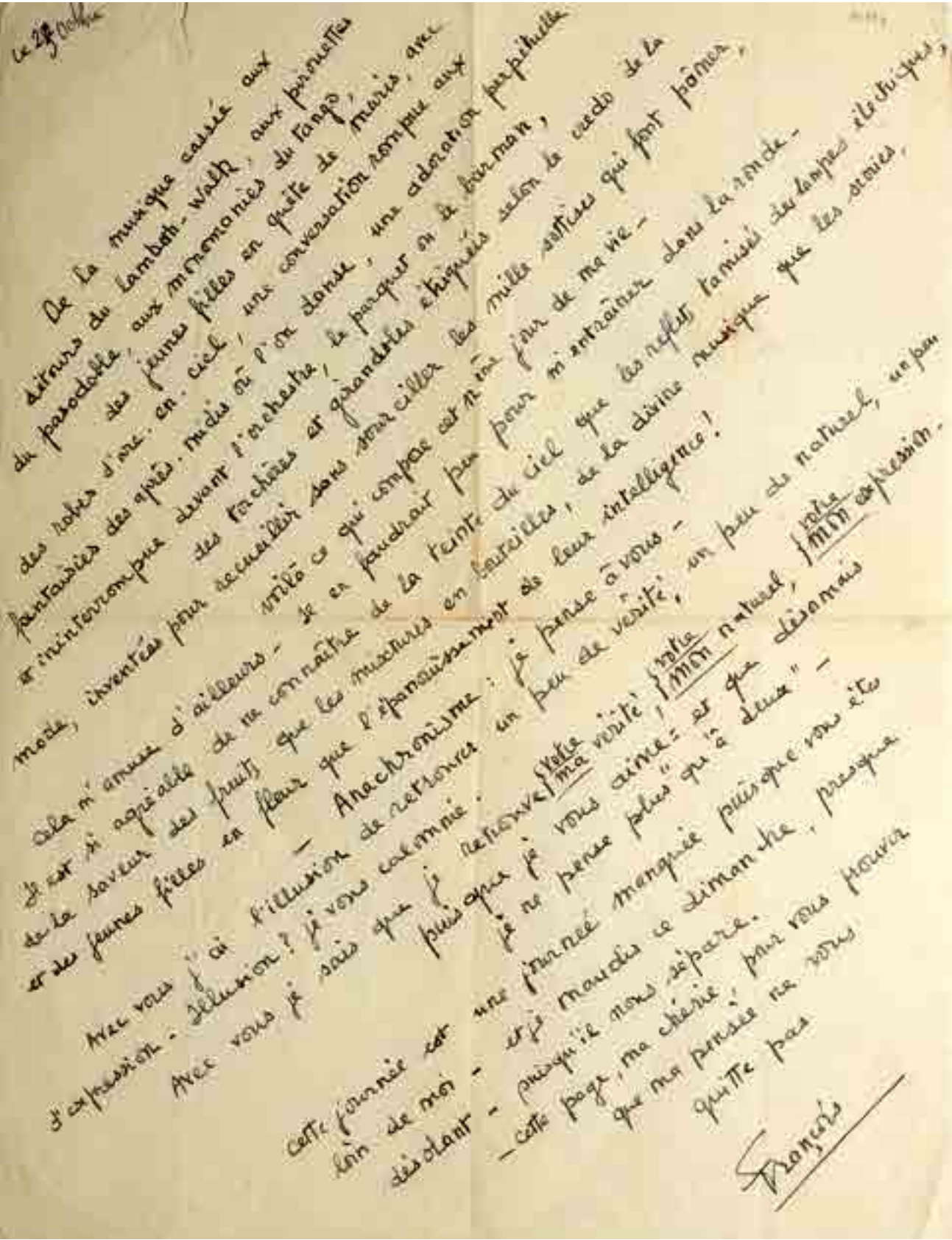
Cela m’amuse d’ailleurs. Il en faudrait peu pour m’entraîner dans la ronde. Il est si agréable de ne connaître de la teinte du ciel que les reflets tamisés des lampes électriques, de la saveur des fruits que les mixtures en bouteilles, de la divine musique que les scories, et des jeunes filles en fleur que l’épanouissement de leur intelligence !

Anachronisme : je pense à vous. Avec vous, j’ai l’illusion de retrouver un peu de vérité, un peu de naturel, un peu d’expression. Illusion ? Je vous calomnie. Avec vous je sais que je retrouve *ma / votre* vérité, *mon / votre* naturel, *mon / votre* expression, puisque je vous aime : et que **désormais, je ne pense plus “qu’à deux”**.

Cette journée est une journée manquée puisque vous êtes loin de moi. Et je maudis ce dimanche, presque désolant, puisqu’il nous sépare. Cette page, ma chérie, pour vous prouver que ma pensée ne vous quitte pas.

François

200 - 400 €



33. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Paris, 25 octobre 1938,

“JE VAIS SUIVRE UN MOMENT CE RÊVE QUI ME MÈNE À VOUS PAR TOUS LES CHEMINS”.

GUÉRIR PAR L'AMOUR LA GRIPPE DE CATHERINE LANGEAIS

4 pp. in-8 (269 x 269mm), encre bleue

Ma Marie-Louise que j’aime,

Le téléphone sonne : on m’appelle. J’accours, et c’est pour apprendre que je ne vous verrai pas ce soir. Quel ennui ! La raison de ce contretemps, surtout, m’inquiète : cela me peine de vous savoir malade, fatiguée. Pouvez-vous lire ? Écrire ? (Vous m’annoncez que vous m’écrivez cet après-midi : je me priverai de cette grande joie, si cela peut vous éviter une fatigue).

J’imagine votre état avec d’autant plus d’acuité que, (sans doute par communion d’esprit et de corps !), je suis moi-même atteint par un rhume tenace, venu dimanche d’on ne sait où, et qui pousse la mauvaise éducation jusqu’à s’installer aux quatre coins de mon crâne pour y exécuter un contrepoint de fâcheux augure. La voix qui m’a transmis vos volontés m’a recommandé certains cachets au nom bizarre : rien à faire. L’homéopathie est mon seul remède. Aussi irai-je cet après-midi promener ma mélancolie coupée d’éternuements sur ce chemin que vous ne ferez pas.

Hier, j’ai monté la garde sous l’œil narquois d’un agent de la ville. Une patience sans égale m’a accroché à l’espoir vain de votre venue. J’ai construit une bonne dizaine d’hypothèses pouvant expliquer un retard quelconque, et je suis allé déguster un dîner au fumet lamentable. De retour vers vingt-deux heures en mon domicile, j’ai trouvé votre lettre. Le plaisir qu’elle m’a procuré n’a eu d’égal que l’ennui, qu’à l’annonce de votre état, j’ai éprouvé.

Et maintenant, ma petite fille trop chérie. Je veux me faire garde-malade. Si vous étiez plus petite encore on pourrait vous chanter “il était un petit navire” ou “à la pêche des moules, je n’veux plus aller, maman” ou “le trente-et-un du mois d’août, nous aperçûmes venant à nous” ou “savez-vous planter les choux”. On vous raconterait *Barbe-bleue* ou *Le Petit Poucet* ou, pour vous faire peur, quelque conte d’Andersen. Alors, vous imagineriez des monstres, grandis par la fièvre, avec des yeux plus grands qu’une tour et qui mangent les petites filles désobéissantes.

Mais vous êtes tellement grande maintenant ! Quelle histoire, d’autant plus vraie qu’elle est invraisemblable, quelle chanson d’autant plus triste qu’elle est vraie. Inventer ? Quel livre vous lire à haute voix ? Des poèmes ou un roman ? (Moi, je sais qu’un rhume ça me sépare du monde. **L’alcool, le tabac, l’opium ou la morphine ne créent rien, mais d’un rhume naît mon génie** et je construis un monde plein de merveilles à la mesure de ses progrès !). **Faut-il simplement prendre vos mains et ne**

rien dire, et vous relier ainsi au monde, réel parce qu’il est debout et splendide parce que silencieux ?

Ma Marie-Louise, je sais une histoire passionnante et merveilleuse ; mais vous la connaissez aussi et n’y prendrez peut-être aucun plaisir. Elle commence un soir de janvier et ne finit pas ; elle est entrecoupée de péripéties (pneumatiques (comme au cinéma), départs, retours) ; elle est fragile et solide comme le roc, délicate, pleine de souffrances et de bonheur.

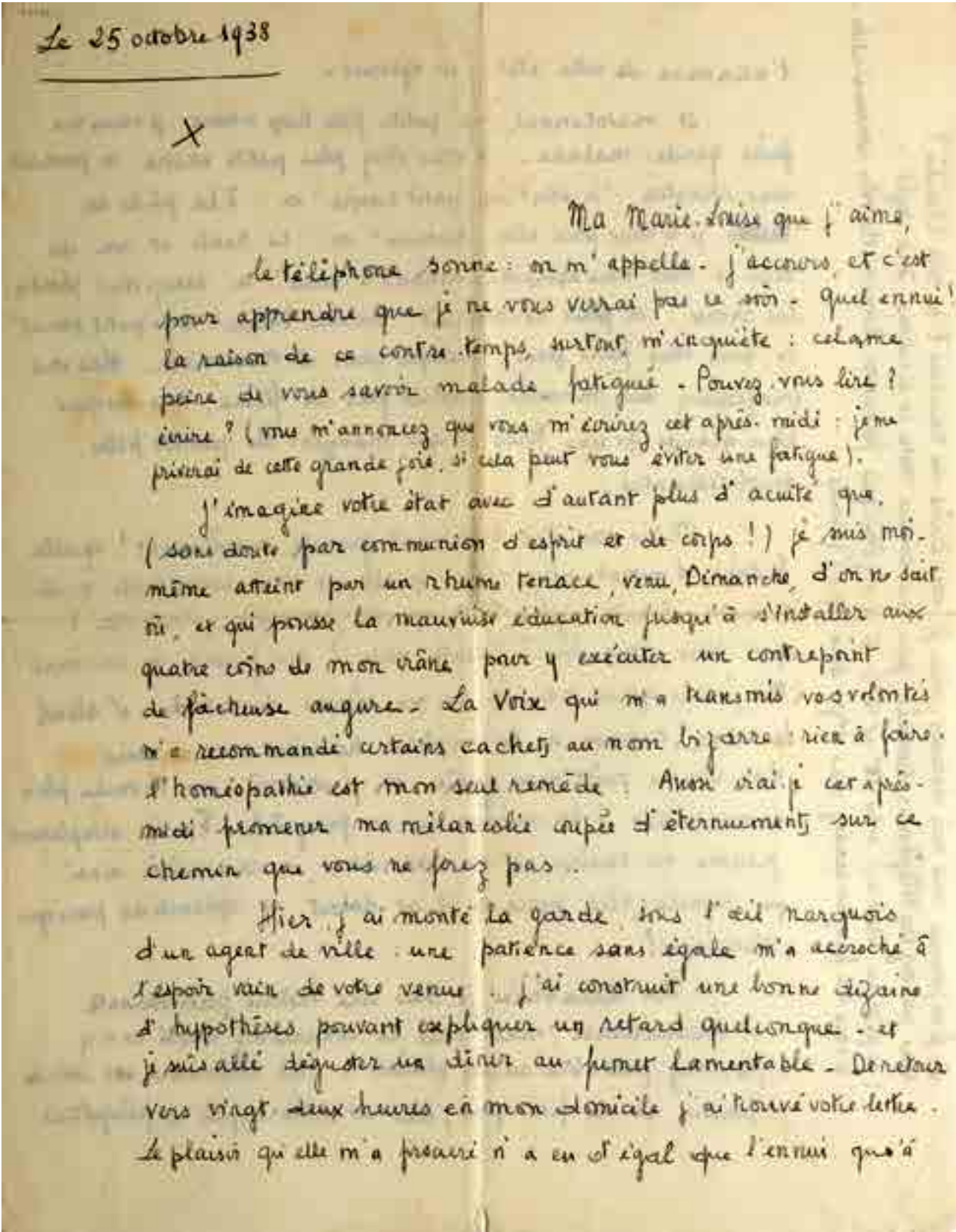
Je pourrais vous bercer de ses mille chapitres, vous situer dans son atmosphère, si prenante que l’on veut toujours savoir à l’avance ce qui se passera à la page suivante. Mais je préfère me taire. Il vaut mieux laisser libre votre pensée de s’échapper où elle veut, de s’attarder où elle veut, de revivre ce qu’elle veut, de recréer à l’envers le déroulement d’une histoire aussi simple que la vie ; aussi compliquée que les êtres.

Et moi, de mon côté, comme si je tenais vos mains dans les miennes, **je vais suivre un moment ce rêve qui me mène à vous par tous les chemins**. Et dans un lieu qui n’existe plus, pour l’instant, que dans ce rêve, je vous parlerai de mon amour. Parce qu’enfin **on en revient toujours au même point, aux mêmes mots, aux mêmes confidences avec toujours le même étonnement, le même ravissement**. C’est pourquoi ma chérie, je vous dis que je vous aime. Comble de l’amour : je pense à vous même quand je ne vous vois pas ! Secret de l’amour : je pense à vous comme si rien d’autre n’existait ! Mystère de l’amour : je pense à vous et ne m’en lasse pas. Au bas de cette troisième page, j’ai bien le droit d’être égoïste et de vous dire alors que je suis très fâché de ne pouvoir vous voir, de ne pouvoir vous exprimer mon amour, de ne pouvoir vous sentir vivre près de moi. Je garde une telle impression de ces moments où rien ne nous séparait ! Où vous étiez à moi, ma petite fille que j’aime. D’ailleurs, j’espère que l’ogre, je veux dire la grippe, vous épargnera et que très bientôt vous vous lèverez et sortirez. En tout cas, il faut que d’ici là nous agissions comme s’il en était ainsi : c’est-à-dire continuer une conversation, si possible quotidienne, par écrit. J’y tiens énormément ; sauf trop grande fatigue de votre côté. Comment pourrais-je passer un seul jour sans vous ? Je vous aime tellement !

Bientôt, j’aurai peut-être une bonne nouvelle à vous annoncer concernant mon affectation militaire. Enfin, ma Marie-Louise chérie, je vais vous laisser en paix ; quatre pages à lire pour une petite fille alitée, c’est beaucoup. Est-ce que la grippe vous rend quinteuse, grincheuse, désagréable ; prenez-vous un air hermétique et grognon ? Si oui, qu’ai-je fait ! Je sollicite votre pardon et vous promets de ne plus recommencer. Maintenant, je vous quitte. Non sans peine, comme toujours. Guérissez vite et ne vous ennuyez pas trop. Sachez que je vous aime plus que tout et que je pense sans cesse à vous... J’espère que votre mère se rétablit peu à peu. Je forme le vœu qu’elle ne ressente que momentanément l’atteinte d’un mal si dur à combattre. Soyez sûre que je prie pour elle.

Ma très chérie, à bientôt s’il le faut. Que cette lettre en ce moment où vous la lisez, et après, soit le signe de *ma présence et de mon amour*.

François



Si je ne pouvais vous voir demain, dois-je vous écrire de nouveau ? Ou voir Claudie ? Vous pouvez me téléphoner demain pour me donner toutes indications à ce sujet (de préférence téléph. moi entre 10h et 14h). Si je n'y étais pas, faites-moi transmettre votre communication. Si vous me fixez un rendez-vous, soyez sûre que j'y serai.

Ma chérie, pardonnez-moi si j'ai pu vous faire croire que je riais de vos réflexions un peu personnelles... au contraire, je veux que toujours vous me disiez ce que vous pensez le plus profondément. Cela m'émeut beaucoup de connaître votre vérité. Si en apparence je l'acceptais légèrement, c'est par détestable habitude qui *ne doit pas* vous dérouter, ma petite fille chérie. Je guette vos réactions, vos pensées les plus intimes, les plus personnelles : je les aime et **si je ne vous montre pas toujours en ces moments mon vrai visage, c'est peut-être qu'alors je me sens plus petit que vous et qu'on n'aime jamais avouer sa faiblesse.**

500 - 800 €

Si je ne pouvais vous voir demain, dois-je vous écrire de nouveau ? Ou voir Claudie ? Vous pouvez me téléphoner demain pour me donner toutes indications à ce sujet (de préférence téléph. moi entre 10h et 14h). Si je n'y étais pas, faites-moi transmettre votre communication. Si vous me fixez un rendez-vous, soyez sûre que j'y serai.

l'annonce de votre état j'ai éprouvé -

Et maintenant, ma petite fille trop chérie, je veux me faire garde-malade. Si vous étiez plus petite encore, je pourrais vous chanter "il était un petit navire" ou "à la pêche des harengs", je n'aurais plus aller. Maman, du "Le lièvre et un chaton d'Azur nous apaisaient venant à nous". Je saurais vous planter les choux. Je pourrais raconter "Barbe bleue" ou le "petit prince" ou pour vous faire peur, quelque conte d'Andersen. Alors, vous imaginerez des monstres, grandis par la fièvre, avec des yeux plus grands qu'une tour et qui mangent les petites filles désobéissantes.

Mais vous êtes tellement grande maintenant ! Quelle histoire, d'autant plus vraie qu'elle est invraisemblable, quelle chanson, d'autant plus triste qu'elle est vraie. Inventer ? Quel livre vous lire à haute voix ? des poèmes ou un roman ? (Moi j'ai saisi qu'un rhume ça ne sépare du monde. D'alcool, le tabac, l'opium ou la morphine ne créent rien - mais d'un rhume naît mon génie et je construis un monde plein de merveilles à la mesure de ses progrès). Faut-il simplement prendre vos mains et ne rien dire, et vous relier ainsi au monde : réel parce qu'il est debout et splendide parce qu'il est silencieux ?

Ma Marie-Louise je sais une histoire passionnante et merveilleuse, mais vous la connaissez aussi et n'y prenez peut-être aucun plaisir. Elle commence en janvier et ne finit pas ; elle est entrecoupée de péripéties

34. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 26 octobre 1938

“JE CONSTATE AVEC ORGUEIL QUE JE SUIS CAPABLE DE VOUS AIMER AU MOINS TROIS JOURS DE SUITE SANS FAIBLIR !”

RÊVERIE D'AUTOMNE AU LUXEMBOURG, LECTURE D'AUGUSTE COMTE ET SAINT-SIMON

2 pp. in-8 (269 x 208 mm), encre bleue

Le 26 octobre 1938

Ma très chérie,

Pendant que vous n’êtes qu’une petite fille au nez rouge et aux yeux brouillés, je sors d’un déjeuner plantureux que des amis, de passage, m’ont accordé. Inégalité des conditions ! Injustice du plan divin ! Votre grippe s’installe en pays conquis et vous cloue dans une chambre, mon rhume se fait délicat, prévenant, et me laisse en liberté que je souhaite non provisoire. **Ma voix s’éclaircit, mon cerveau se libère, mon génie s’éteint, et je redeviens ce numéro créé dans un but inconnu, ce numéro qu’on aurait peine à distinguer de la masse désespérément anonyme.**

Ma Marie-Louise que j’aime même grippée (quel prodige !), quel plaisir de vous retrouver (faute de mieux) pour ces quelques moments d’écriture ! **Je constate avec orgueil que je suis capable de vous aimer au moins trois jours de suite sans faiblir !**

Et pourtant je me serais parfaitement passé de l’expérience ! Dépêchez-vous, ma chérie, d’expédier cette maladie qui n’a pas même la vanité (je l’espère) d’être grave. J’ai hâte de vous dire à haute voix que je vous aime. Trois, quatre jours sans vous : je n’imagine pas l’éternité plus longue. **Hier, j’ai traîné, la tête brumeuse et le cœur sans but. Auguste Comte se faisait rébarbatif ; la dévaluation devenait politique déplorable ; Saint-Simon perdait tout intérêt.**

....

Je reprends cette lettre au Luxembourg ; Claudie est assise sur le même banc que moi, à ma droite, et très sage. Le brouillard a envahi les allées et les châtaigniers roux s’emplissent de mélancolie. Moi, par extraordinaire, je pense à vous, et je pense que je vous aime, c’est en somme une façon d’en revenir au même point. Un balayeur vient nous enfumer en chassant les feuilles tombées ; pourquoi refuse-t-on le droit aux feuilles de mourir où elle veulent ? Je ne veux pas faire attendre Claudie. Je vais m’arrêter. Je m’ennuie de vous. Je n’attends que vous. Il ne vous reste donc qu’une chose à faire : guérir et venir sans tarder à moi. Point de vue égoïste : vous voir est ma plus grande joie. Alors, vous comprenez mon impatience. Ma petite fille très chérie, vous ai-je assez dit que je vous aime ? En tout cas, je veux que cette lettre vous apporte un nouveau témoignage de mon amour.

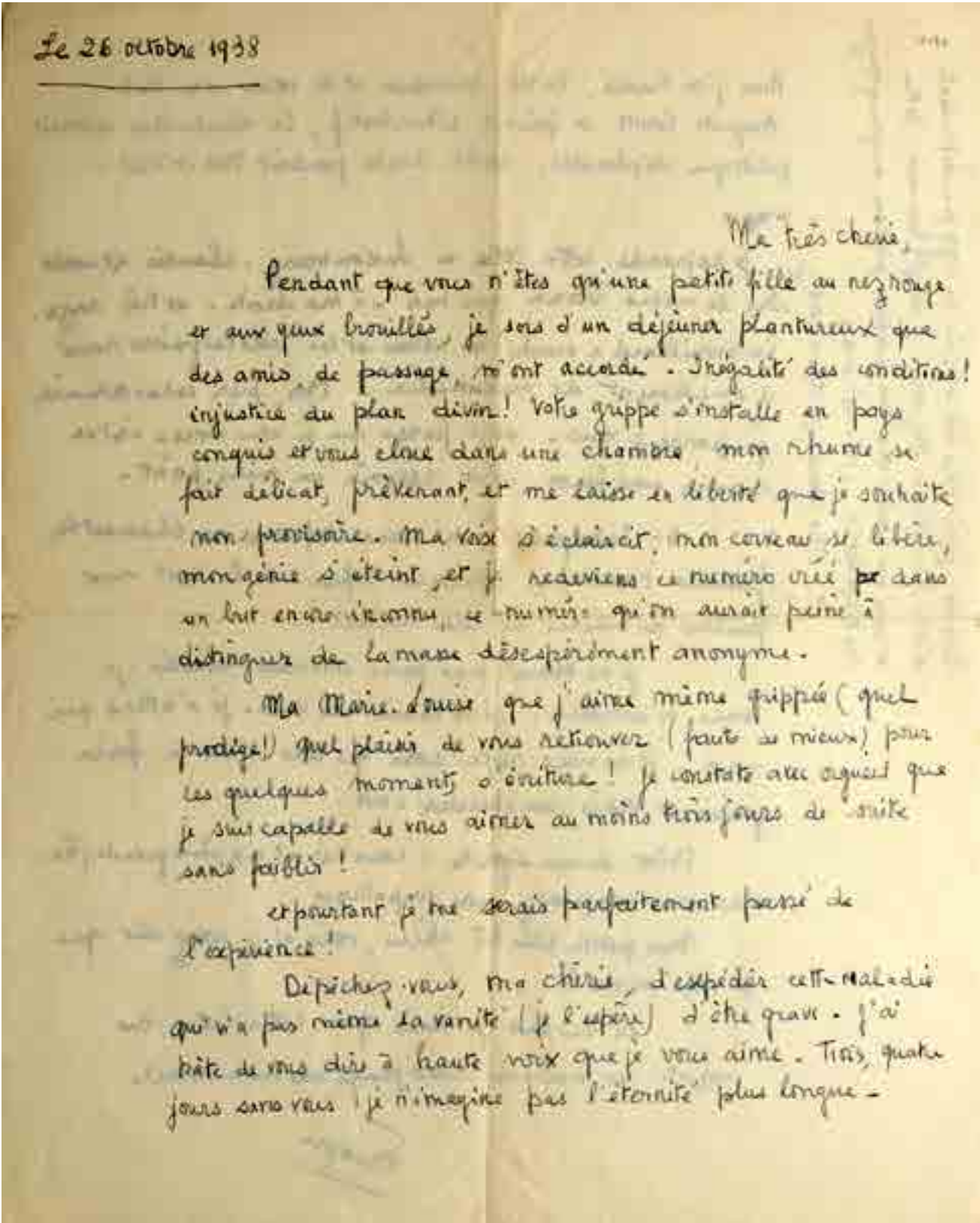
François

Demain, j’espère vous voir. Mais ne soyez pas imprudente, si vous êtes retenue chez vous : je compte sur une lettre et pour un rendez-vous que je suppose prochain, vous pouvez toujours me téléphoner (entre 10h et 14h).

Ma chérie, je vous adore

Claudie apporte les lettres de François Mitterrand à Marie-Louise Terrasse afin d’éviter que la mère de cette dernière ne tombe sur une lettre qu’aurait distribuée la poste.

300 - 500 €



35. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 27 octobre 1938

“SERONT PASSIBLES DE LA PEINE DE MORT LES SOTS ET LES LAIDES”

2 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre bleue

le 27 octobre 1938

Ma Marie-Louise très chérie,

Si l'on veut résoudre un problème difficile, il suffit de réunir deux jeunes filles. Celles qui sont en face de moi ont déjà révisé le plan du monde ou plutôt redressé les données imprécises. Je les ai écoutées sans discrétion. Elles m'auraient convaincu si elles avaient été belles. Mais pas plus de beauté que dans un trou de taupe : elles ont donc tort.

Je ne sais si je vous ai déjà fait part de mes projets concernant le futur droit pénal : **seront passibles de la peine de mort les sots et les laides**, étant entendu que l'esprit n'a pas besoin d'être beau, et que les belles se passent facilement d'être spirituelles. Pourquoi vous dis-je cela ? Par contraste. Vous êtes loin de moi, je puis donc vous imaginer sans risque d'être trompé, alors je ne me gêne pas. Je vous installe en haut de l'échelle, et quand je regarde les barreaux du dessous, je m'indigne du spectacle. Savoir si vous méritez le haut de l'échelle : la question n'est pas là. Si je crois, peu importe la vérité de ma croyance : le croyant a raison de croire par le seul fait qu'il croit. Ces jeunes filles, chemin détourné, me mènent à vous. La laideur me prouve la beauté, et la sottise, l'esprit : rien ne m'empêche de vous accorder esprit et beauté. Quand on aime on ne se prive de rien !

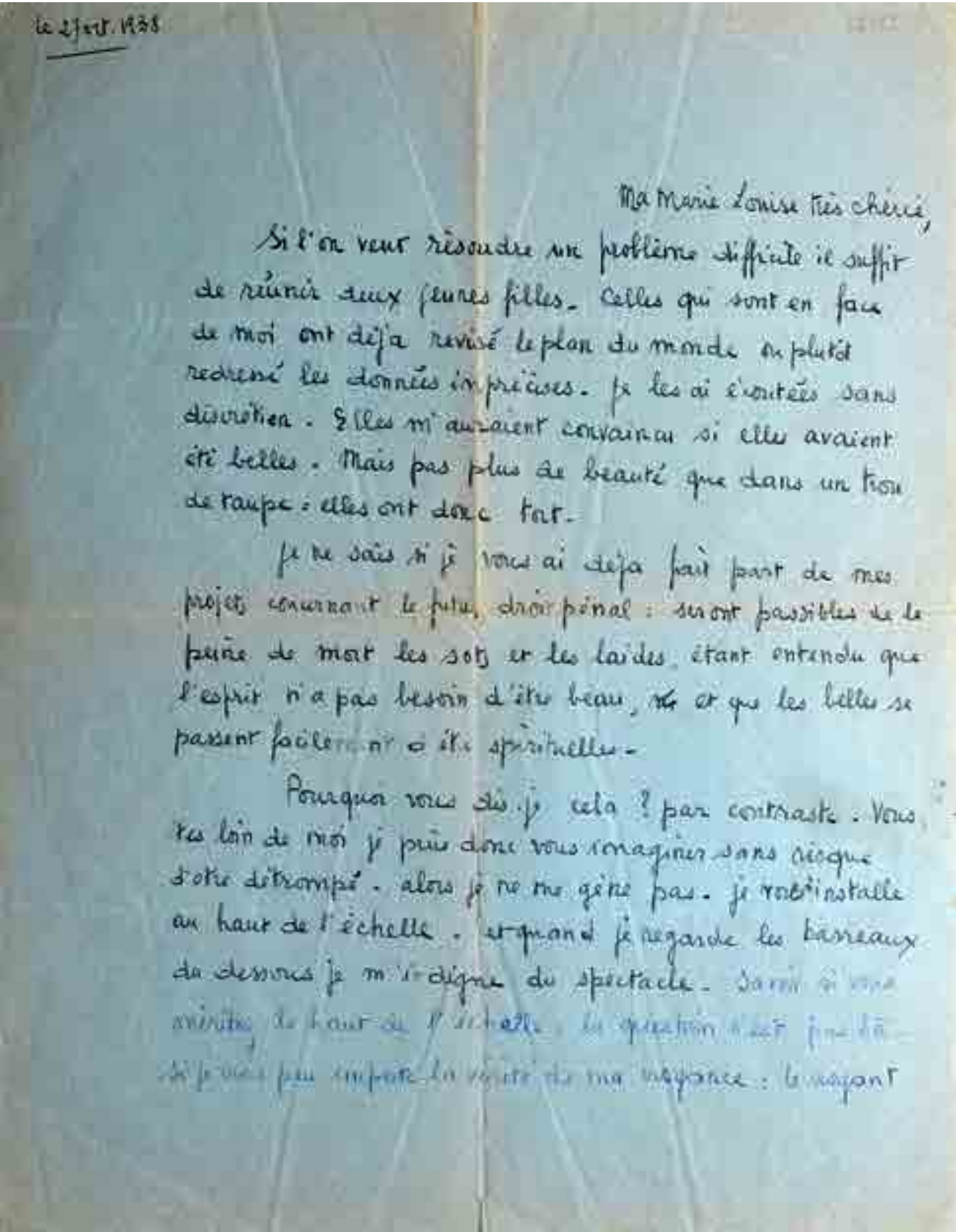
Me voilà donc, ma chérie, en train de dissserter quand la seule chose qui m'importe est de vous dire que je vous aime. C'est peu et très compliqué, mais c'est facile à dire. Je profite de cet instant où j'écis ces lignes pour ne pas craindre de me répéter : je vous aime, je vous aime, et la litanie pourrait continuer si le stylo d'emprunt et l'aiguille d'horloge ne s'amusaient pas à me contrarier. C'est d'ailleurs toujours ainsi. Quand on aime et qu'on en a le temps, il y a toujours une grippe sous roche. Manière de symbole. Cela me conduit à un vœu : celui de vous voir et de vaincre le sortilège. Car vous écrire que je vous aime, mon adorable petite fille, n'a de sens que si bientôt (très) je puis le dire, comme la seule chose au monde qui mérite une parole, et le silence.

François

Guérissez sûrement demain ! Je vous aime ma chérie si malade !

F.

150 - 250 €



36. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 30 octobre 1938

MAGNIFIQUE LETTRE FAITE DE JAZZ, DE PORTO, D’AMOUR ET DE POÉSIE.

“GRÂCE À VOUS, JE SAVAIS DE NOUVEAU LE PARFUM DU SPLEEN !”

FRANÇOIS MITTERRAND CITE WILLIE LEWIS, COCTEAU, STRAVINSKY ET APOLLINAIRE

4 pp. in-8 (269 x 210 mm), encre bleue

Le 30 octobre 1938

Ma petite fille très chérie,

Assis sur un pouf, avec un verre à porto (et du porto dedans) à ma gauche, des cigarettes devant moi, et le Jazz de Willie Lewis qui scande une complainte nègre tout autour de ma tête, je vous écris. Un peu plus loin, on danse. Une chevelure ébouriffée de jeune fille se penche sur moi, curieuse. Mais personne ne saura que c’est à vous que je pense, que c’est pour vous que j’ai choisi cette pose baroque.

Une Rumba commence ; c’est le Congo qui marche à quatre pattes. Un arbre tué par la foudre invisible tombe, sans doute, mal retenu par les lianes qu’il déchire. Si un crocodile flânait par là, je le verrais très bien frapper la mesure avec sa queue. Musique de nègre susurre ma voisine. Elle se représente sans doute un homme de face noire qui chante faux parce qu’il crie ou parce qu’il pleure. Moi, je continue ma représentation intérieure, et je sais qu’un cri et qu’une peine sont toujours justes.

Peut-être seriez-vous mieux dans le décor avec vos cheveux en quête de liberté d’avant-le-temps-civilisé. Mais tant pis, je vous rejoins quand même. Les chemins de traverse sont nombreux qui filent vers vous. Et d’ailleurs, **je suis tellement plein de vous qu’une résonance venue du plus lointain désert trouve toujours un accord avec vous.**

Ma très chérie, j’entends encore le bruit des feuilles mortes sous nos pas, et j’aime votre présence mélangée d’absence, encore si vivante, si prochaine. Ce voyage que nous avons fait hier sous les arbres des Tuileries rutilants des couleurs d’automne, et bien au-delà, je le recompose et j’en éprouve un charme qui ressemblerait au bonheur si je n’étais pas obligé de fermer les yeux pour croire que le temps nous a sûrement accordé un sursis.

Ma Marie-Louise, peut-être avez-vous trouvé étrange que je vous remercie à la fin de la journée. Mais vous ne savez pas ce que je vous dois. **Je vous dois de croire, de croire en vous, c’est-à-dire en tout ce que j’imagine de beau.** Et puis, si je vous dis que je suis faible avec vous, c’est que je sens ma chérie la façade tombée. Ah ! **Qu’il fait bon se reposer près de vous de la lutte, de l’indifférence et du mépris (j’ai trop appris à mépriser !).** Comme il est doux de n’avoir plus à maîtriser, à contenir ce

que l’on n’aime pas. Comme il [est] merveilleux de comprendre qu’une petite fille pas encore tachée, se donne. J’y reviens : quelle plus grande faiblesse et plus délicieuse que celle où l’on fait relâche du jeu de chaque jour, parce qu’on aime.

Maintenant, c’est un pseudo Argentin qui gémit. Autant je sens la valeur de la douleur, autant le gémissement vulgaire me déplaît. Et puis ces guitares ou ces banjos symbolisent le contreplaqué ! Je ne vois guère que la jeune fille qui fume devant moi pour pouvoir en pleurer.

Passons à autre chose. Que vous dire ? Que je vous aime, follement. Ma toute petite fille, n’est-ce pas fou de vous aimer ? Je le crois un peu. Tant pis pour moi : tant pis ? Que faites-vous en cet instant ? Pensez-vous à moi ? Si oui, alors écoutez bien : je vous parle à voix basse. Je vous répète que je vous aime. Inlassable refrain, presque mélancolique. **Ma pêche presque mûre, il est donc si difficile de perdre votre goût ?** Ce matin j’ai reçu le petit-paquet-à-la-mode et vous en remercie. Je le porte sur moi. Immunisé ! Il me sert de talisman. **Je suis tabou.** Qui oserait me toucher puisque vous êtes là ?

Ma Marie-Louise que j’aime, recevrai-je bientôt un mot de vous ? Je suis lamentable quand rien ne vient me prouver votre amour. J’embrasserai le facteur s’il m’apporte demain la lettre que j’attends.

Je vous disais hier que **grâce à vous je savais de nouveau le parfum du spleen !** Voyez votre importance ! Ce soir, je suis triste malgré tout ce factice qui m’entoure. Un peu de Cocteau par dessus du Strawinsky (bis) donnerait la note à mon état d’esprit. La lumière pendue au plafond se casse au devant de moi : elle dépose à mes pieds la gaieté de tous ces gens qui sautent à l’envers du rythme, et me laisse dans cette ombre où je me réfugie avec vous. **Un rire éclate comme ce verre, disait Apollinaire**, et c’est mon cœur qui se fend parce que je vous aime et que vous êtes loin de moi.

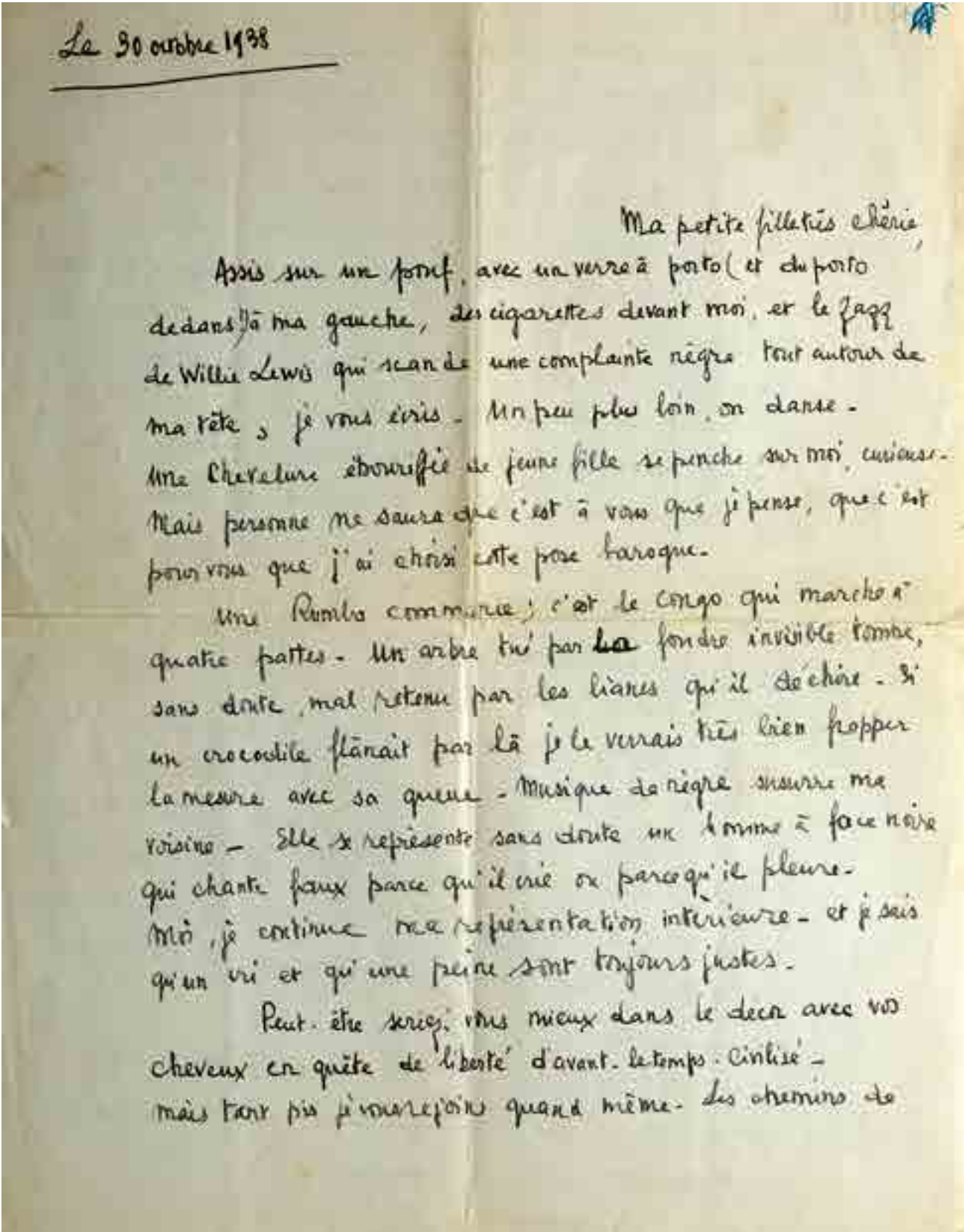
Ma petite fille bien-aimée, je vais vous quitter. On m’appelle avec trop d’insistance pour que mon ennui ne ressemble pas à l’impolitesse. Puis-je avant de finir cette lettre rendre ce que vous m’avez donné ? Je vous adore. Ma chérie, je vous prie, dites-moi le remède qui me fera trouver votre absence moins dure. Mais dites-moi vite aussi que vous m’aimez.

François

Infime accroc marginal

François Mitterrand évoque, à la fin de cette lettre, un vers d’Apollinaire tiré de “Nuit rhénane” (*Alcools*) : “Mon verre s’est brisé comme un éclat de rire”.

1.200 - 1.800 €



37. MITTERRAND, François

Lettre autographe à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 2 novembre 1938

“JE N’AURAIS PAS DÛ VOUS GOÛTER
SI JE N’AVAIS PAS VOULU SOUFFRIR.
MAIS JE PRÉFÈRE SOUFFRIR, ET VOUS
AIMER... J’AI TOUJOURS PENSÉ QUE LE
SECRET DU BONHEUR RÉSIDAIT DANS
UNE VIE DANGEREUSE”

L’IMMINENCE DU SERVICE MILITAIRE
ET D’UNE GUERRE POSSIBLE ENGAGE
SUR LA VOIE DU MARIAGE.

BELLE LETTRE INACHEVÉE, SANS ÊTRE
INCOMPLÈTE

4 pp. in-8 (269 x 208 mm), encre bleue

Le 2 novembre 1938

Ma bien-aimée,

Je continue notre conversation. Ce dialogue ne doit pas finir : l’absence et la présence ne se relaient pas. Je vous aime et vous vivez en moi. Ma petite chérie que peut nous faire une séparation ? Peut-être pleurer, certainement souffrir. Mais **quelle heureuse souffrance puisqu’elle naît de notre amour.**

Je sais que ce soir et tous les soirs qui passeront où je ne retrouverai pas votre visage contre le mien, j’en serai déchiré, désespéré comme celui qui, faible déjà, perd son appui le plus aimé. Je sais que, cette nuit et les jours et les nuits qui suivront, pèsera en moi cette peine très lourde de ne plus vous entendre, ni vous parler, ni vous toucher. **Ma pêche bien-aimée, je n’aurais pas dû vous goûter si je n’avais pas voulu souffrir. Mais je préfère souffrir, et vous aimer.**

Chaque seconde des moments vécus ensemble depuis le huit octobre a été pour moi d’un grand prix. J’ai eu peur des trois mois de vacances : comment l’épreuve tournerait-elle ? Et puis, je vous ai reconnue toute pareille, telle que je vous ai aimée il y a déjà bien longtemps, telle que je vous espérais.

Et maintenant, en plus de la promesse, nous avons la certitude. Je vous ai promis, ma fiancée très chérie, de venir un jour vous chercher. **Je sais maintenant que vous serez ma femme.** Avant l’épreuve, je pouvais parfois trembler devant l’avenir. Après elle, je sais que l’avenir, au prix peut-être d’efforts difficiles, doit nous appartenir. Je vous dis cela à la veille d’une nouvelle séparation. Mais avec cette fois la certitude de notre force.

Notre amour ne doit pas être une faiblesse mais une force. Il a pu être une faiblesse, une crainte incessante tant que nous luttons pour lui chacun de notre côté. Jusqu’au jour où je vous ai avoué que je vous aimais, nous avons le droit de trembler : qu’adviendrait-il de cette aventure rêvée, mais seulement rêvée ? Jusqu’au dernier jour de notre grande séparation,

nous avons le droit de craindre : qu’adviendrait-il de cette aventure où déjà nos cœurs avaient connu les mêmes joies et les mêmes chagrins ?

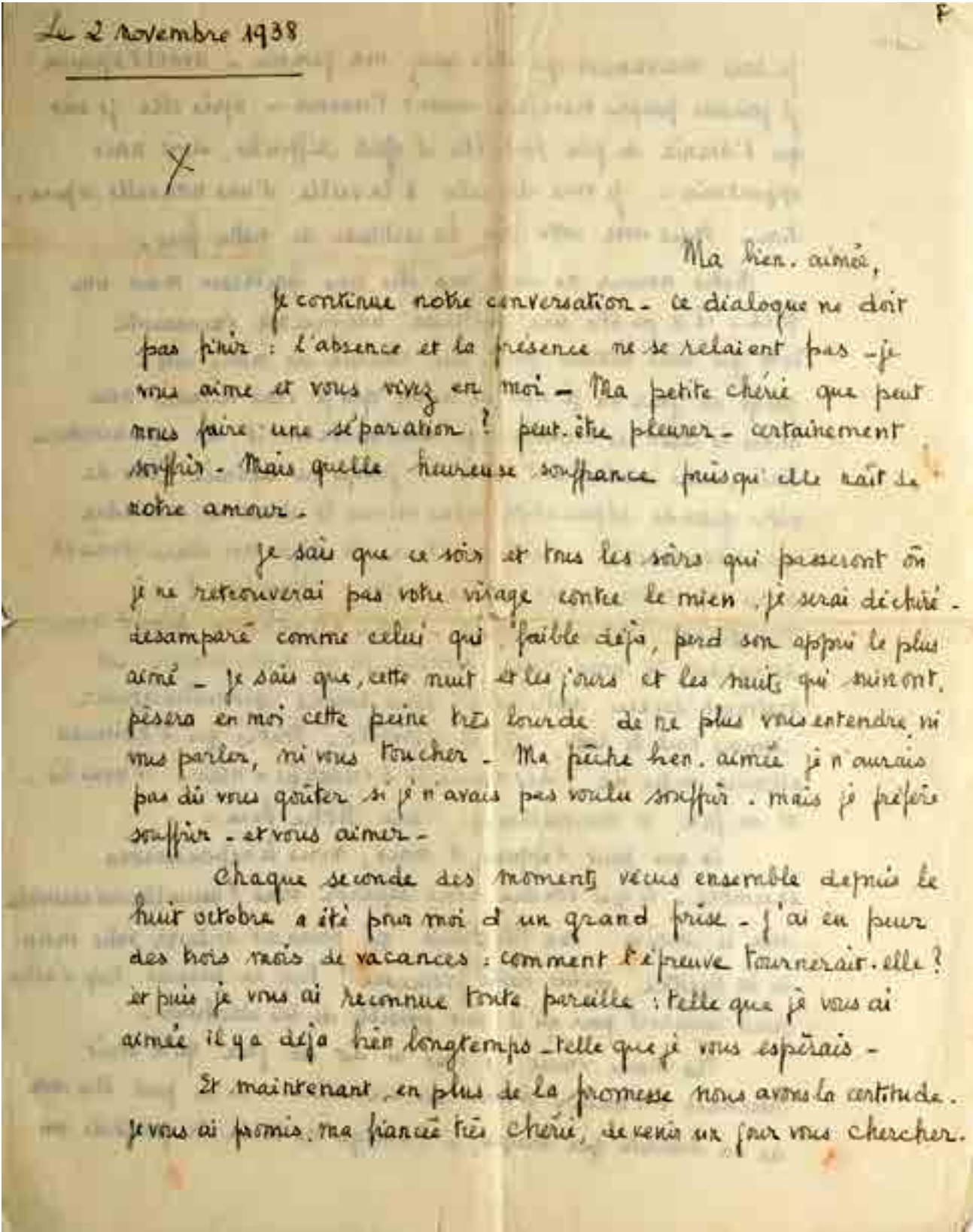
Maintenant tout est changé. **Nous n’en sommes plus à nous demander si nous nous aimons, ou si notre amour est vraiment devenu notre vie, nous savons que notre amour domine tout le reste, et seul, compte.** Tout ce qui l’abîmera, abîmera notre vie ; désormais, il s’identifie à nous. Il nous lie, et sa force, si merveilleuse, sera notre force.

Ce qui peut s’opposer à nous, nous le repousserons ensemble. Ce qui voudra nous séparer, nous l’accueillerons ensemble avec le sourire : ma très chérie qui pourrait enlever votre main de la mienne, délier notre promesse ! Trop de pensées, trop d’actes nous unissent pour qu’il soit possible de les déchirer.

Ma Marie-Louise, je vous ai dit un jour qu’il était nécessaire à l’amour d’avoir ses souvenirs. On ne peut être sûr de sa solidité que lorsque, à l’image de la vie, il possède un passé, un présent, un avenir. Ce passé nous l’avons : il est fait d’incertitudes, de difficultés mais aussi de bien des joies. Tant de détails délicieux. Et puis cette révélation si émouvante dont, quoi qu’il arrive, notre vie sera toute imprégnée. Le présent nous offre aujourd’hui une occasion de peine, et de courage ; acceptons le défi. Notre amour ne doit pas créer en nous l’illusion d’une vie facile et agréable. Il doit précieusement être notre arme essentielle devant la réalité. Alors, supportons chaque épreuve avec sang-froid. Rien ne pourra détruire ou diminuer ce bonheur de fond que vous m’avez donné en me donnant votre amour. Ma chérie, c’est maintenant sur vous que je m’appuie. Les souffrances ne seront pas de vraies souffrances tant que nous les supporterons *ensemble*, tant qu’elles ne naîtront pas de l’un de nous deux, et contre l’autre.

Quant à l’avenir de notre amour, ma toute petite fille chérie, je ne puis l’envisager sans être effrayé des possibilités de bonheur qu’il nous présente. Cet avenir à deux, vous, ma fiancée trop aimée, et moi, comme il nous faut le méditer, le préparer, le construire avec délicatesse !

J’ai toujours été frappé par le visage de tous ces gens que l’on rencontre chez soi, ou dans la rue, dans toute circonstance, et par le manque d’expression de leur regard. Ces hommes et ces femmes sont-ils absorbés par une contemplation intérieure ? Aiment-ils ? Souffrent-ils ? Je ne sais d’eux que ces visages rongés, marqués au fer des jours ou bouffis de boursouflures que l’on crèverait d’un coup d’épingle. Leur âme est-elle à cette image ? Ou n’est-ce pas la fuite de l’âme qui a laissé ces mornes sillons, ces chairs gonflées ? À vrai dire, je ne les plains que par sentiments de l’espèce. Je leur en veux de leur avilissement, de leurs bonheurs manqués, de leurs malheurs médiocres. Je hais ces piètres joies qui les ont ainsi tavelés, ces peines qui les ont ravagés. **Et je les hais, peut-être, parce que je surprends en moi cette peur de leur ressembler.**



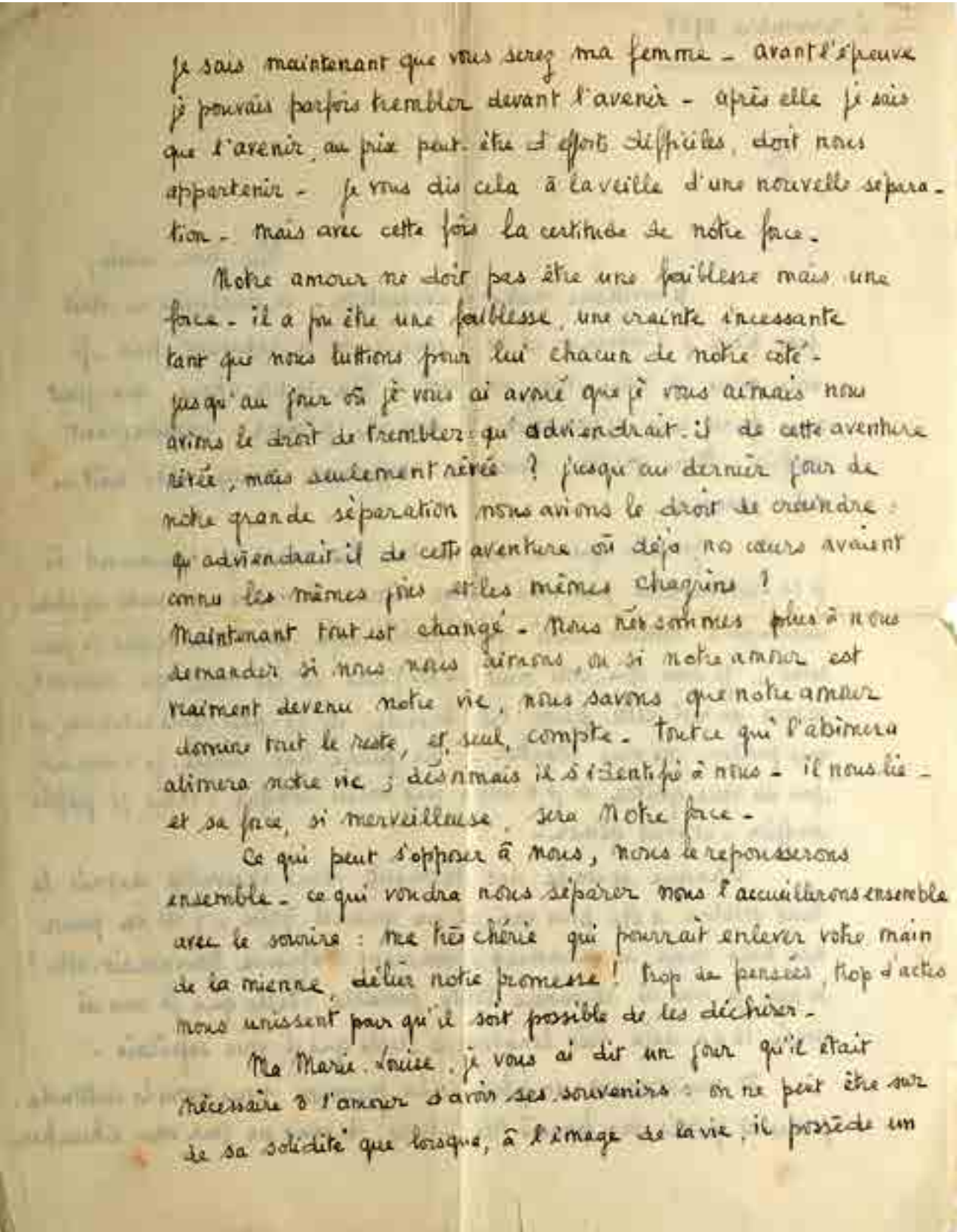
Marie-Louise chérie, je vous ai souvent entretenue de cette inquiétude, et de ma volonté de réaliser avec vous le maximum de beauté, dans tous les domaines. **J'ai toujours pensé que le secret du bonheur résidait dans une vie dangereuse.** Un jour vous m'avez dit que l'absolu n'existe pas, parce qu'irréalisable. Mais, ma chérie, n'est-il pas réalisé par le seul fait qu'on croit en lui. **La vie dangereuse c'est cette poursuite de l'absolu. Je ne crois pas le bonheur possible s'il est limité : la limite obtenue est toujours au-dessous de la limite rêvée.** De nature, je déteste le statique. Qui s'installe et ne bouge plus se condamne à mort, car la vie commande le mouvement, le progrès, la marche. Cette marche qui ne se justifie que si elle ne cesse pas.

Tant de mariages ne réussissent pas parce qu'ils équivalent à une installation. On dépose toute ambition, on place l'amour dans un domaine purement matériel, où il a sa place, mais qui ne lui suffit pas. L'amour devient une perpétuelle répétition, dont évidemment on se lasse. Et tout rate. **Aussi devons-nous faire de notre vie une ascension dont nous ne pourrions pas atteindre le but : si ce but était accessible, comment vivre après lui ?** Le but de tant d'êtres est seulement physique : ils échouent. Ceux qui désireraient un but seulement intellectuel ou moral échoueraient (sauf vocation religieuse, et encore on en revient à l'amour). Nous unissons ces trois domaines. Et ma chérie, quelle merveille, si nous réussissons par notre amour ("sans limites", j'ai aimé cette lettre où vous me l'avez écrit) à ne pas nous arrêter en chemin.

Plis marqués

Lettre inachevée, mais pas incomplète. François Mitterrand l'explique dans sa lettre suivante, du 4 novembre 1938.

500 - 800 €



Période 2

Le service militaire

4 novembre 1938 - 8 août 1939

38. MITTERRAND, François

*Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise
Terrasse, dite Catherine Langeais*
Fort d’Ivry, 4 novembre 1938

DÉBUT DU SERVICE MILITAIRE :
FRANÇOIS MITTERRAND EST
INCORPORÉ AU 23E RÉGIMENT
D’INFANTERIE COLONIALE SOUS
LE DRAPEAU DUQUEL IL FERA LA
CAMPAGNE DE FRANCE.

CETTE PREMIÈRE LETTRE ÉCRITE
DEPUIS LE FORT D’IVRY CONFIRME
QUE LA LETTRE PRÉCÉDENTE EST
INACHEVÉE ET NON INCOMPLÈTE

2 pp. in-8 (268 x 205 mm), encre bleue, papier quadrillé

Le 4 novembre 1938

Ma Marie-Louise très chérie, sur un papier aimablement prêté par un de mes nouveaux collègues (déjà en veine de confessions) (et mon papier gît au fond de ma valise : difficultés pour l’extraire !), je vous écris. De Lourcine, on m’envoie à Ivry où je resterai sans doute quelques jours (peut-être même définitivement), et je profite de l’intervalle que me procure ce changement de direction pour vous donner mon adresse : *M. F. M. soldat au 23ème d’Infanterie coloniale. Fort d’Ivry. Ivry (Seine)*. Mettez faire suivre. Je vous donnerai plus tard une adresse plus précise (n° matricule, compagnie etc.) mais, de toutes façons, j’aurai vos lettres rapidement (je vous préviendrai de leur arrivée). Demain peut-être, certainement d’ici le dernier courrier de dimanche, je reprendrai cette correspondance.

Ma bien-aimée, je suis encore dans l’atmosphère de votre présence. Tout à l’heure, je vous tenais contre moi, et je pouvais vous dire mon amour, et je vous savais toute à moi. Maintenant, je sens la peine monter un peu en moi de vous savoir loin. Mais j’ai une confiance totale en vous, et je vous aime tellement que l’absence pourrait être bien plus longue, je vous aimerais tout autant. Ma toute petite fille très chérie, merci de votre lettre : je viens de la lire. **Celle que je vous ai donnée ce soir n’a pas de fin. Elle résume ce que je vous ai dit jeudi.** Elle ne dit pas assez que je vous aime. Celle-ci contient en chaque mot beaucoup d’Amour. Vous le comprendrez en pensant à ces moments si merveilleux vécus ces dernières semaines.

Inutile de revenir sur nos promesses : elles valent pour toute la vie. J’attendrai avec beaucoup d’impatience vos lettres et les témoignages de votre amour.

Ma Marie-Louise que j’adore, ma pensée vit avec vous. Que passe vite cet “ennui” qui peut être [mot manquant] courte durée. Et nous nous retrouverons tels que nous étions il n’y a qu’un instant.

Ma fiancée tant chérie que j’aime

François

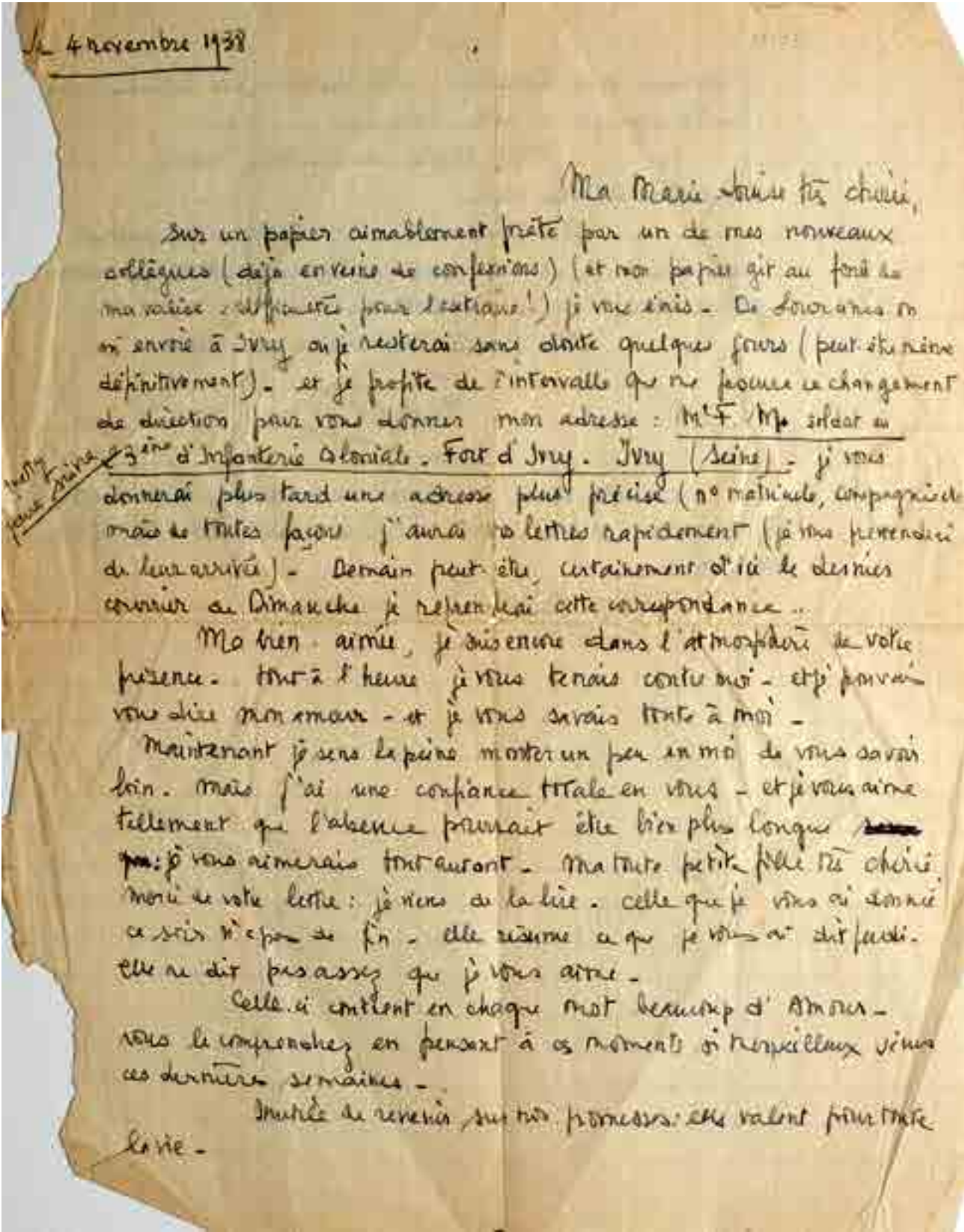
Peut-être serai-je relâché au moins qqs heures le 11 ou 12 novembre. Si oui, je vous l’écrirai : nous ferons tout pour nous voir.

Ma très chérie, je vous aime.

F.

Manques de papier aux marges avec atteinte au texte

300 - 500 €



39. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 5 novembre 1938

“JE VIS DANS UNE FÉERIE À REBOURS OÙ SE MÈLENT LE GROTESQUE, LA SOTTISE, LA PARESSE ET L’ENNUI... AVEC MOI, BEAUCOUP DE PAYSANS LIMOUSINS, DES TROGNS SANS LIGNES, UN ACCENT PICARESQUE, D’UNE JOVIALITÉ CAFARDEUSE. ”

2 pp. in-8 (268 x 206 mm), encre bleue

Ma toute petite Marie-Louise très chérie,

Je ne vous écrirai sans doute aujourd’hui qu’une chose sensée (l’est-elle ?) : je vous aime. **Depuis ce matin, je vis dans une féerie à rebours où se mêlent le grotesque, la sottise, la paresse et l’ennui.** Arrivé hier soir à Ivry vers 20 heures, j’ai dîné vers 22h, couché vers 22h30, entre deux couvertures, sur un lit de hasard, je n’ai eu que (!) la ressource de rêver à vous pendant de longs instants. **Avec moi, beaucoup de paysans limousins, des trognes sans lignes, un accent picaresque, d’une jovialité cafardeuse.** Ce matin, lever vers 6h30. Puis, attente jusque vers midi pour une visite médicale où l’on me reconnut sans tares ! **Flanqué d’un instituteur, d’un coiffeur et d’un dessinateur, j’ai vaqué, l’esprit lointain, à mille occupations sans intérêt.** J’avoue que deux années m’ef-fraient... il doit être difficile de conserver une mentalité droite et sans trop de poussière et de callosités ! À l’image de nos mains déjà sales, de nos corps engoncés dans des vêtements encore raides, nos esprits pourront-ils éviter cette ambiance lourde ?

Ma bien-aimée, comme j’aurai besoin de vous ! Comme je désire votre présence (bien loin d’ici !) **comme je vous attends ma délicieuse**, ma fiancée chérie ! Dites-moi vite que vous m’aimez : ma petite fille, les “grands garçons” se sentent parfois bien petits loin de vous ! Depuis le début de ma lettre, j’ai été interrompu deux fois : pour l’instant, autour de moi, mes collègues de chambrée discutent ! Et quelle discussion !

Heureusement, ma très chérie, que je vous ai ! Ce “bien le plus précieux”, je ne le vendrai pour rien ! Je pense à ces dernières journées, à cette soirée de jeudi où s’est bâti *définitivement* notre avenir à tous les deux, où vous m’avez donné tant d’amour. Et maintenant, “l’ennui” est arrivé, le premier de ceux que nous aurons à supporter *ensemble*, le début réel de *notre vie commune déjà* par la pensée et la volonté et par tant de souvenirs si doux. Ma toute petite fille tant chérie, ce soir peut-être êtes-vous partie pour Valmondois. Pensez-vous à moi ? Et si vous êtes à Paris, sentez-vous un peu le poids de notre séparation ? Moi, j’en souffre uniquement à cause de vous. Et pour vous en punir, je vous donnerai encore plus d’amour.

Excusez, ma chérie, cette lettre hâtive : les circonstances sont déplora-bles. Si vous saviez mon impatience d’avoir *vite, vite, vite* un signe de vie venant de vous, et me disant tout ce que j’espère tellement. Je vous dirai quand je compte sortir pour la première fois dans une prochaine lettre (lettres qui arriveront selon le programme, et peut-être plus).

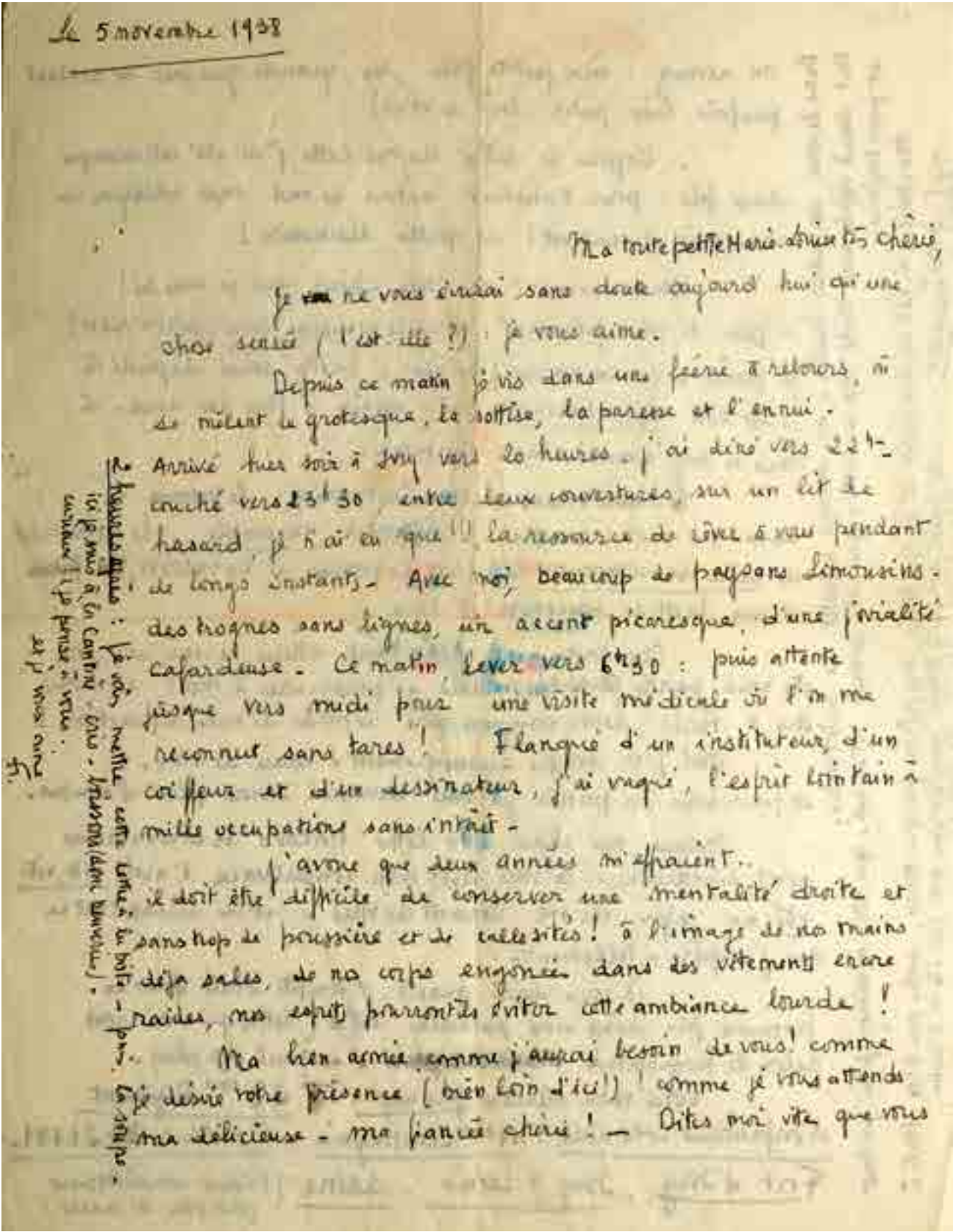
Voici mon adresse précise : 23e Régiment d’Infanterie Coloniale. 11e Compagnie. No matricule 21181. Fort d’Ivry. Ivry s/Seine. Seine (l’écrire complètement pour plus de sûreté).

Dans la cour, des ordres hurlés. Une sonnerie retentit. La nuit tombe. Tout serait infiniment triste si je ne savais que votre pensée vit en moi, que vous m’aimez plus que tout et pour toujours. Ma chérie, j’ai hâte de vous revoir et de vous tenir, ma pêche presque mûre, entre mes bras, toute à moi. Je vous adore.

François

(Le courrier doit partir de Paris avant 20h sans doute pour être ici le ma-tin. Renseignez-vous bien vite, ma chérie).

400 - 600 €



40. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 8 novembre 1938

LE SERVICE MILITAIRE À IVRY : FRANÇOIS MITTERRAND BALAIE LES COULOIRS

3 pp. in-8 (269 x 209mm), encre bleue

Le 8 novembre 1938

Ma chérie,

Au-dessus des tracas et des amusements de cette “douce vie” émerge un souvenir encore récent, puisqu’il ne date que d’hier, et merveilleux. Vous savez lequel. Avec quelle joie je vous ai vue ! Ma chérie, savez-vous que je vous aime ? Je crois vous l’avoir déjà dit. À vrai dire, est-ce le résultat d’une indigence intellectuelle que j’espère momentanée ? Mais je ne pense plus qu’à vous ! Ma chérie, j’ai envie de rire ce soir. Tout est drôle et grotesque ! Je vous raconterai des histoires invraisemblables de balourdises entendues depuis quatre jours.

Pour l’instant, je suis dans ma chambrée. Tous discutent : leur sujet sont peu variés. Aussi, je pense à vous et je pense que je vous aime. **Ce matin, j’ai balayé les couloirs du 3e étage de notre caserne. Vous pouvez m’imaginer en bourgeron, avec un balai et un arrosoir. Le calot sur la nuque et le nez pas assez gros pour loger la poussière qui montait en nuages vers lui.** Ce soir encore, je ne puis vous écrire que brièvement. **J’ai à coudre des chiffons marqués sur tous les effets de ma literie. Puis à cirer mon bout de chambre !** Mais bientôt toutes ces corvées initiales seront faites et je pourrai converser largement avec vous. Ma Marie-Louise, comme j’ai hâte de vous revoir ! (Même étant en uniforme !). Comme **vous êtes mon refuge contre cette vulgarité dans laquelle je vis** ! Comme je suis heureux de rêver à vous et de penser qu’un jour viendra où plus jamais nous ne nous quitterons.

Votre lettre que j’espère recevoir demain (je suppose que vous n’avez pas eu le temps hier soir de m’écrire) me fixera sur votre programme de cette fin de semaine. Si vous ne me décommandez pas, je serai en principe au même endroit que d’habitude *demain soir*. Attendez-moi de 18h à 18h15. Je compte fermement vous voir en tous cas *vendredi soir*. Même heure, même endroit. De même pour *samedi* (je ne parle pas de *jeudi* : vous serez sans doute à Valmondois. En cas contraire, écrivez-moi demain mercredi de façon à ce que je sache après demain matin).

Ma très chérie, je vous dis bien peu de choses intéressantes. Je vous assure pourtant que je suis fort peu “marqué” par l’ambiance qui est essentiellement inintéressante ! (Et encore : on retire un profit de tout ce que l’on apprend à connaître). Durant cette journée, j’ai mené une vie militaire exemplaire : pas d’entorses au règlement ! Hier soir, j’ai passé la porte en rentrant, sans ennuis. Vous me portez chance ! Et puis j’aurais pu récolter n’importe quoi : tout m’aurait été égal tant j’étais heureux de vous avoir retrouvée, ma fiancée bien-aimée. Comme nous le disions : tout continue. Chaque jour me rapproche du moment où j’irai vous chercher pour ne plus vous lâcher. On peut bien tout supporter, puisque le temps passe.

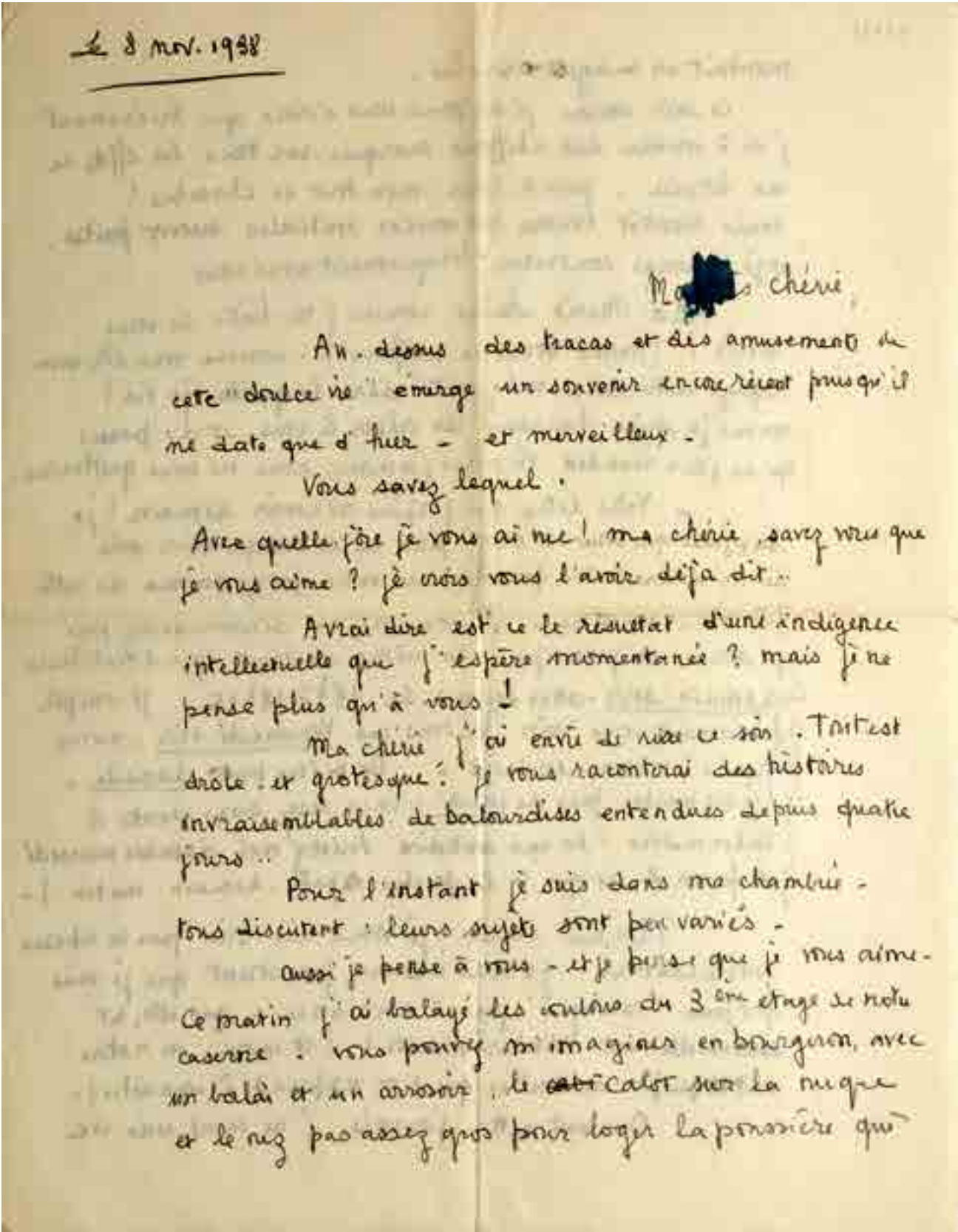
Ma chérie, je vais vous quitter. Pas pour longtemps : je vous verrai très bientôt (je sais que vous ferez cela) et je compte recevoir une correspondance selon le programme (pensez, à Valmondois, que les lettres mettront plus longtemps à arriver). Je termine cette lettre mal écrite. Peu importe. Elle vous donnera le témoignage de mon amour qui éprouverait beaucoup de difficultés pour diminuer ! Ce qui est votre faute, ma toute petite fille que j’aime.

François

J’ai reçu ce matin la lettre et le mandat que j’attendais ! J’ai des remords pour notre longue marche d’hier... Mais ce sont des remords hypocrites ! Ma chérie, je pense à vous et je vous aime.

Tache d'encre

500 - 800 €



41. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 10 novembre 1938

FORMIDABLE LETTRE DÉCRIVANT, NON SANS HUMOUR, LA VIE DE CASERNE... “MAIS DERRIÈRE LE DÉCOR... VOUS TROUVEZ UN ESPRIT QUI PERCE LE BROUILLARD”.

RENCONTRE AVEC DES CAMARADES VENANT D’HORIZONS DIVERS DONT CERTAINEMENT “L’ORANIEN” GEORGES DAYAN.

FRANÇOIS DALLE PORTE LES LETTRES DE FRANÇOIS MITTERRAND À CATHERINE LANGEAIS

4 pp. in-8 (269 x 209mm), encre bleue

Le 10 novembre 1938

Ma très, très chérie,

Comment vous raconter la journée ? Décor : cour de caserne ; bâtiments uniformes ; commandements ; pas scandé ; et par dessus le marché, une solide fatigue, les jambes prises par de tenaces courbatures, la tête envahie par un brouillard épais, tout le corps ballotant au gré des ordres et des repos. Ce soir, comme par hasard, corvée : transport des plats à l’heure de la soupe ! ; **astiquage du plancher : quel travail !** **Les doigts gluants, collés les uns aux autres par l’encaustique, je suis allé tailler mon pain pour dîner !** Ça va m’habituer à des mœurs policées... Qu’en diriez-vous, chérie ? Je taillerai mes aliments à l’aide d’un couteau mastoc sorti des fins fonds de ma poche. J’essuierai ma fourchette avec de la mie de pain rougie par le vin répandu sans parcimonie sur la table. Et je me servirai de chiffons récoltés au hasard pour essuyer les moustaches poussées après une lampée de café-chicorée ou de gros rouge...

Mais derrière le décor : fond de l’intrigue. **Alors vous trouvez un esprit qui perce le brouillard** et qui cherche une image très chère. Et c’est ainsi que, à tout moment, je vous rejoins, je reconstitue des moments vécus avec vous, je recrée ce qui fut réellement pour moi le bonheur, que je me promets de retrouver. Ma Marie-Louise bien-aimée, pendant qu’à Valmondois vous recevez sans doute des amis charmants, je pense à vous. Trois “coloniaux” (des anciens) dans la chambrée (“je me suis envoyé moi de ces rhums”... “jamais n’a été plus saoul que moi”... les “marsouins” ça tire la baïonnette et ça crève le ventre des pékinois biffins”... et tout, et tout !). **Il est certain qu’ici, il y a des durs !** Oraniens, Sénégalais, Laotiens, Cochinchinois, Bantous, Malgaches gîtent dans tous les coins. Ils sont braves, sympathiques, pas tendres. Je m’entends fort bien avec eux. Il s’agit de savoir vivre avec franchise, avec une certaine brutalité ; et de traiter un homme comme une bête en l’estimant comme un homme. Pour moi : utile expérience et surprenante.

Il m’arrive de me révolter intérieurement, mais je tiens le coup. Je veux être aussi bien le premier à frotter le plancher, à manger avec mes doigts, qu’à défiler sans faute, à sauter le mur en dépit des ordres, et à demeurer respecté de ceux que la loi m’oblige à côtoyer pendant deux années.

Ma toute petite fiancée que j’aime, le temps passe et je dois me dépêcher car l’heure du coucher approche. Je vous dis que je vous adore, que vous occupez toutes mes pensées, que je suis heureux de la certitude que vous me donnez en m’accordant votre amour. Si je ne vous avais pas, je n’aurais rien. Mais vous êtes à moi et je suis plus riche que tout autre. Parce que je vous aime et que vous m’aimez. Quand vous verrai-je ? Demain *vendredi* : soyez en effet à l’endroit fixé à partir de 17h45 jusqu’à 18h15. Sauf empêchement insurmontable (toujours possible : garde de nuit, piquet, contre-appel, revue etc.), j’y serai. Je descendrai au métro Raspail. J’espère n’avoir pas de retard. Mais si vous ne me voyez pas, ne vous inquiétez pas : ma volonté n’est malheureusement pas seule en cause. *Samedi*, je compte sortir à la même heure et être à l’heure dite (18h-18h15) au même endroit (tjs sauf empêchement : cela m’ennuie de vous donner de ces rendez-vous incertains. Ma petite chérie, vous savez bien que je ferai *tout* mon possible pour vous voir et revivre notre bonheur). Si par hasard j’étais libre toute la journée de *dimanche*, je vous le dirais. Je compterais alors vous voir.

Sans doute écrirai-je demain à mon ami F[rançois] Dalle pour qu’il vous donne un mot samedi à 11 heures (au cas où je ne vous rejoins pas demain). Ma très chérie, je compte absolument sur vous aux heures dites : je vous dis donc, à *demain*, vers 18h. Ma bien-aimée, comme je vous aime. Ces deux années qui nous attendent seront peut-être hachées d’absences, mais quand je pense à ce que sera notre avenir commun, j’ai peine à imaginer notre joie : jamais rien ne s’est levé entre nous. Quel différent pourrait être plus fort que notre amour ? J’espère que votre mère va mieux. Je l’ai vue dans des circonstances plutôt curieuses ! Elle a été fort accueillante pour moi. Et si je prie pour elle, ce n’est pas seulement en raison de vous.

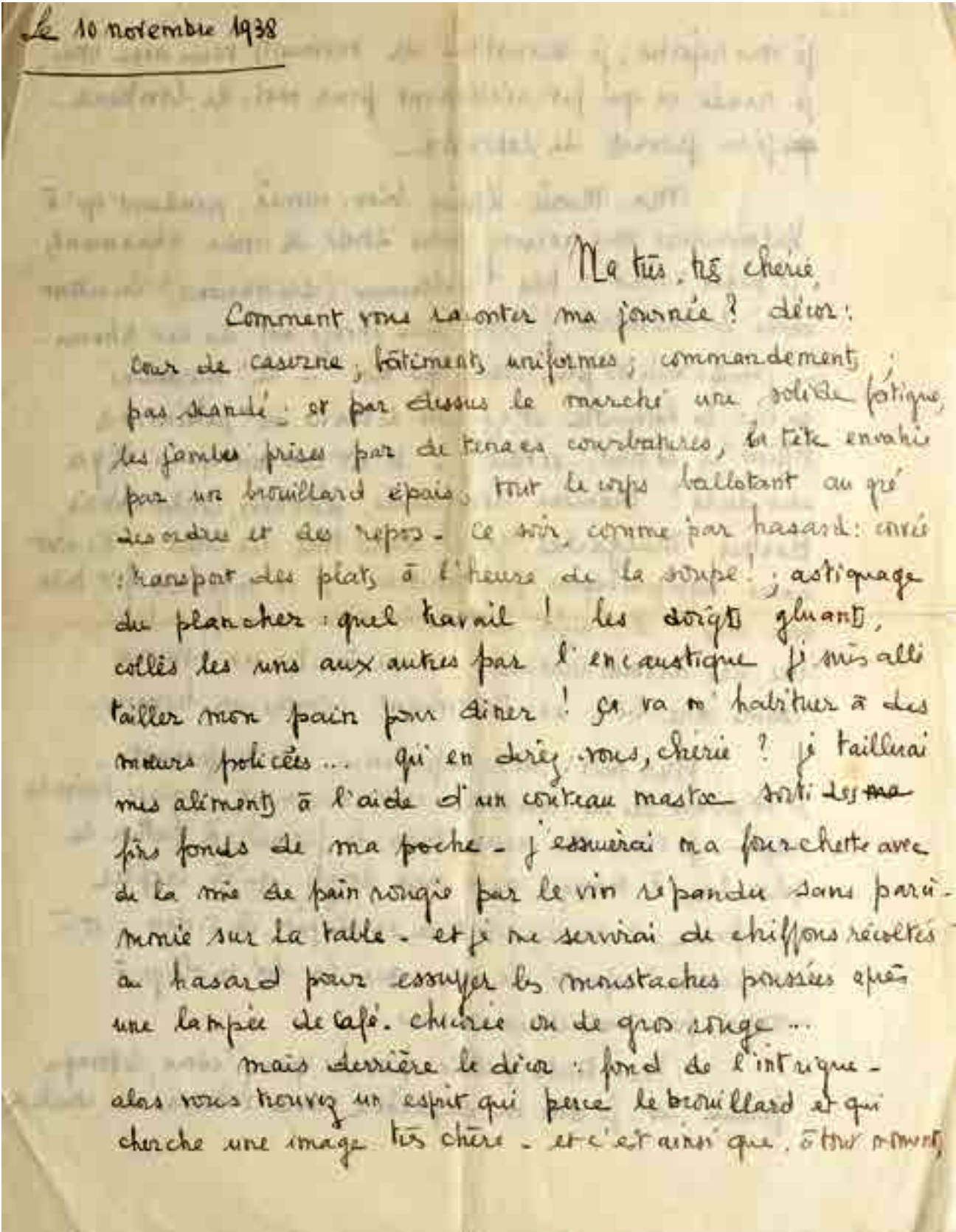
Ma toute petite fille bonsoir. Demain matin j’espère bien que le sergent de semaine me donnera une lettre portant votre écriture... (j’ai reçu hier vos trois lettres ! Merci). Et maintenant, je vais porter cette lettre à la boîte, et puis m’endormir en pensant à vous, et m’éveiller en votre compagnie. Comme il en sera toujours.

Ma chérie, bonne nuit. Je vous aime.

François

Le 23e régiment d’infanterie coloniale fut dissous en 1940. Il sera renommé 23e régiment d’infanterie de marine en 1958. L’appellation “marsouin” était réservée à ces troupes de l’infanterie coloniale ; on l’a retrouve encore aujourd’hui dans l’infanterie de marine.

500 - 800 €



42. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 14 novembre 1938

“NOUS SOMMES DISPOSÉS À ATTENDRE AUTANT QU’IL LE FAUDRA. MAIS PAS POUR RIEN : POUR NOUS MARIER”.

“QUI POURRAIT VOUS EMPÊCHER D’AVOIR DÉJÀ CONNU LA CERTITUDE QUE LA VIE SE JOUE EN UNE FOIS ?”

4 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre bleue

Le 14 novembre 1938,

Ma très chérie,

Tout ce jour j’ai pensé à vous avec une intensité particulière. Hier, nous avons passé des moments bien doux, et j’ai senti la force de notre amour. Il faut que *notre* vie soit ainsi faite d’un accord total. Ma chérie, je vous ai dit ma confiance en vous, ma certitude en face de l’avenir : tant que nous saurons vivre des minutes aussi pleines d’amour, aussi calmes, aussi belles, aussi sûres, que celles de cette soirée nous aurons le droit de croire en notre amour. Comment pourrions-nous tromper le bonheur que nous avons déjà connu l’un par l’autre ? Décevoir la promesse qui nous lie ? Ma bien-aimée, maintenant il est trop tard. Ce qui atteint l’un frappe l’autre. Mais c’est *ensemble* que nous défendrons notre amour. Il ne s’agit plus de vivre chacun de son côté. Nous avons à lutter pour un même résultat : ce qui nous appartient, ce qui doit nous appartenir à tous les deux : notre vie commune, notre amour, notre bonheur.

Ma très chérie, vous ne pouvez imaginer la peine que j’éprouve à vous voir souffrir. Si vous saviez comme je voudrais, à votre place, avoir à souffrir à *cause de nous* !

J’ai beaucoup réfléchi, et depuis longtemps, à l’éventualité d’une opposition entre nos projets et la volonté de vos parents. J’ai apprécié la difficulté d’une solution. Il y a ce fait qu’il sera très difficile d’accorder la certitude que nous possédons et le doute de ceux qui voient de l’extérieur. À priori, et c’est bien ce qui constitue le principal ennui, le point de vue de votre mère est raisonnable sinon juste. Elle a raison de craindre pour vous qui êtes très jeune. Elle a raison de craindre pour vous, et à cause de moi qu’elle ne connaît pas. Elle a raison de craindre les promesses prématurées, de craindre les difficultés de la vie (difficultés matérielles). **Elle a donc raison de poser des objections, de vous demander de ne plus me voir et de la tenir au courant de nos sentiments.**

Je dis qu’elle a raison parce qu’il est vrai que **la vie est une terrible tueuse de sentiments vrais et profonds**. Mais je ne dis pas qu’elle pense avec justice. Parce que nous avons le droit de jouer notre vie, de tenter l’aventure. D’autant plus que nous n’avons pas agi à la légère et que déjà des obstacles, des dangers se sont élevés devant nous, que nous avons surmontés. Et surtout parce qu’**il serait criminel de nous empêcher de croire en notre amour** dans lequel nous avons mis tous nos désirs de

beauté, et de perfection et d’équilibre. Ce n’est pas parce que la vie rejette beaucoup de ceux qui s’apprêtaient à la connaître avec délices que nous devons la refuser à l’avance. Nous avons le droit, ma toute petite fille, de dire que nous nous aimons et que nous plaçons notre amour au-dessus de tout parce que nous avons suffisamment souffert par notre amour et été heureux par lui. Vous n’avez que quinze ans, mais **qui pourrait vous empêcher de souffrir et d’aimer, qui pourrait vous empêcher d’avoir aimé, d’avoir déjà connu la certitude que la vie se joue en une fois, de vous être donnée parce que vous saviez que vous aimiez ?** Ma chérie, je vous le disais hier, combien de vies ont été ratées parce qu’à l’origine il y a eu quelque chose de souillé ou de déchiré ! On ne peut répéter les mêmes mots sans hypocrisie. Et si toute une vie doit être marquée du même regret du bonheur perdu, quelle rancœur et quelle misère !

Je vous dis cela, ma bien-aimée, non pas parce que je doute de votre amour et veux le soutenir. La question n’a plus à être posée : nous nous aimons trop pour cela. Mais parce que j’éprouve violemment l’ennui de votre situation.

On peut avoir mille fois raison contre nous, on se heurtera toujours à cette évidence : que nous nous aimons, et que nous ne céderons jamais sur un seul point qui pourrait porter atteinte à cet amour. Ma Marie-Louise, ma volonté est très nette de vous aimer toute ma vie. Et se brisera tout ce qui s’opposera à cette volonté.

Ma chérie, je ne veux pas faire de l’opposition un principe ! Je vous l’écris plus haut : je trouve légitimes les raisons invoquées contre notre amour et ses possibilités de durée. Votre mère est dans son rôle en les exhibant, et je ne lui en veux pas le moins du monde : j’aurais été étonné qu’elle agisse autrement. Il est même ennuyeux qu’elle puisse croire que nous avons profité de sa maladie pour nous voir. **Nous sommes disposés à nous aimer au grand jour, et n’avons rien fait pour nous en cacher.**

Il faut donc accorder les deux points de vue, celui de la sagesse (qui peut se tromper) et celui de l’amour (qui veut espérer). Et puis, pourquoi notre amour ne serait-il pas sage ? **Nous sommes disposés à attendre autant qu’il le faudra. Mais pas pour rien : pour nous marier.** Et pour la raison bien simple : que nous nous aimons.

Tout ceci a bien l’air d’un plaidoyer ! À tort. Je vous écris cela pour mettre certaines idées au clair. Ma très chérie, je vous dirai d’ailleurs de vive voix ce qu’il nous faudra envisager pour réaliser notre but tout en faisant la part des objections nécessaires, que nous vaincrons dans la compréhension.

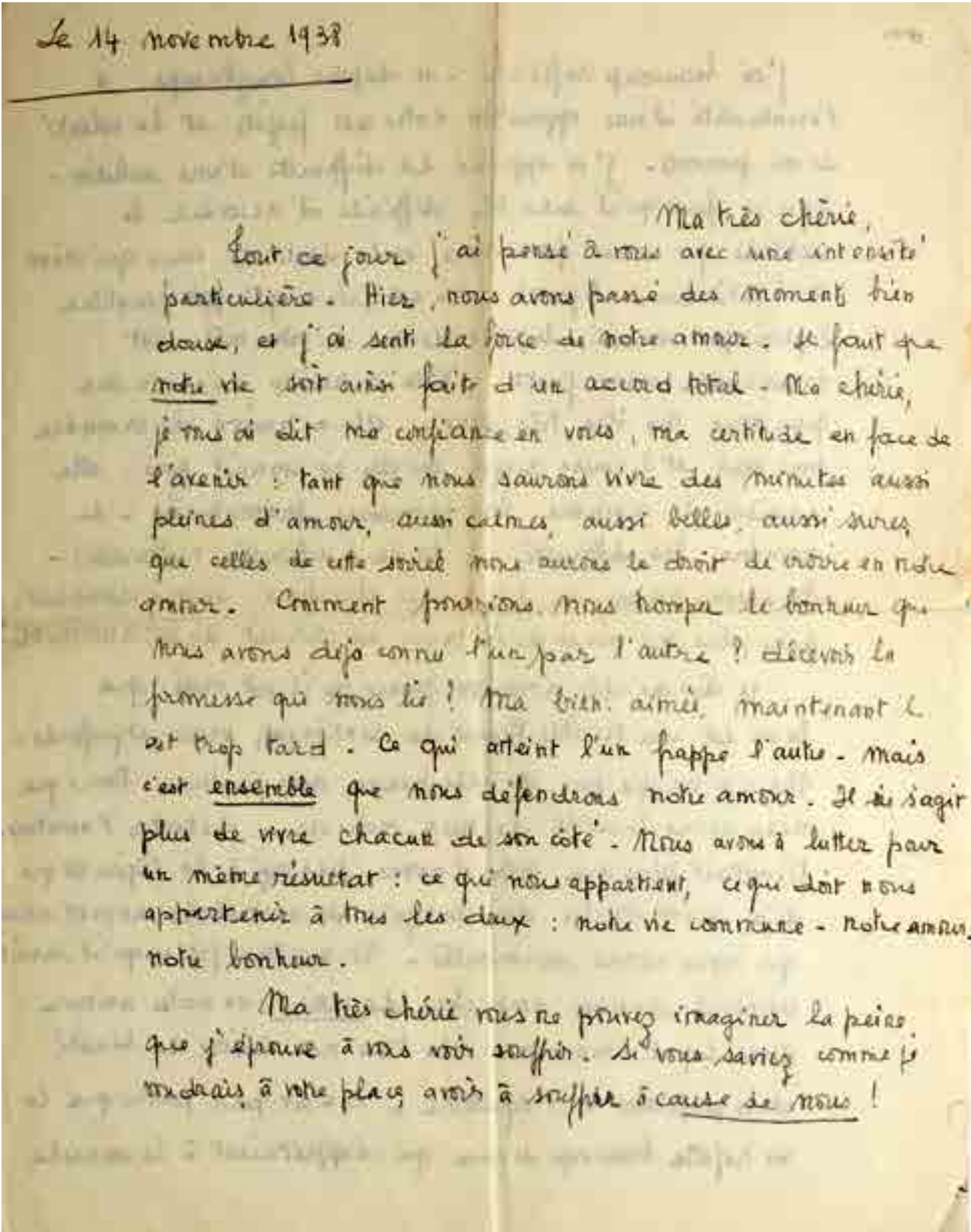
Et maintenant avant de finir je vous répète, ma fiancée bien-aimée, que je vous adore. Demain je vous verrai sans doute à *midi* et *17h*. Soyez donc P[lace] S[aint] Michel aux heures dites. Je vous donnerai une lettre.

Pendant que je vous écris les autres se couchent. Il parlent et me gênent. Mais, ma bien-aimée, je suis si heureux de penser que demain je pourrai vous dire, mon amour, que ces ennuis si minces comptent bien peu...

Ma chérie, jamais je ne vous dirai assez le bonheur que j’éprouve à savoir que vous m’aimez.

François

1.000 - 2.000 €



43. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 15 novembre 1938

“JE VOUS L’AI AVOUÉ, JE SUIS ASSEZ LUNATIQUE !”.

“VOUS SAVEZ QUE JE NE MARQUE PAS DE DÉMARCATIION ENTRE LE PRÉSENT ET LE FUTUR”

4 pp. in-8 (193 x 152 mm), encre bleue

Le 15 novembre 1938,

Ma fiancée chérie,

Pardonnez-moi si je ne suis guère bavard. Ce n’est pas que je n’aie rien à vous dire ! Mais je suis recru de fatigue en me traîne depuis ce matin. Si mon humeur externe s’en ressent, l’intérieure ne bouge pas ! Et je vous aime tout autant. Ma bien-aimée, je me fais une telle joie de vous voir ! Hier, j’étais en colère contre moi-même d’avoir accepté de ne pas vous rencontrer. Une occasion perdue me coûte trop, et **je ne suis pas disposé à renoncer à quoi que ce soit.**

Quand je ne vous dis rien et que j’arbore un air fermé, comprenez que cela ne touche en rien l’amour que j’ai pour vous. **Mais, je vous l’ai avoué, je suis assez lunatique !** Je vous rendrai la vie bien difficile ma chérie ! Et pourtant, il existe un remède : votre sourire. Je vous promets qu’avec une telle arme vous pouvez tout pour et contre moi ! Et j’espère que vous l’emploierez toujours. Ma toute petite fille que j’adore, je pense chaque jour davantage à l’avenir qu’il nous faut construire, côté matériel et côté spirituel. Et je sais que je vous aime tellement que je ne pourrai faire autrement qu’être heureux avec vous. C’est bien ennuyeux d’être ainsi condamné au bonheur !

Et puis le temps passe si vite ! Les moments que je passe près de vous, ma fiancée, sont si rapides. Mais le souvenir qu’ils laissent en moi est si tenace que l’équilibre s’établit facilement avec les moments où je souffre d’être loin de vous mais qui s’oublient si joyeusement ! Je vis déjà avec vous, en esprit, perpétuellement. Ma pensée se relie continuellement au dernier instant vécu tout contre vous, et à l’instant prochain où de nouveau je vous presserai contre moi. Ma bien-aimée, quelle somme de bonheur je vous dois ! **Vous m’avez appris à croire en tout ce que j’aime.** Mon bien le plus précieux, vous ne pouvez imaginer l’acharnement, la patience et la volonté que je mettrai à vous garder bien à moi. Je ne pourrais créer en esprit une vie où vous n’auriez pas la première place, et même toute la place, sans effroi ! Aussi ma force est grande maintenant que je suis sûr de vous avoir à moi, d’éprouver les mêmes joies et les mêmes peines que vous. Ma Marie-Louise, je vous promets que jamais vous n’aurez à regretter votre parole et votre don. Nous devons à nous deux vivre en beauté. **Vous savez que je ne trace pas de démarcation**

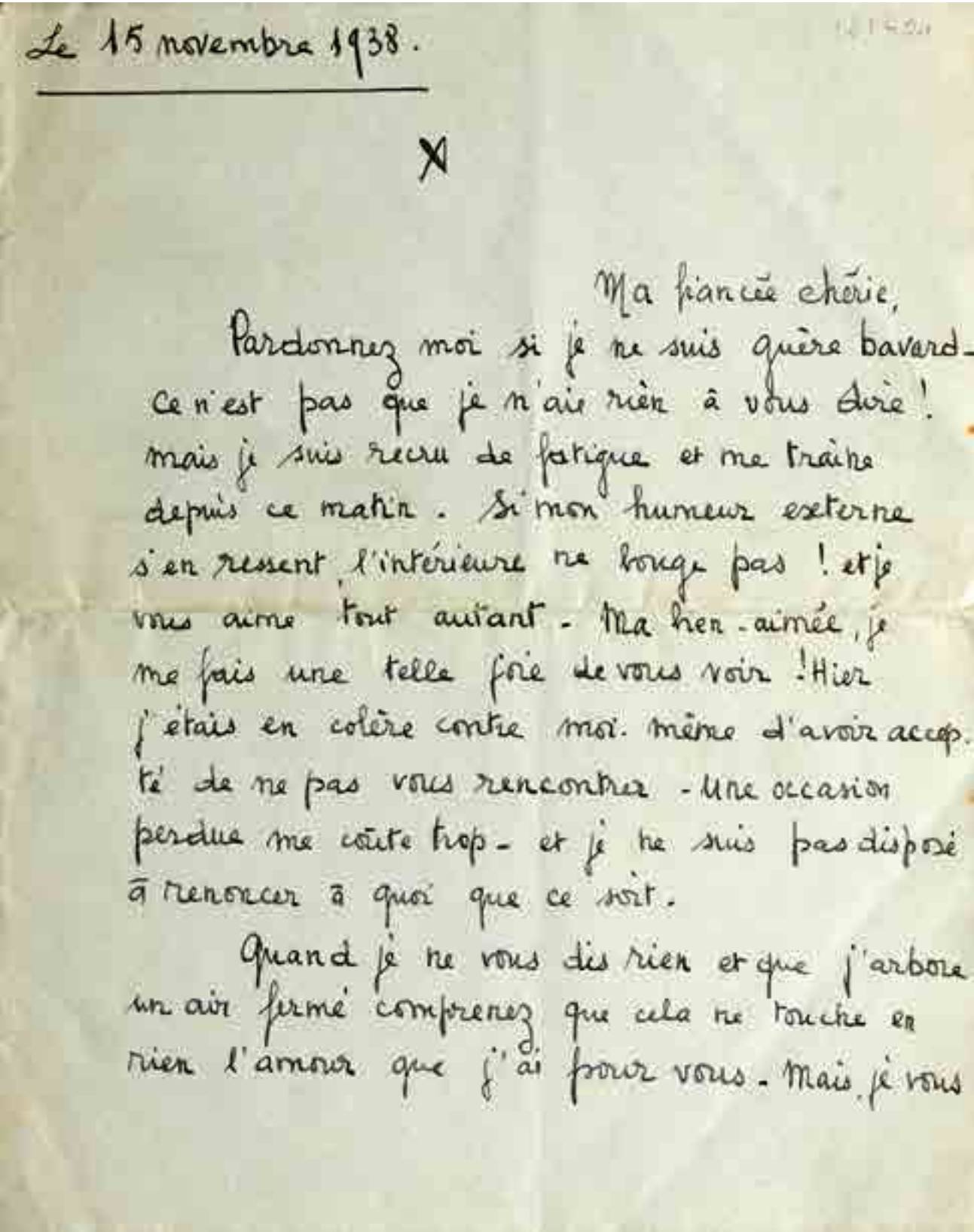
entre le présent et le futur. Quand vous serez ma femme, tout ne sera pas fini. Il nous faudra encore goûter la vie telle qu’elle est : elle, qui ne s’arrête pas. Mais, vous et moi, comment pourrions-nous cesser de nous aimer, et de vivre l’un pour l’autre ?

Ma chérie, tout à l’heure, je vais vous retrouver, et j’attends ce moment avec impatience. Ah ! Les mots ne suffisent pas à exprimer le besoin que j’ai de vous, le désir que j’ai de reconnaître ma pêche presque mûre ! Quand vous aurez lu cette lettre, vous penserez au moins une minute à moi et vous me répondrez. J’attendrai demain cette réponse. Vous m’y écrierez que vous m’aimez. Et puis, quoiqu’il arrive, sachez que **notre amour est indestructible. Les liens sont noués : aucune main ne peut les séparer.**

Nous accepterons tout ennui avec le sourire, certains que nous sommes de nous. Une seule fausse note eut peut-être suffi à détruire notre amour, mais elle n’existe pas. Et c’est pourquoi je puis vous dire que je vous adore pour chaque jour de toute notre vie.

François

500 - 800 €



44. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 16 novembre 1938

LA PERMISSION DU MERCREDI SOIR :
“PRENDRE LE GOÛT DE VOTRE VIE”.

PREMIÈRE APPARITION DU
TUTOIEMENT

2 pp. in-8 (269 x 209mm), encre bleue

Ma bien aimée,

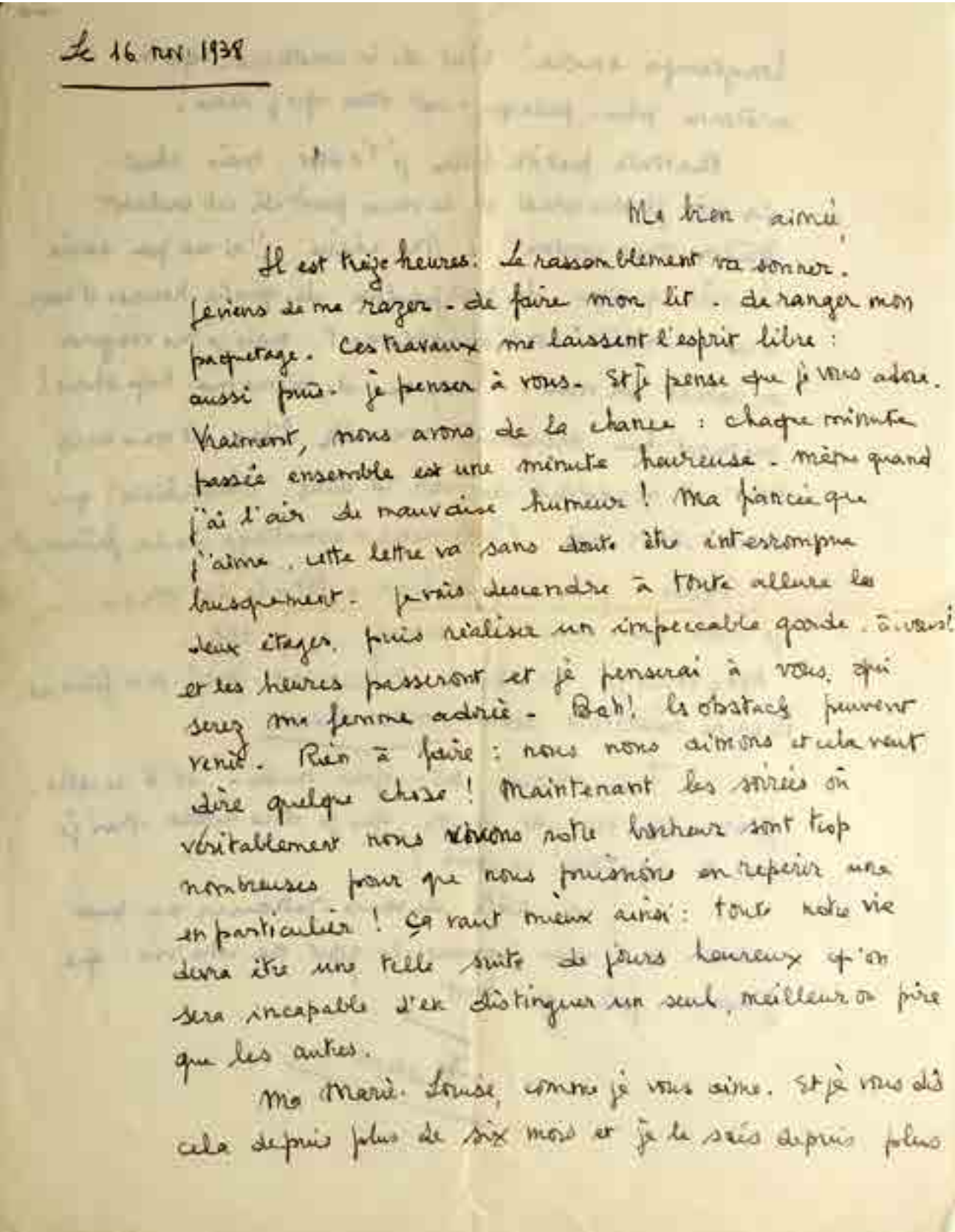
Il est treize heures. Le rassemblement va sonner. Je viens de me raser, de faire mon lit, de ranger mon paquetage. Ces travaux me laissent l’esprit libre : aussi, puis-je penser à vous. Et je pense que je vous adore. Vraiment, nous avons de la chance : chaque minute passée ensemble est une minute heureuse. Même quand j’ai l’air de mauvaise humeur ! Ma fiancée que j’aime, cette lettre va sans doute être interrompue brusquement. Je vais descendre à toute allure les deux étages, puis réaliser un impeccable garde-à-vous ! Et les heures passeront et je penserai à vous qui serez ma femme adorée. Bah ! Les obstacles peuvent venir. Rien à faire : nous nous aimons et cela veut dire quelque chose ! Maintenant, les soirées où véritablement nous vivons notre bonheur sont trop nombreuses pour que nous puissions en repérer une en particulier ! Ça vaut mieux ainsi : toute notre vie devra être une telle suite de jours heureux qu’on sera incapable d’en distinguer un seul, meilleur ou pire que les autres.

Ma Marie-Louise chérie, comme je vous aime. Et je vous dis cela depuis plus de six mois et je le sais depuis plus longtemps encore ! C’est de la constance - qui ne m’étonne plus - puisque c’est vous que j’aime ! **Ma toute petite fille, je t’adore, mais chut...** Ce soir, je vous verrai et ne veux point dès cet instant brûler mes cartes ! Ma chérie, j’ai un peu envie de rire quoique **la perspective de quatre heures d’exercice m’embête considérablement**. Mais je me vengerai en rêvant de vous. Ferez-vous de même ma trop chérie ? Aujourd’hui mercredi, vous êtes libre et vous aurez tant d’occasions de voir d’autres “chevaliers” qui auront sur moi l’immense avantage de la présence ! Mais j’ai une confiance totale en vous. Je crois que vous m’aimez. Ai-je tort ? Avec vous, je me sens tellement fort ! Ma fiancée, rien ne résistera devant *nous deux*. Très chérie, bon après-midi et à ce soir. Je vous dis tout de suite que je vous adore, mais je vous le répéterai ce soir !

J’ai hâte de vous retrouver ma bien-aimée et de vous prendre le goût de votre vie que j’aime plus que tout.

François

300 - 600 €



45. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 17 novembre 1938

“COMMENT EXPLIQUER CE HASARD QUI NOUS FIT RENCONTRER UN SOIR DE BAL ?”

MYSTIQUE DE LA PURETÉ CHEZ FRANÇOIS MITTERRAND : “SEUL COMPTE L’ABSOLU, ET SEUL L’ABSOLU PEUT OFFRIR LE BONHEUR”.

BALANCEMENT ENTRE LE TUTOIEMENT ET LE VOUVOIEMENT

2 pp. in-8 (269 x 209mm), encre noire

Le 17 novembre 1938

Ma petite fille bien-aimée,

Comme hier, je vous écris à treize heures. Et même scénario : tout à l’heure, il va me falloir descendre quatre à quatre l’escalier que tant de clous ont martelé ! Hier soir, vous étiez contre moi, et je pouvais vous exprimer mon amour (jamais assez bien). Et chaque fois que je vous quitte, je pense : “jamais je ne pourrai l’aimer davantage”... Et pourtant, j’ai l’impression de vous aimer toujours davantage. Cela tient sans doute au fait que nous nous connaissons chaque jour mieux : terrible épreuve dont nous sortons plus sûrs de nous, avec la certitude d’un amour indestructible.

Ma toute petite fille chérie, **comment comprendre ce hasard qui nous fit rencontrer un soir de bal, et qui nous fit aimer dès la première fois ?** Et surtout comment comprendre qu’un amour, né sans autre fondement qu’une impression, ait pu s’avérer durable, ait pu résister à une connaissance approfondie ? Oh ma très chérie, comme je vous aime de ne pas m’avoir déçu ! Comme je vous aime de me découvrir ainsi votre âme tout neuve, de me donner tout ce que l’on ne donne *qu’une seule fois* de toutes ses forces, avec toute sa volonté de vivre.

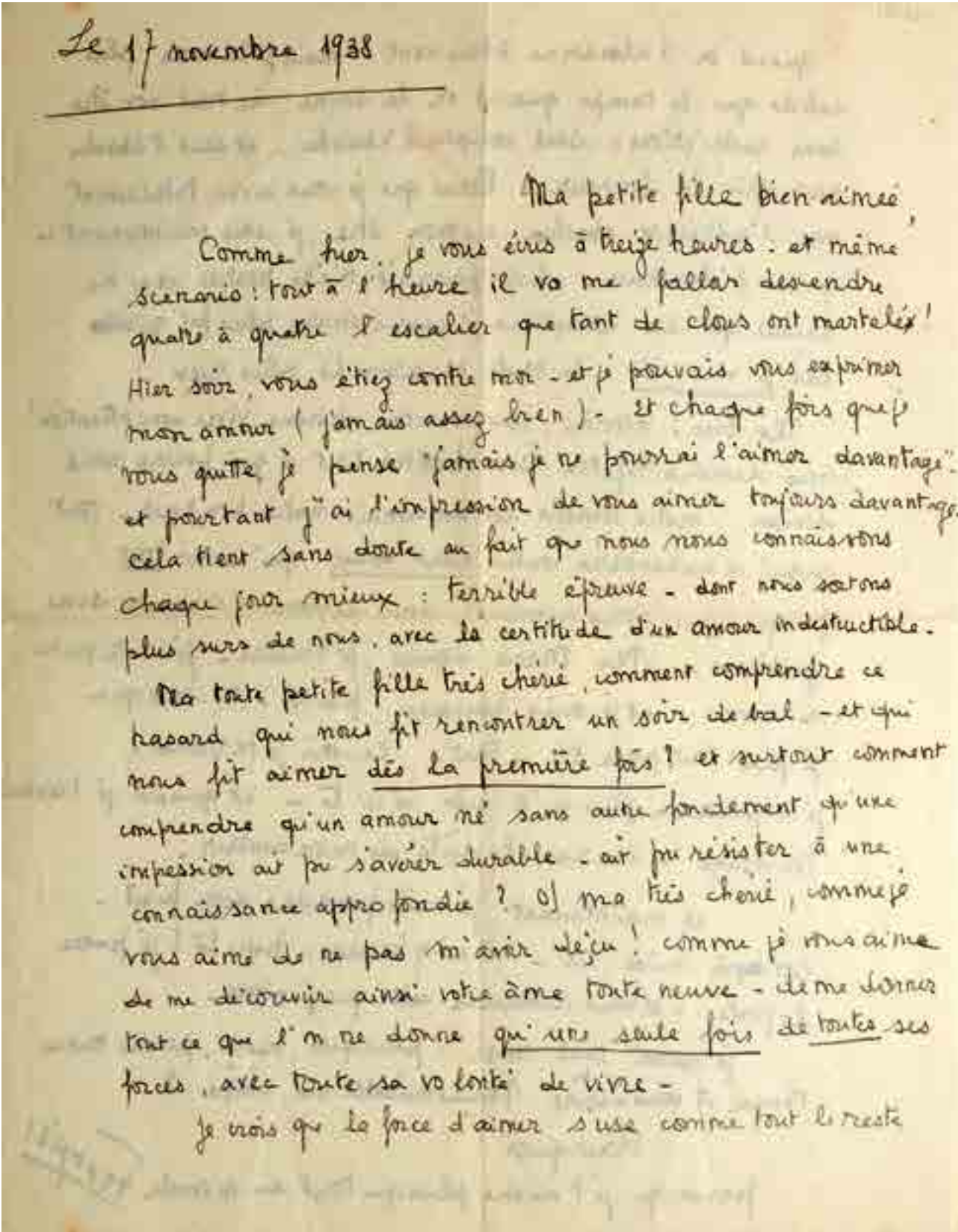
Je crois que la force d’aimer s’use comme tout le reste quand on l’abandonne à tous vents ! Mais je la crois plus solide que le temps quand on la donne de tout son être, sans restrictions. **Seul compte l’absolu, et seul l’absolu peut offrir le bonheur.** Parce que je vous aime totalement, avec l’adhésion absolue de mon être, je sais maintenant ce qu’est le bonheur. **La vie pourrait m’être hostile et ne me laisser que des déceptions, je serais encore plus fort qu’elle** car *je vous ai* : le reste ne signifie plus rien.

Ma bien-aimée, comme nous devons vivre avec attention ! Nous devons rejeter sans hésiter tout ce qui pourra nous diviser : notre amour est désormais notre bonheur. Tout ce qui s’acharnera contre *nous deux*, qui avons *tout* puisque nous nous aimons, nous devons l’écraser sans faiblesse. Ma Marie-Louise, je t’adore. Je sais que tu m’aimes, et je suis heureux par toi. Tu sais que je ferai tout pour toi, tout. Ce soir je te verrai. je ne penserai plus qu’à cela d’ici là, et quand je tiendrai ton visage tu sauras la vérité de mon amour.

Et maintenant je vais prendre mon fusil. Cet après-midi, tir. À cinq heures, hop là ! Je passe le poste, et vais retrouver celle que j’aime. Je serai mal rasé : pourquoi, aussi, perdre tout ce temps à vous écrire, Mademoiselle ma chérie ? Pourquoi ! Parce que je t’aime plus que tout au monde.

François

500 - 800 €



46. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 20 novembre 1938

“VOUS AURAIS-JE REPRISE À MOI
COMME JE L’AI FAIT CE SOIR SI MON
AMOUR AVAIT CHANGÉ D’UNE
PARCELLE ?”

4 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 20 novembre 1938

Ma petite fiancée bien-aimée,

Après cette soirée toute pareille à toutes *nos* soirées, je veux encore passer quelques instants à vous dire que je vous aime. Je suis chez mon frère, seul, mais je recrée votre présence, je sens le parfum des violettes, et je sens votre visage mouillé de pluie, et je vous sens contre moi, mon bien toujours le plus précieux. Ma douce petite fille, je viens de lire votre lettre, et je m’interroge. Êtes-vous triste en cet instant ? Vous ai-je dit que “je vous aime, avec une certaine réserve” avec “un peu de déception sur la confiance” que j’ai mise en vous ? Oh ! Non, ma chérie je vous aime totalement. J’ai toujours une confiance totale en vous. Et je crois vous l’avoir dit ce soir, répondant, sans le savoir à votre attente.

La peine que j’ai éprouvée n’existe plus, pas même la trace. L’étonnement si douloureux dont j’ai tant souffert hier soir a disparu. **Nous avons oublié les deux principaux ennemis de notre amour : vous et moi.** Cela nous met en garde contre eux. Un peu de surveillance : ils seront à notre merci. **L’expérience est toujours utile surtout quand elle s’inscrit durement.** Et maintenant, en route pour notre amour tel que nous l’avons rêvé, tel que nous l’avons vécu.

Ne croyez pas que mon ambition soit moins grande ! Si je vous ai dit que je me contenterais désormais d’un étage moins élevé, c’était pour vous éprouver et mieux vous faire comprendre le danger des moindres défaillances. En réalité, ma toute petite fille très chérie, je veux continuer avec vous un même amour *sans limites et tout de confiance*. À vous je dirai, (moi qui fus toujours si secret), toutes mes confidences, tout ce dont je souffre, tout ce que j’aime. Parce que vous êtes celle que j’aime, parce que vous serez ma femme, je veux que tout soit mis en commun. Ne craignez pas ma déception ou ma tristesse, puisque je sais que vous m’aimez, puisque je crois en votre don absolu. Ma Marie-Louise que j’adore, **vous aurais-je reprise à moi comme je l’ai fait ce soir si mon amour avait changé d’une parcelle ?**

Maintenant je suis très calme, et heureux. Je vous disais que ce calme et ce bonheur seraient peut-être difficiles à reconquérir : je me trompais. Dès ce soir, et parce que nous avons compris nos craintes et notre amour et notre *certitude*, je me retrouve en votre compagnie comme toujours. Et je pense que j’adore ma fiancée si détestable !

Tout à l’heure, je rejoindrai le Fort d’Ivry. Ça m’ennuie. Reprendre cette vie matérielle, fatigante et vulgaire ne me plaît guère ! Mais je l’accepte. Utile aussi cette épreuve. Et puis, que représentent ces ennuis si minces ! Je vous aime et le reste compte si peu ! Qu’ils passent comme ils voudront ces jours qui me séparent du jour où vous ne me quitterez plus ! **Ma pensée vit avec vous et se joint à la vôtre. Et cela vaut bien quelques tracas !**

Et puis demain, ma très chérie, je vous verrai (sauf empêchement insurmontable côté militaire, toujours à craindre). J’attendrai comme prévu vers 18^h-18^h1/4. Quel que soit le temps ! Que vienne vite ce moment où vous serez de nouveau près de moi ! Je ne peux plus me passer de vous. Qu’avez-vous fait ce soir ? Moi j’ai diné avec mon frère et ma sœur. Celle-ci m’a rapporté les échos du mariage d’hier. Branle-bas dans la maison ! Envahissement par un tas de gens, cérémonie et cérémonial, émotion. Ma cousine est partie au milieu des pleurs du cercle de famille. Et c’est vrai qu’il y a dans le mariage un déchirement douloureux : le passé tombe comme un vieux pan de mur, et que sera l’avenir ?

Ma bien-aimée, pourtant, comme je serai heureux ce jour où je vous enlèverai ! Et comme je serai grave de me sentir responsable de votre bonheur. Que ferai-je de votre vie ? Ma chérie, je vous donnerai tant d’amour, nous nous aimerons tellement, que nous éprouverons bien des difficultés à n’être pas heureux !

Très chérie, je vous adore. Ce qui ne m’empêche pas de retomber dans le matériel ! Je vous remercie de vos “poches” somptueuses ! Diable, je serai bien soigné s’il en est toujours ainsi. Maintenant, pensez à mes chiffons. Tachez de me les apporter demain soir.

Il est temps de rentrer : métro, autobus, puis mon lit de sangle. Avant de me coucher, je ferai ma prière toute pour nous et les nôtres. Je demanderai à Dieu de nous laisser toujours l’un à l’autre, aussi unis que ce soir quand je vous tenais contre moi. Et puis je m’endormirai, ma fiancée, sûr de me réveiller avec notre amour aussi vivant en moi. Alors, bonsoir. Ah ! Ne me quittez pas, chérie, sans que je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

François

Si vous en avez le temps, écrivez-moi demain. J’attendrai le courrier de mardi avec tant d’impatience !

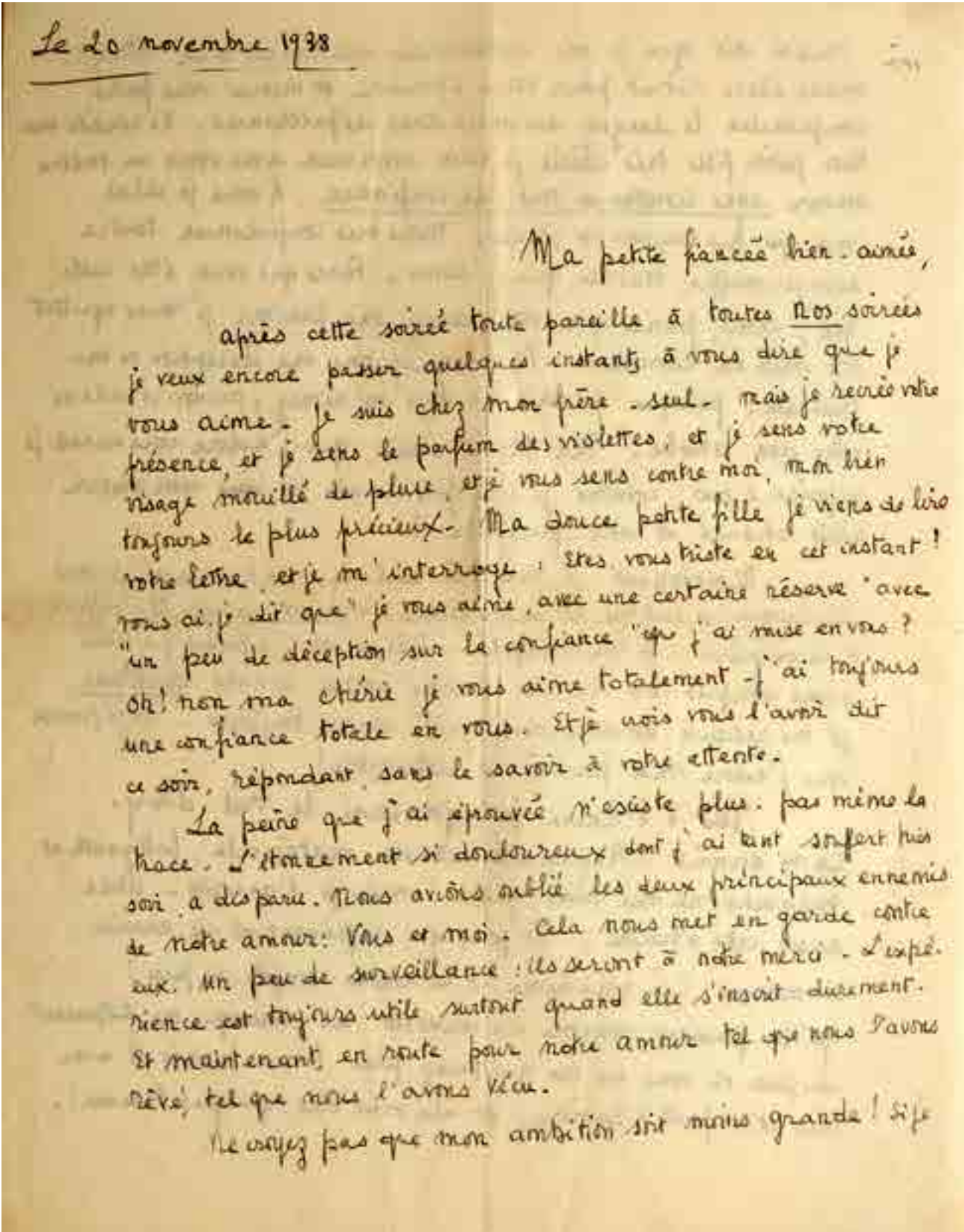
Et pour finir,

ma chérie,

je vous aime.

Fr.

500 - 800 €



47. MITTERRAND, François

Lettre autographe à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 21 novembre 1938

FRANÇOIS MITTERRAND MYSTIQUE ET AMBITIEUX : BELLE THÉORIE DE L'AMOUR ET DE LA PUISSANCE, EN ÉVOQUANT THOMAS D'AQUIN.

“L'AMOUR EST LA SEULE EXPLICATION DU MONDE”.

“MON AMBITION : ÊTRE LE PREMIER PARTOUT. MA VOLONTÉ : DÉPASSER LES AUTRES HOMMES PAR L'INTELLIGENCE ET LA PUISSANCE”

6 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 21 novembre 1938

Ma Marie-Louise très chérie,

Cette habitude, à votre avis peut-être fort mauvaise, de vous écrire, me tient solidement. Je viens de faire mon lit en carré. J’installe ma valise sur mon lit et cette table improvisée me permet de continuer avec vous cette interminable conversation... Je pense à vous. Je pense que je vous aime. Je pense que je vous adore. Et cette pensée n’est pas monotone. Le paysage le plus restreint contient plus de beauté que le plus grand espace. Avec vous, j’apprends à connaître le monde et ce miroir m’offre le privilège de n’entrevoir que des merveilles. Merveilles parce qu’il y a l’amour et que **l’amour est la seule explication du monde. L’esprit à lui seul peut disséquer, il ne comprend pas l’essentiel, il s’arrête à la surface** ; l’Amour, lui, perce tout, va à la source et possède tout. Je vous aime, ma bien-aimée, et tout m’est offert. Qui se refuserait à celui qui aime ? Il n’existe pas de mystère pour celui qui connaît l’Amour : il n’y a plus besoin d’expliquer pour comprendre, pour admettre et pour croire.

Ma Marie-Louise, je vous aime : cette litanie sans variations suffit à donner un sens à toute une vie. D’ailleurs, je me trompe, il y a variations mais intérieures : elles vont du bonheur à la souffrance, de la paix au trouble, de la certitude à l’inquiétude, du calme à la folie. Ma fiancée, puisque votre vie sera, est déjà, la mienne, ne croyez pas que nos horizons sont bornés par le fait que nous nous sommes tout dit. Ne croyez pas que notre amour a fait le tour de son cycle. Il nous reste à connaître la vie - à la connaître

vous savoir toute à moi. Si je vous dis que je vous aime trop, vous protesterez ! Mais pouvez-vous m’aimer autant que je vous aime ?

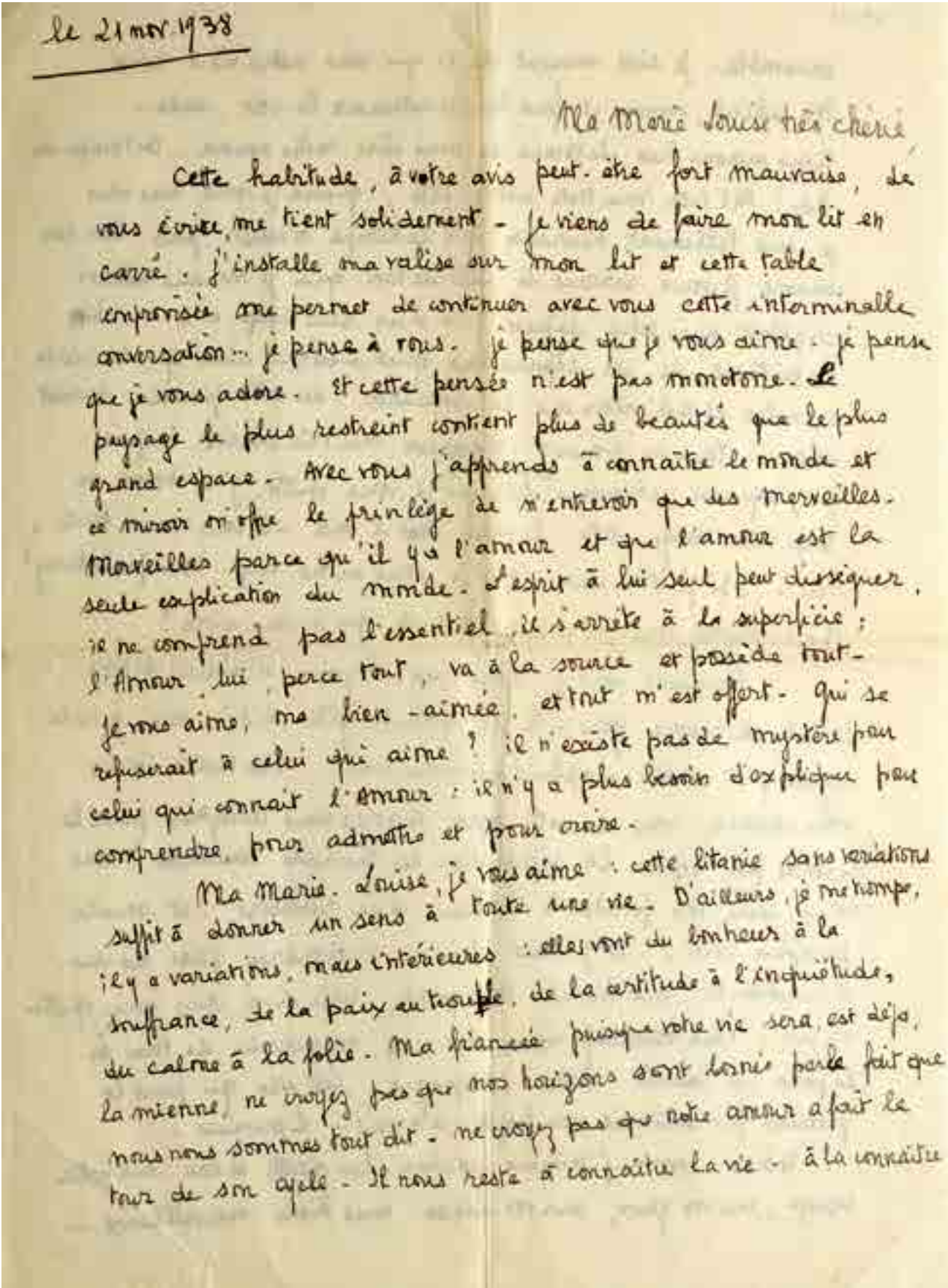
Pendant que j’écris ces lignes, il pleut dehors. Le ciel demeure gris. Où le soleil gîte-t-il ? Mais je ne le regrette qu’à moitié. La pluie est notre amie. Ma Marie-Louise, vous souvenez-vous de cette soirée où nous nous revoyions pour la seconde fois depuis la séparation des grandes vacances ? Vous m’avez donné vos photos à la lueur d’un réverbère, et sous le parapluie vert. Et j’étais plein de l’immense joie de vous avoir retrouvée, ma fiancée toute petite, telle que je vous avais quittée en juin. **Vous souvenez-vous de ces mercredis de mai où la pluie se faisait notre compagne ? C’est elle qui pour la première fois entendit nos projets d’avenir, les premiers.**

Et hier, comme j’aimais sécher les gouttes d’eau sur votre visage, sur vos yeux, sur vos lèvres, mes biens merveilleux. Et ce soir, la pluie vous arrêtera-t-elle ? Je vous attendrai avec un peu d’inquiétude. C’est vrai que vous auriez un peu raison d’éviter ces cheveux dépeignés, ces vêtements mouillés et ce vent dans la figure que je vous ai accordés sans vergogne hier soir ! Mais vous n’auriez pas non plus tout à fait tort de venir. Ma bien-aimée, je tâcherai de bien vous abriter. Mon amour suffira-t-il ? Hum ! Ma toute petite fille, ce matin j’ai pu penser à vous sans difficultés : le temps nous a obligés à rester en chambre. Et pendant l’instruction, j’ai pu consciemment filer vers vous. Et vous, avez-vous pensé à moi au moins une fois, malgré le lycée ?

Marie-Louise, vous que j’adore, savez-vous que je vous aime ? Je commence à retomber dans ce gâtisme dont vous me parliez dans vos lettres d’août ! Avec ça, je suis en veine de fautes d’orthographe. Mais accusez mes voisins qui hurlent et ne facilitent guère cette agréable corvée qu’est une lettre pour vous !

Depuis ce matin, les E.O.R (élèves officier de réserve) sont partis pour Saint-Denis. Je les regrette. Parmi eux étaient mes seuls camarades à qui je pouvais parler. Mais je ne regrette pas de rester ici. Je le fais pour vous et ce que je fais pour vous m’est une joie. Je dois apprendre à vous aimer totalement, et je suis heureux des difficultés qui me mettent à l’épreuve. Puisque j’en triomphe si facilement, c’est que mon amour est au-dessus de tout cela, et je veux que mon amour soit absolu. À vrai dire, j’éprouve le besoin de me libérer l’esprit de ces entraves matérielles que m’impose la vie militaire.

Je sens le besoin de m’ébrouer hors de cette médiocrité, de cette vulgarité. Ainsi, plus tard, je me débarrasserai le plus possible de cette tendance à s’enfoncer dans les mille soucis de peu d’importance. Vous m’aidez dans cette tâche, ma très chérie. Je veux que vous soyez la première à connaître mes buts, mes projets, toute ma pensée. Les problèmes angoissants, nous les chercherons, nous leur donnerons réponse ensemble. Notre union sera aussi bien d’esprit que de corps, et nous suivrons les mêmes chemins dans tous les domaines. **Mon ambition : être le premier partout. Ma volonté : dépasser les autres hommes par l’intelligence et la puissance.** Ma raison d’être : vous aimer complètement. Vous les partagerez et serez seule à les partager. Quel travail nous avons devant nous, et quel amour. Pas de limites. Marie-Louise bien-aimée, est-ce trop ? Je vous crois capable de me suivre, peut-être de me devancer, ou plutôt de marcher à mon côté la main dans la main, étroitement unie à ma démarche. Il ne s’agit pas d’orgueil ou de rêve irréalisable. Il s’agit



du contenu de notre promesse, de la vérité de notre amour. Il s’agit de ce que je veux de nous.

Tant de choses à se confier, tant de souvenirs à rappeler, tant de rêves à édifier, tant d’amour à vivre. Je ne comprends pas l’amour qui nous jette ainsi dans le même combat, qui nous unit dans les mêmes sentiments. Je m’étonne du privilège dont nous sommes l’objet. Tant d’êtres qui ne connaissent pas l’amour, ou qui le faussent. Tant d’êtres déçus, incertains, malheureux par manque d’amour. Et nous, qui nous aimons, nous avons la possibilité de bâtir un amour merveilleux parce que nous ne sommes ni usés, ni blasés, ni fatigués et que nous avons toute vulgarité, toute bassesse en horreur. Parce que nous croyons à la primauté de l’esprit sans nier la beauté du corps, et que nous basons le bonheur sur une entente étroite du corps et de l’esprit. **Au fond, il est mauvais de ne voir en l’homme que l’ange comme de n’y voir que la bête. La vieille éducation janséniste qui supprime la dignité du corps est néfaste, et je comprends mieux Thomas d’Aquin quand il vante l’homme équilibré qui sait l’imperfection de sa nature mais aussi sa perfectibilité, qui sait que son corps est périssable et de matière grossière, mais aussi qu’il est issu de création divine, qu’il contient un principe divin.** Et c’est pourquoi, ma bien-aimée, **je crois en la beauté de l’amour corporel : je sais qu’il est de même essence que l’Amour idéal, qu’il le complète.** Il est aussi dangereux de n’aimer qu’en esprit, qu’en pur esprit, qu’aimer de façon seulement matérielle. Sans doute, le premier ordre est-il plus beau, mais il lui faut cette étincelle nécessaire : la grâce. Hors cela, il n’attire que ruines. Les deux races d’hommes dont je vous ai souvent parlé sont également vouées au malheur si elles ne maintiennent pas l’équilibre. L’esprit se rompt à vivre seul comme le corps se lasse à ne connaître que lui. Et je crois que l’Amour vrai est celui qui aime complètement, absolument. Vous avez vu comme moi ces couples lamentables qui n’ont connu de l’amour que son apparence : ils n’ont compris le mariage que comme un but matériel, un moyen de vivre facilement, un point d’arrêt. Mais **je sais aussi les ravages d’un amour qui porte en lui la haine ou la peur du corps, les ravages de l’analyse, de l’envol à vide.**

Cela ne veut pas dire que je réprouve l’élan dans l’amour. Tout au contraire, ma très chérie, vous le savez bien. Je veux seulement dire qu’il ne faut rien laisser en route, derrière soi. Je vous aime, Marie-Louise et mon amour ne veut pas connaître de limites. Ma fiancée chérie, je veux que nous nous aimions complètement. Le bonheur ne rejette rien ; il accepte les mille formes de la vie et les forge et les destine à la beauté.

800 - 1.200 €

ensemble. Je rêve souvent de ce que sera notre vie à deux. Ma chérie, comme il fera bon se retrouver le soir, seuls. Nous aurons bien le temps de nous dire notre amour. Au temps de trop ? Oh non ma toute petite fille, quand je suis avec vous je suis tellement heureux que le temps n'existe pas. Hier soir encore je vous sentais si près de moi que je me suis retrouvé stupéfait après votre départ. Et d'un seul coup m'a envahi la tristesse de ces séparations quotidiennes, alors que la vision de notre accord, alors que la sensation de votre présence durent encore. Vous ne pouvez imaginer ma très chérie la peine que j'éprouve chaque fois que je vous quitte. J'ai besoin de tenir votre visage contre le mien, tout à moi - de vous savoir toute à moi. Si je vous dis que je vous aime trop vous protesterez ! Mais pouvez vous m'aimer autant que je vous aime ?

Pendant que j'écris ces lignes, il pleut dehors. Le ciel demeure gris - où le soleil gîte-t-il ? Mais j'ai le regret qu'à moi-même la pluie est notre amie. Ma Marie Louise vous souvenez vous de cette soirée où nous nous réjouissons pour la seconde fois depuis la séparation des grandes vacances ? Vous m'avez donné vos photos à la heure d'un réverbère - et sous le parapluie vert. Et j'étais plein de l'immense joie de vous avoir retrouvée, ma fiancée toute petite, telle que j'avais quittée en juin. Vous souvenez vous de ces mercredis de mai où la pluie se faisait notre compagne. C'est elle qui pour la première fois entendit nos projets d'avenir. La première. Et hier, comme j'aimais sécher les gouttes d'eau sur votre visage, sur vos yeux, sur vos lèvres, mes biers merveilleux -

48. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d'Ivry], 22 novembre 1938

“JE PRÉFÉRERAIS SOUFFRIR TOUTE MA VIE ET VOUS AIMER, QUE VIVRE SANS PEINE ET NE PLUS VOUS AIMER”.

EXERCICES MILITAIRES BRILLAMMENT DÉCRITS

2 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 22 novembre 1938

Ma très chérie,

Je reviens de la cantine où j’ai noyé mon chagrin (de ne pas vous avoir vue) dans le vin ! Rassurez-vous : un seul verre, m’étant refusé à boire davantage en raison des ravages de l’alcoolisme : crétinisme, rachitisme, débilité prématurée, et sénilité précoce ! Ce matin, nous avons fait le petit tour prévu, en armes et équipés sur pied de guerre. Villejuif, Gargan, Chevilly, Vitry, L’Hay-les-Roses, j’ai parcouru leurs rues sans flâner, un bidon sur la hanche, une musette sur le dos, et la baïonnette perdue dans les plis de ma capotte. J’ai vu le soleil se lever et les maisons de banlieue se réveiller dans la lumière : leurs façades lépreuses semblaient étonnées d’une telle fête. J’ai bu de l’eau fraîche “à la régalaade” et chanté *La Madelon*. Et puis, j’ai eu le loisir de rêver au rythme de mes pas : j’imaginais une Béatrice avec son chien, encore endormie entre ses poupées, lourde de sommeil, mais toujours d’une fraîcheur de pêche, cette pêche dont je ne puis perdre le goût. Ma toute petite fille que j’adore, comme je voudrais que vous soyez toujours auprès de moi telle que vous étiez hier : ma fiancée toute à moi, dont je sentais le total accord, unie parfaitement à tout ce que je désire.

Ce matin j’ai reçu votre lettre dont j’ai été fort heureux. Elle m’a prouvé, une fois de plus, votre amour, et amour auquel je tiens plus qu’à tout au monde. Ma chérie tout est très simple quand on s’aime. Ne sentiez-vous pas une simplicité souveraine entre nous pendant que nous nous parlions, pendant que nous étions totalement l’un à l’autre, le long de ces trop rapides minutes vécues hier soir ?

Demain je compte vous voir à l’heure dite. Ma permission sera vraisemblablement signée. Donc sans doute à 16^h et, en tout cas, sûrement à 18^h-18^h15. Ne perdons pas ces moments qu’il nous est possible de vivre ensemble. Il n’en sera peut-être pas toujours ainsi avant le jour où nous serons pour toujours ensemble.

Pour commencer, je serai vraisemblablement piqué contre un tas de maladies à la fin de cette semaine. Nous serons peut-être aussi consignés samedi, à cause des grèves qui pourront avoir lieu. Enfin on verra. Sûrs de notre amour, si toute séparation est dure, nous savons qu’elle n’ébranle en rien nos sentiments. Notre bonheur, ma bien-aimée, est de vivre ensemble. Mais le bonheur ne doit pas devenir notre raison d’être : l’Amour et non le bonheur. Je préférerais souffrir toute ma vie et vous aimer que vivre sans peine et ne plus vous aimer.

Ma petite fille, je termine ces lignes à toute vitesse, on me réclame pour un bridge. Comme je m’absente tous les soirs, je ne veux pas ce soir faire preuve de mauvaise volonté. Ça m’embête un peu ! Car mon seul plaisir est de vous avoir auprès de moi, de recréer votre présence. Ma très, très chérie, ma petite fille bien-aimée, écoutez-moi : je vous dis que je vous adore, comme je vous le murmurais hier si près de vous.

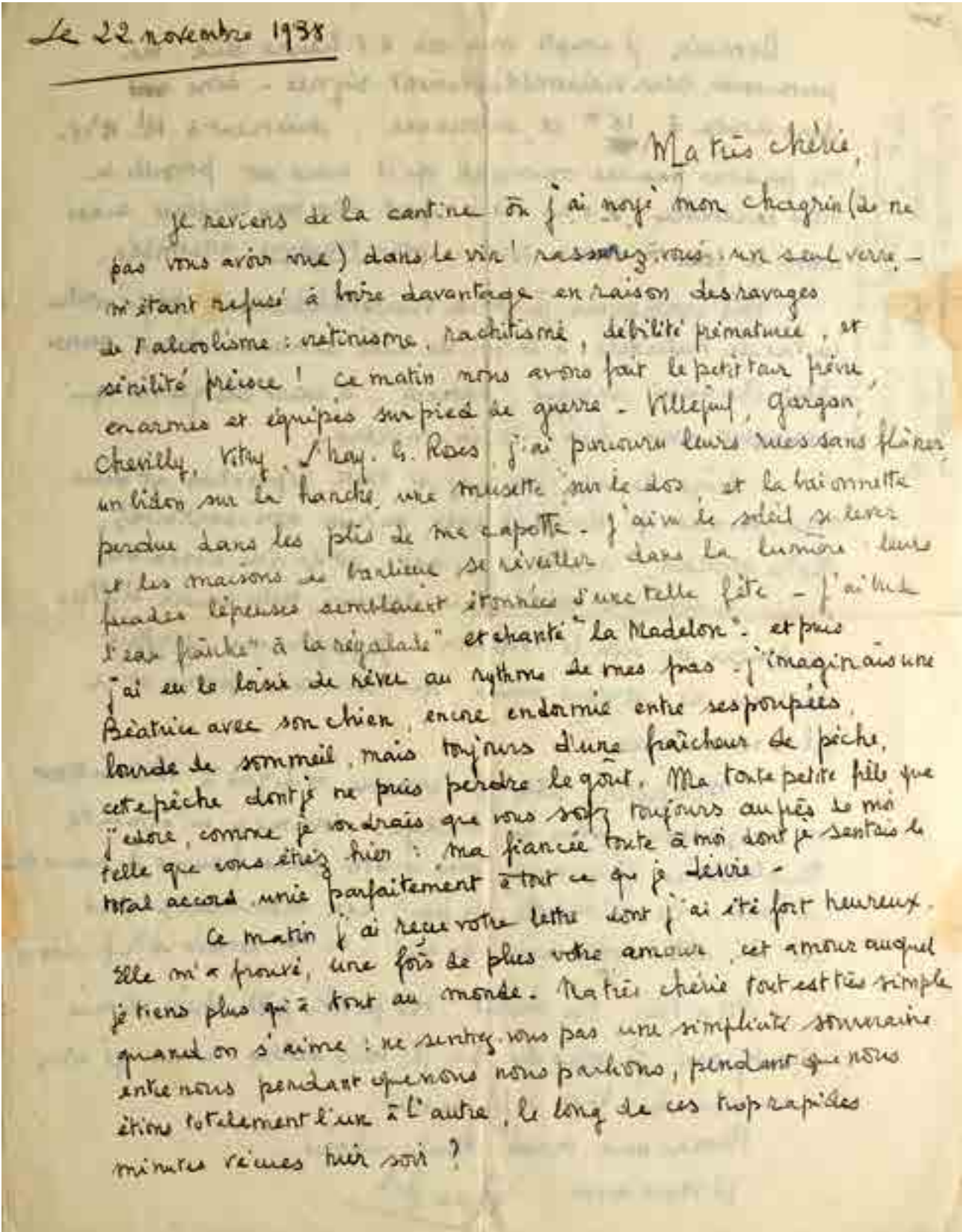
Bonne nuit Marie-Louise chérie.

Je vous aime.

François

Si par un hasard extraordinaire, je ne vous voyais pas demain : ce serait pour jeudi 18^h-18^h15, mais ce hasard n’arrivera pas !

500 - 800 €



49. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 25 novembre 1938

MITTERRAND ET PASCAL.

EXTRAORDINAIRE LETTRE SUR LA
RAISON, L'AMOUR, LE CORPS ET L'ÂME :

“LE CŒUR N'A PAS SES RAISONS QUE LA
RAISON NE CONNAÎT PAS : IL IMPOSE À
LA RAISON SA LOI, QUI N'A PAS BESOIN
DE RAISONS POUR TRIOMPHER”.

“L'AMOUR DOIT ÊTRE TOTAL ; SON
EXIGENCE EST INFINIE. TOTAL : IL VEUT
LE DON DE TOUT L'ÊTRE, SON CORPS ET
SON ÂME. INFINIMENT EXIGEANT : IL
NE S'ARRÊTE PAS AU CORPS ET VEUT
SAISIR L'ÂME. ET SI L'ÂME SE DÉROBE, IL
FUIT”

4 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 25 novembre 1938

Ma Marie-Louise bien-aimée,

Hier, je vous attendais. À peine une pointe d'inquiétude, mais je savais que vous alliez venir. Et c'est ma Béatrice telle que je l'aime (comment pourriez-vous faire pour que je ne vous aime pas ?) que je retrouve avec sa robe nouvelle, ses cheveux un peu dépeignés et son sourire. Vous étiez gaie, ma bien-aimée, et vous aviez raison d'être heureuse. Vive la pluie quand elle tombe sur votre visage ! Et vive votre sourire puisque je l'aime. Vous ne pouvez savoir de quel amour je vous entoure et je crois que vous m'aimez. Quelle raison aurions-nous d'être tristes ?

Et pourtant ce soir, j'ai besoin de toute ma philosophie pour ne pas flairer la mélancolie. Il est bien difficile de vivre un jour sans vous, ma peau de pêche ! Depuis plus de six mois, je vous demande un remède, et vous, cruelle, n'aidez en rien ma guérison. Vous méritez un châtiment, la corde ou le poison ?

En attendant, c'est moi que l'on punit. Muni d'un stoïcisme tout antique, j'ai tendu au médecin mon bras et mon épaule, et flic ! Me voici malade artificiel. Pendant quelques minutes, ça m'a donné un rude coup. Ça m'a donné l'occasion de serrer les mâchoires. J'aurais été trop vexé de perdre l'esprit devant ces militaires que je dédaigne. Et maintenant, je traîne un corps endolori et raidi, qui tout juste

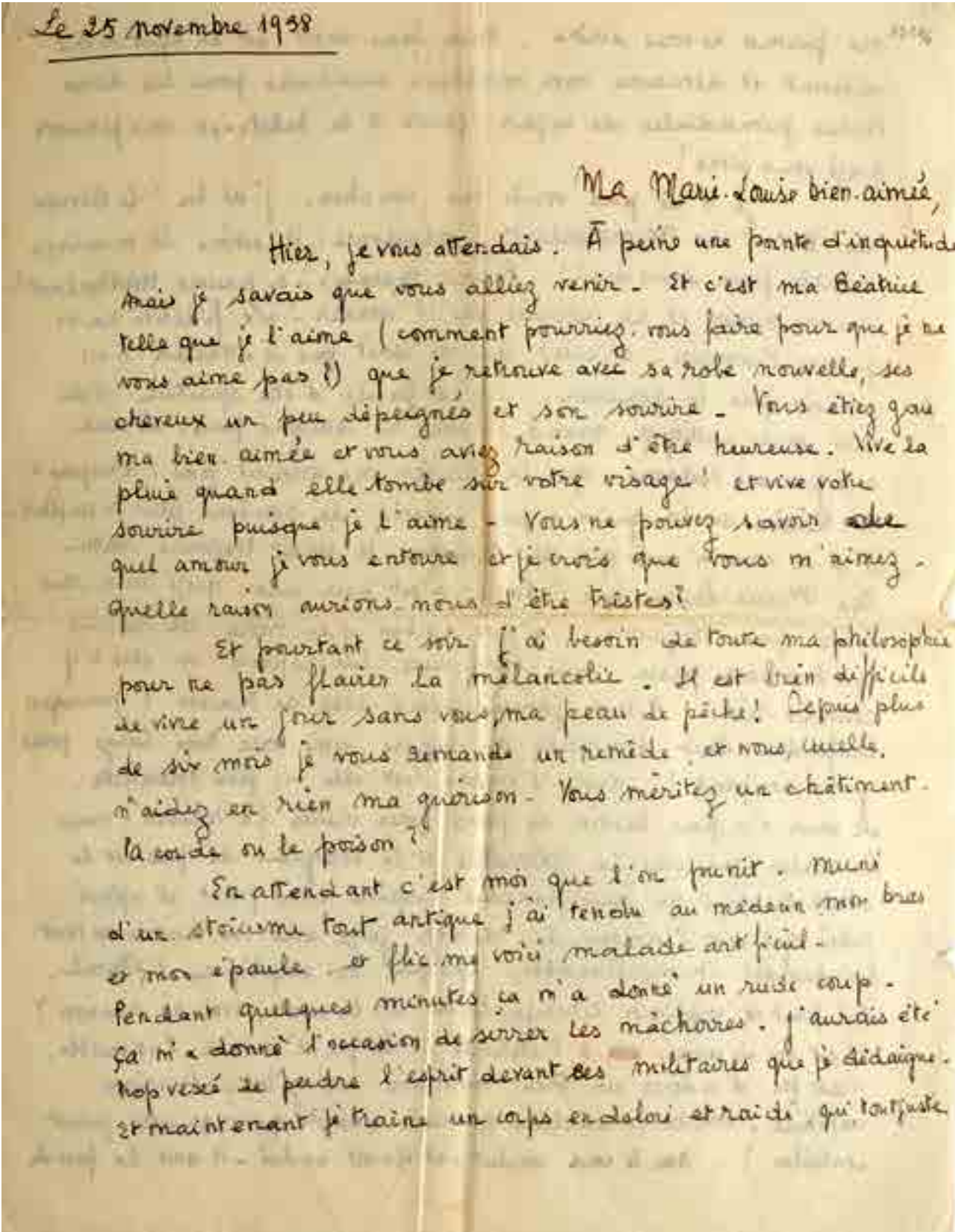
Je n'ai pas voulu me coucher. J'ai lu le *Démon du bien* de Montherlant (coïncidence : il estime le mariage valable pour deux ans !). Pauvre mariage ! Ou pauvre Montherlant ! Il croit aimer et ne connaît pas l'amour. **La fidélité ne va qu'avec l'amour, et celui qui ne sait pas s'attarder n'en connaît pas la douceur. Il est facile d'être spirituel et de rire et de critiquer quand le cœur ne saigne pas. Le cœur n'a pas ses raisons que la Raison ne connaît pas : il impose à la Raison sa loi, qui n'a pas besoin de raisons pour triompher.** Et si le cœur n'avait que des raisons, il serait toujours battu. Ma Marie-Louise que j'adore, c'est pour cela que je veux vous aimer pour toujours : **si ma raison s'en mêle, elle me dit que l'amour passe, mais mon cœur lui répond qu'elle n'y connaît rien.** A-t-on jamais aimé avec sa raison ? Pourquoi confondre deux domaines que sépare un mur trop large pour jeter un pont ? Encore l'image est-elle un peu inexacte. **Le cœur n'a pas besoin de ponts pour visiter la raison, mais la raison qui sait la géométrie et la longueur du pas et la chute du corps ne peut franchir l'espace sans point d'appui.** Celui qui voit l'amour du dehors juge avec sa raison et tout lui devient incompréhensible. Qui peut m'expliquer l'éternel, qui peut m'expliquer le temps, la vie et la mort, avec sa raison ? Il est fou de croire à l'éternité, il est fou d'aimer l'invisible, il est fou d'adorer un Dieu mort sur un gibet. **La raison capitule.** Doit-on en conclure que rien n'existe que ce qu'elle peut contrôler ? Non, **le cœur conclut, et il croit en lui, il sait la force de l'amour. Pas besoin d'un mètre, ou d'un poids étalonné pour mesurer l'amour. Pas besoin de la raison pour mesurer la force de l'Amour.**

Ma toute petite fille très chérie, vous voyez que l'état fiévreux ne m'empêche pas de disserter ! Mais cela me plaît de vous écrire, **comme si vous étiez près de moi, attentive à mon débat intérieur, transporté hors de moi par vous seule.**

Je pense soudain à mon roman ! Vous êtes bien la seule personne au monde à qui j'ai pu confier un peu de ce qui roule au fond de mon lamentable cerveau ! Avez-vous un peu réfléchi au sens de ce roman qu'il ne me reste plus qu'à écrire ? **Ce n'est pas l'amour qui meurt et abandonne celui qu'il tient, c'est au contraire qu'il vit et se dépasse lui-même et veut un achèvement idéal. Là encore, l'absolu rencontre l'amour et l'explique. L'Amour doit être total ; son exigence est infinie. Total : il veut le don de tout l'être, son corps et son âme. Infiniment exigeant : il ne s'arrête pas au corps et veut saisir l'âme. Et si l'âme se dérobe, il fuit.**

Ma pêche très aimée, je vous ennuie peut-être avec ces histoires. Mais **j'ai la manie de l'analyse** : grave défaut. Je sens que j'aimerais passer toute ma vie, penché sur vous, à l'affût des moindres nuances de notre amour. N'est-ce pas dangereux ?

Ma très, très chérie, vous me demandiez comment, vous absente, je vous imaginais. **En ce moment, je vous revois avec les gouttes de pluie sur vos joues, sur vos lèvres et je sens en moi l'immense soif, le désir de les boire.** Et vous riez en attendant ce vieux chamberlain, et moi je tiens votre main dans la mienne et tout le reste m'est égal.



En ce moment, mes voisins de lit dorment ou parlent doucement. L'un fredonne un chant du limousin. Chacun reconnaît dans son crâne le trot de la fièvre. Ça caracole un peu partout, par les tempes, l'échine, les reins. Bah ! Mon bras suffit pour vous exprimer mon amour. Et ma tête est suffisamment libre et sûre d'elle pour se raconter à elle-même qu'elle vous aime, qu'elle vous adore. Curieuse sensation d'une ivresse un peu délirante ! Pourvu que ça s'arrête là et que ma nuit me laisse loin d'ici, me permette de vous rejoindre. Ma très chérie si douce comme il fait bon près de vous. Découverte qui me bouleverse et me déchire : lorsque vous êtes contre moi, et que je vous sais toute à moi, je comprends que jamais je ne posséderai plus merveilleux bonheur. Et je sais le secret du bonheur. Ma petite fille adorée. Grâce à vous.

Pourrai-je vous donner un bonheur aussi grand que mon amour ?
Maintenant je vais porter cette lettre à la boîte. Comme chaque fois je vous quitte avec peine. Recevrai-je demain la lettre que j'attends impatiemment ? Marie-Louise chérie, j'espère que vous m'écrirez chaque jour. Je veux ce témoignage de votre pensée constante : j'ai tant besoin de vous ! Me pardonnerez-vous cette exigence ? Si vous saviez comme les journées sont longues loin de vous, ma fiancée !

Je vous écrirai sans doute demain. (Je crois que d'ailleurs le Quartier sera consigné demain en raison des grèves. N'allez pas du côté des bagarres. Quitterez-vous Paris pour le week-end ? Que cela ne vous empêche pas de m'écrire !). Ma bien-aimée, je ne vous abandonne pas tout à fait. Mais la fièvre me réclame et me dispute à vous.

Mais c'est encore vous que je préfère ! Car je vous adore ma toute petite fille, ma fiancée, pour toute la vie.

François

1° P.S. Si par hasard je pouvais sortir dimanche soir, je vous le dirais dans ma lettre de demain.

2° P.S. Le vent souffle en tempête. Va-t-il de votre côté ? S'il va vers vous, qu'il vous apporte mon amour.

Fr.

Second feuillet légèrement froissé dans sa partie inférieure

3.000 - 5.000 €

me permet de vous écrire. Mon bras droit est en effet encore vaillant et demeure mon meilleur auxiliaire pour les deux tâches primordiales de ce jour : pour à la belote et vous prouver que je vous aime !

Je n'ai pas voulu me coucher. J'ai lu "Le Démon du Bien" de Monttherlant (coïncidence : il estime le mariage valable pour deux ans !). Pauvre mariage ! le pauvre Monttherlant ! il veut aimer et ne connaît pas l'amour - La fidélité ne va qu'avec l'amour - et celui qui ne sait pas s'attendre n'en connaît pas la douceur. Il est facile d'être spirituel et de ruer et de critiquer quand le cœur ne saigne pas. Le cœur n'a pas ses raisons que la Raison ne connaît pas : il impose la Raison sa loi qui n'a pas besoin de raisons pour triompher. Et si le cœur n'avait que des raisons il serait toujours battu. Ma Marie Louise que j'adore, c'est pour cela que je veux vous aimer pour toujours : si ma raison s'en mêle elle me dit que l'amour passe, mais mon cœur lui répond qu'elle n'y connaît rien. A-t-on jamais aimé avec sa raison ? pourquoi confondre deux domaines que sépare une mur trop large pour jeter un pont ? encore l'image est-elle un peu inexacte. Le cœur n'a pas besoin de ponts pour visiter la Raison, mais la Raison qui sait la géométrie et la longueur du pas et la chute des corps ne peut franchir l'espace sans point d'appui. Celui qui voit l'amour du dehors juge avec sa Raison et tout lui devient incompréhensible. Qui peut m'expliquer l'éternel, qui peut m'expliquer le temps, la vie et la mort, avec sa Raison ? il est fou de croire ~~donc~~ à l'éternité il est fou d'aimer l'invisible il est fou d'adorer un Dieu mort sur un gibet. La Raison capitule. Doit-on en conclure que rien n'existe parce qu'elle peut contrôler ? Non, le cœur conclut - et il voit en lui - il sait la face de

50. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 26 novembre 1938

FRANÇOIS MITTERRAND, MALADE, ÉCRIT DEPUIS SON LIT.

“IL FAUT ABSOLUMENT ALLER À GRANDS PAS VERS L’OFFICIEL” : LES FIANÇAILLES

2 pp. in-8 (267 x 207 mm), encre noire

Le 26 novembre 1938

Ma pêche bien-aimée,

Votre lettre reçue ce matin donne à cette journée le visage que j’aime. La séparation est moins dure embellie par notre amour. La catégorie des ennuis n’est pas close ! Ni celle des souffrances. Mais celle du doute, de l’inquiétude est définitivement conclue.

Ma petite pêche bien-aimée, une journée sans vous est une journée sans... ! [sic] Mais une feuille sur laquelle vous me dites que vous m’aimez m’aide à continuer ce bonheur de fond que vous m’avez donné. Si le bonheur était sujet à variations au gré de la présence ou de l’absence, il serait bien mal assuré. Mais j’ai une telle confiance en vous, une telle certitude de votre amour que la peine n’est plus qu’en surface, d’autant plus que viendra un jour où nous ne serons plus séparés. Quand vous serez ma femme adorée, je vous jure que rien ne pourra s’opposer à notre bonheur total.

Chérie, je vous écris cette lettre avec application ! J’ai besoin d’assurer minutieusement la conduite de ma plume, car une fièvre lancinante s’obstine à gêner mes mouvements. Je me suis réveillé ce matin avec un côté gauche à demi paralysé, et douloureux. La tête ballotée aux quatre vents de l’espace, je me suis quand même accroché à votre image. Je vous ai raconté, avec une pointe de radotage, que je vous aime follement. J’ai tenu votre visage contre le mien avec tant d’amour que cela ne pouvait cesser. Vous portiez votre robe verte ou votre robe à manches écossaises, et comme l’autre soir, vous étiez toute chaude et toute fraîche, et si douce !

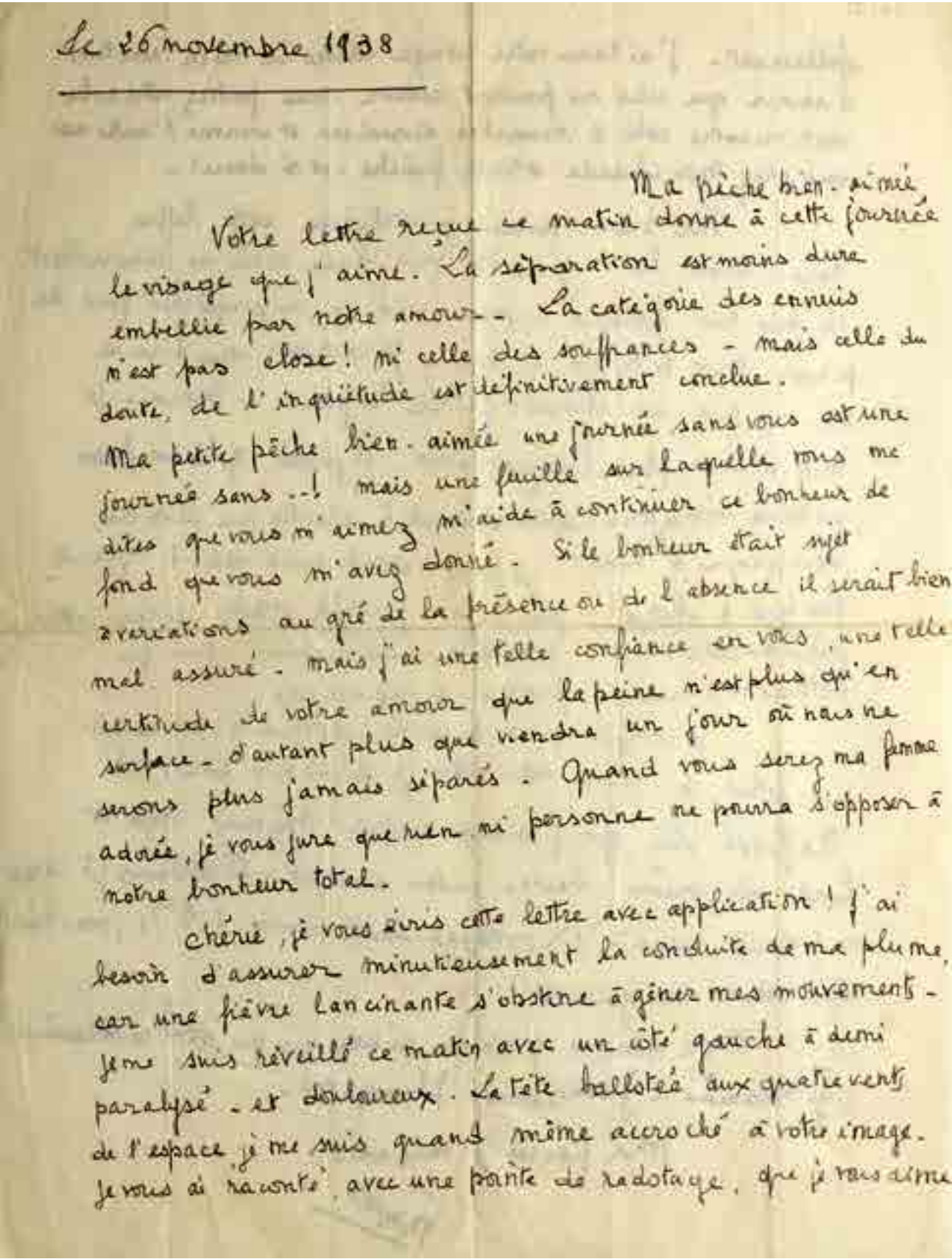
Ma bien-aimée, je continue cette lettre dans mon lit. J’ai été pris d’un accès de fièvre violent. Je suis très fatigué. Mais cela ne m’empêche pas de penser tout le temps à vous. Je voulais vous dire ce soir un tas de choses : je ne le puis. Demain, je vous écrirai plus longuement. Je pense qu’il va falloir que nous songions sérieusement à établir un plan de campagne cet hiver ! **Il faut absolument aller à grands pas vers l’officiel.** Pour cela, premier pas : se rencontrer plus ouvertement, connaître respectivement ceux qui entourent l’autre. Je vous en reparlerai. Je compte bien recevoir demain et lundi des lettres de vous. Avec elles, je serai vite sur pieds ! Ma petite fille que j’adore, j’espère toujours vous voir lundi soir, même heure, même endroit. D’ailleurs, **je dois en principe aller à Montrouge lundi matin à 5h1/4, pour tirer** ! Cela hâtera ma guérison !

Mon amour, j’attends vos lettres qui me sont si nécessaires. Je vous aime, je vous aime, plus que tout.

Ma fiancée, je vous adore.

François

300 - 500 €



51. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Fort d’Ivry, 27 novembre 1938

“NOUS AVONS ÉPROUVÉ LA FORCE DE NOTRE AMOUR”.

FRANÇOIS MITTERRAND ÉVOQUE L’EXISTENCE D’UN PLAN AMOUREUX, ÉTABLI SUR DEUX ANS.

IL APPREND À TIRER AU FUSIL-MITRAILLEUR

3 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 27 novembre 1938.

Ma petite fille très chérie,

J’enrage depuis plusieurs heures de ne pas vous avoir donné rendez-vous pour ce soir. Ce matin, ma fièvre est tombée tout d’un coup, après avoir atteint plus de 39°5. Il ne me reste de cette mauvaise piqure qu’une épaule raidie et un souvenir désagréable et surtout l’ennui de n’avoir pu vous voir. D’ailleurs, il va bien falloir que mon bras gauche reprenne sa vitalité, et rapidement, car demain lever à 5^h1/4 et en route pour le Fort de Montrouge ! Soit près d’une quinzaine de kilomètres en tenue de campagne. Nous serons de retour vers 10^h, après avoir tiré au fusil-mitrailleur. Aujourd’hui une brise glaciale caresse le Fort. Brrr ! Je crée à l’avance le brouillard dans lequel je vais nager demain matin, les doigts gourds ! Tout cela endurecit. Je n’aime pas me plaindre mais plus par orgueil que par courage. Cela me tannera la peau !

Ma toute petite, j’ai reçu vos deux lettres ce matin. Comment voulez-vous que je sois malade quand vous êtes près de moi ? Chérie, j’ai été très heureux de voir que votre amour m’apportait de tels témoignages. Mais je savais que je pouvais compter sur vous. Et pourtant je vous imposais un labeur écrasant en vous demandant ces lignes quotidiennes... Ma Marie-Louise, ces trois jours de repos forcé m’ont permis de réfléchir à plusieurs questions nous concernant. C’est que nous avons pas mal de travail devant nous ! D’abord boucher la seule brèche du “plan de deux ans” : son existence secrète (en principe !). Remarquez que je ne m’en plains pas : cela nous a permis de mieux nous connaître, hors de la façade mondaine, du brillant dont on se pare nécessairement quand il s’agit de paraître. Maintenant, et peut-être grâce à la façon dont nous nous sommes connus, dont nous nous sommes aimés, dont nous avons bâti notre avenir, **nous avons éprouvé la force de notre amour, nous savons qu’il a pour fondement non seulement l’inexplicable (si merveilleux) mais une connaissance réelle de ce que nous sommes, de ce que nous pensons l’un et l’autre, et de ce que nous voulons**. Il faut arriver à faire admettre nos projets. Pour cela, établir des possibilités de relations, de rencontres et cela au cours de cette année pour éviter les trop longues séparations des vacances. Il est évident que nous avons à nous concilier l’approbation de ceux dont vous pouvez dépendre : vos parents. Rien ne pourra s’opposer carrément à notre amour. Mais il vaut mieux mettre tout de son côté et

ne pas le placer en opposition avec ceux dont l’intervention est légitime. Il est probable que des discussions comme celle que vous avez eue avec votre mère il y a quinze jours se renouvelleront, et cela peut vous mettre dans une situation difficile, ce qui m’ennuierait beaucoup. Je compte donc vous entretenir des moyens que nous devons employer pour éviter tout ceci au cours de nos prochaines rencontres.

Ma Marie-Louise bien-aimée, qu’avez-vous fait aujourd’hui ? Avez-vous fait du scoutisme ? Êtes-vous allée au cinéma ? Êtes-vous restée bien sagement chez vous ? Avez-vous pensé à moi ? Ce n’est peut-être pas la plus agréable des occupations... Ma très chérie, vous êtes restée en moi toute la journée. Ça ne remplace pas tout à fait la présence réelle ! Aussi ai-je hâte de vous retrouver, de vous tenir tout près de moi, de vous dire que je vous adore. Demain lundi, je vous attendrai à la même heure et au même endroit que de coutume. Ne craignez pas le froid ! Nous bougerons ou nous [nous] mettrons à l’abri ! Je compte donc sur vous, ma toute petite fille chérie. Cela fait si longtemps que nous sommes séparés ! Nous allons avoir tant de choses à nous dire. Surtout la principale...

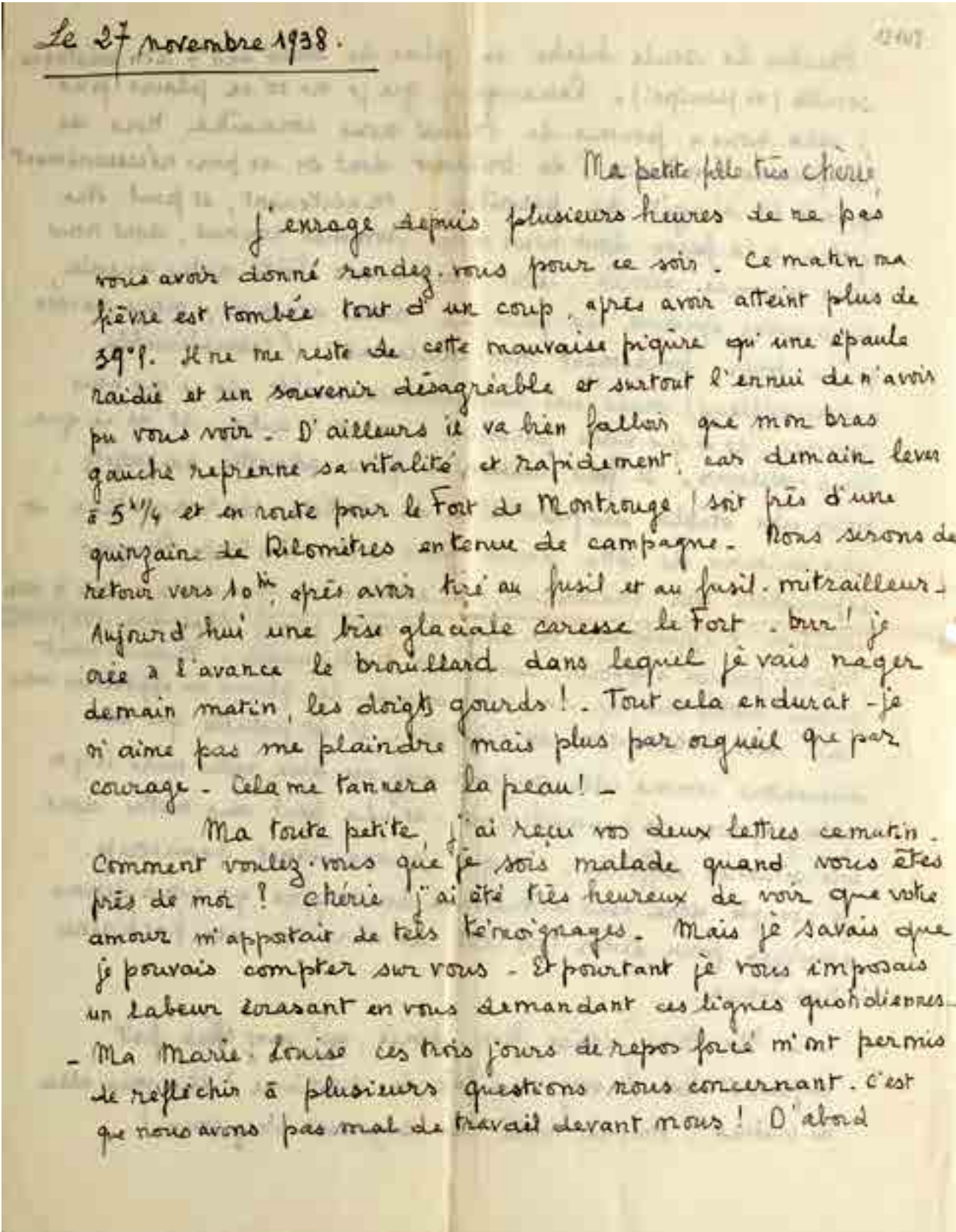
Alors à demain. Je suis si heureux à cette pensée. Tout à l’heure, je vais me coucher, mais vous ne quitterez pas ma pensée tant que le sommeil ne m’envahira pas. **Je vous aime tellement qu’il me semble que vous valez bien la peine de pensées constantes**. Il est vrai que l’amour crée bien des illusions !

Chérie, bonsoir. Merci de vos lettres. En recevrai-je une demain ? Je l’espère.

Je vous aime, ma petite pêche, ma fiancée chérie.

François

300 - 500 €



52. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 29 novembre 1938

“J’AI TOUTE LA VIE POUR M’HABITUER À CE NOUVEL ÉTAT D’ESPRIT !”

2 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 29 novembre 1938.

Ma Marie-Louise très chérie,

Quelle joie de vous avoir vue ! Et quel dédale de lettres qui n’atteignent pas leur but ! Je suis mécontent contre les événements et pas contre vous. Je suis si heureux de vous avoir retrouvée ce soir, ma petite pêche bien aimée. Mais tout cela : notre séparation momentanée, notre rendez-vous manqué, n’est rien, rien, rien puisque **ce soir encore vous m’avez dit que vous m’aimez**, et puisque je vous aime. Fourrons le tout dans la catégorie des ennuis et n’en parlons plus !

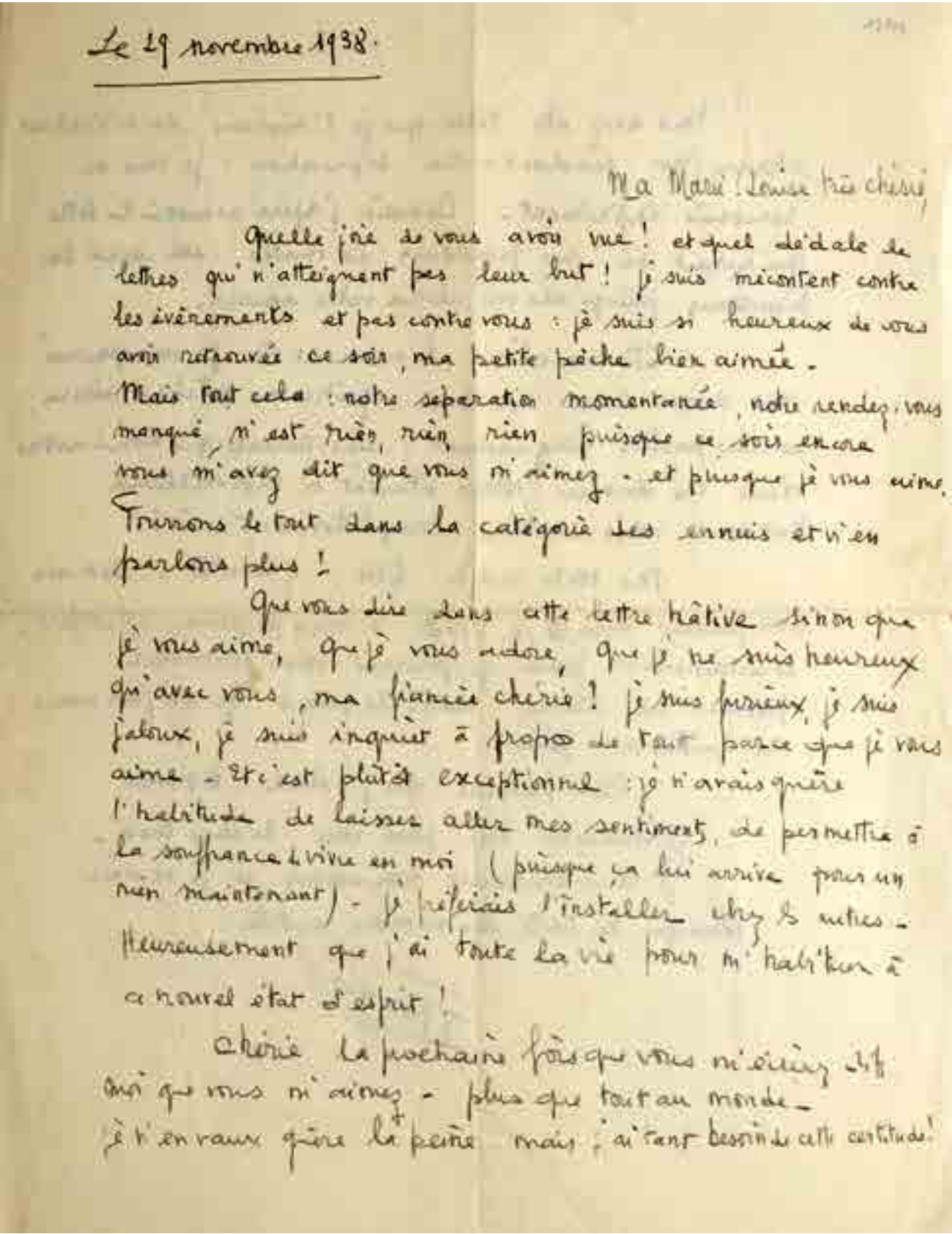
Que vous dire dans cette lettre hâtive sinon que je vous aime, que je vous adore, que je ne suis heureux qu’avec vous, ma fiancée chérie ? **Je suis furieux, je suis jaloux, je suis inquiet à propos de tout parce que je vous aime.** Et c’est plutôt exceptionnel. **Je n’avais guère l’habitude de laisser aller mes sentiments, de permettre à la souffrance de vivre en moi** (puisque ça lui arrive pour un rien maintenant). Je préférerais l’installer chez les autres. **Heureusement que j’ai toute la vie pour m’habituer à ce nouvel état d’esprit !**

Chérie la prochaine fois que vous m’écrirez, dites-moi que vous m’aimez. Plus que tout au monde. Je n’en vaux guère la peine, mais j’ai tant besoin de cette certitude ! Vous avez été telle que je l’espérais en m’écrivant chaque jour pendant notre séparation. Je vous en remercie infiniment. Demain, j’espère recevoir la lettre qui aurait dû me parvenir ce matin. Elle sera la bienvenue puisqu’elle me dira votre amour.

Vite ma chérie, le moment où je pourrai vous serrer dans mes bras, goûter ma pêche si douce, et vous parler longuement. Les instants que nous avons vécus ces derniers temps étaient si merveilleux tant nous nous sentions complètement unis ! Ma toute petite fille, à bientôt. Demain soir passez vers 18^h1/4-18^h20 si vous le pouvez à Denfert, et certainement jeudi je pourrai vous emmener pendant une heure dans le pays qu’un jour nous ne quitterons plus... Ma fiancée que j’adore, bonsoir. Je vous aime trop pour vous le dire bien. Je vous embrasse, mon amour, et je ne sais plus que le reste du monde existe.

François

200 - 400 €



53. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 2 décembre 1938

“NOTRE AMOUR S’IDENTIFIE DE PLUS EN PLUS À NOTRE VIE”.

FRANÇOIS MITTERRAND A MARCHÉ 20 KILOMÈTRES “À TOUTE VITESSE”

1 p. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 2 décembre 1938.

My delightful,

Ce soir, j’ai les membres rompus : une marche de 20 kms à toute vitesse, et exercice sans relâche. Le corps se promène dans un domaine baigné de fatigue où vogue l’anéantissement, mais l’esprit tient encore le corps, la fatigue lui sert d’ivresse. Ma bien-aimée, j’ai pensé toute cette journée à vous. Cette soirée d’hier, je la mets déjà dans les souvenirs à conserver, et à revivre. Elle me fait bien augurer de ces heures d’intimité que nous aurons chaque soir de notre vie : **notre amour s’identifie de plus en plus à notre vie, il lui donne son sens.**

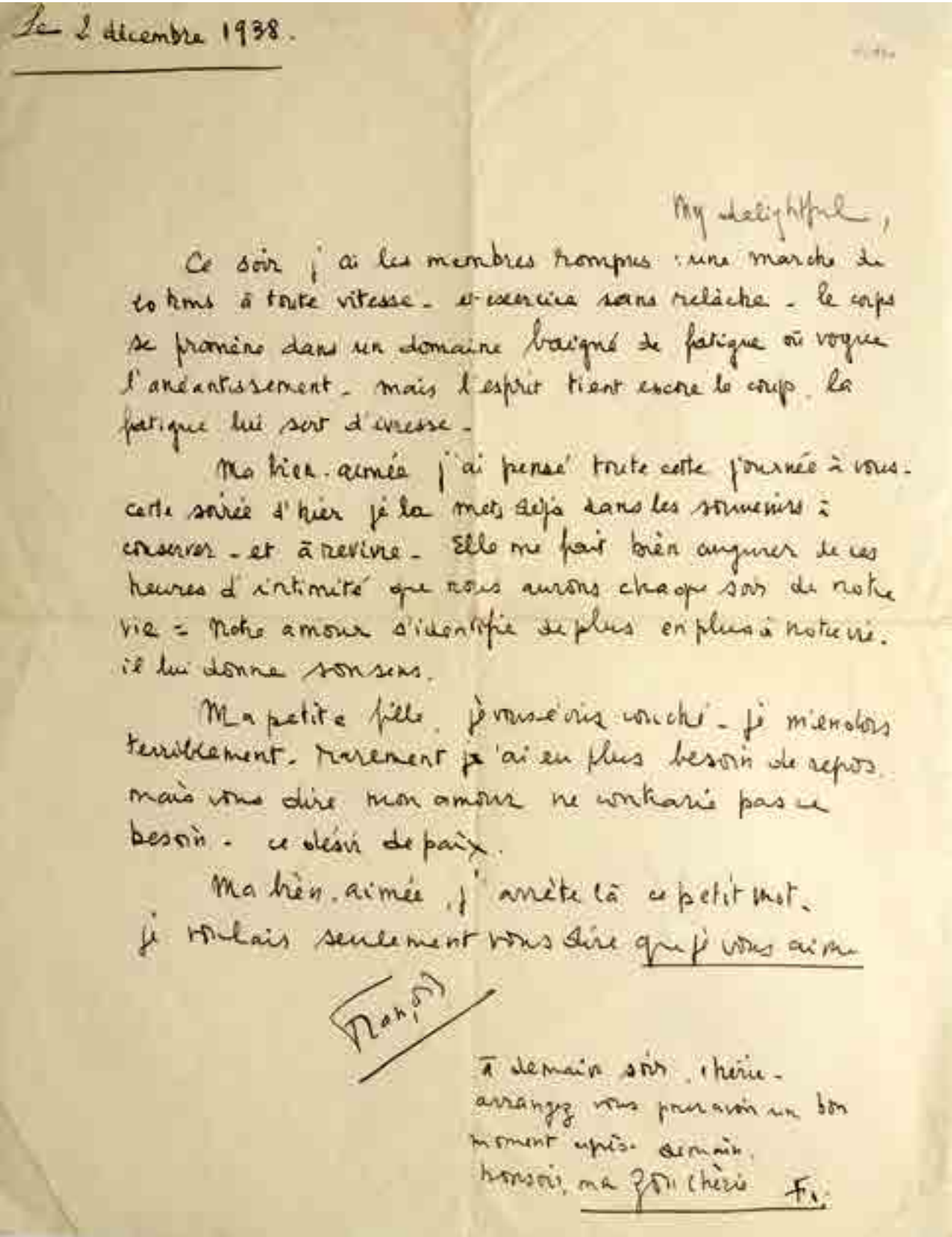
Ma petite fille, je vous écris couché. Je m’endors terriblement. Rarement j’ai eu plus besoin de repos. Mais vous dire mon amour ne contrarie pas ce besoin, ce désir de paix. Ma bien-aimée, j’arrête là ce petit mot. Je voulais seulement vous dire *que je vous aime*.

François

À demain soir, chérie. Arrangez-vous pour avoir un bon moment après-demain. Bonsoir, *ma Zou chérie*.

Fr.

200 - 400 €



54. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 5 décembre 1938

“CE SERA CE QUE NOUS ATTENDONS TOUS LES DEUX SI ARDEMENT : NOTRE UNION TOTALE”.

ÉVOCATION DU PREMIER BAISER AU LUXEMBOURG, SEPT MOIS AUPARAVANT

3 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 5 décembre 1938.

Marie-Louise ma bien-aimée,

Aujourd’hui : marque noire. La pluie m’a servi d’escorte, mais la princesse n’est pas venue. Quel plaisir devait-elle éprouver loin de celui qui l’attendait ? Heureusement que celui-ci est un modèle de patience et de résignation. Une soirée perdue : il faut en prendre son parti. Ça finirait sans doute par faire trop de jours pleinement heureux à la suite !

Il y a sept mois, le soleil frappait les feuilles neuves, encore, du Luxembourg. Une toute petite fille aux cheveux blonds ne savait pas que sa vie se jouait ; et celui qui l’accompagnait ne s’en doutait guère plus. **Et le premier acte commençait de la pièce que nous vivons, après un prologue plein de charme et d’inquiétantes incertitudes.** Ma chérie, **le goût de cette pêche que j’aime, je le possédais pour la première fois. Mais phénomène inverse de celui créé par le fruit de l’arbre de la science : il m’a remplacé dans le paradis terrestre.**

Ma bien-aimée, je pense que les mois passeront vite qui nous séparent de ce moment où plus rien ne nous séparera. Les moments que nous vivons ensemble sont si merveilleux que l’ennui de la séparation s’estompe. Nous pouvons être mélancoliques quand nous sommes loin l’un de l’autre, nous ne pouvons plus êtres tristes. Nous possédons une certitude : notre amour. Le reste compte peu.

Jeudi, quel bonheur je ressentais à vous voir telle que vous serez plus tard, chaque jour de notre vie à deux, lorsque nous serons chez nous. Et hier je m’amusais de voir s’établir les premiers ponts entre nous et les nôtres : j’éprouvais un agréable sentiment de propriété. Vous savez bien... “mon bien le plus précieux”...

Je reprends cette lettre, ce soir, mardi. Ce matin j’ai reçu votre missive : maillon de plus au bonheur que je vous dois. Nous avons dû nous rater de peu hier. Je suis arrivé au rendez-vous entre 18^h10 et 18^h15, et comme je vous avais dit d’arriver tôt, je suppose que vous retourniez déjà vers vos pénates ! Je regrette beaucoup ces moments que nous aurions pu passer ensemble. Aussi de vous avoir dérangée seulement pour la pluie dont j’ai reçu également la caresse. Ma Zou bien-aimée, je vous adore. Vous ne pouvez imaginer combien je pense à vous. Vous voir moins souvent jusqu’à Pâques me sera très pénible. Mais est-ce que cela comptera à côté de notre amour ? Maintenant que le peloton des E.S.O.R. est commencé

je ne serai presque plus libre. En principe même, seulement les samedi soir et dimanche ! Mais j’essaierai de me procurer une sortie supplémentaire par semaine. En tous cas, pour demain *mercredi*, je ne suis pas sûr de pouvoir me rendre au lieu fixé. Je vous demande quand même d’y passer en vous promenant, toujours entre 18^h et 18^h1/4 (et retour par Bd Rasp. côté gauche !). Il serait malheureux de manquer cette occasion qui est *possible*. Quant à jeudi, je ne pourrai pas vous voir, ni vendredi, ni samedi, car je serai sans doute piqué de nouveau vendredi matin. Pour dimanche, je compte sortir quand même. Pourriez-vous vous arranger de façon à pouvoir me voir vers 15^h ce jour-là ? Mais je vous en reparlerai et vous préciserai mon programme. (Je ferai tout pour être libre vers 17^h puisque cela vous est plus facile. Je vous dirai bientôt ce qu’il en sera).

Ma Marie-Louise bien-aimée, je vous l’ai dit : ces quelques mois seront assez durs. Nous nous verrons moins souvent. Mais je crois avoir adopté la solution la plus favorable. En avril commencera une meilleure période puisque je serai sous-officier, tout en restant près de vous. Il faudra s’écrire très souvent. Pour l’instant, voulez-vous m’écrire quotidiennement ? Il ne faut pas que nous passions un jour sans recréer nos instants de vie commune. Et puis, nous aurons beaucoup à dire : goûts, ambitions, projets, et appréciations de chaque fait, position devant chaque problème. Dès demain ou après-demain, je vous écrirai plus à fond qu’aujourd’hui où je ne puis que vous donner ces rapides indications.

Chérie, le temps passera vite. Un long trimestre, coupé de rencontres, brèves joies mais si intenses ! Et puis de mon côté plus de liberté, rencontres plus nombreuses. Et puis les mois fileront par-dessus bord, et **ce sera ce que nous attendons tous les deux si ardemment : notre union totale.** Ma toute petite, racontez-moi tout ce que vous faites, associez-moi à vos actes, à vos pensées. Vivons dès maintenant ensemble le plus parfaitement possible. Nous sommes si solidement liés par notre amour ! Envisageons de face *nos* ennuis. Peu de choses ! **Puisque nous nous aimons par-dessus tout, puisque nous le savons, puisque nous jouons notre vie, notre bonheur l’un par l’autre et l’un pour l’autre.** Ma très chérie, je suis si heureux de savoir qu’une petite fille dans le monde m’aime comme vous m’aimez ! Et je suis heureux de penser que cette petite fille, c’est vous que j’aime, à laquelle j’accorde mes plus belles illusions.

Demain, je vous donnerai, ou vous enverrai une lettre où je vous raconterai un peu de moi-même. Je l’adresserai à Claudie. Je compte sur vos lettres. Votre amour est tout, tout, tout pour moi. Je vous adore, et c’est si triste de ne pouvoir vous l’avouer qu’à distance !

Car je garde au fond de moi ce goût de ma pêche bien-aimée.

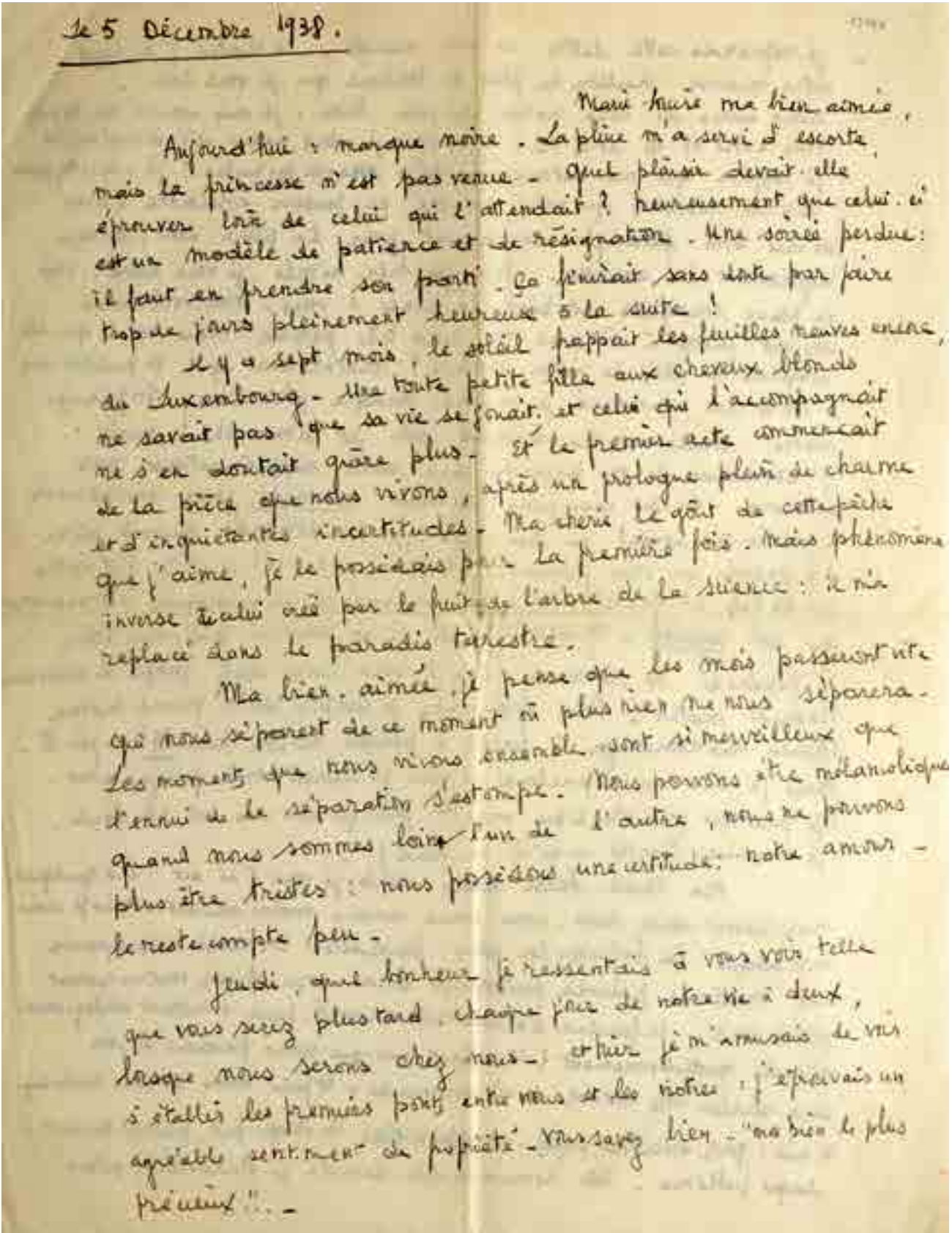
François

Demain soir, j’aurai le *droit* de sortir à partir de 19h, j’essaierai de partir comme d’habitude. Donc venez comme je vous le dis ci-dessus, si cela ne vous ennuie pas. *I love you.*

Fr.

ESOR est l’acronyme d’Élève sous-officier de réserve.

300 - 500 €



55. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 7 décembre 1938

REMARQUABLES CONSIDÉRATIONS
SUR LE STYLE, ET L’INDÉPENDANCE
D’ESPRIT :

“LA VIE S’ÉVERTUE À TRANSFORMER
L’ÂME DES HOMMES PAR MIMÉTISME.
OPPOSONS-LUI RÉSISTANCE”.

FRANÇOIS MITTERRAND ÉVOQUE “CET
ÉTERNEL BESOIN D’ÉVASION”.

4 pp. in-8 (207 x 134 mm), encre noire, papier quadrillé

Le 7 décembre 1938

Marie-Louise ma bien-aimée,

Ce matin, j’ai bénéficié d’une halte inattendue : les autres sont partis en promenade de 25 kms, tandis qu’en compagnie de trois de mes camarades, je me suis trouvé exempté de service. Je ne sais pas exactement pourquoi : peut-être parce que nous seuls seront piqués vendredi.

Au moment où je commence cette lettre, on me donne le mot que vous m’avez écrit hier. Avec vous, je trouve bête que nous nous soyons manqués ! À une minute près sans doute. C’est vexant. J’attends avec tant d’impatience ce moment où je puis vous sentir près de moi. Vous me réprimandez pour avoir supposé une diminution de votre amour. Vous avez raison et je fais amende honorable. **Jamais plus je ne mettrai en doute la vérité de notre amour.** (Je le faisais d’ailleurs sans trop y croire). Nous sommes liés pour toujours. En effet, il s’agit de bâtir notre vie sur des fondements définitivement établis.

Ma bien-aimée, si vous saviez le bonheur que me donne la certitude de votre tendresse. Quelle joie de savoir que rien ne peut nous séparer ! Que notre union possède une solidité de roc ! Je reprends encore une fois cette lettre. Je viens de vous quitter et j’éprouve encore la sensation de votre présence, tout contre moi, tandis que l’air frais du soir nous frappait le visage. Vous ai-je assez dit que je vous aime ? Mais je ne puis sortir de ces quelques mots “je vous aime”, tant ils contiennent d’amour pour vous. Ma pêche chérie, je vous adore. Aurais-je pu vous aimer à moitié et vous appeler ma fiancée ? **Je me demande même parfois d’où vient ce sentiment absolu.** Je vous jure qu’il doit être difficile d’aimer plus que je vous aime.

Vous me disiez ce soir qu’une faute de grammaire vous détourne d’un livre, et que si moi-même je n’observais pas la loi grammaticale, vous ne pourriez lire mes œuvres (présentement en puissance !). Je comprends votre sentiment. Toute négligence, toute ignorance me déplaît, surtout si elle s’étale. Mais je crois qu’il faut admettre un certain abandon de forme, une certaine nonchalance qui évite le ton étriqué, sec, qui s’écarte du purisme exagéré. J’en parle avec d’autant plus de vérité que **j’ai moi-même**

trop tendance à retoucher la forme, à m’empêtrer dans les détours du style, et cela à l’encontre de l’idée, du fond. Vous savez, en excellente élève et fort travailleuse, le couplet de Malherbe sur la question ! **Je crois que la vie, pour être rendue dans son mouvement exact, a peine à se plier à des règles de langage trop définies.** Elle risque d’y perdre sa vigueur, son naturel, sa confusion. (Je ne veux pas dire qu’il est nécessaire de contrarier la grammaire à plaisir !).

Ma toute petite chérie, 4e temps. Je viens de parler longuement avec trois de mes camarades, **autour d’un rhum Saint James.** Discussions : littéraire, diplomatique. Je me suis retrouvé dans mon vieux milieu abandonné pour le froc militaire. Bah ! **C’est le jeu du temps. La vie s’évertue à transformer l’âme des hommes par mimétisme. Opposons-lui résistance.** Et j’essaie de recréer le cadre de mon esprit à force de **volonté.** Quand je vous parle des corvées que j’exécute à la caserne, ce n’est pas pour le pittoresque. C’est pour mieux vous montrer que **l’important n’est pas dans la tâche, mais dans l’esprit.** Où réside cet **éternel besoin d’évasion, le fait le plus brutal n’a pas de prise.**

Ma bien-aimée, ma Marie-Louise tant chérie, je vous parle d’un tas de sujets, sans beaucoup de suite. Je continuerai pourtant ainsi demain. Pour l’instant, je vais m’arrêter. Pas de vous parler, mais de vous écrire. Sachez encore une fois que mon seul bonheur réel me vient de vous. Que vous êtes le seul être au monde qui compte essentiellement pour moi. **Tout ce qui nous séparerait me déchirerait de telle façon que jamais la blessure ne se fermerait.** Vous êtes ma vie, mon amour. Ma petite fille, comme si vous étiez contre moi, toute fraîche, je vous donne mon amour. Et c’est le don de tout moi-même.

François

Pour vendredi, revenez du lycée à pied. F[rançois] Dalle vous apportera lettre et livre. Bonsoir, chérie. Je vous adore.

Fr.

500 - 800 €

Le 7 décembre 1938.

Marie-Louise ma bien-aimée,

Ce matin j’ai bénéficié d’une halte inattendue : les autres sont partis en promenade de 25 kms, tandis qu’en compagnie de trois de mes camarades je me suis trouvé exempté de service. Je ne sais pas exactement pourquoi : peut-être parce que nous seuls seront piqués vendredi.

au moment où je commence cette lettre on me donne le mot que vous m’avez écrit hier. Avec vous je trouve bête que nous nous soyons manqués ! à une minute près sans doute. c’est vexant. j’attends avec tant d’impatience ce moment où je puis vous sentir près de moi – Vous me réprimandez pour avoir supposé une diminution de votre amour. Vous avez raison et je fais amende honorable. jamais plus je ne mettrai en doute la vérité de notre amour. (je le faisais d’ailleurs sans trop y croire). Nous sommes liés pour toujours. En effet, il s’agit de bâtir notre vie sur des fondements définitivement établis.

Ma bien-aimée, si vous saviez le bonheur que me donne la certitude de votre tendresse. Quelle joie de savoir que rien ne peut nous séparer ! que notre union possède une solidité de roc !

56. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 8 décembre 1938

“L'AMOUR EST L’AFFIRMATION
PERPÉTUELLE DE LA VIE : LA SÈVE
DES CHOSES, LE SANG ET L’ÂME DES
HOMMES”.

FRANÇOIS MITTERRAND DÉCRIT, AVEC
HUMOUR, UN DÉMÉNAGEMENT AVEC
LE FOURRIER

3 pp. in-8 (270 x 210 mm), encre noire

Le 8 décembre 1938

Excusez-moi chérie, de vous écrire sur ce papier peu élégant ; mais je n’ai que ça sous la main. Vie de caserne ! Je suis en étude, chose qui ne m’est pas arrivé depuis le temps lointain de ma philosophie. Autour de moi, chacun gratte, tire la langue et exécute les mille apparences de l’acte pensant. Je viens de recopier le plus bêtement possible les “mouvements du soldat sans armes” : ma plume a suivi les lignes, mais toute seule. Ce n’est pas elle que j’accompagnais.

Cette journée a débuté par un exercice de défilé, musique en tête, devant le colonel ; puis, série de changements de tenues à une vitesse folle. **L’après-midi, j’ai été mis à disposition du fourrier et cela m’a valu d’aller déménager les meubles d’un adjudant, à Vitry.** Ce fut assez amusant (la femme de l’adjudant m’offrant le café et un verre de rhum selon les rites supposés du monde “chic”. Les enfants admiratifs, et le fourrier confondu de remerciements, on a parlé du temps, de la vie chère, des colonies et de tel personnage important qui vous tutoie...). Malgré tout, il m’a fallu transporter commodos, lits, traversins etc. sous une pluie battante, puis revenir au Fort, cahoté, au centre d’un tintamarre ferrailleux, hennissant, brinqueballant, émané du fourgon militaire que tiraient deux chevaux, ma foi, très vifs. Et voilà mon emploi du temps.

Ma pêche bien douce, le vôtre fut sans doute moins heurté et d’aspect plus civilisé. Un jeudi, à Paris : cela doit être diablement sympathique. Je n’en connais plus la saveur mais je suis sûr que vous, vous avez su l’apprécier (cinéma ? Promenade ? Thé ? “Grands magasins” ? Essayage ? Ou chevaliers servants ?). Hier soir, je suis rentré tard à Ivry. J’étais heureux de respirer l’air de Montparnasse. D’ailleurs, **maintenant, chaque rue possède les points de repère de nos promenades**, de nos soirées si délicieuses. Le vent frais qui rougit le nez, un œillet pourpre chez un fleuriste, une poupée dans une devanture, une glace où s’inscrivit votre silhouette, une horloge où s’arrêta notre regard, et hop-là ! Me saute à la gorge la sensation de votre présence. Quels pèlerinages nous aurons à faire, ma très chérie ! On pourra s’arrêter souvent et tracer une croix sur le sol à chaque endroit de notre bonheur. On pourra tracer une croix sur notre vie, mais elle ne sera pas signe de souffrance.

Ma bien-aimée, je m’émerveille de tout ce qui crée notre amour. Je m’émerveille de vous, de vos moindres expressions. Je m’émerveille de votre amour, je m’émerveille de mon amour pour vous. Je crois d’ailleurs que **l’émerveillement, l’étonnement sont des témoignages de puissance de la personnalité, de la vivacité de l’esprit**, et je trouve bon que notre amour ait ce visage. J’attribue à l’amour ce que Paul Valéry dit du métier des philosophes : “il est essentiel de ne pas comprendre. Il leur faut tomber de quelque astre, se faire d’éternels étrangers. Ils doivent s’exercer à s’ébahir des choses les plus communes. Pénétrez dans le temple d’une religion inconnue, considérez un texte étrusque, asseyez-vous auprès de joueurs dont le jeu ne vous fut pas appris, et jouissez de vos hypothèses”. L’amour est de même : il redécouvre les sources de la vie, cette fontaine dont Charles Morgan a fait le beau livre dont je vous ai parlé [nous : intitulé *Fontaine*, 1934, pour la traduction française]. **L’aspect des choses perd son enveloppe banale. Il devient impossible que le monde ait cette forme grise, ce ton terne des jours de pluie.** Tout se met à frémir, à remuer, à respirer. Tout reprend souffle. C’est la négation de la mort. **L’amour est l’affirmation perpétuelle de la vie : la sève des choses, le sang et l’âme des hommes.**

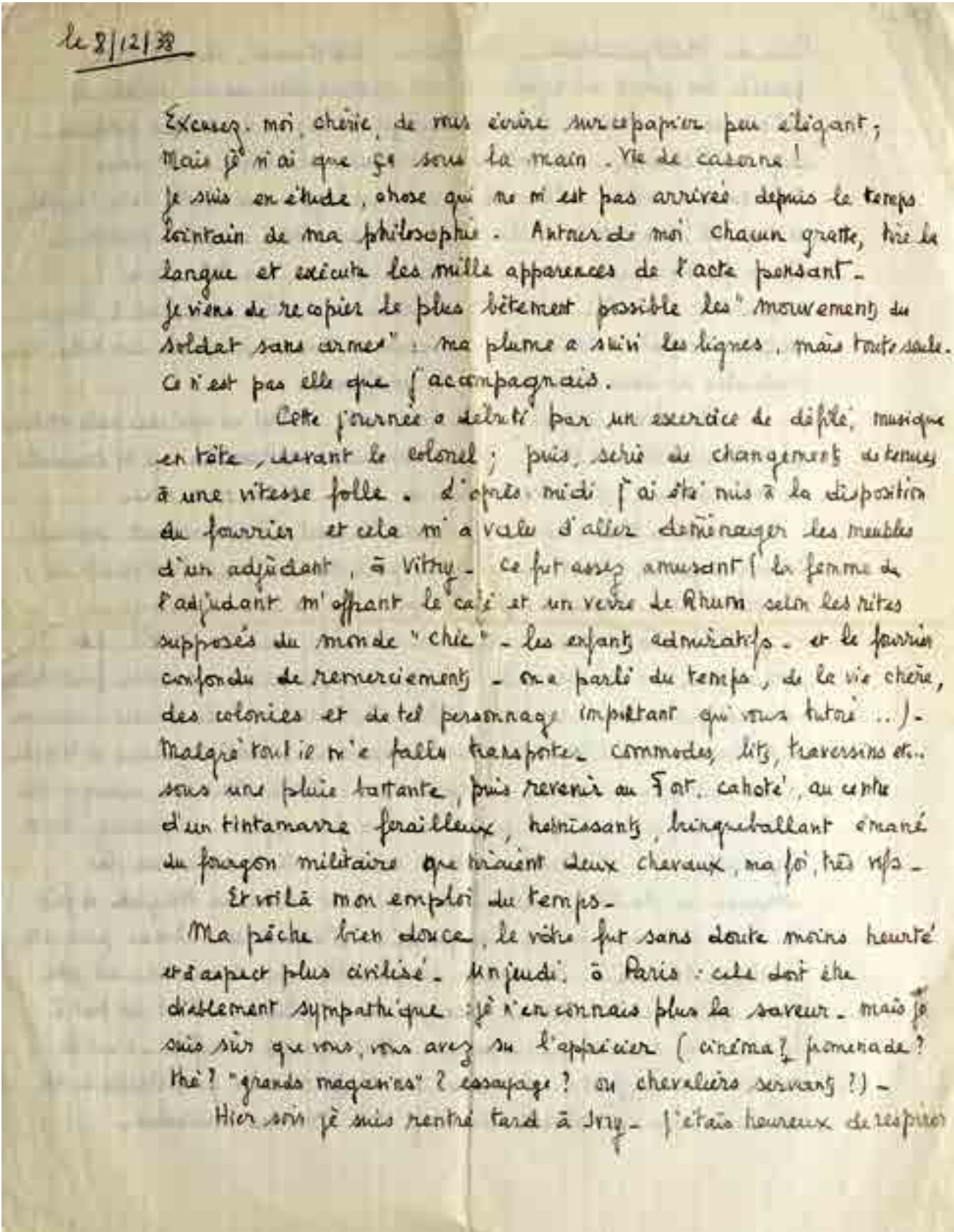
L’amour véritable est certainement une reconnaissance, peut-être plus réelle que la première naissance trop confuse. Alors tout apparaît étonnant : on comprend que le mystère flotte partout, mais ce n’est plus un mystère qui se respecte : on en force le sens. Parce que je vous aime, ma toute petite fille, tout est simple, et surprenant, et naturel. **Et je me penche sur la vie comme sur les textes étrusques, je vois les pièces du jeu inconnu évoluer : je n’en sais pas les règles mais j’en devine le sens.**

Chérie, vous ne pouvez imaginer combien me passionne cette observation de notre amour, combien me ravit son déroulement. J’y reviens peut-être trop souvent. Mais j’aime vous écrire, guidé par le jeu de ma pensée, et sans autre raison. **Le démon de l’analyse me tient. Comme tout démon, il mène à l’enfer.** Mais quels supplices m’infligera-t-on pour l’avoir suivi ?

Ma Marie-Louise, c’est fini. Je vais envoyer cette lettre pour qu’elle vous parvienne demain. Écoutez-moi. Je vous adore. Tout à l’heure, je vais me coucher. Demain matin, on me pique. Encore de la fièvre en perspective ! Mais elle passera et s’inclinera devant ma volonté de vous retrouver dimanche soir à 17h30. J’ai déjà hâte de vous serrer contre moi et de vous dire que vous êtes ma petite fiancée que j’aime beaucoup trop, et pour fort longtemps ! Bonsoir ma chérie, je vous embrasse avec émerveillement. Vous valez bien “ce temple d’une religion inconnue” puisque je vous adore.

François

800 - 1.200 €



57. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 9 décembre 1938

“ALLER AU CŒUR DES RÉALITÉS,
PERCER LES COUCHES DE POUSSIÈRE,
LES JUGEMENTS DÉFINITIFS,
REDÉCOUVRIR LE SENS DES
BÉATITUDES”.

LECTURE DE BERNANOS ET ATTENTE
AMOUREUSE.

SUPERBES PROPOS SUR LE STYLE ET
LE REFUS D’UNE PURETÉ EXCESSIVE :
“STENDHAL ME PLAÎT DAVANTAGE QUE
FLAUBERT”

4 pp. in-8 (205 x 134 mm), encre noire

Le 9 décembre 1938.

Ma très chérie,

Me voici de nouveau avec une épaule ankylosée, et une allure embarrassée. Grâces soient rendues à la piqûre de ce jour : elle me laisse la tête libre et le corps sans fièvre. Sur le coup, j’ai assez souffert, désagrément pimenté par le spectacle réconfortant de camarades en syncope ! Je suis donc resté toute la journée soit dans ma chambre, soit dans le casernement, sans programmes fixe. J’ai pu me recueillir un peu, au centre de cette vie agitée. **J’ai lu la moitié des *Grands cimetières sous la lune* de Bernanos : avec grand intérêt. J’aime la position de cet homme que n’entrave aucune définition. Il aime l’absolu et s’il découvre le relatif, il le pourchasse où qu’il soit.** L’Église espagnole, l’Armée des Francs, il leur crache son mépris **car il n’admet pas que l’on appelle croisade ce qui n’est que la revanche des possédants.** Non pas qu’il les attaque, lui, royaliste, par paradoxe, ou par sentiment vulgaire d’indépendance apparente. Mais parce que tout contre-sens, tout abus de confiance le révolte. **J’avoue que cette position me plaît : ne pas se laisser piper par les mots, par l’ordre établi, par les cadres imposés, mais aller au cœur des réalités, percer les couches de poussière, les jugements définitifs, redécouvrir le sens des Béatitudes.**

Ma joie bien-aimée, j’ai subi le plus bravement possible votre attaque en faveur du purisme, et j’en profite pour mettre au point ma pensée à ce sujet. Je fais partie d’un clan dont vous êtes adepte ; nous ne sommes que frères ennemis d’un jour : **nous sommes l’un et l’autre horriblement délicats. J’y viens : puristes.** Je ne renie donc pas mes origines et si je note les travers de ma famille, cela ne veut pas dire que je la condamne *ex cathedra*. Je ne fais pas l’apologie des fautes de français : elles me révoltent. Je ne dis pas qu’un style négligé est plus beau qu’un style soigné. Je refuse seulement d’admettre que le style, s’il possède les qualités essentielles de *mouvement*, de *nombre* et d’*images*, soit condamnable parce que anti-grammatical. **Stendhal me plaît davantage que Flaubert, Barrès qu’Anatole France, Balzac que Mérimée. Stendhal,**

Balzac, Barrès n’étaient pourtant pas spécialistes du mauvais langage, et pouvaient se parer du titre d’esthètes, mais leur langue n’est pas l’esclave de la règle. Je crains toujours de sentir dans la phrase bien ajustée une sécheresse de pensée qui ne sait pas s’abandonner.

Vous me direz que vous ne confondez pas purisme et travail de moine copiste, purisme et léchage consciencieux du style. Et je vous croirai et nous pourrons nous entendre : **ce que je reproche au style trop net, c’est une ressemblance avec le scrupule excessif, marque d’impuissance du cerveau. C’est sa qualité d’analyse trop poussée. Je vois là un énorme danger**, sans doute parce qu’il me guette, et je pars en guerre contre moi-même. Mais si l’écrivain possède un style aussi juste que sa pensée, aussi conformiste que sa pensée l’est peu, alors j’approuve, et je termine comme vous : “c’est un criterium”.

Ma petite fille très chérie, merci de votre lettre. Je crois indispensable cette continuelle conversation, maintenant que nous nous voyons moins souvent. **Nous ne devons pas ralentir la marche en avant.** Et n’avoir qu’une correspondance très intermittente risquerait de nous déshabituer l’un de l’autre. Comme cela, tout continue, et c’est splendide. Je suis jaloux, ce soir, du Moi qui pouvait se promener dans le vent, et fouler les feuilles mortes, et s’impatier, et disputer, et sentir le bonheur en lui monter par bouffées, en compagnie d’une petite fille au goût de pêche, et si douce.

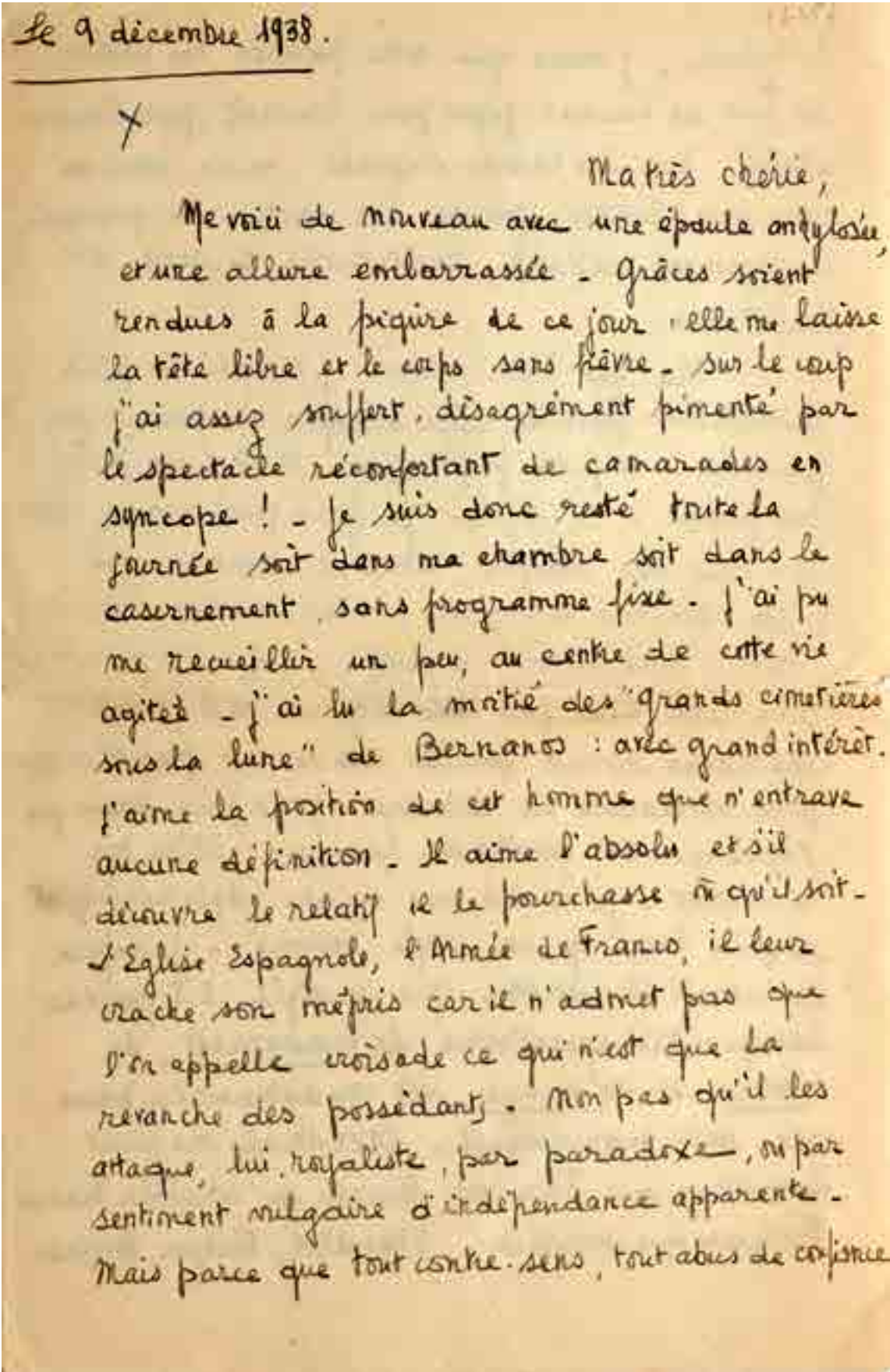
Ma Marie-Louise, je vous dois la seule aventure du monde auprès de laquelle le plus beau rêve n’a pas de sens. Je vous aime. Sentez-vous que votre main dans la mienne, votre visage près du mien, expliquent tout ? Ma bien-aimée, vous avoir donné ma vie ressemble encore à de l’avarice. Quand vous reverrai-je ? Je ne puis présager de mon état de demain. Mais il y a presque certitude que je pourrai être soit entre *18h et 18h1/4 à Vavin*, comme d’habitude, soit à *18h30* à Denfert-Rochereau (*entrée du Bd de Raspail*). Venez, j’en serai tellement heureux. Et si possible pour vous, passez d’abord rue Vavin : ça risquerait de nous faire gagner une demi-heure. Pour dimanche : rendez-vous toujours à 17h30 au même endroit que de coutume (*certainement*).

Bonsoir, ma chérie. Je vous aime au moins jusqu’à demain soir !

François

(Si par hasard je vous ratais demain, il ne faut pas se manquer dimanche ! C’est sûr ! Fr.)

1.500 - 2.000 €



58. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Paris], 10 décembre 1938

“JE VEUX SIMPLEMENT VOUS DIRE QUE
JE VOUS AIME”

1 p. in-12 (212 x 132 mm), encre noire, papier fin à petits carreaux

Le 10 déc. 1938

Ma chérie,

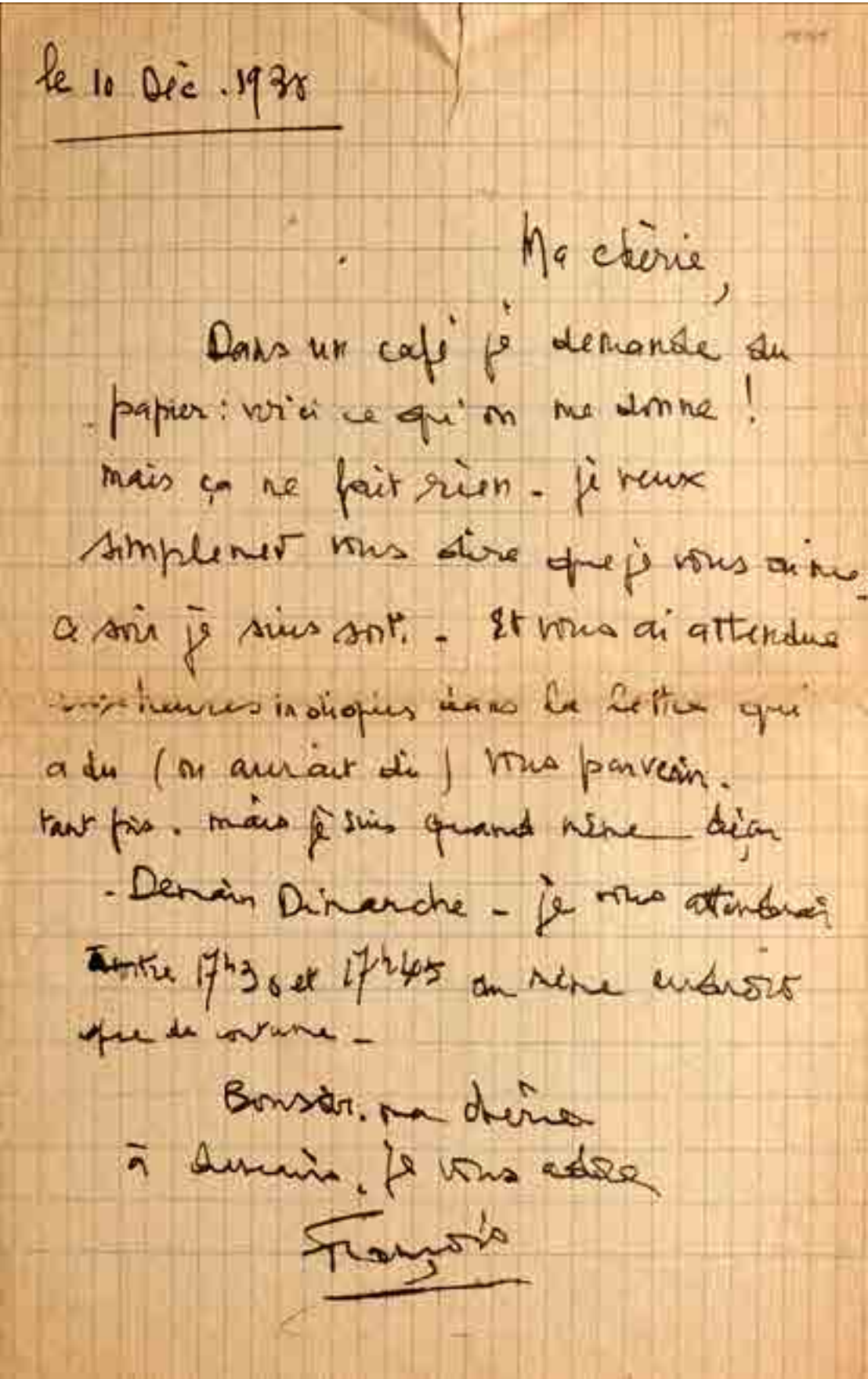
Dans un café je demande du papier : voici ce qu'on me donne ! Mais ça ne fait rien. **Je veux simplement vous dire que je vous aime**. Ce soir je suis sorti. Et vous ai attendue aux heures indiquées dans la lettre qui a dû (ou aurait dû) vous parvenir. Tant pis. Mais je suis quand même déçu. Demain dimanche, je vous attendrai entre 17h30 et 17h45 au même endroit que de coutume.

Bonsoir, ma chérie, à demain, je vous adore.

François

Petite déchirure sans manque

150 - 300 €



59. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise
Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 11 décembre 1938

“JE VEUX SEULEMENT VOUS DIRE CE
SOIR QUE MON AMOUR POUR VOUS
N’A PAS DE LIMITES ET QU’IL RÉSOUT
TOUTES LES QUESTIONS”

2 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre bleue

Ma petite fille bien-aimée,

Suis parti sur cette mauvaise impression que vous ne vouliez pas voir mon visage ? Le fait est que je suis un peu tourmenté. Et pourtant, nous avons passé une si bonne soirée. Nous avons parlé sérieusement ; nous nous sommes dits notre amour. Ma très chérie, je ne puis m’empêcher de m’inquiéter de savoir que vous seriez “effrayée de vous-même” si vous m’écriviez quotidiennement. Cela me torture de penser qu’il puisse exister un seul point sur lequel nous n’ayons pas parfaite entente. Vous savez bien que mon amour pour vous est absolu et ma confiance, aussi, absolue. Et le reste compte peu. Je veux que vous sachiez ma bien-aimée que, si j’attache beaucoup d’importance à notre correspondance, je ne veux pas qu’elle soit d’une régularité réglementaire ! J’ai horreur des règlements, et pourvu que je vous sache toujours mienne, jamais je ne vous tiendrai compte du surplus.

Je vous aime tellement. Je vous l’ai dit : question de vie gagnée ou perdue – un enjeu ! Ce matin, j’ai prié pour nous. Vous étiez près de moi et pourtant loin durant la messe. Il me semble que nous n’avons peut-être pas assez approfondi ensemble notre sentiment à l’égard des questions religieuses et de la conciliation avec notre amour. **Je veux seulement vous dire ce soir que mon amour pour vous n’a pas de limites et qu’il résout toutes les questions.** Je vous aime d’une telle façon qu’aucune forme de vie ne m’apportera plus de beauté intérieure. Ma toute petite fille, à mercredi 18h-18h15 (si j’avais un bref retard, attendez-moi). J’ai déjà prévu un bon nombre de choses importantes à vous raconter. Écrivez-moi, je vous aime par-dessus tout.

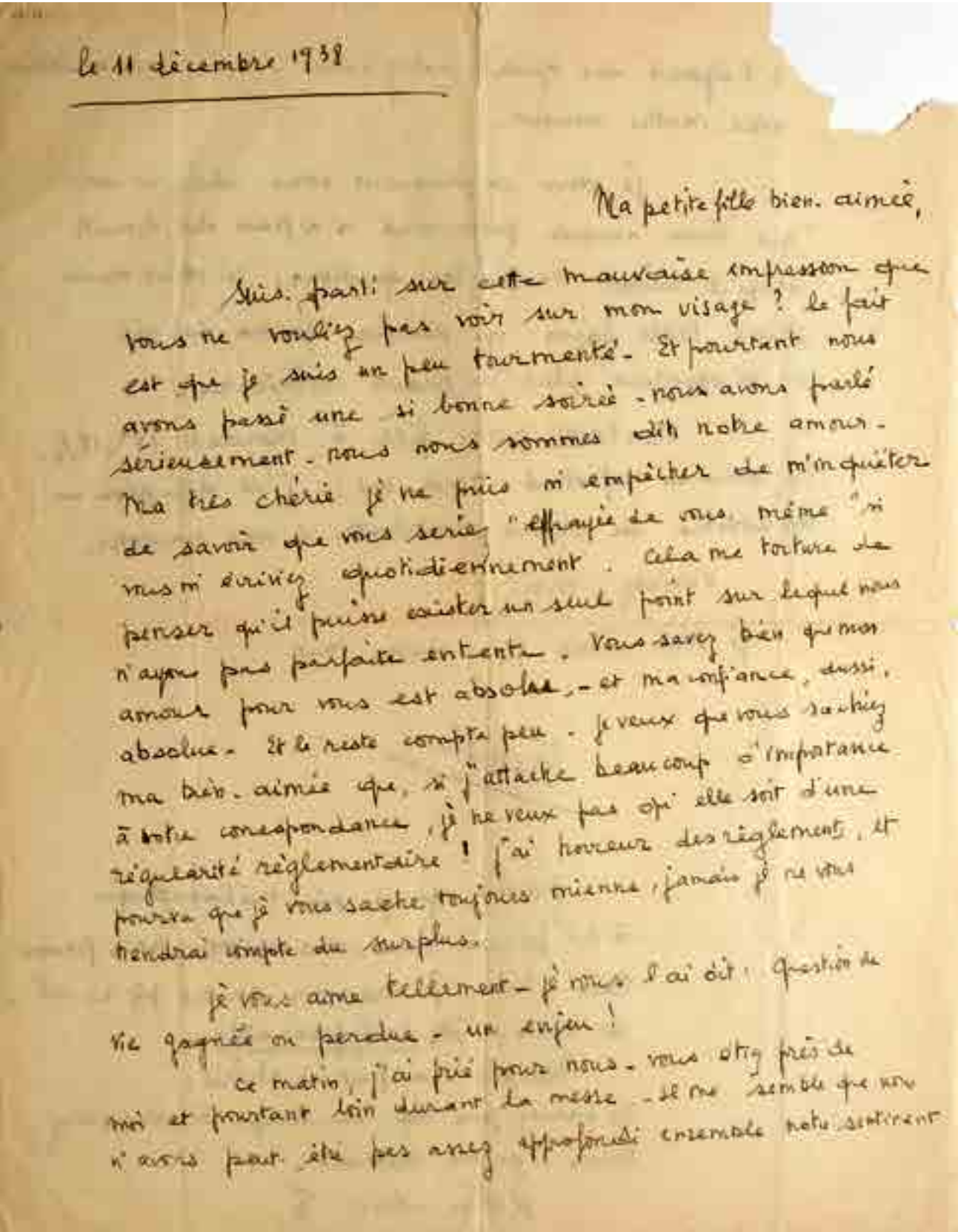
François.

J’avoue que je suis mélancolique à la pensée de vous quitter pour presque trois jours. Je vous sens encore près de moi et vous m’êtes indispensable. Bonsoir ma fiancée chérie. Ne pensez pas trop au temps où vous serez veuve ! Ça me vexerait. Je vous adore.

F.

Coin supérieur droit déchiré sans atteinte au texte

300 - 500 €



60. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 12 décembre 1938

ORGIE PANTAGRUÉLIQUE À LA CASERNE, EXERCICES DE TIR, ET INTARISSABLE SOIF D’AIMER :

“J’APERÇOIS SUR LA TABLE SEPT LITRES DE VIN ROUGE (NOUS SOMMES 9)”.

FRANÇOIS MITTERRAND PENSE AVOIR UNE “ŒUVRE À FAIRE” ET SA RÉALISATION PASSE PAR SON UNION AVEC SA “BÉATRICE”.

4 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Ma pêche tant chérie,

Ce soir, je ne sais quel vent d’orgie a soufflé sur la chambrée. Mais un festin Pantagruélique à surgi des valises de mes collègues ! Il m’a fallu prendre ma part. Un Normand bon vivant me disant entre chaque spécialité : “voyons, ne fais pas de manières” ! J’ai donc mangé et bu. Pensez qu’au moment où je vous écris, j’aperçois sur la table sept litres de vin rouge (nous sommes 9) et ce n’est pas fini. Mais comme je suis fort docile j’ai refusé toute proportion exagérée, j’ai même coupé d’eau mon vin ! Docile envers vous : voyez ma chérie votre pouvoir, la plus grande joie d’un soldat étant par définition la dive bouteille.

Maintenant j’essaie d’enlever mon esprit hors d’ici et je vous retrouve ma bien-aimée, toute pareille contre moi. Quand je pense qu’il y aura bientôt un an que vous êtes installée en moi ! Nous allons avoir à sou-haïter un premier anniversaire. Le premier de beaucoup, l’anniversaire de notre amour.

Ma toute petite fille que j’adore, je pense que vous m’avez dévolu une lourde tâche : puisque vers la trentaine il me faudra posséder une carrure suffisante pour ne pas tomber dans l’article du contrat de mariage que vous aurez soin d’insérer. En tout cas, ce matin je n’en ai pas pris le chemin : je suis allé à Vanves pour tirer : 22 kilomètres au total. J’ai fait un excellent tir. Bien au tir à genoux, bien au tir couché ; ce qui m’a rendu très fier. Comme quoi, l’orgueil d’un homme aime trouver des occasions de contentement ! Cet après-midi : revue d’armes. J’ai démonté et visité à fond mon fusil : guerre aux taches de rouille ! Guerre aux taches de graisse. Enfin cela a rempli de longues minutes.

Et puis en réalité, je ne vous ai pas quittée. Plus moyen de vous quitter. Je vous aime trop pour cela et je ne trouve pas cela ennuyeux. Ce matin, pendant que nous marchions dans la nuit, je pensais intensément à vous. J’avais l’impression de vous porter en moi, ma fiancée bien-aimée. Et je vous parlais. Je vous racontais mon amour et les milles choses qui l’accompagnent. Je me disais qu’il serait bon d’être avec vous pendant que tout est terriblement calme. Comme si le repos avait plus de dignité que l’agitation et le travail du jour. Et plus de douceur.

Mademoiselle ma chérie, je vais vous avouer une affaire délicate. Je suis absolument de l’avis de votre frère : je n’ai pas l’intention de me marier, il est difficile de trouver ce que l’on cherche, de découvrir la perle rare. Je ne fais qu’une exception, mais je ne sais comment vous l’écrire : à la manière de Rosalinde de *Comme il vous plaira* [nous : Shakespeare] : “pour moi, il n’y a qu’une fille au monde”. Mais comment vous l’avouer puisque c’est vous.

Ma toute petite, comme je vous aime il m’arrive de me fâcher contre moi-même et un peu contre vous quand je me souviens de ces bêtes petits malentendus qui ont pu s’égrener par hasard le long de ces mois de tendresse si merveilleux. Et ce soir, comme chaque soir, avant de faire ma prière et de me coucher, je sens en moi monter un immense calme. Celui que vous m’avez donné en me donnant votre amour. Et je sens que la vie a déjà été généreuse pour moi. Et je sais que je ne connaî-trai plus rien d’elle qui contienne autant de charme.

Ma pêche chérie, vous ne pouvez pas savoir à quel point vous m’êtes indispensable. Je me rends compte que vous m’êtes et serez absolu-ment nécessaire le long de notre vie pour la réalisation de mon œuvre. Car je crois avoir une œuvre à faire. Mais je manque du finish : tout est conditionné pour vous. Ce qui m’a peut-être rendu trop exigeant pour notre correspondance, c’est cette nécessité que je sentais en moi d’avoir un signe de vous, pour vivre, pour gagner ma journée. Et cela m’a rendu fort égoïste. Ma très chérie, vous serez ma femme adorée. Quelle joie de savoir qu’avec vous, je serai celui que je veux être. Je vous le jure et ceci est grave : sans vous, je ne serai rien. Mais avec vous, je puis tout. De notre entente si précieuse, j’ai retiré mon bonheur et ma vie est liée à ce bonheur.

À propos, et votre interrogation d’aujourd’hui ? Je trouve que nous ne devrions pas hésiter à travailler ensemble quand cela peut être utile. Hier, je vous ai peut-être fait perdre des minutes intéressant votre travail. Surtout en Histoire (j’en ai fait beaucoup et avec passion). J’aurais pu parler avec vous de vos études et cela aurait pu vous servir. Il faudra que la prochaine fois nous agissions ainsi. Tenez-moi au courant de vos études.

Vous m’avez dit que vous aviez un peu d’ennui à cause de votre travail. Et cela m’a attristé. Je voudrais tellement vous voir toujours et complète-ment heureuse. Je serai tellement heureux de votre bonheur. Ma chérie, ne soyez jamais triste. Notre amour ne doit-il pas créer tout notre bonheur ?

Résolution définitive : vous n’arrivez plus en retard chez vous. Je me trouve sot de vous faire courir le risque d’être réprimandée ! Et puis, ma très aimée, je termine cette lettre faite de notations transcrites, le papier appuyé sur mon genou, la table étant toujours occupée par les buveurs (en ce moment 11 bouteilles !). Ce qui excuse un peu mon horrible écriture.

Il n’est pas désagréable de vous voir si peu souvent par rapport au temps passé. Mais 3 mois et 1/2 et puis je revêtirai un uniforme le plus seyant possible et j’aurai pour moi le prestige de l’uniforme... quelle magnifique perspective !

Le 12 décembre 1938

Ma pêche tant chérie,

Ce soir je ne sais quel vent d’orgie a soufflé sur la chambrée mais un festin Pantagruélique a surgi des valises de mes collègues ! il m’a fallu prendre ma part : un Normand bon vivant me disant entre chaque spécialité “Voyons, ne fais pas de manières” ! j’ai donc mangé et bu. Pensez qu’au moment où je vous écris j’aperçois sur la table sept litres de vin rouge (nous sommes 9) - et ce n’est pas fini. Mais comme j suis fort docile j’ai refusé toute portion exagérée, j’ai même coupé d’eau mon vin ! Docile envers vous : voyez ma chérie votre pouvoir, la plus grande joie d’un soldat étant par définition la dive bouteille.

Maintenant j’essaie d’enlever mon esprit hors d’ici - et je vous retrouve ma bien aimée toute pareille contre moi - quand j pense qu’il y aura bientôt un an que vous êtes installée en moi ! nous allons avoir à souhaiter un premier anniversaire - le premier de beaucoup - l’anniversaire de notre amour -

Ma toute petite fille que j’adore je pense que mes miens dévolvi une lourde tâche - puisque vers la trentaine il me faudra posséder une carrure suffisante pour ne pas tomber dans l’article du contrat de mariage que vous aurez soin d’insérer - Enrons cas ce matin je n’en ai pas pris le chemin - je suis allé à Vanves pour tirer : 22 kilomètres au total - j’ai fait un excellent tir - Bien au tir à genoux - Bien au tir couché - ce qui m’a rendu très fier - comme quoi l’orgueil d’un homme aime trouver des occasions de contentement!

Ma fiancée chérie, bonne nuit. Demain, je compterai les heures :
puisqu'après demain je vous verrai. Donc à mercredi 18h-18h15. Quelle
joie je me fais d'avance. Car je vous aime follement et je crois que vous
m'aimez alors. Tout est pour nous. N'est-ce pas, ma Béatrice ?

François

2.500 - 3.500 €

est après-midi : revue d'armes - j'ai démonté et visité à fond
mon fusil - qu'on a des tâches de rouille ! qu'on a des traces de
graisse - enfin cela a rempli de longues minutes -
et puis en réalité j'ai vu si peu de choses - Plus
mieux de vous quitter j'ai vu aussi trop pour cela - et je ne trouve pas
ça trop ennuyeux - Ce matin pendant que nous marchions dans la
nuit j'ai pensé intensément à vous - j'avais l'impression de vous
porter en moi, ma fiancée bien aimée - et je vous parlais - je vous
racontais mon amour et les mille choses qui l'accompagnent -
je me disais qu'il serait bon d'être avec vous pendant que tout est
terriblement calme - comme si le repos avait plus de dignité que
l'agitation et le travail du jour - Et plus de douceur -
Mademoiselle ma chérie j'ai vu vous aussi une
affaire délicate : j'ai vu absolument de l'avis de votre père j'ai
vu l'intention de me marier - il est si difficile de trouver ce que
l'on cherche - de donner la perle rare -
je ne fais qu'une exception, mais je ne suis sûr
rien : à la manière de Rosalinde de "Comme il vous
plaira ?" Pour moi, c'est qu'une fête au monde -
Mais comment vous l'avez ? puisque c'est Vous -
Ma toute petite comme je vous aime il m'arrive de me fâcher
contre moi-même et un peu contre vous quand je me souviens de
ces lettres petites délicates qui ont pu s'égarer par hasard
le long de ces mois de tendresse si merveilleux. Et ce soir, comme
chaque soir, avant de faire ma prière et de me coucher, je sens
en moi monter un immense calme : celui que vous m'avez donné
en me donnant votre amour - et je sens que la vie a déjà été

61. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 13 décembre 1938

AMOUR ET CONSCIENCE DE L'HISTOIRE.

DEUX CHOSES PRÉOCCUPENT FRANÇOIS MITTERRAND LORS DE SON SERVICE MILITAIRE : SA FIANCÉE ET LA “NAISSANCE DES DICTATURES” SUR LESQUELLES IL A UN PROJET DE LIVRE

2 pp. in-8 (268 x 209 mm), encre noire

Le 13 décembre 1938

Ma délicieuse chérie,

Toujours les mêmes conditions : assis sur mon lit, et sans appui stable pour mon papier. Je vous écris cela pour excuser à priori écriture et propreté. La journée s’est passée d’abord dans des travaux minutieux d’armurerie : j’ai dégraissé quelques fusils. Ce n’est pas trop ennuyeux mais ça n’arrange pas la blancheur des mains. Cet après-midi : rien de particulièrement fatigant. Cela valait mieux, j’avais du sommeil de retard. (Ce matin levé à 5h) et courir sur les buttes du fort ne me souriait pas. Demain, les autres sont piqués. Cela me promet donc pas mal de corvées ! Il me faudra sans doute peindre des murs ! Je préfère quand même cela au nettoyage des plats !

Passons à un ordre d’idées relativement supérieur. On dirait que certains jours sont marqués. Pour samedi, voici que l’on veut me retenir à tout prix pour servir de chevalier servant. Plusieurs invitations, dont je n’ai d’ailleurs pas la moindre envie de profiter, puisque je me fais une grande joie de vous rejoindre ce soir là, m’ont valu ce matin un succès d’admiration lors de la distribution de lettres ! Ça me fait rire quand je pense à ces jeunes filles du monde qui s’attribuent un danseur et l’imaginent paré de l’habit, des vernis et de la cravate blanche, alors qu’il traîne des godillots grossiers, un bourgeron peu appétissant et que son chef s’orne d’un calot percé !

Je trouve d’ailleurs la transition fort plaisante. Expériences diverses aussi utiles à la formation. Le caractère y trouve toujours son compte. Au fond, pour se réaliser complètement, il est nécessaire de tout connaître. Et si ce métier que je fais aujourd’hui comporte des petitesesses, il possède aussi des avantages. L’âme n’est jamais absente là où vivent les hommes, ni la délicatesse. Même une certaine beauté : celle de la rudesse qui n’est pas la brutalité, de la maîtrise de soi. Il n’y a plus là plaisir dilet tante, mais on peut y trouver un plaisir d’esthète.

Ma toute petite pêche, merci de votre lettre : nouvelle parcelle de bonheur que vous me donnez ; bref passage d’un très long roman que nous ne faisons que commencer. Hier, je me sentais en veine décomposition. **J’ai ruminé toute une partie de la journée certaines idées concernant un sujet qui me tient à cœur : la naissance des dictatures. Il faudra qu’un jour où j’aurai oublié que vous êtes une toute petite fille, je vous en**

entretienne. Je crois avoir déjà un ensemble de principes intéressants dont je puis tirer matière d’articles ou de conférences, peut-être de livre. Ma chérie, vous verrez comme je saurai bien vous ennuyer de mes théories !

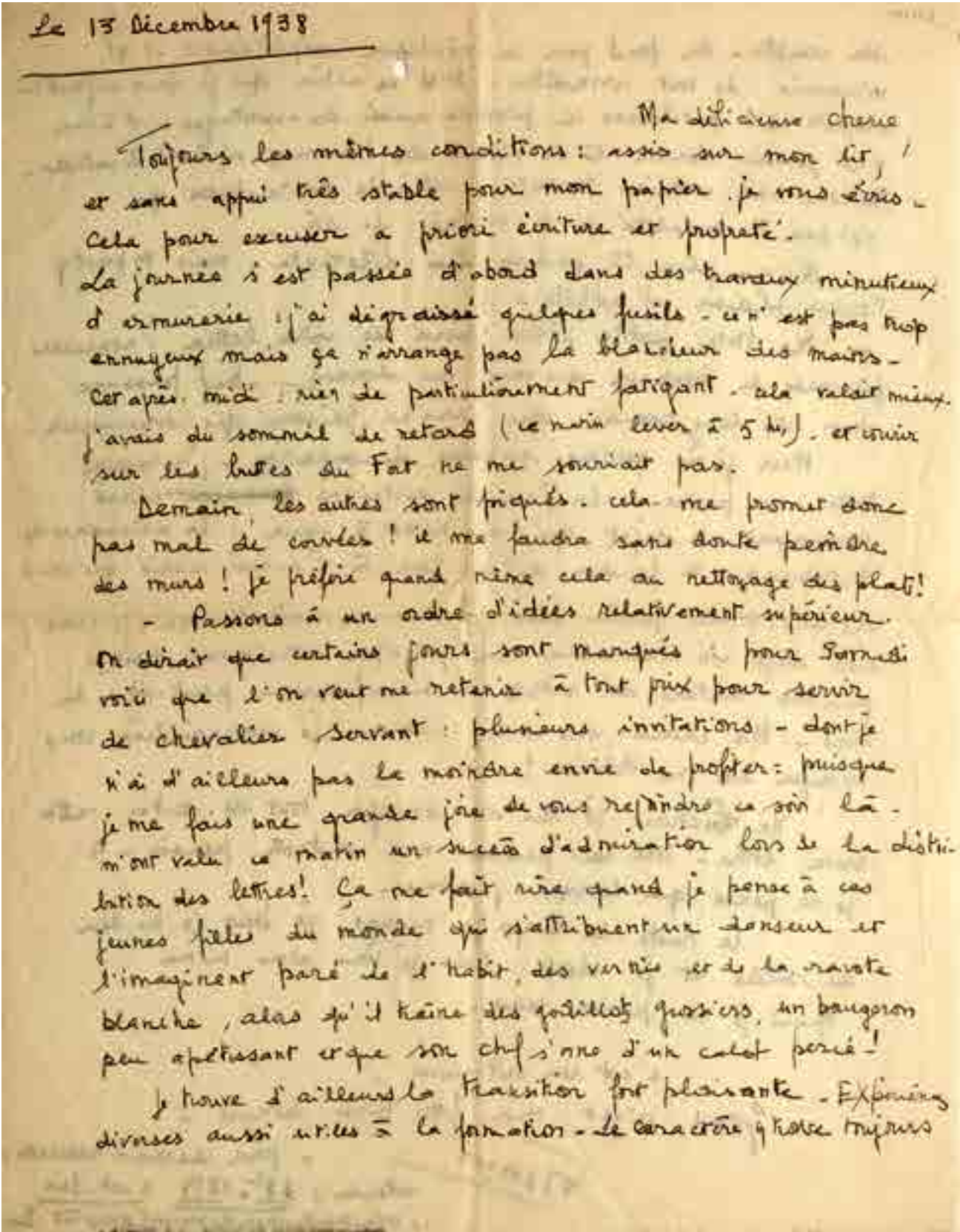
Ma très chérie, je vais vous envoyer tout de suite cette brève lettre. Elle vous prouvera ma constante pensée. Or, je ne pense que lorsque j’aime. Le reste du temps je mange, je bois, je me dore au soleil et je dors : mais je vous aime même lorsque je ne pense pas. C’est un criterium. *Good night* ma Zou bien-aimée.

François

Pour demain mercredi, entendu : 18h, 18h15 c’est sûr. J’arriverai probablement assez tôt, du moins je l’espère.

Fr.

1.000 - 1.500 €



62. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 15 décembre 1938

LA RUPTURE AVEC LA HIÉRARCHIE
MILITAIRE ET “DÉDAIN” DE L’ORDRE
BOURGEOIS :

“JE SUIS DE FORT MÉCHANTE HUMEUR
CONTRE L’ARMÉE QUI M’INSUPPORTE
DE PLUS EN PLUS.”

2 pp. in-12 (134 x 140 mm), encre bleue

Le 15 décembre 1938

Ma chérie,

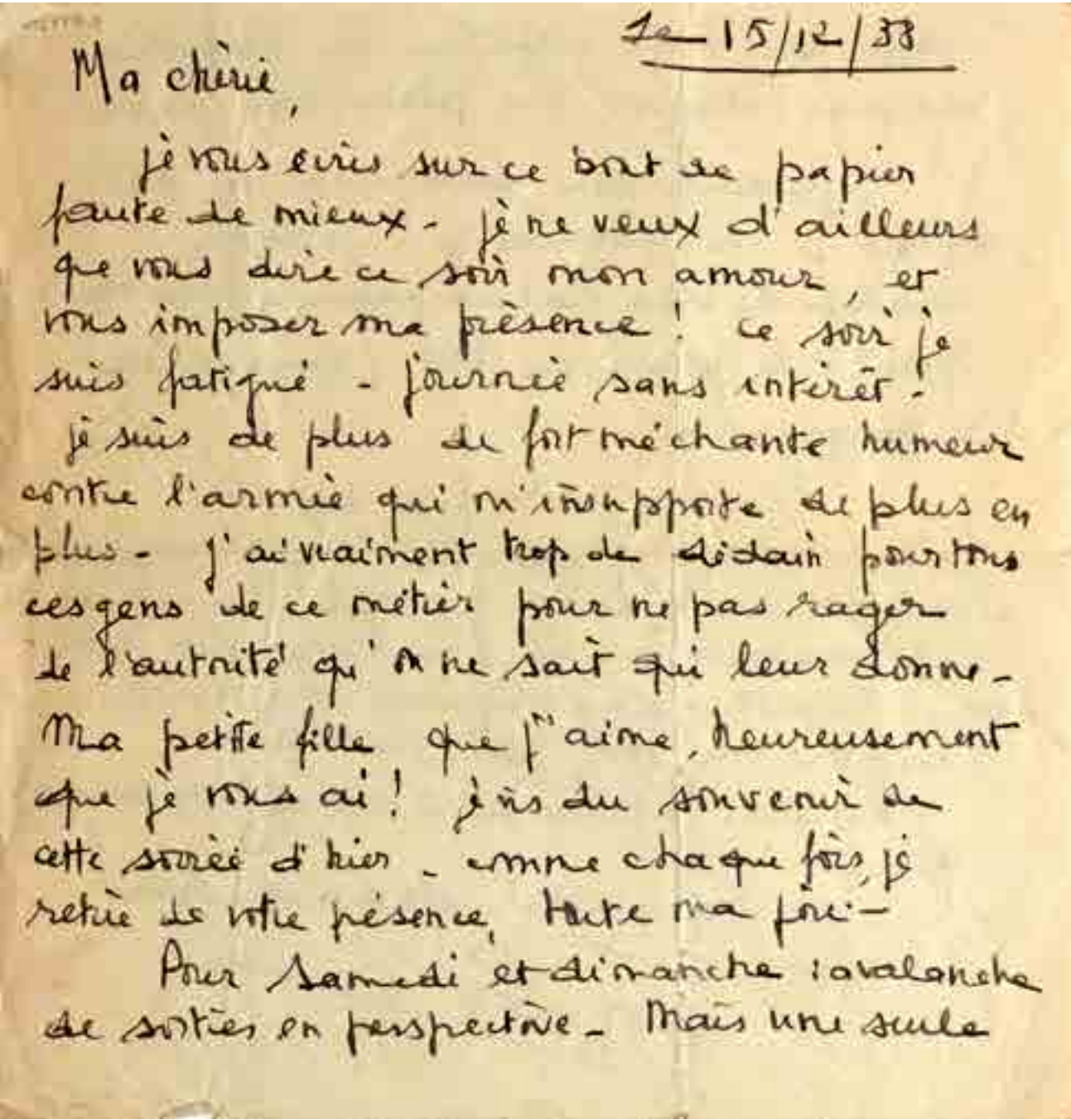
Je vous écris sur ce bout de papier faute de mieux. Je ne veux d’ailleurs
que vous dire ce soir mon amour, et vous imposer ma présence ! Ce soir
je suis fatigué. Journée sans intérêt. **Je suis de plus de fort méchante
humeur contre l’armée qui m’insupporte de plus en plus. J’ai vrai-
ment trop de dédain pour tous ces gens de ce métier pour ne pas rager
de l’autorité qu’on ne sait qui leur donne.**

Ma petite fille que j’aime, heureusement que je vous ai ! Je vis du souve-
nir de cette soirée d’hier. Comme chaque fois, je retire de votre présence
toute ma joie. Pour samedi et dimanche, avalanche de sorties en perspec-
tive. Mais une seule compte pour moi : celle qui me permettra de vous
retrouver, ma pêche bien-aimée. Je passerai sans doute samedi à 18h à
Vavin. Vous y verrez-je ? Je serai heureux de vous raccompagner chez
vous. Quant à la garde du Fort, j’espère qu’elle m’épargnera.

Ma toute petite fille, bonsoir. Je vous adore. J’espère que vous n’êtes pas
ennuyée à cause de vos parents. Il serait bon en effet que votre père n’ait
pas l’impression d’être tenu à l’écart. Mais je comprends votre timidité.
Je sais que vous ferez pour le mieux. Bonsoir, je penserai à vous en m’en-
dormant c’est sûr. Car je vous aime et ne m’en plains pas.

François.

300 - 500 €



63. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 16 décembre 1938

L'OMBRE DES PARENTS RÔDE
AUTOUR DE L'AMOUR DE FRANÇOIS
MITTERRAND POUR MARIE-LOUIS
TERRASSE.

FRANÇOIS MITTERRAND LIT
L'ÉCONOMISTE GAËTAN PIROU TOUT EN
ÉTANT “GARDE-RÉFECTOIRE”

2 pp. in-8 (269 x 209mm), encre bleue

Le 16 décembre 1938

Ma toute chérie,

Je vous écris et il est huit heures vingt. Tout à l'heure “l'étude” va cesser et je n'aurai plus que la ressource de me mettre au lit ! Cela m'amuse de penser que pendant quatre années, j'ai toujours entendu sonner les coups de minuit alors que maintenant je dors comme au temps de mon enfance. Votre lettre, une fois de plus, m'a servi de rayon de soleil. **Votre amour, ma chérie, présente bien quelque valeur : un roc à côté de l'or.** Rien ni personne ne pourrait le dévaloriser ou le revaloriser.

Aujourd'hui, j'ai rempli les fonctions de garde-réfectoire ! J'ai touché l'ordinaire pour la Compagnie et surveillé à la consommation. Ce n'est pas très dur, mais il faut savoir se défendre contre les réclamations de tous ceux qui s'estiment lésés par la distribution ! Tout le reste du temps, j'ai pu lire et me promener. Cela m'a permis de commencer *La Crise du capitalisme* de Gaëtan Pirou : livre d'une clarté remarquable et fort bien composé expliquant pas mal de notions que tout le monde croit connaître et ignore (capitalisme, économie dirigée, libéralisme etc...). **Il est toujours bon de reclasser les définitions.**

Ma toute petite zou chérie, j'espère bien que je ne serai pas de service dimanche prochain. Ce serait une rude malchance. Garder le Fort, surveiller les abords, présente peu

Avez-vous repris votre discussion avec votre mère ? Cela m'ennuierait, ma chérie, de vous savoir en opposition trop nette avec vos parents. Pour deux raisons. De cœur : notre amour ne doit créer que du bonheur et donc favoriser une entente étroite avec ceux qui nous entourent. D'intérêt : nous devons tout faire pour obtenir la réalisation de notre désir : notre union. Ma toute chérie, je suis heureux de vous savoir si forte, si sûre de la solidité de votre amour ; et je suis fier d'avoir rompu le cercle de l'indifférence... Cela me rendrait orgueilleux si je ne l'étais déjà.

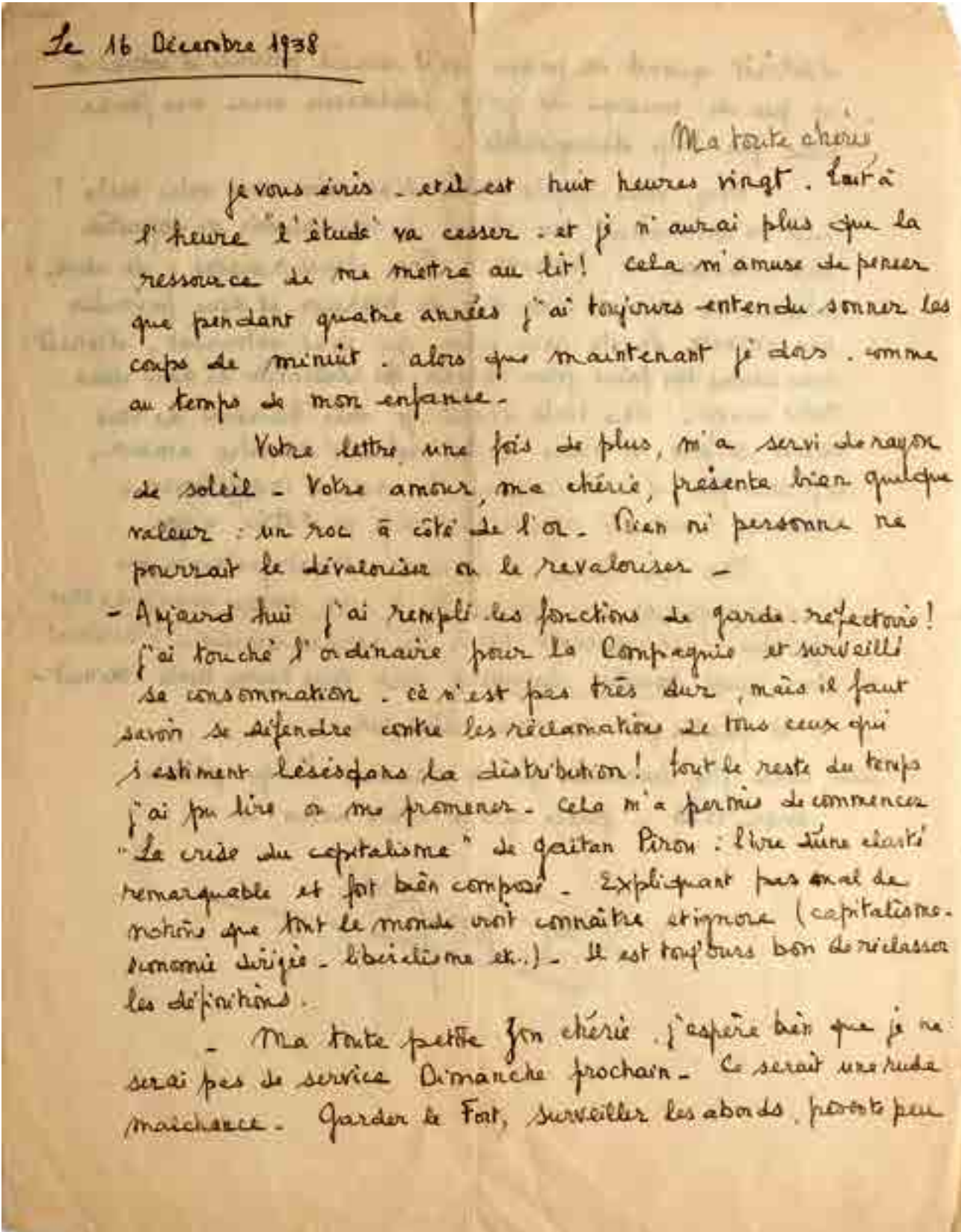
Ma très chérie, à demain. Il est probable que j'accompagnerai une jeune fille à une soirée avant de vous rejoindre : uniquement pour lui rendre service. J'arriverai donc aux *Sociétés savantes* [?] vers onze heures trente-minuit. Et quelle joie de vous retrouver.

Cette joie immense qui m'envahit lorsque je suis avec vous, parce que je vous aime.

François

Gaëtan Pirou (1886-1946), économiste réputé, proche de Charles Rist et redécouvreur de Léon Walras.

500 - 800 €



64. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 19 décembre 1938

ANALYSE DE SOI.

“VOUS AVEZ DÉTRUIT LA MÉCANIQUE QUE JE MONTAIS : MA MÉCANIQUE EXCLUAIT LA SOUFFRANCE, ET LE BONHEUR À TIRE D’AILES. VOUS M’AVEZ DONNÉ LES DEUX”

4 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 19 décembre 1938

Mon Zou chéri, je vous écris le visage encore hâlé par le vent qui court le glaciais. Mes doigts sont gourds ; tout à l’heure, ils semblaient des glaçons. Cela m’a procuré de charmantes sensations. **J’ai fait aujourd’hui la connaissance du froid : son *shake-hand* est rude** ; on a envie de crier, mais on sourit par politesse et amour-propre. Et puis, le dos tourné, on remue péniblement les articulations, avec une sorte d’inquiétude satisfaite.

Ma pêche chérie, hier j’ai retrouvé le cafard de collégien. J’avais vécu toute cette semaine sur ma joie de vous voir samedi et dimanche. Et voilà que l’on m’en enlève la moitié. J’avais pensé vous emmener avec moi danser un peu, et voilà que vous êtes allée danser et rire loin de moi. On m’a volé votre présence. Rien ne pouvait me toucher davantage.

Et puis, je suis allé à cette “matinée” dansante. Elle fut sympathique. Orchestre excellent. Hôtes aimables. Je trainais bien un peu de sommeil de retard. **Mais la musique et le champagne (ce champagne dont j’ai été si chiche avec vous, ce dont j’éprouve quelque remords) aidant, le sommeil a fui. Et en partie le spleen.** J’ai écrit puis arrêté une lettre à votre adresse un peu contradictoire. Je ne vous l’ai point envoyée. Et me voici de nouveau ce soir prêt à reprendre notre conversation.

Ma bien-aimée, je pense que je suis un animal de complexion à la fois robuste et fragile, patiente et versatile. Je suis comme un diplomate qui pendant toute sa carrière aurait suivi une politique toute de ruse et de finesse et qui tout d’un coup frappe du poing et montre les dents. Logique de pensée, mes actes tout à coup deviennent illogiques. Le malheur ou le bonheur m’en laisseraient le temps que je me sentirais capable de créer au même moment des hymnes de joie et des chants de tristesse. Je ne sais pas si je suis volontaire, mais je suis acharné : et les résultats sont souvent les mêmes. **J’obtiens par la brutalité ce qui s’offre à moi par la douceur.**

Ma bien-aimée, cette analyse vous semble sans doute sans liens. Ces liens pourtant existent. Je les sais. Mais pourquoi ainsi vous parler de moi ? Je le sais aussi. Ma toute petite fille, avez-vous de la chance ou non d’être unie à moi à jamais ? Cela dépend beaucoup de vous. Vous êtes toute-puissante, absolument. Mais que votre amour comble ces mains, ce corps, cette âme que je vous tends. Que votre tendresse leur donne ce qu’ils veulent. **Cet animal versatile, ce diplomate transformé, ce poète**

lunatique, ce patient qui joue son jeu avec acharnement sont capables de toutes les folies.

Et puisque je parle de moi, de ma folie, de ma passion, je vous dis ma chérie, que jamais vous n’aurez la charge d’un fardeau plus lourd et plus fragile : c’est ma vie que vous tenez en vous, parce que je vous aime et que je crois en votre amour. Mais mon amour est infiniment exigeant, et je ne connais pas même mon exigence. **Vous avez détruit la mécanique que je montais : ma mécanique excluait la souffrance, et le bonheur à tire d’ailes. Vous m’avez donné les deux.**

Ma Marie-Louise bien (tellement) aimée, mercredi et jeudi nous ferons le point. Il faut que je vous parle de quelques expériences et de leurs résultats obtenus pendant ces dernières semaines. Et puis, j’ai besoin de vous dire longuement mon amour. Cela fait longtemps que nous n’avons eu de minutes bien à nous. J’ai hâte de les retrouver. Elles sont si merveilleuses.

Je termine cette lettre debout. Il fait très froid et il me faut me remuer.

Votre tante a-t-elle été scandalisée de vous voir vous “compromettre” avec moi samedi soir ? En avez-vous entendu parler ? Dites-le moi. Sachez au moins que je ne veux pas que vous éprouviez le moindre ennui chez vous à cause de moi (je tiens à vous le répéter). Et surtout, que je suis prêt à faire quoi que ce soit qui puisse vous aider dans la réalisation de notre but : notre union. *Quoi que ce soit.*

Pour mercredi, ne soyez pas trop effrayée par le froid. Venez, ma toute petite fille. Si vous arrivez avant moi, abritez-vous par exemple dans une pâtisserie (gare à la ligne !) de la rue Vavin (la plus proche du lieu habituel). Je vous rejoindrai. Je compte d’ailleurs n’être pas en retard. Mais puisqu’il faut tout prévoir pour ne pas se manquer, agissez ainsi : vous éviterez le froid si vif. Pour la suite ne vous effrayez pas non plus. Cette fois j’aurai pitié de vos mains “mêlées”. Nous ne resterons pas dans le vent. Ma très chérie, à mercredi. Je vous écrirai de nouveau demain. Pourvu que je reçoive une lettre de vous ! Vous me manquez tellement. Je vous aime tant. J’ai tellement hâte de vous avoir pour toujours à moi, près de moi.

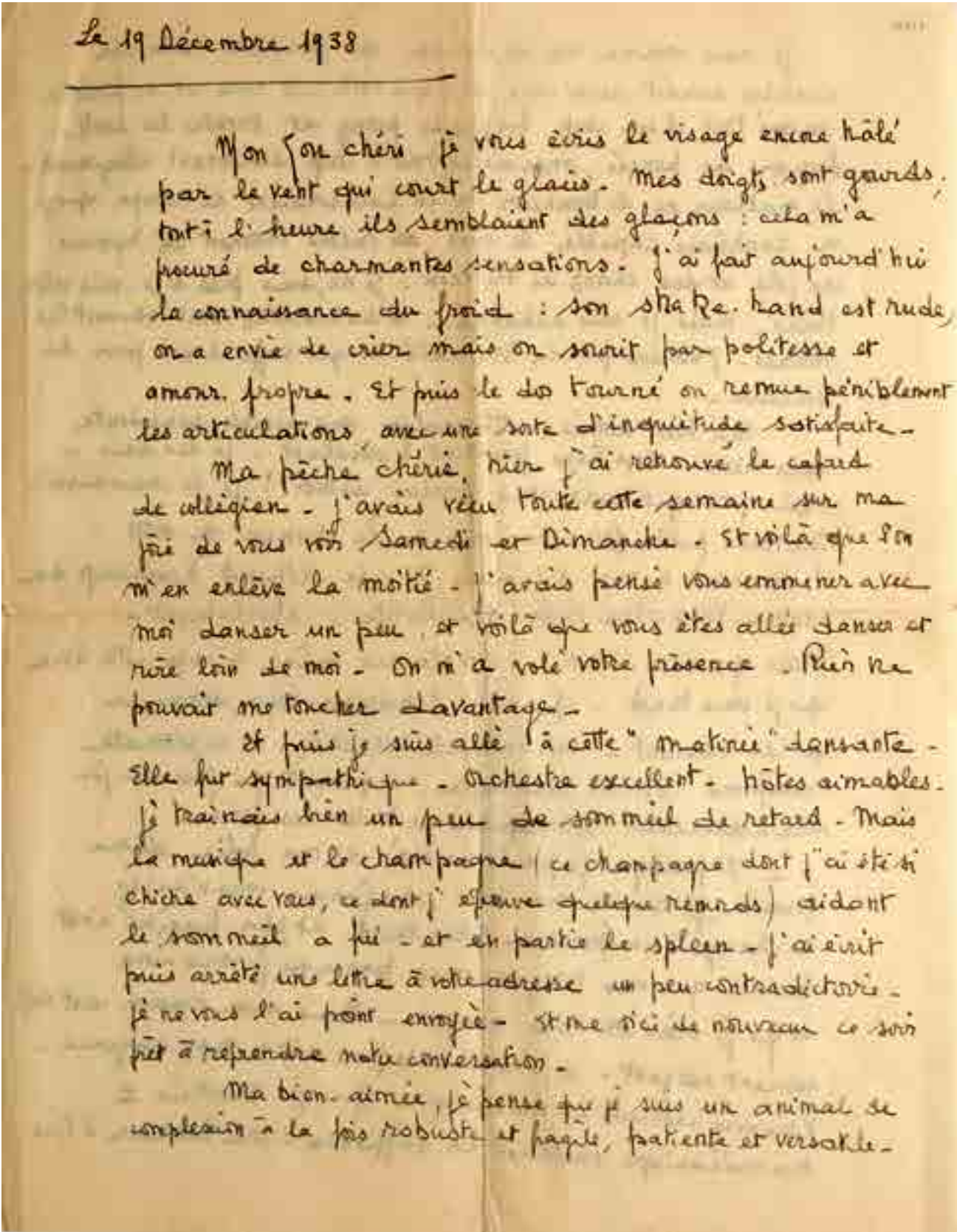
François

Demain matin : je me lève à 5 1/4. Je vais tirer à Montrouge ! Que cela ne vous réveille pas. Mais moi je penserai à vous tout le long du chemin.

À demain soir, ma bien-aimée, je vous adore.

Fr.

500 - 800 €



65. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d'Ivry], 20 décembre 1938

REPRISE DU TUTOIEMENT

1 p. 1/2 in-8 (269 x 207 mm), encre noire

Le 20 décembre 1938

Ma Béatrice toute chérie,

j'ai reçu ce matin votre lettre qui m'a été très douce. Je sais que vous m'aimez, et les témoignages que vous me donnez de cet amour me touchent infiniment. Je ne trouve pas si bête que ça votre pensée continuelle "comme je l'aime"...! Cela satisfait plus que mon amour propre. Cela m'apporte le bonheur. Ce matin, j'étais inquiet. Recevrais-je votre lettre ? Quelle journée manquée si rien de vous n'était venu. Et puis votre écriture aimée est apparue sur une enveloppe. Et vive ma petite fille bien-aimée, ma Marie-Louise ! Puisque tout devient clair, simple, doux avec elle.

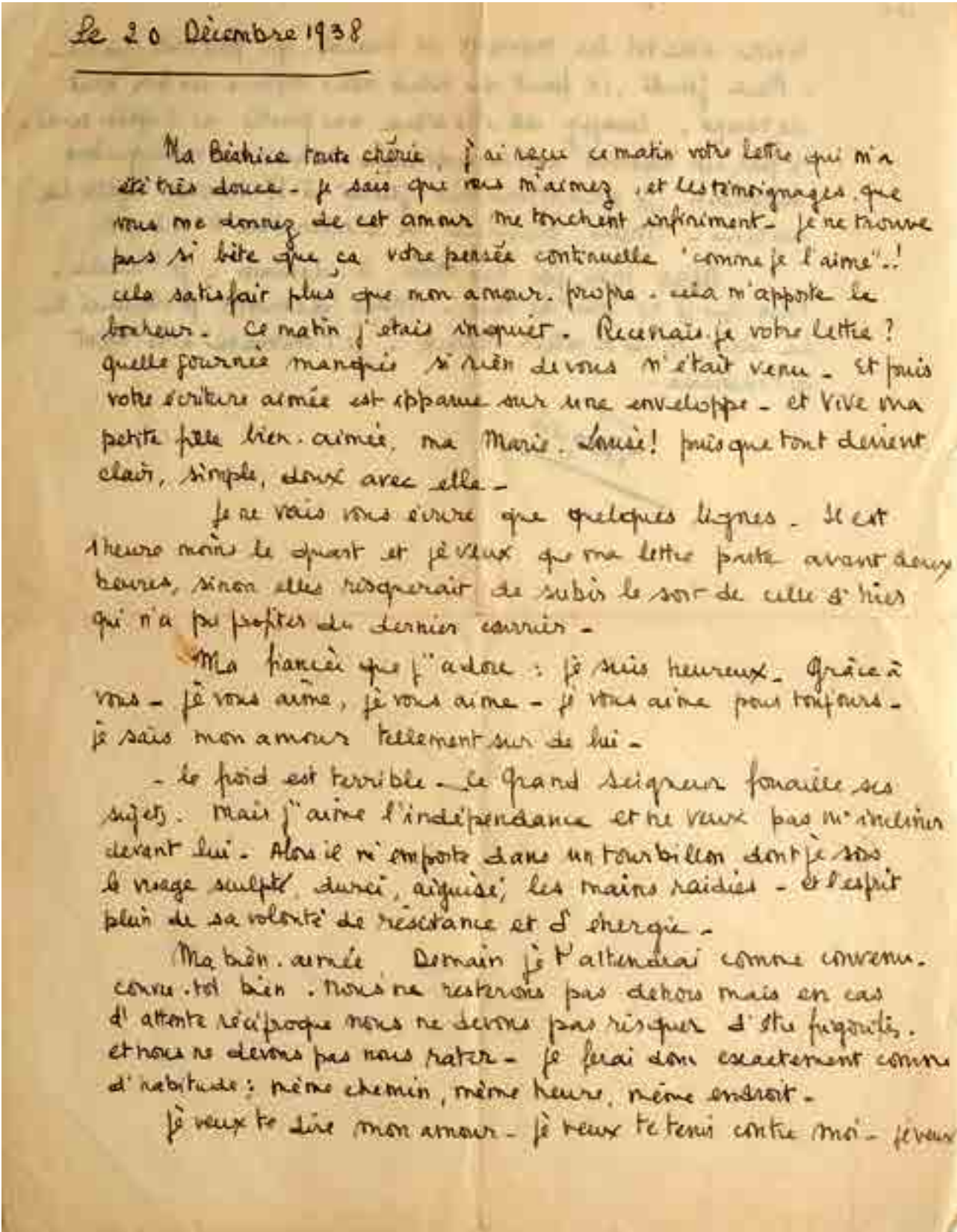
Je ne vais vous écrire que quelques lignes. Il est 1 heure moins le quart et je veux que ma lettre parte avant deux heures, sinon elle risquerait de subir le sort de celle d'hier qui n'a pas pu profiter du dernier courrier. Ma fiancée que j'adore : je suis heureux grâce à vous. Je vous aime, je vous aime. Je vous aime pour toujours. Je sais mon amour tellement sûr de lui.

Le froid est terrible. Ce grand seigneur fouaille ses sujets. Mais j'aime l'indépendance et ne veux pas m'incliner devant lui. Alors, il m'emporte dans un tourbillon dont je sors le visage sculpté, durci, aiguisé, les mains raidies, et l'esprit plein de sa volonté de résistance et d'énergie.

Ma bien-aimée. **Demain je t'attendrai comme convenu.** Couvre-toi bien. Nous ne resterons pas dehors mais en cas d'attente réciproque, nous ne devons pas risquer d'être frigorifiés, et nous ne devons pas nous rater. Je ferai donc exactement comme d'habitude : même chemin, même heure, même endroit. Je veux te dire mon amour. **Je veux te tenir contre moi. Je veux revivre avec toi les moments si beaux, qui font toute ma vie.** Pour jeudi, il faut que nous nous voyons un bon bout de temps. Essayez d'être libre une partie de l'après-midi. Si par hasard extraordinaire, nous nous manquions demain, je vous attendrai jeudi à 17 heures, selon la coutume. Mais, mercredi, on s'entendra à ce sujet. Alors mon Zou très chéri, à demain. Je t'adore, plus que je ne peux le dire. Mais demain je saurai te le dire, te le montrer mieux. Je t'embrasse avec tant de tendresse.

François

300 - 500 €



66. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 23 décembre 1938

SUPERBE LETTRE.

RETOUR À JARNAC, DANS LE FROID ET LA NEIGE, PENDANT LA PERMISSION DE NOËL 1938. BELLES DESCRIPTIONS DE LA FRANCE ET DE LA MAISON FAMILIALE.

“JE VOUS AIME AVEC LA GRAVITÉ DE CELUI QUI JOUE SA VIE EN MISANT SUR L'ABSOLU”

4 pp. in-12 (202 x 160 mm), encre noire

Le 23 décembre 1938

Ma petite fille très chérie,

Je viens d’accomplir un voyage splendide. Quand je vous ai quittée hier soir, après les minutes essentielles vécues avec vous, je portais en moi votre présence toute chaude. Ma bien-aimée, j’ai puisé une force extraordinaire dans notre tendresse, notre confiance, notre abandon de cette soirée si merveilleuse. Le retour chez mon frère, le dîner, le train, l’arrivée, tout cela enveloppé de neige, de calme, d’immobilité souveraine, m’ont à peine secoué de mon bonheur. Pour la première fois, je continue d’être heureux *loin de vous*. Mon amour a franchi le pas. Il ne sait plus ce que c’est que l’absence : vous lui avez donné une telle provision de paix.

Ma toute chérie, je l’exprimerai mal, mais je veux que vous sachiez à quel point j’ai pu vous aimer lorsque j’ai compris avec quelle confiance et quelle donation de vous-même vous m’adoriez, vous m’aimez. Avant de partir pour ces vacances de Noël, j’ai volé ce don inestimable : la certitude. **Comme un voleur, j’ai enfoui en moi le plus merveilleux des trésors : votre amour. Et j’ai pensé au mot de Bernanos “l’Amour... cette effraction de l’âme”.**

La France : un champs de lin. De Paris à Angoulême, j’ai glissé sur des gerbes de neige toutes crissantes. Je n’ai pas dormi. Je vous imaginais dans votre chambre, perdue de sommeil, et j’écoutais votre souffle, je regardais ma pêche que vous savez. À vrai dire, la poésie ne dormait pas sur mon épaule. Le wagon piquait parfois des crises de cahin-caha et mes voisins ronflaient. Mais je n’avais qu’à fuir un peu au-delà et je retrouvais ma paix qui m’attendait avec votre visage.

Ce bonheur d’hier soir venait de cette entente si parfaite que je devinais entre toutes nos aspirations. Votre visage contre le mien, et votre corps. Mais pas seulement votre corps : votre esprit, votre âme, tout ce qui fait que c’est vous que j’aime ; vous que je n’aimerais pas si je rejetais une seule parcelle de vous-même.

Et ce matin, mon pays m’a accueilli. D’abord, et je lui en sais gré, dans le silence. Les routes enrobées de neige ne permettaient aucune circulation automobile, et j’en ai profité pour faire à pied les dix-huit cents mètres qui séparent la gare de la maison. Une file de pas derrière moi, un vent léger qui venait de droite, exprès pour souligner qu’il était votre messenger, un paquet de terre glacée sous chaque pied, et j’ai retrouvé la maison quittée depuis près de trois mois. Mon père, ma sœur Geneviève, mon frère Philippe, ma petite nièce Anne, ma tante m’attendaient. Un bon breakfast, un solide refus de me coucher, un cordial *shake hand* aux chiens Orloff et Tommy, et j’étais déjà réincrusté. On m’a parlé de mariages, de morts, de tout ce qui brouille momentanément l’aspect d’une petite ville. On m’a raconté avec émotion le mariage de ma cousine, montré ses cadeaux, lu ses lettres teintées de bonheur. Ce soir on attend Jacques, demain Robert et Josette. Cet après-midi, on voulait m’emmener avec une bande faire du ski (eh ! oui !). J’ai préféré un thé bien chaud, une visite à Antoinette dont les gosses sont adorables. Et surtout ne pas troubler, ne pas rider ta présence, le souvenir de ton amour, encore si proche.

Ce soir, je me coucherai tôt. Je lirai (j’ai retrouvé avec joie mes livres rangés avec tant de précautions), et je penserai à vous, ma toute petite fille chérie. Demain, je ne vous écrirai pas. Cela m’ennuiera : mais obéissance ! Et puis le soir, j’irai à la messe de minuit. Durant toute cette messe je n’aurai en moi, avec moi que Dieu et vous. Et je bâtirai avec vous deux, ma vie. Je communierai. **Je préparerai mon âme. Je réaliserai l’accord entre mon amour et l’absolu. Ce que je veux que vous sachiez ma bien-aimée, c’est que mon amour pour vous s’identifie pour moi avec l’approche d’une perfection la plus absolue possible. Je vous aime avec la gravité de celui qui joue sa vie en misant sur l’absolu.** Et c’est pour cela, ma très chérie, que je vous adore, complètement.

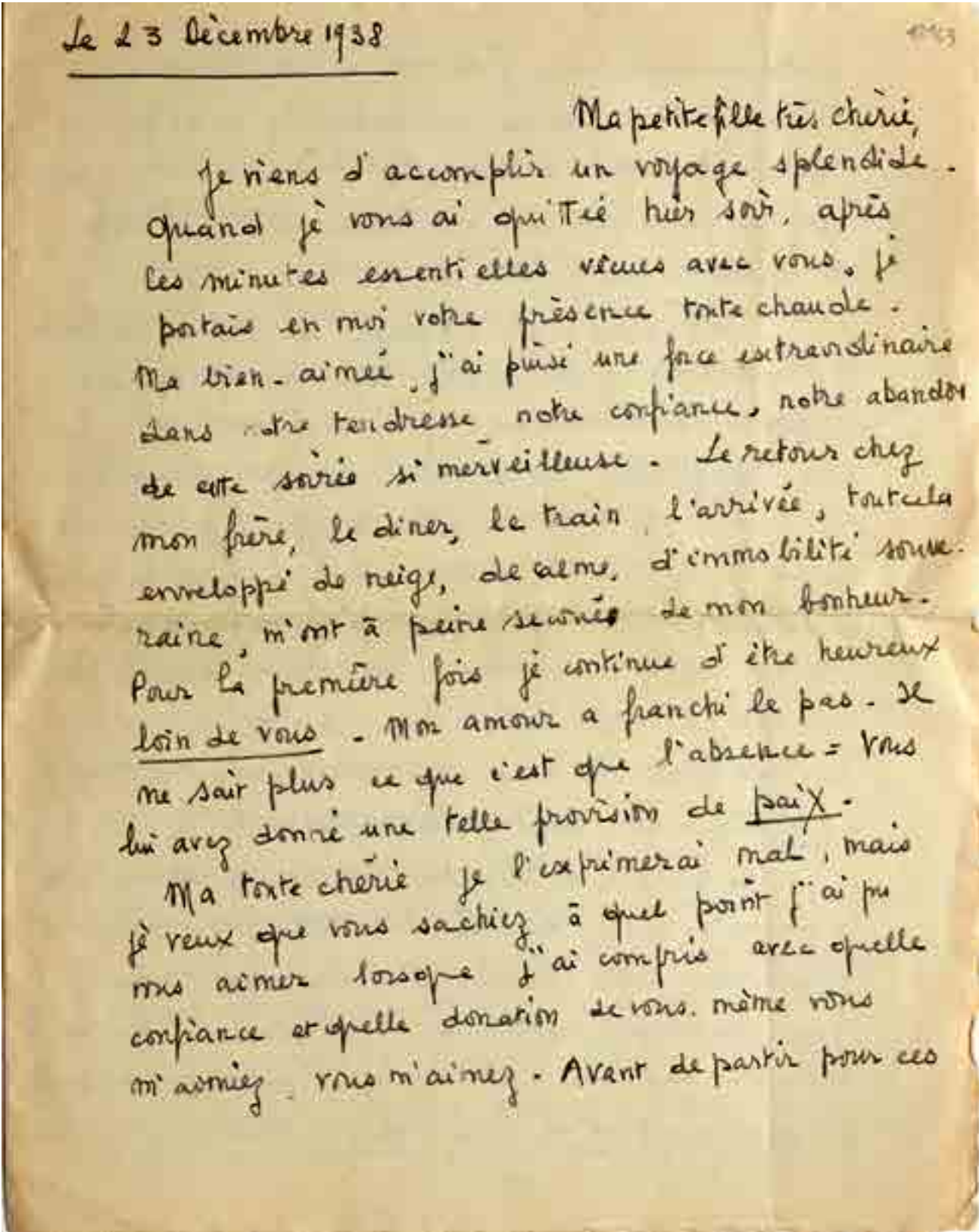
Ma Zou chérie, j’attends des lettres de vous. Je vous réécrirai dimanche. Pour mercredi arrangez-vous, je le voudrais tant, pour me voir assez longuement. Et puis pense à moi, mon amour. Il faut que ces cinq jours soient des jours de recueillement pour tous les deux. Noël : explosion de joie. Et notre amour se doit de célébrer une naissance : celle de Dieu. **Tant de choses doivent naître de nous.**

Je t’aime.

François

Ces mots de Georges Bernanos sont tirés du troisième chapitre de *Sous le soleil de Satan*.

2.500 - 3.500 €



67. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 25 décembre 1938

SOIR DE NOËL.

“UNE LETTRE, C’EST L’EXACTE REPRÉSENTATION DE L’ÉPHÉMÈRE. QUOI QU’ON DISE, L’ÉCRIT PASSE PLUS VITE QUE LA PAROLE : IL PORTE UNE DATE, IL EST CLOUÉ AU TEMPS ; TANDIS QUE LA PAROLE EST CLOUÉE AU CŒUR”.

PRÉMONITION POLITIQUE : “CE LÉGER GLISSEMENT À GAUCHE QUE L’ON REMARQUE SI SOUVENT EN POLITIQUE...”

4 pp. in-12 (202 x 159 mm), encre noire

Le 25 décembre 1938

Ma Marie-Louise chérie,

J’ai péché par présomption. Me voici fort malheureux de ne pas vous voir : j’ai su conserver pendant vingt quatre heures votre saveur. Le ravissement de la neige, des paysages momifiés, quoique déchargés de leur vieille apparence, avait continué en moi l’enchantement de cette soirée de jeudi où nous fûmes si près l’un de l’autre, et si complètement. Mais si j’avais franchi les pas de l’absence, ainsi que je vous le disais avant-hier, je me suis dépêché de faire le même pas en arrière : je désire si fortement votre présence que ces vacances me pèsent un peu. À vrai dire, il est dommage que le Père Noël, sous la forme du facteur, ait négligé de nous apporter à l’un ou à l’autre, ce matin, le témoignage de notre pensée et de notre amour. Pour mon propre compte, j’espère qu’il ne se sera trompé que d’un jour, et qu’il me transmettra demain la seule chose qui puisse tromper mon impatience : une lettre.

Si vous saviez ma bien-aimée comme j’ai vécu la messe de minuit. **J’ai beaucoup prié pour vous.** J’ai communiqué. En même temps que Dieu, c’est vous que j’ai reçue, vous ou notre amour tel que nous rêvons de le sculpter : un accord total de tout ce que nous sommes, une union parfaite de nos aspirations, de nos désirs. Ma toute petite Zou chérie, comme il serait beau de réaliser ce chef-d’œuvre : un amour où l’âme et le corps chercheraient en même temps et sans contradiction leur accomplissement. **Je sais bien que beaucoup nommeraient cette recherche la poursuite d’une utopie**, mais je sais aussi la profondeur de mon amour. L’utopie n’existe que pour ceux qui n’aiment pas ou qui n’aiment plus. **Ma toute chérie, voici donc notre premier Noël.** L’an dernier, à quoi, à qui rêvions-nous ? Je n’en sais rien. Le temps d’avant nous est si lointain. Comment a-t-il pu exister ; ou alors il n’a été créé que pour se dépêcher de nous mettre face à face. Je vous l’avoue, de vous aimer me conduit à tout accaparer : **rien de ce qui est n’ignore ou ne peut ignorer notre amour, ne peut lui demeurer étranger.** Ou, si le vent va d’un autre côté, si les arbres donnent leurs fruits hors de notre présence, si le bonheur se pro-

mène sur d’autres chemins que les nôtres, c’est par dépit. Et je les plains.

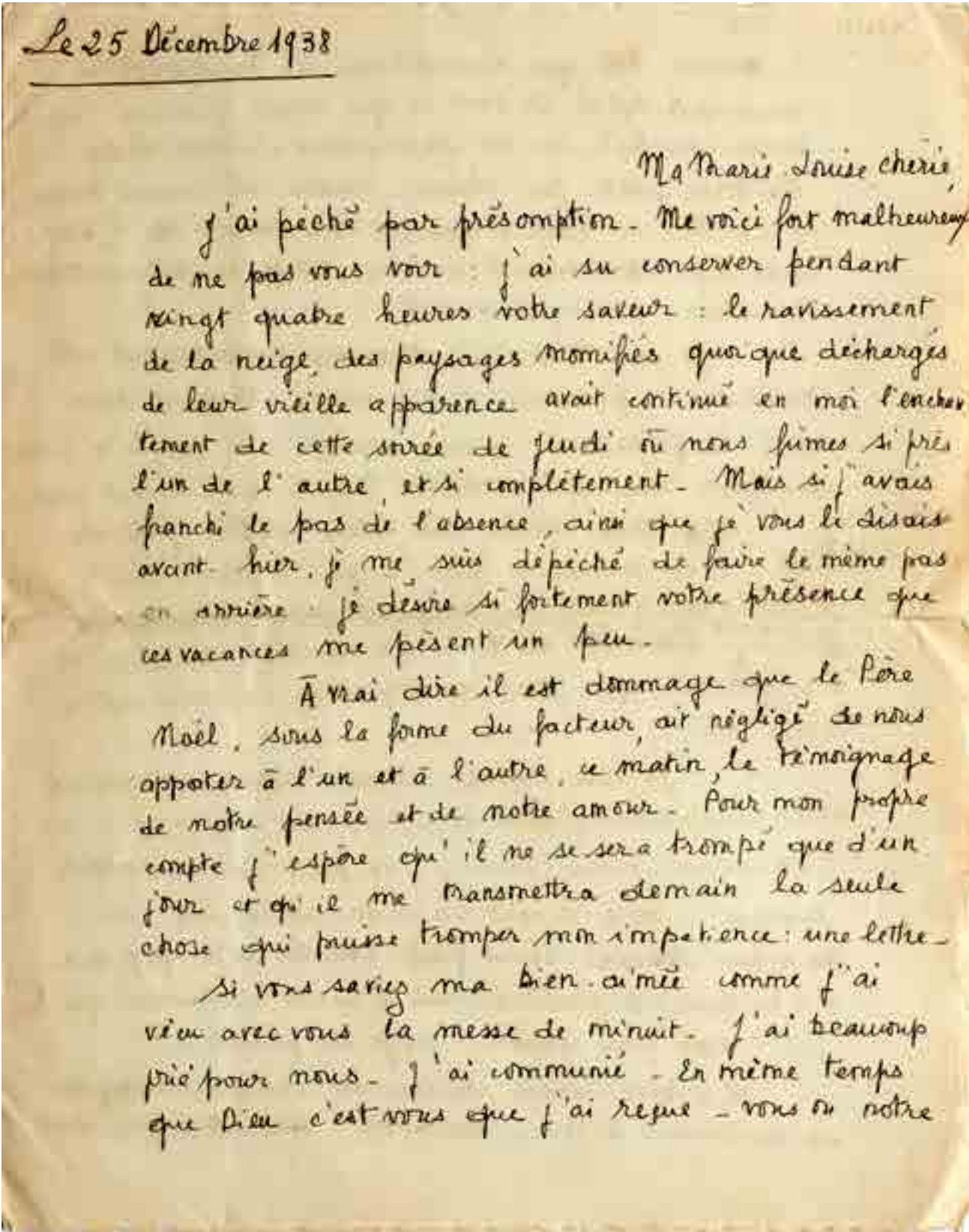
Ma bien-aimée, vous écrire me procure toujours un sentiment à deux courants : une lettre pour vous, j’essaie d’y mettre tout mon amour, je la construis avec joie. Mais cette joie est marquée d’un peu de tristesse : que fait ma fiancée lointaine ? Que voit-elle ? Qu’entend-elle ? Que dit-elle ? Nos pensées se rencontrent-elles ? Je pense que le papier se fane, qu’une lettre chasse l’autre : **une lettre, c’est l’exacte représentation de l’éphémère. Quoi qu’on dise, l’écrit passe plus vite que la parole : il porte une date, il est cloué au temps ; tandis qu’une parole est clouée au cœur.**

Ma Zou, j’en suis à la troisième page : je t’ai parlé de mon amour, mais ça n’a pas encore de sens puisque je ne t’ai pas dit que je t’aime. Mets ta tête sur mon épaule. Je vais me taire une minute. Une minute hors du temps. Tout à l’heure, je vais partir en auto pour un thé chez des amis, à quelques kilomètres de Jarnac. Il est deux heures et demie. Que faites-vous en cet instant ? Pour mieux signifier votre puissance, j’ai affiché vos couleurs : j’ai mis une cravate bleue à fleurs minuscules, pétales blancs, cœur rouge, qui ne vous est pas étrangère... Mes cheveux affectent de filer en arrière, et c’est de leur part beaucoup plus une adhésion qu’une transaction... Bientôt ces couleurs et ces signes prendront une attitude positive, presque offensive : de tous ces gens qui me côtoient lequel ou laquelle pourrait détourner ma pensée de celle que j’aime plus que tout. Cela me vexe presque d’être dans un tel état de dépendance - vexation très douce. D’ailleurs, ici on s’étonne de ne plus me retrouver tel que j’étais avant votre influence ! Diable ! Mon amabilité n’offre plus aucune prise. **Ce léger glissement à gauche que l’on remarque si souvent en politique et presque toujours en conversations-à-deux (le cœur a sa pointe tournée vers la gauche...)** se cogne contre un obstacle de bonne roche : vous... Et la curiosité se développe. Elle ne tardera pas à être satisfaite ! Car il ne tardera pas ce jour où je vous ramènerai, ma très chérie, si malheureuse de m’aimer.

Il faut que je termine cette lettre. On m’attend. On bat le rappel pour le départ. Répondez demain à ceci : avez-vous lu : *Les Hauts de Hurle-Vent* d’Emily Brontë, *Poussière* de Rosamond Lehmann, *Le Songe* d’H. de Montherlant, *Les Chansons et les heures* de Marie Noël, *Le Mystère Frontenac* de Mauriac, *Les Anges noirs* de Mauriac, *Le Soulier de satin* de Claudel ? Selon votre réponse, je vous en apporterai à mon retour. Cela nous permettra quelques lectures communes : ce que vous me demandiez, ce que je désire. Mardi, si vous m’écrivez, adressez votre lettre : M. Fr. M. chez M. Robert M. 85 rue Vaneau. Paris. 6e, car je partirai mercredi avant l’arrivée du courrier ici. Pour mercredi, même recommandation :... vous voir, ma bien-aimée. Je vous écrirai demain, comme convenu. Vite, te retrouver, te dire, te raconter mon amour. Je t’adore ma Zou chérie.

François

1.500 - 2.000 €



68. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Jarnac], 27 décembre 1938

“LA SOUFFRANCE EST NÉCESSAIRE À LA BEAUTÉ. QUAND ON AIME : TOUT SE JOINT”

4 pp. in-12 (200 x 152 mm), encre noire

Le 27 décembre 1938

Ma petite fille bien-aimée,

Pendant toute la journée, j’ai pensé à la lettre que je voulais vous écrire. J’y mettais les détails de mes jours, un peu de mon état d’esprit du moment, mes réactions devant plusieurs faits, mes projets et mes rêves en ce qui nous concerne. Et voilà que je m’arrange de telle façon qu’il ne me reste qu’un temps infime avant le dernier courrier. J’arrive de chez ma sœur aînée ; là je me suis attardé ; **il m’a fallu prolonger les adieux devant une table chargée de liqueurs**. Au retour, un tas d’emplettes à faire, et me voici devant vous, encore ému des chutes à peine évitées qu’un verglas narquois s’est plu à m’offrir. Car le paysage ici n’a pas changé : blancheur, couleurs irréelles volées aux pays du nord ou de montagne. Et depuis ce matin une pluie fine : cela suffit à composer une patinoire reboteuse, ennemie des lois de l’équilibre.

Ma très chérie, comme j’ai pensé à vous le long de ces jours vécus sans vous. **Comme j’ai mesuré, sans arriver à un résultat précis, la grandeur de mon amour !** Je vois de plus en plus que vous m’êtes indispensable : hier, par exemple, je n’ai reçu votre lettre qu’au courrier du soir (vers 18^h30). J’allais vous porter une lettre à la poste ; que je n’ai pas envoyée : elle était cafardeuse, triste à chaque phrase, démontée. Non pas que je vous reprochais de m’avoir oublié : je crois en votre amour et ne le mettrai jamais plus en doute. Mais inconsciemment, l’absence de vos missives si pleines d’amour, si douces, si pareilles à vous, m’avait tissé une mauvaise journée. J’aurais été incapable d’écrire, de créer, de m’appliquer. Il me manquait le fondement. De cela, je ne m’aperçois que maintenant en constatant l’espèce de libération que j’ai ressentie à la réception de votre lettre : tout devenait clair, explicable et attirant. Je vous donne cet exemple de votre pouvoir sur moi pour vous montrer que même lorsque vous n’y pouvez rien (un retard dans notre correspondance, un rendez-vous manqué involontairement), je réagis seulement en raison de vous. Quel aveu de faiblesse. Mais aussi quelle source de force ! Car, ma bien-aimée, ma Zou que j’adore, jamais vous ne me manquerez, vous serez ma femme, toujours à mes côtés. Et si vous avez la force de m’aimer toujours, alors je sens que je serai plus *fort* que tout obstacle.

Et c’est là votre responsabilité. Ma chérie, c’est en songeant à ma fragilité hors de vous qu’il m’arrive de craindre la vie, de vous la montrer difficile. Mais si vous saviez (et cela, je vous le dis peu souvent) comme j’envisage la douceur de notre vie, la douceur de nos jours et de nos nuits, où nous serons ensemble. Alors, parce que je vous aime plus que tout, comme il est impossible d’aimer davantage, je ferai de votre vie la plus belle, la plus désirable. **Non pas que la souffrance vous sera épargnée, mais la**

souffrance est nécessaire à la beauté. Quand on aime : tout se joint.

Ma Marie-Louise, je préfère arrêter là ce monologue. J’ai pourtant tant de choses à vous dire à ce sujet. Mais il faut que cette lettre vous arrive demain, autrement vous vous inquiéterez. Mais nous reparlerons de tout cela demain. Je vous raconterai mes vacances et surtout mes impressions de vacances. Je vous dirai combien j’ai rêvé au moment où ces lieux que j’ai connus depuis mon enfance, vous deviendront familiers. Comme il sera doux, ma fiancée chérie, de vous présenter aux moindres choses de chez moi.

Ma toute petite fille, à demain. Je serai rue Vaneau à partir de 16^h15. Si vous voulez me téléphoner, faites-le entre 16^h15 et 16^h45 à *Litré 2509* (en cas d’heure de rendez-vous changée). Je passerai rue Vavin à 17^h30-17^h35, puis j’attendrai comme d’habitude : 18^h-18^h1/4. Votre lettre de demain m’apportera peut-être des précisions.

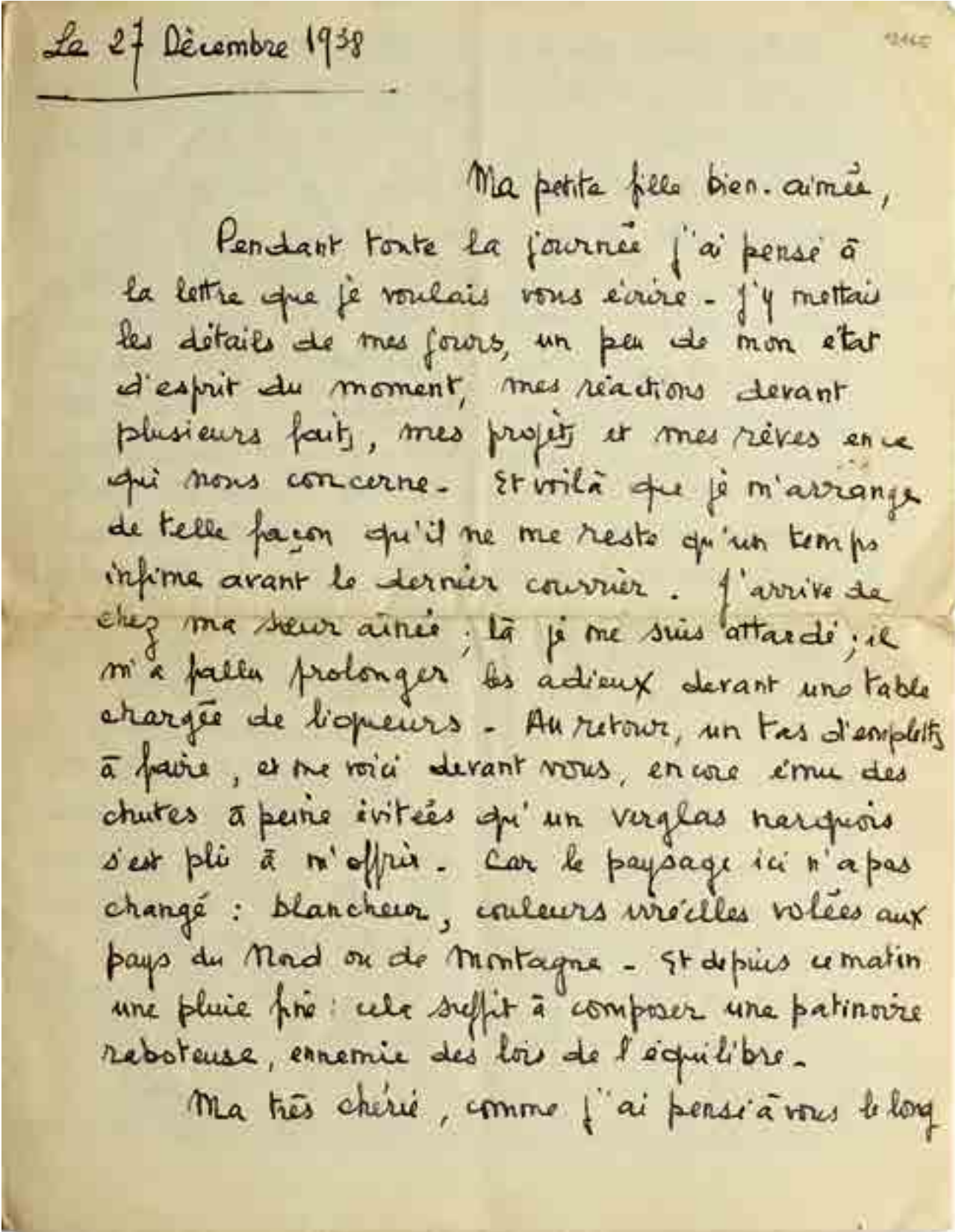
Merci pour vos lettres.

Ma chérie, je vous adore. Je t’adore. Mais ça c’est pour demain. Le train n’attendrait pas ma lettre.

Je t’embrasse quand même comme je t’aime : avec une infinie tendresse.

François

500 - 800 €



69. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 29 décembre 1938

“JE SUIS UN PEU COMME UN RAVISSEUR ÉMERVEILLÉ DE SE SAVOIR AIMÉ”.

“LA LITTÉRATURE, LA POLITIQUE ME TENTENT, MAIS ME MANQUE UN AXE D’ACTION... MON AMOUR POUR TOI DONNE À MA VIE UN CENTRE”

4 pp. in-12 (200 x 152 mm), encre noire

Le 29 décembre 1938

Vous rendez-vous compte, ma très chérie, de votre importance ? Depuis que je vous aime (depuis quand ?) ma vie, si libre autrefois, ne connaît que cette alternative : immense joie d’être avec vous, tristesse amère d’être loin de vous.

Aujourd’hui, c’est la tristesse qui l’emporte. Je ne peux pas me passer de vous. Tout m’est insupportable qui n’a pas vos cheveux, vos yeux, vos lèvres, votre parfum, tout ce qui n’est pas vous. J’essaie de secouer mon ennui mais rien n’y fait : trop proche de moi est votre sourire, trop proche votre tendresse, trop proche notre intimité si charmante d’hier soir. Vous ai-je dit assez mon amour, vous ai-je assez prouvé l’adoration que j’ai pour vous, ma toute petite fille bien-aimée ? Alors, pour tromper cette peine qui m’envahit, je pense à vous. Je mêle le passé et l’avenir : telle vous étiez hier encore tout près de moi, telle je vous imagine chez nous, le long des heures et des jours et des ans où nous aurons le loisir merveilleux de nous aimer.

J’élabore l’édifice difficile de notre vie. Difficile parce que chaque forme, chaque tendance de l’amour possède en soi une exigence infinie. Comment éviter, ou allier les contradictions de l’âme et du corps ? Au fond, les hommes ne sont que des Bêtes à absolu.

Ceux mêmes qui semblent vivre avec des désirs bornés, des aspirations médiocres, traînent avec eux le regret d’une beauté qu’ils n’entrevoient même pas. Il suffit de considérer leurs visages, dans la gaieté ou dans le chagrin, pour reconnaître derrière le rictus une ébauche d’âme.

Et moi, je sais l’existence de l’âme, et je connais cette beauté idéale que je veux approcher. **Je pense que l’amour est la clef de tout mystère, la seule explication du monde.** Et je veux que mon amour s’accorde à mon rêve.

Si je ne pensais pas ainsi, ma Bien-aimée, je ne vous aimerais pas comme je vous aime. Et la source du bonheur que j’éprouve à vous aimer repose dans la certitude de notre entente complète. Ce problème de la vie (l’âme et le corps, tous les moralistes s’y sont essayés !) si difficile à résoudre, il faut continuer à lui donner la même solution. Voyez-vous, ma Marie-Louise tant chérie, ce qui me prouve que notre voie est bonne c’est que jamais avec vous je ne me trouve dépaycé : ce que vous me donnez de vous, ma fiancée, avec tant d’amour et de confiance, avec quelle ferveur

je le reçois. Je le prends. **Je suis un peu comme un ravisseur émerveillé de se savoir aimé**, et qui trouve enfin le secret qu’il cherchait au cours de sa vie vagabonde : je t’aime, ma bien-aimée ; comment pourrais-je ne pas t’aimer toute entière : la vie est aussi simple que ton visage lorsqu’il m’appartient. L’âme veille toujours dans la ferveur de mon amour.

Pourquoi vous dire cela ma petite fille ? Parce que j’y réfléchis souvent. Notre vie-à-deux ne nous prendra pas au dépourvu, chaque ligne en sera belle.

Hier, tu me demandais mes défauts. Et je t’avouais ce péché *capital* : la paresse ou, pour mieux satisfaire mon amour-propre : le dilettantisme. Je crois que ce défaut vient de ce que je n’ai pas de but unique et très précis. **Je multiplie trop mes projets : je mêle mes rêves d’action et de pensée. La littérature, la politique me tentent, mais me manque un axe d’action. Et c’est là que tu peux remplir un rôle essentiel. Tu peux me donner cette continuité qui me manque. Mon amour pour toi donne à ma vie un centre : tu peux tout pour moi.** Par exemple, si j’arrivais avec ton aide à vaincre ce “péché capital”, je devrais l’an prochain à la même époque t’offrir pour Noël un ouvrage dont l’auteur ne te serait pas étranger... Mais... Je compte sur toi.

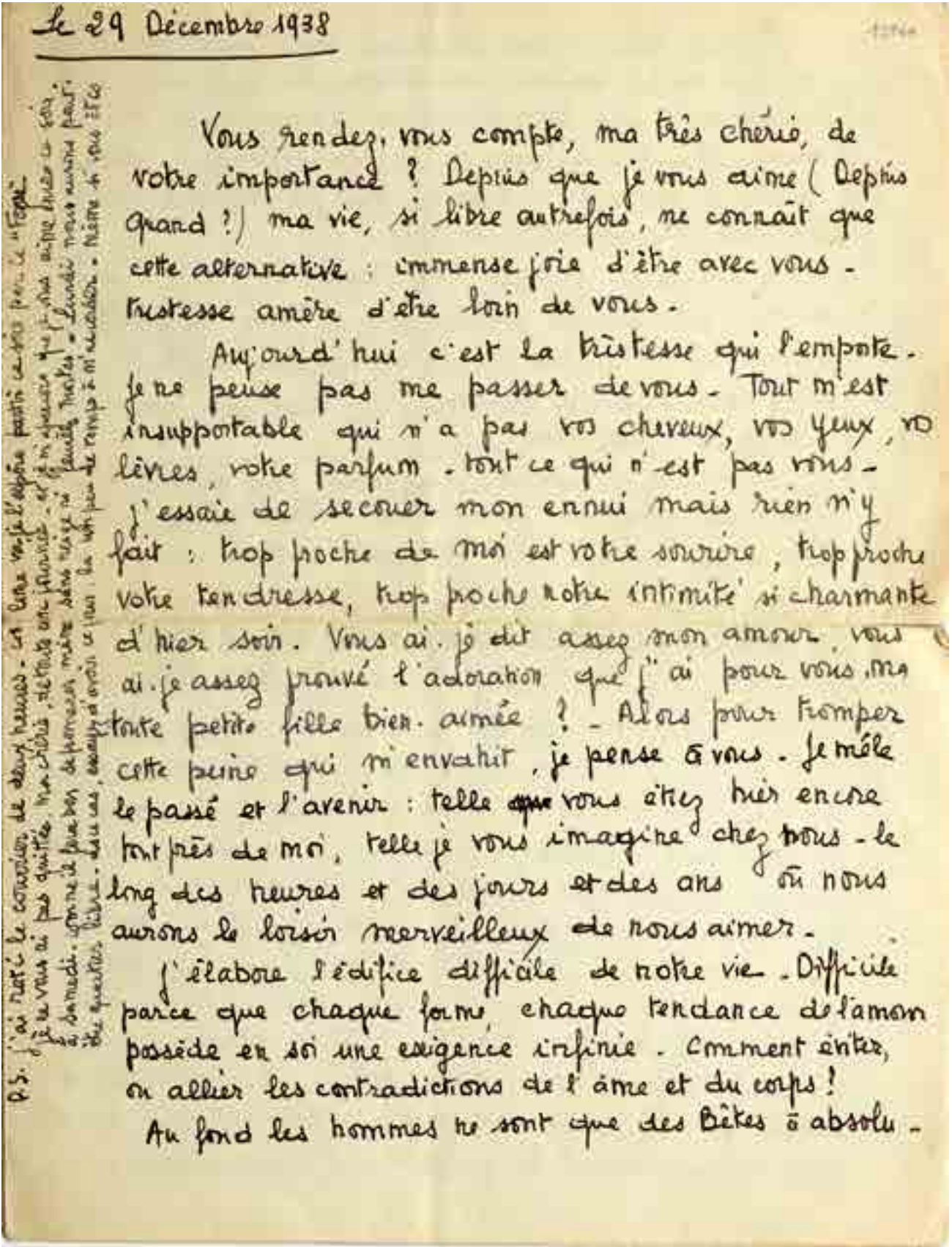
Je vais porter tout à l’heure cette lettre. Je la mets pour le courrier de deux heures : dis-moi quand elle t’est parvenue, dans ton prochain mot.

Ce matin j’ai été épiqué pour la 3^{ème} fois. Au début j’ai été très fatigué. Maintenant ça va mieux. Je pense à toi. Je t’aime. Et toi es-tu avec moi par la pensée ? Si tu savais comme je t’aime... Demain, je compte recevoir une lettre de toi : tellement nécessaire. Parle-moi du fond du cœur, de tout ce qui te préoccupe, de tout ce que tu aimes. Cela m’ennuie de te demander ces lettres quotidiennes : cela t’ennuie peut-être encore plus que moi !...

Mais tu sais bien que je ne peux vivre sans toi. Demain je t’écrirai chez toi, longuement. Nous devons nous faire part de toutes pensées. Ne craignons pas d’aborder ensemble tous les problèmes. Nous n’aurons pas trop de la vie pour cela. *Samedi* : comme convenu, 18^h, 18^h1/4. Ma Zou que j’adore, **je traîne un spleen déprimant parce que je ne vis pas près de toi.** Oh vite, ta présence. Je t’embrasse et je t’aime.

François

P.S. j’ai raté le courrier de deux heures. Cette lettre va, je l’espère, partir ce soir par le “Foyer”. Je ne vous ai pas quittée, ma chérie, de toute cette journée, et je m’aperçois que je vous aime encore ce soir. À samedi. Comme il fera bon se promener même sans neige ni feuilles mortes. Lundi, nous aurons peut-être quartier libre. Dans ce cas, essayez d’avoir ce jour-là un peu de temps à m’accorder. Même si vous êtes encore mal éveillée de vos réveillons. Ma Zou chérie, bonsoir. J’ai la tête un peu embarrassée de fièvre, mais ça ne va pas trop mal. Tout à l’heure je vais me coucher. (À vrai dire, je suis étendu depuis un bon moment). Un de mes voisins joue de l’harmonica. D’autres lisent ou parlent de leur permission. Moi je pense à vous. Ai-je tort ? Jamais je n’aurais cru qu’une toute petite fille occuperait un jour ma pensée au point de prendre toute la place. C’est pourtant le cas. Dites-moi, ma chérie, si je dois être plaint.



Demain, je répondrai à quelques questions de vos dernières lettres. Et vous, dépêchez-vous de me dire que vous m'aimez. La foi la plus totale a toujours besoin de sacrements... I love you.

Fr.

1.000 - 1.500 €

Ceux mêmes qui semblent vivre avec des désirs
bornés, des aspirations médiocres, haïnent avec eux
le regret d'une beauté qu'ils n'entrevoient même
pas. Il suffit de considérer leurs visages, dans la
gaieté ou dans le chagrin, pour reconnaître derrière
le riches une ébauche d'âme.

Et moi, je sais l'existence de l'âme. et je
connais cette beauté idéale que j'ai voulu approcher. -
Je pense que l'amour est la clef de tout mystère, la
seule explication du monde. Et je veux que mon amour
s'accorde à mon rêve.

Si je ne pensais pas ainsi, ma Bien-aimée,
je ne vous aimerais pas comme je vous aime. Et la
source du bonheur que j'éprouve à vous aimer
repose dans la certitude de notre entente complète.
Ce problème de la vie (l'âme et le corps - tous les
moralistes s'y sont essayés!) si difficile à résoudre,
il faut continuer de lui donner la même solution -
Voyez vous, ma Marie-Louise tant chérie, ce qui me prouve
que notre voie est bonne c'est que jamais avec vous je
ne me trouve dépaycé : ce que vous me donnez de vous,
ma fiancée, avec tant d'amour et de confiance, avec
quelle ferveur je le reçois. Je le prends. Je suis un peu
comme un ravisseur émerveillé de se savoir aimé.
et qui trouve enfin le secret qu'il cherchait au cours
de sa vie vagabonde : j'ai l'âme, ma bien-aimée; comment
pourrais-je ne pas t'aimer toute entière : la vie est aussi
simple que ton visage lorsqu'il m'appartient : l'âme
reste toujours dans la ferveur de mon amour.

70. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Fort d’Ivry], 30 décembre 1938

“ON SAIT MON EXIGENCE, MON REFUS IMPITOYABLE DE TOUTE VULGARITÉ, MON HORREUR DES ACTES, DES PENSÉES, DES PAROLES MÉDIOCRES”.

FRANÇOIS MITTERRAND MORALISTE

4 pp. in-12 (200 x 150mm), encre bleue

Comme vous avez raison, ma toute petite fille chérie, de trouver supportable notre séparation obligatoire si doucement rompue par nos brèves rencontres ! Il vaut mieux adopter la solution courageuse, et faire la part de notre bonheur. Nous sommes déjà tellement privilégiés de connaître l’amour et son sens véritable. Tant d’êtres au monde ne savent où reposer leur pensée, où accrocher leur rêve. Le plus cruel supplice n’est-il pas de savoir que l’on est essentiel pour personne ? Nous avons la certitude merveilleuse d’être aimés. Il est peut-être juste de souffrir par notre amour même.

Et pourtant, il est difficile de se résigner. Je vous aime tellement ma Marie-Louise. Je ne peux imaginer la vie sans vous et je souffre de votre éloignement. En effet, le bonheur est fait en grande partie de détails. Pas un de vos gestes, pas un de vos actes ne m’est étranger et l’amour infiniment exigeant : il veut tout ; il ne peut supporter que lui échappe une parcelle de ce qu’il aime. Ma chérie, si vous saviez comme je désire tout ce que vous êtes. Je vous aime.

Vous me demandez dans une de vos dernières lettres si vous serez envinée ou plainte d’être ma femme. Difficile de répondre ! Plainte, sans doute : **on sait mon exigence, mon refus impitoyable de toute vulgarité, mon horreur des actes, des pensées, des paroles médiocres** et puis mes défauts. (Mais en général “le monde” pardonne beaucoup plus facilement les défauts que les qualités. Dans sa jalousie et sa petitesse, il accorde aux défauts plus de vertus qu’aux qualités. Un être médiocre rassure : comment rendrait-il sa femme particulièrement malheureuse ? Or, seul le particulier horrifie. Un être aux défauts communs offre toute sécurité. Le héros et le saint sont considérés comme asociaux. **Que ferait-on d’une société où l’homme serait bon ?**).

Je ne suis ni un héros, ni un saint : pas besoin de vous le démontrer. Je le regrette d’ailleurs. Mais je voudrais que mes qualités procèdent de l’héroïsme et de la sainteté. Or ce que j’exige de moi, je l’exige (et c’est là ma faiblesse, mon injustice, mon égoïsme) de ceux que j’aime, avec encore plus de rigueur. Plainte, vous le serez dans la mesure de cette rigueur. La rigueur a les angles trop durs pour convenir au monde. (Vous comprenez ma toute chérie, le sens de cette rigueur : exigence tout intérieure qui ne se marque pas en paroles, mais qui se forge intensément dans le silence de l’âme). Car le monde estime tout être selon lui. Si je suis possesseur de vices bien vus et de bon ton, si j’abhorre des défauts que chacun cache dans son jardin avec un peu de honte et beaucoup de satisfaction, alors vous serez envinée car vous serez la

femme d’un homme dont on dit qu’il a tout ou presque pour réussir et qui cependant ne néglige pas de participer à la bonne petite médiocrité ambiante. Mais si je déteste la carapace de poussière, de sottise, des désirs bornés, et si je le dis, et si j’essaie de conformer ma vie à mon idéal, alors vous serez plainte : “il ne comprend pas la vie telle qu’elle est”, il néglige la réalité, “il rendra malheureuse sa femme s’il veut l’entraîner avec lui, et l’aimer et croire à l’amour”... Vous connaissez les formules.

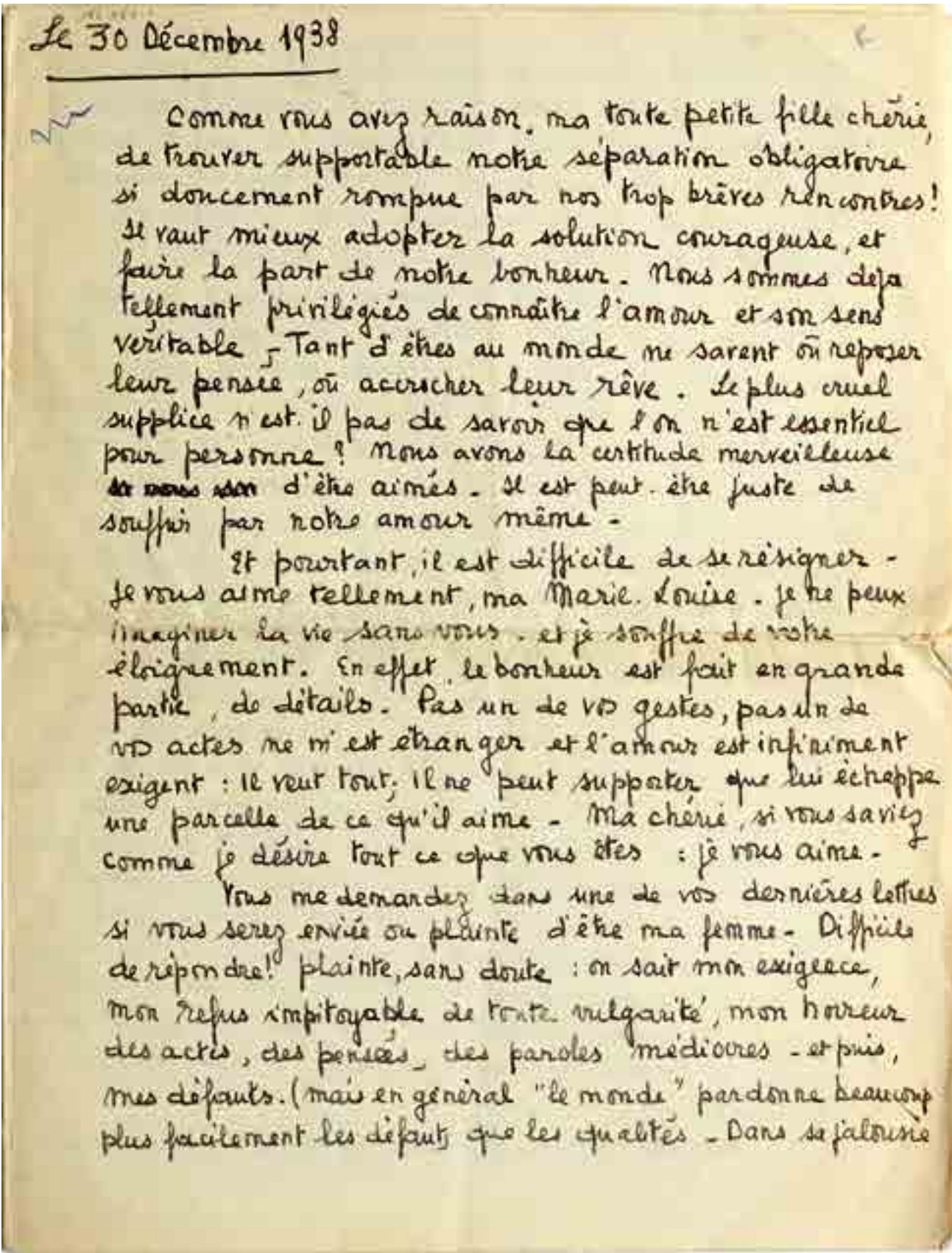
Ma bien-aimée, je parle en général. De mes amis, vous aurez des appréciations que je crois plutôt flatteuses. De mes connaissances, relations, vous retirerez peu de chose : on vous dira qu’on ne me connaît pas. Et d’ailleurs, en vérité personne ne me connaît mieux que moi-même. Je sais ce que je suis (souvent certaines de mes réactions m’étonnent : je ne suis pas ce que je serai) et je puis vous dire si je vous plains ou si je vous envie.

Ô ! Ma chérie, comme je vous envie d’avoir dans vos mains le secret d’une vie. Comme je vous envie de pouvoir sculpter un destin. Ce que je suis compte moins que ce que vous ferez de moi. Je vous envie d’avoir une tâche difficile. Et je vous plains pour tout le reste. Vous souffrirez à cause de moi parce que vous m’aimez. **Vous prendrez votre part de mon débat intérieur.** Vous serez ma femme complètement de corps et d’esprit. Et vous savez que la souffrance naît plus facilement que le bonheur de cette tentative dangereuse : l’union totale de deux êtres, la recherche de l’unité. Et l’amour n’est que la recherche d’une entente, d’une fusion plus parfaite. Je vous plains d’avoir à partager mes luttes et ma peine. Je vous plains ou je vous envie ?

Mais vous serez envinée ma bien-aimée. Vous devez l’être, d’être aimée comme vous l’êtes. Je vous le dis, et vous pèserez la gravité de cette parole : mes faiblesses, mes défauts, tout ce qu’il y a de mal en moi est moins puissant que vous. Tout ce que je possède est intimement lié à vous. Et je pense que nous devons être enviés, l’un et l’autre, ma Marie-Louise : notre amour n’a pas de limites. Quelles merveilles pourraient nous échapper ?

Ma toute petite fille que j’adore, j’ai reçu ce matin votre lettre et je vous en remercie. Cela ne vous ennuie donc pas trop de m’écrire si souvent ? Vous voyez, je prends le pli et j’espère ardemment que le courrier de demain m’apportera la même joie...

Demain soir, je vous verrai : selon l’habitude. Dimanche je risque fort d’être de service, mais je maintiens le rendez-vous (18h-18h15) : attendez le contre-ordre ! Pour lundi, toutes chances d’avoir quartier libre. Essayez donc d’avoir un bon moment à me donner. Si par un hasard extraordinaire je vous ratais demain et après-demain, je compterais sur vous lundi de 17h30 à 18h au même endroit. Mais nous nous entendrons à ce sujet demain. Vous avez donc lu *Les Chansons et les Heures* [de Marie Noël]. Certains des poèmes sont très beaux. Si vous y pensez, apportez ce livre demain.



Et maintenant que cette lettre se termine avez-vous lu entre chaque ligne que je vous aime ? Je suis toujours triste de ne pouvoir être avec vous. Vous me donnez tant de bonheur. Je traîne avec moi le souvenir de si doux moments ; si proches encore de nous. Ma Zou très, très chérie, à demain. Ma piqure me laisse en bonne forme. J'ai rêvé de vous, de notre vie, de ces deux années que nous commençons, des années à venir et j'ai senti à quel point vous êtes inséparable de mon présent et de mon futur. Parce que je vous aime infiniment. Ma bien-aimée, cette lettre pourra-t-elle vous consoler de mon absence ? Peut-être un peu, mais rien ne vaut ces moments sans prise où plus rien n'existe que nous, où plus rien n'existe capable de nous séparer. Ma chérie, je t'aime.

François

1.500 - 2.000 €

et sa petitesse, il accorde aux défauts plus de vertus qu'aux qualités - un être médiocre rassure : comment rendrait-il sa femme particulièrement malheureuse ? ce, seul le particulier horrifie - un être aux défauts communs offre toute sécurité. Le héros et le saint sont considérés comme associés. Que ferait-on d'une société où l'homme serait bon ?). Je ne suis ni un héros, ni un saint : pas besoin de vous le démontrer. Je le regrette d'ailleurs. Mais je voudrais que mes qualités procèdent de l'héroïsme et de la sainteté. Or ce que j'exige de moi, je l'exige (et c'est là ma faiblesse, mon injustice, mon égoïsme) de ceux que j'aime, avec encore plus de rigueur. Plainte vous le serez dans la mesure de cette rigueur. La rigueur a les angles trop durs pour convenir au monde. (vous comprenez ma toute chérie le sens de cette rigueur : exigence toute intérieure qui ne se marque pas en paroles, mais qui se forge intensément dans le silence de l'âme). Car le monde estime tout être selon lui. Si je suis possesseur de vices bien vus et de bon ton, si j'ai biao des défauts que chacun cache dans son jardin avec un peu de honte et beaucoup de satisfaction, alors vous serez envier, car vous serez la femme d'un homme dont on dit qu'il a tout ou presque pour réussir et qui cependant ne néglige pas de participer à la bonne petite médiocrité ambiante. Mais si je déteste la carapace de poussière, de sottise, de désirs bannis, et si je le dis, et si j'essaie de conformer ma vie à mon idéal, alors vous serez plainte : "il ne comprend pas la vie telle qu'elle est", "il néglige la réalité", il rendra malheureuse sa femme s'il veut l'entraîner avec lui, et l'aimer, et croire à l'amour "... vous connaissez les formules - Ma bien-aimée, je parle en général - De mes amis

71. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], décembre 1938

LE DANGER ET LA VOLONTÉ, GRANDS PRINCIPES DU JEUNE FRANÇOIS MITTERRAND.

“NOUS SOMMES DÉSORMAIS CONDAMNÉS À VIVRE DANGEREUSEMENT”

4 pp. in-8 (269 x 209mm), encre bleue

Ma Marie-Louise chérie,

Puisque je dois me contenter aujourd’hui de quelques minutes, je vous écris cette lettre : elle continuera ma présence. Je vous demande d’abord de me pardonner d’avoir été si peu loquace pendant le retour d’hier : cela vous a peut-être paru confirmer votre inquiétude indiquée dans votre dernière lettre, mais la raison est en plus simple : j’étais vraiment très fatigué. J’ai traîné cette fatigue toute la soirée. Une bonne nuit par là-dessus et on n’en parle plus.

Quant à votre question au sujet de “mon ennemi ou de mon étonnement”, la réponse est également nette. Rien de vous ne m’ennuie ou ne m’étonne (de façon désagréable !). J’étais, je suis seulement préoccupé par l’importance des problèmes que notre amour met en jeu, problèmes non pas d’ordre extérieur mais intérieur. **Je voudrais tellement ma chérie, bâtir notre amour solidement, sans fissures ! Je vous aime trop pour vous lancer à l’aventure sans essayer de déterminer le point de départ et le but.** Et le départ a été si merveilleux que j’ai éprouvé comme une peur de l’avenir car **nous sommes désormais condamnés à vivre dangereusement.**

J’ai toujours pensé que l’amour était aussi bien et plus un accomplissement moral et intellectuel qu’un accomplissement physique. Je vous l’ai dit, ce qui fait la fragilité de l’amour, c’est l’extrême difficulté qu’il y a à maintenir l’équilibre entre ces trois éléments. Et si le mariage est presque toujours une expérience manquée, c’est que l’on abandonne au moins deux des points du programme. Cet équilibre ne doit pas être un dosage savant, un compromis ! J’ai horreur du juste milieu et la maxime est aussi fausse que banale qui fourre la vertu dans ce juste milieu qui ressemble si bien à la médiocrité ! L’équilibre que je veux réside dans un progrès parallèle et sans fin de toutes les qualités dont nous disposons.

Et voilà pourquoi, ma toute petite fille chérie, il m’arrive d’être grave quand je constate un désaccord entre mon rêve d’absolu et mes actes. Quand je constate ma faiblesse, je m’effraie de vous voir ainsi liée à moi et **j’éprouve parfois le remords de vous avoir montré un paysage splendide auquel je serai peut-être incapable de vous faire parvenir.** Ce n’est pas à cause de vous qu’il m’arrive d’être triste, c’est à cause de moi. Je sais l’exigence de mon esprit mais je sais aussi quels ravages l’analyse trop poussée, l’exagération des nuances, peuvent accomplir. De vous, ma chérie, j’ai appris le secret tellement émouvant de votre amour

et cette simplicité dans le don de vous-même, je veux qu’elle soit ma force et la raison d’être de ma volonté.

Ma Marie-Louise, vous allez croire que je ne suis capable que de dire des choses sérieuses, donc ennuyeuses. Je ne suis pourtant pas encore un philosophe bardé de principes et d’axiomes et je sais fort bien que la vie est encore dans sa diversité la meilleure des théories. Par ce beau soleil qui pourrait faire croire que l’automne n’est pas la saison où l’on meurt, je me sens plein de gaieté et de confiance. J’ai beaucoup aimé qu’hier soir vous me rappeliez la présence de la lune : cela valait mieux pour le décor qu’un bec de gaz ! Et cela prouvait que, même les yeux ouverts, vous étiez capable de transformer les choses. Alors, je suis confiant. Je m’étonne avec ravissement de notre double rencontre : la première dans un bal avec la fantasmagorie des toilettes et des aires de danse, la seconde, dans nos cœurs avec la fantaisie et la douceur de l’amour. Et je pense au symbole qui unirait la joie à la gravité et qui se nommerait la certitude.

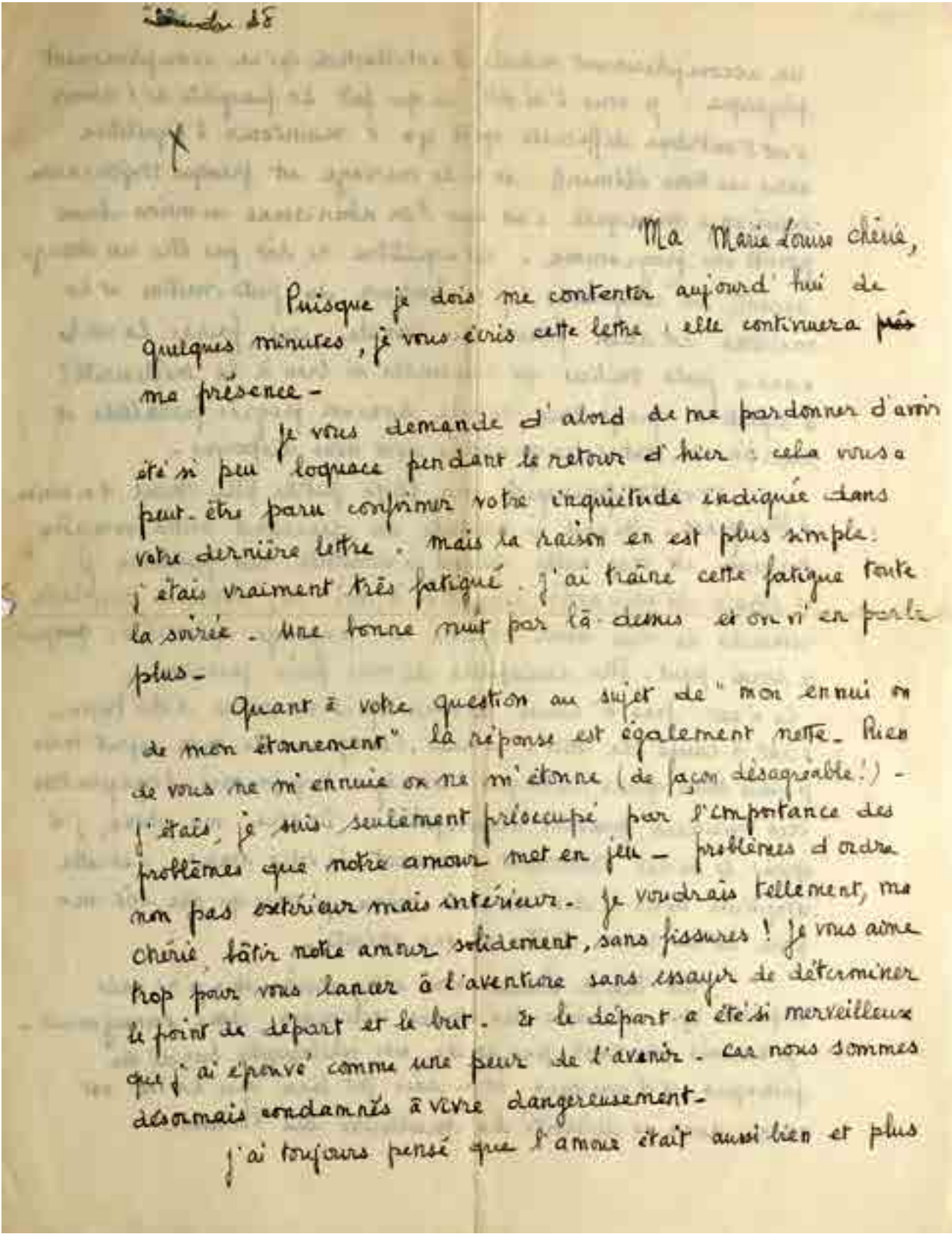
Maintenant, il ne s’agit plus que d’une lutte contre la montre ! Le temps à vaincre ! Il part battu : avant-hier (et sans doute d’autre fois), vous avez prié, me dites-vous, pour que notre amour ne connaisse pas de défaillances. Au fond, c’est un trust que nous créons. Si nous mettons Dieu de notre côté où l’opposition trouvera-t-elle d’appui ? Ma chérie, le tout est de savoir choisir ses alliés !

Ma toute petite fille, il est une chose insupportable : une journée sans vous. Je le sais d’expérience ! Hâtons-nous et profitons des minutes qui permettent la présence, en attendant cette présence définitive que nous avons *la volonté absolue* d’établir. Vous devez trouver que j’exagère en vous volant des parcelles de temps. Quel droit ai-je sur vous pour vous demander un tel don ? Vous devez être tellement occupée ; vous êtes un personnage si important! Et moi le dernier venu, acteur de second plan, voilà que j’enlève l’héroïne, sans tenir compte des règles préétablies et de l’ordonnance du jeu.

Vous savez que j’ai tendance à me répéter : dois-je rompre l’habitude ? Tant pis si je deviens conformiste, mais je vous dis que je vous aime. Je le constate de deux façons : la première, à l’ennui, à la peine, à la fureur, à la jalousie, à la tristesse, au scepticisme, que j’éprouve sans me lasser chaque fois qu’il me semble que vous êtes lointaine par l’esprit et par le cœur ; la seconde, à la joie, à la certitude, à l’altruisme, à la “bonté naturelle”, au bonheur que j’éprouve sans me lasser chaque fois que vous me semblez présente par l’esprit et par le cœur ! Entre ces deux manières de sentir, il est un point commun, et remarquable : sans me lasser. Est-ce la preuve de l’amour ? Ma chérie, je vous supplie de comprendre ceci : que **je ne suis presque jamais plus près de rire que quand je parle avec sérieux et plus près d’être grave que quand je semble rire** et c’est souvent bien difficile à démêler. De cette semaine si ravissante, je retiens ceci : je vous aime. J’ajouterai : je vous adore, mais ça se dit et ça ne s’écrit pas. Crainte du panthéisme ! Je vous ai retrouvée telle que je vous attendais. L’absence forge l’amour vrai : il s’agissait bien d’un amour vrai. Et maintenant que vous êtes là, près de moi, maintenant que vous êtes redevenue ma petite fille silencieuse et bien-aimée, je prends votre visage, ma chérie, comme une terre conquise et que l’on garde précieusement, et que l’on aime éperdument.

François

1.000 - 1.500 €



72. MITTERRAND, François

Lettre autographe trois fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], décembre 1938

FRANÇOIS MITTERRAND A OBTENU UN RENDEZ-VOUS DE MADAME TERRASSE, MÈRE DE MARIE-LOUISE

1 pp. in-12 (200 x 150 mm), encre bleue

Mon Zou chéri,

Tu n'auras ce soir que quelques lignes. Accuse et **ta mère à qui j'ai écrit** tout à l'heure, et la fièvre qui me tient sans douceur et me laisse sans répit. Mais n'accuse pas une diminution d'amour ! Tu te tromperais : je t'adore ma bien-aimée. Je pense à toi intensément. À **ta mère, j'ai dit ce que tu sais. J'accepte son invitation** et je propose *mercredi* (nous aurons sans doute quartier libre l'après-midi). Je compte te voir quand même *certainement* à l'heure convenue, ce mercredi. Je te raconterai et j'ai besoin de te voir. Il ne doit pas être difficile de t'arranger une fois de plus.

Bonsoir, mon tout chéri, ma toute petite fille. Je t'embrasse comme je t'aime.

François

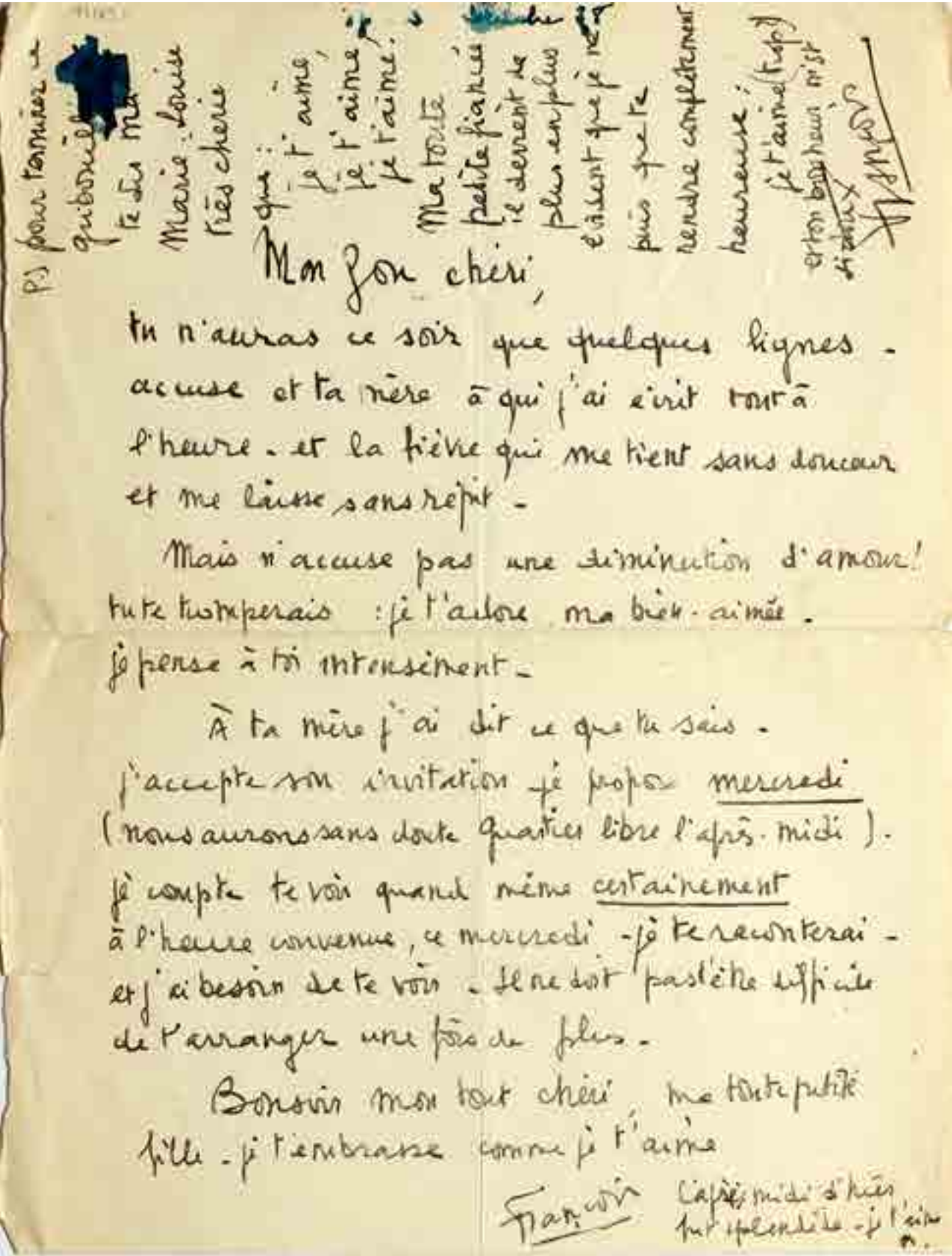
L'après-midi d'hier fait splendide : je t'aime, F.

PS: pour terminer ce gribouillis, je te dis ma Marie-Louise très chérie que : je t'aime, je t'aime, je t'aime. ma toute petite fiancée, il devient de plus en plus évident que je ne puis que te rendre complètement heureuse : je t'aime (trop ?) et mon bonheur est si doux.

François

Une petite tache d'encre dans le post-scriptum

300 - 600 €



73. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 2 janvier 1939

“DEPUIS LE JOUR OÙ J’AI PRIS TES LÈVRES, TON VISAGE...”

VŒUX DE LA NOUVELLE ANNÉE, 1939

2 pp. in-8 (266 x 207mm), encre noire

Le lundi 2 janvier 1939

Ma Marie-Louise bien-aimée, je te promets dans la limite de mes forces, une année heureuse. Promesse dangereuse : ce désir, cette fièvre qui me chassent des êtres, des lieux auxquels un jour je m’attache, pourquoi ne les connaîtrais-je pas avec toi ? Mais promesse sûre : **depuis le jour où j’ai pris tes lèvres, ton visage, - et c’était comme si je prenais totalement possession de toi : on ne donne pas sa vie deux fois -**, depuis ce jour où je t’ai dit mon amour, à toi, toute petite fille encore, jamais ma tendresse ne s’est éloignée de toi, jamais je n’ai véritablement cherché hors de toi mon bonheur.

Je ne puis te souhaiter davantage : que notre amour demeure le centre de notre vie, que chaque jour de 1939 nous trouve unis, matériellement ou par l’esprit ; qu’avec la même ferveur, nous connaissions la douceur d’être ensemble. Pour cela, ma fiancée adorée, je ferai tout. Et toi, et ce que je te dis là est grave, **comprends et joue dès maintenant le rôle de toute ta vie auprès de moi. Souviens-toi de cette fragilité dont je t’ai parlé dans ma lettre : elle existe en moi, et sera toujours là, car elle ne vient pas de ce que mon amour faiblit, mais de ce qu’il demande.** Reste toujours telle que je t’aime, et veille sur moi. **Tu seras ma femme, ma Marie-Louise** : et nous serons liés l’un à l’autre par toutes les forces du corps et de l’âme. Rien ne devra se contredire essentiellement. Mais que déjà tu dois le refuge vital et bien-aimé de chaque minute de cette année, c’est indispensable. Il faut que cette année se passe non pas à préparer notre bonheur, mais à le vivre.

Ma toute petite fille chérie, prions Dieu tous les deux de nous bénir. **Que fera-t-il de nous en 1939 ? Je lui demande ardemment de nous épargner les épreuves terribles si menaçantes en septembre dernier.** Mais je veux que tu saches que rien au monde, quelle que soit la séparation, quelle que soit la menace, ne m’éloignera de toi. Nous formons à nous deux un tout. Qui ou quoi pourrait nous désunir ? Je t’aime, et tu es tout pour moi. Si tu savais la joie enivrante que je connais à t’avoir tout près de moi ! Si tu savais la certitude que je possède, même loin de toi, au souvenir de ces instants où tu es à moi, ma fiancée très aimée ! Mais vite, j’ai hâte de te retrouver. Tout à l’heure, tu seras avec moi. Tout à l’heure, je te dirai mon amour. Mais sur cette lettre, comme sur chaque lettre que je t’enverrai le long de cette année, je veux t’écrire que je t’embrasse de toute ma tendresse et que je t’aime. C’est fait. Au revoir Zou, ma *Béatrice*.

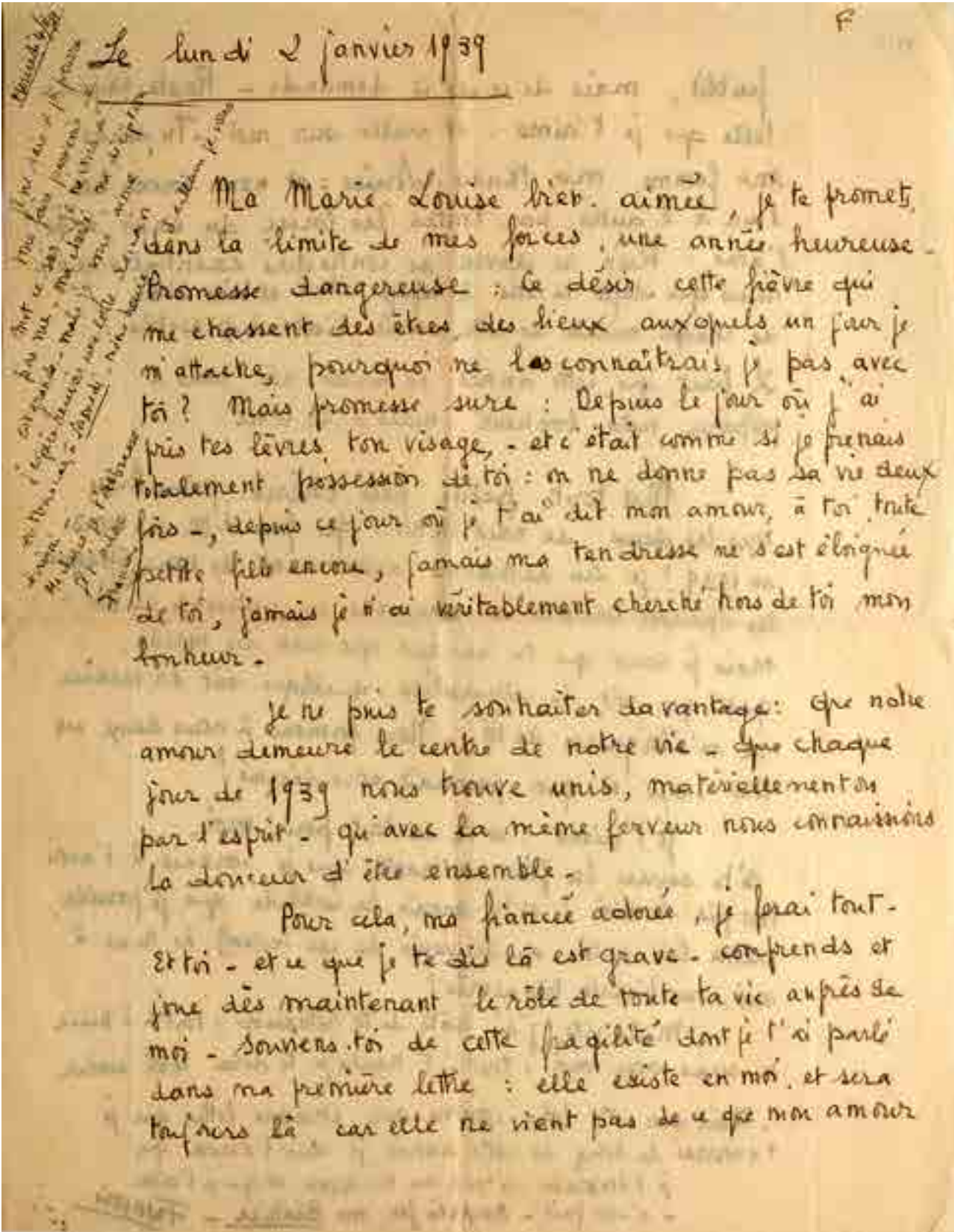
François

[Apostille :] Mercredi 4/1/39

Je ne sais si je pourrai vous faire parvenir ce mot ce soir. Je ne vous ai pas vue, ma chérie, ma déception est grande. Mais je vous aime. J’espère recevoir une lettre demain. En tout cas, à *samedi*, même heure. D’ailleurs, je vous écrirai. Ma chérie, je t’embrasse, je t’adore.

François

1.000 - 1.500 €



74. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise
Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 3 janvier 1939

“JE NE CONÇOIS L'AMOUR, L'AMOUR QUE
J'AI POUR VOUS, QUE COMME LE SEUL
BUT POUR LEQUEL TOUT DOIT ÊTRE
SACRIFIÉ”

“VIVE 1939 !”...

3 pp. in-12 (200 x 152 mm), encre noire

Le 3 janvier 1939

Marie-Louise, ma bien-aimée,

J’arrive de Montrouge où j’ai tiré. Marche rapide ; entraînement perdu : je suis las. Avec ça, **j’ai trouvé le moyen de recevoir un casque sur le front, ce qui m’a entaillé la peau** et plus. Résultat, ma tête est un peu engourdie, mon corps est fatigué : service militaire en plein. Mais je ne veux pas, ma chérie, laisser passer cette soirée sans vous écrire. Il m’est impossible de perdre complètement une journée. Et perdre une journée, c’est maintenant pour moi ne pas vous voir ou ne pas vous témoigner mon amour.

Hier soir, nous avons frôlé bien des sujets graves. Il est bon que nous arrivions à connaître nos avis sur les multiples aspects de la vie. Et la nature de notre amour, sa force, sa place, son importance, nous devons les déterminer et les confronter avec ce que nous voulons : un tout qui soit le plus près possible de l’Absolu.

Nous devons tout faire pour que notre amour demeure la base essentielle de notre vie. Pas en contradiction avec d’autres affections : il s’agit de plans différents. Mais notre amour doit constituer le plan supérieur. **Je ne conçois l’Amour, l’amour que j’ai pour vous, que comme le seul but pour lequel tout doit être sacrifié.** Mais nous reparlerons de cela.

J’ai été étourdi hier. J’ai oublié de vous donner une lettre, je l’avais pourtant sur moi. Tant pis, je vous l’apporterai demain. Car demain je compte bien avoir la grande joie de vous voir. Ma journée et celles qui suivront seraient vraiment trop tristes autrement. Et je ne garde pas de ma soirée d’hier un souvenir tellement mauvais que recommencer de si doux instants puisse me paraître désagréable perspective !

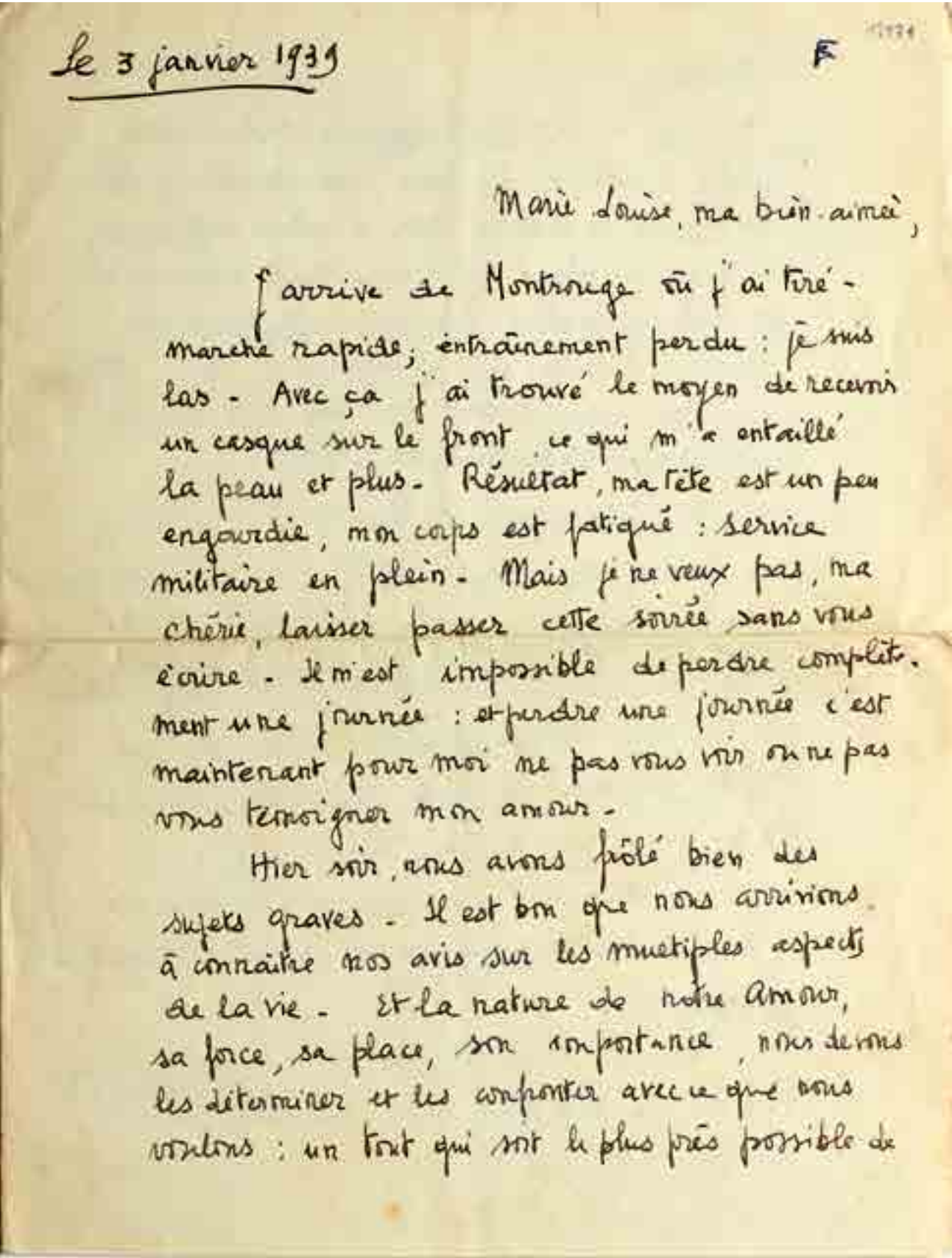
Ma toute petite Zou chérie, *je vous adore*. Je ne puis vous dire que cela avant de me coucher. Cette nuit dernière, je me suis réveillé vers quatre heures et ne me suis pas rendormi avant le lever. Cela m’a permis, ma toute chérie, de rêver, de vous imaginer, de vivre par la pensée avec vous, intensément. Avez-vous lu *Les Anges noirs* [François Mauriac] ? Et *Fontaine* [Charles Morgan] et *Les Chansons et les heures* [Marie Noël] ? Vous me direz ce que vous en pensez. Ma bien-aimée à *demain mercredi* même heure, même endroit. Vite ce moment ! Je ne suis heureux qu’avec vous. Je t’aime, ma Marie-Louise.

François

Je t’aime ? Mais je n’en reviens absolument pas : je t’aime plus que tout. Et 1939 menace de voir durer un état aussi extraordinaire ! Vive 1939 ! Je t’aimerai chaque jour de cette année davantage. Bonsoir, Zou ma chérie.

Fr.

300 - 500 €



75. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 5 janvier 1939

“ÇA BARDE... CONSIGNES ET PUNITIONS PLEUVENT... ET L’ÂME QUI S’ENSOLEILLE OU PLEURE EN MÊME TEMPS”

4 pp. in-12 (200 x 151 mm), encre noire

Le 5 janvier 1939

Ma Marie-Louise très chérie,

Avant d’écrire cette lettre, je dois vous dire quelque chose : je vous adore. Hier, je ne vous ai pas vue et j’en ai été très déçu. Chaque heure vécue avec vous a tellement de prise pour moi ! Mais à aucun moment, je n’ai douté de vous. Vous savez bien : notre amour n’a plus à subir d’épreuves, il lui reste à supporter les ennuis quotidiens : occasion pour lui de s’affirmer. Ma toute petite Zou, cette lettre pourra-t-elle te consoler un peu ? Je pense à toi avec tant d’amour, je sens si bien que tu es tout pour moi. Que tu aies pensé à m’écrire tout de suite hier soir me prouve la force de **notre amour, sa place, la première, dans notre vie**.

Toute cette journée, ma chérie, je vous ai suivie. Sans doute, êtes-vous peu sortie. J’espère que l’état de vos malades ne s’est pas aggravé. Tout ce qui vous fait souffrir m’émeut, et je voudrais tant que vous soit évitée toute peine.

Hier, je n’ai pu vous faire parvenir qu’un mot griffonné sur la lettre de Nouvel An que j’avais oublié de vous remettre. Vous ai-je assez dit que je vous aimais ? C’est d’ailleurs d’une façon curieuse que j’ai pu communiquer avec vous ! Étant arrivé plutôt en retard à Paris, j’ai cru, ne vous voyant pas, que vous étiez déjà sur le chemin du retour. J’ai hélé un taxi qui m’a déposé devant chez vous, et c’est à ce moment qu’il m’a demandé si je vous attendais...

Depuis lundi, rien de particulier ici, **sinon que ça barde et que consignes et punitions de toutes sortes pleuvent**. Les éviterai-je jusqu’au bout de la semaine ? Ce matin, **au tir, j’ai mis toutes mes balles dans la mouche et cela me vaut une réputation de très bon tireur**, ce qui n’est pas sans danger, comme tout ce qui, dans l’armée, met en vedette. À part cela, la vie continue, avec le soleil, les nuages, et de bons paquets de pluie, **et l’âme qui s’ensoleille ou pleure en même temps**. Ma Marie-Louise bien-aimée, je compte bien vous voir *samedi*, selon la coutume (heure, endroit). Il ne faut pas rester trop longtemps séparés, c’est trop dur. Et je crois nécessaire à la réalisation d’une parfaite intimité ces rencontres où l’on se raconte ses jours avec leur cortège de peines et de joies. Je souhaite ardemment la guérison de votre mère et de votre grand-mère. J’espère qu’un incident quelconque ne viendra pas nous enlever cette heure, une de ces heures si brèves et si douces *qu’il ne faut pas manquer*.

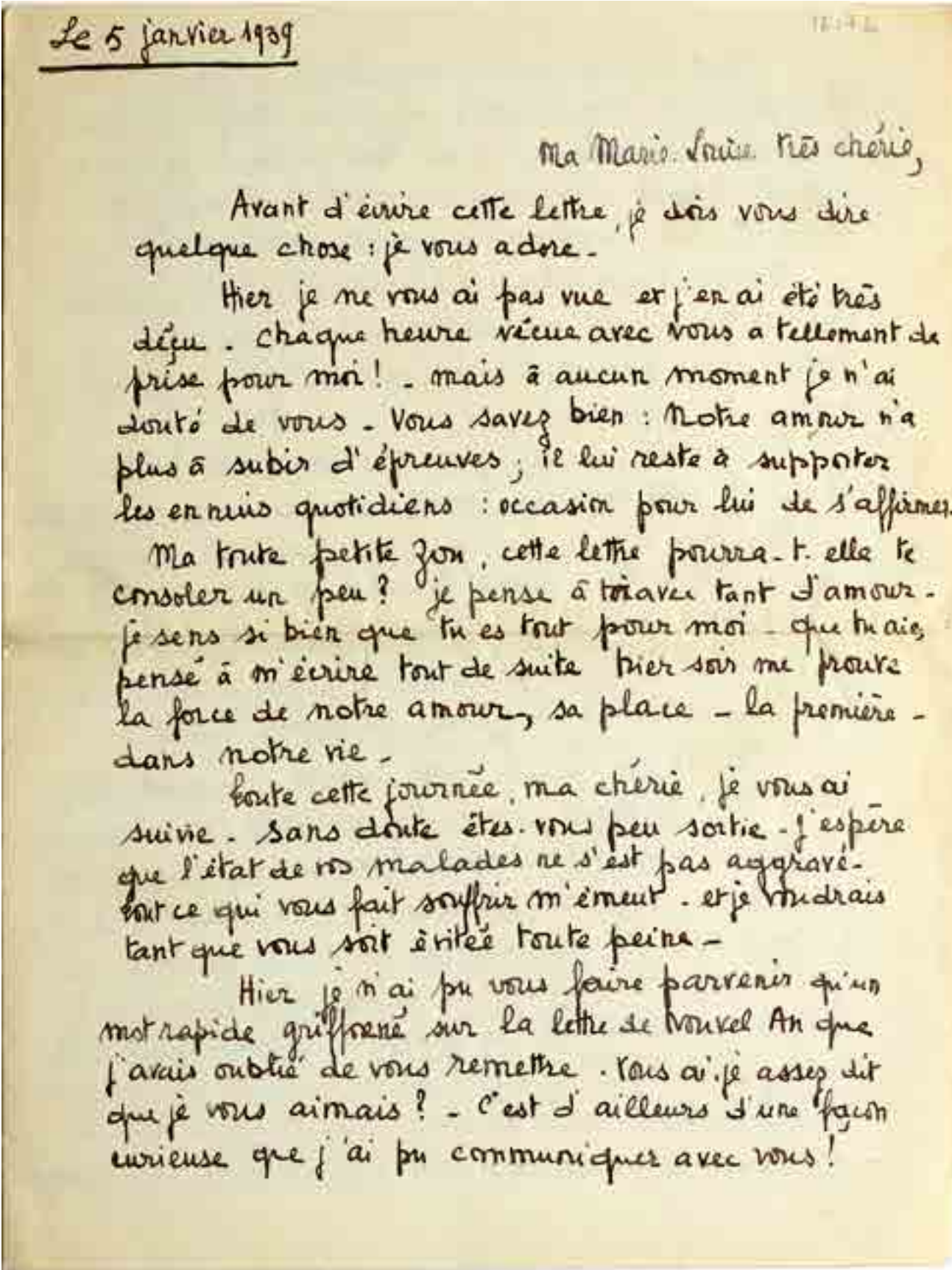
Ma toute petite fille, il est maintenant 18h45. Que faites-vous en cet instant ? J’ai tellement rêvé de vivre avec vous qu’il m’est pénible de demeurer dans l’ignorance de vos occupations. Enfin, un jour viendra certainement où toutes nos heures ne seront que pour nous. Qu’il sera bon ma très chérie de voir venir le jour et la nuit ensemble. Demain, j’avoue que j’attendrai le courrier avec impatience. J’ai hâte d’avoir des nouvelles des vôtres, et d’avoir aussi la joie de recevoir une de ces chères lettres bleues, messagères de votre amour. Ma Marie-Louise, vous voyez mon égoïsme : je ne pense qu’à l’agrément que me procurent vos lettres. Mais croyez aussi que je participe *absolument* à vos inquiétudes.

Je vais bientôt m’arrêter. Je suis un peu fatigué par un travail incessant depuis le lever. Mais la fatigue ne m’empêchera pas de songer à vous avant de m’endormir. Je passe d’ailleurs de nombreuses heures de mes nuits (j’ai contracté la mauvaise habitude de m’éveiller aux alentours de quatre heures !) à me souvenir de nos moments-à-nous-deux-seuls. Cela me permet de mieux vous retrouver qu’au cours de mes journées bêtement absorbantes. Alors ma très, très chérie, à samedi certainement. Écrivez-moi à ce sujet mais de toutes façons je vous attendrai à l’heure dite. Que vous dire, en fin de cette lettre où je vous mets si peu de choses ? Ô ! Ma toute petite fille, vous savez bien que je vous aime. Et peut-être après tout, qu’une lettre n’est pas tellement vide si elle ne contient que cela : je vous adore.

Je le souhaite pour celle-ci, et je vous jure que je suis avec vous de tout mon cœur. Je vous demande de retrouver un peu de gaieté : ces mauvais moments que vous passez n’auront peut-être pas de suite sérieuse. Et sur-tout, mon petit Zou, songe que je t’aime *plus que tout*.

François

800 - 1.200 €



76. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 6 janvier 1939

“AVEC LA FERME VOLONTÉ DE PRÉSERVER NOTRE AMOUR, JE SAURAI ME MONTRER SUFFISAMMENT CONCILIANTE AVEC TA MÈRE”.

FRANÇOIS DALLE SERT DE MESSEAGER

2 pp. in-8 (267 x 208 mm), encre noire

Le 6 janvier 1939

Mon tout petit Zou bien-aimée,

Ce soir encore je ne vais pouvoir t’écrire qu’à toute vitesse. L’étude est surveillée par un sergent qui ne me permettra sans doute pas d’aller porter cette lettre ; alors je me dépêche de t’écrire dans le quart d’heure qui précède cette étude. Ma toute chérie, j’espère que ta mère et ta grand-mère ne vont pas plus mal. L’absence de lettre ce matin m’inquiète un peu. Je pense beaucoup à toi et aux tiens, tu le sais.

Ma toute petite Marie-Louise, je m’aperçois que je t’aime tout autant ce soir qu’auparavant ! Et cependant cela fait quatre jours que je ne t’ai pas vue ! Qu’as-tu fait de ta journée d’hier ? Raconte-moi cela. Es-tu allée régulièrement au lycée, mardi et mercredi ? Enfin je compte bien savoir tout cela et bien autre chose *samedi, c’est-à-dire demain*, à 18^h-18^h1/4. Il faut absolument que je te voie. J’ai besoin de te dire mon amour. Et surtout en ce moment où tu as des sujets de peine, je veux être le premier à être près de toi, à te consoler de mon amour.

Depuis trois ou quatre jours on nous mène ici à un train d’enfer. La Bêtise et la rigueur militaires en plein ! Exemples : 4 jours de prison à l’un de mes voisins de lit pour couverture déchirée, 4 jours de salle de police à mon voisin de droite pour lit légèrement plissé, etc... Actuellement sur 10, dans ma chambre, nous ne sommes plus que deux à avoir le droit de sortir samedi et dimanche prochains ! Et il reste demain... Tu vois qu’il m’arrivera certainement au cours des semaines qui vont venir d’être consigné au quartier ! Aussi, ne faut-il pas manquer de se voir *chaque fois* qu’il nous est possible de le faire. Ma Zou chérie, je termine. Dis-moi que nous nous verrons sûrement demain. Et si par impossible nous nous manquions, *dimanche*, nous nous rencontrerions sans aucun doute (si demain soir je ne te voyais pas, ce qu’il ne faut pas, j’irais t’attendre à la messe de 9 heures (puis à 18^h à Vavin) à Saint-Dominique, Bd St Jacques).

Bonsoir ma toute petite que j’adore. Comme tu me manques, j’ai hâte de te tenir contre moi et de te dire que je t’adore infiniment.

François

Mon petit Zou chéri,

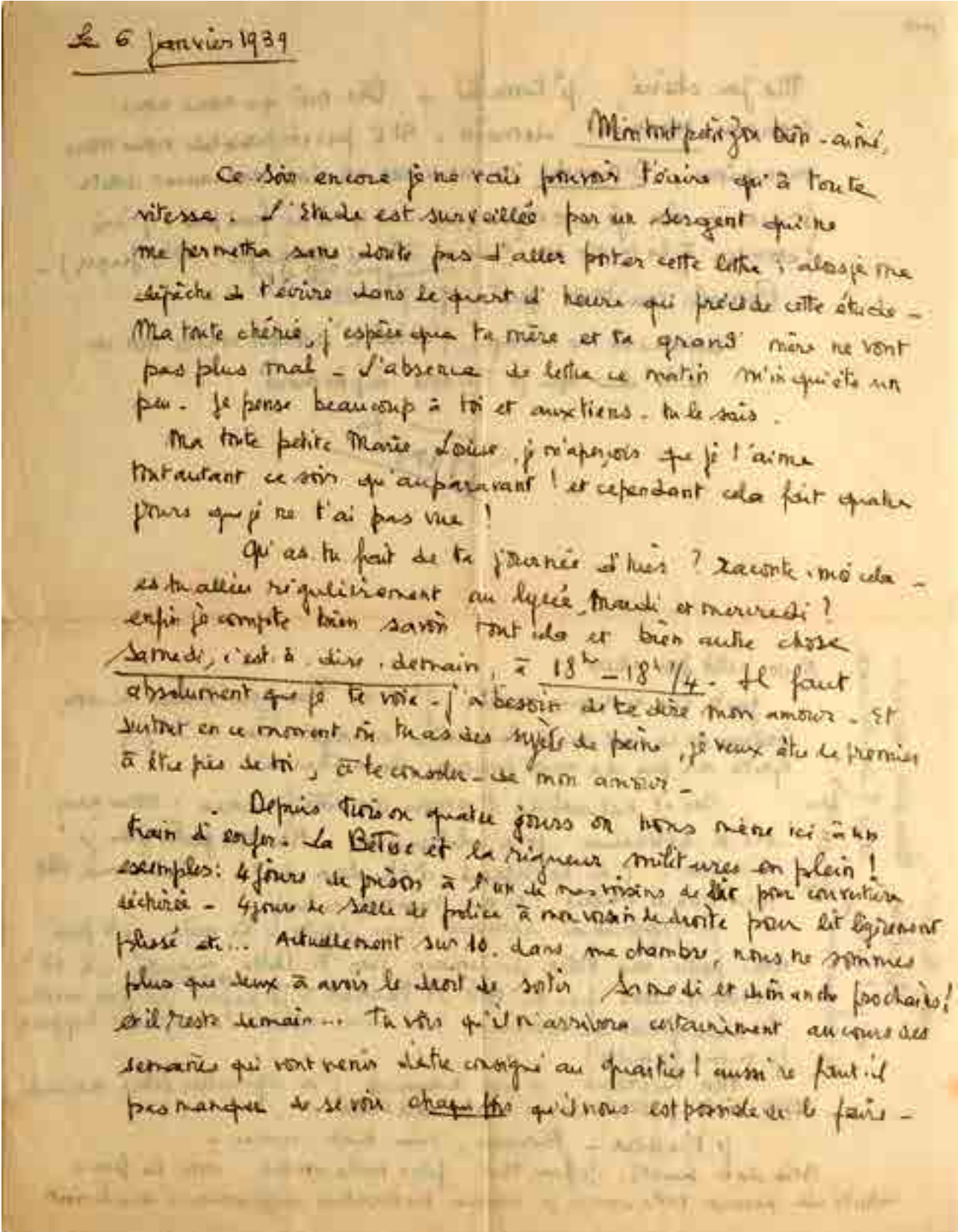
Juste ces quelques mots. J’ai vu François Dalle ce soir, porteur de ce mot que je lui avais envoyé hier, et j’y ajoute un peu de mon amour de la journée. Car il est solide l’amour de cette journée : vous avez été si délicieuse et si obéissante. Mon tout petit Zou, je t’adore. J’ai le cafard d’être loin de toi. Écris-moi vite ma fiancée chérie : tu me manques trop. **Je répondrai demain sans doute à ta mère.** Je te ferai donc porter ma lettre de demain par Fr. Dalle. Remonte donc par le Bd St Michel *mardi*, à 12^h. Je préfère ne pas mettre les deux lettres de demain à la même adresse ! Ça ferait trop pour la même famille !

Ma très chérie, si par hasard j’ai quartier libre mercredi après-midi, je te le dirai dans une lettre. Je t’adore. Bonsoir, ma bien-aimée. Sois sans craintes, **je ferai tout pour notre amour, avec la ferme volonté de préserver notre amour, je saurai me montrer suffisamment conciliant avec ta mère.**

Ma chérie, bonsoir, encore. Et je t’aime. Et je t’embrasse très tendrement.

François

300 - 500 €



77. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 10 janvier 1939

“VOTRE MÈRE M’A ÉCRIT : “NOUS NOUS ENTENDRONS TRÈS BIEN””

ÉVOCATION D’EXERCICES MILITAIRES :
FRANÇOIS MITTERRAND PORTE
L’AFFÛT DE LA MITRAILLEUSE

4 pp. in-12 (20 x 152 mm), encre noire

Le 10 janvier 1939

Ma Marie-Louise bien-aimée,

Ce mauvais rhume que je traîne depuis quelques jours est de plus en plus exigeant. Il ne me laisse pas de trêve. Et comme le physique atteint le moral, je suis aujourd’hui un peu cafardeux. Aussi est-il insupportable d’être séparé de vous. Je n’arrive pas à être vraiment gai loin de vous. Si cela dure, ce que j’espère et crois, toute la vie, cela vous promet le désagrément constant de ma présence. **Je vous disais “je passerai mon temps à vous regarder”, je ne mentais qu’à moitié : l’autre moitié du temps, je fermerai les yeux et savourerai votre présence.**

Vous avez dû me trouver fort tyrannique l’autre jour ! Je ne vous ai obéi en rien ! Ma chérie, ne croyez pas qu’il en sera ainsi pour bien des choses, je sais que vous avez et aurez raison, et je tâcherai de vous donner tout ce que vous me demanderez : notre amour suffira et nous aidera à peser le bon et le mauvais de chaque chose. Et puis, ma toute petite fille, **vous savez bien que j’ai ce gros défaut de n’être pas docile.** Dois-je tenter de m’en corriger ?

Hier soir, **j’ai écrit à votre mère.** Je lui ai dit que j’irai la voir sans doute mercredi. Malheureusement, le quartier libre de demain est problématique. **Je voudrais pourtant bien mettre la situation au clair le plus tôt possible.** *De toutes façons*, je pourrai sortir à partir de 17^h15, comme d’habitude. Je compte donc vous voir certainement comme convenu, 18^h-18^h15. Ma bien-aimée, il m’est impossible de demeurer sans vous voir. Donc à mercredi. J’attends ce moment où je serai enfin heureux. À votre mère, quand je la verrai, je dirai ce que souvent je vous ai confié : que je sais qu’il est de son devoir de s’inquiéter de vous, que ses craintes sont naturelles, que je ne demande qu’à m’expliquer : je vous aime et veux avoir le droit de vous voir. **Votre mère m’a écrit : “nous nous entendons très bien”.** Je le désire fortement, mais **jamais je n’accepterai de cesser nos rencontres : ce serait nier mon amour.**

Ma Marie-Louise, ce matin le courrier a été chiche pour moi : rien, pas d’enveloppe bleue tant attendue. Avez-vous été très occupée chez vous ? Vous savez que *j’ai besoin* de vous et qu’une journée sans vous est une journée manquée. Ma très chérie, j’espère bien avoir demain le témoignage de votre amour : il m’est nécessaire.

Le tête-à-tête de dimanche ne vous a fait courir aucun danger. Je vous aime tellement ma chérie, que la seule pensée de choisir même pour un instant une autre que vous ne peut me venir à l’esprit. Et vous êtes ma petite fiancée que j’adore. Rien ne compte pour moi hors de vous.

Je continue cette lettre à la cantine : devant moi un verre de vin blanc ! Ne croyez pas que je descends la pente de l’ivrognerie ! Mais je suis vraiment fatigué et **j’ai besoin de me soutenir, d’autant plus que j’ai dû porter sur mes épaule un affût de mitrailleuse pendant une bonne partie de la matinée** : cela ne m’a pas mis en état très frais !

Ma petite Zou chérie, vite donnez-moi de vos nouvelles : sinon je vais croire que le seul jeune homme de l’arbre de Noël est intervenu, non sans succès...

Ma toute chérie, je termine cette lettre, à demain. Je suis malheureux sans vous. Dites-moi vite que vous m’aimez : c’est désormais ma raison de vivre. Et quand je pense aux heures si longues qui vont s’intercaler entre celle-ci où je vous écris et celle où j’entendrai et lirai votre amour, je ne puis m’empêcher d’être terriblement triste.

Ma très chérie, je t’aime, c’est tout. Non ce n’est pas tout : je t’adore.

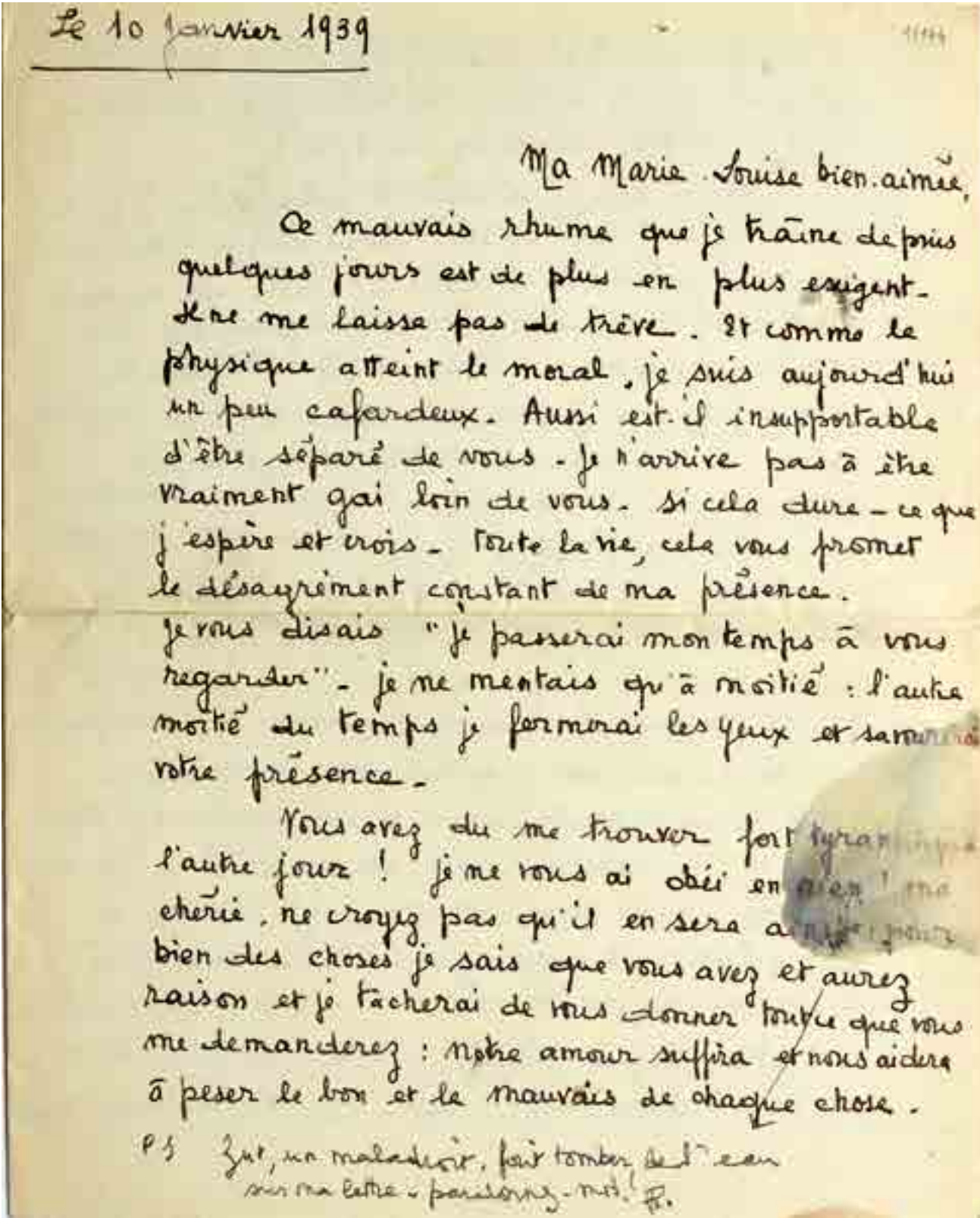
François

P.S. Zut, un maladroit fait tomber de l’eau sur ma lettre, pardonnez-moi !

Fr.

Petite mouillure, accident de cantine, dont le scripteur s’excuse

300 - 500 €



78. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 13 janvier 1939

“LE BUT DE MA VIE EST PRÉCISÉMENT DE T’AVOIR À MOI”.

HISTOIRES DE MITRAILLEUSES ET DE MARCHES HARASSANTES

2 pp. in-8 (267 x 207 mm), encre noire

Vendredi !

Le 13 janvier 1939

Ma Marie-Louise bien-aimée,

Hier, je n’ai pas disposé d’une seule minute. J’ai vécu une journée harassante : **le matin, port d’une mitrailleuse sur l’épaule pendant une heure, et avec cela, escalade de buttes à plus de 45°** ! L’après-midi, travail sans relâche. Dîner à 17^h. À 17^h45 rassemblement en tenue de campagne (sac avec couverture, chaussures, linge, veste de drap par-dessus ou à l’intérieur, bidon de deux litres plein, musette, masque), et départ à 18^h pour une marche de nuit. De retour vers 22 heures après un voyage d’une vingtaine de kilomètres, je t’assure que j’avais besoin de repos ! Je suis un très bon marcheur, mais l’espèce de grippe qui me tient (avec moins d’acuité maintenant) m’a un peu affaibli ; j’ai dormi de fort bon cœur !

Tout cela, ma Zou chérie, ne m’a pas empêché de penser à toi. Le matin, j’ai reçu ta lettre de mardi, et puis j’avais le souvenir de ta présence si proche encore, si douce. Même sans ces preuves de ton amour, j’aurais pensé à toi intensément. Tu sais bien que tu es toute ma vie.

Tu ne peux imaginer comme je suis triste chaque fois que je te quitte. Lorsque je tiens ton visage près du mien et que je sais que c’en est fini d’une minute si délicieuse pour deux, trois ou quatre jours, j’ai une peine infinie à m’en séparer. D’un éblouissement sans prix je retombe dans la vie sans grand intérêt, indifférente. De penser qu’un jour tu resteras avec moi, que tu partageras ma vie, cela m’émerveille. Ma Marie-Louise, qu’il est intolérable de vivre loin de toi ! Et qu’il sera doux de connaître tous les événements de la vie avec toi.

Tout cela je te l’ai exprimé bien souvent. Je te le redis aujourd’hui parce que j’éprouve le besoin de m’arrêter un moment, de rêver un peu à notre amour. Je vais d’ailleurs cesser cette lettre. Cette journée encore est très chargée. Mais tu sauras quand même que je t’adore, ma fiancée bien-aimée. Je t’attendrai demain soir *samedi*, comme convenu. C’est *sûr*. Ma très chérie, j’attends ce moment avec une telle impatience ! Pardonne-moi ce mot trop court, tu sais bien que, je le pourrais, je demeurerais avec toi sans cesse, et que **le but de ma vie est précisément de t’avoir à moi**, près de moi, jour et nuit. N’est-ce pas le tien, ma Zou que j’aime ?

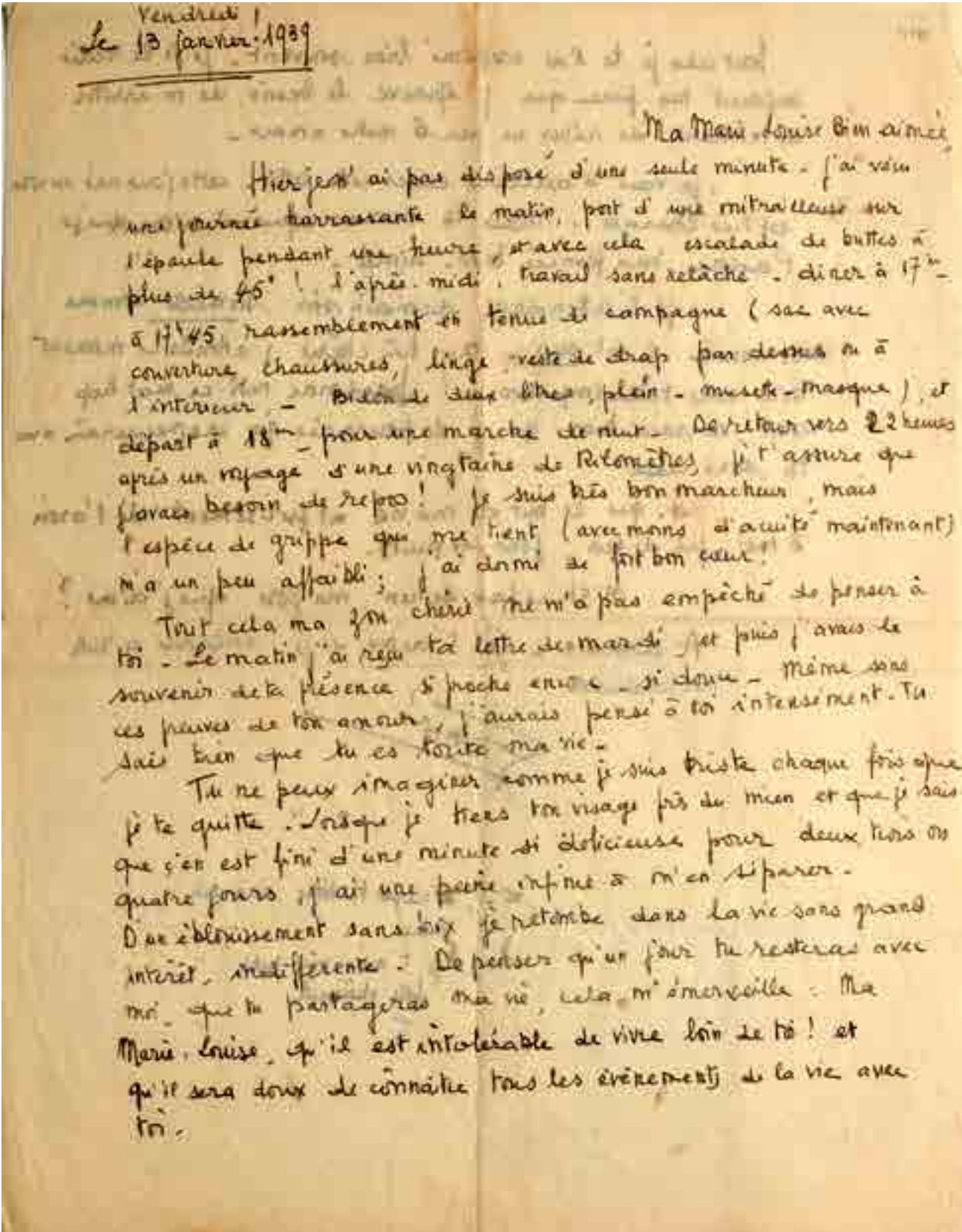
À demain. Je t’aime et je t’embrasse de toute ma tendresse.

François

J’ai reçu ta lettre ce matin, merci. Je t’aime, ma petite fille obéissante.

Fr.

200 - 300 €



79. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Paris, 16 janvier 1939

ÉTAPE IMPORTANTE : LA RENCONTRE TANT ATTENDUE DE FRANÇOIS MITTERRAND AVEC LES PARENTS DE MARIE-LOUISE TERRASSE.

“CHEZ TOI, JE FUS FORT BIEN REÇU : D’ABORD TA MÈRE...”

“JE GARDE L’ACQUIS : *NE PLUS ÊTRE IGNORÉ DES TIENS*”

3 pp. in-8 (268 x 208mm), encre noire

Mon Zou que j’adore,

Depuis mon réveil, tu n’as pas quitté ma pensée. **Tu fais le bonheur de tout instant de ma vie** où tu es présente et je t’aime infiniment. Ma toute petite fille que j’adore, j’ai besoin de te dire cela. Et je le fais *ex abrupto* au début de cette lettre. Me diras-tu cette fois que je ne sais qu’être désagréable ? Je me désole encore à la pensée de ce que tu as souffert samedi en demeurant ainsi sans nouvelles de moi. Je t’assure que j’éprouve une grande peine à chaque fois qu’à cause de moi (par ma faute ou non) je te vois souffrir. **Ta vie est ma vie**, et ta souffrance m’atteint à un degré que tu ne peux supposer. Et pour te consoler, je voudrais, mon tout petit chéri, te prendre contre moi et te redonner la joie avec ma tendresse.

La journée d’hier fut occupée entièrement par toi. D’abord, cette promenade où nous avons connu une fois de plus la douceur d’être ensemble et de parler de notre amour. Sais-tu, mon Zou, que je suis un peu ennuyé de t’avoir paru peu aimable ? Si je parle peu de tes qualités et te fais peu de compliments (tu ne les aimes pas), tu sais bien que c’est pour rire. Une seule chose n’est pas pour rire : je t’aime ardemment et pour toujours. Je ne varie sans doute pas beaucoup mes emplois du temps communs, mais j’aime tant être avec toi, seulement, que je m’écarte de tout ce qui pourrait nous distraire de la contemplation de notre amour : résultat, peu d’extras, et **ces longues promenades par le soleil, le vent ou la pluie**. Cela pourrait paraître monotone à qui l’examinerait du dehors. Mais ne trouves-tu pas merveilleuses, ma fiancée, ces heures où le reste du monde s’estompe, où seuls nous demeurons, intimement liés, liés par notre amour et notre bonheur ?

Après ton départ, je suis allé du côté de Montparnasse. Je suis entré dans un café, et j’ai regardé la file des gens. À eux, je ne pensais pas, mais à toi, ma bien-aimée. Et cette méditation sur nous m’a rempli de force. Une fois de plus, **j’ai en moi la certitude que tu serais ma femme, et ma volonté de fer de réaliser nos projets**. Avant d’aller chez toi, je me suis arrêté à N-D des Champs. J’ai prié un instant pour nous. Et tout en moi était en accord avec la ligne que je me suis tracée. J’étais parfaitement en paix. **Chez toi, je fus fort bien reçu : j’ai vu d’abord ta mère quelques minutes : à peine parlé de toi sinon pour dire que ces rendez-vous plaisaient guère, mais ton aimable. Puis ton père** (ta mère étant aussi

présente). Nous avons parlé d’un tas de choses (nous nous sommes surpris à parler sur un ou deux sujets : le principe d’égalité en France etc... assez étranger au centre de la visite...). Nous avons abordé le sujet difficile, là, ton père fut très bien. Il m’a paru un peu embarrassé, même intimidé (c’est tellement grave de peser sur le sort de ceux qu’on aime). Toujours très délicat, il m’a donné l’impression profonde de ne chercher qu’une solution bonne pour ton bonheur. Et je l’aime aussi.

Évidemment, objections prévues : âge, situation, incertitudes de l’avenir, mille difficultés matérielles. Je n’ai même pas essayé de le contredire : à moi de faire *mes preuves*. J’admets fort bien qu’on puisse douter de moi. Je demande seulement qu’on me laisse le temps de vaincre le doute. Ce que je voulais surtout, c’est obtenir ce minimum de possibilités : te voir, ne plus être ignoré des tiens, garder ma chance. Ce minimum, je l’ai. *Te voir* : la question de nos rencontres ne fut même pas effleurée avec ton père. Je garde l’acquis : *ne plus être ignoré des tiens*. La chose est faite. On sait que j’existe et que je t’aime. On sait ce que je veux. *Garder ma chance* : je n’ai pas laissé toucher à la ligne de positions fixée : continuer *notre* vie telle que nous la possédons pour le moment. De plus, ton père m’a dit : “vous reviendrez nous voir”. Il a regretté l’absence de ton frère François : “cela aurait pu multiplier les rapports”.

Tu le vois, tout cela n’est pas mauvais. Le pas franchi n’est pas grand. Il marque quand même un progrès. Et le progrès n’a pas cessé depuis le début de notre amour. Pas de raisons pour que cela ne continue pas. À nous deux maintenant de nous mettre en œuvre. Toi, tu dois, je crois sans trop de peine, créer des occasions de se voir en public (façon de parler ! Je veux dire : dans le cercle de ta famille et de ses habitués). Cela, sans tarder. Moi, je dois réduire la prise des objections : montrer la continuité de mon amour pour toi ; créer mon avenir de manière pratique, me faire connaître. N’est-ce pas ma chérie, que nous obtiendrons cela sans aucun doute ! Il est maintenant très possible de se rencontrer officiellement à l’occasion d’une réunion ou d’une distraction quelconque : il suffit d’un coup de pouce que toi seule peux donner. N’hésite pas à montrer que notre amour est plus solide que tout.

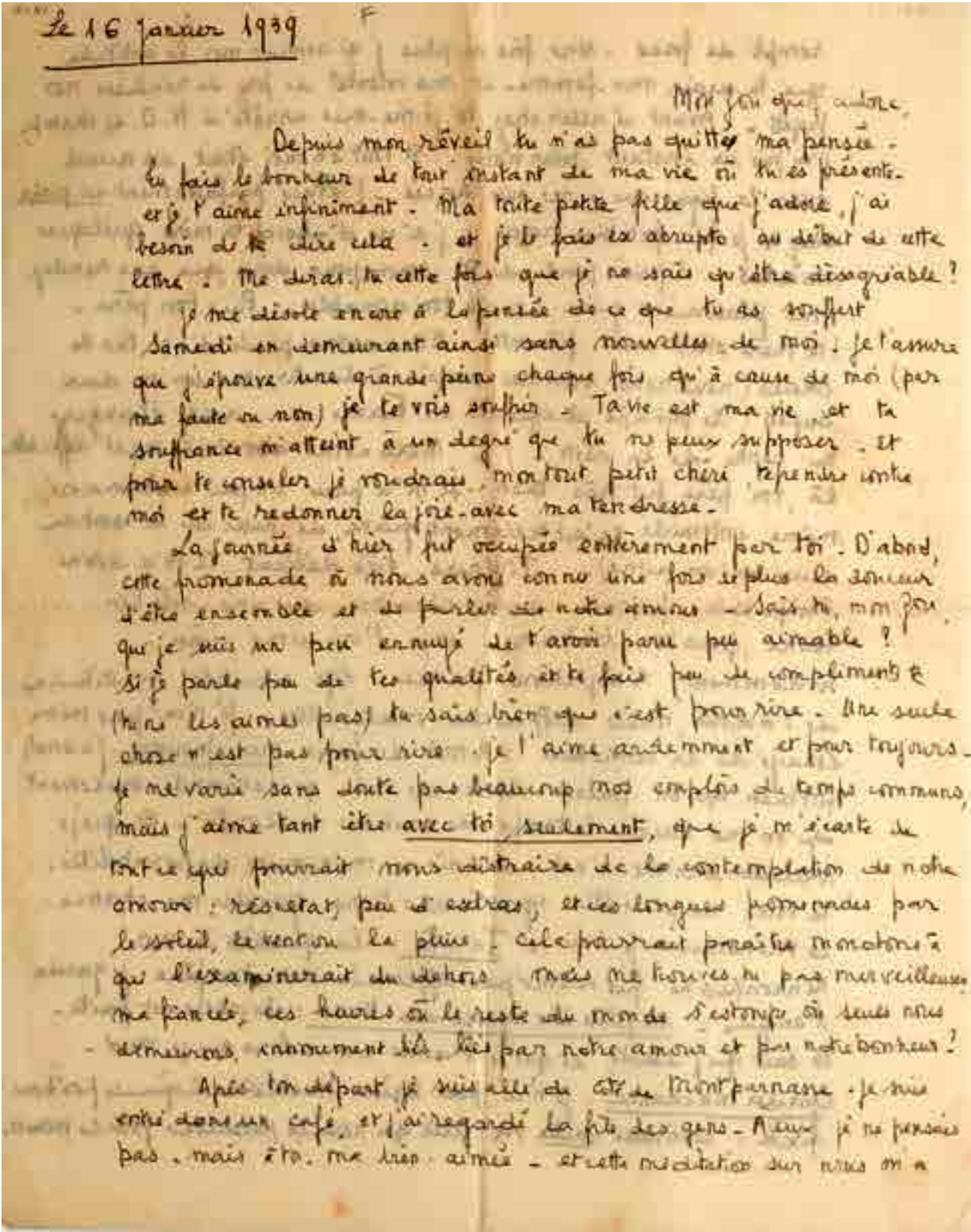
Ma Marie-Louise très chérie, je vais te quitter. Demain, je t’écrirai. Je t’aime follement. Ma fiancée chérie, je ne peux t’exprimer suffisamment la force de mon amour. Mais tu sais bien comment les mots remplacent et je t’embrasse avec amour.

François

Mercredi, comme convenu. Avec d’autant plus de certitude que j’ai à te parler de plusieurs sujets fort sérieux. Je t’adore.

Fr.

500 - 800 €



80. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 17 janvier 1939

“COMMENT S’EST PASSÉE CETTE DANGEREUSE SURPRISE-PARTY ?”.

CONSIDÉRATIONS APRÈS LA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LES PARENTS DE MARIE-LOUISE TERRASSE : “N’ADMETTONS PAS QUE LE PRINCIPE DE NOTRE AMOUR SOIT ÉBRANLÉ : ADMETTONS QUE SA RÉALISATION SOIT DISCUTÉE”

3 pp. in-8 (200 x 151mm), encre bleue

Le 17 janvier 1939

Ma petite fille chérie,

J’ai été un peu déçu ce matin de ne pas recevoir une lettre de vous. Peut-être seulement a-t-elle été mise trop tard à la poste. En tout cas, j’espère bien que demain je serai mieux partagé : je commence à trouver terriblement lourd le poids de votre absence. J’ai repris ma vie pressée, bousculée, secouée, tiraillée ; mon esprit s’enfuit de l’ambiance le plus qu’il peut. Mais vite le ramènent un maniement d’arme à effectuer avec précision, une explication à écouter sous peine de châtement... Et pourtant, je brave souvent le risque, et c’est vers vous que je vais.

Qu’avez-vous fait dimanche ? Ou plutôt **comment s’est passée cette dangereuse surprise party ? J’espère que rien de grave n’est venu me gêner...** et que c’est ma petite fille si fidèle et si obéissante (!) qui me lit.

Ma Marie-Louise chérie, **j’ai réfléchi à l’entrevue que j’ai eue avec vos parents, dimanche**. Il y a ceci de bon pour nous que les objections sont, sinon de détail, du moins, d’application. Le principe, pour n’avoir pas été touché, demeure. Je vous aime. Vous m’aimez. On peut discuter la force de notre amour, ou son opportunité, on ne peut nier son existence. Nous avons pour nous d’être du même côté de la barricade. La main dans la main nous sommes prêts à subir les contradictions. On ne peut faire que votre main ne m’appartienne, que vous ne m’apparteniez. Parce que vous êtes très jeune, parce que je ne puis disposer de moi-même d’ici deux années, on peut craindre pour nous un engagement prématuré ; on a même raison de nous le faire craindre. Chacun doit remplir son devoir, et vos parents remplissent le leur en vous mettant en garde. Notre certitude ne peut être celle de ceux qui voient notre amour du dehors : il est raisonnable de la part de ceux qui vous aiment de vous éviter le risque si lourd de conséquences d’être déçue, d’être malheureuse. Seulement, une fois l’objection faite, une fois le risque indiqué, qu’on nous laisse faire nos preuves. De l’entretien de dimanche, je garde l’impression que ce droit et cette possibilité nous seront accordés. Il s’agit pour cela, de notre part, de faire le petit effort nécessaire. **N’admettons pas que le principe de notre amour soit ébranlé ; admettons que sa réalisation soit discutée.**

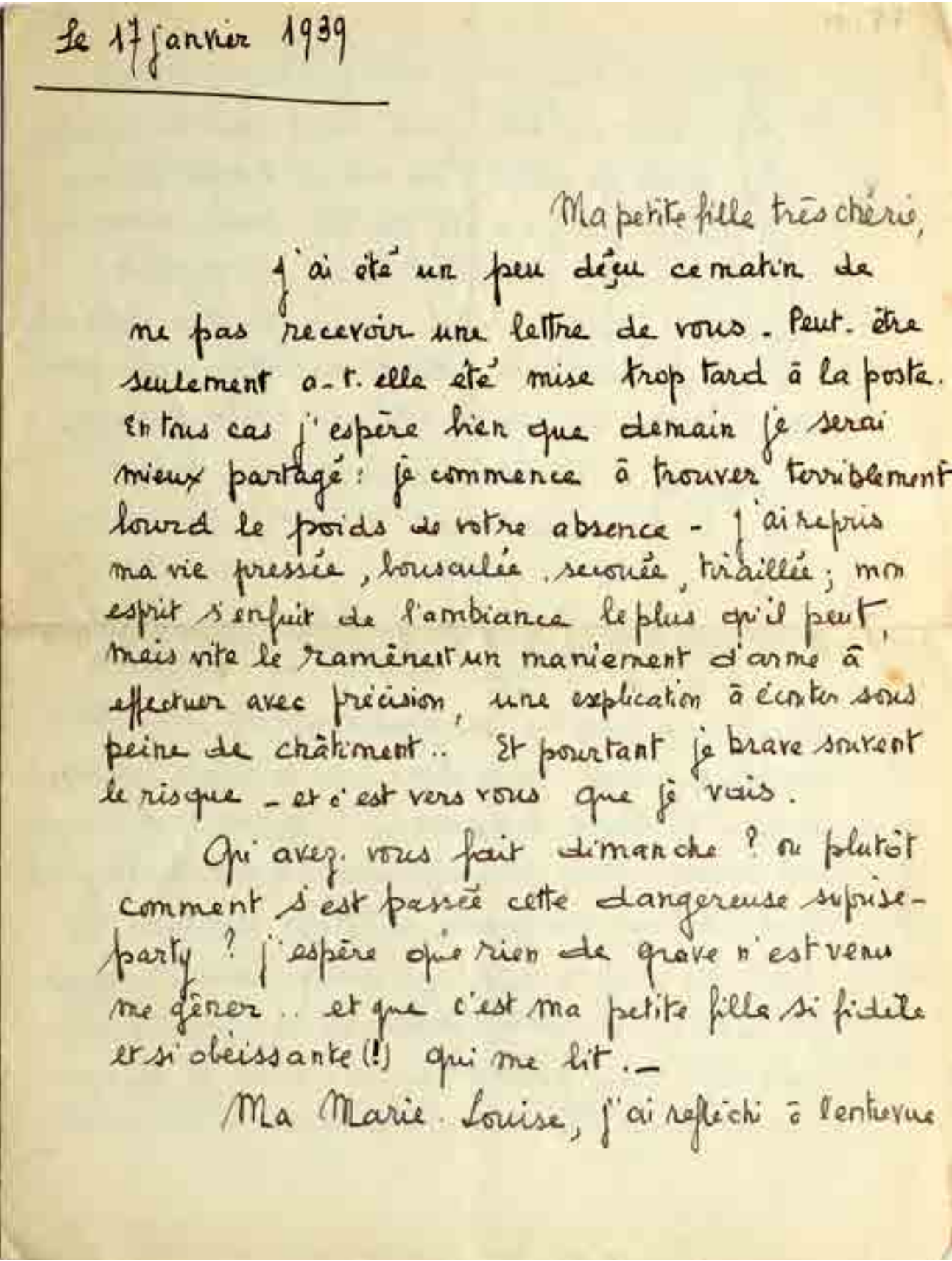
En pratique, obtenons dans les jours qui vont suivre la reconnaissance de notre volonté, de l’état de choses existant : de notre amour.

Ma bien-aimée, je m’arrête. Je suis obligé d’aller briquer mon fusil pour le tir qui va avoir lieu tout à l’heure. Je penserai à vous toute la journée. Et demain encore. Et puis demain, ma patience pourra reprendre haleine puisque vous serez plus près de moi. Ma toute petite fille chérie : à très bientôt ! Je vous aime. Mais si je commence ce chapitre, je ne finirai pas ma lettre.

Bonsoir, mon amour.

François

300 - 600 €



81. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 17 janvier 1939

PROJET DE FIANÇAILLES : “J’AI MON PLAN ET IL RÉUSSIRA”.

“UN POINT IMPORTANT SERA OBTENU LE JOUR OÙ TU PORTERAS AU DOIGT TA BAGUE DE FIANCÉE”.

FRANÇOIS MITTERRAND ÉVOQUE PASCAL CONTRE DESCARTES.

4 pp. in-12 (210 x 131 mm), crayon

Le 17 janvier 1939

Ma Marie-Louise bien-aimée,

J’ai reçu ce soir tes lettres du 14 et du 15. Dans ma lettre d’hier, je t’annonce la réception de la lettre de ton père et t’en donne le sens : favorable mais hésitante quant au temps en raison des événements. Je te dis aussi mon point de vue. Un point est acquis : nous nous aimons et nos parents n’ignorent pas nos projets. **Maintenant, nous devons obtenir pour ma prochaine permission nos fiançailles officielles.** Travaille dans ce sens, comme moi. Pour le mariage, cela viendra nécessairement et tôt si nous savons utiliser le temps. Mon Marizou chéri, j’ai mon plan et il réussira. Je t’aime. **Un point important sera obtenu le jour où tu porteras au doigt ta bague de fiancée.** Cela sera, il le faut, dans trois mois (ou presque). Après nous penserons à l’acte suivant. Ma bien-aimée, pense seulement que je ne désire que ton amour et ta présence totale auprès de moi. **Que tu sois ma femme est mon seul désir. Ma femme : deux mots magiques.** Ils contiennent tant de bonheur. En lisant ceci, souris, ma petite déesse, ferme les yeux, et rêve à tout ce qui nous est promis.

J’ai reçu enfin la réponse de mon père. Je lui dis qu’il ne serait pas mauvais qu’il rende visite à ton père... **Et qu’il s’agit effectivement d’une demande en mariage.** Qu’en penses-tu ? Il ne serait donc pas impossible qu’il fasse un tour du côté de Valmondois. (Pour mieux te fixer, je joins à cette lettre celle de mon père, renvoie-la moi après l’avoir lue). Je serais content qu’il te voie au moins ! Et puis, que les rapports officiels se multiplient, cela ne peut nous nuire, au contraire.

Ma toute petite fille chérie, j’ai envie de te dire ce soir une fois encore que je t’adore. Tu me manques tellement. Vois-tu, j’ai besoin de ta présence, j’ai besoin de t’avoir près de moi, de te voir. Je t’assure que cela ne m’ennuierait pas le moins du monde, moi non plus, de t’embrasser... Rien ne vaut (et c’est heureux !) ton goût de pêche, ma ravissante.

J’aime beaucoup ta comparaison, ma belle au bois dormant chérie. C’est vrai que notre autrefois est fort proche. Pas même un an. Et puis, c’est vrai aussi, tu as dormi, et je t’ai veillée. Et c’est toujours vrai que notre réalité est plus belle que tous les rêves du monde. **Tu sais mon Zou chéri que le bonheur s’amuse à nous jouer des tours : pourquoi nous a-t-il**

écarté l’un de l’autre ? Mais quelle douce revanche il nous offre ? Peut-être nous a-t-il laissé le temps de comprendre que pour savoir que l’on s’aime, il est utile de savoir que l’on n’aime pas autre chose. L’évidence ne s’impose pas si facilement que Descartes le croit. Pascal est là par derrière qui lui souffle que le cœur est à la recherche d’une autre évidence. Le cœur exige un accord total : il ne veut pas de demi-mesure. Et cette demi-mesure disparue nous a permis de nous retrouver face à face encore imbus de nos rêves, mais désireux, ardemment, immensément, de réaliser notre rêve avec toutes les forces de notre amour *qui veut tout*.

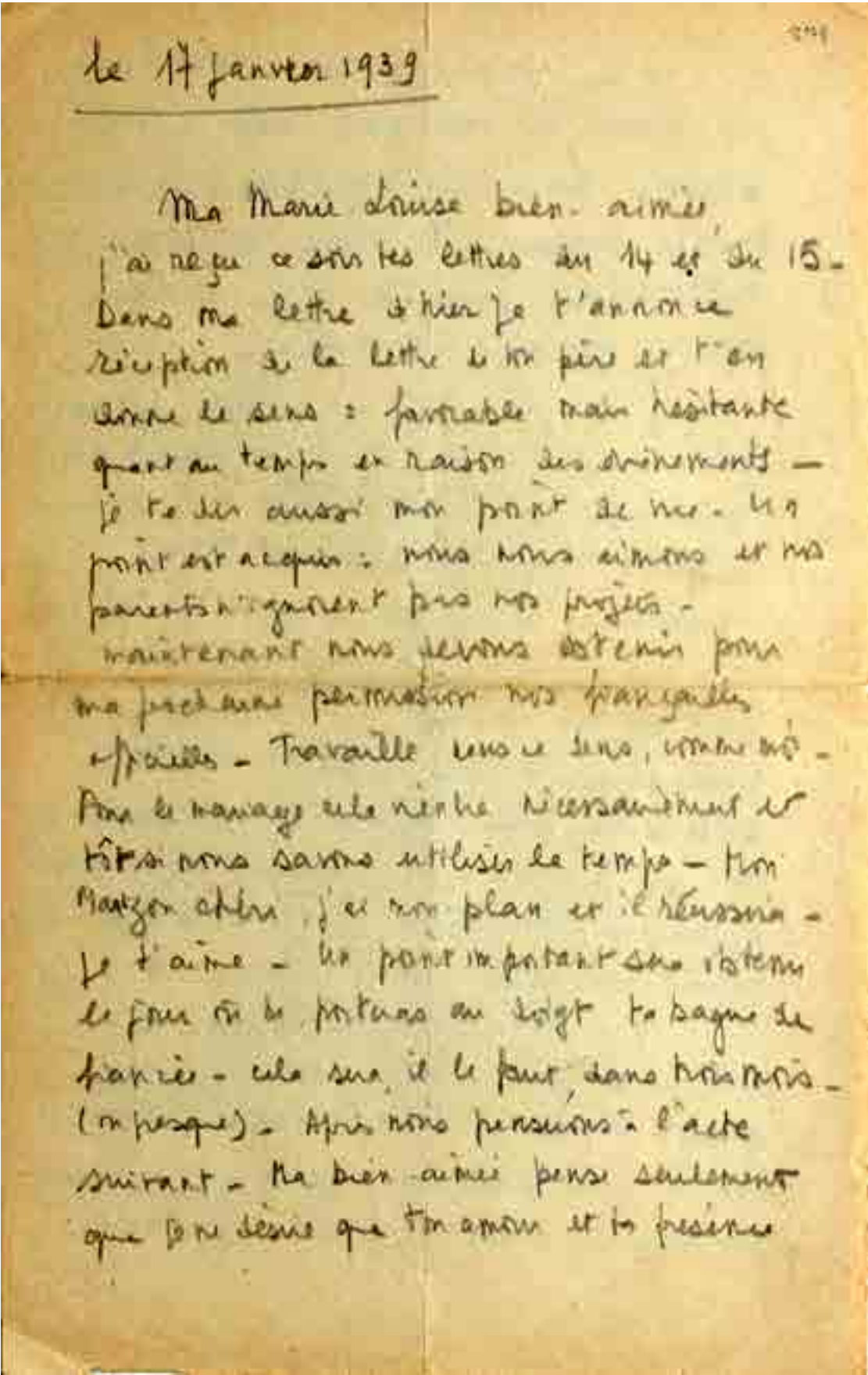
J’ai déjà mis à peu près tous mes frères et sœurs au courant. Tu vois que de mon côté aussi, ça gagne ! N’est-ce pas, ma fiancée chérie, qu’il sera doux de sortir ensemble, qu’il sera amusant d’être désormais catalogués dans le monde des À-Deux. Il va falloir se prendre fort au sérieux !

Ton père se trouve sans doute à Valmondois, je lui écrirai si j’en ai le temps demain. Le jour où tu seras aux yeux du monde ma fiancée, nous aurons fait un très grand pas. Ma chérie, dis aussi à ta mère et ton frère mon amitié. Je t’embrasse et j’attends sans patience ce moment où tu seras dans mes bras : je te jure que toutes mes caresses ne seront pas pour Diane, ma chérie.

François

Dans ma lettre de ce matin, je t’ai parlé du froid. Un de mes camarades a une oreille gelée ! Il fait -15° hors du vent. Et mon genou, suite de ma chute, se plaint. Surtout, toi, ne prends pas froid, et attends patiemment : **notre bonheur viendra.**

800 - 1.200 €



82. MITTERRAND, François

Lettre autographe trois fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 18 janvier 1939

LA DISCUSSION SE POURSUIT AVEC LES PARENTS DE MARIE-LOUISE TERRASSE.

LETTRE SIGNÉE “FR. MITTERRAND” PAR ÉTOURDERIE.

AU VERSO, REMERCIEMENT DE FRANÇOIS MITTERRAND AU MESSENGER, FRANÇOIS DALLE

1 p. in-8 (268 x 209 mm), encre noire

Le 18 janvier 1939

Mon Zou chéri,

Tout est bien, je te raconterai.

La ligne de défense est maintenue. Ou, plutôt, on ne l'a pas attaquée. Je t'écirai demain longuement : Fr. Dalle t'apportera la lettre mardi. **Ce soir, pendant que tu dansais, j'ai discuté d'un tas de choses avec tes parents !** Ton père a été très bien. J'ai été conciliant de forme. Mais je t'aime et n'abandonnerai mon amour pour rien au monde. Ma toute petite fille, cet après-midi, je t'ai bien aimée, mais je finis.

Je t'embrasse longuement et je t'adore.

Fr. Mitterrand (???)

Je suis étourdi !

François : celui qui aime sa petite fiancée pour toujours.

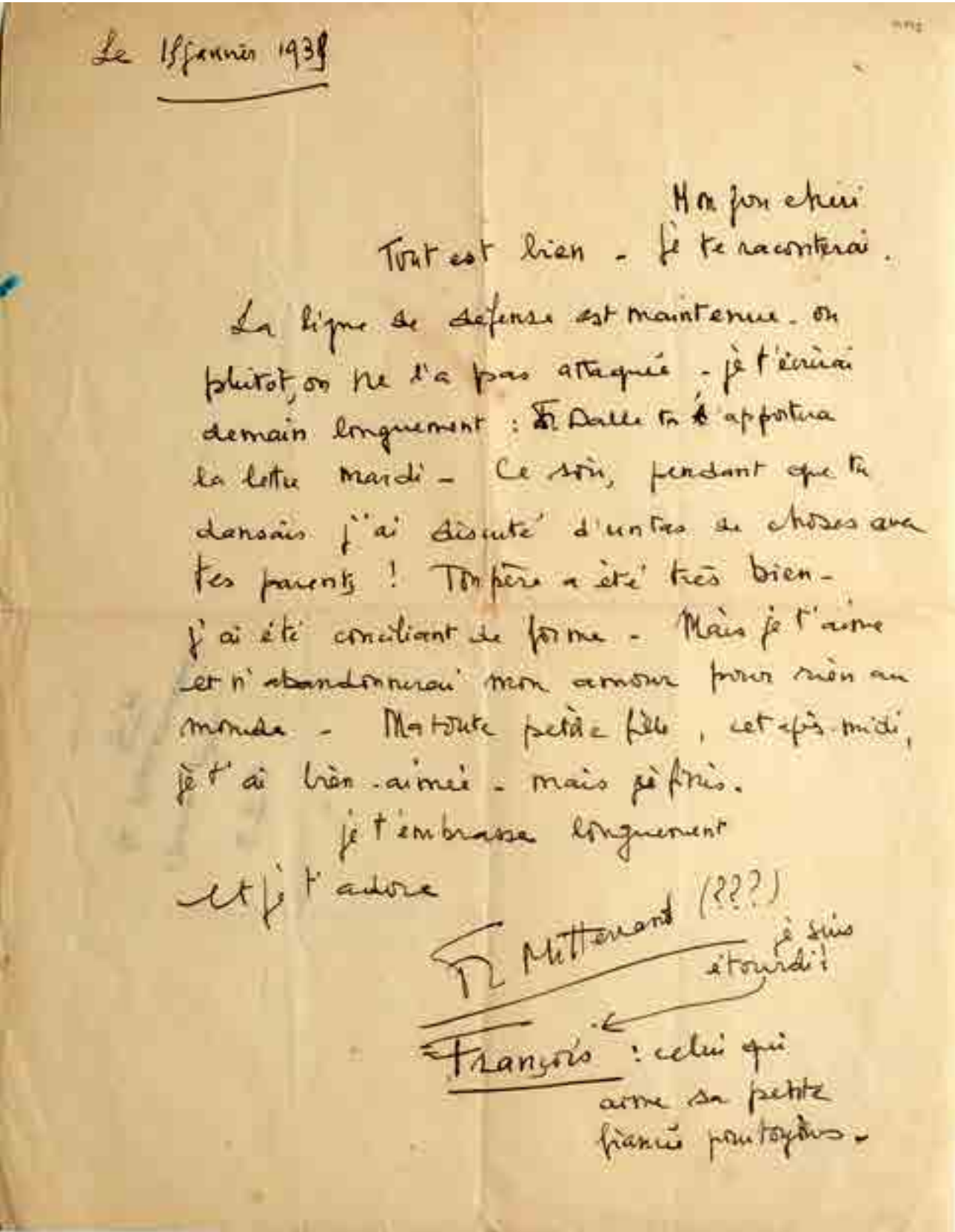
[Au verso :]

à F[rançois] D[alle]

merci pour la transmission

F.M.

300 - 500 €



83. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 19 janvier 1939

“CET ÉQUILIBRE À CONSERVER, CETTE RECHERCHE DU SPIRITUEL DANS L’ACCOMPLISSEMENT DU MATÉRIEL DONT JE VOUS AI SOUVENT PARLÉ”.

FRANÇOIS MITTERRAND S’AFFIRME COMME TIREUR D’ÉLITE

4 pp. in-12 (200 x 152 mm), encre noire

Le 19 janvier 1939

Ma Marie-Louise très chérie,

Ce matin, le réveil a été dur, ou plutôt le lever. **J’étais pris d’un spleen somptueux**. Cette vie militaire me paraissait absurde. Et votre éloignement, notre séparation, je ne pouvais plus les supporter. Ma chérie, il m’est vraiment pénible de subir votre absence : vous ne pouvez savoir quel ennui me prend à la gorge chaque fois que je vais vous quitter, quel chagrin. Et ceci peut expliquer ces retards que je vous inflige et qui m’ont valu quelques remontrances... Tout se divise en deux parts très nettes : vous et ce qui est hors de vous. Et plus ça va, plus je me sens perdu, hors de vous, avec l’angoisse de ma solitude.

Je suis d’ailleurs actuellement fatigué. Cette grippe m’a mis à plat. Par exemple, **cet après-midi, je suis allé à Montrouge tirer au fusil mitrailleur (où j’ai obtenu un très bon résultat : 12 balles dans la mouche sur 12)**. Durant toute la marche, je n’ai rien ressenti, et puis, sitôt arrêté, je ne savais plus exactement les limites de mon corps et ma tête recevait à l’intérieur des coups peu amicaux ! Cela me rend irritable (vous vous en êtes sans doute aperçue), et, les nerfs à fleur de peau, j’enrage devant tout obstacle. Je n’ai pas la sagesse de le cerner avant de l’attaquer, de le connaître à sa juste valeur. Je vous dis cela non pour me faire plaindre, mais pour vous faire comprendre que s’il m’arrive d’être peu aimable ou lunatique, c’est plus par l’effet des circonstances que par nature !

J’espère, ma toute petite fille chérie, que vous n’êtes pas imprudente, attention à votre rhume, attention à la contagion diphtérique. Ce serait si bête d’être malade, et si ennuyeux. Avez-vous eu des échos de ma visite 5 avenue d’Orléans ? Ma très chérie, vous savez quelles conclusions nous devons tirer de l’entretien de dimanche. Dépêchons-nous de tout mettre en œuvre pour continuer la progression. Depuis un an, quels progrès nous avons faits ! Il faut que d’ici les grandes vacances nous obtenions de nous voir, que je puisse aller chez vous. À tout prix, nous devons éviter une trop longue séparation, qui serait source de trop de vives souffrances. Je pense à vous toute la journée, et mes nuits sont courtes qui m’éloignent de vous. Combien de fois je me surprends à rêver de vous, à vous imaginer telle que vous êtes, mon petit Zou chéri, telle que je vous aime.

Je suis en train d’établir des plans pour notre avenir prochain. **Il faut qu’à la sortie de mon service militaire, je puisse compter sur une situation qui nous permette de réaliser nos projets**. Comme je vous le disais, à moi de faire mes preuves. Je les ferai puisque je vous adore et que vous êtes le but de toutes mes actions.

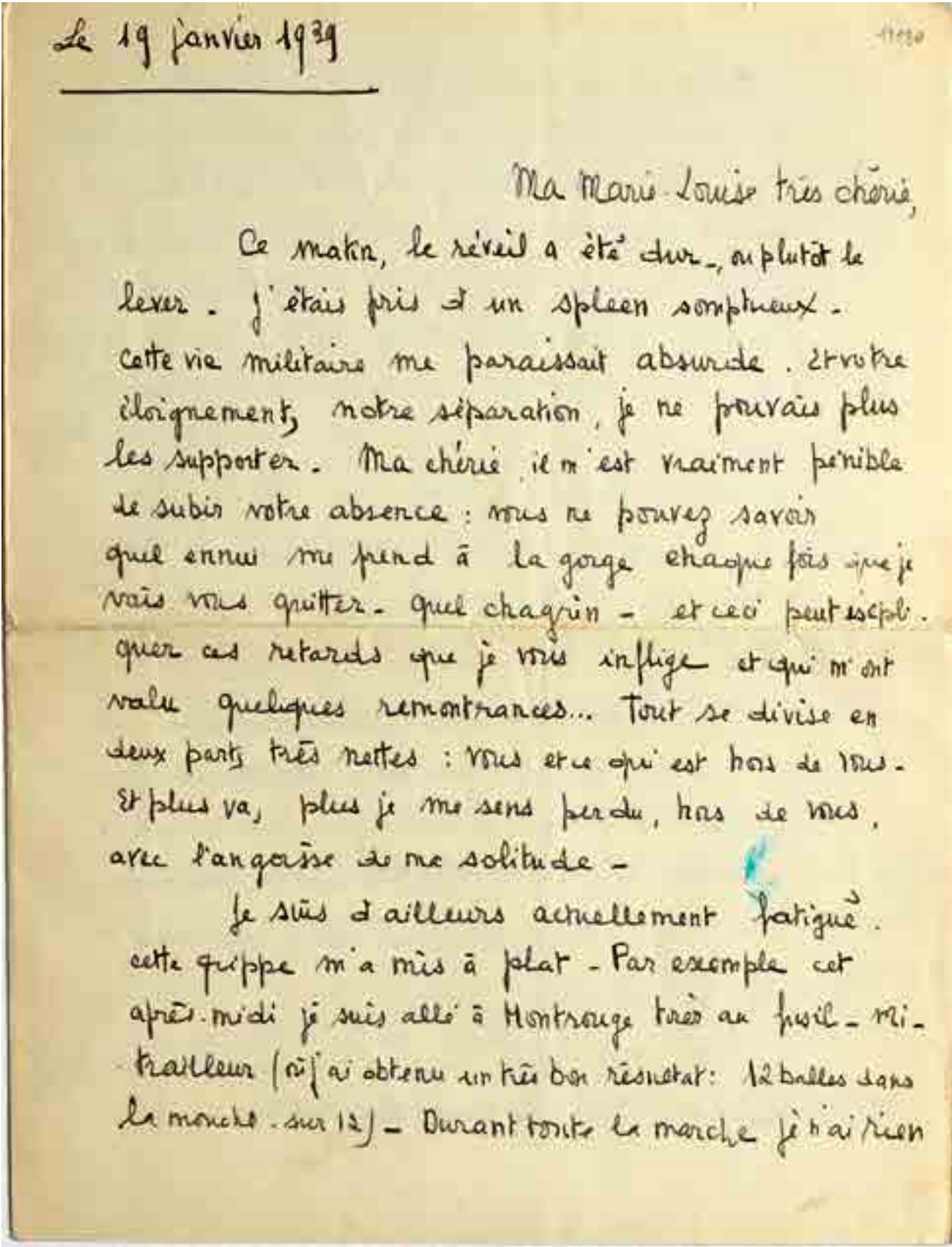
Dimanche : notre premier anniversaire. Il faudra que nous le passions en complet accord sur tous les points, selon le modèle que nous imposerons à toute notre vie : **vous savez, cet équilibre à conserver, cette recherche du spirituel dans l’accomplissement du matériel dont je vous ai souvent parlé**. Je pense que si nous le pouvons nous devrions communier ensemble dimanche. Dieu ne sera jamais de trop entre nous.

Ma Marie-Louise, recevrai-je demain la lettre que j’espère ? En tous cas, moi, je vous dis que je vous aime plus que tout, que rien ne brisera mon amour, que vous êtes ma fiancée.

Et comme je pense que la moindre des choses c’est d’aimer sa fiancée à la folie, concluez.

François

300 - 500 €



84. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 20 janvier 1939

“NOUS DEVONS NOUS CRÉER UN FONDS
COMMUN DE PENSÉE”

2 pp. in-8 (268 x 209mm), encre bleue

Le 20 janvier 1939

Ma chérie,

Je pensais pouvoir vous écrire longuement aujourd’hui : et me voilà en face de dix pauvres minutes de liberté. Je dois aller préparer les munitions pour le tir réduit du peloton, ce qui me mange la moitié de mon temps libre. Mais si je n’aborde pas avec le plus de développement tout ce que j’avais à vous dire, (je vous dis peu de choses, trop peu, et pourtant chaque fois qu’une question d’ordre éthique ou esthétique me vient à l’esprit, j’ai le désir de vous en faire part. Il faudra que nous parlions de tout ce qui peut nous intéresser. **Nous devons nous créer un fonds commun de pensée**). Je veux profiter de ces lignes pour vous répéter, ma fiancée tant chérie, que je vous adore. Ma Marie-Louise, à demain soir. Venez certainement, nous ne devons pas faire comme samedi dernier. Ne craignez rien, je vous ramènerai à l’heure, et vous pourrez vous rendre sans retard à votre répétition. Ma bien-aimée, merci de votre lettre de ce matin. Pas un instant vous n’êtes absente de mon esprit. Notre vie à deux a commencé depuis longtemps. Et c’est là que réside mon bonheur. Ma Zou, un an va se terminer où j’ai su par vous la merveille de vivre. Demain et après demain (il faut que l’on se voie dimanche après-midi), je vous le dirai mieux.

Ma toute petite fille je vous aime. À demain ma pêche chérie.

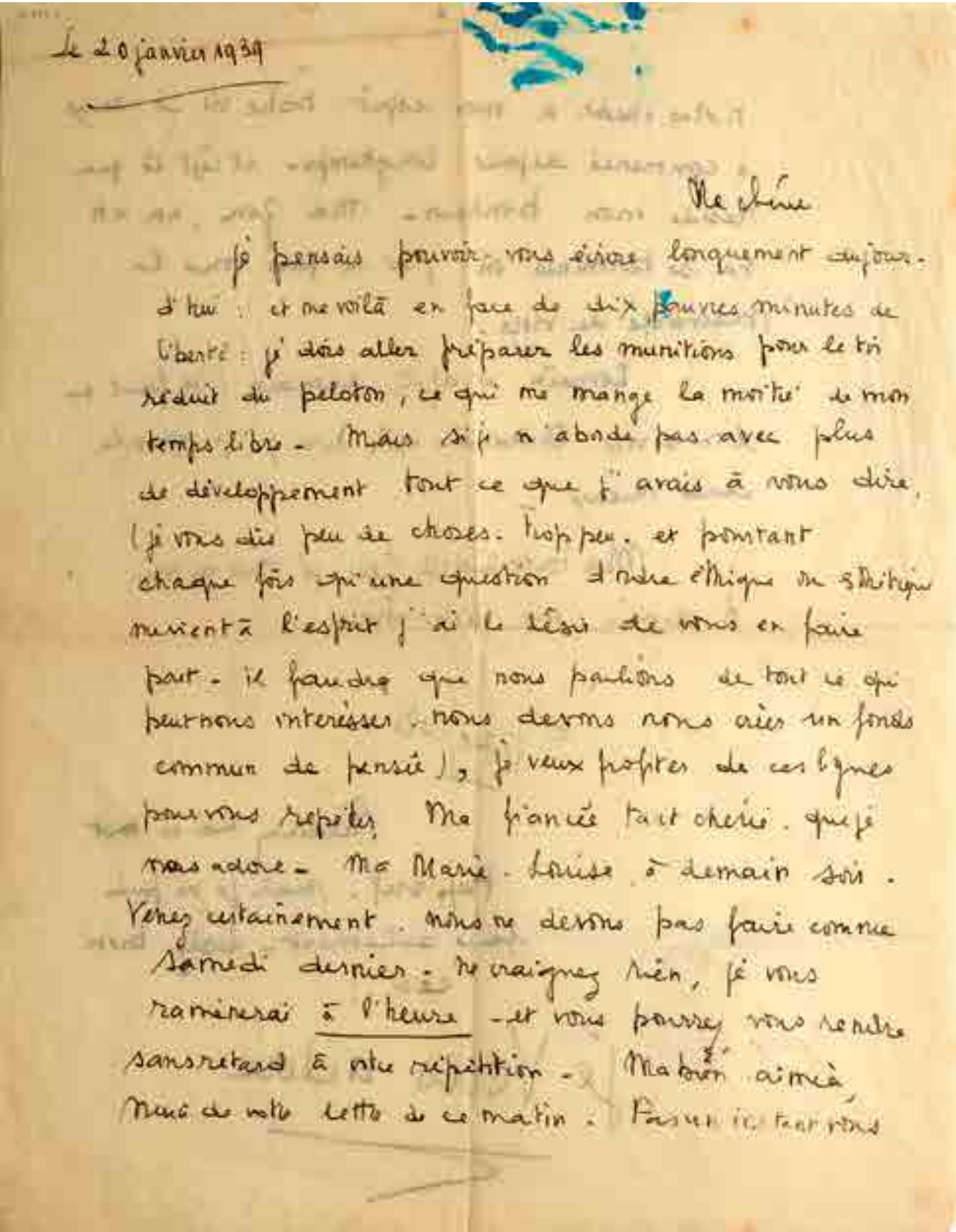
François

Pardonnez-moi ce mot trop bref, mais je ne puis faire autrement. Lisez bien ceci :

JE VOUS ADORE

Une tache d’encre

300 - 500 €



85. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 22 janvier 1939

DATE ANNIVERSAIRE DU BAL DE
L'ÉCOLE NORMALE.

POUR FRANÇOIS MITTERRAND,
CATHERINE LANGEAIS SORT DU
PRINTEMPS DE BOTTICELLI

2 pp. in-12 (210 x 135mm), encre bleue

Le 22 janvier 1939

Ma toute petite fille chérie,

Ce soir de *notre* premier anniversaire, je veux encore vous dire que je vous aime. Cette journée fut pour moi pleine de charme. À la douceur des souvenirs se joignait la certitude désormais nécessaire de votre amour toujours présent. Le 22 janvier 1938, alors que je m'apprêtais à aller au bal avec des jeunes filles semi-indifférentes, je ne savais pas que c'était ma destinée que je forgeais. Et vous, ma Béatrice bien-aimée, n'est-ce pas, qu'il est impossible que vous ayez *pu* exister avant notre amour ? Ma petite fille à la rose, **Botticelli aurait-il su peindre cette grimace que j'ai aimée ?**

Dans le *Printemps*, il m'a semblé reconnaître un peu de votre sourire. Sans doute aimè-je Botticelli parce que je devais vous aimer... Ma Zou, que j'adore, avant de m'endormir je retracerai en esprit le déroulement de la soirée d'il y a un an, et je verrai cette délicieuse petite fille dont je possède le privilège...

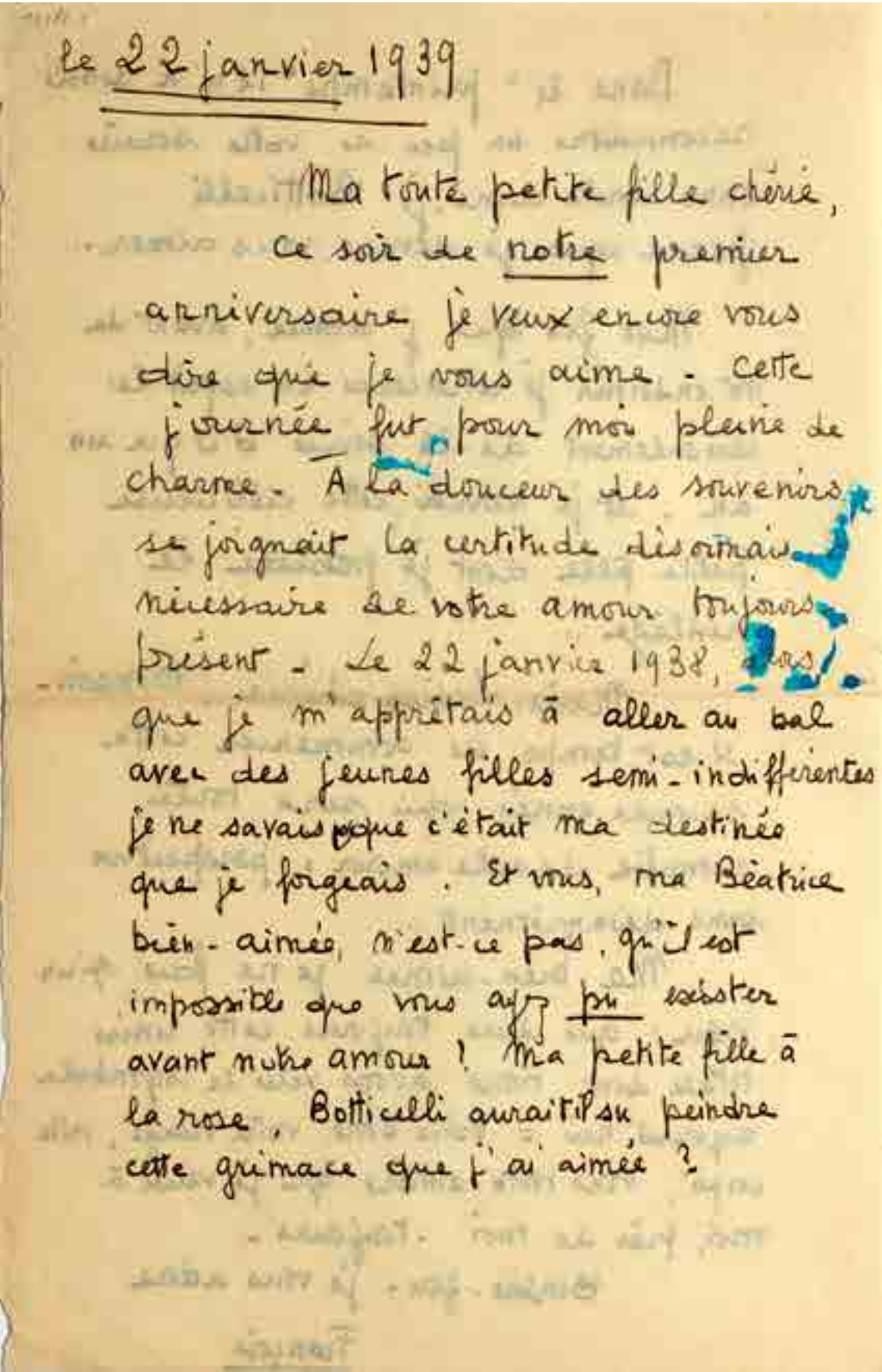
Marie-Louise chérie, bonsoir. Il est temps de commencer cette seconde année qui sera toute remplie de notre amour : perspective sans désagrément. Ma bien-aimée, je ne fais qu'un vœu : que dure toujours cette union totale dont nous avons vécu le symbole aujourd'hui : votre âme, votre visage, votre corps, vous toute entière que je veux à moi, près de moi, toujours.

Bonsoir Zou, je vous adore.

François

Petites taches d'encre

300 - 500 €



86. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Fort d’Ivry, 23 janvier 1939

SUPERBE LETTRE PRÉMONITOIRE SUR L'AMOUR ET LA GRÂCE PASCALIENNE, ET SUR L'ENFERMEMENT DU PRISONNIER SANS AMOUR, QUE FRANÇOIS MITTERRAND CONNAÎTRA.

LA GRÂCE DE MARIE-LOUISE TERRASSE MISE EN MIROIR DE LA GRÂCE CHEZ PASCAL.

MITTERRAND A ALORS VINGT-TROIS ANS ET ÉCRIT : “L’HOMME SUPÉRIEUR SCULPTE L’ÉVÉNEMENT ET LE FAIT À SON IMAGE”

7 pp. in-12 (209 x 135mm), encre bleue

Le 23 janvier 1939

Ma pêche bien-aimée,

Un lundi de plus, ce jour embrumé par la peine que me cause votre éloignement. Et déjà, je pense au prochain moment de liberté qui me donnera l’occasion de vous voir. Chaque minute du jour n’est pour moi que l’attente de votre présence.

Depuis ce matin, il pleuvote, ce qui ne m’a pas empêché de stationner pendant plus de deux heures sur les glacis du Fort. Et pendant qu’un instructeur s’égosillait au sujet du mortier de 60 mm, je pensais à vous, ma bien-aimée. Hier soir, et jusqu’à une heure avancée de la nuit, j’ai rêvé à ce bal de l’an dernier, si décisif dans notre vie et dont nous fêtions l’anniversaire. Je revis **ma petite fille chérie avec une rose dans ses cheveux blonds (si bien coiffés), avec son sourire, que j’ai tout de suite plus aimé que celui de n’importe quelle Madone ou Vénus de Botticelli**. Et je me suis étonné de ce privilège qui me fit possesseur de “mon bien le plus précieux”.

Bon ! Voilà ma chance : je veux vous écrire une longue lettre, car cela fait bien longtemps que je suis obligé de ne vous envoyer que des lignes hâtives : et voici qu’on vient me chercher pour servir de planton auprès d’un mortier de 81 mm !

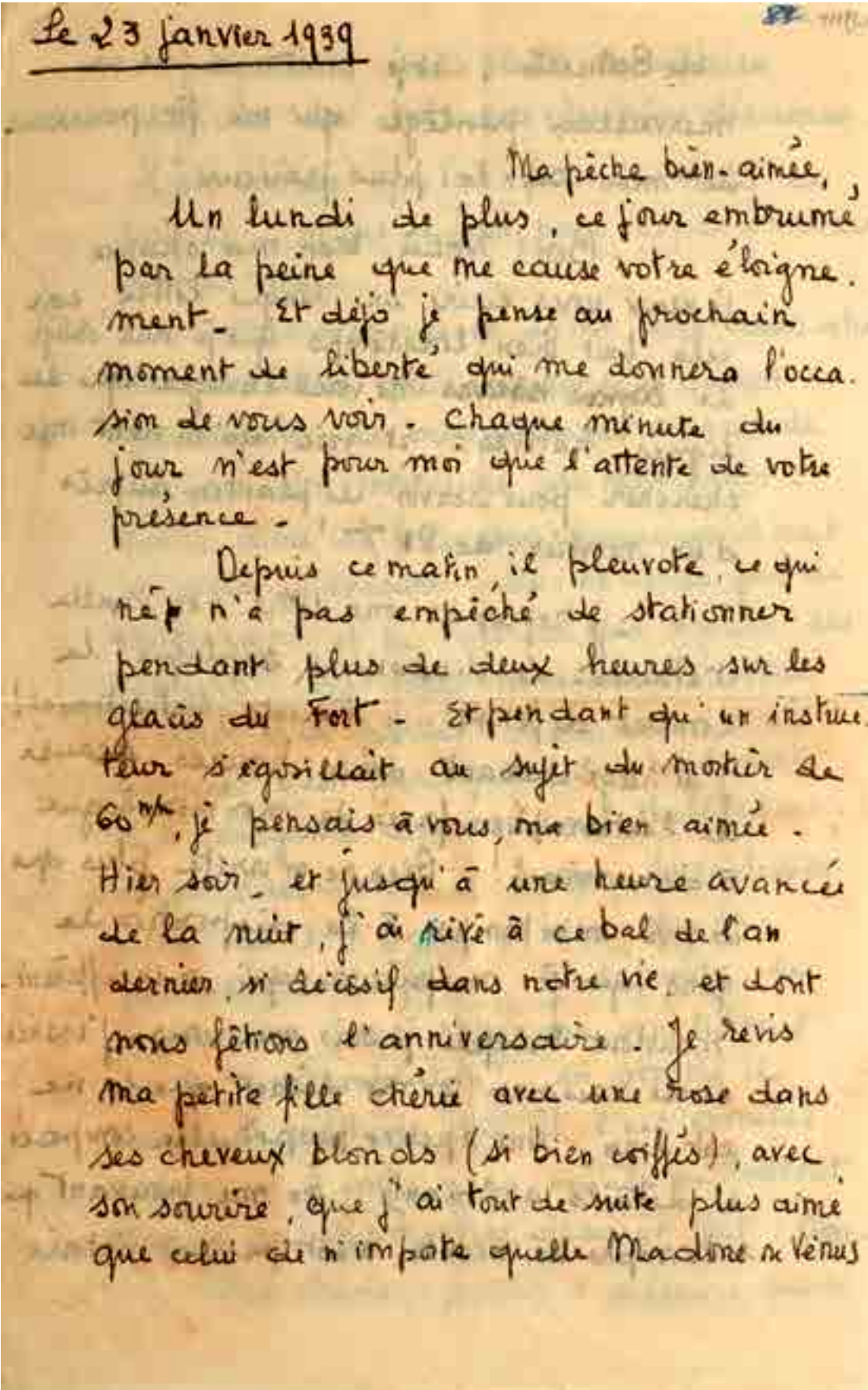
Je reprends ma lettre en salle d’études. Le lieutenant explique “le combat défensif”, je l’écoute distraitement ! J’ai ragé pendant deux heures à cause de l’interruption forcée de mon “monologue à deux voix” ! Rien ne m’irrite plus que de voir mon temps à la disposition de gens que je méprise ou qui m’indiffèrent. Et surtout lorsque je suis avec vous. J’essaie de me raisonner en me disant que la vie est ainsi : une épreuve perpétuelle composée de détails anémiants ; en me prouvant que le **triomphe de**

la volonté n’est pas une victoire fulgurante mais plutôt la maîtrise difficile des obstacles les plus dérisoires. Il est certain que tout peut être motif de progrès : mais il faut, pour ne pas s’incliner, l’âme vive.

Vous avez raison de me dire dans votre dernière lettre que la prison ou le couvent peuvent être de merveilleuses sources de concentration intérieure, de méditation. Lewis aime sa forteresse parce qu’il sait un secret d’évasion : lui, ne creuse pas de souterrains et ne cherche pas à jouer ses geôliers. **Les murs ne valent pas contre l’esprit**. Et la pensée, si elle aussi a ses frontières, n’est pas sujette aux règlements d’un vulgaire commandant Hollandais. Aussi Lewis croit-il aimer la réclusion alors qu’il n’aime en elle que la possibilité de la fuir. Et il profite de sa situation pour reprendre son travail sur la “Contemplation”. En somme, il peuple sa solitude, pareil à ces ermites dont on dit à contre sens qu’ils quittent tout alors qu’ils cherchent et désirent tout : Dieu.

Ma chérie, je crois d’ailleurs que si Lewis retire du calme extérieur son suc, c’est qu’il possède déjà la paix intérieure, ou le désir de cette paix (et le désir est le commencement de la possession). Pour les hommes de la première catégorie (vous savez ma division : les deux espèces d’hommes) comme pour ceux de la seconde, tout est à sens unique. Mais pour les premiers le sens unique va du dedans au dehors alors que pour les seconds, il va du dehors au dedans. **L’homme médiocre est sujet à l’événement ; son âme se modèle au fait ; l’homme supérieur sculpte l’événement et le fait à son image**. Mais l’homme supérieur n’est pas pur esprit et quelque fois l’image est trouble. Et il ne sait où il va. Sa volonté défaille, s’habitue à poursuivre des chemins mornes : **il lui faut la grâce**. C’est Pascal qui est le compagnon de Méré ou de Roannez. C’est Lewis qui s’enfonce dans sa poussière de ses soucis matériels de libraire. Alors la grâce intervient. (La grâce, nom un peu vague ou plutôt aux multiples applications qui peuvent amener confusion : je veux dire intervention d’une puissance extérieure à l’homme parce que surnaturelle. Pour nous, chrétiens : la grâce a d’ailleurs un sens précis). Pascal est amené à Dieu par le miracle dont sa nièce est bénéficiaire ; Lewis est amené à son point de plus grande richesse de sa personnalité par la guerre, cause de sa détention. Et désormais l’un et l’autre suivront leurs voies : l’amour et la contemplation. Le raffinement du cœur et de l’esprit.

Cette recherche de la paix ne connaît qu’une voie : l’amour. Contraste : l’Amour, ce déchirement de l’être, mène à la paix. Et ne s’y trompent pas ceux qui comprennent. Les médiocres confondent paix et absence, refus de lutte. Les “supérieurs” savent que la paix naît de la lutte et, ils choisissent l’Amour, source de peine, source de joie, source d’inquiétude, source de souffrance : source de paix. Lewis prisonnier attend ; et Julie n’est que la conclusion du désir de Lewis. Merveilleuse contemplation de la sérénité si étroitement liée à l’Amour, jeune Dieu du premier soir. Et c’est la Vie, avec ses blessures qui commence. Ma Marie-Louise, ma bien-aimée, je rêve et je vous transcris mon rêve. Et lorsqu’à l’issue de mes constatations, je me dresse et me compare aux représentants des deux catégories, je me demande avec effroi quelle est mon appartenance. Ah ! Je le sais. Je l’ai cru et je le crois. Je peux faire de moi un de ceux qui choisissent bien ; ou plutôt : de moi, il peut être obtenu beaucoup. Je parle au passif parce qu’à moi aussi, il faut la grâce : ma fiancée chérie, je pense que vous êtes ma grâce. Celle qui me donnera le moyen de reconnaître ce qui est à moi.



Et j'en ai besoin. Nombreux sont les jours où je peine, où je suis désorienté. Cette vie fatigante ne permet pas l'élévation au-dessus d'elle. L'épuisement physique traîne trop souvent l'âme à la dérive. Et c'est vous, mon Zou chéri, qui m'aidez à retrouver l'équilibre, à croire en moi, à vouloir le bonheur, notre Bonheur.

Cette lettre, ma très chérie, je la termine maintenant. J'ai pu vous parler avec plus d'approfondissement que d'habitude. Ce qui ne veut pas dire que d'habitude mon amour se mesure à la longueur de mes missives. Je vous aime et j'éprouve un étrange plaisir à vous répéter ces mêmes mots. Mon Zou, demain n'est-ce pas qu'une lettre de vous me dira votre amour ? Je peux difficilement vivre en paix une journée où vous n'êtes pas.

Ma pêche que j'adore. Je vous écrirai demain et mercredi : nouvelle halte.

Je vous aime "plus que tout au monde" et comme le monde ne me déplaît pas...

François

Lewis Alison est le personnage principal du roman *Fontaine* de Charles Morgan, publié en 1932, traduit en français en 1934. Le chevalier de Méré et le duc de Roannez sont de proches amis de Blaise Pascal.

2.000 - 3.000 €

de Botticelli . Et je m'étonnai de ce merveilleux privilège qui me fit possesseur de "mon bien le plus précieux".

- Bon ! voilà bien ma chance : je veux vous écrire une longue lettre, car cela fait bien longtemps que je suis obligé de ~~deux~~ ^{de} ~~hâtives~~ ^{hâtives} ne vous envoyer que des lignes hâtives = Et voici qu'on vient me chercher pour servir de planton auprès d'un mortier de 81 ^{7/8} !

- Je reprends ma lettre : en salle d'études. Le Lieutenant ~~explique~~ ^{explique} le combat défensif : j'écoute distraitement ! J'ai ragé durant deux heures ~~à cause~~ ^{à cause} de l'interruption forcée de mon monologue à deux voix !! Rien ne m'irrite plus que de voir mon temps à la disposition de gens que je méprise ou qui m'indiffèrent. Et surtout lorsque je suis avec vous - j'essaie de me raisonner en me disant que la vie est ainsi : une épreuve perpétuelle composée de détails anémiants ; en me prouvant que le triomphe de volonté n'est pas une victoire

87. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
Fort d’Ivry, 24 janvier 1939

LA BÊTISE DE LA VIE AU RÉGIMENT :
“AUJOURD’HUI, JE SUIS D’UNE HUMEUR
EXÉCRABLE”

2 pp. in-8 (201 x 152mm), encre bleue

Le 24 janvier 1939

Ma Marie-Louise,

Aujourd’hui, je suis d’une humeur exécrable ! Histoires idiotes de régi-
ment. Chambre à cirer ! Cela me met toujours hors de moi. Et puis, pas
de compensation ce matin : mademoiselle m’auriez-vous complètement
oublié hier soir ? Ma toute petite fille chérie, je ne vais vous écrire que
bien peu de lignes : je veux que cette lettre vous parvienne ce soir ou
demain. Mais vous saurez quand même que je vous aime. La quantité
d’écriture ne fait rien à l’affaire. Me laisserez-vous sans nouvelles de-
main ? Ce serait vraiment cruel. Il est vrai que demain soir je n’aurai
plus aucune raison d’être de mauvaise humeur, puisque vous, ma chérie,
suffisez à tout rendre doux.

Vous : et pour moi tout devient clair et facile. Et dire que les jours sont si
longs à vous ramener près de moi ! Que vite finisse ce temps d’attente.
Je vous adore. Pourrai-je vivre longtemps aussi séparé de vous ? C’est
intolérable.

Il est vrai qu’il faut être raisonnable... La patience, quelle vertu ! J’ai
besoin de l’acquérir plus sûrement. Je sais bien que vos parents ont raison
de réclamer la prudence. Je sais bien que vos avez raison d’être raisonna-
ble : après tout, dites-vous, nous ne sommes pas si malheureux que cela
pour l’instant

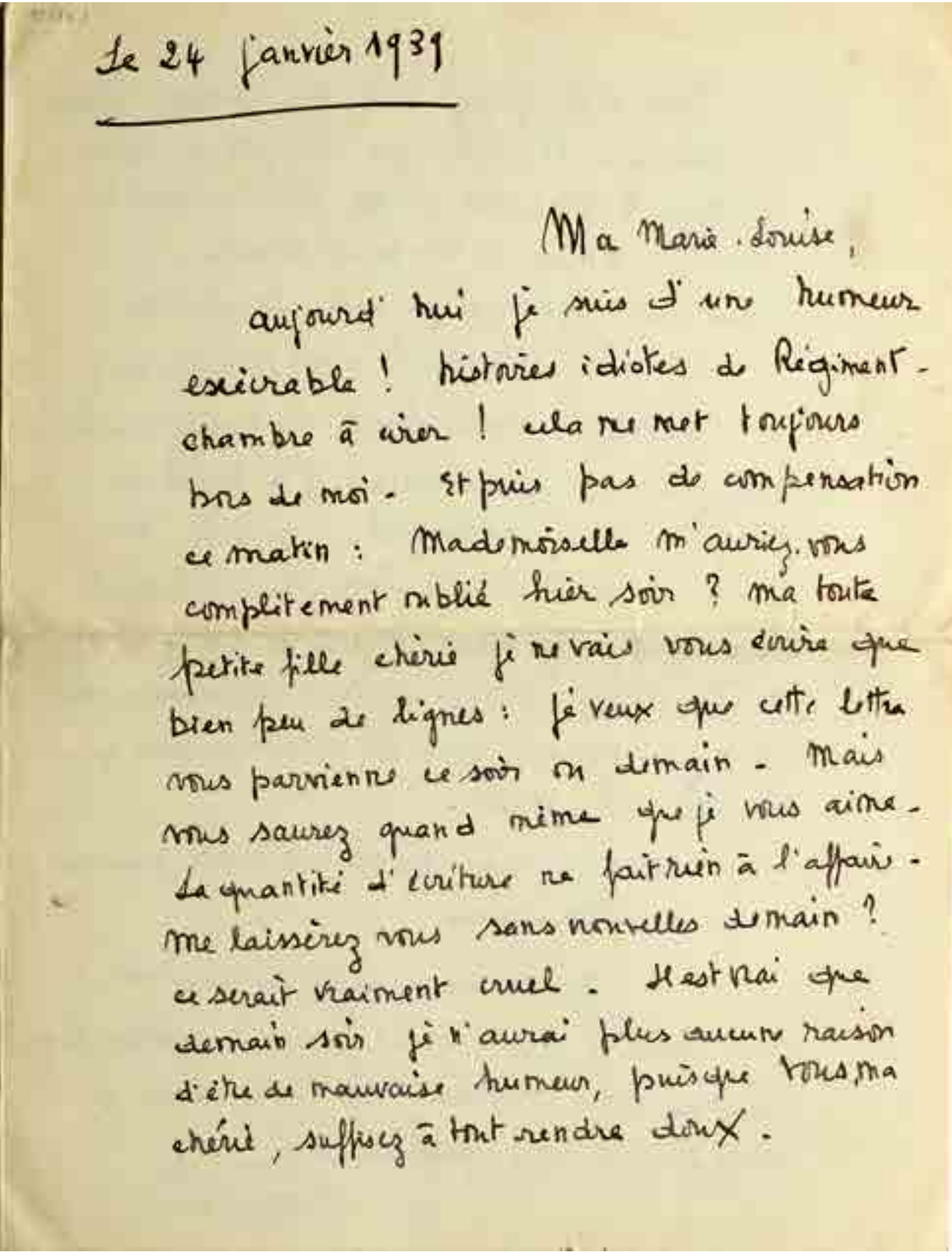
Et c’est vrai, la vie est belle puisque nous nous aimons.

Mais au diable la raison !

Qu’a-t-elle à faire, quand je vous aime ? Je vous aime ! Mais c’est tout ce
que je voulais vous dire aujourd’hui.

François

300 - 600 €



88. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

26 janvier 1939

FRANÇOIS MITTERRAND FAIT LE MUR DE LA CASERNE : “MA FUGUE EST DEMEURÉE INAPERÇUE”

2 pp. in-8 (266 x 207mm), encre noire

Le 26 janvier 1939

Mon Zou chéri,

Je ne suis pas au fond d’une prison, mais en pleine lumière (électrique) : installé à la cantine, je vous écris pour vous dire une fois de plus, mais pas de trop, que je vous aime. Tous s’est passé normalement hier : un appel a eu lieu, mes précautions étaient prises ; **ma fugue est demeurée inaperçue**. Eh bien, je garde un souvenir tellement cher de la soirée (de l’heure) d’hier que le risque du pain sec et de l’eau ne m’effraie pas le moins du monde. Pour le même prix, et pour un prix plus dur, je suis prêt à recommencer.

Cela me conduit à vous parler du Bal de Normale. Ce qu’il serait raisonnable de faire ? Ne pas gêner Madame Robin, ne pas la gêner surtout un soir où nous ne sommes pas sûrs d’en retirer le profit d’une rencontre, puisque je serai encore sous le coup de ma consigne.

Contre la raison, et selon l’habitude, je me sens m’insurger : ce Bal nous apporte un tel souvenir. Il serait si bon de vivre ensemble une nuit semblable à celle qui nous fit connaître. Et j’aimerais tant danser avec vous. Enfin, vous savez toute la joie envisagée de ces moments à passer ensemble.

Que conclure ? En principe : *renoncer à cette sortie*. Toutefois, si la sœur de Claudie allant mieux, vous ne pouviez que difficilement refuser d’aller à un Bal que vous avez désiré, dites-le moi, *et je vous y rejoindrai*. Prévenez-moi dès demain de façon que je puisse aviser samedi. Choisissez la solution qui vous paraîtra bonne et faites m’en part. Mettez donc une lettre demain à la poste assez tôt (avant 11 heures du soir) pour qu’elle me parvienne samedi matin et que nous sachions, *sans aucun doute*, ce que nous faisons.

Vous savez ma chérie combien il m’est pénible de penser que peut-être nous manquerons cette occasion qui faisait ma joie. Mais je vous aime, et tout ceci est peu de choses à côté de notre amour. Agissons pour le mieux. Il faudra que nous organisions en tout cas une autre possibilité de soirée dansante. Exemple : Bal de la Catho le 15 février ? On verra. Cet hiver ne doit pas passer sans que ce projet ne se réalise.

Ce soir, j’ai reçu votre lettre de mardi. Elle a été effectivement mise à la poste mardi soir mais elle a dû rester en permanence sur le bureau du service du Fort ! Ma toute petite fille chérie, je suis encore tout éclairé par votre présence. Quelles douces minutes nous avons vécues hier, avec la pluie, notre perpétuelle compagne. Quand vous verrai-je ? Selon ce que vous me direz : samedi, à la Sorbonne (le principe étant négatif), sinon

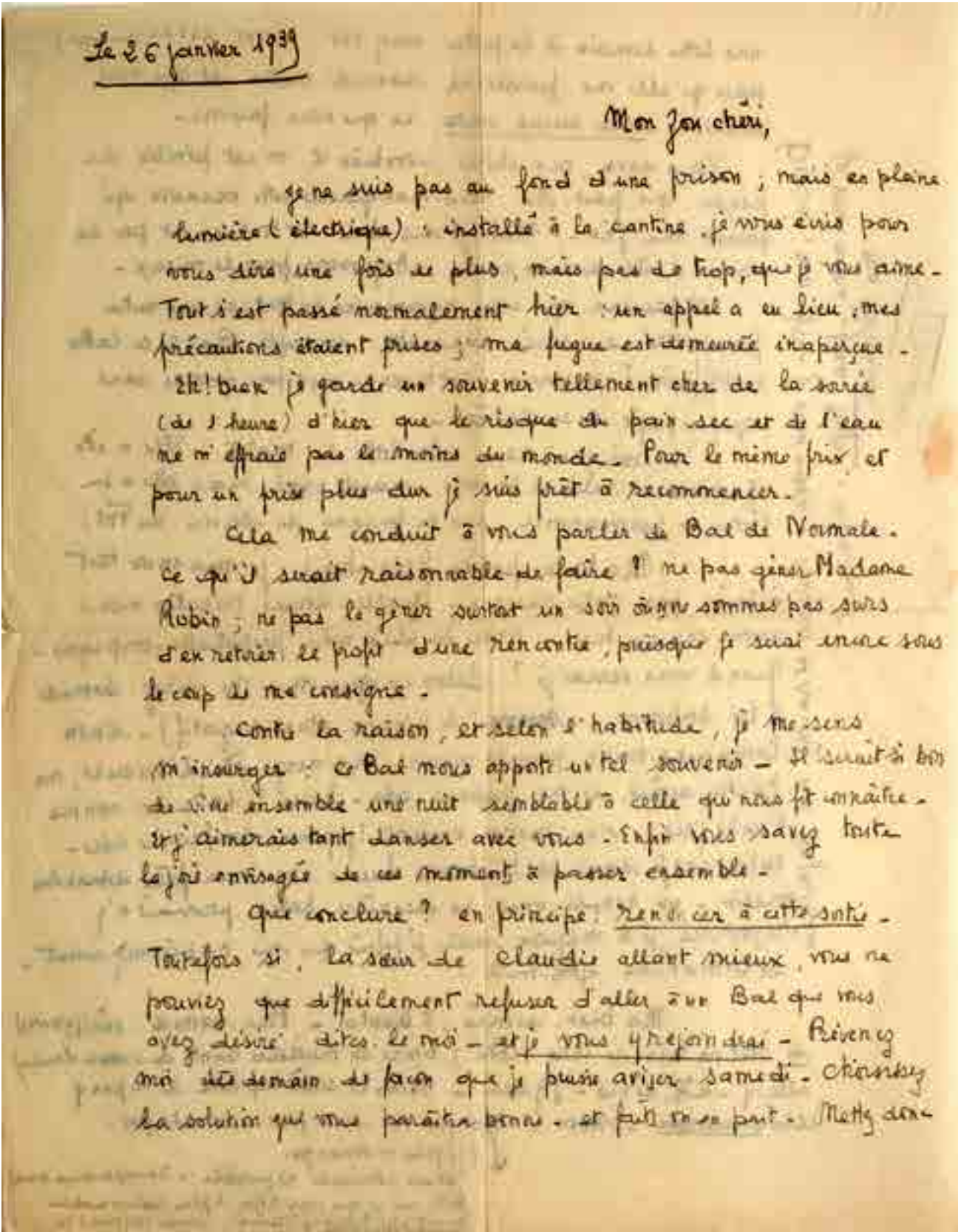
dimanche matin, pour la messe. Vous avez été délicieuse, ma pêche bien aimée, de me proposer cela. Heure ? 10h10 comme l’autre jour, et au même endroit ? J’y serai sauf contre ordre. En tout cas, je serai de très bonne heure chez mon frère dimanche matin. Un rendez-vous de dernière heure pourrait m’y rejoindre, je le suppose, mais je préfère que vous me préveniez avant. Et dimanche après-midi...

Ma bien-aimée, à bientôt. Pour samedi soir (j’y reviens), *si* tout va bien de votre côté (bonne ou meilleure santé de la sœur de Claudie), allez-y, dites le moi, j’y serai (je puis m’arranger, et une rémission est possible. Donc, ne pas s’occuper de moi. Dites-moi ce que vous estimez le plus raisonnable quant à Mme Robin. J’obéirai, comme toujours !). Mais il serait trop bête de ne pas y aller *ensemble*. Sinon, tant pis, ce sera pour une autre fois.

Bonsoir, mon Zou. Je vous adore. Écrivez-moi et racontez-moi vos journées. Je vous aime. Pas *trop* ma Béatrice. Infiniment.

François

300 - 500 €



89. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise
Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 27 janvier 1939

“CETTE PETITE FILLE... JE
M’ÉMERVEILLE DE VOIR QU’APRÈS UNE
ANNÉE TOUTE ENTIÈRE CONSACRÉE
À VOUS, ELLE EST DEMEURÉE TOUTE
PAREILLE POUR MOI : CELLE QUE
J’AIME, SANS OMBRES, ET PLUS QUE
TOUT AU MONDE”

2 pp. in-8 (267 x 208 mm), encre noire

Le 27 janvier 1939

Ma Marie-Louise,

Toujours pressé par les occupations sans intérêt d’ici, je vous écris. Ainsi ne puis-je que de temps en temps vous parler, en m’attardant, des sujets qui nous préoccupent. Mais, ne vous dire que mon amour, ce n’est déjà pas mal. C’est ce que je vais faire aujourd’hui. Vous m’écrivez en me demandant de penser à la petite fille de l’an dernier que j’invitais un soir de Bal sans savoir la partie que je jouais... **À cette petite fille je reviens bien souvent. Et je m’émerveille de voir qu’après une année toute entière consacrée à vous, elle est demeurée toute pareille pour moi : celle que j’aime, sans ombres, et plus que tout au monde.**

À ce Bal de Normale, j’aurais aimé retourner avec vous : les circonstances ne le veulent pas. Non seulement je suis consigné (je serais passé par-dessus cette consigne) mais encore toute permission est supprimée en raison de l’état sanitaire du Fort. Chaque jour, l’ambulance emmène des hommes à l’hôpital : ce matin encore quatre de mes camarades viennent de partir (grippe, bronchite, angine).

Moi, ça va très bien maintenant. Mais je subis la conséquence de la faiblesse des autres. Je ne pourrai donc sortir que dimanche pendant les heures normales (rentrée au Fort avant 21^h30). Si par hasard j’avais le droit de sortir samedi de 17 à 21^h30, pourrais-je vous voir ? Cela fait si longtemps que vous êtes loin de moi ! Évidemment cette sortie de samedi est hypothétique : faveur spéciale que j’espère. Dans ce cas je passerai à Denfert (Raspail) entre 17^h45-18^h. Vous y verrai-je ? Si vous pouvez vous y rendre.

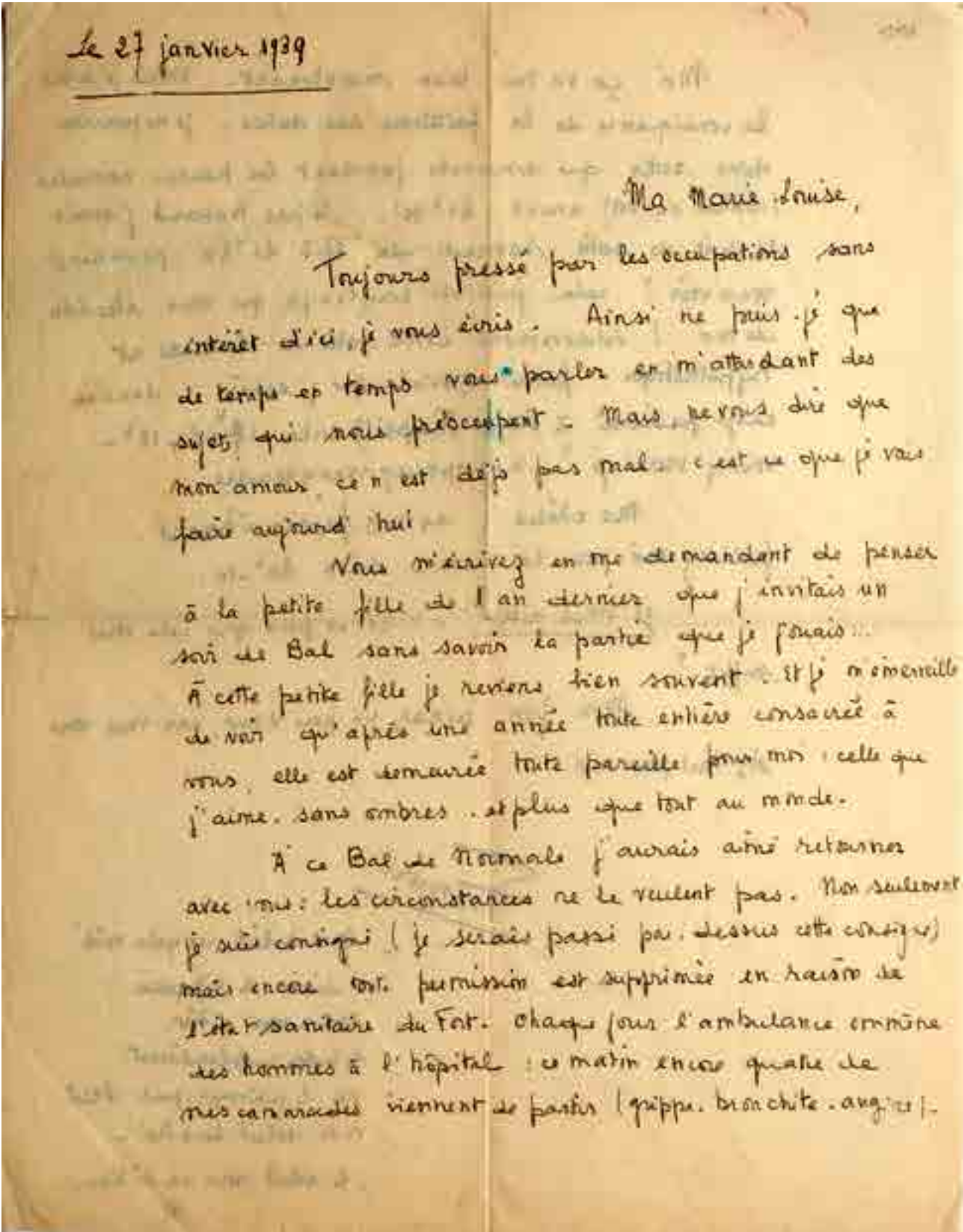
Ma chérie, de toutes façons à bientôt. Précisez-moi pour la messe. Sinon 10^h10. *Je vous aime*. N’est-ce pas que cela vous suffit ? Mon Zou, pensez un peu à moi, car vous, vous êtes tout pour moi.

François

Quel soleil cet après-midi, on dirait du Cézanne tout autour du Fort. Les buttes resplendissent. Vite le printemps, puis l’été où le soleil sera roi. Le soleil vous va si bien...

Fr.

300 - 500 €



90. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 30 janvier 1939

SUPERBE LETTRE PAR LAQUELLE FRANÇOIS MITTERRAND DEMANDE À CATHERINE LANGEAIS DE LE GUÉRIR DE “CETTE SOURDE INQUIÉTUDE, CETTE INSTABILITÉ, CETTE RECHERCHE SANS FIN, CETTE ANALYSE ANGOISSÉE QU’EN [LUI IL] PORTE”.

TRANSFIGURATION AMOUREUSE : “*CAUSA LAETITIAE*, POUR MOI AUSSI, MA GRÂCE”, OU ENCORE : “MA *BEATA BEATRIX*, CELLE QUI M’A PERMIS DE CROIRE À L’EXISTENCE RÉELLE DE TOUT CE À QUOI J’AVAIS RÊVÉ.”

“JE SUIS EN TRAIN D’ÉDIFIER MA FORCE, PAR AMOUR POUR TOI

2 pp. in-8 (267 x 208 mm), encre noire

Le 30 janvier 1939

Ma Marie-Louise bien-aimée,

Je veux te parler comme toujours : du fond de l’âme. Je veux exprimer une fois de plus la vérité de mon amour pour toi. **Je veux, comme si je pouvais me débarrasser des mots, que tu saches, au-delà de toute expression, que je t’aime, ma chérie, plus que tout au monde.** Depuis plus d’un an, nous sommes liés. Au début, nous ne le savions pas, mais tu m’étais déjà destinée, tu m’appartenais et s’ébauchait toute notre vie. Mon amour, si nous nous arrêtons aujourd’hui et considérons notre passé si bref et si long, quelle force nous pouvons puiser pour l’avenir. Je puis te le dire : pas un jour je ne t’ai aimée moins ; mais avec ravissement, avec émerveillement j’ai goûté la douceur de ta tendresse. Si j’ai souffert depuis que je te connais, ce n’est que par toi, si j’ai éprouvé un bonheur splendide, ce n’est que par toi. **Tu as été (tu es) la source de tout.** *Causa laetitiae*, pour moi aussi, ma grâce. Tu t’étonnes peut-être de ta puissance, toi, toute petite fille. Non, tu ne t’en étonnes pas puisque tu m’aimes et que tu sais les forces de l’amour. **Je te jure qu’une vie ne peut pas être plus remplie par un être, que ma vie ne l’a été par toi.**

Et maintenant. Ô ! Je veux que tu l’entendes. Je te jure que je t’aime toujours selon les termes de ce viatique que nous avons lu chaque soir de notre grande séparation “plus que tout, et pour toujours”. Ma fiancée, j’ai besoin de te répéter inlassablement mon amour. Si, par boutade, je te dis parfois que deux années suffiront bien pour rompre cet amour, tu sais ce qu’il en est : le temps passe et tu demeures ma toute petite fille que j’adore. Le temps passera et tu demeureras ma femme adorée : ton bonheur, j’en ferai le chef-d’œuvre de ma vie.

Hier, quand je t’ai quittée, j’étais affreusement triste. Te voir partir, reprendre une vie qui n’est pas la mienne, me torturait. Je désire tant ce jour où tu deviendras compagne de mes jours et de mes nuits, ma compagne de pensée, d’ambitions, de rêve, ma compagne d’esprit et de corps. Ma femme : quelle merveille !

Pardonne-moi, mon Zou chéri, si je t’ai peinée. Ce tourment que je t’inflige, il me pèse et me fait souffrir. Je me révolte contre ce paradoxe qui est le mien de te torturer par mon amour, à cause de mon amour. Comme il faudra que tu me veilles avec délicatesse ! **Ton influence sur moi est déjà immense. Fais qu’elle guérisse cette sourde inquiétude, cette instabilité, cette recherche sans fin, cette analyse angoissée qu’en moi je porte sans qu’il paraisse aux yeux du monde.** Je t’aime follement. Un sourire de toi, ton sourire, et c’est la joie qui me pénètre. Je te donne la clef de notre bonheur : ton sourire, tes cheveux, tes yeux, (tout toi-même), à moi, tels que je les aime, et je suis vaincu. Ton visage levé vers moi, ou ta tête sur mon épaule. Toi, ma toute petite fille contre moi, avec ton parfum, ta douceur, ta tendresse. Et seule tu restes en moi. **Ma Béatrice, tu sais le symbole de ce nom que j’ai donné avant de savoir le véritable, ou plutôt l’officiel ma *Beata Beatrix* : celle qui m’a permis de croire à l’existence réelle de tout ce que j’avais rêvé.**

Tu vois, ma Marie-Louise, ce que tu es pour moi. **Si tu savais ma joie de pouvoir t’écrire une lettre pareille : une lettre gonflée d’amour.** Quatre saisons ont passé et ces mots de tendresse que j’ai besoin de te dire encore possèdent toujours la même richesse, la même valeur.

Nous allons être séparés pour un peu plus de temps que d’habitude. Cette volonté de tout faire bien pour me rendre meilleur et plus digne de notre amour, je désire qu’elle m’aide à supporter ton absence. Parfois, je me sens céder : fatigue physique qui me laisse harassé. La grippe dont je relève m’a laissé avec une moindre résistance et cela influe sur mon moral. Mais cela est peu de chose : **je dois vivre l’expérience que j’ai voulue, sans défaillances. Nous ne devons pas oublier que tout acte de la vie est lié à l’ensemble.** Tout est solidaire. Mieux nous accomplirons les tâches les plus infimes, apparemment les plus éloignées de notre amour, mieux nous accomplirons les actes de notre amour, mieux nous remplirons cette forme d’amour qui nous appartient, si belle mais si fragile. Alors, je veux que tout épreuve nous soit occasion de nous élever au-dessus de nous-mêmes. **L’Amour est si difficile à conserver intact. Il lui faut l’énergie toute neuve de ceux qui croient en lui. Pas plus qu’on ne bâtit un monde avec des principes faux ou impurs, on ne construit une vie d’amour dont les fondements sont malléables. Je suis en train d’édifier ma force, par amour pour toi. Ma bien-aimée, ma Grâce, tu me fais gagner ma vie.**

Le 30 janvier 1939

Ma Marie-Louise bien-aimée,

Je veux te parler comme toujours : du fond de l’âme - je veux exprimer une fois de plus la vérité de mon amour pour toi. Je veux, comme si je pouvais me débarrasser des mots, que tu saches, au-delà de toute expression, que j t’aime, ma chérie, plus que tout au monde. Depuis plus d’un an, nous sommes liés. Au début nous ne le savions pas, mais tu m’étais déjà destinée - tu m’appartenais, et s’ébauchait toute notre vie. Mon amour, si nous nous arrêtons aujourd’hui considérons notre passé si bref et si long, quelle force nous pouvons puiser pour l’avenir. Je puis te le dire - pas un jour je n’ai aimée moins ; mais avec ravissement, avec émerveillement j’ai goûté la douceur de ta tendresse - si j’ai souffert depuis que je te connais, ce n’est que par toi - si j’ai éprouvé un bonheur splendide, ce n’est que par toi - Tu as été (tu es) la source de tout. *Causa laetitiae*, pour moi aussi - ma grâce - Tu t’étonnes peut-être de ta puissance - toi, toute petite fille - Non, tu ne t’en étonnes pas puisque tu m’aimes et que tu sais les forces de l’amour. Je te jure qu’une vie ne peut pas être plus remplie par un être, que ma vie ne l’a été par toi -

Et maintenant - O ! j’ai veux que tu l’entendes - Je te jure que je t’aime toujours selon les termes de ce viatique que nous avons lu chaque soir de notre grande séparation “plus que tout, et pour toujours”. Ma fiancée, j’ai besoin de te répéter inlassablement mon amour - si par boutade je te dis parfois que deux années suffiront bien pour rompre cet amour, tu sais ce qu’il en est - le temps passe et tu demeures ma toute petite fille que j’adore - le temps passera et tu demeureras ma femme adorée - ton bonheur, j’en ferai le chef d’œuvre de ma vie -

Hier, quand je t’ai quittée, j’étais affreusement triste. Te voir partir, reprendre une vie qui n’est pas la mienne me torturait. Je désire tant ce jour où tu deviendras compagne de mes jours et de mes nuits, ma compagne de pensée, d’ambitions,

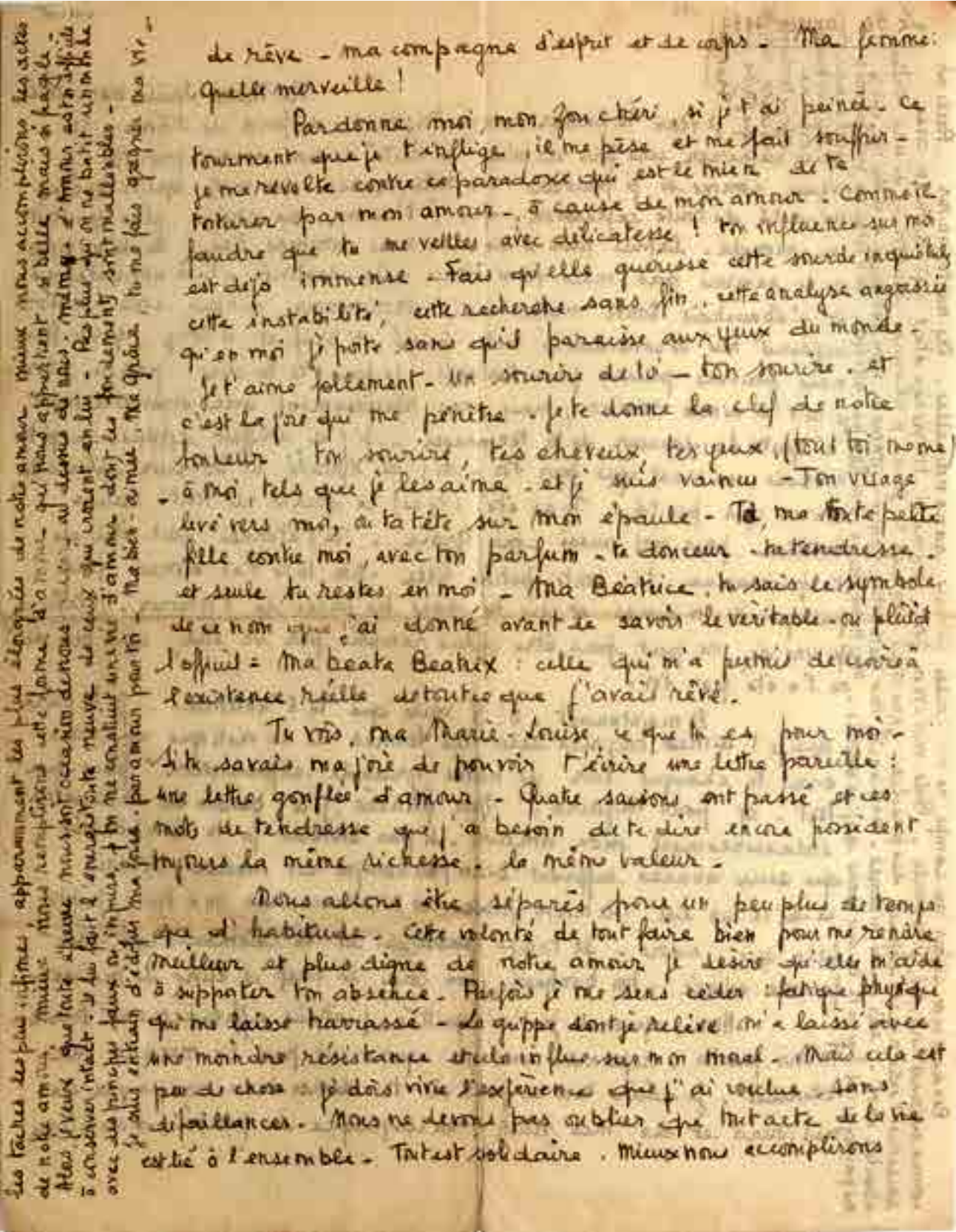
Pendant mon séjour au camp, ne me laisse jamais sans nouvelles. Dis-moi ton amour. Parle-moi comme aujourd’hui, moi, je te parle. Parle-moi, mon Zou, comme si ton visage était près du mien, avec seulement entre nous l’espace des paroles. Je ne sais combien de jours je passerai sans toi. J’ai une confiance absolue en toi. Je sais que tu m’aimes, ma fiancée, ma toute petite fiancée (comme ce nom est doux). Et dis-moi que tu me pardonnes si j’ai pu te laisser croire que j’en doutais. Ma Marie-Louise, je ne finis pas cette lettre : elle n’est qu’un bref épisode de notre amour et je t’embrasse avec une infinie tendresse.

À ce soir, mon Zou que j’aime.

François

Petite déchirure sans manque à un pli

1.000 - 1.500 €



91. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Fort d'Ivry], 31 janvier 1939

“J’ÉCRIRAIS TOUT CE QUE JE VOUDRAIS
SI J’EN AVAIS LE TEMPS”

2 pp. 1/2 in-8 (201 x 150 mm), encre noire

Le 31 janvier 1939,

Ma bien-aimée,

Ce soleil ajoute encore à mes regrets : comment vivre une si belle journée où vous n’êtes pas ? Ma toute petite fille enrhumée, votre mauvaise humeur est-elle tout à fait dissipée ? À vrai dire, je vous aime si aveuglément que j’aime même votre mauvaise humeur. Pas si mauvaise que cela, d’ailleurs, puisqu’elle ne vous empêche pas de me dire que vous m’aimez. Mon Zou, regardez-moi bien en face. Pourquoi baissez-vous les yeux ? Avec un soleil pareil, il n’est pas possible que vous mes les refusiez. Et puis je vais vous dire une chose : je vous aime.

Occasion perpétuelle de pester contre le Service Militaire : **je sens qu’actuellement j’écirais tout ce que je voudrais si j’en avais le temps.** Le jour où je posséderai ces deux trésors : vous et le temps, si je n’écris pas un chef-d’œuvre, c’est que je ne serai qu’un personnage lamentable !

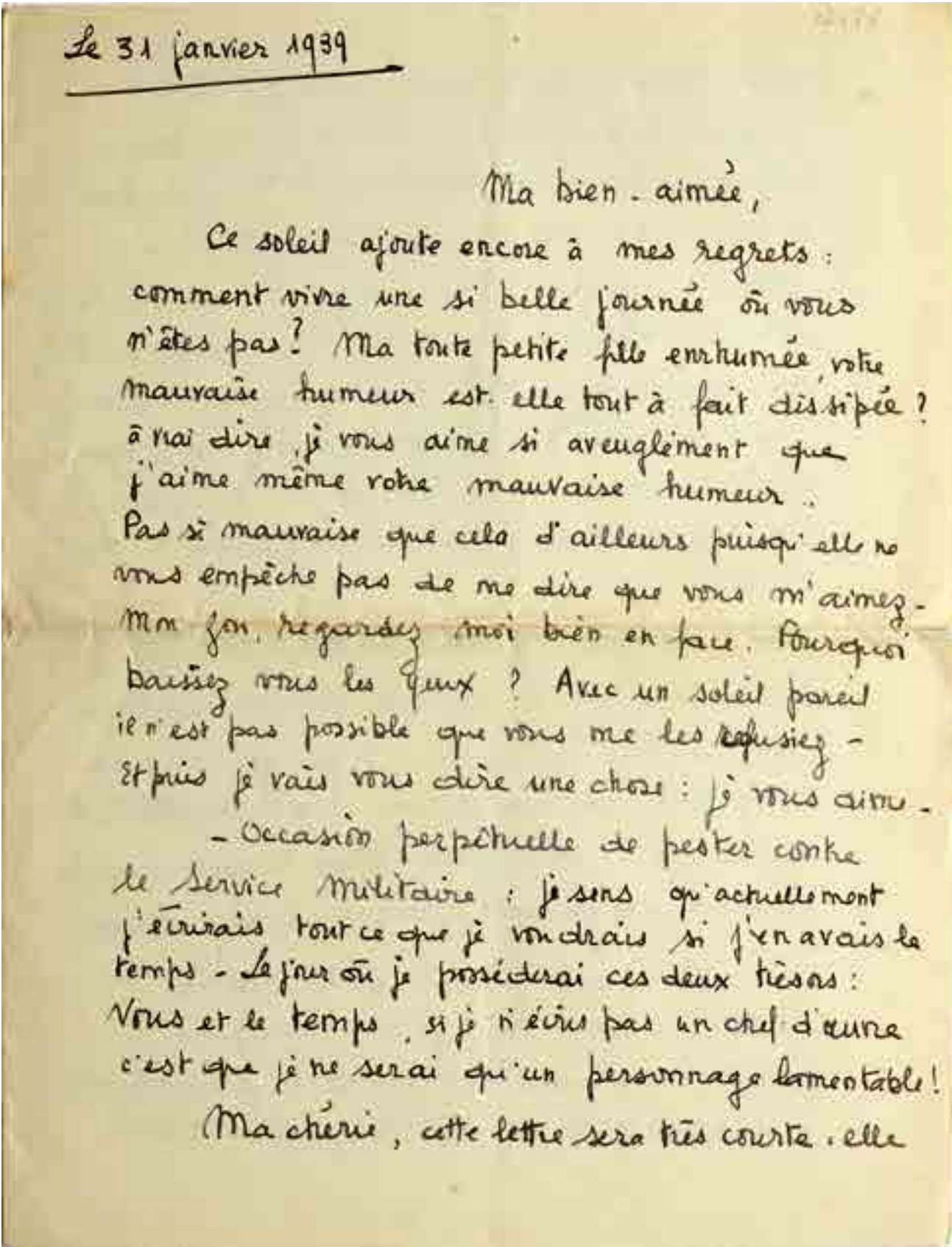
Ma chérie, cette lettre sera très courte, elle doit partir avant deux heures. Tout à l’heure, nous irons au tir réduit ; puis, nous étudierons le mortier de 81 mm, pour finir l’après-midi sur une quelconque théorie. Demain pendant deux heures, de 14h15 à 16h15, nous manœuvrerons sur les abords du Fort, sac à dos avec tout le chargement. Pensez à moi ma chérie. Je vous assure que mon esprit ne sera pas loin de vous. Nous pourrons continuer notre conversation à voix basse.

Surtout, ma très chérie, ne soyez pas malade. Cela m’ennuie terriblement de vous savoir fatiguée. Et puisque vous ne croyez pas que mon amour seul suffise à vous guérir, je ne vois plus qu’un remède : de la prudence, et pas trop souvent le nez dehors.

Ma Marie-Louise à très bientôt. Je vous aime. Puis-je vous le répéter ? J’attends avec une joie immense le moment où je vous retrouverai tout près de moi. Je vous adore Zou chéri. Et dites-moi vite la même chose : j’y trouverai un intérêt suffisant pour avoir la joie au cœur.

François

300 - 500 €



92. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 1er février 1939

“JE SUIS INFINIMENT TRISTE. VOUS NE POUVEZ IMAGINER LE CAFARD QUE JE TRAÎNE EN MOI”

2 pp. in-8 (267 x 208 mm), encre noire

Le 1er février 1939

Ma toute petite fille adorée, j’étais sans doute trop joyeux par ce beau soleil : je suis vraiment désemparé maintenant que je sais que vous êtes fatiguée et que sera retardée notre rencontre. **Je suis infiniment triste. Vous ne pouvez imaginer le cafard que je traîne en moi.** Comme cette journée va être longue ! Et demain, et après-demain. Aidez-moi, mon Zou bien-aimé à supporter votre absence. Tout dans la vie que je mène me paraît insupportable. Guérissez vite, et rendez-moi ma joie avec votre présence. Et ce n’est pas seulement pour moi que je me plains. Vous savez couchée, fiévreuse, me peine et m’inquiète. Je m’aperçois avec plus d’acuité encore que d’habitude de la force du lien qui m’unit à vous. Hier, je vous disais qu’avec vous et le temps, tout me deviendrait facile. **Et voilà que vous m’êtes enlevée un peu plus. J’ai l’impression qu’il ne me reste rien.**

Cet après-midi ma pensée ne vous quittera pas, ma pauvre chérie fatiguée. Dans la mesure où la rencontre des pensée peut remplacer la présence réelle, je serai tout près de vous. Me direz-vous que vous m’aimez ? Je n’arrêterai pas de vous répéter les mêmes mots, ceux que vous aimez parce qu’ils expriment mon amour pour vous. Vous ne le croyez pas mais **je sais que ces mots seront encore le meilleur remède** : comment cette maudite grippe résisterait-elle à mon désir de la voir fuir plus tôt.

Dites-moi, mon Zou, *quand* je devrai vous écrire. Vous savez que je le ferai autant et plus ! - que vous ne le voudrez. Ce sera pour moi une manière de tromper mon chagrin. Ne me laissez pas non plus sans nouvelles : vous me le dites d’ailleurs dans votre lettre de ce matin. Vous me témoignerez votre amour malgré la fièvre. Merci, mon Zou très chéri. À une seule condition, que cela ne vous soit pas une cause de fatigue.

Aujourd’hui, je manœuvrerai sur le terrain d’exercices avec des mitrailleuses. Mon esprit sera bien loin de ces occupations parfaitement inintéressantes. Je serai avec vous. Je revivrai le souvenir des heures passées près de vous, les plus lointaines et les plus récentes. Elles sont toutes aussi douces, aussi merveilleuses.

Tout à l’heure, quand j’aurai terminé cette lettre, j’aurai la même impres-sion de vide que lorsque je vous quitte après un de ces trop courts instants vécus avec vous. Et le soleil continue à triompher. Pourquoi suis-je privé du spectacle de ma petite fille au milieu de couleurs, de tons si bien faits pour elle ? Pardonnez-moi si je vous écris une lettre si désolée. Je me sens manquer du courage que j’ai résolu de posséder pour mieux vivre, et mieux vous rendre heureuse, et mieux réaliser nos projets et nos rêves. Mais attribuez cela à mon amour sans limites. Ne sera-ce pas la meilleure

façon de me comprendre et de m’excuser ?

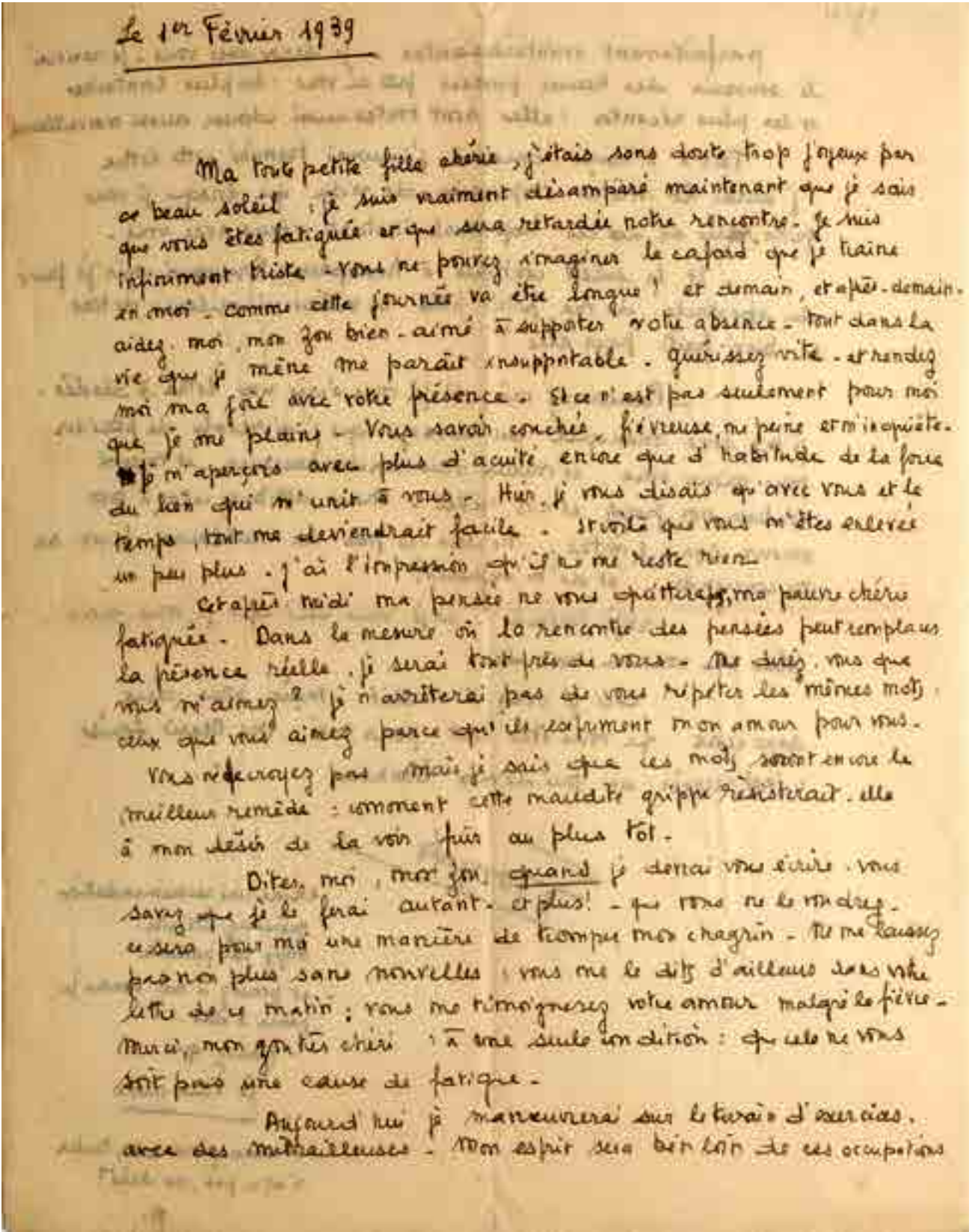
Et je termine, et je vous dis que je vous aime plus que tout au monde. Ceci je vous l’ai dit. Mais vous dire sans cesse que vous êtes tout pour moi, ma Marie-Louise, c’est recréer un peu de mon bonheur.

François

Encore une recommandation : guérissez vite, vite, soyez très prudente. Et pensez à moi comme je pense à vous. Pensez que *je vous aime*. Et revenez moi sans tarder, n’est-ce pas, ma chérie ?

F.

500 - 800 €



93. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 2 février 1939

BELLE LETTRE INTROSPECTIVE, ÉCRITE “EN TROIS MORCEAUX”.

“QUI POURRAIT ATTEINDRE CE DOMAINE SECRET DONT VOUS SEULE CONNAISSEZ LE CHEMIN ? LE BONHEUR ? LA SOUFFRANCE ? ILS NE VIENNENT QU’APRÈS VOUS. ET VOTRE VENUE EN MOI, MA BIEN-AIMÉE, EST LE SIGNE DE CETTE PAIX, LE SIGNE DE VOTRE PRÉSEANCE”

4 pp. in-8 (267 x 209 mm), encre noire

Le 2 février 1939

Ma toute petite fille bien-aimée,

Votre lettre de ce matin m’a donné un peu de cette joie dont je manquais si durement. Ainsi la fièvre ne vous empêche pas de penser à moi, de m’exprimer votre amour. Nouvelle preuve de la solidité de notre lien : il s’étend dans tous les domaines et nous enserre chaque jour davantage. Ma toute petite fille, s’est-il passé une heure sans que vous m’imposiez votre image à mon esprit depuis notre dernière séparation ? Je ne le crois pas. La nuit même s’applique à nous réunir et mes rêves ont l’obligeance de me ramener près de vous !

Hier, je ne suis pas sorti comme je le pouvais. Le cafard et la paresse. Et puis **Paris sans vous perd tellement de son sens pour moi**. Aujourd’hui, la vie continue ici sans grands changements. De cette vie, d’ailleurs, je m’échappe sans cesse. Rien ne peut m’y retenir. Vous, mon Zou, avez réalisé ce prodige de m’attirer et de me garder : et dans la contemplation de tout ce que vous êtes, de notre amour, de la communauté de nos désirs, je vis avec joie, et certitude. Cette analyse de la contemplation qu’aimait Lewis j’en acquiers le goût. Et tout me rappelle à vous. **La grâce est précédée de la contemplation** (ou plutôt la connaissance de la grâce, car sa venue est toujours secrète et ignorée). **Vous, ma grâce chérie, êtes en moi, escortée du silence, de la paix et du désir de découvrir plus qu’une apparence de vérité**. Et cela mérite la contemplation de cet état merveilleux : je vous aime. Et qui s’arrêterait, une fois parvenu dans le domaine de l’amour.

Ma Marie-Louise, je m’ennuie de vous savoir la tête lourde, l’esprit embrouillé, le corps las. Et je ne cesse pas de vous imaginer en plein soleil, ce soleil d’hiver, avec vos cheveux “si bien coiffés”, et vous que j’aime en pleine lumière. Si la pluie et la lumière nous revêtent si bien, dans quel décor ne seriez-vous pas mon “bien le plus précieux” du premier jour ? Quand vous recevrez cette lettre, dites-vous qu’elle vous apporte en ses quatre plis tout mon amour. Et lisez-la avec attention. Au-delà des mots qui sont réduits à leur propre sens vous découvrirez ma tendresse. Et, elle, possède un sens dont vous ne connaîtrez jamais la limite.

Ma chérie, cette lettre est interrompue brutalement : revue d’armes. Et je veux qu’elle vous parvienne demain. Ce soir, je vous écrirai longuement ainsi vous aurez une vraie le

....

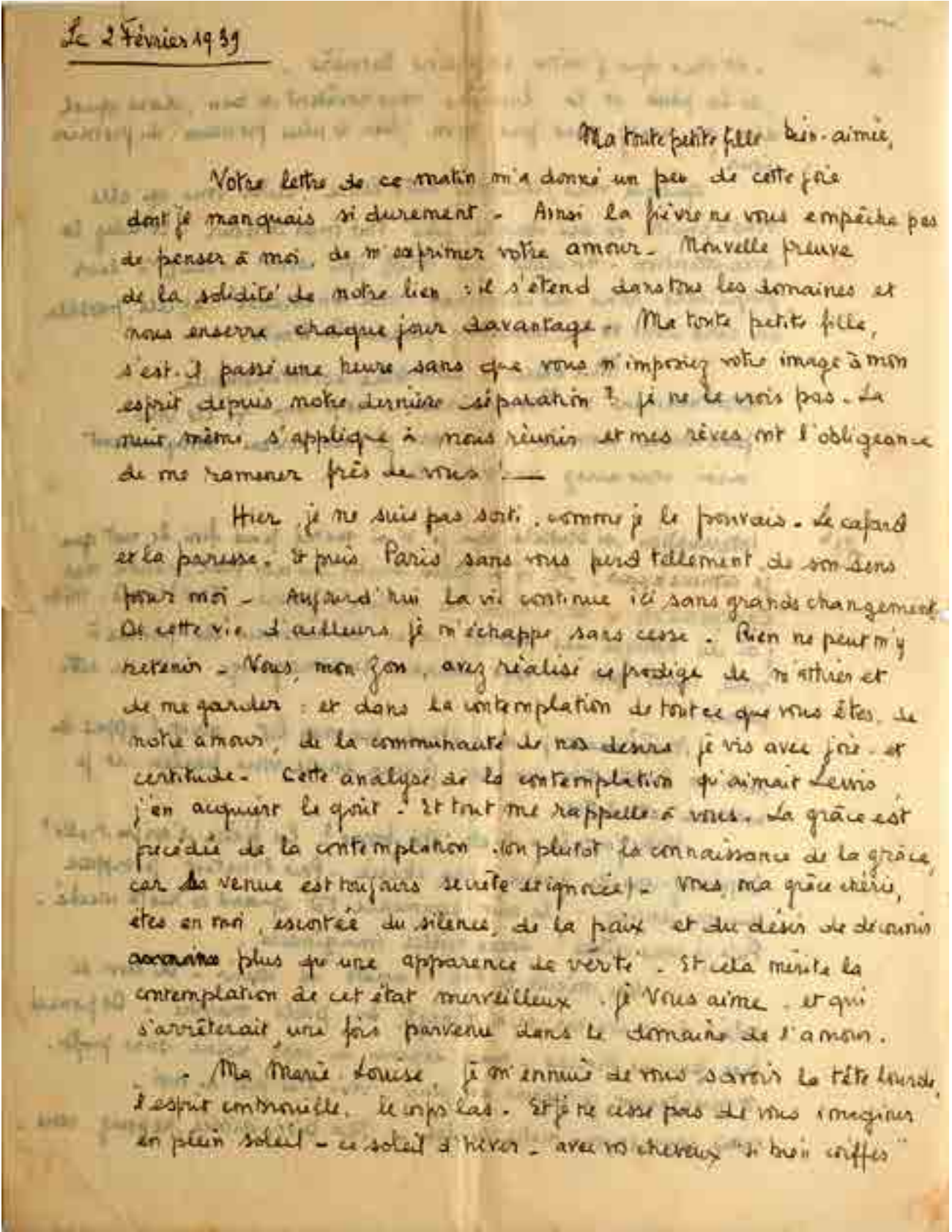
21h interruption si brutale que je n’ai même pas fini le mot que je commençais ! Il m’a fallu sauter sur mon fusil, prendre mes équipements, et l’heure du courrier a passé. Tout l’après-midi, j’ai dû nettoyer des armes, avec la ressource de penser à vous, mais pas de vous adresser le témoignage écrit de cette pensée...

Maintenant, je suis étendu sur mon lit, avant l’appel du soir et l’extinction des feux, je veux encore vous parler, et je continue cette lettre. Votre journée a-t-elle été bonne ? La fièvre s’en va-t-elle ? Dépêchez-vous de guérir, ma chérie. Pour l’instant je suppose que vous dormez : la nuit commence tôt quand on reste couché. Puis-je vous veiller ? Douce veillée imaginaire.

Une minute où l’on s’arrête de courir. Du lever du soleil à son coucher, on a mangé, bu, parlé, marché. De pensée, bien peu de traces. Mais dépense du corps, usure sans profit. Et maintenant, je respire en paix. Vous êtes près de moi. Nous commençons notre veillée. Ma bien-aimée, reposez-vous, vous êtes encore fiévreuse. Écoutez ou n’écoutez pas. Ça n’a pas d’importance. Vous êtes ma toute petite fille que j’aime, et cela suffit. La plus belle histoire du monde, je la sais, mais je vous l’ai déjà racontée mille fois. Et je n’y reviens pas. Vous accuseriez mon manque d’imagination. D’avance, vous en connaissez le prologue, le développement, l’épilogue : on n’y parle que de vous. Mais **cette belle histoire n’est qu’un tissu de chapitres : les uns douloureux, les autres éperdument joyeux. Et comme cette histoire, je l’invente, je voudrais que chaque page, que chaque passage en soient vrais, que chaque phrase en soit belle. Chaque page, je veux dire chaque journée.**

Loin de vous je peine et je n’éprouve que la dureté des choses et des gens. Le soleil resplendit et l’hiver ressemble à une mer de givre bleu ou plutôt à un lac de montagne quand le ciel est pur de nuages. On se pencherait sur lui qu’on y rencontrerait son image, purifiée, dans une mystérieuse immobilité. **Je scrute cette image et j’essaie de partir à la découverte de moi-même. Je me demande si je n’offense pas la sérénité des choses. Face à elles, je ne puis qu’opposer mon incertitude, mes mouvements malhabiles, l’indéfini de ma pensée. Et cette image que me présente le miroir de ce jour d’hiver n’est que l’apparence de mon visage éternel. Au fond de cette image, au-delà des traits et des formes, demeure une parcelle de moi-même libre des variations des heures**. Et si loin de vous, je souffre, proie de l’inquiétude, si près de vous, je ne connais que le bonheur, hors de cette souffrance et de ce bonheur, vit en moi une région paisible. **Qui pourrait atteindre ce domaine secret dont vous seule connaissez le chemin ? Le bonheur ? La souffrance ? Ils ne viennent qu’après vous. Et votre venue en moi, ma bien-aimée, est le signe de cette paix, le signe de votre présence**.

Pauvre histoire de ce pays tranquille où je sais que vous êtes. Je connais son existence et cette existence se meut en moi. Mais bien souvent les portes m’en sont fermées. Un peu de vent, et la poussière accumulée le long des jours d’absence, et voilà *ma* certitude qui s’obscurcit. Elle continue de vivre avec la même rigueur, mais je ne l’entends plus me parler.



C'est toute l'histoire, mon Zou chéri, de cette journée, pendant que vous, détestable grippée, toussiez et arborez un nez fort rouge, et que moi, las de notre séparation, je pense à vous et désire ardemment votre guérison.

— Lettre reprise ce vendredi 3, 12^h15. En trois morceaux, elle ne vous apportera que le même témoignage.

Ce matin : rien de vous. *Je m'inquiète* : êtes-vous plus malade ? Encore un jour dont je mesurerai la longueur. Demain, samedi, je compte sur une lettre de vous, longue ou brève, peu m'importe, mais vite, dites-moi, que vous m'aimez. Je n'ai besoin que de cela tant que vous serez loin de moi. Mon Zou très chéri, penserez-vous à moi pendant ces longues heures qui nous séparent de la nuit ? Vais-je, adorateur de Mithra, prier le soleil de conduire votre pensée jusqu'à moi ? Et de vous apporter demain la force de vous lever. Dites-moi vite, vite ma pêche chérie, que vous m'aimez et que vous serez *très* bientôt près de moi. D'ailleurs *demain soir j'attendrai*.

Ma Marie-Louise, je vous quitte, toujours avec la même peine. Si vous restiez encore malade un certain temps, dites-moi *quand* je dois vous écrire.

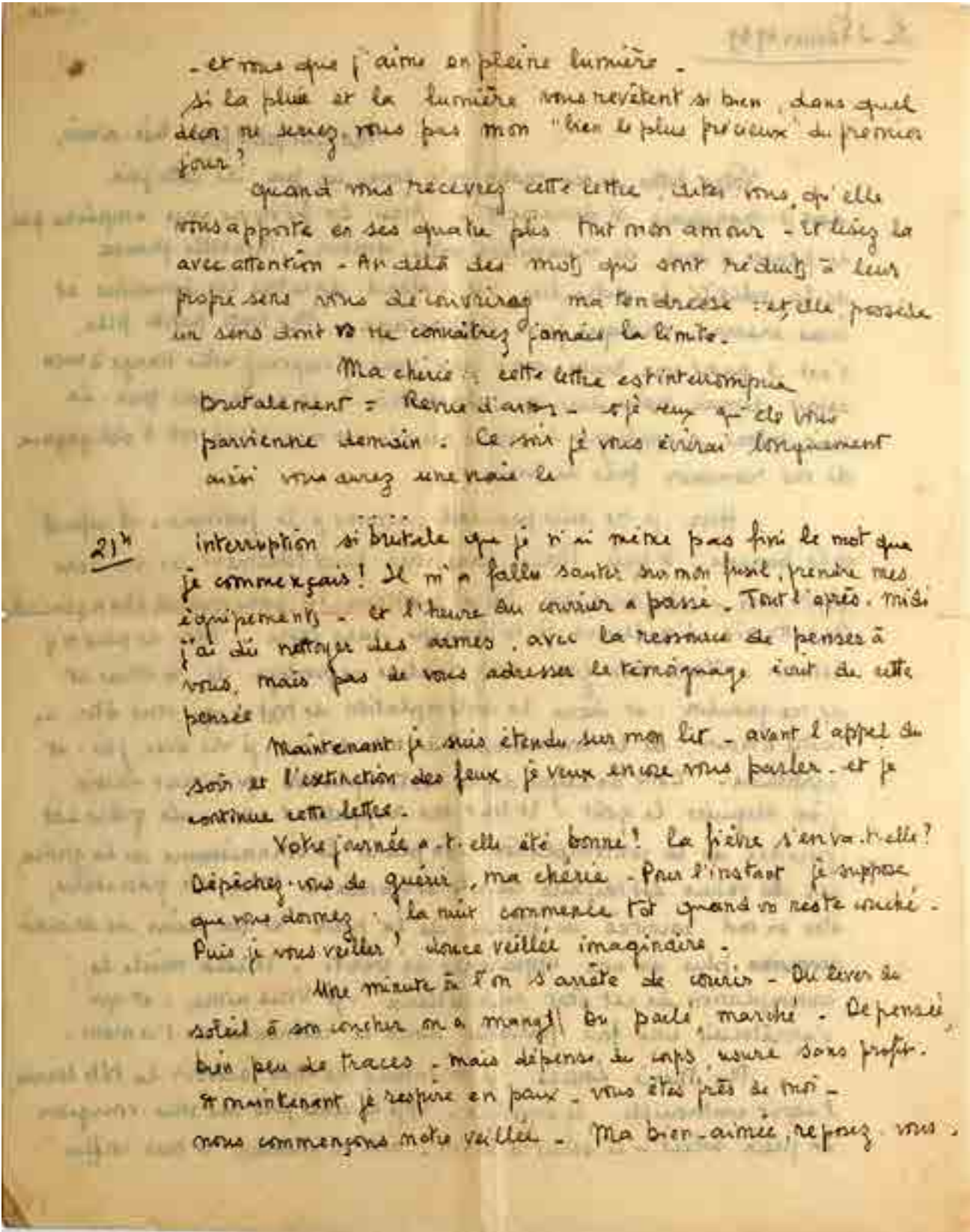
Mais je veux que vous n'ayez pas à me le dire. Cette vilaine grippe va partir. Elle prend ma place avec vraiment trop de désinvolture.

La chasserai-je si je vous dis, mon Zou, que je vous adore ?

François

Lewis Alison est le personnage principal du roman *Fontaine* de Charles Morgan, publié en 1932, traduit en français en 1934.

500 - 800 €



94. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 6 février 1939

“JE NE SAVAIS QUELLE IMPRESSION DOMINAIT EN MOI : JE TENTAIS DE SITUER L’INFLUENCE DE NOTRE AMOUR SUR MA VIE”

4 pp. in-12 (201 x 151 mm), encre noire

Le 6 février 1939

Ma petite fille chérie,

Voici encore cette lettre. Je sais d’avance ce que je vous dirai du commencement à la fin, et je sais que je le dirai mal : je vous dirai que je vous aime. L’après-midi d’hier fut si long sans vous. D’abord, je suis sorti avec des camarades, de 14 à 16^h j’ai joué au ping-pong, je me suis promené. Puis je suis allé chez mon frère où j’ai écrit. Vers 18^h sont arrivés mon frère Jacques et ma sœur Marie-Josèphe et une de ses amies. Cette jeune fille, jolie, m’a agacé durant une heure, par sa faculté extraordinaire de rire pour rien, d’apprécier sans jugement, de tout voir sous l’angle du snobisme. Enfin, j’ai dîné en compagnie de deux amis : nous avons parlé de Zola, de Chardonne, de La Varende, de Beethoven et de Haydn. Et je suis retourné au Fort.

Ce matin, nouvelle semaine : qui nous rapproche de Pâques, donc d’une plus grand liberté. J’éprouve certes l’ennui nécessaire à tout lundi matin, mais je pense déjà au moment qui nous réunira. Déjà, ce dernier instant où nous fûmes ensemble me paraît perdu dans le passé. Et toute ma joie est partie avec vous. Hier soir, ma chérie, **je ne savais quelle impression dominait en moi : je tentais de situer l’influence de notre amour sur ma vie. Avec l’amour est née en moi la gamme des joies et des peines** ; tout est devenu plus vibrant, plus intense, pour laisser bien peu de place à la paix. Parfois **je m’irrite de ne pas savoir mieux modeler l’objet de mon amour**. Lorsque vous me voyez affecté parce que j’appelle votre “désobéissance” (le mot sonne faux, **je voudrais qu’entre nous il y ait une telle intimité, une telle communauté de désirs, une telle soif d’union, que tout devienne facile, que tout s’accorde, et qu’il n’y ait jamais exigence à satisfaire ou à refuser**), il est vrai que lève en moi un germe d’angoisse. Quand je vous demande de faire ou de ne pas faire quelque chose (même quand il s’agit de caprices dont je ris moi-même intérieurement), tout prend l’importance extrême des choses où se mêle l’amour. **Que vous fumiez ou non n’a en réalité que peu d’importance ; que vos cils soient teintés de bleu, comme autrefois, ou de noir, cela ne touche pas à l’essentiel**. Et pourtant ces demandes reposent sur un fondement vital : quand je vous dis que je préfère ma petite pêche bien-aimée, si fraîche avec ses vraies couleurs à tout ce qu’elle pourrait être avec ses additions ce n’est qu’une forme de cette soif terrible de vous reconnaître, non pas comme *ma chose*, mais comme cette petite fille que j’adore, celle dont tous les gestes, avec le cœur, avec le corps, avec l’âme *sont liés à notre amour*. Alors, pardonnez-moi si je vous parais exigeant, et acceptez-en l’apparence. Et comprenez-moi : je vous aime.

Cet après-midi, ce soir, je songerai à vous intensément, mon Zou chéri. Vous étiez délicieuse hier, mon indocile petite fille. Dois-je vous faire un compliment ? J’ai aimé (à tous les temps) presque tout en vous, avec ravissement.

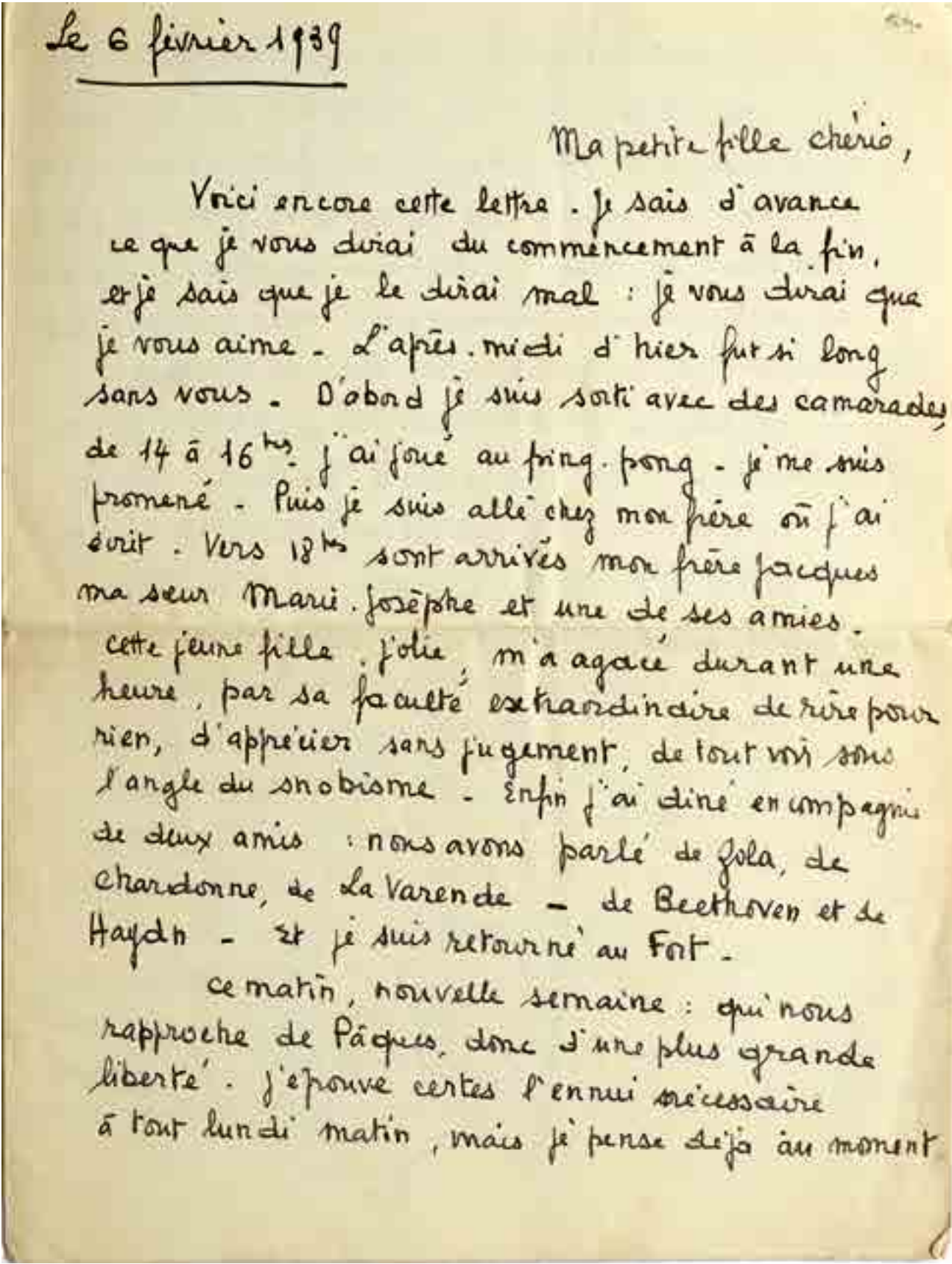
Recevrai-je demain tout ce que j’attends de vous ? Je l’espère, vous me direz que vous m’aimez. Rien ne vaut cela. Vous ne savez pas quel Bonheur me procurent les moindres marques de votre amour. Dites-moi aussi que vous vous ennuyez terriblement d’être loin de moi. Je ferai tout pour le croire. Je le croirai.

Si vous étiez là, ma toute petite fille très chérie, j’aurais grand plaisir à vous chiner. Et vous feriez la moue. Et je ne pourrais pas résister à l’envie de vous avouer que je vous aime plus que tout au monde.

Et puis dans cette lettre j’ajoute ce que je ne ferais pas évidemment : que je vous embrasse de toute ma tendresse.

François

300 - 500 €



95. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 7 février 1939

“C’EST VRAI QUE MON AMOUR EST
ÉGOÏSTE”

2 pp. 1/2 in-12 (201 x 152 mm), encre noire

Le mardi 7 février 1939

Mon Zou très aimé,

Ce matin vous m’avez apporté ce que j’attendais de vous : un reflet de votre présence. Une fois de plus vous avez été “causa laetitiae”. Ma bien-aimée, cette journée ne peut plus être tout à fait triste. Sous le soleil splendide, j’éprouve la chaude sensation de notre amour si sûr de lui. Et je pense à vous. Ah ! Que vous dire de plus vrai, de plus simple, de plus doux que “je vous aime”.

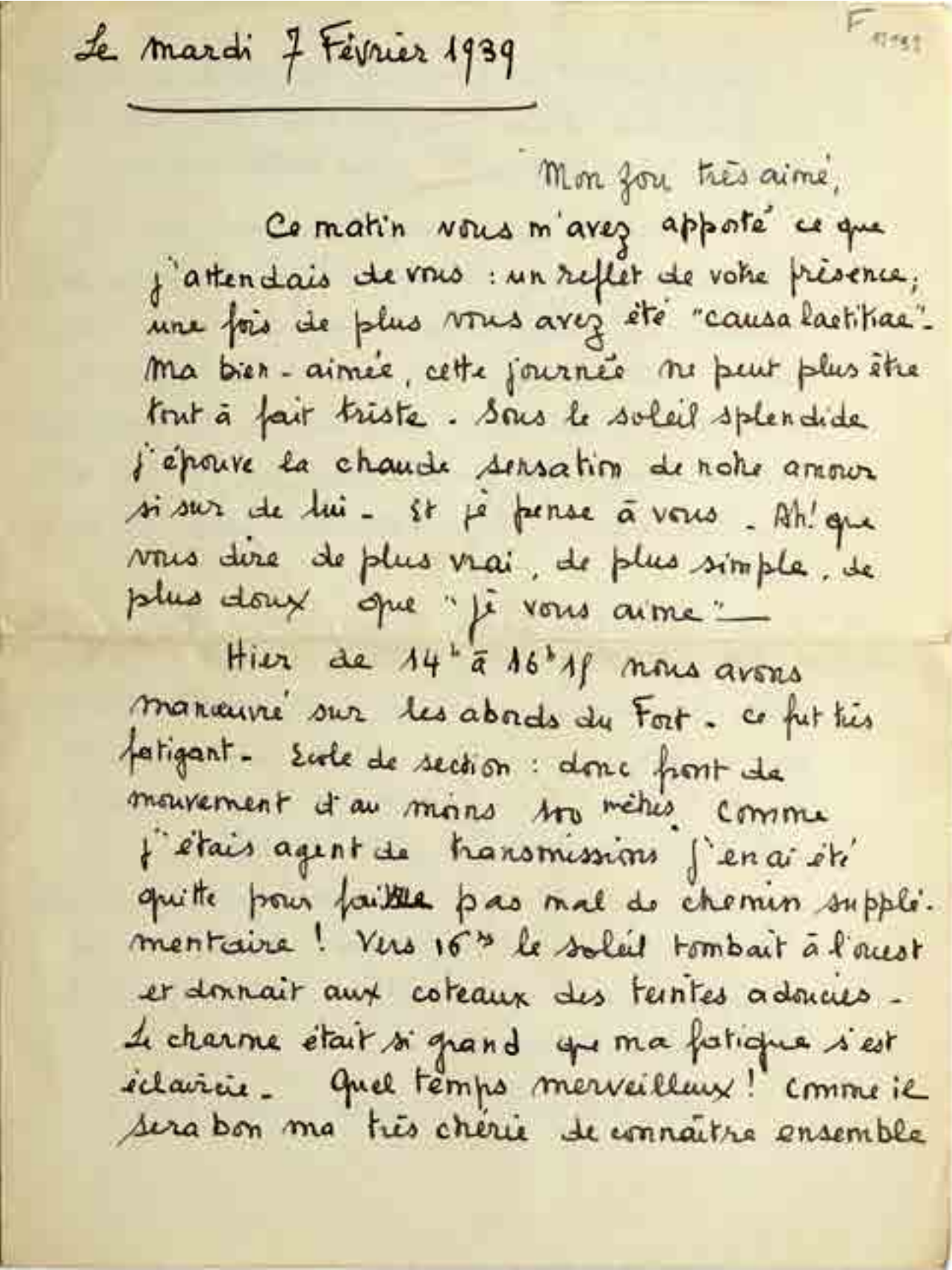
Hier de 14^h à 16^h15, nous avons manœuvré sur les abords du Fort. Ce fut très fatigant. École de section : donc front de mouvement d’au moins 100 mètres. Comme j’étais agent de transmission, j’en ai été quitte pour faire pas mal de chemin supplémentaire ! Vers 16^h le soleil tombait à l’ouest et donnait aux coteaux des teintes adoucies. Le charme était si grand que ma fatigue s’est éclaircie. Quel temps merveilleux ! Comme il sera bon ma très chérie de connaître ensemble chaque instant du jour. Je pense bien souvent aux journées d’été, aux journées de toutes les saisons dont la beauté sera notre décor.

Hier, me dites-vous, vous aviez un mauvais spleen. Pourquoi ? Je vous aime et je voudrais que mon amour emplisse toute votre vie. C’est vrai que mon amour est égoïste. Il voudrait à lui seul vous donner le Bonheur. Il se réserve cette part. Mais son égoïsme est à deux tranchants : votre bonheur sera toute ma vie.

Ma toute petite fille, je vais vous quitter au bout de ces quelques lignes. Tout à l’heure, même programme qu’hier : course étourdissante, sous ce fameux soleil. Encore, si l’on n’avait pas à traîner des équipements embarrassants et qui suppriment toute agilité et souplesse ! Enfin tant pis. J’en serai quitte pour penser à vous. Quitte fort agréable ! Mon amour. Et demain, pas de variété ; sauf à partir de 17^h, douce perspective. Ma très chérie, je vous adore. Bonne journée, et pensez à moi. Moi, je n’arrêterai pas de songer à ma petite pêche, puisque je l’aime.

François

300 - 500 €



96. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 9 et 10 février 1939

“DÉFAUT DE L’AMOUR : IL OBSCURCIT LE SENS DES NUANCES, IL EXIGE UNE CERTAINE BRUTALITÉ ; IL A TENDANCE À CONFONDRE NUANCE ET DOUTE”.

4 pp. in-12 (201 x 152 mm), encre noire

Le 9 février 1939

Ma bien-aimée,

Je n’ai pas tenu l’engagement de vous écrire pour le courrier de ce soir. Pardonnez-moi, j’ai disposé de peu de temps. Ce matin, je suis allé au Fort de Vanves ; là, **j’ai tiré au fusil mitrailleur** ; puis vers 13 heures, je suis retourné à Ivry. La marche ne m’a semblé pénible que dans les tout derniers kilomètres : j’avais les épaules sciées par les courroies du havresac. Ce soir, j’ai la tête un peu vide. Pour l’instant je vous écris de mon lit : entre l’appel et l’extinction. Dans cette position mon écriture et la propreté (cf. ci-dessus) de mon papier pourront laisser à désirer. *I am sorry.*

Vous dire que j’ai pensé à vous encore durant cette journée est inutile. Je deviens homme d’habitude et mes jours se construisent sur le même modèle : joie si je vous vois, peine en cas contraire, regret de notre dernière entrevue, espoir de la prochaine. En somme vous êtes, mon Zou, un personnage fort important. Car ce n’est pas rien que de pouvoir remplir l’existence d’un être.

Que fut votre journée à vous ? Racontez-moi cela dans votre lettre que j’attends. Dites-moi, surtout si c’est vrai, que vous avez pensé à moi. **Vous m’avez fait découvrir ceci : que je croyais mépriser les paroles et m’attacher uniquement aux pensées inexprimées et qu’en réalité les paroles me sont nécessaires pour m’empêcher de douter des pensées. Défaut de l’amour : il obscurcit le sens des nuances, il exige une certaine brutalité ; il a tendance à confondre nuance et doute.**

Ma toute petite fille, je pense que la transposition des élans intérieurs dans le plan extérieur est pauvre, si merveilleuse soit-elle. **Les paroles d’amour perdent en route un peu de l’infini qui se mêle aux pensées d’amour.** Comme tout ce qui matérialise un domaine pur. Et pourtant comme ces paroles sont ensorceleuses ! **Un être est lié malgré lui à son premier mot d’amour. Quelle puissance possèdent ces trois mots “je vous aime”.** C’est toute l’histoire du monde. Toute notre histoire.

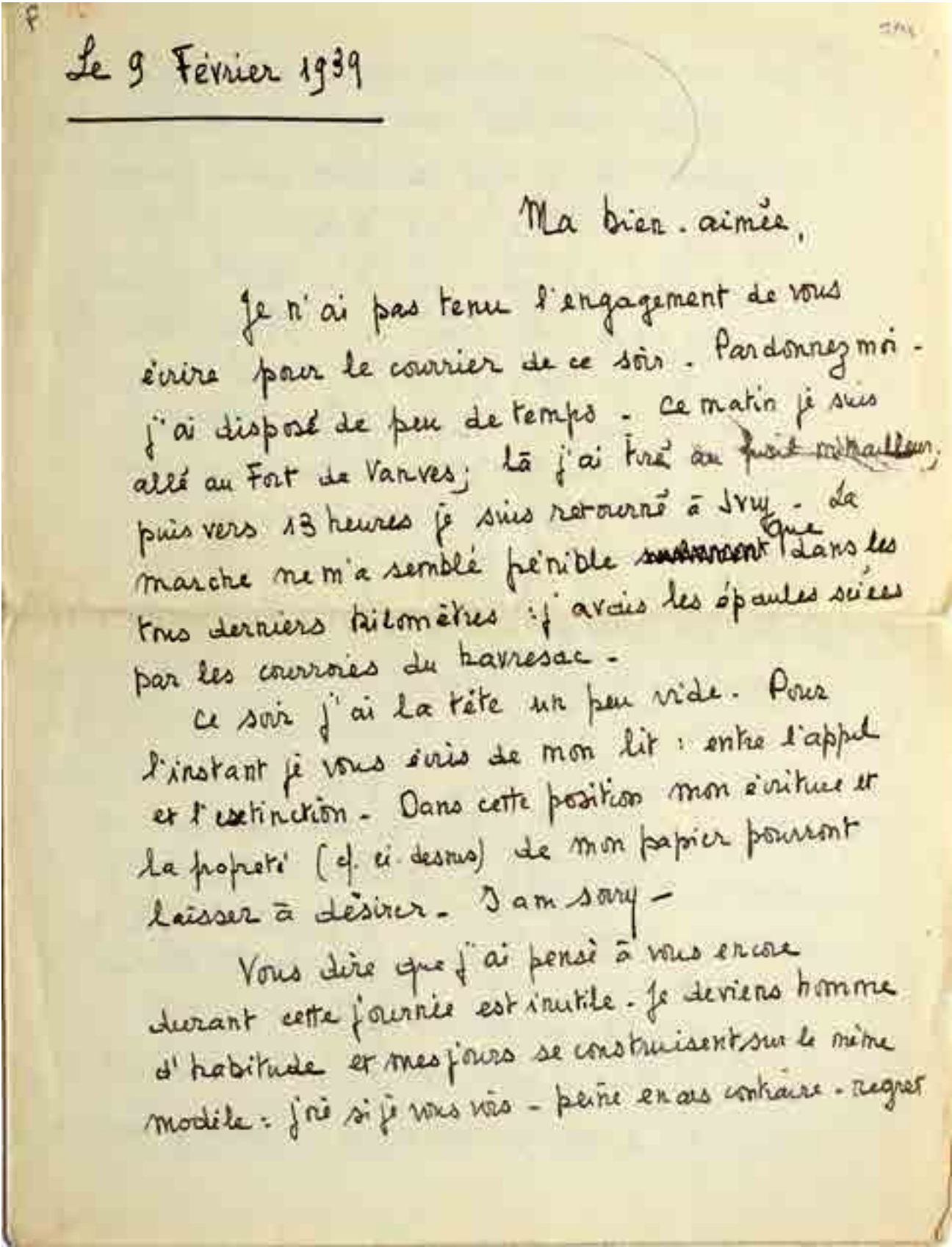
Le 10/2. Ma toute petite fille, ce matin j’ai reçu votre lettre. Si vous saviez le bonheur que me procurent vos lettres ! J’ai tant besoin de votre présence perpétuelle. Vous me parlez de votre fragilité, et de la force que je puis vous donner. Ma chérie, parce que je vous aime, il me semble que je peux tout. Jamais ma volonté ne s’est mieux sentie inébranlable. Et cette volonté est prête à tout pour vous garder. Cette influence que vous avez sur moi par le seul fait de votre amour a suffi pour me donner l’élan qui me manquait, l’élan qui ne peut s’attacher qu’à une raison essentielle

de vivre. Et puis, je sais que notre amour ne peut finir après tout ce qu’il nous a donné. N’est-ce pas qu’il serait lamentable de le voir se réduire à l’une de ses petites aventures dont on sourit plus tard et qui sont pratiques de tout le monde ? Et d’ailleurs ce ne serait pas possible : **il n’y a pas petite aventure là où peut naître la souffrance de toute une vie.** Fragiles, nous le sommes l’un sans l’autre. Mais nous nous aimons. Et jamais nous ne serons désormais l’un sans l’autre. Nos pensées sont unies, nos plus doux souvenirs sont ceux que nous avons connus ensemble. Ma Marie-Louise qui pourrait faire plier notre force, à nous, que lie la plus merveilleuse des promesses ? J’ai encore tant de choses à vous dire. Mais ce sera pour plus tard. Maintenant je vais vous quitter (pas vraiment). J’espère que demain m’apportera matin et soir ce que j’attends de lui.

Et je vous dis que je vous aime, ma pêche toute petite qui ne connaîtra jamais des saisons que la plus belle.

François

300 - 500 €



97. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 14 février 1939

“LE GRAND ÉCHEC DE L’AMOUR, POUR CERTAINES ÂMES, VIENT DE CE QU’IL CROIT AVOIR CONQUIS LE MONDE, OU PLUTÔT, LE MONDE DE DEUX ÊTRES, PAR LE FAIT MÊME DE SON EXISTENCE”.

FRANÇOIS MITTERRAND TIRE À LA MITRAILLEUSE ET, LE SOIR, LIT *LE TEMPS RETROUVÉ* DE MARCEL PROUST

4 pp. in-12 (201 x 152 mm), encre noire

Le 14 février 1939

Ma bien-aimée,

Voici le moment de ma journée où je prends goût à ce que je fais, le moment que j’aime vivre : parce qu’il se passe en votre compagnie. Qu’il soit bref importe peu : je prends une réserve de paix suffisante pour que les heures qui suivent en soient illuminées. Ma Marie-Louise chérie, ce matin, à la pensée que je ne vous verrai pas la durée d’un jour, d’une nuit et de trop d’heures d’affilée, j’ai ressenti un spleen que le soleil même n’a pu dissiper. Ma pêche, je me sens ici limité et toute limite m’étrangle. Comment acquérir cette patience (même rageuse) qui fait serrer les dents avec pourtant au coin des lèvres le sourire de ceux qui songent à la revanche ?

Demain matin : lever vers 4^h1/2, puis départ pour Montrouge (vers 5^h1/2) où **nous allons tirer à la mitrailleuse**. Pendant ce temps vous dormirez, mon Zou. Mais moi, je penserai à vous.

Ma “petite déesse allégorique”, cette lettre rapide doit vous apporter au moins ces trois mots “je vous aime”. Même quand je ne les écris pas, ils sont là qui se cachent entre les lignes. Se cachent ? Avec le désir que vous les deviniez.

J’ai hâte de reprendre avec vous les conversations ébauchées dimanche. Savez-vous que j’attribue une grande valeur aux paroles (à certaines : nombreuses) que nous avons dites. Elles marquaient la prise de possession par notre amour d’un domaine que nous avions peu fouillé et qui sera l’objet de toutes nos tentatives futures. Domaine intellectuel, théorique et nécessaire à l’accomplissement de tout acte. **Le grand échec de l’amour, pour certaines âmes, vient de ce qu’il croit avoir conquis le monde, ou plutôt, le monde de deux êtres, par le fait même de son existence.** Et il se repose.

Notre amour doit éviter cette faute. **Vous rendez-vous compte du profit que nous retirons de notre connaissance chaque jour approfondi de nous-mêmes ?** Le temps de nos fiançailles, si long, nous servira immensément : il nous empêchera de brûler les étapes. Nous créerons notre vie sans omettre une parcelle. Ma bien-aimée, nous avons peut-être *tout* pour nous. À nous de ne pas dissiper notre avoir. La parabole des talents ? Cela doit être le symbole de notre amour.

Mon amour, je vous laisse (pas vraiment). Je penserai à vous tout le temps. *Demain*, joie. Encore beaucoup à vous dire mais pour plus tard. Maintenant, mon Zou, je vous embrasse et je vous aime infiniment.

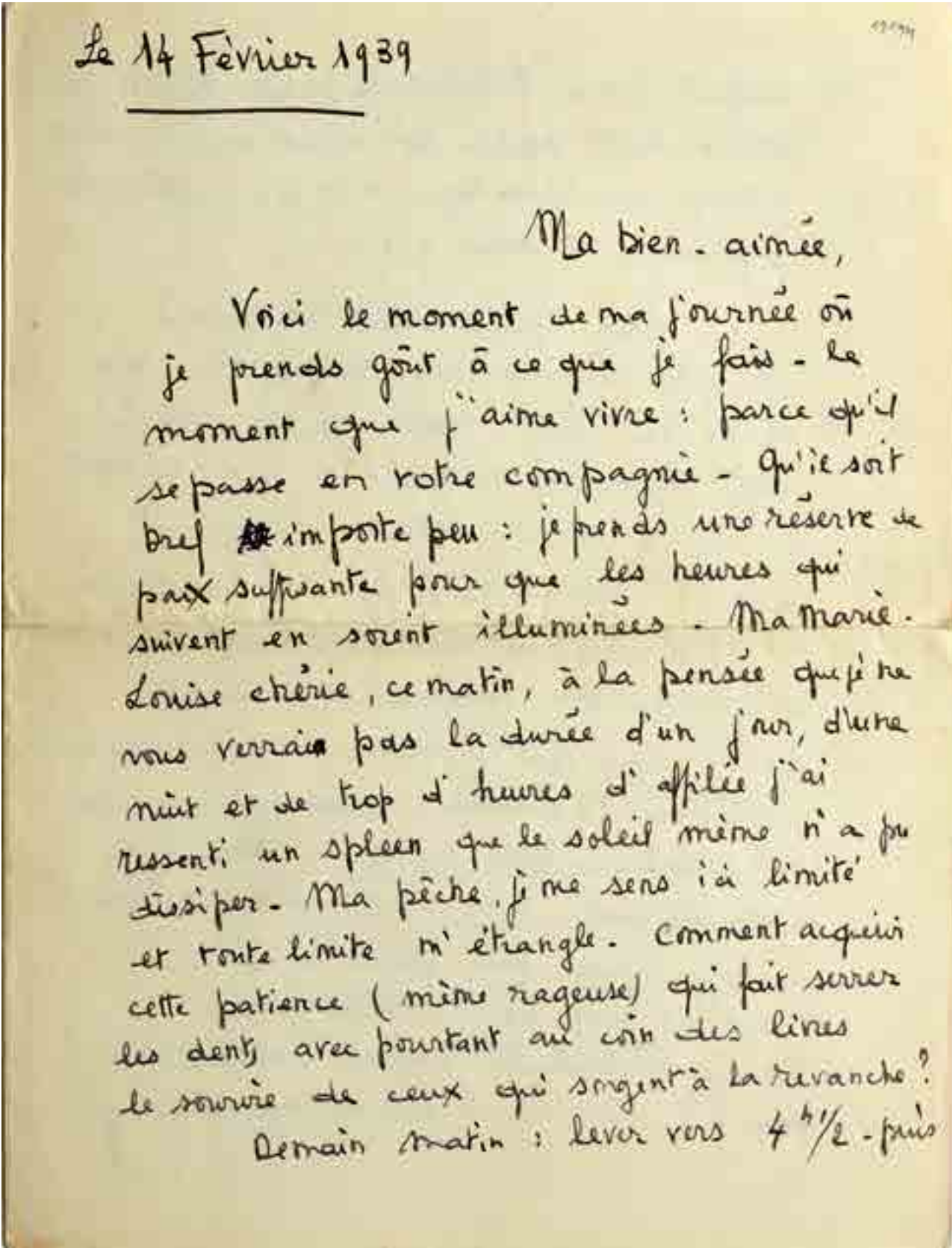
François

Je lis *Le Temps retrouvé* de Proust, *Un Régulier dans le siècle* de Benda, *Les Jours heureux* de Puget et *Sparkenbroke* [de Charles Morgan]. Vous en parlerai. Bonsoir, mon Zou tant chéri.

Fr.

Un Régulier dans le siècle de Julien Benda fut publié en 1938, *Les Jours heureux* de Claude-André Puget, en 1938 également. Quant à *Sparkenbroke* de Charles Morgan (1936), la première traduction française est de 1937.

500 - 800 €



98. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 16 février 1939

“J’AI ENCORE À FORGER MON COURAGE”

2 pp. in-8 (267 x 208 mm), encre noire

Le jeudi 16 février 1939

Ma toute petite fille, je voudrais que ma tendresse se fasse tellement douce (ce soir et chaque jour de notre vie) que jamais vous ne soyez triste. Je suis désespéré devant votre peine, votre ennui, votre fatigue. Je me sens si maladroit. Et comment ne trouverais-je pas mes mains malhabiles alors qu’il leur faut supporter mon bien si précieux, ma petite fille que j’aime.

Ma chérie, je ne puis exprimer comme je les ressens les sentiments qui vivent en moi. De vous voir si fatiguée m’a infiniment désolé. J’aurais voulu vous crier mon amour, et ne pas, quand même, le rendre importun. J’aurais voulu qu’une soudaine toute puissance s’emparât de moi et m’accordât le droit de vous guérir, de vous redonner l’aspect du bonheur.

Ma bien-aimée, comment vous trouvez-vous en cet instant ? Surtout ne passez pas une mauvaise nuit. Dormez bien, et demain plus rien ne paraîtra du méchant à-coup de ce soir. **J’aimerais mieux n’importe quelle souffrance pour moi plutôt que de vous savoir abattue par une maladie ou un malaise. Et toute ma vie je tenterai d’imposer ce choix.**

Pour samedi : j’ai toutes chances d’avoir quartier libre : dans ce cas je vous attendrai à *16^h* (jusqu’à 16^h30), à l’entrée du Bd Raspail (devant la pharmacie). Si par *extraordinaire* ce quartier libre était supprimé, ce serait alors pour 18^h-18^h15 en ce même endroit (pharmacie du haut du Bd Raspail).

Vous recevrez cette lettre demain matin, vendredi. Vous pourrez donc dans votre lettre de demain faire état de ces rendez-vous et les agréer ou m’en donner d’autres. De toutes façons, si pour une raison imprévue nous nous manquions dans l’après-midi, le rendez-vous de 18 heures tiendrait. Le temps qui suivra sera si long. Mais je ne veux pas encore trop y penser. **J’ai encore à forger mon courage.**

Mon Zou chéri, après tout, ces jours ne sont qu’un bref moment du temps qui nous est dévolu, du temps qui sera *notre* propriété. Remettez-vous sur pied, et retrouvez votre sourire (ce sourire aimé dès la première fois). Je pense à vous intensément. Vous êtes ma vie. Laissez-moi, mon Zou, vous tenir contre moi et vous dire que je vous aime. Cela ne peut pas vous fatiguer, n’est-ce pas ?

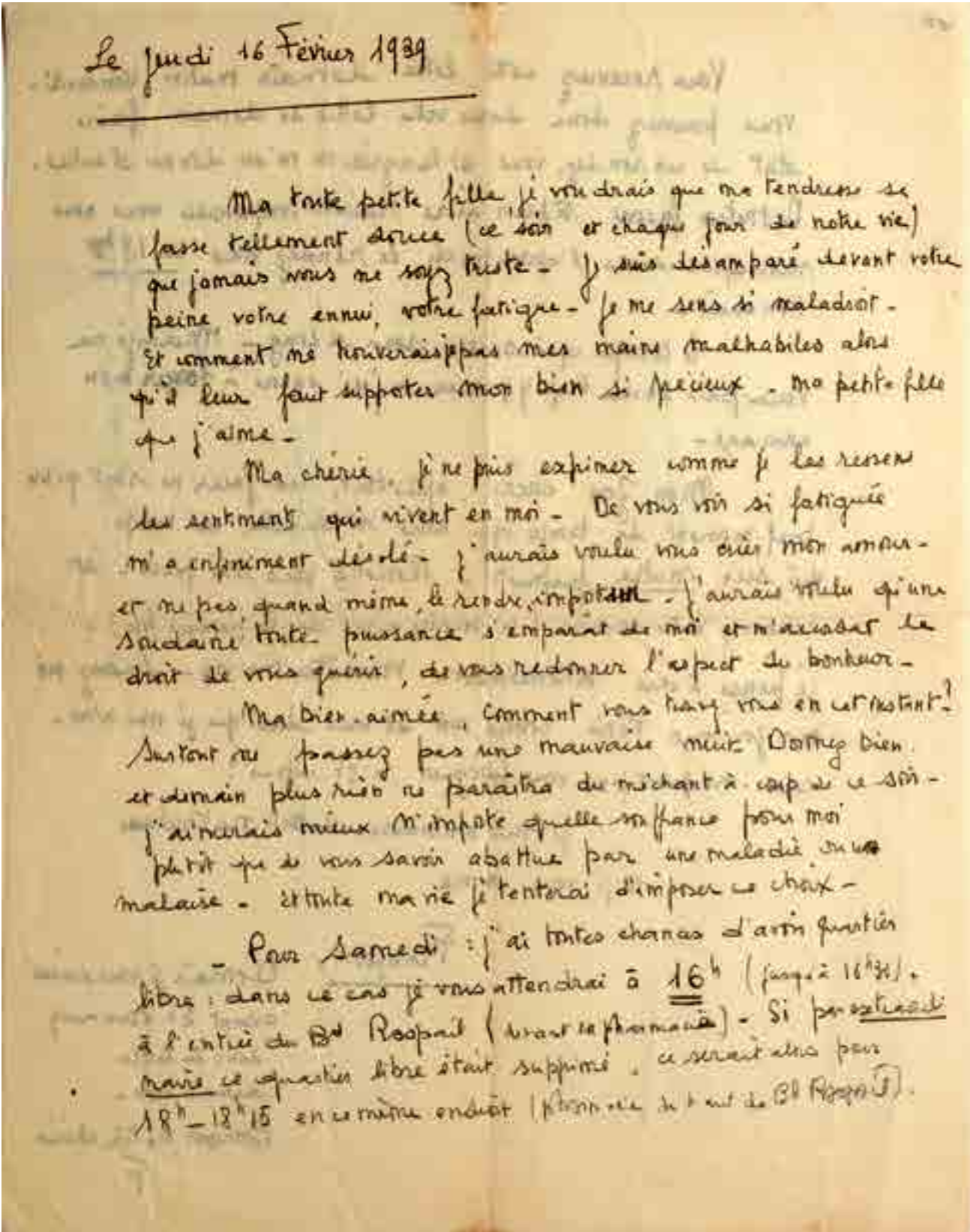
Je vous embrasse de toute ma tendresse et je vous aime.

François

Demain je vous écrirai avant 2^h. Vous aurez donc la lettre demain soir. Bonsoir ma très chérie.

F.

300 - 500 €



99. MITTERRAND, François

Lettre autographe trois fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 17 février 1939

“NOUS DESSINIONS L’AVENIR À NOTRE VOLONTÉ”

3 pp. 1/2 in-12 (201 x 152 mm), encre noire

Le vendredi 17 février 1939

Mon petit Zou bien-aimé, je suis inquiet de votre santé : vous aviez l’air si fatiguée hier soir. Si mon amour pouvait suffire à vous rendre l’équilibre, avec quelle joie je prendrais à mon compte toutes les maladies du monde. J’avoue que cette nuit j’ai peu dormi : et j’aurais voulu vous veiller chaque minute, et protéger, cette fois réellement, votre sommeil. Ma petite pêche chérie, vous souvenez-vous de ces longues (et elles semblaient si courtes) soirées d’octobre où nous nous préparions à subir une séparation d’au moins un mois, et où nous nous apprêtions à commencer cette période difficile dans laquelle nous sommes ? **Quelles heures merveilleuses nous avons passées. Et nous dessinions l’avenir à notre volonté.** Nous savions que la vie nous apporterait ses difficultés, ses ennuis ; et nous étions prêts à les supporter, tellement notre amour nous paraissait fort et sûr. Je vous disais que la période d’attente prenait fin ; que commençait notre vie à deux marquée désormais des peines et des joies qui viendraient nous frapper *ensemble*.

Aujourd’hui, tout cela revient en moi avec une intensité particulière. La perspective de ces quelques jours où vous serez véritablement loin de moi, la crainte de vous voir tomber malade, tout cela me serre le cœur. Mais je pense que vous voilà en plein ennui. Je pense aussi que je vous aime et que vous m’aimez. Alors **j’évoque ce temps déjà lointain de nos prévisions et j’éprouve un sentiment de certitude : notre peine, nous allons la vivre ensemble.**

Qu’est-ce qui nous sépare ? Qui pourrait se mettre en nous ? Loin de moi ou près de moi, vous êtes *en* moi. Vous demeurez ma fiancée. La vie ne peut pas être tout à fait désolée. Demain, ma toute petite fille, je compte bien vous voir. Comme convenu dans ma dernière lettre, je vous attendrai à D.F. (entrée du Bd Raspail) de 16^h à 16^h30, 16^h étant le rendez-vous de principe. Puis, si un empêchement quelconque survenait de l’un ou de l’autre côté je vous attendrais de nouveau de 18^h à 18^h15, également au haut du Bd Raspail. Il serait si bon de passer un long moment ensemble avant notre séparation, cette séparation que j’envisage avec tant de tristesse.

Et dimanche, serait-il impossible d’aller à la messe ensemble ? Vous me direz tout cela, ma Marie-Louise, j’ai hâte d’avoir votre lettre de demain matin, et puis de vous retrouver. Je vous adore, mon Zou chéri.

François

Pardonnez ce mot si bref, mais le rassemblement va sonner. D’ici peu je vous apporterai une ou deux “compositions”. Je serai heureux de votre jugement, que j’espère à la fois partial et impartial. À demain, ma très chérie.

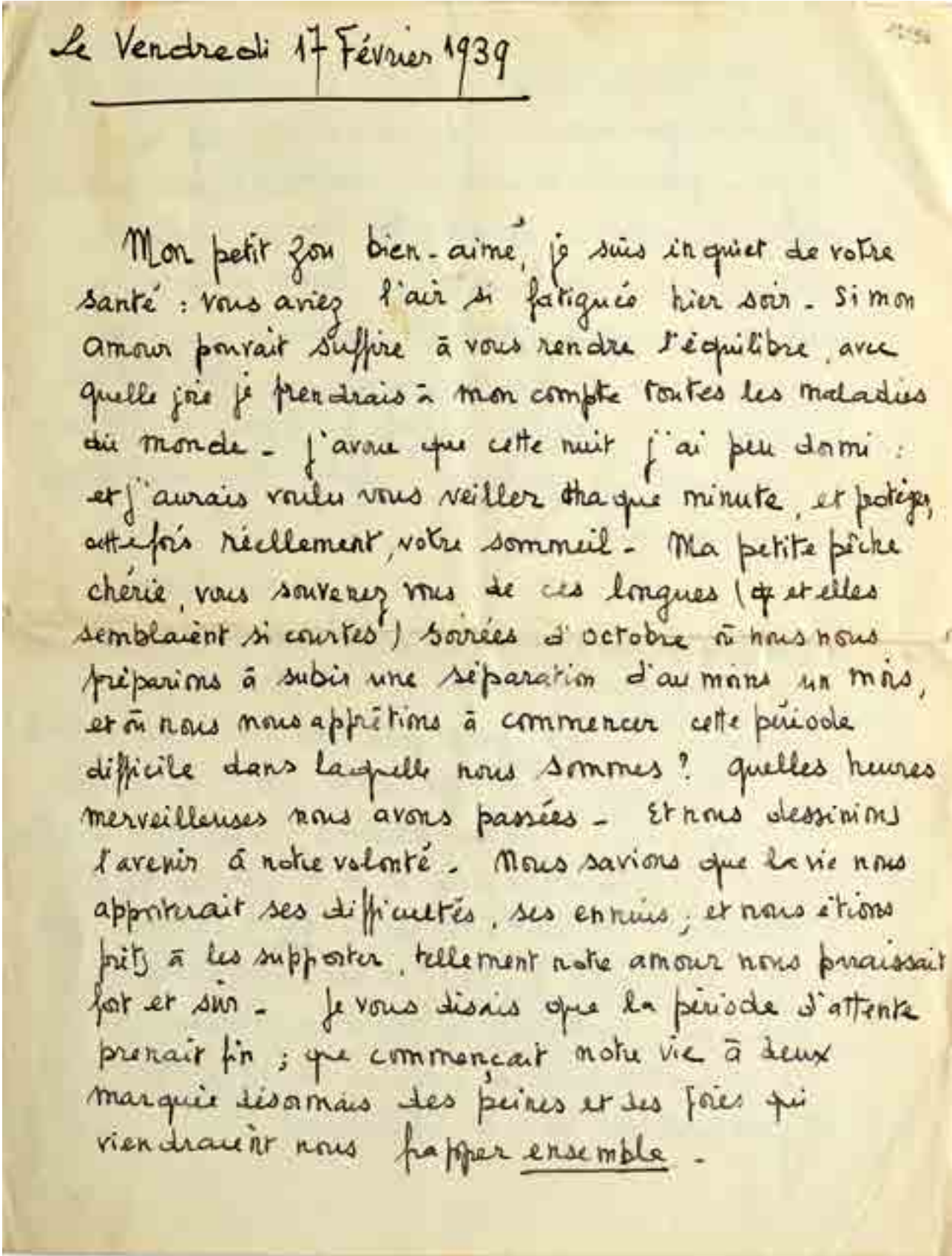
Fr.

P.S. Guérissez vite tout à fait, mon Zou, comme je pense à vous et comme je vous aime ! Trop ? Dites-moi : non.

Fr.

Les “compositions” évoquées par François Mitterrand, sont sans doute des poèmes ou essais de roman auxquels il s’adonnait.

300 - 500 €



100. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 18 février 1939

LE MOIS DE FÉVRIER : LA DISTANCE S’INSTALLE ENTRE LES AMOUREUX.

CATHERINE LANGEAIS EST PRISE DE CAFARD

2 pp. in-8 (269 x 209mm), encre brune

Le samedi 18 février 1939

Ma Béatrice bien-aimée, je ne sais pourquoi je vous appelle ainsi par ce nom du temps où je ne vous connaissais pas ou bien si peu. Mais, aujourd’hui, je retourne naturellement à ces jours précurseurs de notre vie. C’est peut-être que je souffre trop et que j’ai besoin de fuir hors de tout ce qui m’entoure pour retrouver un peu de paix. Cet après-midi, je n’attends que le moment où je vous rencontrerai. Sans doute pas à quatre heures, mais à six puisqu’un incident idiot me prive de sortie.

Écoute, ma bien-aimée, ce soir nous nous verrons mais seulement quelques minutes. Demain, je ne sais si tu pourras venir à la messe avec moi, et le reste de ta journée se passera loin de moi, et le reste jusqu’au dimanche qui suit nous vivrons séparés. Est-ce faiblesse ? Mais je suis brisé par cette perspective. Et puis te savoir fatiguée, moins soutenue par notre amour, plus seule, m’inquiète, me déchire. Ma toute petite fille, je suis heureux pour toi de ces vacances qui te procureront un repos nécessaire. Heureux, parce que je te voudrais toujours dans cet équilibre qui évite bien des peines. Mais je ne puis m’empêcher de ressentir terriblement ton absence que les circonstances prolongent ainsi.

Sans doute, tout cela n’est que passager. Tout cela ne devra être que l’occasion renouvelée d’affirmer la force et la douceur de notre amour. Nous souviendrons-nous de la peine de ce jour ? D’ici le moment où nous serons réunis pour toujours, d’ici le moment où tu deviendras ma femme, nous connaissons certainement d’autres périodes douloureuses. Et puis, **nous aurons à forger notre bonheur**, et le reste s’oubliera bien vite.

Mais pense, mon Zou chéri, que tout ce que j’éprouve, c’est à cause de toi. Et pense aussi que tu possèdes le seul remède. Dis-moi ce que tu aimes, dis-moi que ma peine est notre peine, dis-moi que tu demeures ma toute petite fille, que ma joie sera d’entourer toute ma vie, mais dont j’attends aussi comme une protection : celle de ta tendresse.

Mais je ne veux pas t’écrire une lettre triste. Je ne peux pas rester triste quand tu me regardes, quand tu me parles, quand tu m’écoutes, quand tu es là. Je veux que tu partes avec dans le cœur la certitude que je t’aime, plus encore, la certitude que notre amour éclaire tout suffisamment pour ne pas laisser une ombre entre nous. Il faut que chaque événement ne soit désormais que la forme tellement belle de notre tendresse.

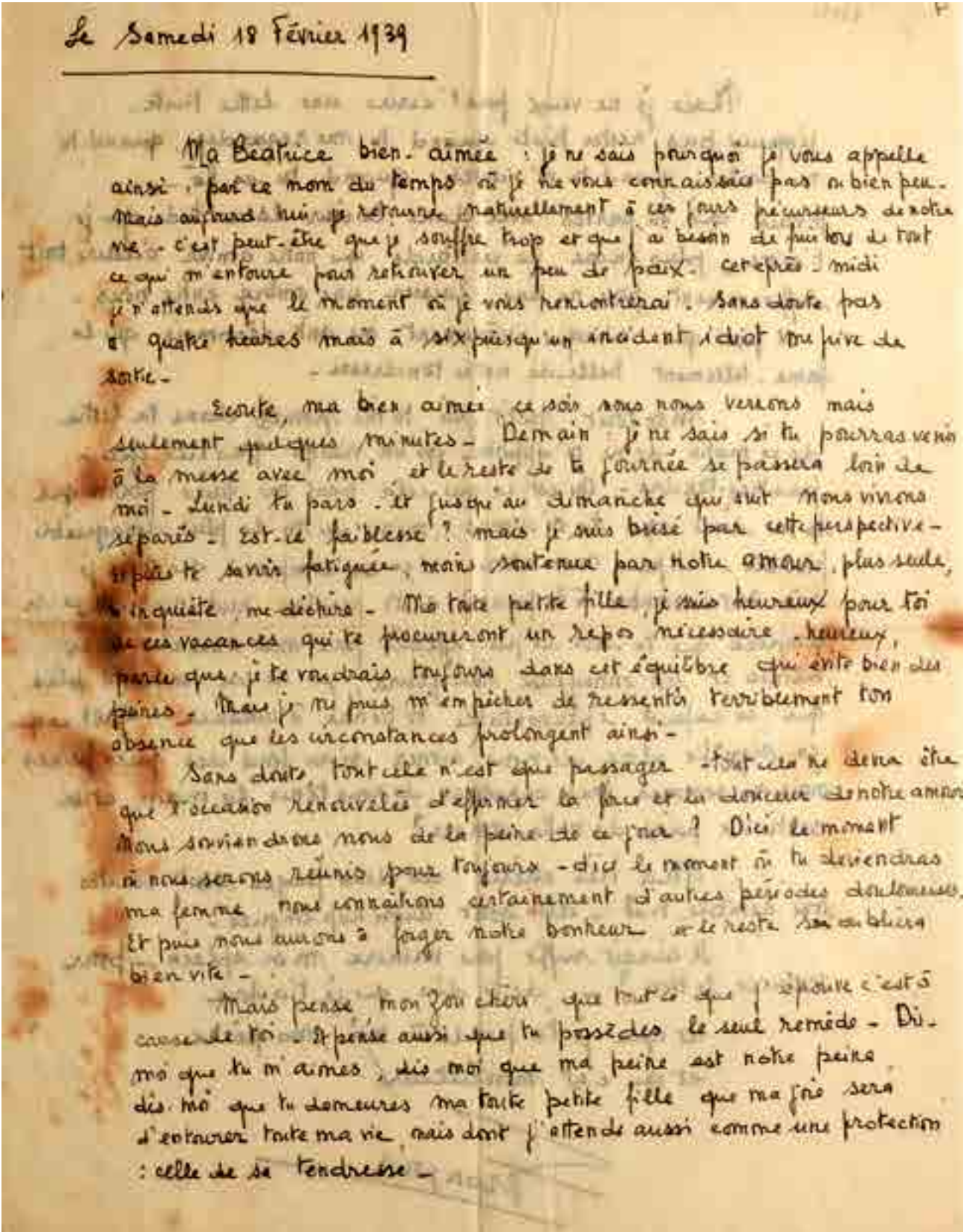
Mon tout petit Zou, tu me promets dans ta lettre de ce matin de ne m’apporter qu’un visage pas très gai, pas très tendre. Qu’est-ce que cela peut me faire pourvu que tu me dises que tu m’aimes, même du ton le plus désagréable possible. Et puis mon chou, si ça se comprend que moi, je sois tout assombri à la pensée de te perdre huit jours, si ça se comprend que tu sois un peu affectée par mon absence de ces mêmes et fort ennuy-eux huit jours, **ça ne se comprend plus que ce cafard épouvantable te tienne à outrance**. Qu’est ce que ça signifie alors de nous aimer si au fond des pires peines nous ne sommes pas capables de nous tenir la main et de sentir la paix de notre amour ?

Ma très chérie, ces deux pages sont courtes me semble-t-il. Elles sont aussi trop longues. **Il aurait suffit pour vaincre mon spleen, pour vaincre le tien de te dire que je t’adore** et que je te prends à moi, ma pêche et que c’est merveilleux.

François

Taches brunes sans atteinte au texte

300 - 500 €



101. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Paris, 19 février 1939

SUPERBE LETTRE SUR L'AMOUR ET LA DIVINITÉ : “PEUT-ÊTRE, AU FOND, L'AMOUR N'EST-IL QUE LA RECHERCHE DE CETTE IMAGE PERDUE DE DIEU QUE TOUT HOMME PORTE EN LUI”.

“VOUS SEULE POUVEZ COMBLER LE VIDE DE MON ÂME. J'AI DÉSAPPRIS D'ADORER D'AUTRES DIEUX. ET JE NE PUIS VIVRE SANS DIVINITÉ.”

SÉPARATION DES AMOUREUX : FRANÇOIS MITTERRAND PART AVEC SON RÉGIMENT POUR MAISONS-LAFFITTE, CATHERINE LANGEAIS POUR LYON

2 pp. in-8 (269 x 209mm), encre noire

Le dimanche 19 février 1939

Mon petit Zou, je tiens ma promesse à contre-cœur. J'aurais tant aimé vous voir cet après-midi, même avec une rampe de théâtre entre nous. Pour l'instant (il est 16h15), vous jouez. Beaucoup de gens vous voient, vous entendent et moi seul suis exclus de la fête. Pensez-vous à moi ? Vous n'en avez pas le temps.

Et pour moi, comme cette journée est vide. Je me suis retrouvé, un peu désemparé dans le flot de ma vie d'avant-vous. Après-midi de dimanche où l'on court après les spectacles en compagnie bruyante, danse, champagne, jeunes filles. J'ai préféré, du moins pour la première partie de cette journée, le silence. Tout à l'heure, ma solitude a été rompue par la visite d'un camarade avec lequel j'ai parlé longuement : analyse d'écriture (la vôtre en particulier), tentatives de psychologie. **Puis de là nous avons essayé de définir l'essence supérieure de l'homme. Par le goût du Beau ? Et la beauté n'est-elle qu'un visage absolu ?** Et l'absolu réside dans cette paix suprême. Cette paix, fruit d'angoisses et de déchirements, qui ne se découvre qu'en Dieu ?

Et maintenant, je tente de vous retrouver ma bien-aimée. Que pensez-vous de notre soirée d'hier ? J'étais à la fois si heureux de vous avoir près de moi, si peiné de vous sentir fatiguée, si angoissé d'avoir à vous quitter pour un temps plus long que de coutume. **Je suis véritablement meurtri par votre absence. Ô ! Ma petite fille chérie, aidez-moi à la tromper. Apportez-moi le témoignage de votre amour. Ne me laissez pas sans vous. Que deviendrais-je sans la Grâce, ma grâce ?**

Ma Marie-Louise, vous seule pouvez combler le vide de mon âme. J'ai désappris d'adorer d'autres dieux. Et je ne puis vivre sans divinité. Peut-être, au fond, l'amour n'est-il que la recherche de cette image perdue de Dieu que tout homme porte en lui, le goût du merveilleux. Et comment supporter le ciel gris d'un jour que le merveilleux ne visite pas ?

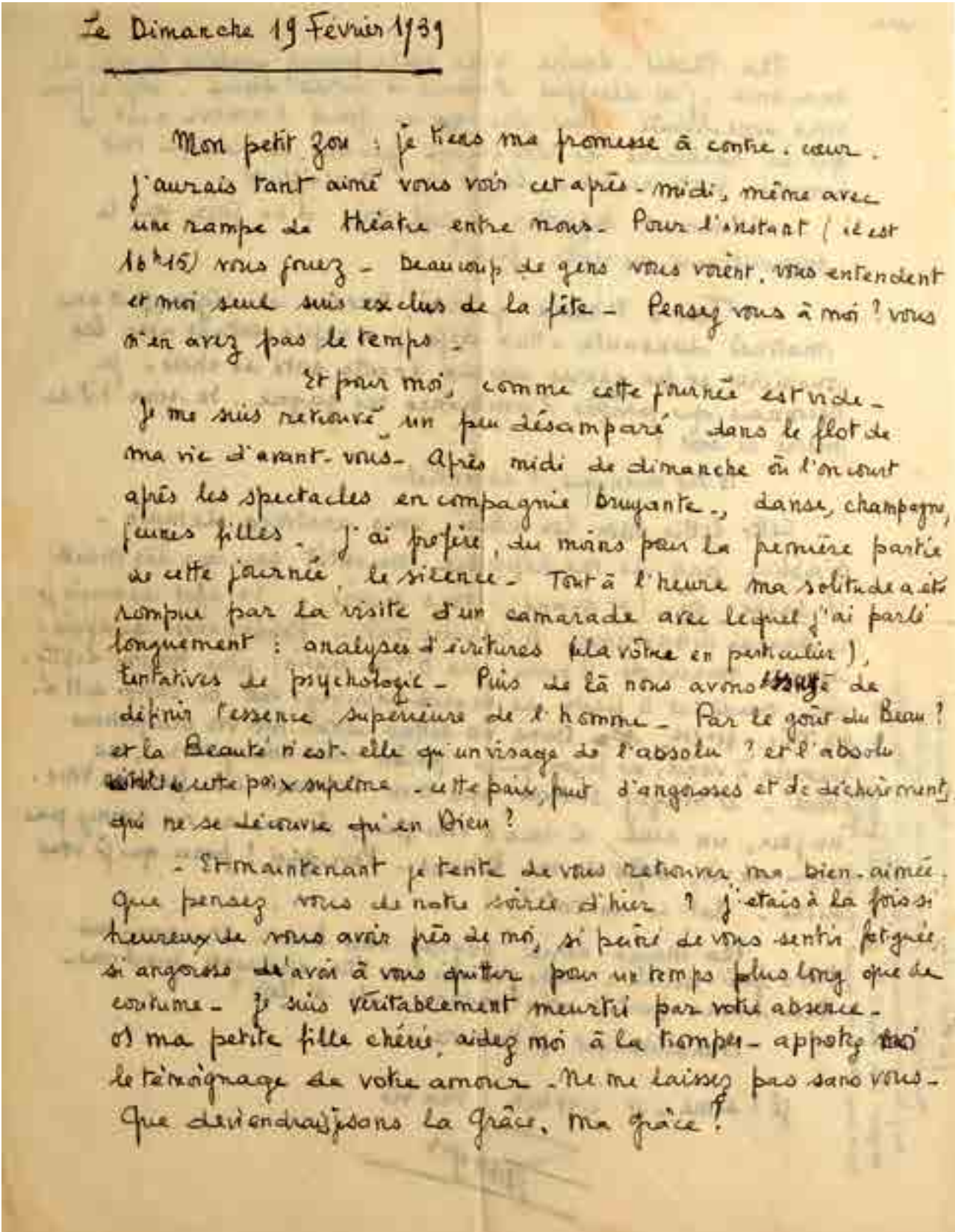
Tout à l'heure, j'irai avenue de Ségur à une matinée dansante. Hier déjà, j'ai repris contact avec les manières et les genres curieux de cette sorte de chose. Je reconnais que parfois l'ambiance me gagne. En sera-t-il de même ce soir ? Il manque l'essentiel. Cette lettre, mon Zou chéri, vous arrivera demain. N'oubliez pas de me répondre aussitôt pour que dès mardi je sache où (et quand) vous écrire. En effet, demain je ne saurai où vous adresser le moindre mot. Pensez aussi qu'après-demain, mercredi, (je pars vers 5h du matin) pour Maisons-Laffitte. Donc mardi (et à partir de mardi), écrivez-moi au camp de M-L 23 RIC, 11ème Cie. Dans vos lettres, dites-moi vos occupations passées, à venir, de façon que je puisse vous imaginer, ma chérie. Et songez surtout que mon bonheur est fait pour vous. Un jour, un seul où vous n'êtes pas, où vous ne me donnez pas signe de vie, suffit à me torturer. Pourquoi ? Parce que je vous aime. Est-ce un tort ? Ma Marie-Louise, soignez-vous bien et revenez-moi tout à fait solide. Cette journée va être épuisante pour vous. Mon amour peut-il vous soutenir de si loin ?

Je t'aime et c'est toute ma vie.

François

J'ai écrit à Claudie : au cas où je pourrais la voir mardi après-midi, je serais heureux de lui montrer que je lui suis reconnaissant de nous avoir été utile parfois. Peut-être serait-il bon de vous faire parvenir par elle une ou deux lettres de moi durant votre séjour à Lyon ?

500 - 800 €



102. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Maisons-Laffitte], 22 février 1939

L'UNE DES PLUS BELLES LETTRES : PREMIER ORAGE ET PREMIÈRE RUPTURE DRAMATIQUE.

“JE N’AI PU VOUS CRIER QUE MA SOUFFRANCE”.

CATHERINE LANGEAIS REPROCHE À FRANÇOIS MITTERRAND DE L’IDÉALISER

4 pp. in-8 (267 x 208 mm), encre noire

Le 22 février 1939

Il faut que vous lisiez cette lettre, ma bien-aimée. Les mots que j’emploie-rai exprimeront peu de chose. Ils contiendront toute mon âme.

Hier soir, je vous ai vue, et **nous étions l’un et l’autre tellement boule-versés que nous nous sommes plus blessés que guéris**. Par ma faute : je voulais vous parler simplement, avec cette même confiance, ce même abandon que nous avons connus le long de nos merveilleuses prome-nades. Et puis une angoisse si foudroyante s’est emparée de moi de vous voir disparaître, comme cela, sans un geste, sans une parole, que je n’ai pu que vous crier ma souffrance. Je vous demande pardon, ma si petite fille, de vous avoir torturée ainsi. Mais j’ai, moi aussi, tellement souffert.

Ce soir, je veux que ces lignes soient notre gage de sérénité, de paix. Son-gez, mon Zou tant aimé, à tous les instants qui nous ont unis, au Bonheur qui nous a été accordé, l’un par l’autre. Nous deux, seuls. Il m’est impos-sible de vous parler autrement que ma main dans votre main. Quelle que soit notre situation d’aujourd’hui, il n’en reste pas moins que notre ten-dresse ne peut disparaître, “qu’au fond de notre cœur” nous ne pouvons être complètement séparés, que nous avons été rapprochés par les mêmes joies, et maintenant la même souffrance. Ma Marie-Louise. Ô ! Comme je voudrais qu’un instant vous soyez celle de tant de jours où votre présence suffisait à garantir notre bonheur. Écoutez-moi, je suis satisfait d’avoir à vous écrire de telles choses. Si proche de nous est l’allégresse de nos lettres ! Écoutez-moi ma petite fille, mon petit Zou dont je n’ai pas encore perdu le parfum, ma pêche dont je ne peux perdre le goût. Je ne veux pas vous dire des choses tristes. Je veux que vous puissiez encore vous appuyer sur moi : il faisait si bon ainsi résoudre toutes les questions.

Si je m’inquiétais de notre amour jeudi et samedi derniers, j’étais loin d’imaginer la crise qu’il traversait. Je vous voyais très lasse, mais encore très proche. Et puis le dimanche précédent avait été si doux. Vous m’avez dit au moment de vous quitter, et avant que je vous fasse la demande rituelle, “nous avons passé une heureuse journée”. Je pensais que vous étiez réellement heureuse. Le lendemain, nous avons vécu une bonne soirée, rapide, comme chaque fois qu’il s’agissait de notre amour. Ces heurts qui vous ont si peinée, je les considérais comme sans gravité :

petites oppositions, plus d’amour-propre que de sentiment profond. J’au-rais dû songer à leur résonance en vous, ma bien-aimée, j’aurais dû mieux vous deviner. Mais vous saviez bien, Marie-Louise, que **ce manque de douceur ne cachait qu’une immense tendresse**. Et si la dure expérience que je vis me guérit de mes fautes d’appréciation, il [*sic*] ne me guérit pas de ma tendresse.

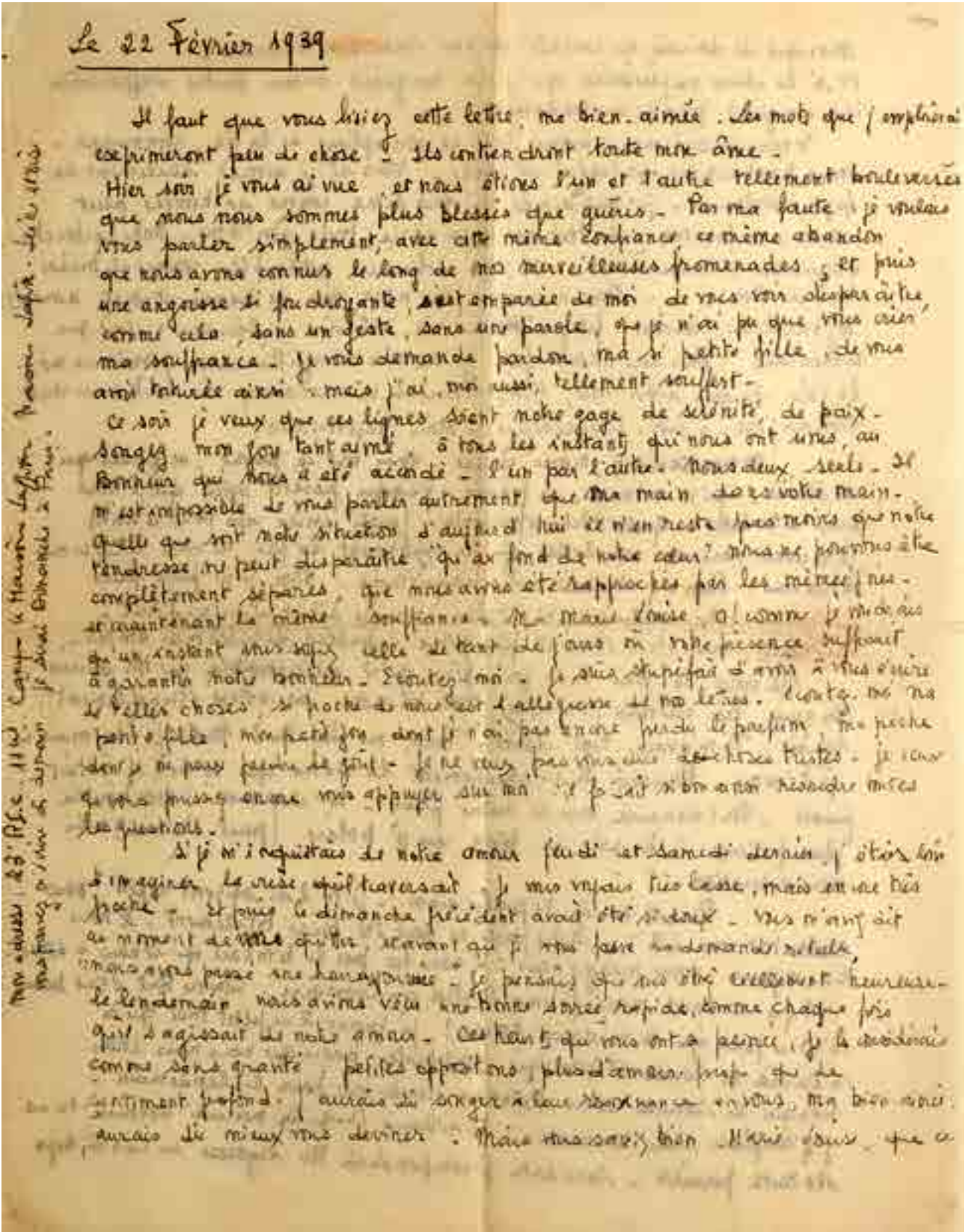
Et nous avions, nous avons tant de conceptions de la vie, communes, **nous recherchions un idéal si proche. Vous ai-je aimée seulement de façon idéale ?** Non. Je vous ai aimée, je vous aime comme un homme peut aimer une femme : de tout son corps et de toute son âme. Notre recherche d’équilibre n’excluait rien. Ô ! Ma délicieuse petite fille, com-ment briser tant de liens ! Nous n’avons pour nous que de rares et courts moments. Et j’arrivais souvent fatigué par ma vie militaire. Mais ceci n’était que momentané : pas une seule fois je ne vous ai quittée sans pos-séder en moi la joie de vous avoir vue, l’impatience de vous retrouver, la certitude de vous avoir un jour, à moi, complètement à moi, pour toujours.

Et maintenant, Marie-Louise, **après tout ce passé, ce passé qui m’étreint, qui m’entoure, ce passé presque présent, voici que je vous écris cette lettre. Quelle tâche épuisante**. Jeudi encore, après tant d’autres, je recevais une de ces lettres qui m’apportaient la force de vivre une journée sans vous. Rien n’y décelait votre inquiétude. Moi, je ne puis faire la liaison entre notre intimité d’hier et notre débat d’aujourd’hui, nos heurts, mais ils n’étaient pas même capables de rider mon amour.

Ne crois-tu pas, mon Zou chéri, qu’il est impossible que ton sourire, tes yeux, tes cheveux, ton visage, tout toi-même, me soient éternellement refusés. Tu m’avais tant donné. Trop, me dis-tu ? Mais je t’aimais. Je t’aime. Pour moi ? tu es exactement la même que si rien ne s’était passé. Tout demeure sur le même plan. Tu demeures “mon bien le plus pré-cieux”. Tu sais, ce bien que je portais (peut-être mal) mais avec adoration.

Permetts-moi de te parler ainsi. **Je te l’ai souvent répété “nous devons tout nous dire”**. Notre pacte ne peut être brisé totalement. Il nous liera toujours, même malgré nous : il nous lie par le bonheur qu’il nous a donné. Il y a un mois nous fêtions *notre* anniversaire. Comme tout était beau. N’est-ce pas que tu m’aimais encore ? Je pense à ce petit mot que tu m’écrivais du local S' Dominique, tout triste parce que nous nous étions manqués le samedi et me fixant un rendez-vous pour le lendemain. J’y respirais notre tendresse. D’ailleurs, jusqu’à mercredi dernier, tu as été toute pareille. Sans doute, je comprendrais ton angoisse au cas où déjà tu aurais voulu m’avouer ta tristesse, mais retenue par la crainte de trop me briser, peut-être de trop te briser. En a-t-il été ainsi ? Dès ce moment-là ? Ah ! que s’est-il passé mercredi et jeudi, quel drame t’a secouée à ce point que tu aies été obligée de reposer ta tête sur mon épaule après m’avoir refusé ton visage. J’aurais voulu à ce moment (première révé-lation) t’entourer avec tant d’amour, te garder, te défendre. **Tu ne peux pas me taire ce moment où ta décision a été prise. Je suis tellement torturé. Je sens tellement ma responsabilité. Je n’avais pas le droit de te donner une parcelle de douleur**.

Tu m’as dit de t’écrire une lettre en réponse de la tienne. Tu me demandes de ne pas te mépriser, de ne pas t’ignorer. **Ma bien-aimée ce que je t’écris là dépasse toute expression. Devant Dieu, devant tout ce qui nous appartient, devant nos rêves, nos promesses, devant notre joie quotidienne, nos lettres, nos rencontres, nos promenades, nos baisers,**



nos conversations, nos silences, notre amour, tu entends, devant notre amour, je te jure que je t’aime plus que tout au monde. La pensée que ton bonheur était entre mes mains et que je l’ai dilapidé me dévaste. Je suis responsable de tout. De tout. Ton bonheur, je te l’avais promis, et c’est vrai qu’il était mon *seul* but. Et je ne te l’ai pas offert, puisque maintenant nous sommes lourds de notre souffrance. Te mépriser ! Mon bien précieux, ma Béatrice, ma Beata Beatrix. Toi que j’ai “dépouillée”, toi que j’aime.

Je te vois si près de moi le long du chemin qui nous menait aux Tuileries, ou dans la neige le jour de mon départ pour Jarnac lors de ma permission de Noël, ou le long de notre route féérique du jour où nous nous sommes retrouvés après notre grande séparation.

Et pourquoi cette épreuve que nous vivons ne serait-elle pas un ennui, comme nous le décidions de tout ce qui nous adviendrait, la veille de mon entrée dans l’armée. Un jeudi splendide où je débordais de tant de ferveur. Il ne s’agit pas d’oublier ou de pardonner. **Il s’agit de vivre notre vie, notre amour, de continuer notre vie toute pareille, avec ma force renouvelée par la vue plus juste de tes peines, avec ta tendresse renouvelée par la vue de tout ce que je veux t’apporter de Bonheur.**

L’Amour n’est pas nécessairement une voie toute facile. Quelle tristesse si nous confondions un premier obstacle grave rencontré avec une cassure.

Ma Marie-Louise bien-aimée, à l’heure où je reprends cette lettre, vous dormez sans doute. Ai-je encore le droit de rêver que je vous protège. Je l’ai fait tant de fois. Plus d’une année. Ô ! Ma bien-aimée, je veux encore vous veiller avec adoration. À voix très basse : (vous devez être si lasse, mon Zou) je vous dis que je vous aime, que je vous aimerai au-delà de tout. Et si vous, vous ne vous sentez plus la force de m’aimer pour toute la vie, je ne veux pas, et ma tendresse se fait si tremblante et si sûre d’elle, **je ne veux pas que nous tombions tous les deux de très haut**, je ne veux pas que nous nous fassions mal. Vous m’avez donné la merveille de votre amour, vous m’avez donné cette petite fille que vous étiez, que vous êtes. Cela existe. Notre amour existe. Nous ne pouvons pas trahir nos soirées pleines de bonheur à éclater, nous ne le pouvons pas parce que moi je n’ai pas compris tout ce que vous désiriez. **Si tout devait être fini entre nous, ma pêche – et je ne puis le concevoir – il ne faudrait pas tromper nos rêves.** Je vous le demande de toute mon âme, il faudrait que notre amour éclaire notre vie et la fasse aussi belle que nous l’avions promis. Ma merveilleuse, quoi qu’il arrive, vous serez toujours tout pour moi. Je ferai tout pour vous éviter la moindre souffrance, je n’ai jamais voulu que votre bonheur.

C’est pour cela que je vous demande de m’écrire une lettre dans laquelle vous expliquerez avec la tendresse que j’attends de vous, “cette tendresse du fond de nos cœurs”, ce qui s’est passé en vous. Ayez une confiance absolue en moi. N’est-ce pas que vous croyez en moi, ma bien-aimée. Je suis capable d’être si fort, surtout après ma terrible inquiétude de ces jours. Et dites-moi aussi que je ne vous suis pas un étranger, nous avons confondu les merveilleux instants de notre vie commune et qu’il reste que vous êtes ma petite fille, ma toute petite fille.

Ne craignez pas d’ajouter à nos souffrances. Tout peut passer. Mon amour est tellement intact. Pourquoi ne serions-nous pas toujours à la recherche du même but, une expérience cruelle peut être utile, au lieu de tuer.

Et je vous adjure d’accepter de me voir. Je vous promets, sur tout ce que nous aimons, que je serai avec vous tel que vous le voudrez, que je ne dirai pas une parole qui puisse vous faire pleurer, même au fond de vous. Mais il est nécessaire que nous nous revoyions. Nous nous le devons. Jamais notre lutte de mardi ne se renouvellera. Vous n’avez pas le droit de douter de moi. Nous parlerons sans détours, avec cette Paix que j’ai tant désirée pour nous. Je compte sur vous, ma bien-aimée, et comptez sur moi en songeant que je vous aime infiniment.

Si dans cette lettre, je vous ai nommée avec des mots de tendresse, les mêmes que toujours, c’est que pour moi tout continue.

Je vous l’ai dit, je ferai ce que vous voudrez. **Mais cette prière que je n’ai pas trouvée mardi ne pourra être refusée : nous nous sommes trop aimés, je vous aime trop pour que nous ne nous quittions pas** (si nous le devons) autrement qu’avec notre paix, notre loyauté. Nous pouvons nous regarder en face, et nous donner la *main*. Et moi, avant de terminer cette lettre, que j’écris dans ma pauvreté, je vous dis le remerciement de tout mon être pour tout ce que vous m’avez donné. **Je veux ajouter : pour tout ce qui nous appartiendra encore car je vous aime.**

Au revoir, mon Zou que j’adore.

François

3.000 - 5.000 €

Mardi 12 décembre tu couchais dans une immense tendresse...
Et la seule expérience que j'aie eue jusqu'à présent d'affection
il me semblait que ce n'était pas moi.
Et nous avons, nous avons fait de conception de la vie, communes -
nous recherchons un idéal si poétique - Mais si j'aime seulement la
façon idéale moi - je vous aime, je vous aime comme un homme peut
aimer une femme - de tout son corps et de toute son âme - Notre recherche
d'équilibre émotionnel - et ma délicieuse petite fille, comme un brin
tant de biens - Mais nous avons pour nous que de l'avenir et d'être, même
et j'aimerais souvent l'unique personne que j'ai connue - Mais ce n'est pas
momentané - Pour une seule fois j'ai voulu te quitter sans prendre le soin
de te le dire, de te le dire moi, l'impensable de me laisser aller, de te laisser aller
sans te le dire - j'ai été - complètement à moi - pour toi.
Et maintenant, Marie Louise, après tout ce passé, ce passé qui
m'était, qui m'est, ce passé presque présent, voilà que je vous
écris cette lettre - quelle tâche épouvantable - J'ai eu en moi tant d'autres
je recevrais une de ces lettres qui m'appartiennent la fois à vous et à moi -
sans vous - Rien n'y disait votre inquiétude - Mon, je ne puis faire
de l'idéal entre moi-même et vous et notre débat d'aujourd'hui -
nos hauts, mais ils n'étaient pas même capables de me donner mon amour -
Me vois-tu pas moi, en ce qui est impossible que tu sois
tes yeux, tes cheveux, ton visage, tout ton être m'ont offert d'un seul
refusé - Tu m'aurais tout donné - Trop, n'est-ce pas ? Mais je t'ai aimé -
je t'aime - Pour moi tu es exactement la même que si rien n'était
passé - Tu es demeurée sur le même plan - tu es toujours "mon bien le
plus précieux" - tu sais, ce bien que j'ai pu (peut-être mal) mais
avec adoration -
Permetts-moi de te parler ainsi - j'ai été souvent repêché "mon
démontre mon bien" - Notre pacte ne peut être brisé totalement - Il nous
liera toujours, même malgré nous - Je n'ai pu le briser que d'un seul côté -
Il y a un mois nous fêtons Notre anniversaire - Comme tout est beau
n'est-ce pas que tu m'as aimé encore ? Je pense à ce petit mot que tu
m'as écrit le 12 décembre - tout juste parce que nous nous étions
mariés le samedi et que j'avais un rendez-vous pour le lendemain -
Mardi 12 décembre et me voilà en retard - D'ailleurs jusqu'à mercredi dernier tu es
j'y respirais notre tendresse - D'ailleurs jusqu'à mercredi dernier tu es
été toute pareille - Sans doute j'interprétais ton langage un peu déjà

103. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
Paris, 26 février 1939

PROLONGATION DU DRAME : “JE VOUS
AIME ET TOUT EST DÉCHIRÉ EN MOI”.

FRANÇOIS MITTERRAND IMPLORE
CATHERINE LANGEAIS DE NE PAS LE
QUITTER

2 pp. in-8 (210 x 134 mm), encre brune

Le 26 février 1939

Ma Marie-Louise,

Je suis à Paris, atrocement angoissé. Pendant ces jours vécus loin de vous, si loin de vous, **j’ai souffert plus qu’il m’est possible de dire**. J’expie sans doute ma faute de ne pas vous avoir donné le Bonheur *que je désirais tant* vous offrir. **Je vous aime et tout est déchiré en moi**. Et pourtant, je crois que tout est encore possible. Je veux que [vous] soyez tellement heureuse. Ma pauvre petite fille, pensez un instant aux moments merveilleux que nous avons vécus ensemble. Et ne me refusez pas une entrevue. Ne me croyez pas la force de nous éviter toute souffrance. Je vous jure que je suis suffisamment maître de moi pour vous parler doucement. Tant de choses sont entre nous. Vous ne pouvez pas me refuser cela.

Il ne s’agit ni d’explications à faire, ni de reproches. Ô ! Ma bien-aimée, je ne veux que vous voir et partir ce soir avec ma solitude moins effrayante. Car je ne puis vivre ainsi sans vous avoir parlé, sans emporter avec moi au moins la paix. Cette paix qui me fuit parce que je voudrais savoir que nous ne sommes pas l’un contre l’autre.

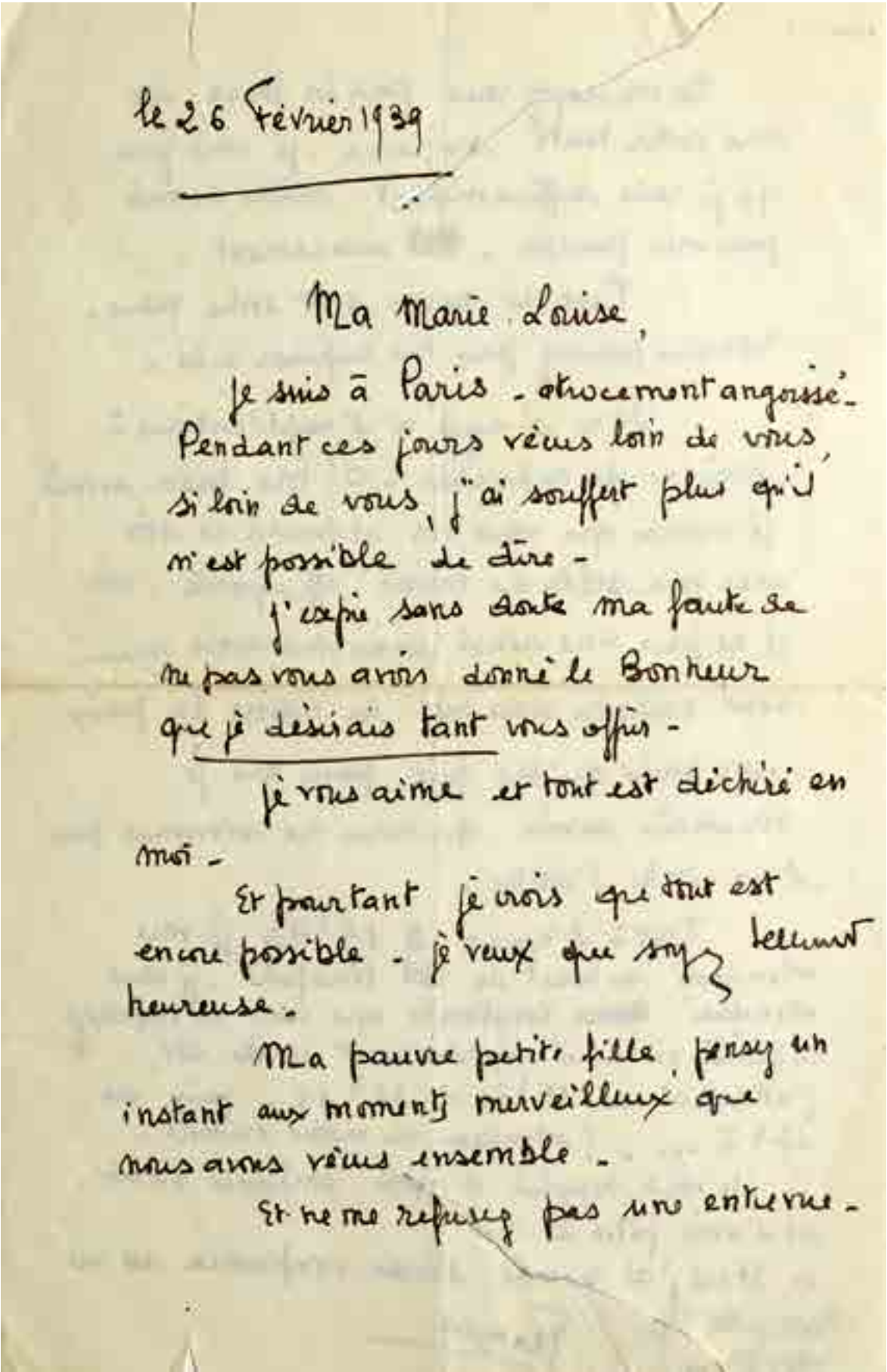
Tout à l’heure, à 15h30, je vous attendrai au haut du boulevard Raspail. Je vous attendrai aussi longtemps que vous voudrez ou plutôt, en cas d’empêchement de votre côté, j’attendrai de 15h30 à 16h15, puis de 17h à J’attendrai au même endroit.

Je vous supplie d’avoir confiance en moi d’avoir pitié de moi. Et moi, j’ai le devoir d’avoir confiance en ma toute petite fille, mon Zou.

François

Déchirures sans manque

800 - 1.200 €



104. MITTERRAND, François

Lettre autographe trois fois signée à Marie-Louise
Terrasse, dite Catherine Langeais
Maisons-Laffitte, 27 février 1939

POIGNANTE LETTRE : FRANÇOIS
MITTERRAND ESSAIE DE REGAGNER
MARIE-LOUISE.

“IL M’EST DÉSORMAIS IMPOSSIBLE
DE POSSÉDER UNE PENSÉE
VÉRITABLEMENT INDÉPENDANTE”.

CAMP DE MAISONS-LAFFITTE

2 pp. in-8 (200 x 150 mm), encre brune

Ma Marie-Louise,

Pendant que la pluie tombe et me rappelle qu’elle ne fut pas toujours notre porte-bonheur, je pense intensément à vous. Tout serait triste par ce ciel bas si je ne savais les joies que nous avons connues ensemble. Ma toute petite fille, les jours passent et je vous aime. Que faites-vous ? **Je voudrais tant que votre lassitude s’apaise.** Hier et ce matin, tant la douce habitude était prise, je ne savais pourquoi j’attendais le courrier avec impatience (je savais pourquoi ma bien-aimée : je crois que tout doit continuer. Je vous aime tellement et l’épreuve m’a fait si bien comprendre ce que je ne vous ai pas donné, ce que je vous donnerai, pour vous rendre infiniment heureuse).

Voyez-vous, ma Marie-Louise, une petite fille, sans en avoir l’air, et malgré l’apparence, peut avoir une énorme influence sur celui qui semble sûr de lui... Et je découvre que vous êtes si bien installée en moi qu’il **m’est désormais impossible de posséder une pensée véritablement indépendante.** Je veux que ma vie passe à faire votre bonheur. Car je devine votre exigence, plus grande encore que la mienne. Je veux que vous croyez à l’amour et la beauté de tout ce qu’il pénètre.

Ma Marie-Louise, je ne possède pas de plus merveilleux souvenirs que les *nôtres*. À nous la vie pour la rendre belle, et pleine de tout ce qu’il y a de merveilleux ! Pourquoi vous dire cela ? Parce que tout doit être pareil. Hier et tous ces jours qui étaient nôtres sont si proches.

Et je vous aime plus que tout.

François

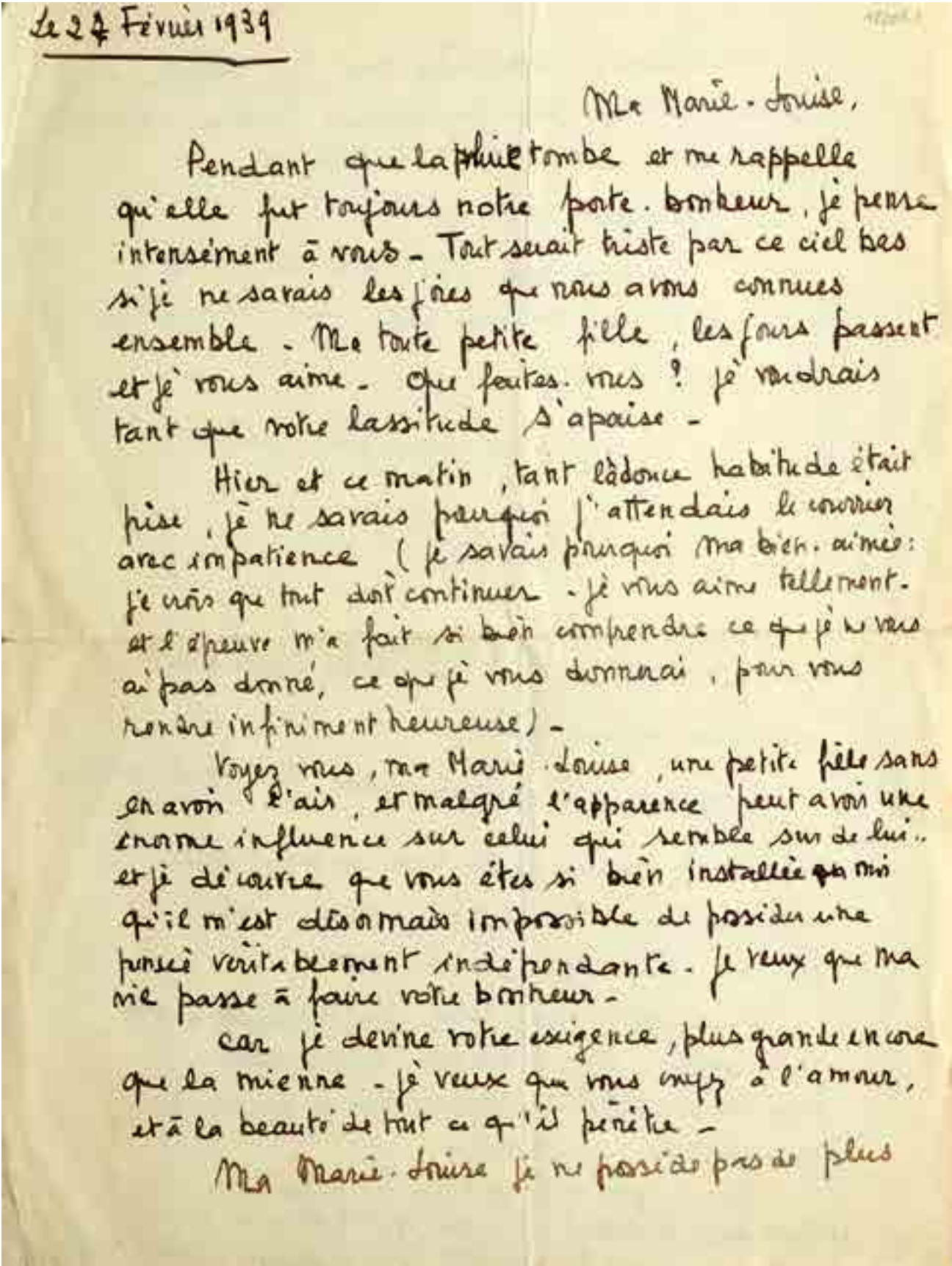
J’ai interrompu cette lettre subitement, le courrier allait partir. Qu’elle vous dise quand même tout mon amour. Demain, je serai encore dans ce camp humide et de plein air. Dimanche je serai à Paris chez mon frère, dès la première heure. *Écrivez-moi, que je vous voie dimanche* un bon moment. Nous parlerons à cœur ouvert, avec la simplicité de toujours parce que nous nous sommes toujours parlés ainsi. Et puis, pourquoi parler du passé ? Il nous faut l’avenir. Je vous aime tant mon Zou. *Soyez toujours ma petite fille confiante.* À bientôt ma bien-aimée.

François

Encore une de ces lettres écrites en tout hâte. **Diable de vie de camp !** Mais pouvais-je passer une journée sans vous ? Leit-motiv de toute ma vie : tout est si lourd à porter, sans vous que j’aime.

Fr.

300 - 500 €



105. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Maisons-Laffitte, 28 février 1939

“ET MAINTENANT QUE TOUT PARAÎT BRISÉ, NE POUVONS-NOUS PAS ENCORE NOUS SAUVER ?”

TERRIBLE CRISE. SANS DOUTE L'UNE DES PLUS BELLES LETTRES DE CETTE CORRESPONDANCE.

“JE N’AI PLUS QUE MA PAUVRETÉ”

4 pp. in-8 (200 x 152mm), encre brune

Le Mardi 28 février 1939

Ma Marie-Louise, je vous écris cette lettre parce que *tout doit être bien entre nous*. Durant ces derniers jours si déchirants, j’ai pu réfléchir. Et **je pense que nous ne devons pas ajouter à notre chagrin le refus de nous comprendre**. Que tout soit bien. Qu’entre nous il n’y ait aucune amertume. **Comprenez-vous mon Zou, il ne faut pas que nous abîmions ce qui nous appartient. Nous souffrons ensemble de la vie et de nous-mêmes**. Demeurons très proches l’un de l’autre comme nous étions proches dans le bonheur.

Tout ce que vous avez fait a été juste. Vous savez bien que jamais je ne vous reprocherai quoi que ce soit. **Si je n’ai pu m’empêcher de crier de souffrance, c’est que je vous aimais**. C’est que je vous aime. Indiciblement. Souvent je vous ai dit : “vous êtes pour moi l’essentiel”, une journée sans vous est tellement longue et dure à supporter, “vous êtes ma raison d’être”, “je vous aime et c’est toute ma vie”. Ces phrases je les sais parce qu’elles résumaient mon amour pour vous et qu’elles demeurent gravées en moi. Car je vous aime.

Au moment où je vous écris cela, tant de paroles, tant de gestes affluent en moi. **Et je n’ai plus que ma pauvreté**. Ne croyez pas ma Marie-Louise que je vous dise ceci pour raviver votre peine. Comme vous avez dû souffrir. Votre solitude doit être si grande, ma toute petite fille. Votre cœur brisé. Comme je voudrais être capable encore de vous consoler. **Cela me bouleverse tellement de vous voir pleurer**. Ô! Je ne veux pas que vous puissiez douter de votre bonheur, à vous. **Tout cela est de ma faute. Ne croyez plus en moi, ma bien-aimée, mais croyez encore aux merveilles que nous avons entrevues**. Je ne veux pas que vous me parliez de chute. Je dois porter tout le poids de notre mal.

Ce que vous m’avez donné est si merveilleux. Votre douceur, ma petite pêche. Votre tendresse. Votre croyance. Je vous parle maintenant comme si nous étions l’un près de l’autre. Ne me refusez pas votre main : cela me donne envie de pleurer de l’avoir encore à moi cette main que vous m’aviez laissée *avant tout*. Mais cela me rend un peu de courage aussi, car ce que je veux par dessus tout c’est que tout demeure *clair* entre nous.

Je vous laisse juge de tout. Je ferai ce que vous voudrez. **Je vous demande**

pardon de vous avoir obligée à me faire de la peine. Nous étions tellement unis. Je vous remercie Marie-Louise du bonheur que vous m’avez donné. Je vous remercie de tout ce que j’ai reçu de vous.

Je vous aime. Je vous aime et rien ne pourra tuer mon amour. Mais je ne veux pas que mon amour empiète sur vos désirs, vous empêche d’être heureuse. Ce soir, vous recevrez peut-être cette lettre, un mercredi. Il ne faut pas que ce soit un jour triste.

Ma Marie-Louise, vous souvenez vous de ce jour, où avant mon entrée au service militaire, nous devisions sur notre avenir. Et **nous envisagions une période difficile : celle que nous vivons**. Nous ne doutions pas qu’un choc si rude nous atteindrait. Mais pourquoi ce choc anéantirait-il notre bonheur surgi il y a plus d’un an et dont nous avons retiré une joie si profonde. **L’amour peut connaître des défaillances, des moments de doute et de lassitude, mais il peut aussi connaître de nouveau les sommets**. Pourquoi aurions-nous été exempts de ces variations. Mon Zou, nous avions tellement *tout*. Moi, je ne puis vous croire perdue pour moi. Car je vous le répète inlassablement : je vous aime.

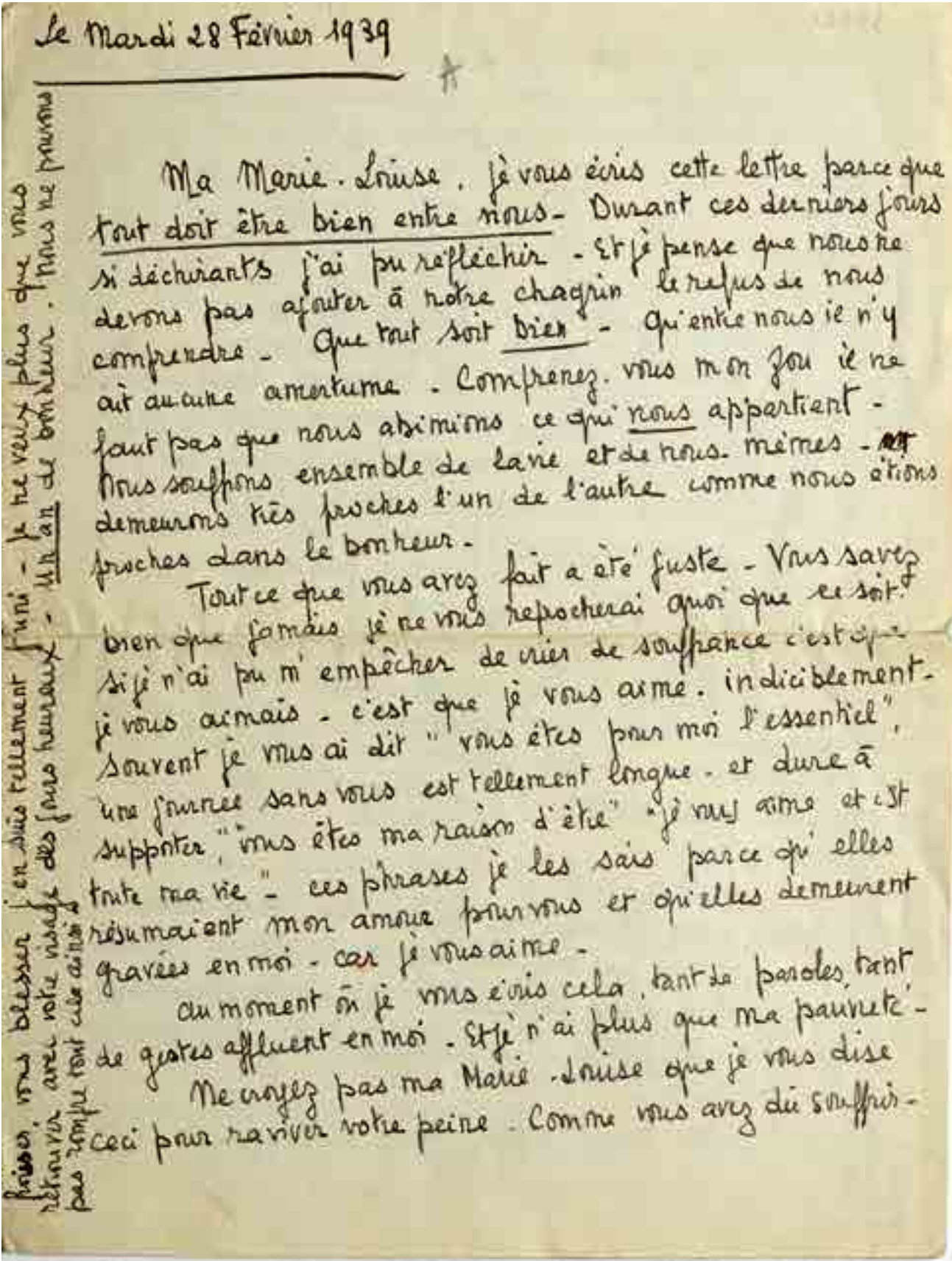
M’avez-vous à ce point chassé de vous que jamais votre pensée ne me rejoigne ? *Comme toujours*, je rêve de vous à chaque instant de la journée. Je vous imagine et je tente de reconstituer votre vie. Cela m’était si doux. Cela m’est nécessaire.

Mon Zou, ces huit jours, et sans doute d’autres jours auparavant, ont été si douloureux. Mais dans quelle union n’a pas, un moment, paru la faiblesse ? Ne vous était-il pas très doux de songer que malgré les difficultés nous atteindrions notre but ? Pourquoi ces difficultés seraient-elles venues seulement de l’extérieur. Nous avions à nous défier de nous. **Et maintenant que tout paraît brisé ne pouvons-nous pas encore nous sauver ?** Ma Zou, toutes ces paroles que je pourrai vous adresser signifieront bien peu de choses. Je ne veux pas, je ne peux pas vous dire mon amour, ma souffrance.

Et votre silence me déprime encore davantage. Il est impossible que nous restions ainsi, avec entre nous seulement nos dernières paroles puis le silence. Qu’au moins notre accord le plus profond nous unisse : dites-moi, Marie-Louise, je vous en conjure, une parole plus douce. *Vite* chaque jour est dur.

Mais comment me faire entendre de vous ? Mon impuissance me déchire. Vous qui pouvez tout, mon tout petit Zou, ayez pitié de mon angoisse.

Je ne sais ce que vous faites, ce que vous pensez. Je ne sais où vous êtes. Si vous avez repris votre vie avec déjà le goût de toutes ses joies, si vous avez pu chasser de votre esprit et de votre cœur les souvenirs dont notre amour nous a comblés, si vous croyez de nouveau au bonheur, si vous l’avez déjà remis entre les mains de quelqu’un, alors **je me tairai avec seulement ma peine en moi. Je vous aimerai tout autant. Je vous jure que ma souffrance ne gênera pas votre bonheur**. Mais vous ne pourrez pas quand même m’abandonner complètement. Vous me laisserez la place dans votre cœur que vous voudrez. Vous ne pourrez pas me traiter avec une indifférence aussi totale. Mais si vous vous souvenez encore de notre vie à deux, si près de nous, si vous vous rappelez ces minutes ravissantes vécues l’un par l’autre, et nos projets les plus petits et les plus grands, et notre union rêvée de chaque instant, si maintenant vous souffrez encore



et ne pouvez écarter de vous notre passé, si rien ne vous paraît aussi beau que ce qui fut à nous, alors je puis vous parler ma Béatrice comme je l'ai toujours fait. Ma joie quand je vous retrouvais à la sortie du lycée, nos aveux et nos paroles si tendres, nos promenades du Luxembourg, puis des Tuileries. Ah ! Tout cela ne peut être perdu. Et si vous avez agi mon Zou comme vous l'estimez nécessaire, pensez que moi je vous aime. Que je vous adore. Que je me reproche infiniment tout le mal que j'ai pu vous faire, si souvent. Mais j'ai compris tant de choses, ma petite fille secrète et grave ! Si j'ai pu vous froisser, vous blesser, j'en suis tellement puni. Je ne veux plus que vous retrouver avec votre visage des jours heureux. *Un an* de bonheur. Nous ne pouvons pas rompre ainsi.

Cette lettre ne partira que demain jeudi. Je la reprends ce mercredi soir pour y ajouter seulement quelques mots. Demain soir je repars pour Ivry. Ainsi, j'aurai passé tout ce camp qui m'ennuyait si fort car il devait me séparer momentanément de vous, sans un seul mot de vous. Mais comme je vous le disais au début de ces pages, vous devez être juge, mon Zou, de ce que sera notre vie. Cette lettre, cette entrevue que je vous demande, je les attends avec certitude. Vous savez, et je ne veux plus m'y attarder, avec quelle impatience. Et je vous quitte une fois de plus en vous disant que je vous aime.

La vie serait si merveilleuse si vous me reveniez. Songez seulement un soir avant de vous endormir (tant de soirs ont été pleins de notre amour) à ce qui vous est arrivé. Je suis sûr que quels que soient vos sentiments, vous désirerez qu'entre nous tout demeure sur un plan de clarté dont toute tendresse, quel que soit son nom, ne peut être exclue. Et faites que tout soit bien. Pensez que mon attitude sera commandée par votre bonheur tel que vous l'entendrez. Est-ce mon égoïsme qui parle ? Mais tout peut redevenir mon Zou, si simple et si joyeux entre nous. Pardonnez-moi si j'aime et si je vous le dis. Et si j'ai peine à vivre sans vous qui avez en moi toute la place.

François

2.500 - 4.000 €

111012
- cette lettre ne partira que demain jeudi. Je la reprends ce mercredi soir pour y ajouter seulement quelques mots. Demain soir je repars pour Ivry. Ainsi, j'aurai passé tout ce camp qui m'ennuyait si fort car il devait me séparer momentanément de vous, sans un seul mot de vous. Mais comme je vous le disais au début de ces pages, vous devez être juge, mon Zou, de ce que sera notre vie. Cette lettre, cette entrevue que je vous demande, je les attends avec certitude. Vous savez, et je ne veux plus m'y attarder, avec quelle impatience. Et je vous quitte une fois de plus en vous disant que je vous aime.

Votre solitude doit être si grande, ma toute petite fille. votre cœur brisé. Comme je voudrais être capable encore de vous consoler. Cela me bouleverserait tellement de vous voir pleurer. Oh je ne veux pas que vous puissiez douter de votre bonheur, à vous. Tout cela est de ma faute. Ne voyez plus en moi, ma bien-aimée, mais voyez encore aux merveilles que nous avons eues. Je ne veux pas que vous me parliez de hâte. Je dois porter tout le poids de notre mal.

Ce que vous m'avez donné est si merveilleux. Votre douceur, ma petite pêche. votre tendresse. votre jeunesse. Je vous parle maintenant comme si nous étions l'un près de l'autre. Ne me refusez pas votre main : cela me donne envie de pleurer de l'avoir encore à moi cette main que vous m'avez laissée avant tout. Mais cela me rend un peu de courage aussi, car ce que je veux par dessus tout c'est que tout demeure clair entre nous.

Je vous laisse fuir de tout. Je ferai ce que vous voudrez. Je vous demande pardon de vous avoir obligée à me faire de la peine. Nous étions tellement unis. Nous pourrions être tellement unis. Je vous remercie Marie Louise du bonheur que vous m'avez donné. Je vous remercie de tout ce que j'ai reçu de vous.

Je vous aime.

Je vous aime et rien ne pourra tuer mon amour. Mais je ne veux pas que mon amour empiète sur vos desirs, vous empêcher d'être heureuse. Ce soir vous recevrez peut-être cette lettre : un mercredi. Il ne faut pas que ce jour soit triste.

Ma Marie. Laissez-vous souvenir vous de ce jour où

106. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Paris, 34, rue de la Verrerie], février 1939 [sans doute
début du mois]

“CE SOIR, OÙ EST MA JOIE ?”

BRÈVE CARTE POSTALE, AMOUR
PROFOND, MAIS LA CRISE CONTINUE

2 pp. sur 1 carte postale (154 x 98mm), encre brune

Ma chérie,

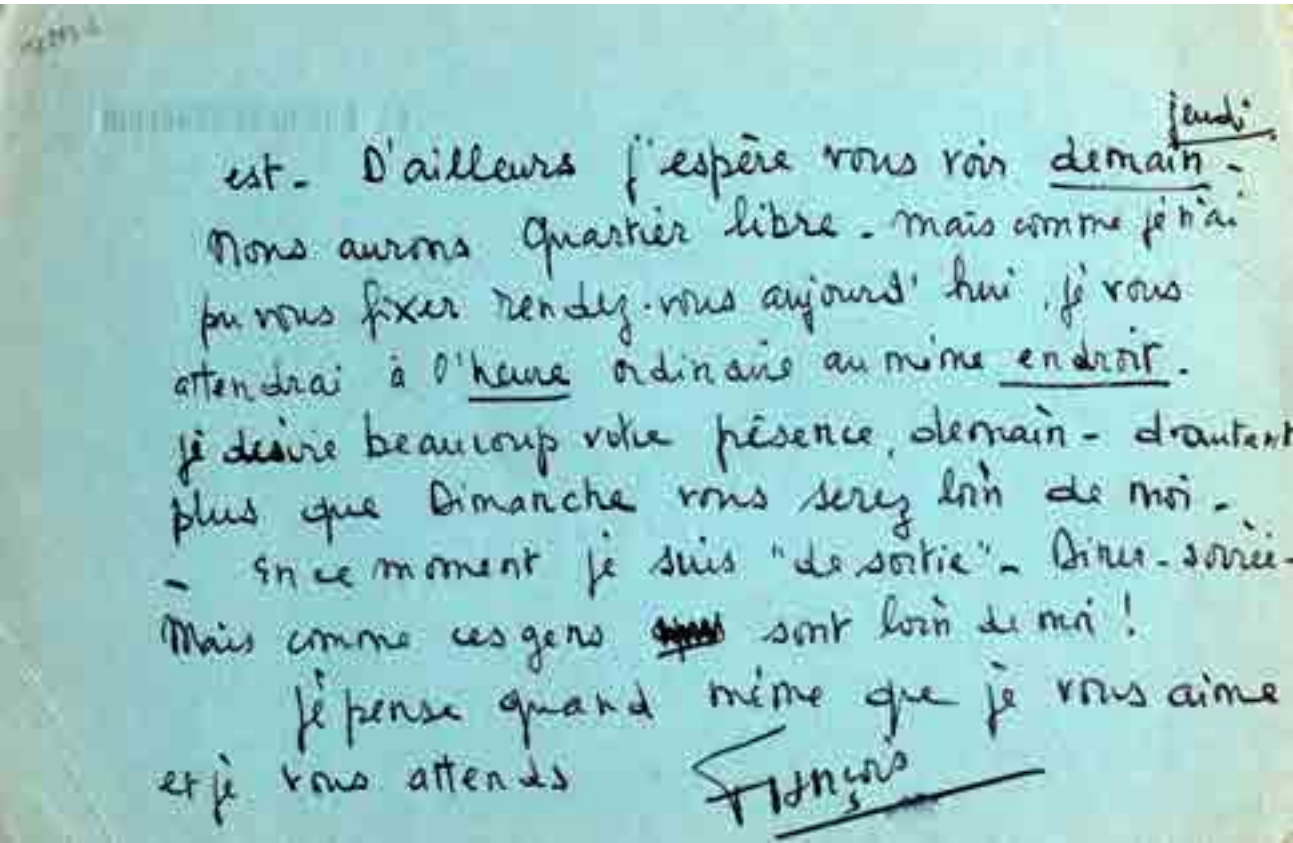
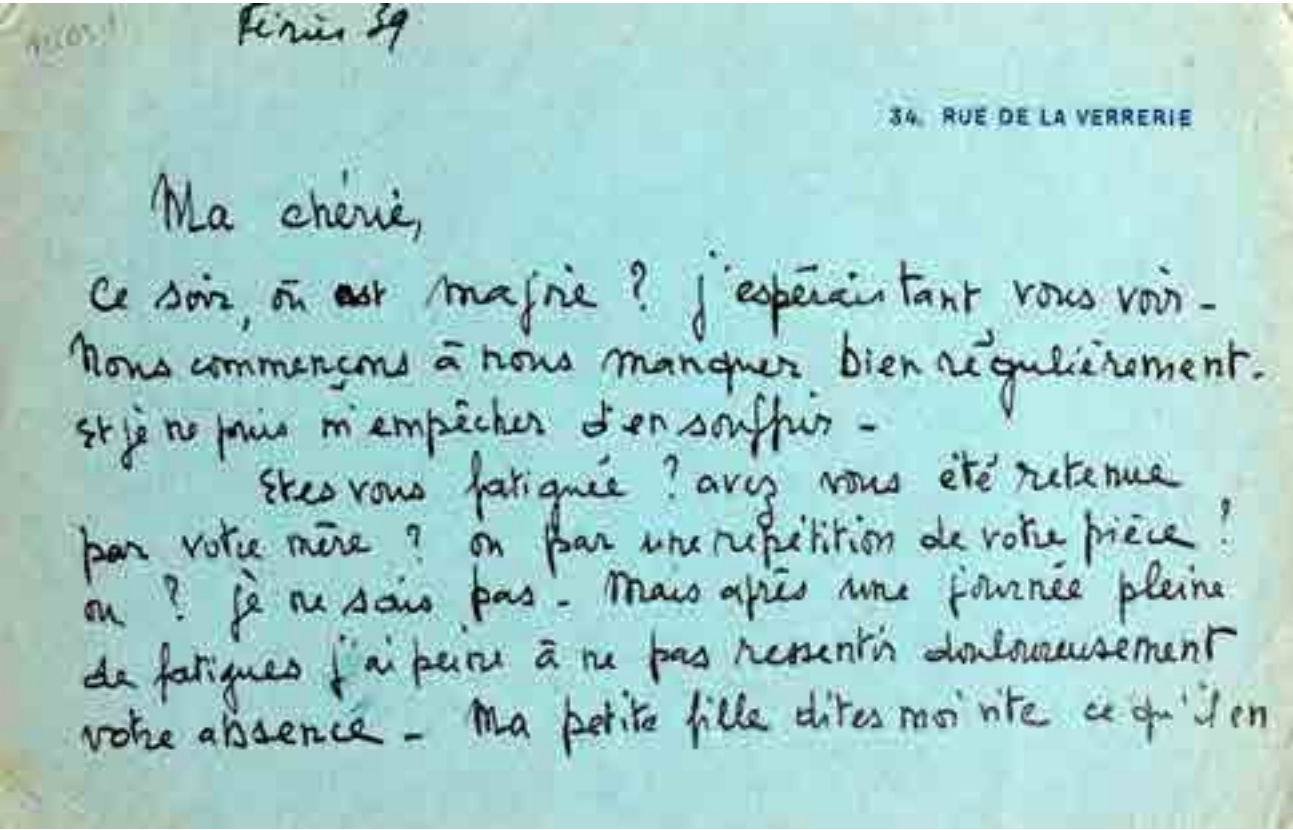
Ce soir, où est ma joie ? J’espérais tant vous voir. Nous commençons
à nous manquer bien régulièrement. Et je ne puis m’empêcher d’en
souffrir.

Êtes-vous fatiguée ? Avez-vous été retenue par votre mère ? Ou par une
répétition de votre pièce ? Où ? Je ne sais pas, mais après une journée
pleine de fatigues j’ai peine à ne pas ressentir douloureusement votre
absence. Ma petite fille, dites-moi vite ce qu’il en est. D’ailleurs, j’espère
vous voir *demain jeudi*. Nous aurons quartier libre. Mais comme je n’ai
pu vous fixer rendez-vous aujourd’hui, je vous attendrai à l’heure ordi-
naire au même endroit. Je désire beaucoup votre présence, demain. D’au-
tant que dimanche vous serez loin de moi.

En ce moment je suis de “sortie”. Dîner, soirée, mais comme ces gens
sont loin de moi ! Je pense quand même que je vous aime et je vous
attends.

François

200 - 300 €



107. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 5 mars 1939

SUPERBE LETTRE. FRANÇOIS MITTERRAND ET CATHERINE LANGEAIS SE SONT VUS LE 4 MARS : RETROUVAILLES.

APRÈS LA TEMPÊTE ET LES SOUFFRANCES DE FÉVRIER, L'HEURE EST À L'APAISEMENT

2 pp. in-8 (280 x 222mm), encre brune

Le dimanche 5 mars 1939

Ma Marie-Louise, à la fin de ce dimanche, désolé par votre absence, je ne puis que revenir vers vous. Tout à l'heure, il pleuvait et **la pluie me brûlait le visage comme me brûle tout ce qui me rappelle mon bonheur**. Maintenant, j'ai devant moi des livres que j'aime, pendant qu'au dehors le bruit de la rue me dit que la vie continue. Mais rien ne peut m'apporter l'apaisement. Alors je vais vers vous, et je vous parle *comme toujours* puisque je vous aime. Hier, nous nous sommes vus. Je ne veux pas exprimer trop mes sentiments, car mes plaies à moi aussi sont vives. J'avoue que je n'ai pas encore réalisé l'événement qui nous sépare. Ce point Gamma que je devais passer *avec* vous, dont nous avions parlé comme d'une heureuse possibilité de se rencontrer, m'a été évidemment très dur à supporter. Pour moi, notre amour est tellement présent que je ne puis concevoir ce qui est. **Tout était tellement beau que je ne puis vous imaginer que comme ma toute petite fille sur laquelle reposait ma croyance en la vie**. Mon Zou bien-aimé de tant de jours heureux, si follement heureux que je ne puis les croire perdus.

Ma fraîche petite fille, “peu expansive” et que j'aime ainsi parce que cela me prouve qu'elle accueille et garde en elle-même l'essentiel des choses et ne le galvaude pas, ma petite fille silencieuse et que j'aime ainsi parce qu'elle me prouve qu'elle n'accorde prix qu'aux paroles *vraies*. Ma Béatrice dont je n'oublierai jamais l'expression douloureuse de ce jour de mai qui fut le commencement de tout. Je veux vous parler comme si le sortilège qui nous a si brutalement déchirés était enfin vaincu par nos merveilleuses promesses.

Il est *impossible* que parfois vous n'ayez pas le souvenir présent, vivant de notre amour. Il est impossible que vous ne retrouviez pas pendant un moment de calme (et seule en face de vous) l'atmosphère de notre amour dont nous avons vécu le long de tant de mois. Il est impossible que vous n'éprouviez pas une sorte de vertige devant le fait accompli et que vous ne redeveniez pas (au moins l'espace d'une minute) “ma pêche toute à moi”. Je vous dis cela une fois pour toutes pour que vous sachiez dans quel esprit je vous écris ces lettres. Pour que vous sachiez sans que j'aie à vous faire de mal, en vous rappelant nos souvenirs communs et nos projets auxquels je demeure fidèle, que je vous aime.

Mon Zou, je ne veux pas oublier votre regard d'hier quand je vous ai quittée. Ce qu'il contenait, je n'essaierai pas de le deviner, car **il ne faut pas que je me crée encore beaucoup de raisons de croire**, si je veux pouvoir vivre sans nouvelles blessures que je ne pourrais supporter. Mais il m'a semblé refléter un peu de la confiance d'autrefois, peut-être de la croyance dont nous avons fait notre bonheur. Et je pense qu'il est impossible, quelles que soient les raisons de notre éloignement que notre vision de la vie soit complètement brisée. Quand je vous vois devant moi telle que vous êtes, si réellement sage (“ma trop raisonnable petite fille”), et si douce avec votre sourire que j'aime, je ne peux qu'être sûr de vous. Toutes mes raisons de souffrir à cause de vous, non pas en raison de *ma* peine, mais en raison de *votre* bonheur, s'apaisent quand je songe à tout ce que vous m'avez donné, à votre simplicité de petite fille que je n'ai pas été digne de garder éloignée de tout chagrin.

Je vais m'arrêter maintenant, après ce préambule à notre correspondance du moment. Tout à l'heure, je vais retourner au Fort. J'ai peur un peu de ma solitude car vous habitez ma pensée par votre amour et je me sens démunì, dépouillé. J'ai peine à vivre dans les lieux que j'éclairais en songeant à notre avenir : à Ivry, à Paris, à Jarnac. J'éprouve ou j'éprouverai comme le sentiment d'un contre-sens puisque tout en moi, autour de moi s'apprêtait à vous recevoir.

Mais au cours de ces lettres, je tairai ma souffrance. **Ma volonté s'est durcie plus sûrement. Alors qu'autrefois elle n'était réellement forte que lorsqu'elle était indifférente, maintenant elle modèle les fibres les plus frémissantes de mon être. En dix jours, j'ai plus souffert que jamais dans ma vie. Et j'ai plus et mieux compris aussi. Ma seule volonté est de ne désirer que votre bonheur.**

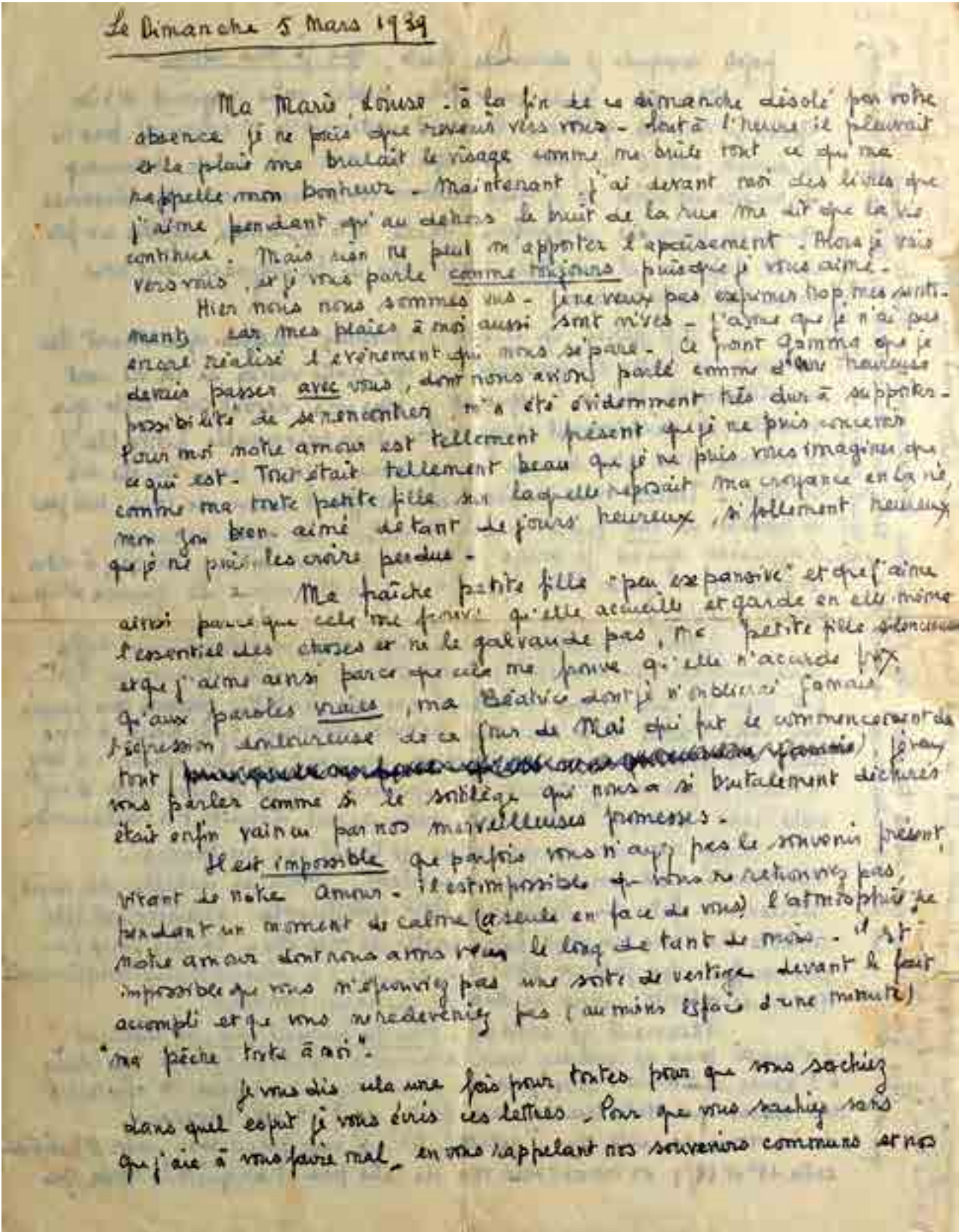
Mercredi, je sortirai. *Pour la première fois*, un mercredi je n'aurai pas de rendez-vous avec vous. Pourtant, j'irai rue Vavin à l'heure ordinaire. Non pas en pèlerinage mais pour m'affirmer à moi-même que toute ma vie sera faite de l'attente volontaire de la venue de celle que j'aime. **Ah ! Si vous paraissez, selon l'habitude entre 18h et 18h15 en venant vers moi de votre pas tranquille, mon Zou, je vous jure que quel que soit le jour, je vous recevrai avec la même joie, le même amour. J'irai vers vous avec le même bonheur.**

Mon Zou, écrivez-moi sans tarder car vous m'êtes trop nécessaire. Vous le comprenez, dites-moi ce que vous voudrez. Moi, je vous raconterai ce que je fais : tenez-moi au courant de tout ce que vous pensez. Je vous aime.

François

Légère déchirure sans atteinte au texte sur la marge de droite

1.500 - 2.500 €



108. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Paris, 8 mars 1939

LIEN MYSTIQUE ENTRE L'AMOUR ET LA SOUFFRANCE : LA CRISE CONTINUE

2 pp. in-8(156 x 155mm), encre brune

Le mercredi 8 mars 1939

Mon Zou, pardonnez-moi d’user encore d’un papier si mal coupé, mais venu ce soir à Paris en coup de vent, je ne puis que vous envoyer cette feuille destinée à des notes hâtives. Pouvais-je aussi passer ce mercredi sans vous écrire ? Et suis-je très coupable si je ne puis oublier que je vous aime ? Vous demeurez pour moi ma petite fille à laquelle je dois tant de bonheur, et comme si ce jour était un mercredi comme les autres, **j’ai possédé depuis mon lever la secrète attente de votre apparition**. Maintenant, je sais que vous n’êtes pas venue. N’aurai-je encore à emporter avec moi que ma tristesse ? Quinze jours que s’est consommée notre séparation. Et ma souffrance est la même. Mon amour, le même. Mon tout petit Zou, si vous saviez mon désespoir quand j’ai compris que je ne vous avais pas rendue parfaitement heureuse. Plus heureuse que toute autre, puisque **vous alliez hors de moi chercher ce que je ne vous donnais pas**.

Mais je vous aimais et je vous aime trop pour ne pas songer à tout ce qui avait, a été à nous de si merveilleux. Vivrons-nous de plus belles minutes que celles où votre tête sur mon épaule, et votre visage de toute petite fille (déjà mêlée au secret de tant de choses) près du mien, nous parlions d’avenir, de notre accord, de notre tendresse ? Je ne vous rappelle pas cela pour vous peiner mais pour vous redire que tout ne peut pas être perdu de ce que nous possédions il y a si peu de temps. Au fond, tout avait été trop facile. Nous n’avions pas assez souffert l’un et l’autre, l’un par l’autre. **Mais je crois qu’il est nécessaire à l’amour d’être torturé, brisé, et je ne crois pas que ces défaillances signifient sa mort**. Ma Marie-Louise, puis-je continuer de vous parler, comme si notre pacte de ne jamais vivre dans le médiocre devait être respecté jusqu’au bout ? Au fond de mon âme, je suis sûr qu’il vous arrive d’être encore près de moi. Je suis sûr qu’il existe des moments où vous êtes encore ma petite fille bien-aimée pour laquelle je ne puis être un étranger. Alors je vous parle et je vous écris comme je l’ai toujours fait.

J’ai compris notre drame et je veux que vous n’en subissiez pas le mal. Dites-moi Marie-Louise sans crainte de me déchirer *si vous êtes heureuse*. N’est-ce pas que la vie est dure, stupéfiante. Mais vous qui êtes si petite et si grande à la fois, il ne faut pas que vous soyez atteinte comme les autres. Il faut que vous soyez heureuse, heureuse comme votre visage l’exige. Étais-je un obstacle à ce bonheur ? Le trouvez-vous maintenant ? Mais si celui-ci ne vous le donne pas dont vous l’attendez peut-être, si vous même ne croyez plus en vous, pensez à tout ce qui fut accordé à nous, le long de cette année si belle (au souvenir si doux et si cruel).

Pensez ma petite pêche que je vous aime tout autant, que je ne puis m’em-pêcher de vous attendre. Quand viendra-t-il ce jour où sans aucun mot de cette séparation (elle nous aura fait suffisamment souffrir) nous repren-drons avec la joie au cœur nos délicieuses promenades, nos rendez-vous si merveilleux. **Est-ce que je rêve ? Vous seule le savez puisque pour moi le rêve et la réalité étaient confondus et demeurent confondus**. La raison ? Je vous aime.

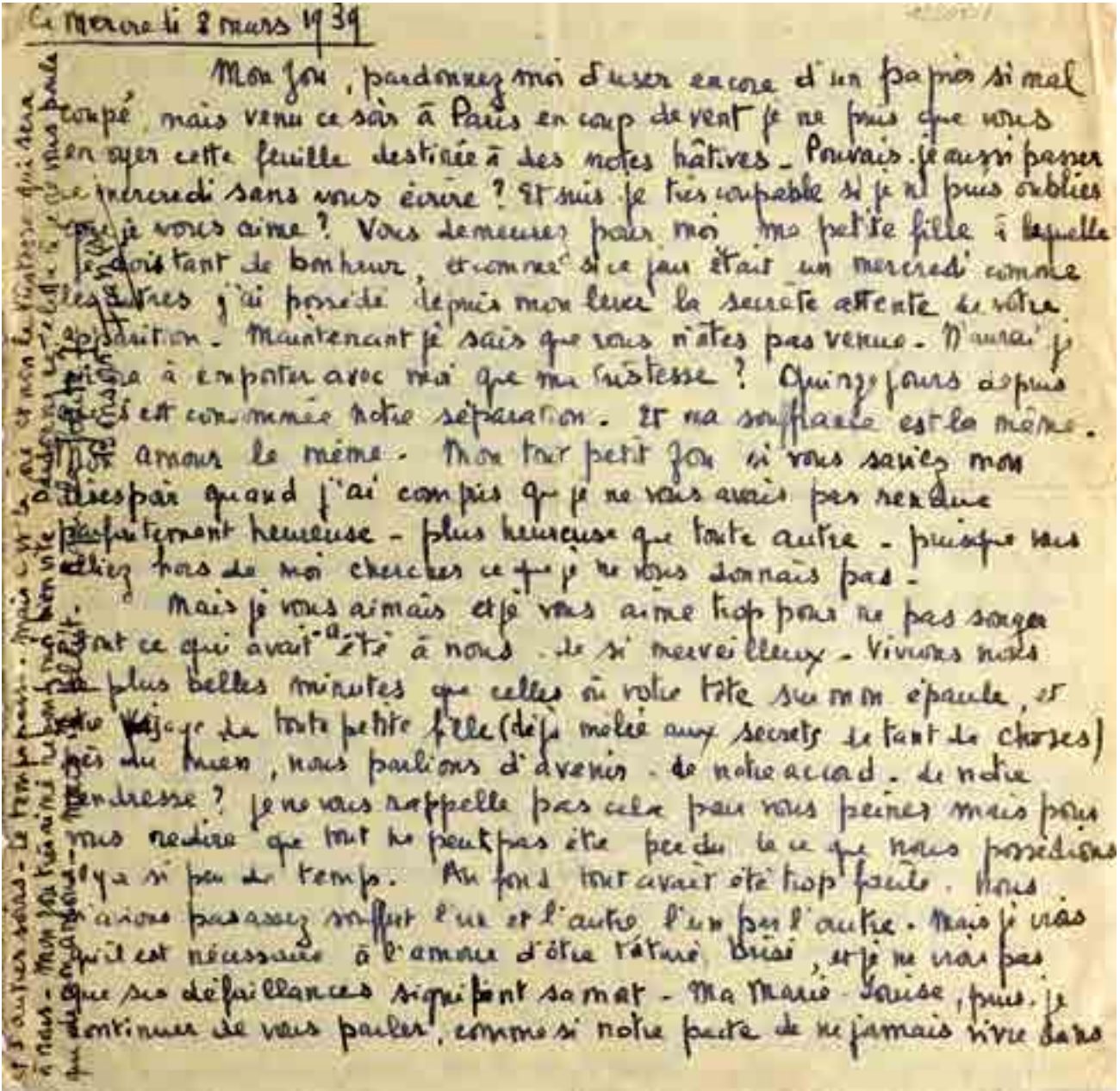
Ma Marie-Louise, *quand vous verrai-je* ? Il faut que cela soit *le plus tôt possible*. À quoi sert cette séparation totale ? Je suis plus fort que vous le pensez et suis capable de vivre auprès de vous de la façon que vous voudrez. Mais je ne puis supporter seulement l’idée qu’il vaut mieux ne pas nous voir ! Répondez-moi à ce sujet. Je sors dimanche comme d’habi-tude.

J’attends une lettre de vous. Voudrez-vous me faire plaisir d’ici peu ? Racontez-moi votre vie, vous m’avez dit “*bientôt* mes lettres chiffrées”.

Je vous aime (il y a 1 mois, nous étions aux Tuileries, notre place bien chère. *Comme je vous aime*). Pour moi, **rien n’est changé sinon que j’aime mieux puisque je souffre**. Pensez un peu à moi en vous endor-mant ce soir, et d’autres soirs. Le temps passe. Mais c’est la joie et non la tristesse qui sera à nous. Mon Zou très aimé, répondez-moi bien vite. Pardonnez cette lettre où je ne vous parle que de mon amour, mais il pleut. À qui la faute ?

François

500 - 800 €



109. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Fort d'Ivry, 11 mars 1939

POUR RÉSOUDRE LA CRISE, JACQUES TERRASSE, FRÈRE DE LA FIANCÉE, EST MIS DANS LA CONFIDENCE.

LA MÈRE DE MARIE-LOUISE TERRASSE DEMANDE À SON TOUR UNE ENTREVUE.

FRANÇOIS MITTERRAND N'A REÇU AUCUNE LETTRE DE CATHERINE LANGEAIS.

LECTURE DE PROUST

4 pp. in-8 (209x 135mm), encre brune

Le samedi 11 mars 1939

Ma Marie-Louise, je vous écris de nouveau ce matin (il est sept heures et le soleil dépasse les buttes du Fort comme pour signifier qu'une vie libre se lève dont nous ne connaissons que le désir), malgré votre silence. Hors la principale, j'ai plusieurs choses à vous dire qui me tiennent à cœur.

Au point gamma, j'ai vu votre frère Jacques et lui ai parlé. Je lui ai exposé sans détails mais nettement notre situation. Non pas pour qu'il intervienne en ma faveur (notre amour a été trop personnel, trop pur de l'extérieur pour que maintenant je veuille le préserver autrement que par nous seuls) mais pour que toute équivoque soit évitée, étant données les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrions. Je lui ai dit que je continuais de vous aimer et que j'ignorais ce que vous pensiez réellement. Je savais l'amitié que vous portez à votre frère et ne voulais pas que ma présence créât une gêne.

Comprenez dans quel but je vous dis ceci qui présente peu d'importance, bien peu à côté de l'essentiel dont nous sommes acteurs. Je veux que, par dessus tout, demeure notre accord sur toutes les questions qui nous concernent. C'est pour cela que je vous relate ma conversation avec votre frère avec le regret de n'avoir pu connaître votre avis *avant*. Or maintenant se pose pour moi un dilemme embarrassant. Je suis obligé de choisir entre la discrétion, à laquelle je suis tacitement tenu envers votre mère, et notre entente, notre loyauté réciproque qui exigent que tout soit entendu, résolu, décidé *par nous*. J'opte uniquement en raison de vous, parce que vous êtes tout pour moi et que ce que je désire absolument, c'est que vous soit épargnée toute peine. Vous savez que tout demeure *intact* pour moi ; que je vous aime. Je vous dois donc de vous renseigner au sujet de tout ce qui nous concerne l'un et l'autre.

Avant-hier, j'ai reçu un mot de votre mère me demandant un **entretien**. J'ai répondu aussitôt que j'acceptais. J'irai donc chez vous (sauf imprévu) dimanche après-midi. Que veut me dire votre mère ? Peut-être vous en a-t-elle prévenue. Moi, je m'en tiendrai à ce que vous voudrez. Je vous le répète, je ne veux que votre paix, même au prix de la mienne,

car je vous aime. Demain matin, je serai chez mon frère. Vous pourrez m'y écrire ce soir si vous le désirez. Si vous préférez me voir, fixez-moi un rendez-vous.

Je ne puis m'empêcher de penser : si cela n'était qu'une alerte, si tout pouvait continuer, si je pouvais encore organiser *notre* vie, comme tout serait merveilleux. Mais je n'agirai que selon vous. Seul votre bonheur importe.

L'autre jour, vous m'avez dit que vous n'aviez rien fait de remarquable depuis les vacances des jours gras. Et pourtant, j'avoue que j'ai peine à le croire. **La monotonie extérieure recouvre si souvent des bouleversements qui sont la seule véritable histoire d'un être.** Est-ce indiscretion ? Mais ce que vous êtes, ce que vous ressentez ne peut me laisser indifférent. J'ai besoin de vous recréer et de savoir un peu ce qui fait votre vie réelle intérieure. Est-ce parce que je vous aime ? Mais je ne crois pas cette correspondance nuisible. Quand elle ne servirait que de monnaie d'échange à plus de clarté, d'intuition et de connaissance, elle demeurerait essentielle. Et quels que soient nos sentiments, s'ils peuvent vous aider à vivre et à comprendre mieux, nous ne devons pas les écarter.

Avez-vous pu lire un peu depuis ces trois dernières semaines ? Moi, je lis toujours le plus possible tout en essayant de mettre de l'ordre dans ce que j'enregistre pour ne profiter que du *vrai*. **Je suis toujours dans l'œuvre considérable et extrêmement riche de Proust. Le temps y devient saisissable avec ce qu'il comporte de nostalgique, d'angoissant, mais aussi de véritable apprentissage de la sagesse. Les hommes passent avec leurs manies, leur futilité et parfois leur mystère. Tous recherchent un point d'appui et s'évertuent à le placer dans ce qui ne dure pas.** D'où ce déséquilibre, ce désespoir ou cet abaissement de ceux qui n'ont pas su distinguer entre l'objet de leur désir (infini) et la possession de l'objet (trop souvent misérable).

Ces lectures sont pour moi des éclairs nécessaires au milieu de ma vie **brute**. Sans doute je pourrais trouver aussi la musique mais je la redoute. Je m'y découvre trop moi-même. Je vous y découvre peut-être trop. Le moindre accord, le moindre départ d'un chant, d'une mélodie, d'une harmonie me laisse trop près de mon déchirement.

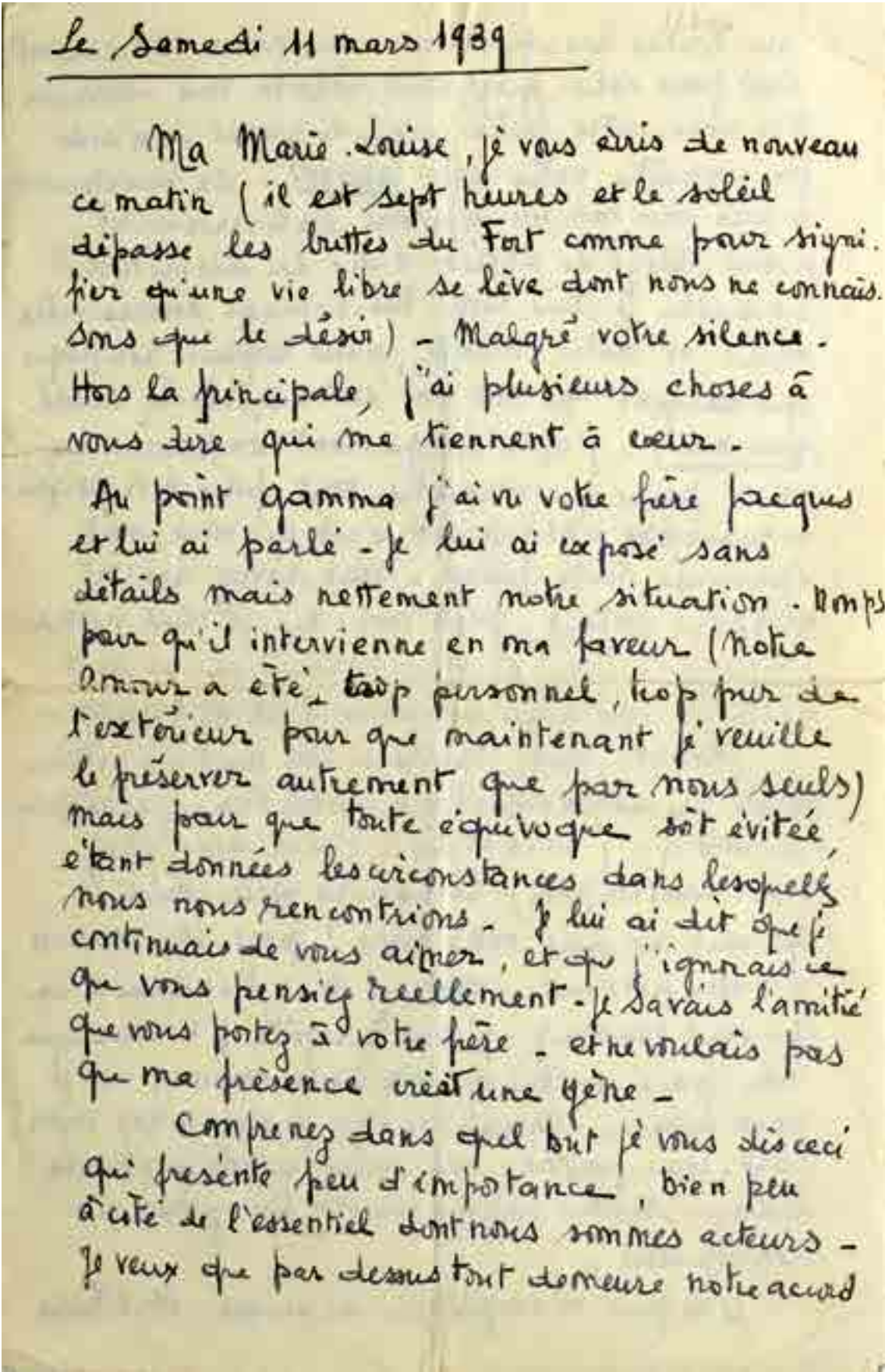
Mon Zou, je vais vous quitter maintenant. Je vous ai parlé de moi. Pauvre sujet. Pardonnez-moi si je vous dis encore que je vous aime, si je vis de notre amour et si je n'attends que lui. Il porte en lui tant de croyances ; tant de gestes et de pensées si proches encore de moi que je ne puis me réadapter au reste de la vie. Je vous le dis à voix très basse : il vous suffira de si peu de choses pour ne pas l'entendre.

François

PS : *Samedi soir*, je n'ai pu mettre cette lettre à la poste. Je la porte chez vous, pourrez-vous la lire à temps ? Dans ce cas, pour toute communication à me faire je serai 85 rue Vanneau, téléphone 2509 jusqu'à 10h. N'est-ce pas trop insister que de vous demander une réponse ? Et surtout une véritable entrevue. *Je vous supplie de songer à mon attente.*

Fr.

1.500 - 2.000 €



110. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Fort d’Ivry], 14 mars 1939

“JE NE VOUS IDÉALISE PAS, MAIS JE VOUS AIME”

FRANÇOIS MITTERRAND A REÇU UNE LETTRE DE CATHERINE LANGEAIS

4 pp. in-8 (209 x 135mm), encre brune

Le mardi 14 mars 1939

Mon Zou, le temps passe et cela vous ennuie-t-il tellement ? Je pense encore à vous. Vous m’avez écrit : “écrivez-moi aussi si vous m’aimez encore vraiment”. Je vous aime encore vraiment. Alors tant pis pour vous, je vous envoie cette lettre. J’ai eu depuis notre séparation le loisir de réfléchir beaucoup, de comprendre et d’apprendre. Une série de hasards véritablement extraordinaires m’a permis de mieux juger. J’ai pu distinguer ce que je pensais, ce que j’imaginais durant les mois où notre amour était notre VIE et ce qui était réellement. J’ai toujours eu pour principe (plus qu’un principe : une foi absolue) de tout accepter de vous. Je ne me repens pas de vous avoir aimée suffisamment pour tout admettre de ce qui me venait de vous.

Aujourd’hui encore, j’agirai ainsi avec vous. Et vous parlerai comme si vous étiez cette petite fille dont l’amour m’était si doux. **Ne croyez pas qu’il y ait eu naïveté de ma part d’avoir fait de vous “ma chère petite déesse allégorique”**. Ou cette naïveté m’a accordé trop de bonheur pour que maintenant je puisse la regretter.

Voyez-vous mon Zou, que j’aime toujours de la même façon, je n’ai pas voulu être vis-à-vis de vous un de ceux pour qui l’amour n’est que l’occasion de ravir une proie. Autrement, je ne vous aurais pas aimée. Savez-vous le sens de ce nom du premier jour que je vous avais attribué ? Ma “Béatrice”, cela voulait dire que rien en vous, surtout pas moi, ne devait être saccagé.

Au sens de mes paroles, vous réfléchirez quand vous serez seule devant vous-même, car il existe des instants où l’on se retrouve désespérément seul, où l’on a soif de vérité. **D’autres vous ont aimée, vous aiment et vous aimeront** (à tous les temps) ; d’eux vous retirerez peut-être plus de joie que de moi. Mais pas, un je vous le jure, ne vous aimera comme moi : telle que vous êtes réellement, plus grave et plus inquiète, plus désireuse d’une paix véritable et profonde que jamais vous ne le laisserez voir. **Je ne vous idéalise pas, mais je vous aime**. Cela ne revient pas au même, mais cela a cette même exigence : conserver intact ce don merveilleux qu’était votre amour, ne le toucher qu’avec la ferveur.

Le chemin que j’ai parcouru depuis plus de trois semaines est immense. Je sais peut-être mieux ce que vous êtes maintenant que je n’ai su durant une année (si comblée) ce que vous étiez. J’ai éprouvé à votre égard des sentiments extrêmes, mais qui procédaient de la même origine : mon amour pour vous et, désormais, la volonté, de ne pas “gâcher” ce passé

que vous m’avez donné. Ma Marie-Louise, je vous crois quand vous me dites que “le viatique, les lettres tendres, c’était vrai”. N’est-ce pas que si je ne vous croyais pas, trop de choses s’écrouleraient ? Peut-être avez-vous plus besoin que moi que je vous croie.

Vous m’avez mis davantage en face de la vie. Si certains événements, certaines révélations m’ont bouleversé, j’ai pensé qu’il était nécessaire à la vie de secouer le rêve des hommes. Parce que je vous aime, je ne veux que le retour à la réalité ensemble après une chute. Aussi loin de moi que vous puissiez paraître, je sais que vous comprendrez tout ce que je vous dis là. Je ne m’attarderai pas sur ce que moi je puis ressentir. Il me suffit de vous renouveler la promesse si grave prononcée en des instants de Bonheur : quoiqu’il arrive, en quelque circonstance que ce soit, vous pourrez venir à moi. Ou plutôt me dire que vous m’attendez. Quel que soit l’objet de votre attente, je vous jure que cette promesse ne sera pas vaine.

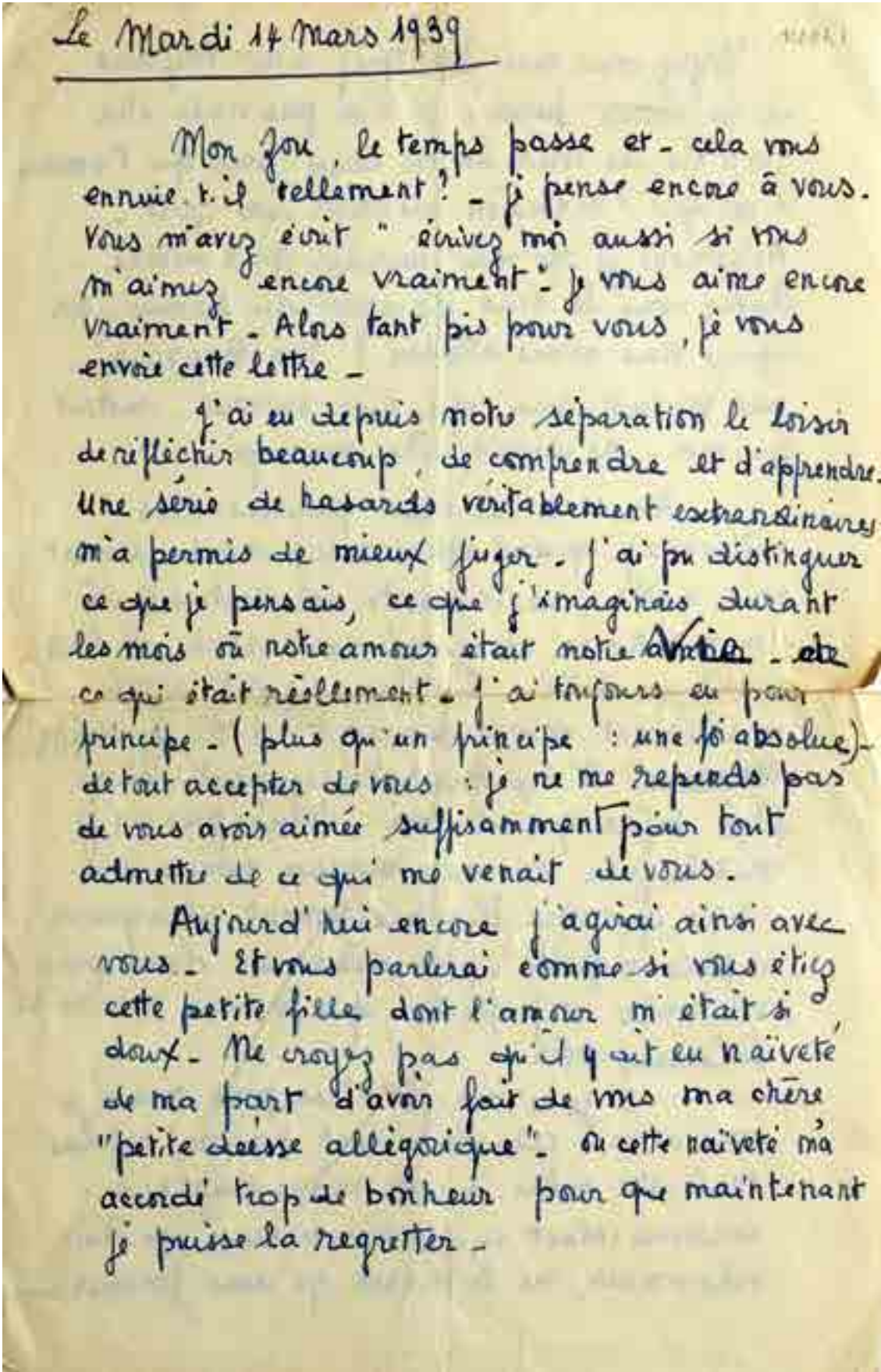
Parenthèse : dimanche **j’ai vu vos parents. Je pensais ne rencontrer que votre mère ; votre père a participé à notre entretien. Je ne le regrette pas**, au contraire. Nous avons parlé de vous (évidemment) quoique je me sentais mal qualifié pour un tel sujet. Car je ne veux pas aboutir à cette situation paradoxale d’avoir à intervenir à votre insu alors que ma seule raison d’être vis-à-vis de vous est d’avoir eu le droit d’agir pendant un temps en union intime avec vous. C’est ainsi que je n’ai pu admettre que vous ayez à subir la moindre conséquence née de l’inquiétude causée par les raisons de notre séparation. Je ne veux pas que vous ayez de la peine à cause de moi (directement ou indirectement). Votre père (plus que votre mère, fatiguée) m’a longuement parlé. Avais-je le droit de l’entendre ? Mais j’ai reconnu en lui un désir de compréhension tel qu’il m’est difficile de l’oublier.

J’arrête là cette lettre. Mais pas sans vous demander à nouveau un entretien. Vous devez me l’accorder ; maintenant je ne dois plus attendre. Si vous ne m’aimez plus, me voir ne vous fera rien, ne vous blessera pas. Si vous m’aimez encore un peu, me voir vous paraîtra aussi nécessaire qu’à moi. Dans l’un et l’autre cas, mon attitude ne trahira pas mes sentiments. Cette lettre doit vous le prouver. Écrivez-moi avant dimanche pour me donner rendez-vous ce jour-là. Un destin étrange s’est acharné à me donner de vous (et d’une manière stupéfiante) un visage que je ne connaissais pas. Ce visage de maintenant, est-ce parce que je vous aime que je décèle en lui une sorte de révélation, mais pas ce Bonheur dont nous avons tant rêvé.

François

Petites déchirures au pli

1.500 - 2.000 €



111. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Fort d’Ivry, 31 mars 1939

LA GUERRE “A MONTRÉ LE BOUT DE SON NEZ” AVEC L’INVASION ALLEMANDE DE LA TCHÉCOSLOVAQUIE.

CATHERINE LANGEAIS EST ENVOYÉE EN PENSION.

FRANÇOIS MITTERRAND CONTINUE À LIRE

4 pp. in-12 (210x 130mm), encre bleue

Le vendredi 31 mars 1939

Mon Zou, où passerez-vous vos vacances de Pâques ? À Paris ? À Val-mondois ? Je ne sais donc où cette lettre vous rejoindra. Je souhaite qu’elle vous parvienne le plus tôt possible. J’ai mis longtemps à répondre à votre lettre. Pourtant, plusieurs nouvelles vous concernant m’ont préoccupé. Vous ressentez-vous encore de votre coude luxé ? Cela m’a fait de la peine de penser que mon Zou avait eu mal. Et votre entrée en pension ? Est-ce définitif ? Cela va tellement vous changer de cadre. Je voudrais tellement que la vie vous soit douce. Vous aimez la solitude me dites-vous. Ne souffrez-vous jamais à cause d’elle ? Mon Zou (j’aime cette appellation : elle, au moins, me reste), vous savez bien que rien de ce qui vous touche ne peut m’être étranger. Je ne puis faire autrement que de vous imaginer toujours comme ma petite fille de tant de jours.

J’ai donc mis longtemps à vous écrire cette lettre. Plus de quinze jours depuis mes dernières lettres. Ai-je tenté de m’éloigner de vous ? Peut-être, mais je ne puis faire de démarcation entre le passé et le présent. Il n’y a pas de passé entre nous. Vous demeurez en moi toute pareille. Le monde que j’ai voulu situer entre vous et moi n’a pas résisté à tout ce qui me lie à vous. Pardonnez le moi.

Vous m’écrirez bientôt, n’est-ce pas ? Pendant vos vacances de Pâques, ne pourrez-vous pas penser à moi au moins une demi-heure ? (Le temps de tracer quelques lignes, d’écrire l’adresse et puis, une seconde, fermer les yeux au dedans de vous-même). Et ce sera fait. Et vous m’aurez donné de la joie. Ce n’est pas rien.

Depuis un mois je suis beaucoup sorti : matinées, soirées dansantes, divertissements sans à-coups. Mais que faire de sensations, de sentiments d’où le cœur est absent ? Les vivre, sans chercher plus loin. Solution d’un tas de problèmes. Mais pourquoi ne puis-je me contenter de solutions négatives ? J’ai joui de beaucoup plus de liberté que pendant les premiers mois de mon service militaire. Chaque soir, je suis allé à Paris. Je me suis rejeté vers d’autres domaines, attachants, mais pas (ou plus) essentiels. D’ailleurs (maintenant que le peloton que je suivais est terminé), je puis me consacrer à mes projets. Mais pourquoi ont-ils perdu leurs sens ? Mon Zou, racontez-moi vite vos journées. Par ce soleil vous devez être ravissante (pas seulement avec le soleil, mais si je vous le dis, ça ressemblera

trop à un compliment). Le printemps simule un petit air de flûte. La campagne doit être rudement belle aujourd’hui. Mais la parure que je lui prête mime trop un rêve de prisonnier.

Au Fort, la vie a été bousculée par les événements de Tchécoslovaquie. La guerre a de nouveau montré le bout de son nez. Un de ses jours, elle se gênera moins. Mais alors, il sera temps d’en reparler. Je lis beaucoup : *Les chemins de la Mer* de Mauriac, *Ma Doctrine* (éléments de l’œuvre d’Adolf Hitler), *Le Dernier civil* d’Ernst Glaeser. Ces deux derniers ouvrages traitent de l’Allemagne. On y découvre cette révélation extraordinaire : un pays qui croit en lui, qui tue en lui mille richesses pour obtenir le triomphe de sa race et de son sang. J’ai peur un peu pour le nôtre, civilisé jusqu’à la moelle et qui risque d’en mourir.

Vous savez le roman dont je vous avais parlé un soir que nous remon-tions le boulevard Raspail ? (Peut-être ne vous en vous souvenez plus), je sens qu’il pourrait vivre. Il lui manquait un élément, acquis depuis : la connaissance de la souffrance vraie. La grâce ne vient peut être pas du côté où on l’attendait, ou peut-être aussi prend un chemin détourné avant de reprendre la voie désirée. **Mais je laisse ma plume filer un peu dans tous les sens. Que voulez-vous, elle suit le rythme du charme qui m’envahit lorsque je vous retrouve devant moi.** À vous la faute, mon Zou. Mais vivent les fautes de ce genre ! Amusez-vous beaucoup pendant les vacances. Je voudrais tant que vous reconnaissiez, intact, le goût de ces jours libres, que n’ont pas atteints les blessures d’autres jours. Et dites-moi surtout, ma pêche, que vous êtes heureuse ou presque. Et dites-moi votre vraie vie, celle de l’intérieur.

Je suis très ennuyé à la pensée de votre entrée possible en pension. Je vous recrée tellement bien dans ce décor qui fut le nôtre. Comment pourriez-vous le quitter ? Si toutefois tout est décidé, donnez-moi votre adresse. Je vous écrirai de temps en temps. Je tiens à vous redire ceci (et ceci s’explique à tout, même indépendamment de l’amour qui nous a tant unis) : que je serai toujours prêt à venir près de vous, à répondre à n’importe quel appel, car je vous aime.

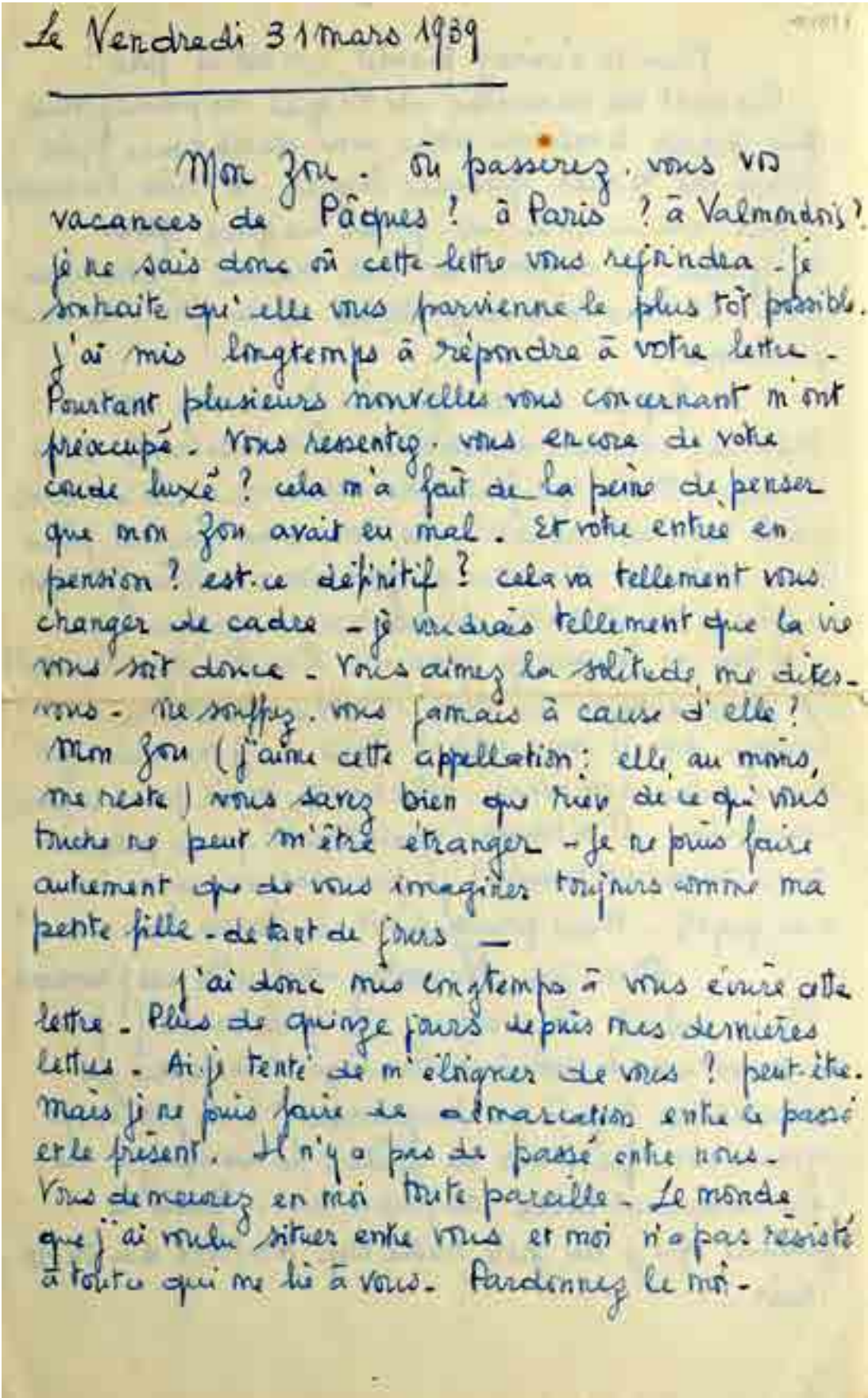
Mais ceci est un chapitre à ne pas trop effleurer. Je vous aime et *toujours* vous êtes ma Marie-Louise de laquelle je trouve véritablement extraordi-naire, presque impensable d’être séparé. Mais c’est mon histoire à moi. Inutile de m’y attarder Quand vous recevrez cette lettre vous saurez que je vous aime du même amour, malgré le temps qui ne tue que les mots.

À bientôt mon “vieux” Zou (il m’amuse cet adjectif anachronique, ma toute petite fille). Si je vous dis que je vous aime, ça n’a rien, quoiqu’il puisse paraître, d’un poisson d’avril.

François

Écrivez-moi *vite* ce sera gentil. Au Fort, car je ne sais à quelle date exacte me sera accordée une permission. Quant à une rencontre à venir, je main-tiens dimanche. Vous l’accepterez j’en suis sûr, un jour. Vous compren-drez que c’est nécessaire. *Merci de votre lettre, tout est bien ainsi*, mon Zou

500 - 800 €



112. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Bruxelles], 15 avril 1939

LA RENCONTRE DE FRANÇOIS
MITTERRAND AVEC LE COMTE DE
PARIS.

SON AFFECTATION AU BUREAU DU
COLONEL DE SON RÉGIMENT

1 p. in-12 (210 x 134mm), encre brune

Le 15 avril 1939

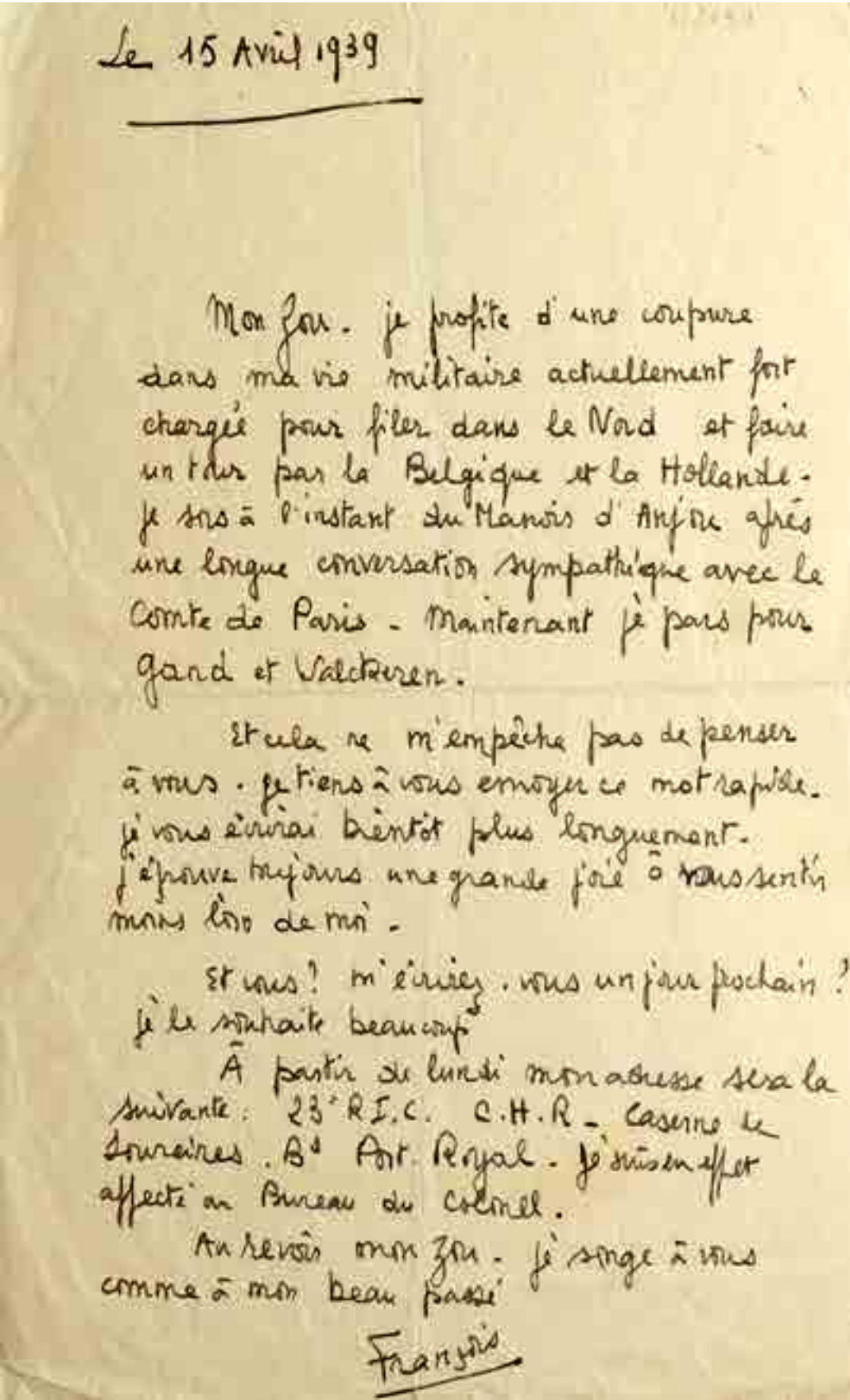
Mon Zou, je profite d'une coupe dans ma vie militaire actuellement fort chargée pour filer dans le Nord et faire un tour par la Belgique et la Hollande. Je sors à l'instant du Manoir d'Anjou après une longue conversation sympathique avec le comte de Paris. Maintenant, je pars pour Gand et Walckeren.

Et cela ne m'empêche pas de penser à vous. Je tiens à vous envoyer ce mot rapide. Je vous écrirai bientôt plus longuement. J'éprouve toujours une grande joie à vous sentir moins loin de moi.

Et vous ? M'écrirez-vous un jour prochain ? Je le souhaite beaucoup. À partir de lundi, mon adresse sera la suivante : 23e R.I.C C.H.R. Caserne de Lourcine, boulevard Port-Royal. Je suis en effet affecté au bureau du colonel. Au revoir mon Zou. Je songe à vous comme à mon beau passé.

François

500 - 800 €



113. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Paris, 12 mai 1939

ENTRE LES MOIS DE MARS ET MAI 1939,
LE TON A CHANGÉ : L'AMOUR S'ÉCARTE.

FRANÇOIS MITTERRAND FAIT PART
DE SES LECTURES : LEIBNIZ, KANT,
HEGEL, AUGUSTE COMTE, SPENCER,
DURCKHEIM, JULES ROMAINS,
GIRAUDOUX, PIRANDELLO, ALDOUX
HUXLEY

CATHERINE LANGEAIS EST EN PENSION
À VERSAILLES

4 pp. in-12 (210 x 135mm), encre brune

Le 12 mai 1939

Mon Zou, votre lettre m’a procuré un grand plaisir, un peu d’étonnement et aussi de la peine. Le plaisir est fort égoïste : il naît de ma joie de vous savoir parfois moins éloignée de moi qu’il ne paraît ; l’étonnement vient de ce que je doutais de la réalisation de votre projet d’entrée en pension ; la peine : je voudrais vous savoir réellement très heureuse. Depuis le mot que je vous envoyais de Bruxelles, je me suis tout à fait réinstallé à Paris. Je jouis d’une liberté accrue : je sors tous les soirs, et fort avant dans la nuit ; je bénéficie de nombreuses permissions d’après-midis. Mes obligations découlant de ma fonction de secrétaire du colonel sont peu astreignantes ! Je ne me plains pas du changement. J’avais accepté la vie d’Ivry, dure, heurtée et n’avais pas voulu la prendre de biais ; j’en étais néanmoins excédé, harassé. Je commence à devenir normal : plus équilibré.

Je travaille pour moi : étude des théories politiques des philosophes allemands (Leibniz, Kant, Fichte, Hegel) dont vous avez dû entendre souvent parler chez vous ; des théories sociologiques d’Auguste Comte, Herbert Spencer, Durkheim : cela m’intéresse beaucoup. Toutefois, je m’en évade : et je lis romans et théâtre autant qu’il m’est possible. Romans : les premiers volumes des *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains (dans *Le 6 octobre* se trouve une *Présentation de Paris* admirable : un des plus beaux morceaux à mon avis de la littérature contemporaine), *Choix des élus* de Giraudoux (votre ennemi !) : densité, richesse, finesse extrêmes, verbiage et clinquant aussi. Mais tant de touches vraies que l’ouvrage est sauvé. Hors ces deux normaliens (toujours eux) : *Un, personne et Cent mille* de Pirandello, *Contrepoint* d’Aldous Huxley. Voici mes dernières “acquisitions”. De cela, ferai-je naître un mélange confus ou une synthèse personnelle ? Si la vie le veut : une étincelle suffit.

Ma Zou, je m’aperçois que je vous parle sans arrêt de moi ; je m’aperçois aussi que cela ne me déplaît pas : et vous parler, à vous, de moi, continue un dialogue ancien et toujours proche que j’aime. À peine le ton varie-t-il. Mais c’est pour le besoin de la scène. Maintenant que Mai est revenu,

avec le soleil (compagnon à vrai dire infidèle) et les feuilles aux arbres, je voyage dans un pays curieux et attirant. Je situe mal les évocations et les recrée dans le présent. Elles ne s’y trouvent d’ailleurs pas si mal que ça. Je me reconnais tel que j’étais il y a un an. Le cadre est presque le même. Le contenu, s’il a subi la morsure du temps, ce qui est parfaitement naturel, n’a pas changé d’essence. Les lilas ont exactement la même odeur qu’au printemps dernier et les frondaisons des marronniers la même couleur. Il arrive aussi qu’il pleuve : mais j’aime la pluie comme je l’aimais. Mais j’ai tort de vous parler du Paris que vous ne pouvez approcher que les samedis et dimanches. Pardonnez-moi mon Zou, mais les images sont si tenaces.

Je pense souvent à vous. Est-ce extraordinaire ? J’essaie maintenant de vous imaginer à Versailles ; seule et entourée. Je voudrais tellement que cette solitude que vous désirez ne soit pas un repliement désolé sur vous-même. S’il vous arrive un seul moment de détresse, qui est à l’abri ? Pensez à ce jour où après une journée chaude de mai, le vent s’était levé, si frais, que vos mains en étaient toute “mêlées”. Je dis : pensez à ce jour, non pour vous dire : pensez à moi. Ce jour-là, je n’y étais pour rien. Et personne n’y sera jamais pour quelque chose. La vie est ainsi : et l’on a froid aux mains quand le cœur éclate de bonheur. Et puis la peine vient et elle part et tout recommence : cela suffit. Où irai-je si je continue cette lettre ainsi ? **C’est comme une pièce classique : deux personnages et le reste ne sert qu’à mieux éclairer leurs passions.** Une pièce où je me donne le beau rôle puisque je n’aime pas jouer les utilités. Acceptez la fiction. **Dans une fiction, les personnages peuvent se passer de l’apparence.**

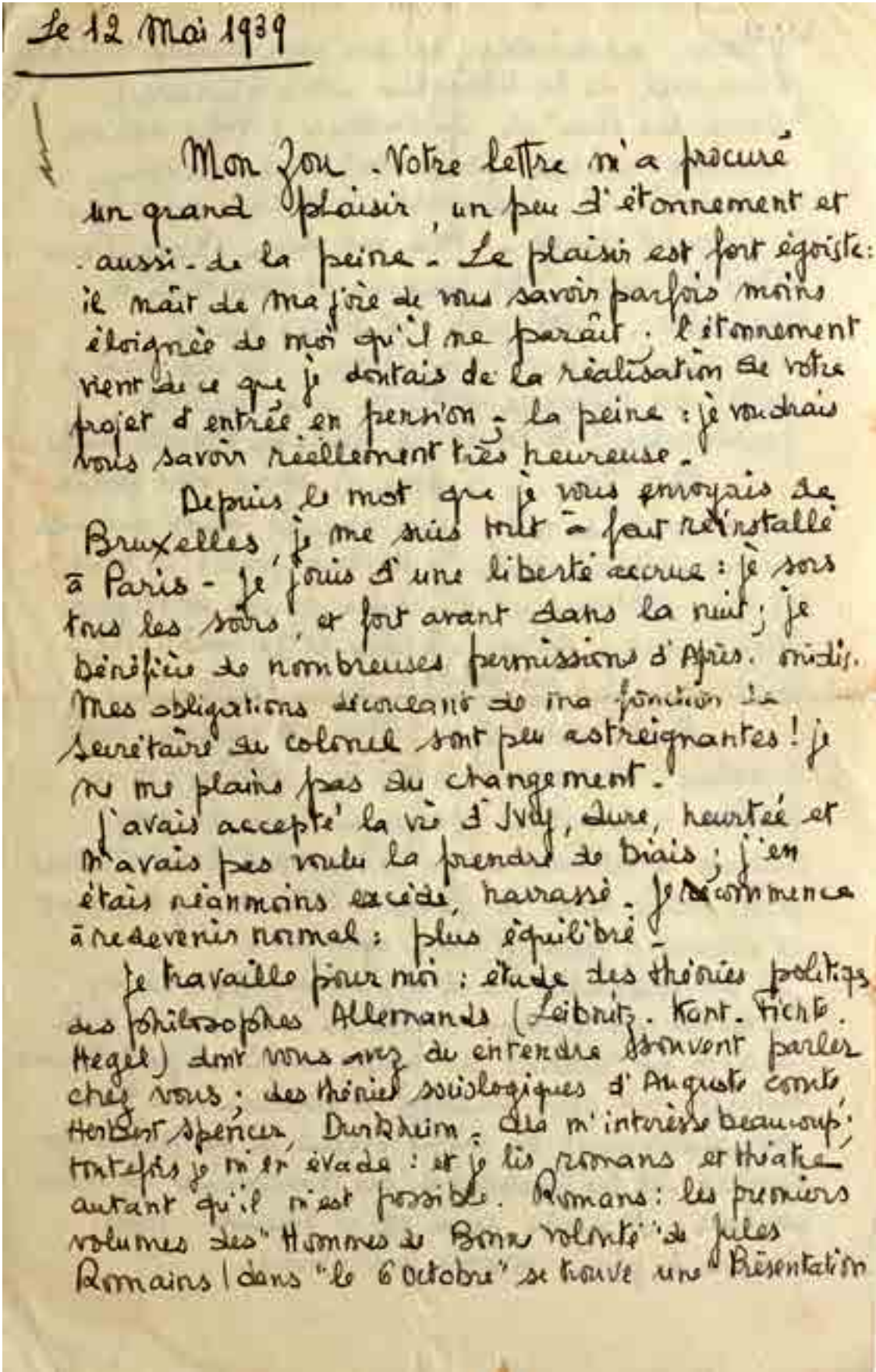
J’en reviens à vous, à vous seulement ? Dites-moi vos occupations, votre entourage, vos loisirs et tout ce qui vous concerne de près. Ce n’est pas sans un peu d’ennui que je vous imagine privée de liberté. Je ne songe pas à vous plaindre comme je le ferais pour n’importe quelle pensionnaire isolée : vous n’êtes pas telle. Peut-être vous accordé-je ce que je crois avoir trouvé en vous : il me semble qu’avec vous tout à un sens, au-delà des petites plaintes et des petites joies. C’est aussi ce qui m’inquiète et m’attire. Terrain Dangereux ! Et pourtant, je ne finirai pas cette lettre comme toujours. La fin qui ne figurera pas à la suite de ces lignes n’a pas besoin d’être dite. Elle est trop proche de la vérité.

Écrivez-moi, dites-moi votre adresse. Cette lettre finit, c’est dommage, mais nécessaire : c’est ça l’ennui.

Si je pense à vous, ce n’est pas tout.

François

800 - 1.200 €



114. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Paris, 8 août 1939

“PUISQUE DEMAIN VOUS AUREZ SEIZE ANS”.

LA CRISE CONTINUE : “PLUSIEURS MOIS SONT PASSÉS QUI M’ONT RÉAPPRIIS À VIVRE SANS VOUS”.

L’ANNIVERSAIRE DE “ZOU” DANS UN MOIS D’AOÛT 1939 AVEUGLE AUX ÉVÉNEMENTS À VENIR

4 pp. in-12 (210 x 135mm), encre brune

Le 8 août 1939

Mon Zou, **je vous souhaite un bon anniversaire**. Vous voyez que je n’ai pas oublié ce jour, pas plus que beaucoup d’autres qui constituent nos souvenirs. Je suis heureux de vous l’écrire aujourd’hui.

Je suis à Montparnasse. Devant moi, une table chargée de verres : installé là avec quelques amis, je retrouve l’atmosphère de mes années d’étudiant. Notre soirée est libre : impression fort agréable. Je suis tout étonné de découvrir un Paris animé, vivant, colorié, pendant ces grandes vacances que j’imagine mortelles. Je pense à vous, surtout le soir. Je veux vous rappeler ma pensée qui ne s’éloigne jamais beaucoup de vous. Demain, 9 août, vous saurez quels vœux je forme pour vous. **Plusieurs mois sont passés qui m’ont réappris à vivre sans vous.** Je puis vous dire maintenant que tout ce qui m’est venu de vous constitue mon plus cher souvenir, demeure plus qu’un souvenir. Le vœu, le seul vœu que je veuille vous adresser, c’est le plus commun, le seul aussi qui résume tout : que vous soyez heureuse, très heureuse, mon Zou. Je ne crois avoir jamais désiré autre chose.

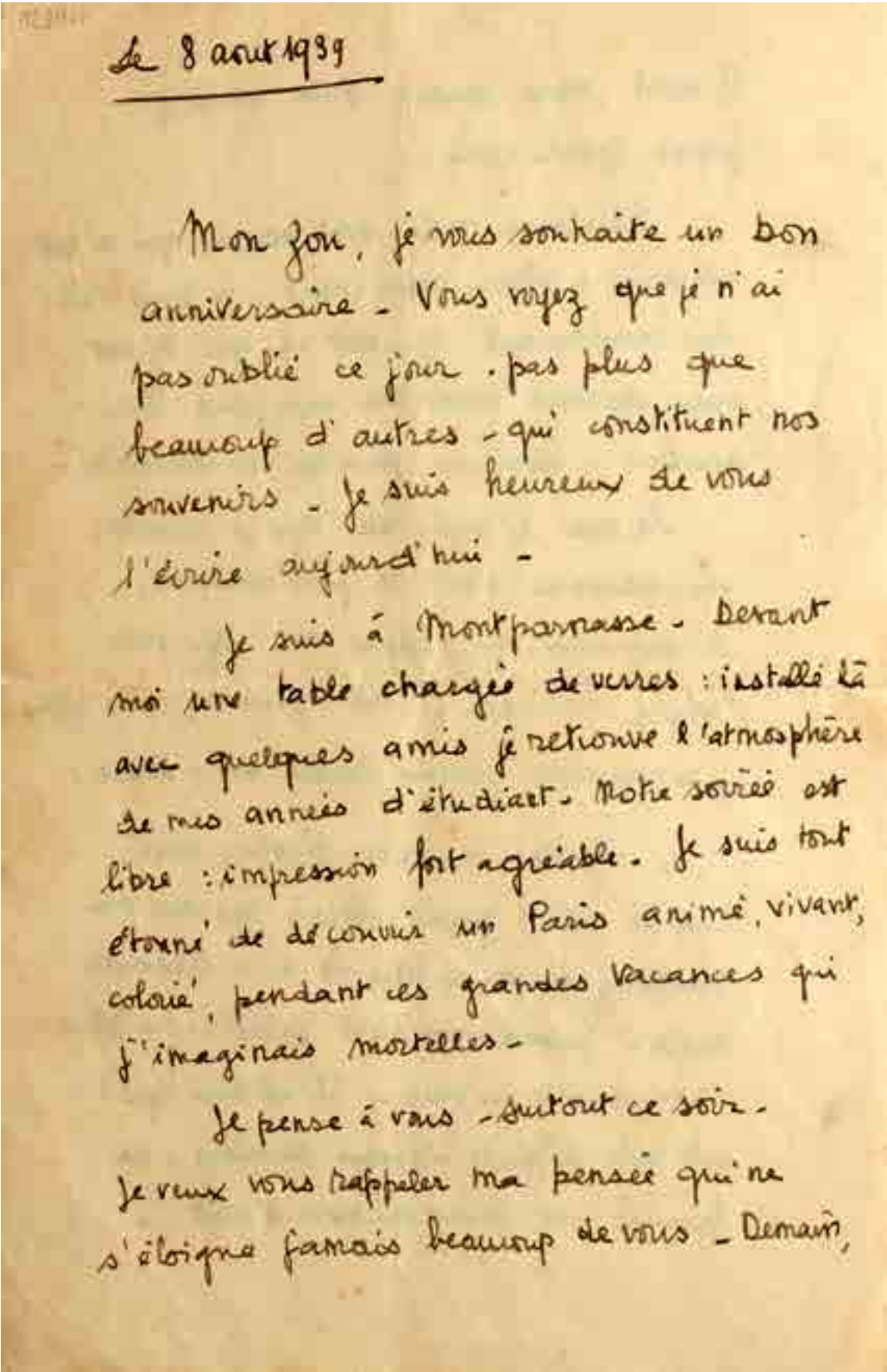
Quelles vacances passez-vous ? Cela me ferait grand plaisir que vous me racontiez un peu de votre vie de ce dernier mois. Je serais vraiment peiné de ne plus rien savoir de vous. Il est vrai qu’il est bien difficile, presque sacrilège, de prendre une plume au mois d’août. Je suis allé en Charente au début du mois de juillet, mais n’y suis resté que cinq jours. Presque tous mes amis sont partis de Paris. Mon frère Robert est à Évian, Jacques vient de quitter Saint-Cyr après avoir choisi l’aviation, à Versailles. Pour moi, mes grandes vacances n’ont pas l’allure interminable que je redoutais. Chaque soir, je sors ; octobre arrivera vite ainsi. Êtes-vous toujours à Valmondois ? Dansez-vous ? Vous amusez-vous beaucoup ? Avec qui êtes-vous ? Je suis curieux de tout cela : j’aimerais recomposer votre décor et vous-même dans la mesure du possible.

Chaque dimanche, je vais chez des amis en Seine-et-Marne. Là, je joue au tennis, je me baigne dans la Marne et danse. J’imagine que je remplis un peu votre programme. Mon Zou, j’espère que vous excuserez mon écriture grignotée : mais je me sers de mes genoux pour maintenir mon papier et les conversations m’obligent souvent à lever la tête. Je vais terminer cette lettre. Quand me répondrez-vous ? Vous savez que rien de vous ne me laisse indifférent. Je serai heureux d’avoir de vos nouvelles. Ce que je dis mal, complétez-le. Beaucoup de choses entre nous ont été dites. Pas toutes. Puisque demain vous aurez seize ans, je souhaite que tout pour vous soit tel durant cette année que vous commencez, que vous puissiez le désirer. Si j’étais chargé de vous offrir tout ce que vous désirez, je n’en finirais plus.

Bonsoir, mon Zou.

François

400 - 600 €



Période 3

La « drôle de guerre »

1^{er} septembre 1939 - 9 mai 1940

115. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
Ivry, 1er septembre 1939

MOBILISATION GÉNÉRALE ET INVASION
DE LA POLOGNE PAR LES ALLEMANDS.

LEUR HISTOIRE D'AMOUR EST PRISE
DANS LA TOURMENTE DE L'HISTOIRE
EUROPÉENNE : FRANÇOIS MITTERRAND
PART SANS S'ÊTRE RÉCONCILIÉ AVEC
CATHERINE LANGEAIS

2 pp. in-12 (210 x 135mm), encre brune

Le 1er septembre 1939

Mon Zou très cher, c'est d'une classe enfantine de l'École Michelet à Ivry que je vous écris. J'ai rejoint ce matin ma compagnie de temps de guerre et je me retrouve équipé, alourdi, un peu dépaycé dans cet Ivry chargé de tant de souvenirs qui vous concernent. J'ai reçu sur la côte normande où j'ai passé une semaine, votre dernière lettre. Elle m'a fait le plaisir que vous savez, puisque bien souvent je vous en ai parlé. Chaque témoignage de votre présence est ainsi pour moi plus cher que tout. Quoique assez optimiste ces jours derniers, les nouvelles de la journée m'incitent à vous envoyer ces lignes dès aujourd'hui de façon que vous ayez, avant un départ et des difficultés possibles, un peu de ma pensée, toujours proche de vous.

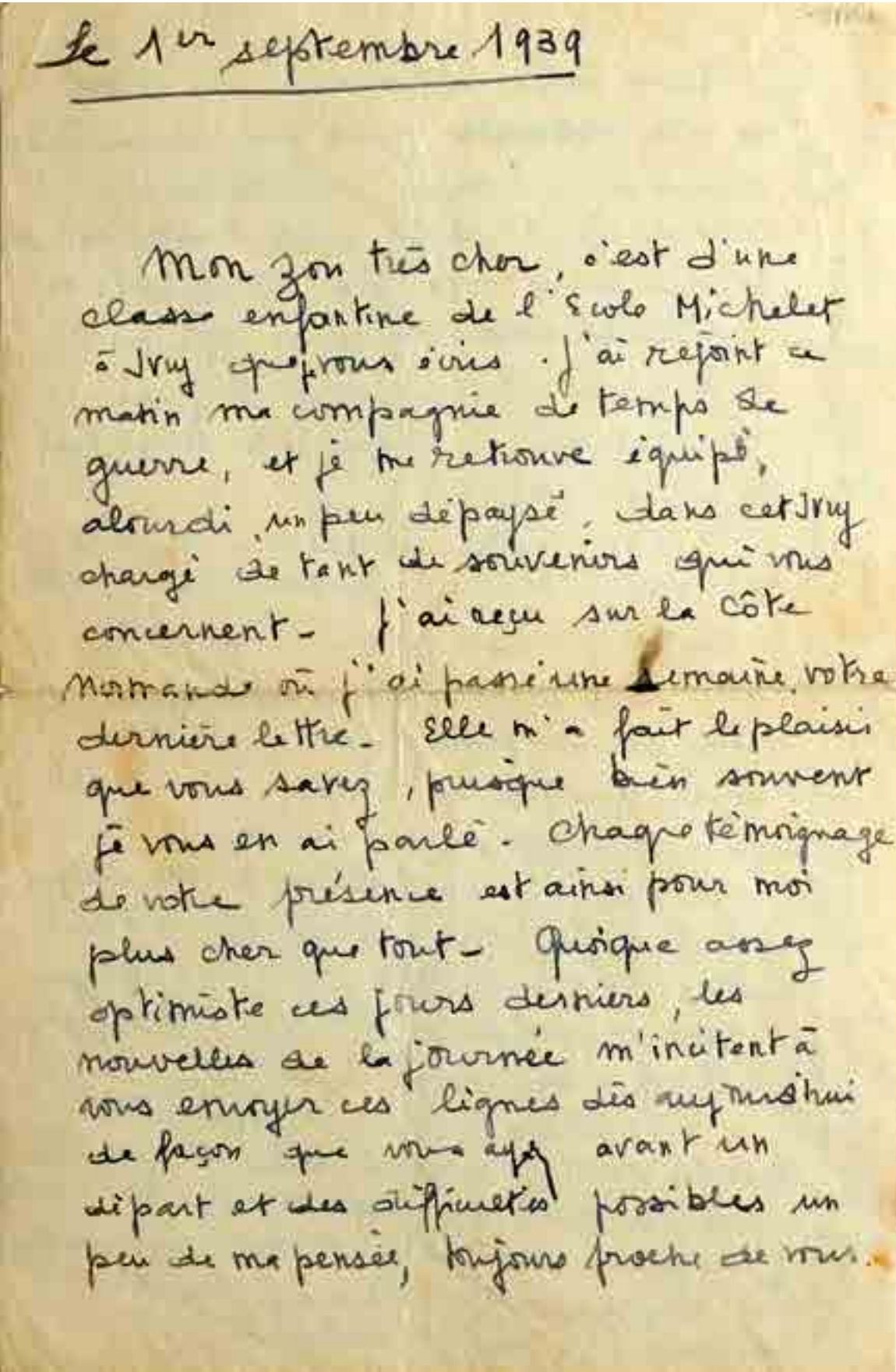
Dans votre lettre vous me dites qu'une crise de rhumatismes vous a de nouveau immobilisée. Comme je prends part à votre ennui ! De vous savoir, mon Zou, souffrante ou malheureuse me peine infiniment. Je voudrais être capable toujours de vous protéger, malgré le droit qui m'est retiré. Cette lettre est brève, où vous rejoindra-t-elle ? **Demain nous partons, et dès la première heure. Pour quelle destination ?** Je n'en sais rien. Restez-vous à Valmondois ? Mon Zou, j'espère que vous me tiendrez au courant de vos changements d'adresse, si la guerre possible vous oblige à vous éloigner davantage de Paris. Et que vous m'écrirez parfois (soit au 23 R.I.C 9eme cie toujours par Lourcine d'où l'on fera suivre, soit à Jarnac d'où l'on fera également suivre).

Je pense souvent à vous. **Si la guerre éclate je partirai avec un bloc de souvenirs délicieux et émouvants, liés à vous.** J'emporterai aussi ce qui échappe au souvenir et vit toujours en moi tel que je vous le promettais il y a déjà plus d'un an.

Que tous les vôtres reçoivent aussi mes vœux de bonne chance. La première chance de toute étant la paix. Et vous, ma Marie-Louise, pour moi toute pareille, je désire seulement que rien ne vous fasse trop souffrir. Et bonne chance aussi, **ma toute petite fille du premier jour.**

François

2.000 - 3.000 €



116. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Alsace], 10 septembre 1939

PREMIÈRE LETTRE DE FRANÇOIS MITTERRAND EN CAMPAGNE MILITAIRE.

IL A PU REVOIR CATHERINE LANGEAIS LORS D’UN DERNIER PASSAGE À VALMONDOIS AVANT DE GAGNER LE FRONT : LA CORRESPONDANCE REPREND.

“LE PETIT VILLAGE OÙ JE SUIS EST SITUÉ SUR UN COTEAU ADMIRABLE GORGÉ DE FLEURS, DE FRUITS ET DE SOLEIL (...) LE CANON TONNE FORT PRÈS DE MOI”

4 pp. in-12 (179 x 136mm), encre noire

Le 10 septembre 1939

Mon Zou d’avant-hier, vous avez si peu changé avec votre horreur du masque (mais mieux vaut à mon avis porter un masque que de mourir asphyxié) et vos pansements sur le genou, que je me plais à vous écrire un peu comme je le faisais autrefois ou plutôt, de la même façon que toujours.

Le petit village où je suis est situé sur un coteau admirable gorgé de fleurs, de fruits et de soleil. Je suis, il est vrai, bien loin de vous, et le canon tonne fort près de moi. Deux désagréments de valeur inégale, je préfère le second. Sans blague.

J’ai revêtu ma tenue de campagne et me suis soumis aux servitudes si nombreuses de mon état. Et j’y découvre un certain pittoresque. Femmes qui pleurent, d’autres qui vous acclament, visage curieux, gens dont on ne comprend pas le langage, nuits passées dans la paille et la poussière, lever hâtif du matin tout éclaboussé d’eau et de clarté. Avec cela, **un travail dur qui prend cependant une valeur ignorée du temps de paix puisque maintenant l’enjeu est la vie elle-même**. Non pas que la guerre m’enchanté, mais elle assure peut-être l’occasion d’un accomplissement personnel (même s’il s’agit d’idéaux auxquels on croit peu).

Je garde de mon voyage en Île-de-France un souvenir particulièrement charmeur. La griserie de la vitesse, les senteurs des champs et des bois, la truculence de mon collègue de moto et **surtout ma visite chez vous, tout cela m’émeut : dernière journée souveraine de liberté heureuse avant ce que vous savez**.

Plus tard, si Dieu le veut, je vous raconterais les détails de mon voyage, rencontrés dans les romans avec rarement autant de saveur, et la peine de ces heures interminables, des marches sous le soleil, alourdies terriblement par l’équipement de guerre et, tout au fond la volonté, d’être plus fort que tout. **Réalité effrayante et qui désormais s’insère dans ma vie : faire la guerre**. Je vous écris cela et j’ai plaisir à cette conversation lointaine. **Vous représentez pour moi beaucoup de lumière, créée par moi ou réelle peu importe puisqu’elle me ramène vers vous sans lassitude**. Mon Zou, avouez que je suis volé. Aurez-vous le courage et l’immense générosité de compenser ? Je n’ai pas reçu (changement d’adresse !) votre lettre. Alors, pour moi, perte sèche, qu’il dépend de vous de réparer.

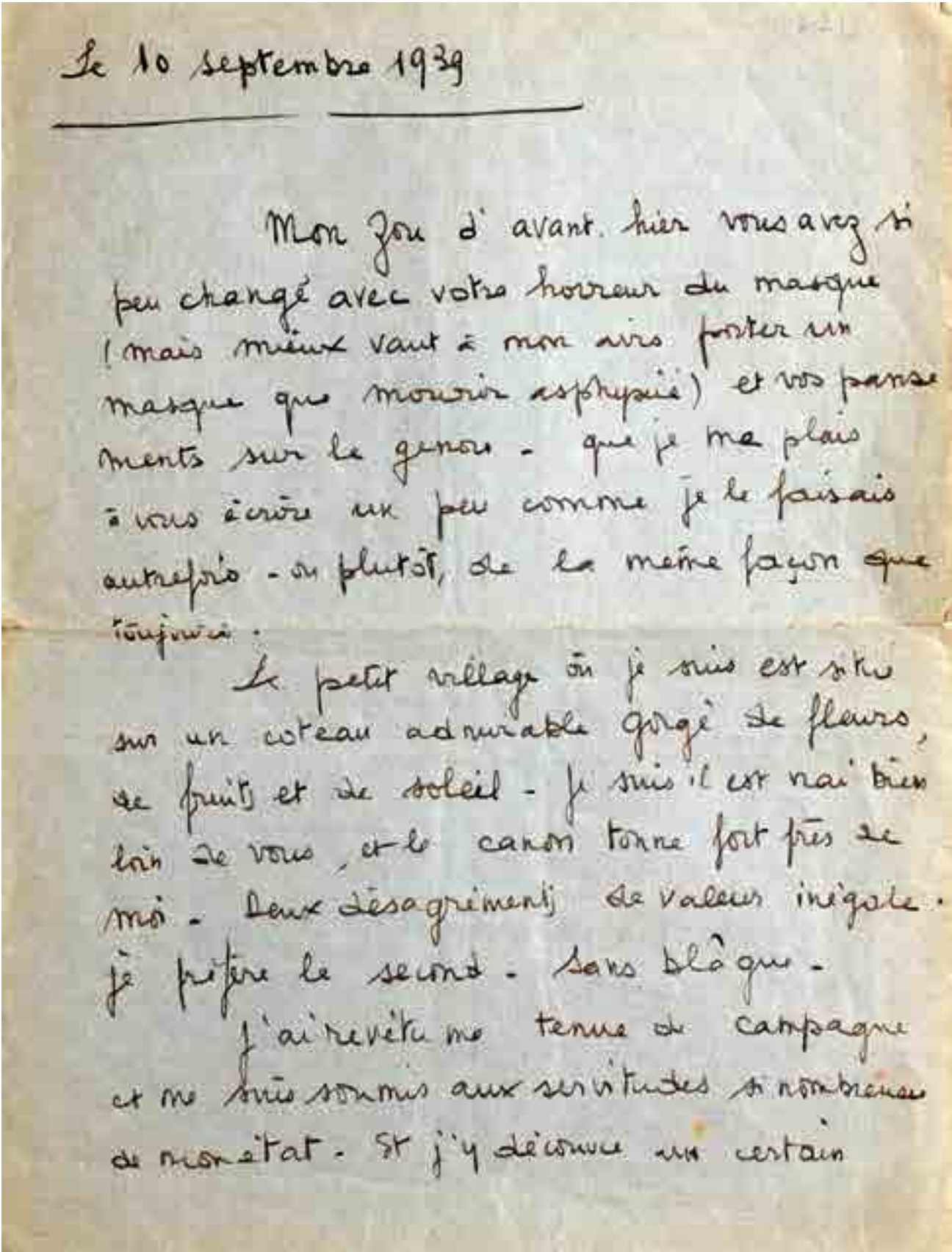
Et puis, je vous le dis dès maintenant, cet hiver que vous craignez, pourrez-vous le remplir parfois en m’écrivant ? S’il y a lieu. Dès maintenant, répondez bien vite à ces lignes. Les ennuis de transports seront bien suffisants pour créer entre nos lettres le creux que vous estimerez convenable ! Et puis très bientôt, je n’aurai peut-être plus l’avantage de me réjouir de votre correspondance et pour cause (au moins cette guerre va devenir un remarquable moyen de chantage !).

Dites à vos frères, à votre mère mes remerciements pour leur charmant accueil. Je pense à vous qui êtes ou pouvez être si durement éprouvée. Et je vous dis encore, pendant que des avions se promènent au-dessus de moi, pas très francs, et que s’annonce l’instant où je pourrai être plus courageux que jamais, si je l’ai été, ces paroles que j’aime

François

Adresse : 23 R.I.C 9 cie secteur postal 166

800 - 1.000 €



117. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Alsace], 22 septembre 1939

LA CORRESPONDANCE D'AMOUR REPREND AVEC LA GUERRE.

“NOUS MENONS UNE VIE TRÈS DURE QUI SEMBLE SOUVENT DÉPASSER LES FORCES”

4 pp. in-12 (210 x 135mm), encre brune

Le 22 septembre 1939

Mon Zou, j’admire la rapidité de votre réponse à ma dernière lettre. Mon admiration s’allie à ma joie : **devenu habitant des forêts, toute manifestation du monde civilisé m’enchante**, et tout particulièrement de ce monde si parfaitement civilisé que vous représentez, que vous êtes.

Moi, je mène une vie extraordinaire, simple et compliquée. Si simple que le sol me sert de couche et le ciel de toit, si compliquée que tout doit être une simplification des habitudes, des croyances : manger et dormir deviennent faits brutaux, plus forts que le nerf de bœuf, la rosée du matin ou le chant du canon ; **vivre ou mourir, faits du hasard qui donnent à toute chose une valeur**.

Et voici que me surprend votre écriture : un peu de votre pensée, de votre affection, et c’est le passé qui reflue en moi avec ses richesses, un passé extrêmement lié à vous, chargé de jours heureux grâce à vous. Pendant plusieurs jours, j’ai été coupé du reste du monde. Ce matin cinq lettres et parmi elles, les vôtres (celle du 6 et celle du 17) : ciel et terre pourront bouger autour de moi, la journée sera belle.

Quand j’aurai, Mademoiselle Zou, le grand avantage de vous voir, j’aurai des choses vraiment intéressantes à vous raconter. On ne fait pas une guerre pour rien ! Il faut bien que ça rapporte des souvenirs originaux ! Tout ce que je puis vous dire aujourd’hui, c’est que le pays où je vis est admirable, altier et sauvage. La nature y serait seule, on ne songerait qu’à sa beauté... mais elle a la reçu la visite de l’homme, de ses machines, de ses engins, de ses passions, on songe alors à la beauté gâchée bêtement, inutilement et, c’est le cas, horriblement.

Je suis en excellente santé, et c’est aussi le cas de le dire, tout a le bon goût de passer par dessus ma tête, même le plus bénin des rhumes. Votre lettre me remet dans l’atmosphère de ma randonnée à Valmondois. Depuis, j’ai revêtu ma tenue de campagne. Il me reste ce calot, le masque et l’âme de ce jour : ravie du spectacle offert par l’Île-de-France, de la sensation plaquée par la vitesse, et du spectacle aussi de mon Zou pas trop grincheux envers des visiteurs imprévus.

Ce que vous me dites de vos occupations ne m’étonne pas. Voyez-vous, **nous menons une vie très dure, qui semble souvent dépasser les forces - fatigue du corps, angoisse du cœur et de l’esprit - et pourtant je la crois plus légère à supporter que la vôtre, que celle aussi de tant de gens dont l’attente doit être horrible**. Vous êtes suffisamment phi-

losophe pour savoir que l’action commencée, aussi périlleuse soit-elle, perd le principal de sa difficulté. Nous qui combattons souffrons peut-être moins que ceux qui nous aiment, et vivent sans pouvoir se représenter nos peines.

Dieu, quel calme ! **Un peu de silence devient tellement extraordinaire**. On dirait que tout a la délicatesse de se taire pour me permettre de vous dire ce que je vous dis et ne vous dis pas.

Pardonnez-moi de vous avoir si vite répondu, mais les lettres sont longues à venir. Je pense que vous recevrez celle-ci dans un délai suffisamment sage pour que vous puissiez lui donner la réponse qu’elle ne vous demande pas... et sans trop tarder ! Je fais des calculs avaricieux et pense que cette correspondance sera assez nombreuse ainsi pour me plaire, assez rare aussi pour ne pas vous effrayer. Donc, j’attends mon Zou.

Je vous imagine avec ces enfants dont vous vous occupez. Ils ont de la chance et vous du dévouement. Cela doit être pénible à concilier. Avez-vous de bonnes nouvelles de votre père et de vos frères ? **Mes frères (Robert, artilleur à Sedan, Jacques, aviateur à Versailles) sont en bonne forme**. Quand vous m’écrivez, racontez-moi n’importe quoi. Tout de vous me sauve de l’ennui et plus. Ne pensez pas que quoique je fasse soit héroïque et ne vous accusez pas de la moindre responsabilité. **Je suis tel que vous m’avez connu avec en plus ce que vous m’avez appris et ne savez pas**. Donc j’ai beaucoup changé. **Mes muscles comme mon esprit sont devenus plus souples, plus forts aussi**. Je pense que vous aurez été mon porte-bonheur. Je vous parle beaucoup de moi ? Je le répète, c’est parler aussi de vous.

Je suis plus libre, plus hardi qu’autrefois. **Vous avez établi un parallèle entre notre histoire et celle du monde en proie à la guerre**. Je vous aime ainsi ma Marie-Louise clairvoyante. Est-ce orgueil ? Je souhaite au moins vous retrouver, malgré la souffrance, aussi libre que moi. Je sais votre finesse, mon Zou. Vous devinez qu’il n’y a rien de contradictoire si j’ajoute que cette liberté me lie peut-être mieux encore à ce que j’aime. Et ce que j’aime, vous le savez.

François

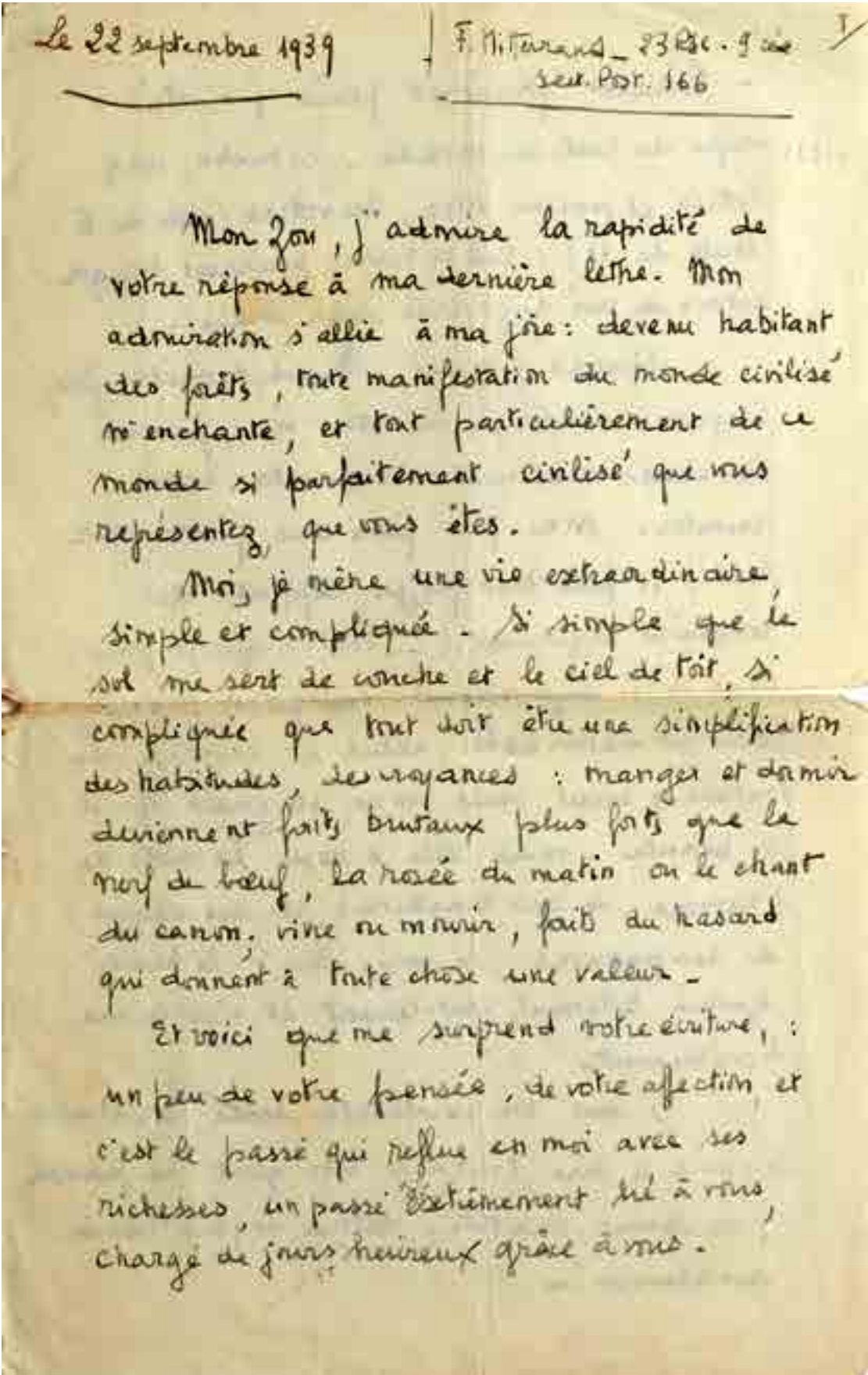
P.S : **la guerre peut devenir plus brutale encore**. N’oubliez pas avec votre mère, que si vous courez le moindre danger, vous avez des amis en Charente et n’hésitez pas à vous adresser à eux. Maintenant que je me tais, est-ce exprès ? Une drôle de chanson s’empare de la vallée devant moi. Ça va recommencer, quelle surprise party !

F.

[Apostille :] F. Mitterrand 23 R.J.C-9eme compagnie, sect. post. 166

Un pli en partie déchiré sur le premier feuillet

1.000 - 1.500 €



118. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Alsace], 18 octobre 1939

TRÈS BELLE LETTRE.

“JE SUIS DÉCIDÉ À RÉALISER DEUX BUTS : NE RIEN NÉGLIGER POUR SURVIVRE À LA GUERRE. NE NÉGLIGER AUCUNE OCCASION D’ACCOMPLIR INTÉGRALEMENT MON PROGRAMME : VIVRE CETTE EXPÉRIENCE FONDAMENTALE DANS TOUTE SON ACCEPTION”.

“CETTE GUERRE PEUT ME TUER, MAIS SI ELLE M’ÉPARGNE, J’EN SORTIRAI POSSESSEUR D’UNE FORCE ET D’UNE SCIENCE AUSSI TOTALES QUE POSSIBLES, J’AURAI MESURÉ MA VALEUR D’HOMME AUX PIRES ÉVÉNEMENTS”.

LA CORRESPONDANCE A REPRIS AVEC MARIE-LOUISE TERRASSE ; FRANÇOIS MITTERRAND ÉCRIT : “JE CROIS AVOIR DEVINÉ BEAUCOUP”

6 pp. in-12 (210 x 132 mm), crayon

Le mercredi 18 octobre 1939

Mon Zou, j’ai trouvé votre lettre au retour du travail, après une journée brumeuse, pluvieuse, boueuse. Cette journée est semblable à bien d’autres, car le ciel est prodigue de ses eaux. Il faut voir le fond des tranchées ! Je sais maintenant la valeur des terres : argile, glaise, sable etc. Je sais aussi le goût de la pluie quand elle tombe à torrents ! Ce n’est pas d’ailleurs terrible à supporter. Cela ressemble encore à un sport : souliers qui écrasent la boue, eau qui gicle, ou frappe le visage. Je ne déteste pas cet état. **Voici donc quelques jours que je suis descendu des avant-postes ; je me trouve maintenant en première ligne, seulement.** Je dis seulement parce que cette vie de première ligne paraît terne à côté de celle des avant-postes. Nous étions comme rejetés du monde, perdus en avant de tout, avec devant nous l’inconnu ou plutôt le trop connu. J’ai vécu là les heures émouvantes des rondes, en pleine nuit, quand tout bruit est suspendu, quand la vie de beaucoup d’hommes dépend de soi. De temps en temps, les “haltes-là” des guetteurs. Vite, le mot de passe, et puis de nouveau le silence, et la marche tâtonnante d’arbre en arbre jusqu’à l’abri.

Cette solitude des avant-postes m’a plu. À vrai dire, nous n’avons pas eu à souffrir d’événement particulièrement graves. Chance. Attendons la suite.

Maintenant, je vous écris d’une ferme. Je suis étendu sur le foin qui me sert de couche. Une bougie m’éclaire. Dans le fond de la salle, quelques

camarades parlent. Le foin constitue un lit excellent, meilleur que la paille, le feuillage ou le ciment, tous fréquentés depuis un mois ! (Je me souviens d’une nuit passée sur l’étagère d’une salle d’usine ! Et d’un somme au pied d’un arbre. À mon réveil, j’ai découvert une chenille dans mon casque ; réflexe de civil : je fus dégoûté !).

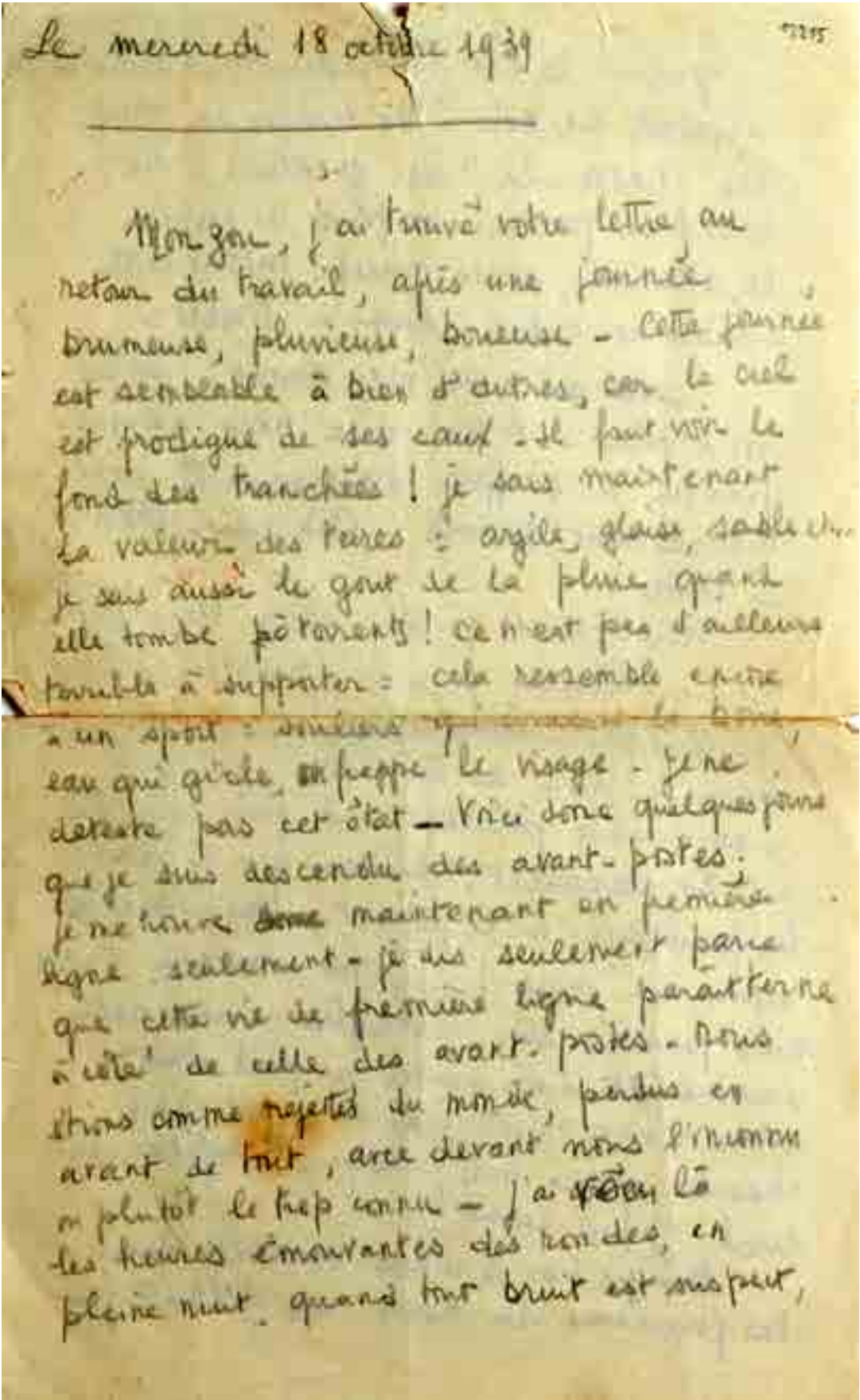
Puisque l’on s’occupe de beaucoup dans les journaux du moral des soldats, je puis vous dire que le mien est excellent. **Je suis décidé à réaliser deux buts : ne rien négliger pour survivre à la guerre. Ne négliger aucune occasion d’accomplir intégralement mon programme : vivre cette expérience fondamentale dans toute son acception.**

Voilà pour moi. J’en viens à vous, mon Zou, vers lequel ma pensée se dirige souvent. D’abord un compliment et un remerciement : vous m’avez écrit “Monsieur François M. ...” en guise d’adresse, j’aime cette formulation civile au lieu des formules militaires qui me sont désagréables. Ensuite, le fond de votre lettre. Préliminaire : je pense à vous, ma Marie-Louise, avec beaucoup de tendresse, et ne veux pas cacher cette prédilection que j’éprouve pour vous, ma toute petite fille d’un temps bienheureux. Vous me parlez de vous, et de votre explication de vous-même. Cela m’émeut de vous voir inquiète. **Tout ce que vous me dites m’éclaire. Je crois avoir deviné beaucoup. Au moment de notre séparation, j’ai trop souffert pour tout comprendre. Mais jamais je n’ai douté de vous ; je le répète, comme autrefois : vous n’avez aucune responsabilité vis-à-vis de moi.**

Depuis février, j’ai mené une vie pleine d’évolutions. Moi aussi, je vous raconterai beaucoup de choses. J’ai beaucoup appris à la lumière de ce que vous m’aviez appris puisqu’avec vous j’avais parcouru le cycle : bonheur, souffrance. Cycle pourtant incomplet. Et maintenant, je vois cette période malgré tout de transition, passée (février-septembre). Je vous ai revue avant de partir pour cette guerre : je lie ces deux faits, comme vous mêmes avez lié notre passé commun et les événements. Tout devient nouveau, extraordinairement nouveau. Vous savez que j’aime les symboles. Vous n’êtes pas absente du symbole nouveau, créateur, plus complet et plus hardi par lequel je me représente un monde à venir.

Je commence maintenant cette troisième feuille. Pardonnez-moi, mais j’ai si peu l’occasion de vous parler que j’ai peine à vous dire peu de choses. Et puis, après tout, cela ne vous ennuiera peut-être pas.

Tout ce que j’ai fait depuis un an (hors votre départ), je l’ai voulu. **Cette guerre peut me tuer, mais si elle m’épargne, j’en sortirai possesseur d’une force et d’une science aussi totales que possibles, j’aurai mesuré ma valeur d’homme aux pires événements.** Jusque-là, je ne puis me plaindre. Je trouve qu’il serait bête d’être tué. Je ne vois dans la mort “sur un champ de bataille” aucun héroïsme d’ordre général ; seulement un accident au cours d’une expérience d’ordre individuel. Un accident, c’est toujours bête. Mais **vivre après avoir risqué sa vie consciemment, cela peut-être un but. Cela n’exclut pas la peur, l’espèce d’épouvante qui vous enserre quand, terrés au fond d’un trou, on attend l’obus (et je vous jure que le sifflement d’un obus fait réfléchir un homme)** ; ni parfois le spleen, quand trop de souvenirs vous assaillent, aux heures de lassitude. Mais, comprenez-vous, mon Zou, **j’accepte tout pour mieux désormais comprendre que la vie doit être la complète harmonie du cœur et de l’esprit, de la force et de la tendresse.** (C’est là que vous n’avez pas été étrangère à mon attitude). Comme je vous parle de moi,



mon diable de Zou, qui aviez l’audace de trouver que je fredonnais mal le “hockey hockey” ! Ce souvenir revient : par contraste ironique. (Ô ! Habit bien coupé, vernis, œillet et politesses !). Savez-vous que je serais fort heureux si vous mettiez le projet de m’écrire bientôt à exécution ? Parlez-moi beaucoup de *vous*, malgré Pascal dont les *Pensées* m’ont accompagné. **Plus tard, je vous raconterai dans d’autres lettres mes rapports avec mes hommes (agriculteurs, gouapes de Ménilmuche ou spécialistes de chez Renault).** De ce côté, ça marche très bien. Beaucoup de détails amusants. (Installation dans un village : je me suis approprié une maison pendant quatre jours ; installation dans une écurie avec des vaches comme compagnes ; rêves éthérés, nez sur une grenouille, etc...). Mais cela suffit. Je crois avoir exagéré. Six pages ! (Moi, je ne me plains pas d’être avec vous). Mais je préfère vous avoir envoyé des nouvelles dès ce soir alors que je dispose de ces minutes. Demain, je puis ne pas avoir une seconde de liberté.

Dois-je terminer sur une note grave ? Tant de choses graves m’entourent. Mais je préfère votre note à vous, ma toute petite fille bien lointaine. Cette note-là fera la douceur de ce soir malgré la musique proche de la guerre. Dois-je vous dire aussi, ma Marie-Louise, qu’il est assommant de n’être réduit à ne vivre que par la pensée de ceux que l’on aime ?

François

Petites déchirures sans manques

2.000 - 3.000 €

quand la vie de beaucoup d'hommes
dépend de moi - De temps en temps
les "halte-là" des queteurs - vite,
le mot de passe - et puis de nouveau
le silence, et la marche tatonnante
d'arbre en arbre jusqu'à l'abri -
cette solitude des avant-postes
m'a plu - A vrai dire nous n'avons
pas eu à souffrir d'événements parti-
culièrement graves - Chance - Attendons
la suite -
Maintenant je vous écris d'une ferme -
je suis étendu sur le foin qui me sert
de couche - Une bougie m'éclaire -
Dans le fond de la salle, quelques
camarades parlent - Le foin constitue
un lit excellent, meilleur que la paille,
le feuillage ou le ciment, trop fréquents
depuis un mois ! (Je me souviens d'une
nuit passée sur l'étagère d'une salle
d'usine / et d'un somme au pied d'un
arbre - à mon regret j'ai découvert une
chenille dans mon casque - réflexe le
civil - je fus logé !) -
Puisque l'on s'occupe beaucoup dans
les journaux du moral des soldats je

119. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Alsace], 1er novembre 1939

“APRÈS LA TEMPÊTE DE FEU... C’EST LE MOMENT DE JOUER LE TOUT POUR LE TOUT, DE CRÉER ET D’AFFIRMER SES VALEURS, DE DOMINER L’ÉVÉNEMENT”.

FRANÇOIS MITTERRAND DANS UN ABRIS AUX AVANT-POSTES. 43E JOUR SUR LE FRONT.

“LES HOMMES SONT BÊTES, DITES-VOUS. ET C’EST VRAI. ILS HAÏSSENT LA MORT ET L’APPELLENT”.

LE DIALOGUE AMOUREUX REPREND, MAIS ENCORE À L’IMPARFAIT COMME L’ATTESTE LA FIN DE LA LETTRE

6 pp. in-8 (211x 135 mm), crayon

Le mercredi 1er novembre 1939

Mon Zou, je réponds immédiatement à votre lettre. Je ne pourrai vous envoyer ces lignes dès ce soir, mais cela me plaît de croire un peu à votre présence. Et j’écris.

Depuis neuf jours : je suis réinstallé aux avant-postes, c’est-à-dire, aux devant des premières lignes : pour surveiller, avertir, résister et permettre au gros des troupes de s’organiser pour le combat. (Je ne trahis là aucun secret militaire : toute théorie officielle des avant-postes comporte ces missions). Comme je me trouve à la pointe de notre système, je suis soumis à un guet perpétuel, mes hommes devant assurer une garde incessante. Loin de tout (heureux de cela), j’établis mon petit dispositif. Nous ne devons pas être surpris.

Pour l’instant, je suis assis dans l’abri pour fusil-mitrailleur, que j’ai fait construire ; il y a la place pour 3 hommes ; l’arme est en batterie ; dans un coin, un feu pétille, un vieux sceau troué nous servant de poêle ; à mes pieds, un jeune chat recueilli par un de mes hommes et que j’ai adopté, dort. On dirait qu’en ce jour de la Toussaint tout a revêtu un visage tranquille. Une brume légère comble les vallées, le vent secoue amicalement la cime de la forêt qui s’extravase à ma droite et à ma gauche. Parfois, un canon, une mitrailleuse ou un fusil secoue l’air paisible. **Mais quelle paix après la tempête de vent, de pluie, de grêle, de neige, après la tempête de feu.**

Ce matin, je suis allé à la messe célébrée dans une grange d’un village voisin. Depuis longtemps, en raison de ma situation avancée, je n’avais pu y assister. Dimanche dernier, je ne me suis même pas aperçu de la fête du Christ-Roi. Nos semaines sont uniformes. Ces dernières années, cette fête préluait à mon retour à Paris. Je quittais Jarnac et son magnifique pelage d’octobre pour commencer mes charmantes années universitaires.

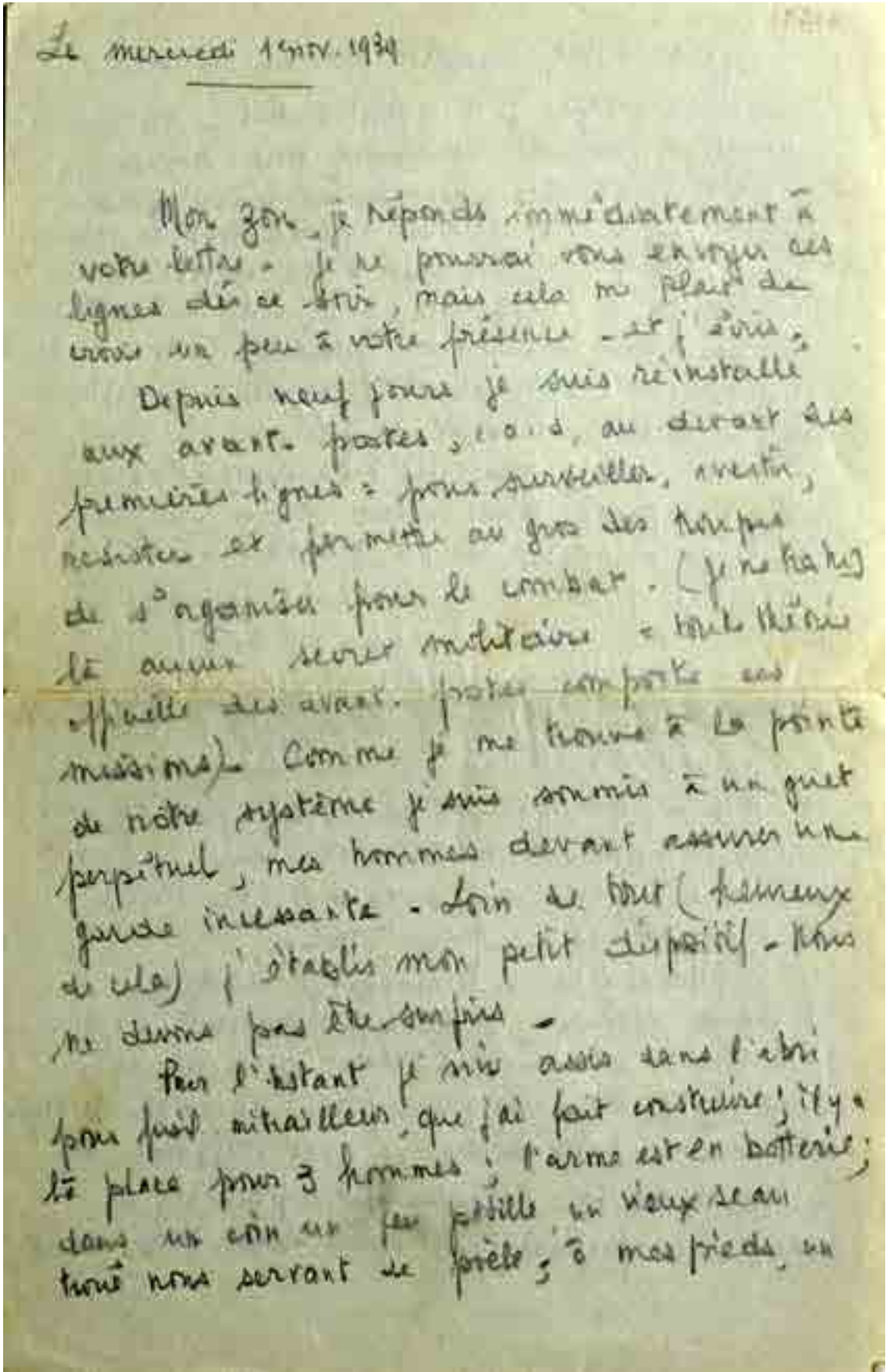
L’an dernier, mon rendez-vous avec Paris avait été avancé : pour vous.

En tout cela, maintenant, je découvre un plaisir intense, beaucoup d’émerveillements de tous ordres. Et surtout mon Bonheur qui était *notre* Bonheur (que j’aime encore). Je vous retrouve, ma petite pêche et avec vous toute une histoire dont les détails sont infinis et la signification profonde. Depuis deux mois, mieux que jamais *en face de moi-même*, j’aime penser souvent à vous. Vous me parlez de la marque de notre amour que vous possédez et gardez. Ma toute petite fille “bien proche”, je vous redis en vérité que vous avez été réellement “mon bien le plus précieux”. La marque que moi je garde de vous, de notre amour ? Ma Marie-Louise, si vous me la demandiez, cela pourrait durer encore trop de pages. Cela pourrait aussi s’écrire en peu de mots.

Votre réflexion sur notre génération de “futurs combattants” ne me paraît pas le moins du monde enfantine. En tout cas, je reconnais y avoir pensé aussi. En 1918, il fallait 90 jours en premières lignes pour avoir droit au titre d’Ancien Combattant. J’en suis à mon 43e jour (dont 17 d’avant-postes). Je ne puis m’empêcher de songer à nos images si faciles, un peu fragiles, d’avant-guerre. Les événements se sont chargés de m’endurcir, de m’assouplir en même temps. **Non pas que notre chapitre soit fini, mais le ton change.** Et vous, ma petite fille bien grandie, si femme déjà, comme j’aimerais vous retrouver. Cela m’amuse un peu de m’amuser avec mes récits de campagne, ma dure expérience et je n’aurai pas (je l’espère !) vingt-cinq ans. Quelle force j’aurai gagnée et quelle amertume. **Les hommes sont bêtes, dites-vous. Et c’est vrai. Ils haïssent la mort et l’appellent.**

Pour mon propre compte, je pense que c’est le moment de jouer le tout pour le tout, de créer et d’affirmer ses valeurs, de dominer l’événement. C’est pourquoi je ne veux négliger aucune occasion de mieux faire la guerre (dans le sens que vous avez compris, mon Zou. La guerre est tellement haïssable) par rapport aux qualités de l’homme. J’en arrive à une décision dont je *dois* vous parler : **je suis volontaire pour un groupe franc** (groupe chargé de reconnaissance, patrouilles, coups de main) (le danger étant accentué, on procède avec des “volontaires”). Le risque encouru est donc plus grand. **Pourquoi je fais cela ? J’adore la vie et l’estime d’un prix extrême, mais ce n’est pas en jouant petit qu’on gagne, alors je mise quitte ou double.**

Je réponds maintenant à deux questions que vous pourriez me poser : cette attitude est-elle héroïque ? Bien peu puisque je désire *gagner*. Pourquoi dois-je vous en parler, *à vous* ? Parce que je ne veux pas, s’il m’arrive malheur, que vous puissiez, mon Zou, croire à votre responsabilité. Vous êtes responsable ? Oui, de beaucoup de joies et d’enseignements. Quoiqu’il puisse m’arriver, pensez que je n’aurai jamais dit “à cause de vous”, mais “grâce à vous”. Je vous parle de ceci aussi parce que j’aime tout vous dire. Pourquoi ? Je préfère répondre à mes deux premières questions.



Mon Zou paresseux, voici bien des paroles en champs clos. Je vous parle de choses bien sévères ! Alors parlons entre nous et de nous seulement le long de cette feuille qui reste. Au diable le monde et ses embêtements, et sa toque de magistrat ! D'abord, Zou, je veux savoir à qui j'écris. Comment êtes-vous ? Quelle coiffure ? Quelle robe ? Arrêtez un moment votre lecture : faites un sourire, comme celui que j'aimais dès la première fois. Quel livre lisez-vous ? Vous me parlez de Polak. Un poème et tout est dit. On ne devrait plus lire que des poèmes... Mon Zou, je vous imagine, comme je vous préfère, avec du vert et de l'orangé par exemple et des cheveux retombant un peu au-dessus des épaules. Êtes-vous jolie ainsi ? Il ne faut pas le dire, vous le croiriez peut-être, mais ne me croiriez pas. Ce que vous êtes ? Le sais-je mieux que vous ? Ce que disait votre écriture, je vous le redirai, mais je m'aperçois que ce que je fais, c'est le portrait de cette petite fille *que j'aimais*. Et c'est si dangereux d'évoquer un portrait qui conduit à prononcer un tel verbe, et c'est si ennuyeux d'avoir à employer ce verbe imparfait qu'il vaut mieux, mon Zou, se taire.

François

P.S : cette lettre ne part qu'aujourd'hui 5 nov. Mouvement pour la première fois depuis deux mois, je revois des civils. Choses agréables, qu'une jolie fille rencontrée, que des fleurs aux fenêtres.

Nouvelle adresse : au lieu de 9e cie, mettez 2e cie (vous me répondrez aussi vite que mon impatience le souhaite ?).

Peut-être aurons-nous une permission sans trop, trop tarder.

Émile Polak (1889-1915) est l'auteur des *Sentiers du silence* et *Vers la vie*.

1.000 - 1.500 €

jeune char recueilli par un de mes
hommes et que j'ai adopté, dit - On disait
qu'en ce jour de dimanche tout revêtait un
visage tranquille - une brume légère couvrait
les vallées, le vent selevait amicalement la cime
de la forêt qui s'élevait à ma droite et à
ma gauche - Parfois un canot, une moulonnette
ou un petit seau l'air paisible - Mais quelle
paix après la tempête de vent, de pluie, de grêle, de
ruge - après la tempête de feu -
Ce matin j'ai suis allé à la messe célébrée
dans une grange d'un village voisin - Depuis
longtemps en raison de ma situation avancée, j
n'avais pu y assister - Dimanche dernier je ne
me suis pas même aperçu de la fête du
Christ-Roi - Nos semaines sont uniformes -
Ces dernières années cette fête précédait
à mon retour à Paris - Je quittais Jarkas et
son magnifique pelage d'automne pour commencer
mes charmantes années hivernales - L'un
des derniers rendez-vous avec mon cher Paris
avait été avancé - pour vous
Tout cela maintenant je dirai
un plaisir intense, beaucoup d'observations de
mes années - Et surtout mon Bonheur, qui
était mon Bonheur / que j'aime encore - Je vous
relance, ma petite pêche, et avec vous toute une
histoire dont les détails sont infinis et la
signification profonde - Depuis deux, mais mieux

120. MITTERRAND, François

Lettre autographe à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Près de Sarre-Union, “dans un petit village du Nord de la Lorraine”, 12 novembre 1939

FRANÇOIS MITTERRAND A QUITTÉ L'ALSACE, IL EST EN PARTANCE POUR LA MEUSE.

IL FAIT ANALYSER L'ÉCRITURE DE MARIE-LOUISE TERRASSE PAR UN “SCRIPTOMANE”

4 pp. in-12 (210 x 134 mm), crayon

Le 12 nov. 39

Mon Zou, vous devez être adorable avec votre coiffure à la Katia, votre mine un peu pâlie par la grippe et votre bouillotte aux pieds. Je ne ris pas. C’est au contraire très sérieux. Et vous êtes plus adorable encore puisque malgré votre état vous m’avez si vite répondu. Seulement, mon Zou, vous courez un danger : celui de voir arriver sans délai mes propres réponses. Mais alors prenez-vous en à moi. Même si [vous] devenez laide, détestable, comment voulez-vous, autrement, que je ne pense plus du tout à vous ? Ou bien ce qui serait mieux encore, acceptez le danger, et continuez à m’écrire très souvent pour mon plus grand plaisir.

Ma Marie-Louise, rien ne m’est plus agréable que vos lettres. Cela vous étonne ? Vous me demandez pourquoi ? Faites bien attention au contraire à ne pas me demander pourquoi ! Depuis ma dernière lettre, je suis enfin descendu des avant-postes en première réserve. Cela veut dire qu’à moins d’une fantaisie allemande du côté hollandais, il se pourrait que j’aille d’ici peu au repos. Il se pourrait encore (mais on dit beaucoup de choses) que ce repos soit prolongé pour moi. Je serais préposé à l’Instruction de Noirs, avec lesquels je remonterais au printemps (je ne le souhaite pas, je ne désire guère quitter longtemps le Front. D’autre part, **l’encadrement des troupes noires est pénible, car, à elles, sont demandées des missions assez refroidissantes**). **Donc actuellement je me trouve du côté de Sarre-Union, dans un petit village du Nord de la Lorraine.** Je suis hors des risques normaux de guerre. Le canon n’est plus qu’une musique atténuée de fond. Ici les gosses piaillent et les vaches beuglent. Je ne parle pas des jeunes filles amoureuses de l’uniforme : il n’y a plus que des uniformes...

Vous avez du avoir de mes nouvelles fort précises par les communiqués. “À l’Est de la Moselle !”, “activité des patrouilles”, “nuit calme”, “tirs d’Artillerie”. C’est ce qui s’appelle de la concision ! Par les journaux aussi. “Ils”, “Eux”, se portent bien, moral excellent, santé excellente, nourriture aussi. “Ils” ne demandent qu’à continuer etc. etc. Parfait.

J’ai vu qu’à Paris les alertes permettaient aux civils de croire à la guerre. Je ne sais si la D.C.A. est plus efficace qu’ici. Je le souhaite pour les Parisiens. Je leur conseille aussi de ne pas mettre le nez dehors quand cette fameuse D.C.A. s’amuse à faire cortège aux avions. Ils risqueraient d’être les seules victimes de l’affaire... Ce qui a bien failli m’arriver.

Je lis parfois *Candide*, *Gringoire*, *Marianne*, *Le Figaro* ou *L’Œuvre*. Quelles décoctions de bobards, de pleurnicheries, d’héroïsme fabriqué à peu de frais ! Mon Zou, je mets bien vite la barre sur vous. J’aime beaucoup mieux vous parler de nous (c’est-à-dire de vous et de moi) que de toutes ces bêtises. **Votre écriture, m’a dit le Scriptomane**, donne l’indice d’une personne au sens artistique, au goût littéraire développés ! Avec cependant cette imperfection que l’élan nécessaire pour atteindre le beauté *devinée* des choses manque de souffle ou plutôt a besoin de se reposer sur un autre élan. Et tout est de cette manière : **comme si vous étiez cette voyageuse un peu lasse qui saura mieux que tout autre les splendeurs d’un paysage, si toutefois on la porte dans ses bras jusqu’au sommet offrant la vue**. Autrement, elle s’arrêterait peut-être en chemin.

Votre écriture parle aussi d’un mélange d’indolence et de volonté (sur certains points), une sorte de volonté négative (de refus), un certain idéalisme aussi. Est-ce contradiction cette volonté de refus, et ce désir de se donner qu’on note encore ? Vous seule le savez. Voici, ma toute petite fille un peu de ce qu’on m’avait lu ! Qu’y a-t-il de vrai ? Y ai-je mêlé un peu de ce que je crois voir en vous, car voici déjà longtemps que mon ami scrutait vos lignes ? Il y avait d’ailleurs autre chose encore. Plus tard.

Il est maintenant 16h 1/2 et la nuit va tomber. Je suis installé dans “ma” chambre, prise d’office chez des habitants de l’endroit. Depuis deux mois je n’avais pas couché sur un matelas ! Ce lit sans draps qui me recueille le soir, quelle richesse ! Et la bougie qui me permet [...]

Lettre incomplète

200 - 300 €

Le 12 nov. 39

Mon Zou, vous devez être adorable avec votre coiffure à la Katia, votre mine un peu pâlie par la grippe et votre bouillotte aux pieds. Je ne ris pas. C’est au contraire très sérieux. Et vous êtes plus adorable encore puisque malgré votre état vous m’avez si vite répondu. Seulement, mon Zou, vous courez un danger : celui de voir arriver sans délai mes propres réponses. Mais alors prenez-vous en à moi. Même si vous devenez laide, détestable, etc. à vous. Ou bien ce qui serait mieux encore, acceptez le danger, et continuez à m’écrire très souvent pour mon plus grand plaisir.

Ma Marie-Louise, rien ne m’est plus agréable que vos lettres. Cela vous étonne ? Vous me demandez pourquoi ? Faites bien attention au contraire à ne pas me demander pourquoi !

Depuis ma dernière lettre je suis enfin descendu des avant-postes en première

121. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 19 novembre 1939

PLUIE D’OBUS : “ON SE PREND À RÊVER AUX LORELEI, NÉES DANS CE PAYS”.

UNE PERMISSION PROBABLE DANS UN MOIS DOIT COÏNCIDER AVEC LA DISPONIBILITÉ DE MARIE-LOUISE TERRASSE ET LE MARIAGE DE ROBERT MITTERRAND

4 pp. in-12 (211x 135 mm), crayon

Le 19 novembre 1939

Ma toute petite Béatrice,

Pourquoi vous appeler de ce nom d’autrefois ? Voici que je vous écris comme si rien n’avait changé. Suis-je pris au jeu ? Ce soir, j’obéis à votre consigne : vous écrire le plus possible, mais je me demande s’il s’agit vraiment d’une consigne à remplir. Je crois que j’aime cette consigne et qu’il ne faut plus parler d’obéissance. Lors de votre dernière lettre, vous étiez grippée. Êtes-vous guérie ? Je le souhaite vivement. Pour vous et un peu pour moi, car si vous êtes malade, je risque d’être un peu plus privé de vos nouvelles. Sans doute avez-vous reçu ma lettre du 12. Avant d’avoir votre réponse, je reprends notre conversation. J’ai vraiment besoin d’être avec vous.

Le demi-repos où je suis semble s’achever, mais un retour vers l’arrière s’annonce moins qu’un bond vers l’avant. Il est très possible que, sans délai, on plie bagage pour remettre ça. Je ne m’en plaindrais pas, mais c’est peut-être pour cela que je retourne vers vous avec plus d’insistance. Et puis, la vie que je mène ici est curieuse, déroutante. **Au retour du Front, on éprouve un intense besoin de toutes les facilités, on est pris dans une sorte de tourbillon où l’on ne spéculé plus que sur le présent.** Et c’est peut-être pour cela, mon Zou, que je pense à vous : avec vous, tout me paraissait facile et merveilleux, et vous étiez plus que le présent.

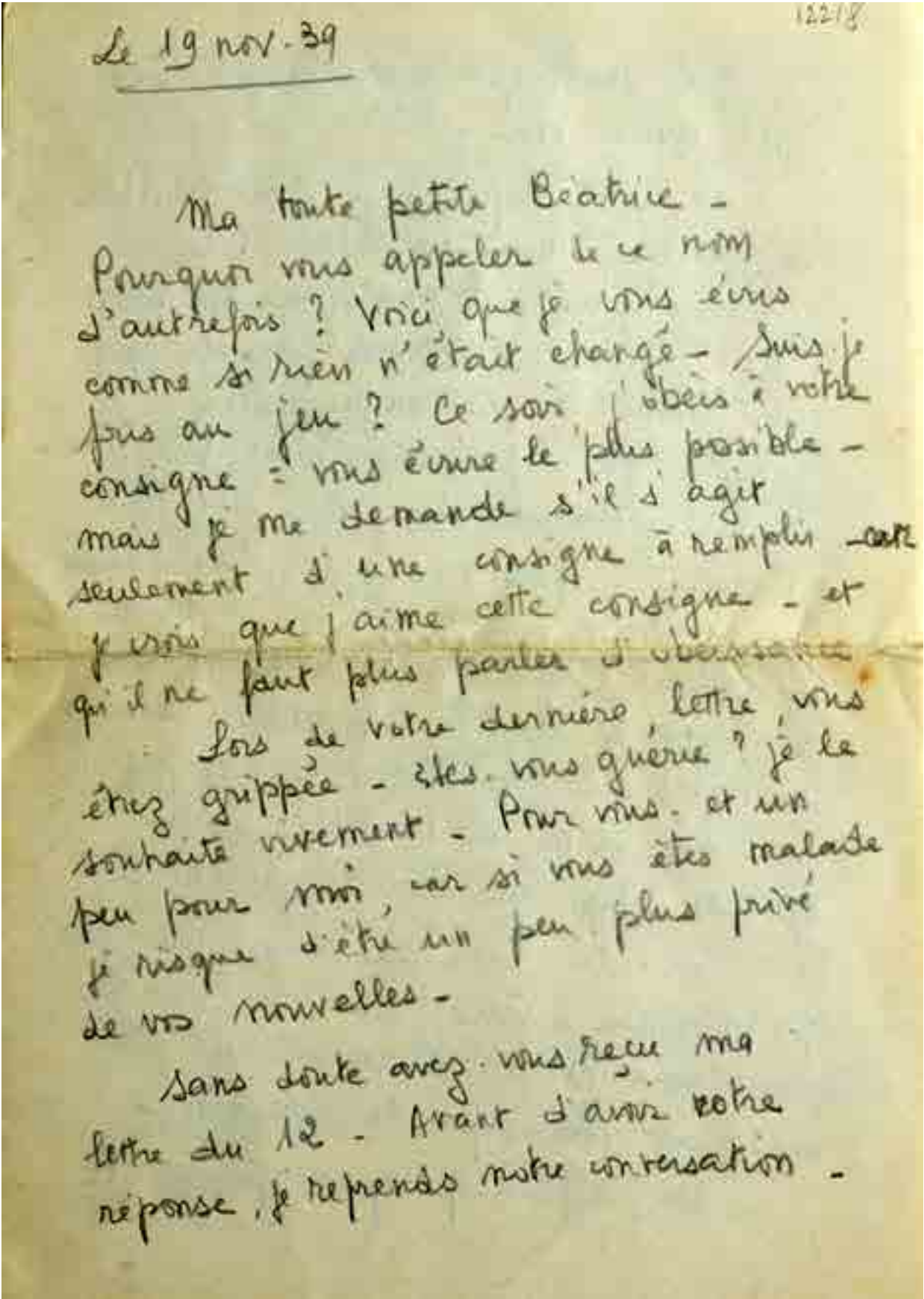
Ici, depuis quelques jours le vent souffle en tempête, et la pluie tombe, torrentielle. On dirait que le déchaînement des hommes a livré la nature à la folie, à l’anarchie. Les 155 et 75 crachent sans arrêt sous un ciel tourmenté. Et cela compose un paysage dément. On se prend à rêver aux Lorelei, nées dans ce pays. La jeune fille aux cheveux d’or ! Nous sommes si bêtes que nous l’avons sans doute laissée fuir pour jamais.

Mon Zou, que faites-vous en cette soirée de dimanche ? Savez-vous que j’ai hâte de recevoir un mot de vous ? Dois-je vous édicter, moi aussi, la consigne de m’écrire le plus souvent possible ? **Ma permission après avoir été chancelante se précise. Il se peut que d’ici un mois je revoie Paris !** Je dis “il se peut” car lorsque l’Armée vous tient, on ne sait jamais si elle vous lâchera ! Et puis, un accident doit toujours être envisagé.

Dites-moi, mon Zou, que cela ne vous ennuierait pas de me revoir. Et je serais enchanté de m’arrêter à Paris à cet effet. Il faut penser à cela dès maintenant de manière à ne pas nous manquer. Mon frère Robert compte se marier mi-décembre à Saint-Mandé : j’espère pouvoir faire coïncider ma permission avec la sienne. Maintenant, ma Marie-Louise, je vous quitte. Je vous réécrirai bientôt, mais je compte sur une lettre de vous, prochaine. Au moment où je la recevrai, où serai-je ? Mais sachez que, quoiqu’il arrive, ma pensée sera toujours près de vous, “ma ravissante petite pêche”, et puis, que je ne vous ai pas tout dit.

François

300 - 500 €



122. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 25 novembre 1939

INTROSPECTION AU CLAIR DE LUNE, SUR LE FRONT.

“L’EFFORT N’EST JAMAIS AU-DESSUS DES RESSOURCES QUE L’ON POSSÈDE”.

FRANÇOIS MITTERRAND COMMENE À REDIRE À CATHERINE LANGEAIS QU’IL L’AIME “BIEN QUAND MÊME”

4 pp. in-12 (211x 135 mm), crayon

Le 25 novembre 1939

Mon Zou, je réponds sans délai à votre lettre. Ce soir ou demain, nous nous déplaçons de nouveau et les occupations qui nous sont réservées empiéteront sans doute sur ma correspondance ; je préfère donc vous envoyer tout de suite ces lignes. Pour vous fixer, en gros, sur ma position actuelle et le sens de nos mouvements : **de l’est du front sarrois où nous avons passé les premiers temps de guerre, nous allons toujours un peu plus vers l’ouest** ; nous sommes pour l’instant au centre du secteur.

Vous avez dû recevoir une lettre de moi au début de cette semaine. Votre silence m’inquiétait un peu puisque je vous savais fatiguée. Maintenant je vois que vous avez repris votre travail avec acharnement, et vous en félicite. Je ne suis pas si sûr que ça de préférer une composition mathématique à mon emploi du temps d’aujourd’hui. On se fait une mentalité de guerre qui admet la présence du danger, de la fatigue, du froid et on s’aperçoit que **l’effort n’est jamais au-dessus des ressources que l’on possède**. Ce matin, nous avons dû errer dans un paysage de glace et de neige ; le froid piquait les oreilles, le menton ; le jour se levait à peine : et que contenait-il déjà ? Que nous apportait-il ? Pour quelques uns une dernière souffrance. Mais nous pensions à autre chose : une lettre reçue, une amitié, un amour ; plus simplement encore : la partie de belote interrompue ou au bouton à recoudre. C’est bien vrai que la mort vient comme un voleur. À quoi, à qui pensai-je moi ? À cinq heures, la nuit est si belle sur la terre aux reflets de neige. On se sent au fond de soi si libre, à peine sorti du sommeil et pas encore prisonnier de l’activité du jour. **Je pensais qu’il fait bon vivre, que rien ne vaut la vie, qu’il s’agit de la faire triompher**.

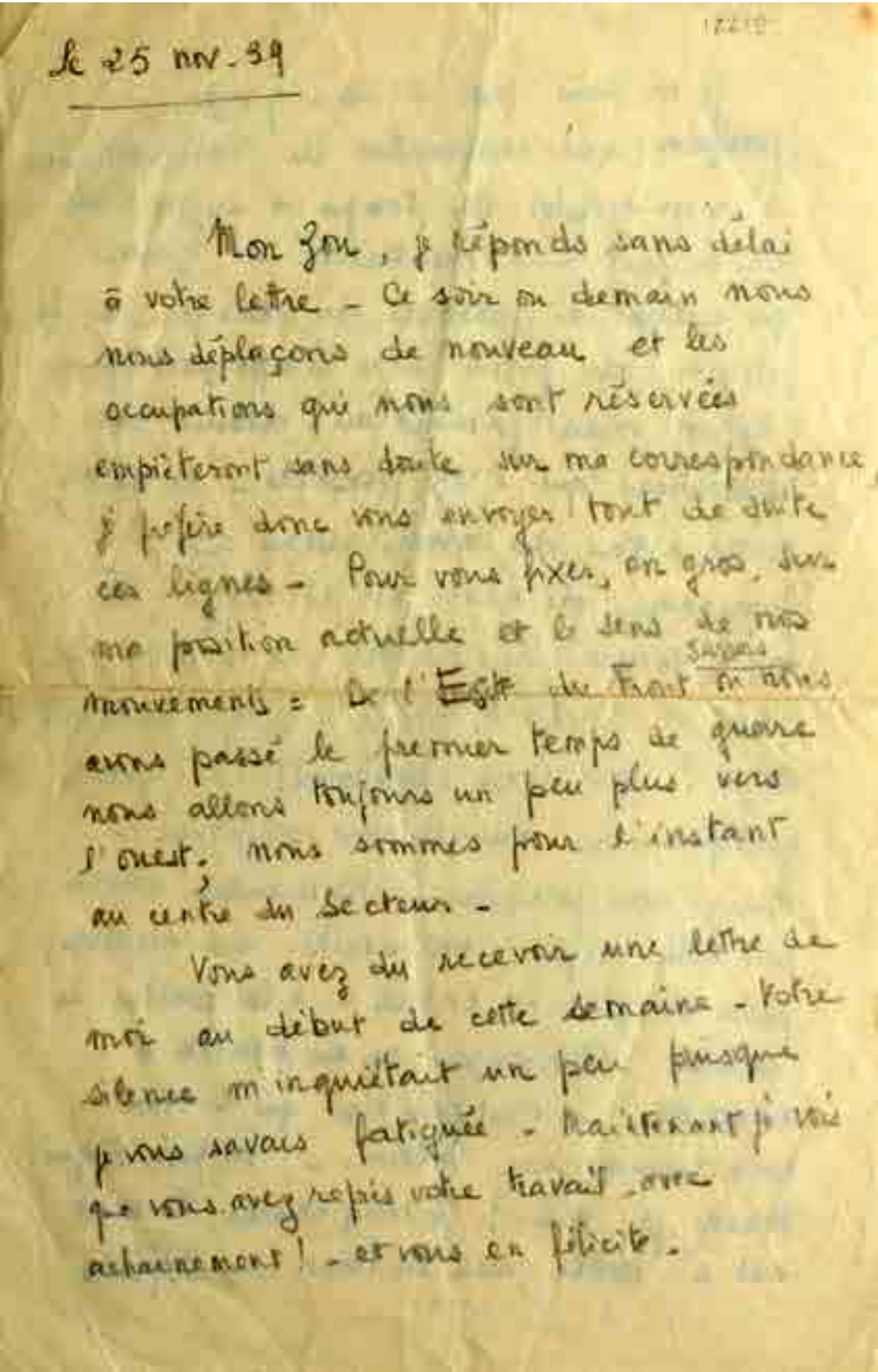
Je pensais aussi à vous, pas au passé. Vous savez bien, mon Zou, que je ne garde de notre passé que son empreinte très chère, mais vis-à-vis de vous je me trouve comme un autre homme, muni d’expériences nouvelles et de toutes sortes, et forgé par elles. Je pensais donc à vous dans ce présent isolé du reste du temps, et je trouvais votre compagnie fort agréable. Mon petit Zou, vous me parlez de votre scepticisme, mais jamais je ne l’ai confondu avec ce snobisme que vous redoutez ! Si je vous ai dit, et c’était une parole d’amour et d’amitié, que vous étiez une “toute petite fille”, je vous ai toujours jugée comme une femme et je sais bien que l’intuition des femmes vaut bien notre pauvre raison !

Mon tout petit Zou, je vais m’arrêter. N’oubliez pas que vous m’annoncez une longue lettre ! Mais un simple mot si vous n’en avez pas le temps, me fera toujours grand plaisir. Quand vous reverrai-je ? Il faut compter avec les aléas des permissions, et les quelques accidents *sine qua none* qui viennent ou peuvent venir culbuter tous nos projets ! Je ne veux rien espérer. Pensez-vous qu’une ou deux photos de vous, ma Marie-Louise 39, me réveilleraient à la Civilisation ? Maintenant, je vais rejoindre mon chef de section, vieux colonel volontaire de 1917, de la guerre de Pologne et routier des mers.

Mon Zou, désagréable au revoir. **Col relevé, mains dans les poches et calot sur le crâne (casque au ceinturon), je pense à celui que j’étais en novembre 1938**. J’avais alors bien de la chance puisque vous étiez près de moi. Mais je pense que vous aime bien quand même mon petit Zou : **vous êtes pour moi toute une réalité civilisée**.

François

500 - 800 €



123. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 8 décembre 1939

TRÈS BELLE LETTRE DU FRONT.

“LA GUERRE, JE ME LE RÉPÈTE SOUVENT, EST UNE CATASTROPHE COLLECTIVE EN MÊME TEMPS QU’UNE SOURCE ÉVENTUELLE DE PROGRÈS INDIVIDUEL”.

CATHERINE LANGEAIS A ENVOYÉ SA PHOTO À FRANÇOIS MITTERRAND

4 pp. in-12 (203 x 133 mm), crayon

8 décembre 1939

Mon Zou, je vais vous dire une banalité : votre lettre m’a fait un grand plaisir. La photo qui l’accompagnait m’a permis de vous revoir telle que vous êtes. Je vous ai regardée sans ennui ! Beaucoup de souvenirs ont afflué en moi.

J’ai espéré toute la semaine dernière une permission pour le mariage de mon frère. Ce mariage a eu lieu le 6 ; sans moi. Je compte bénéficier d’une détente aux alentours du 25 décembre ; je pensais partir plus tôt, mais je viens d’être désigné pour un stage de spécialistes du mortier de 60 mm qui aura lieu du 18 au 25, à l’arrière, dans une ville célèbre de la Meuse. (Tout cela, sauf imprévu !). Vous serez sans doute en vacances à cette époque. Je m’arrêterai à Paris le temps nécessaire et je serai heureux de vous voir. Dites-moi ce qui vous arrangerait le mieux.

Aujourd’hui, 8 décembre. Je ne m’en suis rendu compte qu’en écrivant la date en tête de cette lettre. Le temps passe et les jours sont semblables : faits d’attente, de raidissement contre l’épreuve, de vent glacial et de travail. Je comprends, comme vous le dites, que des écrivains aient pu tirer de la guerre de beaux effets. Contrastes émouvants, honneur, constante tension du corps et de l’esprit, spectacles drôles, pittoresques. On descend des lignes après une relève ; on se presse ; la nuit est noire ; on se cogne aux arbres, on tombe dans des boyaux, on s’égare, et le sac pèse aux épaules, la boue colle aux souliers. Si l’artillerie se tait, ça va ; si elle gronde, on sent un petit serrement dans la poitrine. Il y a situation plus agréable. Et puis on arrive au nouveau cantonnement ; on oublie tout ; on s’endort brutalement. Le lendemain pour un motif quelconque on se réunit ; des hommes chantent, et je vous assure que le spectacle de ces hommes rudes, terribles souvent à mener, mauvaises têtes (si nombreux dans les régiments coloniaux. Et particulièrement dans ma Cie, ancienne compagnie disciplinaire du temps de paix et qui a conservé la plupart de son personnel avec les yeux illuminés par ces vieilles chansons : *Le P’tit quinquin* ou *Elle s’appelle Françoise...* ou *Le Légionnaire* etc., fait une impression extraordinaire. À côté de cela, tant de misères. **La guerre, je me le répète souvent, est une catastrophe collective en même temps qu’une source éventuelle de progrès individuel.**

Mon petit Zou, je me suis bien promis de ne pas faire de littérature avec la guerre. Il ne faut pas jouer avec un drame aussi grandiose. Mais pourtant faudra-t-il taire l’attitude des hommes en face de ce Destin qui les guette d’une manière si épouvantable ? Et comment en parler sans craindre d’en fausser le sens.

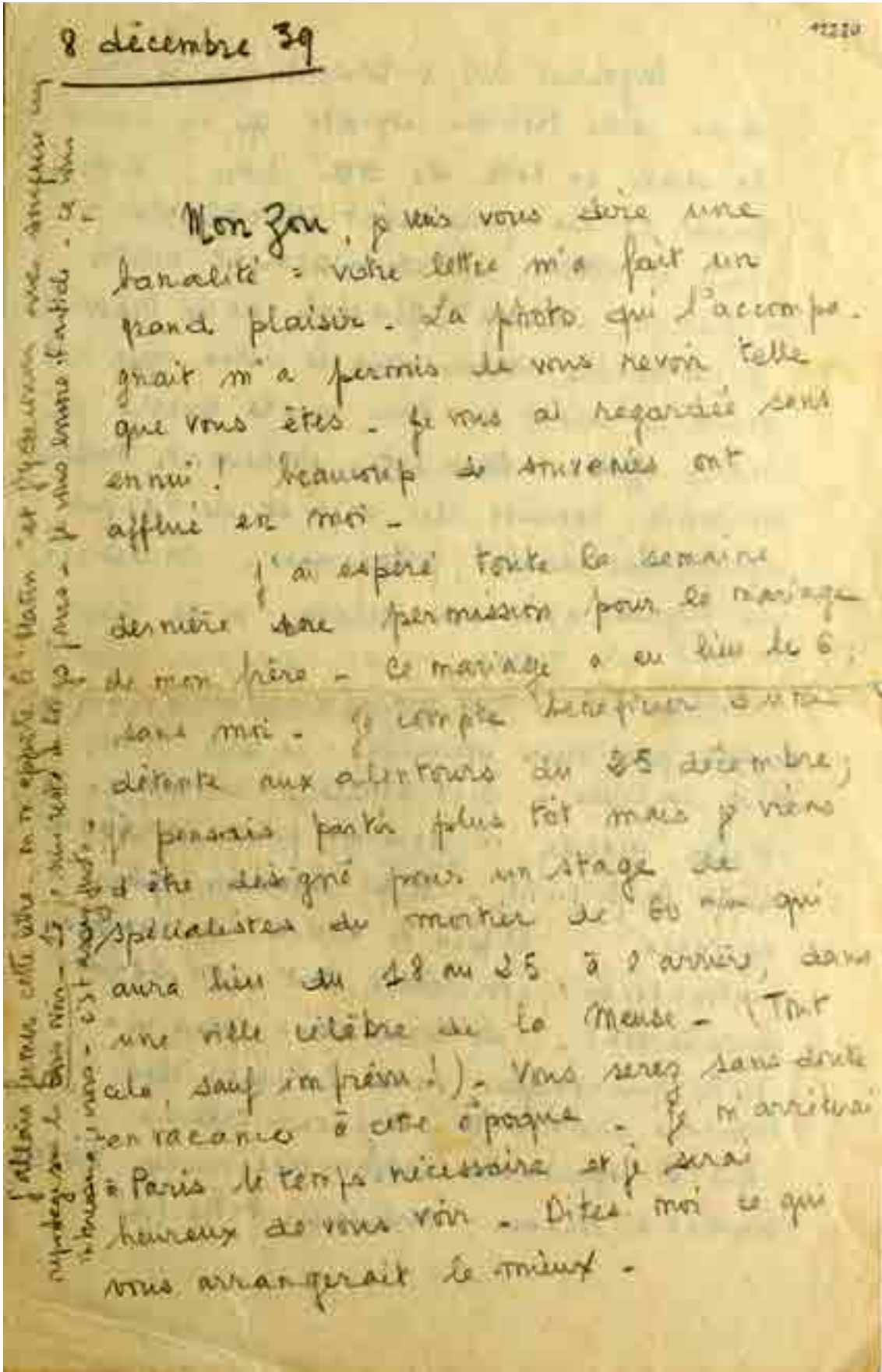
Je vois, ma Marie-Louise autrefois nonchalante, que vous travaillez beaucoup. Je vais vous retrouver complètement transformée ! Pour moi, j’ai un moral très solide et j’ai conservé l’œil du spectateur qui s’amuse de se voir tout d’un coup sur la scène. **Je lis un peu. Toujours *Les Hommes de bonnes volonté* de Jules Romains**, œuvre admirable, rigoureuse, intelligente. Souvent les journaux, qui m’irritent. Un tas d’écrivains ont pris le genre assommant, sentencieux, qui leur paraît sans doute de bon ton dans les circonstances actuelles. Votre voisin Duhamel pond des articles consciencieusement ennuyeux dans *Le Figaro* ; Dorgelès héroïse dans *Gringoire* ; Billy, dans *L’Œuvre*, s’extasie devant le menu du soldat. On réclame un peu de vérité, et une vérité attrayante.

J’avoue que je retrouverai Paris avec grande joie. **Il y a quelque temps, j’ai pu me rendre à Sarrebourg, et tout dans cette petite ville me parut merveilleux** : les devantures des magasins, les toilettes des femmes, l’animation des rues. J’avais envie de tout acheter ! Mon Zou, je termine. Je vous ai peu parlé de vous, et cependant il ne s’agit au fond que de vous. Je pense à vous plus souvent que vous me croyez. Faut-il en chercher les raisons ? Écrivez-moi aussi souvent que vous voudrez, chaque manifestation de votre pensée et de votre présence m’est chère. Je vous remercie de votre communion du premier vendredi. Au revoir ma petit pêche.

François

J’allais fermer cette lettre. On m’apporte *Le Matin* et j’y découvre avec surprise un reportage sur le Pays Noir. Là, je suis resté de longs jours. Je vous envoie l’article, ça vous intéressera, je crois, c’est assez juste.

500 - 800 €



124. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 28 décembre 1939

LA LETTRE DE LA DEMANDE EN MARIAGE. FRANÇOIS MITTERRAND ET CATHERINE LANGEAIS RENOUENT LEUR LIEN AMOUREUX, ILS SE SONT VUS À PARIS.

REMARQUABLE LETTRE D'AMOUR TOUT AU LONG DE LAQUELLE, FRANÇOIS MITTERRAND TUTOIE CATHERINE LANGEAIS.

“DEPUIS DIX MOIS, J’AI TOUT FAIT POUR T’OUBLIER... MAIS TOUT A ÉCHOUÉ”

4 pp. in-8 (269 x 209 mm), encre noire

Le 28 décembre 1939

Il n’y a pas de doute, mon Zou, je t’aime. Si je t’écris cette lettre de cette manière et sur ce ton, ne crois pas qu’il s’agit d’un coup de folie ; tout ce que je vais te dire est le résultat d’une longue réflexion. Je continue notre réflexion d’avant-hier, et malgré tout ce qui reste encore d’inexpliqué, de difficile, malgré tout ce qui s’oppose à l’exposé très simple de notre état (jusqu’à cette plume qui grince et que je manie sans habileté, après quatre mois d’oubli) je veux aller au bout de mon aveu.

Par tout ce que tu m’a confié, je suis encore bouleversé. Nous avons trop remué le bonheur et la souffrance passés, trop mis en question notre avenir pour qu’il ne soit pas resté en moi une impression étrange et d’anxiété. Tu ne peux savoir combien j’ai été frappé par ta franchise et ta netteté, combien j’admire ta compréhension. Je t’avais rarement vue si grave, toi, si petite : sais-tu que je me sentais battu, moi, dont tu craignais, m’as-tu dit, la critique, dans ce domaine de l’intelligence que les hommes se croient réservé ! **Tu ne peux savoir non plus comme avec toi je sens tout ce qui fait ma force vis-à-vis des autres, tout ce qui a pu te faire peur et renoncer à notre amour, petit et faible, et dépendant de tes désirs.**

Cela je ne te l’avais jamais avoué, trop orgueilleux. Mais aujourd’hui, je te l’ai dit, je t’expliquerai tout sans détours. Mon Zou, j’espère que tu n’es pas rentrée trop fatiguée de notre soirée et de la longue promenade qui a suivi. J’éprouve bien quelques remords de t’avoir entraînée sur un itinéraire aussi tortueux alors que des taxis nous attendaient à la sortie du “Bœuf sur le toit” ! Quelle drôle d’idée de t’avoir raconté tant de choses dans ce froid et par cette nuit. Quelle douceur aussi de t’avoir près de moi.

Comment veux-tu que je ne sois pas un peu fou de te voir, de te parler, de danser avec toi, quand je te retrouve avec tout ce qui faisait de toi ma petite déesse bien-aimée ? Comme tu étais ravissante. Tant pis pour Corinne Luchaire, mais j’étais cent fois plus fier de t’avoir à mon bras que je ne l’aurais été de l’avoir avec moi. Par la suite, ma petite pêche,

pardonne-moi d’avoir “sauté une étape” : mais je dois t’avouer que, pour mon propre compte, je ne le regrette pas le moins du monde.

Depuis dix mois, j’ai tout fait pour t’oublier. J’ai vécu sans toi, un temps de paix dont je ne rejetais rien, puis un temps de guerre que j’ai accueilli comme un nouveau moyen de me forger une âme et un corps dont tu serais absente. Tu étais loin de moi, j’aurais pu effacer peu à peu de mon esprit et de mon cœur jusqu’aux lignes de ton visage : mais tout a échoué. Rien n’est plus clair : je t’aime. Il serait si facile de trouver son plaisir à profusion avec ce que l’on aime pas et de s’en satisfaire s’il ne s’agissait que de ça. Mon Zou bien-aimé, j’aime sans limites tout ce que tu es, ton corps, toi. Comment veux-tu que je me taise ?

Et pourtant le but de cette lettre n’est pas exactement de te dire mon amour. Je le répète : **je suis prêt à reprendre notre correspondance telle qu’elle était depuis notre séparation**, je suis prêt à ne jamais reprendre les termes qui me forcent aujourd’hui. Si j’écris ainsi, c’est que notre dernière conversation commande des conclusions, ou plutôt une conclusion, au moins momentanée. Crois que j’envisage tout avec une extrême lucidité. Voici donc ce que je veux te dire.

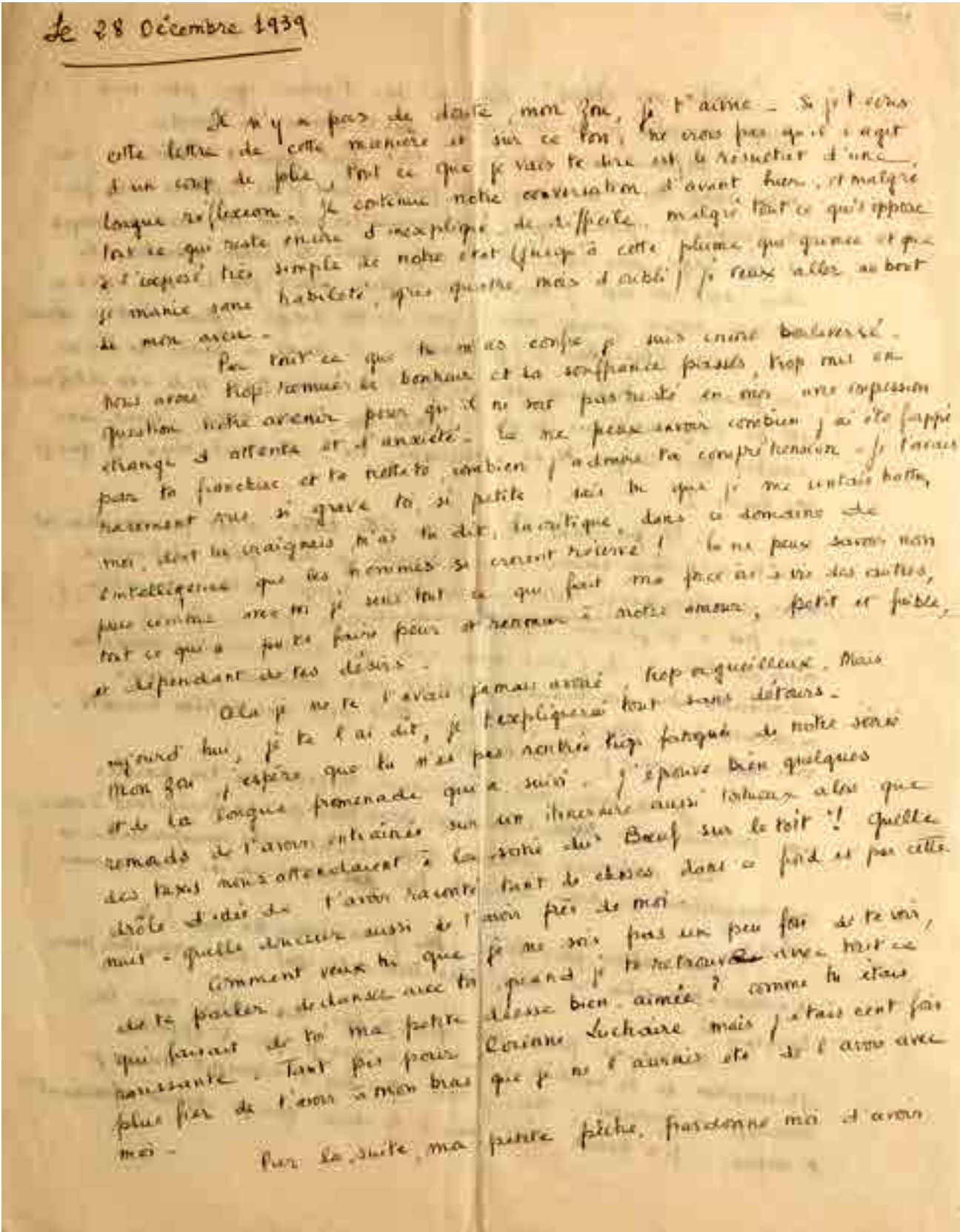
Je ne crois pas contredire le sens de tes paroles en précisant ces deux situations possibles qui se présentent à nous. Soit continuer comme auparavant notre correspondance et nos rencontres qui nous laissent très proches l’un de l’autre, sans plus. Soit aller plus loin. Dois-je craindre les mots ? Tu n’aimes pas cela. **Aller plus loin, cela veut dire : nous lier pour la vie.**

Surtout ne pense pas que je fais mon choix avec la présomption de te rallier à lui. Ce que je puis t’apporter beaucoup le pourront. Mais je crois que peu t’aimeront comme je t’aime. Je n’hésite donc pas à te dire que je désire infiniment te garder pour toujours.

Suis-je trop net ? Tout cela est-il prématuré ? J’écarte *a priori* ces deux solutions : tout arrêter entre nous (cela me serait trop dur), ou se contenter de ce que l’on a coutume d’appeler un flirt agréable et riche d’instantants charmants (cela ne te plairait sans doute pas ! Pour moi, je ne le rejette-rais pas). Ai-je tort, mon Zou, de te dire tout cela ? Et pourtant, je n’ai pas fini !...

J’espère recevoir une lettre de toi d’ici mon retour à Paris. Peut-être éviteras-tu ce sujet et si tu le fais tu auras raison puisque toi seule dois décider. Je ne présage rien, je ne sais absolument pas où est ton désir. Je veux seulement qu’avant de recevoir quoi que ce soit de toi, j’aie écrit ceci : quelle que soit ta décision, je veux que toujours, et même si extérieurement elle paraît aliénée, ta liberté soit entière. Jamais je n’accepterai de toi un engagement qui puisse un jour te peser.

Un point en particulier et fort important dans les circonstances actuelles : si la guerre m’épargne, tant mieux, mais qu’elle me laisse diminué, aussi mince que soit la blessure, et à mon tour j’exigerai que soit brisé tout engagement. Je ne veux pas que tu sois liée à moi, toi, ma ravissante, que ne puisse corriger la moindre déchéance. Tu es faite pour demeurer ma petite déesse, intacte et merveilleuse, ma petite fille heureuse.



Comprends-moi : ce que j’écris là ne signifie pas que je me crée beaucoup d’illusions sur le sens de ta décision. Mais je suis sûr que tu saisisras combien il était nécessaire de ma part d’écrire quand même ces lignes.

Je ferai tout ce que tu voudras. Je voudrai tout ce que tu voudras. On a dû te dire cela déjà. Mais je te parle du fond de mon cœur. Avec toi, je serai capable de grandes choses. Mais le plus important pour toi *et pour moi* est d’assurer ton bonheur. Si le mien ne va pas de pair avec le tien, je suis prêt à le rejeter. Je continuerai de t’aimer. Et ce sera mon malheur. Mais malheureux à cause de toi, ma bien-aimée, ce sera encore vivre avec toi.

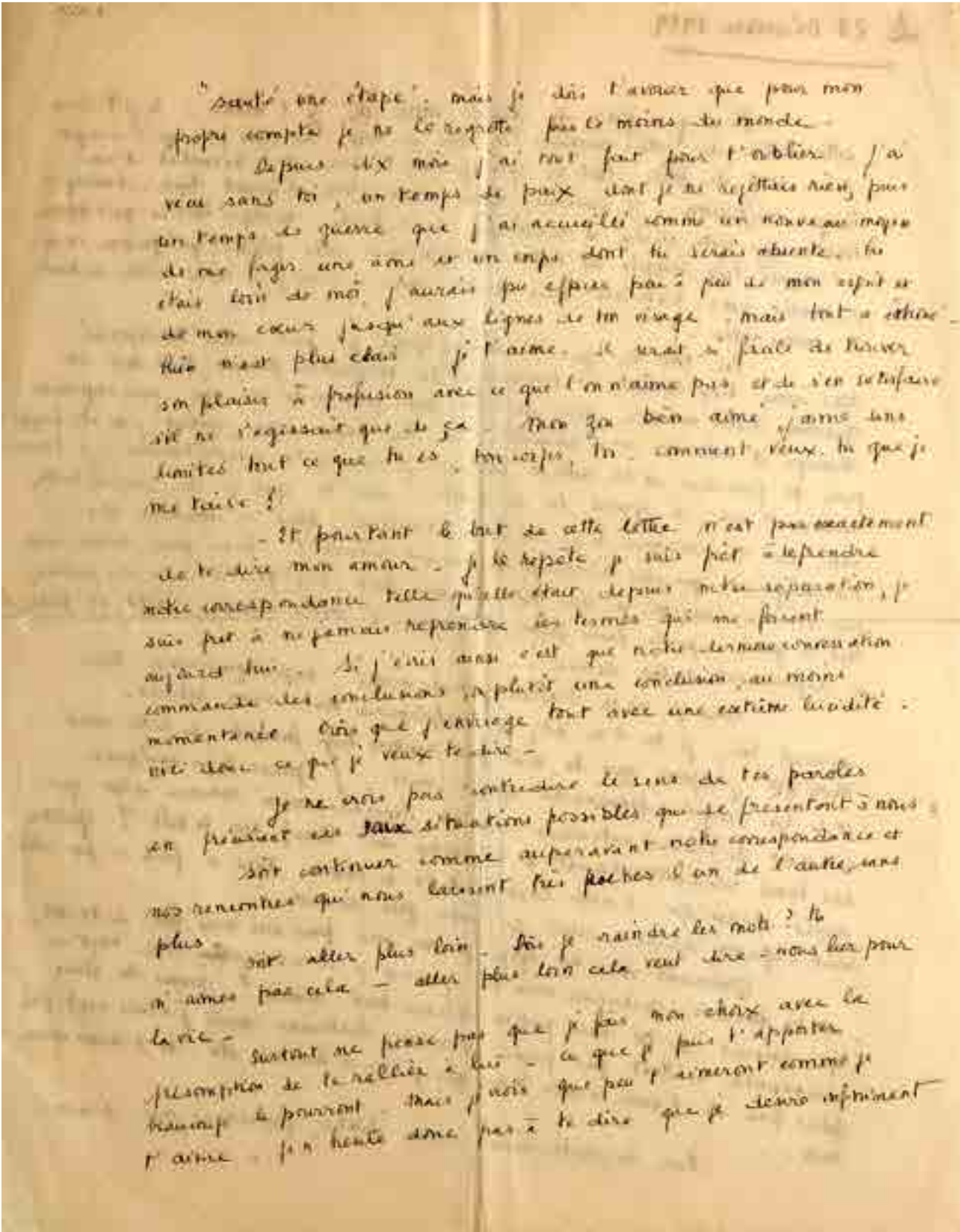
Si cette lettre doit avoir une suite, mon désir sera comblé. Sinon, que tout continue. Je te promets de ne pas te troubler avec mes réclamations ! Je te verrai le 2 janvier, il le faut, car je serais trop triste de partir sans t’avoir revue. Je te donne rendez-vous à *4 heures* devant l’Oriental. Si dans ta lettre tu me donnes un autre rendez-vous, *c’est le tien qui primera*. Je serai où tu me diras. Et maintenant je m’arrête. Tu m’as dit “que m’éciras-tu dans ta prochaine lettre ?”, c’est fait. Je t’aime trop pour te l’exprimer. Et si je te dis, ma déesse bien-aimée, que je t’adore, je ne ferai que t’offrir ton dû. Mais surtout, mon Zou, lis tout cela et oublie-le si cela te plaît. Tu étais si jolie au “Bœuf sur le toit” et tu dansais si bien, que je serais bien exigeant, que je me sens bien exigeant, de demander autre chose que le bonheur d’une soirée.

François

Je partirai pour les Armées le 4.

“Le Bœuf sur le toit”, célèbre salle de music-hall parisienne. Corinne Luchaire (1921-1950), actrice de théâtre et de cinéma. En cette année 1939, elle venait de jouer dans *Le Dernier tournant*, film de Pierre Chenal, adapté du roman *Le Facteur sonne toujours deux fois* de James M. Cain (1934).

2.500 - 3.500 €



125. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 30 décembre 1939

DANS LA RÉPONSE À CATHERINE
LANGEAIS, RENDEZ-VOUS A ÉTÉ PRIS
POUR LE 2 JANVIER, AVANT LE DÉPART
AU FRONT LE 4 .

“JE RÊVE POUR TOI D’UN BEAU 1940”

2 pp. in-8 (270x 210mm), encre brune

Le 30 décembre 1939

Ce matin, mon Zou bien-aimé, j’ai eu la joie de recevoir ta lettre. Une fois de plus pardonne ma liberté d’expression, mais je profite de “l’hinterland” qui me sépare de notre rencontre du 2 pour te parler comme si c’était permis, pour te dire en ignorant encore exactement si ça te plaît ou si ça t’ennuie que je t’aime terriblement !

Ici, festival émouvant, incessant. Tout à l’heure, je vais partir pour Angoulême afin de boucler le cycle des amis à voir. Seul de ma famille manque mon frère Robert. Cette réunion volée à la guerre a un aspect de fragilité (de solidité aussi) où sont mêlées beaucoup de gaîté et un peu d’anxiété. Et je vois mon père guetter chacun d’entre nous comme pour le retenir avant l’éparpillement.

Suis-je injuste ? Toutes ces choses et tous ces êtres qui me sont chers ne gardent pas mon cœur ni mon esprit. C’est à toi que je pense. Toi que j’aime.

Coincidence amusante, nous nous fixons l’un et l’autre un rendez-vous pour mardi 4h, j’ajoute ceci : les trains sont irréguliers et comme pour rien au monde je ne voudrais te manquer, je précise : si tu ne me vois pas à 4 heures (à peu de minutes près) devant l’*Oriental*, attends-moi s’il te plaît à 5 heures au même endroit. Cela voudra dire que mon train n’est pas arrivé à l’heure. De plus mon adresse à Paris sera : Hôtel du Rhône, 5 rue Jean-Jacques Rousseau (près du Louvre). Comme cela tu sauras de toutes façons où me retrouver.

Inutile de te dire que je vais combiner mon horaire de façon à me trouver vers 4 heures à Denfert. Mais comme cela tout est prévu. Ma jolie pêche bien aimée, tu as sans doute reçu ma lettre du 26. Ai-je été confus ? Je voulais te dire que je t’aime, que puisque je t’aime, je suis prêt, moi, à la solution que tu choisiras et avant de connaître cette solution, je préférerais te dire aussi complètement que possible que je t’aime trop pour donner le pas à mon bonheur sur le tien (tout en souhaitant qu’ils se confondent).

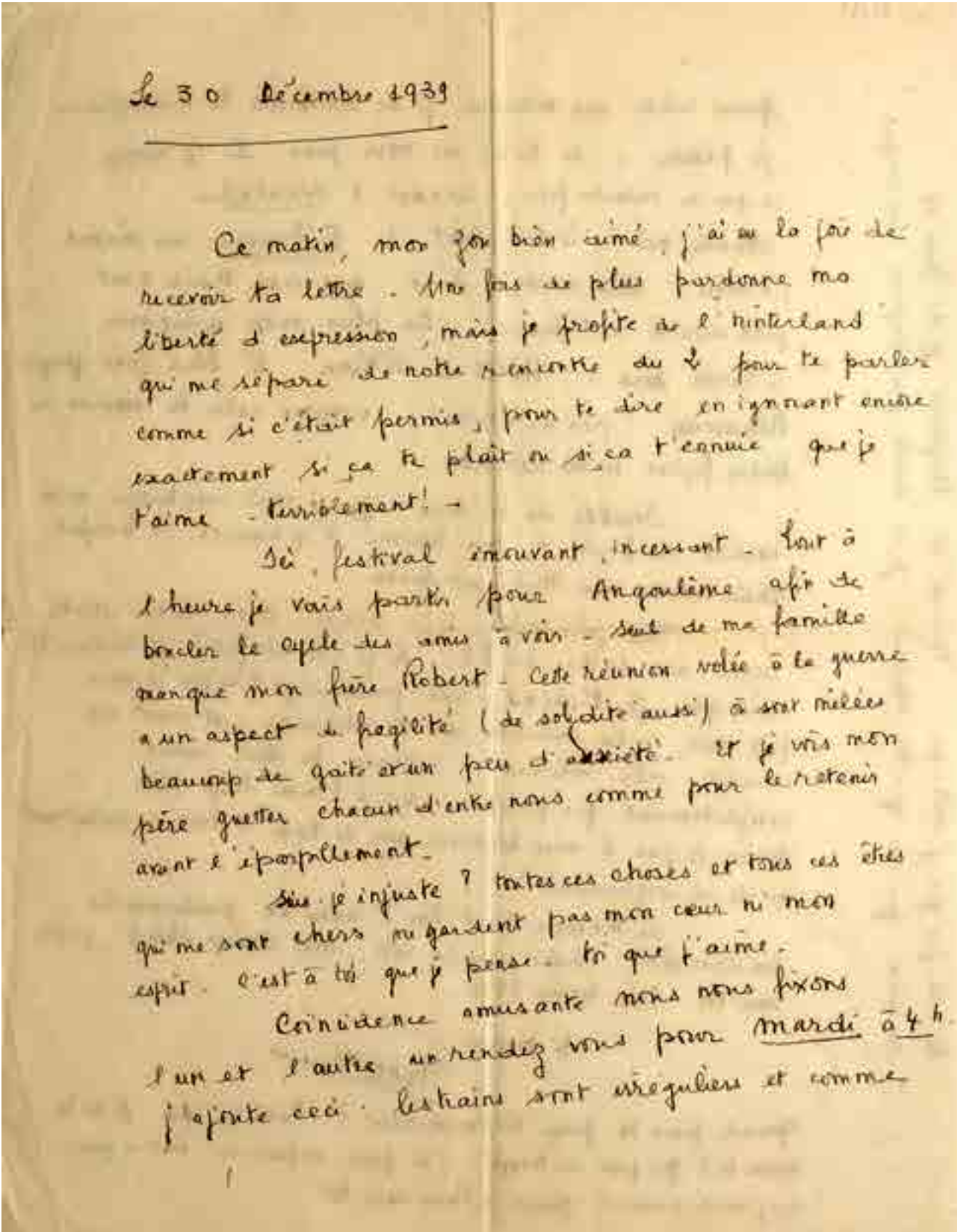
Le premier de l’An ? Nous en parlerons le lendemain, mais dès ce soir, ma déesse chérie, **je rêve pour toi d’un beau 1940.**

À mardi.

François

Quand pars-tu pour Valmondois ? Tu m’as dit “je ne te verrai le 2 que peu de temps”. J’ai peur un peu de tout ce jour que j’aurai encore à passer à Paris sans toi. Ne crois pas que j’anticipe. Mardi et toujours, je ne ferai et ne dirai que ce que tu voudras. Je ne saute pas toujours les étapes !

300 - 500 €



126. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Paris], 4 janvier 1940

NOUVEL ENVOL DE L'AMOUR :

“JE PENSAIS AUTREFOIS QUE J'AVAIS ATTEINT UN MAXIMUM D'ADORATION POUR TOI : JE COMMENCE À CROIRE QUE LE MAXIMUM EST DÉPASSÉ”.

“TU LE VOIS, MON ZOU, JE SUIS EN TRAIN DE T'ÉCRIRE UNE LETTRE D'AMOUR”

3 pp. in-12 (210 x 133mm), encre brune

Le 4 janvier 1940

Mon Zou bien-aimé, avec cette lettre je commence une série bien longue, aussi longue que notre séparation. Mais quel bonheur de pouvoir te dire désormais que je t'aime, et de savoir que cela ne te déplaît pas. Avec toi, je viens de passer des jours merveilleux auxquels j'aurais voulu suspendre toute ma vie. Je t'adore.

Tu sais mon Zou chéri, que je vais finir par t'ennuyer à force de t'aimer ! Et pourtant, je me sens si bien quand je suis avec toi, tout est si bon, si apaisant. Je voudrais toujours te parler, t'écrire au gré de ma pensée. Tu verrais comme elle te suit dans tes moindres gestes, comme elle se plaît à te contempler. Ne crois pas que je sois loin de toi, n'imagine pas que je puisse être intimidant. En aucune façon, je ne dois te paraître étranger. **Songe que puisque nous lions nos vies pour faire notre vie, c'est que tout, près de toi, est pour moi facile, que tout, dans mon amour pour toi, est aisé, merveilleusement sûr.**

Ma petite déesse bien-aimée, hier soir tu étais si adorable et si jolie que j'en suis encore remué, troublé. Et cela risque de durer tout le temps que nous serons séparés. Tu m'es indispensable, nécessaire. Tu es toute ma vie. **Je pensais autrefois que j'avais atteint un maximum d'adoration pour toi : je commence à croire que le maximum est dépassé.** Que te dire encore pour mieux exprimer ma pensée : je t'aime.

Sais-tu qu'hier je t'ai regardée, épiée avec ravissement ? J'avais peine à ne pas afficher une fierté insolente. Ah ! Mon bonheur, je pouvais le tenir des deux mains, comme on propose à l'émerveillement des foules un objet sans prix : tu étais là, ma bien-aimée, et c'est à moi maintenant que tu appartiens et je te jure que je n'épargnerai pas ma peine pour que tu sois la plus heureuse.

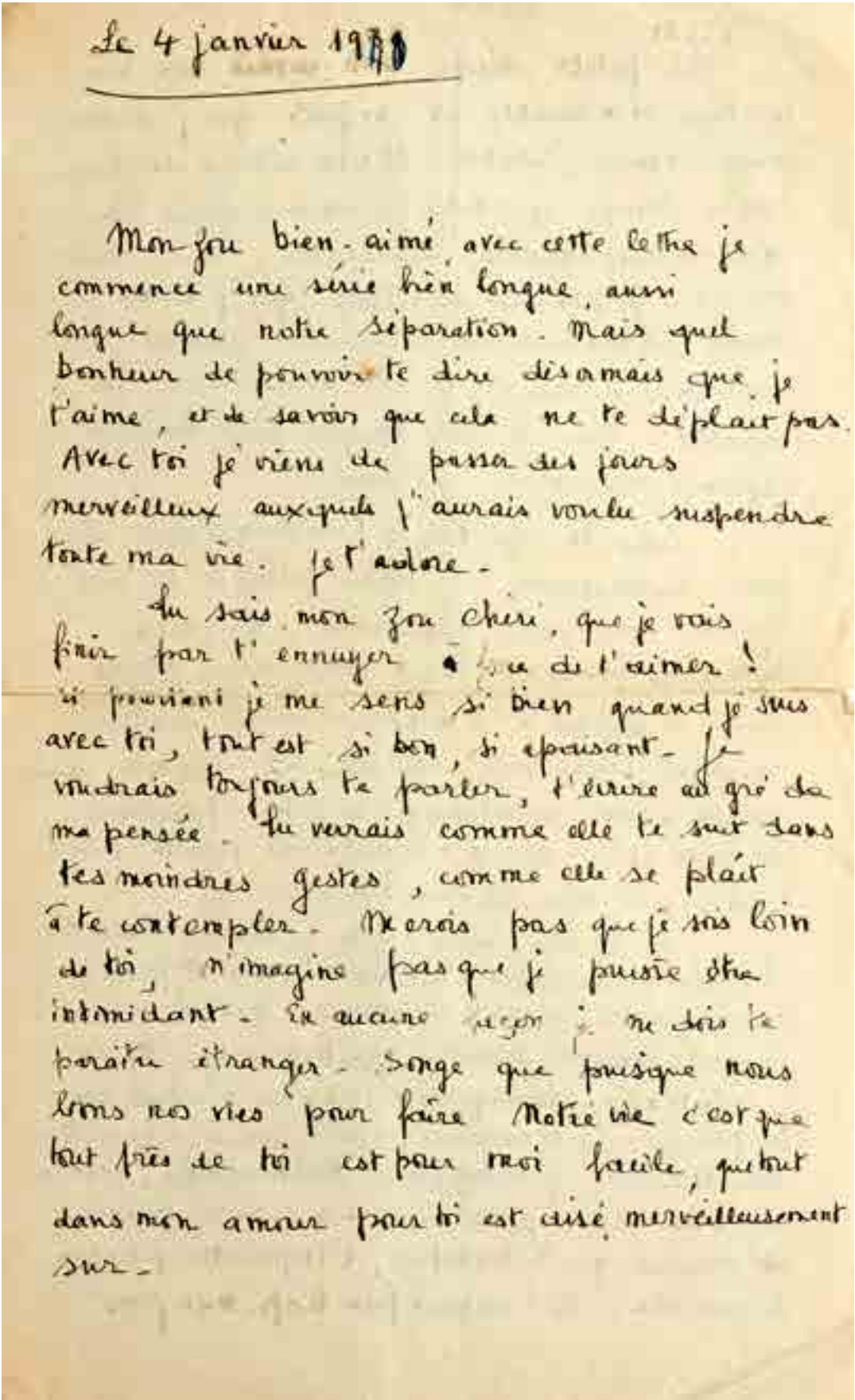
Tu le vois, mon Zou, je suis en train de t'écrire une lettre d'amour. Comment ferai-je pour ne pas te parler d'amour quand je me sens si possédé par tout ce que tu es. Ce matin, ton coup de téléphone m'a fait un tel plaisir : je te remercie de cette pensée si gentille. Maintenant, je te suppose à Valmondois. Est-ce trop d'ambition : je voudrais à moi seul peupler cette maison que tu habites, t'imposer ma présence incessante. Ne t'ennuie pas trop, mon Zou.

Travaille ou ne travaille pas, je m'en fiche, seulement ne sois pas trop désolée. Pense que notre avenir sera splendide, inouï. **Tu seras ma femme et le reste ne compte pas.** Sitôt ces lignes terminées, je vais écrire à ton père et à ta mère ; ils recevront donc mes lettres demain ou après-demain. Tu peux écrire à Édith ou la voir quand tu passeras à Paris. Elle m'a répété qu'elle en serait enchantée. Maintenant ma Marie-Louise, à bientôt (à demain si je le peux). J'attends avec impatience ta première lettre. Ce sera une véritable première lettre : celle de ma fiancée. La vie près de toi est incomparable. Loin de toi, elle n'est supportable qu'en raison de ton amour. Je t'embrasse avec ferveur.

François

Petites fissures aux plis

300 - 500 €



127. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 5 janvier 1940

“PRENDRE POSSESSION DE TOUT CE QUE TU ES”.

FRANÇOIS MITTERRAND A QUITTÉ PARIS LE 4 JANVIER AU SOIR. IL SOUHAITE DEVENIR OFFICIER.

“J’AI RETROUVÉ CE MATIN MON BATAILLON, LE VILLAGE PERCHÉ SUR UNE DE CES VASTES COLLINES DES ARDENNES QUE LA NEIGE COUVRE”.

5 pp. in-12 (210 x 133mm), encre brune

Le 5 janvier 1940

Ma petite-fille bien aimée, j’ai besoin de te dire encore aujourd’hui que je t’aime. J’ai retrouvé ce matin mon bataillon, le village perché sur une des vastes collines des Ardennes que la neige couvre, tout ce qui fait ma vie intérieure. Je me suis senti un peu misérable dans ma solitude, loin de toi, loin de tout ce que j’aime et j’essaie pour mieux vivre de me réhabituer aux exigences lassantes et vides. Je veux apprendre la patience, mais je reconnais que la tâche sera trop rude si tu n’étais pas au bout. Ma chérie, je crois qu’avec toi je supporterai tout.

Déjà, je m’attarde sur les souvenirs. Je te le répète : tu étais si jolie, si ravissante, si douce. **Je me demande maintenant si je suis digne de te prendre pour la vie, de prendre possession de tout ce que tu es.** Tu es ma petite merveille, et moi, que suis-je ?

Je ne crois pas avoir oublié une seule de tes attitudes, un seul de tes gestes, une seule de tes paroles. Et je me repais de tout cela, comme de mon bien. Mon Zou, toutes mes pensées et chaque ligne de mes lettres ne sont que paraphrases de mon amour. Il n’est pas possible d’aimer plus, de t’aimer plus que moi.

En principe, nous allons donc être séparés quatre mois. En réalité, cette séparation risque heureusement d’être abrégée : peloton d’E.O.R. [Élève Officier de Réserve] ou tout autre formule qui me permettra de te retrouver. Au sujet de l’aviation, tu m’as dit que tu préférerais me voir m’abstenir. Mais s’il y a possibilité, là aussi, de devenir rapidement officier ? De toutes façons, je n’agirai qu’en raison de toi : quoique je redoute *pour toi* notre mariage en temps de guerre, j’agirai selon ton désir. Et c’est vrai qu’il sera si bon d’être liés pour toujours, complètement, absolument. Et je me laisse prendre au mirage et je sens que je suis prêt à t’obéir bien facilement, et je n’ai plus que le désir de vivre avec toi, merveilleusement.

Ma toute petite déesse chérie, laisse-moi te regarder puis te prendre contre moi. Laisse-moi te dire sans arrêt que je t’aime. Je t’écris des lettres bien déraisonnables. Quand viendra-t-il le temps où je tracerai des lignes calmes, tranquilles, aussi peu animées que l’est peut-être le senti-

ment d’un fort vieil époux ! Le souhaites-tu ? Moi, je me crois capable de t’aimer aussi follement qu’aujourd’hui et toute ma vie. On a dû en faire bien des serments pareils : mais ils s’adressaient à n’importe qui et toi tu es ma petite merveille sans pareille. Ne crois pas que mon amour ait aboli tout sens critique en moi, mais où veux-tu que mon sens critique se loge quand il s’agit de toi ? Je t’aime tant.

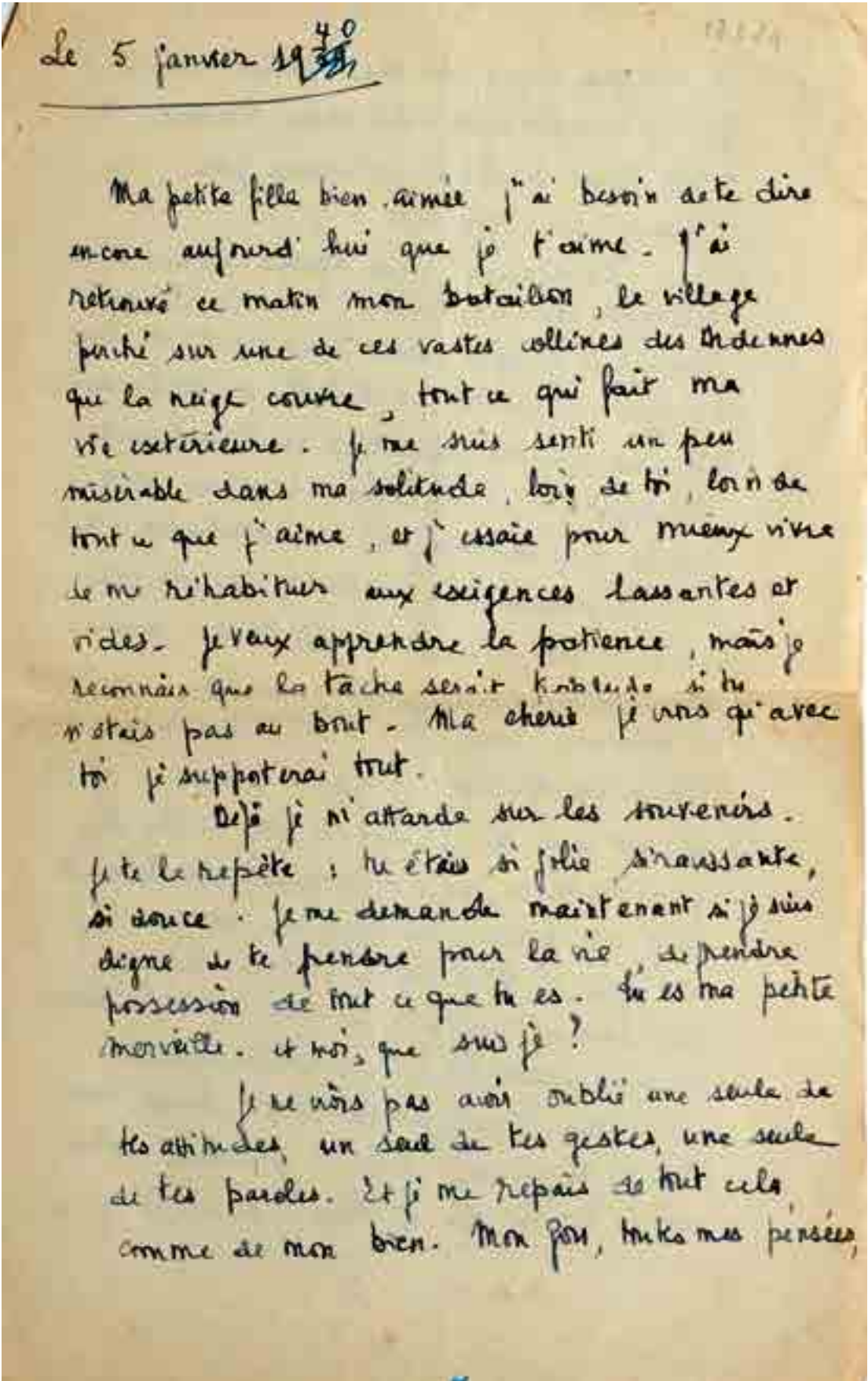
Depuis de longs mois, je conservais fidèlement ta présence en moi. Je me suis aperçu à l’expérience que rien ne pouvait me faire oublier mon Zou d’autrefois et pourtant, je n’ai peut-être rien négligé pour cela. Commençais-je à te perdre ? Ces quelques jours vécus avec toi ont été une nouvelle révélation. Je ne pourrai jamais aimer un être plus que toi. Hier, je parlais de toi avec Édith et chaque fois qu’elle terminait une phrase, je ponctuais : “et puis, elle est si ravissante !” Si bien qu’elle m’a dit : “vous ne l’aimez que parce qu’elle est jolie ?” Et cela m’a inquiété : je me suis demandé si je ne t’avais pas laissé cette impression. Oui, je t’aime parce que tu es jolie. Oui je t’aime parce que tu me troubles, me ravit. Mais pas seulement pour cela : crois-tu que deux années n’auraient pas épuisé cet amour ? Vois-tu ma bien-aimée, le gage de notre amour c’est que je t’aime autant par l’esprit que par le corps : je ne pourrais concevoir avec toi un amour à sens unique. Je n’abandonne rien de toi. Je t’aime *complètement*.

Je ne suis parti de Paris qu’hier soir à 22h23. J’ai déjeuné avec Colette et Édith dans un bon petit restaurant près du Palais-Royal. Puis, je suis allé faire une visite à des amis à Auteuil, puis avant de dîner, je t’ai écrit. **J’ai diné avec Colette à l’hôtel, puis nous sommes sortis pour aller ensemble à la gare de l’Est.** Nous avons beaucoup parlé et tu n’as pas été absente de notre conversation. Colette te trouve charmante et m’a dit que tu lui plaisais beaucoup. J’ai essayé d’être impartial et j’ai dit que tu étais adorable ! Ta mère a dû recevoir ma lettre ce matin (ou la recevra ce soir) : je l’ai mise avec celle que je te donnais à la gare de l’Est. Écris-moi vite quelle fut la première “réaction”. Maintenant, mon Marizou chéri, je m’arrête. Je t’adore. J’attends un signe de toi, avec impatience.

Je t’aime.

François

300 - 500 €



128. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 6 janvier 1940

“SI JE SUIS TUÉ...”

PROJET DE MARIAGE : “J’AI ÉCRIT À TON PÈRE, À TA MÈRE, À MON PÈRE. LES JEUX SONT DONC FAITS : ATTENDONS AVEC PATIENCE”.

FRANÇOIS MITTERRAND DÉCRIT SON RÉGIMENT COLONIAL

6 pp. in-12 (209 x 131 mm), encre brune

Le 6 janvier 1940

Ma chérie, je commence à trouver le temps long : troisième jour sans toi ! Ton absence me pèse plus que jamais. Je pense à toi, je pense à nos journées du 2 et du 3, et tu me manques terriblement. Comme je te l’ai dit, **j’ai écrit à ton père, à ta mère, à mon père. Les jeux sont donc faits : attendons avec patience.** Je ne pense pas que nos projets rencontrent d’objections de principe ; seulement celles que les faits imposent. Quelles sont-elles ? 1) La guerre. 2) Je n’ai pas de situation. En résumé : vous voulez bâtir quelque chose de sûr avec seulement des incertitudes. Je réponds à l’avance, une chose est sûre : nous nous aimons. Que demandons-nous ? Que notre amour soit reconnu, qu’il prenne une allure officielle, que nous puissions franchir le premier pas.

Pour le reste, nous serons patients tout en ayant la nette intention de profiter de la première occasion propice. Pour toi j’ajoute : la guerre ? **Tu connais mon point de vue : si je suis atteint, quelle que soit ma blessure, tu conserves une entière liberté (je te demanderai instamment de la reprendre, si toi tu la juges engagée).** Si je suis tué, nous n’aurons jamais couru que le risque de tous les ménages, que le mariage ait lieu avant ou pendant la guerre ! Je n’ai pas de situation ? Là, je te le dis, mon Zou chéri, je t’offre bien peu d’avantages. J’ai toujours considéré que le jour où je voudrais me marier, je ne devrais pas compter sur une aide efficace de mon père. Ce serait d’ailleurs difficile en raison des événements et des charges très lourdes imposées à toute famille nombreuse, quelles que soient ses ressources. C’est de toute façon hors de mes bien rares principes !

Je serai officier ou ferai tout pour l’être : mais la solde est maigre. Je ne vais dès ce moment rien négliger pour la compléter... Lorsqu’elle viendra. Mais tu vois que ce domaine-là est incertain et je tiens à le souligner, et cela durera nécessairement autant que la guerre. Je ne veux pas que tu puisses souffrir de quoi que ce soit ; je ferai tout, toute ma vie pour que nous puissions jouir des meilleurs conditions matérielles. Mais la guerre est une impasse dans laquelle je ne puis guère agir.

Tu comprends bien que je ne t’expose pas ces ennuyeuses et assomantes questions “d’affaires” parce que j’y attache une importance fondamentale ! Je t’aime et cela seul m’importe. Mais je veux que toi tu aies tous les éléments d’appréciation. **Je suis d’ailleurs confiant dans l’avenir. Nous avons dit : avant la fin de 1940 nous serons mariés. Sur cette échéance, nous essaierons de grignoter le plus possible.** Ce serait si bien d’arriver à notre but avec l’automne !

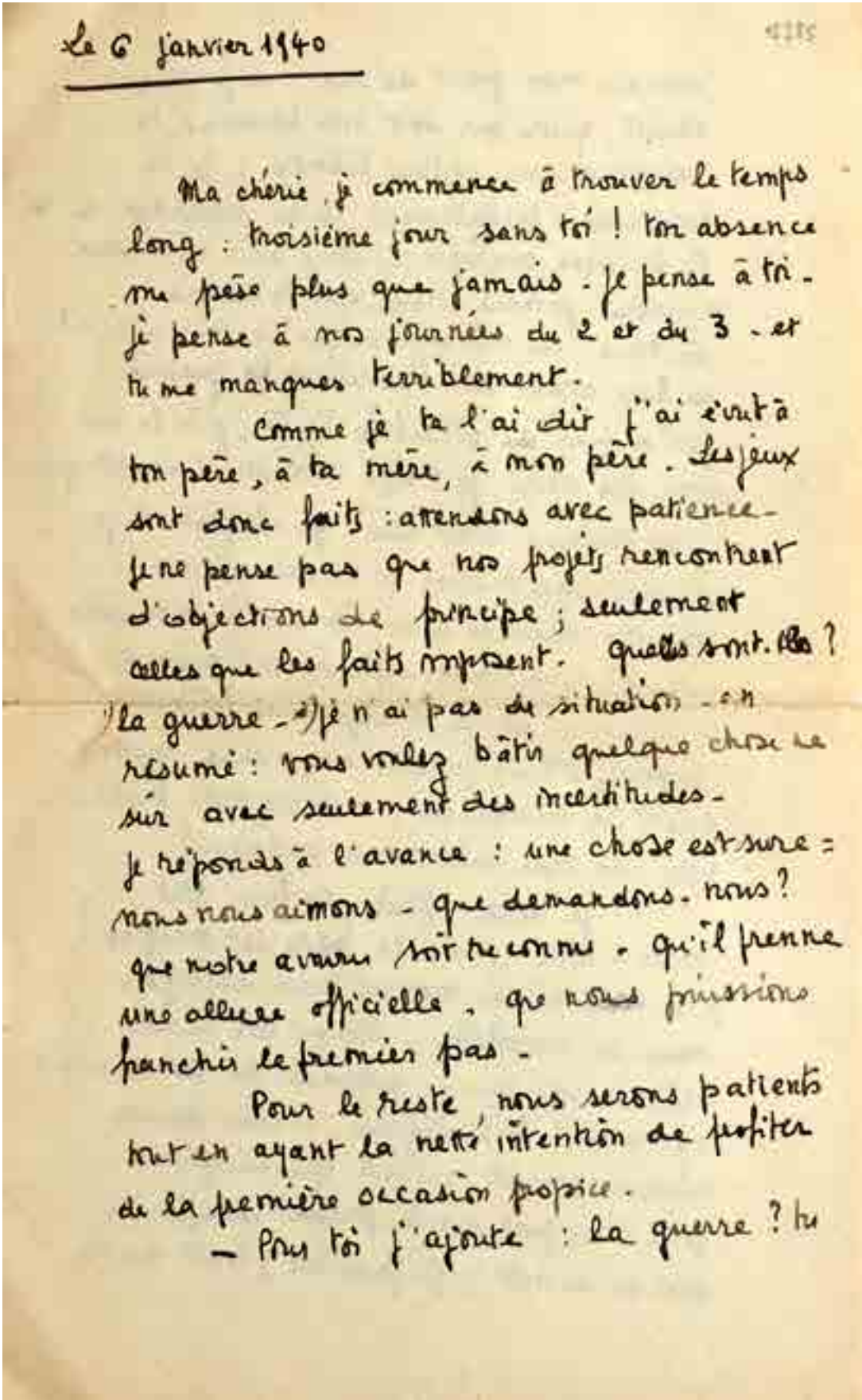
Mon petit Zou chéri, je relis ma lettre et je m’aperçois que je ne t’ai parlé jusque-là de choses sérieuses... Comme disent les gens qui n’y comprennent rien ! Pardonne-moi en comprenant que je devais les écrire. Et maintenant, laisse-moi te dire que tout ce qui n’est pas ton amour ne compte absolument pas pour moi. J’ai la volonté forcenée de te rendre heureuse. Je t’assure que rien n’arrêtera cette volonté-là. Je résoudrai tous ces problèmes matériels, parce que je le veux. Tout mon bonheur repose sur toi et je désire ardemment ce jour où tu seras ma femme. Je forcerai bien ce jour à venir sans tarder. Parce que je t’aime, parce que je t’adore.

Ma petite fille bien-aimée, je crois que si je ne craignais d’être monotone, je ne ferais que t’écrire : je t’aime, à chaque ligne. Je voudrais te raconter mes journées, que je ne ferais que te parler de toi. Tu es toute ma pensée, tout mon désir.

Mon emploi du temps se rend d’ailleurs complice de **cette perpétuelle évasion vers toi**, car il n’abonde guère en variétés ! Demain matin, dimanche, départ à sept heures pour le travail (fossés anti-chars) ; nous restons sur le terrain jusqu’à seize heures. Au retour, il fait nuit et le dîner approche. Et puis on tombe de sommeil. Je couche actuellement dans une maison hors du village (600 mètres, environ), où j’ai trouvé une belle chambre. Inconvénients : ni lumière, ni chauffage central ! Mais à cela on commence à se faire. Mon hôtesse est très gentille. Quelle que soit l’heure de mon lever, elle me prépare un bon café au lait agrémenté de tartines beurrées. Quel luxe ! **J’ai quelques livres, actuellement : Ramuz, Suarès et toujours Romains.** Mais j’avoue que le sommeil économise mes bougies.

J’ai retrouvé mon groupe dont quelques unités sont toujours en prison. Et quelle prison ! Comme les prisonniers sont gens débrouillards (et qu’ils n’ont que cela à faire), ils ont aménagé tout le confort moderne : électricité, poêle, donc eau chaude, nourriture savante et variée (ce matin “mes” prisonniers mangeaient des harengs à l’huile, au vinaigre, à l’ail et à l’oignon à faire crever d’envie les malheureux trop sages qu’une conduite exemplaire condamne aux plats de la cuisine officielle !). Ils n’ont droit ni au vin, ni aux cigarettes, ni à l’alcool, et c’est eux qui vous en offrent ! Un Régiment colonial, c’est à voir !

Ma chérie, toutes ces histoires ne me font pas oublier l’essentiel. **Veux-tu que je te parle de toi ? Alors là je deviens fou. J’ai envie de te dire que je t’aime certainement plus qu’aucun homme n’a aimé une femme, que tu es ma merveilleuse petite déesse, que j’adore.** Tout ce que j’aime, tout ce que j’apprécie, tout ce que je goûte, tout ce que j’estime n’a de valeur qu’en raison de toi. Tu es Tout.



Et me voici à la sixième page. J'en profite aujourd'hui car désormais je serai sans doute obligé d'être plus bref. D'ailleurs, je ne te dis au fond qu'une seule chose : je t'aime. Il n'est pas impossible que nous changions de ciel sans trop tarder. Si tu ne reçois pas de nouvelles pendant quelques jours, ne t'inquiète pas, c'est que je voyagerai. Ce qui ne m'empêchera pas de penser à toi.

Bonsoir, ma bien-aimée, je t'embrasse et rien n'est suffisant pour te dire mon amour.

François

800 - 1.200 €

connais mon point de vue : si je suis atteint, quelle que soit ma blessure, tu conserves une entière liberté (je te demanderai instamment de la reprendre, si toi tu la juges engagée) - si je suis tué nous n'aurons jamais couru que le risque de tous les ménages, que le mariage ait eu lieu avant ou pendant la guerre ! je n'ai pas de situation ? là, je te le dis mon bon chéri, je t'offre bien peu d'avantages - j'ai toujours considéré que le jour où je voudrais me marier je ne devrais pas compter sur une aide efficace de mon père - ce serait d'ailleurs difficile en raison des événements et des charges très lourdes imposées à toute famille nombreuse, quelle que soient ses ressources - c'est de toute façon hors de mes bien rares possibilités ! - je serai officier ou ferai tout pour l'être : mais le soldé est maigre - je ne veux dès ce moment rien négliger pour la compléter .. lorsque elle viendra - Mais tu vois que ce domaine là est incertain et je tiens à le souligner, et cela durera nécessairement autant que la guerre - je ne veux pas que tu puisses souffrir de quoi que ce soit ; je ferai tout, toute ma vie,

129. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 7 janvier 1940

DANS UN ABRI DE LA LIGNE MAGINOT, FRANÇOIS MITTERRAND PREND CONSCIENCE DES INÉGALITÉS DE CLASSE.

“MOI, JE SAURAI CES DÉCHÉANCES ET LES AURAI COMPRISES POUR LES AVOIR COTOYÉES”

6 pp. in-8 (210X 133mm), encres bleue et noire

Le 7 janvier 1940

Mon joli Zou que j’aime tant, me voici possesseur de ta première lettre de 1940. Je l’ai reçue à mon retour du chantier, après une journée mouillée de brumes. Elle m’apporte la joie car je t’aime tellement que je suis prêt à supporter n’importe quoi pourvu que je sache que tu m’aimes.

Ce soir, deux souvenirs s’imposent à mon esprit : celui de l’instant qui a précédé mon dîner chez toi quand tu m’as présenté ta poupée : j’ai ri et pourtant j’étais très ému de cette introduction dans ton univers. Cette poupée aux joues bleuies par le maquillage, la présence de tes objets familiers et l’impression d’intimité qu’accentuait le feu de bois, je garde ces images avec tendresse. Souvenir aussi de la valse que nous avons dansée au Coliseum. Quelle facilité ! Tout devenait souple, délicieux et tu dansais si bien. Pendant que je t’écris, assis dans un fauteuil au siège fait d’une planche et les pieds près de la cuisinière, mes camarades du mess racontent des histoires... coloniales. Aspect curieux et amusant de cette guerre, après les fatigues et le travail. Tout à l’heure, je vais rejoindre mon domicile, mais j’avoue que ma chambre glaciale ne m’attire guère.

J’ai déjà lu plusieurs fois ta lettre. Je l’aime. J’aime tout ce qui est de toi. J’ai écrit les lettres décisives ... **J’insiste surtout sur le point immédiat à obtenir : rendre officiel notre amour.** Comme je ne connais pas ta maison de Valmondois, dis-moi comment est ta chambre, ce qui t’entoure ; dis-moi aussi quelques fois ton emploi du temps de façon que je puisse te suivre pendant la journée ; dis-moi aussi comment tu es habillée, coiffée. Voilà bien des questions ! Mais cela me fait un tel plaisir de te recréer, de te retrouver telle que tu es. Mon Zou chéri, ma délicieuse bien-aimée, laisse-moi te dire que je t’adore. Et maintenant, je pars me coucher. Je m’endormirai en pensant à toi, ma déesse chérie. Je t’emporterai avec moi, et à demain.

8/1/40

Je continue cette lettre : je ne l’ai pas quittée d’ailleurs depuis hier soir. Ce matin nous restons au cantonnement pour diverses revues. Nous sommes dans un brouillard qui transperce tout ; je viens de rendre visite à mon groupe et ne puis te dire l’impression misérable qui m’en reste. Parqués dans une grange et munis d’un poêle minuscule, ces hommes vivent dans une couche épaisse de fumée qui pique les yeux et gratte la gorge. Impos-

sible de lire et même de s’étendre car il fait froid et la paille est humide.

L’un a le front ensanglanté par une blessure causée hier par l’éclatement d’un silex ; un autre, le caporal, est travaillé par une sorte de dysenterie ; le médecin l’a mis à la diète... Mais ne l’a pas exempté de service ! Je te raconte cela non pour t’attrister mais pour mieux te montrer ce que peut être la misère des hommes. Et moi, j’apprends à déceler les vices d’une société qui permet cela. **Une telle situation me révolte d’ailleurs, pas ces pauvres gens autant qu’on pourrait le croire : ils n’ont pas attendu la guerre pour souffrir de l’état social.**

Je t’assure que lorsque je considère mon sort, je me demande pourquoi je suis privilégié. Sans doute, je pourrais être officier. Je le serai. Et bénéficier d’un meilleur régime matériel, mais en revanche quel gain ! **Moi je saurai ces déchéances et les aurai comprises pour les avoir côtoyées.** Et puis, je possède tant de compensations. La vie extérieure ne m’a pas été défavorable et tout ce qui fait ma vie intérieure est illuminée par notre amour. **Vraiment, pourquoi ces privilèges ? Comme il faudra faire de cette force un élément de valeur !** J’ai ton amour, ma bien-aimée, et je peux tout.

Mon Zou chéri, tu vois que j’aborde ma troisième feuille... Tu dois me trouver fort bavard ! Mais j’aime ces longues conversations avec toi. Bien que nous nous connaissions depuis longtemps, nous ignorons beaucoup des choses qui nous concernent. Dis-moi tout ce qui te plaît : tes occupations, tes impressions, parle-moi de tes amis, de tes souvenirs. Tout cela constitue pour moi une histoire précieuse. De mon côté, je t’expliquerai, te raconterai un tas de choses : amitiés, idées, projets. Et je te dirai bien souvent aussi que je t’aime.

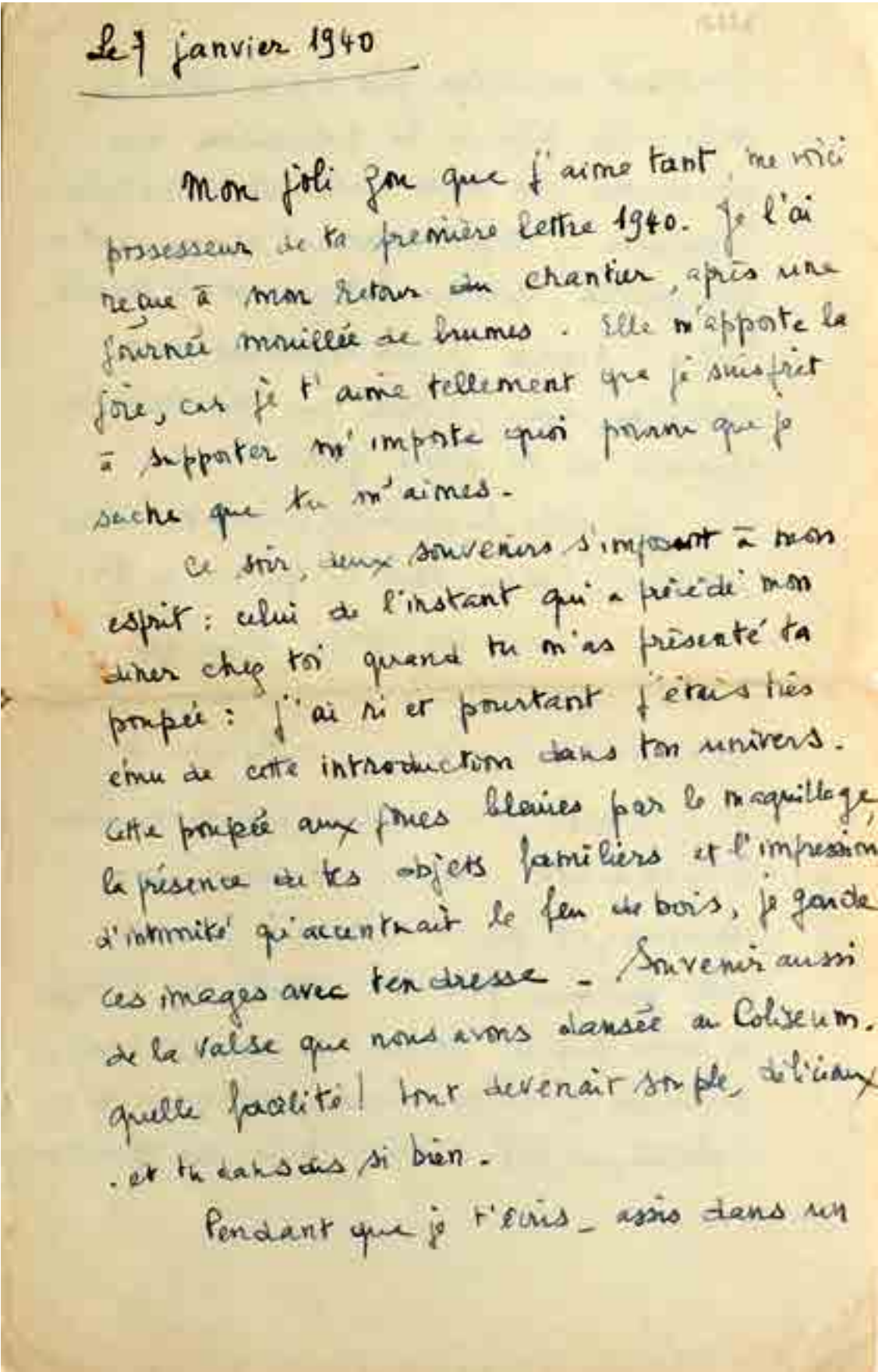
Hier, en même temps que ta lettre j’en ai reçu trois autres. L’une venait de Marseille, d’une jeune fille chez laquelle je dansais à Paris, une autre de Paris, d’un de mes anciens camarades du “104”, la troisième d’un de mes hommes de la 9e Cie. Et je pensais qu’en un seul jour, toute ma vie se rencontrait autour de toi. Années universitaires comblées, au sommet desquelles tu es apparue ; réunions mondaines, sentiments un peu superficiels ramenés d’un seul coup vers l’essentiel, vers ce qui donne à la vie ses teintes heureuses ou douloureuses : l’amour, notre amour ; la guerre dans laquelle je me suis engagé, résolu à me vaincre moi-même, meurtri que j’étais encore par toi, qui pouvait devenir une arme contre nous et qui a révélé que rien d’autre n’existait que notre amour, que toi, ma fiancée chérie.

Je suppose ma jolie pêche que tes parents ont reçu mes lettres et t’en ont déjà parlé. Écris-moi vite à ce sujet. J’attends toujours tes lettres avec impatience. Pense que mes journées n’ont d’intérêt que par les incursions que tu y fais. Ma ravissante petite fille, je termine. Je t’embrasse de tout mon amour. J’aime te sentir contre moi, *mon* bien chéri. Ah ! Que vite tu sois à moi totalement, que vite les jours passent et nous apportent ce bonheur.

Je t’aime.

François

1.500 - 2.000 €



130. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 8 janvier 1940

DES FIANÇAILLES QUI S’ANNONCENT À GRANDS PAS. DE L’INUTILITÉ DU BACCALAURÉAT

3 pp. in-8 (210x 132mm), encre brune

Le 8 janvier 1940

Ma chérie, tu vois que ma correspondance commence à devenir dangereusement quotidienne ! Je t’aime trop, vois-tu, pour oublier une journée de t’envoyer cette preuve de mon amour, ou pour ne pas tout faire pour t’écrire quelques lignes.

Il est huit heures environ et je ne vais pas tarder à rentrer chez moi. En ce moment, j’imagine que tu penses à moi. Toutes mes soirées sont plus particulièrement pleines de toi et j’aime croire qu’il en est de même pour toi. Ta lettre de ce soir (celle qui porte le cachet du 6) m’a de nouveau apporté le signe de notre bonheur.

Quelle définition du bonheur ? Elle est simple, toi, nous. Toi, ma bien-aimée, ma déesse toute petite et ravissante, ma fiancée ; nous, notre alliance, nos promesses, notre bien, notre amour. Oui, comme il sera bon d’être chez nous. Nous nous aimerons tellement. Mon seul désir, c’est toi. Mon bonheur c’est et ce sera toujours toi. Alors comment la vie ne serait-elle pas merveilleuse qui fera de toi ma femme adorée ? Tu parles du futur proche et tu ajoutes : incertain. Mais non, il ne doit pas être incertain. **Le futur proche, ce sont nos fiançailles officielles.** Moins proche, mais certain : notre mariage.

Ta mère et ton père ont-ils reçu chacun la lettre que je leur ai adressée ? Quelle est leur attitude ? Nous *devons* obtenir la reconnaissance officielle de notre amour. Après, on verra. **J’ai toujours beaucoup de scrupules à t’engager dans cette aventure que la guerre menace.** Mais nous nous aimons et cela doit être reconnu par tous ; nous gagnerons ainsi une liberté et des avantages pratiques (correspondance - rencontres organisées - orientation de ta vie : études et tout le tra la la...) considérables. Nous aurons le droit de parler en notre nom à tous les deux.

Pour tes études, je suppose que tes parents tiennent à ce que tu continues normalement ton baccalauréat. Pour moi, je te le dis, ça m’est égal, complètement. Je sais ce que tu vaux et le reste m’indiffère. Ne te tourmente donc pas à ce sujet. Thèmes, versions, c’est fort bien. Mais notre amour c’est beaucoup mieux, et lui seul compte. J’admets que tes parents et toi-même considèrent l’utilité d’un diplôme. Évidemment je ne suis pas immortel (surtout par le temps qui court !), mais notre mariage enlèvera les 9/10e de cette utilité. Donc, prépare ton examen, mais ne te fatigue pas, ne t’ennuie pas à ce sujet. Comprends ce que je veux te dire : travaille ce fameux bac puisque 1/10e d’utilité suffit à le rendre intéressant (pour toi, au cas où je serais tué), mais sans t’en faire.

Mon Zou chéri, me voici en train de te conseiller avec la gravité d’un époux solennel. Ne crains pas : je ne serai pas toujours aussi ennuyeux ! Et pour commencer, je t’embrasse si tendrement que tout le reste s’efface pour ne plus me laisser que le désir merveilleux d’un amour sans limites, que le désir de t’avoir toute à moi, ma bien-aimée. Et bonsoir ma chérie.

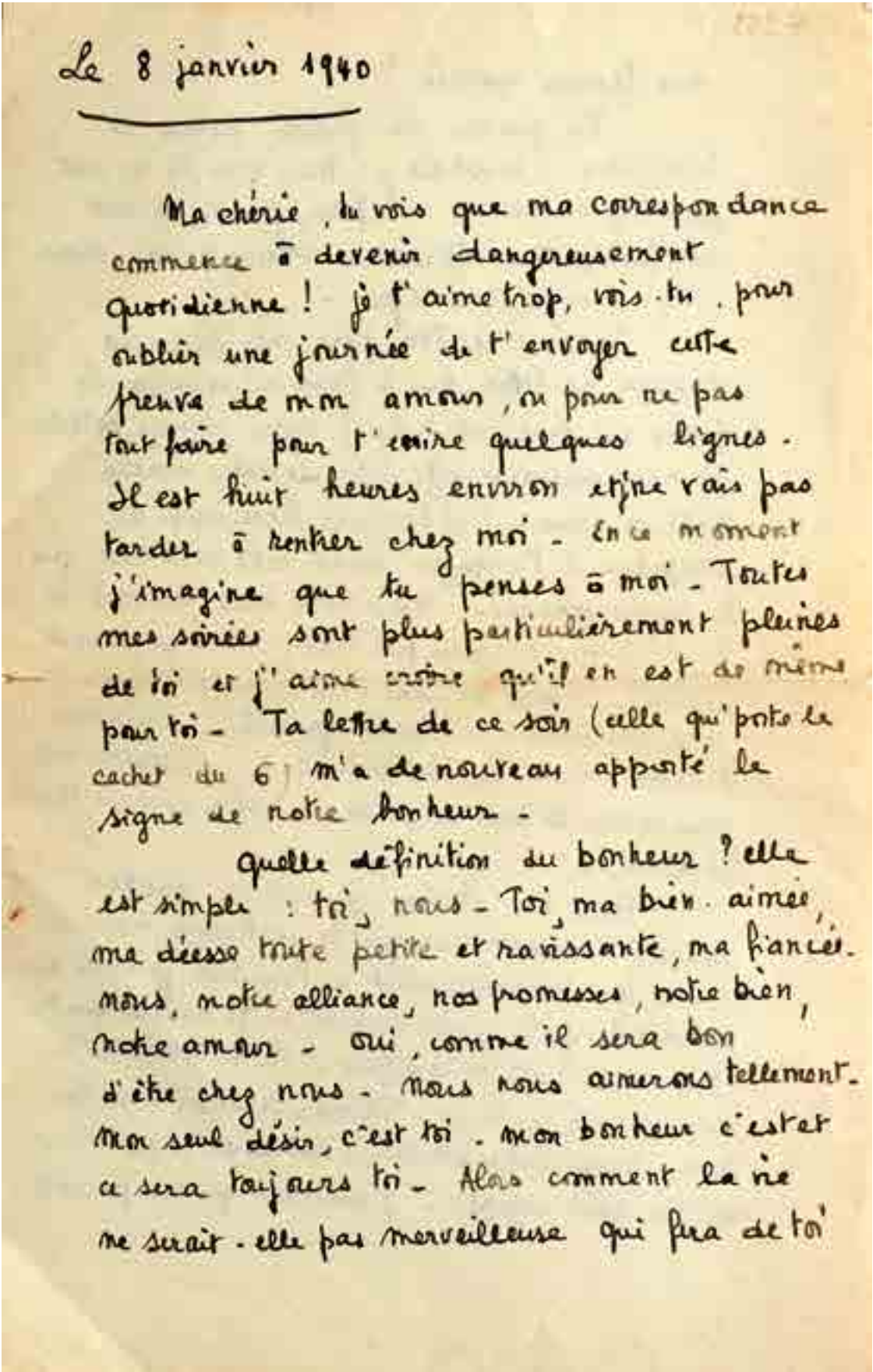
François.

Important.

1) Combien de temps mettent mes lettres à te parvenir ? Les tiennes : deux jours

2) Dis-moi toujours quelles lettres (date que j’écris en tête) te sont parvenues.

300 - 500 €



131. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 10 janvier 1940

“JE COMPRENDS MIEUX LES RAISONS DU CŒUR, JE ME SENS PLUS PRÈS DES HOMMES, PLUS APTE AUSSI À LES MENER”.

FRANÇOIS MITTERRAND DÉTAILLE LA DEMANDE EN MARIAGE ADRESSÉE AUX PARENTS DE MARIE-LOUISE

5 pp. in-8 (210 x 132mm), encre brune

Le 10 janvier 1940

Ma petite fille chérie, ce que je pense de toi en recevant tes trois lettres successives ? Que tu es adorable, que je suis heureux et que je t’aime. Alors, moi aussi je m’empresse de t’écrire et de te dire chaque jour que ma pensée ne te quitte pas. Et je te répète inlassablement mon amour.

Ma vie ne change guère. Mais hier nous avons subi un curieux changement de température : à six heures, boue épouvantable, dégel d’une rapidité extraordinaire ; à midi le vent s’est levé, glacial ; pendant trois heures il nous a coupé la figure à tel point que nous en étions étourdis, et le soir, nous sommes revenus par des chemins acérés, durcis, glacés. Je n’avais jamais vu une telle transformation.

Je te parle du temps, mon Zou chéri et pourtant j’ai beaucoup de choses à te dire. Je te l’ai dit : ma vie, la vraie, celle du dedans, ne change guère : elle est remplie de ton amour, elle ne désire que ton amour. J’ai effectivement parlé de toi avec tous ceux qui te connaissent. Ma sœur est assez avare de jugements rapides. Mais puisqu’elle a vu l’extérieur, je dois reconnaître qu’elle t’a trouvée fort jolie ; elle m’a dit aussi que nous dansions très bien ensemble ; en somme elle m’a flatté autant que toi... puisqu’elle n’a pas critiqué mon goût ! Je suis sûr d’ailleurs qu’elle t’a beaucoup observée. Je lui demanderai un jugement plus détaillé : je le crois tout à fait favorable. Sais-tu que je suis très fier de recueillir toutes ces appréciations... et ces félicitations ? Remarque que si c’était le contraire, ça ne changerait strictement rien.

Édith aussi est très flatteuse. Comment pourrait-il en être autrement envers toi, ma merveilleuse, ma ravissante petite déesse ? Je t’aime et je suis sûr que rien n’est mieux que toi. **Ton amour me transforme.** Tu m’as fait don de tant d’inventions, de tant d’émotions. **Malheureux, quand tu t’es éloignée de moi, j’étais devenu cassant, dur, impitoyable aussi bien pour moi que pour les autres. Mais avec ton amour j’ai retrouvé “les vraies richesses”**: je comprends mieux les raisons du cœur, je me sens plus près des hommes, plus apte aussi à les mener.

Il y aura bientôt deux ans que nous nous sommes rencontrés. Nous avions décidé “dans deux ans”. Quel merveilleux retour de choses. Les deux ans sont passés et jamais nous n’aurons été plus proches l’un de l’autre ; jamais nous n’aurons été plus sûrs du but. Et un jour, bientôt, il le faut, tu seras ma femme.

Tu me dis que je n’ai pas été suffisamment précis avec ta mère : je n’en avais pas l’intention ; il s’agissait seulement de ne pas la tenir à l’écart, c’eut été injuste. À ton père j’ai écrit ceci : toi et moi, nous nous aimons. Les circonstances sont mauvaises et incertaines, mais une chose est certaine, nous nous aimons. Si nous devons attendre pour nous marier la première occasion propice, nous serons patients. Mais qu’au moins soit reconnu notre amour, qu’il cesse d’être officieux. Sans doute ma responsabilité est lourde à cause du risque, mais je crois que notre bonheur, aussi bien le tien que le mien, est là. Que devons-nous faire ? À vous de juger. Notre désir est d’avoir votre accord. Jugez en raison du bonheur de M-L, et de notre amour. *Nous* attendons avec anxiété et espoir votre décision.

Devais-je ajouter quelque chose ? Je ne le crois pas. **Cela s’appelle une demande en mariage, il n’y a pas d’équivoque possible !** (Seulement pour observer la règle, j’ai écrit à mon père d’intervenir en surplus, en mon nom) ... Et quoique, malgré tout, je sois bien décidé à ne tenir compte que de notre amour, je ne pouvais pas donner à cette demande le ton ni l’allure d’un diktat !

Ma toute petite bien-aimée, maintenant j’attends. **J’ai hâte de savoir l’avis de tes parents.** Tu me laisses supposer qu’il sera favorable. Alors, la vie est belle ! Et pensons sans délai à obtenir pour ma *première* permission à tenir nos fiançailles officielles. Je l’écrirai d’ailleurs à ton père après acception du premier point, mais je compte aussi sur toi pour tout faire presser. Car s’il était nécessaire de sérier les questions, la question qui se pose maintenant et doit être facilement résolue est celle des *dates* précises. Une fois le principe acquis. D’ailleurs de tout cela, ton père a dû déjà te parler. Renseigne-moi.

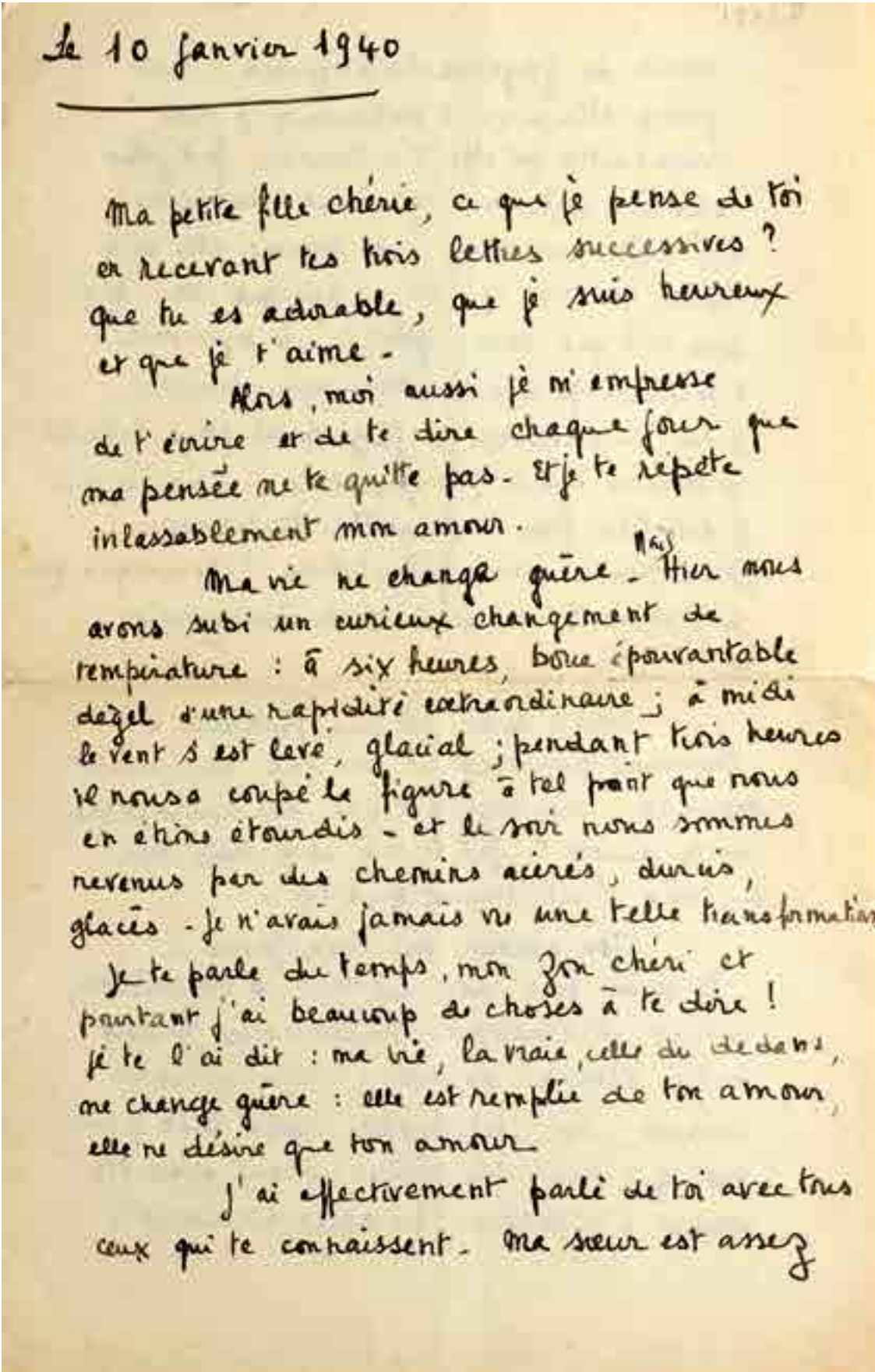
Mon Zou chéri, voici pour les formalités. Dis-moi aussi quel jugement a priori tes parents portent sur moi ; cela m’intéresse pour la conduite à tenir.

Ma pêche chérie, tout est fastidieux hors de ton amour. Tout est doux dans ton amour. Si je voulais radoter je dirais encore comme toujours : je t’aime, je t’aime. Et quelle réussite ! J’aime tout en toi et j’avoue qu’il ne me déplaît pas en particulier de t’envoyer mille baisers... Ce que je fais.

François

Tu m’écris “une lettre de toi est arrivée au courrier. Oh ! Quelle joie elle m’a procurée. Je l’attendais avec une impatience que tu ne soupçonnes pas”. Ma chérie, ma toute petite fiancée chérie, c’est ainsi que j’attends tout ce qui me vient de toi.

300 - 500 €



132. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 10 janvier 1940

FRANÇOIS MITTERRAND SE BAT DANS “UN RÉGIMENT DE CHOC” AVEC DES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS : IL SOUHAIT DEVENIR OFFICIER.

“JE TE LE RÉPÈTE : NOUS NOUS FIANCERONS À LA PREMIÈRE PERMISSION. NOUS NOUS MARIERONS CETTE ANNÉE”

4 pp. in-8 (210 x 132mm), encre brune

Le 10 janvier 1940

Mon joli Zou bien-aimé, j'étais si content de recevoir tes lettres ce soir (du 8) que je suis resté distrait pendant tout le dîner, n'ayant pas même le goût de toucher aux plats. Comme je t'aime, et ce qui est merveilleux, c'est que tout dans tes lettres me prouve ton amour. Je ne te reproche pas le moins du monde ta hâte de nous voir mariés ! Les objections que j'oppose sont, tu l'as dit, uniquement de l'ordre des scrupules. Car je t'aime et n'ai de hâte, moi aussi, que de t'avoir parfaitement à moi. Et je sens que, devant toi, je suis très faible, et je cède ; je t'avoue mon immense désir que vite tu m'appartiennes ma très aimée. Ne crois pas non plus qu'une fois ma femme tu n'auras rien à m'apporter ! **Je ne limite pas mon amour à ton corps que j'aime terriblement et que je veux** (et cet amour là d'ailleurs ne meurt pas pour s'être réalisé !) Je t'aime totalement de corps et d'esprit, et là, où sont nos limites ?

Je ne te parle pas dans l'enthousiasme d'un coup de foudre. Je t'aime depuis si longtemps depuis ce fameux coup de foudre ! Et mon amour a fait ses preuves : il a tenu contre toi et contre le temps, et il est toujours aussi enthousiaste. Je suis émerveillé que nous nous entendions si bien. Comment cela ne continuerait-il pas ? Et non pas à la manière d'un sentiment bien tranquille, un peu usé ! Aussi passionnément que toujours.

Ne t'étonne pas si tu me vois *apparemment* peu pressé de fixer avec exactitude la date de notre mariage. Tu dois savoir que je suis fort entêté, obstiné ! Or j'ai *décidé* (avec toi) que notre mariage aurait lieu en 40. Mais précisément dans ce but, il faut agir avec logique. **À ton père, j'ai demandé son acquiescement en vue de notre union.** Avant d'avoir sa réponse, je ne pouvais pas lui déclarer que notre mariage était déterminé jusque dans son détail. Il m'eut jugé un peu présomptueux et pressé de passer par-dessus son accord ! J'attends donc les termes de sa réponse et leur sens pour préciser, quant au temps, nos désirs ; je le ferai et sans délai. Mais crois que je suis la meilleure méthode, la plus sûre et en réalité la plus rapide. Aie confiance en moi. Tu sais bien que je t'adore. Ne t'ai-je pas dit bien souvent que mon bonheur c'était toi, que mon bonheur total sera de te posséder totalement ? **Je te le répète : nous nous fiancerons lors de ma première permission. Nous nous marierons cette année.** Seul Dieu peut changer quelque chose à cela.

Là où je suis, c'est absolument calme. Mais qu'il fait froid ! Rester huit heures de suite dehors est un véritable et dur supplice. Mais je pense à mes successeurs de Liederschiedt et de Waldhouse. Non seulement le froid doit les tenailler plus que nous, puisqu'ils sont jour et nuit à l'air vif, mais le communiqué presque chaque jour nous dit (entre les lignes) que ça tape dur dans ce secteur des Basses-Vosges. Je t'assure que passer l'hiver hors du Front m'évite, malgré notre situation actuelle peu reluisante, bien des souffrances.

Mariezouchou, ma pêche si fraîche que rien n'est meilleur que de l'avoir contre soi, si savoureuse que rien n'est plus doux que de la caresser (avec l'envie de la croquer), je t'aime, je t'adore, je te donne les plus tendres baisers du monde. Tes lettres sont la joie de mes journées. Pourrais-tu aussi me priver de cette nourriture ? Je suis si heureux de voir que tu l'as compris, car je me serais interdit de te le réclamer. Tu es bien ma petite déesse puisque tu devines tout.

Pour l'Aviation : au point de vue des risques, je crois que tu te trompes. Je ne veux pas t'effrayer mais **je te dois la vérité : mon régiment est un régiment de choc. Je puis remonter avec des Sénégalais, et ce n'est pas bon ! Donc égalité des risques (question de bien-être, l'infanterie est de loin la dernière des armes), (question d'expérience, l'infanterie est remarquable).** Deuxième point de vue, à mon avis le plus important : le retard que cela pourrait apporter à notre mariage. Indiscutablement, l'Aviation en reculerait la date pour la raison que tu dis.

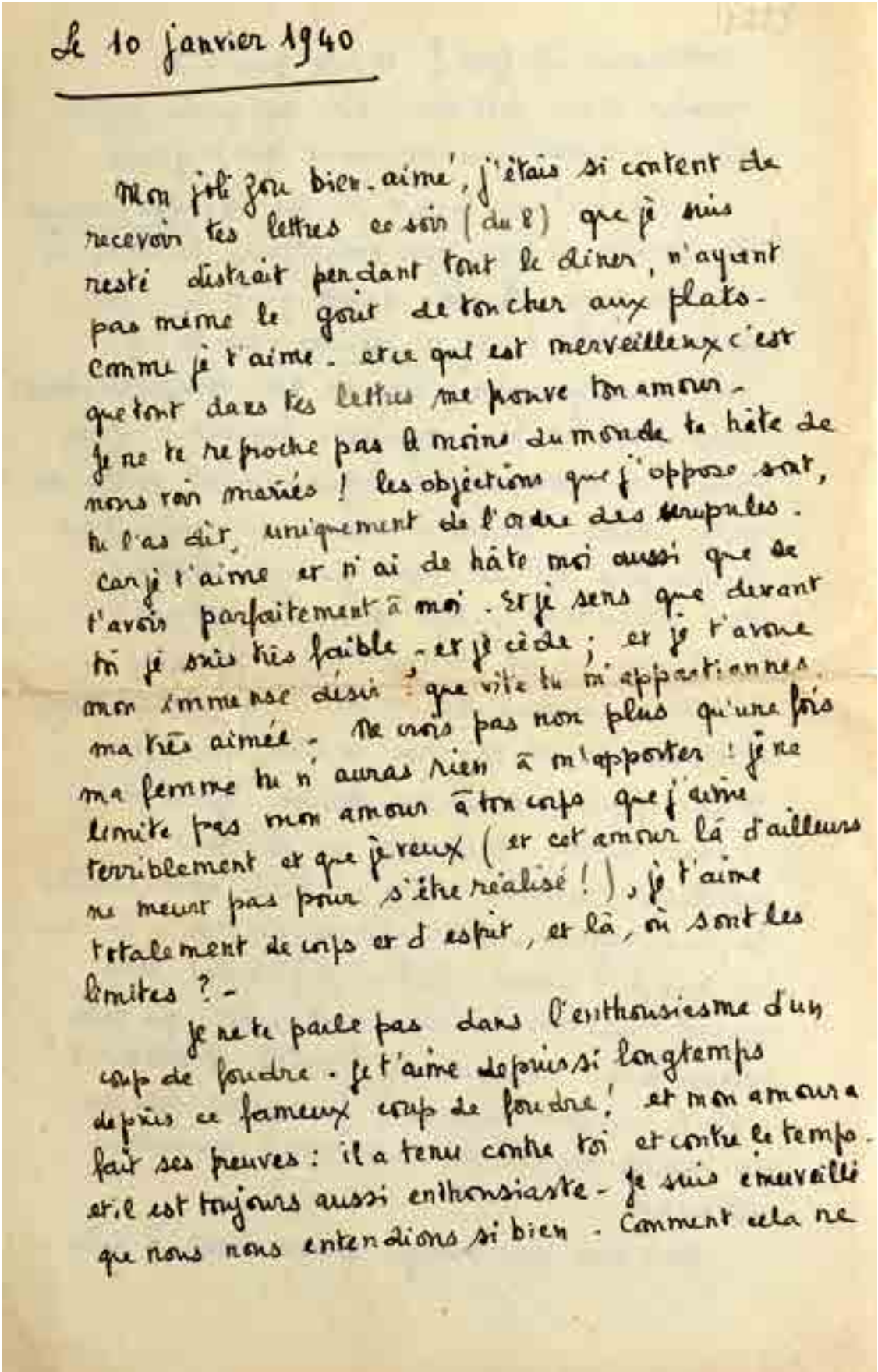
Conclusion : je ne fais pas de demande pour l'Aviation. J'attends le peloton d'officiers. Là, je mets tout en œuvre pour y être admis. Et notre mariage se rapproche : c'est la seule chose qui importe.

Mon Zou bien aimé, je continuerai si possible demain. Je vois déjà pas mal de choses à te dire. Pour l'instant, je vais me coucher. **Un jour viendra où nous quitterons le jour ensemble pour retrouver la nuit ensemble, où ni l'espace, ni les événements, ni le sommeil ne nous sépareront.** Comme il sera bon, ma chérie, de ne vivre qu'avec notre amour entre nous.

François

P.S : caresse trois secondes Diano pour moi et dis-lui que c'est de ma part.

300 - 500 €



133. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 11 janvier 1940

“CE SOIR, J’AI LE CAFARD”.

FRANÇOIS MITTERRAND NE SE SENT
PAS À SA PLACE DANS “ CE RÔLE DE
SUBALTERNE”

1 p. in-12 (210 x 132 mm), encre bleue

Le 11 janvier 1940

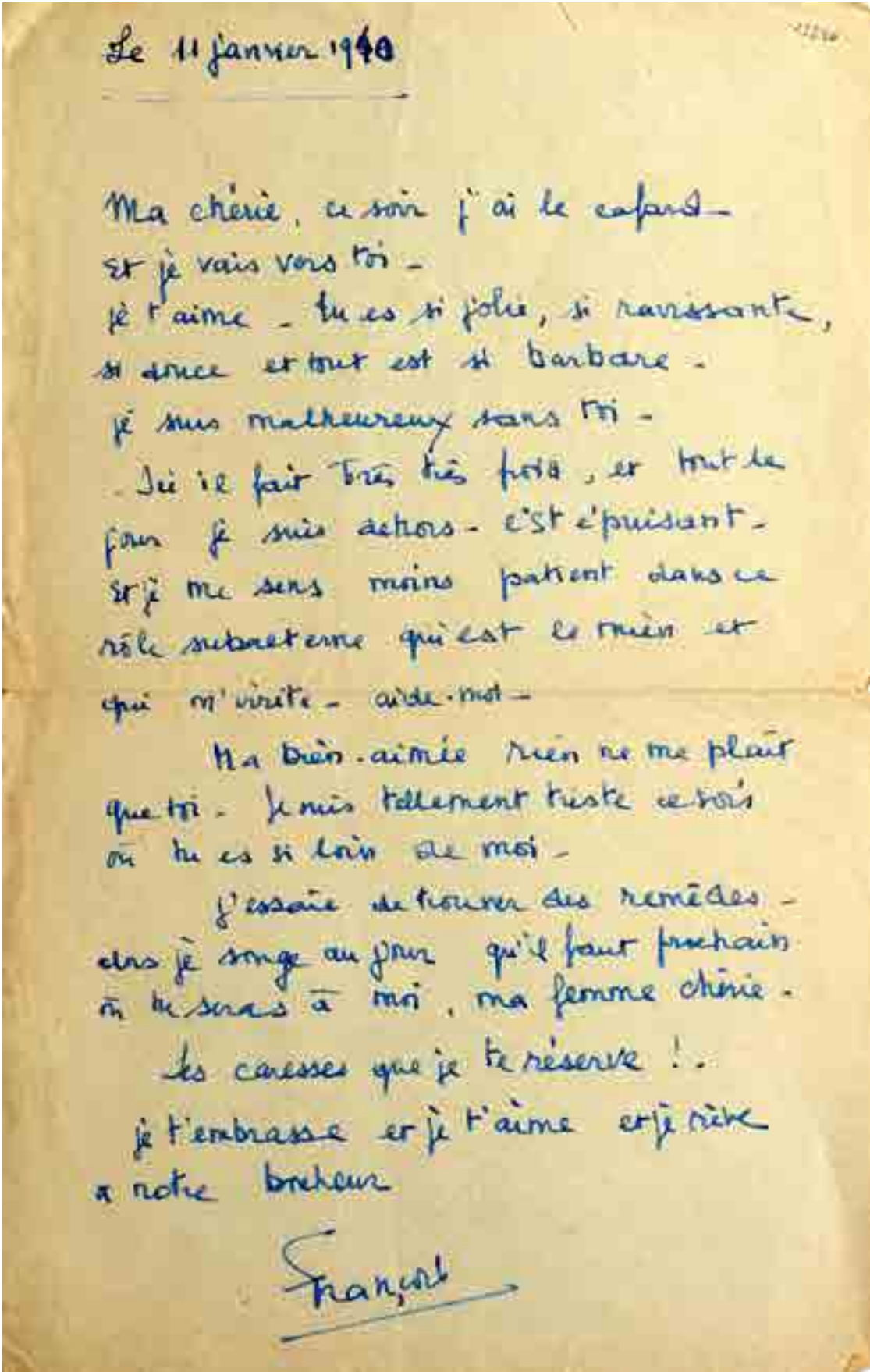
Ma chérie, ce soir, j’ai le cafard. Et je vais vers toi. Je t’aime. Tu es si jolie, si ravissante, si douce et tout est si barbare. Je suis malheureux sans toi. Ici, il fait très très froid, et tout le jour je suis dehors. C’est épuisant. Et je me sens moins patient dans ce rôle subalterne qui est le mien et qui m’irrite. Aide-moi.

Ma bien-aimée, rien ne me plaît que toi. Je suis tellement triste ce soir où tu es si loin de moi. J’essaie de trouver des remèdes, alors je songe au jour, qu’il faut prochain, où tu seras à moi, ma femme chérie. Les caresses que je te réserve !

Je t’embrasse et je t’aime et je rêve à notre bonheur.

François

200 - 400 €



134. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 12 janvier 1940

“EN SOMME, ÇA NE CARBURE PAS TRÈS BIEN”

2 pp. in-12 (210 x 131 mm), encre bleue

Le 12 janvier 1940

Mon Marizou chéri, avant de te dire bonsoir, je veux t’écriture ces quelques mots pour te prouver que je t’aime. La journée a été toute pareille aux autres. Je suis très las et pour la première fois depuis bien longtemps **mon spleen persiste**. D’autant plus que les courriers sont en panne pour une cause que j’ignore, ce qui nous sépare complètement du monde. Alors me voici depuis deux jours sans nouvelles de toi et je m’ennuie. Mon Zou chéri, **t’aimer est une grande faiblesse**. Je ne rêve plus, n’agis plus qu’en raison de toi. Où est mon indépendance ?... Et je ne la regrette même pas, puisque je t’aime “à la folie”.

Ma bien-aimée, **le temps est ton avocat : plus je me sens éloigné de toi, plus je comprends que mon bonheur ne repose qu’en toi**. Et je sens grandir la hâte de notre mariage, et mes scrupules s’effacent. Ma chérie, comme il est dur de vivre sans rien de toi, sans rien à notre sujet.

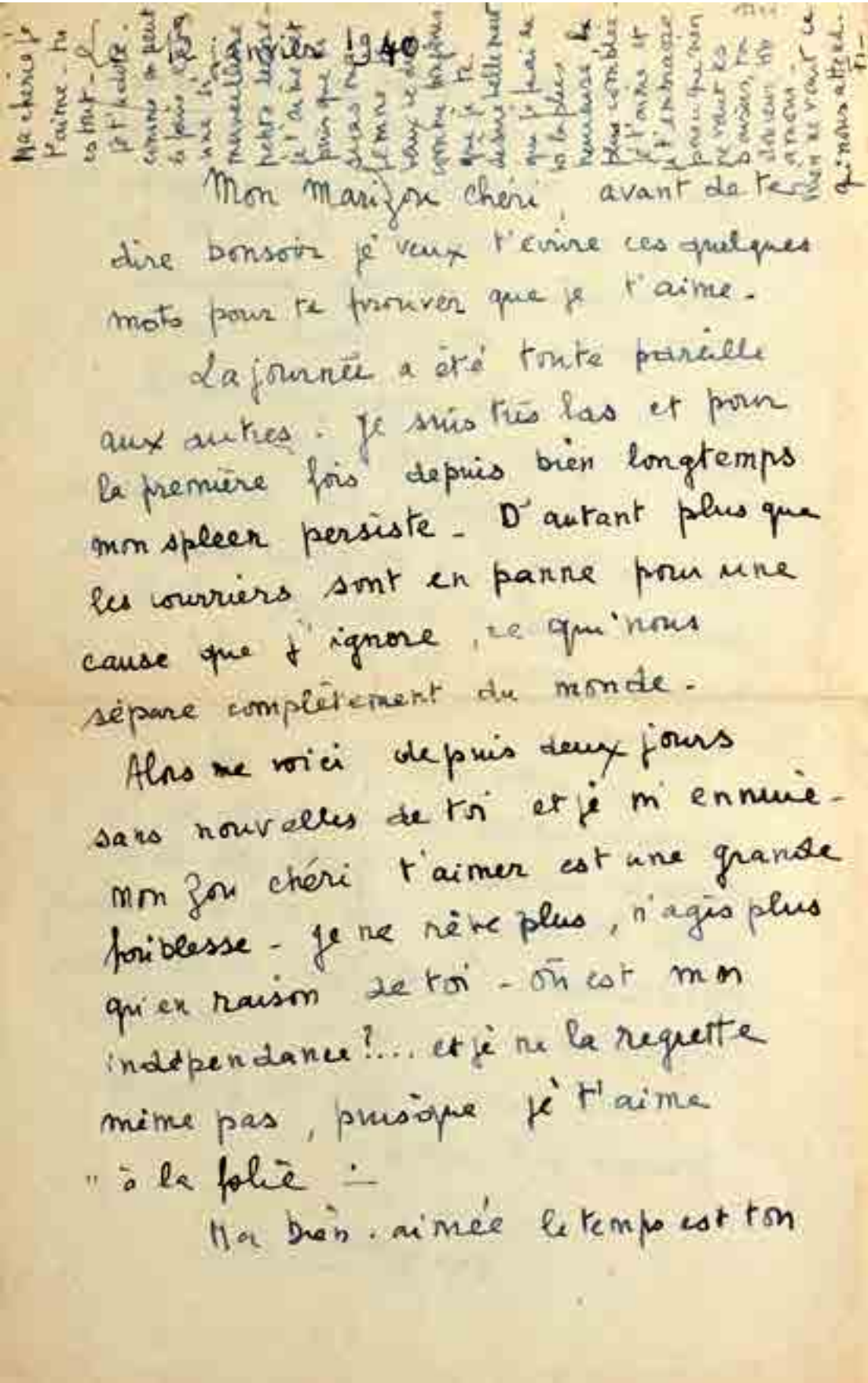
En somme, ça ne carbure pas très bien ! Je ne peux plus vivre dans ce présent misérable. Seule, tu peux me donner la force d’être patient (et *prudent*). Je t’aime, ma pêche chérie. Comme je pense à nos soirées de la semaine dernière. Quelle joie de te sentir tout près de moi, ma bien-aimée, toute à moi. Quel désir de te garder toujours et de t’aimer de tout mon être. Ma déesse chérie, tu peux tout puisque je t’adore.

François

Ma chérie, je t’aime. Tu es tout. Et je t’adore comme on peut le faire et tu es une si merveilleuse déesse. Je t’aime et puisque tu seras ma femme, je veux te dire, comme toujours, que je te désire tellement; que je ferai de toi la plus heureuse, la plus comblée. Je t’aime et je t’embrasse, parce que rien ne vaut tes baisers, ta douceur, ton amour. Rien ne vaut ce qui nous attend.

Fr.

300 - 500 €



135. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 14 janvier 1940

“SI JE SUIS TUÉ, MA FIANCÉE CHÉRIE, PENSE, QUELLE QUE SOIT TA VIE, TON BONHEUR, QUE PERSONNE NE T'A AIMÉE PLUS QUE MOI”

6 pp. in-12 (210 x 131 mm), encre brune

Le 14 janvier 1940

Ma petite déesse chérie, hier soir j’ai reçu tes lettres écrites les 9 et 10. Moi-même, je t’ai écrit chaque jour ; accuse-moi ainsi réception de mes lettres : cela nous renseignera sur la régularité du courrier. Je m’étonne aussi que ton père n’ait pas reçu ma lettre à l’heure où tu me l’annonces. Il est possible qu’elle se soit attardée et qu’elle ait mis quatre jours pour lui parvenir. Dans ce cas, il l’aura trouvée à son retour de Valmondois. Tiens-moi au courant ; dès sa réponse, je te préviendrai.

Mon Marizou chéri, tes lettres sauvent mes journées ; quand le vague-mestre, aux alentours de six heures (du soir), vient nous distribuer le courrier, tu ne peux imaginer mon anxiété. Et quand apparaît ta chère écriture sur les enveloppes bleues, je sens mon cœur subitement apaisé, comblé de joie. Si j’ai d’autres lettres, je les lis d’abord ; je savoure comme un gourmet chacune de tes lignes : elles vont me guider jusqu’au lendemain soir, elles me soutiennent pendant que, huit heures durant, j’arpente le coteau, battu de vent, où mes hommes travaillent.

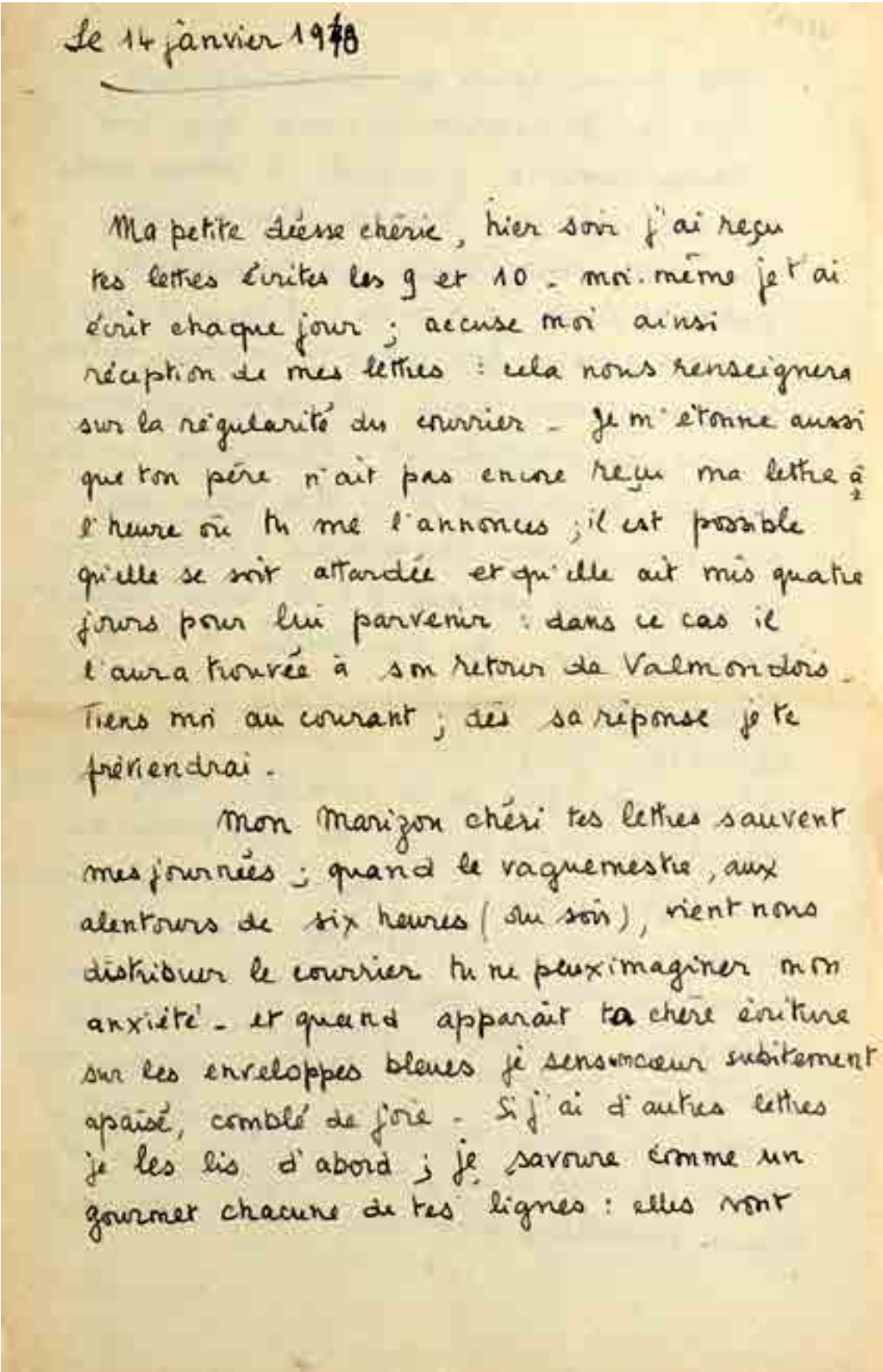
Ma merveilleuse, ma ravissante petite fiancée, je t’aime. Je veux te dire que je t’aime. Cela peut te sembler intempestif au milieu d’une lettre bien raisonnable, mais accuse le monde et l’étrangeté de ses lois qui m’obligent à te dire sans cesse, avec amour, avec une ardeur inconnue qui me prouve que jamais je n’ai aimé autant, que je t’aime, que ma pensée te suit, t’accompagne, que tout ce que je suis s’incline devant toi, que je t’aime, ma bien aimée, infiniment. Cela va te sembler bien matériel, ma chérie, mais je rêve de ce bonheur qui nous attend, avec la liberté de nous aimer complètement, parfaitement, lorsque nous serons *chez nous*, que tu seras ma femme bien aimée de tous les jours, de toutes les nuits, de toute la vie. Et bien spirituel aussi, ce bonheur que j’imagine, rempli de notre entente, de nos aveux, de nos projets, de notre accord merveilleux sur toutes choses : aucune de mes ambitions ne te sera étrangère ; mes déceptions, tu les partageras. Je ferai de toi, ma déesse chérie, ma compagne bienheureuse : si nous débutons avec l’incertitude de la guerre, de la situation matérielle, je te jure que sans tarder je te donnerai tout. Je ne veux pas qu’une seule chose te manque. **Je suis ambitieux de manière forcenée : ma première ambition est ton bonheur.** Sache que je serai malheureux si un seul de tes désirs ne peut être comblé. Je t’aime, ma Marie-Louise, tellement, tellement plus qu’on aime d’habitude... Je t’aime et rien n’est plus beau que toi, plus doux que notre amour.

Je t’ai écrit deux lettres assez cafardeuses. La vie est si triste sans toi. Comment veux-tu, ma très chérie, que je puisse vivre sans toi alors que j’ai vécu avec toi des instants si heureux, alors que le bonheur de notre vie commune nous attend ? Je me rappelle ces moments de notre amour où jamais je n’ai connu plus d’allégresse : aussi bien ces moments de notre amour d’autrefois que ceux si récents de ma permission. Mon petit clochard chéri, comme j’aurais voulu t’emmener pour toujours avec moi lors de notre promenade nocturne à Montmartre, t’emmener (j’anticipais) pour réaliser avec toi mon bonheur, pour te dire infiniment que plus rien n’avait d’attraits, hors toi et tout ce que ton amour comporte de merveilleux.

Je ne sais ce que la guerre fera de moi. **Si je suis tué, ma fiancée chérie, pense, quelle que soit ta vie, ton bonheur, que personne ne t’a aimée plus que moi, pense surtout que j’aurais voulu vivre pour toi.** Si je m’en tire, alors j’irai te prendre et tu seras ma femme, et nous connaissons toutes ces richesses dont on parle tant, tous ces secrets de l’amour qui, en réalité, échoient à bien peu d’hommes et de femmes. J’ai beaucoup réfléchi aux responsabilités qui m’incombent si nous nous marions en temps de guerre. Le risque, le voici : si nous sommes seuls, peu importe. La vie ne sera pas finie pour toi, heureusement ; mais si nous avons un enfant, toute la peine, toutes les difficultés te restent. Notre mariage ? Tout le gain est pour moi et le risque pour toi. Mais tu me demandes de t’offrir ce bonheur, et je suis faible devant toi. Crois-tu qu’un rêve plus beau que celui-ci pouvait venir me visiter ? Notre union totale ? Et je sens que je ne désire pas autre chose. Et je rêve avec délices à tout ce qui nous est réservé.

Je vois, chérie, que **je suis en passe de t’écrire une lettre d’amour. Vois-tu, ce qui me remplit de joie, c’est de penser qu’après deux ans j’en suis encore à t’écrire des lettres d’amour.** Je pense souvent à l’avenir. Je te vois avec moi ; je te vois le soir. Après une journée d’occupations matérielles, enfin à moi, enfin parée uniquement pour notre amour, comme je t’aimerai. Le bonheur, ce n’est pas une image. Comme tout s’éclaire avec toi ! Tous les problèmes sont résolus. Aimer toujours ? Je le pourrai puisque jamais je n’aimerai autant qu’aujourd’hui, ma déesse chérie que tu es. **Aimer son foyer, malgré les tentations de l’extérieur, comme ce sera facile puisque nous n’aurons qu’à peine le temps de nous aimer, puisque les jours seront trop courts, les nuits trop brèves pour contenter notre amour ! Il m’arrive même de rêver que mes enfants seront les tiens !** Alors, comme je les aimerai. Trop de merveilles nous sont promises, ma Marie Zou, pour que mon cœur puisse désirer autre chose.

Je ne te dis que mon amour. Je ne ressens que ce besoin : te dire mon amour. Je ne t’aime pas à “sens unique” et cela te plaît. Mais je t’aime complètement dans les deux sens. Quelle douceur de t’avoir contre moi, avec ton visage si doux, avec ton goût de petite pêche. Te prendre contre moi, te voir, te sentir toute à moi. **Ne garder que cet espoir : t’avoir un jour réellement toute à moi.** Rester de longues minutes sur ton épaule et ne plus songer à autre chose qu’à ce désir qui nous allie et qui nous dit que tout un jour nous sera accordé.

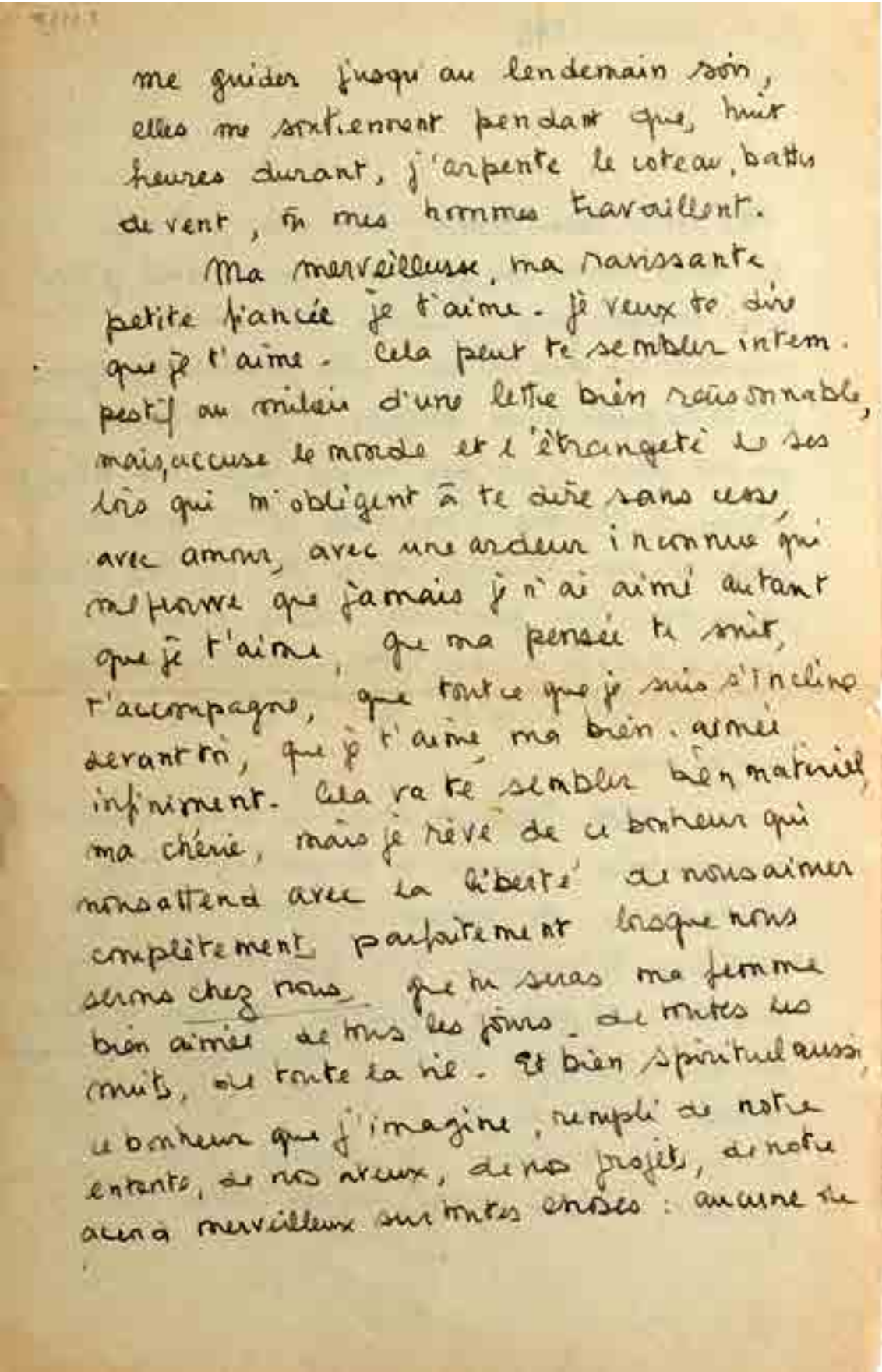


Je t'en dis trop aujourd'hui, ma toute petite fille ? Oh ! Non, car le temps est venu de te raconter mon espoir, de ne plus rien te cacher de mon rêve. Et tu comprends que ce rêve ne se contente pas de rester en chemin. Et le bout du chemin, c'est cet événement qui fera de notre amour un absolu : notre mariage.

Si je ne craignais de te lasser, je crois que chaque jour je serais capable de t'écrire une lettre telle : car notre vie ne sera qu'un perpétuel aveu d'amour. Bonsoir, chérie.

François

1.500 - 2.000 €



136. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise
Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 15 janvier 1940

“J’ESPÈRE EN TON AMOUR, JE VOIS EN
LUI”.

LETTRE ÉCRITE DEBOUT SOUS LA NEIGE

1 p. in-12 (210 x 131 mm), crayon

Le 15 janvier 1940

Mon Marizou bien-aimé, On bouge. Je mets cette lettre au hasard dans un village. *Ne t'inquiète pas* si tu ne reçois rien de moi d'ici quelques jours. Dès cet après-midi, je t'enverrai une longue lettre que je livrerai aussi au destin. Ma chérie, **j'espère en ton amour, je vois en lui**. C'est si bon de recevoir si régulièrement tes lettres. Merci. Je t'embrasse de toute ma tendresse. Je t'aime. **Je trace ces lignes debout, et il neige !**

François

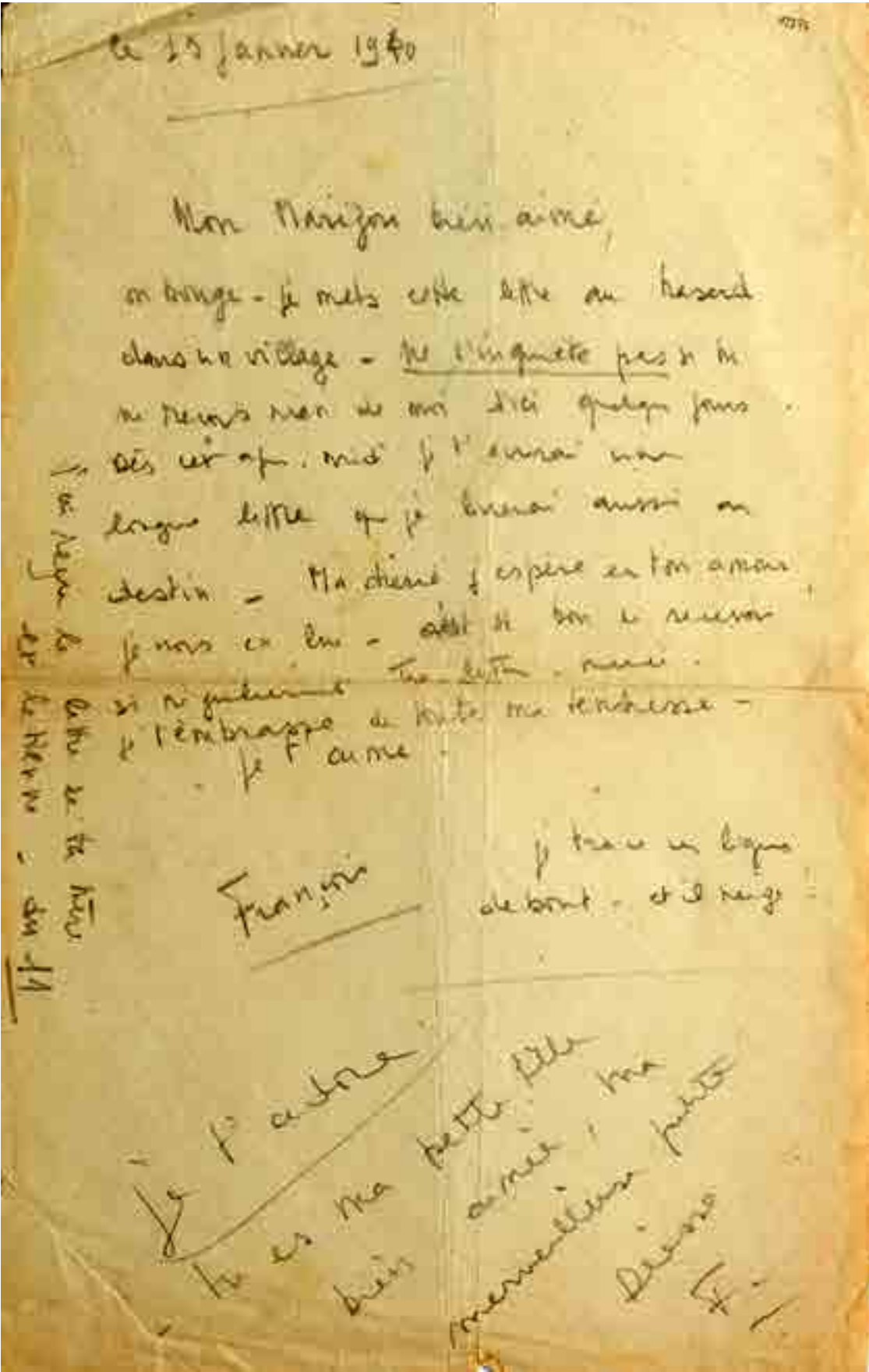
Je t'adore. Tu es ma petite fille bien-aimée, ma merveilleuse petite Déesse.

F.

J'ai reçu la lettre de ta mère et la tienne, du 11.

Papier légèrement froissé sur les bords

200 - 400 €



137. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Meuse, [près de Stenay], 15 janvier 1940

LE RÉGIMENT DE FRANÇOIS MITTERRAND SE DÉPLACE DANS LA NEIGE ET LE FROID.

IL PARLE DE SON “PLUS CHER AMI”, GEORGES DAYAN, ORANAIS.

IL CITE BAUDELAIRE ET *L’INVITATION AU VOYAGE* :

“AIMER À LOISIR, AIMER ET MOURIR AU PAYS QUI TE RESSEMBLE... DES MEUBLES LUISANTS, POLIS PAR LES ANS DÉCORERAIENT NOTRE CHAMBRE. TOUT Y PARLERAIT À L’ÂME EN SECRET DE SA DOUCE LANGUE NATALE... CES VERS DE BAUDELAIRE ME HARCÈLENT. NOUS LES VIVRONS”.

8 pp. in-12 (210 x 131 mm), crayon

Le 15 janvier 1940

Ma petite déesse chérie, je t’écris, sur une table de café, dans un village de la Meuse. Nous sommes de passage : ce soir il nous faudra reprendre le sac pour une destination inconnue. Tout à l’heure, j’ai mis dans une boîte postale d’un Régiment d’Infanterie de forteresse, un petit mot pour toi ; il est mal écrit, hâtif mais il t’apportera comme chacune de mes lettres le témoignage de mon amour.

Je ne sais où nous allons ; peut-être prendrons-nous le train. Tout cela pourra m’empêcher de te parler quotidiennement ; mais je tâcherai de me débrouiller pour pallier à ça. Sache de toutes façons que mon silence ne signifiera jamais le moindre éloignement : je t’aime et tu sais que maintenant notre amour s’identifie avec notre vie.

Jamais je ne te dirai assez combien ta correspondance si régulière (c’est si gentil de l’avoir fait sans que je te l’aie demandé), si proche de moi, si tendre, m’émeut et me plaît. **Je finis par ne vivre plus que pour le courrier**, j’attends impatiemment “l’heure de tes lettres bleues”. Tout ce que tu m’as donné, ma merveilleuse, a toujours dépassé mon attente. Jamais je ne te trouverai plus belle que le jour où tu seras toute à moi : ne t’inquiète pas, ma bien-aimée, je n’aurai pas assez de ma vie pour apprendre à t’aimer.

18 heures. Je continue ma lettre, installé dans une grande cheminée de campagne, les pieds sur les chenets, pendant que la flamme lèche mes souliers. Dehors, il fait très froid ; je suis entré dans cette maison avec deux camarades, et me chauffe. Ma chérie, je commence à réaliser la douceur pratique de la vie familiale ! Avec ce chien qui vient de se coucher sur la plaque de fonte et qui pose sa tête sur mon pied, avec le feu qui

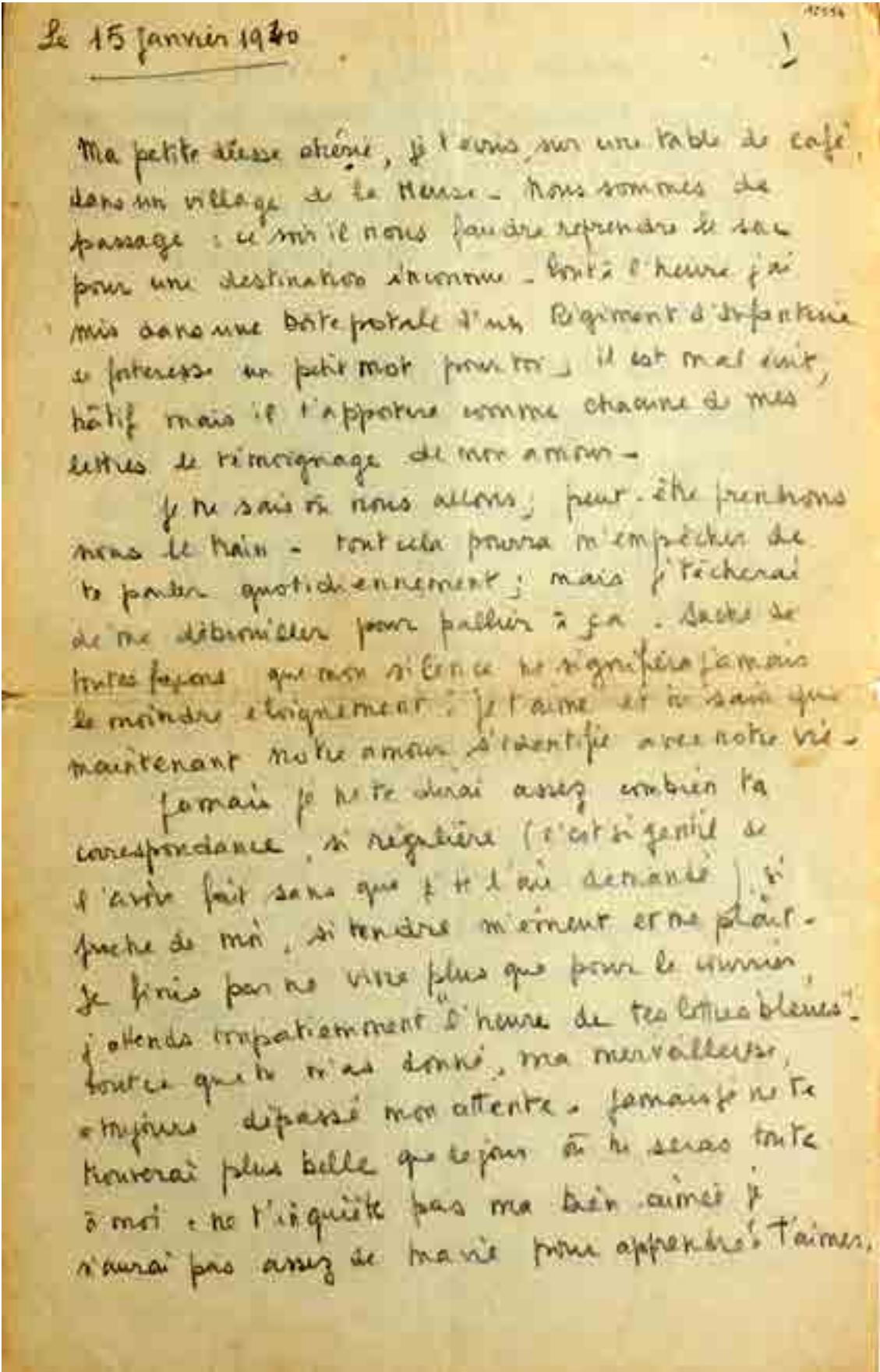
pétille et ce grog qu’on me sert, voici établie l’une des conditions du bonheur. Je ne parle pas de l’essentielle : toi auprès de moi, chérie, seule avec moi, chez nous. Y penses-tu quelquefois à “la douceur de vivre ensemble” ? **“Aimer à loisir, aimer et mourir au pays qui te ressemble... Des meubles luisants, polis par les ans, décoreraient notre chambre, tout y parlerai à l’âme en secret sa douce langue natale...”** Ces vers de Baudelaire me harcèlent. Nous les vivrons.

Hier, en même temps que la lettre de ta mère, et la tienne, j’en ai reçu une de mon cousin germain qui m’annonce la naissance de sa seconde fille. J’en suis parrain. Il l’appelle Catherine, car il sait que j’aime beaucoup ce nom. Seulement, il me le vole un peu ! Quels noms resteront pour les nôtres, ma chérie ? Il faudra que tu me dises tes goûts : ce jeu des noms va devenir un jeu sérieux ! Une autre, d’un de mes vieux camarades, m’apprend qu’un de nos amis communs, avec lequel j’ai vécu assez intimement pendant mes quatre années de Paris, vient d’être fait prisonnier. Cela m’a attristé. Je pense à nos chères années passées et je m’effraie du destin qui nous frappe. Nous étions ainsi cinq amis qui ne rations pas un beau concert, ni un film réussi, et qui reconnaissions Saint-Germain, Saint-Michel, Montparnasse avec seulement l’air de leurs rues. L’un est à Bourges, dans la D.C.A. Un autre est à Gabès, en Tunisie, dans le Train. Un autre est allé au Front, en est descendu sans ennuis. Le quatrième, Louis Bernard, est le prisonnier. Le cinquième, c’est moi. Un seul d’entre nous est marié : celui auquel jusque-là le sort à été le plus contraire ! Cela ne change en rien d’ailleurs l’espoir que j’ai pour mon propre avenir ! François Dalle, que tu connais, est dans l’Intendance.

Avec moi, au 23^{ème}, est peut-être mon plus cher ami, un Oranais, licencié en Droit en même temps que moi, et qui, antimilitariste fervent, supporte tout avec un courage et une philosophie remarquables. Il m’est d’un grand secours. À l’arrière, comme aux avant-postes, nous nous rendons de fréquentes visites (il est à l’État-Major du 3^e Bataillon). Je me souviens en particulier d’un séjour près de la frontière d’Allemagne où, après un bombardement, nous demeurions étendus au soleil, avec seulement devant nous les premières casemates de la ligne Siegfried : et ce jour-là, je lui ai dit qu’il me manquait, pour être heureux, une petite fille que j’aimais...

Mon Zou chéri, je te raconte toutes ces histoires, mais je ne crois pas qu’elles t’ennuient : il faudra bien que tu connaisses ce qu’a été ma vie et ses plaisirs d’avant toi (puisque pour moi tout se place Avant ou Pendant toi, il n’y a pas d’Après !). Maintenant que tu m’as donné ton emploi du temps, je puis un peu mieux te suivre. Surtout, mon Zou, ne prends pas froid quand tu vas à l’Isle-Adam. Tu m’as dit que tu détestais les effets de laine, mais, je t’en prie, pour moi, consens à bien te couvrir. J’aimerais embrasser ta main toute froide quand tu arrives chez toi, le soir. Le hasard me sert mal : je n’ai reçu réponse ni de ton père, ni du mien ! Je suppose plutôt qu’il s’agit d’un délai de réflexion et non d’une erreur de courrier. Écris-moi à ce sujet car si ton père n’a pas ma lettre, je lui en expédierai une autre aussitôt.

Pour notre mariage, la première condition à réaliser est que je sois officier. Tu vois comme il est difficile de prévoir ! Je n’ai pas fait les E.O.R. parce que je ne voulais pas te quitter, et voilà que ça nous gêne maintenant ! Et pour le même but ! Il va donc falloir tout mettre en œuvre à cette fin. Les *obstacles*, 1) *d’ordre général* : comme il faut peu de can-



didats par Régiment, *tout* se fait par piston ; 2) *d'ordre particulier* : très bien noté, sans punitions, sans une demi-heure d'absence depuis le début de la guerre, je suis depuis un mois au plus mal avec un lieutenant de ma compagnie (pour des raisons indéfinies). Il faut donc que je m'attende à rester stoïque sous les arrêts ! Encore les arrêts ont-ils peu d'importance, mais en cas de demande pour un peloton, cet officier fera tout pour me faire partir en mauvaise posture. Je t'assure que s'il ne s'agissait pas de *nous*, j'aurais déjà cassé le morceau avec suffisamment de violence pour être définitivement écarté de toute ambition militaire... Et content de moi. Contrepartie : s'il y a admission sur titre, je suis effectivement le possesseur du plus grand nombre de diplômes du Régiment avec les Sciences Po, la licence en Droit et diplôme de Doctorat, et les certificats de Littérature française et de Sociologie qui font de moi un 3/4 de licencié ès Lettres ! Sur cette base, un seul *moyen efficace* de réussir : les appuis, le piston.

Je t'énumère tout cela pour que tu connaisses exactement les positions. Or, il ne s'agit pas d'intervenir au moment des pelotons mais *avant*, et le plus tôt possible. De ton côté comme du mien, *agissons*. Déjà, la situation des E.O.R. *collés* en mars 1939 (incorporés en nov. 38) est étudiée par le commandement. Ne pourrait-on pas leur assimiler les S.O.R. (sous-officiers de Réserve), incorporés également en nov. 38, et qui eux, ont été *reçus* à leur examen de mars 1939 ? (Tout au moins, les S.O.R. répondant à certains titres). Ton père doit avoir quelque connaissance de la chose, ça m'intéresserait de connaître son avis.

Mon Zou chéri, ça m'amuse un peu de t'entretenir de toutes ces questions, bien peu faites pour les petites filles. Ne vois pas d'ailleurs que je t'ennuierai toujours ainsi. Je n'ai pas du tout l'intention de faire du mariage une maison dans laquelle on ne met que des objets sérieux et parfaitement assommants ! Il faudra que toujours nous fassions de notre vie une œuvre agréable, fantaisiste, impromptue, et pourtant fondée sur quelques principes nécessaires. Mon Marizou, **tu vois que je puis écrire pas mal de pages sans perdre haleine. Et je continuerais encore si je me mettais à te parler de mon amour !** Mais là-dessus, je vais devenir subitement muet, jusqu'à demain, car le courrier me presse.

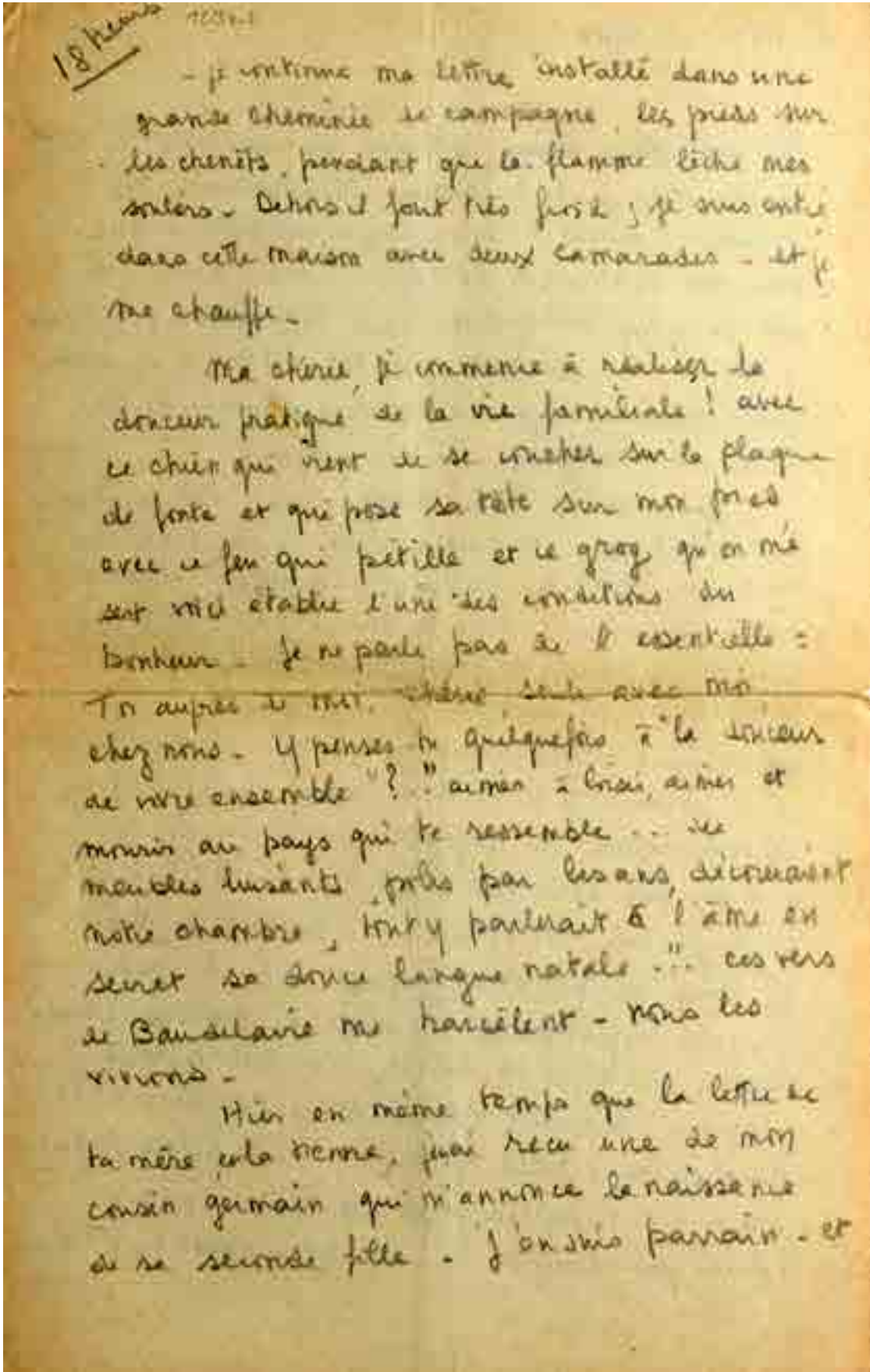
Et je te dis, ma bien-aimée, que je t'adore et t'embrasse, car tu es ma petite merveille.

François

P.S. Ne t'inquiète pas à mon sujet. Tant que les Allemands ne touchent pas à la Belgique, je serai hors de danger. Or, il ne s'agit que d'une alerte, je crois.

Louis Bernard (1914-1946) s'engagera dans la Résistance dès août 1940, dans un réseau communiste clandestin. Il participa à la libération de Vierzon. Il devint par la suite secrétaire régional du PCF pour le département de la Nièvre, puis député de la Nièvre d'octobre 1945 à septembre 1946. Il mourut dans un accident de la route, entre Nevers et Paris, à l'âge de 32 ans.

1.500 - 2.000 €



138. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 17 janvier 1940

FRANÇOIS MITTERRAND, PAR UN FROID TERRIBLE, PROGRAMME LES FIANÇAILLES POUR PÂQUES.

“TOUT CE QUE NOUS AVIONS DE LIQUIDE ÉTAIT GELÉ (VIN, ENCRE)”

5 pp. in-8 (210 x 131mm), encre brune

Le 17 janvier 1940

Mon Zou bien-aimé,

J'ai une plume détestable qui accroche le papier, tu risques donc d'avoir une lettre peu esthétique. Ma chérie, j'ai reçu hier tes lettres du 12 et du 13. Elles m'ont fait un immense plaisir. Je les attendais comme une sauvegarde. Hier a été une journée très pénible : froid, neige, vent. De 16 à 22 heures, j'ai dû assurer le ravitaillement de la Division et je t'assure que c'était dur. **Rester six heures sur un quai de gare par un temps pareil, il y avait de quoi se mettre la tête dans un sac.** Nous avons regagné notre cantonnement en camion et, comble du malheur, **en sautant pour descendre, j'ai glissé et suis tombé sur le sol assez violemment, au dommage de mon côté gauche !** En traînant la jambe, je suis revenu jusqu'à mon domicile (un grenier) où j'ai trouvé cinq lettres, dont 2 de toi et une (enfin !) de ton père. Je m'apprêtais donc à passer une nuit confortable sur du foin et enveloppé de mes couvertures... mais dès six heures il m'a fallu me relever pour le départ. Jamais je n'ai fait de trajet plus difficile ! Ses routes enneigées constituaient une sorte de croûte dure et glissante, et le vent soufflait tellement qu'il transformait tout en glaçons. Mon voisin de gauche ne pouvait plus séparer son passe-montagne de son collier de barbe ! Nous avions la figure parsemée de pointes de givre, et, comme je n'avais pas mis mon passe-montagne, j'avais les oreilles en lambeaux. Ça évoquait tout à fait la campagne de Russie.

Tout ce que nous avions de liquide était gelé (vin, encre). Enfin, tu imagines mon allure, tirant un peu la jambe et avançant impassible pour moins sentir le froid sur mon visage, les paupières collées aux coins par la buée glacée. Vraiment, ça valait un tableau. Maintenant, me voici de retour dans le même village que précédemment, où nous sommes depuis plus d'un mois.

Ma chérie, je ne peux t'exprimer le bonheur que m'apportent tes lettres. Rien ne vaut ce réconfort, et tes mots de tendresse et d'amour ont pour moi plus de prix, je t'assure que n'importe quel trésor. T'avoir, vivre de toi, pour toi, avec toi : je ne veux et ne désire que cela. Je t'aime, ma petite pêche. Ce que tu me dis dans ta seconde lettre m'a ému. Tu nous donnes là, à tous les deux, une leçon de bonheur : si nous n'hésitons jamais à nous confier le plus secret de notre cœur, que veux-tu qu'il arrive de plus fort que nous ? Cette marque de confiance m'a plus touché que tu ne peux le croire. Je comprends combien tu m'aimes.

La lettre de ton père est à peu près celle que j'attendais. Il accepte le fait de notre amour et ne se refuse pas à l'encourager. **Il élève l'objection évidente : pouvons-nous accepter le risque de voir détruire brutalement un foyer fait pour le bonheur ? Ne serait-ce pas mieux d'être patients ?**

Nous voici donc devant le second point à obtenir : **que d'ici peu (disons Pâques ou date approximative de ma permission) nous puissions nous fiancer officiellement.** Je lui récrirai à cet effet. Il faut que nous lui prouvions que notre amour est solide, suffisamment pour supporter un engagement définitif. Il te juge très jeune et craint pour toi toute hypothèque sur l'avenir.

Pour te rassurer, je vais te citer l'exemple de ma sœur Colette. Ma sœur a été demandée en mariage par un de nos cousins qu'elle aimait, alors qu'elle n'avait pas quinze ans (c'était en 1929). Mon père a accepté qu'ils se voient, mais a objecté pour tout engagement l'âge de Colette. Ils ont attendu (on fait semblant) trois mois puisque à Noël 29 ils se fiançaient officiellement à Jarnac. Mais les fiançailles devaient être longues. Deux ans, disaient mes parents. Et d'abord il fallait que Colette qui était en Rhétorique passât son bachot.... Résultat : en mai Colette abandonnait ses cours et le 15 juillet 1930, elle se mariait. Elle avait seize ans et un mois.

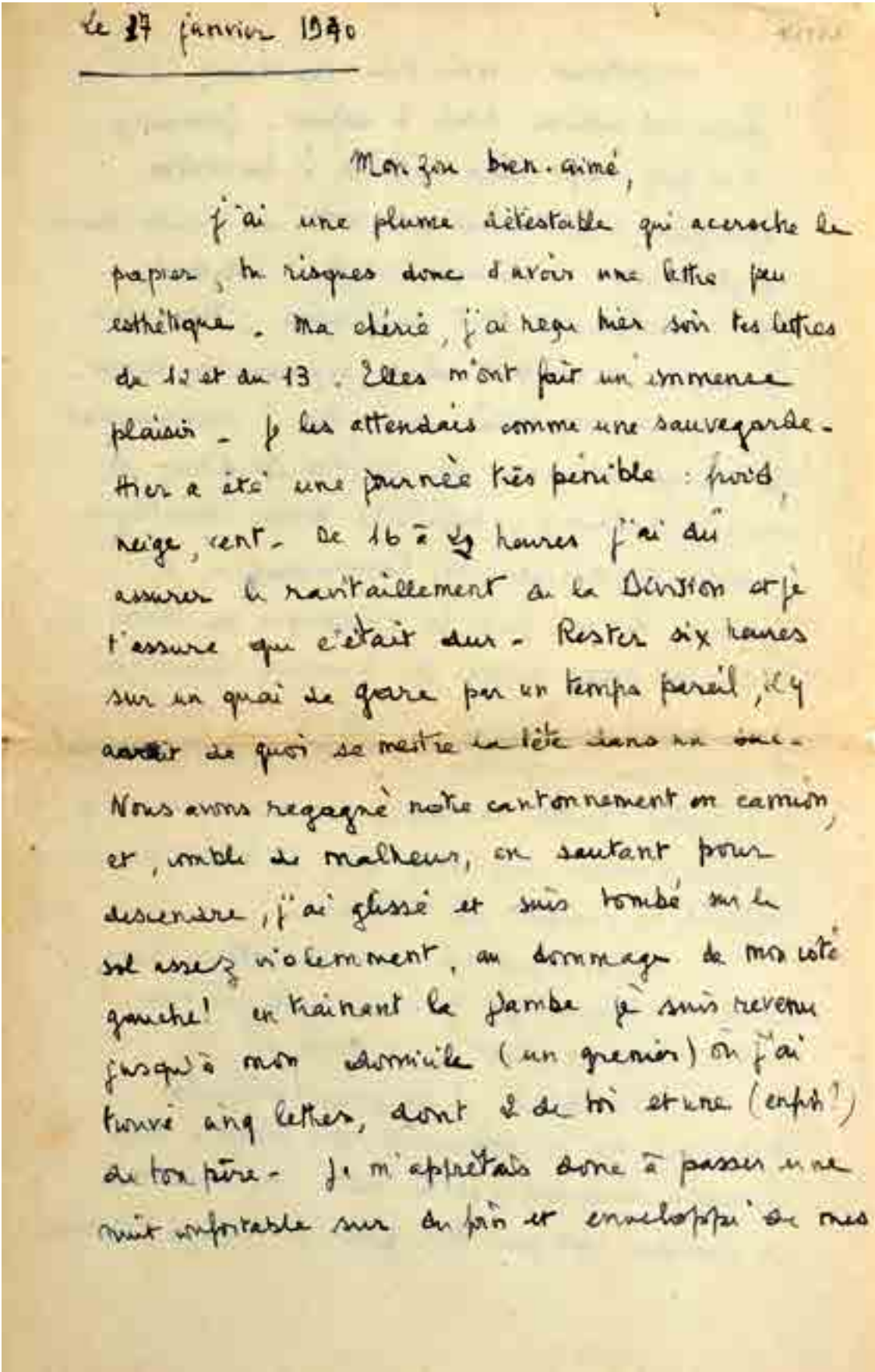
Tu comprends l'exemple : les parents ont raison d'être sages pour nous. Nous devons respecter la sagesse car elle commande le bonheur. Mais les conditions changent. **Point par point, on obtient toujours ce que l'on veut.** Aujourd'hui 17 janvier, notre amour est connu et reconnu par nos parents proches. Dans trois mois, nous nous fiancerons. Ne crains pas, le temps travaille pour nous. Il s'agit de maîtriser les éléments qui nous échappent. Trois mois ou quatre de fiançailles et tout le monde croit déjà que ces fiançailles ont duré éternellement, et personne ne s'étonne plus si l'on demande un peu, beaucoup, plus.

N'oublie pas que mon seul désir est de t'aimer toujours mieux et plus totalement. Je t'aime comme ma fiancée et si je t'aime encore comme délicieuse petite fille, je t'aime aussi comme on aime une femme follement et sans restrictions. Aie donc confiance en moi pour notre avenir. Je termine. Je veux te dire encore que je t'adore et que je t'embrasse fort irrévérencieusement pour un fidèle qui ne devrait qu'avec peine lever la tête vers sa déesse incomparable.

François

P.S. : Colette m'écrit : “compte sur moi auprès de papa pour Marie-Louise. Elle me plaît beaucoup et pour cela elle n'a pas besoin d'embellissements emphatiques”.

400 - 600 €



139. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 18 janvier 1940

MYTHIQUE : RÉCIT DE LA RENCONTRE
DU 22 JANVIER 1938 AVEC “BÉATRICE”
LORS DU BAL DE L’ÉCOLE NORMALE.

L'AMOUR DANS L'ABSENCE : ÉLÉVATION
SPIRITUELLE

5 pp. in-8 (210 x 131mm), encre noire

Le 18 janvier 1940,

Ma Béatrice bien-aimée, je célèbre aujourd’hui deux fêtes. 18 janvier mon calendrier dit : Sainte Béatrice, et cela me rappelle le nom de cette petite fille qui portait une robe de soirée rose et qui avait une rose dans les cheveux. Et précisément cette lettre t’arrivera, je l’espère, le 22 janvier, date de ce bal qui devait nous faire rencontrer, nous réunir pour toujours. Ma jolie Béatrice, ma fiancée chérie, que te raconter sur ces deux années passées ? Elles m’ont apporté le seul vrai bonheur de ma vie et la seule vraie souffrance. Elles ont surtout prouvé que notre amour devait triompher ; elles m’ont offert ma huitième merveille, ma première, car les sept autres m’importent peu !

Ma chérie, te souviens-tu de notre première rencontre ? J’arrivais escorté de jeunes filles avec lesquelles je comptais passer une bonne soirée ; et la soirée fut bonne en effet, et belle, mais seulement à cause de toi. Vers onze heures et demie je t’ai vue, alors que tu étais assise à côté de Claudie, dans la grande salle du bal. J’ai attendu une danse sans t’inviter et puis j’ai profité d’un pasodoble pour t’enlever... Tu as d’ailleurs hésité. Nous avons mal dansé cette première danse tant il y avait de monde. Qu’avons-nous dit ? Sans doute (je les sais) les banalités coutumières. Mais il se passait quelque chose de beaucoup mieux. Sais-tu chérie ce qui m’arrivait ? Un véritable coup de foudre ! Je te trouvais si jolie, et déjà, je sentais, sans déterminer mes sentiments, ton emprise sur moi. Je t’ai ensuite invitée souvent (je me souviens surtout des valse), et cela jusqu’à ce que ton cavalier Jean Roger vienne te chercher ! Nous avions quand même eu le temps de parler un peu : nous nous étions même assis dans deux fauteuils solennels et tu m’avais dit un peu de ton histoire.

Ma bien-aimée, je me rappelle le moindre détail de cette soirée. Mais surtout, chérie, que tu étais délicieuse ! **Et je t’ai ensuite appelée Béatrice, car j’imaginais ainsi la Belle de Dante.**

Ma chérie, nous voilà dans les souvenirs. Nous en avons déjà une cargaison ! Jamais je ne me serais cru capable d’aimer ainsi deux années : et me voici au bout de cette première échéance, plus enthousiaste encore car je t’aime et mon amour n’a pas de limites.

Quand je t’écris mon Zou chéri que ma correspondance devient “dangereusement” quotidienne, c’est un peu pour rire et pour te chiner. Mais non, cela n’a rien de dangereux et c’est si doux. Tu ne trouves pas mon tout petit chou que ces lettres de chaque jour sont un havre nécessaire au

milieu de notre ennui et de notre peine. Cela créé entre nous une intimité si grande et surtout si *facile* ; vois-tu, mon Zou, ce qui a pu nous diviser c’est que notre amour était, quoique trop grand, trop difficile. Nous ne savions pas nous dire profondément, avec abandon, nos sentiments. C’était de ma faute. Mais maintenant dis-moi que je ne t’intimide plus. Que tout entre nous est simple et bon. Depuis tu as compris beaucoup de choses. **Tu n’étais, je le crois, qu’une petite fille, maintenant je t’aime et ne crains pas de te le dire comme une femme. La différence ? Nous mettons ainsi notre amour en accord avec la vie. Nous n’abandonnons pas l’esprit, et notre amour n’est d’ailleurs si complet que parce qu’il demeure essentiellement spirituel, mais nous avons compris que la place est grande et non secondaire “de la douceur de vivre”.** Et je t’aime d’un désir ardent, qui veut tout et qui sait la beauté de toute chose.

Ma chérie, comme je te parle sérieusement ! Mais j’aime te parler de notre amour. Je le répète : je ferai tout pour toi. Je t’aime plus que tout. Si je t’aime, ma bien-aimée, je ne peux le faire à moitié. Ma ravissante petite déesse, tu es faite pour que je passe ma vie à t’adorer.

Ne crois pas que cela me pousse à oublier le sens que moi je devrai donner à notre vie. Si toute ma volonté ne veut que notre bonheur ce n’est pas pour elle un gage d’affaiblissement. Il ne faut pas que notre amour nous diminue. Quand tu m’écris que tu fais le sacrifice du temps que nous devons passer sans nous voir, je ne savais pas, parce que de toutes façons c’est un sacrifice forcé : je comprends ta pensée et je l’aime. Si notre amour est facile, la vie ne l’est pas. **Devant la vie, nous ne prendrons jamais une attitude humiliée. Vois-tu, je crois que l’amour exige une élévation sur tous les plans.** Il faudrait qu’il nous transporte l’un et l’autre dans la vie quotidienne de telle façon qu’il paraisse inséparable de tout ce qui est beau. Je voudrais qu’en me voyant agir tout le monde devine que j’aime et que c’est toi que j’aime et que tous soient envieux de cet amour qui n’admet que la beauté. Chérie, je suis sur que tu saisis toute la valeur du bonheur que nous possédons. Moi, que veux-tu, je t’aime, et plus rien n’a le même aspect qu’autrefois. Je te désire absolument, totalement et pas un seul autre désir n’a de prix, que toi qui seras ma femme. Sais-tu ce que c’est que d’aimer et *de ne pas craindre* le désir de posséder “son bien le plus précieux” ? Eh bien, moi je t’aime assez pour t’espérer infiniment.

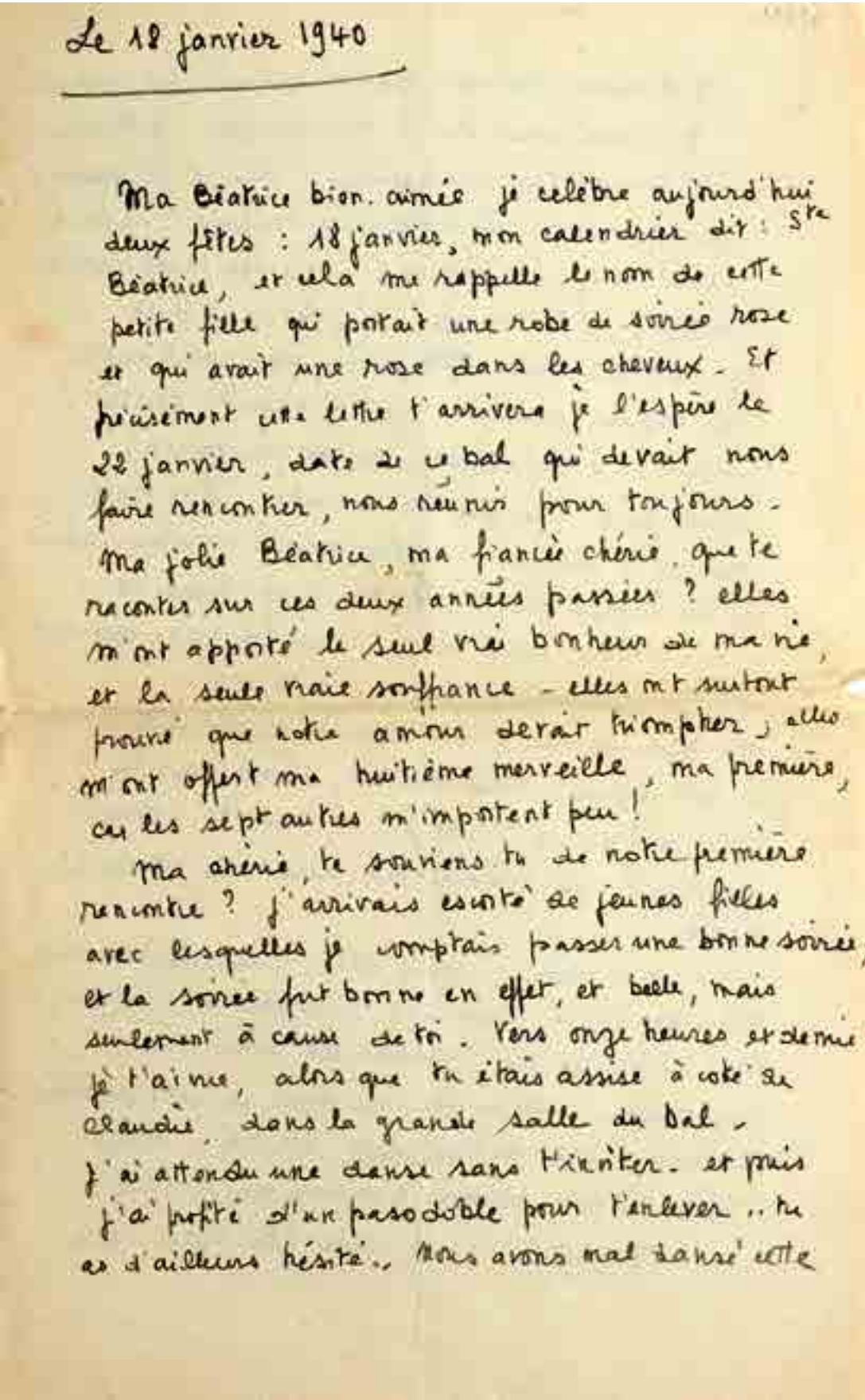
Ma chérie, je termine cette lettre. Demain matin, j’écrirai à tes parents pour continuer le dialogue. Ce dialogue sera clos un jour que je veux proche : le jour où je pourrai t’emmener avec moi pour commencer notre vie, éperdument à nous deux, et seulement remplie de notre amour.

François

Maintenant je pars me coucher, mais avant je t’embrasse comme je le ferai chaque soir. Et bonne nuit, *my little darling*.

Fr.

500 - 800 €



140. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 20 janvier 1940

FRANÇOIS MITTERRAND FAIT UNE CORVÉE DE BOIS DANS LA FORÊT, PAR - 15° C. IL PRIE “MATIN ET SOIR” POUR LEUR MARIAGE

4 pp. in-12 (210 x 132 mm et 165 x 132 mm), encre brune

Le 20 janvier 1940

Ma délicieuse chérie, je reçois à l’instant ta lettre du 17, et maintenant je passe ma soirée avec toi. Tu dois sans doute en cet instant travailler ou lire avant de te coucher (il est 8h30). Moi, je viens de dîner ; de lire mon courrier : 4 lettres ; et je m’installe pour t’écrire. Si tu étais réellement près de moi, chez nous, que ferions-nous ? Nous aussi finirions de dîner, en tête à tête. Nous parlerions, nous ne penserions qu’à notre amour. Et commencerait ce moment merveilleux où je n’aurais plus à rêver de toi, à te recréer ; où je pourrais vivre de toi, et t’aimer, avec devant moi toute la longueur d’une nuit qui ne serait qu’une nuit parmi notre bonheur. Dis-moi, chérie, que tu songes à tout cela et que c’est toute ta joie. Ah ! Que vite vienne ce jour où tu seras ma femme très chérie. N’est-ce pas que rien, ma fiancée ravissante, n’empêchera ce jour, que rien ne vaudra ce jour ?

Aujourd’hui, j’ai assuré l’ordinaire trafic de bois : à deux kilomètres du village, se trouve une forêt qui couvre plusieurs collines ou Hauts-de-Meuse. **L’effet de neige dans les arbres est extraordinaire ; j’ai découvert des allées secrètes parées d’un costume royal : chaque brindille resplendit d’une beauté particulière.** Pendant que mes hommes travaillaient, je me suis promené, ainsi le premier à marquer la neige de mes pas. Je croyais vivre dans un monde féérique d’où subitement aurait disparu toute misère. Un seul être m’avait accompagné jusque-là : toi. Je te devinais à mon côté ; je pensais aux paroles que je t’aurais dites, ma bien-aimée. Le soir, quand nous sommes rentrés par un chemin tout bossué, **le soleil éclaboussait de sang clair les coteaux et les champs. Il continue à faire très froid ; alentour de -15° ; je mets maintenant mon passe-montagne et j’en suis quitte pour sentir mon nez et mes pommettes crisser comme s’ils se craquelaient ! Je traîne toujours la jambe gauche mais n’en souffre pas outre mesure ; je ne veux retirer du présent que ses joies, à peine perceptibles mais réelles, *car je veux vivre.* Or, rejeter le présent correspond à une condamnation à mort.** Et je veux vivre pour toi, pour nous.

Si la Belgique entrait dans le conflit, je me trouverais aux premières loges, puisque je ne suis qu’à quelques kilomètres de la frontière. S’il n’y a que des alertes, j’en serais quitte pour recommencer la promenade de l’autre jour.

Chérie, il m’est si doux de prendre ton visage, de le couvrir de mes baisers. Il me sera si doux de prendre possession de toi, pour toujours. Je t’aime tellement. Tu vois, ma chérie, tout nous est donné. Je ne crois pas qu’une seule chose existe sur laquelle nous n’ayons pas la même idée (ou plutôt le même sentiment). Il m’aurait été pénible de ne pas trouver en toi la même foi que la mienne. Nous sommes de la même formation culturelle, sociale. Sans doute, ces deux derniers points me sont un peu secondaires, mais qu’ils existent ne gêne rien ! **Seuls sont différents certainement nos caractères, et c’est heureux : ils nous offriront, unis, plus de richesse. Ils ne désirent que le même but.**

Cela t’amuse sans doute de me voir décortiquer les raisons essentielles ou seulement contingentes de notre bonheur. Mais **je m’émerveille du plan de Dieu qui nous a ainsi menés l’un à l’autre. Et je ne puis croire que ce soit pour détruire brutalement une telle promesse. Moi aussi, je prie matin et soir *pour nous.***

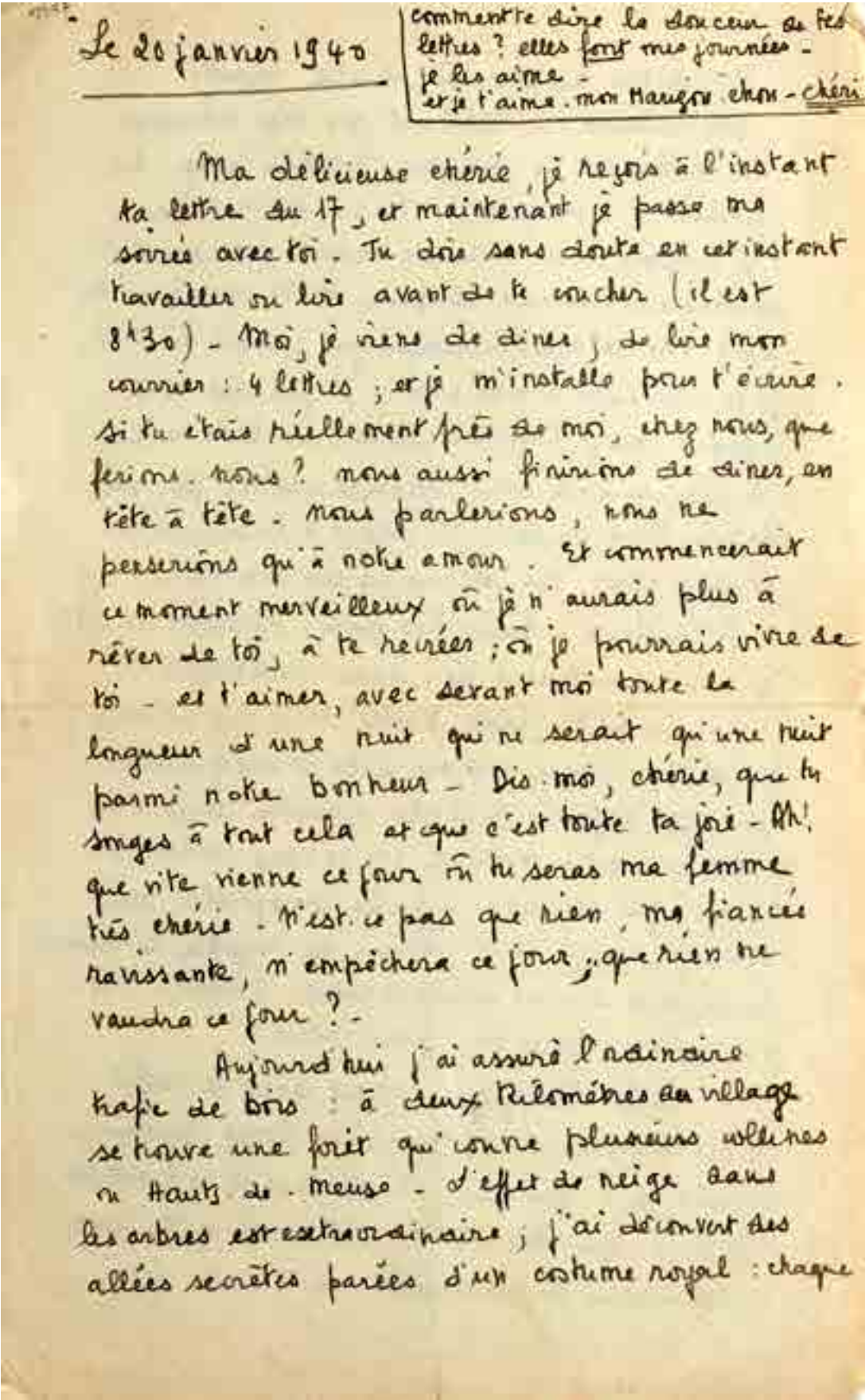
Dans ton avant-dernière lettre, tu me dis que tu comptes sur moi pour aimer ce qui autrefois te laissait indifférente. Ma bien-aimée, je voudrais que chacune de mes lettres t’apporte un peu de cet appui. Même celles qui sont tristes, désolées, car celles-ci te prouvent que ton amour est mon seul bonheur, et que c’est lui qui donne leur goût aux choses. *Moi aussi, je compte infiniment sur toi.* Quand tu *me vois inquiet, triste, raconte-moi comment tu m’aimes, parle-moi de ton amour et tout s’éclairera en moi.* Tu vois bien que je réponds à ta question : que puis-je pour toi ? Tu peux tout en me disant que tu m’aimes.

Au hasard de mes lectures, des événements, des rencontres, je te relaterai toujours ce qui me passe par la tête et par le cœur. Nous apprendrons à aimer ensemble. Ne m’incite pas trop à la folie, mon Zou adoré. J’y suis trop enclin lorsqu’il s’agit de toi ! **Comment puis-je oublier que notre mariage, je le désire infiniment, parce que je ne serai pas parfaitement heureux tant que je ne te posséderai pas absolument ?** Mais dis-moi au contraire qu’il faut, *pour toi* ma bien-aimée, être sages. Ton âme, ton corps, je ne puis les séparer : c’est toi, toi toute entière que je veux. Mais laisse-moi maître de ce désir qui me brûle de te prendre à jamais. Il ne faut pas qu’un jour tu en souffres cruellement. Mais je t’aime et la folie me tente. Aide-moi, ma merveilleuse petite fiancée. Je t’adore.

François

Comment dire la douceur de tes lettres ? Elles *font* mes journées. Je les aime. Et je t’aime, mon Marizou-chou-*chéri*.

500 - 800 €



141. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 20 janvier 1940

MISÈRE DES SOLDATS : “CROIS-TU QUE DEVANT CETTE PEINE D’HOMME, JE PUIS RESTER INDIFFÉRENT ?”

DIFFICULTÉ D’OBÉIR ET CONDITIONS DRASTIQUES DE L’HIVER 1940 SUR LA LIGNE MAGINOT : FRANÇOIS MITTERRAND FAIT CHAUFFER SON ENCRE POUR POUVOIR ÉCRIRE

4 pp. in-8 (210 x 131mm), encre bleue
Le 20 janvier 1940
Mon Marizou chéri,

Quand j’ai voulu tremper ma plume dans l’encrier je me suis aperçu que l’encre était gelée ! Je viens de la faire chauffer et maintenant je suis obligé de repousser un gros glaçon chaque fois que je veux prendre de l’encre ! Il fait vraiment très froid : -15° et du vent. Mon travail consiste actuellement à conduire mes hommes dans les bois pour couper des gaulettes qui serviront à faire des claies. Nous pataugeons six heures par jour dans la neige. Et tant pis pour les pieds et les oreilles. Mon joli chou j’ai reçu ta lettre du 16. Mais oui, tu peux beaucoup pour moi : tu peux tout. Et d’ailleurs tu le sais, puisque tu me dis exactement ce qu’il faut : que tu m’aimes. Ma petite fiancée chérie, je ne suis malheureusement pas si maître de moi que tu le crois. Tu ne peux t’imaginer les remous violents qui me traversent. Sans doute, je les laisse peu paraître. Mais parfois cela éclate. Et de toutes façons, contenus ou non, toute peine que j’éprouve, tout ennui, je te les confie, à toi qui es mon seul recours, ma petite déesse bien-aimée. Et une déesse qui ne peut rien me refuser puisqu’elle m’aime.

Vois-tu, beaucoup de mes désirs, de mes rêves, de mes déceptions, de mes révoltes demeurent enfouis en moi ; mais sont là quand même et dirigent obscurément mes actions. Je tâcherai de te les confier, à toi seule, car nous devons toujours vivre en parfait accord dans tous les domaines. Et puis, je t’aime et c’est pour moi une joie immense de te parler de tout avec abandon.

Crois-tu que devant cette peine des hommes, je puis rester indifférent ? Ils sont traités si durement (et inutilement) qu’il me prend parfois envie de proclamer qu’il existe une limite à leur misère, et que cette limite il faudrait l’imposer.

Crois-tu que je ne souffre pas de ma position subalterne ? C’est de l’orgueil, je le sais. Et des mille complications mesquines, irritantes qui en découlent ? L’obéissance est dure quand on n’estime pas ses supérieurs, quand on ne croit pas à leur supériorité. Quand on sent qu’on a un rôle à jouer et qu’on ne peut pas le jouer.

Crois-tu, ma bien-aimée, et cela est d’un tout autre domaine, le nôtre ;

crois-tu qu’il n’est pas inquiétant de voir tous nos efforts menacés d’infécondité, car l’incompréhension règne, et la guerre risque d’être plus une bonne affaire qu’une occasion de se redresser. Je dis notre domaine : parce que nous souffrons de notre séparation, nous n’arrivons à l’accepter qu’en sacrifiant notre bonheur pour une cause qui devait être bonne et quelle est cette cause, en réalité ?

Chérie, cette énumération ne doit pas te faire penser que je suis pessimiste ou abattu. **Je t’assure que le froid, la faim, l’inconfort tout cela m’importe peu. Je suis le seul homme de ma compagnie qui n’ait pas été une seule fois absent des travaux ou du combat.** Si je me suis plaint, c’était peut-être un moment de faiblesse. Mais **si je considère froidement les choses, je suis obligé de constater qu’il y a quelque chose à changer.**

Ma ravissante déesse, laissons toutes ces ennuyeuses questions ! Maintenant, j’oublie ce qui m’entoure, je t’imagine devant moi. Comme c’est bon. D’abord, tu es très jolie, et pour le “graveur” c’est une aubaine. Ensuite, tu es délicieuse et il ne s’agit plus alors du graveur. Comment puis-je oser parler ainsi à une toute petite fille ? Ma pêche je ne sais qu’une chose c’est que je t’aime infiniment. Même si je ne t’aimais pas je t’aimerais encore : comment pourrais-je ne pas t’adorer ; comment pourrais-je oublier ta douceur et ta tendresse et ne pas désirer la possession merveilleuse de tout ce que tu es ? Je t’aime et cela ne cessera pas : tu es la seule que j’ai aimée, que j’aime et le temps n’a fait que me prouver que mon bonheur c’est toi.

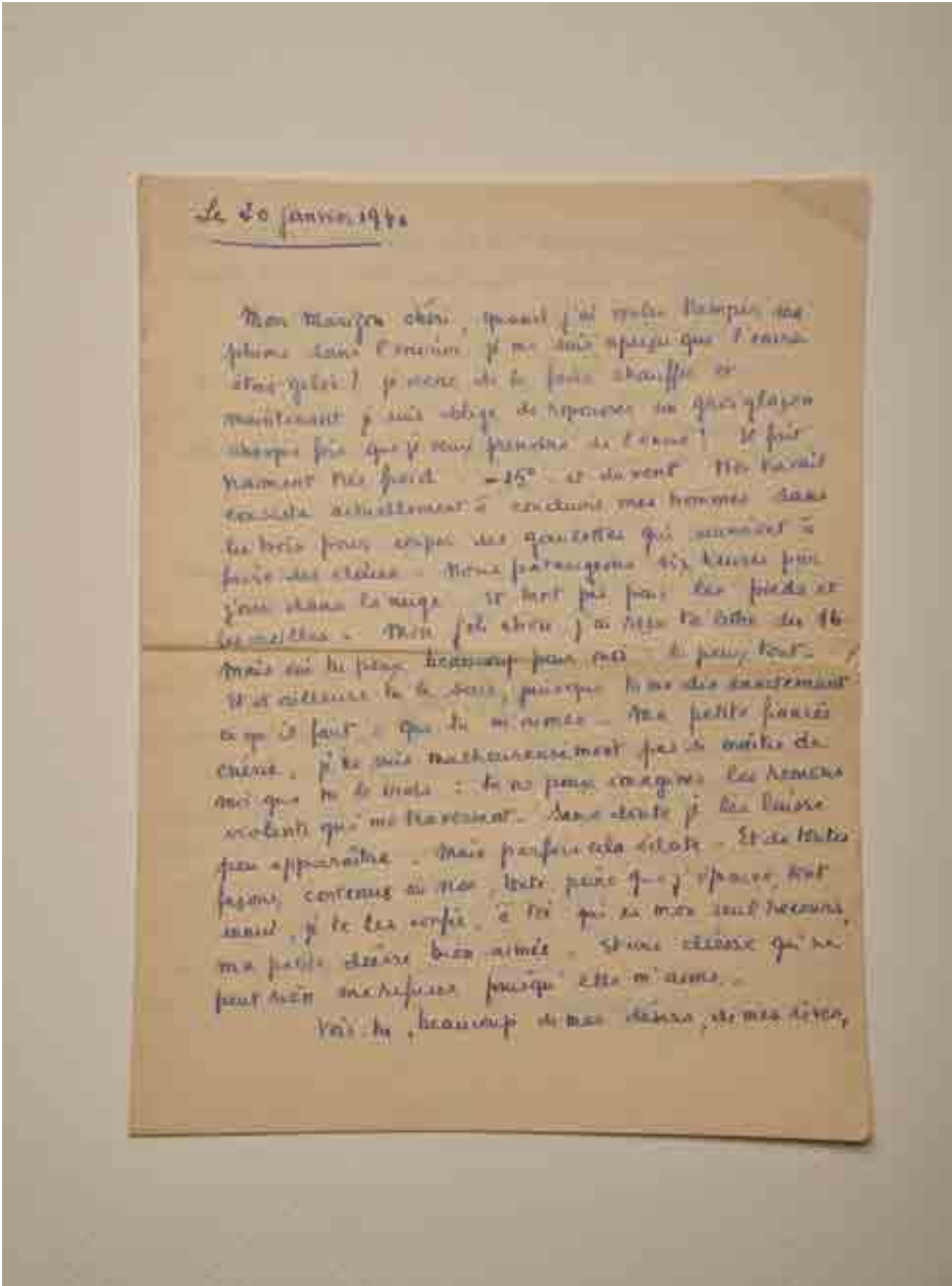
Ces lettres que je t’écris chaque jour, je ne voudrais pas qu’elles finissent par n’être que des lettres. Je voudrais qu’elles soient comme un dialogue que nous pourrions tenir, l’un près de l’autre et les yeux fermés, et pleins l’un et l’autre de notre présence. Tes lettres à toi m’apportent toute ta tendresse depuis si longtemps désirée. Ce qui est splendide, c’est que tu me donnes toujours plus que je ne pourrais désirer. Et cela sera toujours. Je te le répète : ne crois pas qu’un jour tu n’auras plus rien à me donner.

Maintenant chérie, à ce soir. Dans l’intervalle de ces deux lettres, je ne vivrai qu’avec toi. Ta présence réelle m’échappe mais songe à tout ce que peut contenir cet avenir qui sera fait de notre union. Je t’envoie mes plus tendres baisers.

François

P.S : **mon père écrit au tien pour lui donner rendez-vous.** Je vais répondre tout de suite à tes parents : la patience qu’ils nous demandent, il faut l’avoir mais j’ai confiance dans le temps. Je t’ai parlé de ma sœur Colette : je mettrai tout en œuvre pour allier nos projets à ceux de tes parents, mais songe à l’exemple de Colette ! Et crois en ma volonté.

500 - 800 €



142. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 21 et 22 janvier 1940

LONGUE LETTRE ÉCRITE SUR DEUX JOURS CÉLÉBRANT L'ANNIVERSAIRE DE LEUR RENCONTRE AU BAL DE NORMALE SUP, DEUX ANS AUPARAVANT.

“SI JE SUIS TUÉ”... FRANÇOIS MITTERRAND IMAGINE DES SCÉNARIOS POUR L'AVENIR, MAIS JAMAIS CELUI D'ÊTRE FAIT PRISONNIER

8 pp. in-8 (210 x 131mm), encre bleue

Le 21 janvier 1940,

Ma merveilleuse chérie, je reçois ta lettre du 18 et, par elle, je vis plus intensément avec toi. Je puis mesurer ta tristesse de n’avoir pas eu de lettre ce jour où tu m’écris à la peine que j’éprouverais si je ne trouvais pas tes lignes très aimées et attendues quand je rentre le soir ! Les soirs où le courrier s’amuse à me priver de tes lettres, je suis si triste. Mais rassure-toi, chérie, je t’écris chaque jour ; il s’agit seulement d’une fantaisie de la poste. Et continuons toujours cette correspondance quotidienne : c’est si bon de savoir que nous pensons l’un à l’autre et de nous le dire, de nous répéter chaque jour notre amour, nos rêves, nos désirs. Mais oui, ma chérie, je rêve souvent que tu es blottie contre moi et mon bonheur, plus beau que ce rêve, sera de t’avoir réellement dans mes bras, de te prendre contre moi et d’oublier le monde pour toi seule.

Je ris un peu pour l’instant quand je pense à ce que je pourrais t’offrir actuellement. Quand je m’enroule dans mes deux couvertures, je t’imagine mon jolie Zou en femme-soldat avec tes beaux cheveux, toi plus douce qu’une pêche, prête à partager une couche bien dure ! Ma petite fiancée chérie, nous tâcherons d’avoir un peu plus de confort plus tard ! Mais il fait bon rêver pendant qu’il fait froid, et que tu es loin. Je mets toujours ta dernière lettre à côté de moi : elle garde ta place, et que Dieu fasse que bientôt tu viennes l’occuper, cette place qui t’est réservée.

Mon Zou aimé, à demain matin. Bonsoir. Je t’embrasse bien tendrement, si tendrement que j’ai de la peine à te quitter pour retrouver ma solitude. Et toi, ma chérie, il commence à être tard. Dors bien. Je t’aime.

Aujourd’hui 22 janvier. *Notre* deuxième anniversaire : comme tu étais belle, ma chérie, ce soir d’il y a deux ans où je t’ai rencontrée pour la première fois. Comme tu es belle toujours, ma petite déesse, et comme j’aimerais te le dire avec ton visage, ton corps et toute ton âme près de moi, totalement à moi. Tu ne peux imaginer le ravissement que j’éprouve à te voir, te parler, te toucher. Certes, ma bien-aimée, je ne puis que te l’écrire puisque la guerre nous sépare, mais le 3 janvier, notre dernière et si chère journée est si proche que tu peux entendre mes paroles, sentir mon amour comme si j’étais là ; et n’est-ce pas que ce jour-là tout a été si merveilleux ? Est proche aussi, mon Zou, le moment où de nouveau je t’aurai avec moi. **Qu’est-ce que le temps puisque nous nous aimons ?**

Il est impossible de remplacer la présence, mais dis moi, ma chérie, que tu es heureuse quand tu lis ces lignes qui éclatent de mon amour pour toi. Et dis moi aussi, inlassablement, que tu m’aimes.

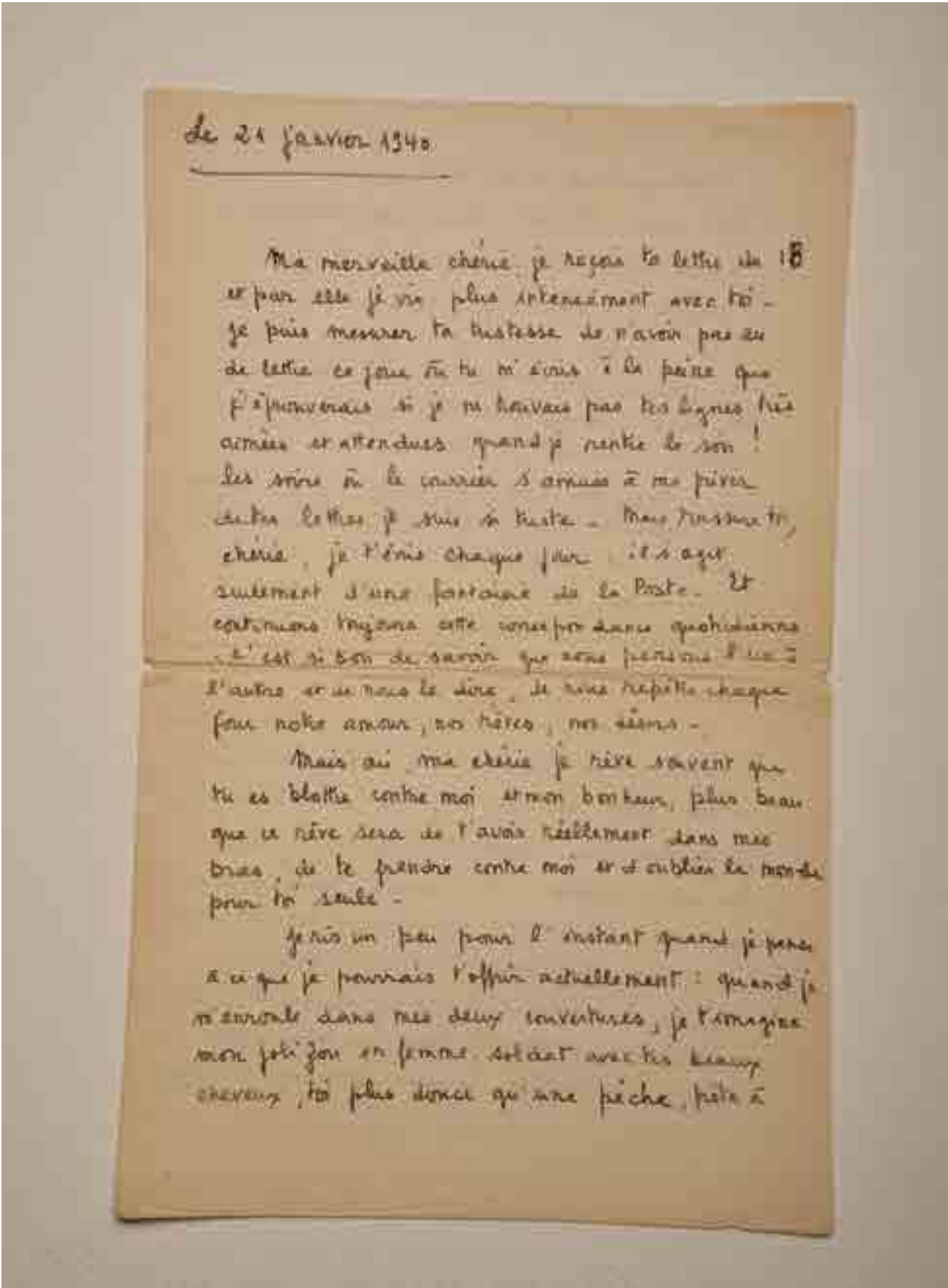
Il y a deux ans, à la même heure, j’hésitais encore : irais-je au Bal de N. S. [Normale Sup] ou à Boulogne s/Mer avec Robert ? Le voyage m’attirait, nous allions retrouver une amie qu’il me tardait de revoir. Et puis, je suis resté, pour mon Bonheur. Je t’ai aimée tout de suite. Pas aussi bien que maintenant, si clairement. Tu étais si jolie, mais tu pouvais, pour moi, être comme les autres. Qui sait, tu pouvais être une proie que l’on ne désire que pour ensuite la rejeter. C’est vrai, je t’ai d’abord aimée un peu comme cela, parce que tu étais ravissante et parce que tu m’attirais violemment. Mais pourquoi ai-je attendu plusieurs mois avant de te dire, avant de te prouver que je te désirais ? **Je crois que l’on ne respecte que ce que l’on aime.** Et je t’aimais. Je ne pouvais plus agir envers toi comme envers n’importe quelle autre. Pour rire, je te disais souvent qu’après un an de mariage, on devait avoir une rude envie de liberté ! Et voici deux années que je suis lié à toi, sans la moindre liberté, je t’assure, puisque je n’ai cessé de t’aimer. Et pourtant nos liens n’ont pas la douceur ni l’absolu de ceux que nous aurons lorsque nous serons mariés. Deux années ; et je ne désire que des liens plus forts.

Dans cette force qui m’attache à toi réside tout mon bonheur. **Même quand tu t’es éloignée de moi, même lorsque j’ai agi à ce moment comme si tu n’existais pas, je n’ai pas cessé de t’attendre et de t’espérer. Tu es la seule femme que j’ai aimée, que j’aime** ; l’être que j’aime le plus au monde.

Je te dis tout cela parce que c’est un peu une lettre d’anniversaire. Alors on revient plus facilement sur le passé, et l’on construit plus aisément l’avenir. **Ce que je t’écris est évidemment toujours la même chose : mon amour. Mais notre vie ne sera-t-elle pas aussi fondamentalement la même chose : notre amour ?** Et je ne n’éprouverai jamais de lassitude à te dire et à te donner mon amour.

Tu es si douce et si ravissante, ma pêche. De toutes façons, ne t’inquiète jamais lorsque tu ne recevras pas de lettre de moi. Pour que je ne t’écrive pas, il faut un cas de force majeur. Cette force majeure peut être un déplacement sans danger. Et même s’il y a danger, ce qui arrivera nécessairement un jour, tu ne resterais jamais sans nouvelles. S’il m’arrivait un accident, tu serais immédiatement prévenue.

Ainsi que je te l’ai dit, nous commençons la seconde période des “réalisations”. Pour que nous puissions nous fiancer à ma prochaine permission de dix jours, il faut que l’un et l’autre agissions dans ce sens. Il est évident que c’est moi qui établirai les formalités avec ton père, mais pour que “l’esprit favorable” se maintienne et se fortifie, il faut que nous montrions que l’absence ne diminue en rien notre amour, il faut que nous disions notre ardent désir d’être liés très officiellement. Ton père m’écrit “Je suis sûr que vous lisez entre les lignes une inquiétude qui gâte un peu la joie que j’ai à vous entrouvrir la porte de mon foyer en attendant qu’il me soit permis de l’ouvrir toute entière”. Cette inquiétude doit reposer sur deux sujets : ton âge, la crainte de te voir engagée alors que tu peux ignorer toute la gravité de tes promesses ; la guerre. Ton âge ? Tu sais que je ne pense pas ainsi. Tu m’a trop prouvé que tu savais être grave, et moi, je t’aime et notre amour n’est plus seulement fondé sur des sentiments sans appui. **Je t’aime et n’hésite pas à te dire que je t’aime comme**



une femme que l'on désire ardemment et non plus, seulement, comme une petite fille. Cela tu le sais. Tu sais ce que signifie notre promesse. Tu sais qu'il s'agit de ta vie. Pour la guerre ? De toutes façons nos fiançailles n'auront rien d'irréparable pour toi. **Si je suis tué ou blessé, tu sais bien que tu seras parfaitement libre** : c'est ce qu'il faut démontrer à tes parents. En somme, si nous nous partageons le travail de persuasion, à toi de prouver à tes parents que tu sais la valeur de nos promesses, à moi de préciser ma position devant la guerre. Je l'ai déjà fait mais de manière encore trop imprécise ; je récris à ton père.

Les gros avantages de ces fiançailles, qu'extérieurement on peut juger vaines puisque nous sommes fiancés déjà, liés déjà, c'est que nous aurons beaucoup plus de liberté d'action. Je pourrai plus facilement dire "nous". Nous pourrons nous voir plus facilement à Valmondois et à Jarnac. Nous pourrons ne pas nous quitter un seul jour au cours de mes permissions. Et, chérie, c'est appréciable ! Et puis je serai si fier de t'avoir partout avec moi, *ma fiancée*. La bague qui scellera nos fiançailles aura pour moi ce prestige merveilleux d'être l'annonciatrice de l'autre. Et l'autre ensuite viendra vite.

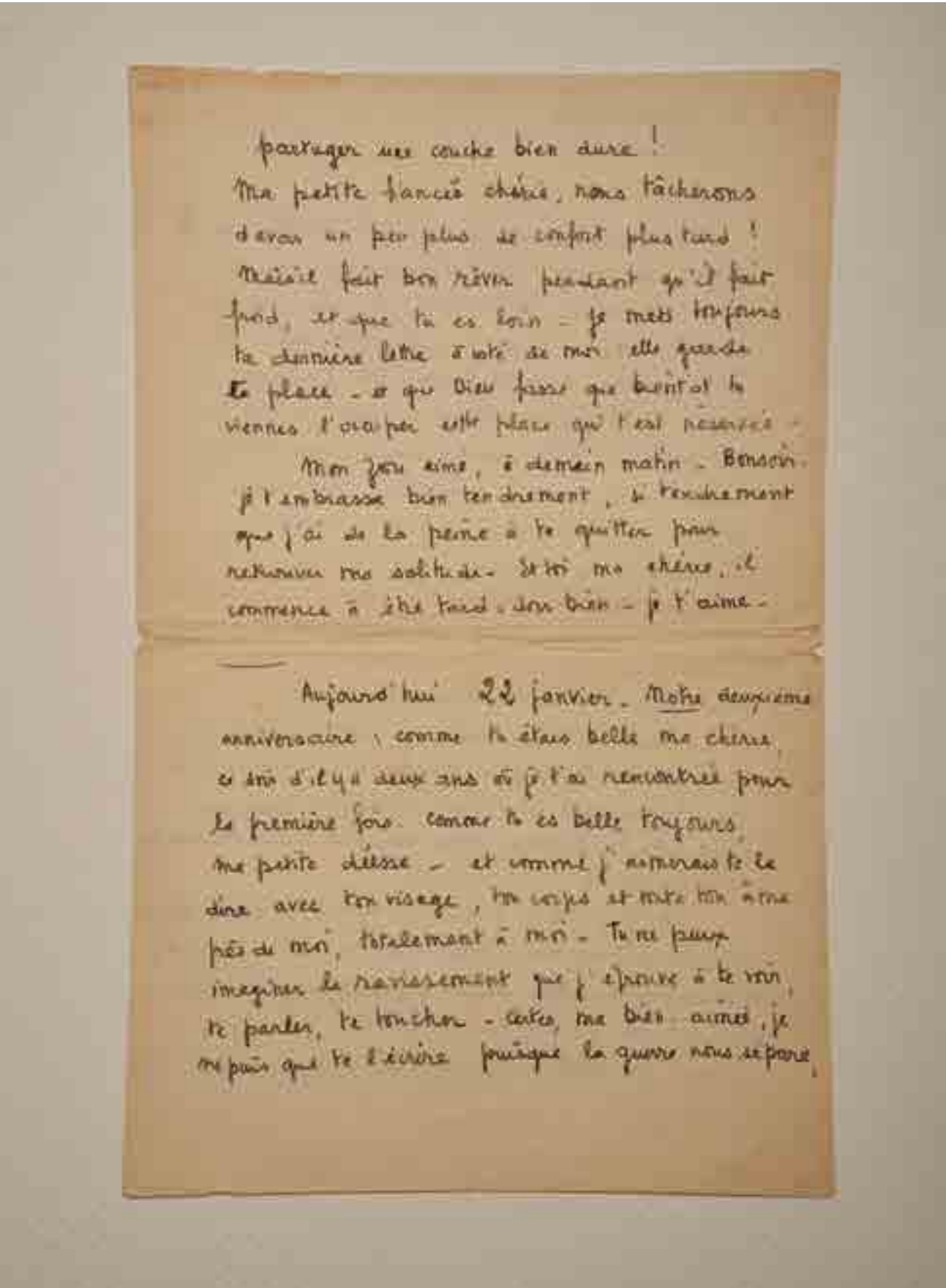
Ce soir, je reçois une lettre d'Édith. Elle est à Nemours (S. et M.) avec Robert qui vient d'être affecté comme instructeur au peloton d'E.O.R. d'Artillerie. Elle me dit son bonheur. Tu vois que la chance vient un jour ou l'autre. Elle nous réunira ma chérie, j'en suis sûr. Et prions Dieu aussi qu'il nous la donne sans tarder. J'ai hâte de quitter le 23ème, que ce soit pour un peloton ou autre chose. L'hypothèse des Sénégalais n'est pas écartée. Mais ce que je crains le plus c'est d'être expédié sur la Syrie. Alors je préfère partir avant de ce Régiment ! (Je dis : ce que je crains le plus, cela ne veut pas dire : l'hypothèse la plus probable).

Je lis dans la N.R.F. sous la signature de Schlumberger, *Pour saluer l'année nouvelle* : "c'est bien elle (1940), les flancs pleins d'événements à naître, l'année qu'on espérait ne jamais voir et que regardent s'approcher d'innombrables yeux condamnés à s'éteindre devant elle. Le soleil a touché le fond de sa descente et commence à remonter ; mais elle n'a pas à se réjouir des jours qui croissent, car ils n'éclairent que des choses sévères". N'est-ce pas que c'est admirable ? Et c'est vrai que l'été sera lourd, l'été de nos vacances si chargées de joie, remplies d'airs de fêtes. Ma chérie, j'éprouve une impression étrange : celle d'un spectateur d'un de ces drames qui secouent le monde, et ce spectateur est subitement devenu acteur. Devons-nous craindre ? **Il est certain qu'il faudra avoir le cœur solide pour ne pas céder à l'épouvante**. Mais alors, ma bien-aimée, nous nous serrerons l'un contre l'autre. Dans la possession parfaite de notre amour, nous puiserons notre force. Nous opposerons notre bonheur et notre amour à toute la tristesse du monde. Mais je ne veux pas partir avant de t'avoir eue totalement mienne. **Il n'est pas possible que ne puisse se réaliser notre rêve d'union**. Tu as raison. Les balles comprendront que notre amour est trop beau, sera trop merveilleux, pour être brisé avant l'heure.

Ma chérie, je finis là ce petit journal. J'espère que tu me pardonneras ces longs entretiens ! Ma petite pêche j'emporte avec moi toujours le goût de tes baisers. Je te dis que je t'aime et ces mots t'apportent toute la tendresse.

François

1.500 - 2.000 €



143. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 22 janvier 1940

“MON PÈRE A ÉCRIT AU TIEN, ET EN A REÇU RÉPONSE... TU VOIS QUE L’OFFICIEL GAGNE SENSIBLEMENT DU TERRAIN”.

“JE ME SUIS PENCHÉ SUR TON CŒUR QUE JE VOUDRAIS COMPRENDRE POUR NE JAMAIS LE FAIRE SOUFFRIR”

2 pp. in-12 (186 x 178 mm), encre brune

Le 22 janvier 1940

Ma fiancée chérie, ta lettre écrite le 19 et partie le 20 de la gare du Nord vient de me parvenir. Comme j’aime ces lettres, ma joie de chaque jour ! Déjà dans ma lettre de ce matin, je te le dis : rien ne m’est plus doux que de penser, lorsque j’ai froid, que tu es contre moi, et j’accepte avec amour que tu viennes ainsi t’offrir de tout ton être pour m’apporter un peu de ta chaleur, de ta douceur. Je pense aussi au bonheur que nous aurons le jour où tous nos rêves s’évanouiront pour laisser place à la réalité merveilleuse de notre union.

Je suis ennuyé de te savoir fatiguée. Je trouve que tu devrais un peu te reposer. Que tu manques des cours, ça n’a que peu d’importance. Il faut avant tout que tu sois prudente et sortir par un temps pareil n’a effectivement rien de prudent. Moi, si j’ai froid, c’est par nécessité (et je réagis d’ailleurs vigoureusement, en ne restant jamais immobile pendant le jour ; en me couvrant bien la nuit). Mais si tu peux éviter ces sorties : je ne puis supporter de te savoir exposée à quelque fatigue que ce soit. Lorsque tu rentreras le soir et que c’est moi qui t’accueillerai, je te jure qu’à mon tour je te recevrai bien ; je te prendrai dans mes bras, je baisera ton front, tes yeux, tes lèvres et le bout de tes doigts, je te perdrai pas une minutes à penser autre chose que toi ! (Chose... ou être).

J’ai reçu une lettre de ma sœur Geneviève ; elle me dit : “Colette nous a dit avoir rencontré Marie-Louise ; elle nous en a apporté les détails qui me donnent plus encore le désir de la connaître... Elle a ajouté qu’elle était très jolie et qu’elle paraissait très jeune mais réfléchie... Je ne doute pas de ton choix mais suis quand même impatiente de l’apprécier...”. **Mon père a écrit au tien, et en a reçu réponse : ils ont rendez-vous à Paris (?), le 24. Tu vois que l’officiel gagne sensiblement du terrain.**

Que tout le monde te trouve jolie, c’est forcé puisque tu l’es ; et charmante, évidemment, par-dessus le marché ! Mais il est impossible que ce tout le monde goûte autant que moi tout ce que tu es, car moi je t’adore comme on n’aime qu’une déesse. Ma petite fille bien-aimée, je vais finir par te gâter extrêmement ! Mais ça m’est égal puisque ce que je te dis est vrai. Et puis, que tu sois ma déesse chérie, n’empêche pas que toi aussi, tu m’aimes ; et par cela je deviens également tout-puissant (ça n’a pas d’importance non plus car nous ne pouvons avoir qu’une même volonté, un seul désir). Toutes ces périphrases, pour t’avouer que je t’aime, que le

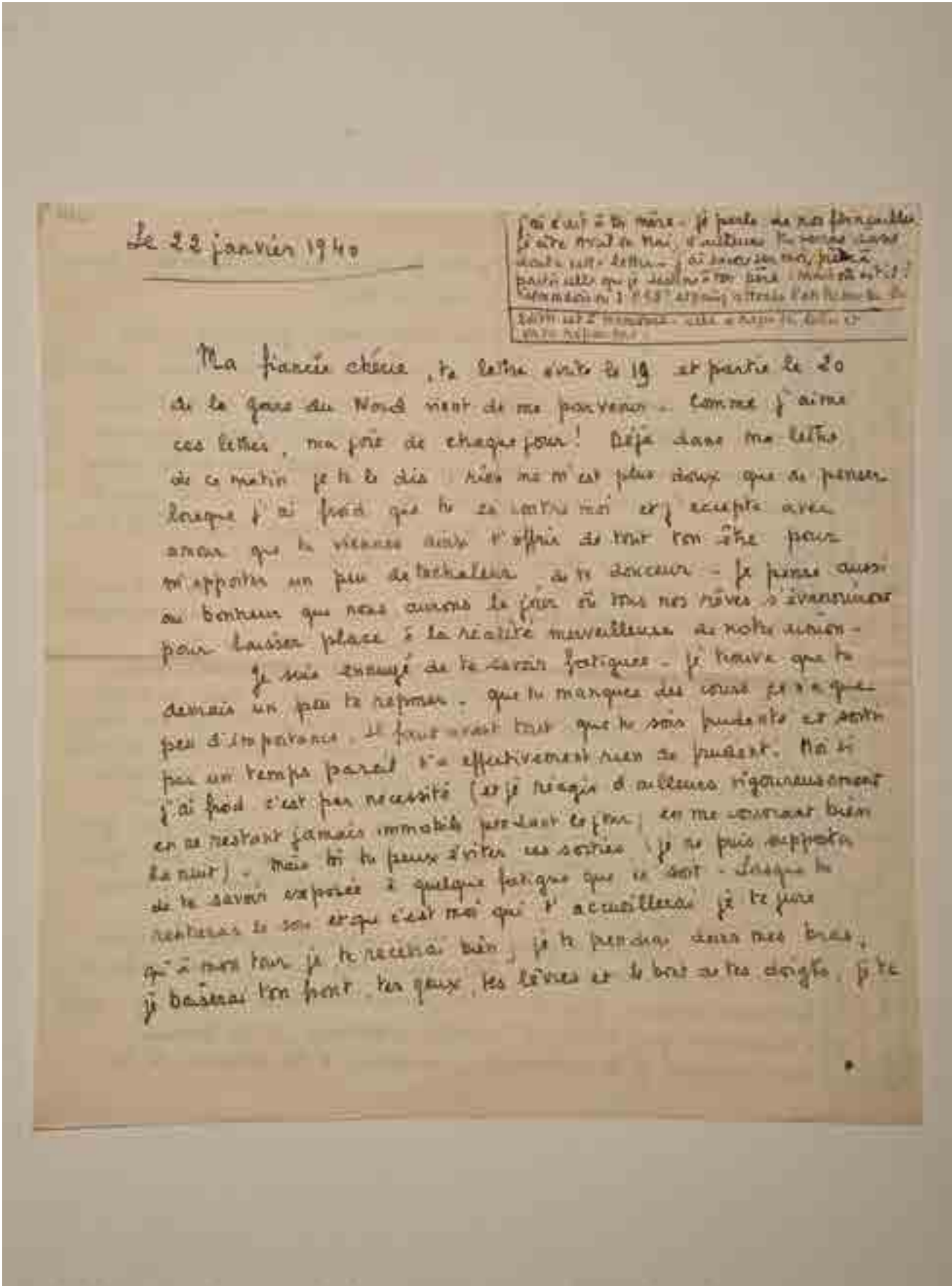
reste ne compte pas, que tu es ma merveille chérie, que les autres merveilles n’existent pas, que tu es ma fiancée bien-aimée, que les autres jeunes filles et femmes ne sont rien près de toi.

Si je ne craignais que tu ne sois actuellement fatiguée, je crois que pour la première fois depuis longtemps, je serais enfin de fort bonne humeur. J’ai vécu ce 22 janvier tout entier avec toi. J’ai pensé à tes cheveux que j’aime, à ton profil si délicieux, à tes baisers, aux promesses qu’ils contiennent, à tes aveux, à tes silences, à ta merveilleuse présence. **Je me suis penché sur ton cœur que je voudrais comprendre pour ne jamais le faire souffrir.** J’ai goûté le bonheur de cet amour qui allie les exigences de tout l’être et ne se contente pas du médiocre. Avec toi, la vie sera si belle, dans tous les domaines. Opposons à la guerre notre force et notre patience. Je vivrai pour toi ; mes ambitions seront pour toi ; nous ne ferons rien à moitié : notre amour, pour moi, c’est la beauté. Chérie, je t’adore et je t’embrasse longuement. Cette nuit passera ; mais elles seront sans fin celles qui nous attendent. Bonsoir, mon Zou.

François

J’ai écrit à ta mère. Je parle de nos fiançailles. Je cite avril ou mai, d’ailleurs tu verras sans doute cette lettre. J’ai encore sur moi, prête à partir, celle que je destine à ton père : mais où est-il ? Valmondois ou S.P. 38 ? Et puis, j’attends l’entrevue du 24. Édith est à Nemours, elle a reçu ta lettre et va te répondre.

300 - 500 €



144. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 23 janvier 1940

ANGOISSE DANS L'ATTENTE DE LA GUERRE : “LA GUERRE SERA TERRIBLE”

2 pp. in-8 (268 x 170 mm), encre brune, papier fin ligné

Le 23 janvier 1940

Ma chérie, avant d’écrire quoi que ce soit, je veux te dire que je t’aime, passionnément. Ma petite pêche, tu me manques tellement que la vie ne peut être que mortelle sans toi. J’ai envie de te voir, de te sentir près de moi : j’ai le désir de ta présence incessante ; je ne veux pas vivre ainsi loin de toi. Je te jure que pour moi rien n’est plus beau que toi. Et j’anticipe : je rêve au temps où tu seras ma femme, où tu seras mienne. Jamais je n’aurai plus de bonheur que lorsque tu m’appartiendras totalement, toi ma petite fille tant désirée, tant aimée. Je t’entourerai de tant d’amour.

J’ai reçu ce soir ta lettre écrite à l’Oriental et partie de Paris lundi matin. Tu me parles du vilain papier. Qu’osera‑i‑je dire pour le mien ? Mais mon bloc est épuisé et je suis obligé de me rabattre sur cette feuille de circonstance ! Tu me pardonneras, chérie, c’est encore un crime de la guerre. Oui, je me souviens des mots écrits à l’Oriental. En particulier de cette lettre écrite le lendemain de la soirée d’H[enri] IV. Il faisait froid, et nous ne pouvions nous rencontrer ce dimanche-là. Je t’aime, chérie ; vois-tu, ce soir j’aurais envie de t’embrasser de te tenir dans mes bras, de sentir ton amour. Tu es mon tout. Et si je dis “ce soir”, c’est une formule restrictive qui ne signifie pas grand-chose : chaque soir, je voudrais ainsi te prouver mon amour, t’aimer. Tu me dis “je t’aime” et tu me demandes si je m’attendais à autre chose de mieux. Ma chérie, c’est absolument impossible. Rien n’est mieux que tes paroles d’amour. **Et si quelque chose sera mieux, ce sera ton amour lui-même, quand les paroles elles-mêmes seront dépassées.**

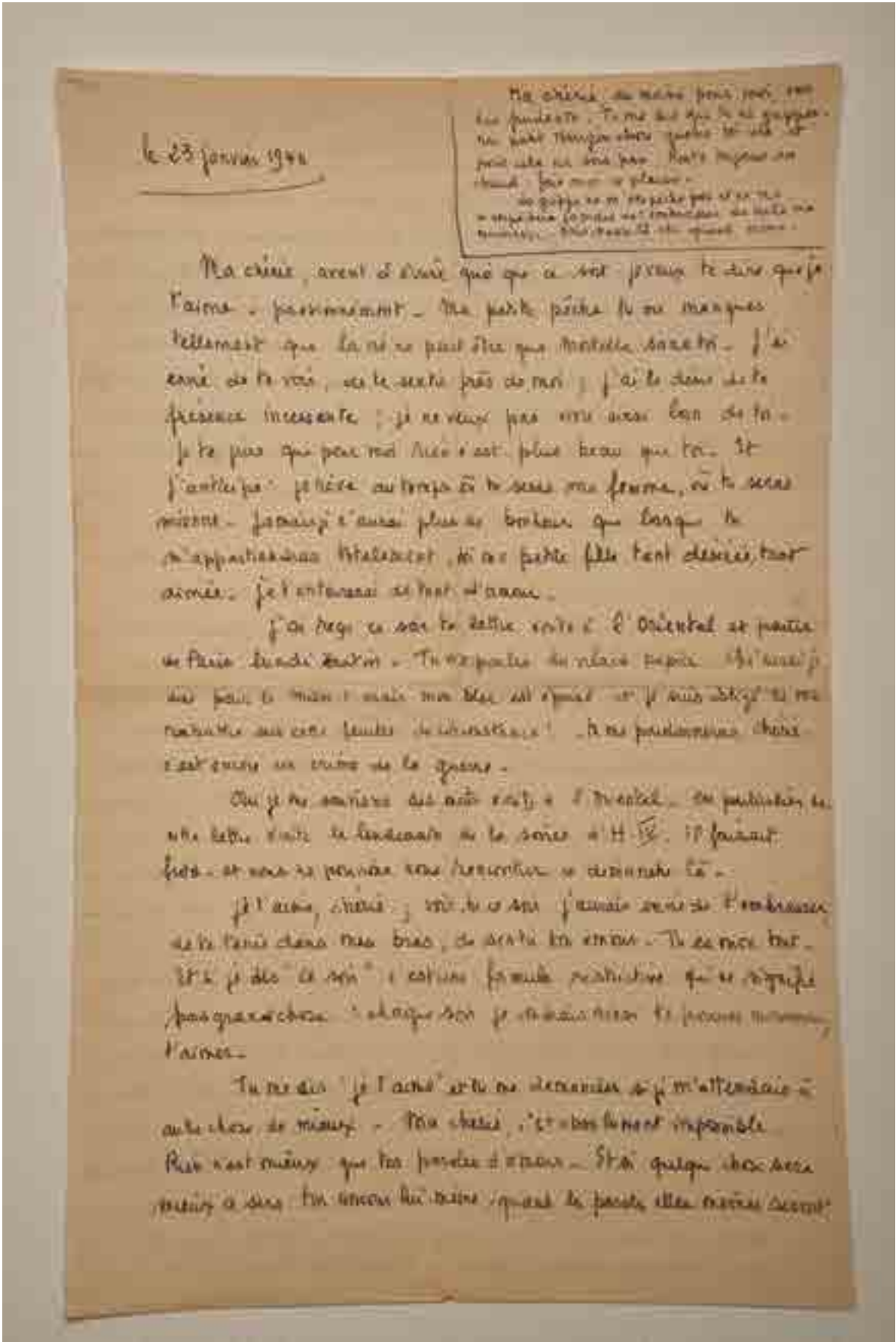
J’écirai à ton père pour obtenir nos fiançailles “extérieures”. Je les escompte pour ma prochaine permission. Tu as raison : un grand pas sera ainsi fait. (Ou plutôt, j’ai déjà écrit, mais la lettre attend car il vaut mieux, je crois, attendre les résultats du rendez-vous qu’ont ton père et le mien, demain). Ton père me paraît circonspect en raison de la guerre et de ton âge, et je le comprends. **La guerre sera terrible** et toi tu es si petite et si jolie, si ravissante qu’il est peut-être coupable de t’entraîner dans une telle aventure. Vivre avec toi, ma bien-aimée, est mon seul espoir. Je désire infiniment notre mariage. Ce sera si doux, si merveilleux. Songes-tu aux heures inouïes qui nous sont promises ? Notre amour n’aura plus de limites. Mais songe aussi, chérie, aux risques que tu cours. Si je disparaissais et que tu es seule, rien ne sera définitivement fini pour toi. Mais si nous avons un enfant ? Ce sera si dur alors pour toi. Or, je ne sais ce que tu désires : si tu désires un enfant, puis-je pendant la guerre risquer de t’en faire porter tout le poids ? **Car sans pessimisme, je dois envisager tout accident, même ma mort.** Or, te laisser ainsi, en ai-je le droit ? Toi aussi, parle à ton père. Tu auras sans doute beaucoup plus d’influence sur lui que moi ; donc tu peux mieux que moi enlever ses décisions. Premier point : nos fiançailles.

Ma chérie, je t’adore. Je t’écirai demain un tas de choses que je ne puis te dire aujourd’hui tant je suis pressé de sommeil. Cette lettre, comme toutes les autres, écrite avant ma nuit, c’est un peu les paroles d’amour que je te dirai avant nos nuits. Mais qu’elle est pauvre et triste ma solitude d’aujourd’hui à côté de cette merveille que j’attends : nos longues heures remplies d’amour. Mais je veux que tu comprennes déjà un peu cette ferveur et cette tendresse avec lesquelles je te prends contre moi pour te donner mes plus tendres baisers. Bonsoir, ma fiancée chérie.

François

Ma chérie, au moins pour moi, sois très prudente. Tu me dis que tu es grippée. Mon petit Marizou chou, guéris-toi vite, et pour cela ne sors pas. Reste toujours au chaud, fais-moi ce plaisir. La grippe ne m’empêche pas et ne m’empêchera jamais de t’embrasser de toute ma tendresse. Mais chasse-la vite quand même.

300 - 500 €



145. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 24 janvier 1940

LETTRE AVEC DEUX PHOTOS
 ORIGINALES PRISES PAR FRANÇOIS MITTERRAND, ET PORTANT UNE LÉGENDE AUTOGRAPHE.

“LA GUERRE, C’EST L’INCERTITUDE. JE NE PEUX POURTANT PAS EMPÊCHER MON CŒUR DE T’ESPÉRER”

4 pp. in-12 (212 x 131mm), encre noire

[Avec :]

1. une photographie originale de François Mitterrand, “Bonjour ma chérie” (53 x 67mm avec les marges). Légende autographe, à l’encre noire, au dos : “lettre d’amour écrite sur la neige. Bonjour, ma Zou”

2. une photographie originale de François Mitterrand, “Je t’aime” (53 x 67mm avec les marges). Légende autographe, à l’encre noire, au dos : “Autre déclaration sur la neige. Fin de la lettre avant la signature. Explication de tout”

Le 24 janvier 1940

Ma Marie-Louise chérie, ce soir pas de lettre de toi. Es-tu plus fatiguée ? Ou n’as-tu pas eu le temps de m’écrire ? J’espère que demain tu me rassureras. J’attends si impatiemment ton écriture sur les enveloppes bleues. Aujourd’hui en principe, mon père a dû se rendre à Paris pour voir le tien. Seulement, j’apprends que dimanche, il était alité à cause d’un lumbago. A-t-il pu se déplacer ? Tu as maintenant vu ton père. Lui as-tu parlé ? Je t’ai dit le sens de sa réponse. Éternel leitmotiv : **obtenons nos fiançailles officielles pour ma première permission**.

Je m’ennuie sans toi. Pourtant la journée a été belle : **un soleil splendide a donné à la neige un curieux attrait. Je me suis promené pendant que mes hommes coupaient du bois, j’ai pris des photos, j’ai respiré un air très pur mêlé de chaleur douce, et surtout j’ai pensé à toi**. Le cadre qui m’entourait t’aurait convenu à merveille : tes cheveux blonds, ton teint, ton allure, tout cela se serait accordé à la blancheur du paysage. Que faisais-tu pendant ce temps ? Pourvu que tu ne sois pas grippée. Si j’étais là, je te guérirais avec mes baisers. Mais j’ai l’impression que les envoyer ainsi par la poste ne suffirait pas ! Tout de même, ma chérie, grip-pée ou non, je t’embrasse si tendrement que tu ne pourras que me donner ton sourire que j’aime tant.

Si j’avais la liberté nécessaire, je serais en veine de littérature. Je sens que le mécanisme intellectuel va bien ; aussi bien que le corporel. J’ai d’ailleurs écrit un article (pas si fumiste qu’il paraît : il faut le lire avec attention) ; je te l’enverrai. Vois-tu, chérie, si tu étais là, je serais *complet*. Chaque fois que tu seras là, rien ne me manquera : ma petite fille, ma délicieuse petite femme de bientôt, je t’adore. Toi absente, je n’ai rien.

As-tu lu *Cécile parmi nous* de Duhamel ? Le début est assommant et n’a pas été écrit aisément, il me semble. La grande scène centrale (celle du théâtre) est très réussie. On sent que tout le livre la prépare. Mais la fin est également de bonne tenue. Duhamel a une qualité d’émotion indiscu-table ; avec elle, il arrive au symbole et à l’image. Mais pas très fortes, les idées, ni très assurés, les principes.

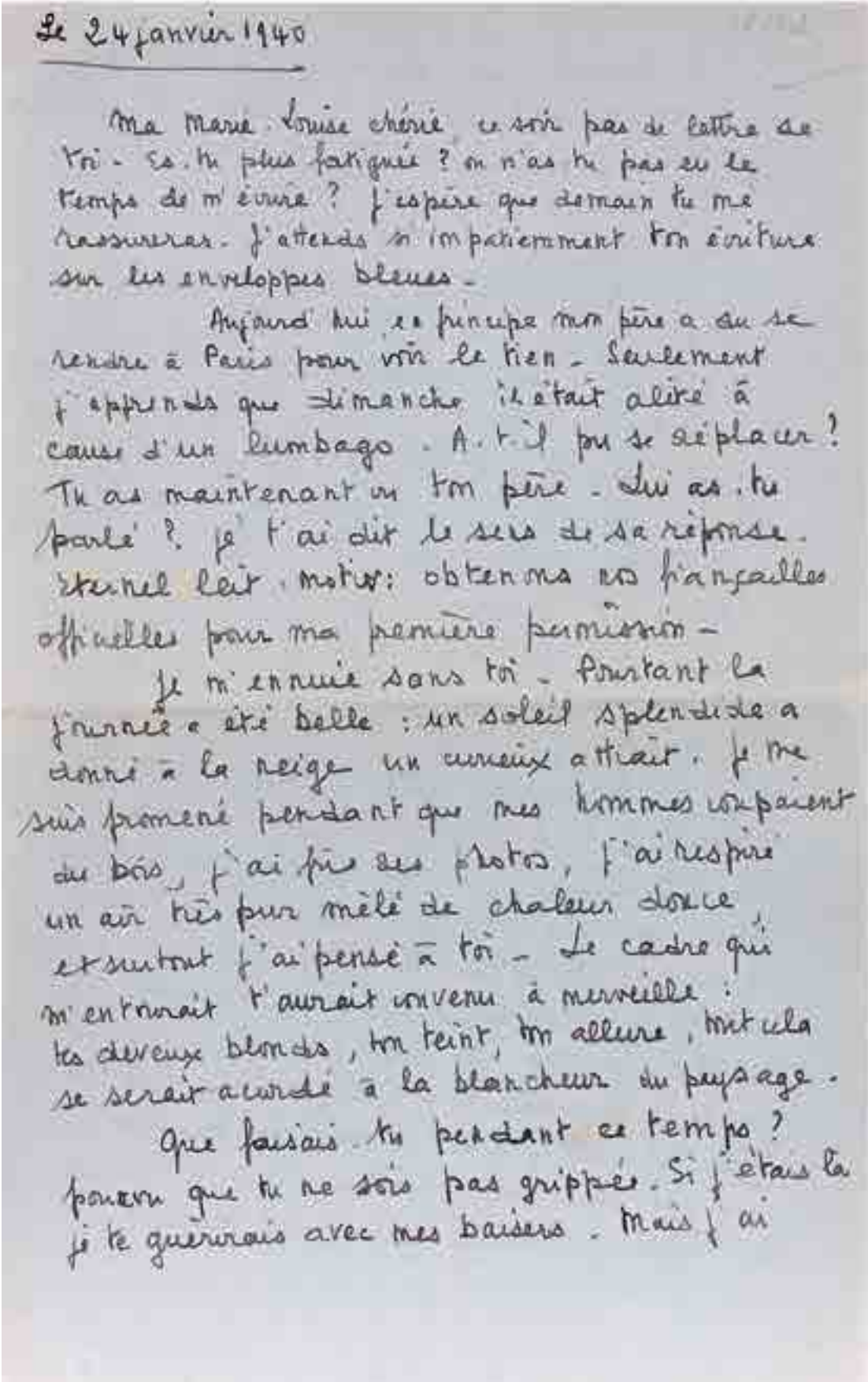
Je commence maintenant (ou recommence) *La Fleur qui chante* d’André Beucler. *Poussière* m’avait beaucoup plu. Il contient l’**indéfinissable poésie anglaise des choses familières** ; mélange de détails fort précis et d’irréel. Avec cela, un mouvement endiablé quand il le faut. Et cela fait qu’on a parfois la gorge serrée. C’est un roman bien féminin (et pour cause). J’ai beaucoup aimé cette Judy silencieuse, et que l’intelligence et la souplesse de Roddy attirent, que Jennyfer (?) éblouit, que tout éclat séduit (et torture) ? J’ai *Intempéries* de Rosamond Lehman, à Jarnac. Je pourrais te le faire envoyer. **Ce qui me manque le plus, après toi ? Deux heures de liberté par jour, et la Musique**. Tu sais que je suis un peu paresseux ; si l’on ne me force pas, je garde tout dans ma tête et j’oublie. Or, ça devient catastrophique si tout aide cette paresse. Mais toi, mon Zou chéri, tu me serviras de “swing”. Je t’aime tant que tu peux tout pour moi.

Ce soir j’ai donc été réduit à recevoir le courrier des autres. Et cela n’a pas secoué l’ombre de tristesse. Pourtant, une très bonne lettre de Colette. Sais-tu mon Marizou que tu as fort bonne presse ! Et puis, j’écris à tous que tu es la plus merveilleuse des jeunes filles. Il n’est pas possible qu’on ne me croie pas. Surtout ne fonde pas d’espoirs trop grands sur ce que je vais te dire : il n’est pas impossible que je te voie avant les quatre mois. Un déplacement pas trop imprévisible pourrait me rapprocher de toi. Mais prends cela comme je te le dis : avec beaucoup de prudence. **La guerre, c’est l’incertitude. Je ne peux pourtant pas empêcher mon cœur de t’espérer**.

Ma ravissante petite déesse, je t’aime à la folie. Le jour où je te reverrai enfin, tu ne pourras imaginer la joie qui bondira en moi. Je te dirai mal mon amour ; parce que mon amour est indicible. Si tu savais comme j’ai besoin de t’avoir tout près de moi ; comme j’ai besoin de retrouver ta douceur de pêche. Te souviens-tu de ces rendez-vous d’autrefois où je revendiquais “ma” place, te souviens-tu de ces moments encore si proches (pas même un mois) et si merveilleux où nous avons été si tendrement unis ? Dis-moi ma bien-aimée que tu aimes ces souvenirs, que tu désires leur retour. Dis-moi que nos rêves retrouvent les mêmes lieux, évoquent les mêmes instants. Dis-le moi ma fiancée très chérie, cela me donnera la force et la patience de t’attendre autant qu’il faudra, en même temps que l’impatience de te donner tout mon amour. Je t’aime mon Marizou chéri.

François

3.000 - 5.000 €





lettre d'amour .. écrite
sur la neige .

Bonjour, mon zou -

1970



Autre déclaration
sur la neige -
fin de la lettre
avant la signature -
Explication du tout -

146. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 25 janvier 1940

“JE T’AIME PLUS QU’ON NE PEUT AIMER *UNE* FEMME. JE T’AIME COMME SEULEMENT ON PEUT AIMER SA FEMME”

6 pp. in-12 (212 x 131mm), encre noire, papier bleu

Le 25 janvier 1940

Ma ravissante fiancée que j’aime plus que tout, je veux t’écrire avant tout autre chose que je t’adore, que tu es merveilleuse, que rien n’est plus beau que toi. Ça ne pouvait pas durer : rester une journée ainsi sans te parler, sans te crier mon amour. Alors maintenant, ça explose et j’ai le désir fou de te prendre dans mes bras, de te regarder, de baiser tes yeux, tes lèvres, la douceur de ton cou, toute ta douceur de pêche. Voilà une déclaration, mon Marizou, qui va te faire rougir de confusion... Ou de plaisir ? Mais tu es ma fiancée, la plus jolie des fiancées, et j’ai bien un peu le droit de t’aimer comme cela, éperdument. Pas une fiancée au monde n’est plus ravissante que toi, c’est sûr. Et cette fiancée, c’est la mienne, mon petit Zou chéri, ma déesse, mon amour.

Je voudrais tant, chérie, que tu ne souffres pas. Si j’étais là, je l’exorciserais ce mal dans ta jambe. Une caresse ne guérit-elle pas tout ? Je te couvrirai de baisers, mon amour, et plus jamais tu ne souffriras. Et si cela, par un hasard extraordinaire, ne suffisait pas, je te donnerais tant de tendresse que tu en oublierais tout mal. En tout cas, puisque maintenant je suis loin de toi, j’ai beaucoup de peine de savoir que tu souffres. Je voudrais tout prendre pour moi. Comment, de si loin, t’apaiser ? Rêve, ma bien-aimée, à notre amour. Partout où tu as mal, chérie, songe que je dépose mes plus tendres baisers.

C’est vrai, mon Marizou chou, que nous allons nous marier. Ma petite femme chérie, comme nous serons heureux ensemble. Tu ne peux pas imaginer, je t’assure, comme nous serons heureux. Moi aussi, j’ai envie de crier par-dessus les toits que je vais épouser ma bien-aimée :

“Cette jeune fille avec sa robe verte et ses cheveux blonds,

Regardez-la avec attention :

C’est la plus merveilleuse de toutes les jeunes filles

Puisque je l’aime”.

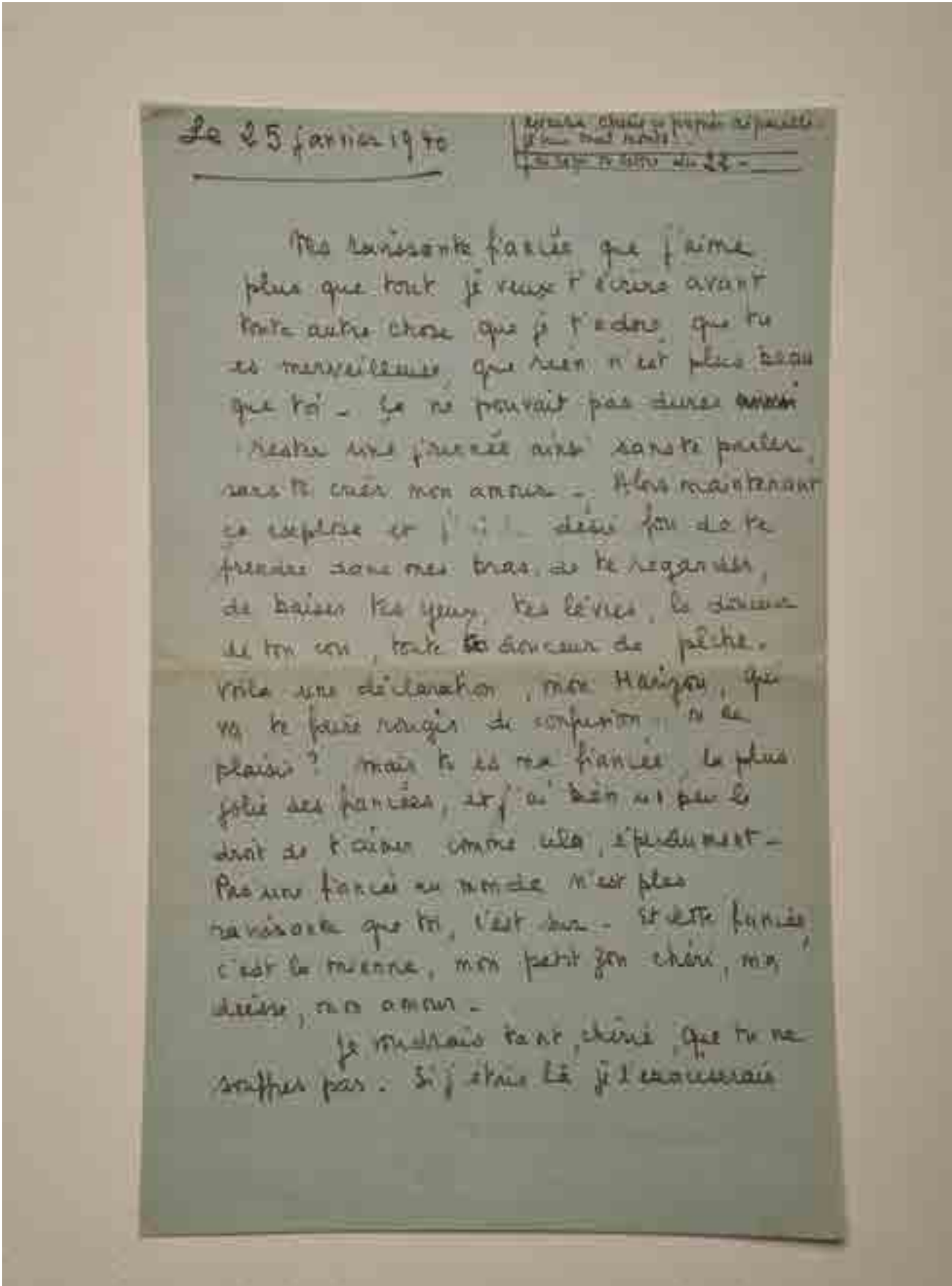
Tu ne trouves pas amusant ces débuts de notre amour dans le “monde officiel” ? On vous interroge avec curiosité ; on se dit : “qui a-t-il (ou elle) pu choisir ?”, “il (ou elle) se disait bien officielle...”, “il disait qu’il n’épouserait qu’une très jolie fille... et pas bête, et c’est certainement ou peut-être une jeune fille quelconque”, etc... Mais quand je te présenterai à tous, quelle surprise : je te le dis, et crois-moi, puisque c’est vrai, il n’y a rien de plus beau que toi. D’ailleurs, à tous ceux que je préviens, je dis qu’il est impossible de trouver une petite fille, une femme plus près

de mes rêves, plus proche de mon désir. Tu verras, ma chérie, comme il sera bon de vivre ensemble. Tout le temps, toute la vie, à toute heure de la nuit. Vivre ensemble, complètement, parfaitement unis. Ton corps que j’aime, ton âme que j’aime, toi que j’aime, à moi sans limites. Et moi à toi totalement. Nous ne ferons qu’un à nous deux, ma chérie ; comme elle sera belle notre union.

Tu te souviens de notre retour par les rues de Paris après la soirée du “Bœuf sur le toit”. Nous nous sommes parlés comme je voudrais que nous nous parlions toujours. Rien ne doit demeurer caché entre nous, sinon c’est une source de souffrance qui peut empoisonner lentement tout amour. Je t’aimais tellement ainsi, songeuse ; j’avais tellement peur de te voir t’éloigner de moi pour jamais. Je t’ai dit : “il a fallu que je t’aime vraiment, terriblement, pour ne pas te demander autrefois plus que je ne l’ai fait”. Et c’est si vrai. Mais, vois-tu, ce qui est merveilleux dans notre amour tel qu’il est désormais, c’est que tout s’approche. Bientôt viendra l’heure où tout ce que je te demanderai, tu me le donneras, ou je n’aurai pas même à *te demander* tout ton être. Cela sera mon bonheur ; pas dans son entière acception, car je te le répète, je ne t’aime pas seulement à sens unique. Mais mon bonheur désormais, lorsque tu seras ma femme adorée, ne connaîtra plus ces limites. Tu seras *à moi*. Sais-tu tout ce que cela contient de promesses indicibles ? Je t’aime et je veux tout de toi ; et je suis désireux de tes pensées, de tes inquiétudes, de tes joies ; je t’aime et je suis désireux des merveilles de ton amour. **Je t’aime plus qu’on ne peut aimer *une* femme. Je t’aime comme seulement on peut aimer *sa* femme.**

Tu vois, je suis content de pouvoir t’écrire chaque jour une lettre *d’amour*. Je te répète sans doute les mêmes mots ; mais cela me plaît encore ; ces mots sont si doux. Je suis heureux de me sentir capable, inlassablement, de te dire que je t’aime. N’est-ce pas que cela ne te fatigue pas ? N’est-ce pas que cela apaise ta fièvre ? N’est-ce pas que la pensée des moments les plus précieux de notre amour te rend heureuse ? N’est-ce pas que tu aimes ces pensées, souvenirs et espoirs qui te parlent des splendeurs de l’amour, de *notre* amour ?

À l’heure qu’il est, mon père, s’il a pu vaincre son lumbago, a dû rencontrer le tien. J’aurai des nouvelles sans tarder. Donne-moi celles que tu auras. Je te remercie de ce que tu fais auprès de ton père pour les E.O.R. Il a raison effectivement d’agir auprès du colonel du 23e. Mais, et c’est *très important*, il ne faut pas oublier qu’à *tous* les échelons hiérarchiques, les demandes peuvent être arrêtées, qu’il faut donc se méfier et agir suffisamment puissamment pour *imposer* qu’il y soit donné suite. En effet, à chaque échelon, il y a des favoris, des préférés ; moi, par exemple, aux petits échelons, je le serai difficilement car **je suis trop indépendant et intraitable pour désirer les faveurs des gens que je n’estime que comme des supérieurs... d’occasion**. Il faut donc que l’intervention soit suivie et vienne de haut, de manière à ce que l’on tienne davantage compte des titres que des questions de boutique. Je te dis cela pour que tu te représentes exactement la difficulté de la chose. **Une fois dans l’engrenage, il est difficile d’en sortir**. Voir de quelle façon ton père peut s’intéresser à la question. Mais sois juge de la manière. Pour moi, je ne veux pas trop insister. Car je n’aime pas mêler les questions ! Surtout vis-à-vis de lui. Je suis sûr que tu me comprends et m’approuves.

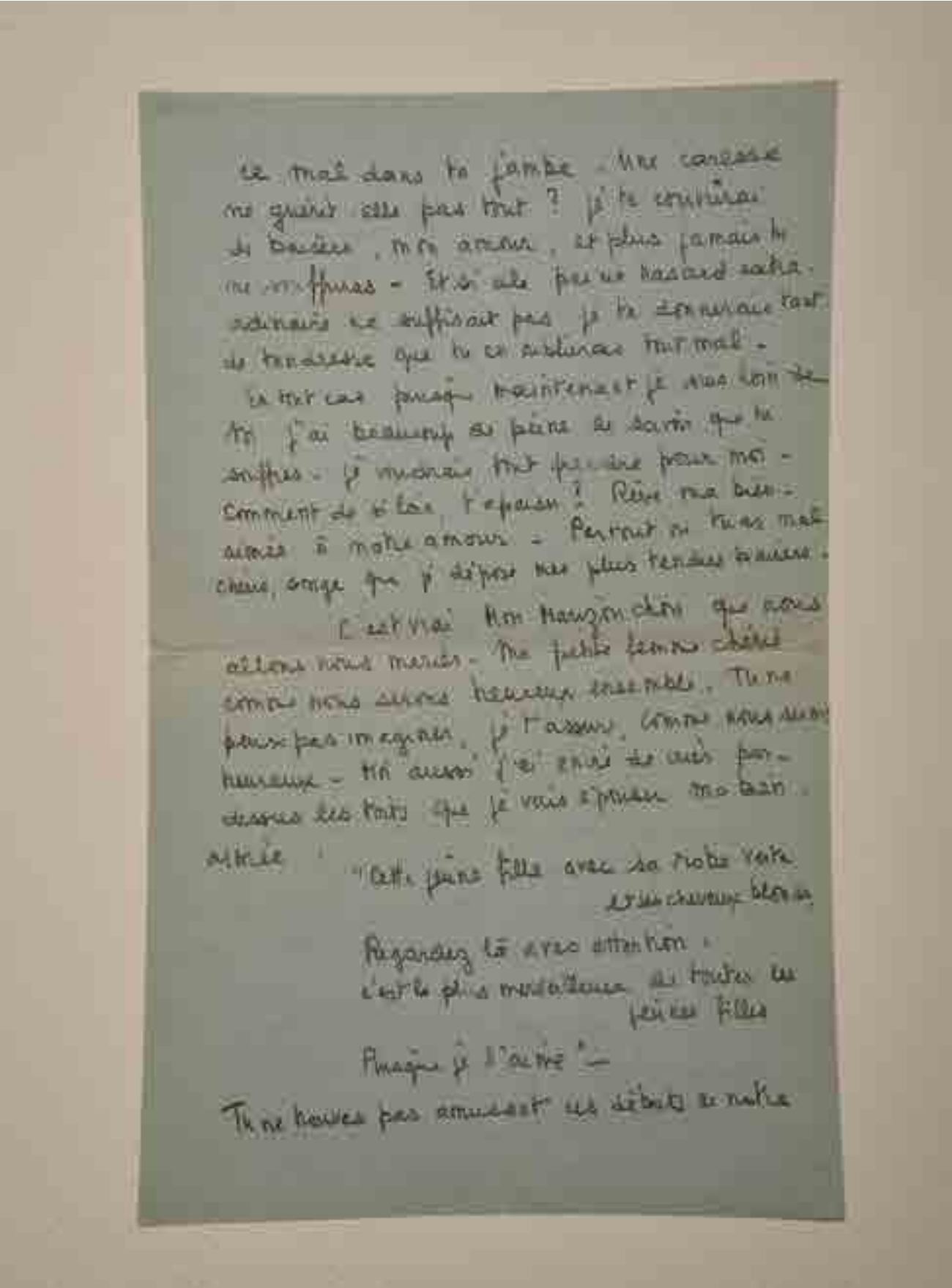


Ma toute petite fille chérie, guéris bien vite. Ne t'inquiète pas pour moi. Mon genou se réhabitue à fonctionner normalement. Ne marche pas trop. Ce qui me torture, c'est de penser que je ne puis te dire mon amour assez près de toi pour que tu ne puisses plus songer qu'à cet amour. Donne-moi ton visage, chérie, dis-moi que tu m'aimes. Et même, tu peux ne pas me le dire : mais viens près de moi. Chacune de mes caresses chassera tes souffrances. Je t'aime, vois-tu : j'aime tout en toi. Le courage de t'épouser, "ma vieille bonne femme rhumatisante", ma chérie ? Oh ! Ne dis pas cela. Tu es tout mon bonheur et toute ma vie. Je t'aime et je t'embrasse plus tendrement qu'il n'est possible de le rêver.

François

Excuse, chérie, ce papier dépareillé, je suis mal monté ! J'ai reçu ta lettre du 22

500 - 800 €



147. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 26 janvier 1940

CATHERINE LANGEAIS ET FRANÇOIS MITTERRAND CONVERSENT SUR LEURS FUTURS ENFANTS

2 pp. in-8 (210 x 131mm), encre noire, papier bleu

Le 26 janvier 1940

Je pense à toi, ma chérie, telle que ta lettre du 23 te représente. Tu as froid chérie et tu m’écris quand même que tu m’aimes au lieu de te dépêcher de trouver un peu de bien-être, bien enfoüe dans ton lit. Comme tu dois être délicieuse, comme tu es délicieuse ainsi ; comme j’aimerais être près de toi, moi aussi, emporter ta douce chaleur, ton parfum et la saveur de tes baisers. Songe mon Marizou que chaque soir ainsi je viens te retrouver, songe qu’un jour proche je viendrai te retrouver et te prendre pour toujours. C’est là le leitmotiv de mes pensées, de mon espoir ; chacune de tes lettres m’apporte un peu de ton amour, m’apporte une provision de bonheur pour 24 heures. Alors, que sera-ce quand plus rien ne nous sépara-
rera ? Je reçois tes lettres le soir ; une heure après environ, je te réponds, avant d’aller me coucher. **Nos lettres sont comme le prélude de nos conversations d’avant la nuit, toutes de tendresse et d’amour.** Et puis, nous devons nous replonger dans notre solitude que tentent de combler nos rêves. Mais un jour viendra, mon Zou chéri, où nous serons mariés, où ces paroles et ces aveux ne seront que le commencement d’un bonheur encore plus complet. **Chacune de mes caresses, ma bien-aimée, sera un acte d’adoration.** Tu ne cesseras pas d’être ma déesse et pourtant, ma pêche délicieuse, quelle puissance sera la mienne, quelle incomparable sensation de force, lorsqu’entre mes bras tu ne seras plus que ma petite fille abandonnée.

Quelques fois je m’étonne de te parler ainsi. N’es-tu pas trop petite pour entendre ces paroles d’amour ? Mais je t’aime. Que dois-je taire ? Je sens qu’avec toi tout est facile et beau. Et je te dis mon amour tel qu’il est. L’amour ? Quel désir de possession de tout l’être, corps et âme, il exprime ! C’est là qu’on distingue le véritable amour du faux. Un désir que rien pas même le temps ne peut user, mais un désir fou, intraitable, absolu. Est-ce que cela t’ennuie, chérie, d’être aimée ainsi et de l’entendre si souvent répéter ? Réponds-moi...

Ma journée a été calme ; de service au village, je ne suis pas sorti. J’ai lu un peu de *La Fleur qui chante*, très attachant [roman d’André Beucler, publié en janvier 1939]. Ce soir avec ta lettre, j’en ai reçu une de Fr. Dalle, une de ma sœur Marie-Josèphe, une du Père directeur du 104 et surtout j’ai remué nos souvenirs.

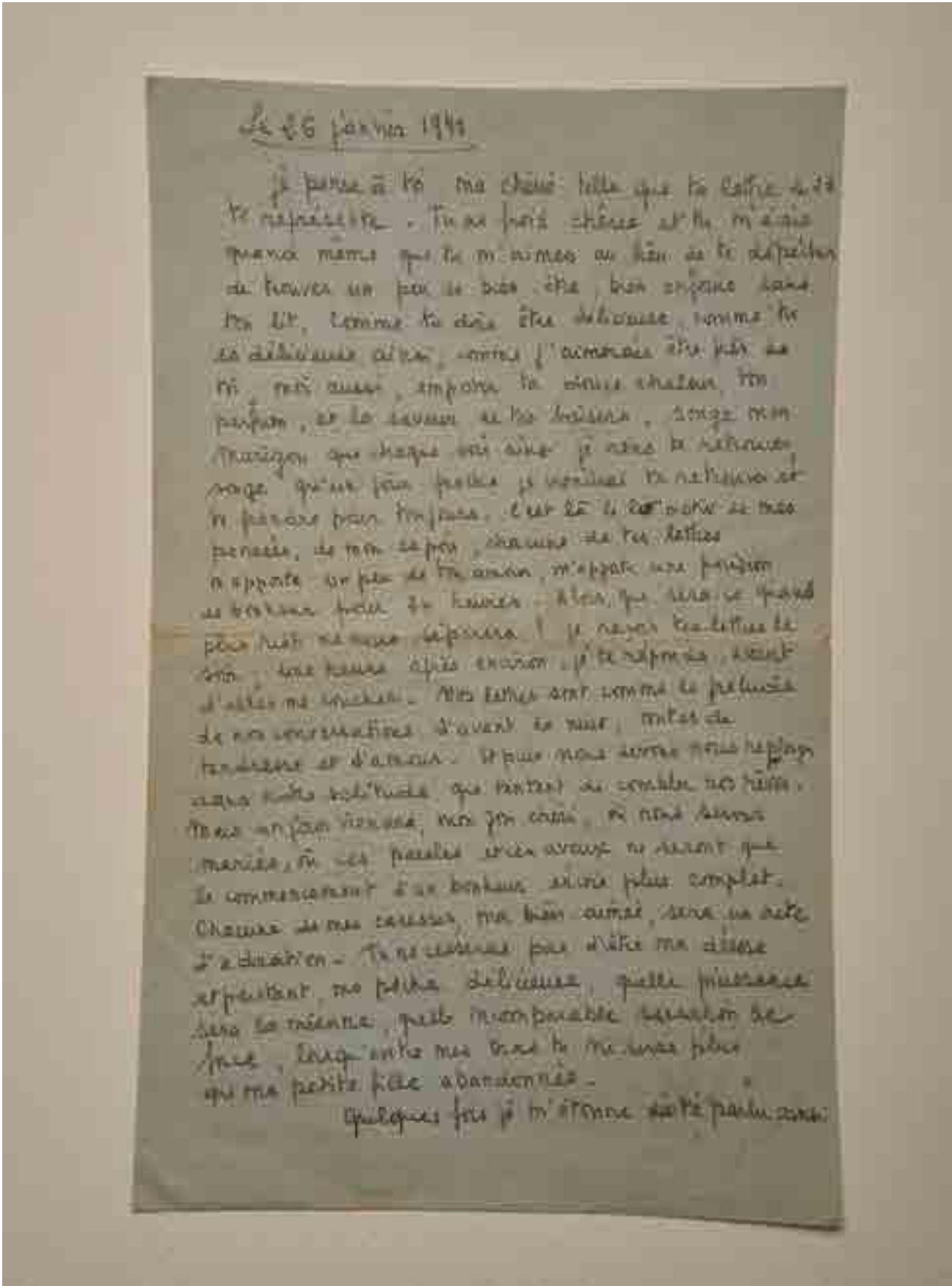
Tu me parles de notre foyer, ton nouveau foyer. Cette perspective m’émeut. T’avoir à moi sans cesse. Ne vivre que pour toi. **Tu parles aussi de nos enfants. Tu ne peux pas t’imaginer comme cela me trouble. Je crois que j’aimerais encore plus nos enfants parce qu’ils seront à nous, parce qu’ils seront l’expression de notre amour, parce qu’ils seront venus de toi, ma bien-aimée, que pour eux-mêmes.** Je t’aime tant.

Avant de finir chacune de ces lettres, j’éprouve toujours un peu de cette tristesse qui m’étreignait avant de te quitter réellement. Encore pouvais-je emporter le souvenir, presque le goût de notre dernier baiser qui me permettait de supporter ton absence jusqu’au lendemain ! Heureusement que j’ai tes lettres. Elles sont ma seule joie.

Chérie, j’espère que tu souffres moins de tes rhumatismes. Toi non plus n’aies pas trop froid. Il pourra bien faire -20°, nous nous moquerons du froid quand tu pourras te blottir contre moi. Ah ! Que cette guerre finisse. N’oublions pas, ma bien-aimée, de bien prier, d’espérer, de nous aimer follement pour conjurer ce mal autour de nous.

François

300 - 500 €



148. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 27 et 28 janvier 1940

“LA DEMANDE EN MARIAGE A ÉTÉ AGRÉÉE” : LE PÈRE DE FRANÇOIS MITTERRAND A DEMANDÉ LA MAIN DE MARIE-LOUISE TERRASSE À SON PÈRE”.

AFFIRMATION D’UNE CONSCIENCE POLITIQUE : “REFUS DE SE LAISSER ENTRAÎNER PAR UNE MYSTIQUE COLLECTIVE”

6 pp. in-8 (180 x 132mm), encre noire, papier bleu

Le 27 janvier 1940

Dis-moi chérie les *dates* des lettres que tu reçois de moi (dates marquées par le cachet postal). Dis-moi aussi ce qu’a dit ton père de moi, et de son entrevue avec papa.

Mon Zou chéri, voici d’abord ce que m’écrit mon père aujourd’hui :

“ **suivant ton désir 1) j’ai fait la demande en mariage, qui a été agréée. 2) fiançailles : acceptées à première occasion. Il a été convenu qu’à mon prochain voyage à Paris, nous nous concerterions pour que je fasse la connaissance de la famille... et de l’héroïne dont son père m’a fait voir des photos qui attestent que tu as fort bon goût**”.

Ma ravissante chérie, n’est-ce pas que tout cela est merveilleux ? Je suis un peu ébloui. Tu es si jolie, si délicieuse. J’ai connu avec toi tant de bonheur. Te souviens-tu de ce 5 mai où j’ai pris ton visage, tes lèvres pour la première fois? Te souviens-tu de nos rencontres au Luxembourg avant notre départ pour les grandes vacances ? Et le retour à Paris, les Tuileries, le Champ de Mars, les longues promenades n’importe où. Et tout ce que cela contient pour nous de souvenirs, de tendresses, d’amour. Chérie, te souviens-tu de tout cela ? Comme tu étais belle et douce. Toutes ces paroles sont en moi, je n’ai pas oublié un seul de nos baisers, une seule de nos caresses. Et tout ce passé n’a pas seulement laissé en moi le goût de toi, il a accru cet immense désir qui me transporte, de te posséder parfaitement et pour toujours. Je t’aime, je t’aime. Entends-tu, ma chérie. Je t’aime plus que tout.

Et c’est pourquoi je suis ébloui de te savoir mienne désormais, certainement. Ma fiancée, tu es ma fiancée. Je me répète ces deux mots : “ma fiancée”, et j’éprouve un grand bonheur. **Vraiment, pour nous faire payer ce bonheur il fallait la grandeur terrifiante d’une guerre.**

Ma toute petite fille chérie, je suis inquiet par ce que tu me dis de ta fièvre, 39,8° c’est beaucoup. Tu dois être bien abattue. Tiens-moi très exactement et journallement au courant. Je m’ennuie d’être si loin de toi alors que je devrais être le plus près. Je voudrais prendre tes mains, mettre ta tête sur mon épaule, te faire oublier ta fatigue en te racontant mon amour, notre avenir.

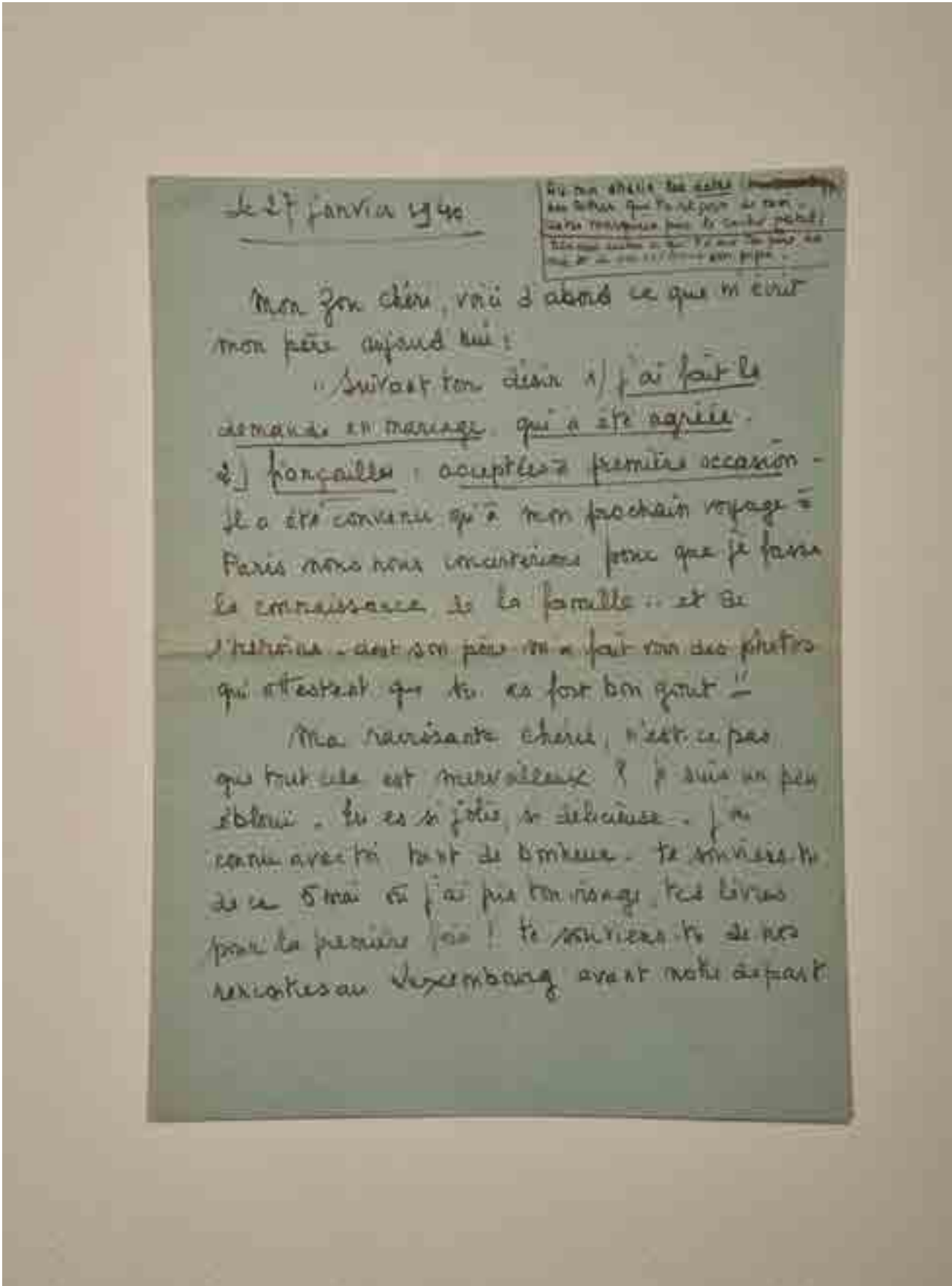
Et tu vas me trouver bien faible, ma chérie, mais je suis triste : je voudrais tellement que tu sois contre moi, sentir tes deux bras autour de mon cou, ton visage contre le mien et rester ainsi étroitement uni à toi. Les minutes vécues ainsi affluent en moi. Te souviens-tu de ce bonheur que nous avions en ces instants ? Inexprimable. Première promesse de la douceur de notre intimité. Ma chérie, je t’aime trop pour ne pas te dire perpétuellement mon amour.

Je viens de terminer *La Fleur qui chante*. C’est vraiment très bien, très attachant. Je vais peut-être te l’envoyer. J’ai un article à écrire pour *la Revue du 104* ; je vais essayer d’y appliquer mon esprit. **Je voudrais arriver à dégager notre attitude devant cette guerre. Refus de se laisser entraîner par une mystique collective ; proclamation d’un idéal fait pour l’individu. L’individu seul existe réellement et les constitutions (aussi bien intérieures : régime, rapports des pouvoirs, qu’extérieures aux nations : frontières, relations universelles) ne sont que ses inventions. Il ne faut donc pas que celles-ci prennent le pas sur l’homme. Et puisque la guerre est un fait, acceptons-la avec la volonté de la diriger. La guerre ne doit pas faire de nous des héros utiles à la propagande d’un système, mais des êtres désireux d’affirmer leur force en face des événements et de sauver la vie contre les systèmes.**

Ne t’inquiète pas, mon Marizou chou, je ne vais pas établir ici tout un programme à faire bailler les petites filles (quoique je te croie fort capable de l’écouter sérieusement). Mais je t’en donne le sens. Je suis au dépit de n’avoir pas cinq ou six ans de plus. **Je pourrais alors contribuer à la constitution de la paix. Sans doute, dans l’avenir...** mais le risque est gros d’un avenir bref !

Ma toute petite chérie il commence à être long ce temps depuis la dernière fois que j’ai écrit je t’aime, alors je te le répète : je t’aime à la folie, je t’embrasse (O ! Comment te dire de quelle façon je t’embrasse, quelles délices reviennent en moi ?). Il n’est pas possible qu’on t’ait jamais dit des paroles semblables avec tant de ferveur. Il n’est pas possible qu’un homme t’ait aimée autant que moi je t’aime. Si je te désire, si je veux ton amour sans limites, si je veux ton amour si ardemment que j’ose à peine te le dire, je m’émerveille de cette différence qui fait de toi ma déesse chérie et non pas une proie comme les autres, vite rejetée.

Ainsi rien ne peut être confondu : l’Amour explique tout et moi je t’aime et je ne sais pas te le dire. Maintenant, je pars me coucher. Demain matin je finirai cette lettre : tu escorteras ainsi ma nuit. Je ne vais pas te quitter. Je m’endormirai près de toi, ma petite merveille chérie. Jusqu’au sommeil, je te dirai des mots d’amour à toi qui seras ma femme, ma douce femme chérie.

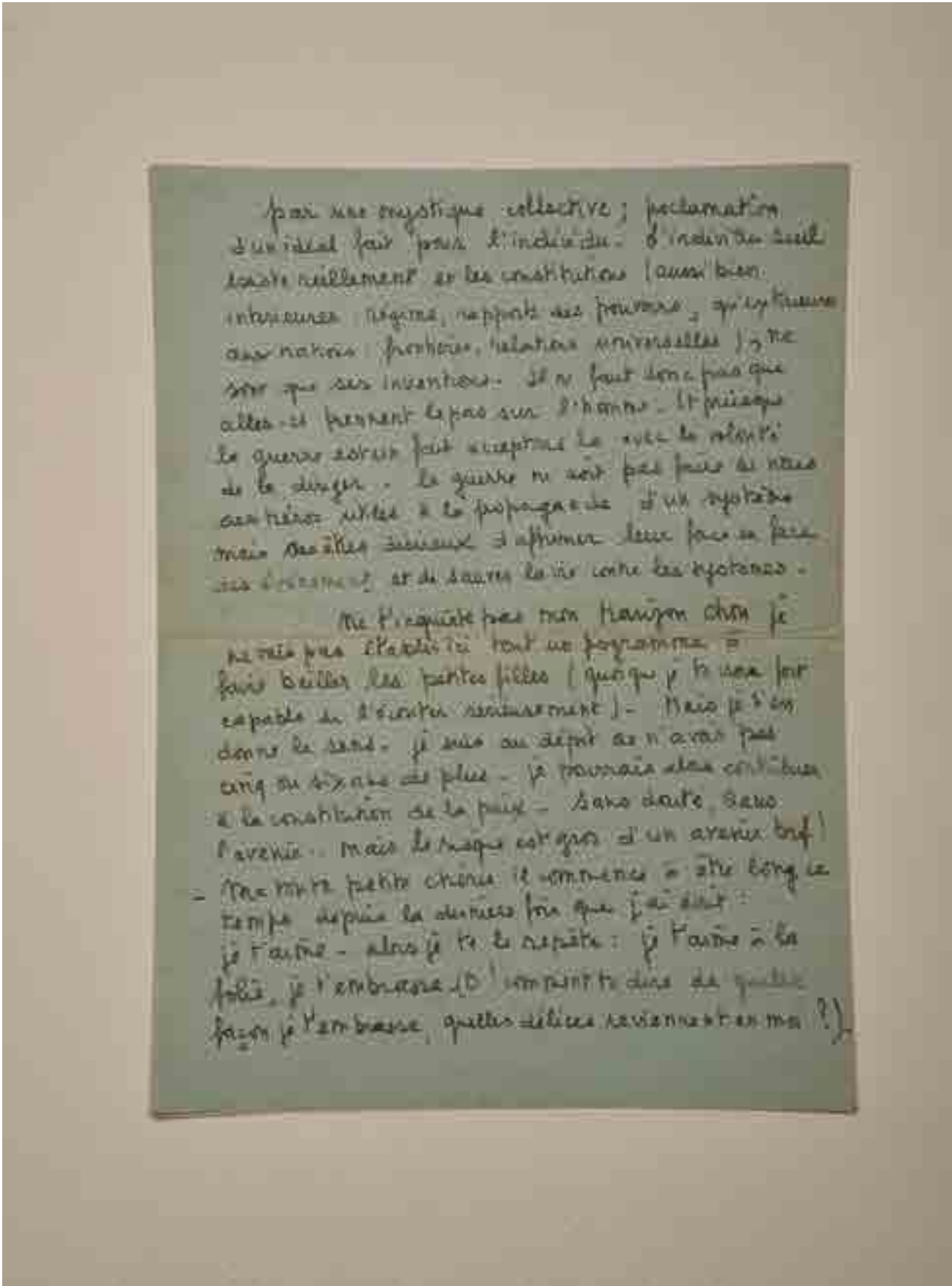


28 janv.

Bonjour ma chérie, me voici debout, et comme tu es sans doute encore plus paresseuse que moi, je me penche vers toi et je t’embrasse bien tendrement pour commencer notre journée. J’espère que tu vas mieux maintenant. Mais ne fais pas d’imprudences et ne t’amuse pas à mettre le nez dehors, mon Marizou. Si nous étions ensemble, quel bon dimanche nous passerions. Si tu te lèves, quelle robe mettras-tu ? Tu dois être si jolie que je t’embrasse encore une fois. Mais songes-tu en cette minute qu’il est doux de s’embrasser, avec la perspective d’une journée aussi longue que la vie ? Je pense aussi (pour m’aider à vivre ce temps où tu es loin de moi) au temps où nous serons mariés et chez nous. Je suis sûr que nous aurons un adorable appartement puisque c’est toi qui t’en occuperas. Quel dommage que la vie soit si mal assurée ; je ferai tout pourtant pour que chaque chose autour de toi soit aussi ravissante que toi. Ce sera un rude travail, ma chérie, d’arranger tout selon notre goût ! Il faudra que chaque soir, en rentrant, je trouve un joli coin où tout soit si reposant que rien d’autre ne nous restera qu’à nous aimer merveilleusement. Et te trouver, toi, mon amour : savoir que c’est toi qui vas m’accueillir et que tous les ennuis vont être oubliés simplement parce que tu m’aimes et que je t’aime à la folie. Cela vaut bien que je t’embrasse une fois de plus. Je t’aime, chérie.

François

1.000 - 1.500 €



149. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 28 janvier 1940

“JE NE PENSE JAMAIS À TOI SÉPARÉE DE MOI, MAIS JE TE REPRÉSENTE TOUJOURS AVEC MOI”

4 pp. in-8 (208 x 135mm), encre noire

Le 28 janvier 1940

Si tu n’étais pas là, ma chérie, j’embrasserais cette fossette près de tes lèvres et qui vient quand tu souris. Sais-tu ce que j’ai aimé tout de suite, à première vue ? Ton sourire, ton beau sourire de petite fille. Bien vite aussi d’ailleurs j’ai aimé tes cheveux, tes yeux, ton nez, ton profil si pur. Et puis j’ai aimé ton teint, ta peau si douce ; et puisque tout cela tu me l’as donné, je n’ai pas tardé à aimer follement tes baisers, la fraîcheur de ton cou, de tes lèvres, et cet abandon de femme bien-aimée, cette promesse de tout ton être.

Si tu étais là, chérie, je crois aussi que tu me gronderais de te dire ainsi que tu es la plus merveilleuse des fiancées. Mais que veux-tu, je te parle simplement et la meilleure manière de te raconter mon amour est de le montrer tel qu’il est. **Je ne pense jamais à toi séparée de moi, mais je te représente toujours avec moi.** Or, que veux-tu que je fasse quand je suis avec toi ? Tu le sais bien, chérie : je te prends dans mes bras et je t’aime. Et si je songe à l’avenir que veux-tu que j’imagine ? Toi avec moi, et nous passons notre temps à nous aimer. Voilà un programme bien simple. **Toi, tu es mon tout. Dans le domaine de l’intelligence comme dans les autres tu es capable d’être l’axe de ma vie.** Tu n’es étrangère à rien de ce que j’aime et de ce que je désire. C’est toi que j’aime, toi que je désire ; tu expliques tout.

J’éprouve une sensation inconnue jusqu’alors, connue seulement avec toi : je t’adore et n’ai pas le sentiment d’abdiquer. Tu es ma déesse chérie et pourtant, avec toi, je me sens tout-puissant. Comprends-tu, chérie, pour moi t’aider, être à tes genoux, c’est en même temps garder ma force ; conserver la clef de notre destinée. Et justement par cet amour, mon amour n’est pas une faiblesse : nous marchons tellement unis que nous n’avons plus qu’un seul pas. C’est *notre* puissance, *notre* force, *notre* amour.

Je t’écris une perpétuelle lettre d’amour. Chaque phrase est une façon de te dire “je t’aime” ; et porte en elle le regret de n’être qu’une messagère de l’absence. Les lignes que je trace, je pourrais les prononcer à haute voix ; elles voudraient être toutes pareilles à des paroles d’amour. Mais comment briser ce mur entre nous ? Chérie, dis-moi toujours que ta pensée est près de moi, que tu vis nos souvenirs inlassablement, que tes désirs sont comme les miens parties de toi-même, dis-moi que tu rêves à ce jour où nos corps et nos âmes seront confondus.

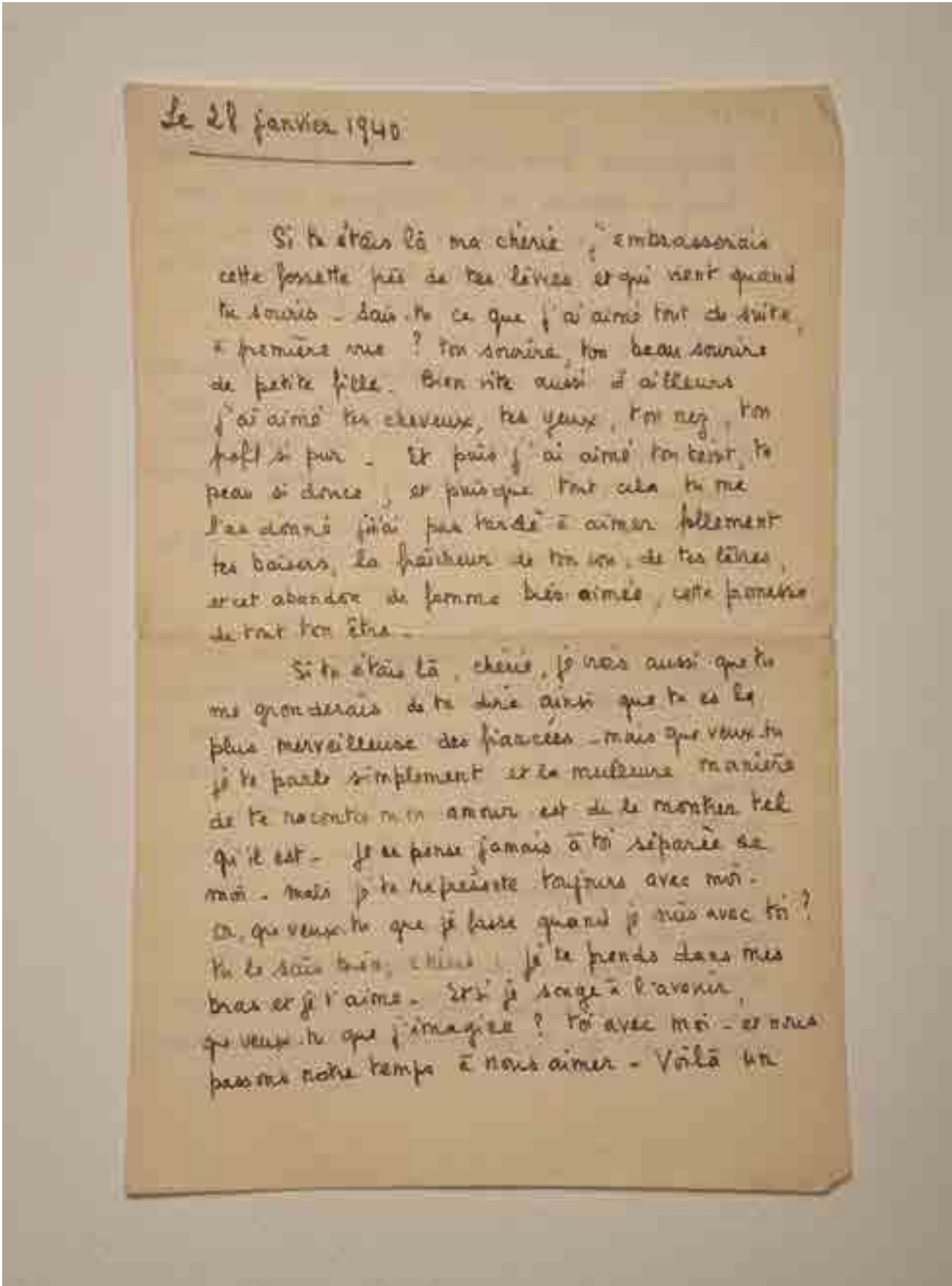
Est-il impossible que l’amour soit cette union parfaite ? Je l’avoue, la tentation est grande d’oublier l’âme dans cette aventure où le corps offre déjà tant de merveilles ; j’avoue que mon désir de toi, ma bien-aimée, s’arrête et se perd facilement en route, tant je suis stupéfait d’adoration pour tout ce qui est en toi de ravissant. Et puis, je pense qu’il faut aller au-delà pour s’aimer encore plus complètement. Que sont devenus tous ceux qui n’ont pas tenté d’unir leurs aspirations, leur désir d’élévation, qui n’ont pas essayé de rendre leur tendresse parfaitement belle ? Nous ne devons jamais oublier, mon Zou chéri, que notre programme ne sera pas clos le jour où tu te seras donnée à moi : mais pour cela, Marizou chéri, c’est toi qui devras beaucoup m’aider. J’attends de toi une tendresse infinie qui ne fera pas de la vie un assemblage de domaines, mais un seul domaine dans lequel nous trouverons tout.

Chérie, tu vois que je puis te parler sérieusement, sans essayer de biaiser avec les mots et la réalité. Il faudra que les jours soient aussi faciles à vivre que les nuits, que ces nuits merveilleuses qui nous attendent. Aimes-tu, chérie que je te parle ainsi ? C’est si bon de te parler avec cette confiance, cette certitude d’être compris, et cet abandon qui permet d’évoquer notre amour aussi facilement que de le vivre. Tu me dis qu’il sera difficile de faire admettre notre mariage pendant la guerre. **Un fait est là : nous réaliserons à ma prochaine permission le point que nous voulions : nos fiançailles** (je te le dis dans ma lettre d’hier). Pour après, ne préjugeons pas les événements. Le temps passe, la guerre aussi et notre amour, lui, demeure : donc il est le plus fort.

Qui est chez toi actuellement ? Quand part ton père ? Dans quels régiments sont très frères ? Que devient Claudie, et tes amies savent-elles que tu es fiancée ? Ai-je bonne presse ? Réponds à ces questions. Et maintenant, je termine. Je t’aime. Je t’embrasse. **Avant de m’endormir, je mettrai ma tête à “ma place réservée” et j’écouterai battre ton cœur.** Il me bercera ainsi, et puis quand toi tu seras endormie, je t’embrasserai tout doucement pour ne pas te réveiller, ma petite pêche bien-aimée.

François

300 - 500 €



150. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 29 et 30 janvier 1940

TOUTE LA SECTION DE FRANÇOIS MITTERRAND EST AU COURANT DE SON AMOUR POUR SA FIANCÉE : LES LETTRES BLEUES ET RÉGULIÈRES DE CATHERINE LANGEAIS NE PASSENT PLUS INAPERÇUES.

“CRIE EN MOI CE DÉSIR D’INFINI”.

FRANÇOIS MITTERRAND ENTEND DALADIER PARLER À LA RADIO DE “GUERRE TOTALE”

6 pp. in-8 (208 x 135mm), encre noire

Le 29 janvier 1940

Ma ravissante petite chérie, je suis peiné de te savoir si triste et si lasse. C’est vrai que ta vie actuelle doit être monotone ; je m’irrite de ne pouvoir t’apporter de l’aide, de ne pouvoir t’emmener tout de suite dans ce bonheur que nous promet notre amour. Unissons notre impatience ma chérie, notre peine, comme nous unisons notre joie. Pensons que tout ce que souffre l’un, l’autre le souffre, que notre tendresse nous lie déjà si intimement que nous ne pouvons plus nous passer l’un de l’autre, même dans l’épreuve. Chérie, sans doute nous ne pouvons, pour nous retrouver, que nous réfugier dans le rêve et dans nos souvenirs. Mais nous possédons là une richesse : mes souvenirs, ma merveilleuse petite pêche, comme ils sont doux. Serre-toi, blottis-toi contre moi mon amour comme autrefois (cet autrefois d’il y a 26 jours) avec ton doux visage bien-aimé près du mien, que je puisse le couvrir de baisers, avec ton corps qui m’est promis et dont j’adore déjà l’abandon des moments merveilleux que nous avons vécus. Te souviens-tu chérie de notre bonheur intense encore si récent, de tous les instants de ce bonheur ? Ainsi blottie entre mes bras

Pendant que je t’écris, dans une maison du village, j’entends Daladier qui parle à la radio : “Guerre totale”, “dures perspectives”. Comme le monde est fou. Il ne faut pas qu’il nous entraîne, ma fiancée, mon aimée. Reste contre moi, que tout prépare seulement notre union, que seulement nous berce cette pensée : bientôt, chérie, tu m’appartiendras toute entière ; bientôt, chérie, tu seras ma femme ; bientôt, chérie, je te prendrai pour toujours. Que veux-tu, chérie, tu es une toute petite fille, mais tu sais bien que maintenant notre bonheur exige notre union parfaite, et que notre union parfaite ne sera réalisée que lorsque tu seras devenue ma femme, mon bien. Ce qu’autrefois je n’ai pas voulu te demander parce que tu étais une si petite fille, parce que l’avenir était trop lointain et

parce que je t’aimais, je le désire et te le demande parce qu’aujourd’hui je t’aime. Étrange contradiction : je me jugerais mal de t’entraîner dans cette guerre ; **te lier à mon sort alors que mon sort est si incertain, n’est-ce pas criminel ? Et pourtant crie en moi ce désir d’infini** : tu n’es plus ma petite fille d’autrefois, tu es ma fiancée : comme j’ai hâte de t’aimer comme une femme. Ma femme, ma déesse ! Où est la solution de cette contradiction ? Prions bien, mon Zou, pour que nous demeurions patients, pour que nous sachions attendre, pour que nous ayons le courage de vivre la vie telle qu’elle se présente.

Tu vois, chérie, lorsque je suis troublé ainsi, tourmenté, toi seule peux me donner la paix. Embrasse-moi ; à mon tour, je mettrai ma tête sur ton épaule. Vivre avec toi, t’entendre, et tout devient calme, délicieux. J’aime aussi poser mon front sur tes genoux, comme si désormais je me remettais à toi, ma toute-puissante bien-aimée.

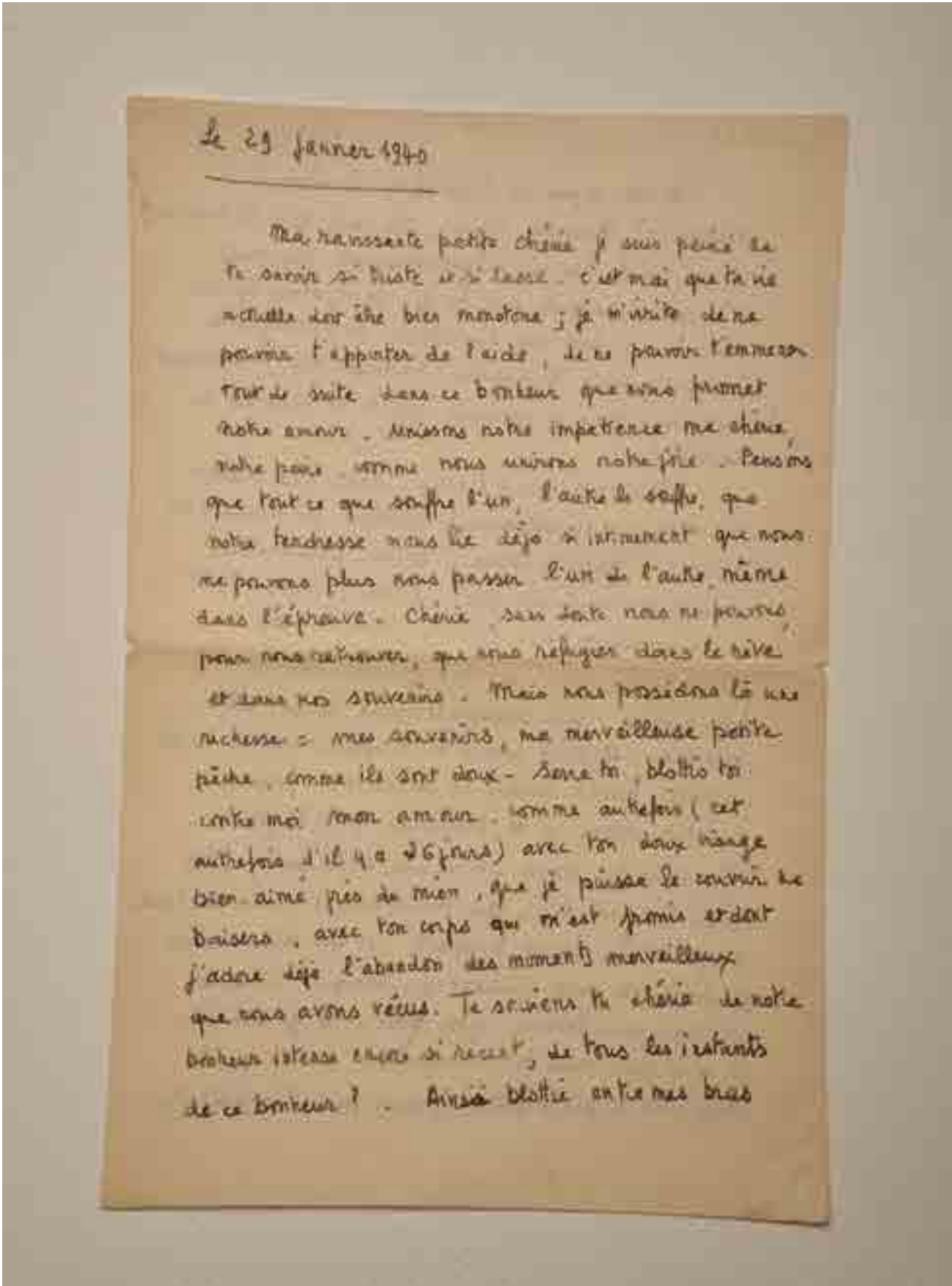
Mais tu es malade, tu dois être bien lasse, ma douce petite fille chérie. Ne crains pas de me donner tes plus tendres baisers : ne devons-nous pas profiter du même bien, souffrir du même mal ? Ce soir, j’ai reçu ta lettre du 26 - et partie de la gare du Nord le 27 à 14 heures -, où **j’ai lu et relu les deux pages, de quoi les multiplier par dix, vingt, cent et tu me disais à chaque ligne que tu m’aimais**. Tu ne trouves pas que cela, tout simplement, nous fait une belle part ? Au moment où tu m’écris, tu songes que tes lignes ne me parviendront que trois jours après. Songe surtout qu’*au même instant* je pense certainement à toi, et que nous partageons nos baisers *en même temps*. Ce n’est pas si difficile à imaginer : je pense toujours à toi.

Je vis ici dans un paysage glacé : les chemins sont glissants, impraticables. Depuis aujourd’hui je ne suis plus chef de groupe, mais adjoint au chef de section (3 groupes à commander). Moi aussi je suis un peu isolé : **mes deux meilleurs camarades sont partis aux E.O.R. près du Mans** (réservistes, ils avaient ce droit qu’on me refuse parce que je suis encore en “service militaire” !).

Mais tu es mon refuge. Le soir, après dîner, je m’installe et je t’assure que j’occupe la table un bon moment ! Car souvent entre les phrases il m’arrive de rêver longuement à toi. **Évidemment, tes lettres bleues et caractéristiques ne passent pas inaperçues : je ne puis plus dire que je ne suis pas fiancé... D’autant que tes lettres arrivent avec une régularité admirable**. Comme je t’aime, chérie, de ne jamais me laisser triste un jour, sans rien de toi.

Sais-tu que je ne connais pas de jeune fille plus ravissante que toi ? De femme plus attirante que toi ? Alors je me sens plein de fierté à la pensée que tu m’as préféré à tout autre. Tu sais, chérie, je ne suis pas plus aveugle que ça et je me rends parfaitement compte que beaucoup d’autres que moi doivent te désirer. Ça pourrait être un sujet d’inquiétude, mais comme j’ai confiance en toi, ce n’est qu’un sujet d’orgueil. Tu es ma jolie merveille, ma déesse chérie, mon amour.

Et maintenant, bonsoir. À demain matin. Comme chaque soir, je rêverai que tu es près de moi, et que nous nous aimons, comme nous nous aimerons quand tu seras ma jolie femme merveilleuse. *Je t’aime*.



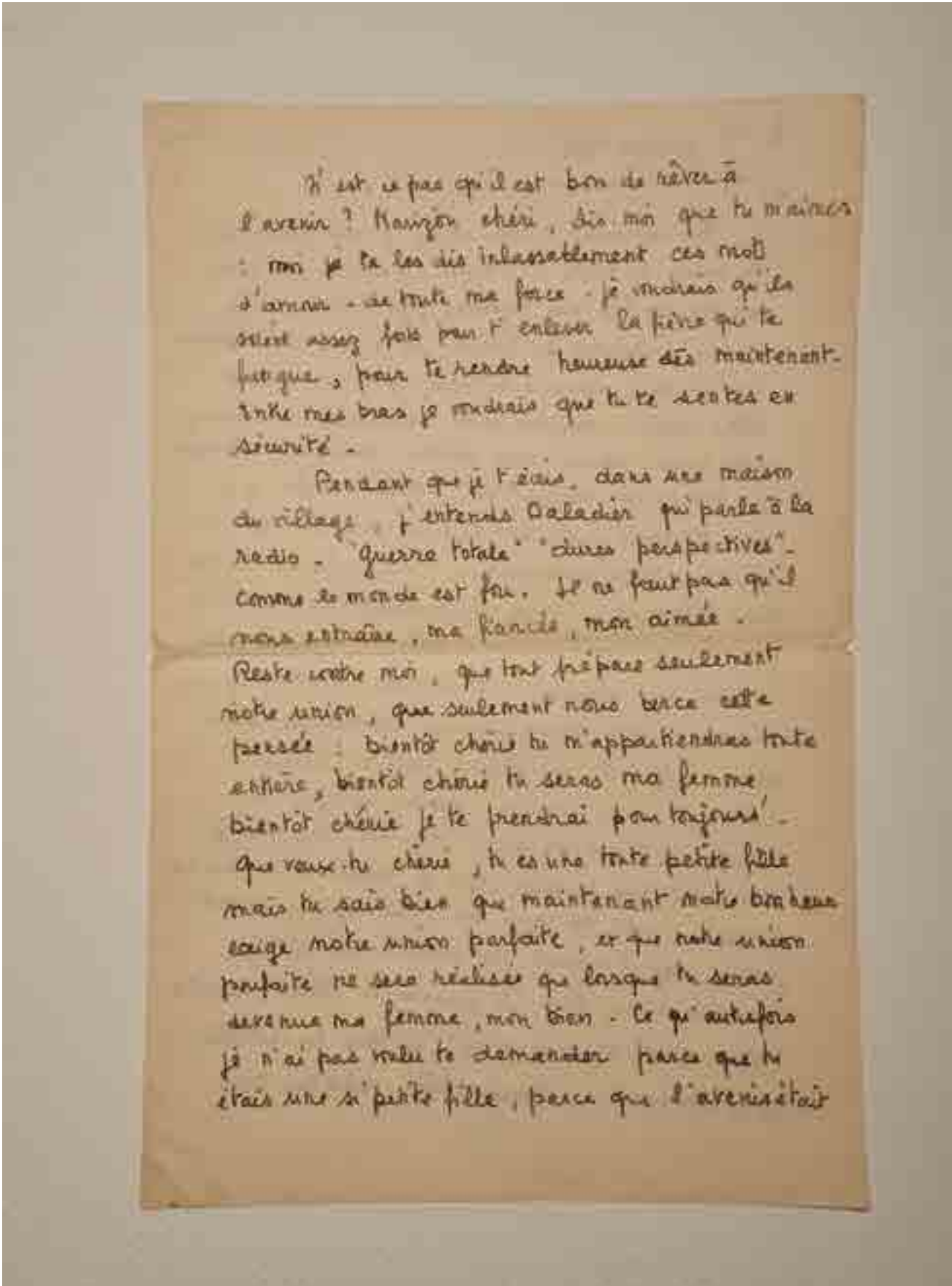
30 janv.

J'arrive de la forêt, blanc comme un père Noël. La neige tombe abondamment et c'est heureux car elle constitue un excellent anti-dérapant. J'ai pensé à toi, chérie, toute la matinée et cette pensée est mon bonheur. J'ai imaginé ce temps où tous les deux nous serons à l'abri, comme il fera bon vivre ensemble. Je me suis promis, quelles que soient les conditions de ma vie, et ses obligations, ses travaux, de te réserver chaque jour plusieurs heures, *pour toi seule*. Je ne perdrai jamais de vue (tant l'oublie) que c'est toi le principal, le tout, le centre. Je me suis amusé à me représenter mes heures, nos heures de tranquillité. Toi seule auras le privilège (!) de pouvoir vivre dans "mon bureau". Les longues heures de nos soirées seront si belles, si douces : j'aurai sans doute du travail, mais toi tu seras à côté de moi : tu inspireras ce travail. Et puis, quand je n'aurai plus que le désir de t'aimer, je n'aurai qu'à fermer mes livres et qu'à te prendre dans mes bras, ma sage petite fille chérie. Sans doute quand nous aurons des enfants, nous aurons plus de soucis (tu feras une très sérieuse mère de famille !) ; sans doute il sera bon de céder souvent à la fantaisie, de sortir (spectacles, amis ou promenades) : mais il faudra, chérie, que toujours nous réservions ces heures calmes, où l'on se retrouve tendrement et parfaitement unis, loin du monde et plus proches de notre amour. À côté des "dures perspectives", en voilà ma déesse chérie de bien douces : et celles-ci triompheront.

J'écirai de nouveau ce soir. Chérie, guéris vite. Qu'est-ce qui te donne la fièvre : des rhumatismes ? La grippe ? Dis-le-moi, je pense tant à toi, mon amour. Je t'envoie mille tendres baisers : et pourtant la provision sera épuisée ce soir... puisque je recommencerai. Je t'aime, ma fiancée, mon tout petit Zou chéri.

François

500 - 800 €



151. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 30 et 31 janvier 1940

GEORGES DAYAN QUITTE LES ARDENNES, AU REGRET DE FRANÇOIS MITTERRAND, POUR REJOINDRE UN CAMP MILITAIRE PRÈS DU MANS.

“QUAND VERRONS-NOUS VENIR LA NUIT AVEC BONHEUR ?”

LETTRE ÉCRITE SUR DEUX JOURS, TEINTÉE D'UNE FORTE AMERTUME : FRANÇOIS MITTERRAND N'EST PAS RECRUTÉ DANS LES ÉLÈVES OFFICIERS DE RÉSERVE

4 pp. in-8 (208 x 177mm), encre noire

Le 30 janvier 1940

Ma chérie, je suis trop triste ce soir pour t’écrire la lettre que je voudrais. Est-ce le courrier qui a subi un retard ? Est-ce toi qui n’as pas eu la possibilité de m’envoyer quelques lignes ? Es-tu plus fatiguée ? Rassure-moi vite, je suis si inquiet. Ce soir, quand je n’ai pas vu ton enveloppe habituelle, je suis devenu sombre d’un seul coup. Si je n’étais me réfugié dans cette lettre que je t’écris, tu paraissais si lasse. Ô ! Comme l’absence est dure. En ce moment où j’essaie de te parler comme si tu étais là, je ne sais même pas ce que tu fais, comment tu es. Ma bien-aimée, je souffre de t’aimer ainsi, de t’aimer tant. Les heures qui me séparent du courrier de demain soir vont être interminables. Où trouver la force de les vivre sans toi ?

Ma merveilleuse petite fiancée, je t’aime. Ma belle petite pêche, je t’adore. Sans toi, ma déesse, je ne sais plus que faire. Je deviens fou et ne sais plus comment j’agis. J’ai tant besoin de ton sourire, de tes baisers, de ta tendresse.

Pardonne-moi, mon amour, **cette lettre de spleen**. Mais ne dois-je pas te dire aussi bien ma tristesse que ma joie ? C’est te dire toujours mon amour. Marie-Louise chérie, je rêve à notre retour chez toi après notre dernière soirée du “Coliseum”. J’ai besoin de ta fraîcheur, de ta douceur ; j’ai besoin de me pencher sur toi et de t’entendre vivre comme ce soir-là. Je continuerai demain matin. Je t’embrasse, mon Zou chéri, et je t’aime. **Quand verrons-nous venir la nuit avec bonheur ?**

.....

Le 31 janvier

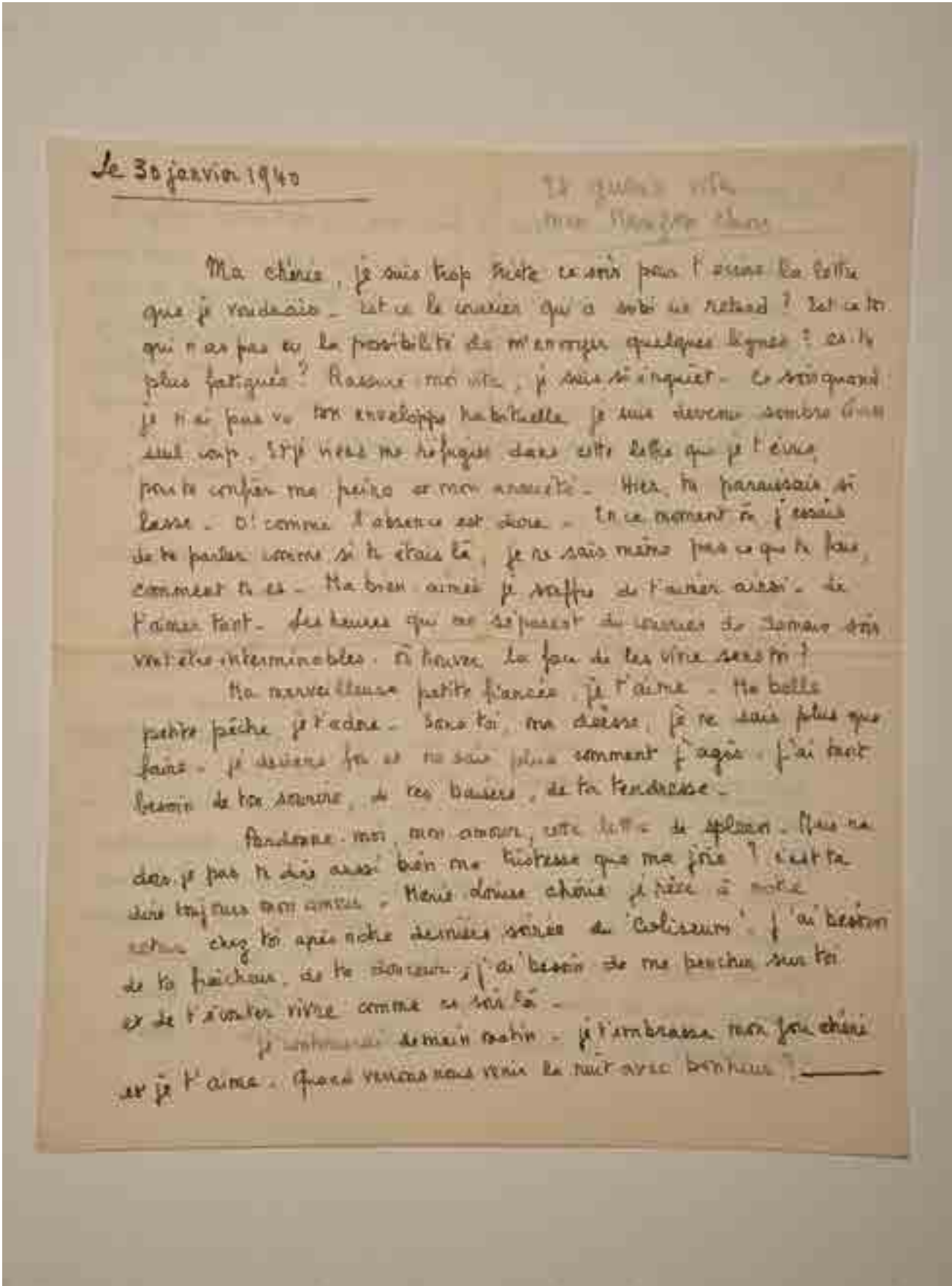
Je relis ma lettre d’hier soir. Je te l’envoie malgré sa tristesse. Ma chérie, ne crois pas que ton amour ne m’est d’aucun secours. Je sais que tu m’aimes. Et c’est précisément à cause de cet amour qu’il m’arrive de souffrir : comment serais-je vraiment heureux ? J’ai trop besoin de toi pour ne pas m’effrayer parfois de la longueur de notre séparation. Mais ton amour, ma toute petite fiancée chérie, m’apporte aussi la force de surmonter cette peine. Tu vois comme je suis dépendant de toi ! Dans la souffrance et le bonheur.

Hier soir, après t’avoir écrit et pour compléter la bonne série, **j’ai appris que mon ami oranais [Georges Dayan] dont je te parlais l’autre jour, venait d’être admis aux E.O.R. Je suis content pour lui car le voilà débarrassé d’une vie terrible, mais je suis ennuyé de le quitter**, et extrêmement vexé d’avoir été ainsi berné car mon ami se trouvait *exactement dans mon cas* : incorporé en même temps que moi, il avait, au moment de la guerre, encore une an de serv. militaire à faire. J’avais donc raison de soutenir que ma demande avait été injustement arrêtée au Bataillon. Tu ne peux imaginer ma colère. Maintenant, mon ami est à Auvours (près du Mans) et est tranquille pour un bon moment. Et moi qui avais le même droit, **je moisis ici, par la faute d’un imbécile qui se mêle d’interpréter les notes de service**. Ça tombe vraiment mal pour nous. Enfin, cela nous prouve que la prochaine fois, il ne faudra rien négliger pour faire appuyer ma demande : *car cela seul compte*.

Ma petite merveille, mon amour, je suis maintenant un peu en colère contre moi de te raconter ces histoires-là, alors que toi tu es fiévreuse et inquiète pour moi. Ma douce chérie, ne crois pas que mon moral soit vraiment atteint : je suis seulement *inquiet* à ton sujet, et *furieux* des entraves qui gênent notre bonheur.

Et puis après tout je t’aime, à la folie : je ne demande pas davantage que ton amour. Dis-moi que tu m’aimes, Marizou chéri, dis-moi que notre amour va bien vite de guérir, et je t’assure que j’aurais une provision de patience suffisante.

Notre amour est tellement beau. Ta présence tellement douce, apaisante, merveilleuse. Toi près de moi, et toute peine est loin. Que le matin nous surprenne ensemble, que la nuit nous accueille ensemble, que tout le jour nos pensées, nos actes puissent naître ensemble. N’est-ce pas mon amour, que là sera notre bonheur ? Je ne me lasserai jamais de te répéter que tu es la plus belle, la plus douce, la plus splendide. Et notre amour est tellement enivrant : sans doute, comme tout amour, il exige toujours plus, il désire toujours un abandon plus complet ; mais il possède ce secret plein de délices de réserver à chaque étape un bonheur sans égal. La première fois que je t’ai vue, la première fois que je t’ai parlé, la première fois que j’ai dansé avec toi, notre premier rendez-vous, notre première séparation (Pâques 38), notre premier aveu, notre premier baiser, notre premier heurt et notre déchirement, nos premières caresses, les premières promesses, les premiers abandons qui, de cette petite fille inconnue, ont fait de toi ma fiancée, et qui me disent déjà ce que seront ton amour, ta beauté, ta douceur de femme, chacune de ces étapes n’a jamais laissé mon désir déçu et m’a donné tout le bonheur que je rêvais. Et si je te cite toutes ces “premières fois”, c’est pour la commodité d’expression car *toujours* et *chaque fois* j’ai été avec toi parfaitement heureux.

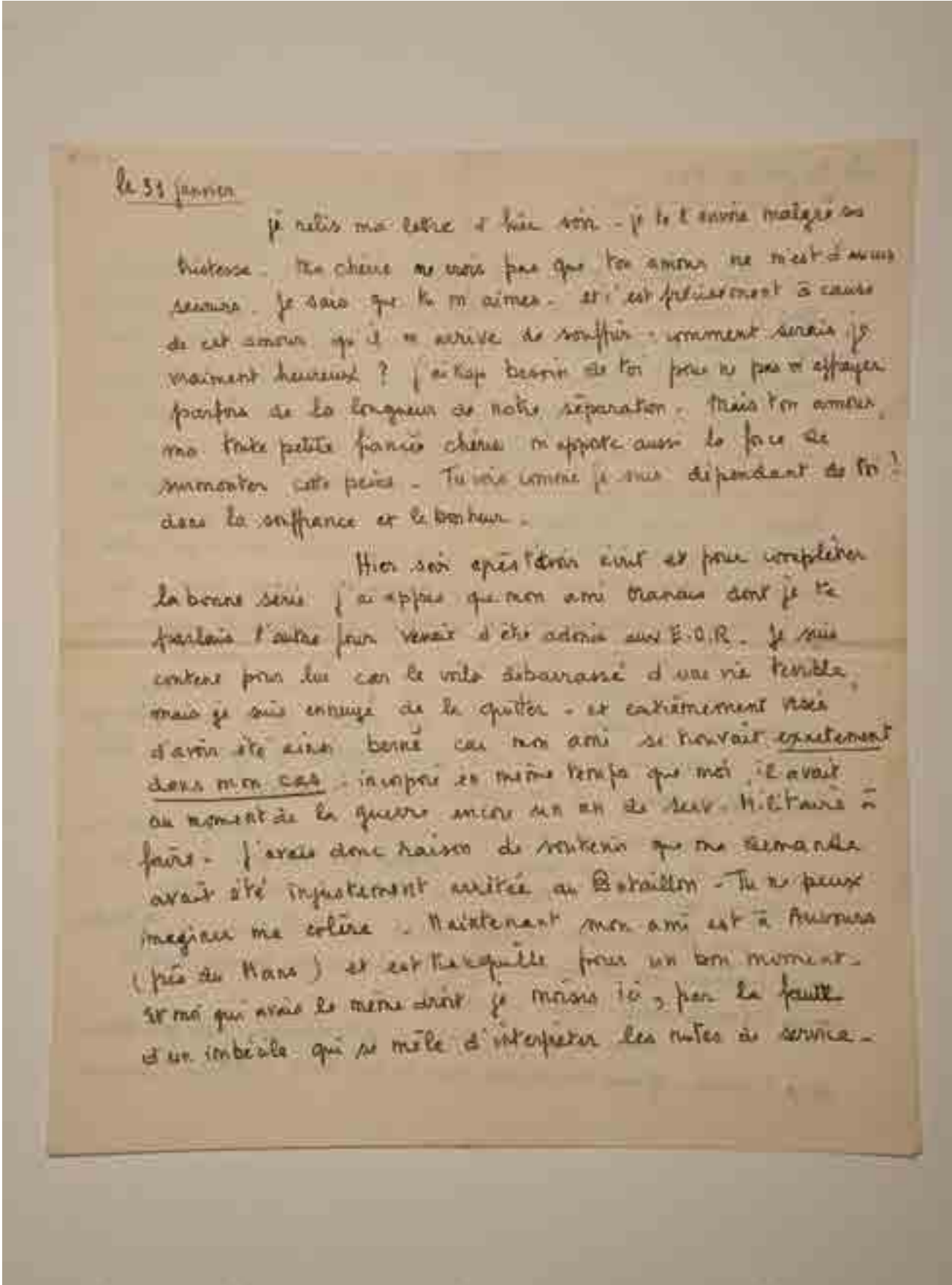


Alors tu comprends, chérie, que ta tendresse est toute puissante, comme elle le sera lorsque tu m'appartiendras totalement, lorsque tu seras ma femme bien-aimée : le don de toi n'épuisera pour moi jamais son attrait indicible. Ton sourire, le simple abandon de ta tête sur mon épaule, voici près de deux ans que tu me les as donnés : et ils me comblent toujours du même bonheur. Je te dis tout cela, ma chérie, parce qu'ainsi tu peux mesurer quel secours m'apporte la certitude de notre mariage. Je sais que notre mariage sera une source nouvelle et plus délicieuse encore de bonheur, que notre intimité sera un perpétuel ravissement. Et c'est pourquoi, ma ravissante chérie, tu me vois si impatient (malgré mes réserves qui s'imposent plus à mon esprit qu'à mon cœur... et sont donc bien faibles) de réaliser notre union totale ; si triste de ne pouvoir encore t'enlever pour t'aimer mieux, infiniment ; si inquiet de te voir fatiguée, souffrante. Au moment où tu liras ces lignes, songe que je t'embrasse de toute ma tendresse et que mes baisers contiennent toute la passion, le désir et le bonheur que *toi seule*, ma déesse, ma très-aimée, mon petit Zou chéri, ma fiancée adorée est capable d'inspirer et de donner car tu es belle, ravissante, délicieuse, fraîche, douce. Et je baise les yeux qui lisent ceci , tes mains qui tiennent ces feuilles, tes lèvres qui m'attendent. Et je t'aime.

François

Et guéris vite mon Marizou chou

500 - 800 €



152. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 31 janvier 1940

L'ENTHOUSIASME DE FRANÇOIS MITTERRAND DEVANT SON MARIAGE À VENIR.

SOUVENIR DES AMOURS À MONTMARTRE

4 pp. in-8 (212 x 135mm), encre noire

Le 31 janvier 1940

Ma toute petite merveille chérie, si tu savais comme j’ai été heureux de recevoir ta lettre ce soir (du 28 écrite le 27 au soir), si heureux que je voudrais te crier mon amour ; ou te le murmurer. Te prendre dans mes bras ; le bout du nez, la petite cicatrice sous le menton, et la fossette de ton sourire, à chacun je leur donne un baiser. Pour rire un peu avant de parler sérieusement, avant de retrouver la note plus grave et tellement émouvante de ton amour.

Tu vois que je deviens lunatique ! Mais hier j’étais si triste. Pas de lettre de toi, le départ de mon ami ; et tout ce jour aussi a été triste, lourd : **la vie que je mène ici est tellement dangereuse**, risque d’être tellement avilissante à beaucoup de points de vue. **La solitude des avant-postes est plus pure, plus nette que la vie de cantonnement dans un village.** Heureusement que je t’aime chérie, infiniment. Je pense à toi et tout le reste ne compte plus. Je t’adore. Tu me dis “tu verras comme je te rendrai heureux”. Ma douce chérie, cette parole me rend un peu fou. Je rêve aux merveilles que ton amour me réserve, à ta tendresse de tous les jours, au simple bonheur de ta présence. Ce sera notre vie *à nous*, ma toute petite fille. C’est inouï de penser que tu seras ma femme, celle entre toutes choisie, à laquelle je serai lié pour toujours, toi que j’ai aimée dès le premier jour. Et nous sommes déjà liés : l’officiel est bien peu de choses, mais, ma fiancée bien-aimée, tant de pensées d’amour, tant de gestes d’amour sont déjà entre nous.

Tu me parles de ta timidité devant ma famille. Et moi qui serai si fier de te présenter à elle ! Mais oui, je le porterai sur mon visage mon amour pour toi. Tout le monde sera obligé de dire “comme il est fou d’elle”. Mon père fera ta connaissance d’ici peu j’espère, car il profitera de son prochain voyage à Paris. Mes sœurs qui ne te connaissent pas encore sont très curieuses de toi. Colette leur a dit qu’elle te trouvait très jolie, que surtout en dansant nous faisions un couple “very smart !”, que je n’avais pas menti aux exigences que j’affichais. Et c’est vrai que tu es si délicieuse, si incomparable, si adorable. Ne te fâche pas, mon Marizou chou : je t’aime.

Ma sœur Geneviève est certainement très intriguée par mon choix. Mais je n’attache pas tellement d’importance à son avis. Désormais, je n’attache de valeur qu’*au tien*. Ne t’ai-je pas dit que tu étais ma toute puissante petite déesse chérie ? Et puis, nous nous aimons tant : tu es tout.

Lors de ma permission et de nos fiançailles, **nous passerons tous les jours ensemble. N’est-ce pas mon petit clochard chéri ? Et cette fois, pas devant les portes cochères de la colline Montmartre !** J’irai à Valmondois et je t’emmènerai à Jarnac. En Charente, je te montrerai tous les coins que j’aime. Je rêve déjà à ces jours bienheureux. Nous danserons, nous nous promènerons, nous montrerons à tout le monde notre bonheur, et surtout, Ô ! Ma bien-aimée, comme nous nous aimerons. Nous ferons un pas de plus ainsi vers notre union complète, vers notre mariage. Nous n’aurons plus à regarder l’heure aussi souvent quand nous serons ensemble, et nous pourrons déjà vivre des heures pleines d’amour, pleines, ma ravissante, d’un amour inouï.

Ce ne sont pas là des châteaux en Espagne. Pense que cela se réalisera d’ici quatre mois au maximum : ce n’est quand même pas le bout du monde. Marie-Louise chérie, je bâtis souvent notre vie future. Je pense à nos soirées : quand tu m’accueilleras avec ta fraîcheur et tes baisers ; à nos nuits aussi, mon amour, quand tu me donneras ta tendresse ; à notre séparation du matin quand nous nous dirons adieu... pour quelques heures. Je vivrai de ta beauté, de ta douceur. Tu régneras, ma petite femme chérie, sur chaque minute de ma vie.

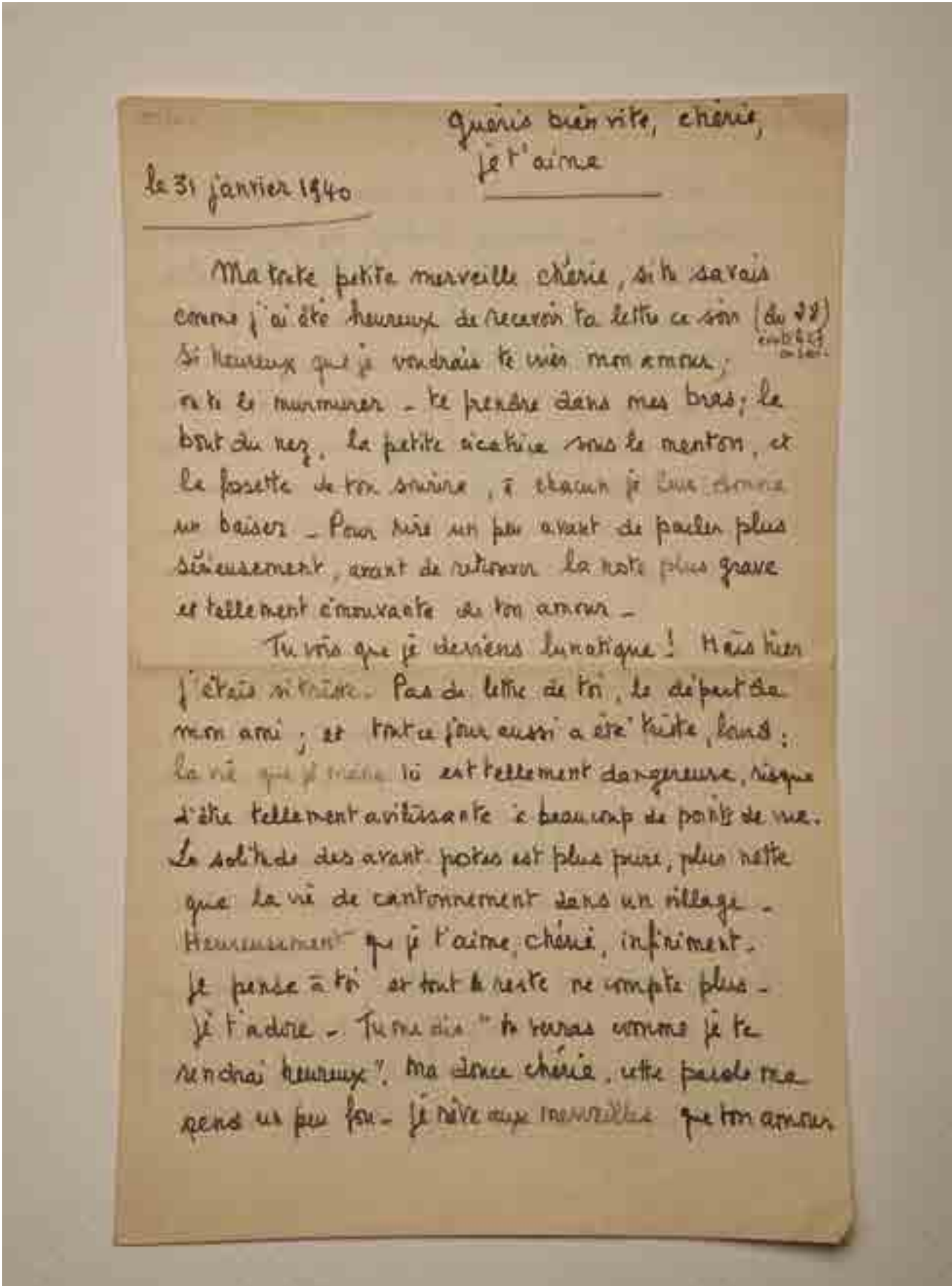
N’est-ce pas un beau programme ? Rêves-tu toi aussi à ces moments que j’évoque ? Raconte-moi, mon Marizou, ce que tu imagines, ce que tu veux faire de notre vie future.

Je le répète : ce ne sont pas là rêves en l’air. Ce sont les premières formes de notre bonheur. Quand nous nous marierons, nous trouverons un bonheur merveilleusement présent, déjà connu, infiniment visité, par nos rêves, mais aussi extraordinairement nouveau, car, ma pêche adorée, **notre mariage avec cette union de tous nos désirs, avec notre immense amour, sera un ravissement que l’on ne peut imaginer.** Je t’aime et je t’embrasse, ma fiancée chérie.

François

Guéris bien vite, chérie, *je t’aime*.

300 - 500 €



152 bis. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay] [fin janvier 1940]

“JE SUIS UN VÉRITABLE POSSÉDÉ DE TON AMOUR”

2 pp. in-8 (210 x 135 mm), encre noire

Chère Marie Zou, c’est curieux comme le passé dont tu n’étais pas encore l’actrice me paraît effacé, disparu. Quelques visages, quelques noms, mais pas une trace d’amour, pas même une trace de plaisir qui ne soit perdue, oubliée. Je ne sais plus mes sentiments, plus mes sensations d’avant toi. Ai-je seulement touché la main d’une femme qui ne soit pas toi ? Ai-je éprouvé un désir pour une autre femme que toi ? Je te jure que non. **Non seulement tu as envahi mon cœur, et depuis le premier jour, mais encore tu as pénétré mon corps de ton parfum, de ta douceur, de ton désir. Je suis un véritable possédé de ton amour.** Plus simplement, et ceci explique cela : je t’aime.

Après t’avoir vue, t’avoir parlé, après t’avoir caressée, aimée, je n’ai jamais ressenti un regret (ce désaccord de l’esprit et des sens) ; je ne mettais pas dans mes baisers la moitié de moi-même de telle sorte que l’autre écoute, observe, se grise et puis s’étonne douloureusement, se torture. Non, chaque fois que je t’ai exprimé mon amour, ç’a été avec l’adhésion totale de mon être. Comprends-tu l’importance de cet aveu ? Oui, j’en suis sûr, car tu sais comme moi cette division intérieure horrible qui termine tout plaisir, tout consentement qui n’est pas uniquement commandé par l’amour. Alors, chérie, n’est-il pas merveilleux de penser que nous avons atteint notre *unité* en nous *donnant* ! **Moi je t’aime et cela m’a réconcilié avec moi-même.**

Je te parle tout à fait comme à une “grande personne” ! Mais tu l’es. Et je te parlerai toujours ainsi. Il n’y a rien à taire de notre amour. Il mérite bien d’être infiniment commenté. Vois-tu, Zou, toute ma vie j’aborderai avec toi tous les problèmes comme si je me parlais à moi-même. **Tu es moi et ce sont nos merveilles que je veux toute ma vie comprendre et expliquer.**

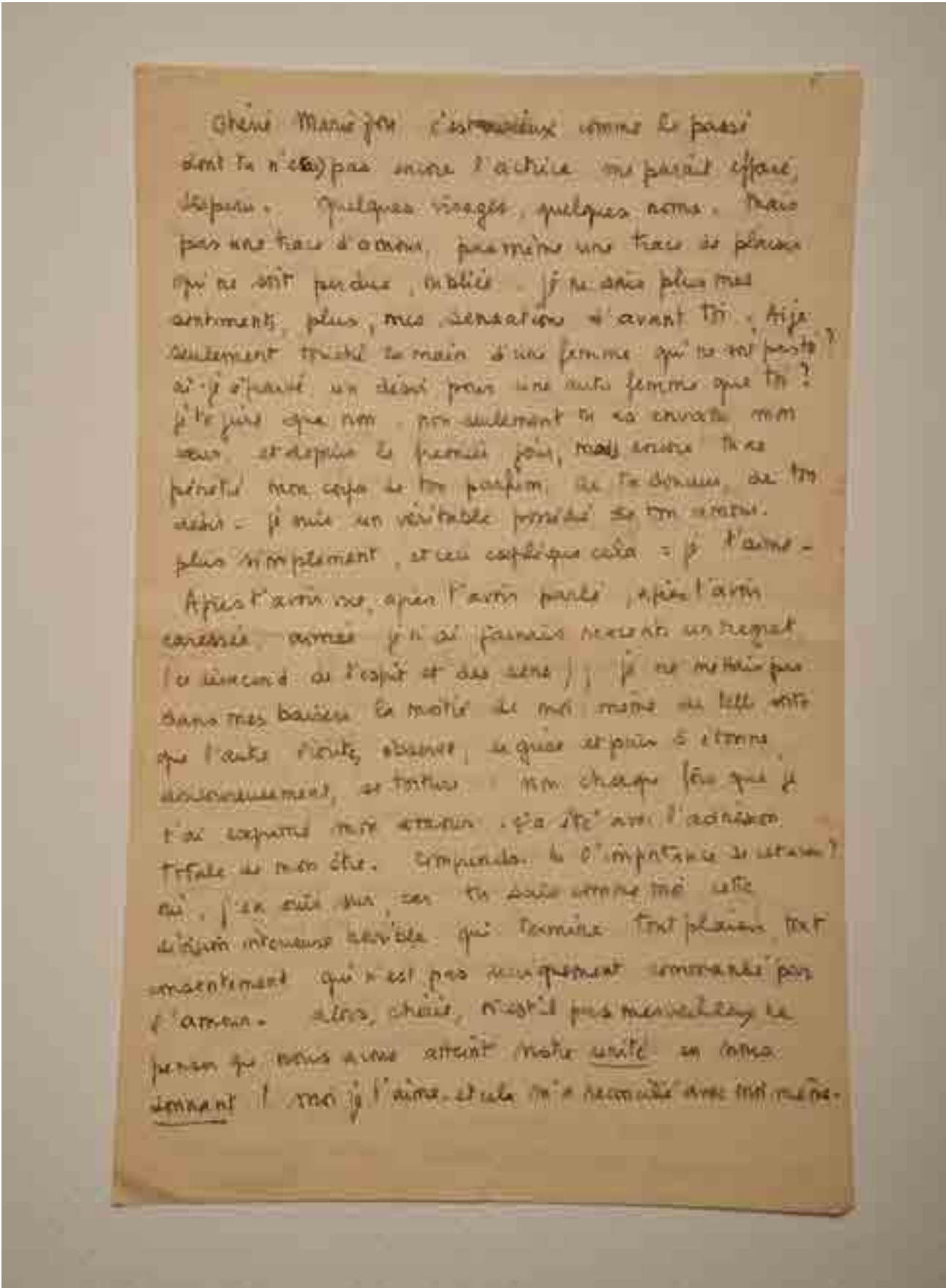
Je reçois à l’instant ta lettre du 28 postée le 29 à 15h30. Tu me parles de ta “réception” de Jacques, Henry et Marie et de **ton calvaire chez le photographe. Pauvre Zou chéri ! Et le résultat de ton ennui, c’est que tu vas être ravissante sur des photos qui seront toujours avec moi. Qui seront un peu de toi. Merci mon amour d’avoir accepté cela pour moi.**

Maintenant il fait beau. Quelle douceur de respirer les poumons libres. Dimanche, un dimanche sans toi, mais passé à t’adorer.

Tu me demandes ma pêche bien-aimée, les plus douces caresses. Tu les sais : et si je te les donne aussi passionnément qu’autrefois, quand tu étais réellement contre moi avec ton beau visage (et toi, mon doux amour entièrement et merveilleusement pressée contre moi, adorablement à moi) (“vue d’en-dessus”), tu devines les merveilles qu’elles contiennent... Chérie, à demain. Je t’aime follement et je t’embrasse tout près de l’épaule, comme nous aimons.

François

500 - 800 €



153. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 1er février 1940

“JE T’AIME... AU-DELÀ DES PREUVES D’AMOUR”

4 pp. in-8 (208 x 177mm), encre noire

Le 1er février 1940

Mon ravissant petit Zou, ce soir c’est un triomphe : deux lettres de toi, celles qui portent les cachets de la poste du 29 et du 30. Je les lis et relis et voudrais répondre à toutes les questions que tu évoques. Pour ton père, je comprends fort bien son attitude et sa timidité vis-à-vis de toi (car c’est de la timidité). Il ne peut imaginer que sa petite fille de seize ans puisse déjà aimer d’amour, bâtir sa vie sur un amour, se marier. Et il lui est si difficile d’aborder de tels sujets avec toi. Mais, mon Zou chéri, tu as reçu maintenant ma lettre qui t’annonçait les résultats de l’aventure du 24 : *nous nous fiancerons, chérie, lors de ma première permission. Ce soir encore, je reçois une lettre de mon père qui me répète “je te confirme que tout s’est parfaitement passé suivant les désirs que tu m’as exprimés. Dès que je connaîtrai la date de mon prochain voyage à Paris, j’en aviserai M. Terrasse qui désirait me présenter sa famille...”*

Comme elle sera belle, chérie, ma permission : nous ne nous quitterons pas. Nous aurons à rattraper bien du temps perdu ! Oui, mon amour, j’ai des scrupules. Mais je crois que je suis encore plus pressé que scrupuleux. Tu es si *adorable* (jusque là j’avais refusé d’employer ce mot : il te va si exactement et je ne voulais pas le fourvoyer !). Je désire si ardemment notre union, je te désire si ardemment. Notre mariage m’apportera de si douces joies. Nos baisers, chérie, crois-tu qu’ils ne me font pas rêver à ce que sera ta tendresse de ces jours où tu seras merveilleusement mienne, ma toute petite femme bien-aimée ? Crois-tu que je ne désire pas passionnément nos longues heures d’intimité, chez nous, à l’abri de tout ? J’aime que tu me dises aussi, chérie, que tu rêves aux moments qui nous uniront, et j’aime cette image (réelle) que tu me proposes : oui, mon tout petit zou, je te prendrai sur mes genoux, et quand tu mettras tes bras autour de mon cou, je serai *heureux*. Et les caresses qui seront les nôtres à ce moment, je m’émervaille de penser qu’elles nous sont promises, que nous les aurons *certainement*.

Ce qui est splendide dans le bonheur que j’éprouve avec toi, c’est tout ce qu’il peut, en plus des gestes, des actes, des paroles tendres, contenir d’impalpable, d’immatériel, d’indicible. **Le secret de l’amour est bien gardé** : même dans les plus doux transports en quelque sorte matériels de notre amour, nous ne posséderions pas le don unique qui est le nôtre si ne vivait en nous une présence, une touche secrète qui vibre hors de tout contact extérieur. Et nous avons ce privilège rare, ma fiancée chérie, de tout réunir. Tes baisers sont *les plus* doux, ta présence est *la plus* ravissante, le don de ton être sera *le plus délicieux* ; mais l’amour est-il fou d’aller encore au-delà ? Alors je suis fou : je t’aime follement pour toute ta beauté, ton charme, ta douceur, tout ce qui fait de toi mon enivrante petite fille, mais je ne t’aime pas seulement pour ça : je *t’aime* sans aucune autre explication, sans mot possible, au-delà des preuves d’Amour.

Comment expliquer ces nuances ? Mais tu m’aimes et tu sais tout cela aussi bien que moi.

Oui, ma chérie, je désire aussi des enfants. Pense à cette merveille : ils seront *à nous, de nous*. Et pourtant, je suis effrayé de ce poids que nous portons : donner la vie. Comme il faudra, ma bien-aimée, être dignes de notre amour qui donnera la vie. Quant à la guerre, elle n’est pas éternelle. Pendant sa durée, et une fois mariés, nous ne serons malheureusement pas longtemps ni souvent ensemble ; nous agirons comme il sera bon et juste ; je redoute pour toi un enfant, tu sais pourquoi. Et puis la providence n’est pas un vain mot.

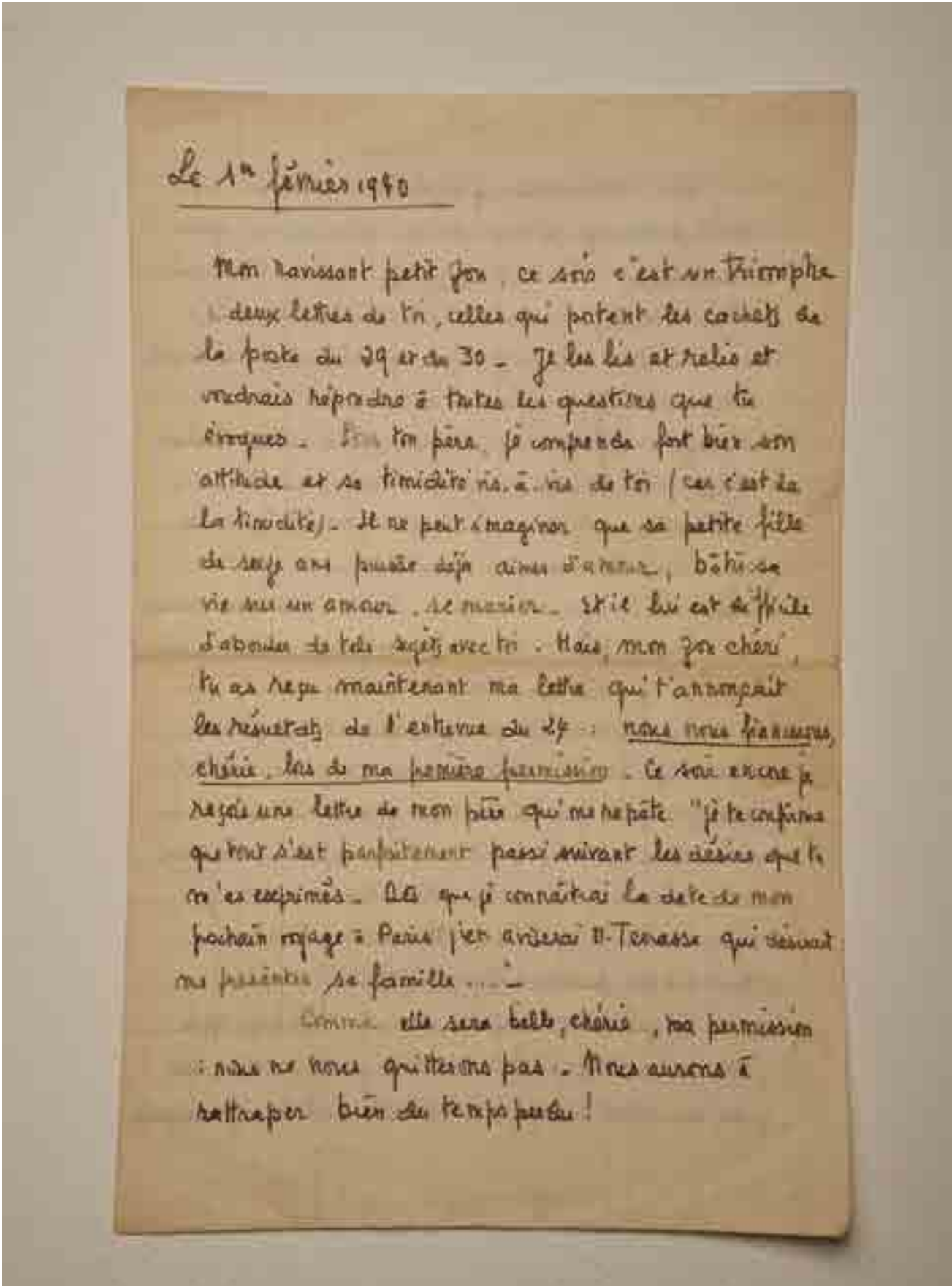
Tu vois comme je te parle sérieusement, ma toute petite fille ! N’est-ce pas mieux ? N’est-il pas nécessaire de parler de ces problèmes ? Ils découlent de notre amour et à ce titre ne manquent pas d’intérêt...

Ma douce chérie, **ta demande de tricoter pour moi m’a plus touché que je ne saurais te le dire. Alors j’y réponds par un oui : si tu peux me faire un cache-col de 65 cm sur 20**, il remplacera celui que je mettais si précautionneusement pendant ma permission ! Et il me sera doux d’avoir ainsi ce travail de tes mains chéries autour du cou. **Choisis la couleur : dans les tons gris-bruns.**

Ma toute petite fille, tu te souviens que je te demandais toujours d’enlever ton manteau : quand tu venais dans mes bras, je te sentais plus près de moi, ton corps chéri pressé contre moi me paraissait ainsi plus près de ce moment où il me sera si merveilleusement abandonné. Avais-je tort d’aimer la douceur de ces instants ? Tu vois, chérie, que je ne m’en repens guère car je te demande avant de te quitter : enlève ton manteau, ma fiancée chérie, et viens près de moi. Donne-moi ton visage. Je l’embrasse, avec une tendresse infinie et j’oublie l’heure pour t’aimer. Bonsoir chérie.

François

500 - 800 €



154. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 3 février 1940

THÉÂTRALISATION DE L'AMOUR : LONGUE LETTRE DANS LAQUELLE MITTERRAND COMPARE, POUR UN INTERLOCUTEUR IMAGINAIRE, “LES JEUX DE LA CHASSE ET DE L'AMOUR”.

“UNE PROIE ABATTUE EST MILLE FOIS MOINS BELLE QU’UNE PROIE MANQUÉE”

8 pp. in-8 (195 x 131mm), encre noire

Mon joli Marizou chou, si je ne craignais de rendre *pour toi* cette lettre monotone, je dirais à chaque ligne : ma bien-aimée, tu es la plus délicate de toutes les femmes du monde et je t’aime. Tu vois que moi je n’ai pas peur de radoter : je voudrais t’écrire toujours les même lettres. Mais toi aussi, mon Zou chéri, tu ne saurais que ces mots : “je t’aime”, que je trouverais déjà cela très beau.

J’ai envie de te parler de toi, mon amour. Si tu étais une jeune fille, amie seulement, et si je me trouvais devant le délicat problème de t’annoncer mes fiançailles, voici, il me semble, ce que je t’écrirais :

“Ma chère Marie-Louise, vous serez surprise d’apprendre mes fiançailles. Je vous disais autrefois que j’attendrais la huitième merveille du monde : vous pensiez me retrouver indéfiniment au même point, chercheur obstiné, rêveur, insatisfait ; moi-même je doutais du résultat et de l’aventure. Que voulez-vous ? La science est inexacte qui se fie aux expériences manquées ; je suis fiancé et heureux.

L’amour n’est pas aveugle, ni fou ; le monde est aveugle et fou qui doute de l’amour. L’intelligence s’amuse et rit du cœur, et refuse d’admettre ses fantaisies, mais le cœur sait qu’un jour sa fantaisie fera la loi à cette intelligence altière : il suffira d’une petite fille au profil très pur, au corps plus précieux qu’un poème. Vous m’accuserez de partialité : “l’enthousiasme, rappelez-vous, mon cher ami, est le lot des enfants, des innocents et des sots”. Peut-être l’ai-je dit. Dans ce cas, j’étais plus sot qu’aujourd’hui.

Celle que j’aime est plus qu’une princesse, plus qu’une reine, un peu plus qu’une déesse : c’est une jeune fille aux cheveux blonds et au sourire ravissant surmonté d’une fossette inattendue. Son visage est plus beau que les phrases que je voudrais écrire. Avec elle, on ne sait plus la tentation du Dante ni celle de Byron. Je l’aime et mon amour ne la laisse pas à sa fenêtre ; je l’aime et mon amour est plus tenace que les heures de la nuit. Mais pour vous rassurer, je jugerai en amateur, comme disent les sportifs et les littérateurs. Les jeunes filles ne descendent pas tout droit du ciel, et je crois même qu’elles empruntent à la couleur des herbes, au teint des fleurs et à la souplesse du vent une bonne part de leur charme.

Mais ma bien-aimée a reçu des choses, un corps qui ne pouvait recevoir une âme que de Dieu. Je l’ai connue un soir de bal à l’heure où le rythme du jazz et le goût du champagne jouent le rôle de la divinité. Pour obliger les roses, elle en portait une dans ses cheveux. Parmi ces femmes parées, plus belle qu’il ne convenait, elle s’amusait sans le savoir à ternir la beauté des autres.

Quand on ne croit pas aux dieux, il n’est pas difficile de les tuer. Les peuples ne font pas d’histoires : on brise l’idole et on retourne à ses plaisirs. Tout le monde sait s’y prendre quand il s’agit de casser un vitrail ou de peindre une œuvre d’art au minium ; à plus forte raison s’il s’agit d’une femme, belle jusqu’au plaisir du lendemain matin.

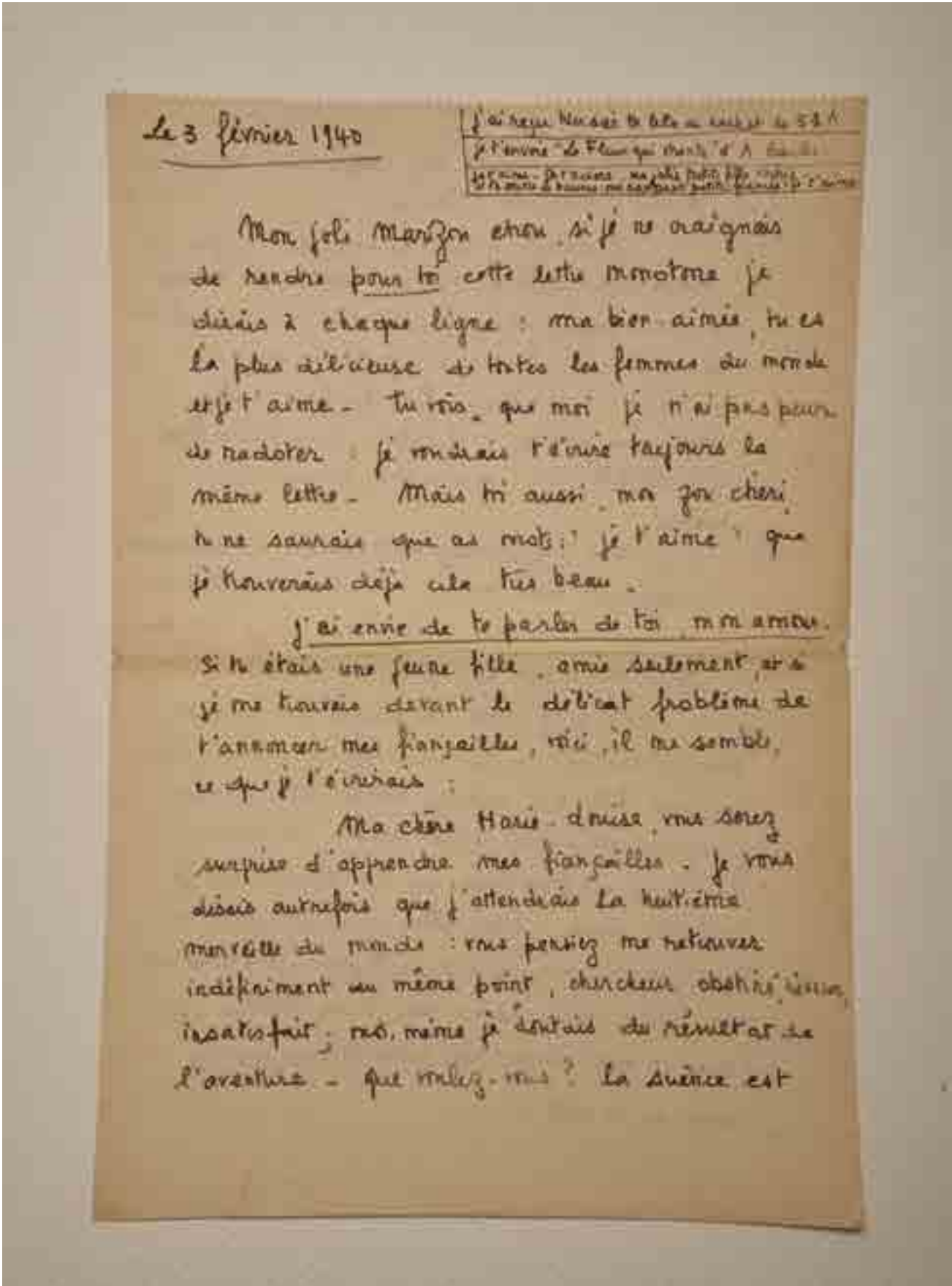
Pour moi, vous le savez, **je suis un sceptique fort crédule** (et vice-versa) ; je vous l’ai dit plus haut : pour que Dieu se donne la peine d’insuffler une âme, il faut vraiment que les choses réussissent la présentation. Jusqu’à ce souffle, on a le droit d’aimer l’éphémère qu’un geste des cils suffit à détruire. Donc, ce soir-là, ma Béatrice était sans conteste un magnifique petit animal. Je vous fais un aveu, ne le répétez pas, je l’ai sans doute aimée comme on aime une proie. Puisque le débat s’arrêtait là, **il me restait à déployer les ruses du chasseur**. Vous ignorez la joie du guet : Ah ! Ce battement précipité du cœur, ce désir qui frappe les tempes !

Mais **les jeux de la chasse et de l’amour** sont tels que la victime n’est jamais celle qu’on pense ; cela pourrait découler d’un axiome : **une proie abattue est mille fois moins belle qu’une proie manquée. Le triomphe du chasseur est de courte durée : il n’y a pas d’exemple de chasseur satisfait.** Ou chaque tentative a été fructueuse et ça ne valait pas la peine, ou une a échoué et celle-là seule valait la peine. C’est pourquoi sans doute un connaisseur laisse toujours les pièces de choix, une fois atteintes, sur le terrain. Nul ne doit savoir sa déception. Or une jeune fille, excusez-moi de vous le dire, est une pièce de choix ; c’est pourquoi sans doute, il y a tant de tristesse de par le monde.

Ne craignez rien, ma très chère amie, je ne m’écarte pas plus de mon sujet qu’il ne convient ; vous n’avez pas à redouter mes éternelles divagations : j’ai trop hâte de revenir au centre. Je voulais seulement vous dire que l’amour n’a rien à voir avec ce qu’on a fait de lui.

Je ne vous donnerai pas le détail des événements qui suivirent quoique je devine votre curiosité, tout à fait naturelle. Pour la satisfaire, je vous raconterai, un autre jour, un magnifique mois de Mai (si toutefois cela vous intéresse). Le Bal dont je vous ai parlé se passait un 22 janvier ; je vous assure qu’en douze semaines, un amour franchit bien des étapes. Sans doute, vous connaissez la fin de l’histoire (au moins depuis trois minutes), puisque cette lettre a débuté par l’annonce de mes fiançailles, mais je sens votre inquiétude et je veux la dissiper.

“Et ce chasseur”, songez-vous, “dont vous avez si bien (!) parlé, ne tremblez-vous pas pour lui. L’affaire n’est pas terminée ; êtes-vous sûr qu’il n’obéira pas à la loi ? Quand il la possédera totalement cette proie...” Ah ! C’est vrai, j’allais oublier de vous le dire. Cela n’a pas tardé : quand à midi je me suis réveillé, la tête pleine encore des fastes de ce bal, où diable était ce chasseur et cette proie ? Il n’y avait plus en ce dimanche ensoleillé qu’un amoureux aussi pressé que le soleil d’hiver. Mais je termine. Vous voyez que j’ai été sage, et vous ressemble étrangement. Et c’est la plus délicieuse de toutes les femmes du monde...”



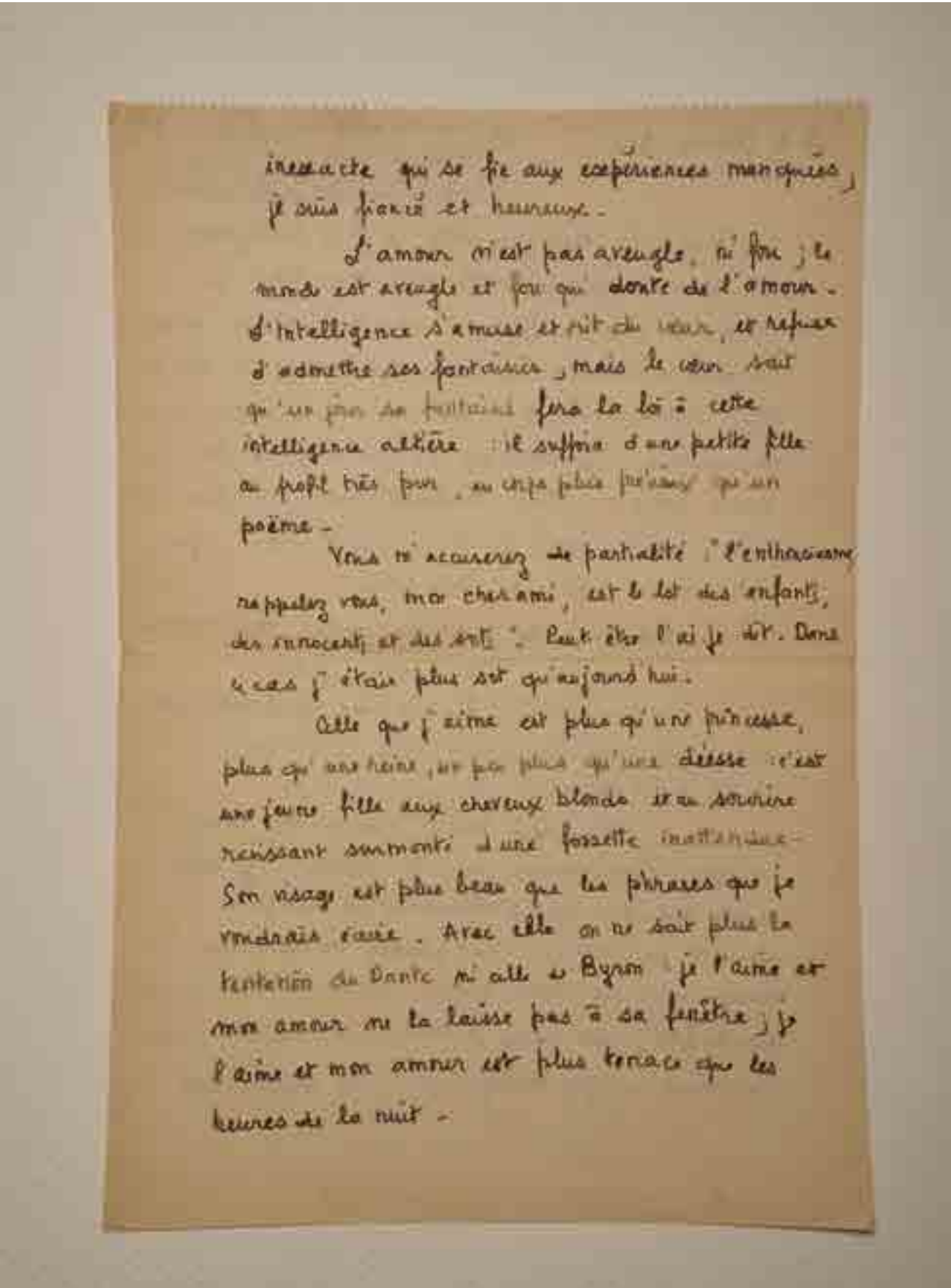
..... Tu vois, chérie, que même dans mes histoires, j'en reviens vite au même point ! Mais j'en ai assez, de cette fiction. Pas la peine d'aller chercher cette amie inconnue pour lui confier mon amour et mon bonheur. Toi, ma petite fiancée, toi seule sauras à quel degré extrême je t'adore. Sans cesse revient ce désir : je voudrais tant que tu sois avec moi. Il est maintenant onze heures et demie (du matin) ; ma lettre partira donc comme toutes les autres à 2h1/2. Un beau soleil d'hiver, là aussi, triomphe. Mais cette fois, il s'accorde avec mon amour. Il ne lui dit pas qu'il faut attendre la belle saison pour que les fruits mûrissent. Autrefois, mon aimée, nous avons attendu le mois de mai pour nous donner la première part de nous-mêmes. Et ce premier baiser, cette première caresse merveilleuse est venue comme il fallait après les difficiles jours nécessaires à la connaissance de soi. Maintenant, chérie, ce que nous désirons : notre être tout entier, la part vitale de notre amour, ne dépend plus des saisons. Notre amour a gagné le droit de se passer de la leçon du temps puisque désormais il se situe dans l'éternel. Alors, je te le répète infiniment : je voudrais que tu sois là chérie, pour te prendre dans mes bras et te donner mes plus tendres baisers. Je voudrais que déjà tu sois ma femme adorée pour pouvoir te prendre selon mon désir et vivre avec toi la plénitude de mon amour. Tu es ma ravissante petite fiancée que j'aime. Tout ce qui me vient de toi est merveilleux, incomparable. Tes lettres, puisque tu es loin, sont ma *joie*, ma *paix*. Quand tu seras tout près de moi, tu seras au-delà des paroles et des mots, ma joie, ma paix, ma tendresse.

Nous serons tellement heureux ensemble. Tu vois, chérie, que l'amour est loin, dédaigneux de toutes les contrefaçons : *je t'aime* et je désire que tu m'appartiennes. Là seulement sera mon bonheur enfin total. Mais, même loin de toi, *je t'aime*, et loin de ta présence, de tes baisers, de ta douceur de petite pêche, *je t'aime* trop pour désirer autre chose. Tu es mon tout. Je t'adore ma déesse chérie et je t'embrasse avec tendresse.

François

J'ai reçu hier soir ta lettre au cachet du 31.1. Je t'envoie *La Fleur qui chante* d'A. Beucler. Je t'aime, je t'adore, ma jolie petite fille chérie, et te couvre de baisers ma ravissante petite fiancée. Je t'aime.

1.500 - 2.500 €



intacte qui se fie aux expériences manquées,
je suis fier et heureux.

L'amour n'est pas aveugle, ni fou ; le
monde est aveugle et fou qui doute de l'amour.
L'intelligence s'amuse et rit du veau, et refuse
d'admettre ses fontaines, mais le veau sait
qu'un jour de fontaine fera la loi à cette
intelligence aigrie : il suffit d'une petite fille
au profil très pur, au corps plus pur que
un poème.

Vous ne accusez de partialité l'enthousiasme,
rappelez-vous, mon cher ami, est le lot des enfants,
des innocents et des sots. Peut-être l'ai-je été. Mais
à cet égard j'étais plus sot qu'aujourd'hui.

Celle que j'aime est plus qu'une princesse,
plus qu'une reine, un peu plus qu'une déesse : c'est
une jeune fille aux cheveux blancs et au sourire
naissant surmonté d'une fossette innocente.
Son visage est plus beau que les phrases que je
voudrais écrire. Avec elle on ne sait plus la
tentation du Dante ni celle de Byron. Je l'aime et
mon amour ne la laisse pas à sa fenêtre ; je
l'aime et mon amour est plus tenace que les
heures de la nuit.

155. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 4 février 1940

FRANÇOIS MITTERRAND REPASSE LE FILM DE SA DERNIÈRE SOIRÉE AVEC MARIE-LOUISE AVANT DE PARTIR AU FRONT .

“IL S'AGIT DU MÊME AMOUR. ET MOI, JE TROUVE QUE C'EST INLASSABLEMENT NOUVEAU”

6 pp. in-8 (199 x 135mm), encre noire

Le 4 février 1940

Ma chérie, j’arrive de la messe, dite à 8 heures dans l’église du village. Je viens te rejoindre maintenant, te parler, te dire ma tendresse. Mon ravissant petit Zou, il y a un mois et à peu près à la même heure, tu me téléphonais à l’Hôtel du Rhône. Ta si jolie voix du téléphone). La veille nous avons passé notre dernière journée ensemble : pas une minute de ce jour-là n’a quitté ma mémoire, depuis le moment où je suis allé te prendre vers 2h½ devant L’Oriental. Nous avons descendu le Bd. Raspail jusqu’au Bon Marché ; puis nous avons pris un taxi direction l’Hôtel, où nous sommes restés jusqu’à cinq heures (si tu savais comme ta tendresse de ces instants est encore près de mon cœur). Puis nous avons pris le thé chez Édith, avec Colette : tu étais si délicieuse à côté de moi, ma fiancée chérie, dans ce premier rôle de présentation ! Je t’ai raccompagnée chez toi où je t’ai reprise après-dîner ; nous avons retrouvé Édith, Colette et Jacques, pris un taxi pour le Coliseum : trajet en taxi plein de douceur, avec ta main dans la mienne, et la joie en perspective de la soirée.

Et comme tu étais belle, chérie, quand tu dansais un peu plus tard. J’étais si fier d’être avec toi, si heureux. J’ai demandé : quelle est la plus jolie de toutes celles qui sont là ? Je savais bien que c’était toi.

Et notre promenade nocturne sur la colline Montmartre. La merveilleuse sensation de ta présence. **Cela m’amusait un peu ces baisers devant les portes cochères ! Comme tous les amoureux du monde, nous avons parcouru les rues avec seulement le désir d’être près l’un de l’autre.** Mais ce n ’était pas uniquement amusant, chérie ; je me sentais tellement ému de pouvoir te prendre dans mes bras, et sans rien dire, t’embrasser. Et j’aurais voulu t’emmener, t’offrir enfin un toit qui serait à nous, te garder toute la nuit avec moi, et t’aimer infiniment. Puis notre long retour en voiture jusqu’à Denfert : j’en garde une impression qui durera autant que moi ; ta douceur, ta fraîcheur, ton abandon. Et je me sentais désespéré de te quitter. Si profondément désespéré que pour un peu je serais parti brusquement, sans une parole d’amour. Tu avais, ma douce chérie, ton visage contre mon épaule et je ne savais pas autre chose que ta présence ; j’aurais si facilement ainsi oublié le reste du monde ! J’aurais voulu te couvrir de caresses, t’envelopper de mon amour, et surtout, surtout ne plus te laisser. Te prendre pour toujours. Mon Zou aimé, je t’ai déjà dit tout cela, mais c’est si bon de renouveler par la pensée ces moments si doux. Je sais que tu as compris combien je t’aimais, et que, malgré mon désir, je saurais at-

tendre, t’attendre aussi longtemps qu’il le faudra, car **je ne crois pas que le plus grand bonheur puisse se gagner sans sacrifices, sans patience.**

Ma toute petite fille chérie, ta lettre d’hier soir (postée le 1er février), m’a apporté cette joie quotidienne qui m’est désormais indispensable. Tu souffres donc toujours, mon tout petit, de tes rhumatismes. Si je pouvais partager avec toi, si je pouvais prendre ton mal tout entier. Un homme c’est un peu fait pour ça, mais une si délicieuse petite fille ! Une fois encore chérie, je suis sûr que mes baisers partout où tu as mal, te guériraient bien vite : je t’assure que ce serait un fameux remède. L’amour guérit bien les peines d’ordre moral, l’inquiétude, le doute, pourquoi ne guérirait-il pas les maux physiques ? Marie-Louise chérie, quand tu seras ma femme, j’emploierai (sans ennui je crois !), ce remède : je te jure que plus rien ne pourra t’atteindre.

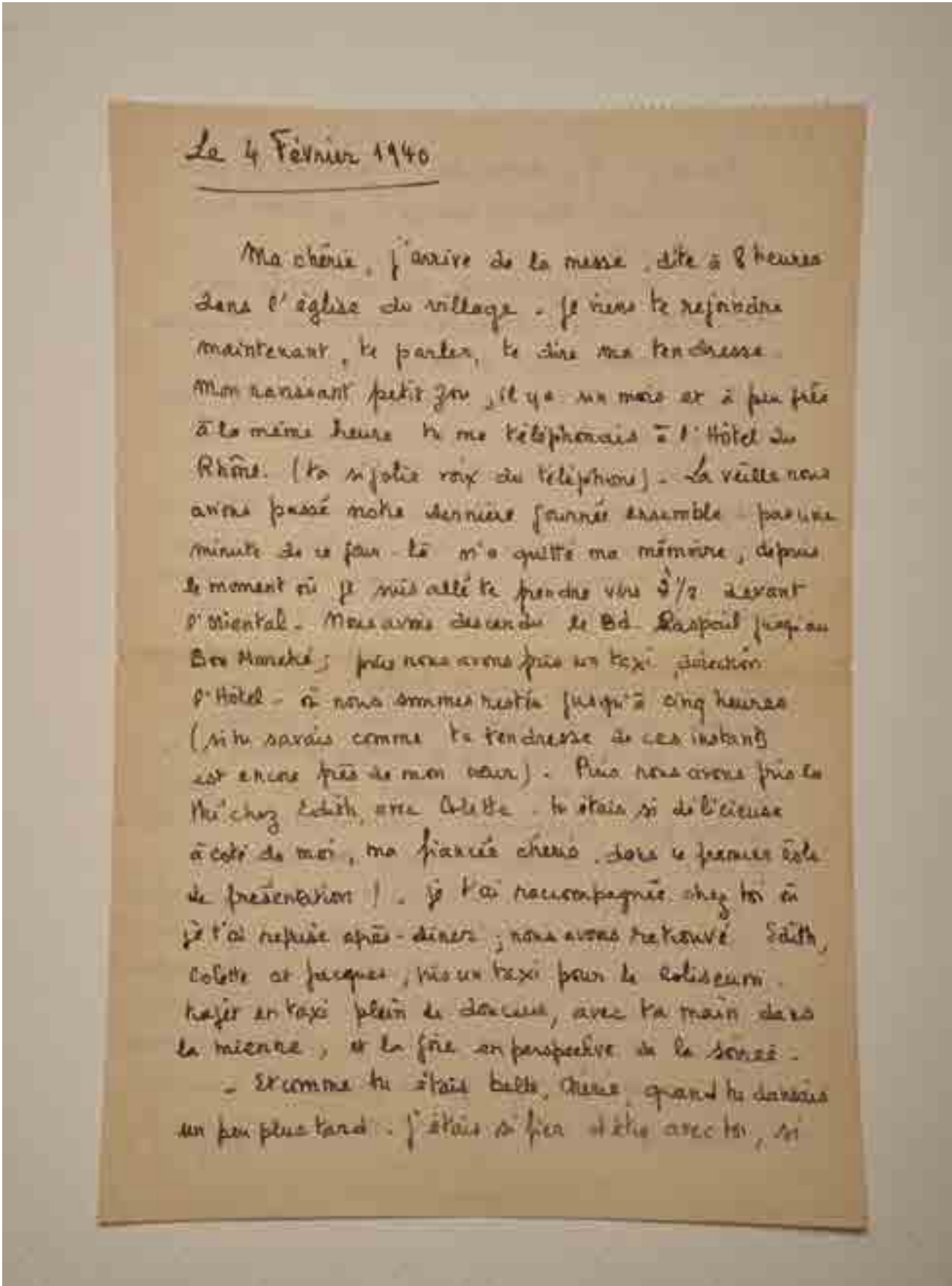
Aujourd’hui il pleut. Ça n’a d’ailleurs aucune importance : je suis si bien avec toi (ce serait quand même un peu mieux s’il me suffisait de lever la tête pour voir ton sourire que j’aime tant).

Est-il décidé que tu retourneras habiter à Paris ? Si tu dois souffrir du climat, dépêche-toi d’y aller ! Ce sera aussi pour toi un peu plus gai, et tu sais bien que je serais content de savoir que ta vie n’est pas trop monotone. Ne crains pas chérie de te distraire malgré mon absence : j’ai une confiance entière, absolue, en toi. Et n’es-tu pas ma fiancée, ne seras-tu pas bientôt ma femme ? Tu sais mieux que moi combien il est difficile de vivre sans défaillances quand on frôle mille tentations, mille séductions : mieux que moi parce que tu es trop jolie pour n’avoir pas éprouvé toutes ces choses. Il y a donc deux dangers : prendre ces défaillances trop au sérieux, ou pas assez...

Parfois, je me dis que je ne devrais pas te garder ainsi dans cet amour rendu douloureux par l’absence alors que tu es faite, ma ravissante chérie, pour le bonheur. Je ne suis pas seul à te désirer. Pourquoi m’as-tu choisi, moi qui suis lointain et qui ne peux t’apporter immédiatement “la douceur de vivre”. Dans l’immédiat, beaucoup pourraient sans doute t’offrir davantage. (Je dis “dans l’immédiat”, parce que je suis sûr que sitôt lâché par mes obligations actuelles, je “nous” ferai une vie aussi matériellement que spirituellement heureuse).

Et pourtant, malgré ces pensées qui me visitent, je n’ai pas peur pour notre amour. Nous avons vécu la dure épreuve de la séparation volontaire. Comment avons-nous passé cet “Hinterland” ? Tu me le disais : des rêves ou des cauchemars. Pour moi : une sorte de désespoir latent, de scepticisme angoissé, d’envie de brûler tout ce que j’avais aimé...

Maintenant ma fiancée, mon amour, la vie nous attend. Quand tu seras ma femme, nous aurons cette base essentielle de notre bonheur, qui nous manque encore : **ce lien total de nos êtres, physique aussi bien que moral, et devenu sacramental.** C’est curieux comme avec toi je me sens de plain-pied : je t’appelle ma toute petite fille et j’aime t’appeler ainsi, mais je te parle comme à une femme, un peu comme si tu étais déjà ma femme. Et je ne crois pas avoir tort. Il est bon que maintenant tu saches l’intensité de mon désir car je t’aime, ma bien-aimée, et ne veux pas te cacher combien, comment je t’aime.



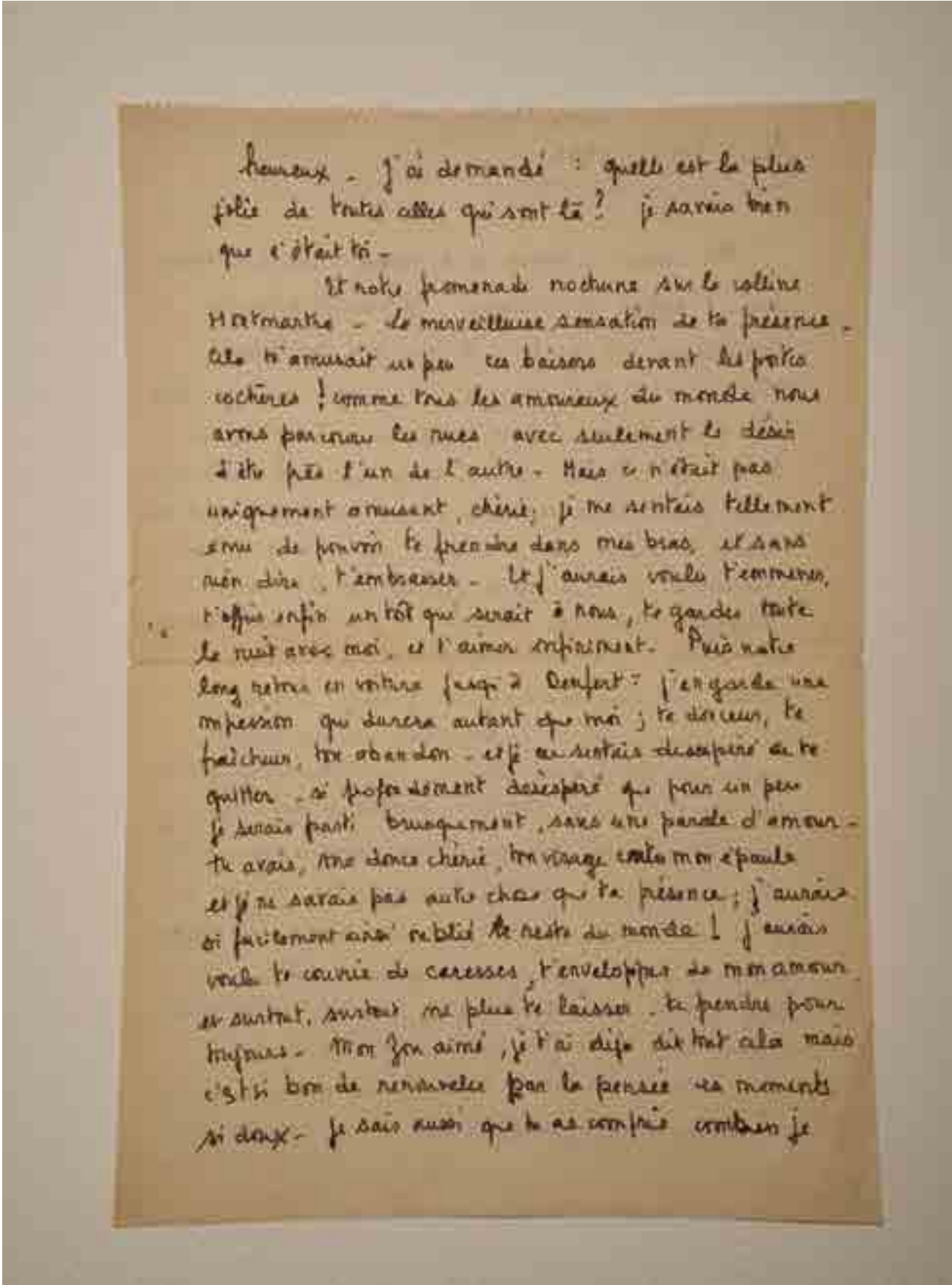
Quand tu seras à moi, chez nous, nous aurons de si belles heures, pleines du don de notre amour. Alors je te dirai inlassablement que la vie est belle près de toi, douce, enivrante. Elles sont insupportables ces limites ! Je comprends que l'état des fiançailles n'est pas encore le plus heureux : l'amour exige plus. Je désire tant ce jour où je vivrai avec toi. Nous serons de ceux, chérie, que l'accord de tous les désirs mène à la plus belle entente spirituelle. Nous ne laisserons rien de côté. Pour moi, tout est inséparable. **Nos promenades dans Paris sont pour moi le symbole de notre amour : nous marcherons l'un contre l'autre, attentifs au mouvement de la rue, aux devantures des magasins. Nous ferons attention à ce monde extérieur autant qu'il le faudra : pour que lui aussi ne nous néglige pas. Mais c'est de notre cœur que viendra notre seul bonheur, ce cœur qui guette un sourire, un aveu, qui devine la signification du silence, et qu'un seul désir emplit : celui de vivre infiniment d'amour.**

Autrefois, nous avions nos chères et délicieuses caresses, nos baisers, la douceur de notre présence. Oh ! Ma chérie, qu'il sera doux notre mariage avec toutes ses promesses. Nos caresses, nos baisers seront encore plus merveilleux, notre présence plus sûre...

Pardonne-moi, chérie, cette éternelle lettre d'amour. Tu vois que je ne cesse pas de te dire que je t'aime. Si je te dis les mêmes choses, comprends-moi ! **Il s'agit du même amour. Et moi, je trouve que c'est inlassablement nouveau.** Je t'aime mon Marizou chou chéri et je t'embrasse avec amour. À ce soir.

François

800 - 1.200 €



156. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 4 février 1940

FIANÇAILLES ACCORDÉES.

“J’AI REÇU UNE LETTRE DE TON PÈRE. IL ME DIT : “JE VIENS AUJOURD’HUI VOUS DIRE QUE C’EST AVEC JOIE QUE J’AI DONNÉ LE CONSENTEMENT DEMANDÉ”

4 pp. in-12 (198 x 134 mm), encre noire

Le 4 février 1940

Ma toute petite fiancée chérie, je viens de recevoir ta lettre postée le 2 : je l’ai lue avec émerveillement. J’y trouve tellement ce que je souhaitais, ce que je désirais de toi, ce que je n’osais à peine espérer : ta tendresse gaie et triste à la fois, et si douce, si pleine d’amour. Je suis très ennuyé de te savoir toujours fatiguée : je voudrais tant que toi au moins soit épargnée par la souffrance ; mais il vaut mieux que tu restes au lit : sois très prudente, ma chérie, et ne te fatigue pas inutilement. J’en reviens toujours au même regret : si j’étais près de toi, je ne te quitterais pas avant d’avoir chassé ce mal ; tu verras comme plus tard je te soignerai bien, comme je te veillerai avec amour.

Ne crois pas, chérie, que l’absence me fait t’imaginer plus merveilleuse que tu n’es. Je me défie beaucoup de ces sentiments fragiles basés sur des rêves seulement : mais je sais quand même, et je crois que tu es la plus merveilleuse des fiancées : j’en ai déjà des preuves si douces. Je n’ai jamais connu plus de bonheur que près de toi et je suis sûr qu’il n’y a pas de femme au monde, mon aimée, qu’il soit si bon d’aimer, dont il soit si bon d’être aimé. Alors ne me gronde pas trop, mon amour... Oui, ma chérie, je t’ai *toujours* aimée, même pendant notre séparation. Je me rendais tellement compte que toi perdue, jamais je ne retrouverais le bonheur, ce bonheur auquel j’avais goûté. Tu as eu raison d’être certaine de la joie que j’aurais à te voir revenir. Tu vois que je suis plein d’humilité : crois-tu que si, vis-à-vis de toi, mon orgueil triomphait, je t’avouerais ainsi ma dépendance ? Chasse bien vite cette crainte et cette timidité pour ne garder que ta confiance en toi : j’accepte une domination, ma bien-aimée, une seule : la Tienne. Tu es ma toute petite déesse, ne l’oublie pas. Une déesse que je protège et que j’adore, auprès de laquelle je me sens tout-puissant mais aussi tout petit, désireux de rester à ses genoux. Ma force est (sera) de t’aimer de tout mon être, c’est aussi ma faiblesse. Douce et chère faiblesse, puisque je t’aime.

Ce soir, j’ai reçu une lettre de ton père. Il me dit : “je viens aujourd’hui vous dire que c’est avec joie que j’ai donné le consentement demandé. Une joie mêlée de tristesse et d’inquiétude, car les circonstances actuelles se prêtent mal à l’édification de projets d’avenir... Nous vous donnerons, le moment venu, notre petite fille avec joie... Votre père a été d’accord avec moi sur ce point : des fiançailles oui, pour bien marquer la volonté et la sincérité de nos enfants. Mais pour donner à ces fiançailles leur consécration normale, attendre l’avènement que nous ne pouvons que souhaiter prochain, de jours meilleurs...”.

Voici donc, ma Marie-Louise, un point éclairé : *nos fiançailles auront lieu dès que possible* (ma permission de détente). Pour notre mariage, attendre... Tu sais, chérie, ce que je te disais : allons pas à pas. Quant à cette “consécration normale”, c’est à dire le mariage, elle s’imposera d’elle-même lorsque nous serons fiancés officiellement. Et qui sait ? Les événements seront peut-être favorables. De toutes façons, tu connais notre programme.

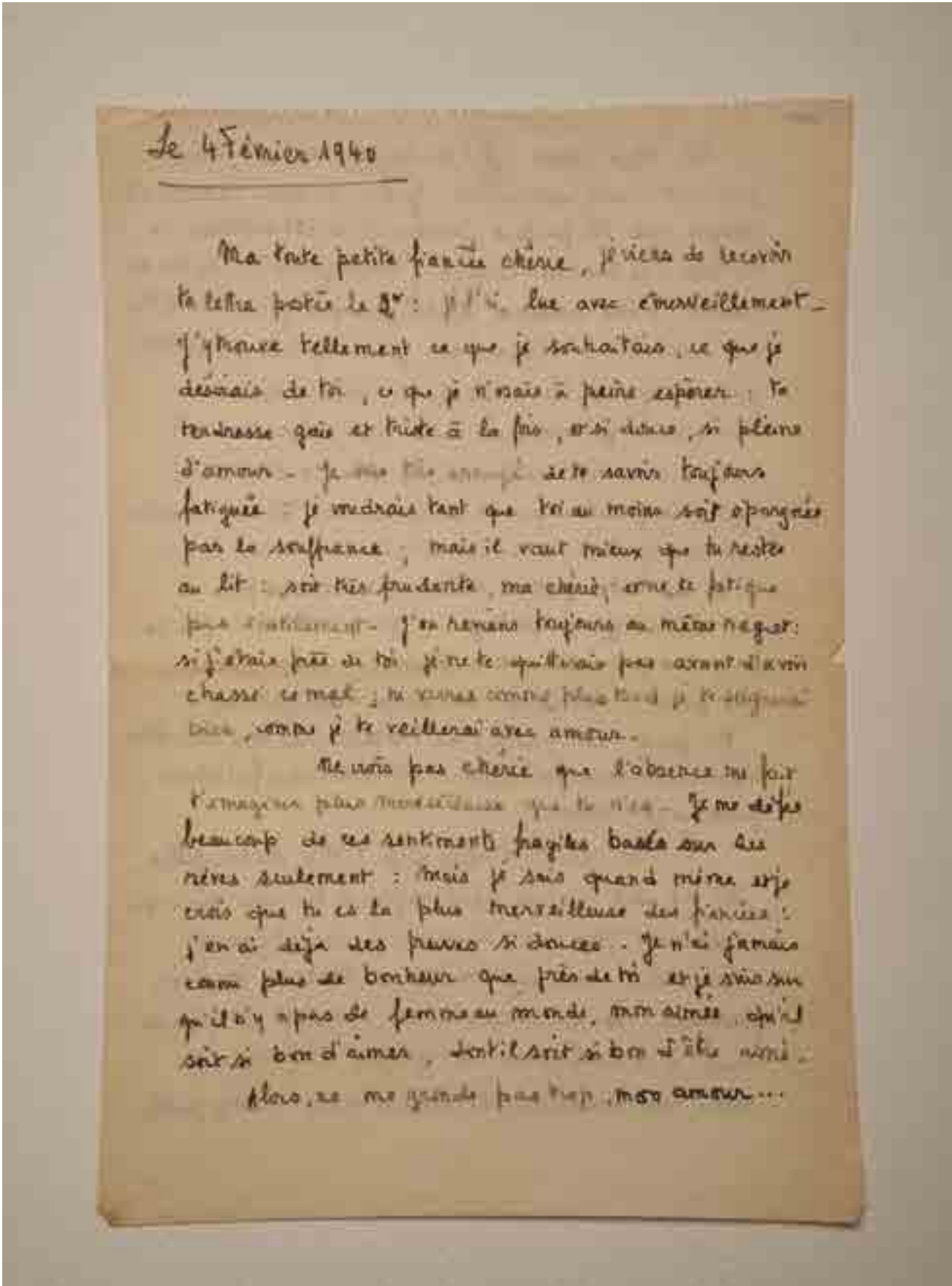
Ma bien-aimée, je ferai tout pour concilier ton bonheur et le désir ardent que j’ai de te prendre pour toujours : j’ai tant hâte aussi que tu m’appartiennes, car je t’aime intensément, profondément, et je ne puis me contenter d’un amour limité ! Mon amour, dis-moi que mon exigence n’est pas trop grande : tu es si petite et faire de toi ma femme, n’est-ce pas risquer de briser ta vie... Mais je t’aime et te désire tant. La guerre ne cédera-t-elle pas devant nous si nous avons foi en nous ? Ta certitude et ta confiance, Zou chéri, sont tellement puissantes, comment n’agirais-je pas selon tes désirs ? Ces désirs qui me comblent de bonheur.

Je ne te raconte rien de ma vie, car elle est assez monotone : si je t’annonce qu’aujourd’hui je suis de service, que demain nous allons creuser des fossés anti-chars, etc., ça ne te dira pas grand-chose. D’ailleurs, **toute mon histoire réside dans les pensées qui te concernent**. Il m’arrive bien souvent de me promener longuement vivant en esprit avec toi, te parlant, te confiant mes rêves, te disant mon amour, et rêver à ce que sera notre vie, ce n’est pas difficile avec les souvenirs si doux de notre vie passée. Or, tout ce bonheur sera merveilleusement multiplié par la possession totale de notre amour... Notre mariage, nos premières journées, nos premières nuits et toute la suite éblouissante... Si j’imagine tout cela d’après mon bonheur que j’éprouve à t’aimer, même loin de toi, qu’est-ce que sera, ma chérie !

Je continuerai cette lettre demain matin. Je pars me coucher. Bonsoir mon amour. Bonsoir ma petite chérie. Comme tu seras ravissante, ma petite femme chérie toute à moi. Dors bien.

Fr.

500 - 800 €



157. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 5 février 1940

“QUAND POURRAI-JE M’ÉVADER DE
CETTE VIE !”

EXPÉRIENCE DE LA SUBORDINATION

2 pp. in-8 (210 x 130mm), encre noire

5 fév.

Ce matin, chérie, je suis un peu de mauvaise humeur. **J’ai été pris plusieurs heures par des corvées assommantes : surveiller des transports de bois, et sous les ordres d’un lieutenant qu’il me suffit d’apercevoir pour ressentir l’humiliation de mon rôle subordonné.** C’est un homme tellement détestable, haïssable... et qui partage des sentiments de cette sorte à mon égard ! Alors, je sens une immense colère monter en moi : je me tais parce qu’il faut être prudent, mais j’en souffre vraiment. **Quand pourrai-je m’évader de cette vie ! Je préfère le Front** : là chacun gagne sa liberté. Mais cette vie de cantonnement finira par me rendre fou. Tout homme qui n’est pas inculte, brute, abruti, est suspect. Enfin, mon joli chou, je ne veux pas t’ennuyer avec ces histoires là.

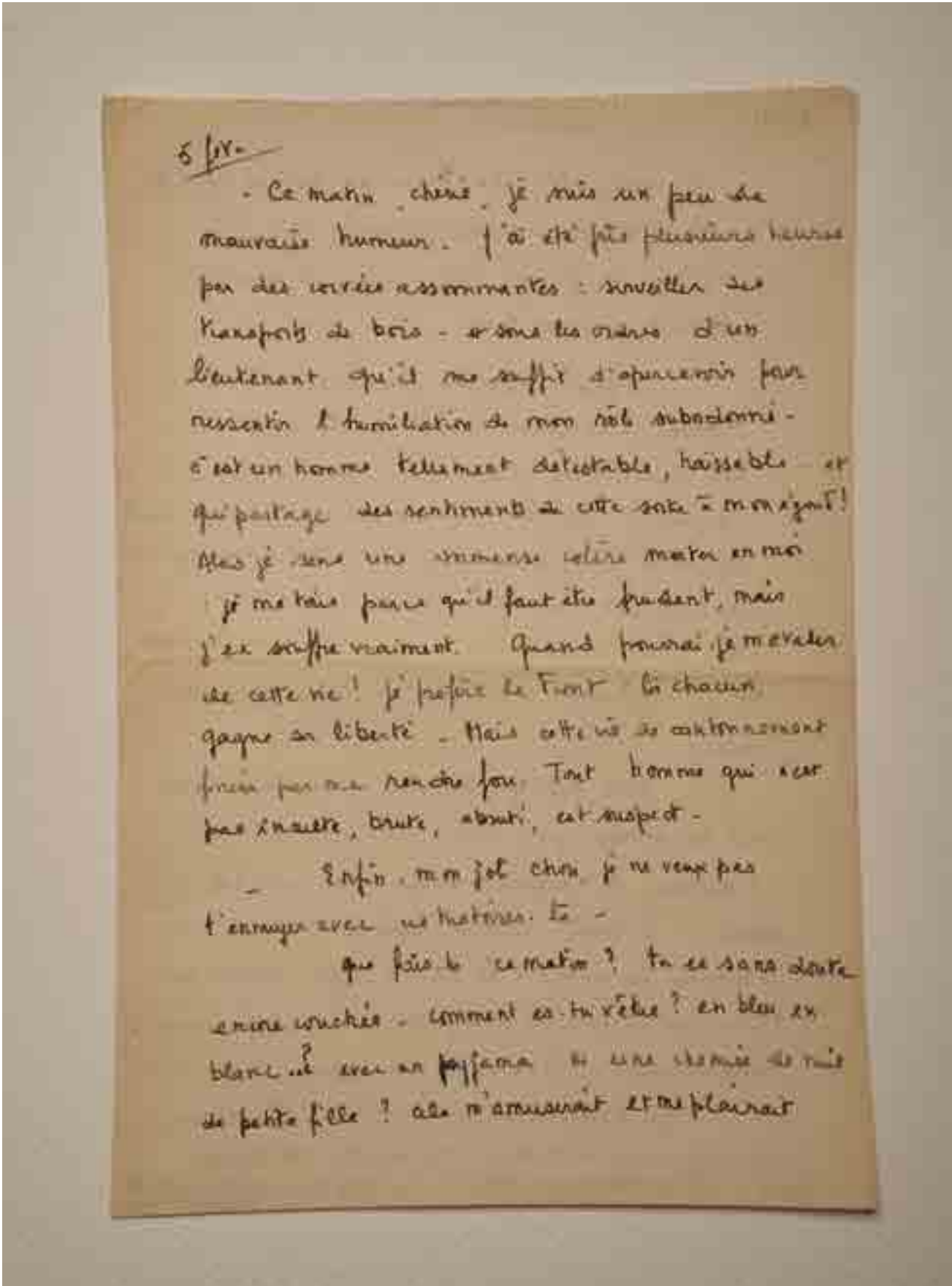
Que fais-tu ce matin ? Tu es sans doute encore couchée. Comment es-tu vêtue ? En bleu, en blanc ? Avec un pyjama ou une chemise de nuit de petite fille ? Cela m’amuserait et me plairait de savoir tout cela. Donne-moi tous ces détails : ils m’aident à rester patient. Et c’est si agréable de pouvoir te représenter le plus près possible de ce que tu es.

Ma ravissante, ma petite fille, comme **tu as raison de dire que la vie doit être bien désolée pour ceux qui ne peuvent songer à l’avenir.** Pour moi, l’avenir est beau puisqu’il est fait de toi : uniquement de toi. Notre mariage est mon seul but car je ne désire que te posséder : “mon bien le plus précieux” ; qu’être aussi tout pour toi. Qu’enfin nous puissions faire *notre* vie à nous.

Mon petit Zou chéri, à ce soir. Envoie-moi ton sourire que j’aime. Raconte-moi un tas d’histoires qui puissent encore mieux unir nos esprits. Je serais curieux aussi de savoir ce que tu pensais du début à la fin de notre retour du “Bœuf sur le Toit”. J’en garde un souvenir assez extraordinaire. À ce soir, mon amour. Je t’embrasse et je t’adore. Tes lèvres sont si douces ma bien-aimée, tes baisers si tendres qu’il n’est pas trop irrespectueux d’aimer ainsi une merveilleuse déesse !

François

300 - 500 €



158. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 5 février 1940

LA VIE DES TRANCHÉES : FOSSÉS ANTI-CHARS ET BOUE.

FRANÇOIS MITTERRAND ENTRE DANS LES SONGES DE CATHERINE LANGEAIS.

IL A CONSCIENCE D’ÊTRE “UN HOMME DE PREMIER PLAN”

7 pp. in-8 (190 x 135mm), encre noire

Le 5 février 1940

Ma petite déesse chérie, je viens de lire ta lettre du 3 et j’y réponds immédiatement. Aujourd’hui **ma compagnie est allée aux fossés anti-chars**, mais moi je suis resté au village pour m’occuper d’un déménagement nécessité par l’arrivée de nouvelles troupes. **Demain matin à 7 heures, j’irai à mon tour aux tranchées** : j’y resterai jusqu’à 16h30. Le dégel cause des inondations considérables, les chemins sont bien ces fleuves de boue si souvent décrits, les rues du village sont parcourues de petits torrents qui déferlent des collines. Le travail des hommes est rendu très pénible par ces circonstances ; ils mènent vraiment une vie misérable. Pour moi, j’ai tes lettres, celles que je t’écris, mes pensées qui vont perpétuellement vers toi ; aussi, **quelques lectures et malgré tout une culture qui me sert à tout supporter comme expérience, qui me permet de juger un peu mieux les raisons et les buts de notre effort. J’arrive donc, malgré des difficultés nombreuses issues surtout de la sorte de “déclassement” que me vaut mon grade, à résister à une ambiance très dangereuse, très morbide. Je me dis que les hommes de premier plan ont toujours dû vaincre à l’origine des épreuves apparemment insurmontables. Souvent, je m’arrête au bord de la révolte** : alors je pense à toi et je me contiens. Mes rapports avec mes hommes sont bons : ils me suivent bien, bien qu’ils m’estiment “peu liant” et taciturne. À mes camarades, je ne dis jamais rien de ma vie, de mon passé : ils s’étonnent toujours de me voir écouter leurs histoires sans raconter la mienne. Mes supérieurs me jugent froid, trop fier et trop indépendant pour réaliser le type du bon militaire... Ils ne se rendent pas compte que si je désire remplir absolument mon rôle de soldat, je ne tiens pas du tout à devenir militaire...

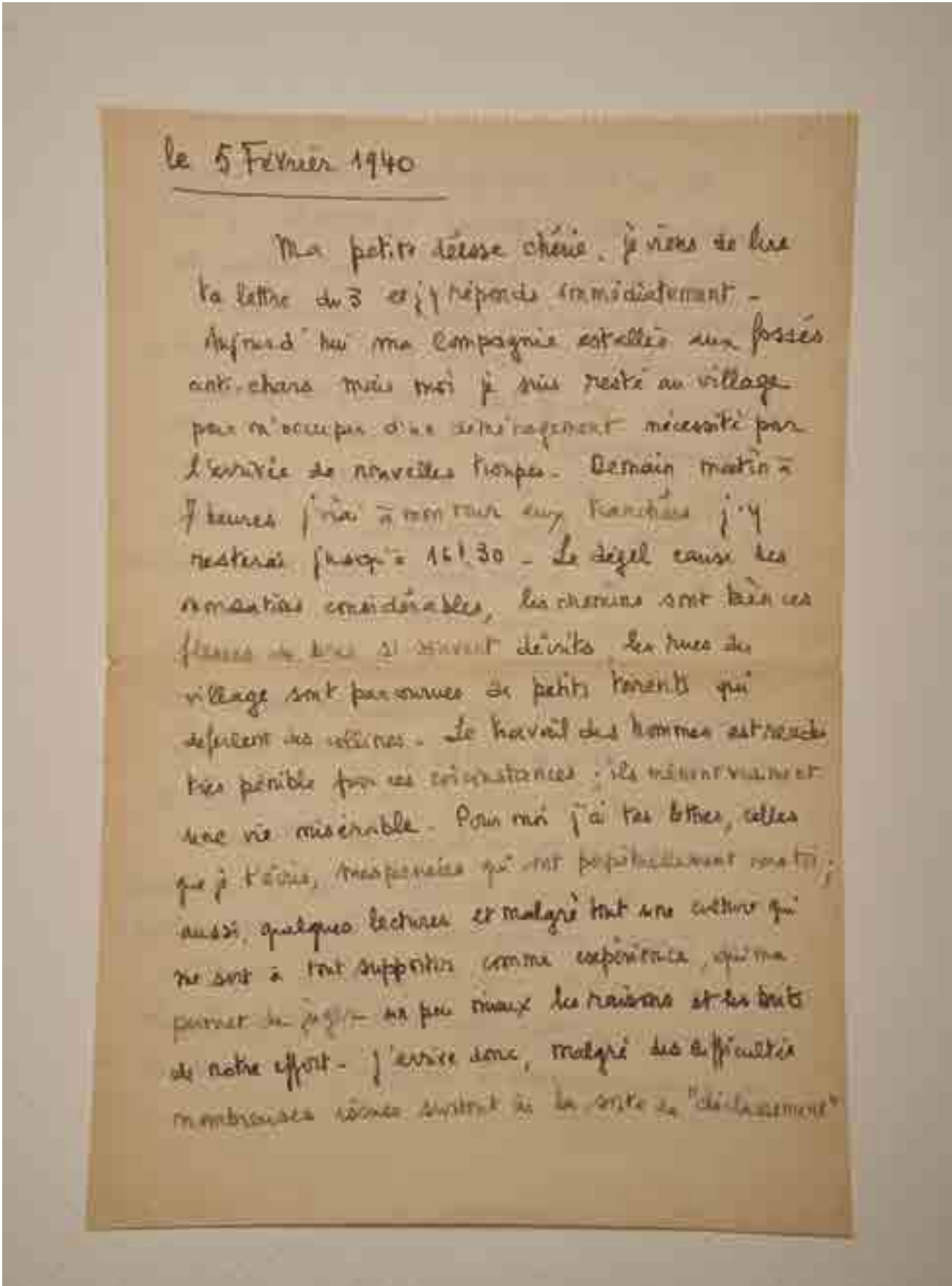
À vrai dire, je souffre un peu de ma solitude, car j’aime avec mes amis les longues conversations ; certains jours, avec ceux que j’aime, je suis très loquace : j’abandonne cette réserve de l’esprit que je crois nécessaire à sa tenue, à sa finesse.

Le froid, la pluie, la mauvaise nourriture et le mauvais logement ne me gênent pas beaucoup, car je m’adapte facilement, mais la moindre erreur, le moindre égarement du jugement ou de la sensibilité (égarement à faux, ne confonds pas avec : folie, fantaisie), m’irritent lorsqu’ils font force de loi. **Je n’aime pas la bêtise officielle, or je m’aperçois que devant l’immense gabegie intellectuelle, il vaut mieux se taire. Tu sais bien**

qu’on ne pardonne qu’aux puissants... Alors, je concentre ma volonté et j’attends ce jour où moi, je serai puissant.

Excuse-moi, chérie, de te parler ainsi de moi, mais il est bon que tu saches mes occupations, mon état d’esprit, pour mieux me comprendre. Constate ta puissance, ma bien-aimée : très souvent, lorsque je me sens sans recours, la seule lumière capable de m’éclairer est ton amour. Je t’assure que tu es aussi indispensable à mon équilibre intellectuel qu’à mon bonheur et à ma paix physiques, si je puis dire. Tu es toute la douceur de vivre, et c’est là, la force, le secret de notre amour. Dans ces deux mots, “je t’aime”, dans nos baisers et nos caresses, je mets *tout mon être*. Plus tard aussi, Marie Zou chéri, lorsque nous serons complètement unis, parfaitement et merveilleusement l’un à l’autre, songe que dans ces instants où je te prendrai toute à moi, toi aussi tu posséderas *tout mon être*. C’est cela qui fera le prix de notre amour : ne jamais fractionner le don de soi. Que l’esprit et le corps s’accordent parfaitement. Qu’on n’ait même jamais à prononcer ces deux mots : corps, esprit. Nous ferons un tout, mon amour : il y a toi, il y a moi : il y aura *Nous*, cette union qui nous donnera le bonheur.

Ta lettre m’intéresse beaucoup. Cette histoire que tu te racontes à toi-même, j’aimerais tant la connaître ; mais connaître déjà l’existence de cette histoire retient mon intérêt ; je m’étonne que jamais personne n’ait eu le droit d’y pénétrer dans cette rêverie d’avant le sommeil : cela prouve une indépendance de pensée qui me ravit. Que moi maintenant j’aie cette délicieuse permission, tu ne peux savoir avec quelle délicatesse je veux en profiter. Je voudrais prendre ainsi possession de toi avec ferveur, avec une tendresse infinie, avec toute la douceur de mon amour. Comme les caresses dont je rêve, le jour où tu m’appartiendras, (et elles seront douces, merveilleuses, ma chérie. Je voudrais tant que tu sois bienheureuse), je veux que mon entrée dans tes songes, dans tes rêveries idéales soit escortée de mille précautions, d’une tendresse inexprimable. **Devant le monde comme en face de nous-mêmes, nous serons étroitement enlacés, liés : nous rendrons vivant le bonheur.** Tous envieront la paix de notre union, de nos visages. Je n’imagine pas l’impossible, mon tout petit Zou chéri : nous sommes au point de départ et nous pouvons tout, construisons dès maintenant notre bonheur. Est-ce que l’image que je t’en propose te plaît ? **Notre amour sera comme un de tes rêves, une de tes songeries qui précèdent ton sommeil : ta pensée est alors si absorbée par l’attente d’un personnage inconnu, si attentive à son apparition, que tu retiens même ton souffle, et tout autour de toi s’arrête presque de vivre. Tu n’imagines même pas ce visiteur : l’imaginer serait le diminuer. Tu attends ; seulement t’envahit le désir immense, presque désespéré de reconnaître celui que tu attends, et que pourtant tu ne connais pas. Un peu de son sourire, ou de sa hâte, ou au contraire de sa nonchalance, l’allure indéfinissable de sa démarche, l’éclair imperceptible de son regard suffiront peut-être à détruire l’espoir qui t’êtreint. Ce n’est pas lui... Mais insensiblement ton désir mue en une sorte de certitude encore inconsciente. Il approche, il est là. Et là finit le rêve. Il est là et tu n’es plus endormie : c’est le réel qui s’impose. Mais il n’y a pas de transition. C’est maintenant la certitude. Et ce n’est pas étonnant, car tu es dans ses bras et c’est infiniment doux. Et tu te donnes pour toujours à ce personnage que tu as maintenant reconnu. Tu vas pouvoir t’endormir blottie contre lui. Tu lui appartiens.**



Comprends-tu chérie ? Il n'y a pas eu de transition entre le rêve et la réalité, entre l'attente de ton esprit et le bonheur de tout ton être. Et moi, je te garde dans mes bras, je t'enveloppe de mon amour. Tu peux t'endormir, mon aimée : je veillerai sur toi, tu ne connaîtras plus les blessures mais la douceur. Tu ne connaîtras plus que *notre amour*.

Mon Marizou chou, je continuerais ainsi toute la nuit ces pages tant je suis bien avec toi. Tu vois que la correspondance régulière ne tarit pas nos ressources d'amour ! Au contraire, plus va et plus j'ai à te dire.

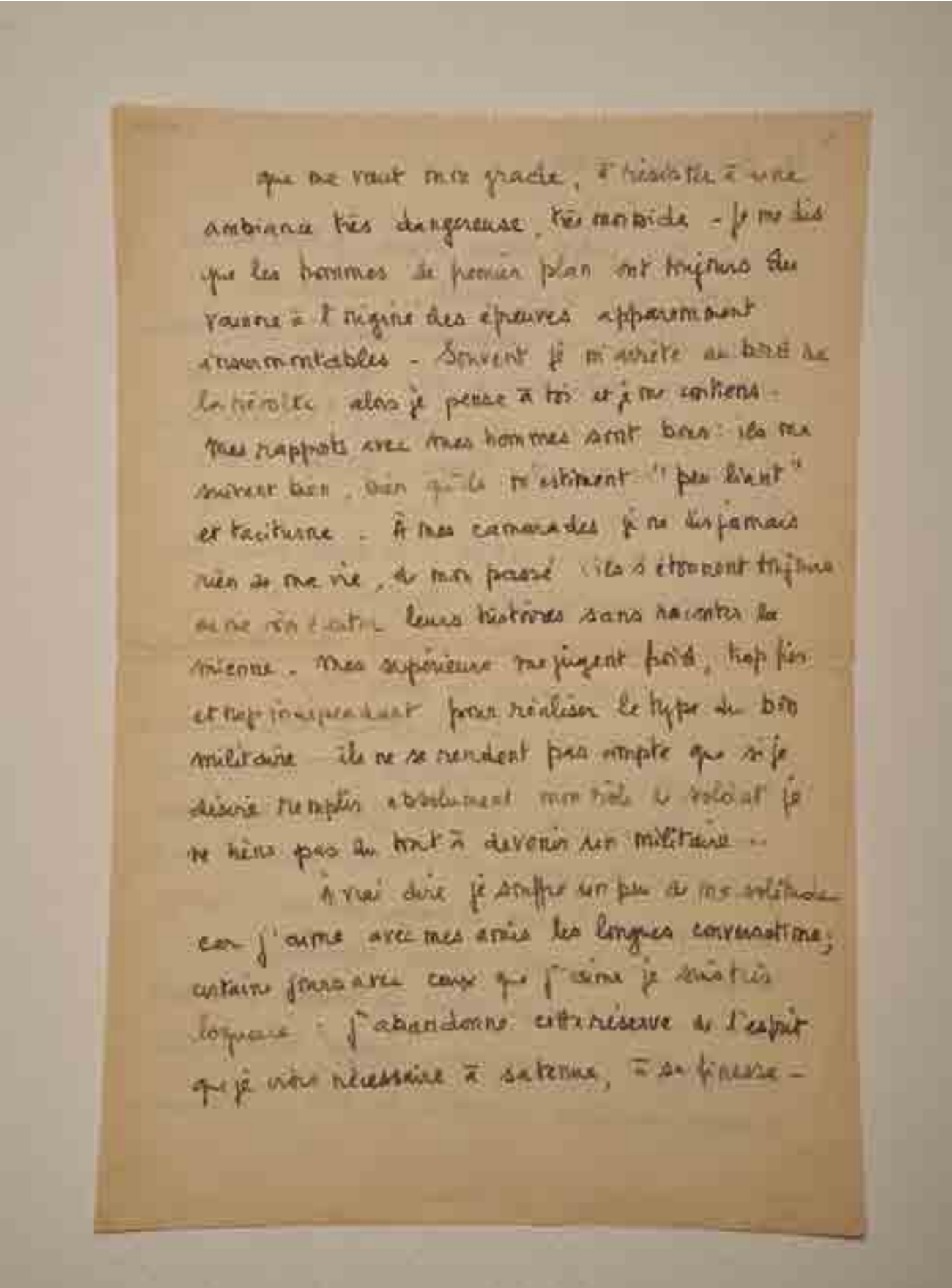
Je m'arrête malgré tout car il me faut dormir si je veux être solide demain ! Ma ravissante petite fille tu es belle. Tu es ma merveille. J'ose à peine imaginer le bonheur de notre mariage : et pourtant, nous le vivrons un jour. Ah ! Oui, chérie, comme j'aimerai vivre à tes genoux, faire tout pour toi, pour que tu sois heureuse.

Tes lettres sont si délicieuses. Elles constituent ma vraie nourriture.

Je t'aime, je t'aime, ma fiancée. Je voudrais pouvoir caresser tes cheveux, sentir la fraîcheur de ton visage, et t'embrasser. Te sentir aussi toute contre moi, bien à moi. Et puis, avant de me redonner tes lèvres avant de me dire bonsoir, je voudrais tant voir ton sourire. Bonne nuit, mon amour.

François

2.000 - 3.000 €



159. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 7 février 1940

“ADORATION ÉPERDUE” DE FRANÇOIS MITTERRAND

2 pp.in-8 (198 x 135mm), encre noire

Le 7 février 1940

Ma chérie, il est neuf heures du soir ; je suis seul : tous sont partis écrire ou se coucher. Dehors la nuit est très noire et il pleuvote. Je préfère être seul. Je puis mieux te retrouver, et cela vaut la peine de te retrouver ma chérie ! Peut-être dors-tu en cet instant. Tu dois être bien jolie ; quel ennui que je ne puisse pas être là à te regarder, à t’embrasser tout doucement.

Ma journée a été assez calme et pourtant je suis fourbu de sommeil : si j’en ai le temps, j’ajouterai quelques lignes demain matin, mais ce soir je ne pourrai te dire que : je t’aime. Es-tu toujours fiévreuse, mon petit Zou chéri ? Je prie pour que tu guérisses vite et pour que tu ne souffres pas. Et je te veille avec amour. Rien ne pourra résister à tant d’amour. Alors bonsoir, chérie. Je ne te quitte pas vraiment. Puisque tu me donnes les baisers que je préfère, je les prends tous ! Tu es si délicieuse, si ravissante. Et puis pour dormir, je mets ma tête à “ma place réservée”. C’est bon de se sentir vivre, mon amour. C’est doux ma petite pêche, de t’avoir toute à soi. Je t’embrasse, good night sweetheart.

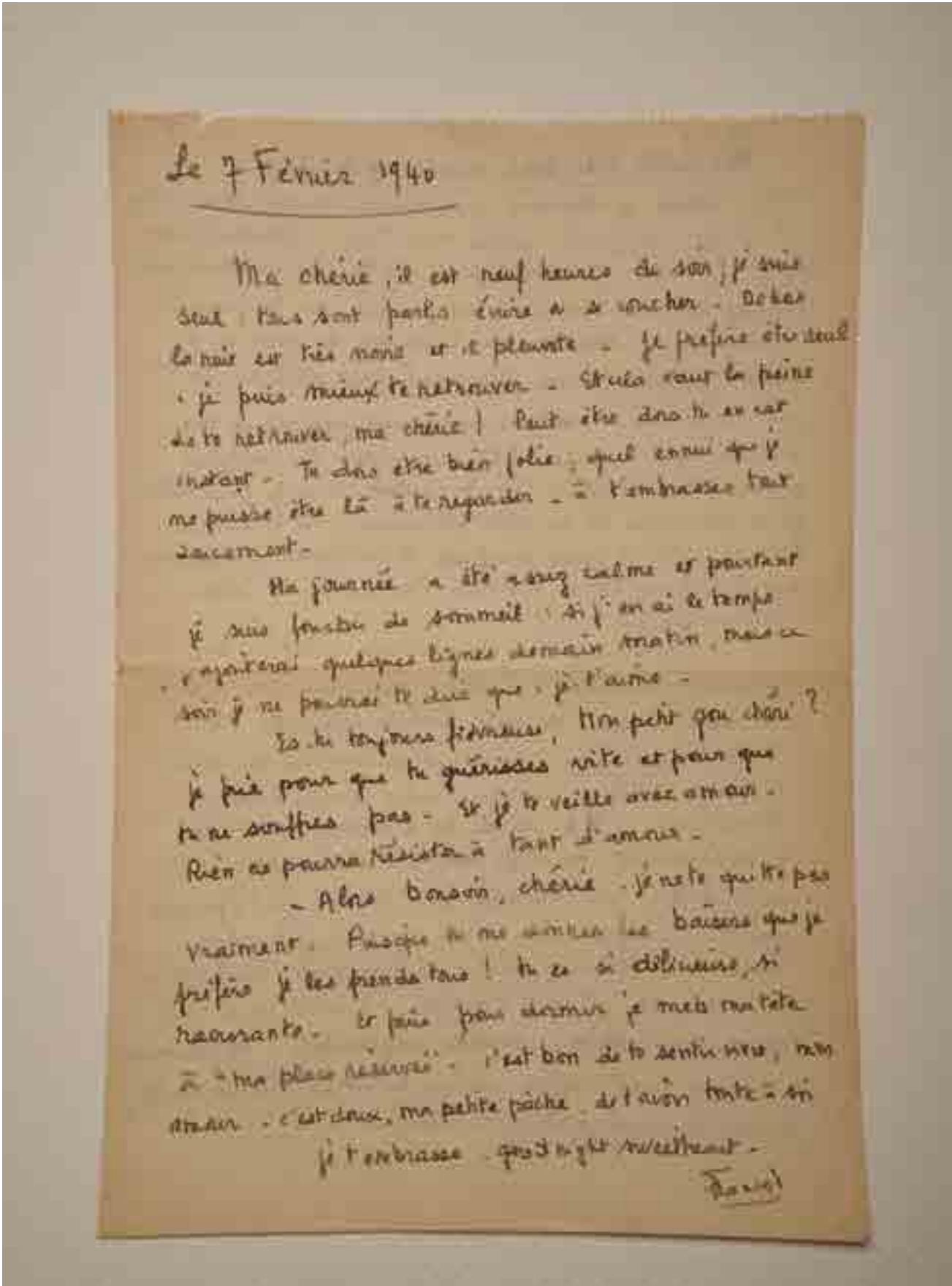
François

Ma petite fille bien-aimée je t’adore.

Voici comme je voudrais commencer toutes mes lettres si je ne craignais d’être monotone. Comme il est long ce temps qui me sépare de toi. Et pourtant nos journées de Noël et du début de janvier me paraissent toutes proches. Alors que pour beaucoup de gens, on a peine souvent à recréer leur visage, leurs attitudes, Toi, mon amour, tu es extraordinairement présente en moi. Il est vrai que tu ne peux être mise dans la catégorie banale “des autres”. Toi, tu es tout. Tu es la plus belle et la plus douce et la plus délicieuse. Et tu es ma fiancée. **Tu ne peux imaginer le sentiment d’adoration que j’ai pour toi. Je t’aime vraiment à la folie.** Tu t’en plains chérie ?

Ce qu’il y a de merveilleux, c’est qu’avec toi je trouve mon unité. L’amour n’est plus une source de conflits ; **avec toi cette division artificielle de l’homme qui aime en esprit et en matière, n’a plus de raison d’être.** Car je t’aime et veux t’aimer totalement. Le comble de l’amour est d’unir le ravissement du corps à l’émerveillement de l’esprit. Et ce comble de l’Amour, je l’éprouve pour toi. Comprends-tu chérie combien je t’aime ? Plus va et plus je désire la possession de tout ce que tu es et plus je t’aime. T’aimer encore plus ? Chaque jour cela me semble impossible, et pourtant **à mesure que j’avance dans la connaissance de toi, je sens mon adoration plus éperdue.**

300 - 500 €



160. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 7 février 1940

LA BAGUE DE FIANÇAILLES.
FRANÇOIS MITTERRAND DONNE
DES INSTRUCTIONS À MARIE-LOUISE
TERRASSE POUR QU'ELLE FASSE TIRER
SON PORTRAIT CHEZ HARCOURT.

“JE T'AIME SOUVENT DE MANIÈRE UN
PEU PAÏENNE !”

8 pp. in-12 (199 x 135 mm), encre noire

Le 7 février 1940

Ma petite pêche chérie, hier soir deux lettres de toi m’attendaient à mon retour du chantier (celles du 4, Valmondois et Paris) et j’ai la même réaction que toi : je préfère une lettre quotidienne qui me permet de sauver chaque journée... Mais j’aurais mauvaise grâce à me plaindre si je songe à ma joie lorsque je reçois deux lettres, double preuve d’amour. Après dîner, j’ai commencé une lettre pour toi, mais j’étais si fatigué qu’en la relisant ce matin, je la juge à peu près incompréhensible. Alors je recommence et ça ne m’ennuie pas du tout ! Ce matin, j’ai un peu de tranquillité, car je reste au cantonnement ; il m’a fallu courir après un appareil de tir contre avions, ce qui fait qu’il est maintenant plus de neuf heures alors que je voulais m’installer en ta compagnie de très bonne heure !

Le travail aux tranchées est éreintant, car nous restons dix à onze heures durant, debout, dans une boue collante ; le dégel a donné naissance à une multitude de ruisseaux qui raclent les coteaux... et n’ont pas d’autre but que de se donner rendez-vous au fond des tranchées ! Ma chérie, excuse-moi, mais j’ai envie de te dire que je t’aime ! Que tu es merveilleuse, ravissante, délicieuse, qu’il est bon de t’aimer et infiniment doux de t’avoir tout contre soi.

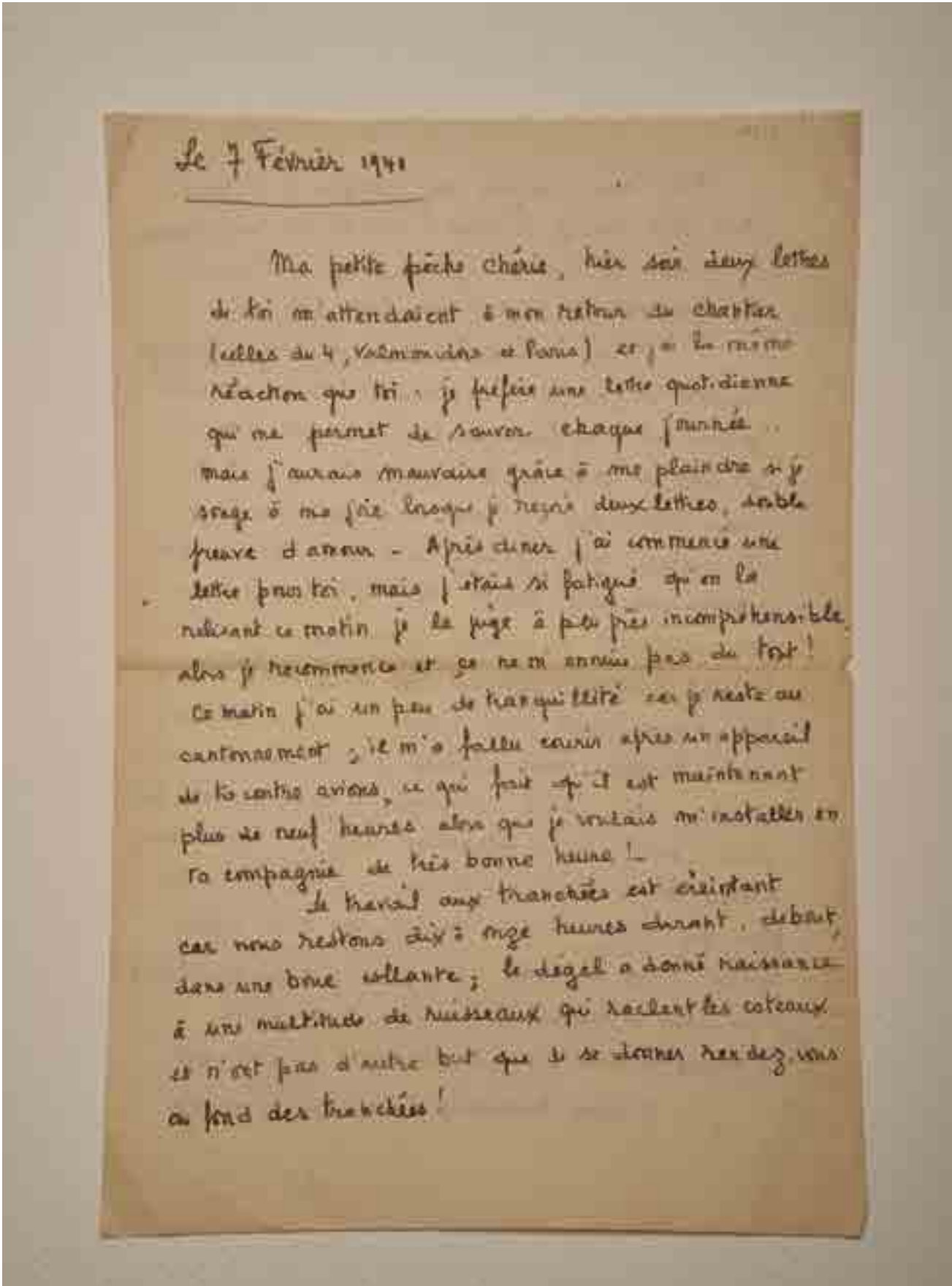
Tu me demandes de te dire que je songe souvent au jour où nous serons totalement unis. Je crois que je ne fais que ça ! Oui, mon amour, je t’aime et je te désire et je rêve au jour où tu seras à moi. Autant mes jours sont longs et monotones, autant je sais qu’ils seront brefs lorsque tu seras avec moi, autant mes nuits sont mornes, faites seulement du sommeil commandé par ma fatigue, autant je sais qu’elles seront merveilleuses lorsqu’elles seront faites de toi et de notre amour. Comme tu seras douce, fraîche, (et si belle), dans mes bras, ma chérie, lorsque le reste du monde étant aboli, tu me donneras toute ta tendresse, lorsque tu te donneras à moi, à moi qui t’aime plus que tout. Pensons souvent, ma toute petite fiancée, à ces moments : ils nous aident par leurs promesses à vaincre la tristesse de l’attente. Et comme tu me le dis : ils viendront *certainement*.

J’aime beaucoup aussi que tu veuilles maintenir toujours ce “*nous deux*” envers et contre tous les obstacles. Nos enfants, pour toi, mon travail, pour moi, ne devront pas en effet nous faire oublier que notre amour doit rester l’essentiel. Un homme est toujours un peu jaloux de la tendresse que sa femme distribue aux autres, et une femme, je crois, est toujours

un peu jalouse des ambitions, des joies, que l’homme éprouve hors de son foyer. Évitions ces écueils. Nous n’oublierons, mon Zou, *jamais*, ce “nous deux” (ton expression me plaît) et je conçois ma vie, notre vie, exactement comme toi. Tu seras toujours pour moi la première (au fond, la seule) ; je devrai être pour toi le premier, le seul. Lorsque tu me verras inquiet, abattu pour des raisons quelconques, n’oublie pas non plus, ma bien-aimée, que ton sourire et tes baisers vaincront tous mes soucis. Dans le don que tu me feras de toi, je puiserai une nouvelle force. Tu vois que tu peux faire de moi ce que tu veux ! Car je t’adore et ne désire que toi. Comme tu es puissante, chérie.

Quant tu y auras réfléchi, réponds-moi sur ces deux points : quoique nos fiançailles ne pourront avoir lieu qu’à l’occasion de ma permission de dix jours (mais déjà un mois s’est écoulé...), **il faut penser dès maintenant à ta bague de fiancée**. Dis-moi où sont tes préférences (pierre, taille, etc...) ; je les transmettrai à mon père qui se chargera des recherches ; évidemment, il ne s’agit que d’une première indication permettant de fixer un premier choix, car tu pourras choisir de visu. N’hésite pas à me dire exactement ce que tu *désires* et *préfères*. Je veux que tu aies ce que tu aimes et ce qui te plaît. Cette bague à ton doigt, mon amour, il est si doux d’y penser, car elle signifie plus qu’un premier acte officiel, elle est aussi le symbole de nos promesses, de nos désirs, de notre lien.

Deuxième point : dès que tu seras rétablie, je voudrais que tu ailles chez un photographe, à titre d’indication : Piaz (Champs-Élysées), le Studio Harcourt, Garban (Gds Boulevards), travaillent bien. Tu ferais faire 3 poses. La première *de profil* (ton profil si pur, qui me ravit tellement), la deuxième de face ou de 3/4, où tu aurais l’obligeance de *sourire* (tu sais que j’aime ton sourire : j’ai, ou bien l’envie de me mettre à tes genoux et de te dire que tu es ma délicieuse petite déesse, ou bien le désir de prendre tes lèvres, de baiser ce sourire et de l’emporter avec moi, bien imprimé en moi). Pour la troisième, tu choisirais selon ton désir. **Tu prendrais 2 photos de chaque pose, soit six photos de grand format (18 x 24 par exemple), plus une photo de chaque pose en format “carte postale”**. Tu m’envverais ces trois dernières. Pour toi, c’est-à-dire pour nous, tu garderais 2 ou 3 grands clichés et tu disposerais des autres à ton gré (on pourrait en donner une à Jarnac). D’ailleurs, nous ferions tirer, si besoin était, un plus grand nombre d’exemplaires, je me charge évidemment de la question pécuniaire. Je te ferai parvenir le nécessaire à temps. **Voici comment je vois ces photos (dis-moi ton avis) : elles pourraient représenter ton visage, avec le cou, la hauteur des épaules et la naissance de la gorge ; pour la coiffure, j’ai une légère préférence pour celle que tu avais lorsque je t’ai connue au Bal de N.S. (rejetée en arrière, d’une seule courbe)** : elle me plaît beaucoup par tout ce qu’elle signifie : l’apparition de ta beauté et de ton amour dans ma vie (remarque que toute autre coiffure me plaira aussi : tout te va). Quant au modelé, tu peux parfaitement supporter une lumière précise. Si tu préfères un certain contraste d’ombre et de lumière, agis à ta guise. Mais il vaut mieux éviter le flou qui a été plutôt inventé pour renflouer... Tes traits sont tellement purs et fins que tu n’as rien à craindre de la vérité ! Encore quelques détails : en principe, j’aimerais mieux que tu ne portes rien d’ajouté : collier ou quoi que ce soit dans les cheveux (je te dis cela, parce que certains photographes d’art en sont partisans). J’aimerais aussi tes épaules nues, ou bien revêtues d’une robe extrêmement simple (ton corsage “bruyère” de Noël p. ex.). En somme (et cela, tu dois le savoir sans doute par goût, et parce que, aussi, tu as dû parfois te voir dans un miroir !), je voudrais qu’il n’y



ait quasiment *que toi* sur ces photos : tes cheveux en arrière, rejetés en souplesse pour montrer leur belle courbe, ton front dégagé (je le trouve beau), ton visage et tes épaules avec leur splendeur (**je t’aime souvent de manière un peu païenne !**).

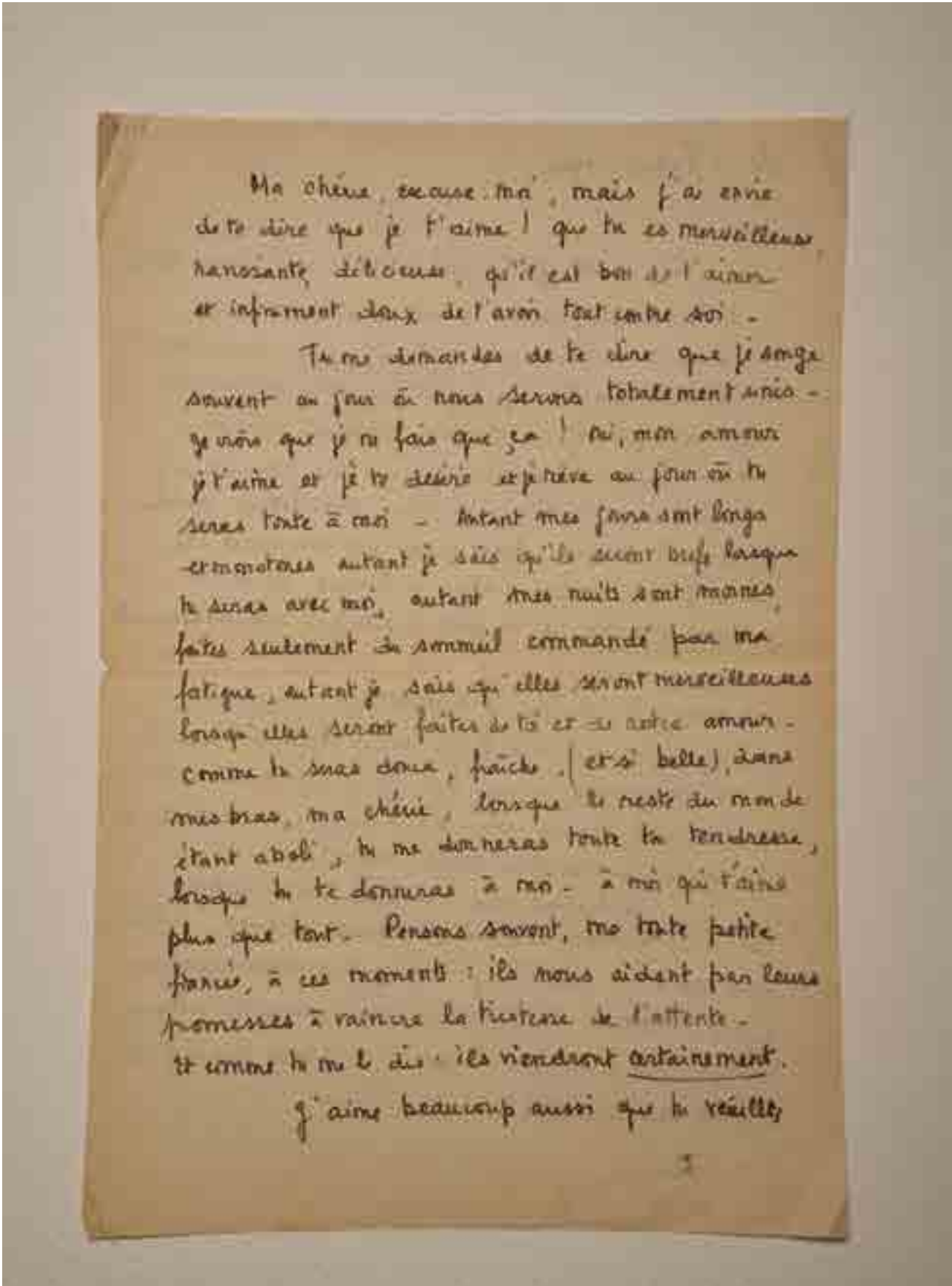
Tu dois trouver mes demandes sans fin, ma ravissante ! Mais ne te plains pas si je t’aime telle que tu es. Je suis tellement émerveillé par toi. Tu es plus belle que n’importe quelle parure. Et c’est heureux, car lorsque tu m’appartiendras, lorsque tu me donneras cette merveille que tu es, mon amour, je t’assure que je serai plus ébloui encore (et ce n’est pas peu dire) que lorsque je te vois parée pour le monde. Je sais d’ailleurs que tu es de mon avis sur “ta” vérité esthétique, mais pour certains détails, *dis-moi ce que tu penses, ce que tu estimes préférable*.

Mon père ira à Paris vers le 25. J’espère que tu seras levée à cette époque. Mon petit chou Zou jolie, je voudrais tant que ta fièvre parte (tu ne me le dis pas, mais tu dois souffrir de ces mauvais rhumatismes, et ta souffrance me fait mal). Dans une de mes dernières lettres, je te demande de me décrire ta “tenue” de petite fille obligée de rester au lit. Que vois-tu devant ton lit ? Qu’y a-t-il autour de toi ? Le soir quand ta cousine rentre, parlez-vous beaucoup ? Est-elle “sympathique” ? Je te poserais infiniment des questions. Il te faudrait écrire un journal pour répondre à toutes ! Mais tu le feras au moins peu à peu.

Tu vois, ma douce chérie, que je profite bien de ma liberté de ce matin : je te la donne toute entière. Mais ce n’est guère méritoire ! C’est le contraire qui le serait ! C’est si bon d’être avec toi. Évidemment, nous sommes obligés de nous contenter d’ersatz ! Nos lettres sont le seul moyen d’exprimer notre amour, mais ce serait encore mieux si, au lieu de t’écrire ma tendresse, je pouvais te la murmurer, te la dire. Si au lieu de t’envoyer mes plus doux baisers, je pouvais te serrer contre moi et rester longtemps ainsi, à goûter véritablement ta présence, la fraîcheur de ton visage. Si je pouvais prendre tes lèvres et te donner avec un amour infini ces baisers qui remplacent toutes les paroles, et qui sont pour l’instant la plus merveilleuse affirmation de notre bonheur ; en attendant plus encore. Tu vois, mon aimée, que je te dis mon amour comme si tu étais déjà ma délicieuse petite femme. Mais ne l’es-tu pas un peu, ma femme, à laquelle m’unissent tant de souvenirs et de rêves. N’es-tu pas ma fiancée chérie, désireuse de m’appartenir ? Alors je te dis mon amour, et j’attends ce jour où pour toujours nous aurons le droit de nous aimer infiniment. Notre mariage, ma chérie, comme nous le ferons *beau*. Je t’aime.

François

800 - 1.200 €



161. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 8 février 1940

JALOUSIE. MARIE-LOUISE TERRASSE COURTISÉE PAR UN AUTRE

4 pp. in-8 (199 x 135mm), encre noire et crayon de papier

Le 8 février 1940

Ma fiancée chérie, ta lettre à peine reçue et lue (celle écrite le 5 et postée le 6 (8h20)), j’y réponds. N’est-ce pas, chérie, que nous aurions méprisé une grande richesse si nous n’avions pas écrit ces lettres quotidiennes ? Tu ne peux savoir combien j’ai été heureux de voir que tu ne t’en lassais pas : je t’aurais écrit lettre pour lettre par volonté de laisser ton amour parfaitement libre. Mais toi, mon aimée, tu as deviné, tu m’as comblé. Et maintenant, **cette correspondance est devenue indispensable à notre bonheur**. Chaque fois qu’au courrier j’aperçois ton écriture, la vie devient subitement plus belle.

Je me demande parfois si je te dis bien mon amour. Je voudrais trouver des mots capables d’exprimer un sentiment très simple : cette adoration que j’éprouve pour toi ; (elle est faite de ravissement, de désir, de certitude ; aussi, d’élévation : car notre amour ne sera pas seulement l’accomplissement de cette union que nous souhaitons tant, mais aussi une perpétuelle volonté de perfection).

Voilà plus d’un mois que je t’ai quittée ; et cette lettre est pour moi toute semblable à celle que je t’écrivais dès le 4 janvier : pas plus éloignée de toi. J’ai reçu hier soir deux lettres d’amis... qui me félicitent de mes fiançailles. L’un me dit (il est marié) : “tu verras que le mariage est plus beau que le plus magnifique des rêves”. Je ne l’ai pas attendu pour croire que notre mariage sera plus beau que tout. Que dirait-il alors s’il te voyait ! Tu m’écris, mon Zou, **que tu es follement heureuse de penser que nous nous fiancerons à la première occasion...** et comme je puis t’en dire autant, essaie d’imaginer, mon “clochard chéri”, ce que sera notre bonheur : cette fois, plus de portes cochères pour nous abriter ! (Ce sera même un peu regrettable : c’est un si doux souvenir). Mais dix jours de suite nous pourrions nous aimer follement... Et quand ce sera pour toute la vie !

N’est-ce pas, chérie, que nous ensorcellerons la guerre par notre certitude du bonheur ? Il n’est pas possible que le jour de notre union n’arrive pas. **Il n’est pas possible que toi, ma ravissante, tu ne m’appartiennes pas.** Tu seras *à moi*, il le faut ; tu seras ma toute petite femme plus douce et plus savoureuse qu’une pêche. Tu me l’as dit : tu es tellement faite pour moi. Et moi, je suis tellement fait pour te prendre et t’aimer (ce qui est une manière de t’appartenir).

Tu as raison de me dire que tu as reçu une lettre d’un autre que moi, qui te parle “d’amour” (Il est si évident que d’autres que moi doivent te vouloir !). La marque de confiance que tu me donnes en me prévenant me touche infiniment : c’est là, la confiance qui doit toujours exister entre nous. Je ne suis pas jaloux puisque je sais que tu m’aimes (je le serais sans doute autrement). Parfois, je m’inquiète en pensant à notre séparation car

il n’est pas possible que toi, si jolie, ne sois pas l’objet de nombreuses attentions qui peuvent te troubler. Mais c’est une inquiétude instinctive, qui ne dépasse pas le domaine de l’instinct : j’ai trop de foi en notre amour pour admettre son fléchissement.

Je t’ai déjà dit que j’étais plutôt jaloux, mais notre séparation de l’an dernier m’a prouvé que mon amour était infiniment plus fort que ma jalousie, puisque j’ai pu vivre plusieurs mois en continuant de t’aimer, tout en sachant parfaitement qu’il était impossible qu’une fille aussi ravissante que toi ne soit pas très entourée, très adulée. Certes, j’en ai souffert ; mais j’étais prêt à te reprendre : que m’importaient les sentiments des autres ? Je savais que toi seule, tu déciderais. Et, rien, tu entends, rien ne comptait à côté du prix de ton amour et du don que tu me ferais de toi.

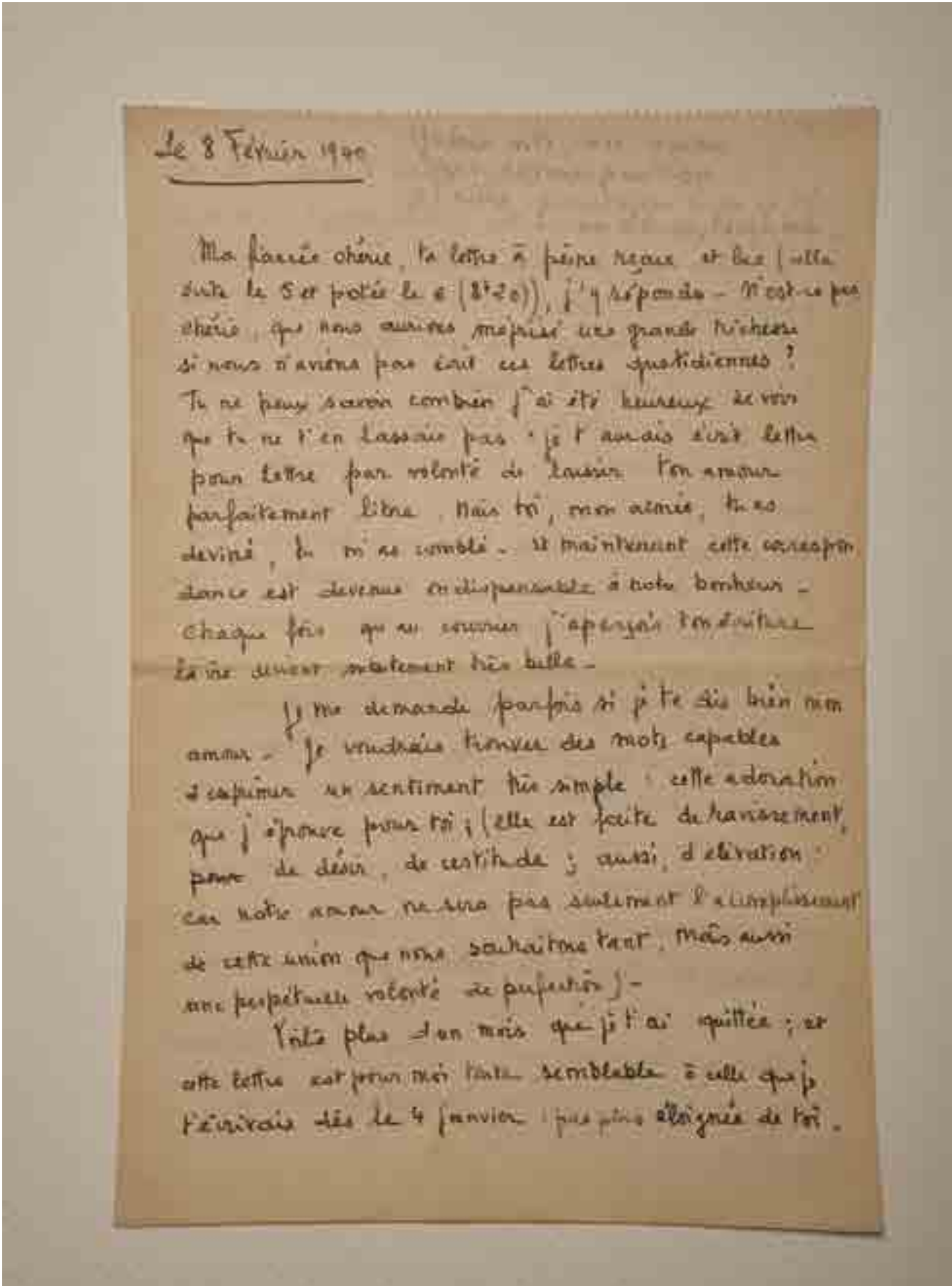
Et puis, comme tout cela est loin. Maintenant, c’est notre amour qui triomphe. Seule la guerre empêche la réalisation de tous nos désirs, la réalisation très proche. Sans elle, je te jure, ma chérie, que tu serais à moi sans tarder.

Ne trouves-tu pas assez extraordinaire de parler de “nos” enfants ? Que des êtres puissent venir *de toi et de moi*, de notre union, de la réalisation merveilleuse de notre amour ? Et pourtant, tout cela passe encore après *toi*. Mon amour est *pour toi*. Quand je pense à notre union, je ne pense qu’à *toi*. Ma belle, ma ravissante petite fille. Ce mariage n’a pas l’air du tout d’être un mariage de raison ! Puisque la “raison” (ou tradition chagrine) veut que la femme passe après les enfants ! Toi, tu es tout pour moi. N’oublie pas que tu es ma déesse et qu’on adore une déesse. Est-il permis quand même, mon amour, de presser doucement cette déesse contre soi, de pousser l’audace jusqu’à baiser son front, ses yeux et même ses lèvres ? Est-il permis de l’aimer comme si elle était une petite fille délicieuse, comme si elle était une femme auprès de laquelle on devient soudain tout-puissant ?

François

[Apostille :] Guéris vite, mon amour. Ne t’ennuie pas trop. Je t’aime. Je suis toujours auprès de toi mon délicieux Marizou chou.

400 - 600 €



162. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 10 janvier 1940

JOURNÉE PASSÉE AU FOSSÉ ANTI-CHAR.

PRÉPARATION DES FIANÇAILLES À VENIR, BAGUES, PHOTOS.

“J’AIMERAIS EMBRESSER TES MAINS QUI TRAVAILLENT POUR MOI” : MARIE-LOUISE TRICOTE UNE ÉCHARPE POUR SON FIANCÉ

4 pp. in-12 (165 x 126mm), encre bleue

Le 10 février 1940

Mon ravissant Zou que j’aime, je suis encore atteint par la tristesse que j’ai éprouvée hier soir en ne voyant rien de toi au courrier. Je sais bien que les correspondances de trains sont souvent troublées, mais comment me raisonner alors que ma joie dépend uniquement de tes paroles d’amour ? Et puis, si j’ai une confiance absolue en ton amour, je redoute une aggravation de ta fatigue. Alors je m’inquiète. Heureusement qu’il est 1h 30 et qu’à 4 heures le courrier d’aujourd’hui sera là avec, je l’espère, ton écriture si désirée... (Je mets chaque jour ma lettre avant la levée qui a lieu au Bataillon à 14h30. Ma lettre va ensuite au P.C. du Régiment, d’où elle est expédiée sur le S.P. 166, qui te la fait parvenir). (Tes lettres mises avant 8h20 du matin à Valmondois m’arrivent deux jours après. Par exemple, ta dernière lettre datée sur le cachet postal : 6 février 1940, 8h20, m’est parvenue le 9 à 16 heures).

Mon emploi du temps actuel est celui-ci : départ à 7 heures pour le chantier qui se trouve à 3 km au nord du village. **Nous empruntons un chemin de flanc qui se perd dans les champs. Beaucoup de boue : par-dessus les chevilles. Puis, nous restons au fossé anti-chars jusqu’à 16 heures. Les hommes travaillent durement, car il se produit des éboulements et quand la terre n’est pas trop boueuse, c’est qu’elle est gelée.** Pour moi, je donne des indications et surveille l’exécution. C’est moins réchauffant. Aujourd’hui, par exception, on nous a fait revenir au cantonnement à midi, en vue d’une prise d’armes et je puis t’écrire tranquillement.

Mon Marizou, je t’adore : tu es mon délicieux petit chou, ma petite fille plus jolie qu’un amour, ma fiancée. En voici des titres ! (Pas de gloire !). Tous les garçons qui te voient sont obligés de t’aimer (toi, tu n’es pas obligée de les aimer tous : et voilà mon titre de gloire, à moi : c’est moi que tu aimes). Je n’ai rien vu de plus ravissant que toi (ne me dis pas que j’ai vu peu de choses).

Et que dirai-je quand tu seras tout-à-fait à moi, quand tu seras ma femme et non plus une jeune fille dont il ne m’est permis d’embrasser que le bout des doigts (peut-être plus : mais c’est de surcroît, et par une mesure d’extrême bienveillance !). Chaque soir, il faudra que tu me dises que tu n’es que ma petite fille, qu’une toute petite fille qui se donne à celui

qu’elle aime, et non pas une déesse tellement lointaine : sans ça, je serai capable de faire du Panthéisme et de passer mon temps à tes genoux, ou bien à baiser tes chevilles comme on faisait en Égypte (je crois). Ce qui serait très malheureux pour mon orthodoxie et peut-être aussi pour la douceur de notre amour.

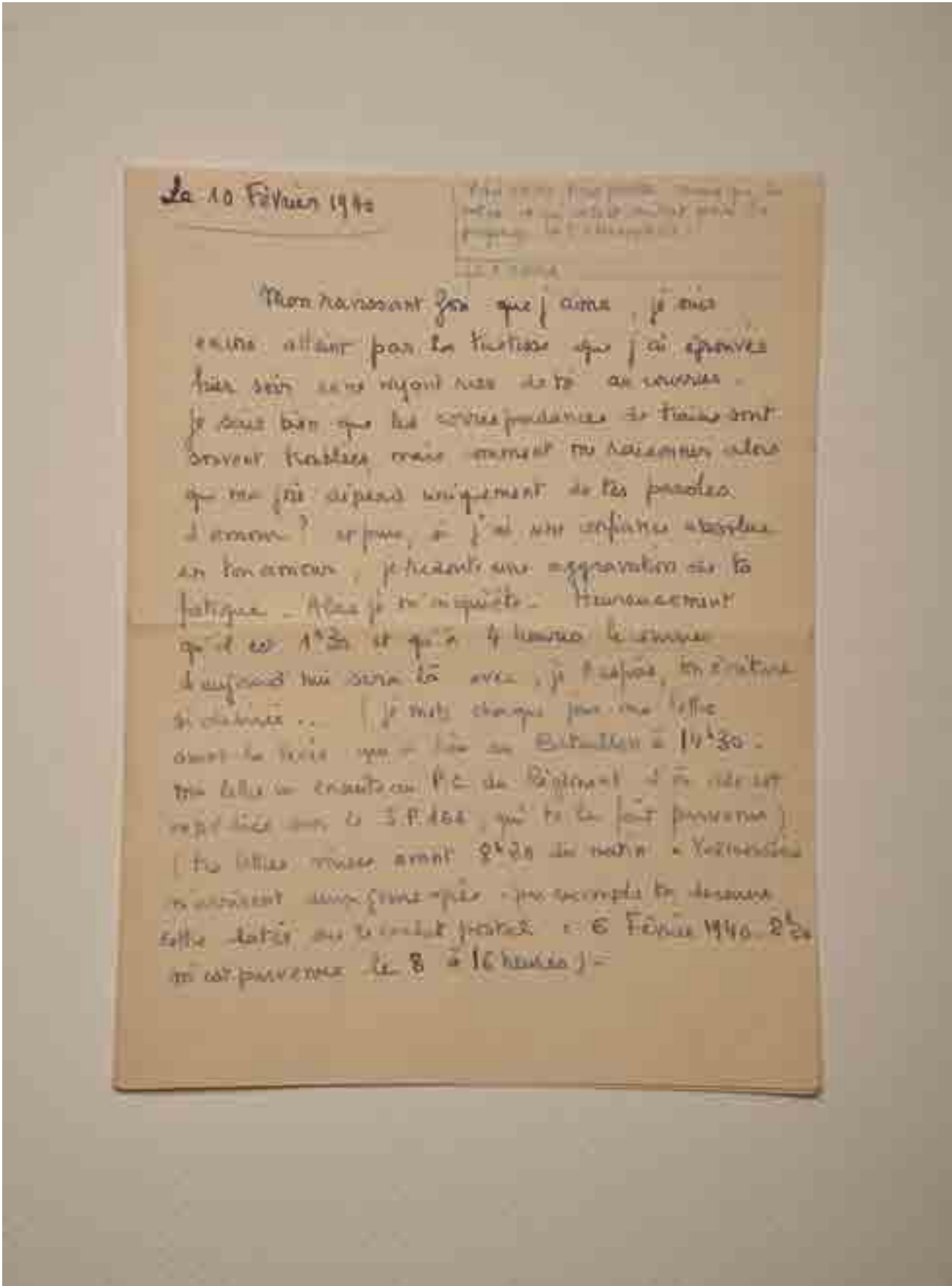
Ma fiancée chérie, que nos fiançailles aient été décidées pour ma prochaine permission, constitue un *très grand pas*. Je prie Dieu de résoudre mes contradictions : de soumettre ma raison aux désirs de mon cœur et de donner au cœur la force de contenir ses exigences. En effet, si je suis décidé à être patient ainsi que je l’ai dit à ton père, que la sagesse ne s’étonne pas d’être vaincue à la première occasion favorable. Bien vite nos fiançailles paraîtront éternelles à tous (et à nous les premiers). Car elles sont en effet un état agréable s’il dure peu, et désagréable et illogique s’il se prolonge. Notre mariage s’imposera de lui-même. Je souhaite ardemment qu’à ce moment la guerre ait atténué ses rigueurs (qui ne vont pas tarder à s’affirmer). Mais il est impossible de vivre seulement avec des joies promises. L’amour vrai, profond, ne peut se contenter d’un interminable prélude. Il veut tout : et moi, chérie, je te veux toute, j’ai besoin de t’avoir tout à moi car je t’aime. L’amour vrai aussi sait être patient et sait résister au temps... comment tout allier ? Mon amour, je compte beaucoup sur toi pour m’apprendre à être patient, pour que tu me dises que notre bonheur ne doit pas contredire la sagesse... Moi, je t’adore et ne sais pas autre chose.

Tu as reçu ma lettre au sujet de ta bague et des photos (le studio Harcourt est au 8 bis, rue Christophe Colomb, Paris, 8eme). Pour le cache-col que tu me tricotes si gentiment, les mesures sont bien celles que je veux pour ne pas être gêné tout en ayant le cou abrité. Tu peux toutefois aller jusqu’à 70 centimètres. **J’aimerais embrasser tes mains qui travaillent pour moi.** Écris-moi toujours ces lettres que j’aime. Dis-moi que tu m’aimes et que tu veux être à moi. Je te prends contre moi, mon Zou aimé et je te donne mille baisers tous pleins de ma tendresse. Par cette belle journée, comme il serait bon de vivre avec toi et de t’aimer.

François

[Apostille :] Voici encore trois photos, mieux que les autres et qui valent surtout par le paysage et l’atmosphère. Je t’adore.

500 - 800 €



163. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 11 février 1940

“MON AMOUR EST UN PEU FOU”.

LONGUE LETTRE DU “CANTIQUE D’AMOUR QUI CHANTE TOUTE LA JOURNÉE”

8 pp. in-12 (165 x 125mm), encre noire

Le 11 février 1940

Ma douce chérie, si tu m’avais vu cet après-midi, tu m’aurais cru fou. Après déjeuner, je t’ai écrit à toute allure ma lettre quotidienne : je t’y ai dit mon inquiétude devant ton silence de deux jours, puis j’ai erré dans les rues du village, ne pouvant me fixer nulle part. **À mesure que l’heure du courrier approchait, je sentais une véritable angoisse m’envahir. Aurais-je une lettre ?** Que devenais-tu ? Je ne formulais aucune hypothèse. Quand le vaguemestre est arrivé à la popote où a lieu chaque jour la distribution, je t’assure que mes jambes tremblaient nerveusement. J’étais hypnotisé. Tu vas me juger bien faible et par le même fait, tu comprendras mieux la force de mon amour. **Tu es une déesse terrible, tu as pris possession de moi avec une puissance contre laquelle je ne peux rien. Et que sera-ce lorsqu’en te donnant toute à moi, tu m’auras pris tout entier ?** Comme l’amour est trompeur ! Le jour où tu seras ma douce petite victime abandonnée, le jour où me sera offerte parfaitement cette merveille chérie que tu es, je pourrai bien prendre une allure de vainqueur ! Plus rien ne me restera qui ne soit infiniment à toi. Quel humble vainqueur, quel vainqueur enchaîné, quelle victime heureuse je serai. *Je serai à toi, ton bien*, mon aimée.

Non, je ne t’aime pas trop. Non, je ne serai pas déçu. Non, je ne suis pas aveuglé par mon amour. Tu as des défauts ? Mais bien sûr. Moi aussi. Et notre tâche sera de les guérir, de nous mettre au niveau de notre amour. Je sais bien que notre amour est une entreprise de longue haleine. Si tout de suite nos caresses et l’accord de nos désirs, l’entente merveilleuse et le don de tout notre être nous comblent de bonheur (au-delà du plaisir), tout ne sera pas fait : il nous restera à construire notre vie quotidienne. Tu sais, chérie, ce qu’on dit du mariage : il est difficile d’accorder le jour à la nuit ; en effet, car beaucoup font l’erreur de réduire l’amour au seul plaisir (immense sans doute) des quelques heures où tout problème est aboli sous la douceur des plus chères caresses. Nous voilà prévenus ! **Au fond, l’Amour a besoin de cette base essentielle : l’entente spirituelle.** Sinon, pourquoi la simple union matérielle ne suffirait-elle pas ? Or, l’histoire de tous les ménages nous prouve que le calcul serait inexact. Sais-tu pourquoi, mon Marizou, j’ai compris que je pouvais me lier à toi pour la vie ? C’est que même hors de l’emprise de ta présence, hors de cette attirance qui m’attache à toi, je t’ai toujours aimée, ma pensée ne t’a jamais quittée. Vois-tu chérie, si je fais cette distinction entre union spirituelle et union corporelle, c’est parce que toute une tradition d’expression m’y oblige. Mais je voudrais que tu comprennes que mon but est de la supprimer. Lorsque je te dis que je te veux *toute*, cela signifie que je

désire ardemment, comme toi, tes baisers et le don de toute ta tendresse de femme ; **cela signifie en même temps que j’attends de ton amour cette sorte de “coup d’aile” qui fait de la vie une réussite de bonheur.**

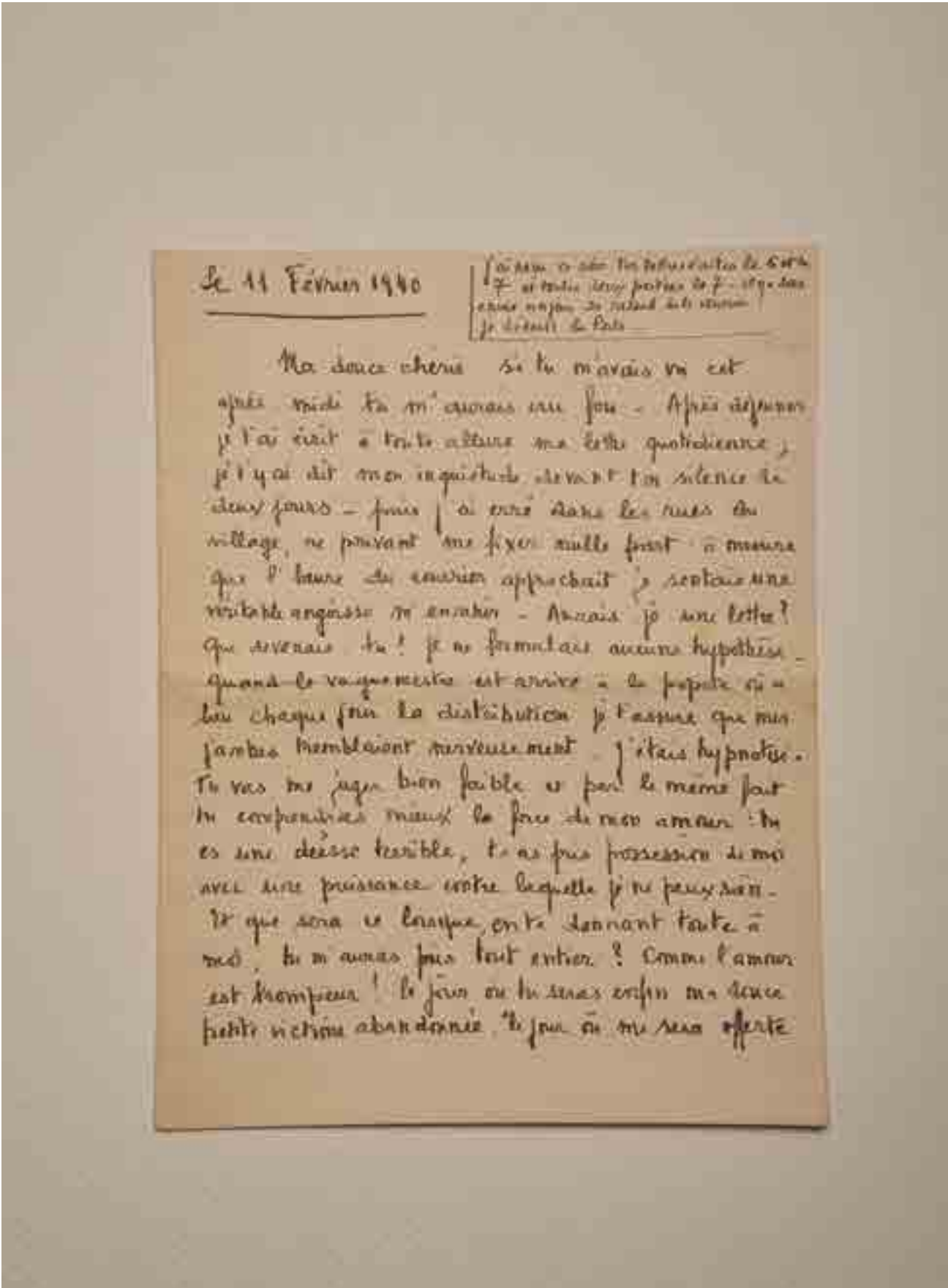
Tu es la plus merveilleuse des fiancées. Je t’assure que c’est vrai. Crois-tu que dans tes baisers, je ne goûte que le délicieux plaisir que tu m’offres ainsi ? Plus que cela : j’éprouve un sentiment d’adoration tel que par ton corps j’ai l’impression d’atteindre un peu mieux ton âme (et c’est la marque de l’amour vrai : le contraire se produit si souvent quand l’amour n’est que de surface). Mais je te le répète, je ne veux plus de la distinction. Ce que je veux, c’est *toi*, ce que je désire, c’est te posséder, te prendre, t’emporter, connaître avec toi toutes les réalités, peut-être aussi toutes les chimères du bonheur. Comment veux-tu que je sois déçu ? Tu es si jolie. Ce que je sais de toi, de ton visage, est si ravissant. Comment veux-tu que je sois déçu par tout ce que tu me réserves pour plus tard ? Tu me le dis toi-même, tu me donneras tant de caresses merveilleuses. Crois-tu que je serai insensible au bonheur de te sentir toute blottie contre moi, toute abandonnée à notre amour, toi, ma délicieuse, ma fraîche petite fille ? J’en oublierai de dormir. Crois-tu que je serai insensible au bonheur de te voir chez nous, occupée par tes travaux, de t’avoir à mon bras quand nous sortirons, de te parler, aussi de prier avec toi pour nous, d’élever avec toi nos enfants, de combattre les difficultés avec toi, de communier avec toi dans tout ce qu’il y a de plus inexprimable ? Alors, et ces défauts dont tu t’inquiètes ? Ma chérie, nous lutterons ensemble contre nous-mêmes. Je t’abandonne (retiens bien cela) tout ce que je suis comme tu m’abandonnes tout ce que tu es. Il n’y a pas de limite à l’amour.

La chute c’est de ne désirer que le plaisir, l’erreur c’est de confondre le bonheur et le plaisir, la vérité de l’amour c’est d’unir le plaisir au bonheur par le don total de soi-même, c’est de ne pas craindre de bâtir une vie sur la douceur indescriptible de toutes les caresses et sur l’abnégation de soi. L’erreur (la chute même) serait aussi de nier les merveilles des plaisirs.

Ne crois pas chérie qu’il s’agit là d’une dissertation en l’air. Ce n’est d’ailleurs pas une dissertation : ce n’est qu’un essai d’explication de mon amour, une tentative de compréhension du tien afin que dès maintenant nous puissions partir dans la seule voie du bonheur. Mon amour pour toi est une force spontanée, irraisonnée, qui bouleverse tout mon être. Mais notre vie doit être aussi bien soumise à la raison qu’aux fantaisies du cœur (tout au moins doit-on tenter de la soumettre à la raison !). **C’est bien difficile, car mon amour est un peu fou.**

En tout cas, ma pêche délicieuse, tu me manques rudement. Je te l’avoue, je suis malheureux. J’ai tellement besoin de toi, de tes bras autour de mon cou, de ton sourire, de tes lèvres. J’aimerais tant que tu sois près de moi en cet instant. J’aimerais embrasser ton cou, j’aimerais, j’aimerais. Mais je n’en finirais pas avec tous mes désirs, et cela me rend trop triste de penser qu’il faut attendre, toujours attendre.

J’aime pourtant rêver à ma permission qui verra nos fiançailles. Tu me demandes “comment les organiserons-nous ?” Je les vois comme ça : je passerai les premiers jours avec toi. Si tu es à Valmondois, j’irai chaque jour te voir. Si tu es à Paris, ce sera encore plus facile. Trois ou quatre jours après mon arrivée, nous célébrerons nos fiançailles. Y viendront nos parents proches et amis choisis. Puis, je t’emmènerai à Jarnac jusqu’à la fin de mon séjour. (J’espère que ce programme emporte ton adhésion !).



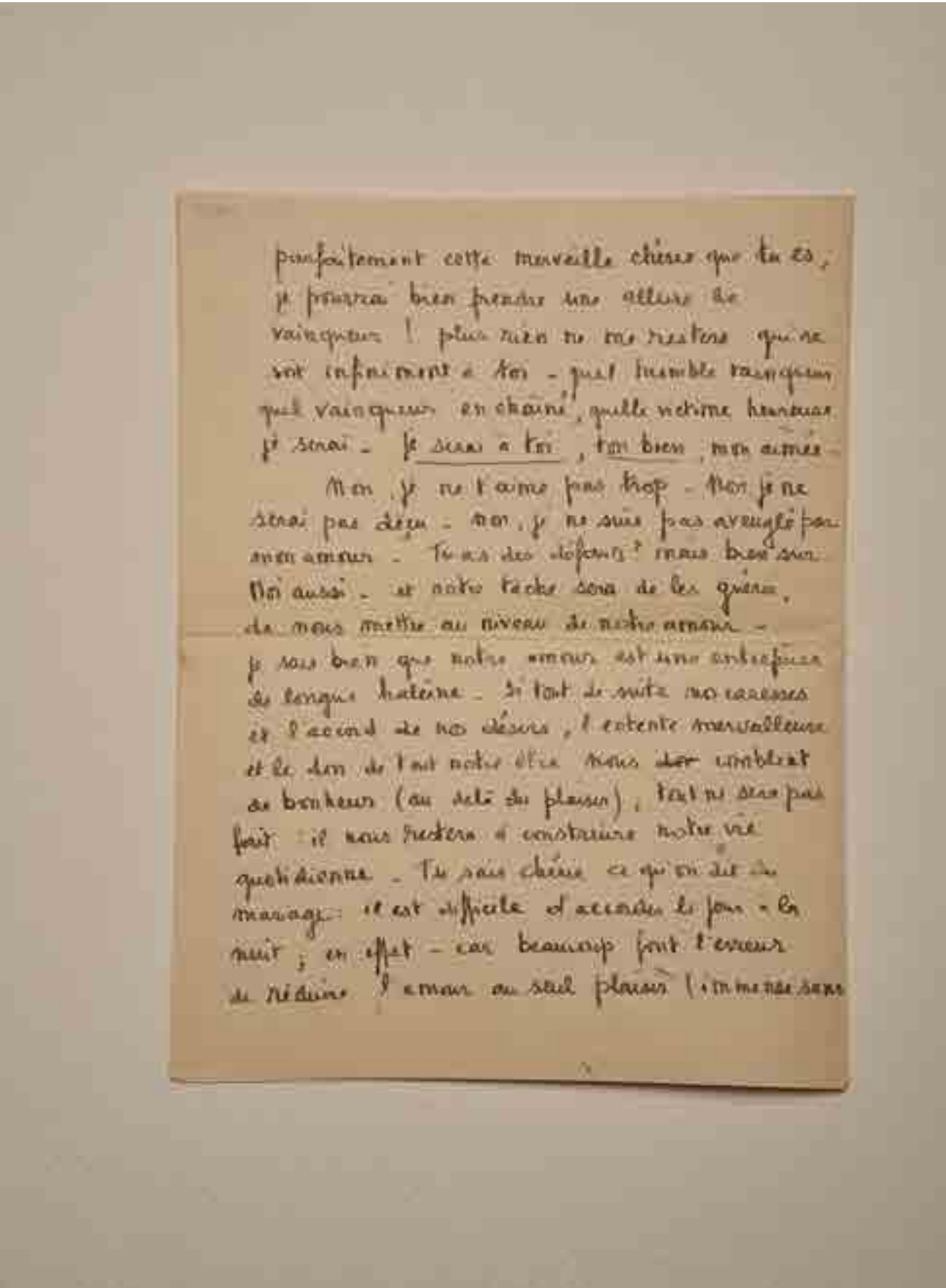
Voilà de belles perspectives. Pas un jour sans toi. Vivre de nouveau avec toi, connaître à nouveau ces merveilleux instants de nos plus complètes tendresses, de notre simple présence aussi, riche d’amour. Quand je pense à toi (c’est tout le temps), j’imagine que je prends ta tête dans mes deux mains. Je soulève tes cheveux légèrement et te murmure à l’oreille que tu es adorable et que je t’aime. Et puis, j’embrasse ta joue si fraîche, ta bouche qui me dit que tu es à moi. Comme tu es belle ainsi, mon aimée. Quelle femme, dis-moi, est plus belle que toi ?

Mais voici la septième page qui se termine ! **Et si je recommence le cantique d’amour qui chante toute la journée en moi, toute ma nuit y passera** (ce qui ne sera préjudiciable qu’à mon “rendement” de demain matin). J’aime bien d’ailleurs ces veillées avec toi. Seulement, nos vraies veillées, je les passerai autrement qu’en écritures et en paroles indirectes ! Je m’installerai dans un grand fauteuil, je te prendrai sur mes genoux, mon Marizou chou joli, et **quand nous voudrons aller nous coucher, je te porterai quelques fois, comme dans la cérémonie du mariage à Rome, jusque dans notre chambre**. Et puis, je n’aurai plus qu’à continuer de t’aimer. N’est-ce pas, ma chérie, que nous vivrons cela ? Il est 9 heures. Bonsoir, mon Zou, mon adorable Zou. À demain. Je t’aime, tu sais. Je pense à toi, à ta souffrance, et je prie pour que tu guérisses vite. Bonne nuit, ma petite fiancée chérie, je t’embrasse encore une fois, et dans ce dernier baiser d’aujourd’hui, je mets une immense tendresse. Je t’adore.

François

J’ai reçu ce soir tes lettres écrites le 6 et le 7 et toutes deux postées le 7. Il y a donc encore un jour de retard dans le courrier. Je déteste la Poste.

1.000 - 1.500 €



164. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 11 février 1940

“TOUT EST SOUFFRANCE HORS DE TOI”

4 pp. in-12 (165 x 125mm), encre noire

Le 11 février 1940

Ma petite fiancée bien-aimée, deux jours sans rien de toi : je suis vraiment inquiet. Tu sais, mon Zou chéri, que j’ai une confiance absolue en toi. Mais je t’aime tellement que je ne puis empêcher ma pensée de trouver mille motifs, mille raisons à ton silence. Je t’aime et cette interrogation me fait souffrir cruellement. Es-tu plus fatiguée ? As-tu quelque peine que je ne connais pas ? Mon amour, je voudrais être près de toi ; je ne veux plus de cette absence qui me pèse et se met entre nous. Comme mes jours sont vides et mornes sans toi, sans la merveilleuse affirmation de ton amour.

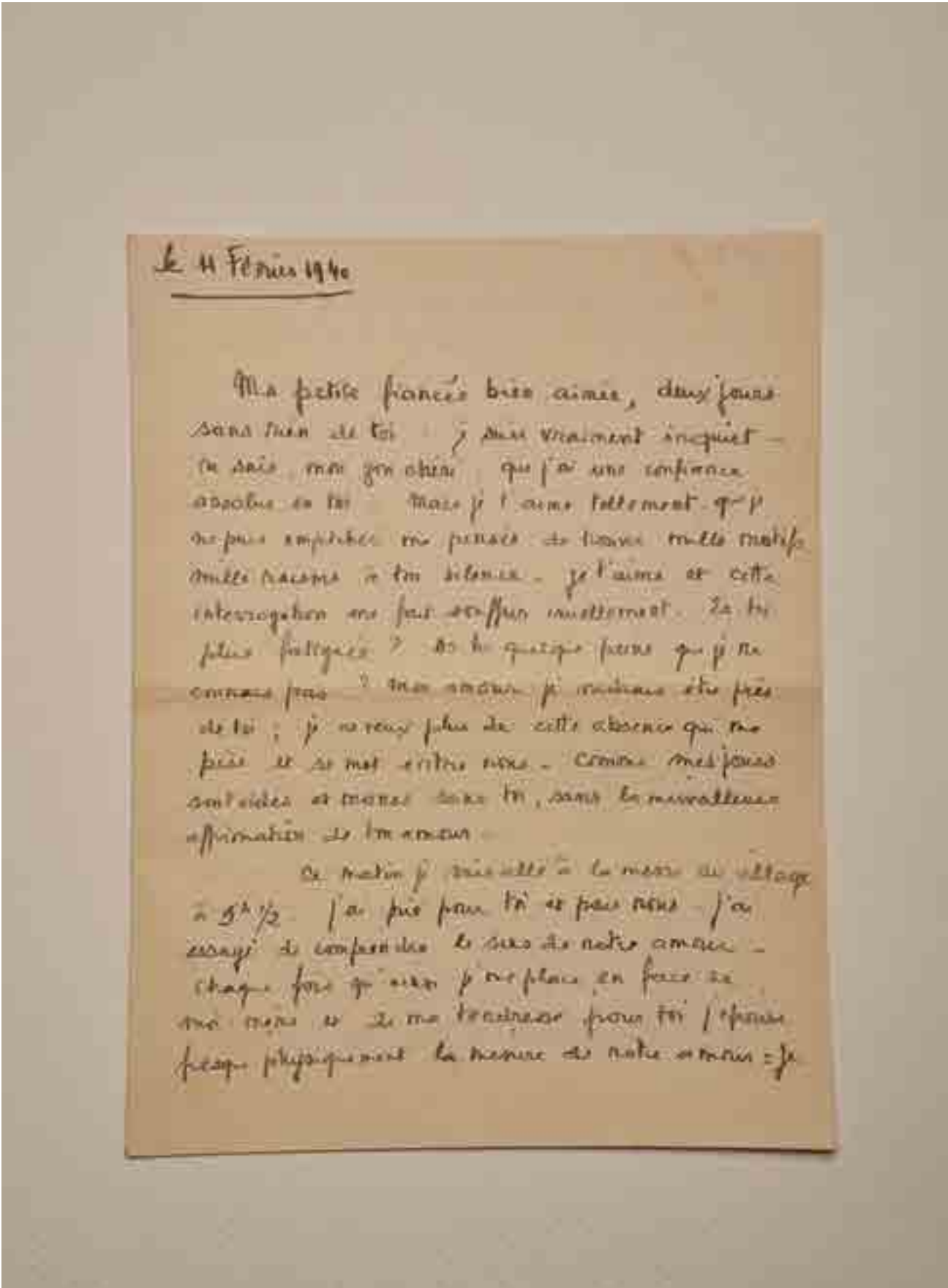
Ce matin, je suis allé à la messe du village à 9h1/2. J’ai prié pour toi et pour nous. **J’ai essayé de comprendre le sens de notre amour. Chaque fois qu’ainsi je me place en face de moi-même et de ma tendresse pour toi, j’éprouve presque physiquement la mesure de notre amour.** Je m’émerveille devant nos possibilités de le rendre incomparable. Ma Marie-Louise, je te dis toujours très mal combien je t’aime. Comment t’exprimer mes projets, la certitude que l’amour doit s’insérer dans la plus magnifique conception de la vie ? Je t’aime et je sais que notre amour exige toujours plus ; c’est une œuvre encore inachevée : le plus beau est encore à faire. Ma bien-aimée, tu sais bien que l’amour ne réside pas seulement dans l’exprimable, et je ne puis dire la sensation extraordinaire d’accomplissement qui m’étreint lorsque tu es dans mes bras, lorsque tu es près de moi, lorsque tu m’accompagnes et qu’aux yeux du monde aussi bien que vis-à-vis de nous, tu es ma fiancée, celle choisie entre toutes qui deviendra ma femme, mon bien, ma petite femme plus aimée que tout au monde et pour toujours. Alors j’ai besoin de fermer les yeux, et je me demande si je suis digne de te lier à mon destin. Je fais en moi-même le serment de te rendre infiniment heureuse, toi qui es déjà si jolie et si douce et si faite pour le bonheur. J’essaie de découvrir le secret de ce bonheur que je désire passionnément pour toi. Tu ne peux imaginer, chérie, comme avec toi je goûte, et de façon indicible, le plaisir de t’aimer. Aucune femme ne pourra jamais me donner plus de joie, car ton amour est doux et ses promesses me ravissent, m’entraînent dans les rêves les plus enivrants. Et je sens plus encore le désir de prolonger notre amour au-delà de tous ces rêves. Je voudrais que tu sois ma femme parfaitement liée à moi, que nos désirs, notre soif de recherche et de certitude, notre pensée soient aussi identiques que notre simple bonheur de se donner totalement l’un à l’autre.

Ma chérie, me voici entraîné sur une bien mauvaise pente ! Quand je te parle de mon amour, je ne sais plus trop quand m’arrêter : j’écirais sans me lasser. Tu es tout pour moi. Tu es toute ma vie. Je te dois tout. Je me répète inlassablement ces phrases. Je suis esclave de tous tes désirs, de ton amour.

Avec quelle joie j’oublie mon orgueil, ma vanité, mon ambition ; avec quelle hâte je suis prêt à oublier dans tes bras tout ce que je suis. **Je ne veux être que celui qui t’aime.** Il n’y a pas pour moi de joie plus extrême que cette sensation de t’appartenir. Ma bien-aimée, ma déesse, je te donnerai tout le bonheur du monde. Chérie, à ce soir. J’ai envie de te parler longuement. Pardonne cette écriture, je ne dispose que d’une horrible plume ! Mon Zou bien-aimé, je t’adore. Ô ! Vite quelques mots de toi. **Tout est souffrance hors de toi.** Je t’aime et te donne mes plus tendres baisers.

François

300 - 500 €



165. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 12 février 1940

BONBONS ET CACHE-COL : LES ENVOIS DE MARIE-LOUISE À FRANÇOIS MITTERRAND

2 pp. in-12 (177 x 137mm), encre noire

Le 12 février 1940

Mon Zou bien-aimé, j’ai reçu ce soir ta lettre écrite le 8 et postée le 9, et ton colis. **J’ai déjà touché, caressé presque le cache-col que tu m’as tricoté.** Dès demain, chérie, je le mettrai sur moi. J’aurai un peu la sensation de tes mains autour de mon cou. J’ai été heureux plus que tu ne peux le croire à la vue de ton nom sur ce gros paquet que le vaguemestre m’a donné pendant le dîner et à la convoitise de tous ! Les bonbons sont fameux. Ma gourmandise en est toute réveillée ; et le reste va me constituer un fort agréable fond de pantagruélisme pour demain. Mon adorable chou, je t’aime plus que tout. Plus même que tes bonbons, et ce n’est pas peu dire ! Comme j’aimerais, mon amour, t’embrasser, embrasser tes lèvres fraîches, si douces. Me pardonnes-tu, chérie, d’aimer la tendresse de tes baisers ? Prends t’en un peu, beaucoup, à toi. Pourquoi es-tu si délicieuse ? Si ravissante ? Quand je t’appelle “ma petite pêche”, c’est pour flatter les pêches. Je les aime bien mais que peut-on te comparer ? **Les fruits sont moins délicieux que tes caresses.**

Aujourd’hui, nous sommes allés reconnaître nos positions éventuelles de combat, dans un endroit très escarpé. En tous cas, on a couru un peu partout. Là un fusil-mitrailleur, là une mitrailleuse etc. En descendant des rochers, j’ai ramassé une solide bûche dont l’effet a été triple : capote déchirée, montre esquinlée et corps vermoulu. Par-dessus le marché, le froid est redevenu très vif. Mes oreilles me servent de thermomètre, et le vent ne s’est pas privé de les cingler ! Mais mon Zou aimé (je t’adore), tout ça, je m’en fiche. Revenir d’un bon pas au cantonnement, ça réchauffe, surtout quand ma pensée recrée ta présence chérie, et quand je sais qu’une lettre m’attend.

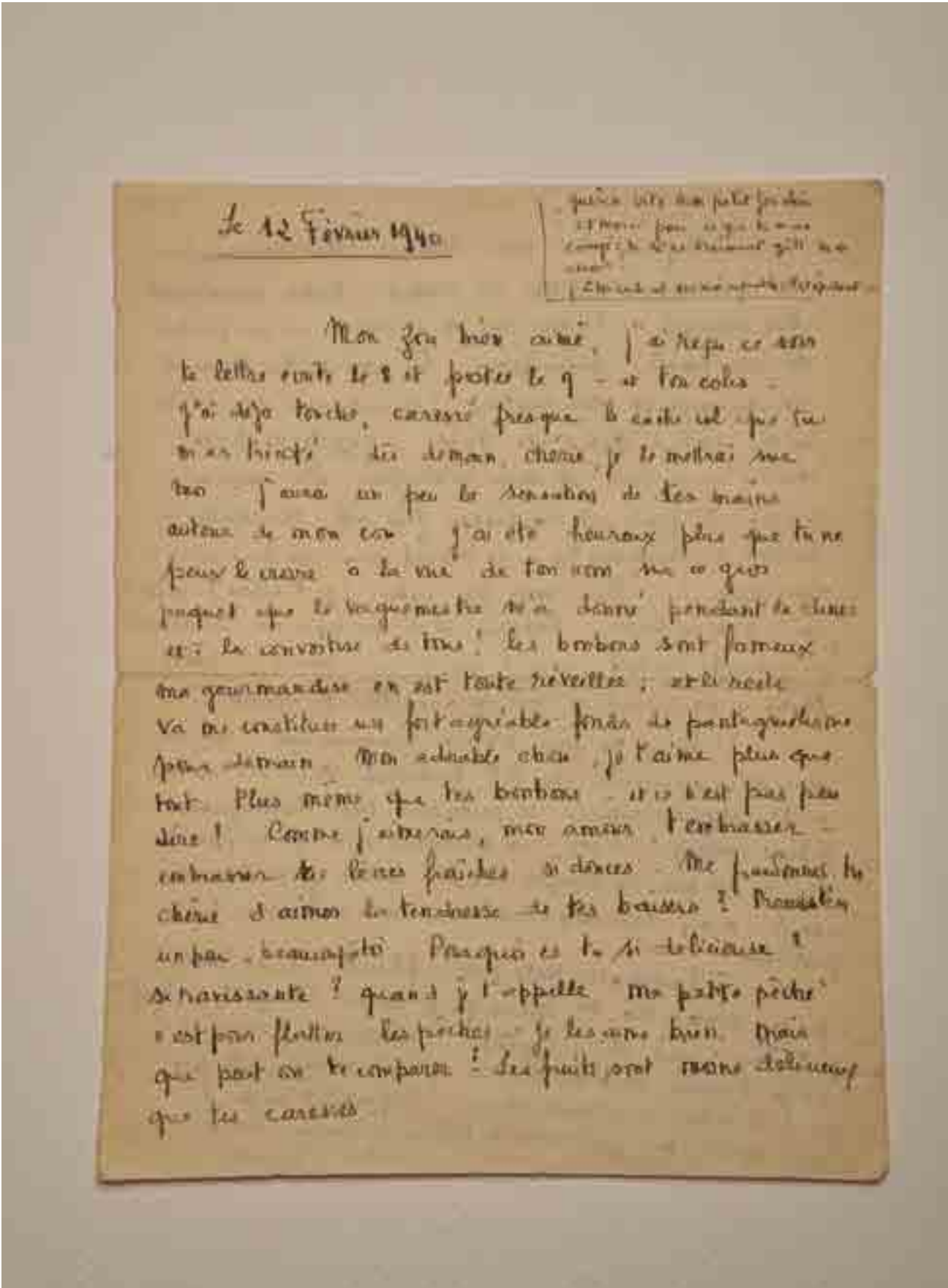
Ce soir, je ne peux t’écrire longuement. Un de mes ex-camarades du 3e Bataillon vient me rendre visite : il part demain en permission pour Mos-taganem [Algérie]. Je suis content de le voir, et content de te quitter pour lui. Si j’ai un peu de temps demain matin, je continuerai ce mot, mais c’est improbable car nous retournons à nos positions.

Je t’aime ma toute petite fiancée. Tu es belle. Tu me donnes, dis-tu, tout ce que je désire (tu ajoutes un “sauf”. Je t’obéis, peut-être à regret). Tu penses si j’accepte ! Et je t’envoie tous les baisers que tu aimes. Je te jure que tu es absolument merveilleuse. Et quand tu es là, près de moi, bien à moi, j’ai envie de te manger d’amour. Bonsoir, mon aimée.

François

Guéris vite ma petite Zou chérie. Et merci pour ce que tu m’as envoyé. Tu m’as vraiment gâté, mon amour ! J’ai ton cache-col sur moi, ce matin : il est épatant.

300 - 500 €



166. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 14 février 1940

LE RÊVE PAR CORRESPONDANCE D'UN
AMOUR CHARNEL

1 pp. in-8 (199 x 134mm), encre noire

“Le 14 février 1940

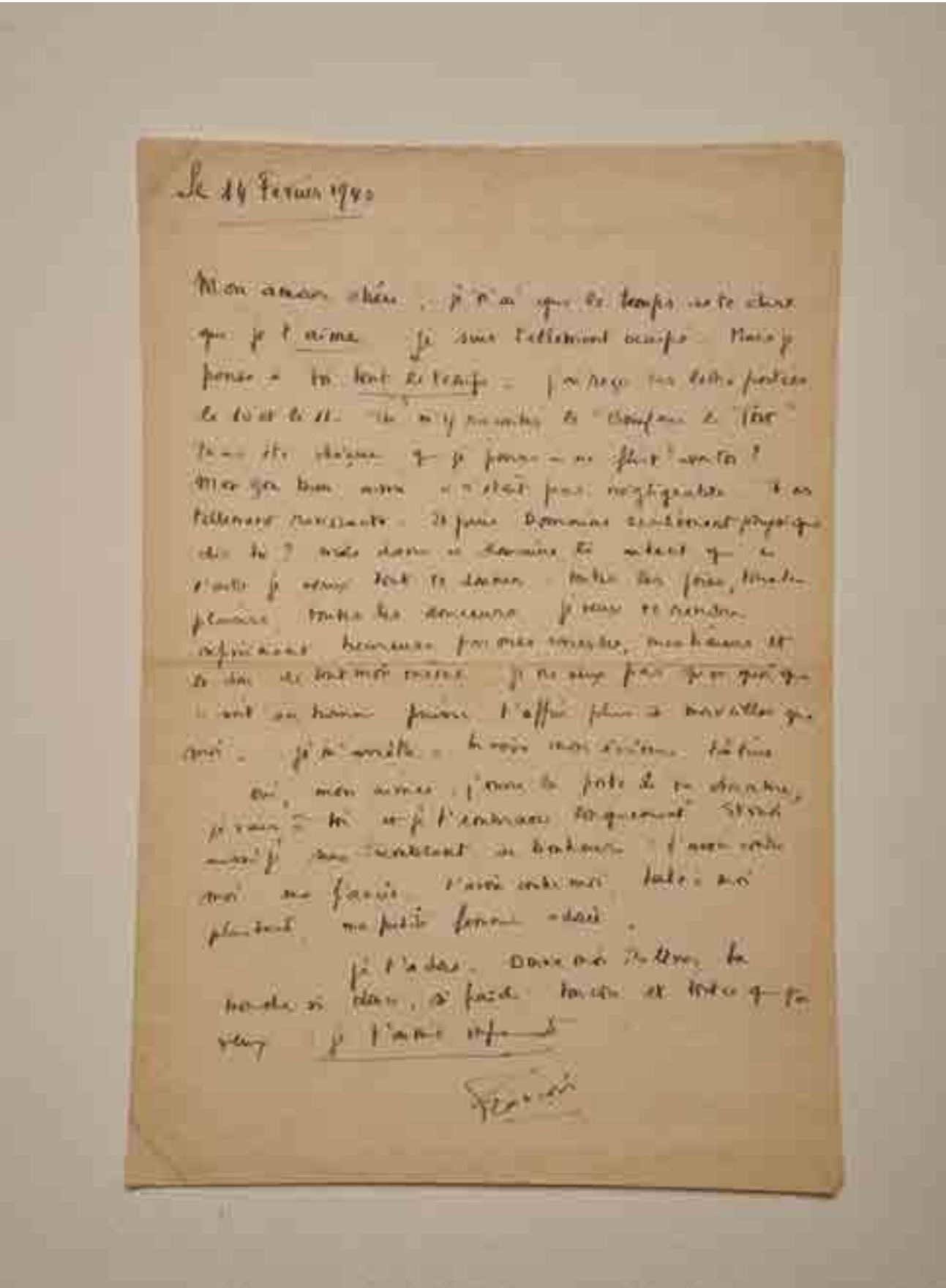
Mon amour chéri, je n'ai que le temps de te dire que *je t'aime*. Je suis tellement occupé, mais je pense à toi *tout le temps*. J'ai reçu tes lettres postées le 10 et le 11 ? Tu m'y racontes “Le Bœuf sur le Toit”. Tu as été déçue que je pense à un flirt avec toi ? Mon Zou bien aimé, ce n'était pas négligeable. Tu es tellement ravissante. Et puis, **domaine seulement physique dis-tu** ? Mais dans ce domaine là autant que dans l'autre, je veux tout te donner : toutes les joies, tous les plaisirs, toutes les douceurs. Je veux te rendre infiniment heureuse par mes caresses, mes baisers et le don de tout moi-même. Je ne veux pas qu'en quoi que ce soit un homme puisse t'offrir plus de merveilles que moi.

Je m'arrête : tu vois mon écriture hâtive. Oui, mon aimée, j'ouvre la porte de ta chambre, je vais à toi et je t'embrasse longuement. Et moi aussi je suis tremblant de bonheur : t'avoir contre moi, ma fiancée, t'avoir contre moi, toute à moi plus tard, ma petite femme adorée.

Je t'adore. **Donne-moi tes lèvres, ta bouche si douce, si fraîche, ton cou et tout ce que tu veux : je t'aime infiniment.**

François”

300 - 500 €



167. MITTERRAND, François

Lettre autographe à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 14 février 1940

BELLE LETTRE MALHEUREUSEMENT INCOMPLÈTE.

“QUE LA GUERRE EST BÊTE, QUE TOUT EST BÊTE”

4 pp. in-12 (165 x125mm), encre noire

“Le 14 février 1940

Ma petite fille très aimée, hier et avant-hier je t’ai écrit deux lettres brèves. Ce soir encore, je ne dispose que de peu de temps, mais assez pour te dire que je t’aime. Je pense souvent aux premiers mois de la guerre : tu étais proche de moi, mais comme tu étais loin ! Je suis ébloui devant ce rêve réalisé : toi, ma fiancée, mon amour, désormais à moi. Toi que j’aimais et que je n’osais presque plus attendre. Quand je t’ai quittée le soir du “Bœuf sur le Toit” (le matin plutôt), je savais aussi que le sort était joué. Mais dans quel sens ? Je ne supposais aucune solution. En tous cas, j’avais la ferme intention de t’écrire mon amour et mon désir fou, de te poser cette question : que veux-tu faire de moi, de nous ? Et puis, ç’a été ta lettre encore ambiguë, et de nouveau toi dans mes bras, ta lèvre, ta douceur, ton parfum. Tout ce qui fait de toi ma merveilleuse petite déesse, ma ravissante petite fille. Quand j’ai enfin vraiment repris ton visage, quand tu m’as enfin donné tes baisers (te souviens-tu, Hôtel du Rhône, tu ne voulais pas quitter ton manteau, comme tu étais jolie !), une joie inexprimable m’a envahi : je crois avoir connu là un des moments les plus heureux de ma vie. Je pouvais à peine concevoir que c’était toi, ma bien-aimée, toi qui te donnais à moi pour toujours, toi qui venais debout contre moi et déjà toute à moi **comme pour me signifier une première promesse du don total que tu me ferais un jour proche**. Ô, ma chérie, comment te dire mon amour ? Et tu étais belle, délicieuse, incomparablement délicieuse. **Que la guerre est bête, que tout est bête**. Vivre sans toi alors que tu pourrais déjà m’appartenir, alors que notre plus grand désir pourrait maintenant être comblé, ou que, tout au moins tout se préparerait hâtivement.

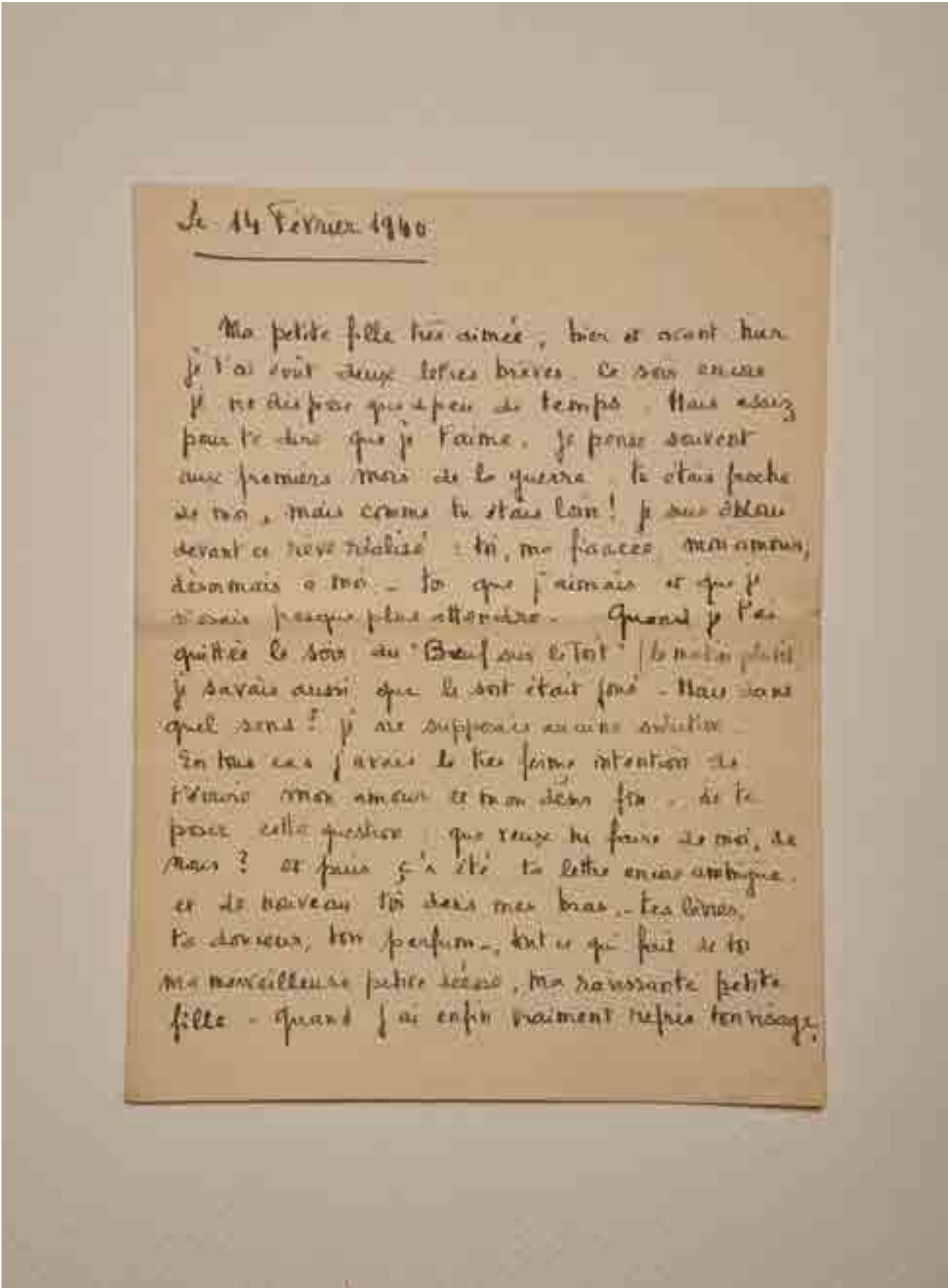
Mon amour, je t’aime avec violence. Ne comprends-tu pas la vraie violence de mes plus douces caresses, des baisers les plus tendres ? Chérie, plus notre amour, plus ma tendresse seront fervents, infiniment doux, simples, plus tu devras deviner leur force, presque leur âpreté. **Je t’aime comme on ne peut aimer qu’une femme, comme on ne peut désirer qu’une femme que l’on ne quittera jamais plus : infiniment, passionnément, totalement**.

Tu dois croire que je ne sais plus que te parler de mon amour. Ne crois pas, chérie, que mon amour estompe la réalité, mais j’insère la réalité dans mon amour et tout dépend ainsi de toi. Quand, à la fin de ma journée, je t’écris, j’ai toujours l’intention de te raconter mes pensées (que j’appellerai “profanes”), mes actes. Et puis, je trouve toujours au moment de les dire que c’est user sottement du peu de temps qui m’est donné pour t’exprimer ma tendresse... et je ne te parle plus que d’amour ! Aujourd’hui, je

suis allé sur nos positions de combat. Paysage blanc de neige et chute de minuscules flocons. Nous sommes presque au sommet d’une colline très élevée, et nue, que rase un vent glacial incessant. La vue est magnifique : larges croupes, immenses vallées, et partout des plaques d’eau, de glace, de neige. Au loin, les hauteurs de Belgique. Tout ici est désolé, âpre. On ne marche qu’a grandes foulées dans ce pays aux arbres maigres, aux champs incultes. Beaucoup de pierre, de roc, d’herbe. Champs de guerre, faits pour cela (et d’ailleurs : Rocroy, Sedan, etc...).

Sous les rafales de neige, les hommes se courbent ; ils n’aiment que le soleil : la moindre difficulté les rebute. Moi, je me sens à mon aise. Je n’éprouve aucune fatigue, aucune peine à rester huit heures dans cette tourmente glacée. Pas par héroïsme ou par mystique ou par crânerie : mon corps ne souffre pas. Je hais les conditions dans lesquelles je vis, mais seulement pour certaines contraintes qu’elles m’imposent : pas celle-là. **Je serais facilement chef de bande, sans loi, ou du moins, sans obédience. J’aimerais commander des hommes forts, solides et pas mous comme ceux que j’ai avec moi** ; il est vrai qu’on leur propose un bien piètre idéal (si on leur en propose un), la patrie ? Ils répondent, non sans raison,

200 - 400 €



168. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 15 février 1940

POÈME VISUEL EN FIN DE LETTRE

4 pp. in-12 (179 x 139 mm), encre brune

Le 15 février 1940

Mon adorable Zou, je passe mes journées à penser à toi. De quelle façon ? J’imagine un tas d’histoires (elles ne se réaliseront pas exactement telles que je les prévois : mais elles seront encore plus merveilleuses à vivre qu’à rêver), et dans ces histoires je t’avoue que je retrouve des pistes familières. D’abord, je ne passe pas mon temps à te parler ou à t’écrire : tu es toujours présente. Quelquefois, c’est très sage : nous sommes dans le monde (réceptions, présentations, rencontres de hasard ; ou parties de vacances, tennis, bateau). Aussi, des moments émouvants : notre première sensation lors de mon retour, notre bouleversement intérieur. Veillées confortables et tranquilles, heures paisibles. **Il m’arrive très souvent de t’embrasser, et ma pensée reconnaît ces indicibles moments vécus où tu étais près de moi, où les paroles devenaient impuissantes à contenir notre amour.** J’essaie de recréer ta tendresse, ton abandon et je vis à nouveau les merveilleuses caresses, les baisers que tu sais. D’autres fois, nous nous promenons, nous disons peu de choses, nous sommes tellement imprégnés de notre amour, qu’il nous suffit de nous donner le bras, de nous tenir par la main, de nous regarder, pour éprouver la joie de vivre.

Voici un bref et sec résumé. Mais derrière ces rapides rappels de ce que fut notre bonheur, tu dépisteras comme moi les splendeurs de notre amour. Chaque fois que je pense à toi, (c’est toujours) c’est pour imaginer ce qui *est* : notre amour, et toi, la plus ravissante de toutes les femmes. Et puis je n’ai plus que l’envie de me mettre à tes genoux, d’entourer ton corps de mes bras, de te couvrir de baisers, de t’aimer infiniment. Je suis si heureux que toi aussi dises “le jour où nous serons unis”. N’est-ce pas, chérie, que ce sera merveilleux, que ce sera une révélation de bonheur éblouissante. Tu es si adorable et je t’aime tant.

Mon Marizou, dans une de tes dernières lettres tu m’annonces que je risque fort d’épouser une femme sans diplômes. Si tu savais comme cela m’est indifférent. Tu vaux tellement plus qu’un diplôme ! Tu es beaucoup trop intelligente, je suis sûr, pour accorder la moindre importance à cette chose ! Je t’aime et je sais bien ce que tu vaux : je suis fort orgueilleux et pourtant je te jure que je te dis la vérité quand je te confie mon espoir de comprendre beaucoup de problèmes grâce à toi. Tu possèdes tout. Tu es ma *déesse*. Et je t’adore. En voilà des déclarations ! Je t’assure que mon amour se passerait bien des déclarations ! (Du moins : en paroles).

Ma chérie, je m’apprêtais à t’écrire une longue lettre... et par un effet inverse de celui d’hier, je m’arrête au bout de trois pages ! Mais, mon Zou chéri, tu me pardonneras cette hâte involontaire. Ma belle petite fille, je t’aime avec ravissement, et je te donne mes plus doux baisers. Le soir, lorsque nous nous dirons “bonne nuit” et que le sommeil seulement sera entre nous deux, je ne te donnerai pas de baisers plus tendres que ceux que je joins à cette lettre. Et bonne nuit, mon amour chéri.

François

Je t’aime. Je t’adore.

Tu es ma douce chérie

ma bien-aimée

ma fiancée incomparable

comment te dire bien

que je

t’aime ?

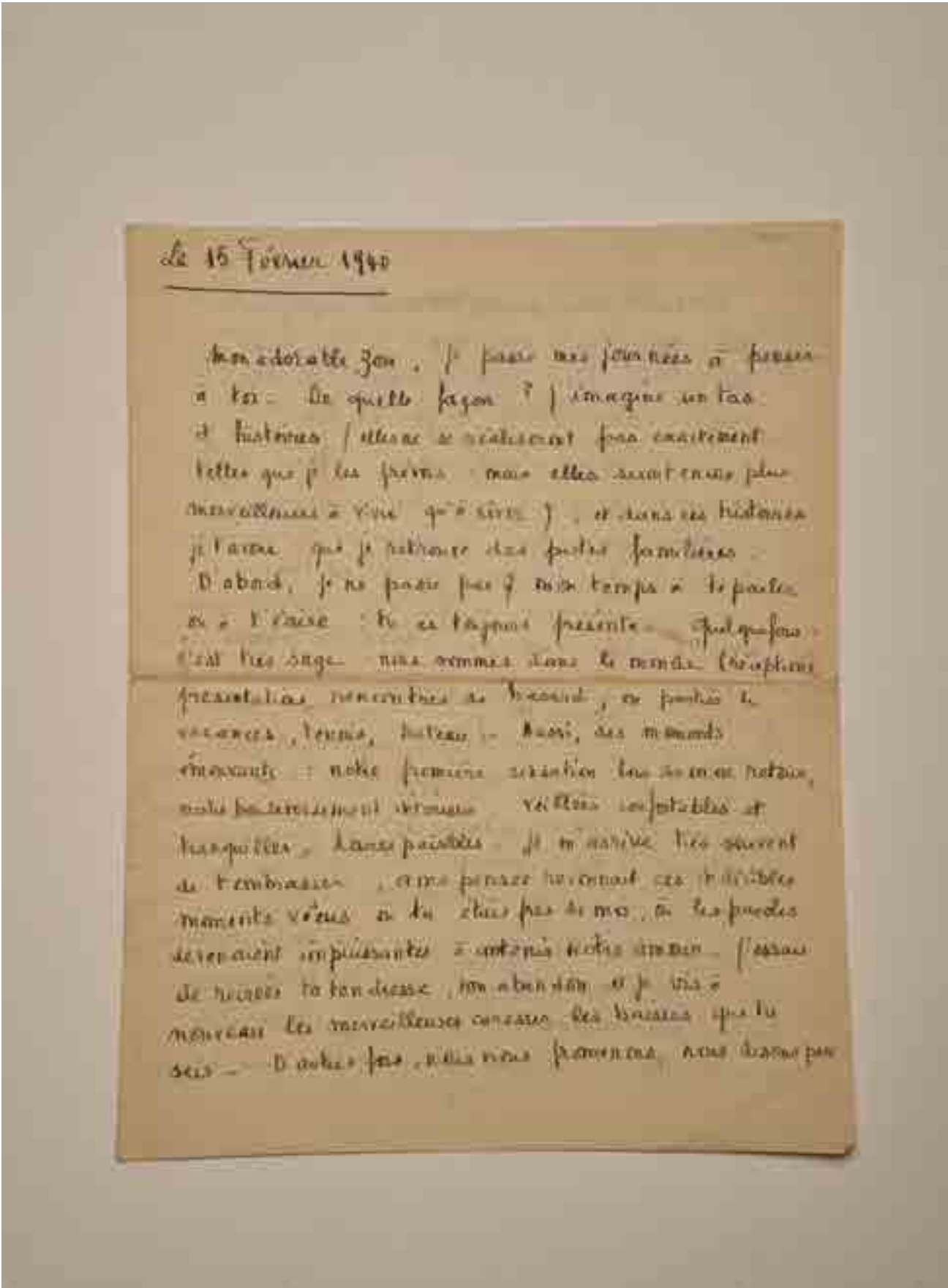
Rien n’est plus

merveilleux

que Toi.

Je t’aime à la folie.

1.500 - 2.000 €



169. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 16 février 1940

“L’IDÉE DE MARIAGE A DÉSORMAIS POUR MOI UNE GRANDE VALEUR, ALORS QUE, AUTREFOIS, JE LUI ATTRIBUAIS PLUS L’IMPORTANCE D’UNE SANCTION QUE D’UN COMMENCEMENT”.

JALOUSIE

6 pp. in-12 (178 x 138 mm), encre brune

Le 15 février 1940

Ma petite fiancée chérie, puisque tu désires ce calmant, je ne vais pas me priver de te dire que je t’aime ! D’ailleurs, cela va de soi : je serais fou si je ne t’aimais pas ; un homme qui rencontre la plus jolie et la plus délicieuse des jeunes filles n’a plus envie de rentrer seul chez lui : je suis cet homme. Tu penses bien que c’est une absolue nécessité pour moi de t’aimer à la folie. On ne peut que t’aimer passionnément ; j’obéis tout simplement à la règle.

C’est donc entendu : je ne rentrerai pas seul chez moi ; mais avec, à mon bras, une ravissante petite fille. Je lui ferai voir ce que j’aime, je lui dirai ce que je sais et je l’aimerai à la perfection. Je serai obligé de lui avouer qu’elle est adorable et que l’or du monde ne pèse pas lourd auprès de ses baisers. Je caresserai ses cheveux, j’embrasserai ses yeux et ses lèvres, et je lui dirai que l’attente ne sera pas longue qui nous mènera à la plus douce et la plus heureuse des unions. Et pour lui faire prendre patience, et pour contenir mon propre désir, je lui raconterai... ce que je viens de te raconter.

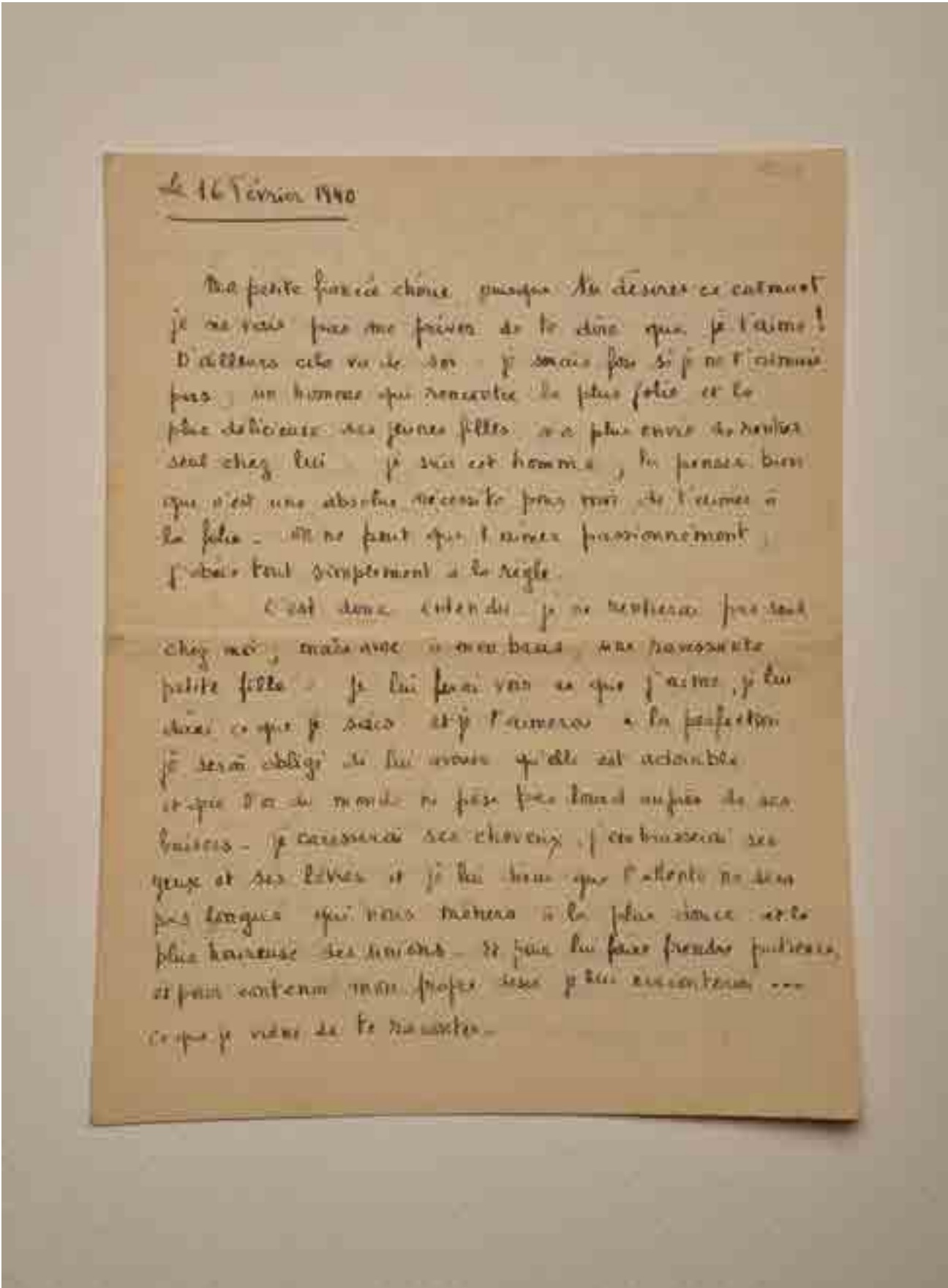
Puisque j’ai l’honneur d’être accroché en cinq exemplaires [photographies] au-dessus de toi, je t’avoue que j’ai grande envie de descendre jusqu’à toi : la position serait plus confortable et rudement plus agréable. Si je pouvais te tenir dans mes bras, t’obliger à baisser les paupières sous mes baisers, au lieu d’attendre que tu les lèves pour me regarder un peu et me consoler de mon éloignement. Enfin, ma chérie, je suis quand même fort content d’être en image si près de toi, de passer mes jours et nuits dans ta contemplation. **C’est qu’il n’y a pas une minute à perdre dans une vie faite pour toi. Je rage déjà suffisamment à cause de cette guerre idiote !** Que vite, mon amour, tu sois ma femme, que bien vite il n’y ait plus ces compartiments insupportables dans notre tendresse : t’aimer et être aimé de toi, et me contenter d’un amour régenté, limité, avoue, chérie, que ce n’est pas vivable. Que bien vite tu sois à moi, mon Zou aimé, qu’enfin nous puissions vivre les merveilleuses promesses de l’amour. Je t’aime et ça finit par me mettre en colère de ne t’aimer que de loin ou à moitié. Fais une grimace et embrasse-moi, Zou chéri, bien tendrement : c’est le seul moyen de me calmer.

Ces temps derniers, j’avais le goût de l’exotisme : et j’ai bien failli être volontaire pour les Régiments de Sénégalais. Si ce n’avait été pour Toi (puisque’il est décidé que je dois avoir de la suite dans les idées si nous voulons nous marier le plus tôt possible !), je crois que j’y serais parti.

J’ai écrit “nous marier”, et c’est vrai, chérie, que j’éprouve aussi une sensation étrange à prononcer ces mots. Je deviens tout-à-fait conformiste ! **Mais l’idée de mariage a désormais pour moi une grande valeur, alors que, autrefois, je lui attribuais plus l’importance d’une sanction que d’un commencement.** Je veux que toutes les chances soient de notre côté, et puisque je crois aux sacrements, je ne veux pas négliger le caractère sacré du mariage. Je t’aurais moins aimée, chérie, je crois que pour ma part je n’aurais pas eu la patience d’attendre cette consécration, que je n’aurais pu commander ce désir ardent que j’ai de toi, que j’ai de t’avoir parfaitement et pour toujours à moi. Tu es tellement attirante : je t’assure qu’il faut t’aimer follement pour ne pas obéir à ta merveilleuse attirance. Rien n’existe auprès de toi. Je ris quelque fois à la vue de toutes ces femmes d’ici. Comme elles sont peu de choses à côté de toi, ma belle petite fille, mon incomparable fiancée. Comment pourrais-je désirer une autre femme que toi, alors que tu es la plus ravissante ? Chérie, comme il sera bon d’être mariés. J’imagine déjà un tas de détails, auxquels tu n’es jamais étrangère, desquels tu es le centre. J’animerai tout autour de toi : il faudra que notre maison soit belle pour toi, que notre chambre soit jolie pour toi, que tout soit fait à ta mesure. Sans doute, tout cela constituera-t-il seulement un décor autour de notre amour (car nous nous aimerons et ce sera infiniment doux de ne pas se quitter, d’avoir au moins les heures du soir et de la nuit uniquement faites pour s’aimer), mais nous ne négligerons rien pour escorter notre tendresse avec une infinité de petites choses : on ne doit jamais rien négliger quand il s’agit de vivre en beauté.

C’est curieux, chaque fois que tu me parles de ton affection pour quelqu’un (ta cousine, Claudie, etc.), je suis immédiatement obligé de réprimer un instinctif sentiment de jalousie. Ça ne dure pas et ça ne durera jamais parce que c’est mesquin et que notre amour devra toujours être au-dessus de cela, mais je dois le constater ! Cet exclusivisme doit tenir à l’essence même de l’amour : Toi, Moi et rien d’autre. Nous et les étrangers. Notre tendresse incomparable et le reste près d’elle, négligeable. Et je reconnais que j’aime ces formules ! Tu vois, mon amour, comme je suis désagréable avec mes déclarations mais : je n’aime que toi. Je t’aime plus que tout au monde. J’abandonnerais tout pour toi. Ne crains pas toutefois les scène de jalousie ! D’abord, je déteste les scènes, ensuite je suis aussi très raisonnable et j’aimerai bien tes amis... puisque tu les aimes et que tout ce que tu fais est bien. J’ai d’ailleurs des amis qui me sont chers (mais, et c’est un peu effrayant à constater, que sont-ils auprès de toi !). Je te parlerai d’eux avec plaisir et te les ferai connaître.

Tu me demandes aussi de te dire où j’en suis de mes projets. Tu te souviens de ce canevas que je t’avais exposé en remontant le Boulevard Raspail (notre cher témoin !). J’ai d’autres idées en tête. Dans mes prochaines lettres, je t’en parlerai. Ma situation présente ne favorise guère l’application. Néanmoins, tu devrais me forcer à t’envoyer au moins une fois tous les quinze jours trois pages au moins ! Tu serais juge de ma paresse ou de ma réussite. (Juge sévère).

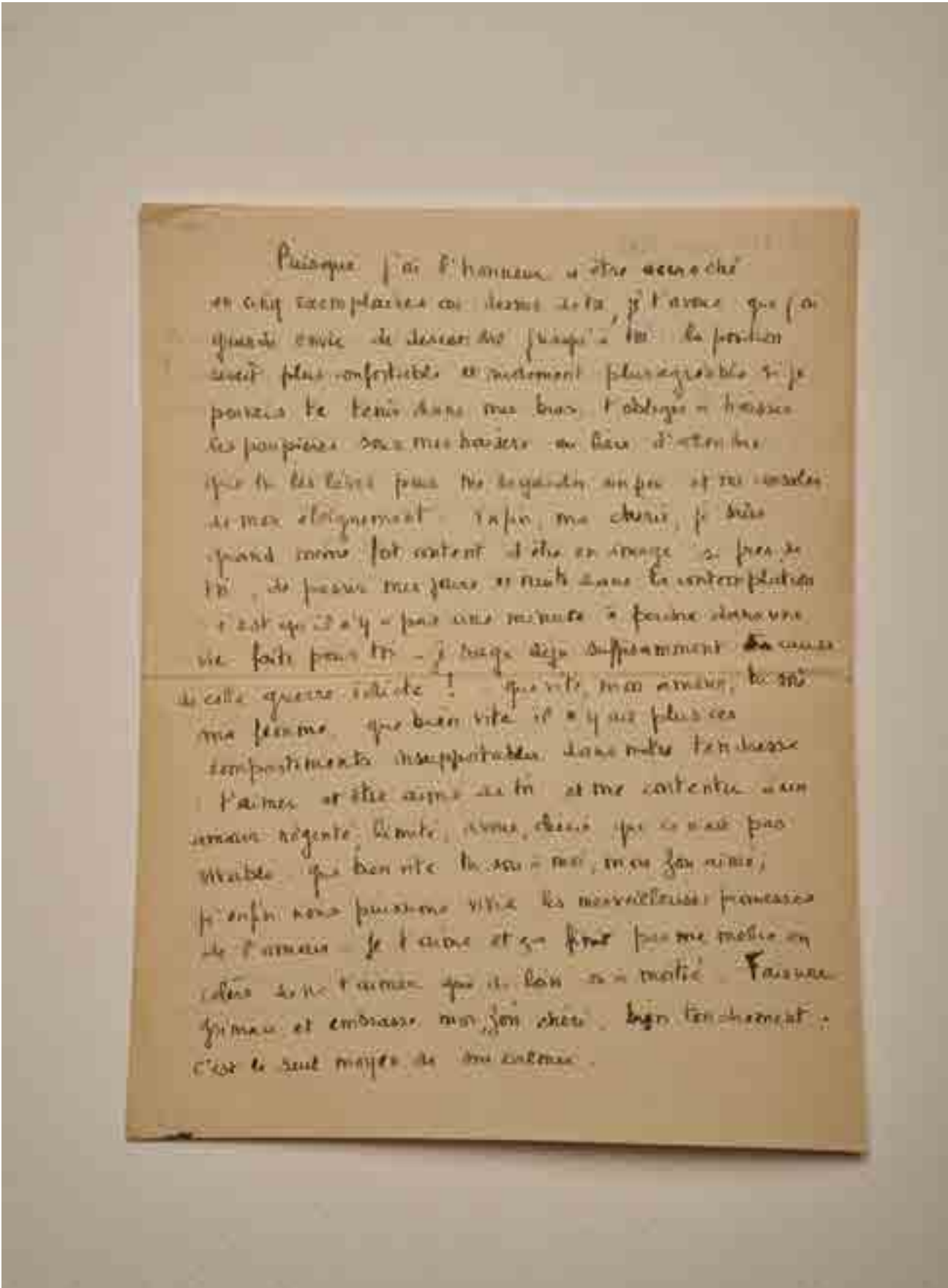


Mon Marizou chou, tu es une adorable petite fille. Mais pourquoi est-ce que je t'aime tant ? Tu dois m'avoir ensorcelé : c'est si doux d'être ton prisonnier. Surtout, chérie, dis-moi beaucoup que tu m'aimes. J'en ai besoin. J'ai faim et soif de ton amour. Bonsoir, Zou. Si je le peux, j'ajouterai quelques lignes demain. Je t'aime. Lorsque je suis couché, et avant de m'endormir, je songe intensément à toi, et tu me manques cruellement. Quand je t'entendrai vivre dans mes bras, quand tu seras contre moi, ma femme bien-aimée, à moi, enfin je serai heureux.

François

P.S. 1) J'ai reçu régulièrement tes lettres des 10, 11, 12 et 13 février. 2) Il est évident que j'attends tes photos d'intérieur avec impatience !

500 - 800 €



170. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 17 février 1940

“JE SENS QUE JE POSSÈDE L’IMMENSE AVANTAGE DE CONNAÎTRE LA MISÈRE DE VIVRE”.

CHOIX D’UNE BAGUE ET DEMANDE DE PHOTOS. FRANÇOIS MITTERRAND DANS UNE TEMPÊTE DE NEIGE

8 pp. in-12 (177 x 139 mm), encre brune

Le 17 février 1940

Ma jolie petite fille chérie, tu es un peu insupportable : pourquoi me demandes-tu mes raisons de t’aimer ? Ces raisons-là sont tout-à-fait indépendantes du miracle : je t’aime parce que tu es délicieuse, parce que tu es ravissante, parce que je pourrais faire le tour du monde avant de rencontrer une petite déesse aussi adorable que toi. Je t’aime parce qu’avec toi, tout est facile, bon, reposant, parce que tout ce que j’ai s’accorde avec ce que tu as, parce qu’entre nous tout s’entend merveilleusement. Je te le répète : il m’aurait été impossible de ne pas t’aimer ; si je ne t’avais pas aimée, c’est ça qui aurait été le miracle. Tu vois qu’à l’amour, il y a des raisons très simples, très profondes. De tout ce que j’ai vécu avec toi, aussi bien la douceur de tes caresses que cette joie impalpable que j’éprouve à te voir, t’entendre, t’imaginer, je n’ai retiré que du bonheur.

J’aurai une femme aimée de dix-sept ans. **À dix-sept ans tout peut et doit être magnifique.** Le monde n’a pas eu le temps de trop détruire, et a eu le temps d’apprendre un peu de vérité. **Distinguer le vrai et le faux, problème éternel de philosophie, de vie.** Or je crois qu’il y a un âge où cette distinction apparaît, non pas parce que le faux a déjà tellement blessé, sali, que l’on sent en soi un immense désir du vrai, mais parce que l’expérience commencée de l’un et de l’autre, effleurée, donne, un instant, la possibilité de choix. Vois-tu, chérie, ce qu’il y a d’admirable pour nous c’est que l’un et l’autre nous atteignons cette période du choix. Il n’est pas difficile de découvrir si l’on *aime* vraiment. Sans doute, l’illusion de l’amour n’est pas rare mais elle ne tarde pas à se dissiper : fondée seulement sur une attirance physique ou sur une admiration intellectuelle, elle s’effondre après les premières tentatives, les premières expériences. À ce moment, le danger est grand : on risque de confondre et de condamner la vie en bloc ; on ne croit plus à la beauté de l’amour parce qu’on a cru en elle et qu’on l’a vue s’effriter. Alors on est tenté de se laisser aller au seul plaisir, toujours décevant parce que sans bases, ou à la sécheresse toujours triste. Tu as certainement ressenti tout cela, comme moi. Et ce qui est merveilleux, c’est que notre amour soit apparu dans notre vie comme pour prévenir le danger, comme pour unir avec toute notre ferveur et notre désir d’aimer. J’avais tellement peur, chérie, pour toi et pour moi. Je pensais que tu étais trop délicieuse, trop jolie pour demeurer ma petite-fille telle que je t’avais aimée : tant sont à l’affût, et auraient été si excusables de te vouloir ! Et pour moi, je pensais que tout était fini ; la vraie tendresse et cet amour unique que j’avais pour toi, je n’aurais jamais pu les reporter

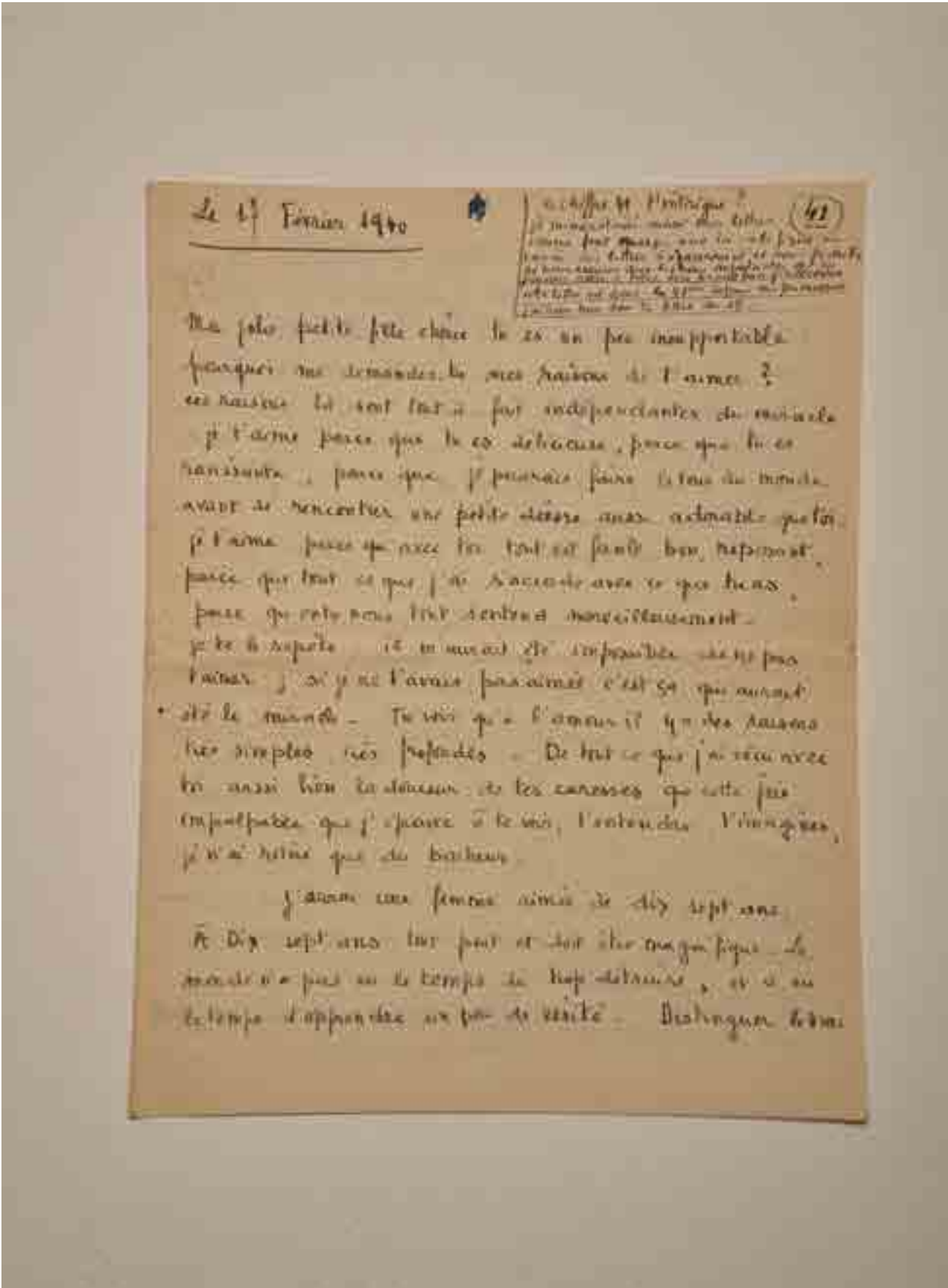
sur une autre que toi. Quoique tu sois une petite fille, tu sais aussi ce qu’une femme comme toi peut être recherchée ; il n’était pas possible que tu ne sois touchée par toutes les promesses, et les paroles ; il n’était pas possible que je ne devine pas moi aussi un de ceux qui se contentent des promesses. Et c’est pourquoi je m’émerveille de notre chance. Je savais que mon bonheur ne pourrait reposer que sur toi et tu sais qu’il en est de même pour toi. **Et maintenant, nous possédons la certitude splendide du vrai. Plus rien n’est séparé.** Je t’aime et te désire plus intensément que je n’aurais pu aimer et désirer toute femme. Tu es la plus belle et plus douce. Attirance physique ? Admiration ? Je ne veux pas savoir leurs rapports, je sais que je t’adore et que les merveilleuses promesses, que toutes les révélations de l’amour sont contenues *en toi*. **Il n’y a pas de miracle.** Tu es tout, et je t’aime, mon tout petit zou adoré.

Je continue ma lettre ce matin, dimanche. Je suis allé à la messe de huit heures, et maintenant je t’écris, la main frigorifiée car il fait vraiment froid. **Nous sommes de nouveau enneigés : hier matin, nous avons subi quatre heures durant une tempête de neige qui restera dans les annales : ma capote, mon calot étaient recouverts d’une pellicule durcie de neige glacée de quatre ou cinq millimètres. On ne voyait plus mes sourcils que deux glaçons recouvraient. Et quatre heures ainsi, visage fouetté par de petits flocons, jouets du vent. Une réussite ! Si l’on bougeait la tête, c’était aussitôt une avalanche dans le cou.** Enfin, tout est pour le mieux puisque ce matin je suis frais et dispos, en possession d’un équilibre parfait ! mais je t’assure que pour faire travailler les hommes ça a été une rude tâche ! Pardonne, chérie, cette écriture bizarre-roïde, mais je suis obligé de me lever toutes les quatre ou cinq lignes pour me réchauffer.

Ce matin, à la messe, j’ai bien prié pour nous. Je ne suis pas très pieux et ma pensée s’évade facilement et j’ai besoin de faire beaucoup de progrès de ce côté. Mais ce que j’aime dans la religion, ce qui est bon et nécessaire en elle, c’est cette compréhension qu’elle donne. “Qui est-elle ? et qu’a-t-elle fait pour nous ? De nous ?”

Je sens que je possède l’immense avantage de connaître la misère de vivre, que j’ai le droit de parler, et j’éprouve une sorte de fierté à me dire, qu’après tout, rien n’est difficile. (Ou plutôt si, est difficile : **obéir, et risquer la mort pour des raisons douteuses, pour des hommes douteux.** Obéir, peut-être mourir avant d’avoir dit pourquoi on doit mourir, pour quelles raisons on doit obéir, et à qui). Moi, je fais la guerre pour moi, *pour nous*. Je veux savoir de la vie ce qu’elle exige, et exiger d’elle le bonheur. C’est une expérience *personnelle* (tu es *en moi*, tu es comme moi *ma personne*, tu es avec moi : *nous*).

Pour ta bague : tu as une mémoire affolante ! Ma Marie-Zou que j’adore, tu m’émerveilles absolument. Je croyais posséder seul un tas de phrases, d’impressions vécues avec toi autrefois. Je vois que tu les as remarquées, retenues autant que moi (peut-être plus : intuition contre mémoire. Je suis une grossière mécanique à côté de toi). Je t’assure que chaque jour je te *découvre* plus grave, plus sérieuses, plus petite fille, parfois plus femme aussi que je ne pensais. Tu m’admires, dis-tu ? Mon amour, lorsque blot-tie dans mes bras, oublieuse du monde et de tout pour n’être plus qu’une femme aimée, tu seras enfin à moi, infiniment, merveilleusement à moi, je te jure que plus rien n’existera de moi, de mes richesses bien pauvres près des tiennes, qui ne soit *pour toujours* à toi. Ma petite déesse chérie,



je serais bien peu de choses si je n’aimais pas. **Et j’en reviens à ta bague de fiancée : nous choisirons donc un diamant** (je dis *un*, je préfère *un* à *plusieurs* : idée d’unité opposée à dispersion, de simplicité (orgueilleuse presque) opposée à mille vanités (mille au moins !). Enfin, j’en parlerai à papa et nous verrons, nous avons malheureusement le temps de nous décider. Pourquoi je préfère le diamant ? Sorte de choix spontané. Si j’essaie d’en découvrir le sens, c’est peut-être qu’une pierre avec sa couleur, ses caractéristiques, reflet, opacité, me paraît trop *spéciale*, trop figée dans son caractère. **Le rouge du rubis, ou le vert de l’émeraude, ou le bleu de l’opale, c’est bon pour une fantaisie d’un jour heureux, une envie soudaine de plaire, d’enchanter**, c’est la marque d’un moment : retour d’un bal, expression de la tendresse d’un soir etc. non négligeable évidemment, mais étrangère à cette alliance mystérieuse, absolue, un peu énigmatique que je découvre dans les feux du diamant, dans la beauté des fiançailles.

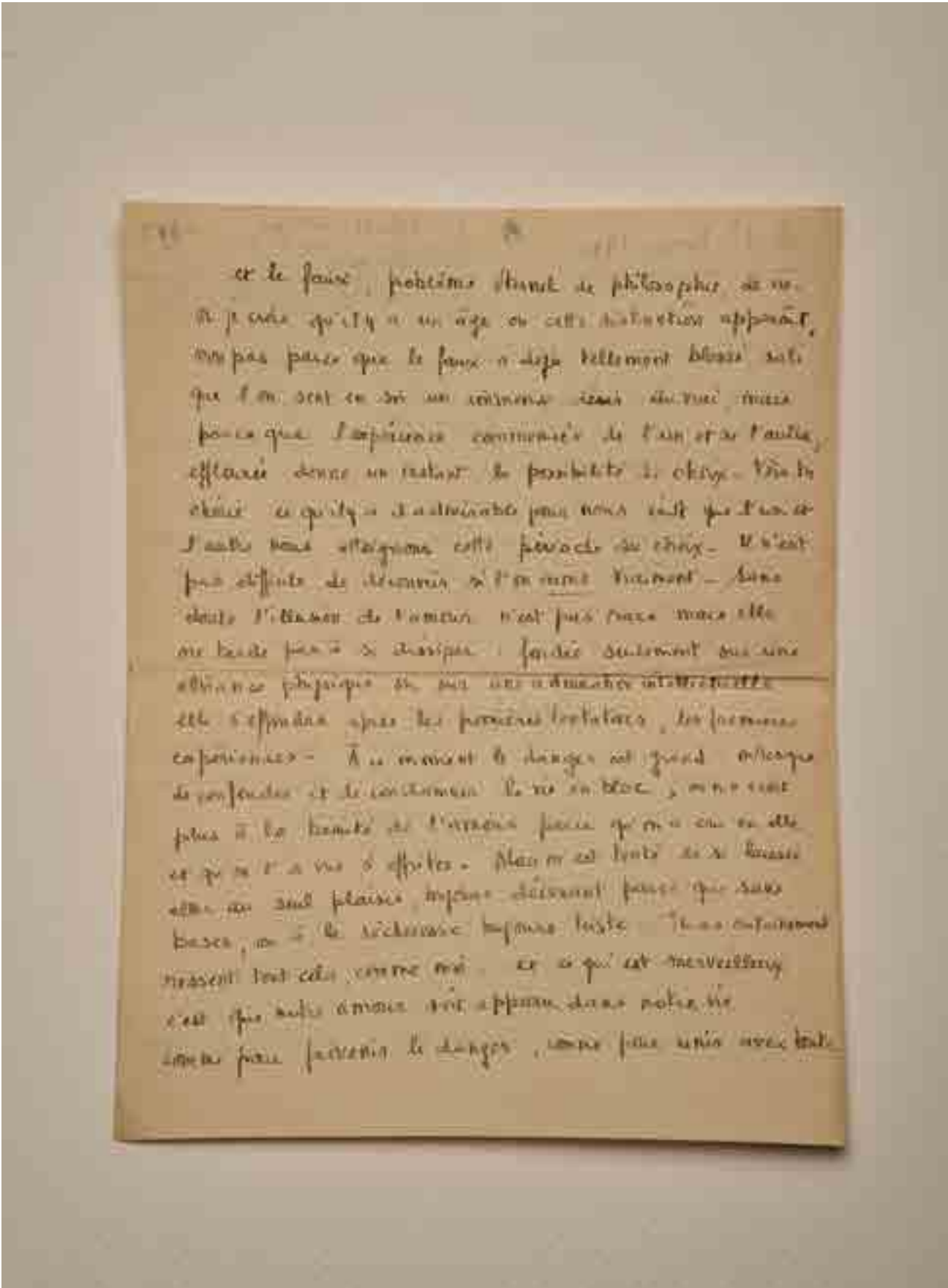
Cette sécurité que tu éprouves avec moi m’émeut. Tu es ma splendide petite fille, mon *incomparable*. Dès le premier jour de notre rencontre, n’as-tu pas vu dans mes yeux une sorte d’adoration ? Chaque fois que mes mains, que mes mes lèvres te touchent, ne sens-tu pas leur émerveillement secret ? Tu es ma force, toi, qui te crois si faible. Et quand tu seras ma femme, quand tu m’appartiendras, quand chaque instant de ma vie sera réellement, presque physiquement, fait de toi, quelle ne sera pas ma puissance ! **J’ai pour toi un culte presque dangereux, païen**. J’aime infiniment tout ce qui te fait si belle, et la découverte enfin totale de ta beauté le jour où je te prendrai pour la vie, la révélation complète de ton amour, **feront de moi plus encore un esclave**. Mais ne t’effraie pas, chérie, de cet amour. Ne dis pas que tu te sens petite, ne dis pas que j’attends trop de toi. Le don de toi ? Tu m’as promis une tendresse, des caresses merveilleuses. Ma bien-aimée, je sais que tout ce qui me viendra de toi sera infiniment doux, infiniment délicieux. Tout ce que tu m’as donné a toujours été plus beau que mes rêves. Ne crois pas non plus, mon Zou, que mon amour est seulement lié à tes caresses. Il les dépasse, il cherche en toi ce qu’il pourrait trouver en aucune femme : cet élan, **cette entente inexprimable qui fait de l’amour un dieu** et non pas seulement un acte. Et cet élan, cette correspondance parfaite, je les ai toujours découverts. Ils sont à la source de notre amour, ils lui donnent sa valeur, ils sont le gage de sa durée.

Mais je m’aperçois qu’à force de te parler de nous, ma lettre s’allonge sans retenue ! Et moi qui pensais ne t’écrire qu’en vitesse (mais dans l’intervalle on m’a averti que l’heure du rassemblement était retardée). Pour les photos, cela t’ennuie mon Marizou chou ? Beaucoup ? Si cela doit te décider, songe que c’est *pour moi*, je voudrais tant avoir ces belles images de toi à défaut de ta présence. Si tu le veux, on n’en donnera à personne. Mais je crois que certaines poses seraient simples : ton profil, comme une médaille. Ton visage tout naturel de face (au besoin, j’abandonne le sourire qui peut te paraître un peu forcé). Je te l’ai dit : simplicité avant tout, et je suis content que tu penses ainsi. Est-ce te demander un bien gros sacrifice ? Je suis tellement seul. Ces photos me tiendraient un peu mieux compagnie. Et puis, si tu acceptes un minimum de “publicité”, je suis sûr qu’à Jarnac on serait heureux d’avoir au moins cette petite joie de toi ! Écoute, chérie, tu vas peut-être penser que je ne m’incline pas alors que je te dis toujours que je ferai ce que tu voudras. Aussi, je veux que tu saches que si je te demandes cela, c’est parce que je l’espère du fond du cœur. Tu vois, je ne veux pas te dire : “tu sais ce que je désire, mais agis

comme tu voudras”, ce serait t’accorder une bien forcée liberté de choix. Je préfère t’exprimer mon attente telle qu’elle est. Et toi, agis toujours comme cela avec moi. Tout sera bien. Mon Amour, je t’aime. Je ne puis te dire autre chose. Guéris vite. *Tu sais bien, qu’au fond*, tu feras de moi ce que tu désireras. Bonsoir chérie. Je t’embrasse et j’aime délicieusement tes baisers, ta tendresse.

François

1.000 - 1.500 €



171. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 18 février 1940

CINÉMA, RENCONTRE AVEC LE SCÉNARISTE JEAN BASTIA, CHANTS DE LA COLONIALE DANS LES CAFÉS : LES SOLDATS-FANFARONS DE LA DRÔLE DE GUERRE

TRÈS BELLE LETTRE, MALHEUREUSEMENT INCOMPLÈTE, ÉVOQUANT LA VIE MILITAIRE

4 pp. in-12 (177 x 138mm), encre noire

Le dimanche 18 février 1940

Mon adorable fiancée, ta lettre de ce soir m’a fait beaucoup de bien. J’aime cette paix et cette certitude que je sens en toi. Quelle source de joie en effet dans cette présence continueUe de notre amour. Une lettre, deux lettres n’arrivent pas ; un plus long silence encore causé par je ne sais quoi : et nous ne doutons pas. Nous sommes désormais à l’abri des inquiétudes qui nous paraissaient autrefois nécessairement liées à l’amour. Quelle merveilleuse force ! Ne crois pas chérie que c’est là une véritable révélation : nous nous aimons et notre amour n’a plus ce ton éphémère qui brise le cœur : toute notre vie est engagée dans cette douce tendresse qui nous unit.

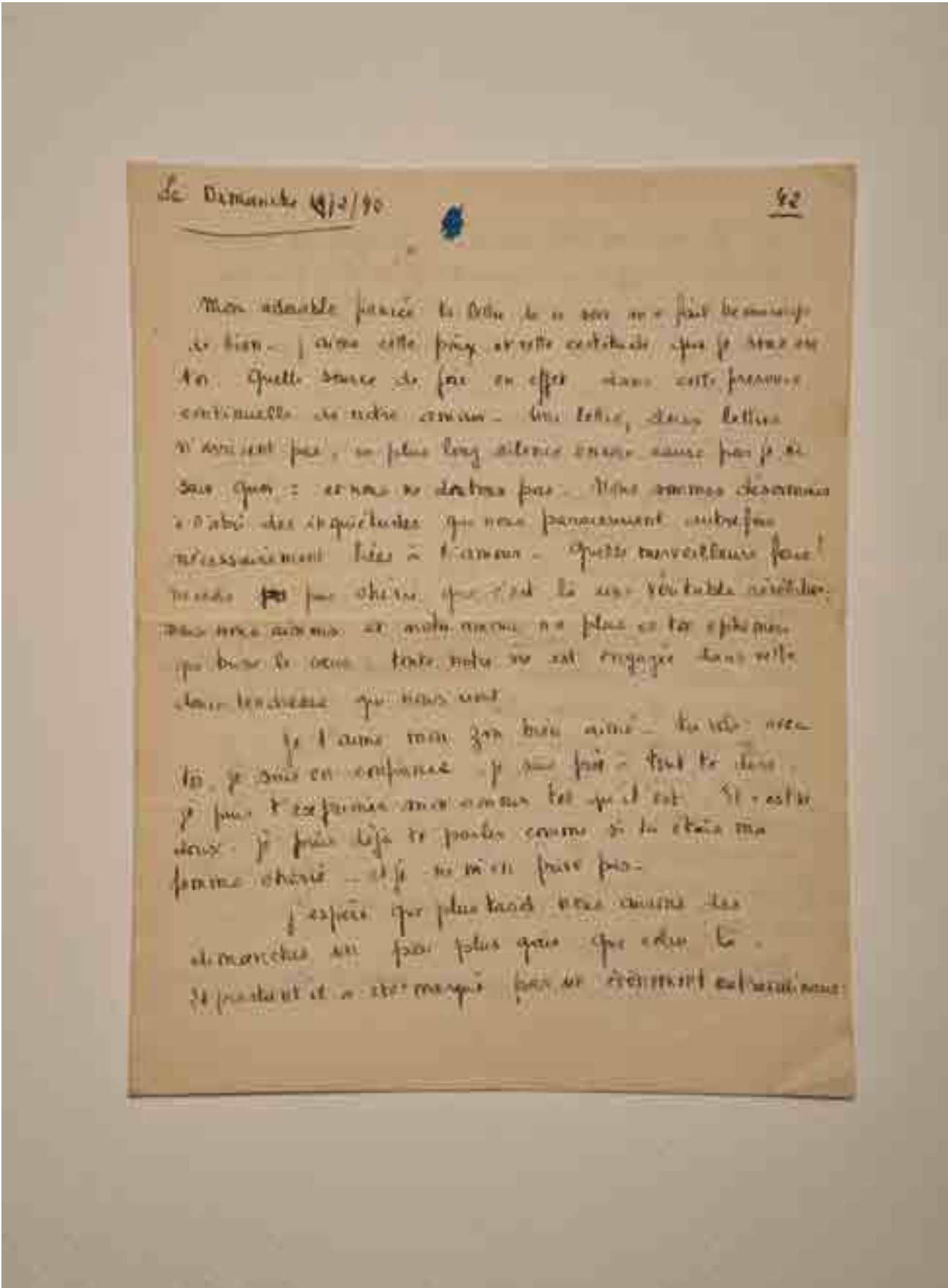
Je t’aime mon Zou bien aimé. Tu vois : avec toi, je suis en confiance. Je suis prêt à tout te dire. Je puis t’exprimer mon amour tel qu’il est. Et c’est si doux. Je puis déjà te parler comme si tu étais ma femme chérie... Et je ne m’en prive pas. J’espère que plus tard nous aurons des dimanches un peu plus gais que celui-là. Et pourtant, il a été marqué par **un événement extraordinaire : je suis allé au cinéma !** En effet, une “généreuse donatrice” a offert un appareil au 23eme plus par curiosité que par désœuvrement. J’ai tenu à voir ce spectacle : Bach, Lucien Baroux... Je ne suis pas converti.

Quand nous serons mariés, nous utiliserons mieux notre emploi du temps ! Nous irons aux spectacles qui vaudront la peine, nous irons danser, nous verrons les amis qui nous plairont. Et puis, au lieu d’être chacun de son côté à regretter l’absence, à rêver du futur, nous n’aurons plus, rentrés chez nous, qu’à vivre un merveilleux présent. Ce que nous pourrions nous aimer, ma chérie ! Notre pensée aura eu le temps de préparer ces heures de bonheur... Mais elle ne voit pas tout. Nous serons encore plus heureux que nous ne pouvons l’imaginer. Tu seras tellement ravissante, toute à moi, tellement adorable. Comment pourrais-je imaginer la douceur de t’aimer aussi parfaitement ? Ce sera si bon d’être avec toi, de vivre pour toi, d’oublier le monde pour toi, de trouver toutes les joies en toi. Demain, nous reprenons notre tâche. Ce n’est pas très gai, mais tes lettres m’apportent chaque jour le courage nécessaire, car chaque jour me rapproche de toi, et tes paroles d’amour sont le prélude de notre vie d’amour.

Un détail amusant : nous venons de recevoir parmi les hommes de la compagnie, le fils de Jean Bastia amené là par “mesure disciplinaire” ! J’aime beaucoup ces gens qui viennent là “par mesure disciplinaire” ! Et alors, nous, sommes-nous donc punis ? C’est pourtant notre vie depuis six mois ! Je t’assure que les régiments coloniaux ont la vie dure. Alors que les pionniers et les fantassins de la Métropole restent en cantonnement quand le temps est trop mauvais, nous, nous sortons toujours. Par ces bourrasques de neige, nous travaillons pour le Génie... Mais le Génie ne met pas le nez à l’air !

Le soir, dans les cafés, le coup d’œil vaut la peine. **Des vieux coloniaux, saouls comme des tonneaux, montent sur les tables, et ça chante “La Valse du Riff”, “Je t’eus” etc...** (chansons que tu ne connais pas sans doute...). Faces illuminées, avinées, parfois effrayantes. On est quelque fois reçus bruyamment quand il s’agit d’empêcher que des carreaux soient cassés. **D’ailleurs, nous sommes très mal vus par les gens des bourgades par lesquelles nous passons. “ Des coloniaux ?” On ferme les portes et volets et on refuse de nous recevoir.** J’ai vu des femmes trembler de peur quand nous frappons pour demander un logement ! C’est assez pittoresque. Il y a là de simples soldats ayant **5, 10 et jusqu’à 17 ans de service (Chine, Madagascar, A.O.F, A.E.F etc...)**. Ça fait de drôles de types (pas très enviabUes, déshumanisés, abêtis, rudes à mener). Dans ma section, j’ai sous mes ordres un engagé qui a fait les sections spéciales d’Oléron, de Tien-Tsin etc... Un autre, prisonnier perpétuel dans le civil et le militaire. **Ce n’est pas toujours très commode de les diriger.** Il faut être assez large d’esprit, mais très sec parfois. Je me souviens du jour de mon départ en permission : à minuit, au centre d’hébergement de Stenay, je vois tout d’un coup apparaître un de mes hommes qui avait disparu depuis 24 heures. Je ne sais ce qu’il avait fait, où il avait dormi. Il est venu à moi très cordial, a voulu absolument m’entraîner dans toutes les maisons louches de la ville, ce que j’ai eu beaucoup de peine à refuser, y est [... manque la suite]

[...] de la signification de l’amour. L’amour a besoin de cet élément spirituel, source de tant de joies subtiles, raffinées, inexprimables. Vraiment l’amour c’est une belle chose (la seule qui soit belle et complète en même temps), puisque tout y trouve sa part, puisque nos désirs et nos rêves s’accordent à la réalité de la vie et à ce qu’elle possède de meilleur. Je n’ai pas compris qu’avec toi cette beauté (et tu me demandes pourquoi je t’aime !) car j’aime tout en toi, car tu me ravis parfaitement. Il est si difficile de ne pas s’arrêter là où s’arrêtent la plupart des hommes et des femmes ; une fois mariés ou liés, ils croient que tout est fait. Moi, je veux que notre mariage soit dynamique ; de lui, je veux tirer tous les plaisirs si délicieux de l’amour (et tu me les donneras, mon amour), et tout le bonheur. Or, le bonheur ne peut pas être statique : nous chercherons toujours ensemble à mieux vivre.



Tu vois, mon Zou, l’épreuve que nous avons si durement vécue l’an dernier m’aura été utile à certains points de vue. Cette conception de l’amour que je t’ai exprimée bien souvent, je l’avais déjà, mais d’une façon un peu trop intellectuelle, ce qui, je le comprends a dû t’effrayer. Maintenant, cette conception ne vient pas de l’esprit mais me paraît toute simple, toute naturelle. Comprends-tu, je t’aime d’abord comme une femme adorable, infiniment désirée, dont la possession sera si douce, si merveilleuse. Tu n’es pas une entité, une déesse lointaine, mais une femme dont j’attends toutes les douceurs, tous les abandons : tu es d’abord cela. Et c’est pourquoi j’ai tellement besoin de tes caresses, de ta présence, de tes baisers, de tout ce que tu peux me donner. Mais je t’aime *aussi* comme seul l’esprit peut aimer ; avec toute ma volonté, mon désir de notre accord spirituel grâce auquel l’amour prend une valeur infinie.

Tu me dis “comment peux-tu te contenter d’une petite fille comme moi, peu cultivée et si peu sûre d’elle” ? Chérie, j’ai envie de t’embrasser pour t’empêcher de parler. Es-tu si peu sûre de toi quand je te prends dans mes bras ? Ne sens-tu pas ton *immense* pouvoir sur moi ? C’est là que je puis t’avouer ma petitesse, près de toi. Je t’adore tant que le moindre de tes gestes, que le moindre don de tendresse me comble de bonheur. Quant à la culture, n’avons-nous pas un long avenir devant nous qui nous permettra de nous parfaire *ensemble*. Tu seras ma compagne en toutes choses. Crois-tu que parce que je désire ta beauté, ta fraîcheur, je n’aurai pas besoin de tes conseils, de ton appui, de ta compréhension ? Nous ferons tout ensemble. Ne trouves-tu pas ma mon aimée que c’est un beau programme que nous aurons la force de réaliser ? Aimes-tu que je t’aime ainsi ? Pourquoi te cacherais-je mes désirs et mes rêves ?

Ça me fâche un peu de paraître exigeant et difficile. Si tu savais comme je demande peu de toi. Je te demande seulement de rester telle que tu es, puisque c’est ainsi que je t’aime tant. Quand je parle de progrès, je parle surtout des miens. Pourquoi sera-ce une tâche dure de ne pas me décevoir ? Mais non, chérie, ce sera extrêmement facile : continue de m’aimer comme tu m’aimes, continuons cette entente si douce qui règne entre nous. T’ai-je moins aimée après nos premiers aveux, nos premiers projets... au contraire, tes baisers m’ont donné le goût de toi *tellement*, ta tendresse, ta douceur, ont *tellement* comblé mon désir de toi que pas un seul des aspects de notre mariage ne pourra être décevant. Tu es si ravissante. Ne vois-tu pas, ma fiancée bien-aimée, que je suis rudement amoureux de toi ! Je serai *tellement* amoureux de toi lorsque je serai ton mari, lorsque nous serons *enfin* unis comme nous le désirons.

C’est moi qui suis un peu effrayé lorsque je considère mes lettres ! Je ne te parle que de mon amour, chaque mot contient une déclaration d’amour. J’espère que cela ne t’ennuie pas *trop* ! Mais c’est aussi un peu de ta faute si je t’adore.

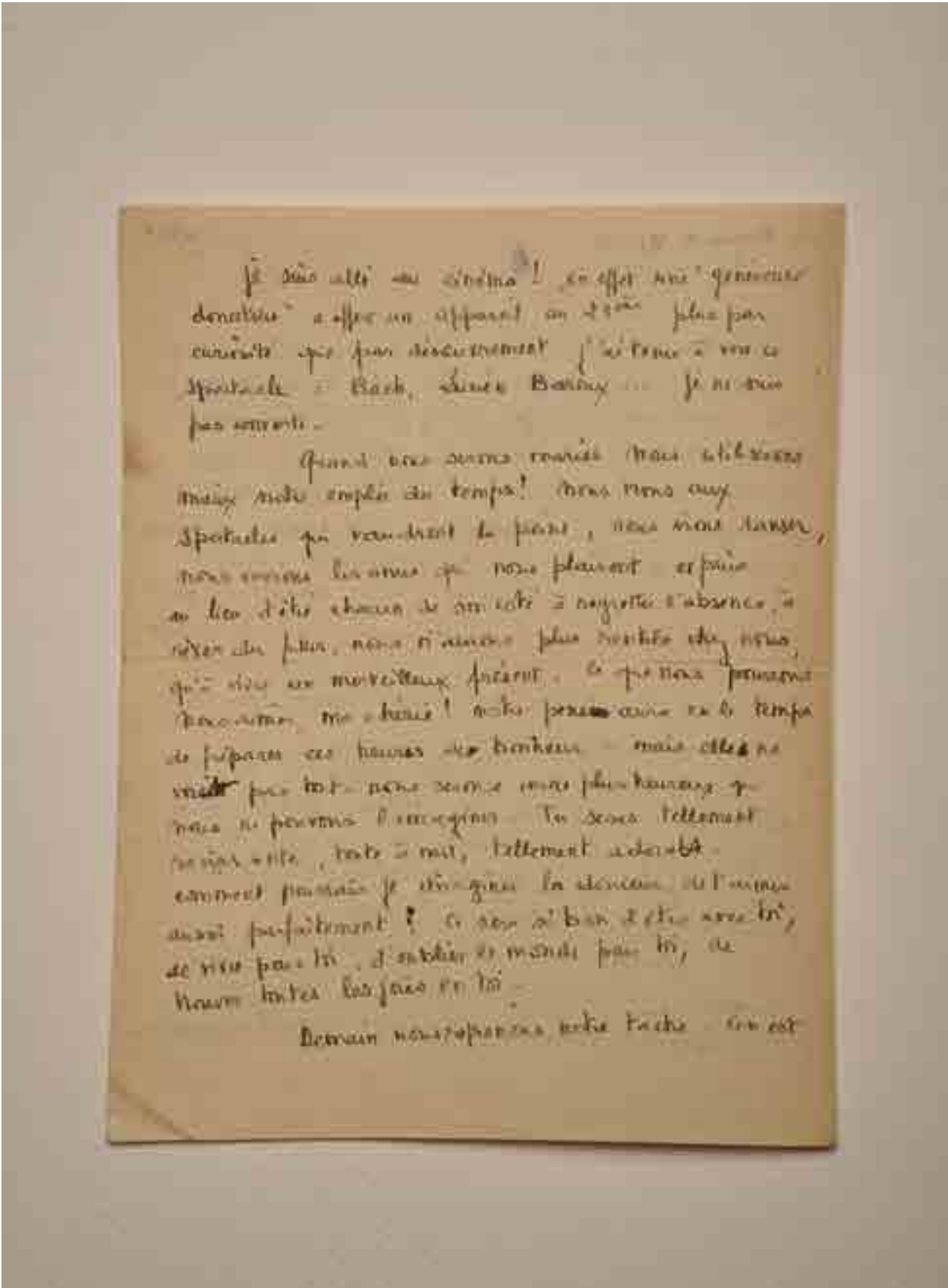
Il va y avoir de nouvelles demandes pour les prochains pelotons d’aspirants. (Ils auront lieu dans 3 mois environ, je crois. Si l’on a des chances, on doit avoir pris sa seconde permission de détente avant). Je ne sais pas si je me heurterais aux mêmes oppositions de *forme* que l’autre fois. Enfin, cette fois je suis bien décidé, si je suis soutenu, à passer outre. Je tiendrai ton père au courant. Agis parallèlement. J’alerterai aussi mon père. Quel dommage que je ne puisse moi-même me défendre ! Je crois que l’action la plus sûre sera celle qui viendra du *Ministère* lui-même (et non pas de *mon colonel* qu’il ne sera pas mauvais quand même “d’envoûter” !).

Je reçois beaucoup de lettres d’amis : on me pose beaucoup de questions à ton sujet, ce m’est très agréable de parler de toi. Ma chérie, à ce soir. Voici une lettre bien longue ! (Pour toi) - Mais je t’embrasse avec toute ma tendresse : ceci compense-t-il cela ? J’adore tes yeux, tes cheveux, ta bouche. Je t’adore.

François

Lettre incomplète en son milieu

400 - 600 €



172. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 19 février 1940

“VIVRE ENSEMBLE, ON POURRAIT EN FAIRE DES POÈMES SUR CES MOTS !”

4 pp. in-8 (198 x 135mm), encre noire

Le 19 février 1940

Mon Zou bien-aimé, avoue que les choses sont drôlement faites. Alors que je pourrais si bien et si agréablement passer mon temps à t’aimer, je fais la guerre dans un coin perdu, loin de toi, loin de tout. Et toi, au lieu d’être avec moi, de rester près de moi, de m’enchanter de ta présence, tu demeures dans ton lit.

Heureusement que les perspectives sont plus douces que le présent. Perspectives qui peuvent à bon droit se parer de couleurs merveilleuses, si nous en jugeons d’après le passé. Ce doit être si enivrant de vivre avec toi tout l’amour.Toutes ses splendeurs. C’était si doux de vivre avec toi ses premières démarches.

Mon joli petit Zou, dans ta lettre d’aujourd’hui (celle postée le 17), tu me parles de nos soirées du “Bœuf sur le Toit” et du “Coliseum”. Quels souvenirs. Tu étais tellement ravissante que j’étais absolument subjugué. J’en suis encore tout ébloui. J’aurais commis des folies pour toi. Tu ne pensais plus à rien ? Moi, je ne pensais plus qu’à toi. Tout allait se jouer. Cela je le sentais. Et pour mieux me faire comprendre le prix du don que tu allais me faire, tu te montrais à moi, incomparable. Oui, quand tu étais contre moi pendant que nous dansions, j’éprouvais une sensation délicieuse : enfin tu revenais à moi, de nouveau, je te pressais dans mes bras. Qui sait ? Peut-être était-ce le symbole de l’abandon prochain, peut-être bientôt serais-tu plus complètement encore à moi...

J’osais à peine rêver à cela de peur de trop souffrir ensuite... Et puis, ç’a été notre bonheur.

Ma chérie, j’aime que tu me rappelles ces instants. Et puis cela m’intéresse beaucoup de savoir tout ce que tu pensais au cours de nos “jours heureux”. Ils revivent ainsi dans toute leur douceur.

Aujourd’hui, qu’ai-je fait ? Levé à huit heure (quelle paresse !), je suis allé chez des gens du village car la jeune fille de la maison m’avait promis de recoudre ma capote déchirée lors de ma chute de la semaine dernière. C’aurait été plus amusant de te donner ce travail-là à toi (plus amusant pour moi) : reste de tyrannie, cela me plaira de te voir occupée pour moi. J’essaierai, mon Zou aimé, de te consoler de cette lourde tâche : je crois que je trouverai facilement tout bien (et ce sera bien, venu de toi) et puis, j’aurai beaucoup plus envie de t’embrasser que de te critiquer (pas seulement pour te remercier !) C’est fou ce que ce sera bon d’être ensemble, n’est-ce pas chérie ? Penses-tu quelquefois à notre vie de tous les jours, non seulement au merveilleux amour, à notre tendresse des heures où nous serons l’un à l’autre, mais encore aux moments d’apparence anodine, à tous ces moments tranquilles, calmes de notre vie quotidienne ?

Vivre ensemble, on pourrait en faire des poèmes sur ces deux mots !

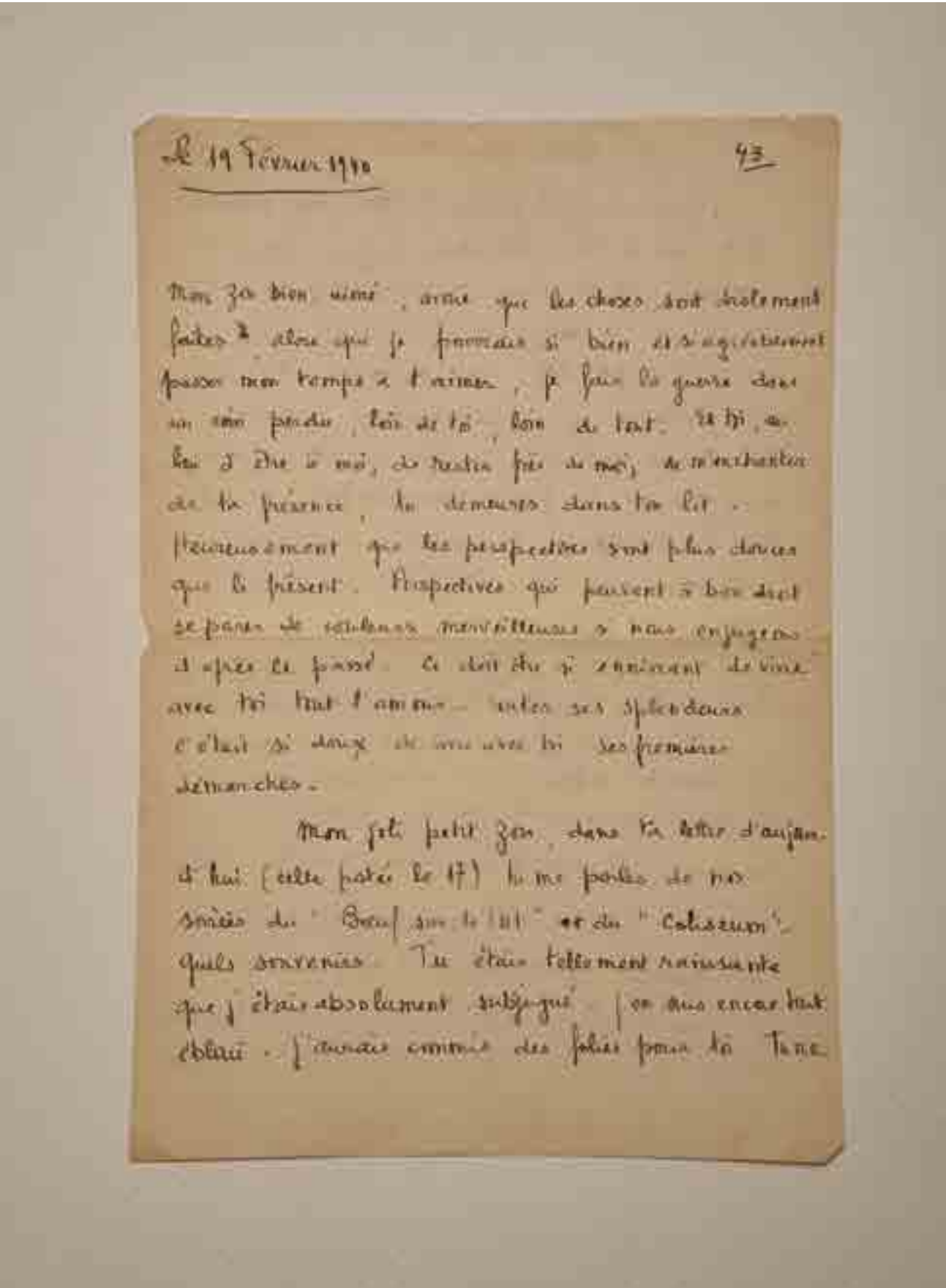
Vivre avec toi, pour toi, en toi, je ne conçois pas pour ma vie de plus beau programme.

Au moment de partir au chantier (nous commençons un blockhaus), j’ai eu une bonne surprise : mon chef de section m’a dit que si je le désirais, je pouvais prendre un peu de repos (je n’ai jamais été “consultant” depuis le début de la guerre). Inutile de te décrire mes hésitations ! L’après-midi, j’ai lu. (Je me suis fait envoyer un précis de Droit International et un de mes amis m’a envoyé *L’Amour et l’Occident* de Rougemont). J’ai écrit un peu (je t’enverrai le résultat).

Dehors, un dégel extraordinaire a réduit en *torrents* la neige qui hier encore couvrait les coteaux. Quand mes camarades sont revenus, ils étaient trempés de la tête aux pieds. Et maintenant, chérie, c’est à toi que j’écris. Le meilleur moment (le seul moment heureux) de ma journée. Je voudrais te dire que je t’adore, je voudrais que les baisers que je t’envoie puissent atteindre tes lèvres, je voudrais que mes caresses s’attardent dans tes cheveux (sauvages et civilisés), sculptent ton corps chéri. Et puis, je pense qu’un jour nous posséderons tout ce bonheur rêvé. Comme tout sera beau, alors, ma fiancée que j’aime ! Bonne nuit mon petit Zou. Dors bien. Je t’embrasse mon ravissant Zou bien-aimé et je songe au jour où de nouveau nous serons ensemble. La vie n’est douce qu’avec toi.

François

400 - 600 €



173. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 20 février 1940

“J’ÉPROUVE UNE SECRÈTE GRATITUDE
ENVERS DIEU, ENVERS TOI, CAR
L’AN DERNIER JE VIVAIS DANS UN
DÉCHIREMENT QUI N’A D’ÉGAL QUE
MON BONHEUR DE MAINTENANT”

3 pp. in-12 (198 x 135 mm), encre brune

Le 20 février 1940

Ma petite chérie, oui je saurais encore te raconter de belles histoires. Si tu étais près de moi, si je pouvais, ma Prague bien-aimée, tenir ta main, sentir ton parfum, prendre tes lèvres et te couvrir de baisers, je t’assure que je n’irais pas ailleurs, que cette conquête-là me suffirait. Comme tu le dis ce serait l’entente complète, une entente délicieuse. Quand tu m’appartiendras, le monde entier m’appartiendra, le jour où j’aurai le droit le plus absolu, le plus enivrant sur toi, quelle sirène pourrais-je écouter ? Je posséderai ma sirène chérie. Quelle ville, quelle capitale désirerais-je ? Aucune ne contiendra une merveille comparable à toi, ma fiancée que j’aime. **Je sais mille paraboles pour toi** ; tu es alliée en moi aux plus charmantes rêveries, aux plus doux souvenirs, à mon plus cher bonheur.

Mon petit amour chéri, moi aussi je n’ai qu’une envie ce soir : te dire que je t’aime. Un désir fou : t’aimer, revivre ces minutes indicibles que tu sais. Comme il est bon pour moi de penser qu’en effet un jour “je n’aurai rien de précis à écouter”, sinon tes paroles d’amour, ta tendresse. Je te le répète, ma douce chérie, je veux *vivre avec toi*. Et tout est contenu dans ce désir.

Aujourd’hui, j’ai continué mon “blockhaus”. Début idyllique : j’étais chef de détachement et j’ai autorisé un des hommes (précisément le fils de Jean Bastia) à jouer de l’harmonica pendant que les autres travaillaient. Un cinéaste aurait filmé ça, à l’arrière on aurait crié à la guerre d’opérette ! C’était amusant. Et puis un officier est arrivé : on a repris le visage sérieux (ce qui ne veut pas dire que le travail a été plus efficace).

Tu ne penses donc pas être levée quand mon père viendra à Paris. J’aurais été content qu’il te voie, mais une seule chose importe : ne sors pas tant que ta fièvre ne sera pas partie, ou du moins évite toute fatigue. Je suis ennuyé de te savoir fiévreuse parce que je pense que cela doit t’être bien pénible et même douloureux. Quant à la cause, il s’agit de la rechercher pour la guérir. Elle n’est pas d’autre intérêt que cela. Tu as donc raison de ne rien négliger. D’un autre côté, mon trésor chéri, ne t’inquiète pas plus que moi *pour nous* ; malade ou pas, fatiguée ou non, tu as commencé avec moi *notre vie commune*. Désormais, nous partagerons tout : joies, tristesses. Tu es alitée, je suis loin de toi, acceptons cette double épreuve, acceptons-la *ensemble*. Je t’aime, ma Marie-Louise aimée, ma petite fille. Sans doute, nous ne connaissons pas encore toutes les merveilles que nous promet notre amour ; mais j’éprouve une telle confiance en toi, je me sens tellement de plain-pied avec toi, qu’il me semble déjà que tu es ma

femme ; ma femme adorée à laquelle je dis tous les désirs de mon cœur (ce désir immense de toi), et dont la vie ne fait qu’une avec la mienne.

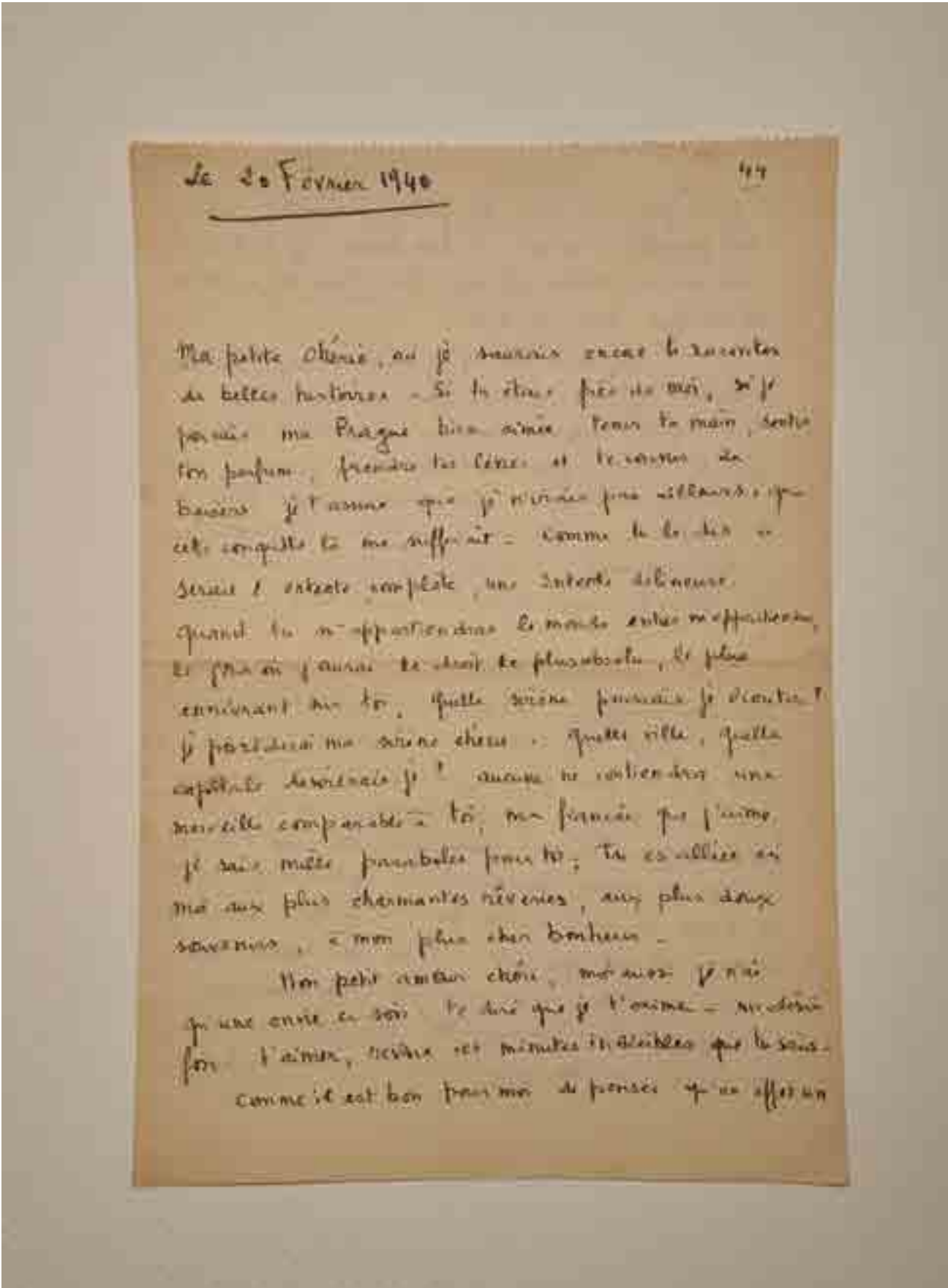
Mon tout petit Zou, bonsoir. Cette lettre est plus brève que les précédentes. Elle n’est pas moins lourde d’amour. Toute cette journée, j’ai pensé à toi avec une tendresse infinie. Pourquoi aujourd’hui ? À vrai dire, tous mes jours sont faits de toi. Mais **j’éprouve une secrète gratitude envers Dieu, envers toi, car l’an dernier je vivais dans un déchirement qui n’a d’égal que mon bonheur de maintenant**.

Ma bien-aimée, je t’adore. Et **je suis triste ce soir encore de te quitter, à l’heure où plus tard (bientôt) nous nous apprêterons à nous aimer si doucement, si merveilleusement, que les heures de la nuit contiendront toute la vie**. Je t’aime.

François

Jean Charles Paul Fortunio Simoni (1919-2005), dit Jean Bastia, fils de Jean Bastia, fut un réalisateur, scénariste et producteur. Il dirigea entre autres Louis de Funès et Jean Richard dans les années 1960.

300 - 500 €



174. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 21 février 1940

“ÊTRE PLUS FORT QUE LA GUERRE”.

MARIE-LOUISE RENCONTRE LE PÈRE DE FRANÇOIS MITTERRAND

4 pp. in-12 (197 x 134 mm), encre brune

Le 21 février 1940

Mon petit Zou chéri, j’ai reçu avant dîner ta lettre du 18, postée rue Singer le 19. Tu m’y annonces ton départ pour Paris. Dis-moi exactement *quand* tu quittes Valmondois de façon que je t’écrive Avenue d’Orléans. **Je suis content que tu aies l’occasion de faire la connaissance de papa.** Je lui ai souvent dit que ça valait rudement la peine de te voir. Je voudrais bien être à sa place dimanche prochain.

Mon tout petit Zou, je suis évidemment très ennuyé de te savoir fatiguée. Je serais profondément heureux que tu n’aies rien mais il vaut mieux tout essayer pour déceler la cause précise de ta fièvre, pour la bien connaître afin de la combattre efficacement. Si je m’inquiète pour toi parce que je t’aime, je ne m’inquiète pas le moins du monde pour nous, parce que je t’aime. Songe, ma fiancée adorée que tout nous est commun, que notre vie commune a commencé *réellement* depuis que nous lie notre promesse. Et je voudrais que cette pensée te fasse du bien.

Bientôt nous nous marierons et ce sera la réalisation tant désirée de notre amour. Quel bonheur sera le nôtre ! J’ai hâte, mon amour chéri, de te posséder totalement, tellement hâte de t’avoir toute à moi. J’ai besoin de toi, de ton amour et de ton abandon. Je ne désire que toi, ma délicieuse petite déesse. Je t’aime tant. Je suis sûr que si tu étais ma femme bien-aimée, nous serions l’un et l’autre invulnérables. La guerre ? Les fatigues ? Tout cela sera anéanti dans le bonheur de notre union. Je t’adore, ma pêche chérie. Je veux que tu le saches tellement que tu en sois infiniment heureuse.

Cette journée a été très belle. Soleil radieux qui donnait aux collines une noblesse nouvelle. Tu vois, chérie, j’ai beaucoup plus de vitalité que d’enthousiasme. Je suis assez content de moi ! Je redoutais la guerre car l’exemple de 1914 a prouvé que beaucoup d’anciens combattants avaient épuisé toutes leurs réserves d’énergie, de vie et n’avaient pu s’adapter au rythme de l’après-guerre. Or, six mois ont passé, et je me sens plein d’une égale vitalité. (Tu appelles cela enthousiasme, ce n’est pas tout à fait le cas : je suis souvent bien sceptique, mais j’aime la vie et ne veux pas être vaincu par elle). Sans doute je réagis souvent avec violence. Mais preuve qui abonde dans le même sens, je crois qu’on ne m’usera pas. Et pourtant le travail est dur. De 7 heures à 16h30 maintenant, sur le terrain ! Ce n’est guère reposant. Plus que cela, c’est souvent épuisant. Mais je veux tenir le coup. **Être plus fort que la guerre.**

Et tu n’es pas étrangère, chérie, à ce désir. Je veux être fort pour nous. C’est à toi d’ailleurs que je dois cette volonté. **Je t’aime tant, je t’ai tant aimée que je m’étais juré de te reconquérir malgré les souffrances, le désespoir.** Je te dois tout, mon amour chéri. Mon Zou, tu ne peux savoir comme il m’est difficile de t’écrire ce soir de façon suivie ! Quelques camarades sont réunis avec moi et les bouteilles d’alcools divers s’accumulent ! Ma table bouge à chaque instant et le bruit ne m’épargne pas. Ça ne fait rien, ma douce chérie. Je te dis que je t’aime. Cela te suffit-il ?

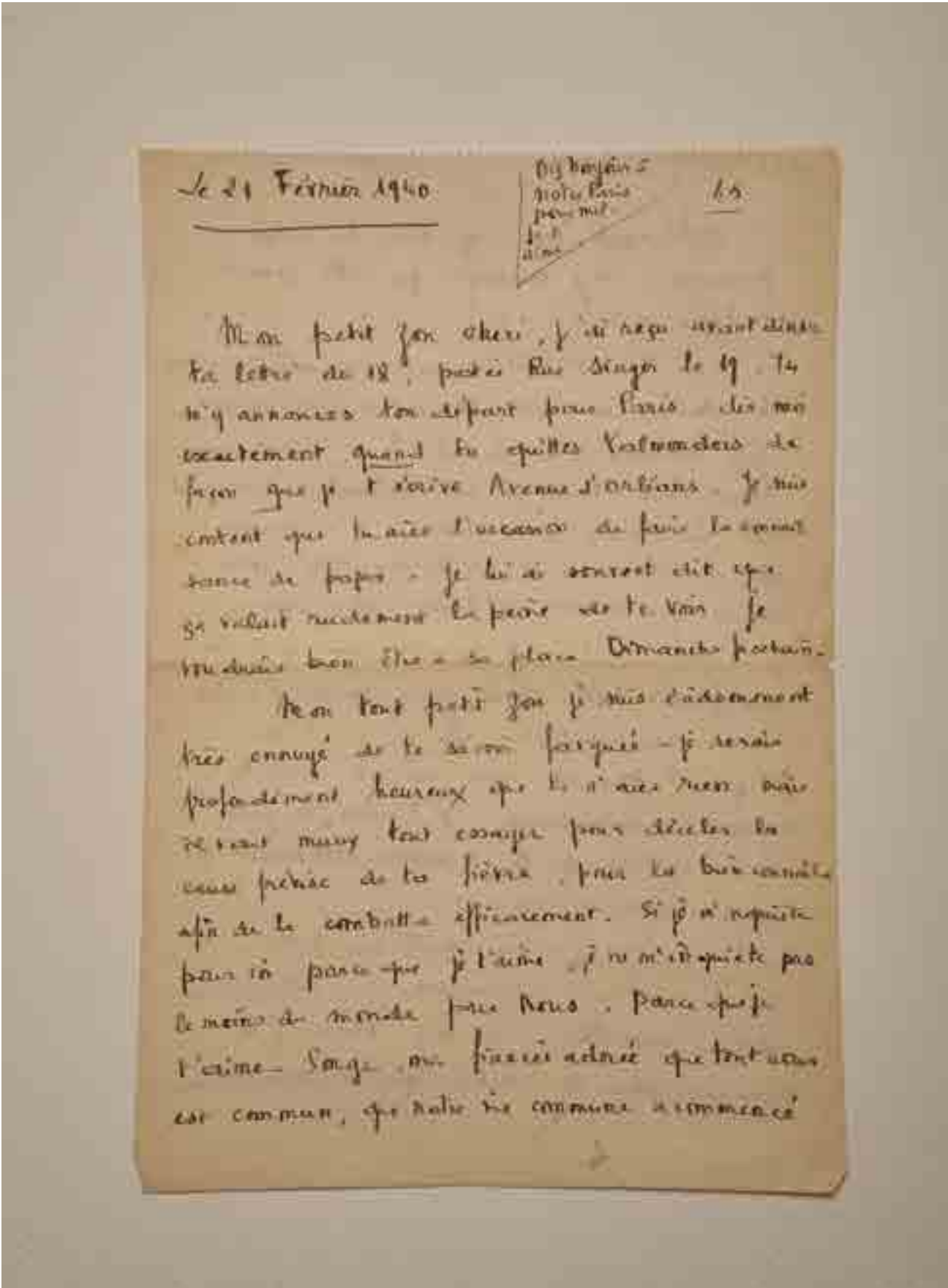
J’ai envie de te faire une déclaration solennelle. *Je t’adore.* Ma belle petite fille, comment pourrais-je ne pas t’aimer, te désirer follement ? Tu es si ravissante, *si enivrante.* Vivre avec moi, je ne sais si ce sera si agréable que ça pour toi (je ferai mon possible !). Mais vivre avec toi, t’aimer, posséder ta merveilleuse tendresse de femme adorable, mon Marizou, il n’y a certainement rien de comparable. Tes baisers, mon amour, sont si doux. Tout ce qui est *toi* est si délicieux. Je t’aime et je t’embrasse avec amour.

François

J’ai vu que Zog, l’ex-roi d’Albanie, devenait ton voisin. Il a de la chance.

[Apostille :] Dis bonjour à notre Paris pour moi. Je t’aime

500 - 800 €



175. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 22 février 1940

“CE SERAIT BIEN DE POUVOIR SE FIANCER EN CE DÉBUT DE MAI”

4 pp. in-12 (197 x 134 mm), encre brune

Le 22 février 1940

Ma fiancée chérie, pas de lettre de toi ce soir. C’est vexant après toute une journée passée dans cette attente, une journée longue, interminable. Et puis rien. Cela me met en colère contre la poste, une fois de plus. Je suppose que c’est de sa faute. Je ne veux pas imaginer que ta fatigue s’est accrue. Enfin, j’en serai quitte pour attendre jusqu’à demain et d’autant plus impatientement que ta lettre d’hier était toute brève et que tu me promettais une longue missive.

Je suis un peu abruti. Ces neuf heures passées debout éreintent. Et la réaction est lente. Je crois que j’irai me coucher tôt ce soir. Ma petite chérie, si je te dis que je t’aime, ne sera-ce pas la plus belle histoire ? J’ai reçu ce soir une lettre de mon ami oranais [Georges Dayan], actuellement à Auvours [près du Mans]. Je rage quand il me parle de ses voyages hebdomadaires à Paris ! Ce serait si bien pour nous si j’avais le même avantage. Espérons que cela viendra un jour. Nous nous arrangerions pour nous voir souvent ! J’ai donc fait une nouvelle demande d’admission aux peloton d’aspirants. Je vais voir ce qu’il en advient. J’ai écrit à ton père. Il faut pister l’affaire de bout en bout si nous voulons réussir. Avant tout, agir par le Ministère. C’est très important pour nous, chérie, puisque cela nous permettra de nous marier plus tôt. Également parce que nous jouirons d’un intermède de quatre mois au milieu de cette guerre pendant lesquels nous saurons bien nous débrouiller pour ne pas manquer une occasion de nous rencontrer.

Tu me dis, mon Zou aimé, que tu iras peut-être faire un tour dans le Midi. C’est une très bonne idée et ce peut être un bon remède. De quel côté penses-tu aller ? Surtout, chérie, ne te fatigue pas pendant ton séjour à Paris. Tu verras sans doute mon père dimanche (avant peut-être la réception de cette lettre). Raconte-moi vite l’entrevue. Malgré les joues pâles dont tu me parles, tu dois être, mon Marizou, si délicieuse que je suis jaloux de ceux qui te voient, et aussi de ceux qui t’embrassent (sur les deux joues !) quoique je suppose qu’ils ne sont guère nombreux !

Je pense que **chaque jour qui passe nous rapproche de notre prochaine rencontre, donc de nos fiançailles, et de notre mariage**. Et cela m’aide à supporter l’épreuve. Comme **ce serait bien de pouvoir se fiancer en ce début de Mai** qui fut déjà témoin de nos premiers baisers, de ces moments dont je ressens encore toute la douceur et les délices. Tu étais si jolie, si désirable, et je t’aimais déjà tellement. Un jour, il faudra que je te raconte toute cette histoire du 5 mai ! Et tu me diras aussi tout ce que tu as éprouvé, tout ce que tu en as pensé. C’est si bon de raviver ces souvenirs qui sont le présage d’un avenir proche et splendide. Tout notre passé est d’une fraîcheur incomparable. Vraiment, nous aurons vécu toutes les beautés de l’amour. **Je t’aime de manière si immatérielle et**

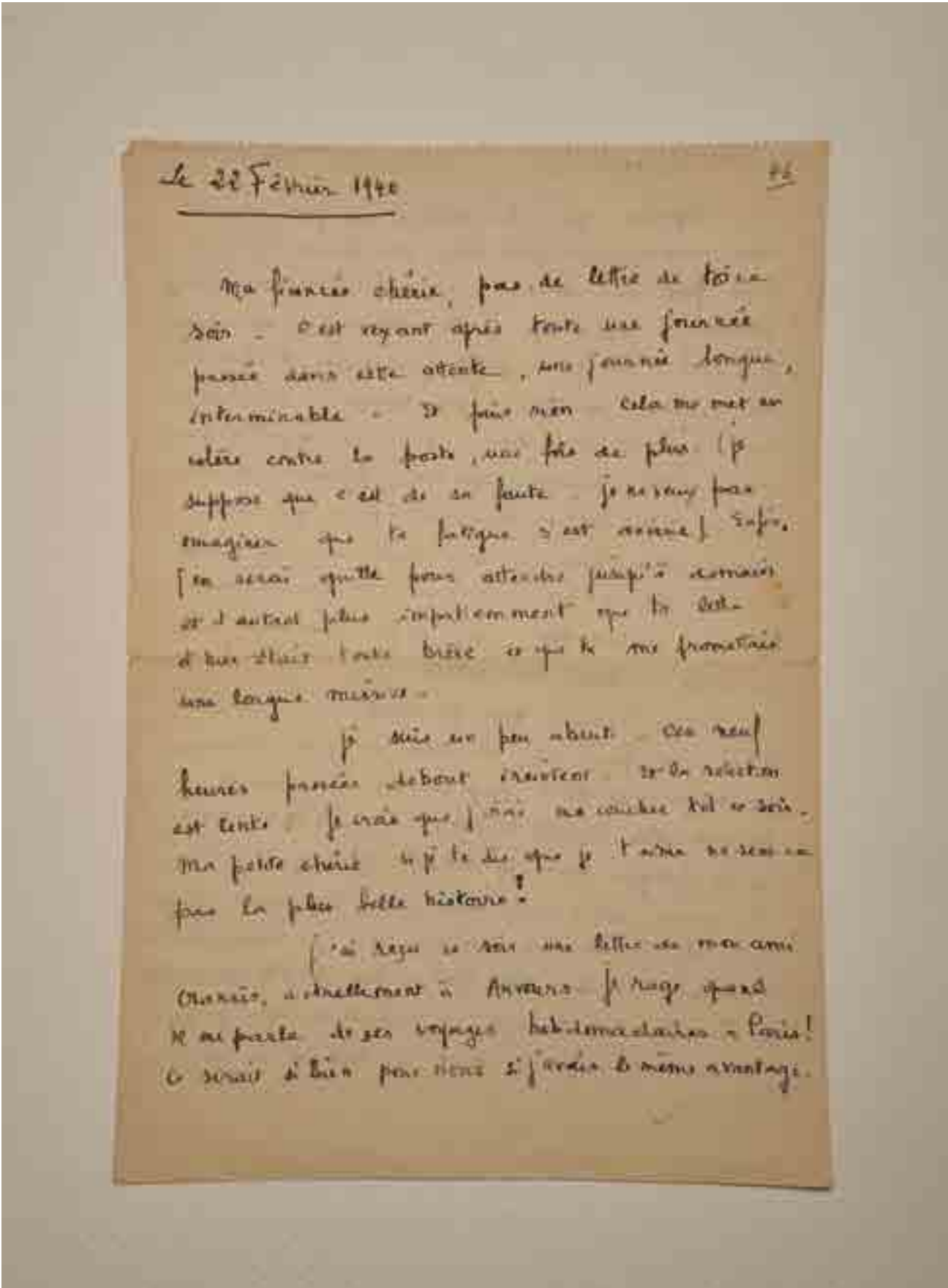
pourtant d’un amour et d’un désir immenses. Tu n’es pas seulement la femme la plus adorable, la plus grisante, pour moi, tu es aussi ma petite fille incomparable que je veux combler de tendresse. Double charme, double attirance. Et ne crois pas, mon amour, que notre mariage détruira un jour cette adoration que j’ai pour toi ! Bien au contraire. Nous nous aimerons encore mieux.

Penses-tu, chéries, aux photos dont je t’ai parlé ? (Tu n’as guère d’enthousiasme pour t’exécuter ! Pardonne-moi, ma bien-aimée : mais cela me fera tant de plaisir). J’ai reçu *Le Combat contre les Ombres* de Duhamel, et *Mission à Rome*, de Romains. Cela me fait un peu de pâture... et je ne trouve même pas le temps de dévorer quelques pages par jour ! Que deviennent tes frères ? Ma pêche chérie, écris moi bien longuement mais surtout *dis-moi que tu m’aimes*. Quand tu retrouveras Paris, rêve un peu à notre amour si intimement lié à ce décor.

Excuse cette lettre décousue. Je te l’ai dit, je suis un peu las. Mais je pense au temps où tu seras là, près de moi, ma ravissante. Je te prendrai sur mes genoux et je te dévorerai de baisers. Quel bonheur de t’avoir dans mes bras, ma toute petite fiancée. Quelle joie merveilleuse de s’aimer ainsi éperdument. Bonne nuit, mon aimée.

François

300 - 500 €



176. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, dans une gare], 8 mars 1940

RETOUR SUR LE FRONT, APRÈS LES FIANÇAILLES.

“JE SUIS PERSUADÉ QU’UNE DES PLUS DOUCES CERTITUDES DE NOTRE AMOUR VIENT DE CET ACCORD SUR CE POINT : L’AMOUR C’EST BEAUCOUP PLUS QUE CE QUE L’ON RÊVE, L’AMOUR C’EST TOUTE LA DOUCEUR DU DON PARFAIT DE SOI”

8 pp. in-8 (210 x 133 mm), encre brune, papier quadrillé

Le 8 mars 1940

Mon amour chéri, après m’être assis par terre contre une baraque de la gare, j’ai réussi à retirer mon stylo de la poche intérieure de ma veste. Au passage, j’ai retrouvé accrochés contre mon cœur les trois petits bonhommes de laine tricolore que tu m’avais donnés à Paris. Et j’ai pensé avec plus de tristesse encore à la douceur que c’était de t’avoir près de moi, pressée contre moi comme cette image de notre amour. Quel voyage je fais ! Depuis mon départ d’Angoulême, je ne t’ai pas quittée une minute. Je vis dans un rêve un peu douloureux, car c’est un rêve qui sait la réalité plus belle. Ma chérie, par quels mots crier mon amour ; je ne trouve pas une seule expression capable de dire ce qui déborde en moi, ce qui m’étreint. Mais tu sais bien, mon Marizou, l’amour immense, presque invraisemblable qui nous lie. Que te dire ? Je t’aime, et je t’adore.

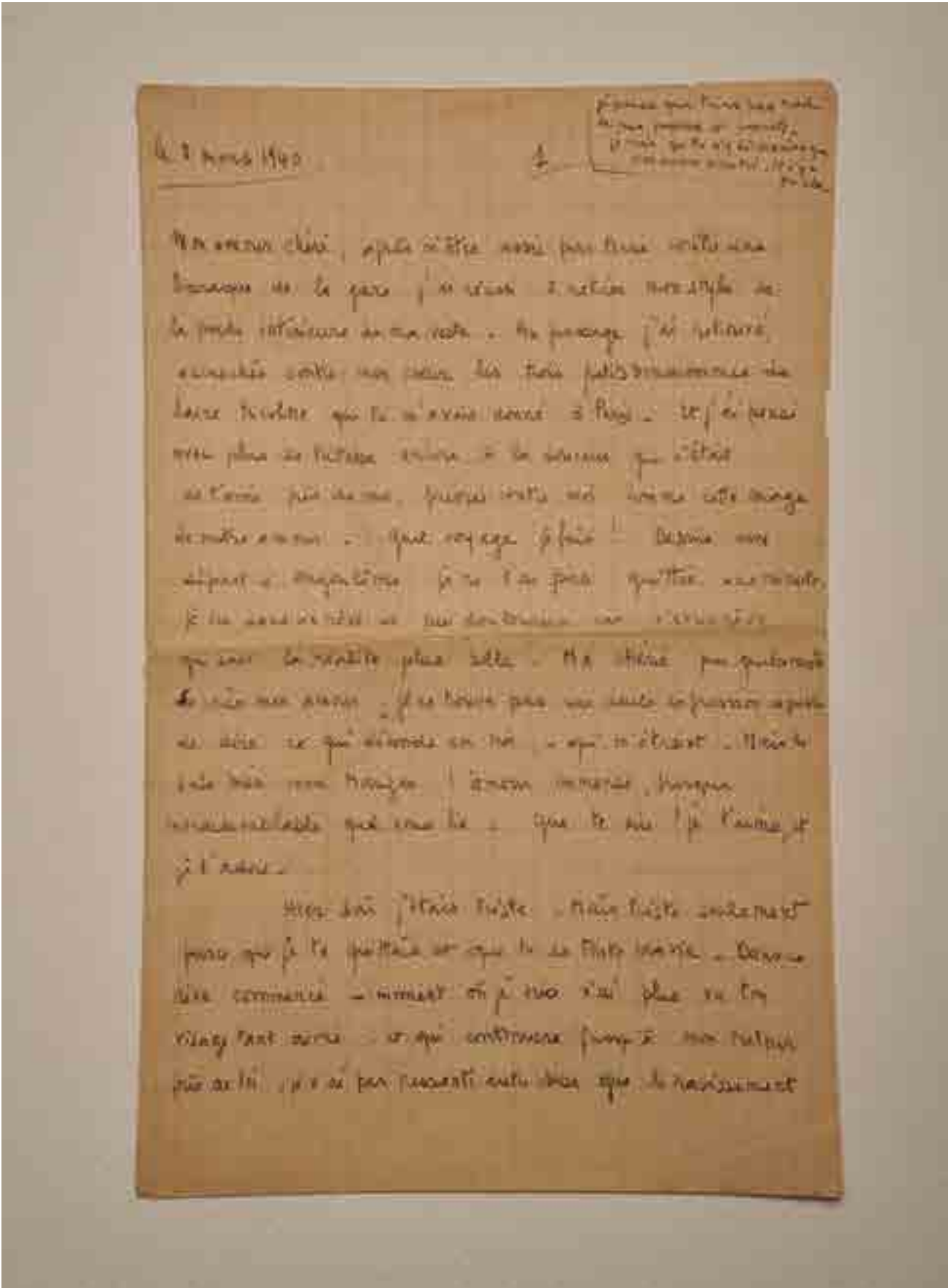
Hier soir, j’étais triste. Mais triste seulement parce que je te quittais et que tu es toute ma vie. Dans ce rêve commencé au moment où je n’ai plus vu ton visage tant aimé, et qui continuera jusqu’à mon retour près de toi, je n’ai pas ressenti autre chose que le ravissement de notre amour. Je suis fou de toi. Tu entends ? Tellement fou que rien au monde ne peut rendre mon cœur joyeux hors de toi, que ma souffrance ne peut venir que de toi : mais cette souffrance est douce puisqu’elle est la preuve plus complète de ma tendresse, de mon désir de te revoir, puisqu’elle est *seulement* faite de ton absence. Mais je me répète ce que tu m’as si souvent murmuré : elle m’aime, elle m’aime, elle m’aime, elle m’aime. Nous avons vécu des jours tellement graves et tellement heureux. Tu vois, chérie, je ne sépare pas, je ne dis pas : nos fiançailles ont été si belles, si claires, mais : tous nos jours ont été si beaux, si clairs, si délicieux. Si j’ai été trop sombre à certains moments de ces deux derniers jours (pas profondément, et pas longuement), c’est que l’approche de notre séparation me troublait, me déchirait. Tu vois, mon petit Zou bien-aimé, quelle puissance tu as sur moi. Je ne dépends que de toi, mais tellement ! **Jamais encore je n’avais été si dépendant de quelqu’un.** J’avais l’habitude de ne jamais me retourner sur un visage, sur mon passé, sur la minute qui s’en va. Mais toi, tu possèdes toute mon âme. Tu comprends ? **Je ne suis plus seul, et si c’est facile quand on est seul d’être fort (la force est alors presque de l’indifférence), c’est dur à conquérir une force neuve qui serait faite d’amour, seulement d’amour, au-delà de l’absence.** Chérie, je te jure

que je serai assez fort pour nous. Quand je t’ai dit “la vie est bête”, tu ne peux savoir quelle peur m’a aussitôt envahi : que tu puisses confondre. La vie est bête, oui, celle qui nous sépare (matériellement, car rien ne peut nous séparer spirituellement), celle qui empêche notre amour de respirer librement hors des angoisses de la guerre. Mais la vie est merveilleuse puisque nous nous aimons. Vois-tu, je n’ai pas voulu te dire hier : “la vie merveilleuse”, mais aujourd’hui j’en ai le droit, car tout autour de moi est laid, mesquin, car tu es loin de moi. La vie est merveilleuse puisque tu existes, puisque tu respires, puisque tu m’aimes. Je suis follement heureux de t’aimer, j’ai été follement heureux de vivre avec toi ces dix jours de bonheur, je serai follement heureux de vivre avec toi toute ma vie.

Personne ne saura jamais combien je t’ai aimée, combien je t’aime. C’est un amour plus grand que la passion qui la contient. Il n’est pas possible qu’un homme ait aimé une femme plus que moi. Ne t’écrivais-je pas avant ma permission : tu es ma déesse et je t’adore ? Aujourd’hui, tu es ma fiancée ; j’ai voulu te donner toutes les caresses dont notre désir était plein ; **j’ai voulu t’aimer jusqu’à la seule limite de notre volonté. Les épreuves de l’amour ? Je ne sais pas ce que cela veut dire. Aimer spirituellement, physiquement ? Je ne comprends plus à rien à ces mots.** Je t’aime de tout mon corps et de toute mon âme. Je t’aime. Ah ! Ma petite fiancée si douce, comment écrire ce que mon cœur crée pour toi ?

Tu es tellement mieux que moi. Tes larmes de l’autre soir, j’aurais voulu les baiser, les caresser comme je te caressais. Ce désespoir qui m’a bouleversé, j’ai cru qu’il resterait au fond de moi jusqu’à me rendre intolérables certaines heures, tu sais, ces heures où d’un seul coup on se croit abandonné, où toute beauté, toute douceur paraît s’évanouir. Mais non, je vis aujourd’hui des heures tristes, mais je ne suis pas désespéré. Seule demeure la peine inséparable de ton absence. Ma douce chérie, la vie est merveilleuse puisque tu m’aimes et que je t’aime. Comme si tu étais devenue une toute petite fille, j’ai senti pour toi une tendresse merveilleuse naître en moi. Je ne veux pas que tu sois malheureuse. Je veux te donner toutes mes forces, tout mon amour, je te donne tout mon être. Je veux te donner toute le bonheur. Je t’adore et je t’aime. Nous avons longuement et simplement parlé du passé. Nous avons eu raison. Ta confiance, ton abandon m’ont touché jusqu’à me donner (dans le domaine du possible ? car comment t’aimer *plus* ?) plus d’amour encore pour toi. Nous n’y reviendrons pas souvent, car nous sommes faits pour l’avenir et non pour les souvenirs. Mais je veux que tu saches quelle immense estime j’ai pour toi. Tu es mon incomparable petite fiancée. Je voudrais en cet instant pouvoir mettre ma tête sur ton épaule, tout contre ton visage. Tu me parlerais à voix basse. Et quelle adoration j’éprouverais à t’entendre, te toucher, t’aimer, te sentir. **Je n’ai que toi, plus que toi, tu as tout pris en moi, tout envahi. Je ferai tout ce que tu désireras.**

Nous avons vécu de bien doux instants. Comment te raconter ce que tu sais ? Paris, Jarnac, et la joie de chaque jour. Nous avons de nouveau remonté le boulevard Raspail ! Nous sommes retournés à l’Hôtel du Rhône, j’ai remonté les 3 étages du 5 av. d’Orléans, et par-dessus tout, nous nous sommes aimés. Je suis ébloui quand je pense à ce que j’imaginais il y a quinze jours ! Nous nous écrivions nos projets, nos rêves, et tout s’est fait. Comme c’est proche et lointain, et maintenant nous recommençons une nouvelle étape. Maintenant, mon amour, il faut que nous nous marions. Pourquoi je suis gagné à ce projet dans l’immédiat ? Parce que je me rends compte que c’est l’aboutissement normal de notre amour ; dans la mesure



où nos pourrons écarter les dangers du mariage en temps de guerre, nous le ferons. Mais comment attendre longuement ? Plus encore que le désir que j'ai de toi s'impose cette nécessité de notre bonheur. Du moment que nous sommes tout l'un pour l'autre, nous devons vaincre les obstacles. Quels obstacles ? Ma situation, l'opposition de tes parents, ma situation peut être améliorée par mon admission dans le peloton d'aspirants : donc tout mettre en œuvre dans ce but. Une fois que financièrement parlant nous pourrons nous marier, nous pourrons enlever le consentement de tes parents, évidemment avec douceur. Pour cela tu peux beaucoup. De mon côté, je ne négligerai rien à cet effet. Tenons-nous en à notre première décision de Noël : 1940. Ma bien-aimée, j'ai hâte que tu deviennes ma femme. Je t'aime et ne désire que toi. Comme, au lieu de t'écrire toutes ces phrases, je préférerais te les dire ! Que fais-tu en ce moment ? Il est 15^h1/2. Tu es à la maison ? Tu penses à moi ? Souvent, mon amour chéri, pensons intensément qu'au même moment l'autre pense au même amour. Ce sera presque une conversation réelle. Oh ! Mon amour, si tu savais comme je t'aime.

Je vais m'arrêter et cela m'ennuie. Demain, je continuerai (demain, encore demain ! Mais cela aura une fin, je te retrouverai. Quand ? Peut-être 2 mois 1/2, peut-être moins, il ne faut pas plus). Je ne te quitte pas : tu es comme imprimée en moi. Je baise infiniment ton cou à la place que tu aimes, je guette ton souffle et de mes mains, je voudrais caresser toute ta douceur. Tu es belle. Et moi qui ne suis que si peu de chose près de toi, je t'adore. **Je ne t'idéalise pas : je te dis ce que je te murmurais hier, je n'ai pas besoin de t'idéaliser pour t'adorer.** Rien ne peut faire que je ne t'aime plus. Ma fiancée chérie, donne-moi aussi ta main qui porte notre bague : j'aime la voir, elle est le signe de notre lien. Si je termine ces lignes, mon cœur continue mille aveux d'amour et de tendresse. Dans cette première lettre, hâtive, écrite dans une position inconmode, découvre ma peine d'être loin de toi, mon espoir de te retrouver sans trop tarder, *mon bonheur de t'aimer*.

Je t'embrasse. Dans toutes mes lettres je t'embrasse. Comme j'aime le faire quand dans ton visage “vu d'en haut”, j'adore les merveilles de ton amour. Chérie chérie, à demain, ce soir et les autres jours prie bien pour moi, car je dois m'habituer à une vie bien étrangère à celle dont nous rêvons. **Je ne t'ai pas assez dit combien je suis croyant, combien je crois que le secret du bonheur dépend de la Foi.** Déjà, tu m'as écrit cela dans une lettre de février. Et **je pense comme toi, que tous nos actes soient dignes de notre amour. Que notre amour soit fait d'une riche matière. Qu'il ne soit fait que de beauté.** Tu m'as prouvé tellement de délicatesse, de douceur, de tendresse, que je sens peser sur moi une responsabilité qui m'effraie. Si je veux te donner tous les plus doux plaisirs, si je les espère ardemment, je ne veux pas oublier non plus que les exigences du cœur sont infinies. **Je suis persuadé qu'une des plus douces certitudes de notre amour vient de cet accord sur ce point : l'Amour c'est beaucoup plus que ce que l'on rêve, l'Amour c'est toute la douceur du don parfait de Soi.**

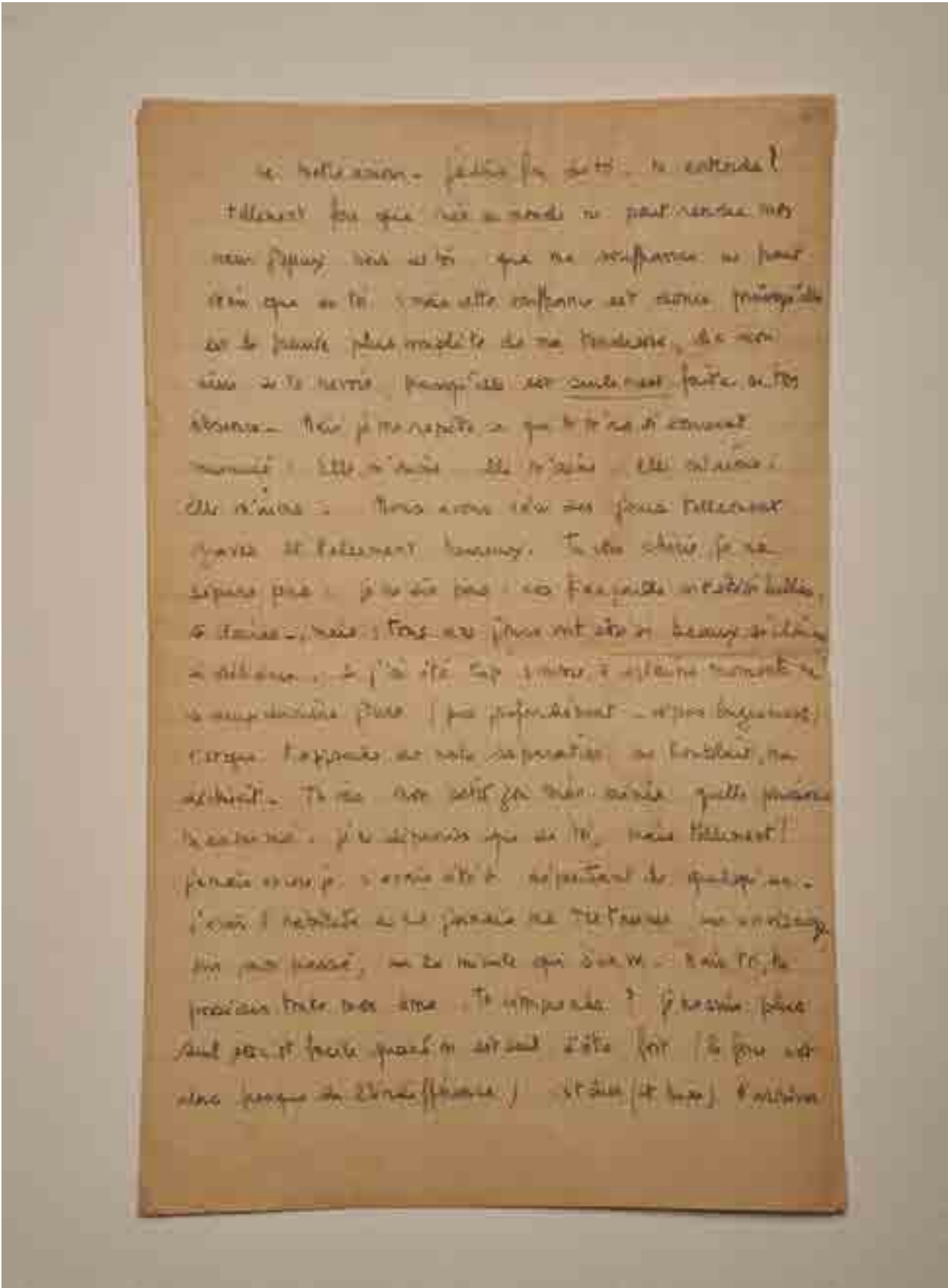
Mon aimée, ma toute petite Marie-Louise, la vie est merveilleuse... Tu as toujours raison. Je t'embrasse et je t'aime.

François

Je pense que tu as pas mal de mes papiers et carnets. Je crois que tu n'y découvriras que mon amour pour toi : il n'y a que cela.

Plis marqués, petites déchirures sans manque

1.000 - 1.500 €



177. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 9 mars 1940

TRISTESSE DU RETOUR AU CANTONNEMENT.

PRÉPARATIFS POUR LE MARIAGE : ANNONCE, FAIRE-PART ET PERPÉTUELLE QUÊTE DE LA PERFECTION.

“POUR TOI, JE SERAI GRAND”.

“JE SENS PARFOIS LA SÉPARATION SE REFERMER SUR NOUS COMME UN ÉTAU”

6 pp. in-8 (198 x 135mm), encre noire

Le 9 mars 1940

Mon buju chéri, tu ne peux imaginer ma peine, mon étonnement, ma lassitude devant cette nouvelle séparation qui commence. Je m'étais tant habitué au bonheur de vivre avec toi. Tu m'es de plus en plus indispensable. Maintenant, dans ce village trop identifié à la difficulté de vivre loin de toi, je reprends mes jours interminables. Aucune joie si ce n'est la lettre que j'attends. Aucun espoir si ce n'est notre réunion. Tout est en toi ; mon bonheur ne repose qu'en toi, ma petite fille tant aimée. Cela, sans doute, nous aidera mieux à comprendre, si c'est possible, la nécessité et la douceur de notre union. Qui pourra nous séparer ? Je te donnerai, je te le jure, tout le bonheur. Et toi, tu es mon seul bonheur. Je suis arrivé ce matin dans notre cantonnement (celui que nous occupons depuis trois mois). Quand le quitterons-nous ? J'en ai hâte, car cela nous donnera une chance de se revoir plus tôt. Je connais depuis mon départ de Jarnac un spleen ignoré depuis longtemps. Pourquoi ? Parce que jamais je n'avais vécu de plus beaux jours que ceux qui viennent de finir. Tu me le disais, dans l'auto qui nous ramenait à Angoulême, **ces dix jours ont été les plus merveilleux de notre vie**. Je pensais ce matin à la transformation de notre amour depuis deux ans. Je t'ai rappelé nos promenades, nos rendez-vous de mai, de juin, d'octobre. La naissance de notre amour fut infiniment douce. Je ne t'exprimerai jamais bien la joie presque étouffante qui m'étreignait en te voyant, en te touchant. Depuis, nous avons vécu selon la courbe de la vie. L'épreuve pouvait être dure. Ma bien-aimée, je sens avec ravissement ce bonheur indicible. Je t'aime comme avant, plus qu'avant. Je t'aime de toutes mes forces et j'attends impatiemment le jour de notre union totale : tu sais bien mon amour que ce sera merveilleux. Tes caresses, tes baisers, je les garde en moi : je n'ai rien connu de plus délicieux. Et tes paroles, tes gestes, tes attitudes, tout ce qui fait ta manière de vivre, et ton abandon, les preuves infinies de ta tendresse. Ma petite déesse chérie, tu sais bien que tout ce qui est de toi, que tout ce qui est ton amour est incomparable. Qui ne serait pas fou de toi ?

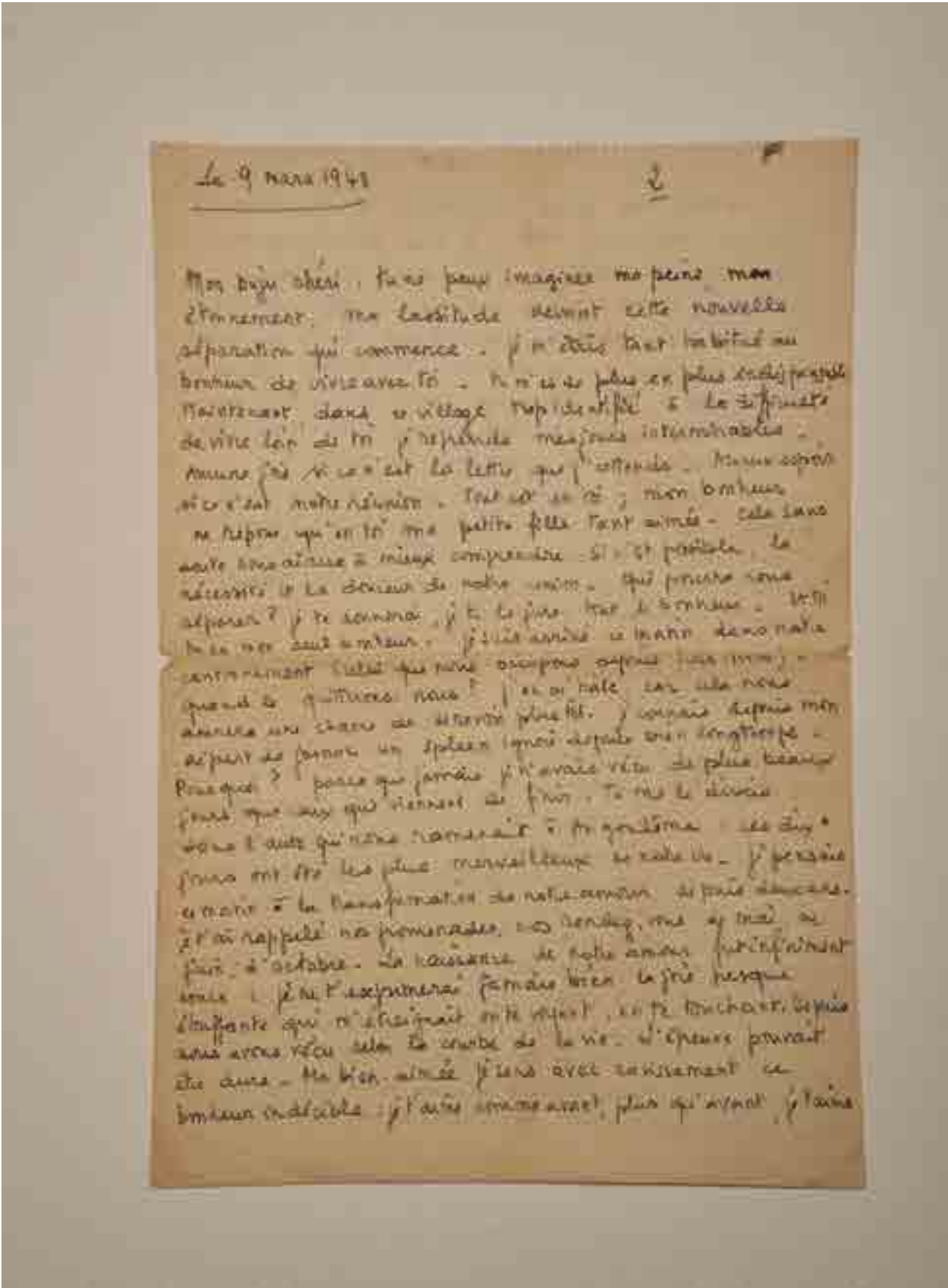
Est-ce que tu te rends compte à quel point je t'adore ? Je me sens lié à toi étrangement. Je n'ai jamais éprouvé plus de tendresse que pour toi. D'ailleurs, tu le sais. Le soir de nos fiançailles, alors que nous nous promenions avenue d'Orléans, tu m'as confié que tu n'avais jamais connu de journée plus belle, plus douce que celle-là. Puis, j'ai voulu emporter de toi le souvenir des caresses délicieuses que nous désirions. Bientôt, mon Zou aimé, tu seras ma femme. **Maintenant je suis heureux de posséder de toi les promesses d'un bonheur total**. Je sais que je serai infiniment heureux avec toi.

Mon amour, je suis obsédé par cette pensée : que fais-tu en cet instant ? Tu me le raconteras dans tes lettres. Dis-moi que tu m'aimes : rien ne peut me soutenir davantage. Vois-tu, notre but doit être de bien vivre l'un par l'autre. Je suis fort dans la mesure où tu m'aimes. Car je n'appelle pas force cette sorte de désespoir latent qui m'avait envahi lors de notre séparation de l'an dernier. Ta vie depuis cette époque ? Elle m'est douloureuse dans la mesure où tu en as souffert. Le reste ne compte pas. Jamais, chérie, tu ne me décevras, car notre amour est plus beau et plus fort que tout. Tu es belle, douce, et si délicieuse.

C'est moi qui te dois tout. **Je serai grand par toi**. Heureux par toi. Fort par toi. Ma bien-aimée, tu es la seule femme au monde que j'aime, la seule dont je veuille infiniment réaliser le bonheur, la seule dont j'espère la joie. Chérie, chérie, mon petit Zou adoré, j'ai envie de t'embrasser comme je le faisais en riant un peu, les bras ouverts comme si tu devais te précipiter contre moi. Mon petit amour chéri, il n'y a rien de plus beau que toi, surtout quand tu es dans mes bras. Ma peau-douce, s'il s'agissait de n'importe quelle autre femme, je serais fou de l'aimer ainsi. Mais toi, toi ! Ah, comme j'aime ton amour, comme je t'aime.

Tu le vois, notre amour vit et évolue, mais rien ne le déçoit, ne l'atteint. **Je t'ai aimée de façon très pure. Je t'ai, aussi, désirée violemment**. Tu es ma petite fille. Déjà je sens ce que sera la douceur de t'aimer chaque jour lorsque tu seras ma femme. L'Amour ne serait-il qu'un enivrement physique, le don de toi me comblerait déjà de joie. Mais il est plus que cela encore, il est tout. Et c'est sans doute ce qui rend mon amour pour toi sans prix, sans égal. Je t'aime de tout mon être et j'éprouve un bonheur transcendant à t'aimer. **Je t'assure que sans toi, je n'aurais aucune raison de vivre**.

Si j'égrenais les souvenirs, je n'en finirais pas ! En cet instant, je pense (pourquoi ?) à notre conversation de la Rotonde. Comme tu étais belle parmi toutes ces femmes qui se croyaient belles. Nous sommes revenus par Raspail. Oh ! Comme la vie est splendide... avec toi. Je t'en supplie mon Zou chéri, ne doute jamais de cela. Et comprends que s'il m'arrive de me plaindre de la vie, c'est que **je sens parfois avec effroi la séparation se refermer sur nous comme un étau**. Parce que tu me connais bien, tu n'ignores pas que je suis parfois capricieux, exigeant. Tu n'ignores pas non plus que je t'aime follement et que ma volonté profonde est de n'agir que pour ton bonheur. Je ne suis pas encore parfait ! **Mais je veux justement me perfectionner près de toi. Faire de notre vie une sorte de perfection**. Ne sens-tu pas qu'entre nous, il existe une entente fondamentale que nous n'aurions jamais pu trouver ailleurs ? Pardonne-moi tout ce qui en moi gêne cette entente. Je suis tellement peu de chose à côté de toi. Et toi, tout ce que tu me donnes d'Amour, comprends que c'est ma sauvegarde. Quand je considère notre amour, je mesure toute la



force dont je dispose. Aujourd’hui je suis triste, certes, mais comme si de toi pouvait venir jusqu’à moi un sursaut d’enthousiasme, je me sens plus courageux, plus résistant que ma tristesse. Je te ferai une vie magnifique.

Le soleil donne aux choses un éclat qui dément la guerre et la bêtise des hommes. Je te rêve dans ce soleil, si belle avec tes cheveux blonds, ta robe bleue de nos fiançailles. Quelle femme porte en elle plus de splendeur que toi ? J’éprouve le sentiment de ma petitesse. **Je ne suis qu’un homme ; mais je suis un homme qui t’aime : et je comprends aussi ma grandeur. Je possède beaucoup de richesses, mais je les exploite mal. Mon amour les révèle, les exhausse. Pour toi, je serai grand. Si je n’accomplissais pas de grandes choses, si je n’occupais pas une place éminente, je me sentirais lâche, je me mépriserais. Car ton sort à toi est d’être la première, d’être adorée comme peu de femmes l’ont été.** Or, ton sort est lié au mien. Je te dois pour tout ce que tu m’apportes d’extraordinaire un bonheur éblouissant. Je te ferai un bonheur, une vie éblouissants.

Tu m’écrivais “j’ai fait un rêve : nous étions à Jarnac, toi à côté de moi, et tout le monde disait : comme ils paraissent heureux”, et ç’a été la réalité. Ne crois-tu pas que tout le monde dit : comme ils s’aiment ? Je m’amusais à répéter : regardez-la... c’était un jeu ; c’était aussi le cri de mon bonheur.

Ma Marizou que j’aime tant, je te parle mal de mon amour. Mais souviens-toi de tout ce que je t’ai dit pendant les longues heures que nous avons vécues l’un contre l’autre pénétrés de notre tendresse. Souviens-toi de mes caresses : elles t’ont raconté plus d’amour que toutes les paroles du monde. Vois-tu, je me fais une fierté de ceci : je t’aime comme on ne peut aimer qu’une délicieuse petite déesse et je n’ai pas besoin de t’idéali-ser pour cela. Tu es ma déesse chérie et je t’aime infiniment.

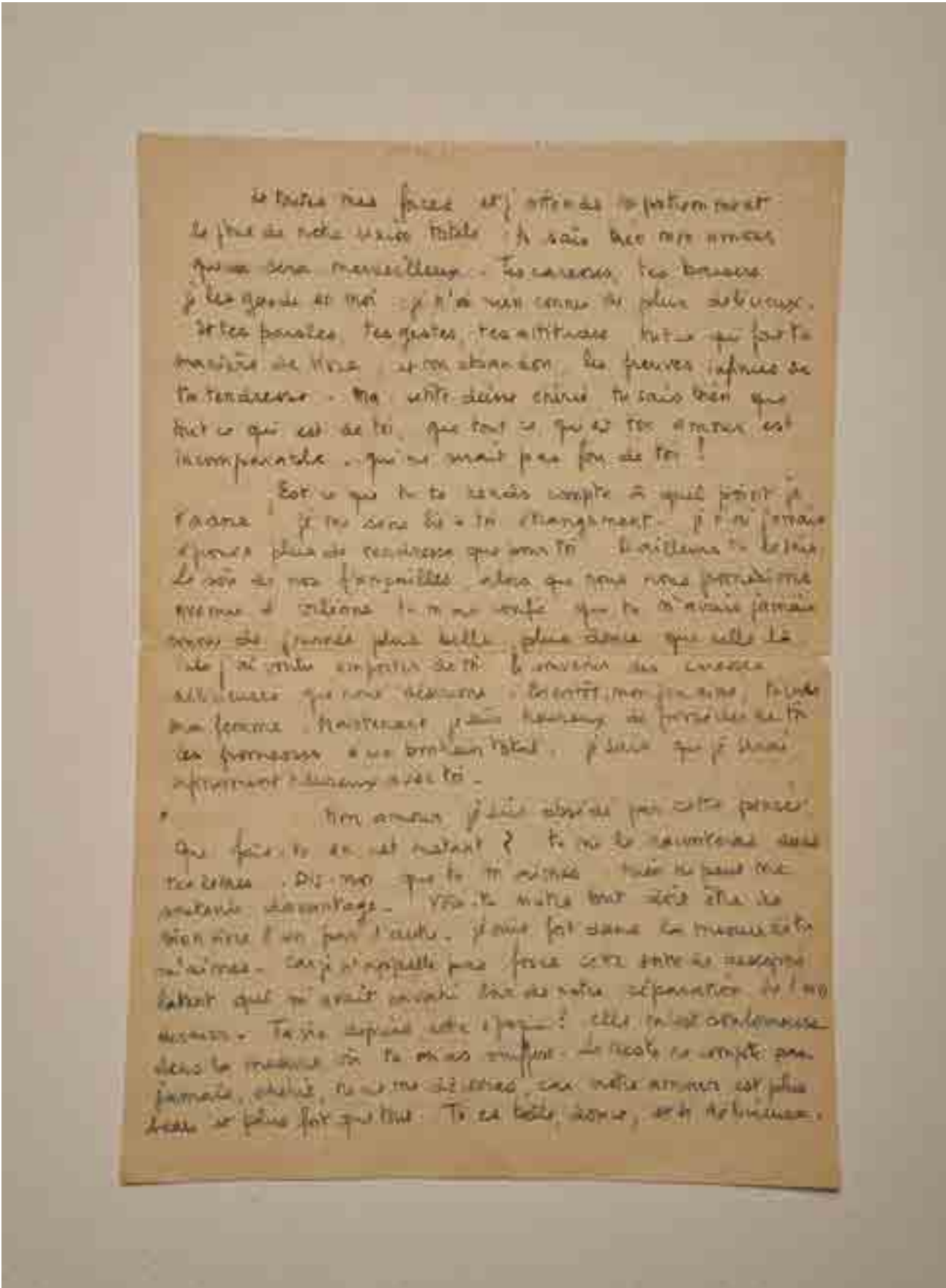
Demain, je continuerai cette lettre, et ainsi de suite jusqu’à notre ren-contre. Pense sans cesse à cela : je t’adore.

Quand les photos seront faites, envoie-les-moi je te prie : je les attends impatientement car elles me plongent de nouveau dans ta contempla-tion ! (Tu sais, cette contemplation qui t’intimide un peu, mais je ne lève pas les sourcils !). Décide avec papa pour les annonces. Je pense à un ou deux grands quotidiens ; cela servirait ainsi d’un seul coup. Pour les faire-part, agis sans délai.

Ne t’ennuie pas trop. Ne te fatigue pas et profite de ton séjour à Jarnac, dans la maigre mesure des possibilités, pour t’amuser le plus possible. Annonce moi trois jours à l’avance (*au moins*) la date de ton retour à Paris. Ma chérie, au revoir, je t’embrasse longuement. J’aime la douceur de ton cou, de tes lèvres. Je t’aime. Tu ne peux savoir la confiance que j’ai en toi. Je t’adore mon tout petit Zou. Ma toute petite fiancée.

François

800 - 1.200 €



178. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 9 mars 1940

“LA GUERRE RISQUE DE S’AGGRAVER
DANS LES SEMAINES QUI VONT VENIR”

“J’AI LONGTEMPS PENSÉ QU’IL ÉTAIT
FOU DE SE MARIER EN TEMPS DE
GUERRE”

2 pp. in-8 (197 x 134mm), encre bleue

Le 9 mars 1940

Mon Zou chéri, je n’ai envie de te dire qu’une chose : je t’adore. Ce soir, si j’étais à Jarnac, je ne pourrais que te répéter cela sans cesse. Serais-tu ennuyée ? Tu me sourirais sans doute et comme ton sourire est merveilleux, je ne pourrais m’empêcher de te dire encore que tu es adorable.

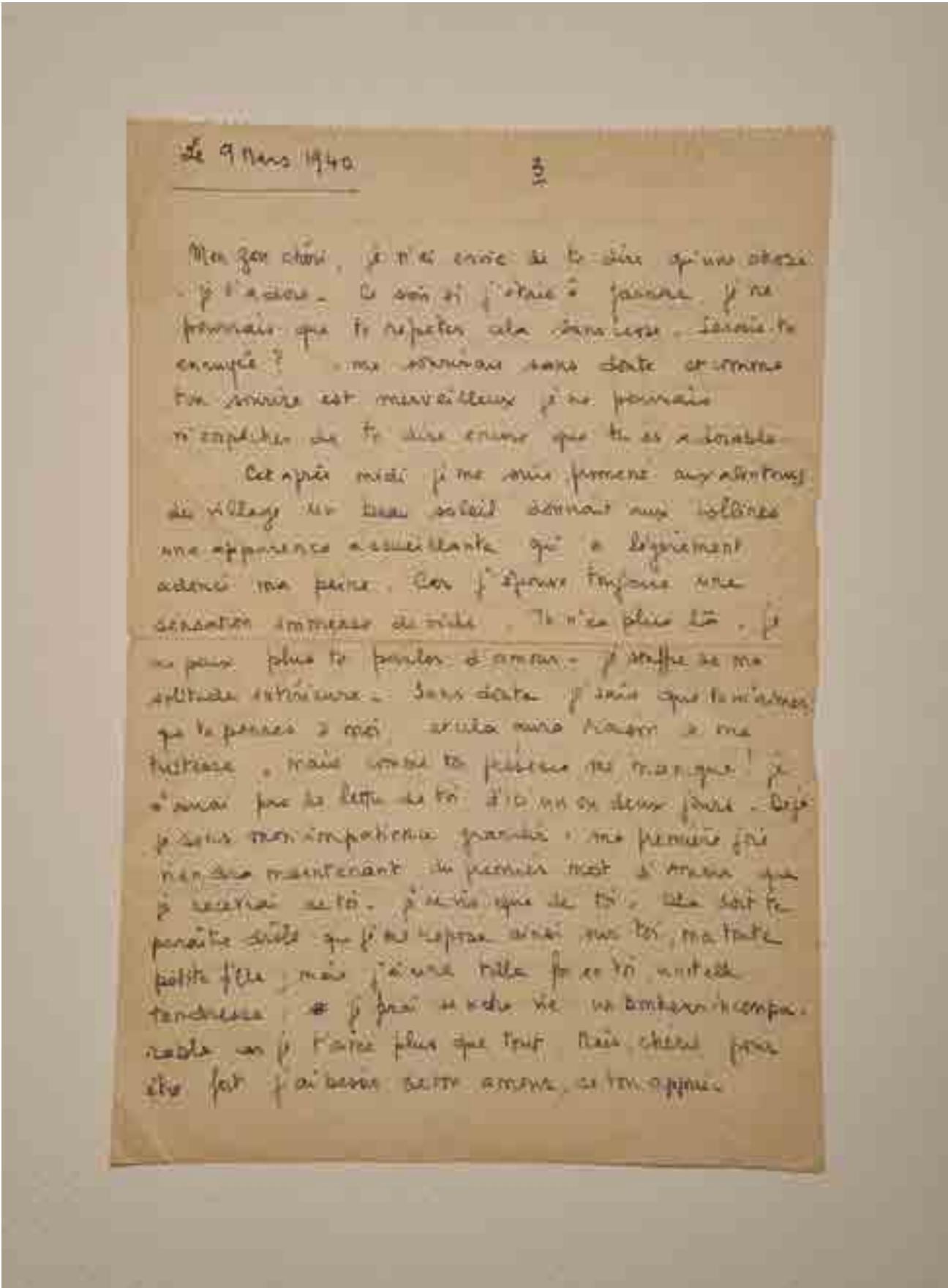
Cet après-midi, je me suis promené aux alentours du village. **Un beau soleil donnait aux collines une apparence accueillante qui a légèrement adouci ma peine.** Car j’éprouve toujours une sensation immense de vide. Tu n’es plus là. Je ne peux plus te parler d’amour. **Je souffre de ma solitude intérieure.** Sans doute, je sais que tu m’aimes, que tu penses à moi, et cela aura raison de ma tristesse, mais comme ta présence me manque ! Je n’aurai pas de lettre de toi d’ici un ou deux jours. Déjà je sens mon impatience grandir : ma première joie viendra maintenant du premier mot d’amour que je recevrai de toi. Je ne vis que de toi. Cela doit te paraître drôle que je me repose ainsi sur toi, ma toute petite fille ; mais j’ai une telle foi en toi, une telle tendresse. Je ferai de notre vie un bonheur incomparable car je t’aime plus que tout. Mais, chérie, pour être fort j’ai besoin de ton amour, de ton appui.

Je pense beaucoup à notre mariage. Cela doit être notre prochain but. Il n’est pas trop tôt de planter les premiers jalons. **La guerre risque d’ailleurs de s’aggraver dans les semaines qui vont venir.** Elle peut précipiter beaucoup de choses. Sitôt que je serai en mesure de te faire vivre, il faudra que nous réalisions notre vœu. Puisque maintenant tu es ma fiancée, un grand pas est fait ; il faut que notre grand désir se réalise enfin. **Sans doute, j’ai longtemps pensé qu’il était fou de se marier en temps de guerre.** Dans quelle mesure pourrons-nous palier aux risques inhérents du bouleversement qui se prépare ? Ayons confiance dans la Providence. J’ai beaucoup de foi dans notre étoile. Ma petite fiancée bien-aimée, comment notre amour ne forcerait-il pas les difficultés de la vie ? Je t’aime tant. Je rêve tant du jour où tu deviendras ma femme, où je vivrai avec toi.

Mon amour chéri, bonsoir. Reçois mes plus douces caresses. Je t’adore et te dis ma tendresse infinie. À demain matin. Je m’endormirai en rêvant à ta merveilleuse présence, à ton amour qui me pénètre de douceur et de joie.

François

300 - 500 €



179. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 9 mars 1940

“CES QUELQUES FLEURS...”

1 p. in-8 (197 x 136mm), encre bleue

Mon petit Marizou chéri,

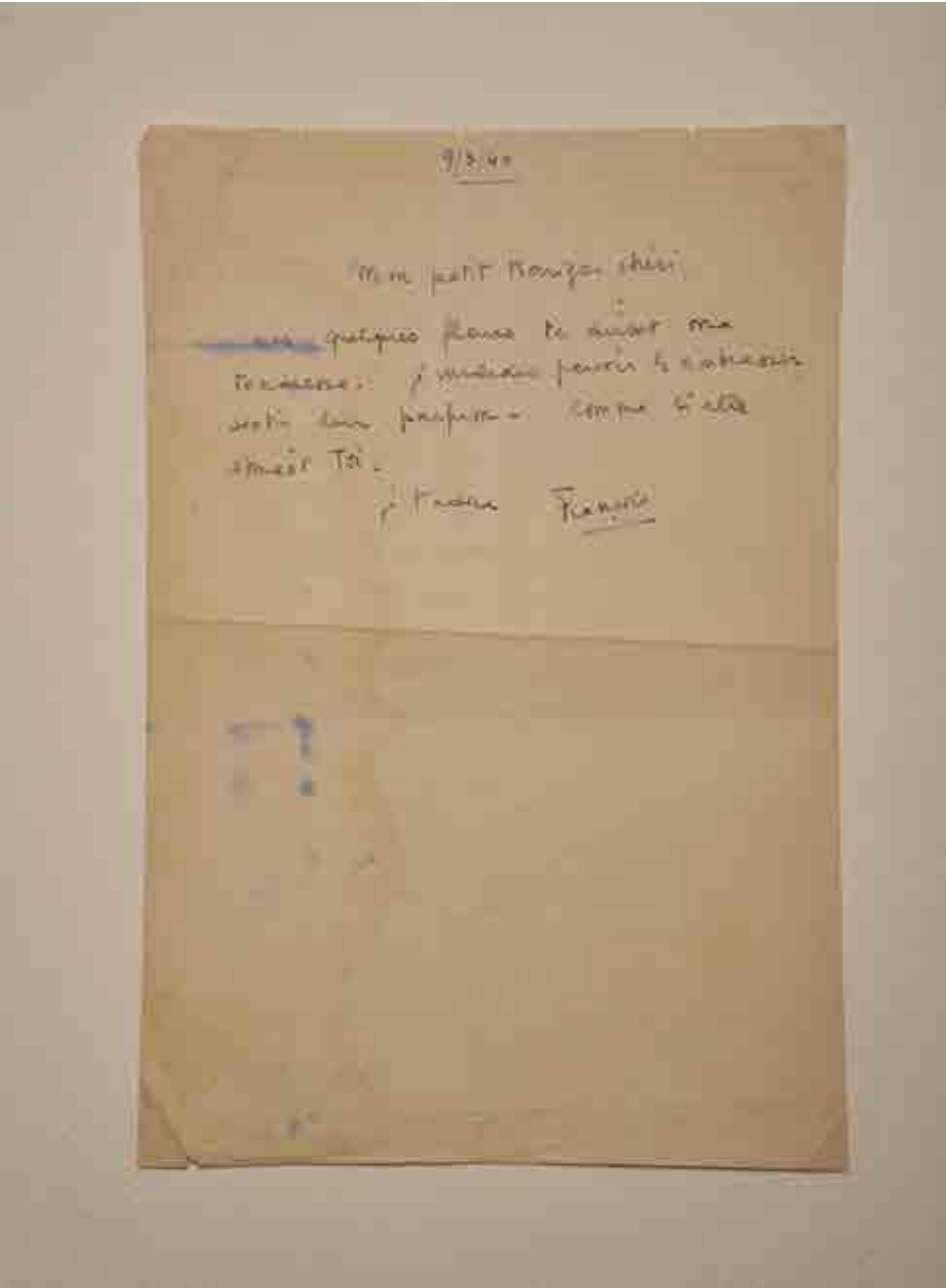
Ces quelques fleurs te diront ma tendresse. Je voudrais pouvoir les embrasser, sentir leur parfum. Comme si elles étaient toi. Je t'adore.

François

[au verso :] Marie-Louise

Pâte mouillure

100 - 200 €



180. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 12 mars 1940

“SI TU M’AS FAIT SOUFFRIR, Ç’A ÉTÉ SEULEMENT LORSQUE TU M’AS RETIRÉ TON AMOUR OU LORSQUE TU L’AS DONNÉ À D’AUTRES”;

FRANÇOIS MITTERRAND JOUE AU FOOTBALL

4 pp. in-8 (197 x 136mm), encre bleue

Le 12 mars 1940

Ma bien-aimée chérie, j’ai reçu hier soir ta seconde lettre écrite en partie de Royan. J’espère que ce soir j’aurai la suite ! J’ai besoin de t’entendre dire ton amour. Tu m’es d’un grand secours, chérie, car j’ai quelquefois peine à écarter de moi une tristesse insupportable. Je t’aime et veux t’aimer toujours avec la même ferveur. Mais c’est si bon aussi de savoir que tu m’aimes, que nos désirs sont les mêmes, que notre désir est le même, que notre bonheur est exactement le même, lié à notre amour. Quand quittes-tu Jarnac ? Restes-y autant que tu le désireras mais n’oublie pas de me préciser quatre ou cinq jours à l’avance la date de ton départ de façon à ce que j’écrive Avenue d’Orléans.

Je pense à toi intensément. Nous devons être si heureux. J’ai toujours été si heureux avec toi. Je ne crains pas l’absence car j’ai une confiance absolue en toi. Je sais et je crois que tu m’aimes plus que tout, comme il est nécessaire que tu m’aimes ; nécessaire parce qu’il ne serait pas bon que quelque chose passât avant notre amour. Mais cela n’empêche pas que l’absence soit dure. Aidons-nous par la grandeur de notre tendresse à supporter ces difficultés. Je t’adore mais j’ai tellement besoin de toi !

Mon amour, ce matin j’étais gai. Pourquoi suis-je un peu triste maintenant ? Je ne cesse pas de vivre avec toi, mais parfois pèse sur moi d’un seul coup le poids de ma solitude, de notre éloignement. Nous sommes tellement faits pour nous aimer. Pourquoi sommes-nous donc ainsi séparés ? Comme j’ai hâte de te prendre et de t’appartenir. Ma ravissante petite fiancée, n’est-ce pas qu’il sera doux et merveilleux de vivre ensemble. Ah ! Que vite tu sois ma femme, à moi, vraiment à moi. Que vite je puisse t’aimer et ne plus savoir que l’enivrement de notre amour.

Je réfléchis beaucoup au sens de notre amour, au sens de notre vie. J’essaie de comprendre tout ce qui s’est passé pour nous depuis deux ans. **Si tu m’as fait souffrir, ç’a été seulement lorsque tu m’as retiré ton amour ou lorsque tu l’as donné à d’autres.** De tout ce qui fut et est notre amour, je ne retire que du bonheur, de la joie, qu’un passé et un présent irremplaçables. **Je ne suis ni très bon, ni très indulgent, mais je t’aime.** Comprends-tu mon amour, je t’aime infiniment. Ce n’est pas en vain que je t’aime merveilleusement, que je t’adore. Tu es pour moi toute la beauté, toute la vérité, tout le bonheur de ma vie. Tu es ma toute petite fille bien aimée.

J’éprouve le besoin de te dire tout cela, une fois de plus, car **il existe des mots magiques qui chassent toutes les tristesses.** Plus que cela (ils seraient au fond peu de chose s’ils n’étaient que des antidotes), il existe des mots magiques évocateurs de tendresses aussi nécessaires que les aliments physiques. *Je ne pourrais plus vivre sans toi.* Il est un peu effrayant, et rassurant, que tant de bonheur puisse reposer sur l’un et l’autre. Nous sommes liés par une sorte de nécessité plus forte encore que les promesses, que les premiers engagements. Comment te l’exprimer ? **Plus que moi-même, tu es ma vie.**

Chérie, chérie, je reviens sans cesse sur notre amour. Ne trouves-tu pas que je radote ? Ma peau-douce chérie, c’est de ta faute aussi. Pourquoi es-tu si délicieuse ? On me dit tout d’un coup que le courrier est peut-être parti. Je vais y voir. Si oui, je serais furieux. Sinon, je donnerai cette lettre trop tôt finie. Mais je t’adore et t’embrasse de tout mon amour. J’ai reçu tes 2 lettres du 10.

François

Mon amour chéri, je continue ma lettre. Je crois qu’il y aura une levée à 17h30 ; elle pourra donc quand même partir ce soir. Je viens de lire tes deux lettres. Comme il m’a été doux de recevoir cette double affirmation de ta tendresse. Je suis tellement plus gai maintenant. J’avais déjà adressé ces lignes à Jarnac. Après lecture de tes lettres, j’ai rectifié et les envoie à Paris. Tu vas sans doute avoir l’ennui d’une coupure causée par ce changement d’adresses. J’espère qu’elle ne durera pas. Cette lettre-ci devrait normalement te parvenir vendredi. Et de Jarnac, on fera suivre les précédentes.

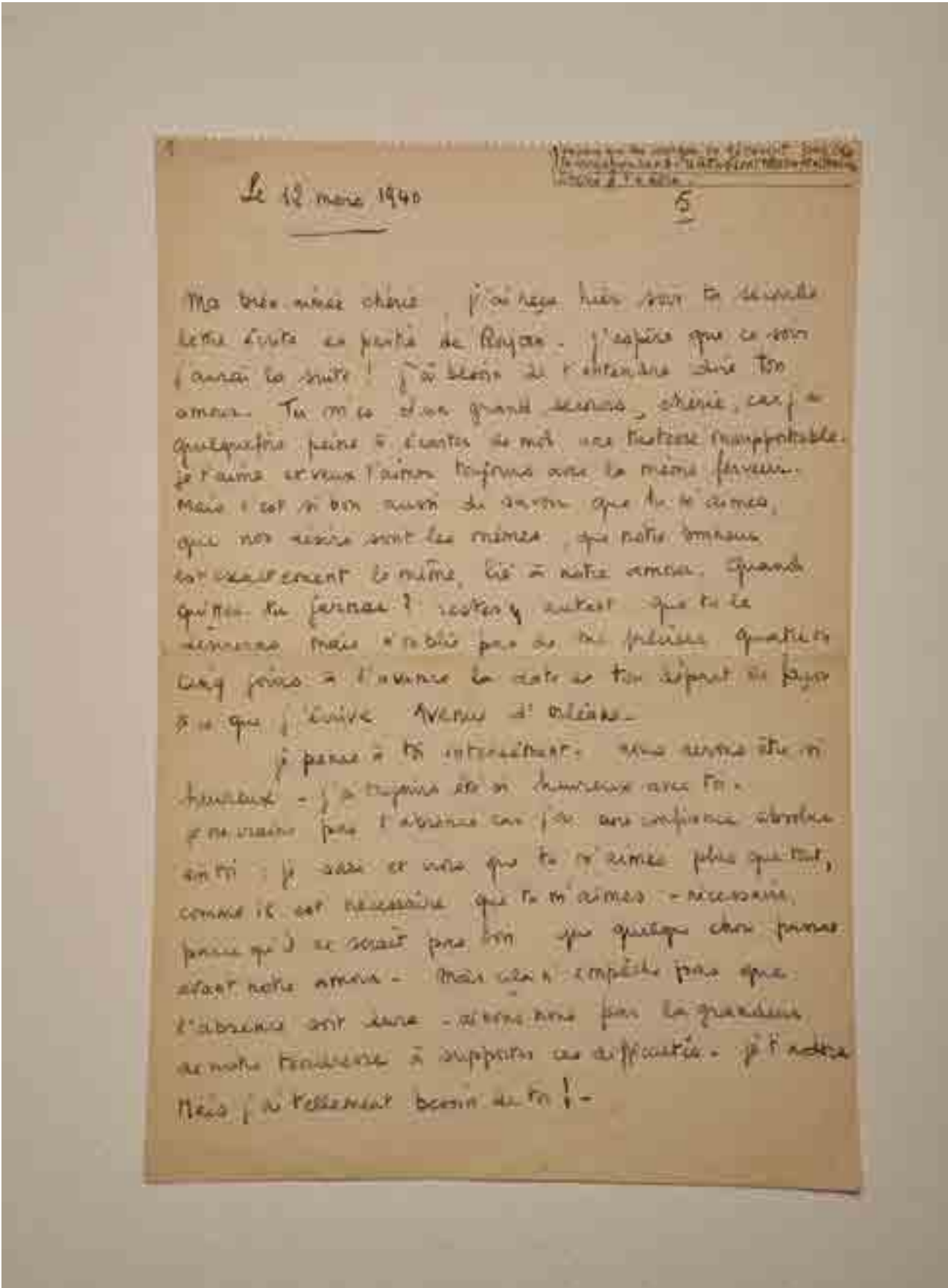
Hier, j’ai joué au football (récréation inattendue). Mais aujourd’hui je traîne un peu la jambe d’autant plus que la paire de chaussures achetée à Angoulême n’est pas encore assouplie et me blesse le pied. Mais ce n’est pas grave ! J’aime beaucoup tes lettres chérie. Elles me comblent de joie. Oui, je pense souvent à ces moments de *notre* chambre, si merveilleux. Avec toi, je connais des joies incomparables. Pouvais-je aimer femme plus délicieuse, plus aimée, plus adorable que toi ? **Ne parlons plus du passé : il n’existe plus, brûlé par notre amour.** Aimons-nous follement. Mon buju chéri, tu sais bien que l’amour vrai sauve tout. N’y a-t-il chose plus près de la vérité que notre amour ? Je répondrai plus complètement à tes bonnes et longues lettres du 10 dans ma lettre de ce soir. Comme je t’aime, ma petite fiancée. À Paris, pense bien à moi, à nous, à nos souvenirs. Quel est ton programme pour les jours qui vont venir ? J’ai écrit une brève lettre à ton père, une autre à ta mère, pour leur dire mon souvenir. Ma demande de peloton est partie du Colonel (avis défavorable, tu sais pourquoi. Mais elle suit, c’est le principal. Je te tiendrai au courant).

Ma petite fille chérie, je suis triste chaque fois que je termine une lettre : c’est un peu te quitter. Mais comme tu me le dis, je mets ma tête sur ton épaule. J’aime tes baisers et te donne mes plus douces caresses. À ce soir chérie

François

J’espère que les voyages ne gêneront pas trop ta correspondance. Tes lettres sont tellement attendues. Chérie, je t’adore.

500 - 800 €



181. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 13 mars 1940

ALLUSION CLAIRE À L'AUTRE RENCONTRE DE CATHERINE LANGEAIS : “NOUS COMMENÇONS *NOTRE* VIE, SEULEMENT ET TOTALEMENT *À NOUS...* LE RESTE EST EFFACÉ, PURIFIÉ PAR CE QUI EST *NOUS*”.

“TU ES LÀ, CHÉRIE, ET JE METS MES COUDES SUR TES GENOUX”

4 pp. in-12 (199 x 135 mm), encre noire

Le 13 mars 1940

Mon amour chéri, ce matin le vent souffle en tempête et la pluie tombe violemment. Contraste avec le beau soleil d’hier ! Heureusement que la nature est plus inconstante que nous. Aujourd’hui comme hier, je t’aime. Je me suis pénétré de tes deux lettres du 10. Quelle bonne idée que tu as eue de m’écrire longuement : cela a sauvé ma soirée qui s’annonçait triste. Je constate une chose : nos pensées depuis cinq jours se sont curieusement rencontrées ; nous nous sommes dit à peu près les mêmes idées, les mêmes sentiments et d’une manière presque identique. Ce qui prouve que notre union est de plus en plus complète. Non seulement notre union physique mais encore notre union spirituelle. Nouvelle preuve que tout va de pair. Comme tu l’exprimes si bien : on ne peut voir le raccord. Mon Zou bien-aimé, je suis vraiment émerveillé par notre amour. Je ne pensais pas autrefois qu’il était possible d’arriver à une telle entente, à une telle tendresse avec une femme. Je pense maintenant que j’ai une chance plutôt exceptionnelle : c’est si merveilleux de savoir que ma femme sera celle que j’aime, celle à laquelle me lie tout un passé d’amour, un présent de bonheur. **Le mariage est si souvent une œuvre imparfaite à cause de l’amour médiocre qui lui sert de base.**

Mon petit Bujou chéri, je t’adore. Vois-tu, nous avons connu ensemble à peu près tout : des joies splendides, des souffrances, et même le risque extrême de l’amour : la connaissance parfaite de ce que nous sommes l’un et l’autre. Mais aucune de nos peines n’a ressemblé à une déception. L’amour est le plus fort, infiniment. Nous sommes à jamais *tout* l’un pour l’autre, l’un à l’autre. Comme la vie est ennuyeuse, morne, inintéressante, sans toi. Tu es toute ma vie. (Je te l’ai dit en partant d’Angoulême). Je voudrais arriver à t’écrire comme si tu étais près de moi, avec autant de simplicité, ne jamais avoir l’impression d’écrire.

Tu es là, chérie, et je mets mes coudes sur tes genoux. De temps en temps, je t’embrasse. Tes lèvres sont merveilleusement douces, chérie, tes baisers me comblent de joie. Car tu es belle et ravissante, et je t’aime. J’aime te caresser, ma peau-douce. Déjà tu m’appartiens et plus rien ne reste en toi que la trace de mes caresses. Car moi, je t’aime à la folie, et tu es mienne. Ma petite fiancée, je t’adore. Tu es jolie. Te voir me ravit. Aucune femme au monde ne m’a procuré plus de ravissement que toi. **Tu as raison, mon amour, de dire que si j’avais voulu te prendre (comme**

je l’ai sans doute désiré, mais je pense qu’il ne le fallait pas), cela n’aurait pas gâché notre amour. Non seulement, cela sera la conclusion nécessaire et normale de notre union, mais plus encore c’en sera une merveilleuse étape. (Moi, je ne dis pas “conclusion”. Te souviens-tu de ta première lettre ? Tu la terminais ainsi : “je ne finis pas, car rien ne doit finir”. Tu avais déjà compris le sens de l’amour).

Je te disais avant de partir que je craignais le retour par bouffées des pensées qui me déchirent. Celles qui me disent que tu as appartenu à un autre que moi. Ne crains pas, chérie : ces pensées, je les chasse. Tu avais sans doute des obligations vis-à-vis de toi, tu n’en avais pas vis-à-vis de moi. Et si j’ai beaucoup de peine, si je m’irrite contre la bêtise du sort qui a permis cela alors que le jour était si proche de ton retour près de moi, je n’éprouve rien d’autre à ton égard que le sentiment obscur d’une sorte d’injustice qui se serait abattue sur moi, et surtout sur toi. Nous nous aimons tant, notre amour est si merveilleux. Chérie, mon amour, **ne souffre plus de tout cela. C’est fini. Nous commençons *notre* vie, seulement et totalement à *nous*.** Nous avons encore toute la beauté devant nous. Tu verras que nous serons heureux, très heureux. Ne parlons plus du reste : **le reste est effacé, purifié par ce qui est *nous*.**

Mon Marizou, je compte sur un programme détaillé de tes occupations ; raconte-moi (je numérote pour que tu n’oublies rien!) :

1) Ce que tu penses de Jarnac, de ceux qui l’habitent.

2) Tes conversations avec les uns et les autres.

3) Ton retour chez toi.

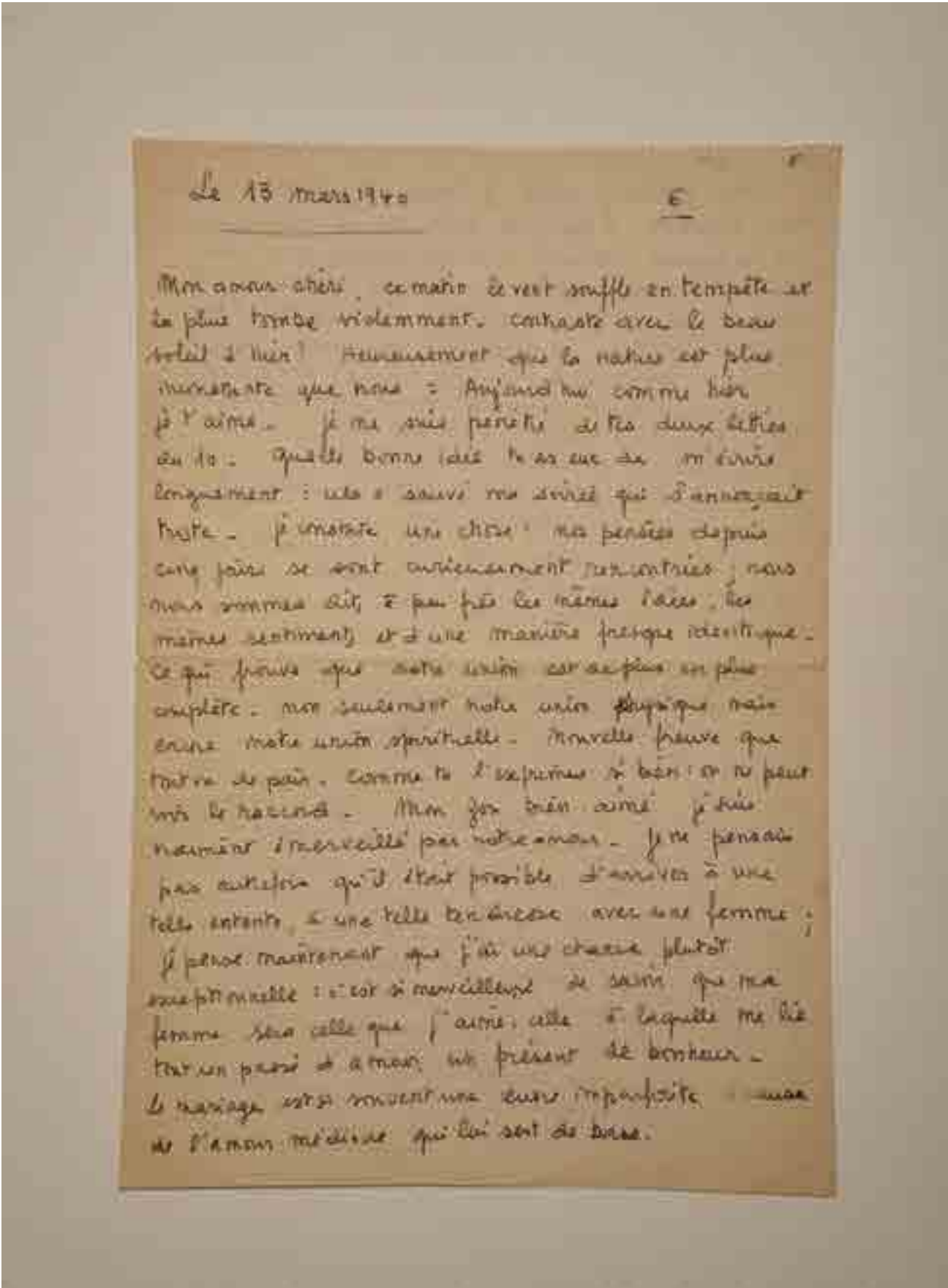
4) Tes projets : quand pars-tu pour le Midi ?

5) Tes faits et gestes de Paris, de façon que je puisse te suivre, comme je le faisais : je ne pouvais pas arriver à te quitter quand je te savais là !

À propos de ton voyage dans le Midi (et de tes autres voyages futurs) : combine bien :

1) Le jour où tu devras me prévenir de ton départ, pour que j’écrive immédiatement à ta nouvelle adresse. N’oublie pas qu’il faut 5 jours pour qu’une lettre parvienne à la Côté d’Azur. Donc faire attention au temps que met ta lettre à me parvenir (2 jours, de la Seine), puis au temps que mettra ma réponse (5 jours ou 6 pour Bandol, par exemple).

2) Surtout chérie, essaie de ne pas me laisser un jour sans rien de toi ! Au début, je ne te l’aurais pas demandé, car je n’aurais pas voulu avoir l’air de te donner une ligne de conduite ! Mais maintenant, je sais que tu fais tout ton possible pour ne pas occasionner de coupures. J’espère donc que tes voyages te laissent le temps de m’envoyer au moins un mot d’amour quotidien. Pourquoi je souhaite cela ? Parce que tu *sauves* mes journées.

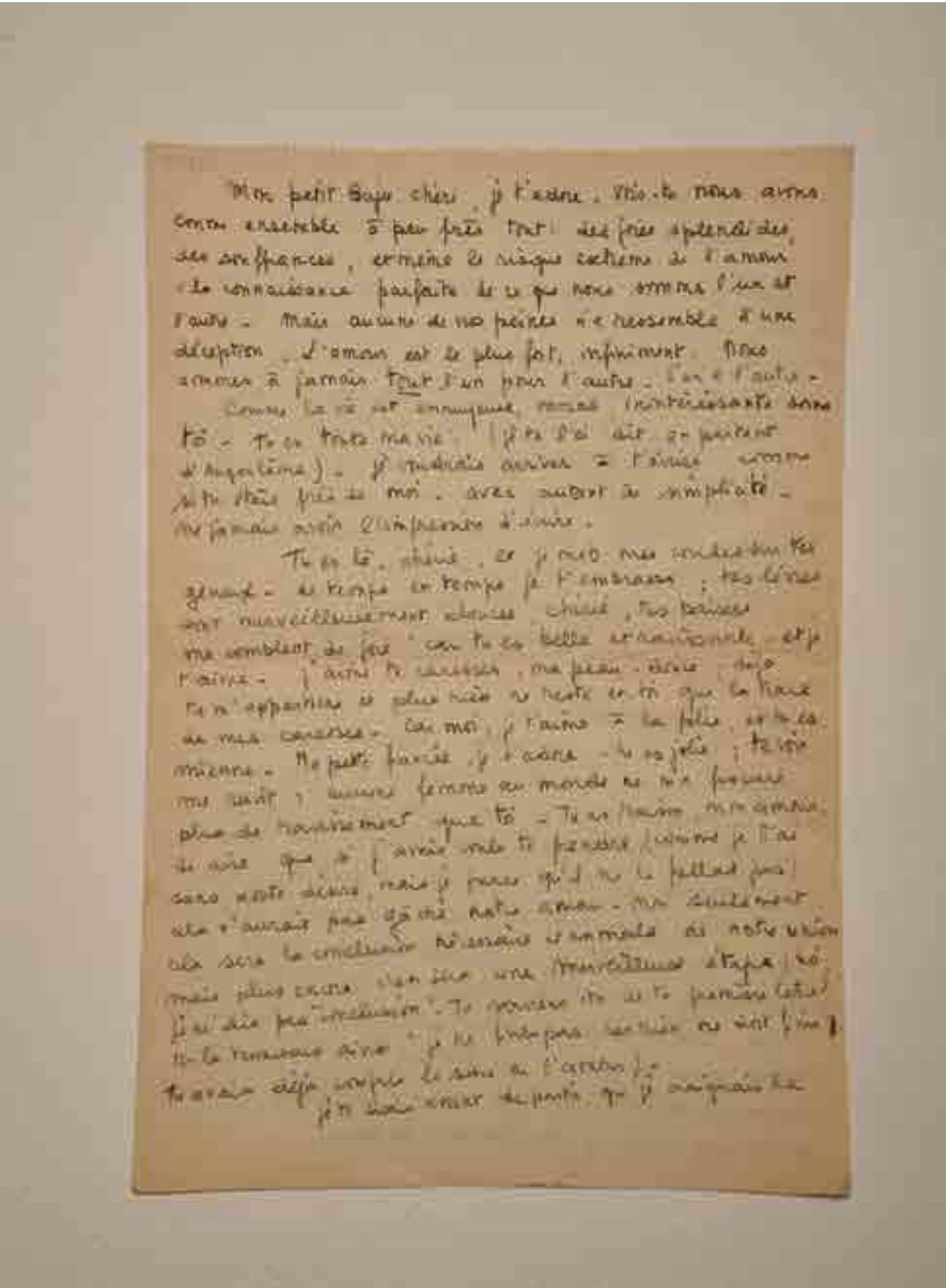


Autre question : ne crois pas que si je te parle des photos d'Art, c'est pour t'inciter à passer chez Piron ! Mais pour éviter toute erreur, n'oublie pas que Otto et Piron, 3 place de la Madeleine, sont prévenus de ta visite *au nom de M. Mitterrand*, donc, le cas échéant, précise cette indication. Ils savent où s'adresser pour tout règlement. Et les photos prises à Jarnac ? Il y avait 2 rouleaux à faire développer : un pris à moitié à Paris, à moitié à Jarnac (je crois), l'autre fois avec toi. Je serais très content de les avoir le plus tôt possible !

Ma toute petite fille chérie, à ce soir. Je t'écirai de nouveau, comme de coutume. Et c'est un bonheur pour moi de penser que pas un jour ne s'écoule sans que nous ne nous exprimions notre amour. Je t'embrasse et te donne mes plus doux baisers, toutes les caresses qui nous unissent et disent pour nous notre tendresse. *Je t'aime.*

François

500 - 800 €



182. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 14 mars 1940

“TOUTES MES LETTRES NE SONT QUE DES VARIANTES ET MODULATIONS SUR UN MÊME THÈME ! JE T’ADORE.”

“QUELLE GUERRE IDIOTE”.

“DANS LA LIMITE OÙ L’AMOUR EST UN CHOIX, JE T’AI CHOISIE”

4 pp. in-8 (198 x 132mm), encre noire

Le 14 mars 1940

Mon amour chéri, j’ai passé toute cette matinée auprès de toi. Depuis deux jours, je suis chargé d’un dépôt de munitions : sept hommes habitent dans une baraque, en plein bois, et je vais leur rendre visite une ou deux fois par jour. Ce n’est pas un gros travail ! Et cela me vaut d’agréables promenades solitaires (extérieurement). Ce matin, le ciel était chargé de tempêtes, parcouru par un vent lourd des annonces de la pluie ; j’ai long-temps marché, la pensée lointaine. Et c’était bon d’être avec toi.

Le temps sans toi est si vide que je ne réalise plus la période écoulée entre Noël et ma dernière permission. J’ai l’impression que tu ne m’as pas quitté. Janvier ? La première moitié de février ? Oubliés, ces instants mornes : seule, tu restes, mon amour, seuls résistent à l’oubli les jours qui furent pleins de toi. Comme je t’aime. Si parfois j’éprouve une sorte d’effroi à la pensée, qui me visite malgré moi, de la cruauté du sort qui me refuse ta possession exclusive, je chasse vite cet ennemi de notre amour. Et la récompense vient : je sens comme la certitude presque physique que l’amour n’a pas existé avant moi, avant toi. **Pour moi, tu es l’amour du Monde.** Il faut que *pour nous*, notre amour soit tout l’amour, toute la tendresse. Que nous soyons seuls au monde. Chérie, chérie (ce nom m’amuse et me plaît ; je revois ton cher visage, et ton sourire), j’ai la sensation que tout naît avec nous.

Dans la limite où l’amour est un choix, je t’ai choisie, mon Zou aimé, avec la conscience que tout ce que j’attendais de l’amour, tu me le don-nerais. Ne crois pas chérie à ma déception. Ne t’ai-je pas dit depuis deux ans que je t’aimais ? Il serait piètre, cet amour, s’il n’allait pas au-delà de l’orgueil, de la jalousie. Mon amour pour toi, tu le sais, est total, tout-puissant. Ce que je pense, maintenant que tu es ma fiancée ? Je t’adore.

Oui, je suis sûr que ta tendresse me donnera tous les bonheurs, tous les plaisirs. C’est si doux de t’aimer, ma peau douce chérie, ma délicieuse petite pêche. Mais moi, parce que je t’aime, je n’attends pas seulement de toi un don, très doux, mais incomplet. Pourquoi ai-je la certitude que jamais une femme n’aurait pu, ne pourrait me donner autant que toi ? De tout ce que j’ai vécu avec toi, je ne retire que de merveilleux souve-nirs. Avec toi, l’amour sera une perpétuelle création. Ma toute petite fille bien-aimée, n’est-ce pas que nous chercherons *ensemble* la perfection qui sauve et magnifie toutes les tendresses ? **Je veux connaître avec toi toute**

la folie de vivre.

Que fais-tu de tes journées à Paris ? Je t’imagine chez toi, dans cet appa-rtement que maintenant je connais. **Tu t’assoies sur le divan à côté de tes poupées, et tu me laisses la place que j’aime, à ta droite.** Quand tu es dans ta chambre, pense que j’y suis venu ; que jamais je ne te te quitte. J’aimerais que tu dormes dans mes bras. Je t’avoue, chérie, mon désir fou de te prendre bientôt. **Quelle guerre idiote**, mais que vite tu sois ma femme. Que sera le reste du monde lorsque tu m’appartiendras ?

Ne parle pas d’estime imméritée à ton égard. Cette estime va de pair avec mon amour. J’ai une confiance totale en toi, et pourtant je n’ignore pas que tu attires ceux qui te voient, car tu es belle ma chérie et délicieuse. Tu comprends, autrefois, tu as pu te tromper, mais maintenant, tu m’aimes. Et j’ai confiance dans notre amour. Nous ne devons rien faire qui gâche cet amour. Tu me l’écrivais, pendant les grandes vacances 38, “ce serait un crime”. Et pourtant beaucoup te voudront, te désireront, te deman-deront de leur céder. Ma merveilleuse, jamais je ne douterai de toi. Je t’aime et mon amour dédaigne ce qu’on pourrait appeler de la naïveté, de l’imprudence ou de la présomption. Je crois en toi, parce que tu es toute ma vie, parce que je sais tout ce que tu vaux, parce que j’ai besoin de croire que notre amour est plus beau que tout, plus fort que tout. Et puis, j’éprouve une merveilleuse sensation quand je pense que c’est à moi que tu m’appartiens, que tu es ma fiancée.

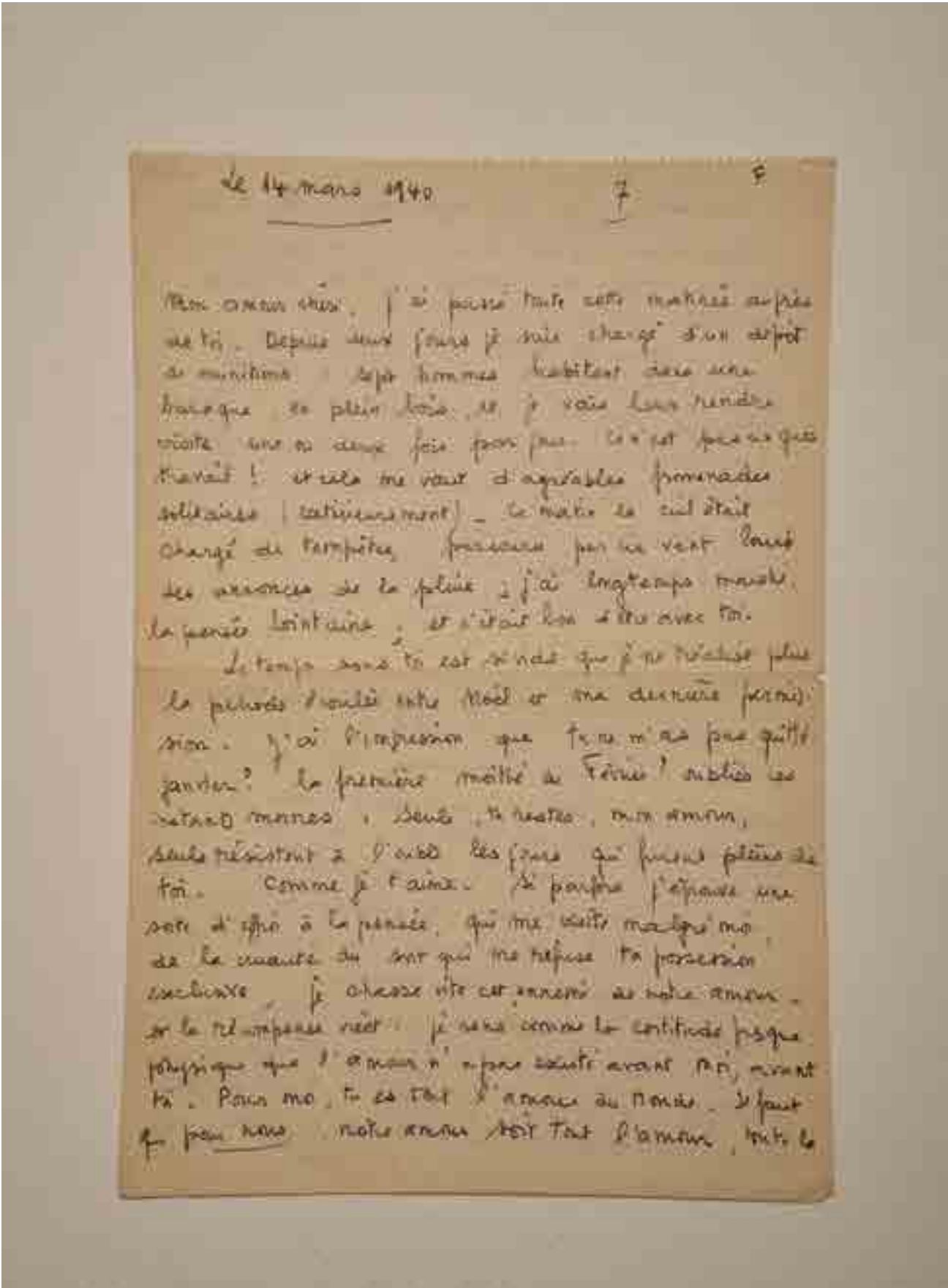
Je t’assure mon amour que cette sensation-là n’est pas loin de l’orgueil. Ne crois pas, je ne veux pas que tu croies que pour t’aimer j’aie besoin de vaincre une révolte de mon amour propre, j’aie besoin d’oublier qui que ce soit, de me créer des chimères. Notre amour est infiniment plus haut que cela. Je t’aime et ne sais pas autre chose. En somme, **toutes mes lettres ne sont que des variantes et modulations sur un même thème !** Je t’adore. Je veux espérer que cela ne t’ennuie pas trop...

Tu devrais lire un article d’André Rousseaux en première page du *Figaro* du 11 mars sur “Les Mariages de guerre”. Il ne doit pas être difficile de te procurer le numéro de ce jour. Ça t’intéresserait. As-tu parlé à papa de l’annonce de nos fiançailles ? Il faudrait voir pour les journaux et sans tarder. C’est un moyen très pratique. J’ai lu récemment *Le Combat entre les ombres* de Duhamel [1939]. Je t’en parlerai. Je t’enverrai un poème (rien que pour nous, ou un cercle restreint. Je fais ça parce que ça me plaît, et sans figulage) : il ne te laissera pas je crois indifférente. Qu’as-tu fait du *paquet de tes lettres*, et des diverses notes que je t’ai laissées à Jarnac ?

Pense bien à moi Marie Zou chérie. Je t’adore et je m’ennuie de toi. J’ai besoin de ta pensée, de ton amour. Je t’embrasse. J’aime la douceur de tes lèvres, de ton cou, ma peau de pêche. **J’embrasse aussi ta main qui porte ta bague de fiancée.** Je t’aime, mon amour, plus que tout.

François

400 - 600 €



183. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 15 mars 1940

L'ILLUSION DE L'AMOUR CONTRE LE VRAI AMOUR. L'AMOUR DES BRUTES CONTRE L'AMOUR DES PURS.

“L'AMOUR EXIGE L'ABANDON TOTAL DE SOI-MÊME”.

GUERRE EN FINLANDE : MITTERRAND CONTRE DALADIER

6 pp. in-8 (198 x 135mm), encre noire

Le 15 mars 1940

Ma fiancée chérie, j’ai reçu hier soir ta lettre du 12. Tu ne me précises pas la date de ton départ pour Paris ; je suppose que ç’a été hier. Tu dois donc maintenant avoir regagné l’avenue d’Orléans. Jarnac n’est plus qu’un souvenir ! Je serai très content que tu me racontes tes impressions, tes occupations, les gens que tu as vus. Un jour nous y retournerons ensemble. Il y a de jolis coins que j’aimerais te montrer moi-même, des promenades, des excursions qu’il sera délicieux de faire tous les deux. Ce sera pour ma prochaine permission ! Il y a trois semaines, nous ébauchions des plans pour cette fameuse permission de nos fiançailles : la réalité n’a pas été, je crois, moins belle. Surtout ne plus jamais se quitter, ne se séparer que dans la mesure extrême de la nécessité. Cela sera le seul programme de toute notre vie.

Tu ne trouves pas que cela procure une impression assez curieuse, amusante, de se trouver tout d’un coup dans la catégorie des gens “casés”. Et c’est un événement tellement grave : un seul être au monde désormais possède toutes vos chances de bonheur. Cet être on l’a attendu, espéré, façonné même d’après mille rêves. On regardait autour de soi, et chaque fois, même après l’illusion qu’enfin il était là, on s’apercevait qu’il fallait encore attendre, qu’il n’était pas venu. On finissait par penser qu’il ne viendrait peut-être jamais. On désespérait parfois. On était même dans son dépit, prêt à confondre, à mêler l’amour avec ses contrefaçons, comme pour s’acharner à retrouver l’image perdue. C’était dangereux, car à ce jeu, on finit toujours par ne plus connaître que le plaisir de la contrefaçon. On finit par oublier la première vision. Alors vient le miracle (ou ne vient pas). Tout disparaît. La vérité est aveuglante. On souffre atrocement de toutes les trahisons qu’on a pu faire envers l’amour. Quelle folie ! Pourquoi n’avoir pas attendu, on savait bien au fond de soi-même qu’il était nécessaire d’attendre. Mais l’amour est infiniment bon ; dans l’absolu qu’il réclame subsiste une sorte de pureté intangible ; l’amour est infiniment puissant. Et il est fait pour la joie, pour la paix. Tout respendit de nouveau. Et la vie vaut la peine d’être entreprise.

Cela, chérie, je crois que c’est l’histoire la plus essentielle de l’homme. Tu comprends : si l’amour suscite tant de dérision, tant de blasphèmes, tant d’histoires basses, grossières, “pour faire rire”, c’est qu’on lui a enlevé une dignité, une beauté, une pureté indispensables. On parle bien souvent

de l’amour sans savoir qui il est. Pour ceux qui aiment, elle paraît ridicule, grotesque, bête, cette certitude qu’ont la plupart des gens de connaître l’amour parce qu’ils le jouent en comédie (cette horrible définition “ils le font”). Même dans ce qu’ils croient leur domaine, ils se trompent. Ils n’aiment que le plaisir et leur plaisir n’existe pas, même sur le plan le plus physique, à côté de celui qu’éprouvent ceux qui “s’aiment d’amour”.

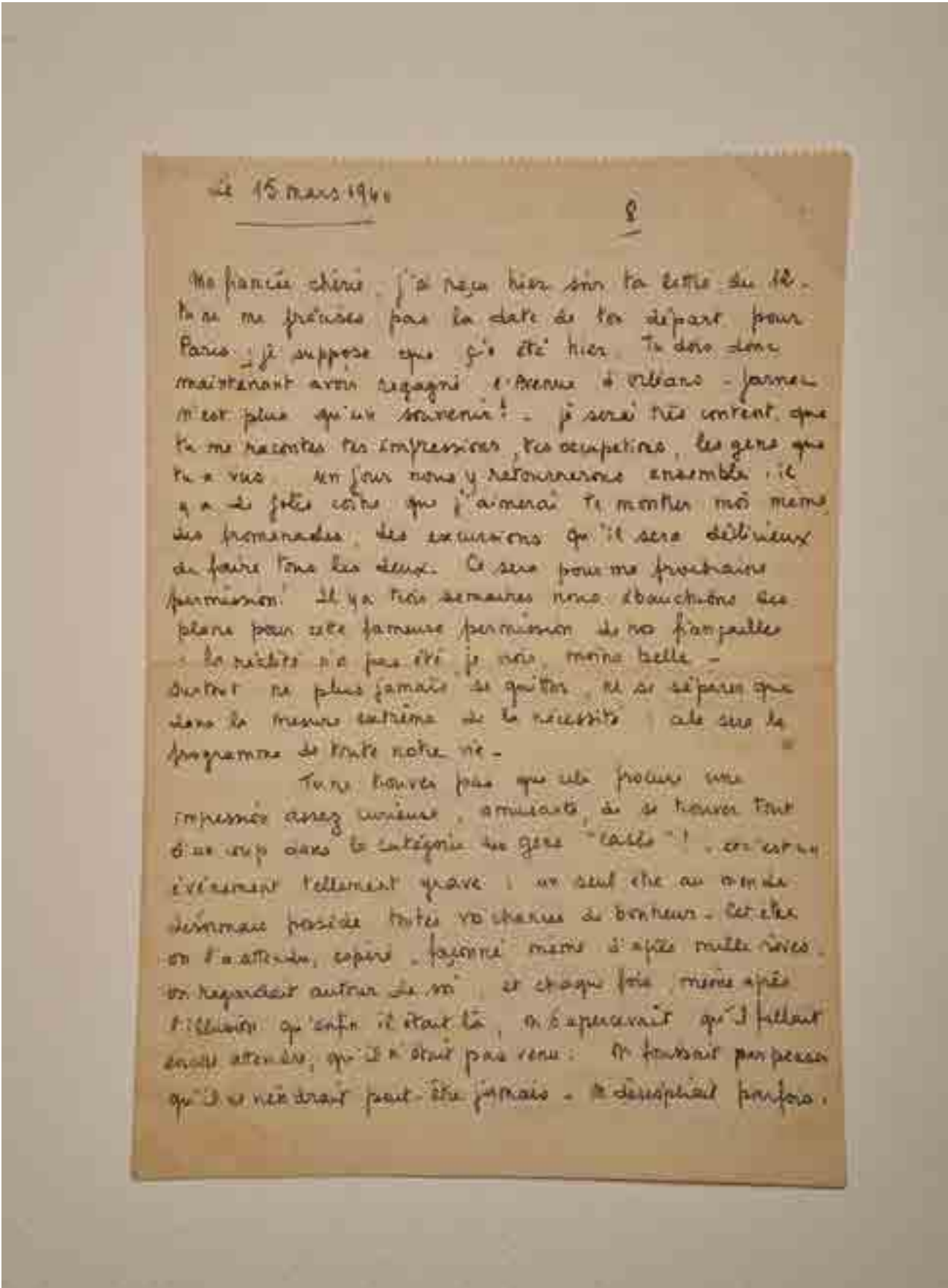
Remarque que je n’éprouve aucune haine à leur égard : n’avons-nous pas nous-mêmes été des leurs ? (Quel privilège nous a valu ce bonheur merveilleux qui est le nôtre, maintenant ?) Mais tu vois alors l’extraordinaire valeur de cet être sur lequel tout repose ! Avant lui, on a pu se laisser aller au découragement. On a pu oublier le vrai sens de la vie. Après lui, si le destin retire le bonheur entrevu, qui nous retiendra sur le chemin du dégoût, du désespoir ? Mais il est là : et tout est sauvé, tout est splendide, incomparable. C’est le bonheur.

Mon amour chéri, tu es pour moi cet être. La femme que j’aime plus que tout au monde, et je voudrais être pour toi celui qui apporte toute la joie du monde. Tu me l’écrivais hier : **“à nous deux, quelle somme d’amour nous représentons !”**. Cette somme, ma bien-aimée, nous la maintiendrons telle, infiniment lourde et belle à porter. Ô ! Comme il nous faudra toujours être dignes des merveilles qui nous attendent. Et c’est une dignité délicieuse qui repose sur le don parfait, total de soi. **L’amour exige l’abandon très doux de soi-même**. Ma chérie, ne crois-tu pas que nous obéirons à cette exigence le plus facilement du monde ? Je ne désire qu’une seule chose : être à toi, te posséder, vivre de toi. Je t’adore.

Décidément, je vois que je te parlerais interminablement d’Amour, si le temps ne s’évertuait à écourter mon discours ! Ma petite pêche, j’espère que cela ne t’ennuie pas trop d’être l’objet de tant de dissertations. D’ailleurs, pour me faire pardonner, pour résumer tout mon désir d’amour, je connais un moyen : je t’aime, chérie chérie. Et je t’embrasse comme tu le désires. Et je te prends contre moi comme si c’était si bon, si délicieux. Mon amour, je te donne toutes mes plus douces caresses.

L’ennui de tout cela c’est que 300 kms nous séparent. Mais notre amour franchit les distances plus vite que la Poste. Mon Zou très chéri, je suis sûr qu’au moment où j’écris : je t’adore (et je te le dis à voix basse), tu l’entends et me réponds doucement. Et puis, ce n’est pas éternel malgré les apparences, une séparation.

Je ne t’ai pas parlé de mon emploi du temps depuis hier. Une tempête s’est abattue sur la région. À 19 heures, on est venu me chercher car des arbres tombaient dans “mon” dépôt de munitions, menaçant de tout détruire, et d’abattre la cabane où vivent mes sept hommes. J’y suis allé. C’était un spectacle grandiose et effrayant. 12 grands arbres (des trembles d’au moins 60 cm à la base, avec au moins 2 mètres cubes de terre dans les racines) sont tombés avec des craquements brutaux. Les hommes n’étaient pas très rassurés. Enfin, il n’y a pas eu de mal hors des dégâts matériels. Je suis revenu au village vers 21 heures, la neige tombait par bourrasque et giflait le visage. Mais ce n’était pas désagréable. Ce matin, j’y suis retourné et ai disposé de 15 hommes qui commencent les travaux de déblayage.



Les nouvelles de Finlande nous parviennent. C’est plutôt lamentable. On manque vraiment en France de présence d’esprit. Toujours le juste milieu. Il faut savoir choisir. Ou abandonner la Finlande et s’entendre avec la Russie, ou la soutenir coûte que coûte. Ainsi, le jeu continue. Qui peut croire en nous ? Ni audace, ni diplomatie. Dala-dier est pourtant professeur d’histoire. Veut-il la faire ? Qu’il change de méthode.

Ma Mariezou bien aimée, j’attends maintenant le courrier de ce soir et ta lettre quotidienne si chère. Tu m’écris “ne sois pas triste”. Aide-moi chérie à chasser toutes les pensées qui peuvent me rendre triste. J’ai tant besoin de toi.

Raconte-moi de temps en temps ce que tu fais : cela m’intéresse car je puis reconstituer mieux ta vie extérieure. N’oublie pas de me dire parfois comment tu es habillée au moment où tu m’écris et comment tu penses être habillée au moment où je reçois tes lignes (de Jarnac, tes lettres mises avant 19 heures me parvenaient normalement le surlendemain à 16 heures - de Valmondois, une lettre qui partait à 8h20 (le matin) me parvenait le surlendemain également de Paris, je crois que tu peux compter également 48 heures. Je vérifierai).

Chérie, embrasse-moi. J’aime te sentir : tu sais bien que tu sens bon, que tu es douce, enivrante avec un seul “n”. Je t’aime, et vraiment j’ai un désir fou de toi. Ai-je tort ? Alors, gronde-moi mon amour.

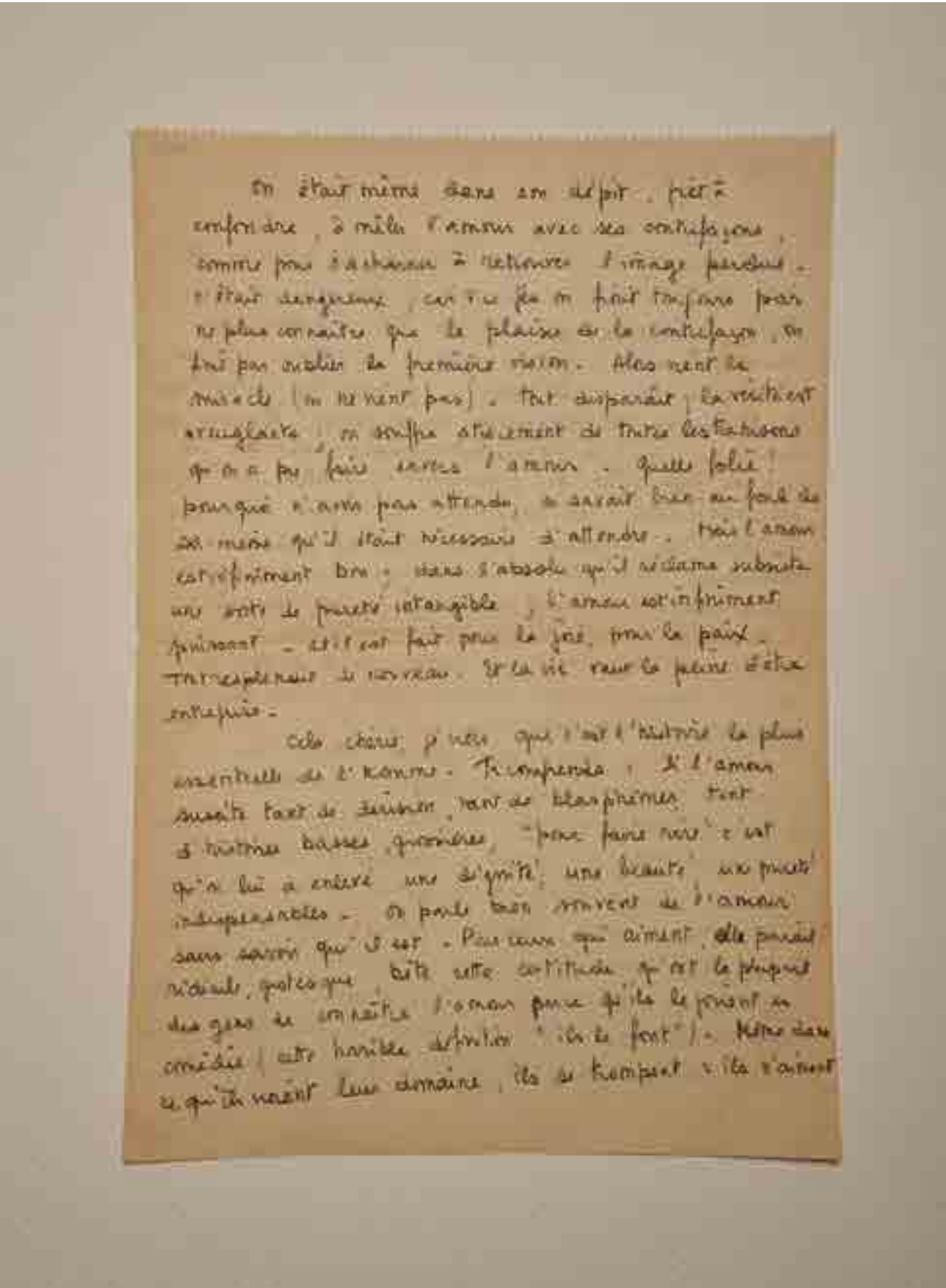
François

Mon chou chéri : rien de toi ce soir. Je suis très triste. Une lettre de Colette du 13 me dit que tu pars demain pour Paris avec Jacques. Pourvu que tu penses à m’écrire. Deux jours sans rien, j’en aurais trop de peine. Je t’embrasse et je t’aime.

F.

Petite déchirure marginale au 3e feuillet sans atteinte au texte

1.000 - 1.500 €



184. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 16 mars 1940

“TU ES VRAIMENT, CHÉRIE, UNE DÉESSE ABSORBANTE”.

JEU CALLIGRAPHIQUE DE FRANÇOIS MITTERRAND : CHACUNE DES QUATRE PAGES EST BARRÉE VERTICALEMENT D’UNE FORMULE AMOUREUSE.

PROPOS SUR JULES ROMAINS

4 pp. in-8 (198 x 135mm), encre noire sur papier quadrillé

[Chaque phrase écrite VERTICALEMENT sur chaque page :] Je t’aime. Ma petite pêche chérie. Tu es la plus merveilleuse. Petite fiancée du monde

Mon amour, je reçois à l’instant ta lettre du 13 mise à Austerlitz. *Je t’adore.*

Le 16 mars 1940

Mon amour chéri, j’espère que ce soir le courrier sera plus généreux. Hier, j’avais quatre lettres. Ce qui est, malgré tout, rare... Mais rien de toi. Je préférerais infiniment une lettre de toi et rien d’autre ! J’étais vraiment très triste, chérie : tu ne peux croire à quel point tu m’es nécessaire. C’en est même inquiétant : dépendre ainsi d’un être, d’une femme ! Il est vrai que cette femme c’est toi, et que je t’adore... Et dans la mesure où c’est inquiétant, c’est merveilleux.

La nuit est souvent complice de mon amour pour toi. En effet, non contente de visiter ma pensée pendant le jour, tu la remplis à l’heure du rêve. Ainsi la nuit dernière, j’ai rêvé étrangement à toi. C’était le jour de notre mariage. Comme tu étais belle. Tous les détails vivaient, depuis la cérémonie jus qu’au soir où nous nous retrouvions seuls. Ce n’était pas, en somme, ce qu’on appelle un cauchemard !

Tu es vraiment, chérie, une déesse absorbante. Tu es liée à toutes les délices que j’ai ressenties, tu es la plus délicieuse, la plus ravissante petite fille. Avec toi, j’ai connu tous (ou à peu près) les enchantements qu’un homme peut désirer. Et ce qui nous reste à vivre de l’amour ne peut que nous réserver de plus grandes joies. Nous sommes assez mal tombés. Je ne réclame pas de notre époque la platitude et le calme (le désordre a du bon : on se sent vivre avec lui). Mais elle aurait pu nous offrir des luttes moins solitaires. Près de toi, mon amour, j’aimerais combattre, vivre intensément. Avec toi. Mais là, on exige de moi un effort complet alors que plus de la moitié de moi-même vit hors de moi. **La guerre a ceci d’inhumain qu’elle demande un don qu’on ne peut accepter.** Malgré tout, tu es la première. Le reste passe ensuite. Qu’on nous éprouve, oui, mais pas séparément. Ma vie est faite de toi, je ne puis la distribuer ailleurs.

Mon petit Zou, j’ai hâte de savoir ce que tu fais à Paris. Je m’ennuie de pouvoir te représenter exactement. Portes-tu parfois la jolie robe bleue de

nos fiançailles ? (Cette robe sacrée, unie à tant de bonheur) ? Je t’imagine tantôt avec ton corsage rose, tantôt avec le corsage blanc qui va si bien avec ta jupe bleue claire, je te vois marcher. Je te sens presque appuyée contre moi, ta main dans la mienne. J’ai très souvent la sensation physique de ta présence (cette merveilleuse sensation qui me promet tant de douceurs). Tous vos instants de Paris et de Jarnac sont gravés en moi. Comme toi, je ne crois pas avoir connu de plaisir plus doux que celui que nous éprouvions, uniquement possédés par notre amour, dans notre chère chambre : tu étais tellement à moi, ma merveilleuse.

Ma douce chérie, ce que tu me dis de “nos heurts” me paraît très vrai. Nous ne sommes pas assez naïfs pour imaginer notre vie faite comme de la pâte d’amande ! Ou alors, nous serions bien invertébrés ! Mais précisément dans cette opposition rare, mais nécessaire de nos caractères, de nos volontés peut se mesurer la force de notre amour. Comme vite nous retrouvons la bonne note ! Comme tout se noie dans l’immensité de notre tendresse. Mon buju chéri, n’est-ce pas que c’est éblouissant de s’aimer ainsi ?

Je viens de terminer *Mission à Rome* tome XIII des *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains. J’aime beaucoup les ouvrages de cet auteur. Ils portent la marque d’une intelligence raffinée, d’une précision de style et d’une mesure suprêmement élégantes. Avec ça, une poésie contenue, qui s’anime soudain devant certains spectacles (Paris, Rome). Peut-être vis-à-vis des hommes, cela manque-t-il d’émotion. **On sent le scalpel, mais la sensibilité ne suffit pas pour recréer la vie.** Que lis-tu ? Sors-tu quelque fois ? Qui vois-tu ? Raconte-moi tout cela.

Tu m’as habitué à beaucoup de simplicité. Tu m’as raconté, et notre amour, et ce qui fut hors de notre amour, avec tant de confiance que je crois nécessaire toute notre vie fondée sur ces bases. Ne pas avoir de secret l’un pour l’autre. Tout offrir de nos occupations, de nos travaux, de nos plaisirs, de nos propos l’un l’autre. Que notre vie soit la même, dirigée par les mêmes buts, commandée par les mêmes désirs.

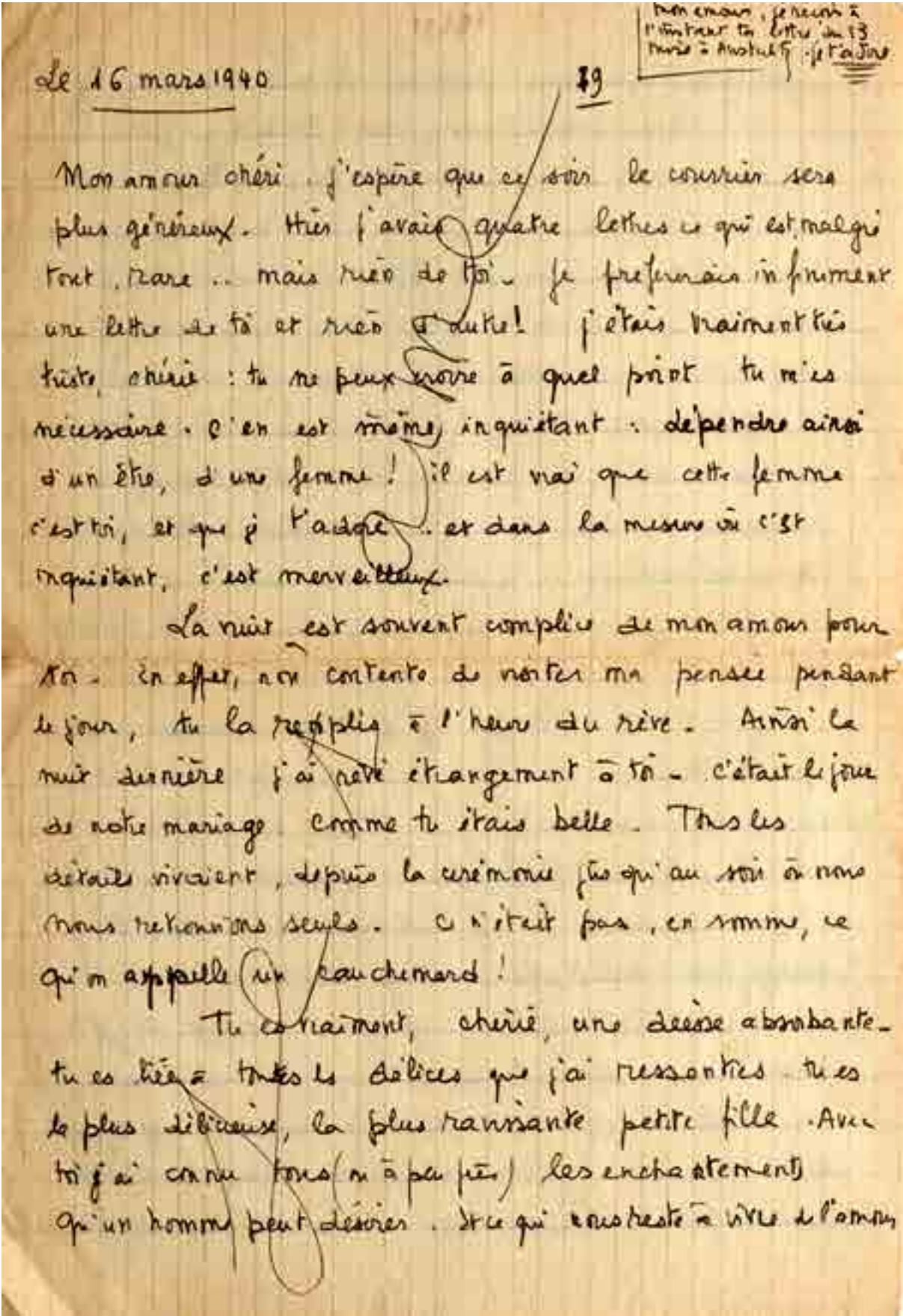
Mon amour chéri, ma toute petite fille, je songe en souriant (au dedans de moi) à tes grands baisers de Grande personne. J’aime que tu m’embrasses ainsi, et puis que tu m’offres ensuite tes merveilleux baisers qui contiennent déjà tout ton être. Ma chérie, j’ai hâte de te retrouver tout contre moi. Je te promets toutes les caresses que tu aimes, qui me ravissent. Je t’adore et j’ai besoin de ton abandon, de ta tendresse. N’est-ce pas chérie que nous possédons des souvenirs *communs* plus doux, plus chers, plus délicieux que tout ? Mon amour, moi aussi, je te dis mal combien je t’aime, mais tu sais bien que je suis fou de toi.

François

Si tu veux lire un article idiot, achète le *Paris-Soir* du 16 mars. En dernière page, article sur les Marsouins.

Les soldats des régiments d’infanterie coloniale étaient appelés des “marsouins”. Le nom restera aux régiments d’infanterie de marine qui absorbèrent les anciens régiments d’infanterie coloniale.

500 - 800 €



185. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 17 mars 1940

ÉTONNANTE LETTRE.

“SI UN JOUR JE FAIS DE LA POLITIQUE, J’AURAI BESOIN INFINIMENT DE TA TENDRESSE...”

“COMMENT PLUS TARD (...) POURRONS-NOUS SAUVER CES HOMMES QUI NE NOUS AIMENT PAS, QUI SE DÉFIENT DE NOUS ? (...) COMMENT POURRONS-NOUS VIVRE ET COMMANDER ?”

ÉVOCATION DE TOUVENT, LIEU MAGIQUE DE SON ENFANCE CHARENTAISE

2 pp. in-8 (271 x 210 mm), encre noire, papier à en-tête du “Rex”

Le 17/3/40

Mon tout petit amour chéri, tu dois t’étonner de la suscription bizarre qui orne ce papier ! Je viens de terminer mon bloc et n’ai pas de remplaçant. Aussi ai-je dû recourir à l’un de mes camarades. Mon buju chéri, je pense qu’il y a quinze jours, c’étaient nos fiançailles ; quel souvenir merveilleux je garde de cette fête ! Comme je t’aimais, et comme je t’aime.

Ce matin, j’ai communiqué : les Rameaux évoquent pour moi tout un passé charmant, émouvant. Toute mon enfance a été illuminée par ces rameaux de palmiers et d’oliviers que le peuple jetait au passage du Christ. Je me souviens des messes dites dans une petite chapelle, lorsque nous habitions Touvent. Nous y allions, porteurs d’un gâteau d’anis triangulaire, dont un des angles était percé pour laisser passer la branche de buis que nous tenions avec ferveur. Comme les Rameaux sont toujours proches du printemps, les champs et les routes étaient pleins de bonne humeur. Nous revenions à la maison, l’âme légère et avec un appétit féroce.

Aujourd’hui, je t’ai offert tout ce passé. J’ai reçu comme autrefois le rameau de buis. Il signifiait l’alliance du passé et du présent, la réunion de ma vie autour d’un seul objet, d’un seul être : toi. Dans cette coutume qui me paraît parfois, dans ma vanité d’homme, enfantine, j’ai goûté un parfum d’humilité, de simplicité. On aurait tort de trop s’attacher aux symboles, au fastes du rite (et je m’en défie, pour mon compte), mais tout n’est pas faux dans ce culte extérieur. On y peut loger de la substance.

Ma petite fille bien-aimée, j’arrive mal à secouer ma peine de vivre loin de toi. Et pourtant, tu m’es d’un grand secours. Je suis parfois extrêmement découragé, déconcerté. Je croyais partir dans la vie avec peu d’illusions, donc protégé par une carapace de scepticisme. Et je m’aperçois que je souffre toujours aussi cruellement de la bêtise, de la méchanceté. **Si un jour je fais de la politique, j’aurai besoin infiniment de ta tendresse, la seule véritable tendresse qui puisse assurer ma force.** Les catas-

trophes extérieures (guerre, ruines, échecs) ne m’abattent guère. Mais un rien, un signe, une manifestation de l’hypocrisie, de l’envie, me révoltent et me font souffrir durement. Je me rends compte de cette faiblesse d’autant plus que je vis actuellement et perpétuellement en société. Tu serais étonnée de voir l’amoncellement de bassesses, de petitesesses, qu’on trouve dans presque tous les hommes. Ici, j’ai un rôle très difficile. Je ne dis jamais un mot, hors du service, aux officiers : par orgueil ; je n’aime pas les attitudes humiliées. Avec les sous-officiers, je suis dans une situation fausse. Pour un peu, je sens que beaucoup me reprocheraient mon éducation, mon instruction. C’est au bord des lèvres et ça ne demande qu’une occasion pour sortir. Pourquoi ? Tout simplement parce que tout ce qui a l’apparence d’une réussite ou d’une élévation au-dessus de la moyenne est une injure pour beaucoup. Avec les soldats, je m’entends bien, en général. Mais je ne puis avoir avec eux que des relations nécessairement très hiérarchisées. Je souffre moins de ma solitude que de cette espèce d’hostilité que je sens. Et cette hostilité m’accable parce que je devine qu’elle ne s’adresse pas à moi en particulier, mais à moi représentant d’une caste. S’il ne s’agissait que de moi, je réagirais violemment et facilement : je saurais gagner la partie. **Mais j’ai le sentiment que moi, intellectuel ou considéré comme tel, je suis condamné, épié, discuté, parce que je porte le poids d’une vieille haine fondée sur l’envie. Et cela m’écrase, me fait désespérer. Comment plus tard, lorsque le débat sera porté sur un plan plus général, pourrons-nous sauver ces hommes qui ne nous aiment pas, qui se défient de nous ? Cela nous prépare bien des tristesses. Comment pourrons-nous vivre et commander ? Sans doute la solution de la force qui impose ses lois est-elle tentante. Mais à quoi bon ? Chérie, si je n’avais pas ton merveilleux amour, je n’aurais pas de raison de croire à la beauté. Tu es tout. Si je ne te possédais pas, mon amour, je serais mûr pour toutes les révoltes. Ne me dis pas, chérie, que j’ai tort (que j’aurais tort). Tu sais bien que tout cela est vrai, ou tu le devines. Tu sais bien que tu peux tout : il suffit que tu me dises “je t’aime”.**

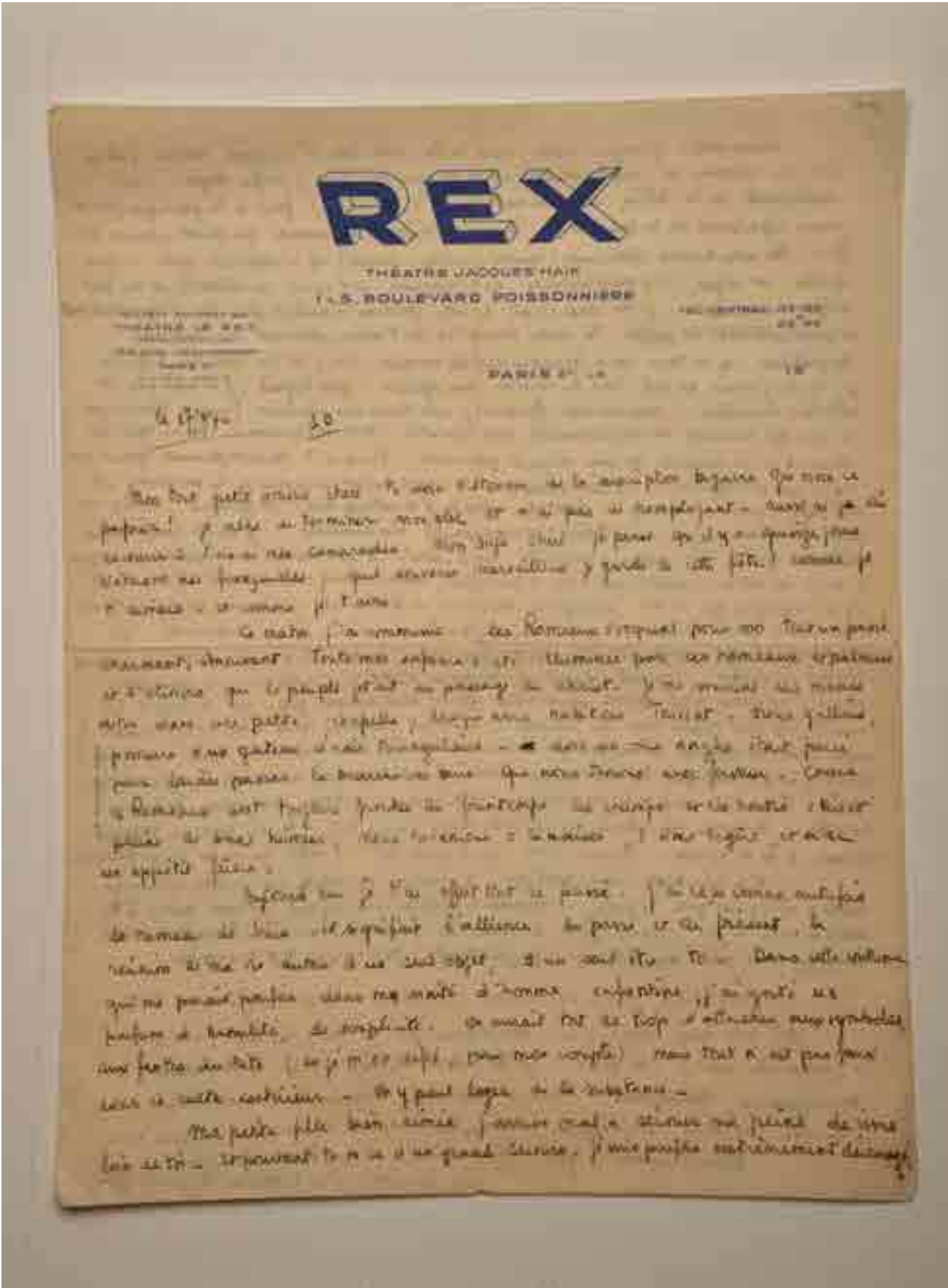
Si je suis triste, mon petit Zou, ce n’est que pour toutes ces raisons extérieures. Elles n’atteignent pas la paix, le bonheur si profonds qui règnent en moi grâce à toi. Mais ne dois-tu pas prendre part à toutes les forces de ma vie ? Plus tard aussi tu vivras avec moi, *complètement, parfaitement*. Nous vivrons tout ensemble.

Ma chérie chérie, je termine cette lettre après avoir passé un bout de l’après-midi auprès d’un bon cognac et de player’s cut, avec ce camarade dont je t’ai parlé, ex directeur du Rex et de la Madeleine. Madagascar, Hollywood, Maurice, Bourbon, Prague, tout cela [?]. Le monde est éclairé d’aventures... Mais là le ciel est gris et la terre morne. Heureusement que *tu existes*, toi, ma merveilleuse que j’aime et que j’embrasse follement.

François

Touvent (aujourd’hui Boutenac-Touvent) est une commune de Charente-Maritime, à 70 km de Jarnac. Les grands-parents maternels de François Mitterrand, Jules et Eugénie Lorrain, y vivaient. Une photo de l’église de Touvent avait été placée sur le bureau présidentiel à l’Élysée.

800 - 1.200 €



186. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 18 mars 1940

“NOUS AURONS LA GUERRE. LA VRAIE : BRUTALE, SANGUINAIRE”.

“NOUS DEVONS ÊTRE PRÊTS À FAIRE FACE À TOUTES LES SITUATIONS GRAVES”.

FRANÇOIS MITTERRAND ENVISAGE UNE TRANSFORMATION DE LA SITUATION INTERNATIONALE ET LA DÉROUTE DE LA FRANCE

2 pp. in-8 (271 x 210 mm), encre noire, papier à en-tête du “Rex”

Le 18 mars 1940

Ma pêche chérie, hier soir j’ai reçu ta longue et si douce lettre du 14. Tu me dis ta solitude, et c’est vrai que c’est dur de vivre ainsi séparés alors que notre seule joie est de passer nos jours ensemble. Heureusement que nous avons la présence de notre amour. Pense, chérie, qu’au moment où tu sens la peine te gagner, moi je rêve à toi ; qu’à l’instant même où ton esprit revient vers nos souvenirs, vers nos caresses si merveilleuses, moi aussi je te retrouve là. Nous avons encore nos rendez-vous puisque nos cœurs se rejoignent aux mêmes endroits, aux mêmes heures de joie, de bonheur. N’est-ce pas une preuve splendide d’amour que cette sensation incessante, presque physique de notre présence ?

D’ailleurs, il ne m’est pas difficile de revivre notre bonheur. Je suis lié à toi par tant de choses, par une telle somme de ravissements. C’est un aveu très simple : tu es et seras ma femme d’une manière parfaite : c’est-à-dire celle qui donne toutes les joies, tous les plaisirs. Et celle-là seule (!), c’est maintenant que nous pouvons comprendre ce qu’il y a d’irremplaçable, d’incomparable dans l’amour. Ce qui ne serait qu’un plaisir ordinaire et momentané, devient ce merveilleux don de soi qui nous attend, dont nous savons déjà les premières douceurs. Ce qui ferait des journées agréables, passées avec une femme qui plaît, mais comme toute autre femme pourrait plaire, devient un enivrement délicieux : celui que donne la présence de la femme qu’on aime au-delà de tout.

Mon amour, je viens de me promener : le soleil tape dur ; il fait même subitement trop chaud. J’ai reçu ta lettre du 15, à l’instant (postée le 16). Les photos ne sont pas dans l’ensemble très reluisantes. Toi tu es toujours ravissante. Mais je regrette d’avoir raté celles où tu te trouves sur le seuil de la maison et où tu salues avec sur la tête la casquette de Jacques. Moi je ne suis pas très séduisant ! Toutefois, cinq ou six sont assez bonnes. (J’aime celle qui nous représente presque en mouvement, moi légèrement derrière toi, dans le petit jardin). Si tu dois en envoyer, c’est celle-là que je préfère. À la rigueur, celle où nous sommes assis sur la “potiche”, toi de 3/4, moi de profil. Peut-être aussi celle où nous nous regardons, de profil. Celles où je suis de face me déplaisent quand ce ne serait que pour mon

ceinturon, manifestement de travers ! Enfin, merci pour l’envoi. Il me ramène vers des jours bien heureux.

Oui, chérie, tu as raison de vouloir notre mariage. Il n’y a pas de doutes, l’amour ne peut se contenter de promesses ; l’amour total, absolu, vrai, qui est le nôtre, s’identifie avec le désir de notre union. Ce sera si mer-veilleux. Pourquoi te cacherais-je le désir fou que j’ai de toi ? Comment attendre de longs mois ! Ma délicieuse chérie, je t’aime tant.

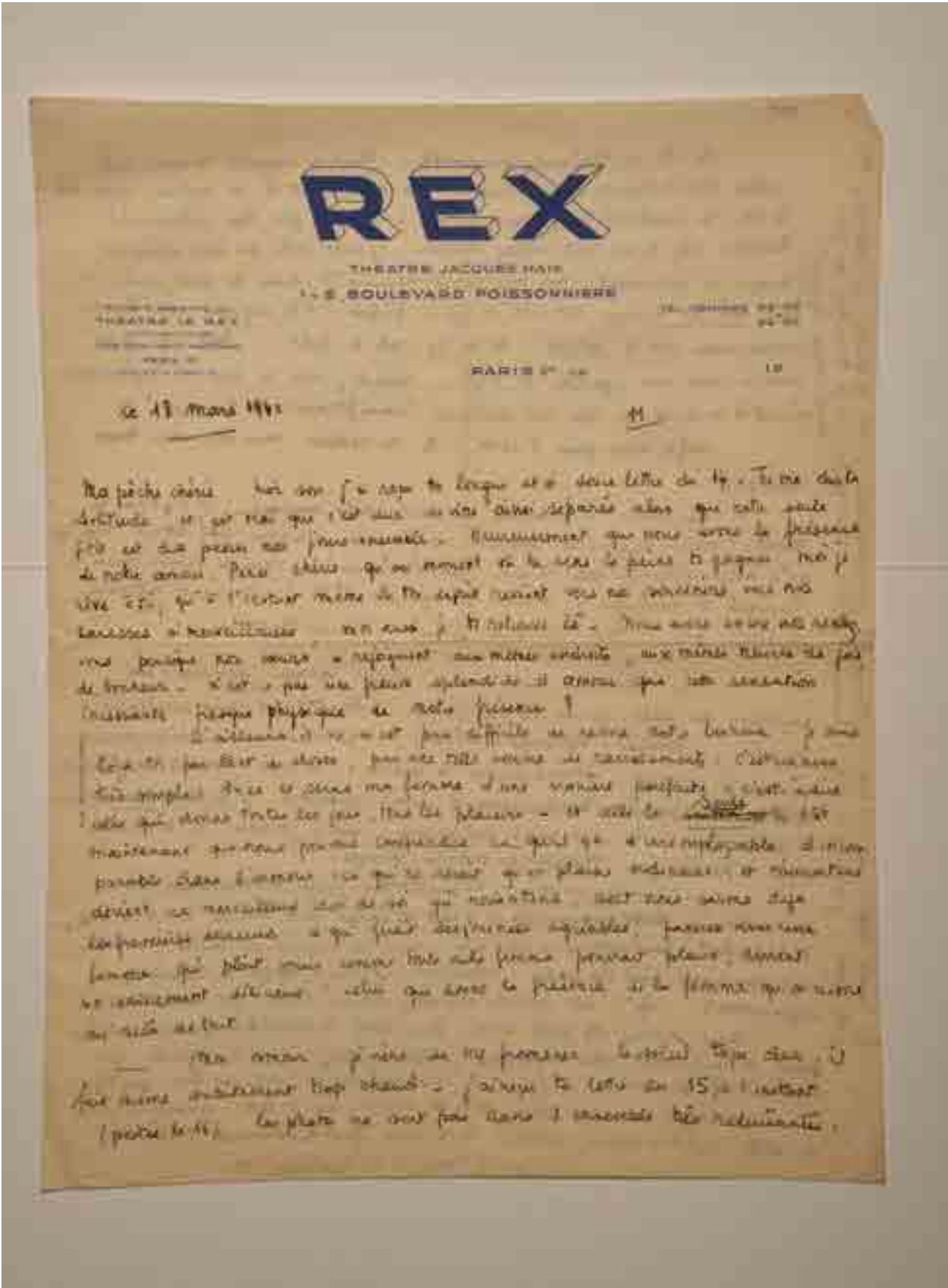
Retiens bien ceci : je vois que **nous sommes à un carrefour au point de vue international. Bientôt il y aura une tentative de paix. (Mussolini, Roosevelt, le Pape ?). Qui échouera vraisemblablement. Ce sera la dernière. Et nous aurons la guerre. La vraie : brutale, sanguinaire.** Sitôt que les premiers bombardements auront commencé, je ne veux pas que tu restes à Paris. Tu iras soit à Valmondois, soit à Jarnac, où tu vou-dras, mais tu ne dois pas t’exposer au moindre danger. C’est assez de moi. Notre bonheur exige le maximum de précautions. Cette aggravation de l’état des choses peut éclater tout d’un coup, à bref délai (peut attendre un mois aussi : mais cela revient au même). Notre correspondance peut être coupée : affolement de l’arrière, troubles des transports, déplacements. Qu’il soit entendu que notre amour veille. Prie sans cesse.

Nous devons être prêts à faire face à toutes les situations graves. Notre point de ralliement sera : Jarnac (moins exposée). **Cas de dé-route**, qui arrêterait notre conversation, risquerait de nous perdre l’un l’autre un temps assez long. Ne t’affole pas non plus si tu ne reçois rien de moi plusieurs jours de suite, et je t’en conjure, continue de m’écrire quotidiennement malgré tout. (Tout cela, *mesures de précaution*).

Au revoir chérie, à demain. Je t’adore. Je t’embrasse. J’aime tes baisers, tes caresses, ma petite pêche. Je pense à toi toute la journée, la nuit. Tu es belle. Et je te donne mes plus douces caresses.

François

1.000 - 1.500 €



187. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 19 mars 1940

L'ADMISSION DE FRANÇOIS MITTERRAND AU “PELOTON” EN EST AU MÊME STADE QUE CELLE DE SON AMI GEORGES DAYAN

4 pp. in-8 (209 x 151mm), encre noire

Je reçois ta lettre du 16 postée le 17 et le porte-monnaie qui assure la permanence au fond de ma poche gauche ! Merci, chérie, tu es sensationnelle.

Le 19 mars 1940

Ma pêche que j’aime, tu es délicieuse : on a envie de te manger, de te croquer, de te dévorer. On voudrait t’emporter, te prendre. On voudrait rendre pour toi les baisers mille fois plus doux qu’ils ne sont, les caresses mille fois plus merveilleuses. On ne sait plus exactement comment t’aimer assez pour combler le millième du désir qu’on a de toi. On est parfaitement incapable de te dire le quart du quart de ce qu’il faudrait te murmurer toute la vie pour exprimer une parcelle de l’amour qu’on est forcé d’avoir pour toi.

Voilà ce qui saute aux yeux, ce qui écrase l’esprit quand on te voit, même en image. Voilà ce que je me répète depuis que tes photos m’apportent un peu de toi-même, ou plus exactement : voilà ce que je me répète depuis que je t’ai vue pour la première fois. Tu es belle, ravissante, éblouissante ; et quand je vois par la même occasion mon nez à double croche et mon ceinturon de travers, ça me met en colère. Ma douce chérie, ma petite déesse, je t’assure que l’amour ne m’aveugle pas, que j’ai l’esprit critique encore aigu, que tous les rouages fonctionnent bien : mais, rien à faire : je suis obligé de reconnaître qu’il n’y a rien de mieux que toi. Toi tu peux, aurais pu, pourras être mieux encore : mais seulement vis-à-vis de toi-même (peut-être de moi, aussi). Mais le reste du monde est infiniment au-dessous de toi (de nous ?). Tu n’es perfectible que par rapport à toi-même. Par rapport au reste du monde, tu es une perfection.

Voilà, chérie, une mise sur les autels ! Mais ce n’est que constater une chose acquise. Il y a bien longtemps qu’en moi tu as tout dévoré, que tu t’es installée en moi, que mon autel particulier t’est dédié. Sans doute, tu vas me répondre par une lettre courroucée. Tu me diras que tu es comme toutes les autres, que tu as agi comme les autres. Quand tu auras fini, tu me permettras, mon amour, de t’embrasser. Après cela, seras-tu comparable aux autres ? Je ne sais pas si j’ai envie de rire ; même quand j’ai l’air de m’amuser. Chérie, par contre, je sais que je meurs d’envie de t’embrasser. La douce place de ton cou ; tes lèvres. Je voudrais te sentir vivre contre moi. Et rester ainsi de longues heures à t’aimer. Mon amour chéri, ta lettre d’hier soir m’a ravi. Oui, nous ne pourrions pas vivre autrement qu’ensemble. Tu seras ma femme. Il faut que tu sois bientôt ma femme ou comment trouverons-nous la force d’attendre, de vivre encore sur un amour qui n’est pas tout ? Comment pourrons-nous résister à notre désir d’être parfaitement l’un à l’autre ? Ma bien-aimée, l’un et l’autre nous

nous plaignons de mal exprimer l’immensité de notre amour. Quel moyen trouver ? Moi je ferme un instant les yeux, je te recrée, près de moi et c’est presque comme si tu étais là, comme si je pouvais te sentir, te toucher. Alors je te parle, et tu m’entends.

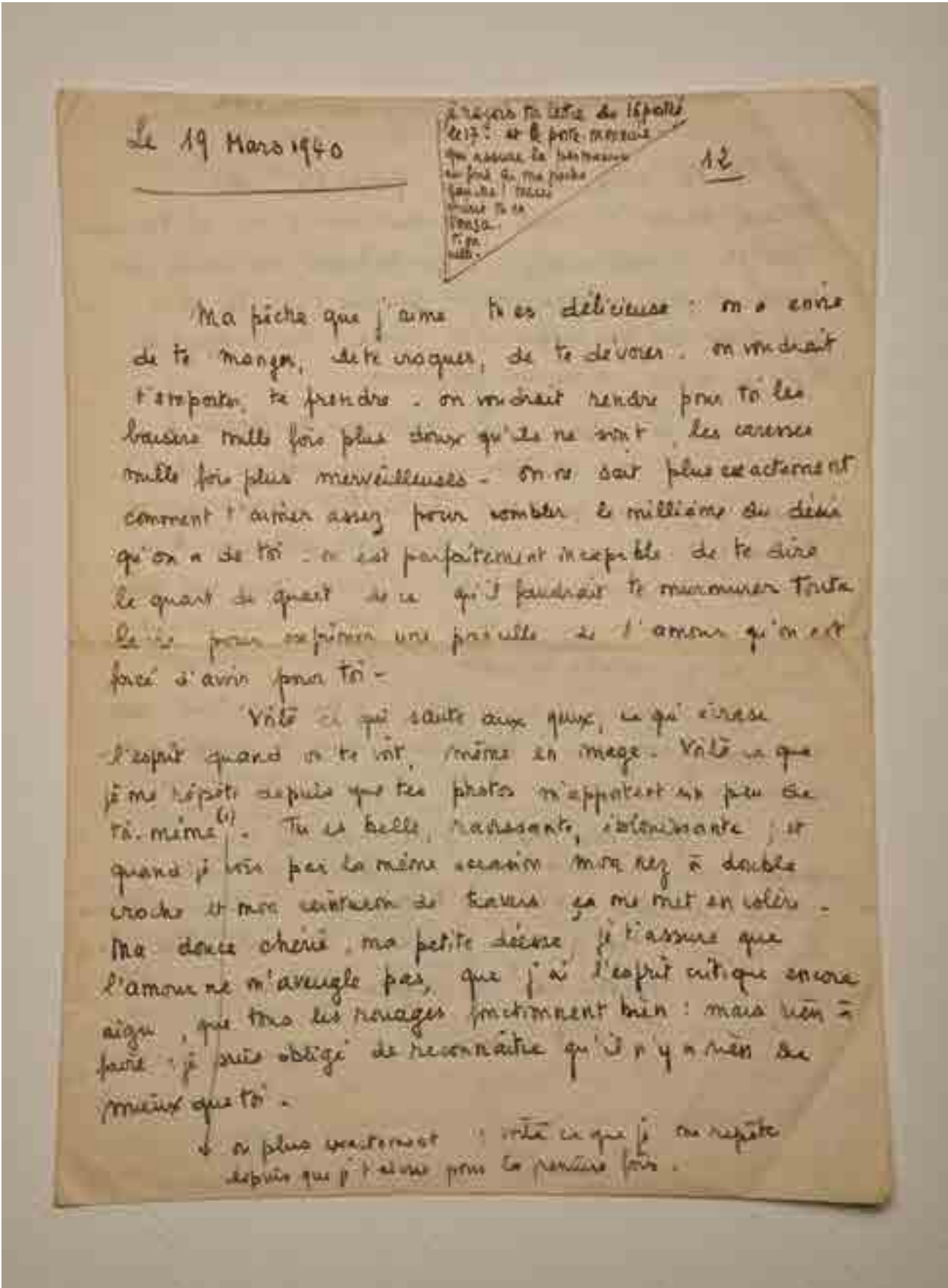
Question pratique : **il est de toute première importance de réussir mon admission au peloton. Les avantages sont innombrables : je te verrai souvent, régulièrement et pendant plusieurs mois.** (Merveilleux avantage : se voir, s’aimer, avoir des journées à nous deux seuls !). De plus, certitude d’une situation matérielle, d’une somme qui tombe dans la caisse chaque mois ! Voici où j’en suis : **ma demande a quitté le Régiment, non choisie par lui, mais elle l’a quitté. J’en suis au même point que mon ami Dayan.** Si donc elle n’atteint pas le Ministère, ce sera uniquement par erreur administrative contre laquelle il devrait être possible de réclamer. Si elle atteint le Ministère, ce sera l’affaire des appuis. Je suis anxieusement l’affaire : elle est importante.

Chérie, chérie, je suis très heureux de ce que tu me dis de ton entretien avec Claudie. C’est si bon d’avoir un trésor d’impressions, de bonheur, à soi et seulement à soi. Je t’avais dit mon irritation devant les indiscretions, les impudeurs des jeunes femmes : je n’avais pas trop insisté. Si tu l’as retenu (et cela me fait un très grand plaisir), c’est que tu as compris la valeur que cette délicatesse avait pour moi. C’est merveilleux, tu comprends tout.

Mon tout petit Buju chéri (et Bedeur ? et Gredet ? que deviennent-ils ?). J’ai envie de te dire que je t’aime. Le temps est si long sans toi qu’il m’arrive de désespérer. J’ai besoin de toi. J’espère que tu n’as pas tout à fait oublié nos moments si doux de bonheur ; ceux que nous avons connus à Jarnac, fous de notre amour. Ah ! Chérie, que bien vite tout cela revienne ! En plus beau encore. Car un jour proche tu seras à moi, tu te donneras à moi, nous connaissons toutes les merveilles de l’Amour, de *notre* amour. J’ai tellement hâte que tu sois ma femme ! Je t’aimerai à la folie. Ma Marie-Louise, je te donne les caresses que tu veux, je t’embrasse avec amour, je t’aime. *Je t’adore.*

François

400 - 600 €



188. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 20 mars 1940

“JE ME PLAIS À T’AIMER D’UNE MANIÈRE EXTRÊMEMENT MATÉRIELLE”.

ÉVOCATION DE MARIE-LOUISE “ÉBOURIFFÉE” APRÈS LEURS “HEURES DE TENDRESSE”

4 pp. in-8 (205 x 155mm)

Le 20 mars 1940

Mon amour chéri,

Décidément je t’adore. Je lis et relis tes lettres. Elles me ravissent. Mon adorable petite fiancée, nous serons follement heureux ensemble. Je suis exigeant ? Pas le moins du monde ; je suis prêt à t’obéir, chérie, toute ma vie, à faire tout ce qui pourra te rendre heureuse. Et ce qui me rassure, c’est que je sais bien que **ce que tu veux sera nécessairement ce que je veux** : parce que nous nous aimons. Je te jure, mon amour, que ta tâche ne sera pas rude. Elle le serait pour quiconque ne serait pas toi. Mais la question ne se pose pas. Tu verras comme il sera bon et doux de vivre ensemble. Ne t’ai-je pas appelée ma petite déesse ? Comment pourrait-on faire la moindre peine à une petite déesse aussi délicieuse que toi ? Et puis, je t’aime. **Notre amour n’est pas irréal le moins du monde**, et c’est ça qui m’émerveille : il est total. **Je me plais à t’aimer d’une manière extrêmement matérielle**. C’est si bon de t’aimer ainsi. Tu es belle, ravissante. Tu comprends dans quel sens je te dis cela. **Si je me défiais de l’amour physique, c’est qu’entre nous tout ne serait pas parfait** ; et c’est pourquoi je me réjouis de ne pas avoir fait de toi une déesse inaccessible. Si je t’adorais seulement comme une image ou une vision enchantresse, je ne t’aimerais pas autant que je t’aime. Mais je ne sais rien de plus étonnant, de plus enivrant que notre amour, que cet accord parfait de nos caresses, de nos désirs et de ce prestige spirituel dont tu me parles.

Je ne crois pas qu’il nous sera si difficile “de garder chacun aux yeux de l’autre, le même prestige, la même grandeur”. Je l’ai pensé autrefois ; mais l’expérience de notre tendresse m’a prouvé que je me trompais. Voici tout de même plus de deux ans que nous nous aimons. Nous avons appris à mieux nous connaître, nous savons presque tout l’un de l’autre. L’épreuve est donc commencée depuis longtemps. Elle a toujours pour moi été délicieusement rassurante. **Nous exigeons beaucoup de nous. Nous ne voulons pas d’un bonheur statique, installé, médiocre. Nous voulons nous parfaire l’un par l’autre**. Nous ne négligeons rien non plus pour que notre amour soit incomparable dans tous les domaines. Avons-nous été déçus jusque-là ? Nous avons sans doute souffert parfois l’un par l’autre, mais cette souffrance était justement intimement liée à notre amour, et n’a jamais eu aucun rapport avec une déception. Je ne t’ai jamais moins aimée, au contraire. Sans doute, mon amour chéri, nous devrons rester dignes de cette volonté de toujours nous aimer follement,

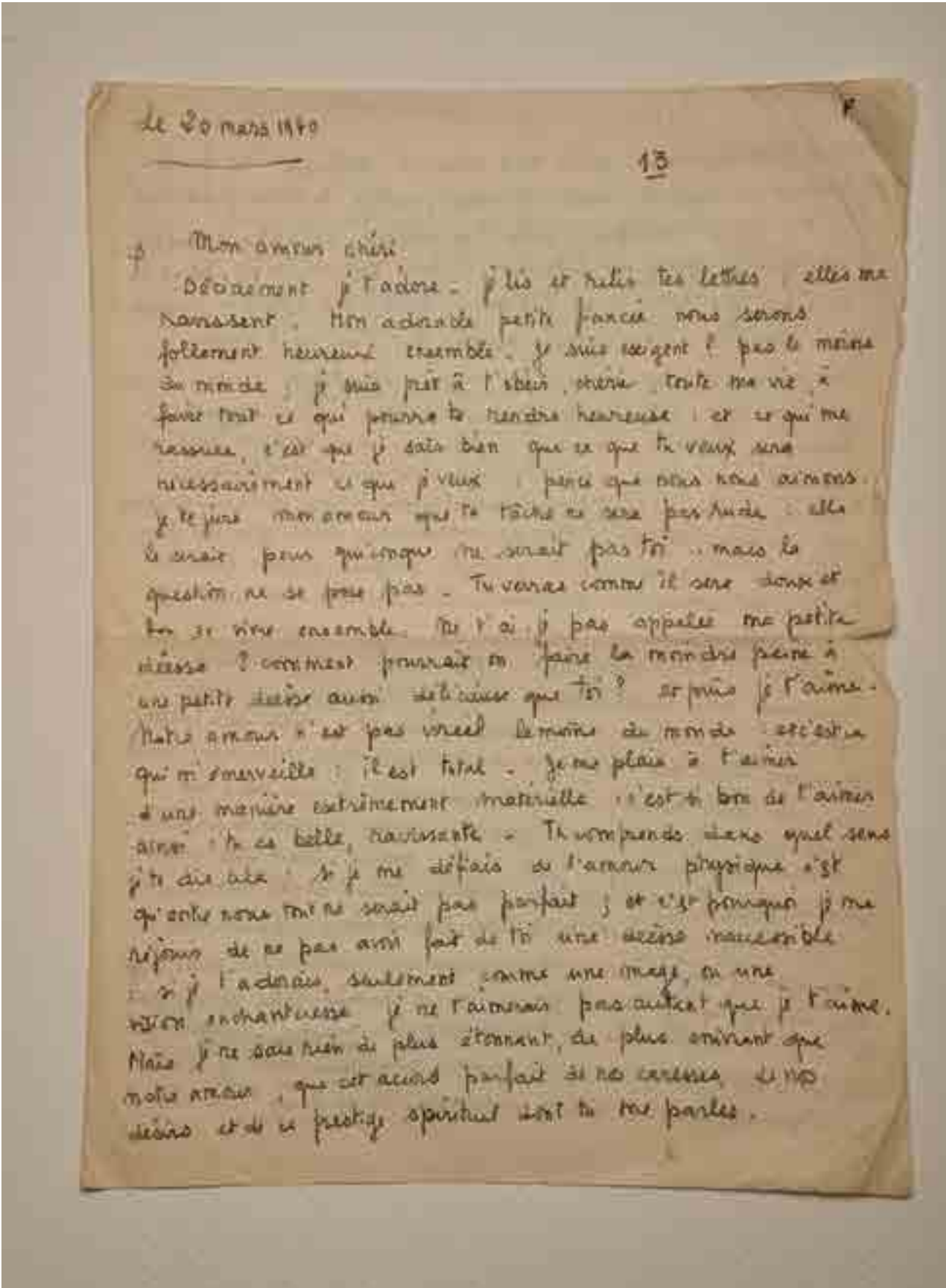
mais cette volonté se confond avec tous nos désirs. C’est une volonté infiniment douce. Oui, ma pêche aimée, notre vie sera belle telle que nous la comprenons. Tu me le dis : **nous chercherons ensemble la perfection**. N’as-tu pas remarqué que notre amour était déjà une grande force ? **Nous sommes séparés mais la vie continue autour de nous avec ses tentatives, ses laideurs, ses attraits**. Nous nous aimerions moins, nous risquerions certainement beaucoup. Mais depuis que je t’aime, je sens chacun de mes actes dirigés par toi. Je me mépriserais si j’accomplissais quoi que ce soit contre toi, contre notre amour. Tu n’en saurais rien mais moi je serais rongé par le remords d’avoir avili notre merveilleuse tendresse.

Pour toi, j’essaie de vivre bien et j’y réussis. Tu es perpétuellement présente en moi : comment pourrais-je agir sans toi ? Sans t’entraîner avec moi ? Ce ne serait pas seulement criminel mais encore bête, idiot. Quand on possède ce que j’ai, on a *tout*. Ma bien-aimée, en m’aimant, tu m’as tout apporté. Tu feras de moi un être meilleur, plus complet, plus compréhensif. Mon petit Zou chéri, je t’aime tellement. Tu étais confuse quand je disais à tout le monde “Regardez-la, n’est-ce pas qu’elle est vraiment très *réussie*” ? Cela m’amusait. Mais je disais vrai. Tu es si jolie mon amour, et tes sortilèges sont si délicieux. Je n’ai jamais été plus heureux que pendant nos longs instants de tendresse. J’aurais voulu que mes caresses t’expriment mieux que tout mon amour. Ma peau-douce, est-il possible de connaître de plus douces caresses que celles que nous avons vécues ? Oui, mais dans un seul sens : le don total de nous-mêmes, dans l’union plus belle encore qui nous attend.

Ma Zou, je crois que je suis en train de t’écrire la même lettre que toujours. Mais derrière les mêmes mots, les mêmes phrases, tu sauras découvrir un amour toujours aussi neuf, aussi violent. Je t’aime. Ne me dis pas que tu me racontes “des petites histoires sans intérêt”. Je dévore tout ce que tu me dis. J’aime que tu me dises tes occupations, toutes “ces petites histoires” qui font ta vie et sont précisément pleines d’intérêt. N’hésite donc pas, chérie, à me tenir au courant de tes moindres faits et gestes : ils occupent tellement mon esprit, ils me permettent de mieux me raccrocher à ta vie matérielle.

Chérie, je voudrais te voir. Lorsque tu te coiffes après ton sommeil, comme tu le faisais après nos heures merveilleuses de tendresse, lorsque tu mets ton fard (je ne regarde pas mais je sais les gestes que tu vas faire), tu es jolie, ébouriffée, ma douce chérie, avec tes joues roses sous mes baisers. Comme tu es resplendissante, ma petite fille abandonnée entre mes bras. Quand te reverrais-je ainsi ? Quand retrouverons-nous les douceurs de nos caresses ? Mon amour, n’est-ce pas que rien ne peut être plus beau que notre vie, telle que nous la devinons ?

Il faut bien vite que nous vivions de nouveau notre amour. Et c’est pourquoi je désire si ardemment mon admission au peloton. Quatre mois pendant lesquels nous ne manquerons pas une occasion de nous voir. Quand je pense à la valeur d’une seule journée vécue toute entière avec toi, cela m’éblouit.

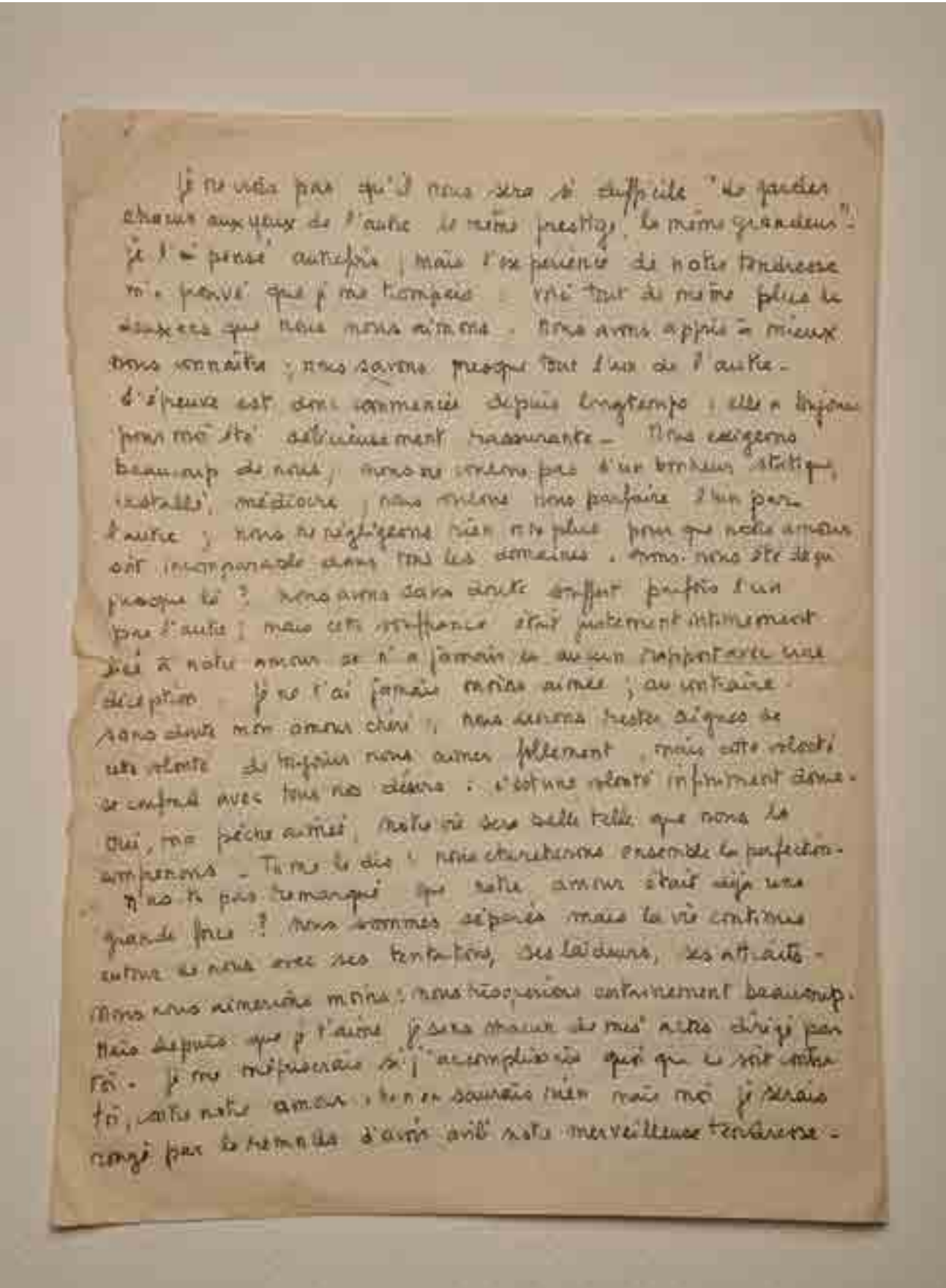


Ma chérie, je te remercie beaucoup d'avoir pensé à me faire l'envoi du petit paquet que j'ai reçu avant-hier. Toutes ces pensées, ces attentions s'inscrivent dans mon cœur. Je t'aime. Je ne sais pas si ma lettre est intéressante. Je ne te parle que de notre amour. Aujourd'hui, je ne sais que cela. Je t'adore. Je veux ton amour. Aussi mon petit Buju bien-aimé, ne me dis pas que tu viens juste de mettre du rouge. Tant pis pour moi. Je t'embrasse et ce baiser contient toute ma tendresse.

François

Infime déchirure marginale, sans manque

300 - 500 €



189. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 21 mars 1940

FRANÇOIS MITTERRAND PARLE DE GEORGES DAYAN, FRANÇOIS DALLE ET LOUIS CLAYEUX, QUI TOUS TROIS CONNAÎTRONT UN GRAND AVENIR.

“TOUS CES NOMS TE DEVIENDRONT FAMILIERS ; ILS ÉVOQUENT POUR MOI DE VIEUX SOUVENIRS, CHARMANTS, LIÉS À TOUTE MON ÉVOLUTION DE CES DERNIÈRES ANNÉES. ILS SONT AUSSI LE PRÉSENT. PLUS TARD, TOUS ONT LEUR CHANCE D'ARRIVER AUX PREMIÈRES PLACES : MAIS QUE FERA DE NOUS LA GUERRE ?”

4 pp. in-12 (180 x 139 mm), encre noire

Le 21 mars 1940

Ma merveille chérie, moi aussi, je t’embrasse passionnément. Moi aussi, je désire violemment le moment où tu m’appartiendras. Je veux que tu comprennes ceci à chaque ligne de mes lettres, même quand je ne l’écris pas. Et c’est pourquoi je commence ma lettre ainsi : au fond, je n’ai qu’une chose, éternelle, délicieuse, incomparable, à te dire : je t’aime.

Je pense comme toi, chérie, à notre bonheur si la guerre disparaissait soudain. Tu serais ma femme, nous ferions notre vie. Nous pourrions agir seulement en raison de notre amour. Cela viendra un jour, mais quel ennui d’avoir à accepter un délai. Notre bonheur exige que tu sois à moi, que nous connaissions l’entière douceur de l’amour : pourquoi cette maudite guerre nous prive-t-elle de la suprême joie, de notre immense désir : cette union, cette vie parfaitement partagée, ce merveilleux plaisir de vivre ensemble ?

Mon petit Zou que j’aime, je songe bien souvent à notre tendresse et aux joies qu’elle nous a déjà procurées. Je reviens avec délices à tout ce que nous avons connu ensemble. Et quand j’essaie de comprendre pourquoi ce que j’ai vécu avec toi n’a rien de comparable, je suis obligé d’avouer que je dois être un favori des dieux (sans trop savoir pourquoi) : tu es la plus ravissante de toutes les femmes du monde... Et c’est à moi que tu appartiens.

Chérie chérie, je m’ennuie de toi. Je t’adore ; je suis malheureux loin de toi. Tu as bien raison de t’étonner : c’est extraordinaire comme nous sommes liés, indispensables l’un à l’autre. Que sera-ce quand nous serons totalement l’un à l’autre, lorsque nous serons unis pour toujours.

Mon emploi du temps est monotone. **Je rends régulièrement visite à mon dépôt de munitions. Cela me procure de belles promenades.** Souvent, j’éprouve l’envie de t’avoir à mon bras : les collines et vallées d’ici sont vastes, imposantes, belles – nous les admirerions ensemble. **Depuis**

ce matin, je suis chargé du mortier de la compagnie. Le mortier est un petit canon, de 60 mm de calibre. J’ai sous mes ordres six hommes et un cheval ! Cela n’est que provisoire, et bientôt je retrouverai ma section ; mais c’est une responsabilité sérieuse.

Chaque soir, je reçois le courrier : vers 16 heures. Quotidiennement, j’aperçois tes grandes enveloppes bleues : je passe mes journées à les attendre. Tu es évidemment très absorbante ! Toutefois, j’écris toujours à quelques amis (je suis pourtant obligé de constater que le dicton est vrai, je t’aime et le reste n’a plus ou presque plus d’attraits pour moi). **J’ai des nouvelles régulières de Georges Dayan et de François Dalle, que tu connais. D’autres que tu connaîtras : Louis Gabriel Clayeux, Jean Herpin, Guy de La Vaissière. Tous ces noms te deviendront familiers ; ils évoquent pour moi de vieux souvenirs, charmants, liés à toute mon évolution de ces dernières années. Ils sont aussi le présent. Plus tard, tous ont leur chance d’arriver aux premières places : mais que fera de nous la guerre ?**

Mon amour chéri, toi qui seras toujours auprès de moi, je t’assure que je serai fier de te présenter à ceux que j’estime : les ménages sont rares où la confiance, la compréhension, l’amour vont de pair. Je te jure, mon amour, qu’à nous deux nous construirons ce chef-d’œuvre : tu seras ma compagne, ma femme dans tous les domaines, dans tous mes désirs, dans tous mes actes. Il faudra que personne ne puisse nous séparer quand on voudra parler de nous. Nous ne serons qu’un. N’est-ce pas, chérie, que nous nous aimerons passionnément ? Ma peau-douce bien-aimée, je t’adore. Un jour, il faudra que je t’écrive une lettre où il n’y aura que ces mots. Je t’adore, je t’adore, etc... (Je ne mettrai pas et cætera !).

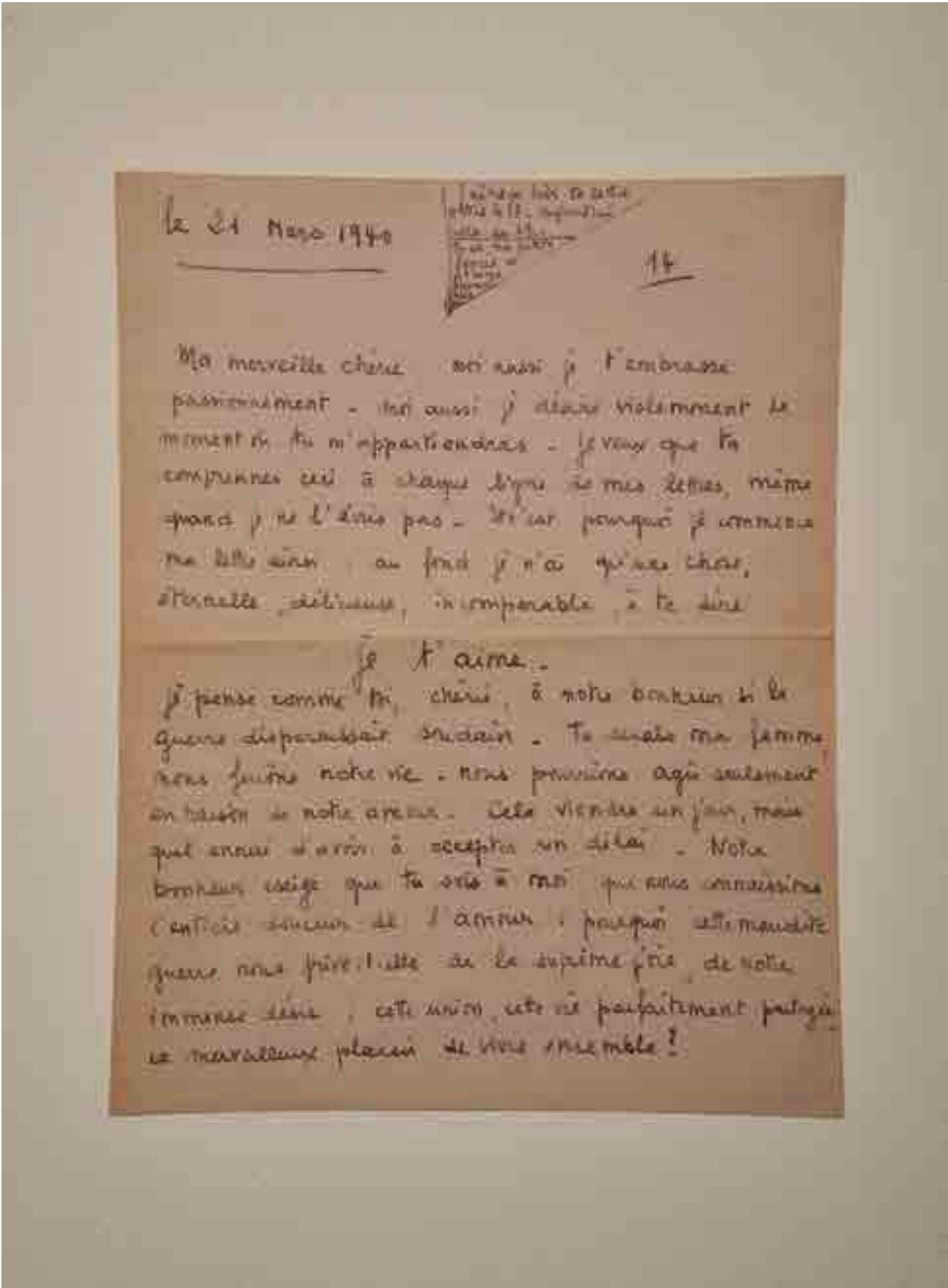
J’ai reçu hier soir un mot de ton père qui me parle du peloton. Si tu le vois (je ne veux pas lui récrire seulement pour ça), tu peux lui dire que **Dayan était parti au Régiment, comme moi avec avis défavorable, ce qui n’a rien empêché. En réalité, c’est un obstacle minime : les appuis font tout et très facilement.** Ton père ajoute qu’il va prendre 3 jours de permission à Valmondois pour que tu aies quelque chose de moi sûrement. Mon amour, je t’aime et te désire ardemment. Perpétuellement vivent en moi le souvenir de nos caresses merveilleuses et le désir de te prendre bientôt pour connaître enfin tout l’amour qui doit être le nôtre. Je t’aime infiniment chérie.

François

J’ai reçu hier ta lettre postée le 18. Aujourd’hui, celle du 19. Tu es ma petite fiancée et je t’aime follement, chérie Zou.

Georges Dayan (1915-1979), l’“ami oranais”, deviendra avocat et restera très proche de François Mitterrand. François Dalle (1918-2005) participera à la grande aventure de L’Oréal. Louis Gabriel Clayeux (1913-2007), futur directeur de la galerie Maeght, fut ami et mécène d’Alberto Giacometti. Il restera proche de François Mitterrand, et l’un de ceux qui lui suggéreront l’idée du “Grand Louvre”.

500 - 800 €



190. MITTERRAND, François

*Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*

[Meuse, près de Stenay], 21 mars 1940

SOUVENIR D'UNE DOUCE SOIRÉE À
JARNAC

2 pp. in-8 (180 x 140 mm), encre noire

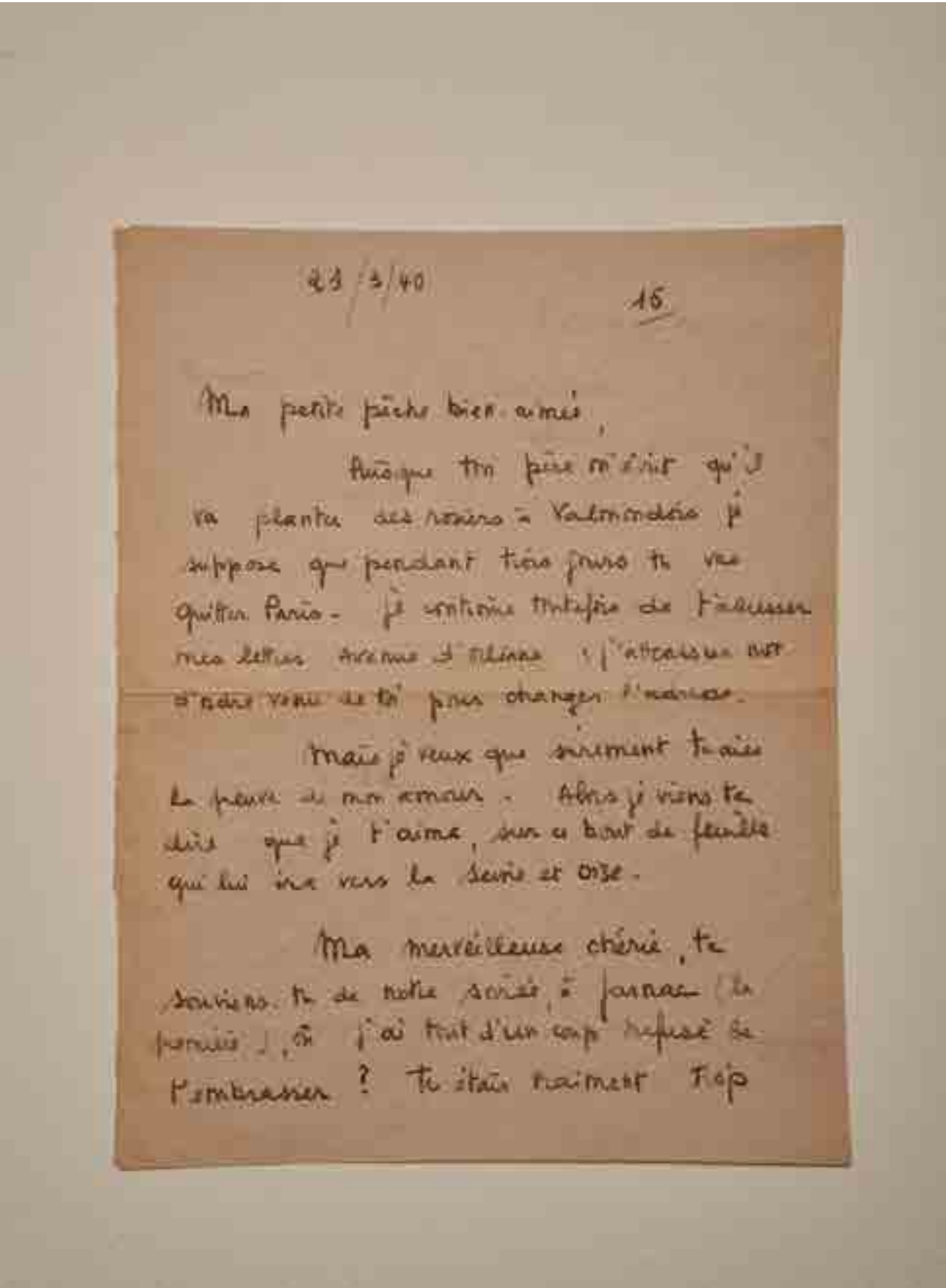
21/03/40

Ma petite pêche bien-aimée,

Puisque ton père m'écrit qu'il va planter des rosiers à Valmondois, je suppose que pendant trois jours tu vas quitter Paris. Je continue toutefois de t'adresser mes lettres avenue d'Orléans : j'attends un mot d'ordre venu de toi pour changer l'adresse. Mais je veux que sûrement tu aies la preuve de mon amour. Alors je viens te dire que je t'aime, sur ce bout de feuille qui lui ira vers la Seine-et-Oise. Ma merveilleuse chérie, te souviens-tu de notre soirée à Jarnac (la première), où j'ai tout d'un coup refusé de t'embrasser ? Tu étais vraiment trop ravissante ! Mais aujourd'hui, je te donne ce baiser perdu et cent autres aussi. Je t'aime.

François

200 - 400 €



191. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 22 mars 1940

GEORGES DAYAN, CONFIDENT DE FRANÇOIS MITTERRAND

4 pp. in-8 (180 x 139mm), encre noire

Le 22 mars 1940

Mon amour chéri, voici un printemps qui commence bien. Les giboulées qui avaient choisi le rythme exagéré de dix minutes de fureur pour dix minutes de sérénité ont cessé depuis ce matin. C’est un Vendredi saint majestueux et qui n’a pas besoin d’une orchestration pour se faire entendre. Coutume absurde : à chaque instant des enfants passent en tournant des crécelles ; ils crient : “c’est l’Angélus”, bêtement. Ils sont chargés de remplacer les cloches voyageuses. Pourquoi remplacer ? Le symbole ne suffit donc pas ? Voici un cas typique de la défiguration des belles croyances, une utilisation baroque et, au fond, dangereuse des symboles.

Mon Marizou chou, je viens de recevoir ta lettre écrite le 19, mise à la poste le 20 et datée sur le cachet le 20 à 15h30 (tes lettres précédentes étaient datées de même). Je la reçois à 15 heures. Elle a donc mis deux jours pour aller de l’avenue d’Orléans à moi. Tu ne m’annonces pas de départ pour Valmondois, (ton père m’en parle dans sa lettre du 18), je continue donc de t’adresser mes lettres à Paris ; comme toutefois il se pourrait que tu aies quitté Paris pour les fêtes de Pâques, je t’envoie comme hier, un petit mot à Valmondois. Tu auras ainsi de toutes façons quelque chose de moi.

Mon amour, la réflexion de ta mère m’amuse beaucoup, et je m’amuse aussi que tu n’aies pas manqué de la repérer ! Oui, cela prouve que l’idée de notre mariage fait secrètement du terrain : il faut la faire progresser, pour cela ne négliger aucune circonstance favorable. C’est plus commode pour toi que pour moi, mais je sais bien que nos intérêts avec toi sont dans de très bonnes mains ! Il faudra sans doute utiliser la guerre : car elle risque d’être longue. Mes scrupules intérieurs sont les mêmes : cela m’ennuie de te laisser seule de longs mois alors que ton mariage ne devrait que te rendre heureuse, cela m’ennuie de te risquer de te laisser pour toujours. Mais ces scrupules sont combattus par ces deux réflexions : tu es très jeune et tu pourras facilement refaire ta vie. Il serait cruel de laisser échapper ce que notre mariage nous promet de bonheur. **À ces réflexions, j’ajoute ce réflexe : je te désire violemment. Je t’aime. Je te veux. Je t’adore, et je ne puis concevoir que ma vie puisse finir sans que tu aies été liée à moi à jamais.**

En même temps que ta lettre de ce soir, je reçois des nouvelles de Colette et de Georges Dayan. La première me dit peu de choses : elle tient seulement en peu de lignes à me dire son affection et quelques faits brefs concernant la maison. Le second m’écrit selon la coutume, son amitié. Il me parle de notre rencontre et de l’impression de bonheur qu’il lit en toi et en moi. Donc, tu rages une fois de plus contre Jean Duhamel ! Et Pierre D. que devient-il ? Sait-il que tu es fiancée avec moi ? Cela le stupéfiera un peu ! C’est un brave type, je crois, mais pas très fin.

Que dit-on à Paris, et chez toi, du Ministère ? Optimiste ? Moi, j’ai un préjugé favorable à l’égard de Reynaud, mais je crains que ses trop nombreux ministres lui compliquent la tâche ! T’ai-je dit que j’étais allé de nouveau au cinéma ? (Offert par la femme d’un lieutenant du régiment, de Lesseps). J’y ai vu *Arlette et ses papas* avec Dearly et Jules Berry (excellents acteurs). Plutôt amusant. Avant, un documentaire sur la guerre, un peu idiot, à ne pas présenter à des gens qui en sortent et qui ont envie de rire devant les fac-similés.

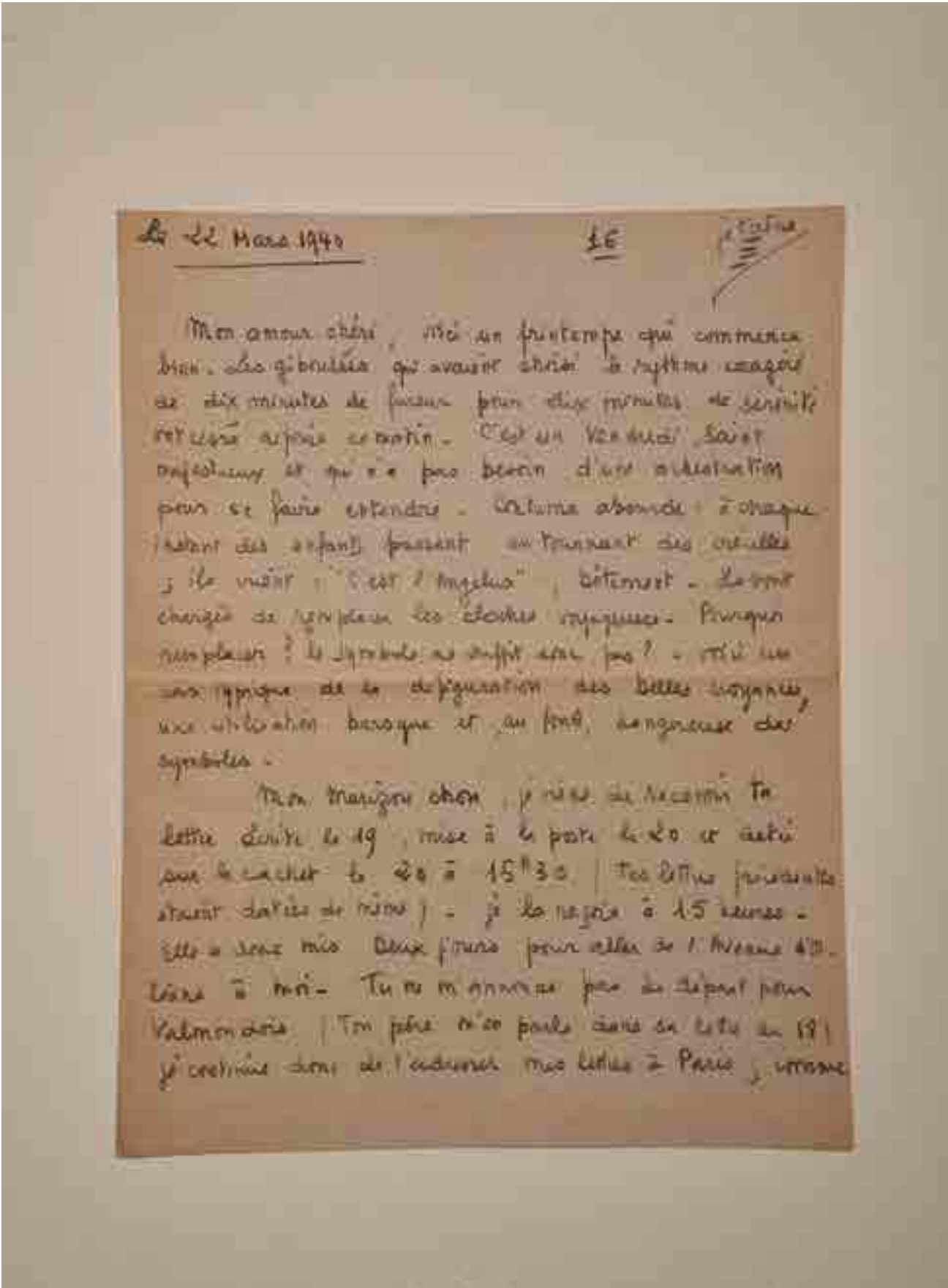
Tu es adorable chérie d’aller te faire photographier. Tu es douce, douce et je t’aime : il serait vain de te dire autre chose en guise de remerciement. J’écris peu actuellement. Je t’enverrai demain quelques pages (fantaisies ou plutôt souvenirs impromptus, pas travaillées, mais qui peuvent l’être). Ma petite pêche adorée, sais-tu que j’ai toujours l’envie furieuse de t’embrasser, de te serrer contre moi pour t’exprimer mon amour ? Je t’aime, et tout est contenu dans ces mots.

Tu recevras cette lettre le jour de Pâques peut-être. Sois joyeuse, ce jour-là Marie Zou chérie. Pense à moi, je ne ferai qu’être auprès de toi. Je ne ferai que t’aimer. Ma merveille, mon délicieux petit Zou, tes lettres me ravissent toujours. Ma petite fiancée, tu sais, je pense souvent au temps où nous serons mariés. As-tu compté sur tes doigts toutes les joies qui seront les nôtres ? Ça en sera étourdissant. Mon amour, je t’embrasse et tu sais toute la douceur et la tendresse de nos baisers : je te les offre, et c’est fou.

François

[Apostille :] Je t’aime.

300 - 500 €



192. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 22 mars 1940

ÉTONNANT POÈME VISUEL DE
FRANÇOIS MITTERRAND

4 pp. in-8 (180 x 139mm), encre noire

Le 22 mars 1940

Chérie chérie

1) Je t’aime

2) Je t’aime

3) Je t’aime

Et ceci jusqu’à mille

À partir de mille

1001) Je t’adore

1002) Je t’adore

1003) Je t’adore

Et ceci jusqu’à cent mille

À partir de cent mille

Je me tais parce que je t’embrasse et cela vaut bien toutes les paroles du monde. Mais au lieu de te donner cent mille baisers, je ne t’en donne

Qu’un seul, qui dure pour toute la vie. Un baiser qui va de la tête aux pieds

et jusqu’au fond de l’âme.

Un baiser qui t’enveloppe et te prend toute.

Merveille.

Merveille qui nous appartiendra

car,

bientôt

Tu seras ma femme.

François

Et bonsoir, chérie,

Ma chérie que j’aime.

Tu es belle,

Ravissante,

Merveilleuse

Et je t’aime.

Et je t’aime

Et je t’aime

Tu es si jolie,

Si délicieuse

Si douce.

Tu as été ma vie

Tu es ma vie

Tu seras ma vie.

Tu es toute ma vie

Tout mon bonheur.

Mon tout.

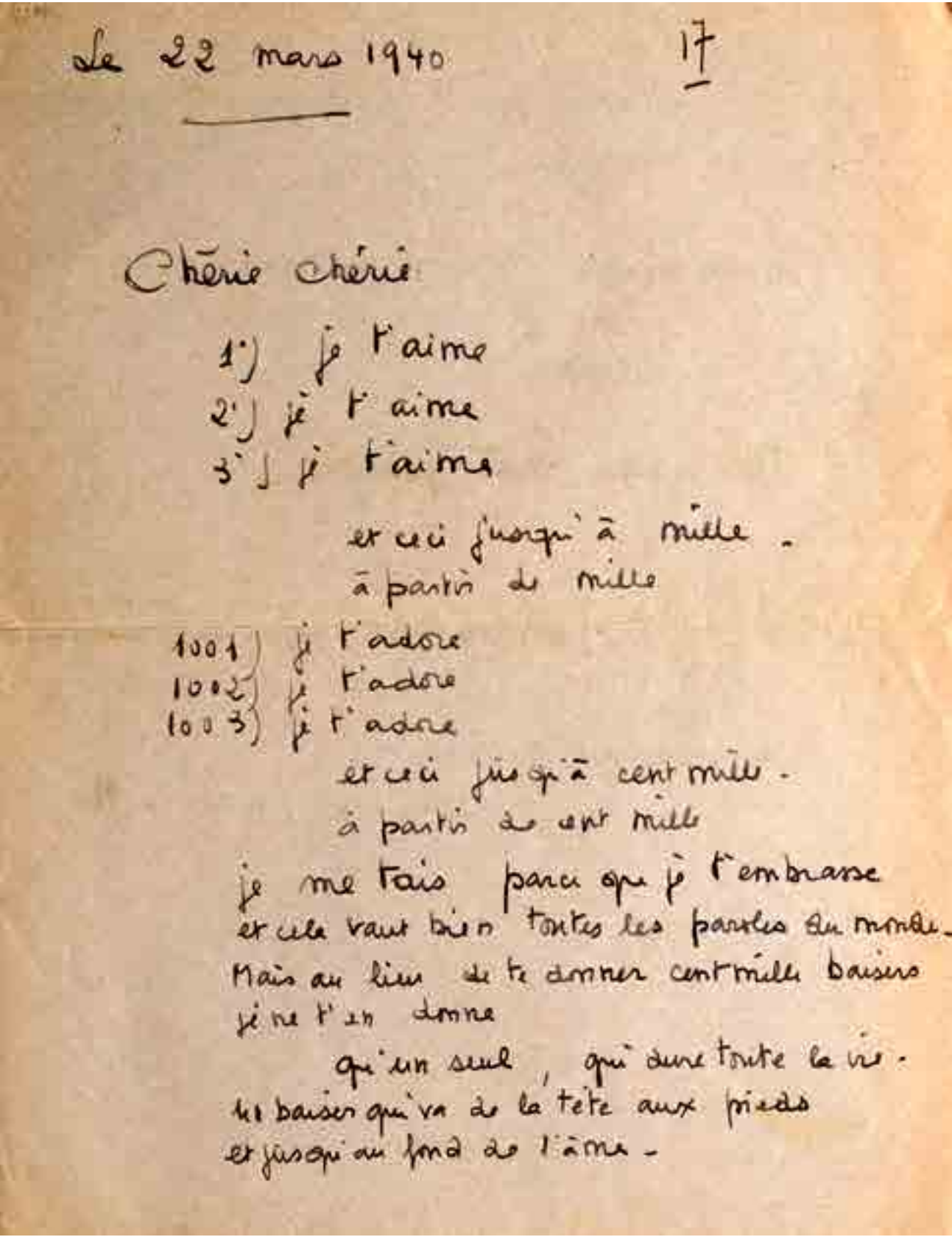
Tu es ma bien-aimée Marie-Zou,

petite pêche plus désirable

que n’importe quel fruit

Et je t’aime infiniment.

2.000 - 3.000 €



193. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 23 mars 1940

“S’IL LE FAUT, SI LA GUERRE DOIT DURER, J’IRAI TE CHERCHER” : PRÉMONITION DE FRANÇOIS MITTERRAND SUR SA TENTATIVE D’ÉVASION

6 pp. in-8 (180 x 139mm), encre noire

Le 23 mars 1940

Ma petite pêche aimée, chaque fois que je commence une lettre pour toi, un tas de mots d’amour se pressent en moi. Je voudrais chaque fois te dire exactement l’immense désir que j’ai de toi, qui me poursuit et me rend impatient. **Je me rappelle les moments d’amour vécus avec toi, je voudrais les revivre, et penser qu’il me faut attendre de longs mois me désespère.** Quand seras-tu à moi, chérie ? Quand seras-tu enfin mon bien, ma petite femme toute à moi ? Quand te posséderai-je à jamais ? Tant de gens te voient, te parlent, t’aiment peut-être, et moi qui t’aime plus que tout autre, qui désire ta présence, tes baisers, tes caresses, je suis obligé de vivre loin de toi. Autrefois, je t’aimais, mais tu ne t’étais pas promise à moi, tu t’étais écartée de moi, mais maintenant ton désir, ton espoir est le même que le mien, et c’est dur de ne pouvoir donner son être, sa vie, de ne pouvoir prendre pour toujours celle qu’on aime au-delà de tout.

Tu es jolie, ma chérie, et tu es si douce, si merveilleuse quand nous nous aimons, quand tu t’abandonnes à ma tendresse. Te souviens-tu Marie-zou chérie, de notre bonheur, de notre amour, de notre ravissement ? Te souviens-tu de nos caresses ? Comme il était bon de s’aimer. Ma fiancée bien-aimée, c’est vrai que nous nous rappellerons toujours ces dix jours de nos fiançailles. Il n’y a rien à enlever de ces dix jours : nous en sommes sortis liés par notre promesse, par une connaissance plus vraie de ce que nous sommes, par les plus tendres caresses. Notre union, pour n’avoir pas encore été totale, n’en a pas moins été pleine de délices : Ô ! Chérie, comme ce sera fou d’être l’un à l’autre, d’être unis comme le veut notre amour. Tout ce que nous connaissons l’un de l’autre ne nous a offert que des merveilles.

Chérie chérie, tu vois que je suis déjà bien fou de toi ! Je suis obligé de vivre avec toi par toutes les forces de mon être, et mes souvenirs, mon regret présent, mes désirs, s’amalgament pour faire de moi ton esclave, ton adorateur ! Ma déesse, ma petite fille, est-ce que cela t’ennuie d’être tant aimée ? Dis-moi ton amour, tes baisers, dis-moi ta tendresse, dis-moi tout ce que tu m’as dit d’aveux passionnés : j’ai tant besoin de toi, je suis si triste sans toi. Tu me parles de cet avocat, ami de ton frère, qui admire extrêmement sa femme ? Si tu savais comme moi je t’adore, comme je te trouve belle, incomparable. Et en vérité, tu l’es, avant quiconque.

Moi aussi je me souviens de notre première journée, au cours de laquelle nous sommes allés au *Biarritz* avec Claudie. Oui, c’était splendide, nous étions passés par l’hôtel : je me souviens encore de ton parfum de ce jour, de la douceur de ton cou, de mon merveilleux plaisir à prendre tes lèvres.

Je me souviens de ton corps entre mes bras, contre moi. Je me souviens de tout ce que tu étais dans le moindre détail : je t’adore tellement. Tu le vois, aujourd’hui je ne sais que te dire mon désir de te retrouver telle que tu étais, à moi, que mon désir de t’avoir à moi plus encore. Mon amour de Zou, tes lettres me donnent tout le bonheur, tout le réconfort qui me sont nécessaires. Comme cela et comme cela seulement, je saurai t’attendre. Je comprends combien tu m’aimes, tes lettres sont presque aussi douces, adorables que toi. Ce que j’ai fait depuis hier ? J’ai écrit pour me distraire. Même quand je m’amuse ça devient toujours un peu nostalgique. Je suis allé voir mes hommes du dépôt, et c’est tout, ou plutôt non : j’ai tout le temps pensé à toi.

Je reçois à l’instant ta lettre du 21 (hier j’avais celle du 20). Tu es triste, mon amour chéri ; mais je pense que justement tu aurais dû venir me parler, me raconter nos tendresses : c’est notre seul remède. Mon petit Zou adoré, **s’il le faut, si la guerre doit durer, j’irai te chercher et nous nous marierons.** Quand nous aurons connu toutes les joies, tout le bonheur, tout le plaisir d’être l’un à l’autre, la guerre pourra bien nous faire souffrir. Nous aurons quand même eu notre part. Ma petite pêche, ma peau-douce, est-ce que si je t’embrasse, si je te donne toutes les douces caresses que tu veux, si je prends ta bouche doucement, si je te donne tout ce que tu aimes, tu auras la force de me sourire ? Alors je le fais, et cela me remplit de bonheur. Es-tu moins triste maintenant que je t’ai dit que je t’adore ?

François

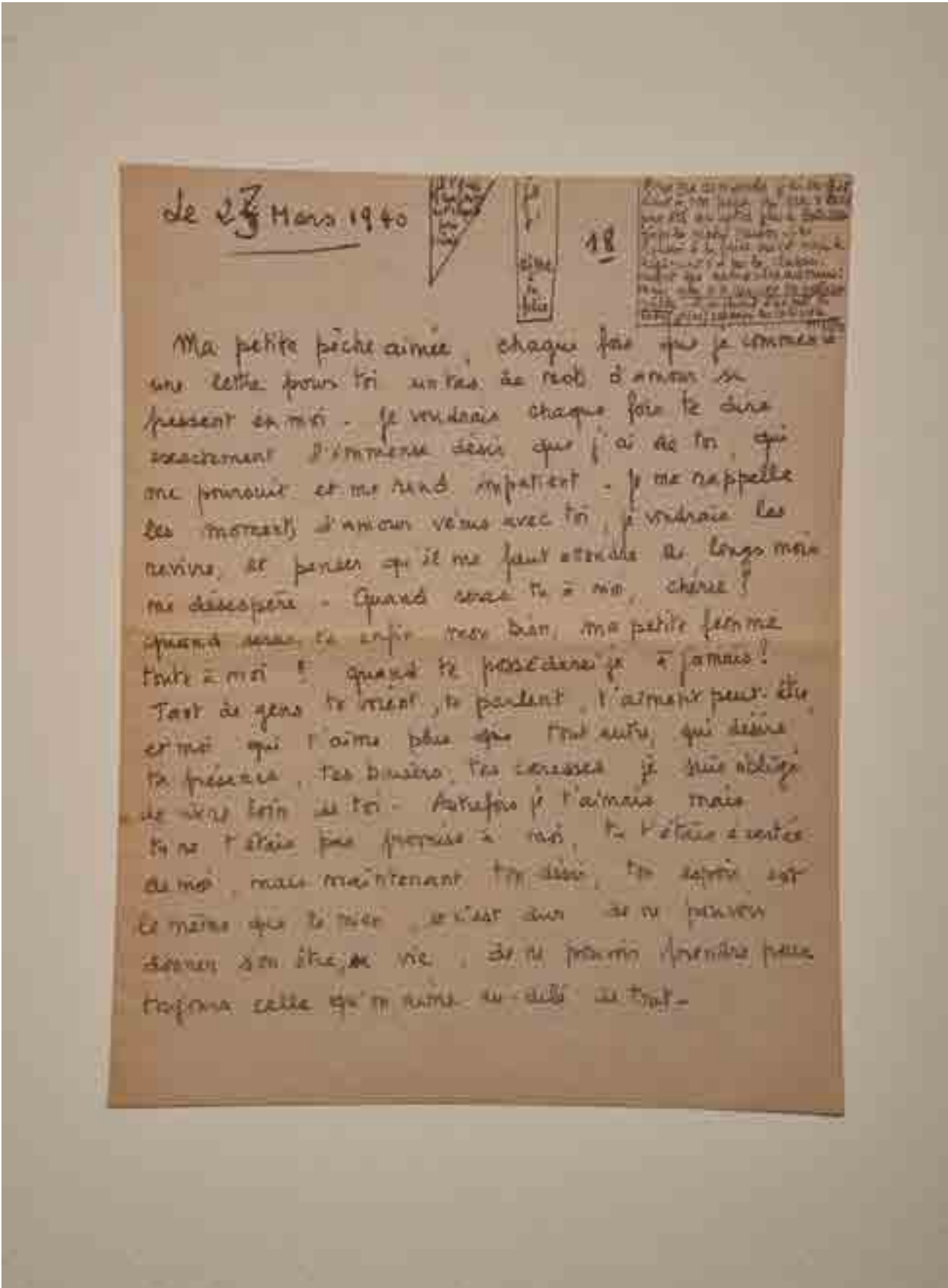
23/3/40

Mon amour chéri, je t’ajoute ce petit mot car je ne puis me résoudre à cacher ma lettre sans te crier encore une fois mon amour. Tu sais Mariezou que je t’adore. Dis, mon petit Zou bien-aimé, ne sois pas triste. Tu es si jolie avec ton beau sourire. Tu es si jolie tout le temps et je t’aime si folle-ment. Quand tu as de la peine, viens tout de suite à moi, raconte-moi tout ce qui te passe par la tête. Je mets ma tête sur tes genoux et je t’écoute.

Mes jours et mes nuits se passent toujours auprès de toi. Le jour, je pars seul pour mieux retrouver ta présence, la nuit je rêve à toi, j’évoque tout ce que tu es. Parfois, j’ai la sensation que tu es auprès de moi, que je puis me pencher sur toi pour t’embrasser, couvrir ton corps du mien pour le sentir vivre. Je n’arrête mes baisers que pour te dire mon amour. Et tu restes, comme tu le seras plus tard, tous les soirs de notre vie, couchée contre moi, dans mes bras, uniquement et merveilleusement à moi.

Ne t’inquiète pas mon amour, mon amour chéri. Le temps passe malgré les tristesses. Je te jure que tu seras ma femme quand tu le voudras. Ma toute petite fiancée, tu sais bien que tu es toute-puissante. Chérie, je n’ai rien désiré, je n’ai rien aimé : tu es ma bien-aimée, tu es mon désir. Pense que peu d’hommes auront adoré une femme autant que moi je t’ai aimée. Et je t’embrasse avec toute la violence de mon amour. Je t’offre tout ce que tu exiges de moi. Tout ce que tu désires. Je t’aime.

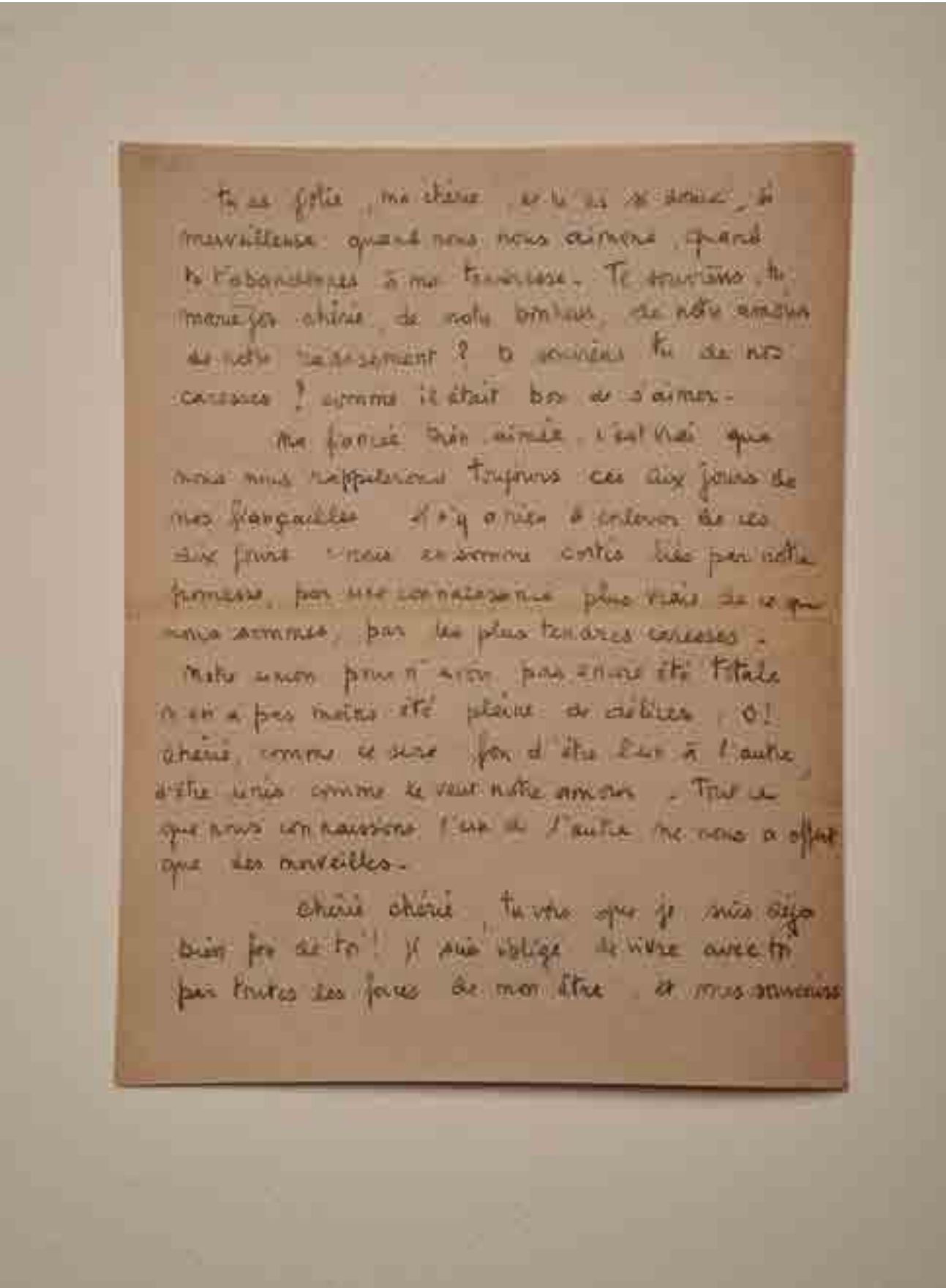
François



[Apostille :] Je t'écris tous les jours, ne t'inquiète pas chérie. Je t'aime à la folie. Pour ma demande, j'ai en effet écrit à ton père qu'elle n'avait pas été acceptée par le Bataillon toujours pour la même raison. J'ai réussi à la faire suivre, mais le Régiment n'a pas pu la classer avant les demandes admises ! Mais *cela n'a aucune importance réelle*. Il suffirait d'un mot de [Jean ?] Fabry¹, je suis sûr, auprès du Cabinet du ministre.

1. Derrière ce Fabry, s'agit-il de Jean Fabry (1876-1968), au parcours complexe ?

400 - 600 €



195. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse, près de Stenay], 24 mars 1940

“JE SAIS QUE JE PUIS FORCER LA CHANCE ET GAGNER LES PREMIÈRES PLACES, DÉPASSER LA PLUPART DES HOMMES”.

FRANÇOIS MITTERRAND ENVISAGE L'ÉVENTUALITÉ DE SA PROPRE MORT

8 pp. in-8 (179 x 139mm), encre noire

Le 24 mars 1940

Ma petite fille adorée, j’aimerais voir aujourd’hui, par cette belle matinée tranquille de Pâques, ton beau visage, ton corps si doux, j’aimerais voir dans tes yeux le bonheur de vivre. Chaque jour davantage je souffre de notre séparation, et chaque jour je sens nos liens me serrer plus encore que la veille jusqu’à me meurtrir. Ne nous unissent-ils pas parfaitement ? Pourquoi faut-il alors que nous vivions ces longs jours loin l’un de l’autre ? Pourquoi nous enlève-t-on ces merveilleuses heures qui pourraient nous appartenir, si les hommes n’étaient pas si bêtes ? Chérie chérie, je t’aime à la folie, passionnément. Je ne sais plus quel mot trouver pour te dire que tu es toute ma vie, tout mon bonheur, tout mon amour. Si j’ai cru aimer avant toi, je sais bien maintenant que c’était faux. Je n’aimais que moi et mon plaisir et mon désir. Je n’aimais que moi, et l’amour. Mais toi, je t’aime plus que moi, plus que l’amour, plus que tout. Mon amour chéri, je voudrais que tu sentes en cet instant la douceur de mes caresses, la présence de ma tendresse infinie.

Ta lettre d’hier était triste. Seulement parce que tu étais loin de moi ? Je pense souvent qu’il doit t’être difficile de vivre complètement enveloppée de mon amour. Tu es si ravissante, comment pourrait-on s’empêcher de te désirer ? Et de te le dire. Alors, parfois, je tremble, non pas par manque de confiance en toi, mais par instinct. Mais aussitôt mon cœur, bien avant ma raison, se pénètre de toi, de ton merveilleux amour de femme, de cette certitude que tu lui as donnée, et il sait qu’un jour viendra où tu seras mienne, où tu m’appartiendras. Et ce sera la beauté de toute notre vie. Mon amour, je t’aime. Je n’ai envie que de te parler de mon amour. J’ai une telle foi en toi. Je crée (et c’est ma joie de ces jours pénibles) notre vie future. J’y en compose les détails ; tout se modèle sur toi. Tu es la reine, la déesse de mon présent, de mon avenir. Je ne conçois ma situation, mon ambition qu’en raison de toi. Autrefois, j’imaginais ma vie comme un long travail, une préoccupation perpétuelle de satisfaire mon orgueil. Désormais, tu es le centre. Si je veux être grand, c’est pour toi. Tu seras toujours avant moi tellement je t’aime, tellement je veux que tu sois ma compagne, aussi bien dans l’esprit de ceux qui ne nous connaîtront pas que dans le cœur de nos amis. Ma Marie Zou à moi, mon tout petit Zou, n’est-ce pas que nous sommes forts et beaux ensemble ? N’est-ce pas que notre union sera merveilleuse ? De toi, j’attends toutes les révélations de l’amour, les plus élevées, les plus immatérielles, et celles aussi que donne l’entente parfaite des désirs, ce plaisir éblouissant du don total de

soi quand il est pétri, animé par l’amour, par notre amour.

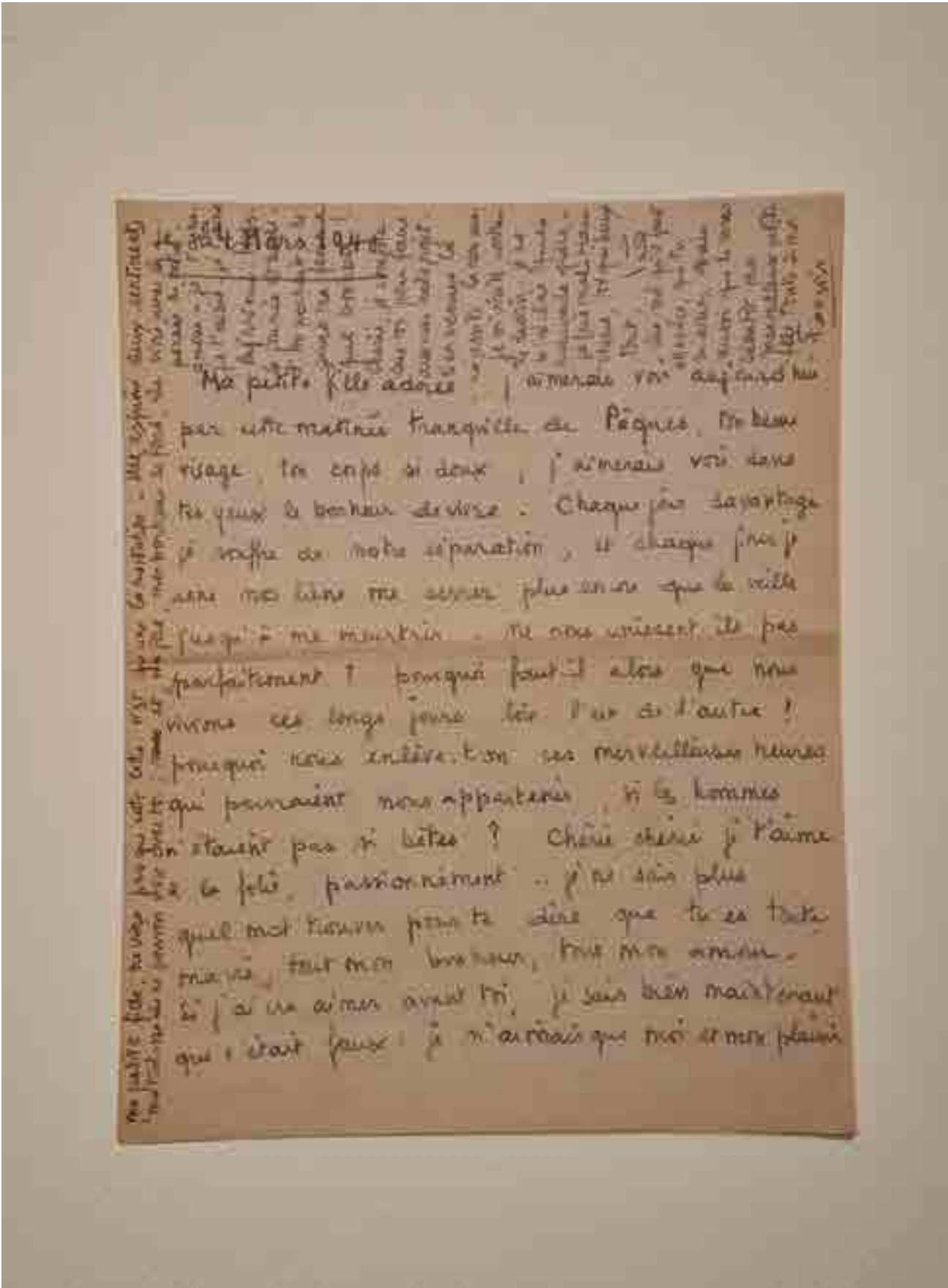
Oui, ma chérie, il faut que nous nous marions bien vite. Je te veux tellement. J’ai tellement besoin que tu sois ma femme adorée. Penses-tu à la douceur de ce possessif : *ma* femme, et moi, je serai *ton* mari. Nous nous appartiendrons et nous nous donnerons l’un à l’autre. Quelle merveille ! Mais attendre ! Attendre encore ! Mon Zou délicieux, ma peau douce aimée, comment pourrons-nous attendre davantage ?

Chérie, je suis émerveillé par toi. Je suis ébloui par toi. **Je ne suis pas humble. Je sais que je puis t’apporter beaucoup, que je puis forcer la chance et gagner les premières places, dépasser la plupart des hommes.** Mais devant toi, je le suis infiniment. Je t’adore. Je me mets à tes pieds. Je suis *à toi*. Je suis enfant devant toi, quand tu prends ma tête sur ton épaule. Tu es belle, belle, belle. Tu es ma fiancée ravissante, adorable *que j’adore*. Tu es tout.

Ma bien-aimée, je t’aime. Quel ennui de me trouver là, devant ce papier que tu ne liras que dans deux jours, quel ennui de n’être pas près de toi, debout, ou mieux encore, étendu tout contre toi, avec le seul paysage de ta beauté, de ta douceur, de ton attrait. Je t’aime, vois-tu, et je ne sais pas comment te le prouver. Comprends-tu tout ce que contient cette lettre ? Comprends-tu que je t’aime, ma fiancée ? C’est si merveilleux de penser que celle que j’aime, que le seul être que j’aime au monde sera ma femme, mon bien, ma petite pêche. Quel privilège, quelle raison de croire en la vie !

Chérie, dis-moi que tu m’aimes. **Cette séparation me rendra fou.** Je pense à chaque instant que si tu étais ma femme, tu serais peut-être là, on se débrouillerait bien pour te trouver un laisser-passer, et tu resterais avec moi quinze jours, trois semaines. Le jour, je suis actuellement assez libre. De toutes façons, le soir quand je rentrerais, je te trouverais dans notre chambre. Nous dînerions, et puis nous aurions la nuit à nous. Comme ce serait bon d’avoir de longues heures faites uniquement pour s’aimer. Aussi, ce serait tellement plus facile de se voir au moins tous les mois ! Tu vas me dire, Zou chéri, que c’est précisément ce que tu veux et que je suis le seul (de nous deux !) à avoir élevé des objections. Mais je me rends compte que je ne peux pas me passer de toi, que **tu m’es nécessaire, d’une nécessité absolue, intellectuelle, physique.** Tu es en moi, identifiée à tous mes désirs, à toutes mes volontés.

Mon Buju chéri, tu vois que je te dis mon amour sans périphrases ! Mais je t’aime tant. Si j’ai pensé que notre mariage pouvait être dangereux pour toi (et c’était la seule raison de mon opposition), c’était à cause de l’enfant que nous pouvions avoir. Il est évident que **je ne peux te laisser courir le risque de te trouver seule**, avec cette charge, cette responsabilité. Tu es assez grande. Tu sais, mon amour, que ce n’est pas inévitable. Chérie, pourquoi n’est-ce pas la paix, pourquoi ne pouvons-nous vivre avec le bonheur qui nous est offert, qui peut être le nôtre (ou pourrait) sans tarder ? Pourquoi ces questions se posent-elles alors qu’il pourrait être si facile de s’aimer, et de ne penser qu’à s’aimer merveilleusement ?



Je reçois à l’instant ta lettre postée le 22 à 15h30. Chérie, que vas-tu dire en lisant cette lettre, toi qui me traites d’un peu fou parce que je te dis ce que je pense et ce qui est vrai ! Non, tu dois me dire que c’est exact, que tu es vraiment une merveilleuse petite déesse, que je serais fou si je n’étais qu’assez amoureux de toi. Ou alors, je serais fou de t’aimer pour toute la vie. Je suis un peu vexé. Cet après-midi, j’ai joué au football. J’ai lu une bonne partie des *Enfants gâtés* d’Hérial [prix Goncourt 1939]. Maintenant, un Sénégalais m’embête. On vient de lui donner une lettre et il s’installe sans vergogne en face de moi, au mess, en poussant des exclamations baroques “tiau, phtio, Paou” etc.

Je t’aime. Mais je suis fâché que tu me parles de folie alors que je voudrais que nous soyons précisément fous à lier tous les deux. Je ne t’embrasse que du bout des lèvres, et Dieu sait si c’est dur. Je t’adore.

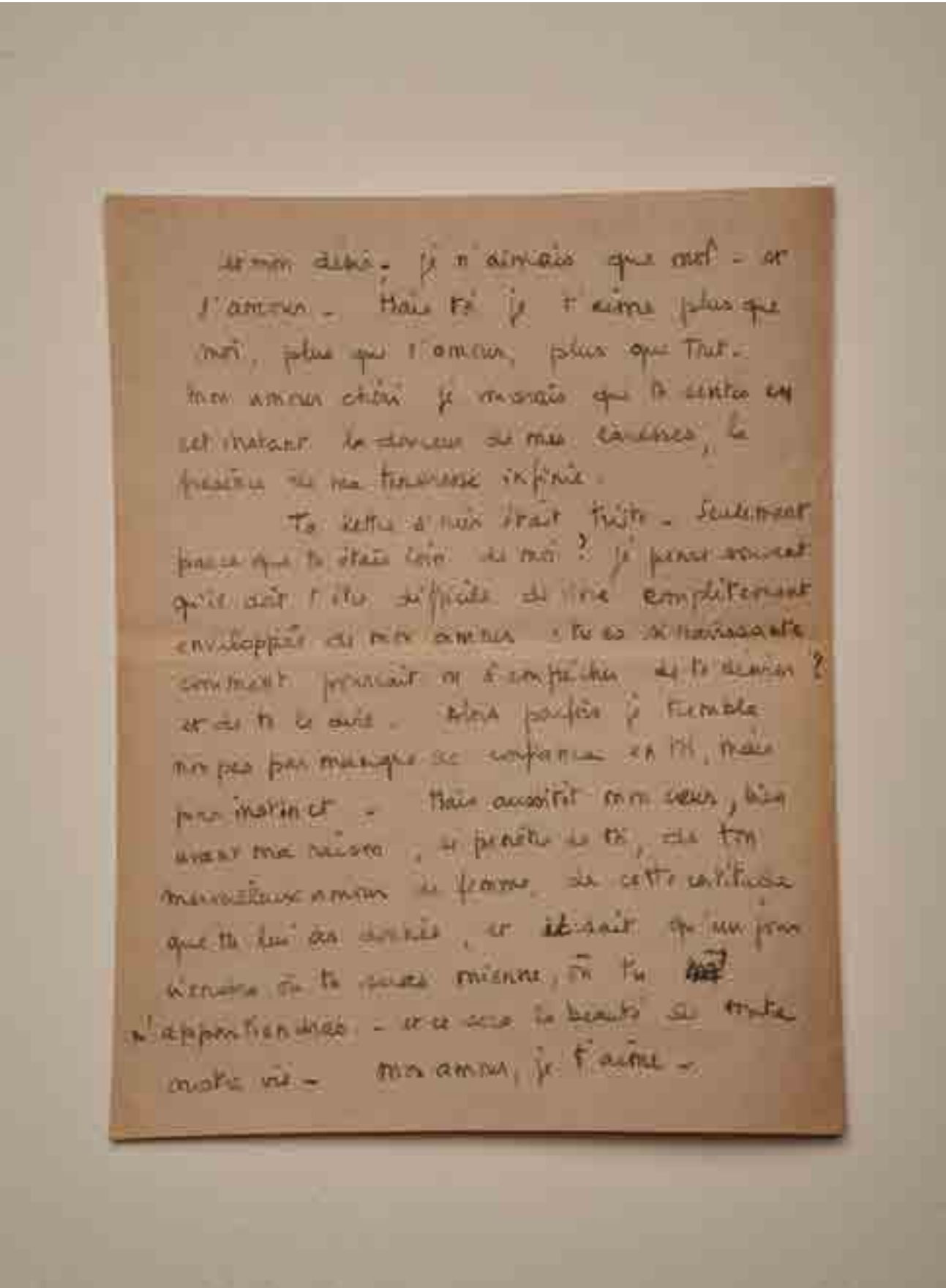
Fr.

Zut pour l’”assez”. Je ne serai jamais *trop* amoureux de toi.

Ma petite fille, ne crois pas que cette lettre n’est qu’une lamentation. Elle exprime deux sentiments : ma tristesse de ne pouvoir vivre avec toi, et ma joie, mon bonheur de fond, de vivre avec la pensée de notre amour. Je t’aime, je t’aime, je t’aime. Aujourd’hui [?] la journée est belle. L’an prochain tu seras ma femme. Quel bonheur ! Chérie, je compte sur toi pour faire avancer notre projet. Tu en mesures la nécessité, la douceur. Je m’irrite contre le destin. Je ne m’incline que de mauvaise grâce. Je prie mal. Mais, chérie, toi qui peux tout, dis-moi qu’il faut attendre, que tu m’aimes, mais aussi que tu seras bientôt ma merveilleuse petite fille toute à moi.

François

800 - 1.200 €



196. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 25 mars 1940

L'UNE DES PLUS LONGUES LETTRES DE FRANÇOIS MITTERRAND À CATHERINE LANGEAIS.

“J’AI VOULU TE RACONTER TOUS LES RECOINS DE MON AMOUR, AUSSI BIEN CEUX QUE JE TAIS QUE CEUX QUE J’AI COUTUME DE TE DÉVOILER”

LES DEUX CRAINTES DE CATHERINE LANGEAIS : ÊTRE IDÉALISÉE OU ÊTRE “UNE FEMME CHOSE, UN OBJET DE LUXE”

12 pp. in-12 (209 x 155 mm), encre noire

Le 25 mars 1940

Ma petite pêche chérie, tu veux donc que je t’écrive une lettre pas folle du tout ? Ou que je ne sois qu’assez amoureux de toi ? Comment ferai-je ? Je puis te dire :

“Mon Zou que j’aime bien, c’est un plaisir pour moi de continuer notre conversation. Je sais bien que jusque-là, j’ai vécu d’illusions. Aussi as-tu parfaitement raison de me dégriser. Tu es plutôt agréable à voir : c’est certain, il y a plus laide que toi. D’un autre côté, tes études fort satisfaisantes t’ont donné une culture, un goût de culture qui peut faire prévoir d’excellents résultats, qui assure tout au moins d’une ouverture d’esprit non négligeable. Je t’aime beaucoup, et beaucoup n’est pas de trop. Qu’est-ce que ça veut dire aimer, quand on n’ajoute pas “beaucoup” (ou “bien”) après ? Enfin, tout cela me conduit à constater que j’aurais pu, certes, faire beaucoup plus mal, et que je ne regrette pas le choix qui décide de toute ma vie. Comme tu m’y invites, je mets toute chose en place : une femme est une femme. Il faudrait être un poète, et même un poète inconscient pour confondre femme et divinité. Puisque nous sommes d’accord sur le point de nous garder des exagérations, des embellissements, des compliments inexacts, il n’y a pas de raison pour conserver un soupçon d’illusion. Nous nous marierons donc dès que possible. Avant tout, nous devons penser à la tapisserie de notre chambre, au nombre de couverts d’argent que nous pourrions réclamer de nos amis en guise de cadeau de mariage. Le jour venu, nous songerons aussi à la couleur des layettes de notre premier enfant : ce sera le premier agrément sensible qu’il nous donnera en récompense...”.

Si je t’écrivais ceci, c’est que je n’aurais rien compris à toi. Et puis c’est trop insupportable. Non. Non. Chérie, mon Zou, je t’adore et je ne puis pas penser un seul mot d’un tel discours. Tu comprends : je t’aime et ce n’est pas de la folie, c’est de la vérité. Je suis obligé de te dire que tu es belle, parce que tu l’es et que j’aime ta beauté, que tu es délicieuse parce que tu l’es et que tout en toi est doux et ravissant. Si je te dis : “ma petite déesse”, cela signifie : ma petite femme entre toutes les femmes,

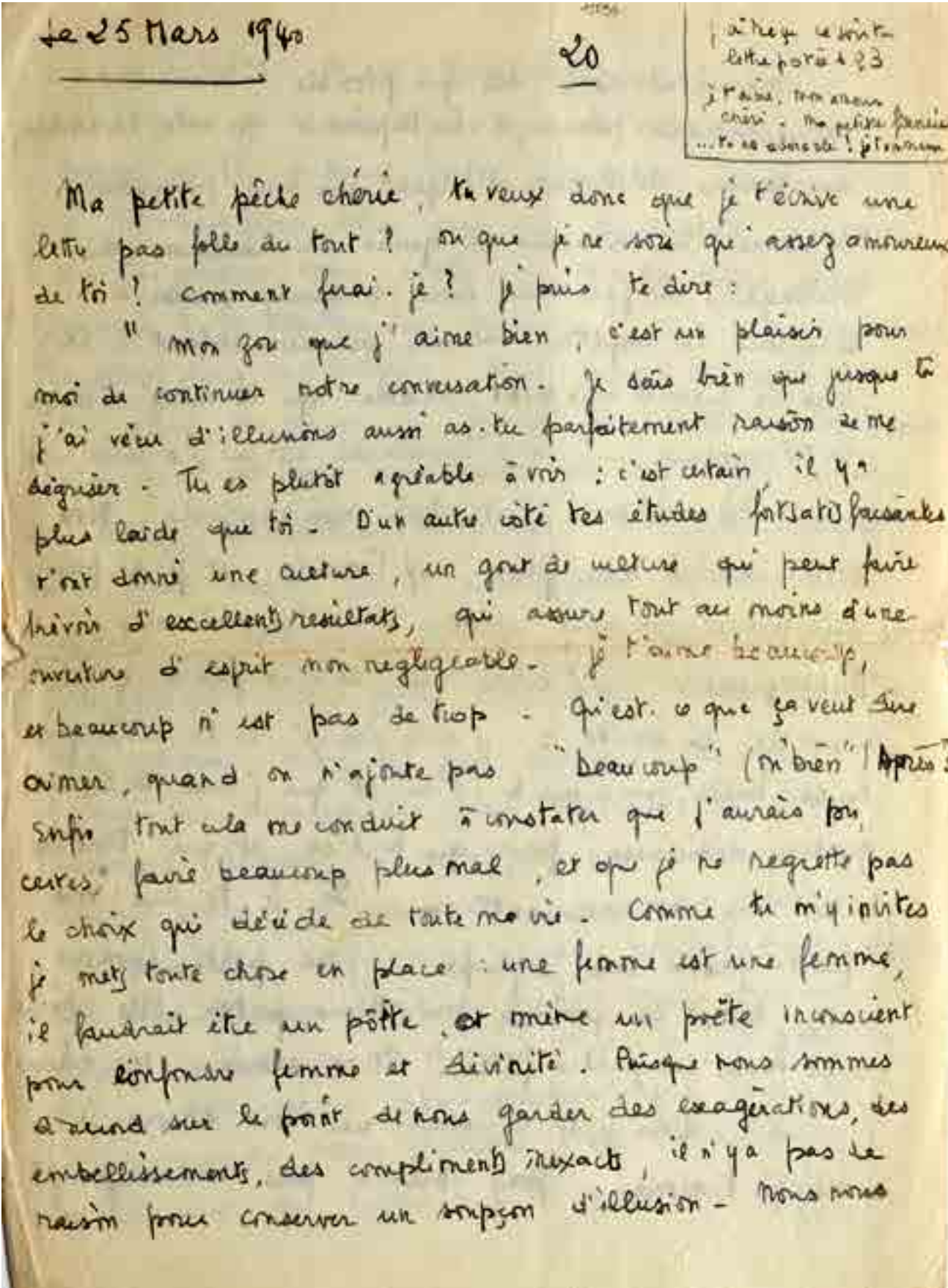
ma douce petite fille chérie entre toutes les petites filles. Mon aimée, ma chérie, dois-je te le crier une fois encore : oui, je t’aime. Pas bien, pas beaucoup. Je t’aime et ces mots suffisent.

Et puis, je ne veux pas que tu m’admires : auprès de toi, je suis petit, humble. Je suis à toi, je ne veux pas être sur un piédestal. Je veux que tu puisses venir contre moi, que tes lèvres soient presque à la hauteur des miennes, que je puisse baisser tes yeux sans me baisser, que **lorsque ton corps est tout offert au mien, je puisse le prendre simplement parce qu’il est fait exactement pour moi, pour connaître un bonheur, un plaisir extrêmes.** Mes bras sont longs juste assez pour t’envelopper ou pour te caresser, ta bouche, ton cou, ton corps sont doux et ravissants exprès pour mon propre ravissement. Mon amour, n’as-tu pas compris, lorsque nous vivions les moments les plus enivrants de notre tendresse, lorsque tu m’appartenais comme nous l’avions voulu, et seulement comme tes volontés l’acceptaient, que nous étions parfaitement *égaux* ? Que notre plaisir était le même, notre amour le même ? N’as-tu pas senti en toi, je dirai même physiquement, que le jour où je pourrais, où nous voudrions vivre notre amour complètement, que le jour où je te posséderai enfin, nous serons infiniment égaux dans le **bonheur et le don définitif de nous-mêmes** ?

Je te parle brutalement ? Non, ma bien-aimée, je te parle au contraire tout doucement, et pendant que je dis ces paroles, je te couvre de caresses. Je ne suis pas fou le moins du monde, ni exalté, ou alors c’est devenu un état, ma nature exacte. Je t’avoue mon amour dans ce qu’il a d’immense, avec au contraire un calme absolu, une paix incomparable, une véhémence sûre d’elle et qui ne craint ni un geste ni un mot de trop.

Dois-je te cacher mon désir de toi ? Nous n’en sommes plus là. **Oui, je te désire ardemment. Oui, je t’aime comme une femme adorable et non comme une divinité ou une entité. Oui, j’attends de toi tout ce que l’amour d’une femme a de merveilleux. Oui, je t’adore et te veux avec la violence de tout mon être. Et cela, j’en suis certain, ne t’effraie pas. Tu sais ton pouvoir. Tu sais que tu peux donner beaucoup d’amour, tu sais que tous les plus doux plaisirs peuvent être notre partage si nous nous aimons toujours comme nous nous sommes aimés. Et tu es assez femme et sûre de ta puissance pour ne pas redouter l’amour.**

Ce que je devine dans plusieurs de tes lettres, c’est une crainte plus **subtile**. Tu ne veux pas être aimée seulement pour ta beauté, ton charme, tu ne veux pas être aimée seulement pour le plaisir malgré tout extérieur de l’amour. Il y a longtemps que j’ai compris cela. En toi, j’ai toujours discerné deux blessures prêtes à s’ouvrir : celle d’autrefois, qui nous a séparés ; une autre aussi, plus actuelle. Je veux dire : d’abord la frayeur d’un amour trop intellectuel, trop idéal qui ne ferait pas la part du désir, et de la simplicité de la tendresse, qui s’éloignerait du réel pour te dépouiller. Ensuite, la peur de n’être pour moi que le petit animal admirable, mais seulement ce petit animal, **cette femme-chose, qui n’est plus qu’un objet de luxe**, d’agrément, que le plaisir de la nuit, le divertissement. Et ces deux craintes ne tiennent qu’à une seule cause, dérivent de la même source : **tu veux être aimée pour toi-même, seulement pour toi-même, et non pour les rêves qui peuvent naître de l’amour ou de l’admiration qu’on éprouve pour toi, et non pour le plaisir qu’on peut tirer de toi.** (Je ne sais si tu peux bien me suivre, je n’exprime pas assez clairement encore à mon gré, je ne dis pas exactement ma pensée. Mais c’est si difficile).



Alors, tu es prête à rejeter un amour qui ne tiendrait pas compte de toi. Avec toi, chérie, il ne faut pas te mettre aux pieds de ton image, ni essayer de te rendre esclave de tes désirs : il faut t’aimer infiniment pour la *personne* que tu es. C’est pourquoi, mon aimée, **je ne veux plus te parler des divers domaines de l’amour, c’est pourquoi je suis gêné par les mots corps, esprit, âme. Mon amour est une unité qui te prend toute.** Comment te l’exprimer ? Deux exemples : quand je te donner les baisers, les caresses que j’aime et qui sont comme l’explosion de nos désirs, quand je te donne cet amour violent que je te dédie, je voudrais que tu sentes mon esprit te caresser avec autant de douceur, t’envelopper. Également quand nous parlons des choses les plus éloignées (apparemment) des caresses que nous avons connues, quand nous parlons des problèmes les plus spirituels, je voudrais que tu sentes en toi la même caresse de mes mains, de mes lèvres. Vois-tu chérie, je voudrais que tu sentes que tout est lié ; que **mon amour t’a choisie et te prends pour toujours telle que tu es et toute entière.**

Tout cette explication peut paraître compliquée. Elle ne l’est pas, ni pour toi, ni pour moi. Elle commente un fait très simple. Mon amour total. Mais il est bon d’aller jusqu’au bout des choses, comme nous l’avons fait lors de notre retour du “Bœuf sur le Toit”. Tes lettres ne m’ont pas inquiété, non. Mais j’éprouve une sorte de peine à sentir ton inquiétude à toi. Quand tu me cites “ces gens qui nous jugent en nous voyant de l’extérieur... et qui te donneraient envie d’être défigurée”. Ma merveilleuse, comme je t’aime de me parler ainsi. Comme je comprends ton sentiment, comme il est associé, uni aux miens.

Voyons, ma pêche chérie, tu penses bien que j’ai longuement réfléchi à notre amour. Déjà, avant que tu reviennes à moi, j’étais décidé à t’accepter, à te prendre sans conditions, ou plutôt à une seule condition : que tu m’aimes. Je ne t’attendais pas comme une repentie, comme quelqu’un qui a à se faire pardonner une faute ! Ô ! Mon aimée, jamais je n’aurais pu penser cela, penser que tu me devais quoi que ce soit ! J’avais réfléchi autant sur moi-même que sur toi. Et si j’avais pris cette décision inébranlable de te dire mon amour et mon vœu de t’aimer toujours comme ma femme, le jour où tu reviendrais de toi-même à moi, c’était que j’avais compris que désormais j’étais capable de te donner le merveilleux bonheur qui t’est dû. J’avais fait là preuve de ma force, de mon amour souverain. C’est toi que j’ai toujours aimée ; c’est pour toi que j’avais voulu gagner le droit d’être fort, d’être sûr de moi. Je pouvais te dire *mon amour*. Il était fait *pour toi* et non plus *pour moi*, ou plutôt il était fait pour *nous deux*.

Je t’ai rarement parlé, ma peau-douce chérie, de cette égalité merveilleuse que je trouve en toi et en moi. Et ne t’étonne pas si je me révolte quand tu m’écris “à côté de toi, j’ai l’impression d’être bête souvent”. Non, mon Zou, tu *ne dois pas* croire cela. Parce que tu es jolie, j’aurais négligé le reste ? Parce que tu es désirable, mon amour, je n’aurais pu t’aimer que pour cela ? Crois-tu que j’ai obéi uniquement à cet éblouissement physique que j’éprouve en face de toi ? C’est alors que j’aurais été fou. J’ai au contraire une véritable admiration pour toi (ce n’est pas la réponse du berger à la bergère !). (Et puis enterrons ce mot “admiration”). Pour toi, *personne*. Je ne serais pas très intelligent si je n’exigeais pas instinctivement l’intelligence dans ceux que j’aime ! Je n’ai pu t’aimer instinctivement que parce que j’ai compris d’emblée notre accord, nos résonances mutuelles dans toutes les directions. Ne te l’ai-je pas souvent

écrit “tu comprends tout”. Si extérieurement et même dans nos rapports à nous deux, je m’amuse et me plais à dire ta beauté, ta douceur, c’est que c’est là un côté de l’amour plus facile à aborder, qui nécessite moins de subtilités, moins de profondeur. Mais n’en existe pas moins l’intérieur, qui gouverne tout.

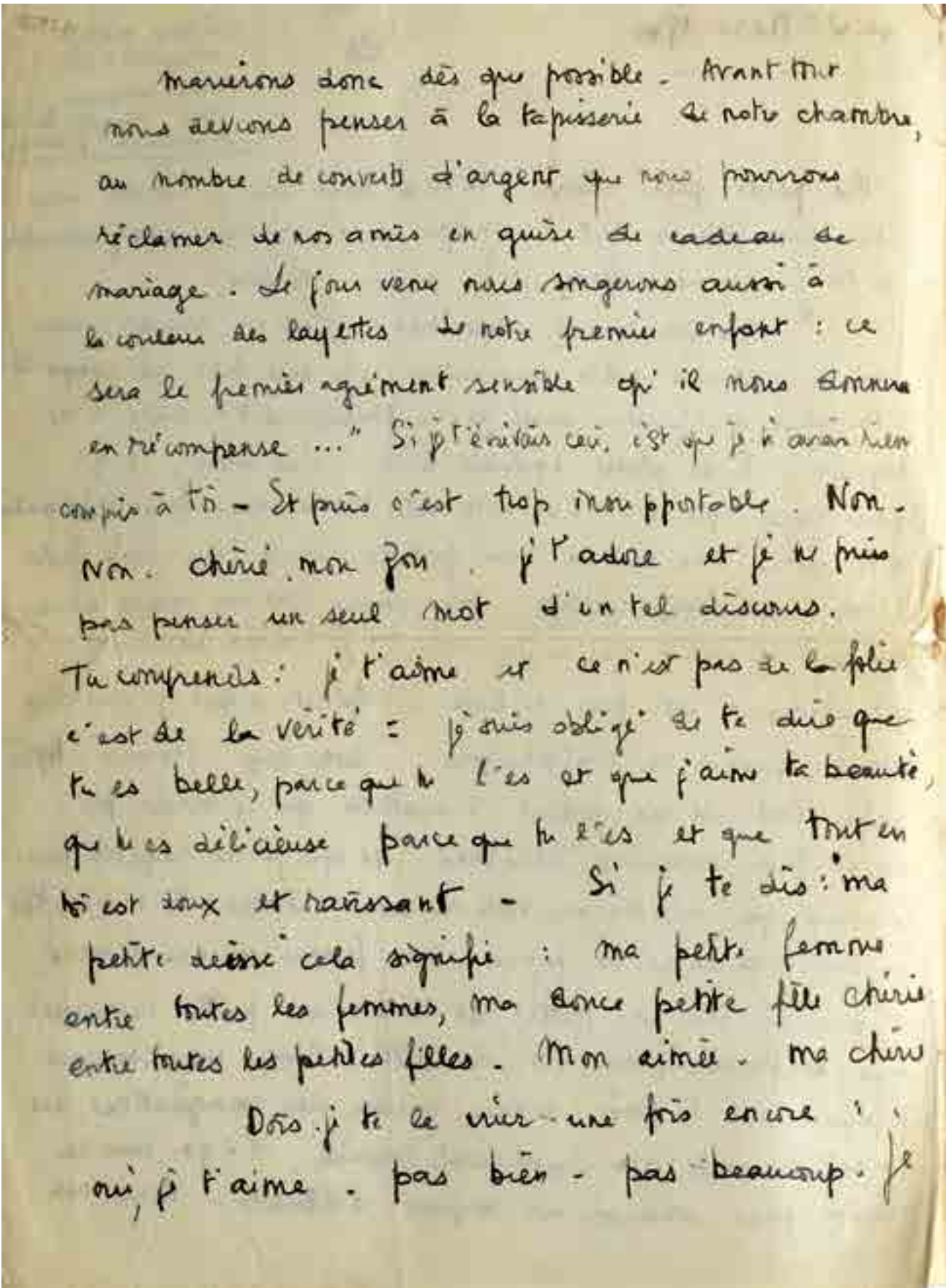
Ma bien-aimée, ne crains pas. Je n’aurais pas pu aimer une statue, je n’aurais pas aimé un animal. Je n’aurais pas aimé une femme insensible ; (ou laide). Je n’aurais pas aimé une femme dans laquelle je n’aurais pas reconnu “les signes de ma race”. Je t’aime. Je ne pouvais aimer que toi. N’ai-je pas connu d’autres femmes, belles *ou* intelligentes, belles *et* intelligentes ? Si. Mais tu es la plus belle, la plus merveilleuse, la plus compréhensive, la plus intelligente. Je veux bien te concéder ceci : tu es la plus jolie, ou du moins celle dont la beauté pouvait seule m’émouvoir, la plus intelligente ou du moins celle dont l’esprit de finesse avait le plus d’affinités avec mon intelligence.

Tu vois, c’est amusant : j’éprouve, à te parler de tes qualités intellectuelles, la même pudeur que toi lorsque tu me parles de mon physique. Et je te dis simplement et facilement mon émerveillement devant ton charme, aussi facilement que tu me dis ton admiration pour moi ! Mais de même que, comme tu me le disais toi-même, tu m’aimes sans aucun doute parce que je ne suis pas bossu et n’ai pas une bouche de crapaud, de même je t’aime parce que tu *as tout* ce que je pouvais attendre de ta finesse, de ton intuition. Et même plus. Mais inutile de m’étendre davantage sur ce point. **Tu as saisi le but de cette lettre : j’ai voulu te raconter tous les recoins de mon amour, aussi bien ceux que je tais que ceux que j’ai coutume de te dévoiler.**

Je t’aime.

Cette lettre est longue. Mais j’ai aimé l’écrire. Elle me rappelle nos longues conversations confiantes, abandonnées. Mon amour, **je te dirai encore beaucoup plus souvent mon désir de toi dans ce qu’il y a de plus apparent que dans ce qu’il y a de plus caché. Mais désormais tu sauras que, si je t’aime, c’est parce que tout ce que tu es comble tout ce que je suis, de bonheur, d’espoir, d’apaisement.**

Ô ! Chérie chérie, donne-moi ces lèvres que tu me tends pour toute une nuit. Je ne me contente pas de tes lèvres, je veux bientôt te prendre toute. Et je prends possession de ton corps dont je sais déjà tant de douceurs. Reste près de moi ainsi toute cette nuit idéale. Tu m’appartiens et pas un de tes gestes de cette nuit-là ne sera seul. Tu seras moi, et nous serons unis tellement que tes gestes et le moindre mouvement de ton corps résonnera en moi. **Nos nuits réelles nous attendent.** Je les passerai ainsi, je te couvrirai de baisers, je t’envelopperai de mes caresses et notre seul désir sera de continuer de vivre ainsi. Quand tu dormiras, je t’écouterai respirer. Je continuerai de poser mes lèvres, mes mains, sur toi comme pour te dire que tu es ma bien-aimée, que tu es ma possession la plus merveilleuse. Ce seront des nuits silencieuses. Mais les paroles sont-elles nécessaires ? Nous sommes l’un à l’autre et rien de ce que je suis ne peux t’échapper. Je me donne à toi.



Comprends-tu, mon Zou adoré, que les distinctions sont inutiles, que notre bonheur est là, dans la simple union de nos nuits, dans ce baiser que je te donne, émerveillé, dans la simple vérité de nos jours, dans ton sourire et dans cet éclair qui pénètre au plus profond de nous quand nous sentons que tout en nous est parfaitement *compris, adoré, infiniment aimé*, par *nous deux* seulement. Je t'aime.

François

J'ai reçu ce soir ta lettre postée le 23. Je t'aime mon amour chéri. Me petite fiancée... Tu es adorable ! Je t'embrasse.

Plis marqués au premier bifeuillet, avec petit manque central de papier sans atteinte au texte

2.000 - 4.000 €

t'aime et ces mots suffisent.

Et puis je ne veux pas que tu m'admires :
auprès de toi je suis petit, humble - je suis à toi -
je ne veux pas être sur un piédestal - je veux
que tu puisses venir contre moi, que tes lèvres soient
presque à la hauteur des miennes, que je puisse baiser
tes yeux sans me baisser, que lorsque ton corps est
tout offert au mien je puisse le prendre simplement
parce qu'il est fait exactement pour moi, pour connaître
un bonheur, un plaisir extrêmes - Mes bras sont
longs juste assez pour t'envelopper ou pour te
caresser, ta bouche, ton cou, ton corps sont doux
et rassurants offerts pour mon propre rassurement.

Mon amour n'as-tu pas compris, lorsque nous
vivions les moments les plus enivrants de notre
tendresse, lorsque tu m'appartenais comme nous
l'avions voulu, et seulement comme nos volontés
l'acceptaient, que nous étions parfaitement égaux ?
que notre plaisir était le même, notre abandon le
même, notre amour le même ? n'as-tu pas senti en
toi je dirai même physiquement que le jour où
je pourrais ou nous voudrions vivre notre amour
complètement, que ce jour où je te posséderai enfin

197. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 26 mars 1940

SUPERBE LETTRE AUX ACCENTS DE PSYCHANALYSE ÉCRITE TOUTE LA JOURNÉE DU 26 JUSQU’À 3H45 DU MATIN.

“JE SUIS CE QU’ON APPELLE UN HOMME COMPLIQUÉ”

10 pp. in-8 (210 x 135mm), encre noire

Le 26 mars 1940

Ma petite fiancée bien-aimée, hier je t’ai écrit longuement et d’un seul jet. J’ai voulu te dire mon amour, te faire comprendre combien et comment je t’aimais. Mon amour chéri, je pourrais continuer indéfiniment sur ce sujet ! Je pense tant à toi, au bonheur, à la vie que je veux te construire. Je désire tant qu’entre nous tout soit simple, facile, et beau. Ce qui fait mon bonheur d’aujourd’hui, c’est le ravissement que j’éprouve devant toi et qui naît de tes moindres gestes, de tes aveux, de tes paroles, de cette explication de toi-même et de nous. J’ai besoin de te dire que tu es mon adorable petite fille. Je t’aime tellement et tellement bien.

Vois-tu, mon Zou chéri, il ne faut pas que notre amour soit abrupt. Il faut qu’il soit plus facile à vivre que tout. C’est si simple pour moi, le bonheur quand tu me donnes tes lèvres, c’est si simple quand je prends ta main dans la mienne, quand je te dis ma tendresse, quand nous nous expliquons l’un à l’autre ce que nous sommes, ce que nous aimons, ce que nous voulons.

Je suis ce qu’on appelle un homme compliqué et c’est sans doute pourquoi j’ai besoin de la simplicité ; je suis réservé, retenu, presque toujours sur mes gardes : c’est pourquoi j’ai besoin de l’abandon de moi-même entre les mains d’un autre que moi-même ; je suis orgueilleux : c’est pourquoi j’ai besoin de me reposer sous la toute-puissance de celle que j’aime. (Je t’ai parlé si souvent de ta douceur : j’ai besoin de ta douceur de femme, de ta tendresse). Je suis exigeant : j’ai besoin de faire don de cette exigence, de devenir à mon tour esclave. Cela je le savais. Mais cette réserve, cet orgueil, cette exigence m’interdisaient toute erreur. Me donner à tort, j’en aurais trop souffert, et cela n’aurait pas duré. Bien vite, j’aurais reconnu mon erreur, bien vite j’aurais méprisé, rejeté ce faux esclavage.

Mais avec toi ma bien-aimée, j’ai tout de suite deviné, senti que tu étais celle à laquelle je pouvais offrir tout ce que je suis. Orgueil, exigence, désir caché d’abandon, je t’offre tout. Je ne suis auprès de toi que celui qui t’aime et veut te rendre heureuse. **Je ne renonce à rien (toi-même me le reprocherais) : te donner, à toi, ce n’est pas un renoncement, une abdication, c’est précisément fonder un royaume dont les frontières sont tes bras, ton corps, dont la loi est ton âme, tes désirs.** Ces frontières, cette loi ? Ce sera mon orgueil, mon exigence, ma volonté de les aimer infiniment. Près de toi, mon amour, il fait si bon vivre. Je t’assure que tu me transformes : c’est si merveilleux de penser, de respirer, d’éprouver tous les plaisirs pour, avec toi. Je t’adore et tu peux tout sur

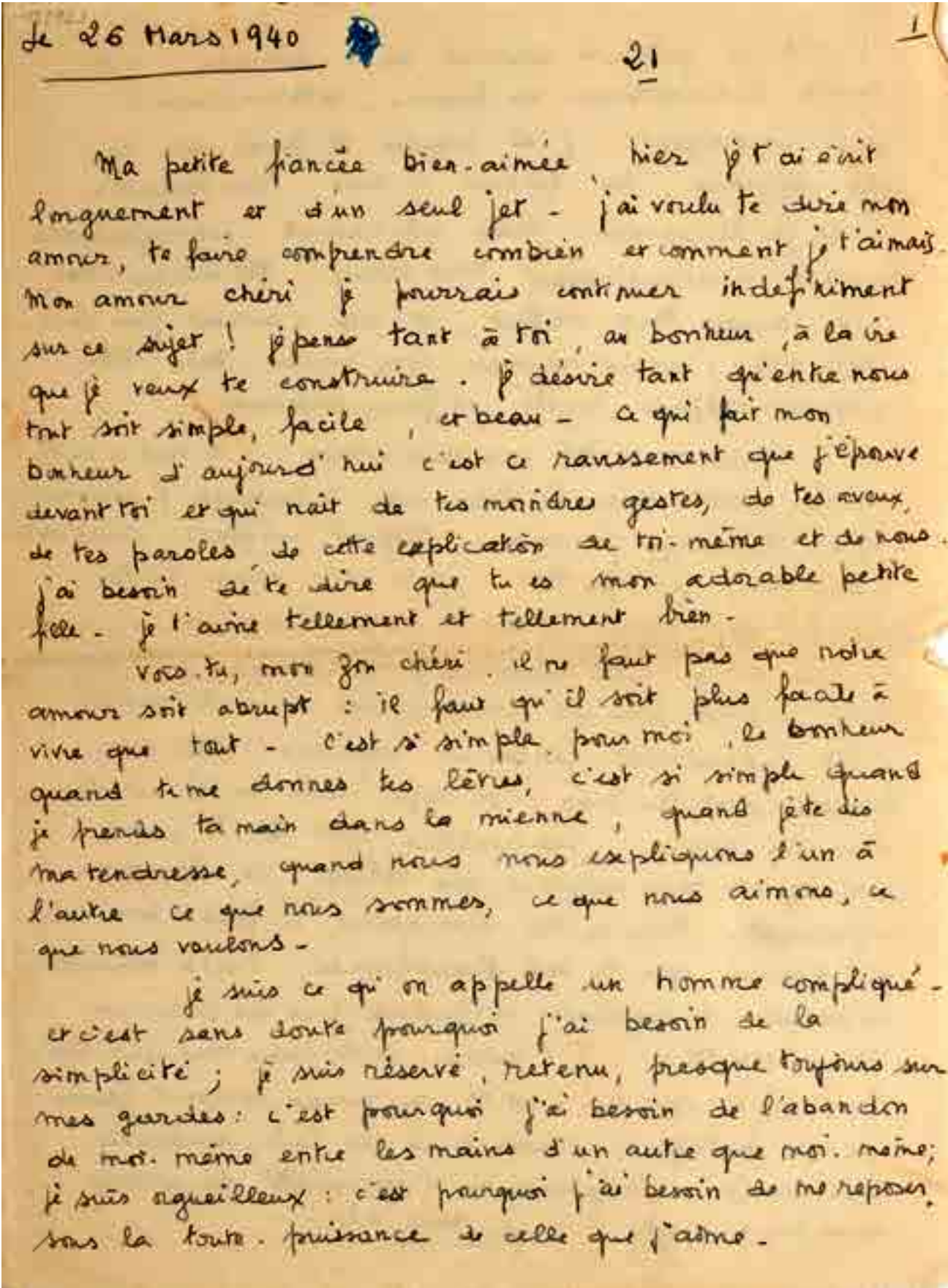
moi. Ma chérie, vois-tu, c’est toi qui auras souvent besoin de me protéger. Mais tu es ma toute-puissante bien-aimée. Comprends-tu l’immensité de cet aveu (aussi peu que je vaille) : *je suis à toi*.

Mon amour, je suis si imparfait que ce n’est même pas la peine de le dire ! Et toi aussi (tu me l’affirmes), tu n’es sans doute pas parfaite. Mais ce qu’il faut c’est que notre union, elle, soit extraordinairement belle, jusqu’à s’approcher le plus près possible de la perfection. C’est pourquoi, il importe peu que nous nous effrayons de notre petitesse réciproque, de la difficulté à ne pas décevoir l’autre. Il importe seulement de nous aimer, de vivre de notre amour.

Nous ne sommes ni l’un ni l’autre assez naïfs pour faire fi de la tâche qui nous attend : nous n’ignorons ni les souffrances, ni les inquiétudes. Mais cette connaissance de notre faiblesse est une force. Elle nous oblige à nous aimer tels que nous sommes. Moi, chérie, je t’assure que je t’aime telle que tu es. M’as-tu caché quoi que ce soit de toi ? Aurais-tu voulu ou pu te déguiser depuis deux années que nous nous connaissons ? Non, pas plus que moi je n’ai tenté de te donner de moi une image embellie. Je me suis même débarrassé, et depuis longtemps, de la tendance que j’avais de vivre hors de la réalité.

Mais tout cela n’empêche pas que si la réalité est belle, il faut le dire. Or, si je t’aime c’est que **je te trouve belle sur toute la ligne** ! Sans doute, le nez de Cléopâtre... tu aurais eu le nez plus long je t’aurais peut-être moins aimée. Mais tu aurais possédé **les magnifiques qualités de nos jeunes filles de bonne famille ou de surprise-party**, ça n’aurait pas vraiment suffi à maintenir l’enthousiasme que ce gentil nez droit accompagné d’une fossette aurait certainement provoqué ! **Je me souviendrai toujours de la réponse que tu me fies un jour (à Noël) que je te demandai : “es-tu sûre de m’aimer ?” Et, presque avec violence : “mais enfin, c’est de ma vie qu’il s’agit !”.** Eh bien ! Je te réponds de même, il s’agit de ma vie et de mon bonheur. Je ne les aurais pas joués sur un visage seulement merveilleux (ou plutôt : visage merveilleux, seulement !), pas plus que je ne serais tombé dans les bras d’une de ces filles dont on est forcé de dire.... “oui, mais elle est si intelligente !”. Je n’aurais pas de gaieté de cœur confié mon bonheur à une fille belle et bête selon la formule. Précisément, je cherchais presque l’impossible. Je désirais une “femme belle (si belle qu’on n’aurait pas même songé à dire “mais est-elle intelligente ?”). Si intelligente qu’on n’aurait pas murmuré “est-elle belle ?”) et dont l’esprit et le cœur seraient en harmonie avec les traits. Quand je t’ai rencontrée, j’ai été extrêmement frappé par ta beauté (chérie chérie ne me gronde pas : au contraire, embrasse-moi si tu veux que je ne te regarde pas). Mais à mesure que je t’ai connue davantage, je t’ai observée “du dedans”. Crois-tu que j’aurais attendu plus de trois mois pour t’embrasser ! (Ou du moins, essayer !). Crois-tu que je n’aurais pas tenté de flirter ? (Rappelle-toi nos premiers rendez-vous : chez Pons, avant Pâques, les 7 et 9 avril. J’ai voulu te voir dans un lieu où je n’aurais pas la tentation d’agir avec toi communément) !

Mais j’avais découvert deux faits : d’abord que toi, tu n’étais pas de la race vulgaire (Ô ! Tes yeux que j’aime, et cette tristesse parfois lue dans le pli de ta bouche, dans ton visage fermé) et que, si tu agissais comme les autres, c’était pour toi et ton agrément, non pas pour l’autre : amoureuse, tu n’aurais pas voulu. Ensuite que, avec toi, mon destin ne pouvait reposer dans une petite aventure banale. Vois-tu chérie, je n’aurais pas pu faire envers toi un geste d’amour indifférent ou seulement agréable.



Si, plus tard, je t’ai proposé (dernière solution) un flirt, c’était par désespoir. J’avais trop souffert par toi. Puisque tu m’avais refusé le don total de toi, j’aurais accepté les miettes (est-ce cela un amour orgueilleux ?). Mais toi, à ce moment, tu as pensé à ma place, que notre destin méritait mieux. Ce n’était pas de ma part ni un scrupule, ni une timidité. Un scrupule ? Je n’en suis pas absolument dépourvu... Mais je ne pense pas qu’il aurait suffi à combattre un immense désir. Une timidité ? Je ne suis pas timide quand je n’aime pas.

Je t’ai infiniment respectée, même et surtout en pensée (quand la pensée succombe, le corps suit bien vite). Je n’ignorais pas le danger, mais je préférerais le courir. D’autres pouvaient te courtiser, t’émouvoir et précisément jouir de l’avantage que je me refusais : t’attirer par tous les charmes évidemment agréables du flirt. C’était pour moi une partie difficile à jouer, d’autant plus que j’avais à me défier de moi. Tu étais si jolie, mon Zou. Comment ne t’aurais [je] pas désirée ?

Je l’ai perdue cette partie, puis gagnée. Il fallait sans doute trois actes pour l’équilibre de la pièce. Le temps a passé. Maintenant, tout est facile entre nous, car tout est possible. Et je t’aime complètement. Notre amour d’aujourd’hui est pour moi une sorte de libération. Tu m’es revenue avec une expérience bien lourde, avec une connaissance plus vraie de la vie. J’ai beaucoup souffert (et c’est une souffrance qui atteint un homme brutalement, instinctivement) de te savoir atteinte, toi aussi, par cette terrible conspiration du désir, du plaisir, de l’amour qui fait qu’on ne sait plus exactement s’il s’agit de l’un ou de l’autre. Mais tu comprends, ma pêche chérie, je n’ai pas souffert contre toi, contre nous : j’ai pensé que notre amour était encore le plus fort.

Jalousie instinctive, besoin de posséder parfaitement celle qu’on aime. Mais, au-dessus de cela, mon amour merveilleux pour toi. Et surtout, toi, toi ma bien-aimée chérie, ma petite fille : désormais nous deux et seulement nous deux. Le passé, les êtres, ne comptent plus. Est-ce un désir vain ? J’ai voulu, mon amour, que mes caresses s’impriment en toi tellement que seul leur souvenir reste en toi. Je veux encore et voudrais toujours que mon amour, que mes caresses, mes baisers t’apportent un plaisir, un ravissement inconnus, incomparables. Comment t’exprimer tout cela ? Je voudrais que tout ce que tu es, que tout ce que tu sens, que tout ce que tu penses portât mon sceau, comme ma vie, mes sens, ma pensée portent depuis longtemps le tien.

À beaucoup de preuves, j’ai reconnu que mon amour pour toi ne pouvait avoir d’équivalent. Si tu savais, mon aimée, avec quelle profondeur je t’aime. Tu n’es pas sur un piédestal : tu es ma petite fiancée comme je te le disais hier, exactement faite pour moi. Je t’aime chérie. Ce que je te demande ? De rester telle que tu es, aussi délicieuse, aussi merveilleuse, aussi près de moi dans tes pensées, dans tes désirs.

Pourquoi hier et aujourd’hui t’ai-je parlé de mon amour ? Je ne sais exactement. Sans doute par besoin d’analyse ; aussi par nécessité : n’est-il pas nécessaire de s’arrêter parfois pour se regarder vivre, pour comprendre.

Cet après-midi, appuyé contre un arbre, les mains derrière le dos, j’ai senti une fraîcheur épaisse pénétrer mes doigts. L’écorce était tailladée et par là, un flot de sève s’écoulait. J’ai pensé, tout d’un coup, que c’était le printemps, qu’il y avait des milliers de naissances,

et l’énorme renaissance du monde à fêter, malgré l’anarchie des hommes qui confondent la vie et la mort. La sève est d’un contact lourd, un peu collant, trouble : un peu plus tard seulement ou un peu plus tôt elle a été ou sera claire : elle porte la vie. D’où vient-elle ? Pourquoi monte-t-elle ? (Je ne parle pas de son origine, de ses lois physiques). J’aimerais fouiller tout ce réseau de vaisseaux animés. On appuierait l’oreille contre le tronc d’un arbre, arriverait-on à discerner le grondement de la sève ?

Mon amour, j’ai longuement rêvé à toi. Je me suis émerveillé de cette puissance que nous aurons de donner la vie. Puissance redoutable, inconcevable comme l’amour se dégage de la gangue de bêtise dont on l’entoure ! Comme l’amour dans ce qu’il a d’essentiellement physique est émouvant, troublant, subtil. Ma bien-aimée tu sais, je t’aime au-delà de toute expression.

Je me sens de plain-pied avec toi. Tout devient simple, clair, bon avec toi. Je pense souvent au temps où tu m’appartiendras. Je revis l’immense plaisir que j’ai ressenti pendant nos jours de bonheur, pendant nos douces heures d’abandon. Mes mains portent gravées en elles ta douceur, ta tendresse, toutes les caresses qu’elles t’ont données. Que sera-ce plus tard (bientôt) quand tu te seras donnée à moi comme je le désire ? Comme il sera si merveilleux de vivre. Maintenant je te l’ai dit, je suis libéré : bientôt je prendrai possession de toi parfaitement. Comme tu es, comme tu seras belle ! Et comme je te désire. Et comme ce désir est doux et enivrant, comme il est simple quand il est animé d’amour.

Ma petite pêche, je termine. Me diras-tu que je t’accable d’une correspondance trop nourrie ? Je suppose que ces 9 pages ne t’ennuieront pas. Je t’écris depuis longtemps. J’ai commencé ce matin, je finis maintenant après avoir visité mon dépôt. Il est 3h45. Je viens de recevoir ta lettre postée en gare Montparnasse le 24 à 14h et maintenant, je prends les baisers que tu me donnes, et je te donne toutes les caresses que tu aimes. Moi aussi, chaque soir, je ne pense qu’à toi. À l’heure où tu m’écris je vais dormir ou je dors : de toutes façons je suis près de toi. Oui, *bientôt* nos nuits ne seront plus un rêve. N’est-ce pas mon amour chéri ? Te souviens-tu de toute la douceur de notre amour, te souviens-tu de nos soirées de Jarnac ? Quelle merveille ce sera de pouvoir vivre d’amour non plus jusqu’à dix ou onze heures, non plus en étant obligé de se cogner la tête contre une étagère ! Non plus jusqu’au refus de t’embrasser, mais toute la longueur d’une nuit, merveilleusement abandonnés à notre tendresse, et, avec le seul désir de t’embrasser jusqu’à te rendre follement heureuse. Je t’adore.

François

Tu me réclames le poème promis : tu as raison. Demain. En attendant, je t’envoie celui que je t’ai lu à Jarnac et que Josette ne possède pas. Tape-le si tu le veux. Un jour je te parlerai de ces bouts de poèmes. Ce sont plutôt des incantations faites pour l’usage de ceux qui ne cherchent qu’une expression simple d’un moment de leur vie.

Chérie chérie, je t’adore.

Tache d'encre au quatrième feuillet

2500 - 4.500 €

(j' t' ai parlé si souvent de ta douceur : j'ai besoin de ta douceur de femme , de ta tendresse) -
je suis exigeant : j'ai besoin de faire don de cette exigence , de devenir à mon tour esclave .
Cela je le savais . Mais cette réserve , cet orgueil , cette exigence m'interdisaient toute erreur . Me donner à toi , j'en aurais trop souffert , et cela n'aurait pas duré .
Bien vite j'aurais reconnu mon erreur , bien vite j'aurais méprisé , rejeté ce faux esclavage .
Mais avec toi ma bien aimée j'ai tout de suite donné , senti que tu étais celle à laquelle j' pourrais offrir tout ce que je suis . Orgueil , exigence , désir caché d'abandon j' t' offre tout : je ne suis auprès de toi que celui qui t'aime et veut te rendre heureuse - je ne renonce à rien (toi même me le reprocherais) : te donner , à toi , ce n'est pas un renoncement , une abdication c'est précisément fonder un royaume dont les frontières sont tes bras , ton corps , dont la loi est ton âme , tes désirs . Ces frontières , cette loi ? ce sera mon orgueil , mon exigence , ma volonté de te aimer infiniment . Près de toi , mon amour , il faut si bien vivre , j' t' assure que tu me transformes : c'est si merveilleux de penser , de respirer , d' éprouver tous les plaisirs pour , avec toi - j' t' adore et tu peux tout sur moi .
Ma chérie vois , tu , c'est toi qui auras souvent besoin de me protéger : mais tu es ma toute - puissante bien aimée : comprends tu l'immensité de cet aveu (aurais peu qu' je réalise) : je suis à toi .

198. MITTERRAND, François
*Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*
[Meuse, près de Stenay], 26 mars 1940

COMMANDE DE PHOTOGRAPHIES POUR
“MARIE-MERVEILLEUSE”

1 pp. in-8 (210 x 135mm), encre noire

26/3/40

Chérie chérie

Je te fais une commande de

1) 3 photos. Pose : nous deux assis sur la potiche. De profil

2) 3 photos : pose : tous deux debout moi un peu derrière toi, esquisse
d’un pas de danse !

3) 2. Tous deux debout de profil.

Merci. Je les attends impatiemment

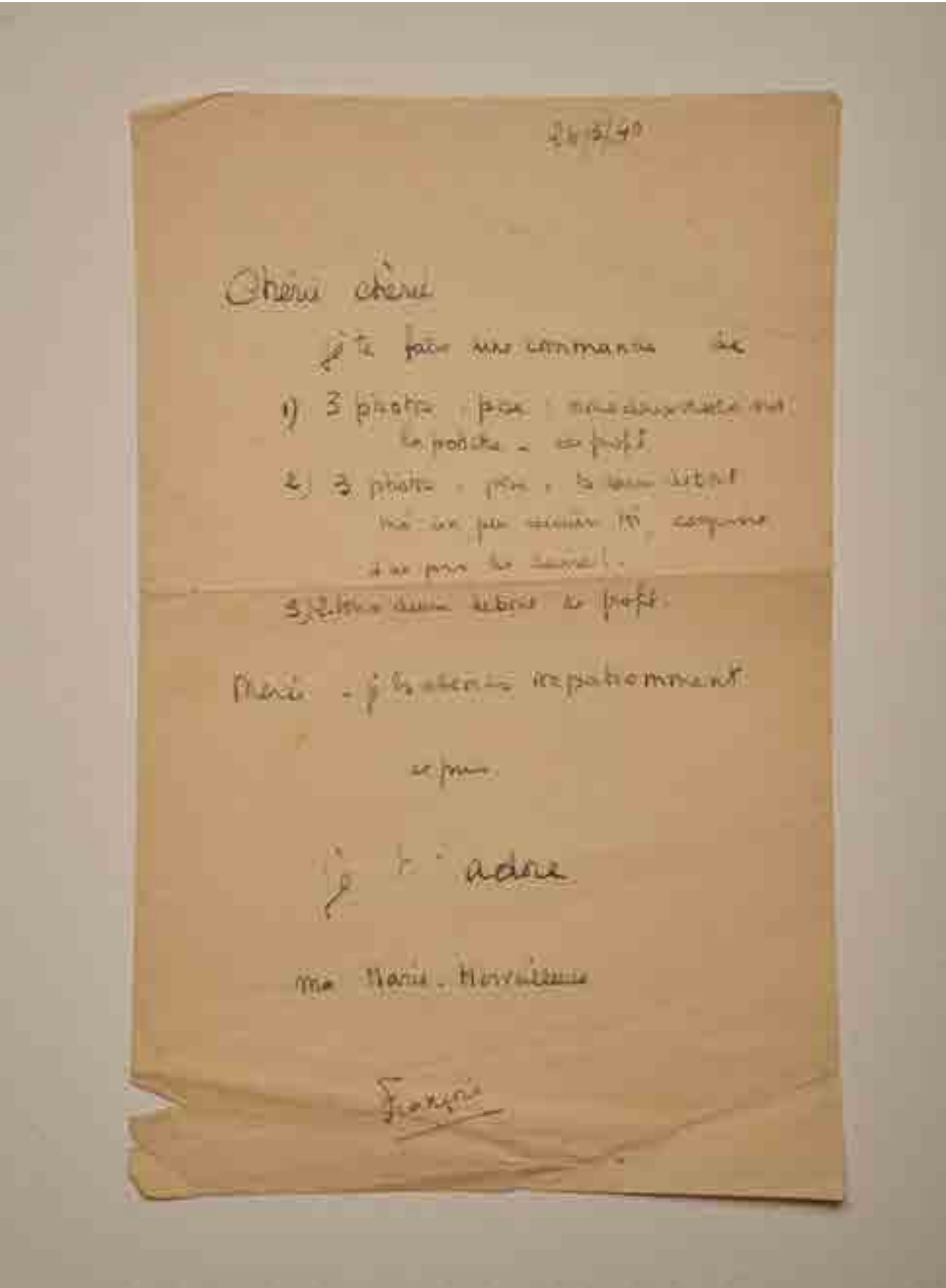
Et puis

Je t’adore

ma Marie-Merveilleuse.

François

200 - 400 €



198BIS. MITTERRAND, François

Poisson d'avril

1er-5 avril 1940

FRANÇOIS MITTERRAND S'ESSAIE À LA RÉDACTION D'UN PETIT RÉCIT.

“IL Y A QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU DANS LE CIEL ET DANS LA FAÇON QU’A LA TERRE DE SE PRÉSENTER AU LEVER DU JOUR. ON SENT UNE ENVIE DE RIRE, UNE PEINE CHASSÉE, SI VITE OUBLIÉE QUE LE BLEU AFFECTE DE RESSEMBLER À UNE ROBE DE JEUNE FILLE, UNE ROBE SCULPTÉE PAR LE VENT ET QUI SUIT LE MOUVEMENT DU CORPS AVEC UNE PURETÉ CÂLINE”

12 pp. in-12 (188 x 134 mm), encre noire

Poisson d'avril

J’écarte, avec ma main soigneusement lavée, le voile de ce matin d’avril. Mille soleils luttent sur les toits du village, et les hommes, dans les intervalles, continuent de vivre sans se soucier de rien. Ils ont couché près d’une femme habituée, qui calculait le prix de l’œuf qu’on a diminué de cinq sous ; et puis, la bouche au fumet du café au lait, ils ont mené les bêtes au travail.

C’est agréable la rosée, à voir et à toucher mais cela promet de la sueur pour le milieu du jour. Les animaux le savent qui, des quatre sabots, saccagent cette forêt rampante qu’on appelle fils de la Vierge. Mais un jour ça vaut ce que ça vaut, songe l’homme, et il pique de l’aiguillon, comme hier.

Moi je pense : “la Chine au conseil de la société des Nations jouit d’un siège semi-permanent. C’est une réclame de coiffeur, et une réclame modeste. Les Bonzes et les Mandarins ont pourtant coutume de miser sur l’éternité, une éternité immobile comme le nombril d’un homme qui ne bouge pas. Donc, la Chine est assise la moitié du temps, et l’autre moitié elle reste debout. Mais où se trouve la moitié du temps ? Et qui peut diviser le temps avec exactitude ? Curieuses frontières, que certains nomment naturelles. Et qui peut diviser l’espace avec exactitude ? Encore heureux si un fleuve donne un coup de main à l’esprit, lui qui possède deux rives et le privilège d’être divisible. Mais si la plaine s’obstine à ne pas se plier comme une carte de visite, si elle refuse de laisser pousser du blé d’un côté de la ligne idéale, et des betteraves de l’autre ? Et si l’enfant qui naît chez les hommes aux cheveux bruns s’entête dans ses boucles blondes ? Difficile. Difficile.”

Qui a frappé à ma fenêtre ? Un martin-pêcheur d’humeur gaie. Il en avait assez sans doute de filer à la manière des vers de terre depuis huit jours qu’il pleuvait. Et le voilà qui monte pour réveiller les hommes-marottes, pour annoncer la venue du maître, le soleil.

Personne ne se met à genoux. Ça paraîtrait ridicule. Et ça, jamais. Personne n’élève les mains, ne dit : “vous voilà” à ce seigneur capricieux ; ne dit : “je vous attendais” ; ne dit : “j’étais triste” ; et encore : “nous voilà, on va pouvoir respirer, transpirer, boire, retrousser ses manches de chemises” ; ne dit enfin : “mille grâce

Je pense : “c’est une vieille histoire. On crie : “délivrez-nous, seigneur”, mais pas : “merci, seigneur, de m’avoir délivré”. C’est trop tard. C’est une autre question. On n’est pas trop de deux dans la tristesse ; et même, raconter sa peine finit par ressembler à une joie qui s’est seulement trompée d’adresse. Mais on est beaucoup trop de deux pour jouir du plaisir de vivre. Il faudrait s’occuper du voisin : et qui commettrait ce sacrilège de perdre une minute ? À plus forte raison s’il s’agit de Dieu. C’est un ami sûr, il comprendra.”

Chacun dans sa sphère ou, comme dit le journal, chacun à sa place.

Le sage : “c’est une chance malgré tout que le soleil s’y retrouve dans ce magma d’astres minuscules, c’est une chance que ces rayons perdus arrivent jusqu’à la peau des hommes.”

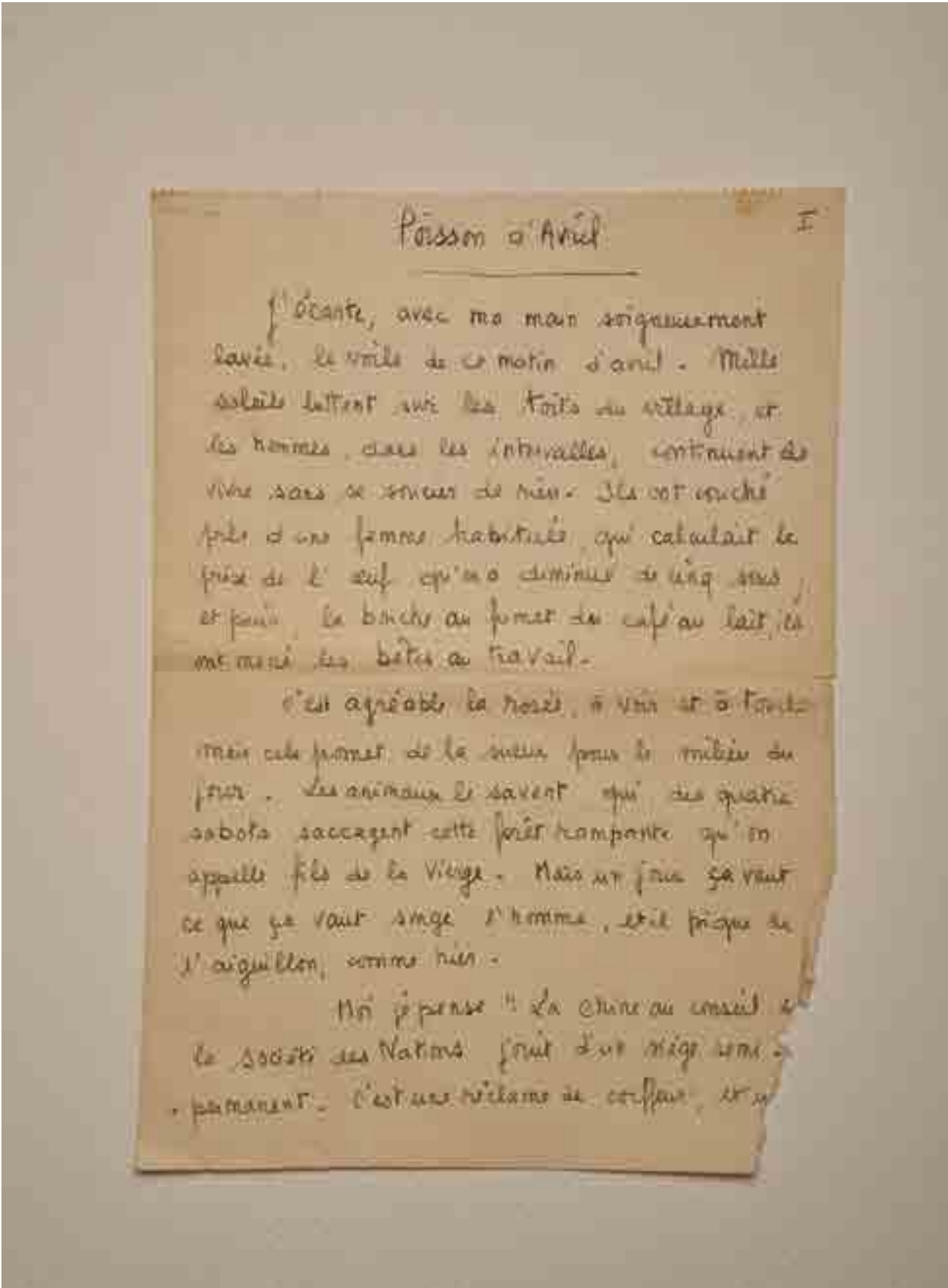
La jeune fille : “c’est une chance, ce beau temps, c’est une chance aussi que Philippe n’ait pas raté son train. Les robes claires me vont bien.”

Et celui qui fait ses semis : “c’est une chance, ce changement de lune, on en a pour trois semaines.”

Seule la musique a deviné ; elle dit : “moi, j’entends le cri des bourgeois qui naissent, je vois les cœurs dans le secrets d’eux-mêmes s’apprêter pour la saison nouvelle, je sens l’éveil des désirs morts. Ô ! vie bondissante, biche éblouie par ce rai de clarté que l’ombre a oublié d’intercepter. Ô ! Adorable négligence !

Tout le monde s’en donne à cœur joie. C’est un jour de sortie. Les femmes qui n’ont rien d’autre à faire qu’à vieillir en frottant leurs carreaux, en ballonnant un peu du ventre et en rattrapant avec de longues épingles leurs tresses effilochées, les femmes parlent. Du beau temps, des enfants et de la manière de faire sa lessive ; du prochain aussi (ce ne sera pas la peine de s’en accuser à confesse ; si on a constaté le mal, ce fut pour s’en indigner ; et puis, est-ce de notre faute si la Jeanne court les garçons ? Est-ce de notre faute si on l’a rencontrée comme elle revenait du bois avec de la mousse accrochée aux épaules ? Ce sont des choses qu’il est bon de remarquer pour enseigner aux filles, qui Dieu merci restent encore à la maison).

Jeux de l’hiver et du printemps, jeux du vent après la pluie. La comédie tranquille qui se déroule par-dessus la tête, entrecoupée de rires frais et de courses heureuses, qui l’écoute ? Tant pis pour l’orgie de bleu qui s’étale bien au-delà du chef-lieu, ce soleil vous met dans de bonnes dispositions. On va pouvoir faire le point, depuis bientôt six mois qu’on a pu trier des haricots sur le pas de sa porte.



Je pense : “se pencher par sa fenêtre, et simplement voir, oublier l’article I, ne plus connaître que l’ordre essentiel même s’il commence à sept, saute trois nombres et s’embrouille aux environ de quarante-deux. Effacer les théories parallèles avec leur visage morne. Se rappeler que la déesse Raison était une jolie fille qui se demandait, sans doute avec un peu d’angoisse ce que donnerait son teint sur les vitraux de cette cathédrale habituée à d’autres fêtes.”

Aujourd’hui, un jeune prince couronné de lauriers, de myrte et de jasmin, va vers la Belle qui dort depuis on ne sait plus trop quand. Et, elle, le reconnaît les yeux fermés, cet amant inconnu, sous la caresse de son baiser elle sent que son corps s’évade. Et elle dispute au jour cette minute délicieuse pendant que ses paupières vacillent, pleureuses de lumière. Un brin de parfum, et la nouvelle parcourt les villages plus vite que l’ogre aux bottes de sept lieues. Un appel, et des millions de petites bêtes fourrent le museau dehors. Un coup de clarté contre le pan d’ombre et le choc se répercute jusqu’au fond de la plus infime carcasse. On bouge, on étire les pattes, on se sent révolutionnaire.

En bas, trois garçons s’en vont à l’école. Leurs souliers ferrés cognent la rue qui ne demande pas mieux que de participer au concert. Le cerveau lourd de l’alphabet, de la soustraction et des chiffres qu’on ânonne en chantant, s’occupent-ils de l’invitation qu’on leur lance de là-haut ? Cette histoire de la saison qui naît pendant qu’une autre meurt, ne leur a-t-on pas dite avec les fées, les magiciens et les bêtes qui parlent ? C’est une leçon qu’on ne leur répétera pas, qu’ils feraient bien de retenir.

Il y a quelque chose de nouveau dans le ciel et dans la façon qu’a la terre de se présenter au lever du jour. On sent une envie de rire, une peine chassée, si vite oubliée que le bleu affecte de ressembler à une robe de jeune fille, une robe sculptée par le vent et qui suit le mouvement du corps avec une pureté câline. La colline arrondie qui domine le village du côté du sud a le geste d’une épaule qui se soulève, nue et surprise par la caresse du matin.

Il faudrait marcher d’un pas égal, assez rapide ; ne pas s’arrêter pour éviter cette bouffée de chaleur, ce commencement de sueur qui vous surprennent au changement de cadence ; ne pas se perdre dans des songes vains, des images. Surtout, atteindre le sommet et là recevoir de tous ses pores cette première offrande du printemps, ces désirs de leur première violence.

Des villages, points de feu, brûlent, dans la campagne. On dirait que l’air tremble, comme parcouru par une imperceptible fumée. Il faudrait fuir. Ou rester là, plutôt, à sa fenêtre, et regarder le soleil insensible gorger d’ivresse les êtres et les choses. Il faudrait seulement laisser les astres suivre leur chemin, laisser les hommes respirer. Ce n’est pas une affaire de kilomètres, ni de capacité pulmonaire. Les distances se brouillent vues de haut, et le sang se moque des raisons qui font pleurer ou rire pourvu qu’il sente cette allégresse qui fuse le long du corps.

Il faudrait peut-être échapper à ce visage qui sourit. Ô douceur, Ô désir, Ô morsure divine ! Pour cela, compter les poteaux télégraphiques, la cohorte étriquée des fils où se posent les hirondelles, se demander pourquoi le coq au haut de l’église ne chante pas.

Mais pourquoi ce cri d’avril criblé d’oiseaux, cette saute du vent, et cette foison de senteurs accourues d’espaces ignorés, pourquoi cette envie d’aller au bout de l’horizon pour découvrir je ne sais quoi ? Qui veut savoir ? Qui tient sa tête dans ses paumes pour mieux fermer ses yeux, ses oreilles, ses narines à l’invitation vaine, aux sortilèges qui déjà frappent de biais le flanc des coteaux ? Pourquoi choisir ?

La solution vient toujours d’elle-même ; il suffit d’attendre que le cœur se ferme aux questions du dehors. Comme des enfants qui ont une leçon à réciter, il ne faut pas s’amuser à se raconter des histoires de fées ; ou on risque de se ficher par terre entre deux phrases, de tituber sur un mot qui ressemble à un autre. Ou on risque d’avoir zéro. Tout à l’heure, il ne sera pas difficile de répondre si on vous demande pourquoi il est si important d’accorder à la Chine un siège semi-permanent. Il ne faut pas se laisser prendre au bleu de l’air, pas plus qu’au regard tendre des jeunes filles ; il y a un tas de bleus parfaitement interchangeables et qui n’y attachent pas plus de prix que ça : bleu marine, bleu de Prusse, et même bleu Wallis ; c’est pourquoi il y a aussi tant de façons d’avoir un regard tendre, depuis le regard tout à fait tendre jusques (y compris) celui qui ne l’est pas. Et d’ailleurs si vous y regardez bien, dans ce ciel bleu, vous ne tarderez pas à percevoir une déchirure, un fil pas à sa place et qui menace de prendre toute la place ; une petite traînée de blanc avec des filaments teintés de vieil argent ; pour peu qu’il y ait du gris et même du noir au centre de ces nuages distraits qui naissent et gagnent de l’orgueil à mesure que le jour avance, ce ne sera plus la peine de s’inquiéter.

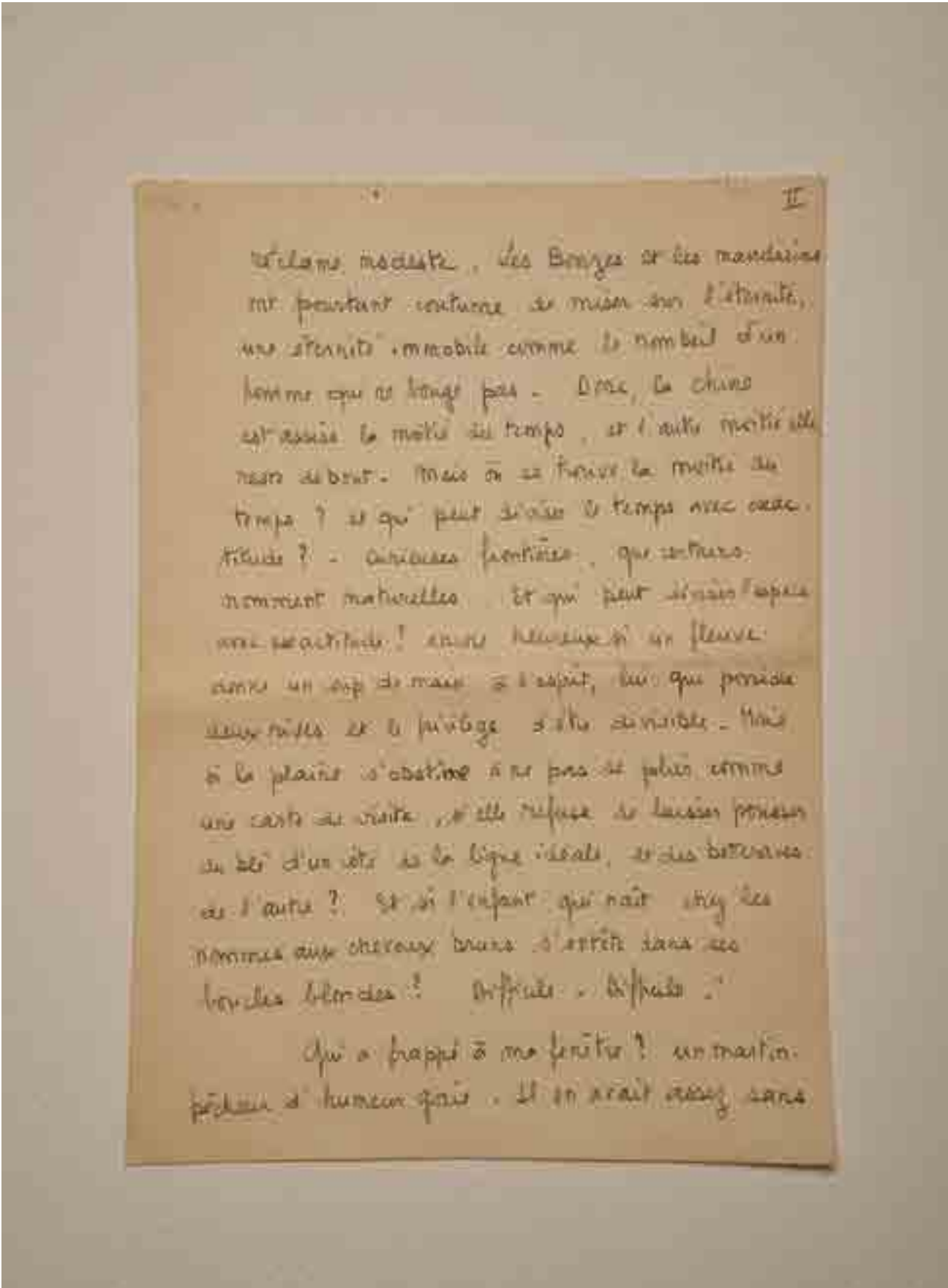
C’est une giboulée d’avril. C’est normal et ça aide aussi à comprendre. Tout s’explique avec les giboulées, même ce lac perdu et qui scintille au fond du ciel, au fond de mon cœur.

C’est le moment de fermer sa fenêtre, avant la pluie.

1/4/40 – 5/4/40

Petit manque de papier au premier feuillet, avec atteinte au texte

1.000 - 1.500 €



199. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 1 mai 1940

“JE NE T’AI RIEN ENVOYÉ DEPUIS 3 SEMAINES PARCE QUE JE ME SUIS ATTARDÉ SUR UN TEXTE PLUS LONG, POLITIQUE”

10 pp. in-8 (210 x135 mm), encre noire

Le 1er mai 1940

Mon trésor adoré, figure toi que depuis ce matin j’éprouve un subit étonnement : je suis fiancé, je vais me marier. C’est une drôle d’histoire. Il faut être un peu fou pour s’aventurer de ce côté là et je me demande comment j’ai pu céder à cette folie là. Autrefois, je pensais : pourquoi se lier pour toujours alors qu’il est si facile d’avoir les agréments de l’amour, et le principal : en toute liberté ? Pourquoi même avoir institué le mariage ? Deux êtres sincères et qui s’aiment passionnément n’ont qu’à obéir au désir de leur amour, et le mariage avec son cortège d’obligations et de petits calculs réduit cet élan si beau qui les unit ; **ceux qui prônent le mariage ne sont que les défenseurs, inconscients souvent, de l’instinct social : ordre, hiérarchie, famille et tout le tra-la-la d’une tradition poussièreuse.** Mais ils oublient que cet instinct social, s’il a sa raison d’être, brime toujours l’instinct individuel, lequel est fondamental et seul justifiable : car seul il donne le bonheur.

Je pensais cela autrefois et je ne suis pas loin de le penser aujourd’hui. Mais entre les deux, il y a eu un événement considérable : toi. Ce qui m’aurait fait rire avec d’autres, ce mot : toujours, est devenu évident, nécessaire avec toi. Pourquoi ? Parce que je t’aime et que je ne puis concevoir entre nous deux une aventure éphémère. N’est-ce pas que tant qu’on hésite devant l’éternel, c’est que, au fond de l’amour le plus grand, tout au fond, il y a une petite fissure, un doute infime qui fait murmurer : je l’aime, *mais*... Or, pour toi, il ne pouvait y avoir le plus minuscule mais.

Alors je continue de m’étonner du mariage. Au risque de te faire bondir encore, je m’explique très bien mes diverses propositions de Noël et ne les renie pas ; je te disais “donne-moi je t’en conjure quelque chose de toi : depuis le flirt le plus tranquille jusqu’au don le plus total de ton amour” ; ne crois pas, chérie chérie, que te demander ta tendresse, quelles qu’en fussent les conditions extérieures, dans le mariage ou en dehors, c’était te rabaisser. Mais non, nous étions quand même tous les deux au-dessus de cela, et si je t’avais demandé d’être à moi, ç’aurait été avec une égale adoration, une adoration dédaigneuse des formes, suffisamment belle en elle-même pour ne pas s’y arrêter.

Et puis, tout cela a été bousculé. Non, je ne pouvais pas proposer un amour éphémère ; parce que je t’aimais infiniment. Il fallait une autre mesure... Celle que tu as choisie, mon infaillible petite fille. Oui, ce *Toujours* là était nécessaire, ce *Toujours* dans le mariage, qui nous attache désormais l’un à l’autre pour l’éternité, qui nous lie délicieusement.

Mais tout de même, quelle chose extraordinaire (et merveilleuse !). Comme tous les autres liens paraissent faibles ! Et il me suffit d’imaginer telle ou telle que j’ai peut-être aimée : aimée ? Quelle erreur : je savais bien au fond de moi que jamais je n’aurais prononcé un : Toujours... L’agrément du moment suffisait bien. En réalité, je n’ai jamais aimé.

Comme tout fut mesquin de ce qui n’a pas été avec *toi*, comme cela n’existe absolument pas ! Toi, tu es et seras ma seule femme. Sans doute as-tu pensé à cela toi aussi : l’*abîme* qui existe entre les petites amours, (amours qui s’arrêtent au flirt, et qui, même dans un abandon qui peut paraître total, retirent l’adhésion véritable du cœur, du corps peut-être aussi (et l’être qui croit que, cet autre, dans ses bras, est à lui ; il l’a déjà perdu)), et cet amour parfait qui non seulement unit deux êtres de corps et d’âme dans leurs plus doux abandons, mais encore leur ajoute cette noblesse, ce signe ineffaçable : le don *éternel* de soi-même.

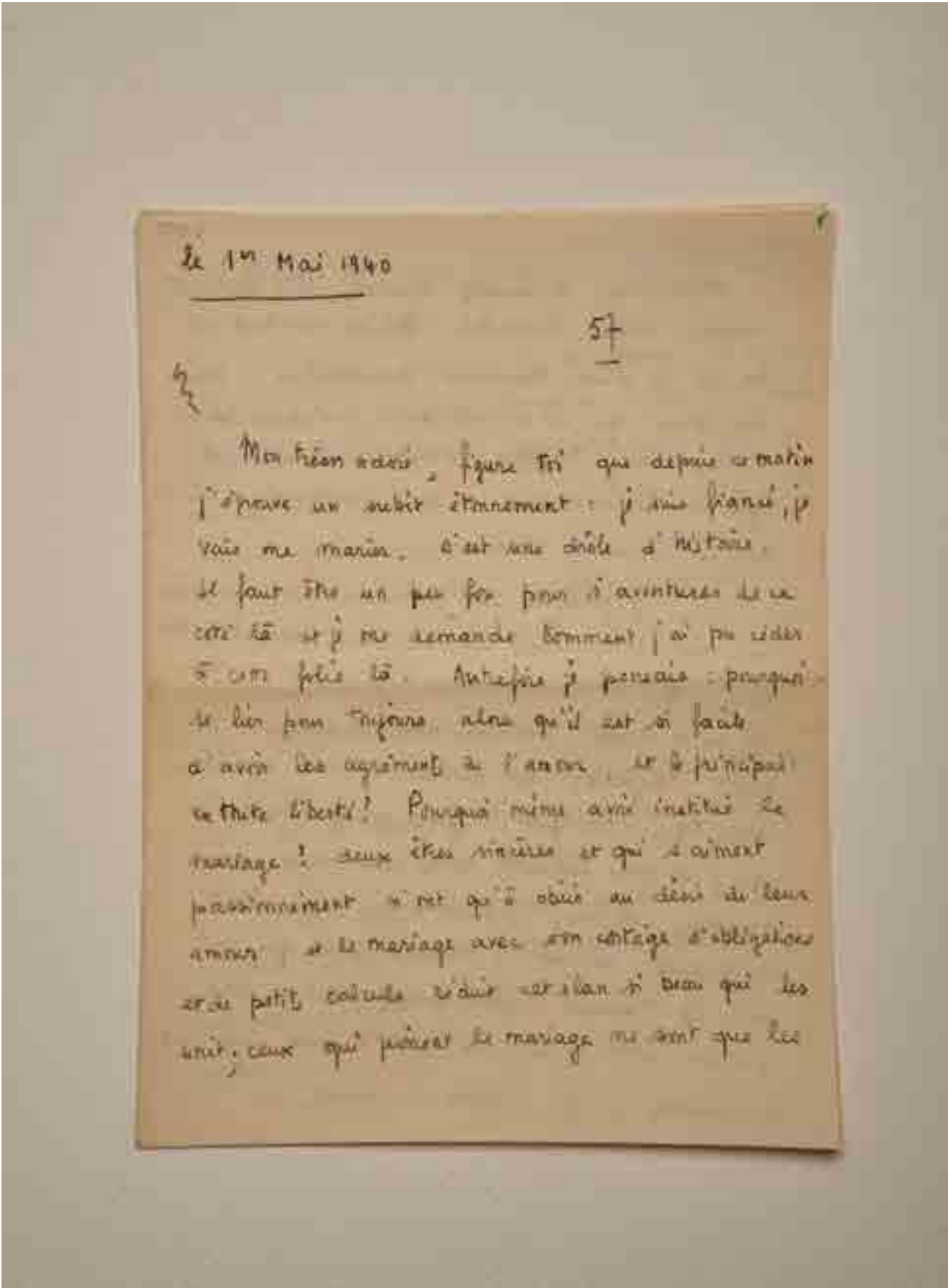
Alors, comme l’être auquel on se donne ainsi est infiniment au-dessus des autres ! Comme il est incomparablement aimé, le seul aimé.

Et si je comprends bien mon état d’âme de décembre : “je prendrai tout ce qu’elle me donnera car je l’aime et ne sais pas si elle m’aime”... Je suis émerveillé par mon état d’âme d’aujourd’hui : “ce qu’elle m’a donné c’est tout. Moi aussi je lui donnerai tout...” Et je saisis le sens du mariage.

J’en viens à ta lettre de ce soir, et je commence par te dire que j’adore cette petite amoureuse qui me murmure des choses tendres. Tu m’exhortes à la patience ; mais, tu sais, je suis un élève difficile ! Et le verbe attendre, je ne puis apprendre à le décliner. J’ai tellement peu envie d’attendre. Je t’aime si follement. En tout cas mon petit professeur chéri, je profite de la leçon si douce que tu me donnes, j’essaie de la retenir. Et pour bien te montrer que je ferai mon possible pour être un enfant sage, même si ce possible est mince, je pose un moment ma tête sur tes genoux et j’écoute tes paroles mêlées de baisers. Mais, est-ce un tort ? Je ne suis pas toujours un petit garçon ! Et je reprends bien vite mes droits d’homme qui aime sa petite fille chérie : et j’embrasse tes épaules si fraîches, si belles que tu m’offres puisque ce n’est pas une drôle d’idée ! Comme c’est doux de te couvrir des plus tendres baisers ! J’attends tes livres. Ils arrivent sans doute ce soir ; merci mon amour.

Je ne t’ai rien envoyé depuis 3 semaines parce que je me suis attardé sur un texte plus long, politique (dans le sens exact du mot). Je ne sais pas encore si je te l’enverrai... censure ! J’ai commencé divers morceaux. J’ai une idée de roman qui m’absorbe depuis longtemps. Je te raconterai. Mais aurais-je le courage de m’y mettre. Depuis huit jours, je suis las.

Tout ce que je t’ai déjà envoyé doit être lu de près : ne crois pas que ce sont de purs amusements ; il y a même du travail, sur le style en particulier. Difficile, mais nécessaire de lire haut (mon actrice chérie, voici ton affaire). Ce qu’un critique inattentif appellerait négligences (répétitions, accumulations, concision, absence de liaisons ou trop), est la plupart du temps voulu. Je suis sûr que j’aurais tes mains sur le front, bien vite un tas d’idées surgiraient. Je pense souvent qu’il sera merveilleux plus tard de parler longuement, dans la nuit, au milieu de nos élans d’amour, de nos tendresses, de composer là, délicieusement enlacés, le travail et l’inspiration du lendemain. Te rappelles-tu nos conversations de Jarnac si tendrement mêlées aux plus douces caresses ? Quelle œuvre d’amour nous



ferons à nous deux ! Dis-moi si tu as éprouvé ceci : parfois la nuit, avant de m’endormir ou sitôt mon réveil, j’ai une sorte de mouvement instinctif : je te cherche à côté de moi, comme s’il suffisait d’un geste pour te reprendre, ma chérie, tout contre moi. Tu vois à quel point tu es présente en moi : que sera-ce plus tard lorsque nous aurons connu réellement cette intimité inouïe, lorsque tu seras ma femme. Je crois que je souffrirais jusque dans ma chair de ton absence.

Mon aimée chérie, je puis t’écrire de longues lettres car je dispose de loisirs grâce à mon fameux dépôt. Tu vois que j’en profite. Est-ce que cela t’ennuie ? Bien que je te parle de beaucoup de choses, note bien, mon amour les questions qu’il m’arrive de te poser, pour y répondre. Je te parle en effet de *toutes* ces choses. Entre nous, aucune conversation ne doit être proscrite. N’es-tu pas déjà à moi ? Ne sommes-nous pas Nous ? Et tour à tour, c’est à ma petite fille chérie que je raconte des histoires, c’est à ma petite femme merveilleusement aimée que je dis mon ardent désir. Mais tu as raison, un jour viendra où notre amour total exprimera plus encore : où il dira notre bonheur.

Dans une de tes prochaines lettres, dis-moi ton emploi du temps de la semaine (cours, voyages à l’Isle-Adam, gens que tu fréquentes, tes distractions) : je te situerai mieux... Et puis, lors de ma permission, j’irai à Valmondois m’initier à ta vie provinciale, voir tout ce que tu vois. J’y pense déjà à ma prochaine permission ! Moins de deux mois sans doute. Quel bonheur fou... Dix jours, mon amour, entièrement à nous deux.

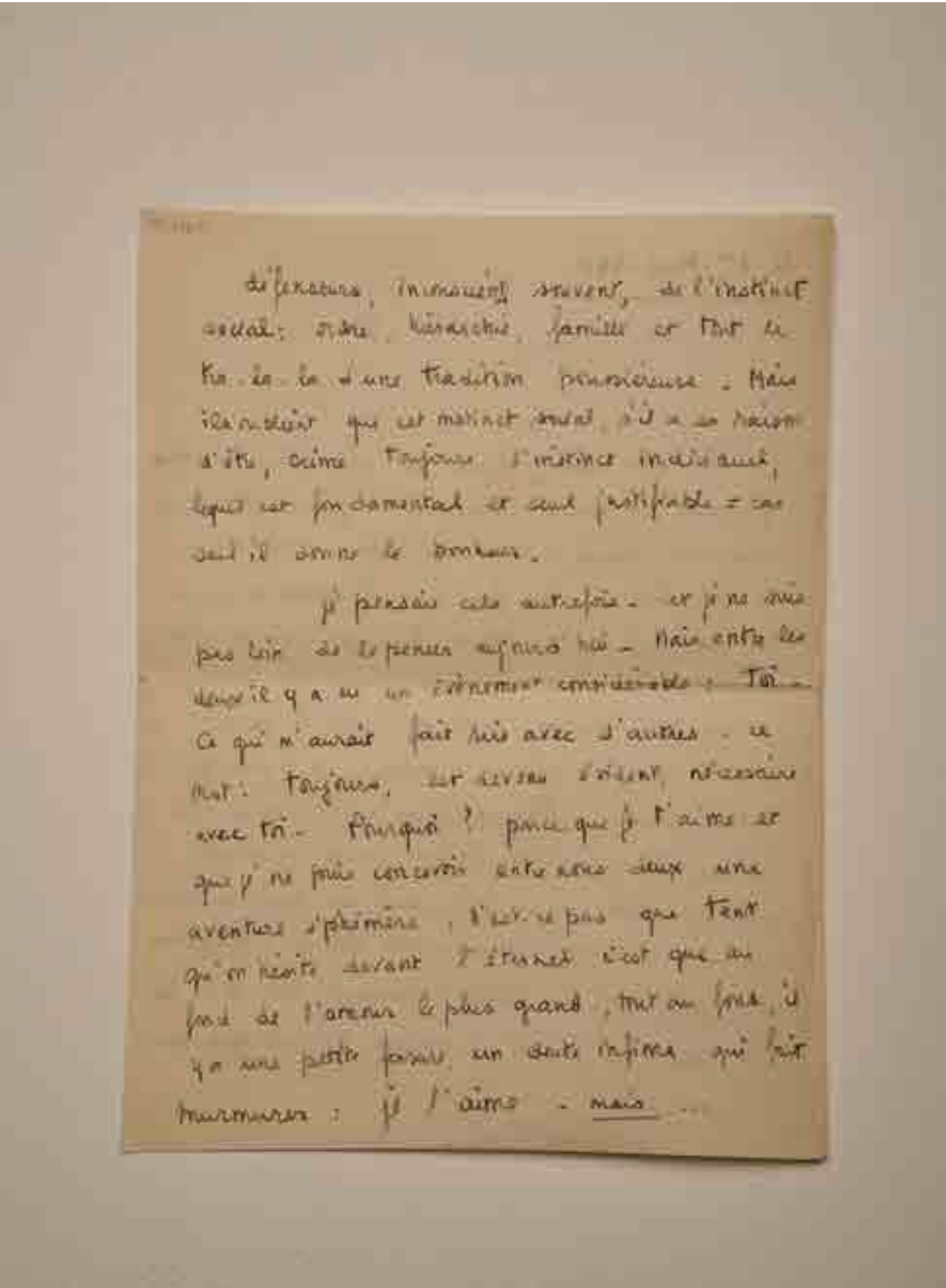
Mais je voudrais bien que ça marche pour le peloton. Sinon, je crois que j’aurais un cafard mortel ! De quoi être volontaire pour le Front, et retourner là-bas, faire voir qu’on a pas besoin de la condescendance des gens en place pour mener des hommes au feu.

Zou mon amour, j’embrasse longuement tes lèvres, si doucement que je ne puis plus les quitter, mais après tout ce n’est pas la peine de les quitter, n’est-ce pas que tu me les donnes et qu’elles me rendent silencieusement mon baiser ? Et puis, je t’envoie de merveilleuses caresses le long de ta peau-douce adorable, de ton dos. (“Ce qu’il y a de mieux en toi”), et les plus folles aussi : mais dis-moi en même temps, tout bas, que tu m’adores.

Je t’aime.

François

800 - 1.200 €



200. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 2 mai 1940

FRUSTRATION DRAMATIQUE DE FRANÇOIS MITTERRAND : “JE VOUDRAIS, MON AMOUR, QUE TU RESSENTES ENCORE LA BRÛLURE DE TOUTES MES CARESSES”

8 pp. in-12 (179 x 304 mm), encre noire

Le 2 mai 1940

Ma pêche adorée, triste jour d’Ascension. Je guettais avec fébrilité le courrier... Et rien, rien de toi. Est-ce encore la Poste la fautive ? Ou es-tu allée à Paris ? Ou as-tu été occupée si intensément que je n’ai pu trouver une toute petite place dans ton emploi du temps ? J’ai une tendance inquiétante à être injuste envers toi : ne devrais-tu pas conjurer toutes choses pour qu’arrive jusqu’à moi un peu de ton amour ? Mais non, tu me laisses seul, triste, tu m’abandonnes pendant un jour et je suis si désespéré que cela devient une vraie souffrance. Chérie chérie, tu es méchante, cruelle, insensible, merveilleuse.

Pour atténuer ma peine, on m’envoie heureusement de Jarnac la photo prise par Marcel. Tu es comme toujours adorable ; pourtant le développement est à mon avis trop gris, trop confus. C’est bête tout de même d’en être réduit à aimer une image, belle évidemment, mais tellement moins que la petite fille réelle qui, elle, vit. Te voir ainsi avive encore mon regret, mon désir de toi. Tes cheveux relevés, bien peignés, je voudrais les décoiffer, les ébouriffer sous mes caresses, je voudrais tant aimer leur désordre comme ces soirs où ils étaient si éblouissants sur ton oreiller. Tu fermes à demi les yeux pour accompagner ton sourire. Quelle lumière ! Ton nez droit, coupé si brusquement en biseau, et tes narines un peu frémissantes, écartées, je les adore ainsi. On dirait que tu respires un parfum enivrant, ou que tu désires un baiser. Mon amour chéri, ma petite merveille, tu es belle. Tu ris ; et rien ne manque à ton sourire : la fossette et les dents découvertes, et tes lèvres éclatantes, entrouvertes pour les doux baisers, le long baiser de notre amour. J’aime ton visage, ma petite déesse chérie, ton front si net, si pur, tes oreilles dégagées, tes sourcils qui ont deviné l’arc que j’aime. Tu portes la robe bleue de nos fiançailles ; je ne vois que le haut de ton buste mais je sais la ligne exacte qu’elle suit : les plis amples qui gonflent un peu et se rejoignent donnant à tes épaules chéries, à ta gorge cet air de liberté qui me ravit. Ta taille est cernée par la ceinture bleue piquée d’or et de nouveau les plis s’évasent et te font délicieusement légère ; comme tu es jeune, toute petite, ravissante ainsi : assez courte, ta robe permet à tes jambes d’affirmer qu’elles n’ont point besoin d’être cachées, qu’elles supportent sans crainte les esprits, les yeux critiques ! Sais-tu, mon Zou aimé, que tes jambes aussi m’éblouissent : elles font tout avec style ; elles portent sans doute des cicatrices invisibles puisque tu tombes tout le temps, ma fragile petite fiancée ! Mais je garde surtout en moi le souvenir infiniment doux de leur fraîcheur, je me souviens avec délices des caresses que je voudrais tant avoir inscrites en elles : **je voudrais, mon amour, que tu ressenties encore la brûlure de**

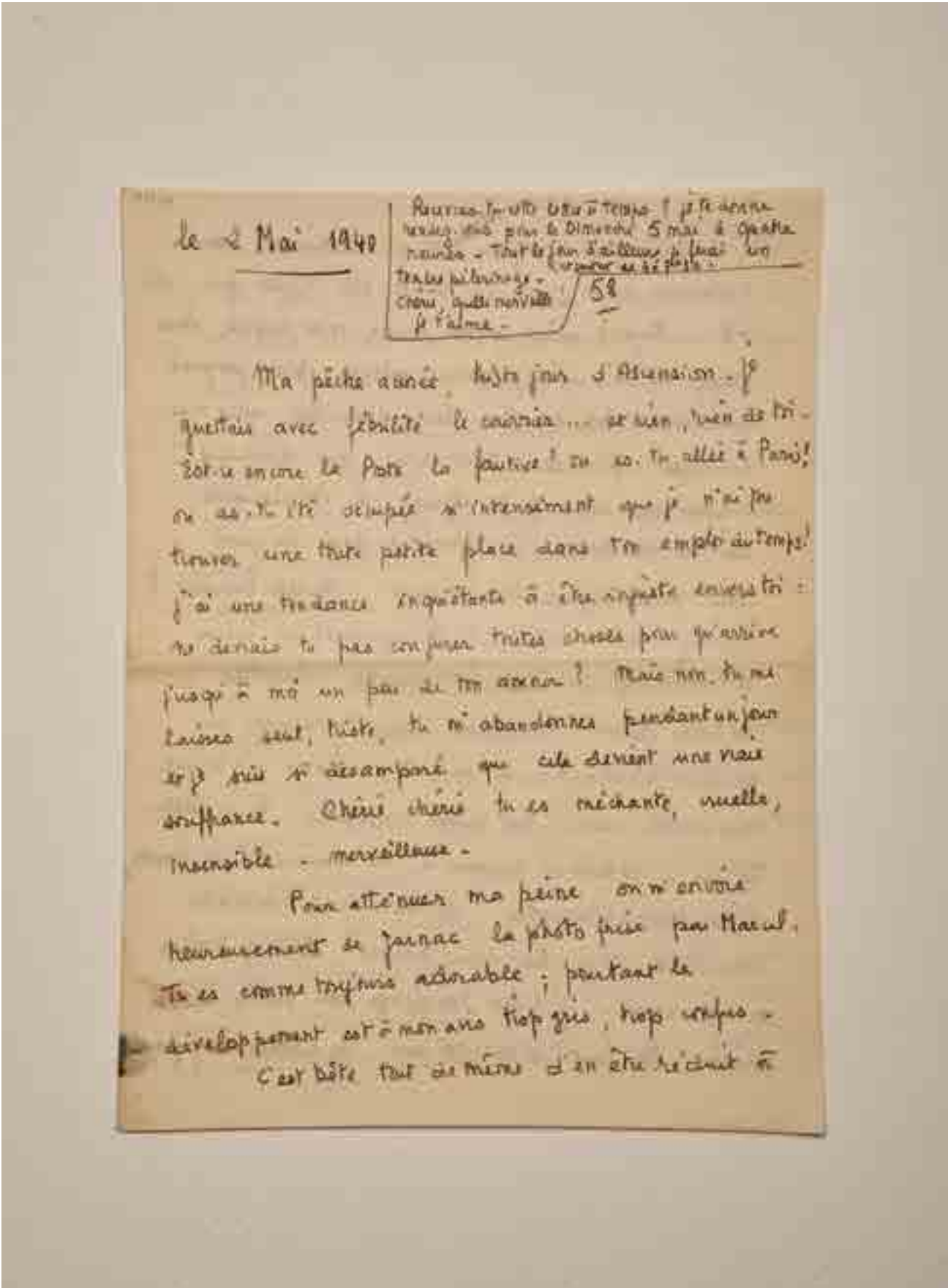
toutes mes caresses. Dis-moi, mon Zou chéri, sont-elles effacées complètement ? Ont-elles disparu de toi ? Ou au contraire, dis-moi, je t’en supplie, si tu te souviens d’elles autrement qu’avec ta mémoire de l’esprit (cette mémoire indifférente).

Je devrais être gai pourtant aujourd’hui. Tu m’aimes et tu penses à moi, j’en suis sûr. Et tes lettres à toi sont heureuses. Je devrais être gai puisque cette photo devant moi me raconte une infinie douceur, mille baisers, notre amour. **Ton cou chéri, prolongé par l’échancrure divinement mesurée de ta robe, je voudrais le parcourir de mes lèvres : sentir ton artère qui bat, m’imprégner de ta fraîcheur, de ton odeur ; je voudrais écarter ta robe jusqu’à l’épaule, retrouver la place aimée par nous deux, et là rester longuement. Comme je suis bien ainsi contre toi. Il faudrait rester là toute la vie. Écouter avec mon oreille, avec ma main, ton cœur. (Que dit-il ?). Caresser tout doucement tes seins adorables, ton corps qui un jour sera à moi.** Je te l’ai si souvent répété : tout est merveilleux en toi ; et c’est si bon d’aimer une petite fille dont le corps même refuse la moindre laideur. Je sais bien, ces imperfections, ces défauts que toi comme moi possédons : mais à nous deux, mais ensemble il ne reste que de la beauté.

Je m’amusais à te le dire : tu es femme, mon amour chéri, jusqu’à la pointe des cheveux, jusqu’au bout des ongles. Et tu as raison de l’être aussi parfaitement : je t’aime follement ainsi. Ma petite Ève, comment résister à ta tendresse ? Cette histoire du Paradis terrestre, je la comprends, maintenant. Que te dire de plus absolu : je suis à toi.

Et je pense à demain. Il faut que j’aie une lettre de toi, ou les idées sombres pèseront trop lourdement sur moi. Sombres parce que je ne peux pas me passer de toi. Mon petit professeur aimé, gronde-moi car je me révolte toujours. Toi, dont le visage me sourit, toi que j’adore, pourquoi n’es-tu pas à moi encore ? Pourquoi me défendre le seul être que j’aime, m’interdire l’amour absolu qui vit déjà en moi, qui vit en toi, et que nous ne pouvons vivre à nous deux ? **Mais quel habile professeur tu es, chérie ! Tu as trouvé la seule raison qui puisse me faire hésiter : “acceptons notre attente comme une épreuve véritablement divine”.** Oui, chérie chérie, ma divine, seule une épreuve de même essence que toi mérite d’être supportée. S’il ne s’agissait que d’une épreuve humaine, nous serions fous de résister à notre ardent désir ! Et comme nous nous donnerions bien vite, émerveillés, l’un à l’autre ! Notre amour passionné abattrait avec joie les barrières mises par un monde mesquin, économe, prudent (ces adjectifs horribles).

Mais tout de même, ma Marie-Louise, sois ma femme très bientôt. Sens-tu comme c’est factice un demi-amour, un amour qui arrête son élan ? Si tu m’aimes comme je t’aime, tu connais bien, certainement, cette ferveur délicieuse qui exige un abandon parfait, qui ne comprend pas les limites et s’irrite d’elles. Alors, ma petite pêche, ne tarde pas trop à venir dans mes bras, à me dire cette parole qui sera la clef de notre paradis. “Je suis à toi de toute mon âme, de tout mon désir, de tout mon bonheur”. Tu es toute-puissante ; je t’obéirai toujours ; mais ne prolonge pas mon attente trop durement. Il faut, parce que nous le préférons ainsi, attendre le mariage ? Mais, vite. Je t’aime. Ô, oui, je t’aime. N’est-ce pas que tu ne confonds pas mon amour avec le seul désir d’un plaisir indicible ? Il est cela mais tellement plus aussi. Ma tristesse n’est pas une tristesse stérile ; elle repose sur une certitude, sur un grand bonheur (cela n’est pas contra-



dictoire). Loin de toi, j'éprouve des bouffées de joie, des élans d'allégresse, car je suis en perpétuelle communication avec toi, et je *sens* ta pensée, ton amour. Nous possédons un trésor : notre tendresse qui voyage sans peine à travers l'espace, qui nous unit malgré le temps. Nous sommes *nous* et rien ne peut nous séparer : nos âmes, nos cœurs sont déjà intimement mêlés.

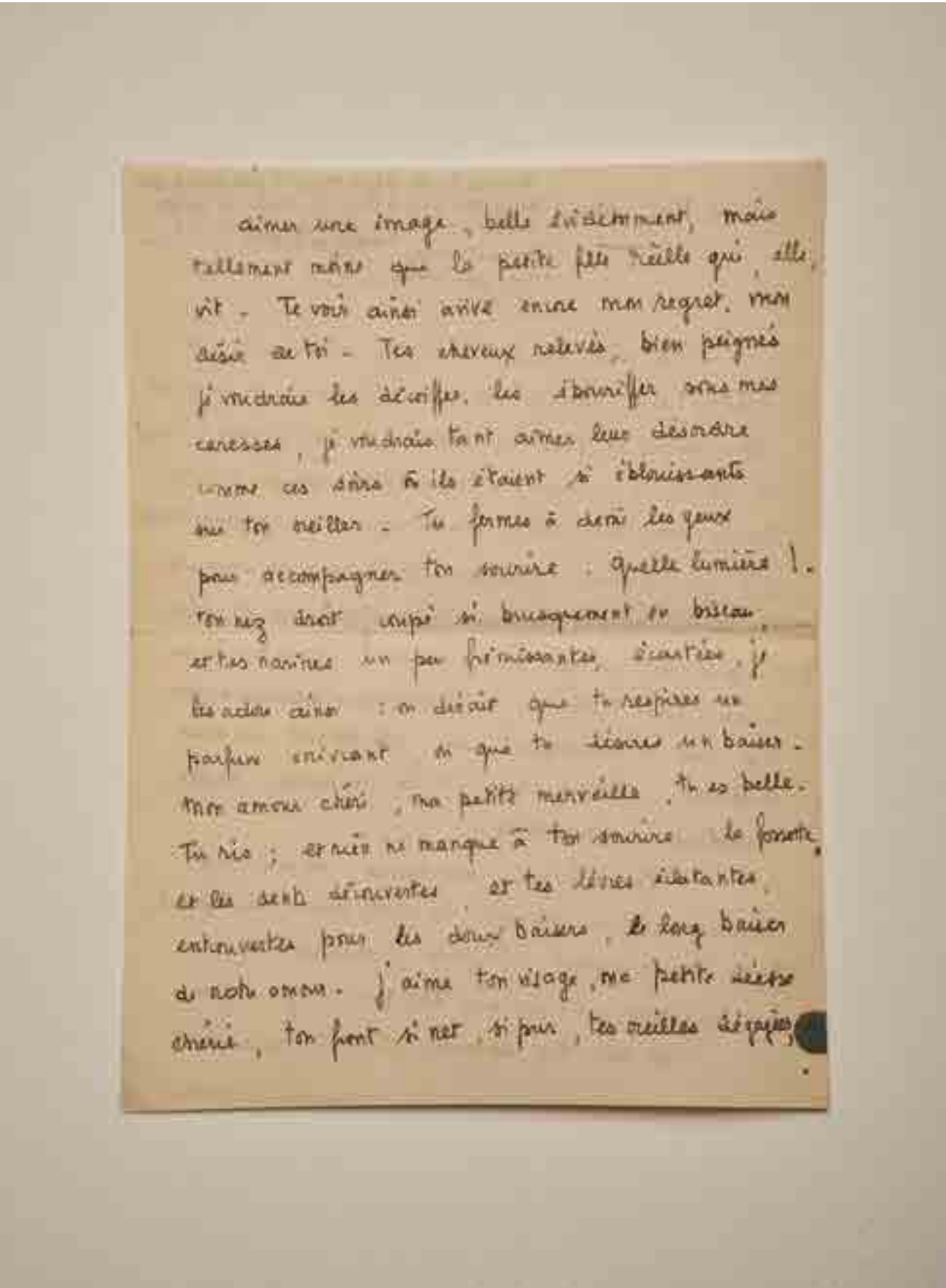
Je te regarde encore sourire, et à la fin de cette lettre qui te paraîtra angoissée, sache que moi aussi je ris, pour toi, et parce que c'est bon de te parler d'amour. Mon bonheur est immense puisque tu m'aimes. **Ce que je veux encore (et n'est-ce pas que tu le veux ?), c'est ce que m'ont dit tout bas, en secret, ta bouche et ton corps adoré sous mes baisers et mes caresses : un jour...**

François

Recevras-tu cette lettre à temps ? Je te donne rendez-vous pour le dimanche 5 mai à quatre heures. Tout le jour d'ailleurs (et surtout de 4 à 7^h30), je ferai un tendre pèlerinage. Chérie, quelle merveille ! Je t'aime.

Petite tache d'encre au bas du premier bifeuillet

800 - 1.200 €



201. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 3 mai 1940

3 MAI 1940 : DEUXIÈME ANNIVERSAIRE DE LEUR RENCONTRE.

FRANÇOIS MITTERRAND REVIENT SUR SA RELATION AVEC CATHERINE LANGEAIS. IL EST “TRANSPORTÉ D’AMOUR ET DE RAVISSEMENT” À L’IDÉE DE L’UNION PHYSIQUE DES CORPS ET “LA MINUTE QUI NOUS UNIRA SERA UNE MINUTE SACRÉE”

8 pp. in-8 (179 x 134mm), encre noire

Le 3 mai 1940

Ma toute petite fiancée chérie ; 3 mars - 3 avril - 3 mai. Deuxième pas-sage devant cette date incomparable. Et tout revit en moi : la messe, ta bague, ta robe, le repas, la danse, la soirée à la Maxéville [brasserie située 14 bd Montmartre], le retour en taxi, notre promenade avenue d’Orléans. À travers les mailles de cette journée, je vois *ma fiancée* (quels mots extraordinaires !) : toi, ma petite fille, (cela va t’amuser : tu sais que cer-tains souvenirs s’accrochent plus que d’autres et symbolisent l’ensemble du passé : voici ceux du 3 mai pour moi : ton apparition devant moi, dans ta robe bleue, toi assise sur le bras du fauteuil au moment du café, puis quand nous nous sommes retrouvés seuls, le baiser extraordinaire, inou-bliable, que tu m’as donné dans le taxi qui nous reconduisait chez toi : je sens encore le goût, la fraîcheur de ta bouche). Te rappelles-tu aussi notre conversation avenue d’Orléans ? C’était si bon de se sentir unis par toutes nos aspirations, nos rêves, par notre conception de la vie. Nous nous par-lions et nos âmes étaient confondues.

Ta lettre de ce soir était attendue impatiemment puisque tu m’avais aban-donné hier ! Combien de temps restes-tu à Paris ? Profite de ce voyage pour aller chez Pirou : prends les photos de ton choix ; papa s’occupera du reste. Pirou est prévenu. Je t’écris et comme hier, ta photo est devant moi ; comme hier aussi, mille désirs m’assaillent. Tes yeux, ta bouche, ton cou, ton visage, ton regard, mon aimée, me disent trop de merveilles, me racontent trop de notre histoire.

Je t’aime quand tu me confies que pour notre mariage : “il faudra savoir faire prévaloir notre cœur, c’est-à-dire ce désir que nous avons l’un pour l’autre, sur toutes les raisons raisonnables”. Mon amour, je suis tellement persuadé que la vie n’appartient qu’aux audacieux, qu’à ceux qui vivent et non pas attendent de vivre. Évidemment, on pourrait toute la vie reculer les problèmes, ne rien risquer. On se trouverait devant la mort un jour : et avec quoi ? Mais quand une révélation aussi splendide que notre tendresse éclaire tout, quelle folie de laisser passer le temps ! Oui, marions-nous vite, mon Zou adoré. Je vois ton visage, j’imagine ton délicieux abandon. N’est-ce pas, ma bien-aimée, que tu désires ardemment être à moi, aussi violemment que moi je veux te posséder pour toujours ? Tout ce que je sais de ta tendresse ne peut

pas mentir : n’est-ce pas que tu veux être vite, bien vite, ma femme ado-rée ? Je t’aimerais tant, je te comblerai de tant de caresses, de tant d’amour. Tu seras ma reine, ma déesse de chaque minute : *ma femme*. N’est-ce pas que tu souhaites toutes les merveilles contenues dans ces deux mots ? Vivre ensemble ; tu me demandes : où ?

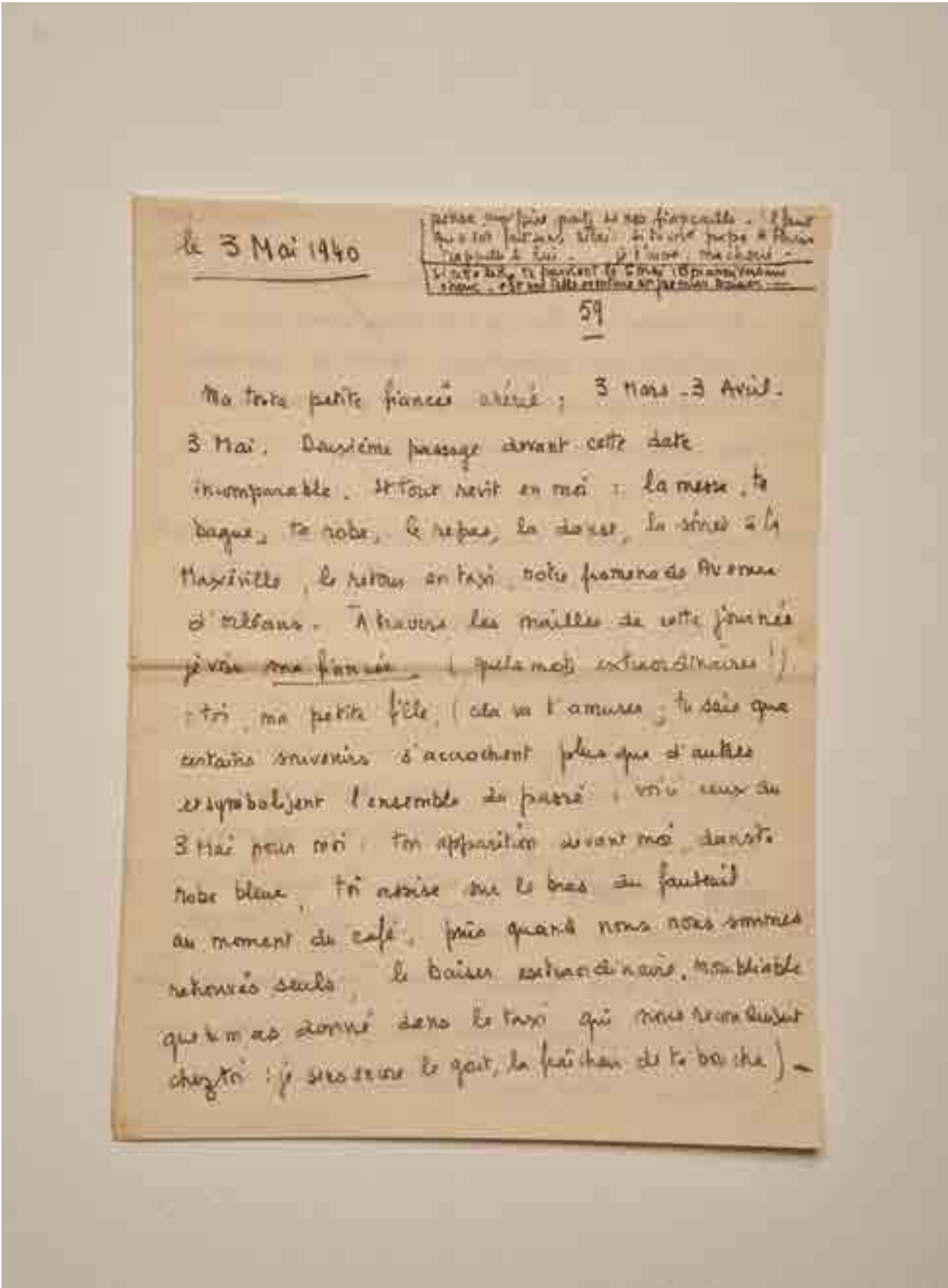
Je ferai tout, dans le choix de ma situation comme dans tout, pour te plaire. Plus tard, nous établirons *ensemble* notre plan de vie. Mais, ma chérie, comme tu es douce d’ajouter que puisque nous devons vivre ensemble cela n’a pas grande importance. Pourvu que nous ayons notre maison, notre chambre, un bout de ciel pour nous deux. Plus tard un enfant, des enfants. Un tas de problèmes se poseront alors ! **Comme tu feras sérieux ! On aura à choisir le nom du garçon ou de la fille. On tremblera ensemble quand il sera malade. On se réjouira ensemble de ses progrès.** Tu sais chérie chérie, je serai sans aucun doute follement amoureux de toi. Est-ce que cela t’ennuiera ? Mais ne t’inquiète pas mon Buju, mon amour ne sera pas ennuyeux. Ce ne sera pas être trop exigeant qu’embrasser tes épaules, que de te serrer chaque nuit dans mes bras, que de te couvrir de caresses. Tant pis pour toi, Zou : je ne t’aimerais tout de même pas seulement comme une idole ! Je serai amoureux de ma femme, de ma petite femme merveilleuse : tu dois être si belle ! Tout ce que tu m’as donné de toi était si ravissant et pardonne-moi chérie Zouchou, il m’arrive d’être en colère à la pensée que tant de toi m’est encore inconnu. Gronde-moi, si tu veux, mais rien n’empêchera que j’éprouve une ado-ration pour toi, pour cette femme que tu es : il me semble que le jour où tu seras enfin dans mes bras, où tu auras tout quitté pour t’offrir à moi dans ta splendeur de toute petite femme, **je serai moi-même tellement transporté d’amour et de ravissement, que la minute qui nous unira sera une minute sacrée.** C’est évidemment assez païen ! Mais si beau.

Au risque de te décevoir, je suis très fier de ce que certains appelleraient une faiblesse : mon immense désir de t’aimer totalement. Mais que veux-tu, l’amour pour moi, c’est un tout d’où rien ne doit être exclu, et puis, je t’adore.

Oui, je suis fier de mon amour pour toi. Et je crois qu’il y a de quoi. Il est tout le bonheur du monde, puisque d’un être il veut tout, puisqu’à un seul être il veut tout donner. La suprême joie de l’âme et du corps. Et pourtant, ma pêche aimée, quelle ambition ! Ma Marie-Louise, dis-moi que notre bonheur sera fait, parce que tu le veux comme moi, de tous nos désirs merveilleusement confondus, unis. Tant d’êtres oublient l’âme pour le corps ou le contraire. Et cela fait déjà de moi un homme heureux, malgré ce qui me manque encore ; jamais femme ne me donnera plus de jouissances raffinées, belles, exaltantes que toi, et si je ne sais pas dans quelle mesure je te rendrai heureuse, je sais bien que jamais homme ne t’aimera plus que moi.

Mon Marizou chou, ma vie quotidienne est toujours égale à elle-même. Si j’en avais trouvé le moyen pratique, je t’aurais envoyé un drôle de petit animal à poil soyeux, à regard vif... un renardeau. Mais je ne puis le mettre dans un colis postal. Une idée ! Viens le chercher...

J’ai lu *L’Île de volupté* [Myriam Harry] et commencé *Siona à Berlin* [*ibid.*]. J’aime beaucoup mieux le style du second que du premier. *L’Île de volupté* est un peu le type du roman que je redoute. Il exploite de très beaux thèmes, mais les exploite mal : volupté débridée qui serait à mon avis plus voluptueuse, moins orchestrée ; les dialogues sont assez plats ;



quel dommage que l’afflux de poésie incontestable ait si peu de *sens* poétique. Quand je dis “Roman que je redoute”, cela veut dire roman que je ne voudrais pas écrire. Il m’a très intéressé : l’atmosphère prend, tout de même. Extrêmement sensuelle, sensualité orientale comme il convient, mais qui me plaît davantage que l’excitation étriquée de l’Occident. Il faudrait tout de même arriver à comprendre que l’amour sensuel est un beau visage de l’amour quand il va de pair avec le don de l’âme. **La mentalité occidentale m’irrite fort, qui a presque établi comme un axiome la contradiction du plaisir et de l’idéal.** Myriam Harry me paraît tout de même nettement inférieure dans le genre à Gérard d’Houville, elle-même très en dessous de Pierre Louÿs et André Gide (je ne les assimile pas parce que je les compare !). *Siona à Berlin* prouve un art déjà déjà plus sûr.

Je reçois à l’instant un mot du sous-secrétaire d’État à P[ierre]-É[tienne] Flandin que celui-ci me fait parvenir. On y parle de “très grande bienveillance”, mais une certitude serait mieux.

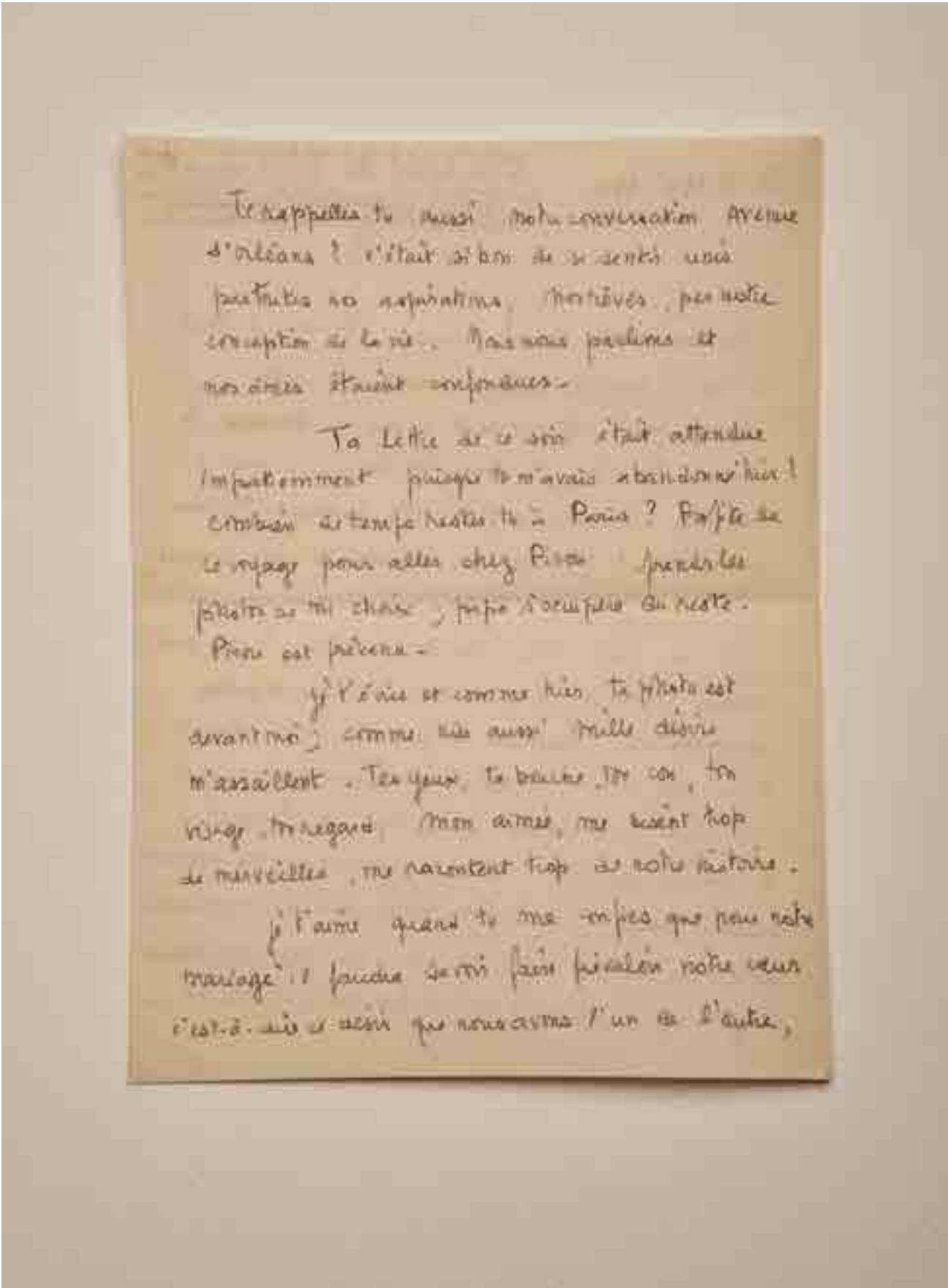
... Trois mai 1938 : je te rattrape dans l’autobus “8”. Tu me promets : “demain je viendrai...”

Chérie, mon amour, j’adore ce petit zou et je lui rends avec la même ardeur ses caresses infiniment douces de petite femme.

François

[Apostille :] Pense aux faire-parts de nos fiançailles. Il faut que ce soit fait sans délai. Si tu vois papa à Paris, rappelle-le lui. Je t’aime ma chérie. Si cette lettre te parvient le 5 mai : bon anniversaire chérie. C’est une telle aventure un premier baiser.

600 - 800 €



202. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 4 mai 1940

FRANÇOIS MITTERRAND VEUT HÂTER LA CÉRÉMONIE DE MARIAGE.

“ATTENDRE LA FIN DE LA GUERRE ? ET SI ELLE VIENT DANS DIX ANS ?”.

“JE PRÉFÉRERAI EMBRESSER LE BOUT DE TES ONGLES QUE D’AVOIR TOUT D’UNE AUTRE FEMME”

8 pp. in-8 (180 x 134mm), encre noire

Le 4 mai 1940

Mon bonheur adorable, ma petite fille chérie, j’ai envie de te répéter : je t’aime, je t’adore, je suis fou de toi. Mon Bonheur : tu l’es tout entier, je te dois toute la joie du monde (*causa laetitiae*, moi aussi je t’appelle comme cela ma chérie).

Je crois tellement que tu m’aimes, que tu m’attendras, que tu seras à moi ; je crois tellement que tu te donneras à moi avec un élan aussi émerveillé que le mien. Chérie, quel couple nous ferons ! Je serai orgueilleux de nous. Tu es si belle, si adorable et moi près de toi, je me sens parcouru d’un feu comparable à ta beauté. Devant le monde et devant nous, nous serons beaux, nous demeurerons beaux. Ne pense pas mon Zou, que j’écris avec exaltation, l’amour ne m’empêche pas d’être lucide !

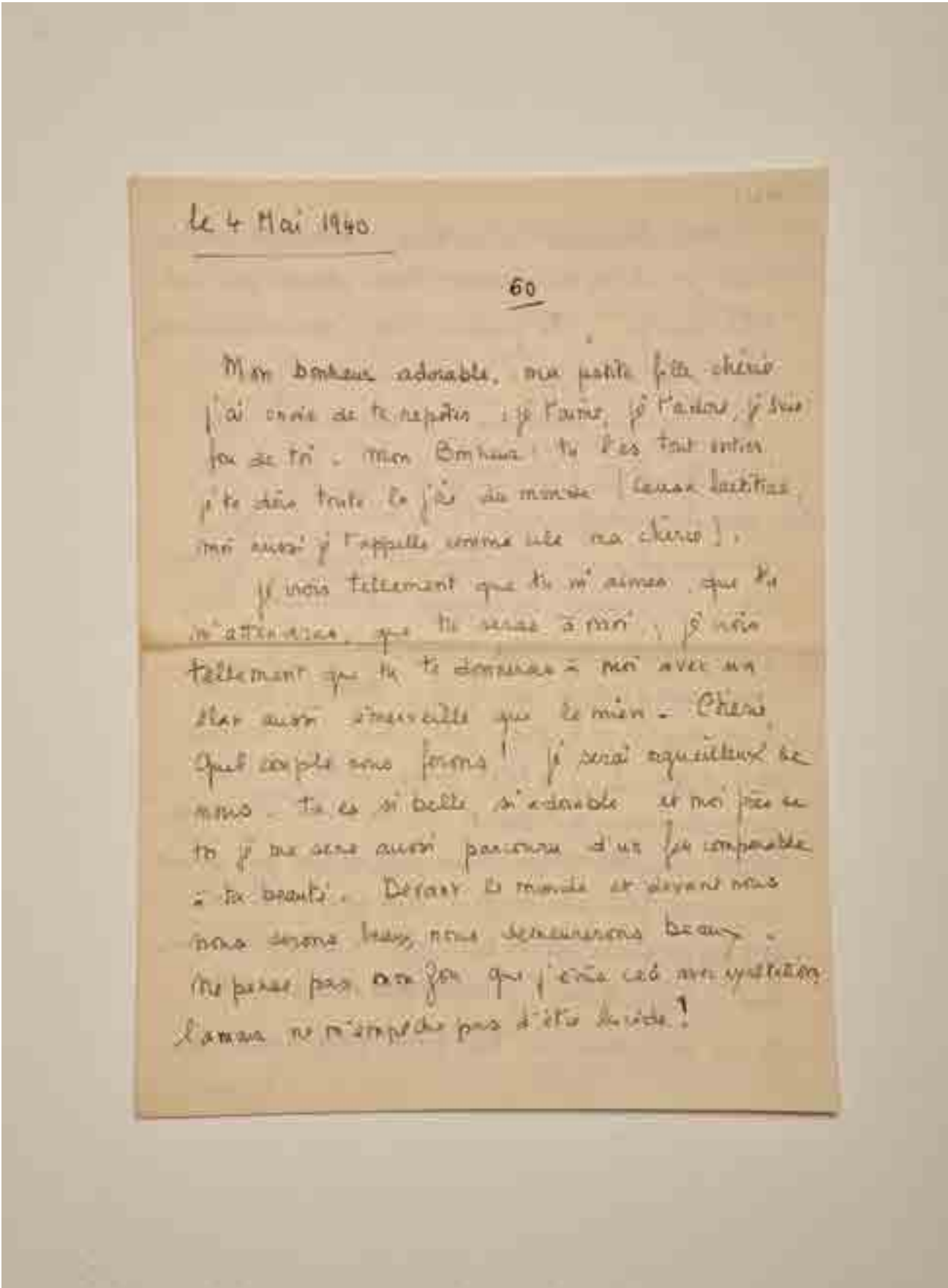
Non seulement tu es belle Mariezou chérie, mais encore tu as embelli toutes choses pour moi. Tout purifié. Te posséder, toi, mon amour chéri, cela n’a aucun rapport avec une autre joie. **Je préférerais embrasser le bout de tes ongles qu’avoir tout d’une autre femme, fût-elle la plus ravissante après toi, mais j’ai déjà beaucoup plus que le bout de tes ongles ! J’ai un trésor de baisers, de caresses, d’abandons fous, j’ai déjà la délicieuse ardeur de cette petite amoureuse adorée que tu es.** Bientôt, bientôt, n’est-ce pas ma petite aimée que tu seras à moi ? J’ai tant besoin de toi. Tu riras peut-être, mais je t’assure que ce besoin atteint un degré incroyable ! Comme un petit enfant qui ne sait pas encore faire une boucle à ses chaussures et qui exige que ce soit sa mère qui l’aide. Mais pour moi, c’est plus grave : je ne puis vivre sans toi. Ô oui, notre amour est trop grand pour s’arrêter longtemps encore hors de notre union merveilleuse. C’est inhumain de donner des limites à une tendresse infinie : je t’adore, je t’aime tant. Remarque chérie, que je ferais tout comme tu le voudras, que j’accepterais tous tes désirs, toutes tes volontés, et, si je ne te cache pas mon désir violent de toi, sache que mon impatience sera patiente autant que tu le lui commanderas. N’ai-je pas déjà refusé à moi-même ce que je désirais le plus au monde ? Et pourtant, Dieu sait si je t’aimais, si je te voulais, mon amour... Mais tu le sais aussi. Eh bien, j’attendrai encore si tu le veux. Je t’adore.

Mais cela ne m’empêche pas de te supplier de hâter notre mariage. Attendre la fin de la guerre ? Et si elle vient dans dix ans ? Non, non, mon amour. Dis-moi que tu m’appartiendras bien vite, que tu veux te donner à moi sans tarder. Il y a des risques ? C’est vrai et je souffre de la contradiction des faits. Mais je t’aime si follement. Notre bonheur sera si merveilleux que ce qui viendra après en demeurera illuminé. Ce n’est pas une raison matérielle qui peut nous arrêter. L’incertitude de l’après-guerre ?... Notre amour serait bien pauvre s’il ne surmontait pas ces difficultés. Je sais bien les obstacles : si je suis blessé, si nous avons un enfant. Dans le premier cas, faisons confiance à Dieu. Toute vie n’est-elle pas sujette à ces malheurs ? Dans le second cas, ce n’est pas inévitable, dans la mesure légitime possible. Alors ma bien-aimée, je t’en conjure : marions-nous vite. **Ou je ne sais pas si j’aurais toujours la force de ne pas te demander ton amour total, et toi tu n’auras pas alors la cruauté de me le refuser, n’est-ce pas, mon Zou chéri ?** Et notre bonheur sera merveilleux. Mais puisque nous voulons que ce bonheur ait lieu dans le mariage, soyons logiques. Chérie, comprends-moi. Je t’assure que je ne parle pas dans un instant de faiblesse. Je sais seulement que je t’aime follement, que tu es tout, absolument tout pour moi. Et c’est très simple, ma *causa laetitiae*, si je ne t’adorais pas comme cela, si ma raison était plus forte que mon cœur, je serais si facilement résigné que notre amour serait vraiment un amour pour rire, un amour quelconque.

Ce n’est pas le cas ma chérie, mon amour pour toi me brûle trop pour que je ne te dise pas mon désir, mon adoration ; je suis sûr que toi, ma fiancée chérie, tu devines la beauté de cet amour absolu ; que tu comprends et mon impatience et mon vœu d’obéissance ! Et puis, je sais aussi, ma merveilleuse, que tu m’aimes. Je me souviendrai toujours de ce jour ou tu m’as dit tout bas un “non” si plein d’amour : j’ai deviné moi aussi alors que si que si nous avons la même résolution, le même désir aussi vivrait en nous. Comme je t’ai aimée d’être si faible et si forte, d’être si unie à moi en toute chose.

Donc, chérie chérie, tu veux que je m’endorme le dernier : je le ferai avec bonheur. Mais si, tu verras que tu auras envie de dormir : ce sera si doux, après nos caresses enivrantes de se reposer l’un contre l’autre. Et tu te pelotonneras, tout contre moi, tes bras autour de mon cou, et tu me caresseras tout simplement en m’enlaçant comme une petite femme heureuse d’être à celui qu’elle aime. Le sommeil te gagnera sans que tu le saches. Et bientôt, j’aurais une petite fille chérie à aimer silencieusement, délicatement pour ne pas l’éveiller. Tu verras comme nos nuits seront belles mon Buju ! Je ne crois pas que nous aurons envie de faire chambre à part ! Je ne me vois pas du tout t’aimant sur commande et pour assurer une nombreuse postérité ! Est-ce que ça te déplaira chérie que je t’aime aussi un peu pour toi ? **Les soirs où tu n’auras pas envie de dormir, je te raconterai des histoires, entremêlées de quelques baisers** je suppose ! Et puis, ce sera rudement bien le lendemain matin de se réveiller l’un l’autre par un baiser, de paresser un peu au lit, et puis cela m’amusera de te voir te promener dans notre chambre, ébouriffée, t’étirant comme une petite chatte.

Et encore tout ce que je raconte est au-dessous de ce que sera la réalité. Et nous tarderions à nous marier ? Alors zut, nous serions fous.



J'apprends que Marie Bouvyer se fiance avec Jean Herpin. Tu le savais ? Petite cachottière ! (Mais c'est très bien de savoir tenir un secret). Eux se marieront cette année : et nous ? Et nous ? Jean Herpin est un de mes amis, il est très sympathique et intéressant. Ce n'est pas un type banal, loin de là. Il aimait Marie depuis longtemps. Il y eut d'ailleurs un premier acte. Pourquoi Marie s'est-elle décidée brusquement ? Je l'ignore, car elle continuait de voir Jean assez régulièrement. Je souhaite qu'elle l'aime.

J'en reviens à mon histoire de peloton : pourvu que ça réussisse (je n'ai pas très bonne impression). Trois avantages primordiaux : 1) nous nous marierons quatre mois plus tôt, 2) nous nous verrons souvent de juin à octobre, 3) cela diminuera mes chances de partir *pour la Norvège, ça il ne le faut pas* : ce qui est à redouter non pas en raison du danger, mais de l'éloignement.

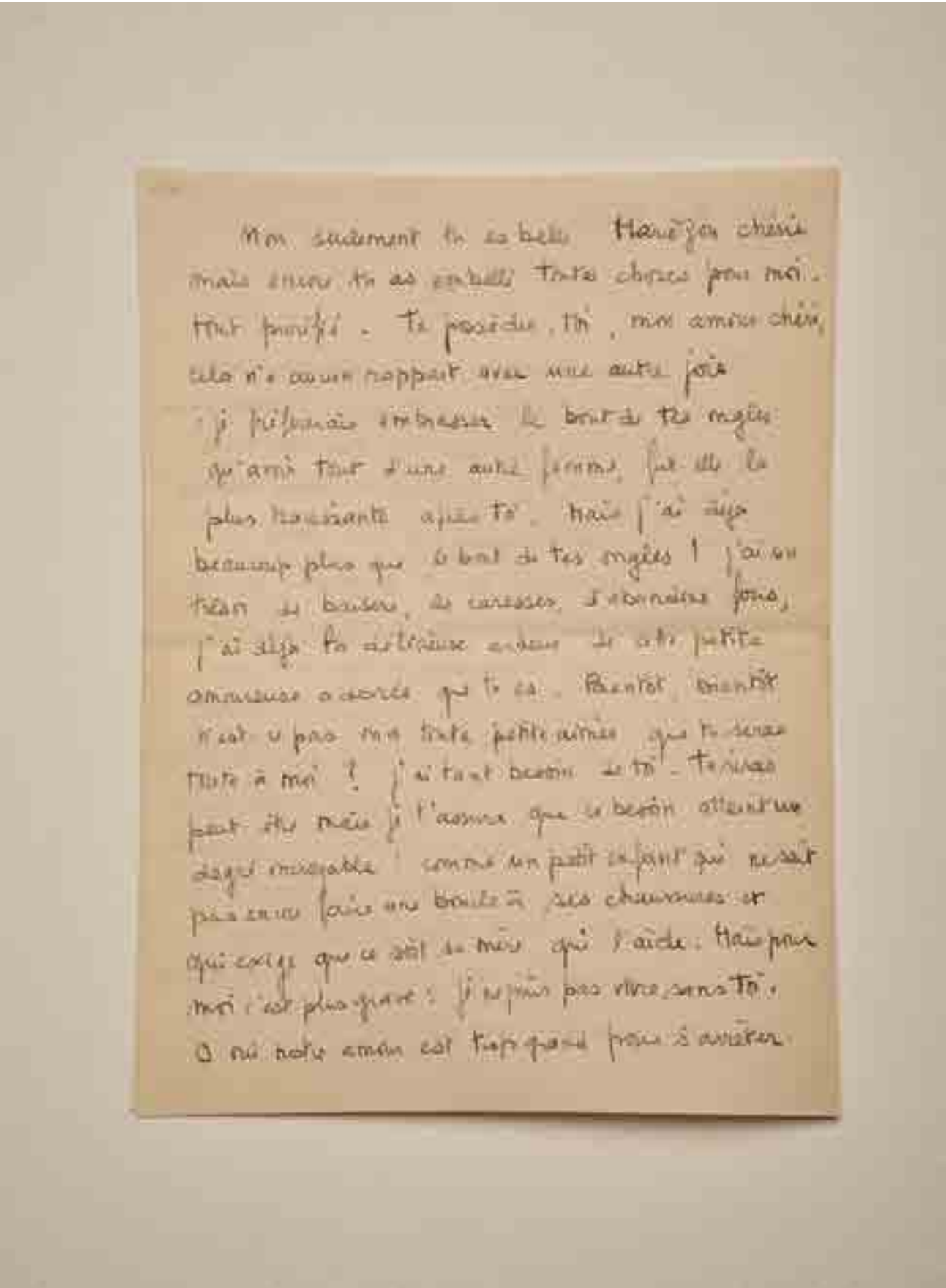
J'ai lu *Siona à Berlin*. Pas mal du tout. Le style est bien meilleur que dans *L'Île de volupté*. Cela m'a beaucoup intéressé. Les types allemands sont remarquablement décrits, stigmatisés. Myriam Harry est-elle Israélite ? Sans doute. Je commence *La Rose de la mer* de Paul Vialar.

Mon amour chéri, bonsoir, je t'aime, je t'aime, je t'aime. J'ai reçu ce soir 2 lettres de toi mises à Paris le 2 à 15h30 et 18h30. Demai, je n'aurai sans doute rien, ça m'ennuie. Reçu aussi une lettre (la première) de ton frère François. Je vais lui répondre. Merci pour la photo : je l'attends.

Et puis je t'aime. Je passerai encore cette nuit fier de toi, mon amour. Cela te plaît-il ? J'embrasserai tendrement tous tes points de Beauté, l'un après l'autre et longuement pour les remercier de n'avoir pas menti, car je t'adore ma petite pêche chérie.

François

600 - 800 €



203. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 5 mai 1940

AVEC UN POÈME AUTOGRAPHE
DE TROIS PAGES DE FRANÇOIS
MITTERRAND.

SOUVENIR DU PREMIER BAISER
ÉCHANGÉ SUR UN BANC DU
LUXEMBOURG, EXACTEMENT DEUX
ANS AVANT, LE CINQ MAI 1938.

“TU NE SAURAS PAS CE QUE J’AI
SOUFFERT”.

FRANÇOIS MITTERRAND REPREND
L’HISTOIRE DE LEUR AMOUR ET LA
DISTINGUE EN TROIS ACTES : “ENCORE
UNE OU DEUX SCÈNES À JOUER AVANT
LA CHUTE DU RIDEAU”...

7 pp. in-8 (179 x 132mm), encre noire

Le 5 mai 1940

Ma Béatrice bien-aimée, si j’avais su ce qui devait arriver avec ce premier baiser, aurais-je hésité ? Mon amour chéri, je crois au contraire que j’aurais été si fou de joie que tu en aurais été stupéfaite. Mais toi, mon Zou ? Aurais-tu refusé un baiser si décisif et si compromettant ? Et maintenant qu’il est donné, le regrettes-tu ? Tu étais alors une toute petite fille, une adorable petite fille. Un premier baiser, ce n’était quand même pas dévalué ! Une aventure très banale ! Ce jour-là j’ai compris à jamais que tout mon bonheur reposait en toi. Tu étais si grave et si douce. J’avais l’impression, en prenant tes lèvres, de te recevoir toute entière.

Dès le début, notre histoire ne pouvait pas être pareille aux autres. Tu ne sauras jamais quel prix j’ai attaché à ce premier aveu d’amour. Je t’aurais moins aimée, je n’aurais sans doute pas tant attendu. C’est un peu extraordinaire : attendre plus de trois mois avant de faire ce petit geste banal, qui coûte si peu et ne signifie guère plus qu’un agréable et bref plaisir ! Mon aimée, je t’adorais. Chaque jour qui passait donnait une valeur plus grande à ma tendresse. Ce **baiser, chérie, que nous avons échangé sur un banc du Luxembourg, il contenait toute ma vie.** Il m’a lié à toi. **Je me rappelle ce cinq mai 1938** comme s’il datait d’hier. Quel bonheur m’êtreignait, quelle joie. Et quand tu m’as pris la main en partant, je pensais que nous commencions un beau voyage. Tu souriras peut-être en lisant ceci. Attribuer tant d’importance à un baiser, alors que c’est chose bien courante ! Mais non chérie, n’est-ce pas que tu n’as pas pensé cela. N’est-ce pas que tes yeux, que cette peine qui t’a fait dire “et maintenant, j’aurai encore plus de chagrin” ne mentaient pas ? Beaucoup de chagrin ? Peut-être, mais aussi quelle suite merveilleuse de bonheur. Mon petit Zou, te souviens-tu de tout cela ? Ta peau “mêlée”, tes “cinq doigts”, et puis brusquement cette demande muette que tu n’as pas refu-

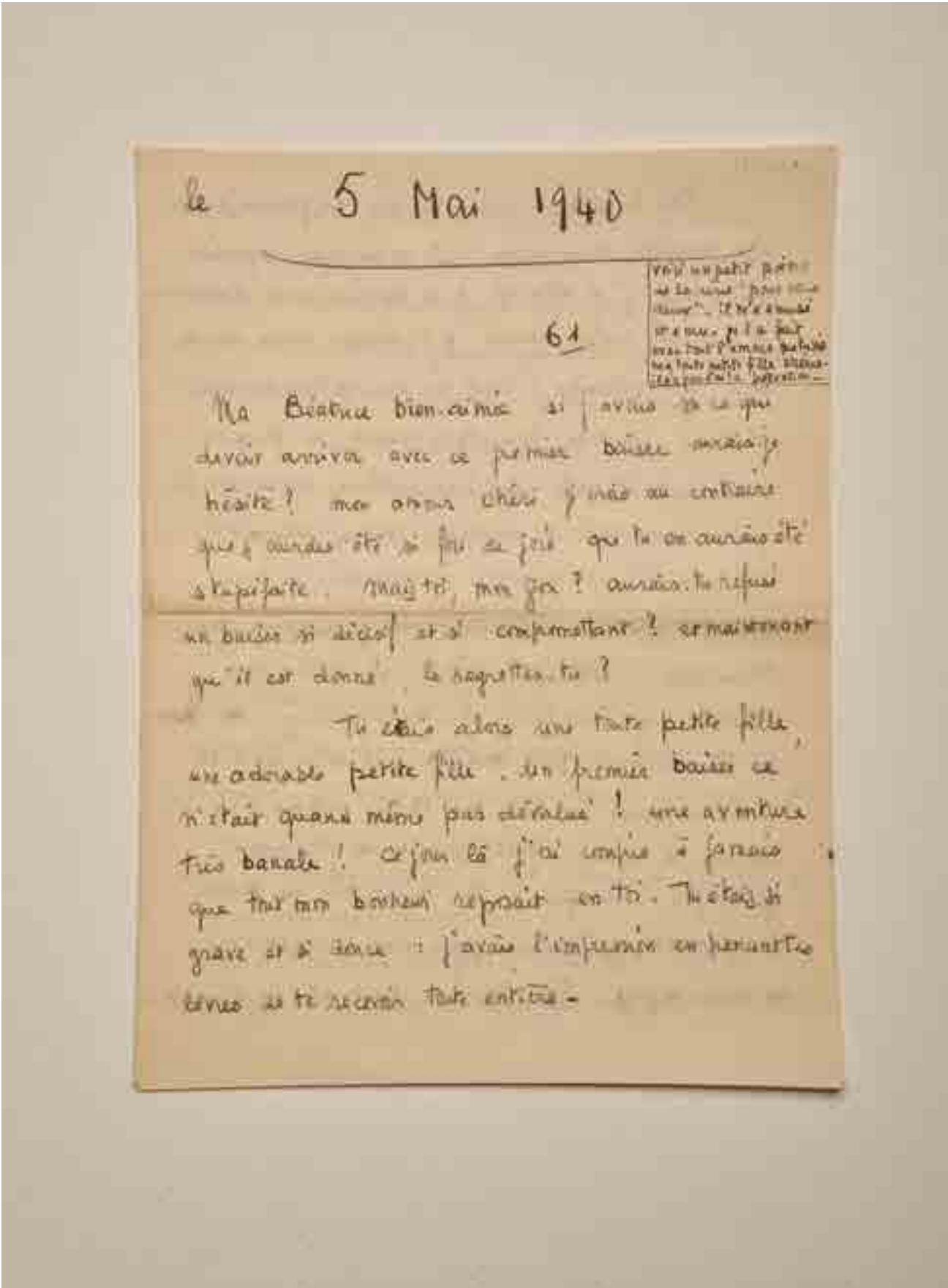
sée, ce désir merveilleux de ta bouche, de toi. Tu étais si petite, ma chérie, mais je crois que tu as compris toi aussi que nous venions de donner un sens à notre vie.

L’An dernier, je suis retourné au Luxembourg. Je me suis assis au même endroit. J’ai rêvé à toi, à notre première promesse faite là. J’étais infiniment triste, malgré le temps qui nous séparait déjà, et la certitude d’une longue séparation, sinon définitive, à venir. **Tout paraissait contre nous. Nous avons tenté de vivre en dehors de notre beau rêve. Tu ne sauras pas ce que j’ai souffert. Ce jour-là, j’ai même décidé de m’écarter de toi, de t’oublier,** et de mai à août j’ai voulu remplir si bien mon temps que tu ne pourrais, pensais-je, y trouver place... ce fut un magnifique échec. Je n’ai jamais pu ne pas t’aimer.

Ma fiancée chérie, voici déjà un bon acte de notre passé. Il a été fait de joies incomparables pour moi, de chagrins terribles. Mais si j’essaie de faire la balance, je trouve dans ma vie un amour si pur, un bonheur si net, si haut, si parfait, que je n’envie rien à personne. C’est tout ce que tu m’as donné. Mais ce qu’il y a de plus fou encore, c’est que cet acte n’est pas unique. Le deuxième est commencé depuis le 2 janvier ; et comme dans une pièce bien agencée, le deuxième acte est encore plus émouvant, passionnant, encore mieux réussi que le premier. **Le premier acte a débuté par la présentation des personnages.** Quelques scènes pittoresques, charmantes, ont amené à ce baiser délicieux. Puis, il s’est terminé sur une promesse. **Le deuxième acte a commencé avec cette promesse.** Quelques scènes bouleversantes, dramatiques amènent à la séparation des personnages non plus à cause d’eux mais à cause d’une guerre. Il finira sur la réalisation de la promesse : non plus un premier baiser, mais le mariage, la première, la merveilleuse union des deux héros... Et c’est là que nous en sommes ! **Encore une ou deux scènes à jouer avant la chute du rideau.** Dépêchons-nous, chérie, ce sont les plus belles.

Tu vois comme la société déteste le bonheur des individus. Deux êtres s’adorent et se sont dit “oui” depuis longtemps. S’il ne s’agissait que d’eux seuls, ils s’appartiendraient en hâte et remplis de bonheur. Que fait la société ? elle dit : “pas encore ; je m’occupe de vous”. Et si on répondait “tu nous embêtes” ? Mon amour chéri, **je passe mes journées à médire de cette société mal faite.** Ce sera très dur de vivre loin l’un de l’autre quand nous posséderons tout notre amour mais ce sera aussi très consolant. Nos lettres seront encore plus merveilleuses puisque je saurai encore plus de merveilles de toi ! **Mon insensible petite fille chérie, toi, ça t’est égal d’attendre, tu ne désires pas tant que ça être à moi, me posséder par le même fait... Tu n’es pas pressée de vivre notre amour dans toute sa splendeur et sa douceur...** Ô dis-moi “ce n’est pas vrai, mon chéri”.

Mon Zou adoré, tu es la plus ravissante de toutes les fiancées. Je ne voulais pas compter sur une lettre ce soir, et le courrier m’apporte tes lignes bien aimées. Moi aussi **j’aime bien que tu m’écrives de ton lit.** Je rêve un peu au moment où tu écrivais sur ce papier que j’ai entre les mains, prête à dormir, telle que tu seras quand nous dormirons tous deux dans un même lit... Ce ne sera pas trop désagréable ! C’est si bon, mon aimée, de t’entendre dire “je t’aimerai tellement que tu ne pourras pas y croire”. Et comme j’en ferai autant, nous serons deux possédés d’amour, d’un bel et doux amour. Nous ne serons pas avares de caresses : aujourd’hui d’ailleurs, tu m’en envoies un million. Mais il y aura une caresse bien simple



après les plus douces, les plus folles. Nous nous endormirons chaque soir si bien enlacés que la nuit ne sera qu'une longue caresse de tout notre être. Comme je t'aimerai. Est-ce que tu crois que c'est très ennuyeux pour une femme l'immense amour d'une homme ? Moi, je veux que tu sois heureuse dans tous tes rêves, dans tous tes désirs de femme, dans tous tes actes et tes gestes. Mais quand j'imagine ta tendresse à toi, égale à la mienne, tes caresses et tout ce que tu feras pour me rendre heureux, je suis émerveillé de mon sort. Tu es une si adorable petite fille amoureuse. Le moindre geste de ta tendresse est infiniment doux pour tout homme qui t'aime, or tout homme est nécessairement amoureux de toi. Heureusement, le privilège est rare d'être aimé de toi, j'espère même qu'il est unique !

Ma petite pêche aimée, puisqu'“on a toujours le droit de faire ce que l'on veut de son bien”, **j'ai une forte envie de vous embrasser. Mais pas seulement vos épaules ! Une immense envie de vous caresser.** Quelles caresses voulez-vous ? Tant pis pour vous, chérie, puisque vous êtes à moi, ce sera la loi de mon Bon Plaisir. Mon amour, heureusement que ce bon plaisir ne cherche qu'à ressembler au vôtre ! Alors, je vous embrasse longuement au bas de votre cou. C'est merveilleux. Me refuserez vous vos lèvres maintenant ? Ô chérie, je t'aime. Je suis triste d'être obligé de rêver à ce qui fut un si fou bonheur. Mais bientôt, mon Buju, nous connaissons des moments semblables. Tu te mets tout contre moi, me dis-tu, ma petite fille chérie. Reste ainsi : je te couvre de ces caresses indicibles qui constituent notre trésor à nous deux puisqu'elles t'ont déjà donnée à moi, puisqu'elles font de toi ma petite femme divine, ma chérie.

François

[Apostille en haut de la lettre :] Voici un petite poème de la série “pour nous deux”. Il m’a amusé et ému. Je l’ai fait avec tout l’amour que tu sais, ma toute petite fille chérie. Il n’a pas d’autre prétention.

[JOINT, poème autographe de François Mitterrand :]

Cinq Mai

Je portais un complet bleu marine, un col dur évasé, une cravate écossaise et des chaussettes de grosse laine blanche.

Toi, avec ton tailleur quadrillé à fond vert, ton chapeau plat posé à l'inverse de ton sourire et retenu par une drôle de jugulaire nouée sous le menton, tu démentais le fou rire de tes cheveux qui aimaient le soleil.

Une bande velpeau qui cernait ta cheville gauche rappelait un jeu de puce montée ou un escalier descendu trois par trois.

Tu fus très cérémonieuse.

Tu m'expliquas qu'il fallait dire une badge,

Que tu nageais mieux qu'un poisson , que tu me battrais peut-être à la course.

Tu me dis sans doute autres choses que j'ai oubliées.

Moi je pensais à autre chose que je n'ai pas oubliée.

C'était très grave, tu le savais.

C'était même pour cela qu'il fallait à tout prix parler de championnats.

C'était si grave que cela finit par un baiser.

Nous nous assîmes sur un banc du Luxembourg parce qu'il faisait chaud

Parce que nous avions beaucoup marché

Parce que le coin était joli.

J'aimais ton profil de médaille ;

Et ton corps, j'aurai voulu le sculpter.

On dit qu'un sculpteur est toujours amoureux de son œuvre ; un jour pensai-je elle sera mon œuvre ; je la ferai telle qu'elle est.

Puis nous parlâmes à voix basse.

Les pigeons volèrent, se posèrent sur la pelouse d'en face ; les gens passèrent ; l'heure aussi.

Mais nous avions fermé la barrière : nous avions suffisamment affaire avec cet amour qui secouait trop nos cœurs pour être dit.

Car nous ne prononçâmes pas un mot d'amour.

Quand le moment fut venu

Nos lèvres s'unirent

Tout simplement.

Alors toi :

“Ah ! Pourquoi as-tu fait cela

Maintenant, j'aurai encore plus de peine”

Mais ce n'était pas à moi que tu disais cela,

C'était à l'aventure, à la nécessité,

C'était à cet étrange sort qui venait de

Recréer pour toi une nouvelle histoire.

Je n'avais rien à te répondre.

Nous nous levâmes et tu as pris ma main dans la tienne. Nous partîmes en riant et tu portais sous le bras droit des cahiers d'écolière.

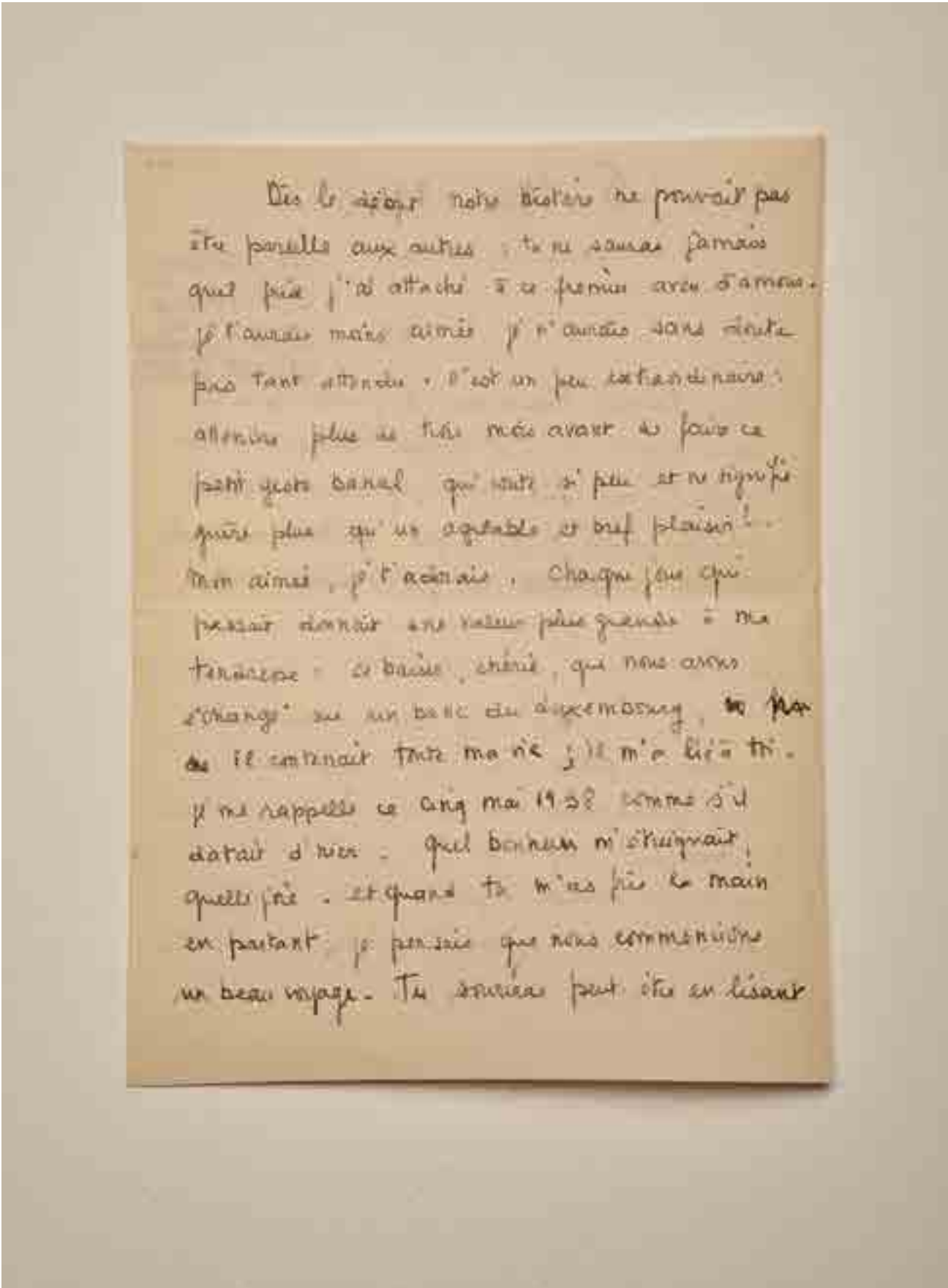
Le soleil disparaissait ; il était froid ce vent qui te décoiffait.

Et tu me dis “il est sept heures et quart et j'avais dit sept heures”.

Mais cela n'avait plus d'importance.

5 mai 1940. Écrit de 5 à 7 heures

3.000 - 5.000 €



205. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 6 mai 1940

“JE T’AIME ET TE DONNE UN TOUT : JE VEUX POSSÉDER TON ÂME POUR MIEUX POSSÉDER TON CORPS, JE VEUX T’OFFRIR PLUS DE JOIES PHYSIQUES POUR MIEUX T’OFFRIR LES JOIES IDÉALES”.

NOUVELLE MENTION DE L’AUTRE RENCONTRE AMOUREUSE DE CATHERINE LANGEAIS EN 1939 : (“J’AI ÉNORMÉMENT SOUFFERT DE PENSER QU’UN HOMME AU MONDE POSSÉDAIT PLUS DE TOI QUE MOI”) ET RÉFLEXIONS LOGIQUES DE FRANÇOIS MITTERRAND SUR LES NOTIONS DE MAÎTRESSE OU D’ÉPOUSE, DE DÉSIR ET D’ESTIME

8 pp. in-12 (179 x 133 mm), encre noire

Le 6 mai 1940

Mon amour chéri, ta lettre d’aujourd’hui est arrivée je ne sais pourquoi à midi au lieu de 3 heures. Je venais de quitter Robert qui me rendait sa dernière visite : il part pour Biscarosse, dans la D.C.A. Le voici heureux ; Edith va le rejoindre. Ce soir il sera à Paris.

Tu me dis ton emploi du temps : donc en ce moment tu es au cours ? Penses-tu à moi ? Tu ajoutes : “la vie est bien triste sans toi”. Mais ce que tu penses là, le sens-tu ? En souffres-tu ailleurs que dans l’idée que tu as d’une séparation longue et cruelle ? C’est extraordinaire ; tu n’es pas encore ma femme et pourtant tu me manques comme si tu m’avais déjà appartenu. Je ne puis séparer de cette petite fille que tu es encore pour moi, cette femme que tu es aussi : j’ai besoin de ton âme et de tes caresses. Et toi ? Toi, ma chérie ? De Marie B[ouvyer], tu m’écris “je crois qu’elle a compris elle aussi beaucoup de choses comme extrêmement peu en comprennent”. Alors je me prends à rêver. “Que pense-t-elle de l’amour, de la Vie, elle que j’aime, dont je sais tant de choses, dont j’ignore tant de choses ?”. Je me demande parfois pourquoi tu m’aimes, surtout pourquoi tu es revenue à moi. Je ne veux pas t’apporter la tranquillité, l’amour-repos, l’amour-mariage. (Dans le sens ordinaire). Toi, je te crois capable d’être au-dessus des autres. Toi, mon amour, tu ne peux pas être une femme médiocre. J’essaie d’imaginer ton amour. Il m’est encore mystérieux puisque tu ne me l’as pas tout donné (il me sera toujours mystérieux. Quel être se donne tout à fait ?). S’il n’était qu’un amour sage, il me décevrait, car l’amour a besoin de violence ; s’il n’était qu’un amour fait pour la certitude agréable d’être aimé, il me torturerait. Je ne sais pas comment tu m’aimes. Je me souviens pourtant de quelques-uns de tes tendresses : elles te faisaient encore plus belle. **J’ai adoré ton visage grave au moment du plus grand abandon que tu m’aies accordé, j’ai adoré aussi le feu qui tout d’un coup t’a unie à moi aux moments extrêmes**

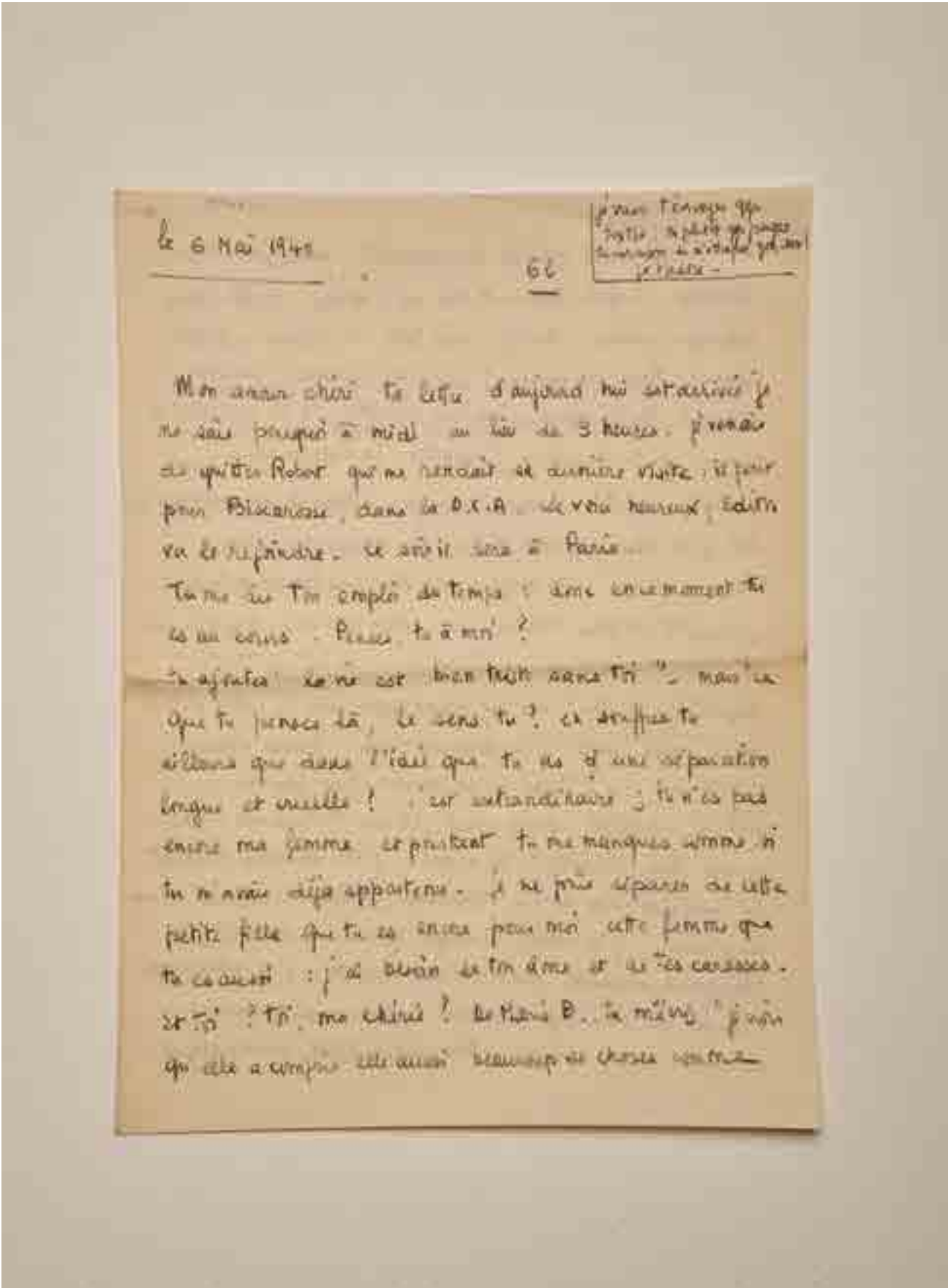
de nos caresses. Ton amour était merveilleux. J’ai aimé que tu aimes le plaisir de notre amour, mais aussi que tu aies aimé ce plaisir avec gravité. Comment te dire : j’ai aimé que tu sois si femme, heureuse de l’amour et consciente tout de même de sa grandeur. **Comprends-tu cette éternelle certitude d’un tout ? Moi, je t’aime et te donne un tout : je veux posséder ton âme pour mieux posséder ton corps, je veux t’offrir plus de joies physiques pour mieux t’offrir les joies idéales.**

Et je me pose cette question contradictoire : “est-ce que j’ai eu peu de toi, ou beaucoup ?”. Est-ce que même dans nos caresses tu m’as donné beaucoup de toi, ou peu ? (Et cette question demeurera plus tard : lorsque tu seras toute à moi, je me la poserai encore, car tu le sais toi aussi : on ne possède pas un être parce qu’on s’unit à lui physiquement). Tu me donneras la réponse sans doute sans le savoir : dans certains gestes, certains regards qui disent : je suis à toi entièrement. (Il m’a semblé que déjà tu l’avais parfois esquissée. C’est difficile à expliquer, mais j’ai vu sentir en toi cet élan merveilleux).

Tu sais, chérie, j’ai énormément souffert de penser qu’un homme au monde possédait plus de toi que moi. C’est cela l’exigence de l’amour : elle veut plus que tout autre. Mais maintenant, puisque ta connaissance de l’amour te permet de juger l’amour et les êtres, tu sais, toi, si tu m’as beaucoup donné, si au-delà de nos caresses encore bien imparfaites, tu m’as donné tout ce que tu es ; si, en m’abandonnant beaucoup de ton corps si plein de délices, et pourtant si peu, tu as *en réalité* donné plus de toi-même qu’en donnant tout à un autre que moi. Ô chérie, **ne crois pas que c’est une jalousie rétrospective qui me fait parler, c’est tellement plus que cela. C’est l’immense désir de connaître ton amour, notre amour.**

Je me suis également posé cette question à double face. “Si elle avait été ma maîtresse, m’aurait-elle aimé assez pour accepter de devenir ma femme, et (s’il n’avait pu être question de mariage entre nous) m’aurait-elle aimé assez pour accepter d’être ma maîtresse” ? L’an prochain, tu feras peut-être de la scholastique : tu verras ce qu’on appelle les contraires et les contradictoires. Cette question là n’est pas contradictoire, tu le sens bien, elle est seulement à faces contraires, elle exprime le même désir. Ma femme ? Cela prouverait que tu m’abandonnes pour toujours tes désirs, tes aspirations, ta vie. Ma maîtresse ? Cela aurait prouvé que tu m’aimais assez pour l’attrait sensible, puissant, enivrant de notre amour. Mais puisque bientôt tu seras ma femme, je réunis les deux faces et je te dis : mon amour, mon aimée, ma petite fille très chérie, je ne sais pas comment tu m’aimes. Mais dis-moi que c’est pour tout cela en même temps ; dis-moi que tu m’aimes pour tous tes rêves de petite fille, et par tous tes désirs de femme. Je ne sais pas comment tu considères mon amour : ou trop idéal ? Ou trop brut ? Mais idéal ou brut, je me moque des classifications. Je t’adore ma chérie, et si je t’adore passionnément, c’est parce que je sens en moi l’immense désir de te rendre heureuse passionnément par tous les plus fous plaisirs, comme par le grand bonheur d’une même conception de la vie.

Cela va peut-être t’amuser, mais je t’assure que cela m’a un temps inquiété : je me suis dit : “attend-elle de moi *tout*, me désire-t-elle autant qu’elle m’estime ?”. C’était en somme la réciproque retournée, inversée de ta crainte : “ne m’aime-t-il que parce qu’il me trouve jolie ?”. Tu comprends, chérie, je ne veux pas m’attirer d’éloges, je ne veux pas que tu me dises



que je suis physiquement très acceptable ! C'est infiniment plus : **c'est ton désir à toi, ton désir d'être à moi qui me passionne**. Ô, sans doute, c'est un problème dont je ne traiterais pas avec la petite-fiancée-qui-se-marie-parce-que-c'est-bien, ou avec la classique jeune fille pas trop innocente mais qui rougit pudiquement quand on parle de l'amour autrement qu'avec des métaphores (et elles ne savent pas qu'elles sont dépouillées du plus magnifique bonheur : voir l'amour avec des yeux émerveillés au lieu de les cacher), mais je t'exprime toutes ces réflexions parce que tu es ma fiancée que j'adore, si grave et si gaie, si femme (et si délicieusement), parce que notre merveilleux amour doit chasser l'artificiel pour étreindre éperdument toutes les joies, ces douces joies qui existent en chaque mot d'amour à travers la séparation. Notre tendresse nous a libérés de ces chaînes : le cynisme, la pruderie, la seul goût du plaisir, le seul attrait de l'esprit. Mon amour, tu es tout pour moi ; tu m'as révélé un monde à la fois pur et passionné, tu m'as révélé que la pureté et la passion se rencontraient à leurs sommets. Toutes deux s'accomplissent dans la violence éblouie, incomparablement heureuse et douce de l'amour.

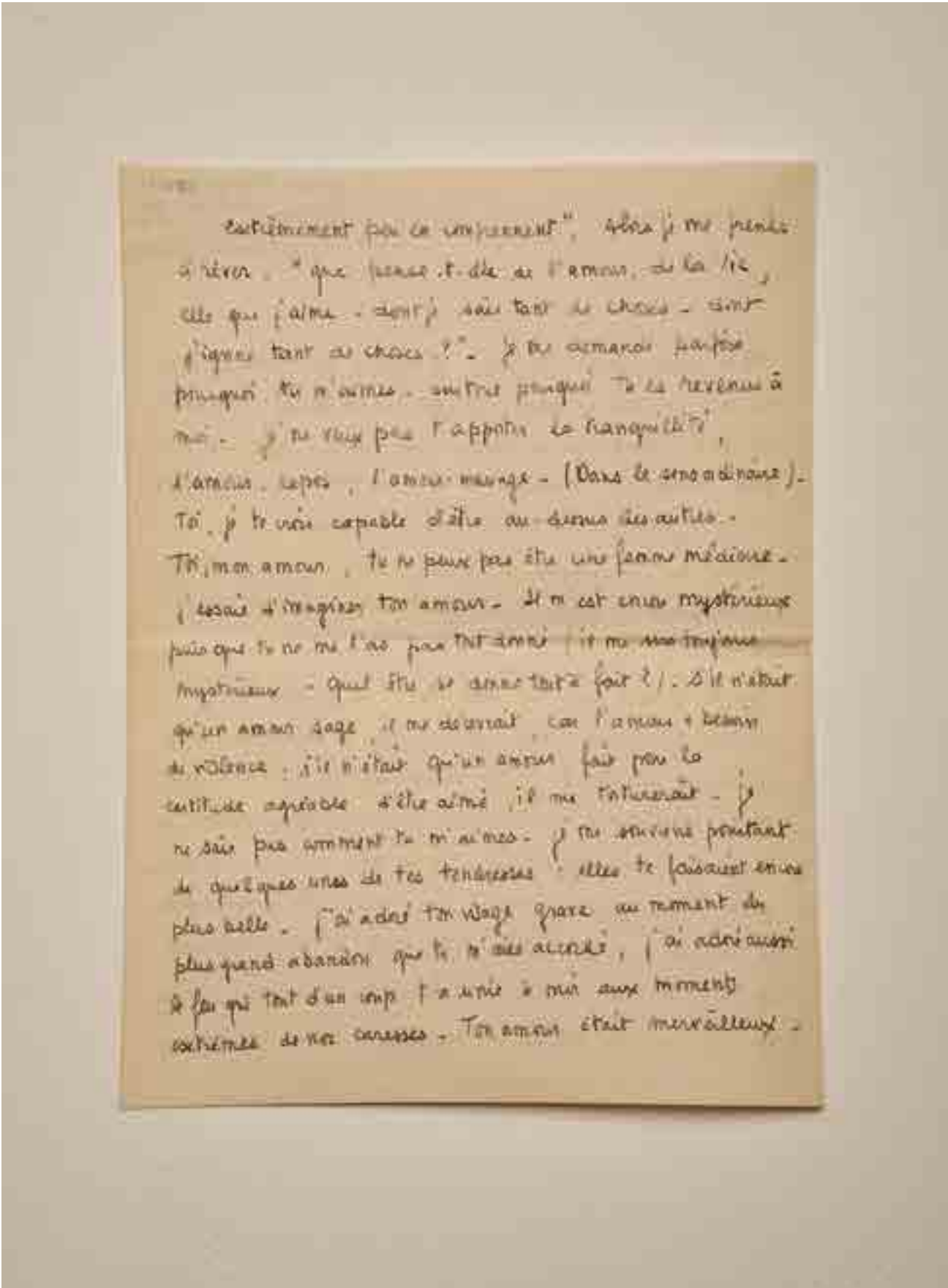
Chérie chérie, tu liras cette lettre. Je sais car nos cœurs sont unis que tu la liras comme il faut la lire, c'est-à-dire en pesant chaque question, en essayant d'y répondre devant toi-même. Il est bon parfois de s'arrêter pour visiter les coins de son bonheur. Réfléchis à tout ce que je t'écris là (peut-être n'auras-tu pas besoin de réfléchir, y as-tu depuis longtemps réfléchi comme moi), et puis réponds aux questions, raconte-moi ce qu'elles suscitent en toi. J'ai besoin de savoir un peu, toujours un peu plus. J'ai besoin de connaître ton accord. Et, mon amour, mon amour adoré, j'ai tant besoin de t'entendre dire : "je t'aime". J'ai tant besoin de t'entendre dire mille désirs un peu fous, si merveilleux... Mais je ne veux pas dicter tes réponses ! (Mon Biju chéri, à vrai dire je triche un peu : tes lettres merveilleuses m'en donnent des éléments, me prouvent ton amour. Mais certaines choses graves méritent tout de même que nous en parlions).

Mon petit amour (très, très grand), je t'aime. Je ne puis pas terminer autrement cette lettre grave. Si tu savais quelle passion est contenue dans chaque mot ! (Mais je vois que tu le sais). Certains me croient calme : et pourtant je suis souvent si tourmenté. Mais avec toi, petite femme chérie, il n'y a devant moi qu'un immense bonheur. Sais-tu à quoi je pense en finissant ? Une image qui me harcèle délicieusement : toi et moi avec notre, nos enfant. Comme ce sera drôle de te voir chez nous tentant de nourrir nos enfants (et émouvant). Ce petit être qui voudra ainsi se nourrir de toi, pense mon amour qu'il sera fait de notre sang à tous les deux. Pense chérie aimée qu'il sera fait de notre plus merveilleuse union, de notre "doux et violent" plaisir (avant ta souffrance à toi), mon petit Zou, toute petite-maman. Ah ! Je t'aime, tu sais ! Je te couvre de baisers, c'est toujours aussi bon que la première fois ! **Et pourquoi ai-je envie, mon amour, de caresser tout doucement tes seins adorables avant de mettre ma tête sur ton cœur ?**

François

Je vais t'envoyer qqs textes. Ou plutôt qqs pages. Tu as raison de m'attraper, Zou chéri ! Je t'adore.

1.000 - 2.000 €



206. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 7 mai 1940

CONTINUATION DES RÉFLEXIONS DE FRANÇOIS MITTERRAND SUR UN AMOUR SANS VIRGINITÉ : “SE DONNER POUR LA PREMIÈRE FOIS, C’EST PASSER D’UN CÔTÉ DU MONDE À L’AUTRE”.

ON COMPREND ICI QUE CATHERINE LANGEAIS A FAIT L’AVEU LORS DE LEURS DERNIÈRES RENCONTRES DE DÉCEMBRE 1939 OU DU TOUT DÉBUT DE JANVIER 1940

8 pp. in-8 (180 x 132mm), encre noire

Le 7 mai 1940

Mon petit Zou bien-aimé, une fois de plus et j’en suis troublé, je constate d’après ta lettre de ce soir la similitude de nos pensées, de nos inquiétudes et presque de nos phrases. **Tu me parles “de ce qui a été et qui n’aurait pas dû être et de ce qui n’a pas été et aurait dû être”**, parce que tu l’as voulu et parce que maintenant les événements le veulent. Moi aussi je reviens souvent sur tout cela. Il m’arrive d’être désespéré et si je ne puis rien te reprocher (tu sais bien que cette pensée ne m’effleure pas), je m’accable de la force qui fut contre nous. **Comment a-t-il pu se faire que le premier don de soi, qui sera éternellement le premier, puisque vis-à-vis de l’éternité il n’y a pas de recommencement, se soit produit hors de moi. Malgré tout, se donner pour la première fois, c’est passer d’un côté du monde à l’autre** : pourquoi n’avons-nous pas connu cette extraordinaire révolution par/dans l’accomplissement de notre amour ? L’événement replacé dans son ambiance redevient explicable, presque normal, mais considéré en lui-même il demeure angoissant. Et cela? C’est l’aventure de tous les amours qui ne sont pas le vrai, l’unique : l’union d’une femme et d’un homme c’est toujours un fait d’apparence quelconque né d’une rencontre de vacances, de rendez-vous, d’une soirée mondaine ; on peut toujours la replacer dans son cadre, donc la rapetisser ; on peut toujours se dire à soi-même qu’elle n’est qu’une occasion de plaisir : **cela n’empêche pas que vis-à-vis de la Vie, c’est un acte suprême** doué de conséquences impensables, profondes, éternelles. Alors quelle angoisse après, quand on s’aperçoit qu’on a joué avec cette chose tellement plus grande que soi.

Et chaque homme, chaque femme a commis cette sorte de crime si terriblement stigmatisé par l’expression : faire l’amour. Tu vois, parce que moi, je ne peux que *t’aimer*, parce que je ne pourrai que *t’aimer* ; **c’est-à-dire, te posséder dans la joie de l’être tout entier**. Je ne comprends plus ce que cela veut dire : faire l’amour. Je ne comprends plus cette réduction de l’amour.

Je t’ai dit ma chérie que j’étais parfois *désespéré* à cette pensée que je ne serai jamais l’homme qui t’a rendue femme, que cela ne serait jamais plus. *C’est faux*. Désespéré, je ne le suis jamais. Si je désespérais,

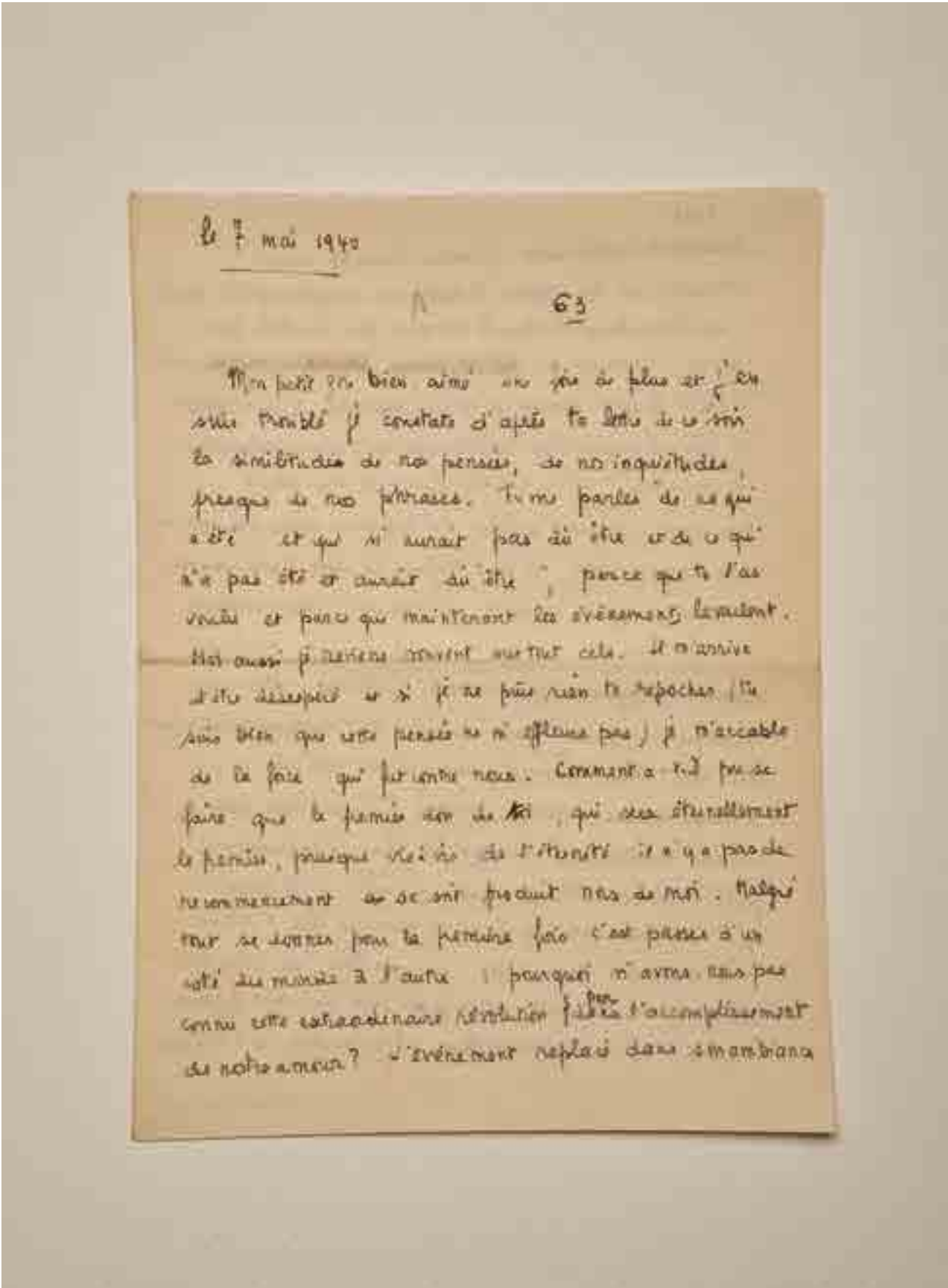
si cela brisait d’abord notre bonheur puis notre amour, c’est que je serai justement de ceux pour qui l’amour c’est *le faire*, un petit incapable de s’élever à l’amour. Vois-tu, chérie, tu aurais pu me perdre (car si je ne t’avais pas crue, je n’aurai cru personne désormais), mais tu m’as sauvé. Je t’en adore tellement, tellement. Tu as été une femme adorable, merveilleuse, délicieuse dans le don de ton amour. Parce que ton amour, celui-là, c’était le vrai, l’unique, comme le mien pour toi. **Tu sais, quand je suis parti, j’avais encore le cœur plein de ma tristesse : je n’avais pas eu le temps de comprendre ton aveu**, mais vite tout de même, sous la caresse de nos tendresses, j’ai admiré, adoré ce chef-d’œuvre que tu es, qui avait réussi à se détacher plus beau encore de sa fragilité. J’ai quelques fois imaginé que Dieu avait fait naître cette souffrance, avait voulu t’atteindre (donc m’atteindre) seulement pour empêcher que nous ne nous adorions comme des dieux, en nous montrant que nous étions un homme et une femme.

Toutes ces épreuves, et celle-là fondamentale, nous permettent, nous permettent peut-être de nous appartenir plus entièrement encore, car nous reconnaitrons mieux la merveille unique qui est notre tendresse.

Je ne sais, mon aimée, si je m’abandonne aussi bien que toi à la volonté de Dieu. Je dois être moins croyant que toi (je ne m’en vante pas). Et pourtant comme toi, c’est à lui seul que désormais je m’adresse, lui seul est capable de résoudre notre problème : l’accomplissement de notre amour. Tu comprends : mariés, toutes les questions sont résolues, tant que nous ne serons pas mariés, elles ne le seront pas selon notre absolu désir. Or, il m’est impossible de penser que d’ici très peu de temps tu ne sois pas ma femme chérie, que tu ne sois pas à moi. Notre amour est trop enraciné en chacune de nos pensées, en chacun de nos désirs pour ne pas exiger que nous le possédions tout entier. N’est-ce pas que tu saisis le sens émouvant, splendide (bien loin du sens banal) de cet aveu que je te crie de toute ma tendresse “je te désire”. Oui je te désire parce que tu es déjà ma femme en beaucoup de choses, parce que maintenant tu dois l’être totalement. Car je t’adore et suis lié par toutes les forces de mon être.

Tu termines ta lettre de ce soir par ces mots “ton Zou, ta petite femme déjà” ; comme c’est vrai mon amour. Oui, tu es déjà infiniment plus pour moi qu’une jeune fille promise. Il existe entre nous une union intime, indicible. Par nos caresses qui sont déjà pour nous une alliance heureuse, profonde ? Oui, et plus encore, par *tout* ce que nous avons uni de nous-mêmes. **L’amour est un monde complet, étrange puisqu’il aime cette ambiguïté du plaisir qui au lieu de s’emparer uniquement du corps, embrase l’âme aussi**, puisqu’il favorise la tromperie en mettant à la base du plus ardent et véritable amour, comme du plus superficiel, le même plaisir, le même et pourtant si différent. Quand donc cessera-t-on de considérer l’union des corps comme un acte seulement physique, matériel ? Comme si l’âme et le corps n’étaient pas si intimement mêlés qu’il est impossible de discerner la part de l’un et la part de l’autre.

Mon amour adoré, c’est pourquoi si patient avant de te retrouver, je suis devenu si impatient de te posséder parfaitement, maintenant que j’ai reconnu la toute-puissance, la beauté, la profondeur de notre amour : il nous manque encore le suprême bonheur, l’incomparable bonheur, d’une union qui désire infiniment la perfection de l’amour.



Ma petite fille chérie, comme je te parle sérieusement ! (Et c’est encore là une preuve de notre union ; je t’écris désormais sans rien te céler de plus intime de ma perpétuelle interrogation). Mais je crois qu’il n’y a plus entre nous de choses sérieuses ou futiles. Il n’y a plus que les choses que *nous* pensons.

Il m’arrive aussi de rêver que si j’étais tué à la guerre, aucun homme ne te donnerait plus de lui-même que moi... De rêver aussi que d’être tué après t’avoir possédée, sera moins grave, moins décisif : il y aura eu au monde une minute de perfection, et cette minute c’est nous qui l’aurons vécue, nous deux. Mais tu comprends comme il est grave aussi que je ne puisse plus penser que le temps soit long d’ici notre merveilleux bonheur. **Tu es trop en moi et moi trop en toi pour que nous puissions retarder la plus absolue expression.** J’ai une raison qui demeure solide : le mariage, ses risques (blessure, enfant). Mais je crois que le mariage avec ces risques-là (risques pour toi, ma chérie, mon Zou et cela me tourmente) vaut mieux que notre union sans lui. Car il nous évite toute contradiction avec nous-mêmes. Seulement pour cela, il faut le hâter. Ô chérie, la guerre, quelle misère !

Vois-tu, mon rêve est de te rendre infiniment heureuse. Je veux que tu connaisses chaque phase de l’amour dans la joie. Je veux que le jour où je t’aurai possédée enfin, ma bien-aimée, tu ne penses qu’à m’envelopper encore de tes bras, que tu me dises de tout ton cœur : “comme c’est merveilleux, comme c’est bon de vivre, comme je t’aime” et non pas, “pourquoi” ? **Une phrase de toi m’a frappé au début de ces lettres : “si je t’avais appartenu, cela n’aurait pas gâché notre amour” (je te l’ai rappelée).** Chérie, m’aurais-tu fait un reproche après ? Simplement le reproche de ton regard ? Ou m’aurais-tu serré dans tes bras, tout contre toi en me disant : “je t’aime et ne désire pas autre chose” ? Il faudra, vois-tu mon amour, penser toujours à cela d’abord. Nous nous adorons et c’est plus merveilleux que tout.

Nous ne nous posséderons que de notre plein gré. Mais, quel que soit ce jour, quelles qu’en soient les circonstances il faudra, chérie chérie, que ce soit dans la joie et la certitude. N’est-ce pas, ma toute petite fille, ma petite femme adorable ? J’irais jusqu’à dire dans le mariage ou au dehors : avant tout passe notre union heureuse, merveilleuse. Ce jour-là, cette minute-là (puisque ce sera au pluriel, un doux pluriel ?), ils devront être de toutes manières le centre idéal de toute notre vie. Comme je t’aime mon Zou adoré ! Ne le sens-tu pas à travers chaque mot que je t’aime passionnément ? N’est-ce pas que tu es trop femme, et trop merveilleusement femme pour ne pas comprendre de tout ton être mon désir et mon amour tout entier ? Je t’adore.

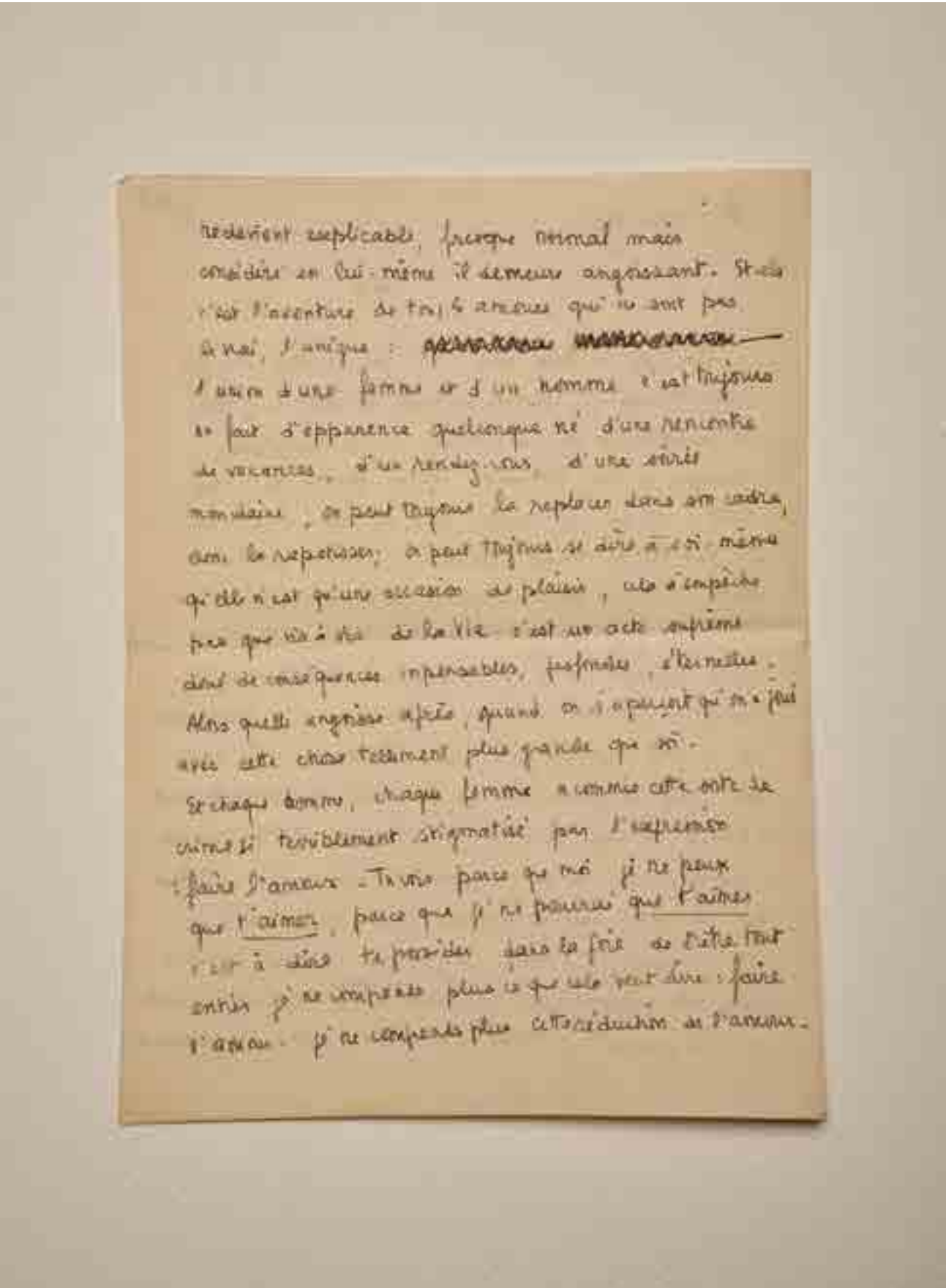
Dis encore à Paris mon amitié... Amuse toi bien si tu en as l’occasion... Mais pense à moi !

Merci pour *Gilles* [Drieu la Rochelle] reçu hier et pour la photo de mon merveilleux petit Zou chou. (Je voudrais rester longuement tout entier contre toi, embrasser ton épaule).

Et puis, je voudrais tant de choses qu’il vaut mieux m’arrêter là ! C’est simple d’ailleurs, je te voudrais toute car je t’aime.

François

1.500 - 2.000 €



207. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 8 mai 1940

“JAMAIS TU N’AS TRAITÉ L’AMOUR BASSEMENT”...

“NOUS NOUS SOMMES ÉTENDUS L’UN CONTRE L’AUTRE”.

NOUS SOMMES LE 8 MAI 1940 : “J’AI FAIT UNE RANDONNÉE EN BRAS DE CHEMISE SOUS LE SOLEIL”...

8 pp. in-8 (179 x 131mm)

Le 8 mai 1940

Ma petite chatte chérie, j’aimerais bien que tu sois à la place de maître Goupil sur mes genoux ! (“goupillon” puisqu’il s’agit d’un renardeau). Tu remuerais un peu moins sans doute et j’imagine que malgré le poil soyeux et le gentil museau de mon compagnon, ce serait rudement plus agréable. J’adorerais perdre mes baisers dans tes cheveux, sentir ta chaleur à toi, ton parfum. Te souviens-tu de notre dernier après-midi de Jarnac ? Tu es restée longuement sur mes genoux (moi, j’étais assis sur ton divan). Tu m’as raconté quelques histoires de ta vie sans moi. Mais tu n’as pas fait que cela : c’était doux, chérie, d’interrompre nos paroles par un baiser, par une caresse délicateuse. Tu étais bien alors ma toute petite chatte, une petite chatte qui s’appelait Zou, avait une peau-douce, et un museau frais, et des yeux de femme, c’est-à-dire mystérieux, incertains, et si attirants qu’il vaut mieux ne pas subir la fascination, se laisser ensorceler...

Après, nous nous sommes étendus l’un contre l’autre ; mais là tu n’étais plus une petite chatte ravissante, peut-être inquiétante. Tu étais une femme merveilleuse et dont l’amour était incomparable ! Ah ! comme c’était inouï cette impression que j’avais, uni à toi par tous nos gestes d’amour, d’être porté par toi et en même temps de t’enfermer dans un monde à nous deux seulement. Ma toute petite femme adorée, malgré le temps, **j’éprouve toujours un doux plaisir à rêver à nos caresses folles**, enivrantes, si troublantes aussi, qu’il valait mieux encore ne pas se laisser ensorceler, qu’il était nécessaire de se détourner de toi un instant.

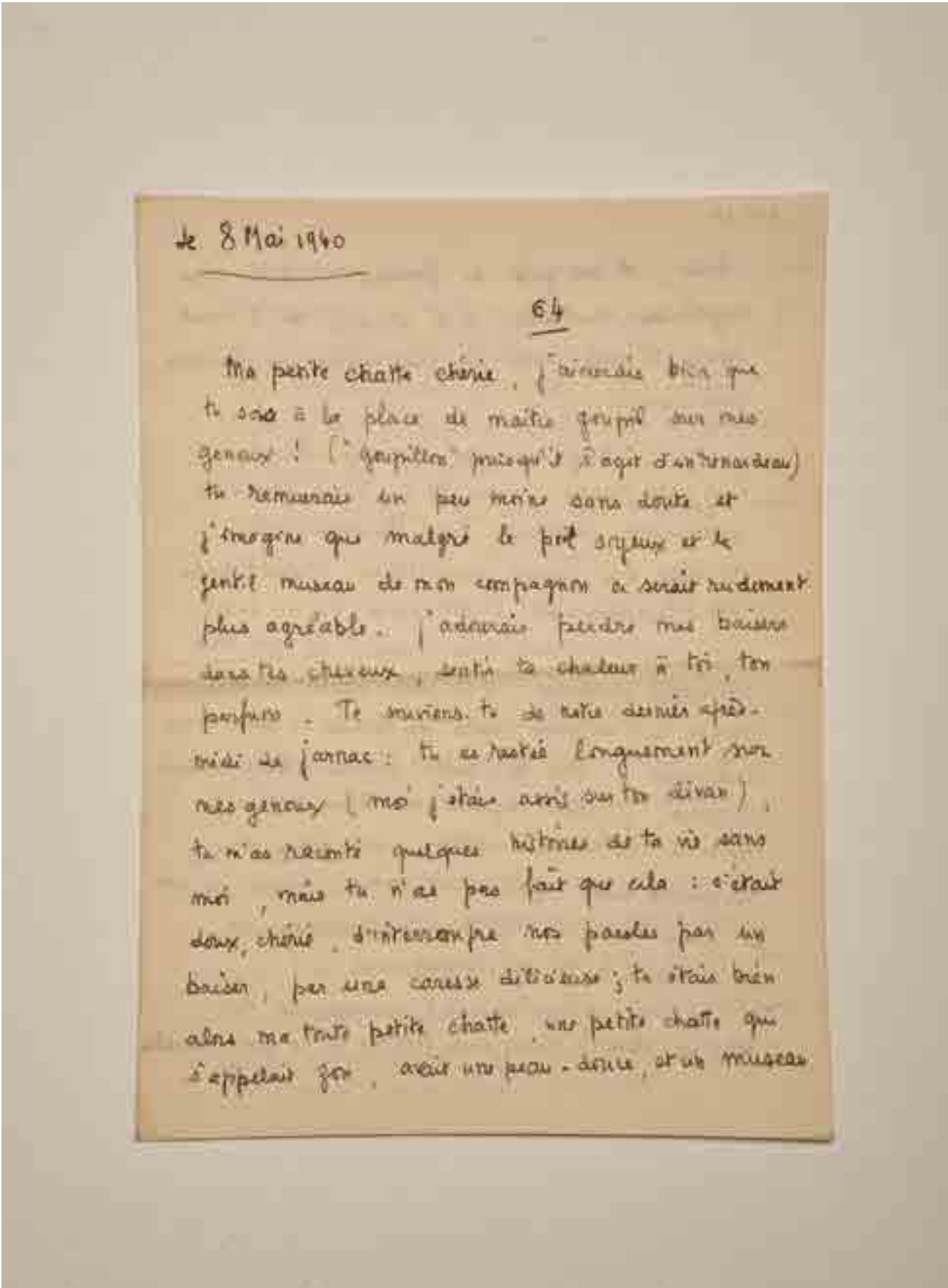
Tu es terriblement dangereuse mon Marizou chou ! Tu es une femme à ne pas rencontrer sauf dans un cas : te rencontrer pour te garder éternellement. **Autrement, on emporte avec le goût de ton amour une tristesse aussi longue que la vie**. Heureusement pour moi, mon amour, je ne connaîtrai pas (ou plus) cette souffrance de n’avoir qu’un peu de toi. Car c’est avoir peu d’une femme que de ne pas la retenir dans une égale adoration, toute la vie.

Ainsi donc, ma toute petite fille méfiante, tu as cru un temps que je pouvais m’amuser de toi. Tu ne lisais pas dans mes yeux, dans mes paroles ? Il doit y avoir pourtant des signes qui ne trompent pas. Et ne t’es-tu pas étonnée de me voir attendre si longtemps un premier aveu ? Crois-tu, chérie, qu’un homme qui veut une femme pour son plaisir, quitte à l’aban-

donner ensuite pour chercher ce plaisir ailleurs, se serait attardé plus de trois mois avant un tout petit baiser, un baiser à peine amoureux (et qui l’était tellement en réalité - c’était pour cela qu’il avait tant attendu et qu’il s’était fait si léger, si rapide) - puis se serait arrêté là, n’aurait pas demandé des caresses plus complètes, enfin tout ce plaisir pour lequel seulement il avait agi ? C’est vrai que tu étais encore très jeune. Maintenant que deux ans ont passé, tu dois te rendre compte de la différence. Tu dois infailliblement reconnaître le signe ! Moi-même, tu m’avais tant transformé.

Je t’aimais tant que je n’aurais pu te demander plus que je ne l’ai fait. Nous avions 2 ans devant nous et c’eut été fou (criminel même) de ma part de fonder notre amour sur une liaison. Je t’avoue, chérie chérie que je t’ai infiniment désirée et que parfois j’étais obligé de me raisonner pour ne pas te confier mon désir (et c’eut été également normal que tu m’accor-dasses beaucoup : nous nous aimions et l’amour vrai est toujours beau). Mais tu étais si petite, les risques étaient si grands pour toi, cela t’aurait créé bien des souffrances. Et puis, tu n’étais tout de même pas faite pour cela. Tu es d’une “race”, si je puis dire, que j’aime, admire tant. Ah ! Tu étais ma petite Bérénice. Plus tard seulement, tu devais être toute à moi. Les deux ans ont passé, et je ne regrette rien de ce que j’ai fait à ton égard, de ce que j’ai fait pour notre amour. Et ne trouves-tu pas que c’est mer-veilleux de penser que ce “plus tard” est là, presque là, que maintenant le temps est venu où tu vas être à moi, ma femme bien-aimée, où nous allons connaître tout l’amour, toutes les merveilles de notre amour ?

Nous avons eu un charmant rendez-vous dimanche dernier, 5 mai. Si vos baisers, Mademoiselle chérie, étaient parmi les mieux qu’une femme peut donner, j’avoue que je suis rétrospectivement vexé d’avoir été réduit à les imaginer ! Mais j’espère bien que tu m’en réserves pour ma prochaine permission. Même si tu veux éviter de me rendre tout à fait fou, j’espère Marizou chéri que tu me rendras suffisamment fou de tes baisers, de tes caresses, tout de même. Mon amour, comme nous serons tous les deux “inspirés” par notre tendresse plus forte que tout, tu peux imaginer ce que notre union pourra être éblouissante. **Nous ne serons pas deux méca-niques bien réglées qui font les gestes de l’amour** parce qu’elles sont faites pour ça et se moquent du reste ! (et il y a tant d’hommes et de femmes qui sont des mécaniques). Nous, nous serons deux êtres émer-veillés de s’appartenir et qui seront, comme tu le dis si bien, “inspirés” : il y a une infinie poésie dans la plus petite parcelle d’amour. Tu as entendu, comme moi, parler bien des hommes et des femmes, comme ils consi-dèrent l’amour avec vulgarité ! (les traditionnelles astuces sur l’amour me révoltent : elles rabaissent tout). On dirait qu’ils s’acharnent à détruire l’âme de l’amour. Tu comprends bien : **il ne s’agit pas là de pruderie mais de respect de la poésie, de l’élan qui existent non seulement dans la pensée de l’amour mais dans l’acte**. Sans que tu le saches, je t’ai tou-jours été froidement reconnaissant. Jamais tu n’as dit devant moi, malgré ta tristesse, même aux moments de notre séparation, une parole contre l’amour. Jamais tu n’as traité l’amour bassement. Ô chérie, mon amour, comme nous nous aimerons. Tu vois, en te possédant, il me semblera posséder toute la splendeur du monde.

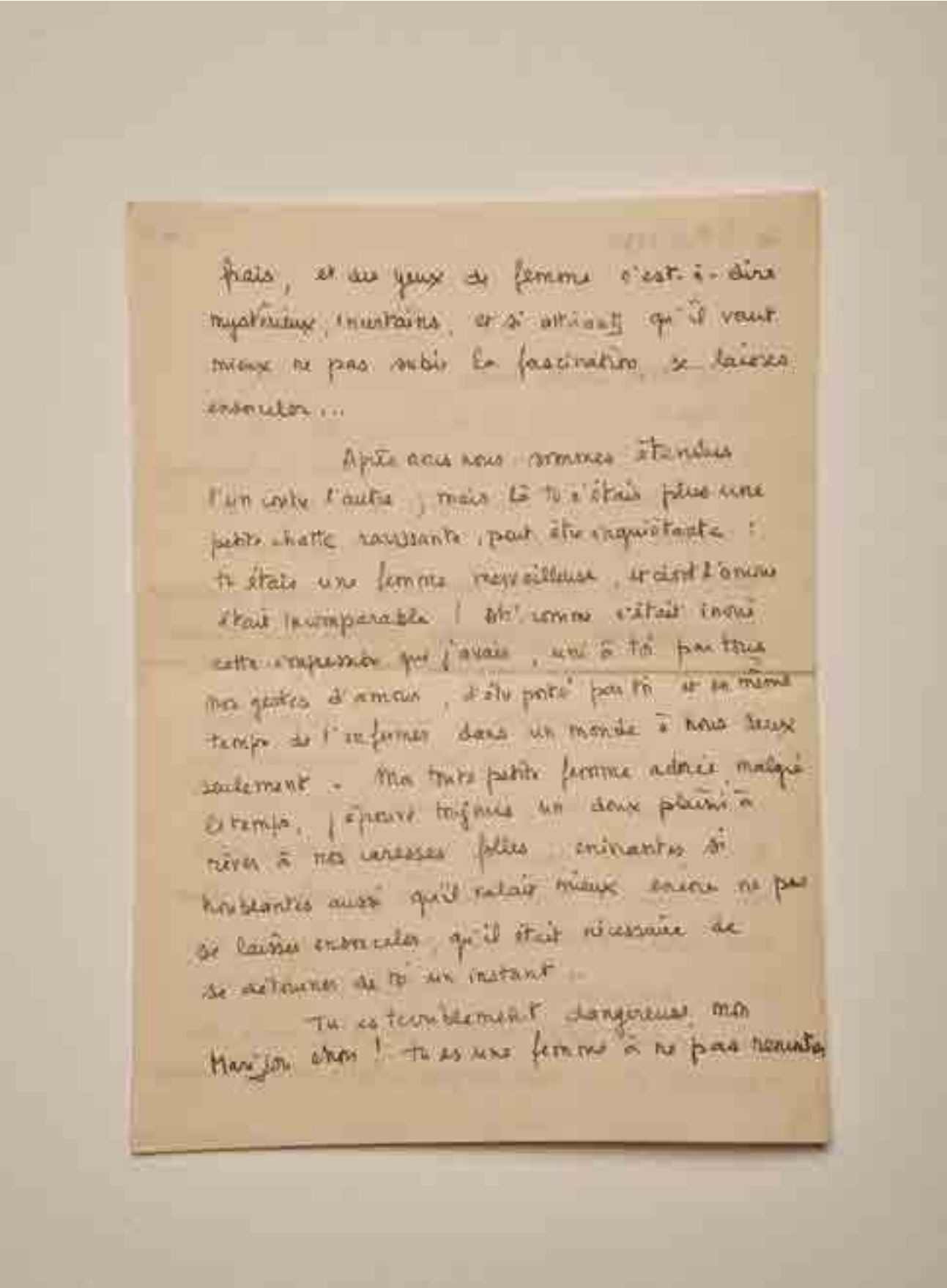


Chérie, j'ai tout d'un coup grande envie de t'embrasser. Voici un baiser, un baiser d'homme follement amoureux de sa petite, toute petite fiancée. Et ce n'est pas chose désagréable un baiser comme ça ! (Mais toi, quel est ton avis ?) Qu'ai-je fait aujourd'hui ? **J'ai fait une randonnée en bras de chemise sous le soleil, photographié des arbres, un pommier en fleurs, une génisse qui regardait avec des yeux attendris.** J'ai lu une partie de *Gilles* [le roman de Drieu La Rochelle parut en 1939] dont je te parlerai. Et puis, **comme toujours, j'ai rêvé de toi.** Je te donne un rendez-vous, mon Buju. Où ? Dans "notre" chambre de l'hôtel du Rhône ? Aux Tuileries ? Non, après tout, dans ta chambre à toi que je connais maintenant (si tu dois sortir ce soir-là, tant pis, tu penseras à moi, tu viendras tout de même au rendez-vous "dans l'espace") et ce sera pour samedi prochain à 9h1/2. **Je vous avertis Mademoiselle que je vous donnerai peut-être des baisers... Acceptez-les, je vous en supplie.** Quand ce ne serait que pour me faire plaisir ! Alors, je vous embrasse dans votre cou, le long de vos épaules comme nous l'aimions tant, il me semble. C'est un peu comme chaque soir ? Cela ne change pas assez ? Chérie, l'amour est merveilleux puisque ses caresses ne sont jamais les mêmes, puisqu'elles sont la source d'un ravissement toujours nouveau.

Et puis, avant de te quitter mon aimée, **je prendrai longuement ta bouche chérie, tes lèvres (elles sont mon bien maintenant, c'est un privilège inouï), et cette langue perfide et délicieuse de petite fille moqueuse et peut-être amoureuse...** Tu vois, de te parler ainsi, j'ai envie de rire comme tu l'aimes et de t'aimer follement ! Je t'adore chérie.

François

1.000 - 2.000 €



fruits, et des yeux de femme c'est-à-dire
mystérieux, incertains, et si attirants qu'il vaut
mieux ne pas subir la fascination, se laisser
embrasser...

Après nous nous sommes étendus
l'un contre l'autre, mais là tu m'étais plus une
petite chatte rousante, peut-être inquiète :
tu étais une femme réveillée, et c'est l'homme
d'être insupportable ! Oh ! comme c'était inouï
cette impression que j'avais, une à toi par tous
mes gestes d'amour, d'être porté par toi et en même
temps de t'embrasser dans un monde à nous deux
seulement. Ma toute petite femme adorée malgré
le temps, j'éprouve toujours un doux plaisir à
rêver à mes caresses plus éminentes si
brûlantes aussi qu'il n'était mieux d'être ne pas
se laisser embrasser, qu'il était nécessaire de
se détourner de toi un instant...

Tu es terriblement dangereuse, mon
Marjor, ah ! tu es une femme à ne pas regarder

208. MITTERRAND, François

*Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*

[Meuse, près de Stenay], 9 mai 1940

LE 9 MAI 1940 : FRANÇOIS MITTERRAND
RÊVE ENCORE D'AMOUR.

“LE FOULARD EST-IL VERT COMME JE
L'AVAIS PRESCRIT ?”

3 pp. in-8 (179 x 132mm), encre noire

Le 9 mai 1940

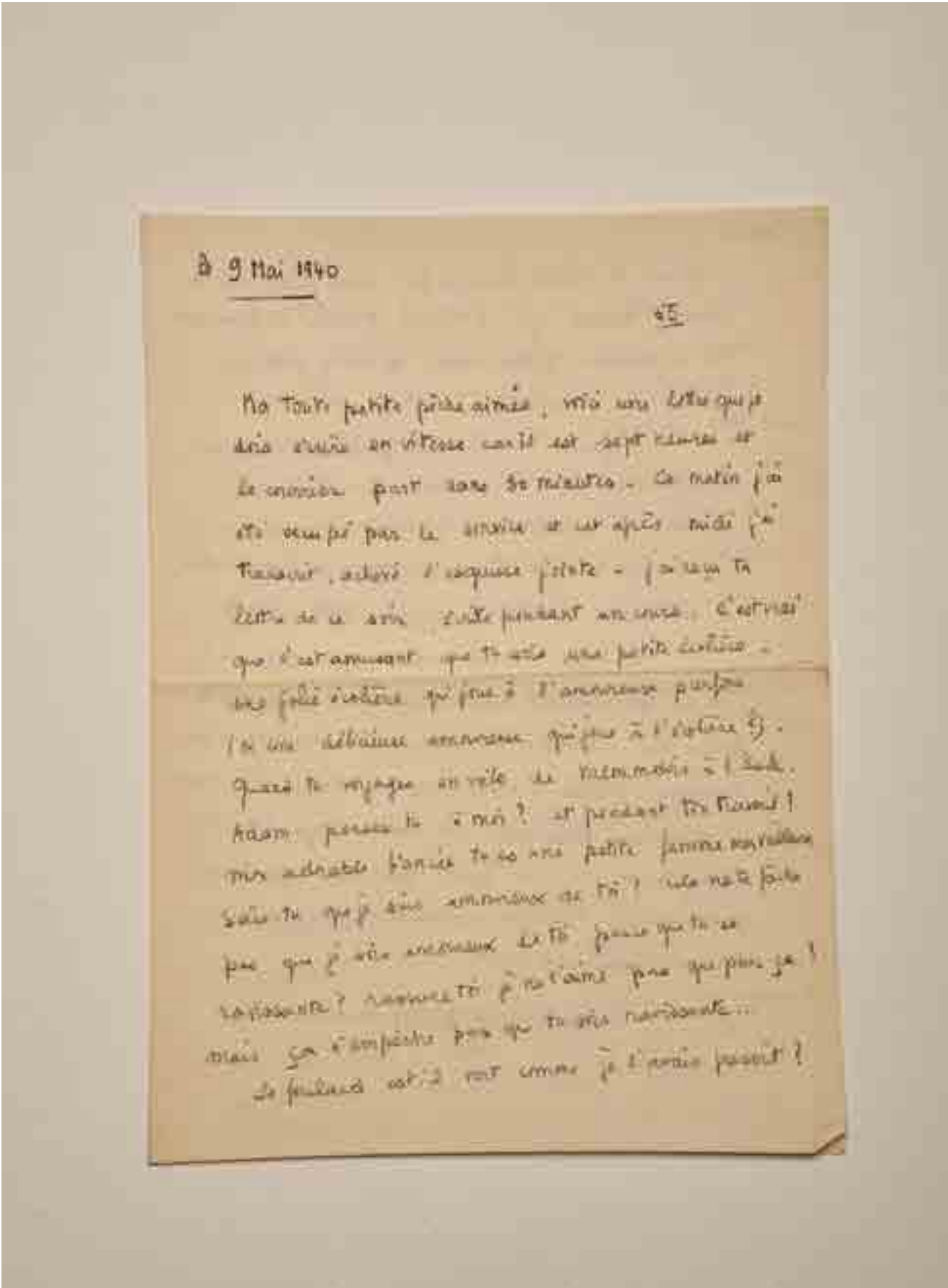
Ma toute petite pêche aimée, voici une lette que je dois écrire en vitesse car il est sept heures et le courrier pat dans 30 minutes. Ce matin, j'ai été occupé par le service et cet après-midi, j'ai transcrit, achevé l'esquisse jointe. J'ai reçu ta lettre de ce soir, écrite pendant un cours. C'est vrai que c'est amusant que tu sois une petite écolière, une jolie écolière qui joue à l'amoureuse parfois (ou une délicieuse amoureuse qui joue à l'éco-lière ?). Quand tu voyages en vélo de Valmondois à l'Isle-Adam, penses-tu à moi ? Et pendant ton travail ? Mon adorable fiancée, tu es une petite femme merveilleuse. Sais-tu que je suis amoureux de toi ? Cela ne te fâche pas que je sois amoureux de toi parce que tu es ravissante ? Rassure toi, je ne t'aime pas que pour ça ! Mais ça n'empêche pas que tu sois ravissante... **Le foulard est-il vert comme je l'avais prescrit** ? Si oui, tu me rendras si fou avec ce vert sur tes cheveux blonds que je mourrai d'envie de t'embrasser tout le temps. Je crois même qu'il n'y aura pas besoin du foulard...

Quand je serai en permission, nous irons nous promener tous les deux sur la rivière (l'Oise ou la Charente) ; tu m'oublieras une fois de plus déguisée en ondine. Aurai-je l'autorisation d'embrasser ce dos, la plus belle réussite d'une délicieuse réussite... ? Ce sera doux de te couvrir de caresses, mon amour ; les aimeras-tu toutes mes caresses. Tu sais, elles naîtront d'une tendresse infinie, d'un immense désir, elles seront l'expres-sion émerveillée de mon amour pour toi. **Les espères-tu un tout petit peu, bien que tu sois un bout de Zou très froid, très insensible et tout à fait inintéressant** ?

Chérie chérie, quelles merveilles nous attendent ? Pourquoi ta peau est-elle si douce ? C'est ta faute aussi si elle m'enivre jusqu'à troubler une raison pourtant solide. Mais c'est tellement mieux comme ça ! Tant pis (tant mieux) si je puis un instant oublier cette raison et t'aimer comme je le voudrais tant. Enfin, tout de même, le mariage sera le bienvenu, ma petite fille adorée, qui nous permettra de remiser cette raison de malheur dans le magasin des accessoires inutiles ! Mais alors, petit Zou chéri, nous nous aimerons “à ne pas le croire !” (et toi, m'aimeras-tu follement ? dési-res-tu un tout petit peu être à moi, toute à moi ?). Ô chérie, je t'adore. Je crois que nous sommes d'accord sur un point : notre *seul* et *inouï* bonheur sera d'être totalement l'un à l'autre. Alors vite ! Bonsoir ma pêche chérie. Me donnes-tu tes lèvres comme je l'aime, et tout ce que je veux ? Je tâcherai d'être patient ! Mais je t'adore. En tout cas, je prends ma “place réservée”, c'est si doux de te sentir vivre et de t'aimer ainsi.

François

300 - 500 €



Période 4

La Campagne de France

10 mai 1940 - 11 juin 1940

209. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 10 mai 1940

PREMIÈRE LETTRE DE LA CAMPAGNE
DE FRANCE : “JE PARS SUR NOS
POSITIONS DE COMBAT”.

INVASION DE LA BELGIQUE PAR LES
TROUPES ALLEMANDES

2 pp. in-12 (189 x 139 mm), encre noire

Le 10 mai 1940

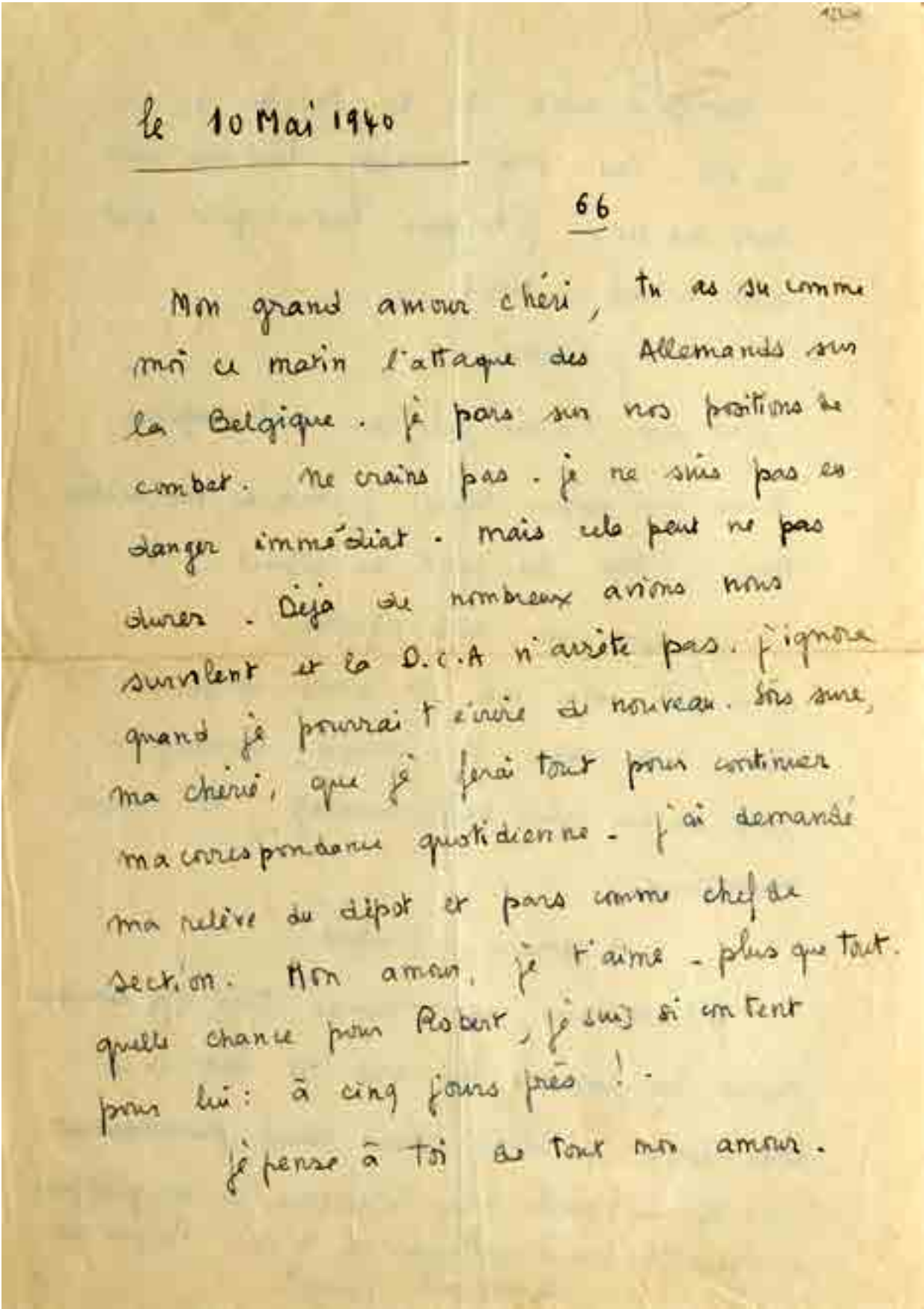
Mon grand amour chéri, tu as su comme moi ce matin l’attaque des Allemands sur la Belgique. **Je pars sur nos positions de combat.** Ne crains pas. Je ne suis pas en danger immédiat. Mais cela peut ne pas durer. Déjà de nombreux avions nous survolent et la D.C.A. n’arrête pas. J’ignore quand je pourrai t’écrire de nouveau. Sois sûre, ma chérie, que je ferai tout pour continuer ma correspondance quotidienne. J’ai demandé ma relève du dépôt et pars comme chef de section. Mon amour, je t’aime, plus que tout. Quelle chance pour Robert, je suis si content pour lui : à cinq jours près !

Je pense à toi de tout mon amour. **Quoi qu’il arrive, dis-toi toujours que tu as été tout mon bonheur, tout mon amour, toute ma vie. Je te dois tout ce qu’il peut y avoir de bon en moi.** Je t’aime. Je ne puis que t’écrire ces mots rapides. Dans une demi-heure, j’emmène ma section. Pas très loin du point de départ. Dis aux tiens mon affection. J’emporte avec moi ta photo et surtout dans mon cœur ton sourire, ton visage si grave de nos plus beaux moments, ton amour merveilleux.

À demain, je l’espère. Je t’embrasse et te donne tous les baisers, toutes les caresses qui nous ont fait un si beau trésor. Je t’aime, chérie chérie, passionnément. C’est bien de partir avec la présence de mon petit Zou, de cette petite fiancée délicieuse que tu es. Prie pour moi et aime-moi.

François

3.000 - 5.000 €



210. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 11 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (2).

REMARQUABLE LETTRE ÉCRITE SOUS LE FEU : “LES AVIONS ALLEMANDS NOUS SURVOLENT ET BOMBARDENT... DES FILES DE RÉFUGIÉS... DES PETITES FILLES À PIED DURANT 50 À 60 KMS, DES VIEILLARDS, DES CHARRETTES AVEC IN BRIC-À-BRAC INVRAISEMBLABLE”.

FRANÇOIS MITTERRAND CONSTRUIT EN HÂTE UN ABRIS ET RÉDIGE UNE LETTRE À MARIE-LOUISE, À L'ÉCRITURE TREMBLANTE, DEPUIS UN “BOYAU”.

3 pp. in-8 (189 x 134mm), encre noire

Le 11 mai 1940

Ma petite merveille chérie, voici une journée dure qui va vers sa fin. **Depuis ce matin, les avions allemands nous survolent et bombardent. Torpilles en général, une fois que des files de réfugiés se traînaient à l'endroit visé.** J'ai eu déjà une première chance : je suis parti de l'endroit où il y eut quelques dégâts une demi minute avant ! Je dois te devoir cela. Je suis sûr que tu me protégeras par tes prières, ta pensée, ton amour. **Heureusement que j'ai quitté le village hier : ma chambre a paraît-il sauté et flambé ! Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de récupérer ta photo dédiéee.** Elle doit être dans un piteux état. Enfin ! **Pour l'instant, pendant que je trace ces lignes, trois avions se profilent à l'horizon, toujours des Allemands. Au loin, à droite, une immense fumée s'élève, un village qui brûle sans doute.** J'ai travaillé tout le jour à commencer un petit abri pour moi et mon adjoint. Autrement, je suis en plein air et ce n'est pas très drôle ! J'ai les mains toutes jaunes de terre. Ma chérie, ce ne serait pas très agréable pour toi la caresse rocailleuse que j'aimerais pourtant bien te donner ! Beau temps, beaucoup de vent. Mais je suis assez couvert. Nous attendons les premiers tirs d'artillerie. Mais ces avions ! C'est vraiment dur de supporter leurs attaques perpétuelles sans rien pouvoir opposer. **Le défilé des évacués de Belgique et de France est lamentable. Des petites filles à pied durant 50 à 60 kms, des vieillards, des charrettes avec un bric-à-brac invraisemblable.** Les nouvelles se croisent. Nous ne savons rien du devant, ni de l'arrière.

Mon amour chéri, au dessus de tout cela, une chose demeure souveraine, merveilleuse : je t'adore. Je t'aime, tu sais, de toute mon âme. Tu es mon tout. Durant ces jours qui s'annoncent très durs et dangereux, il faut tout envisager. Trop d'exemples cette fois tout près de moi me le prouvent. Alors, soyons courageux, et aimons-nous follement, passionnément.

Je continue cette lettre dans un boyau. Quatre avions piquent. Quelle histoire ! Pas moyen de t'écrire tranquillement. Chérie chérie, ces lignes hâtives, mal écrites, ne doivent pas te faire croire que je néglige mon petit Zou bien-aimé. Oh ! non, tu le sais. Mais j'ai tellement de travail. Mes hommes sont sur une colline sans rien pour les protéger ! Ta lettre d'hier soir m'a apporté une plénitude d'amour telle que je puis bien tout supporter. Puisque tu m'aimes, je te le demande vivement : ne reste pas en Seine-et-Oise, cela peut être dangereux. Jarnac t'attend. **Si tu me voyais, tu me trouverais comique : casque, veste ouverte sur une chemise kaki, hâle du soleil et de la terre remuée.** Et ce bon vieux Peloton ? Quelle oasis maintenant cela doit-il être ! Je crois que ce coup doit abrégé la guerre. Tant mieux. Je serai content de savoir si ton père pense toujours au Peloton malgré ses soucis. **Ne perdons pas de vue nos buts : de toute importance, gagner des galons et une solde... Et par la même occasion une femme !** D'ailleurs, il faut avouer que ce peloton me donnerait pas mal de chances de plus d'avoir ma petite femme chérie dans mes bras car de juin à octobre, **il me faudra avoir la vie chevillée terriblement au corps avec ce que l'aperçu d'aujourd'hui m'offre comme perspective.**

Renseigne-moi. Je continuerai de t'écrire quotidiennement. **D'ailleurs, tu verras, d'après les numéros, les courriers qui se sont attardés.** Si toi tu m'écris également chaque jour, je verrai d'après la date s'il y a des troubles ou non dans ces courriers, note vie est suspendue à eux, désormais ! Évidemment, il y aura de nombreux retards si j'en juge par la voie ferrée à 1000 m[ètres] à ma droite : elle est intensément bombardée.

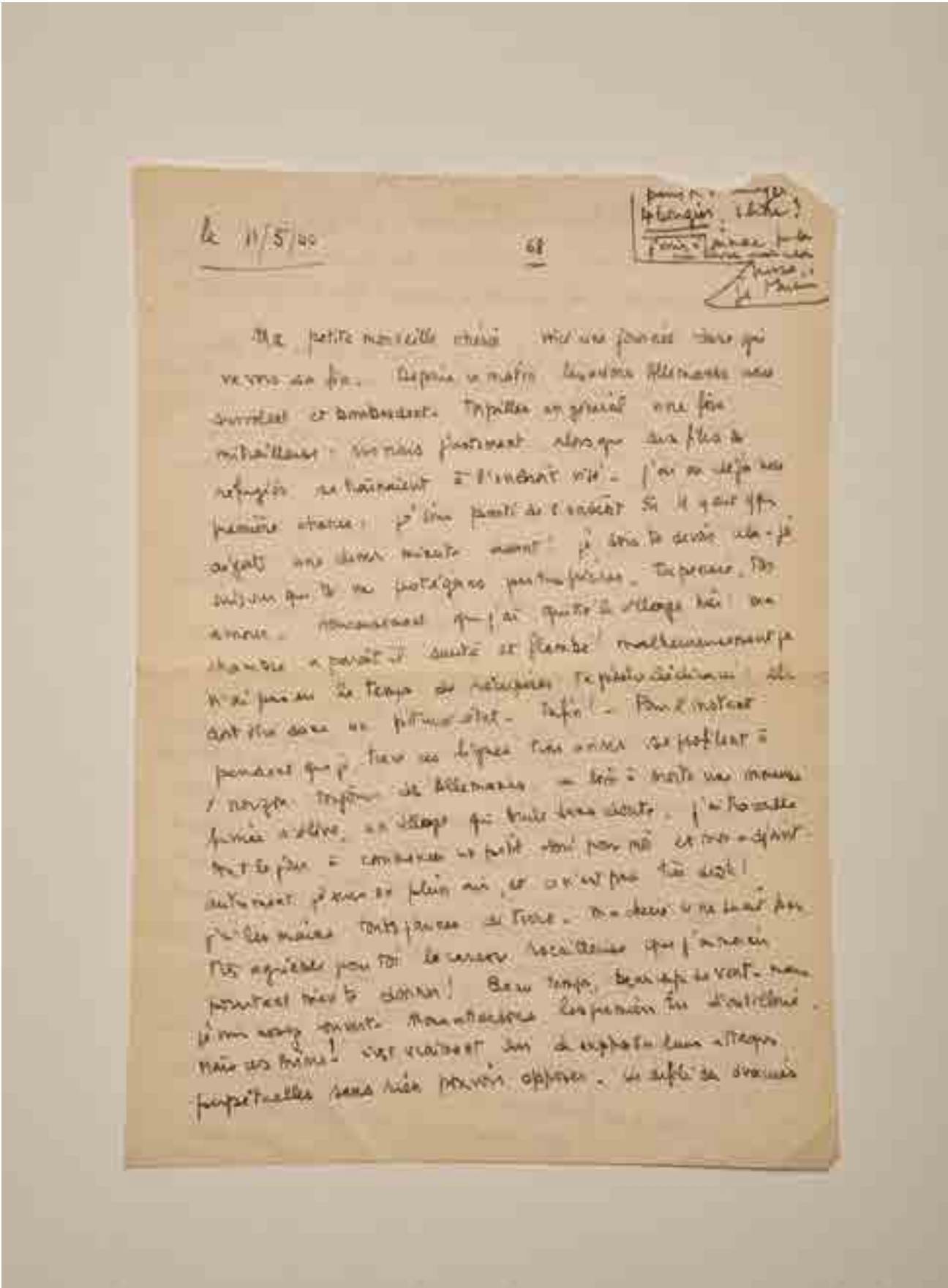
Ma bien-aimée chérie, ma tête est lourde et mes jambes lasses. Mais mon cœur, lui, est solide et uniquement occupé par toi. Je te dis sans cesse mille tendresses, il espère mille tendresses. Moi aussi, j'imagine souvent que je te serre dans mes bras. Comme c'est doux ! Mon amour, nous avons un passé merveilleux ! Il faudra bien vite se marier. J'ai trop le désir de toi, de tout le bonheur que tu me donneras, de celui dont je te comblerai. Oh ! Tu sais parfois je me dis que nous sommes bien scrupuleux d'attendre notre mariage pour être tout l'un à l'autre. Et tu comprends : mon amour est tel qu'il ne sait qu'une chose : te posséder, t'appartenir. Mais je sens aussi en moi que notre mariage doit être notre but, que nous devons attendre ce premier soir de notre union ! Il nous faudra encore beaucoup de courage et de patience. Je ne les ai pas. Je prie pour les acquérir. Et puis, quand le jour sera venu, quelle merveille : nous nous posséderons dans la joie totale, folle. Ô chérie ! Songes-tu souvent à tout cela ! Je t'adore, je t'aime, je t'embrasse comme nous l'aimons, surtout ce soir à ma place réservée. C'est bon, chérie, de t'aimer, de t'adorer. C'est merveilleux.

François

[Apostille :] Peux-tu m'envoyer 4 bougies, 1 livre ? J'écris à Jarnac pour les mêmes choses mais cela presse. Je t'aime

Infime manque de papier marginal, sans gêne pour la lecture

1.500 - 2.500 €



211. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 12 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (3).

L'ANGOISSE DU SOLDAT AMOUREUX, LETTRE ÉCRITE AU CRAYON, SOUS LES BOMBARDEMENTS : “CE SOIR COMMENCE LA GRANDE ÉPREUVE”.

“PUISQUE LE MOMENT EST VENU, AYONS CONFIANCE. TROP D'AMOUR NOUS LIE DEVANT DIEU POUR QU’IL NE NOUS PROTÈGE PAS. JE T’AIME DE TOUTE MON ÂME”

2 pp. in-12 (189 x 139 mm), crayon

Le 12/5/40

Mon petit Zou bien-aimé, matinée calme et puis la soirée se gâte. Déjà, à côté de nous, l’artillerie crache (l’art[illerie] française ! Ce qui laisse prévoir une réponse d’en face et très proche. Je crains pour la nuit). Enfin, mon grand amour, **puisque le moment est venu, ayons confiance. Trop d’amour nous lie devant Dieu pour qu’il ne nous protège pas. Je t’aime de toute mon âme**. Tu sais que, depuis le premier jour, je suis à toi. Et cela sera tant que je vivrai. Je dirai même après ma vie. Car il n’est pas possible que mon âme oublie son merveilleux amour, sa toute petite fille très aimée. Mon tout petit, sois bien courageux. Prie beaucoup. Aime-moi, je compte tant sur toi. Je demande une seule chose : vivre pour toi. Mais quelle chose ! Sinon, sache que j’ai pensé à toi jusqu’au dernier moment. Je ne t’écris pas une lettre gaie. Mais ne me crois pas désespéré. Je veux tout de même que tout soit prévu pour nous. Ô ! Tu sais, je ne regretterais que cela : ne pas avoir été ton mari. Nous serions liés ainsi pour l’éternité. Nous aurions vécu toute notre tendresse. Si cela ne doit pas être : toute ta vie, ma bien-aimée, fais-la belle, très belle. Comme nous le voulons. Ma jolie chérie, tu vois q[ue] l’amour est merveilleux, le vrai ; **ne crois plus jamais au faux**.

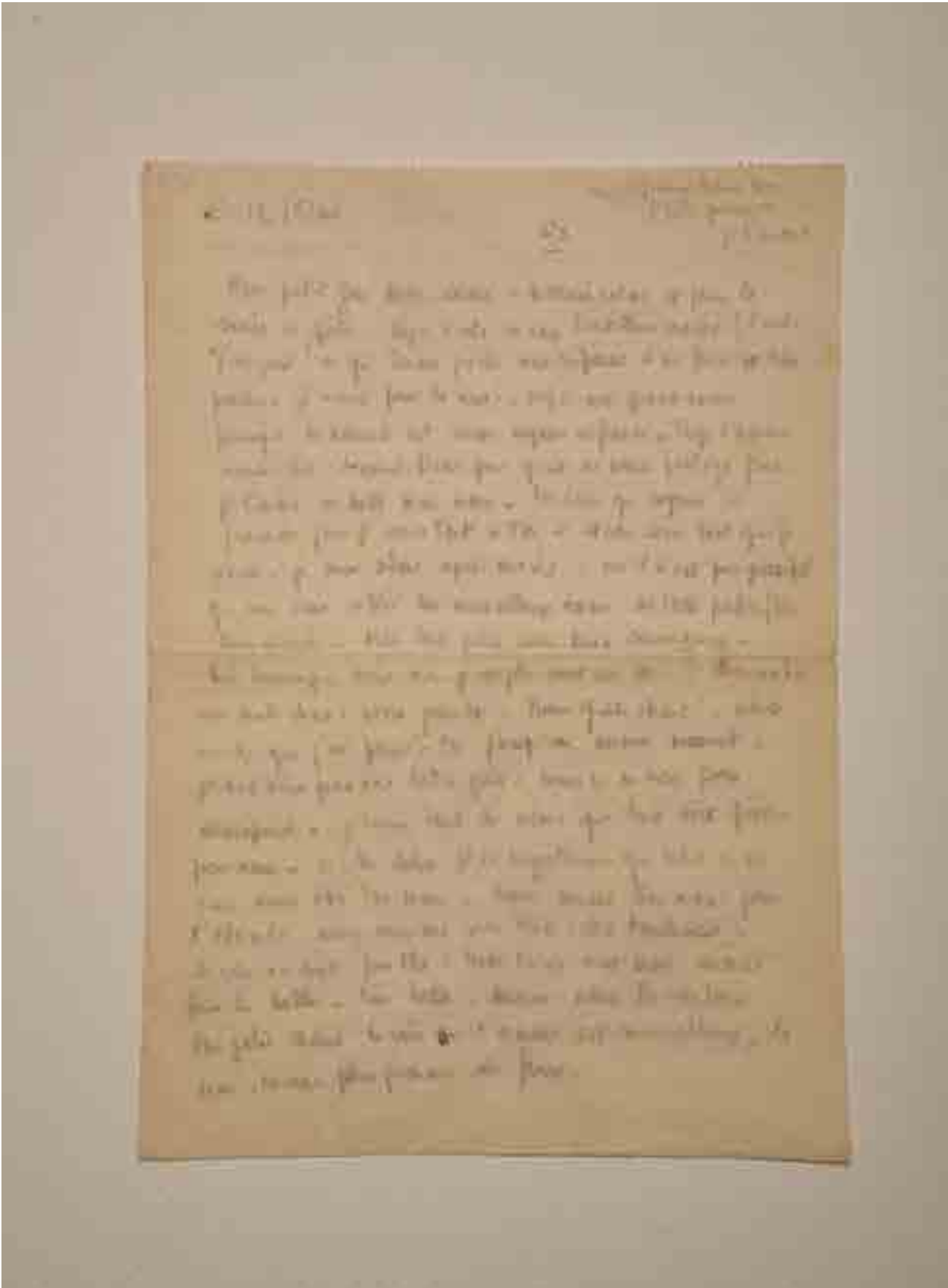
Moi-même, je t’ai sans doute mal enseignée parfois. Pardonne-moi tout ce qui n’a pas été aussi bien que cela aurait dû l’être. Je t’ai par-dessus tout passionnément aimée. Je pense à toi intensément. Mon cœur est près de ton cœur. Mon amour, mon petit et si grand amour : **notre amour est, je le crois de tout moi-même, une œuvre belle**. Qu’elle trouve grâce.

Chérie chérie, mon petit Bujou, je te souris comme tu l’aimes, je ris. Et je ne me force pas. Je vois ton beau sourire aimé. Et je rêve aux jours heureux. Je t’adore. Tes lettres sont chez Colette et dans une valise chez Mme Edelman à Riva Bella. Ne crois pas que je vais t’écrire un tas de lettres comme ça pour t’attrister. Non, mais **ce soir commence la grande épreuve**. Je t’embrasse, mon amour, avec ferveur. Ce baiser, je veux qu’il contienne tout ce que je t’ai donné, tout ce que je veux te donner. À demain, ma Marie-Louise, mon Zou de toujours, tellement chéri.

François

[Apostille :] Dis aux tiens ma fidèle pensée. Je t’aime. Et toi ? Protège-toi bien chérie.

500 - 800 €



212. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, Ligne Maginot], 13 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (4) : LES TROUPES ALLEMANDES FRANCHISSENT LA MEUSE.

FRANÇOIS MITTERRAND DÉCRIT SES CONDITIONS DE COMBAT : TRANCHÉES, REPAS FROIDS, AVIONS QUI MITRAILLENT CONSTAMMENT SA POSITION. “JE SUIS DANS UNE SITUATION TRÈS GRAVE”.

“AUJOURD’HUI EST FAIT D’UNE CHASSE DONT NOUS SOMMES LE GIBIER”.

IL ENVISAGE L’ÉVENTUALITÉ D’UN EMPRISONNEMENT

6 pp. in-8 (189 x 134mm), encre bleue

Le 13 mai 1940

Ma toute petite fille bien-aimée, je t’adore. Cela sort de mon cœur, j’ex-plose : je t’aime, je t’aime, je t’aime. Voici un préambule qu’il serait bien doux de dire de vive voix, mais le monde s’ingénie à nous séparer. Vain-quons-le en soyant [sic] forts, fidèles, confiants en Dieu et en nous. Hier, je t’ai écrit une lettre bâclée, sans doute un peu énervée, et je crains de t’avoir inquiétée. Il ne sert à rien de souffrir doublement. Évidemment, **je suis dans une situation très grave et je ne veux pas te le cacher**. Ma fiancée chérie, mon amour, n’es-tu pas ma compagne déjà, prête à parta-ger mon angoisse, ma misère ?

La nuit s’est moins mal passée que je ne le craignais. Aujourd’hui, nous avons eu un ciel perpétuellement bourdonnant, vrombissant, tonnante. Ces avions sont une arme vraiment terrible. L’Artillerie française crache maintenant, ce qui ne favorise pas le sommeil. Et les premières troupes d’en face arrivent au contact avec nous. Nous vivons dans une tension facile à imaginer ; demain est tellement incertain. **Aujourd’hui est fait d’une chasse dont nous sommes le gibier**. Cependant, nous tenons bien nos positions, et attendons.

Quelle chute en quatre jours ! Quelle entrée dans un monde chaotique ! Mais moi, je t’ai en moi et je vis de notre merveilleux amour. Tout de même, je crois que nos prières seront nécessaires. C’est le moment de commencer à faire notre vie de notre union, d’une union perpétuellement tendue vers le mieux, grâce à notre croyance. Mais chérie chérie, je prie si mal je t’assure. Je suis si éloigné de la résignation, de l’abandon à la volonté de Dieu, et si mal préparé à paraître devant lui. La question est pourtant essentielle... mais je conserve ma confiance. Je dois vivre pour toi, pour nous, ma bien-aimée. Pour nous construire un bonheur éblouis-sant, qui tâchera de rendre tout aussi beau autour de lui. Ma petite fiancée, mon adorable chérie, je t’adore. Ô si Dieu ne veut pas que cela soit, vis

toujours dans le souvenir heureux de notre tendresse, de nos fiançailles et sois heureuse tout de même plus tard, sans remords. Je ne veux être pour toi qu’une source de joie. Est-ce pour punir de nous être appelés Dieu et Déesse que Dieu nous montre sa Toute-Puissance ? Je ne le pense pas car Il sait bien ce que signifie le langage des hommes. Ô oui, pour moi, tu es une délicieuse petite déesse, c’est-à-dire une merveilleuse petite femme, la plus merveilleuse du monde.

Chérie mon amour, j’ai confiance en nous et je te prie de croire que je ferai tout pour me tirer d’affaires ! Et si tu ne me vois pas toujours très calme, pense que ça s’explique à cause d’une ambiance un peu plus tour-mentée et sinistre qu’au cinéma... mais ne pense jamais que je désespère.

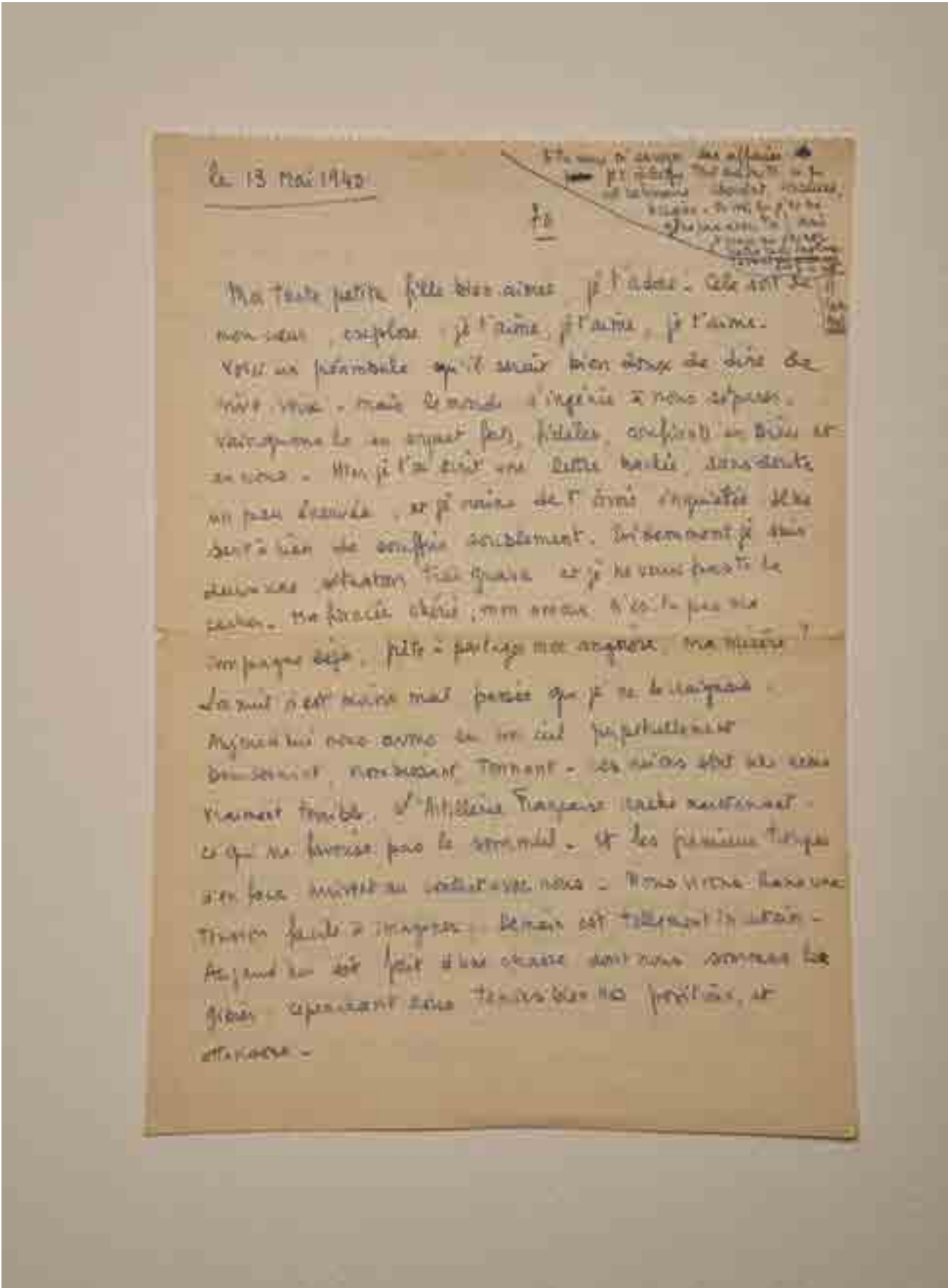
Je te rappelle notre conversation d’il y a 2 mois : **je puis être fait prison-nier**, ou on peut ne pas savoir exactement ce que je suis devenu. Attends-moi, mon amour... même si tu restes de longs mois sans nouvelles, ce qui s’expliquerait très bien en cas de séjour forcé en Germanie... Mais tu sais, moi aussi j’ai une confiance absolue en toi. Nous nous attendrons autant qu’il le faudra : notre amour n’est-il pas plus solide que Tout ?

Te souviens-tu de notre conversation téléphonique du 4 janvier ? Je parlais de ma première permission. Je t’ai dit “pardonne-moi de t’entraîner dans ce drame”. Ma Marie-Louise, oui, pardonne-moi toutes ces souffrances qui te viennent de moi. J’essaie de lire, c’est difficile. J’ai justement reçu un bouquin de François Dalle, *Portrait de l’Allemagne* (Maurice Betz). Mais outre que je suis très occupé, mon esprit se fixe mal pour l’instant sur des études spéculatives.

Tes lettres de 7, 8, 9, 10 mai me sont fidèlement parvenues. J’attends pour ce soir celle du 11, elle me donnera tellement de joie. J’ai vu dans *Paris-Soir* amené ici par un type de renfort que Méry-sur-Oise avait été bombardée. Je t’en supplie, chérie, éloigne-toi de tout danger, mets-toi pendant que c’est possible hors des zones inquiétantes. Pense que tu me rassureras.

Je compte infiniment sur tes lettres quotidiennes : tu devines ce qu’elles représentent pour moi, et ici, de Jarnac, tes lettres vont aussi vite que de Valmondois : 2 jours (jusqu’à nouvel ordre). J’ai ta photo faite à Jarnac. Ton mouchoir talisman, ton paquet de lettres. Tu crois que je ne t’aban-donne guère... Et encore, je ne te parle que des signes extérieurs de ma pensée... **Je puis t’écrire assez longuement, car le jour nous sommes bloqués dans les rares boyaux, ou sous des tôles qui nous camouflent, car nous devons éviter d’être vus**. Mais je suis tout de même astreint : un tas de préoccupations. D’autant plus que mes 3 groupes sont très éloi-gnés les uns des autres, et je fais le trafic entre eux. De plus, les escadrilles de bombardements, les réflexions de mes voisins, ne sont pas pour main-tenir un état d’âme sans rides, et tout à fait philosophe !

J’ai “touché” un chef de Section venu avec un renfort : c’est un adjudant assez comique, plutôt craintif et qui ne connaît pas grand chose. Aussi suis-je assez le maître de la section pour ne pas être empoisonné.



Les gens évacués ont maintenant complètement disparu de la circulation. Seules restent des vaches beuglantes, ronchonantes car elles n’ont pas été trayées [sic] depuis plusieurs jours ! Leur lait n’est plus buvable et nous n’avons pas le temps de les apprivoiser. C’est dommage : cela nous ferait un café au lait le matin. Question nourriture... je n’ose pas trop insister. **Comme nos repas nous sont servis la nuit et que nous les mangeons aux heures ordinaires, je ne te vante pas la finesse et la douce chaleur des mets.** Et pour moi qui possède un appétit de loup, ce n’est pas le Pérou ! (Pendant que je t’écris, au-dessus de nous, une quinzaine d’avions sillonne les nuages). On s’y habitue. Bon ! Mais je dois t’ennuyer avec toutes ces histoires d’ordre domestique ! Aussi sais-tu que je n’y attache qu’une importance médiocre.

Une seule chose m’absorbe, ou plutôt un seul être : toi, toi que j’aime. **Mai 38, mai 39, mai 40 étrange destin. Étrange destinée de notre amour.** Mais au-delà de tous ces faits, tu domines, toi, ma belle chérie, ma ravissante petite fille. De quel amour je t’ai entourée ! Mais tu l’as bien compris cet amour, désormais : il était contenu dans nos caresses, nos baisers, dans ce simple geste de mes mains qui prenaient ton visage, dans la simple caresse de ma joue contre la tienne.

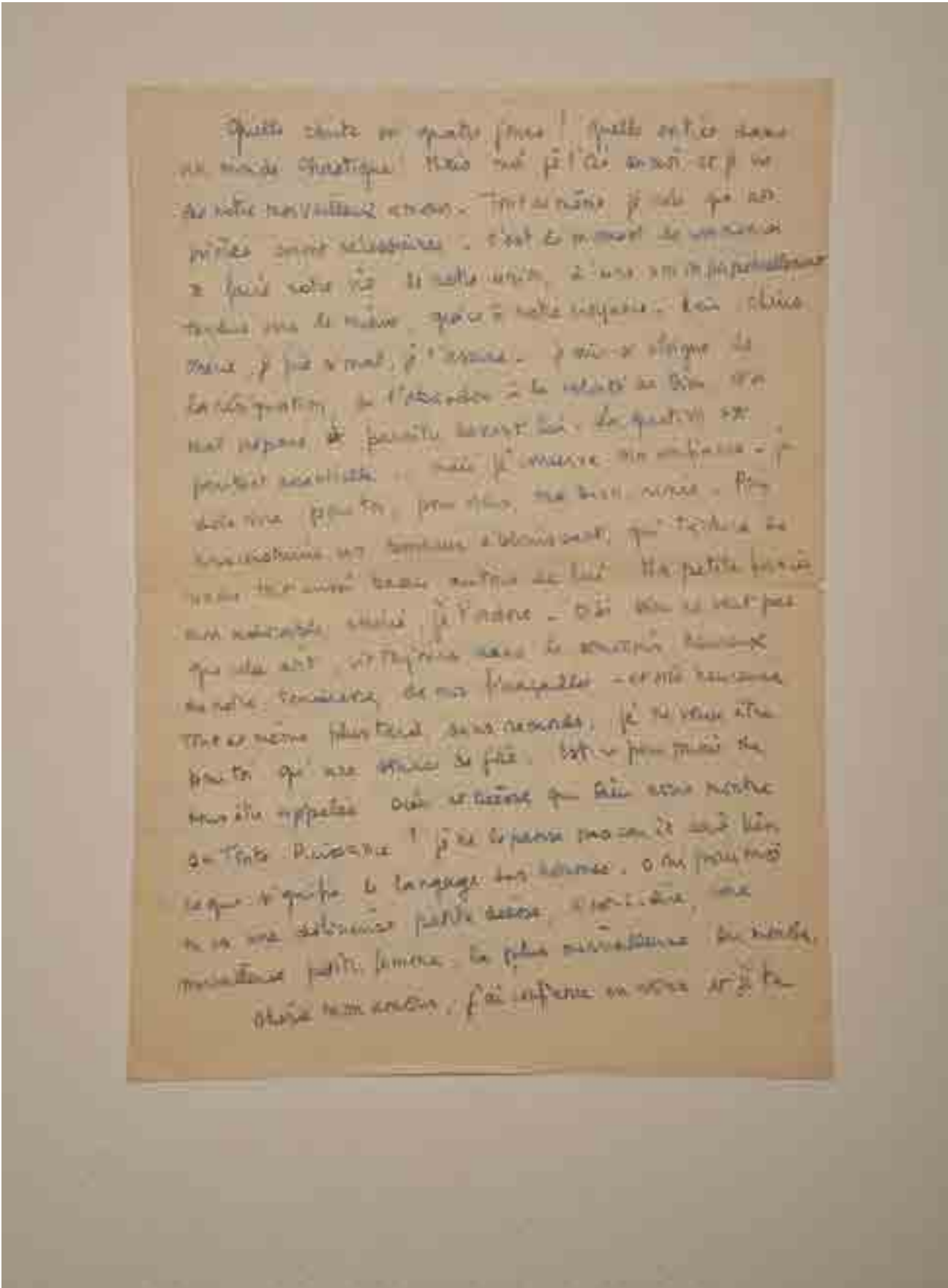
Tu es si petite : seize ans ! Crois-tu que toute ta vie tu te souviendras de nos merveilles ? Une femme est si oublieuse... Mais non, tu as seize ans et beaucoup plus : ma marque en toi est-elle définitive ? J’en serais rudement fier (**mon écriture est irrégulière : mais, deux fois déjà, j’ai dû me mettre à genoux pour mettre mon crâne à l’abri, car des flopées d’avion arrivent en trombe. Nos mitrailleuses pétaradent, mais eux ne bombardent pas. Ça m’intrigue : que viennent-ils faire ?**).

Mon amour aimé : quand verras-tu ton père ? Tu sais, l’histoire du peloton serait une chance miraculeuse. J’avoue que j’estime en avoir assez fait ou vu pour aller retrouver un peu de tranquillité. Et quand il peut s’agir de vie ou de mort, ça me vexe de ne pouvoir forcer la chance : la passe est très mauvaise, mais j’essaierais bien de tenir 15 jours, encore. Si le 28 je pouvais filer sur une école d’Aspirants. Il faudrait donc pousser à la roue avec la dernière énergie. Quel obstacle de principe m’opposer ? Ne fais-je pas la guerre comme les autres (et plus durement que beaucoup) ? Mon amour. Ah je t’aime et j’ai rudement envie de t’embrasser... je le fais dans mon cœur en attendant. Et c’est merveilleux, ma peau-douce adorée, ma petite fiancée. Chérie, mon Zou.

François

[Apostille :] Si tu veux m’envoyer des affaires : je t’indique tout de suite ce qui est nécessaire : chocolat, conserves, bougies. Tu vois que je ne me gêne pas avec toi ! Mais je pense que Jarnac mettra encore longtemps avant de m’envoyer quoi que ce soit. Je t’aime Buju adoré.

1.500 - 2.000 €



213. ITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse], Ligne Maginot, 14 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (5).

LE CHEF DE SECTION FRANÇOIS MITTERRAND EST EXPOSÉ À LA MITRAILLE ET AUX STUKAS. IL DEMEURE IMPAVIDE GRÂCE À SON AMOUR POUR MARIE-LOUISE TERRASSE.

“JE TE RACONTE LA GUERRE TELLE QU’ELLE EST ICI”

6 pp. in-8 (190 x 134mm), encre bleue

Le 14 mai 1940

Ma petite pêche bien-aimée, nos lettres continuent selon notre amour et comme notre amour est “à la base de tout”, ce n’est pas la guerre ni rien au monde qui nous troublera dans notre tendresse. Je t’adore. Je pense à ma ravissante petite Béatrice du mois de mai 38. Dieu qu’elle était jolie ; et tout était beau comme elle. J’en ai besoin de cette petite fille là parmi ces choses laides qui m’environnent. Ma chérie, tu as raison de dire que, dans tes bras, rien n’existe hors de notre merveilleux amour : je voudrais bien les retrouver ces bras, et toute ta douceur aimée.

Hier soir j’ai reçu ta longue et chère lettre du 11. Mon amour, tu peux compter aussi sur moi. Ces événements graves, nous les avons prévus. C’est peut-être du prix de nos souffrances que sera payé notre bonheur. Alors elle est la bienvenue, cette tristesse d’aujourd’hui. **Quelle serait la pire éventualité ? Ma “défaite personnelle”... Je n’ai pas l’impression de devoir mourir comme ça.** Évidemment, si Dieu a d’autres vues... mais de toutes façons j’essaie de conserver ma sérénité : Il m’a tant donné déjà en te donnant à moi.

Les faits de la journée ? **Nuit agitée par le bombardement des batteries françaises** (car les Allemands n’ont pas encore fait agir leur artillerie de notre côté : j’en ignore la raison et cela m’intrigue. Cela viendra peut-être très durement et d’un seul coup), et par les tirs incessants des mitrailleuses. Pour moi, j’ai dormi d’un bloc tout de même car j’étais très fatigué. La journée est comme de coutume occupée par l’aviation. Quelques appareils s’amuse^{nt} à faire du rase-mottes et à nous mitrailler. Quant aux torpilles, elles sont souvent réservées aux points stratégiques. Ça fait une drôle d’impression, quand même d’être ainsi vis-à-vis des Allemands, puisqu’ils sont maintenant sur les coteaux d’en face et qu’une large plaine seulement nous sépare. Nous nous observons mutuellement presque à l’œil nu. La nuit, les patrouilles se promènent un peu partout. Nous nous attendons à une attaque éventuelle, bien décidés à nous accrocher à nos positions. **Ma section occupe un secteur étendu et plutôt exposé ; elle est à mi-coteau du point culminant, et sans le couvert d’arbres et de boqueteaux. Il pourrait donc y avoir par là une bataille**

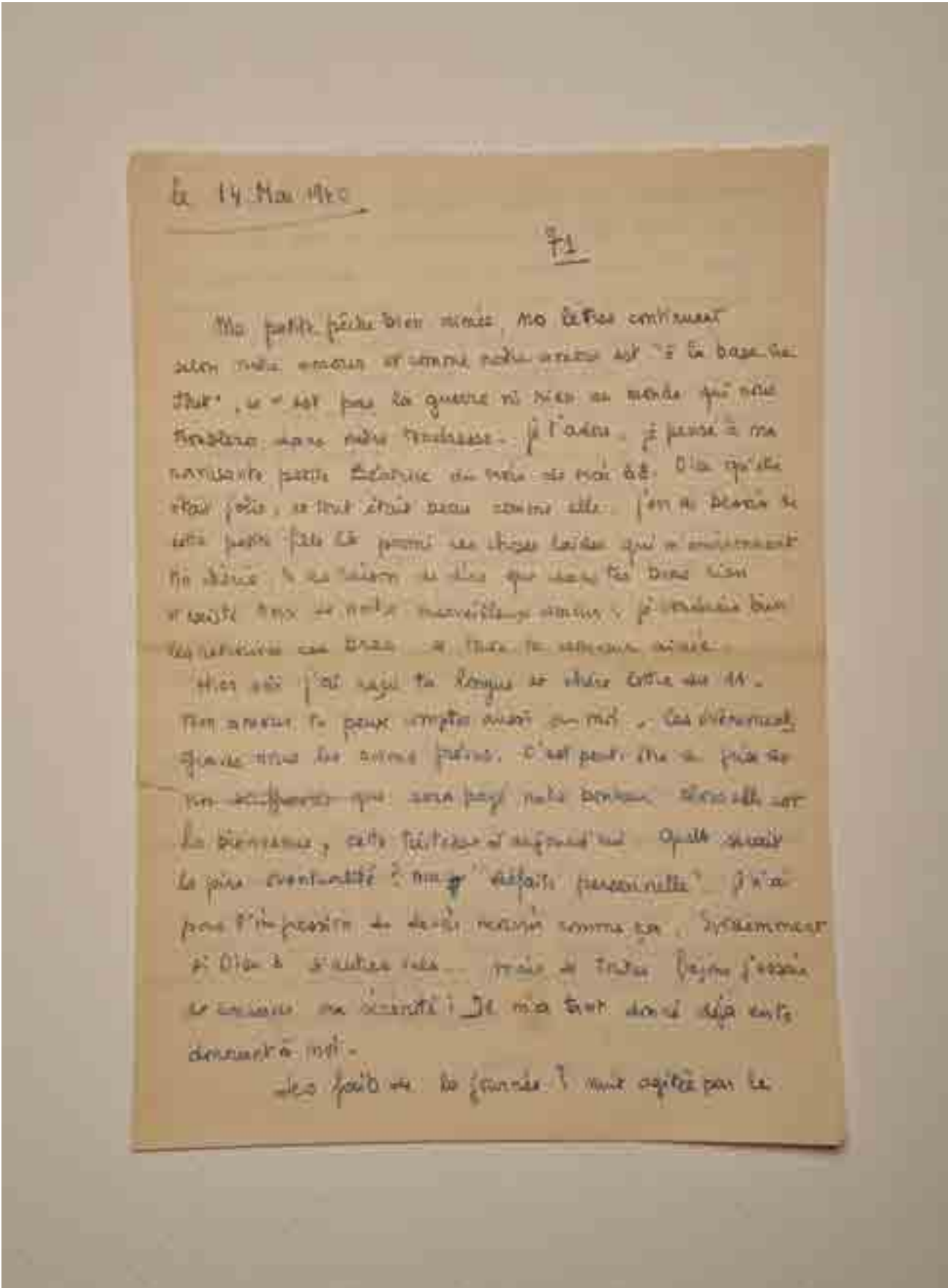
importante, maintenant que le contact est établi. Je ne puis te dire mon emplacement exact “because censure”... mais ne crains pas pour moi les fatigues d’un long déplacement puisque nous ne sommes qu’à trois kilomètres du village d’où je t’ai écrit plus de cent lettres...

Ma fiancée bien-aimée, mon amour chéri, **tes lettres sont adorables. Elles me ravissent et m’aident énormément à vaincre mon inquiétude, cette angoisse inévitable que répand la présence invisible de la mort.** Tu vois, je me sens plein de vie. Ce serait rudement mieux de t’aimer tranquillement au Luxembourg par une journée aussi ensoleillée, aussi pure que celle-ci. Ma petite Marie Zou, avec ton visage radieux, ton corps “si bien fait, exactement fait pour moi” et ton regard qui contient tant de pensées secrètes, d’élans que j’aime, j’aimerais tant te retrouver, t’envelopper de ma tendresse, te chérir ; et bientôt vivre les délices de notre mariage. Ah ! Je suis impatient de tout cela. Et ce n’est pas très com- mode de vaincre un immense désir comme celui que je ressens pour toi, mon aimée. Heureusement que veillent en nous la certitude de l’avenir et notre croyance : notre désir aussi grand d’allier notre bonheur avec les fondements dans lesquels nous avons foi. Je m’émerveille de cet ardent amour qui me lie à toi, à cette incomparable petite femme que tu es... Les sages disent “ne vous attachez pas aux créatures”. Pourquoi, si ces créatures savent faire de leur amour une parcelle de l’Amour ? Si elles savent unir leurs élans dans un but de beauté, de bonté ? Quand je pense “je l’adore”, c’est le monde entier qui devient adorable.

Notre amour éclaire tout, purifie tout, anime tout. Je te dois tant, chérie ! Tu m’a expliqué tout le bonheur, la joie, l’âme de toute chose. Je t’adore.

Interprétons cette dure épreuve comme la marque d’une volonté supérieure, le rappel de notre faiblesse. On a tellement tendance à vivre dans l’instant qu’il est bon de sentir parfois l’intervention de l’éternel. Pour nous, notre amour est une merveille tellement rare que nous ne la méritons ni l’un ni l’autre ; séparés, considérés comme individus nous sommes sans doute au-dessous de ce que nous sommes, unis, liés par notre amour. Alors, la marge qui nous sépare de notre splendide union, ce sont les épreuves qui nous la feront franchir. Mais bientôt ce sera fait : imagines-tu quelque chose de plus extraordinaire de plus enivrant que le jour de notre mariage, qui nous donnera complètement l’un à l’autre, d’abord par le sacrement, ensuite par la merveilleuse réalisation de notre désir, par toutes les joies qu’un homme et une femme peuvent éprouver dans l’accord de leur âme et de leur corps. Mon Zou adoré, tu ne trouves pas que c’est inouï de penser que nous nous aimons “sans distinction”... Que notre union contient tout avec une égale ferveur ?

(Je viens d’interrompre ma lettre car plusieurs avions viennent de passer en trombe : et deux viennent de s’écraser au sol à deux ou trois kilomètres d’ici. Français ? Allemands ?). Mon Buju, je te raconte la guerre telle qu’elle est ici. Je sais bien que le principe de beaucoup est de taire le danger, de laisser tout ignorer. Moi, j’agis ainsi envers toi parce que notre vie sera toujours faite d’une franchise absolue. Et puis, ne devons-nous pas tout vivre ensemble ? J’ai l’impression que tu connais un peu mes préoccupations, que tu me suis mieux. Étrange idée : je pensais que mourir dans tes bras en même temps que toi serait doux. Chérie chérie, nous voici engagés ensemble dans une grande partie : comme le 5



mai, je prends ta main dans les miennes, premier lien, lien définitif. Nous vivrons la main dans la main : comme je t'aime ! Parfaitement unis dans les joies, les plaisirs, les peines : n'est-ce pas un beau programme ?

Je t'adore.

Maintenant chérie, bonsoir. À demain. Je t'aime follement et je t'embrasse avec les délices à ma “place réservée”. Je désire tant tes baisers merveilleux de petite fille qui aime, qui me donne tout elle-même dans ces baisers avant de m’offrir ses caresses de femme. Ô chérie, je les attends ces caresses, tu sais : elles me rendront si heureux ! Car je t'adore. Alors que vite la guerre laisse place à notre mariage, à notre union bénie par Dieu qui nous protégera, j’en suis sûr, qui ne permettra pas notre séparation. Buju chéri, je t’embrasse tout près des lèvres pour saisir la fossette de ton sourire. Je suis fou de toi.

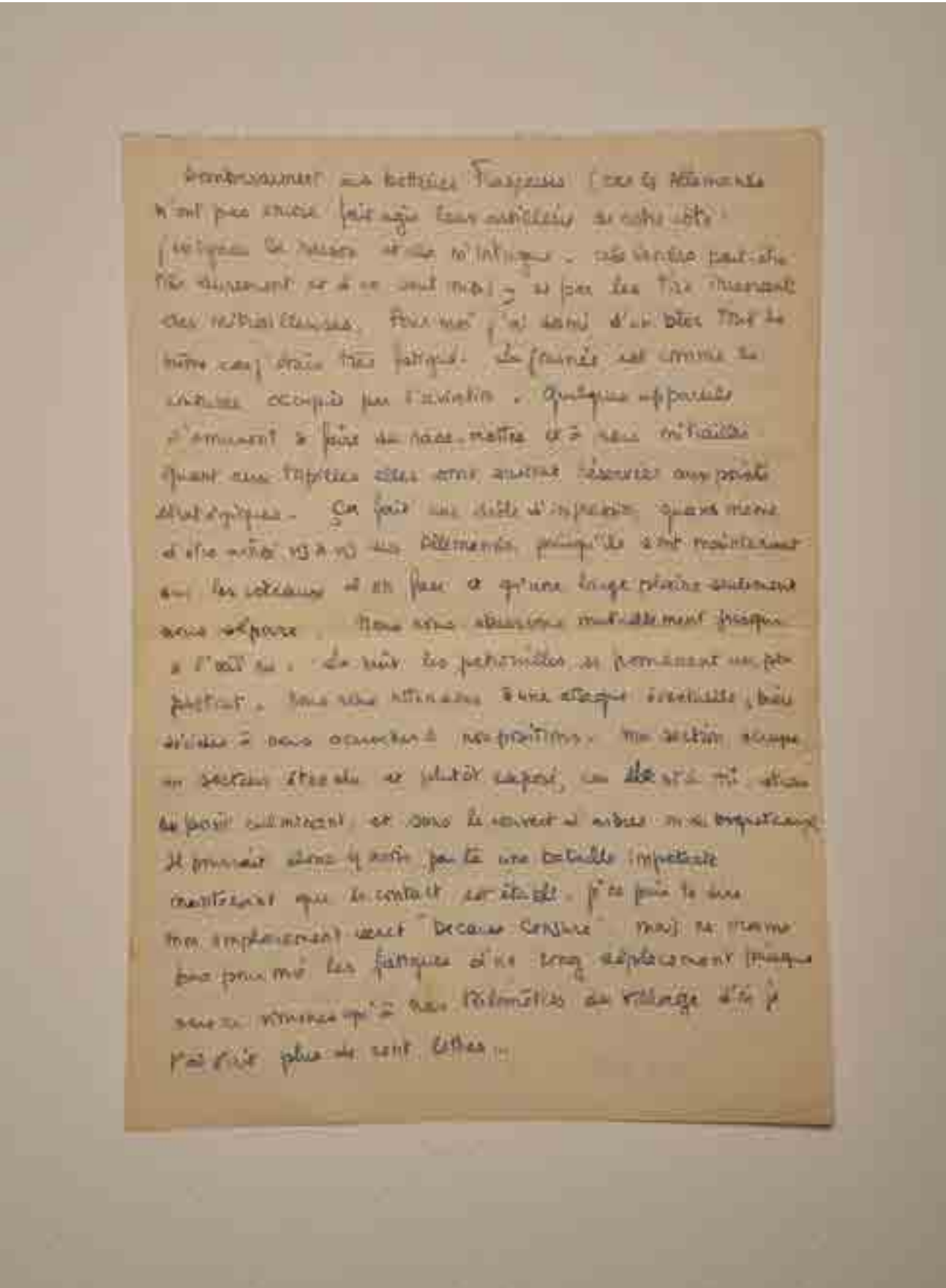
François

P.S. tiens-moi au courant pour le peloton. Ce peut-être une sauvegarde inespérée. Alors *tout* mettre en œuvre. D’ailleurs, tu le désires comme moi ! Parfois je pense que la coupe doit être bue jusqu’à la lie...

Mais non après tout. S’il y’a des moyens légitimes d’écloigner le danger. Il faut tout faire pour les utiliser. **Tu l’as dit Notre Amour d’abord... donc la Vie !** Les interventions de ton père pourraient être décisives, mais il faudrait les soutenir jusqu’à *certitude* du choix. Je compte sur toi, puisque moi... (les événements auraient pu faire oublier ma candidature. Donc “rafraichis” leur mémoire !). Je t’aime chérie. Et les photos ?

Déchirure légère avec atteinte au texte sur le premier feuillet, sans manque

1.500 - 2.000 €



214. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 15 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (6).

LETTRE PRÉMONITOIRE : “SI JE
SUIS FAIT PRISONNIER, CE QUI
EST ÉVIDEMMENT TRÈS POSSIBLE,
ATTENDS-MOI MON AMOUR”

2 pp. in-12 (189 x 139 mm), encre bleue

Le 15 mai 1940

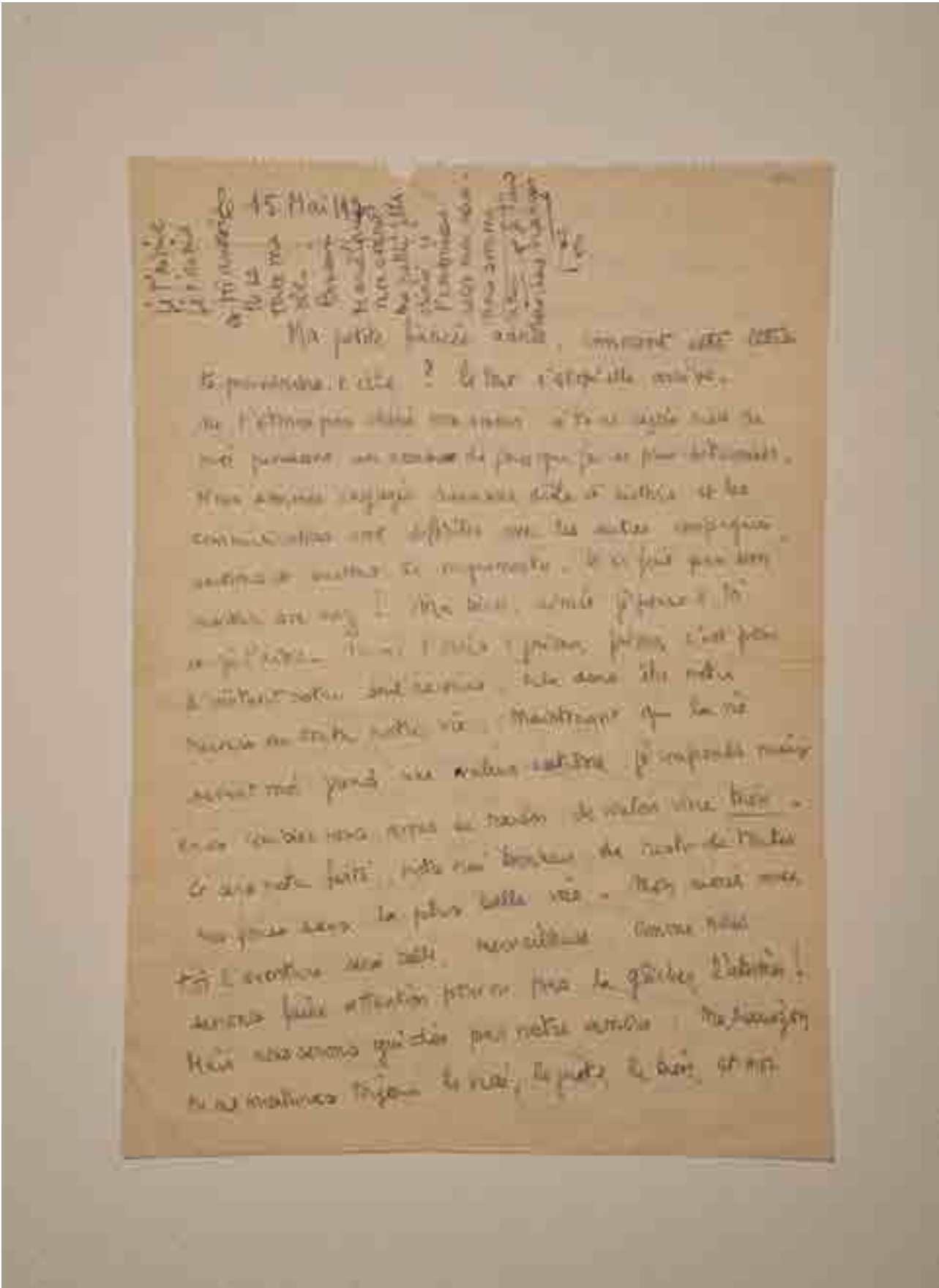
Ma petite fiancée adorée, comment cette lettre te parviendra-t-elle ? Le tout, c’est qu’elle arrive. Ne t’étonne pas, chérie mon amour, si tu ne reçois rien de moi pendant un nombre de jours que je ne puis déterminer. Nous sommes engagés dans une drôle d’histoire et les communications sont difficiles avec les autres compagnies, sections et surtout le vague-mestre. Il ne fait pas bon montrer son nez. Ma bien-aimée, je pense à toi et je t’aime. Tu me l’écris : prions, prions, c’est pour l’instant notre seul recours. Cela devra être notre recours de toute notre vie. Maintenant que la vie devant moi prend une valeur extrême, je comprends mieux encore combien nous avons eu raison de vouloir vivre *bien*. Ce sera notre fierté, notre vrai bonheur de rester de toutes nos forces dans la plus belle voie. Mon aimée, avec toi l’aventure sera belle, merveilleuse. Comme nous devons faire attention pour ne pas la gâcher, l’abîmer ! Mais nous serons guidés par notre amour : ma Mariezou, tu me montreras toujours le vrai, le juste, le bien, et moi je t’aiderai aussi... **Tu sais, je réfléchis sur la vie avec plus d’intensité car il est des moments où il est nécessaire de faire le bilan devant soi et devant Dieu. Et toi, tu es tellement liée à moi que je juge ma vie à travers toi.** Ô chérie, comme je t’ai aimée, comme je t’aime. Tout ce que j’ai pu faire de bien, et peut-être de moins bien, de médiocre, ce fut toujours en raison de toi. Poussé par la joie ou au contraire par le désespoir. Je t’aime. Je t’aime. Je t’aime. Prie pour moi. Cela peut être le contrepoids qui rompra l’équilibre en faveur de la vie, du bonheur.

Mon tout petit Zou, je t’adore. Je t’en conjure, qu’un accident ne te laisse pas “folle de désespoir”. Aie confiance et crois en la Providence, et agis toujours *selon* notre amour. **Si je suis fait prisonnier, ce qui est évidemment très possible, attends-moi mon amour. Un an peut-être passerait sans que tu entendes parler de moi. Moins j’espère !...** À la moindre avancée allemande, ma volonté est que tu ailles à Jarnac. *Jarnac sera notre centre de repère* si la guerre nous sépare, nous coupe toute relation. Retiens ceci, car c’est très important.

François

[Apostille, placée en sens inverse de la lettre :] Je t’aime, je t’aime, et toi aussi tu es toutes ma vie. Bonsoir Marie-Louise mon amour, ma petite fille chérie. Je t’embrasse selon mon cœur. *Nous sommes unis*. Je t’aime, chérie chérie.

1.000 - 1.500 €



215. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 18 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (7). LES
ALLEMANDS SONT À BRUXELLES LE 17
MAI ET À ANVERS LE 18.

“J’AI TOUT PERDU, SAUF MES
CARTOUCHES. PLUS D’AFFAIRES, ET
SURTOUT *TES LETTRES*”

2 pp. in-8 (220 x 170 mm), encre bleue, papier quadrillé

Le 18 mai 1940

Ma Marie-Louise adorée,

Voici combien de jours que je ne t’ai écrit ? J’ai dû chercher longtemps avant de retrouver la date de ce jour : 18 mai. **Ce que j’ai vécu, je ne puis guère te le raconter.** Tu as dû voir les journaux et reconnaître à peu près ma situation. Je reviens sain et sauf jusque-là, le dois-je à tes prières ? Chérie, continue alors de le faire avec ferveur. Je t’aime, je t’adore. Mon seul amour, mon grand amour : quelle image belle, ravissante tu es pour moi parmi ce qui est ma vie. Ô je t’aime. J’ai tellement hâte de te retrouver.

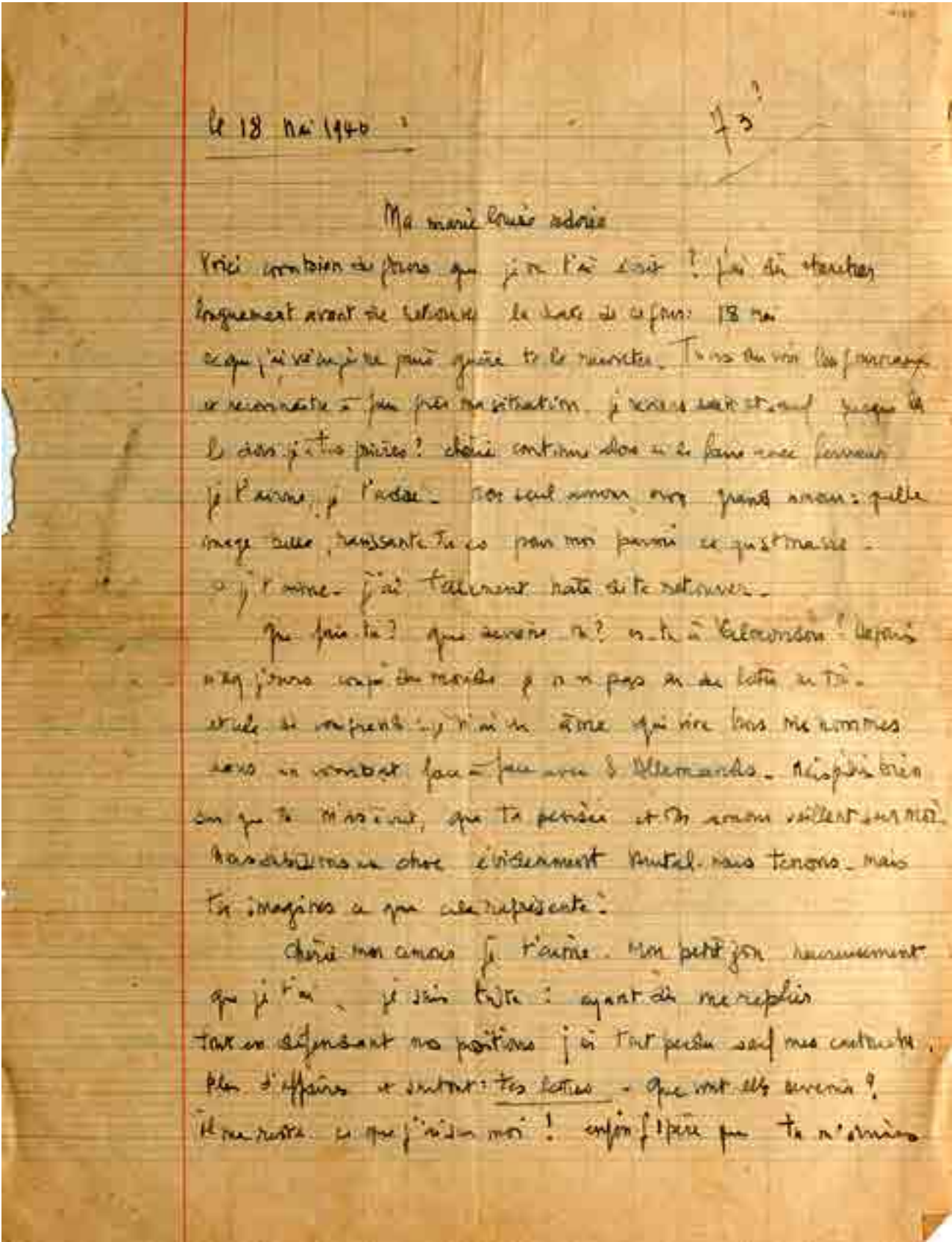
Que fais-tu ? Que deviens-tu ? Es-tu à Valmondois ? Depuis cinq jours coupé du monde, je n’ai pas eu de lettre de toi. Et cela se comprend. **Je n’ai vu âme qui vive, hors mes hommes, dans un combat face à face avec des Allemands.** Mais je sais bien sûr que tu m’as écrit, que ta pensée et ton amour veillent sur moi. Nous subissons un choc évidemment brutal. Nous tenons. Mais tu imagines ce que cela représente.

Chéri, mon amour, je t’aime. Mon petit Zou, heureusement que je t’ai. **Je suis triste : ayant dû me replier tout en défendant nos positions, j’ai tout perdu, sauf mes cartouches. Plus d’affaires et surtout : tes lettres. Que vont-elles devenir ?** Il me reste ce que j’ai sur moi ! Enfin, j’espère que tu m’écriras plus tard un stock encore plus important de ces lettres qui sont tant pour moi. Chérie chérie, souris-moi de ce joli sourire que j’aime. Et je t’embrasse avec amour, cet amour qu’on ne peut évaluer... Quand te reverrai-je ? Comme j’ai besoin de toi, mon amour chéri. **Je pense à toi sans cesse et pourtant je vis des événements tellement bouleversants que tout semble s’être évanoui hors la minute présente.** Mais toi, tu subsistes toujours aussi essentielle : ma Bien-Aimée. Raconte-moi longuement dans tes lettres ta vie, tes occupations. Surtout prie instamment, intercède pour moi, tu es ma sauvegarde.

Mon petit Zou aimé, j’ai tout de même conservé fidèlement ta photo : elle m’accompagne partout. **Je ne peux à peu près rien te dire de notre situation ici.** Mais sache que si c’est dur, je veux conserver un bon moral. Je t’aime. Je m’arrête. Je ferai tout pour t’écrire très souvent, si possible tous les jours. Je t’embrasse, mon amour, et te donne de tendres baisers. *Je t’aime.*

François

800 - 1.200 €



216. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 19 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (8) : WEYGAND
REMPLECE GAMELIN COMME CHEF
D’ÉTAT-MAJOR.

“JE VIS UNE SORTE D’ENFER QU’AUCUN
MOT NE POURRA JAMAIS DIRE (...)
MAINTENANT J’AI VU”

4 pp. in-12 (134 x 103mm), encre bleue sur papier ligné, de récupération

19/5/40

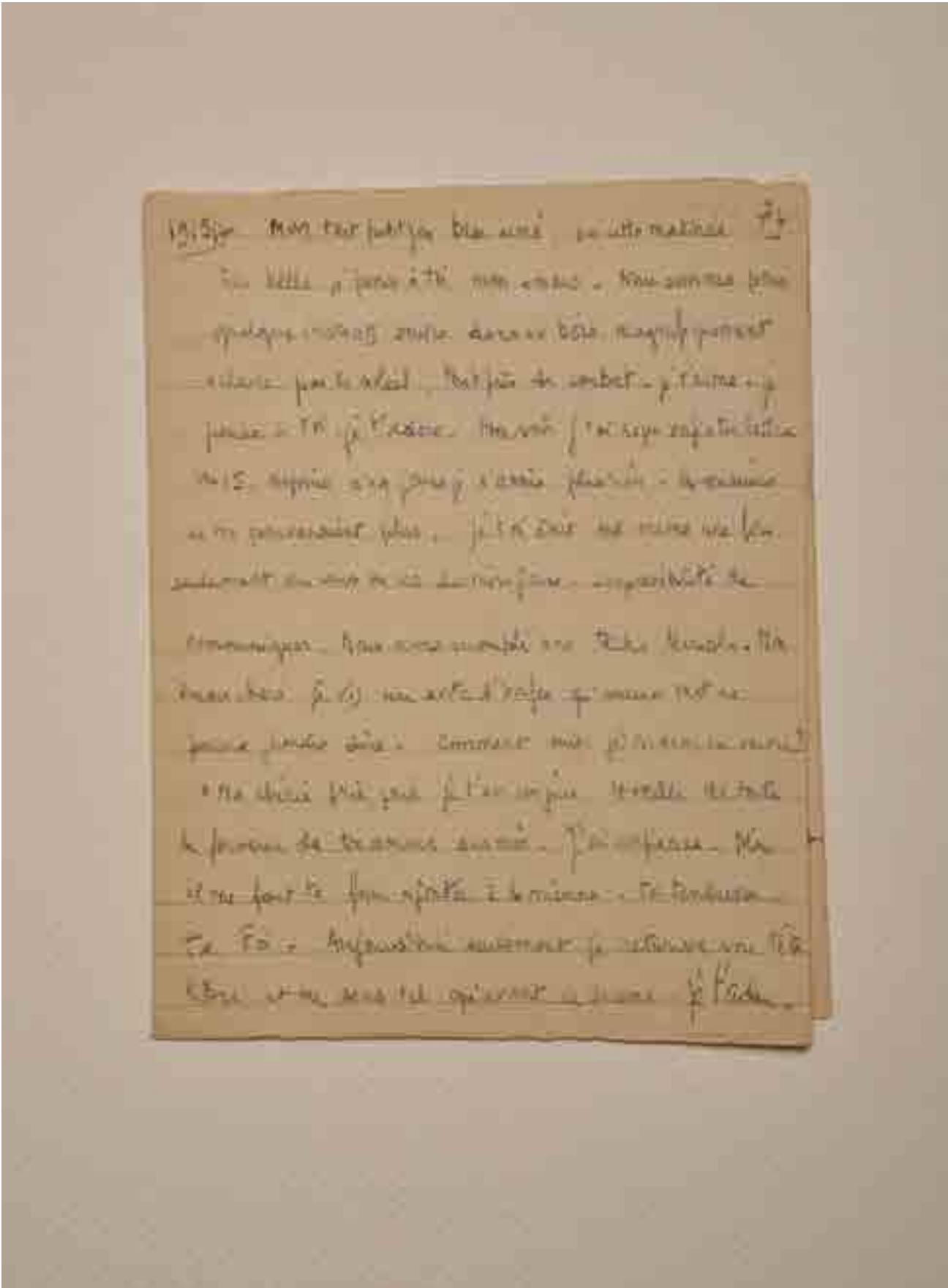
Mon tout petit Zou bien-aimé, par cette matinée très belle, je pense à toi mon amour. Nous sommes pour quelques instants encore dans un bois magnifiquement éclairé par le soleil, tout près du combat. Je t’aime, je pense à toi, je t’adore. Hier soir, j’ai reçu enfin ta lettre du 15. Depuis cinq jours, je n’avais plus rien. Les courriers ne me parvenaient plus. Je t’ai écrit moi-même une fois seulement au cours de ces derniers jours. Impossibilité de communiquer. **Nous avons accompli une tâche terrible. Mon amour chéri, je vis une sorte d’Enfer qu’aucun mot ne pourra jamais dire.** Comment suis-je indemne encore ? Ma chérie, prie, prie, je t’en conjure, et veille de toute la ferveur de ton amour sur moi. J’ai confiance. Mais il me faut ta force ajoutée à la mienne, ta tendresse, ta foi. Aujourd’hui seulement, je retrouve une tête libre et me sens tel qu’avant ce drame. Je t’adore. Tu me verrais en cet instant, tu ne serais pas très amoureuse de moi ma coquette chérie : **ne me suis pas rasé depuis dix jours, lavé une fois, mains tailladées et visage de revenant ! vêtements déchirés... Et sauf mes jumelles sauvées en même temps que moi, plus rien... Et il faut remonter comme ça ! Quand descendrons-nous un peu des lignes ? Nous avons subi une chose effroyable et aurions grand besoin d’un minimum de récupération...**

J’ai reçu hier également une lettre très affectueuse de ton père. S’il veut me rendre un service, qu’il se débatte avec la dernière énergie pour le peloton. Si j’arrive, ce que je souhaite évidemment, à tenir le coup jusqu’à fin mai, il est net que je ne vois pas d’issue possible dans le bon sens. (C’est ma Raison qui parle car **maintenant j’ai vu**. Mais ce n’est pas, Dieu merci, une intuition). Alors, comme je tiens à vivre pour nous, ma bien-aimée, il faut absolument trouver cette solution-là. Argument décisif : de quel droit ne me donnerait-on pas un droit alors que m’incombe le même devoir que tout autre, **je puis dire même, une tâche certainement plus inhumaine que n’en ont accompli la plupart**. Chérie mon amour, plus tard je te raconterai tout. Je ne te cache pas déjà une partie de la réalité car je te sais courageuse et surtout, ne dois-tu pas vivre ce que je vis, un peu au moins ? Mon petit Zou adoré, I love you. Oui, nos six mois de bonheur ne pourront pas avoir d’équivalent sinon ceux que nous vivrons ensemble dans l’avenir. J’attends toujours tes lettres avec avidité. N’oublie pas, chérie, que **si je suis fait prisonnier, ce qui ne serait pas extraordinaire, je continuerai de t’aimer tout autant**, infiniment,

malgré le silence immense qui nous séparerait. Tu n’aurais qu’à attendre patiemment, je reviendrais un jour te chercher. Notre amour me sauverait de toutes les difficultés. Jarnac nous servirait de centre, et je voudrais bien que tu ailles là-bas sans tarder. Si l’avancée allemande par hasard n’était pas contenue, va vite là-bas : je te le demande. Chérie, je dois m’arrêter. Il faut partir. Je t’adore et t’embrasse.

François

1.500 - 2.500 €



217. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 20 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (9).

LA MORT D’UN CAMARADE DE COMBAT : FRANÇOIS MITTERRAND PERD SES MOTS, MAIS JAMAIS SON AMOUR POUR MARIE-LOUISE TERRASSE.

“TU SAIS QUE JE FAIS UNE GUERRE TERRIBLE.”

2 pp. in-4 (269 x 209 mm), encre bleue sur papier quadrillé

Le 20 mai 1940

Mon adorable petit Zou chéri, mes lettres hâtives ne t’apportent sans doute pas la tendresse contenue dans mon cœur : mais crois en mon amour : je t’adore même quand je ne puis te le dire. Chérie chérie, ne sommes-nous pas liés à la vie à la mort ? Quelle joie quand, mariés, nous pourrons penser que c’est désormais l’Éternité qui guette notre union !

Tu sais que je fais une guerre terrible. En contact avec les Allemands dès le 13 mai, je n’ai pas cessé d’entendre les obus, les mitrailles. Ainsi, le 75 crache derrière moi si fort que parfois j’en sursaute et ça répond. L’air est traversé de masses d’acier au bruit sinistre. Plus tard, je te raconterai le détail de ces jours. Si ce plus tard pouvait être proche ! Ce serait ainsi si j’étais admis au peloton. Chérie, fais tout ton possible pour obtenir de ton père une décision : tout notre bonheur peut dépendre (j’allais dire dépendra) du succès de ses démarches. **La guerre est horriblement meurtrière.** J’en ai déjà fait assez je crois, pour avoir le droit de cet avantage. Les journaux te diront notre situation d’ici d’une manière assez voilée et je ne puis te dire guère plus. **Les Allemands nous ont attaqué en force, te dire le choc me rappelle trop de sentiments proches. Nous avons résisté et nous avons dû nous retirer sur d’autres positions malgré notre mission de “résister sur place”.** Ce fut uniquement pour que les survivants ne fussent pas prisonniers. Comment suis-je là ? Ô chérie, je crois que notre amour est, doit être une belle prière : aussi prie toujours instamment pour moi. C’est essentiel. La Raison seule offrirait trop de motifs d’inquiétude. Le côté particulier de l’aventure comporte un certain pittoresque, puisque je m’en sors ayant perdu toutes mes affaires sauf mon corps, mon âme et les quelques vêtements qui recouvrent le premier. Encore sont-ils moins intacts que lui. **Cerné par les Allemands, j’ai pu échapper malgré ou grâce à une course de 200 mètres sous le feu des mitraillettes !** Mais, chérie, si tout cela paraît de loin curieux, intéressant, il ne faut pas oublier l’immense drame qui se joue dans une perpétuelle [nous : le mot n’a volontairement pas été écrit]. Je ne puis m’exprimer. Tout mot est sec, banal. Maintenant, je suis toujours dans le même paysage de nouveau prêt à lutter.

Ma Marie Zou, si tu savais comme j’ai pensé à toi, toi ma petite fiancée que j’ai abandonnée... de force pendant quatre jours. Si j’insiste tellement sur le peloton, c’est que c’est notre *planche de salut* ; j’attends de toute mon âme. Faire tout, même l’impossible à cet effet.

J’ai reçu ce matin la lettre du 16 ainsi que 2 de Geneviève, 1 de Colette et 1 de papa. Tout le courrier qui va du 11 au 16 ne m’est pas parvenu.

J’ai une drôle de tête, chérie : tu serais fort ennuyée par mes baisers car j’arbore une barbe de onze jours et une face couleur de terre. C’est un genre. Te plairait-il ma pêche aimée ? Toi si délicate... Je suis en colère après moi : j’ai laissé tes lettres et photos sauf une aux Allemands (photo de nos fiançailles, de toi dans ton lit à Valmondois et à 10 ans). Je n’ai pas eu le temps ni l’intention de faire mes bagages et ai dû partir avec mes hommes parce que je m’y suis trouvé subitement obligé. Deux jours coupé de toute relation avec ma compagnie, sans vivres ! Et puis, munitions épuisées, choix entre aller faire un petit tour en Allemagne ou tâcher de m’en tirer. **Remarque que ce petit désastre personnel n’engage en rien la Victoire générale !** Heureusement. Je suis très attristé par tous ces camarades dont je connaissais l’histoire, un peu de la vie et disparus dans cette tourmente, sans pitié. **Mon coéquipier de lit, un brave garçon plein d’allant et de force s’est admirablement comporté et a été tué (je crois - prisonnier, cela m’étonnerait : on ne sait pas exactement).** À côté de ça, d’autres sont encore solides, dont moi : chérie chérie, je veux vivre pour notre vie à nous deux et tous les fruits qui naîtront d’elle.

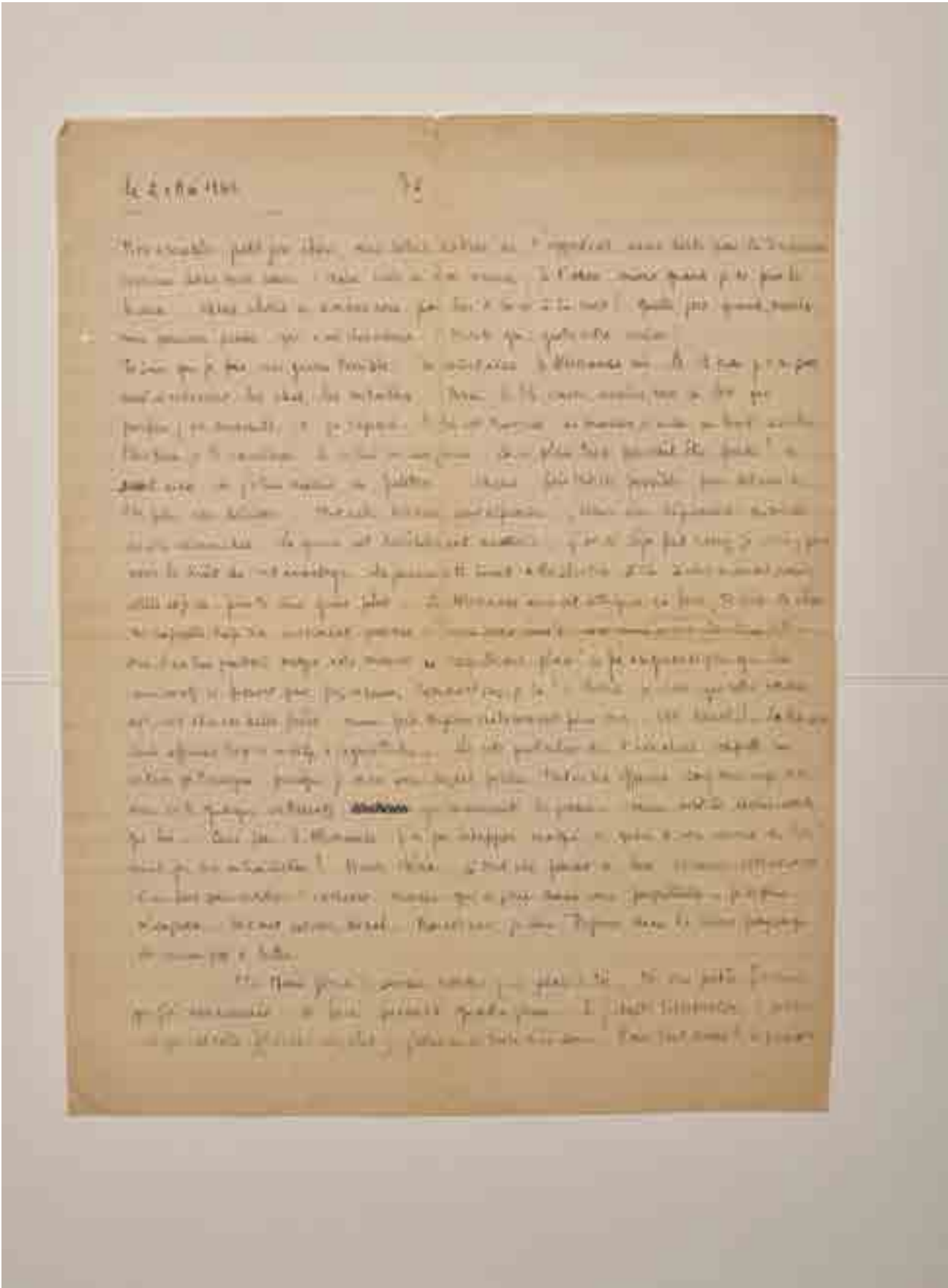
Belle soirée de mai. Comme les hommes sont bêtes, criminels. Qu’il ferait bon vivre en aimant. Mon cher amour chéri, je t’aime à la folie. Je t’adore. Je t’embrasse. Il faut que tu sois un jour proche ma petite femme adorée. Quelles douces caresses ma chérie, seront ton bien personnel ! Comme je comprends notre union faite de tendresse et de force en même temps, selon notre amour et notre Foi.

Mon bout de Zou aimé, va à Jarnac, pas à Valence au cas où l’Italie... Songe que les affaires peuvent aller très vite, et moi je veux te savoir en sécurité. ***Surtout, ne demeure jamais en occupation ennemie : c’est ma volonté formelle.*** Mon amour, bonsoir. À demain. Prie toujours pour moi Notre Seigneur et la Vierge Marie ; ils peuvent tout. Je t’aime et te donne mes plus tendres baisers. *Je t’aime.*

François

J’ai reçu 3 bougies, merci.

2.000 - 3.000 €



218. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Meuse], 21 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (10) ; LES
BLINDÉS ALLEMANDS SONT À
ABBEVILLE.

AU COURRIER DU MATIN : LES DEUX
TIERS DES NOMS APPELÉS POUR LA
REMISE DES LETTRES NE RÉPONDENT
PLUS.

“NE RESTE À AUCUN PRIX AUPRÈS DE
L’AVANCÉE ALLEMANDE” : MARIE-
LOUISE RECEVRA CETTE LETTRE À
JARNAC.

LETTRE PORTANT UNE PUBLICITÉ POUR
LE PASTIS RICARD

1 p. in-12 (156 x 120mm), encre bleue

Le 21 mai 1940

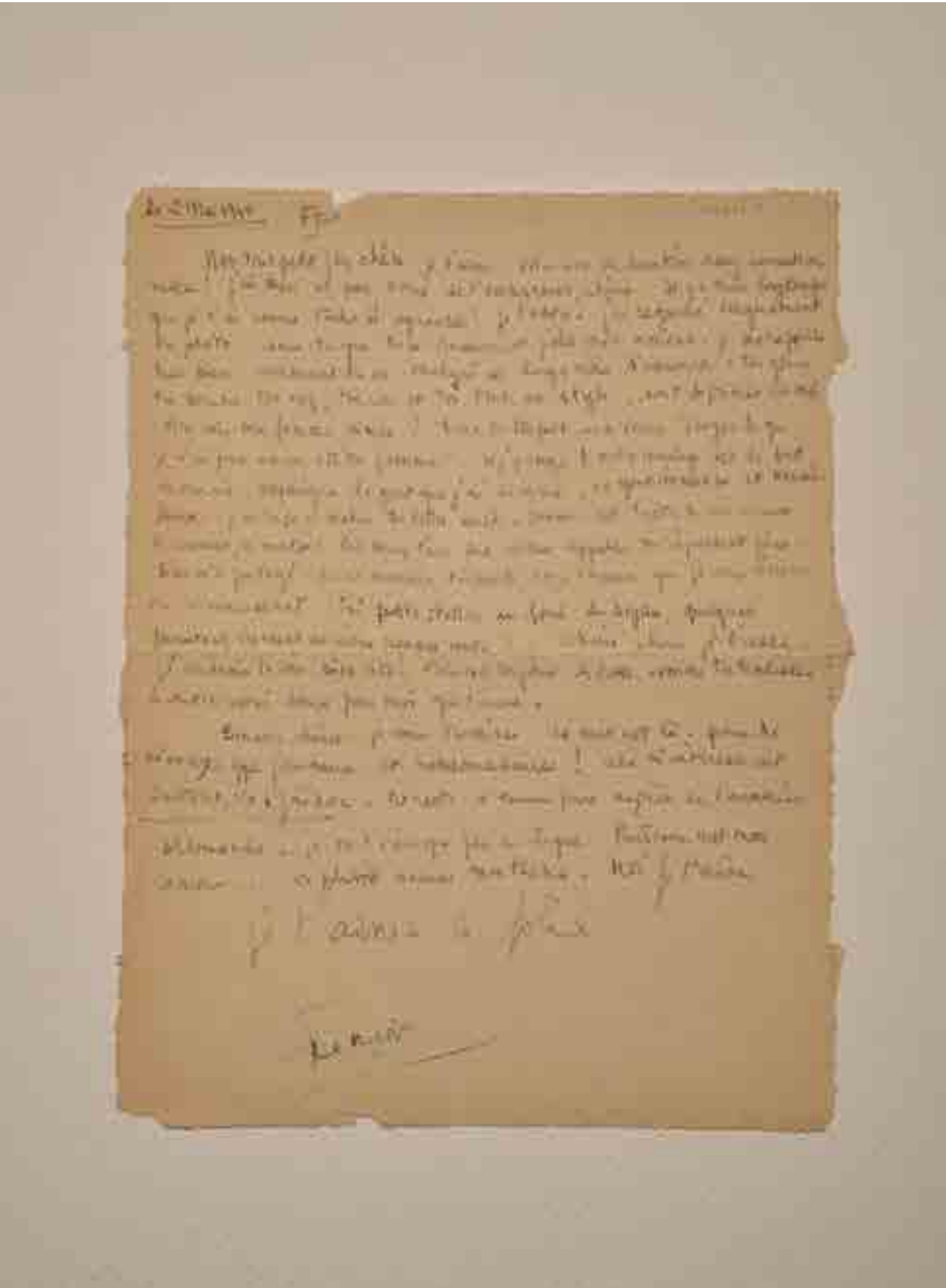
Mon tout petit Zou chéri, je t’aime. Voici une déclaration assez sensationnelle ! J’ai bien envie de t’embrasser, chérie. Il y a bien longtemps que je n’ai connu tâche si agréable ! Je t’adore. J’ai regardé longuement ta photo : sais-tu que tu es rudement jolie, mon amour. Je me rappelle très bien comment tu es malgré ces longs mois d’absence : tes yeux, ta bouche, ton nez, ton cou et toi toute en style, sont imprimés en moi. Vite, sois ma femme aimée ! Tu as le toupet de m’écire : “songes-tu que je n’ai pas encore été ta femme”. Si j’y songe ! Notre mariage est le but de ma vie, explique le goût que j’ai de vivre, ce goût immense et merveilleux. J’ai reçu ce matin ta lettre du 17. **Comme c’est triste de voir arriver le courrier le matin : les deux tiers des noms appelés ne répondent plus...** Dieu m’a protégé d’une manière évidente et je t’assure que je veux Lui en être reconnaissant (ici petite station au fond du boyau, quelques percutants viennent nous rendre visite). Chérie chérie, je t’adore. Je voudrais te voir bien vite ! Écris-moi toujours des lettres comme ta tendresse le veut : c’est si doux pour moi qui t’aime.

Bonsoir chérie, je vais terminer. La nuit est là. Peux-tu m’envoyer quelques journaux et hebdomadaires ? Cela m’intéresserait. *Surtout, va à Jarnac.* Ne reste à aucun prix auprès de l’avancée allemande. Je ne t’écris que peu de lignes. Pardonne-moi mon amour... Ou plutôt accuse ma tâche. Moi, je t’adore.

Je t’aime à la folie.

François

1.000 - 1.500 €



219. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse, près de Stenay], 22 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (11).

“TES LETTRES SONT LE SEUL BONHEUR DE MES JOURNÉES INHUMAINES”

“J’AI SAUVÉ MA MONTRE, MON STYLO, L’APPAREIL PHOTO, TA PHOTO DE JARNAC, *L’IMITATION DE J[ÉSUS].-C[HRIST]*, MES JUMELLES. ET PUIS MA VIE...”

2 pp. in-12 (209 x 136 mm), crayon, papier quadrillé

Ma petite fiancée chérie, pas de lettre de toi ce soir. Je suis triste infiniment. Pourquoi m’as-tu abandonné. Sais-tu que **tes lettres sont le seul bonheur de mes journées inhumaines**, faites de tâches qui me répugnent, me peinent. Je ne t’ai peut-être pas écrit des lettres aussi tendres qu’autrefois, mais cela s’explique uniquement par la précipitation dans laquelle je vis chaque fois que je dois m’occuper de mes affaires personnelles. Je t’aime, chérie, et j’ai besoin de toi. Je souffre à cause de toi, car je t’adore et ne puis te dire, te raconter, te caresser de ma tendresse. Oui, tu avais raison l’autre jour de me demander de continuer notre correspondance sur le même ton, puisque notre Amour passe avant tout. Je t’aime, mon joli Zou aimé. Tu dois être si belle par ce mois de mai, avec le printemps et le soleil. Restes-tu à Valmondois ? Raconte-moi toujours tes histoires d’écolière. T’amuses-tu un peu ? Sors-tu ? Et avec qui ? Je voudrais avec toi ramer sur l’Oise, vivre avec toi tous les plaisirs que tu as vécus là et en beaucoup mieux (c’est un souhait !). Et tes photos ? Elles ne viennent pas vites ces cartes postales messagères de mon petit Zou ! Est-ce une conséquence de la guerre aussi ?

Ô je t’aime, mon amour chéri. Je prends tes lèvres si douces. Tu me les donnes ? Comme c’est bon de t’aimer. Cette nuit, une fois de plus, je n’ai pas dormi. Cela devient une habitude ! Quand donc viendront nos nuits, ma très aimée ? Nos belles nuits qu’il n’est pas difficile d’imaginer merveilleuses... Ma jolie chérie, ma ravissante, “ma rose trémière”, j’ai hâte de posséder une petite femme qui se nommerait comme toi, et porterait sur son visage le même sourire que le tien, qui te ressemblerait enfin exactement. Je serai l’homme le plus fier du monde quand nous serons mariés : j’aurai sans aucun doute la femme la plus délicieuse du monde ! Quelle reconnaissance nous devons avoir à [celui ?] qui nous accordera la [vie]. Notre vie à nous deux. Mon amour de petit Zou, si tu savais quelle force tu me donnes. Quelle qu’ait été ma situation, je n’ai jamais désespéré à cause de toi. **Notre amour est la racine de tout**. Je t’adore.

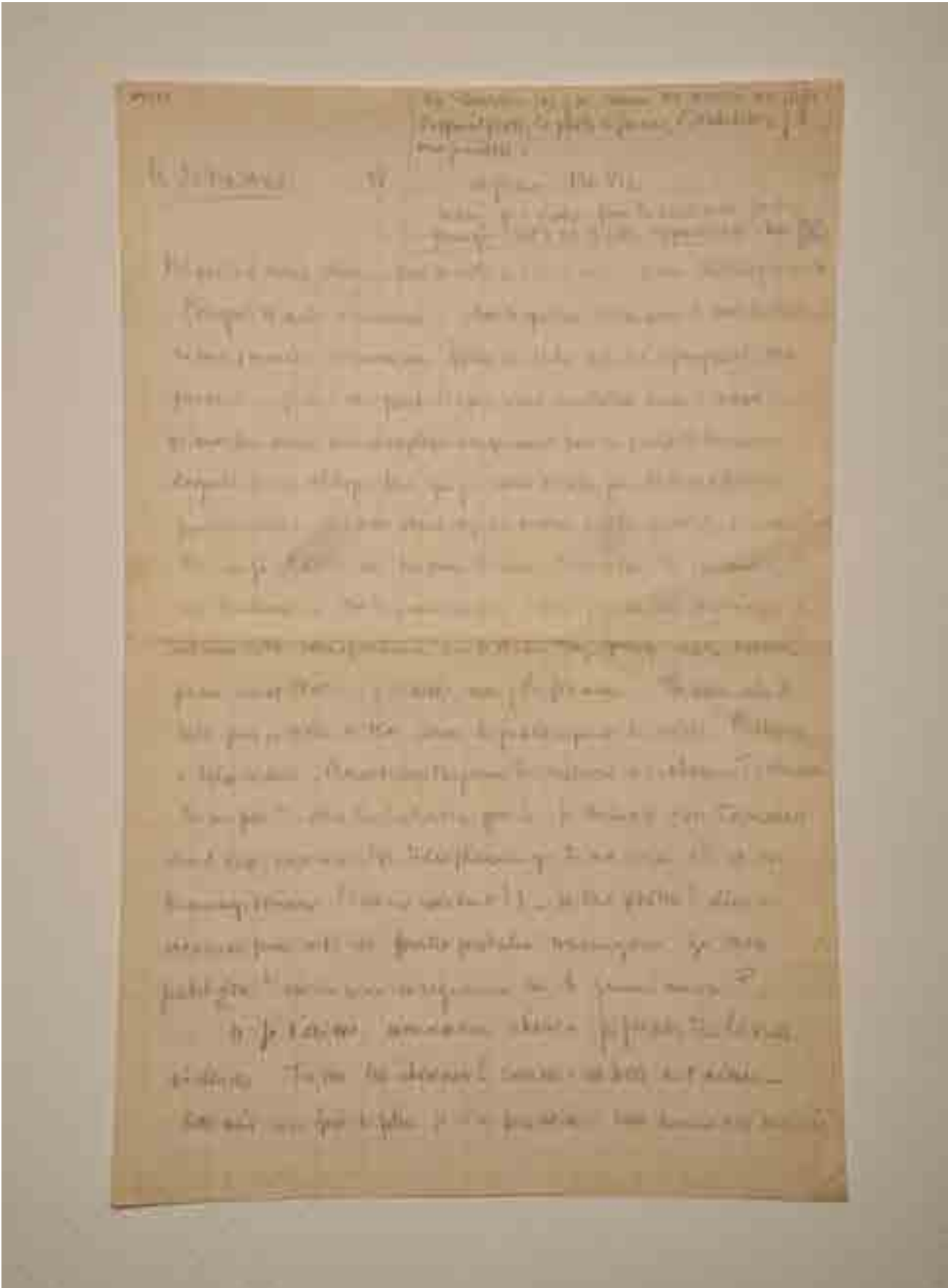
Penses-tu souvent à moi ? Je l’espère ! Je crois que tu dois être inquiète en cet instant, car cinq jours durant je n’ai pu t’écriture. Surtout car je fais mon possible pour t’écriture quotidiennement. Marie Zou chérie, iras-tu bientôt à Jarnac ? L’avance allemande me tourmente. Et à aucun prix tu ne dois risquer d’être embouteillée dans une zone occupée. Je t’ai dit que **cerné, j’ai dû sortir des mains des Allemands en laissant mes bagages. J’ai une grande peine à cause de tes lettres, cela me fait mal de penser que d’autres que moi les toucheront peut-être**. Mais l’Amour mis en elles n’est pas perdu. Tout est inscrit en mon cœur. Toutefois, chérie, répète-moi toutes les merveilles que j’aime tant lire. Je t’aime. Je t’embrasse à ma place réservée. Mais, chérie chérie, sois bien vite ma femme pour que nous vivions ensemble la joie incomparable de l’amour vrai, tel que nous le rêvons, voulons. Bonsoir chérie, je t’aime.

François

[Apostille placée au début de la lettre :] **Du “Désastre” (!), j’ai sauvé ma montre, mon stylo, l’appareil photo, ta photo de Jarnac, *L’Imitation de J[ésus].-C[hrist]*., mes jumelles. Et puis Ma Vie... Mais je n’avais pas le droit de la perdre puisque c’est à toi qu’elle appartient, mon Zou chéri.**

Deux petites salissures au verso

800 - 1.200 €



220. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 23 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (12).

MARIE-LOUISE TERRASSE EST ARRIVÉE À JARNAC ET FRANÇOIS MITTERRAND SE REMET À RÊVER DE LEUR VIE DE JEUNES MARIÉS

4 pp. in-8 (210 x 136mm), encre bleue

Le 23 mai 1940

Ma ravissante petite pêche chérie, je suis content que tu partes pour Jarnac. Surtout, dis à toutes les choses que nous avons aimées ensemble que leur souvenir reste en moi, merveilleux. **Ma jolie chérie, quand tu te regarderas dans la glace de “notre” chambre, quand tu te peigneras devant elle bien cambrée et si tentante pour qui t’aime** (or tout le monde t’aime), pense à nous deux et imagine que derrière toi je t’observe, je t’admire, je t’aime avec une joie profonde. Ma petite déesse comme je t’adore. J’épouserai donc une déesse ! Et devant Dieu (déesse-femme, mon amour, qui prie avec moi, pauvre homme, pour que Dieu nous unisse). Oui, nos enfants ne pourront être que des chefs-d’œuvre faits de nous : je m’éblouis de cette merveille. Toi, moi, ferons un corps vivant qui recevra une âme d’en haut. Dans notre bonheur et notre plaisir grave et splendide, puis dans ta souffrance. N’est-ce pas un mystère incomparable ? Ô je te posséderai avec tant d’Amour que notre enfant obtiendra forcément une âme fervente, une âme “réussie”. N’est-ce pas une tentative inouïe cette union du bonheur humain aux exigences de Dieu ?

Chéri, mon Zou (mon vieux Zou chéri) j’ai reçu ce matin deux lettres de toi : du 19 et du 20. Continue ces chères lettres qui me soutiennent, me ravissent, dis-moi inlassablement ta tendresse et puis, ne cesse pas ta prière, afin que la Providence m’accompagne dans les dangers. Pour l’instant, nous campons dans un bois, ce qui pourrait être agréable, mais la pluie qui tombe depuis ce matin a fait les feuilles dégoulinantes, le par-terre humide, et il est désagréable de s’asseoir ! **On s’installe, on creuse, on fait des abris**. Nous avons laissé le contact immédiat du combat à d’autres, il nous reste toutefois la proximité de la lutte et la réalité des canons, avec l’espoir d’un retour prochain au Feu... espoir peu encourageant ! **Ça n’a pas l’air d’aller très bien là-bas. Nous, nous contenons l’attaque**. Enfin, toi tu es plus à l’abri, selon mon désir : tu me fais un plaisir immense en cédant à mon vœu. Chérie chérie tu es adorable... et je t’adore. Fais-moi une grimace, en cillant et en accentuant ta fossette : j’aimerais bien pouvoir t’embrasser, mon trésor adoré, ma petite fille. Et toi, m’embrasserais-tu sans avoir à te forcer ! Deux mois et plus de deux semaines que ça ne nous est pas arrivé, c’est abusif, n’est-ce pas mon Buju ? Enfin, j’espère que tu ne tromperas pas ton désir de mes baisers avec un “ersatz”, un “remplaçant”! Non, notre prochain baiser aura tout l’air d’un premier baiser. D’ailleurs, ma chérie, tout entre nous devra tou-jours être neuf, premier. Chacun de nos gestes d’amour devra dire “je t’adore” avec une violence nouvelle, incomparable.

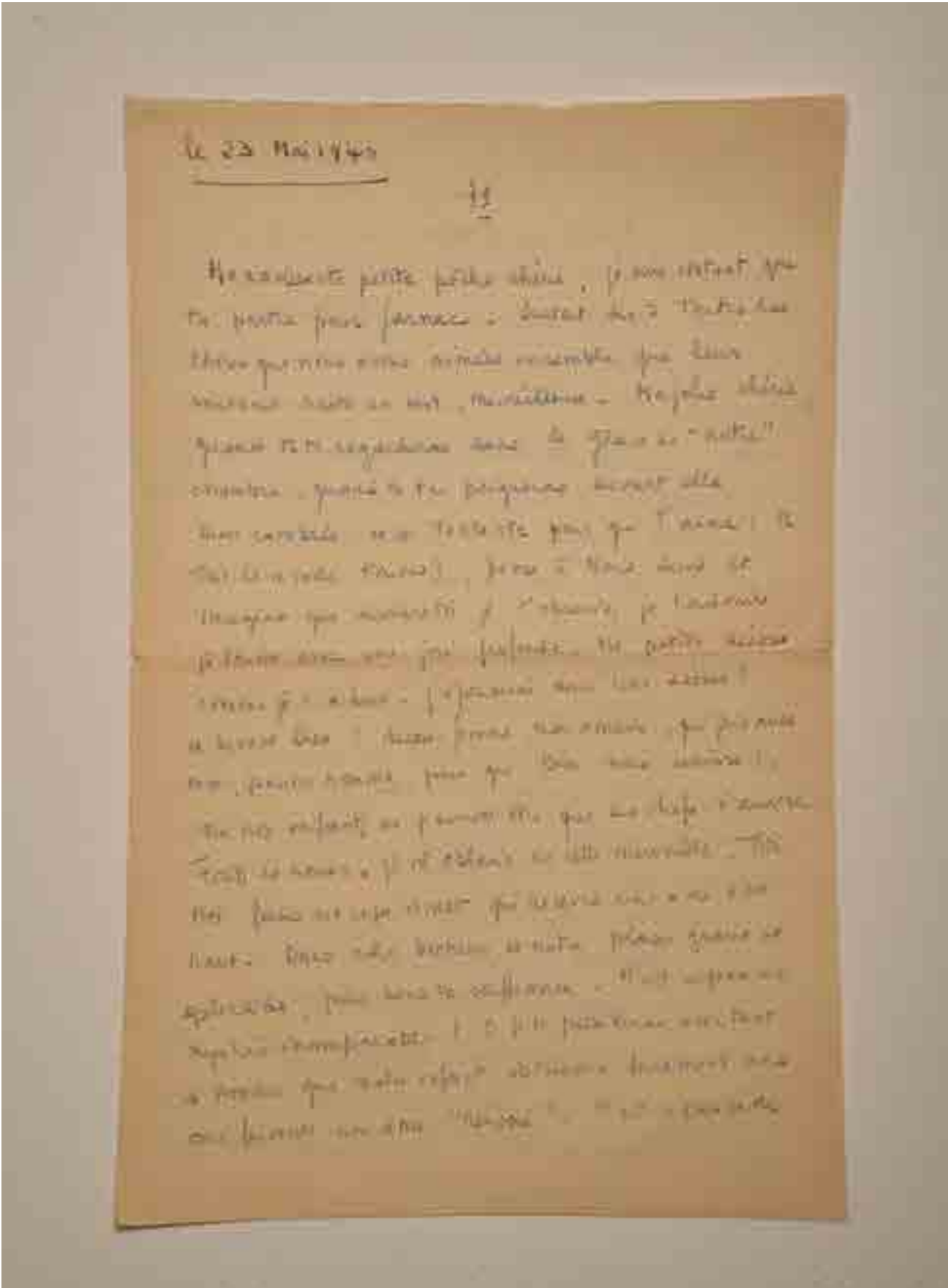
Tu ne t’amuseras sans doute pas beaucoup à Jarnac car les distractions sont maigres. Aie la patience tout de même, je t’en supplie de m’attendre sans trop regretter les plaisirs : ils reviendront avec notre union. C’est entendu, chérie ? Nous nous marions sitôt la paix signée, moi libéré. Cela veut dire : dans les quinze jours qui suivront. **J’ai espoir quand je dis cela que la guerre sera brève**. Nous marier : songes-tu parfois à tout ce que cela représente ? Ma petite fiancée adorée, quelles merveilles seront contenues dans nos journées d’amour ! Réalises-tu un tout petit peu ?

Chéri mon Zou, je t’embrasse dans le cou. Ta peau douce est le plus beau poème du monde. Je t’aime chérie. Je t’aime et te veux toute dans un mariage béni, merveilleux, rehaussé de tous les accords spirituels. Je suis fou de toi, ma petite fille. Je passerai ma vie à désirer te rendre heureuse dans tous tes désirs de femme, et comme je te l’ai répété : dans tous les domaines résumés en un seul : l’Amour.

Nous sommes faits tous les deux pour l’amour. Nous vivrons d’amour. Nous créerons un chef-d’œuvre d’amour. Je prends tes lèvres aimées et je reste ainsi le temps d’être infiniment heureux.

François

800 - 1.200 €



221. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Meuse], 24 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (13).

UNE LETTRE D'AMOUR ÉCRITE DANS LA
HÂTE DES COMBATS

2 pp. in-8 (210 x 136mm), encre bleue

24/5/4

Mon Zou adoré,

Je vais t'écrire tout à l'heure longuement, mais pour être sûr que tu auras
quelque chose de moi, voici ce mot, qu'il te dise mon ardent amour.

Je t'aime. Je t'adore.

Je t'attends.

Ma petite fiancée que j'aime à la folie, prie pour moi.

Veille sur moi.

Je t'aime mon Zou buju chéri.

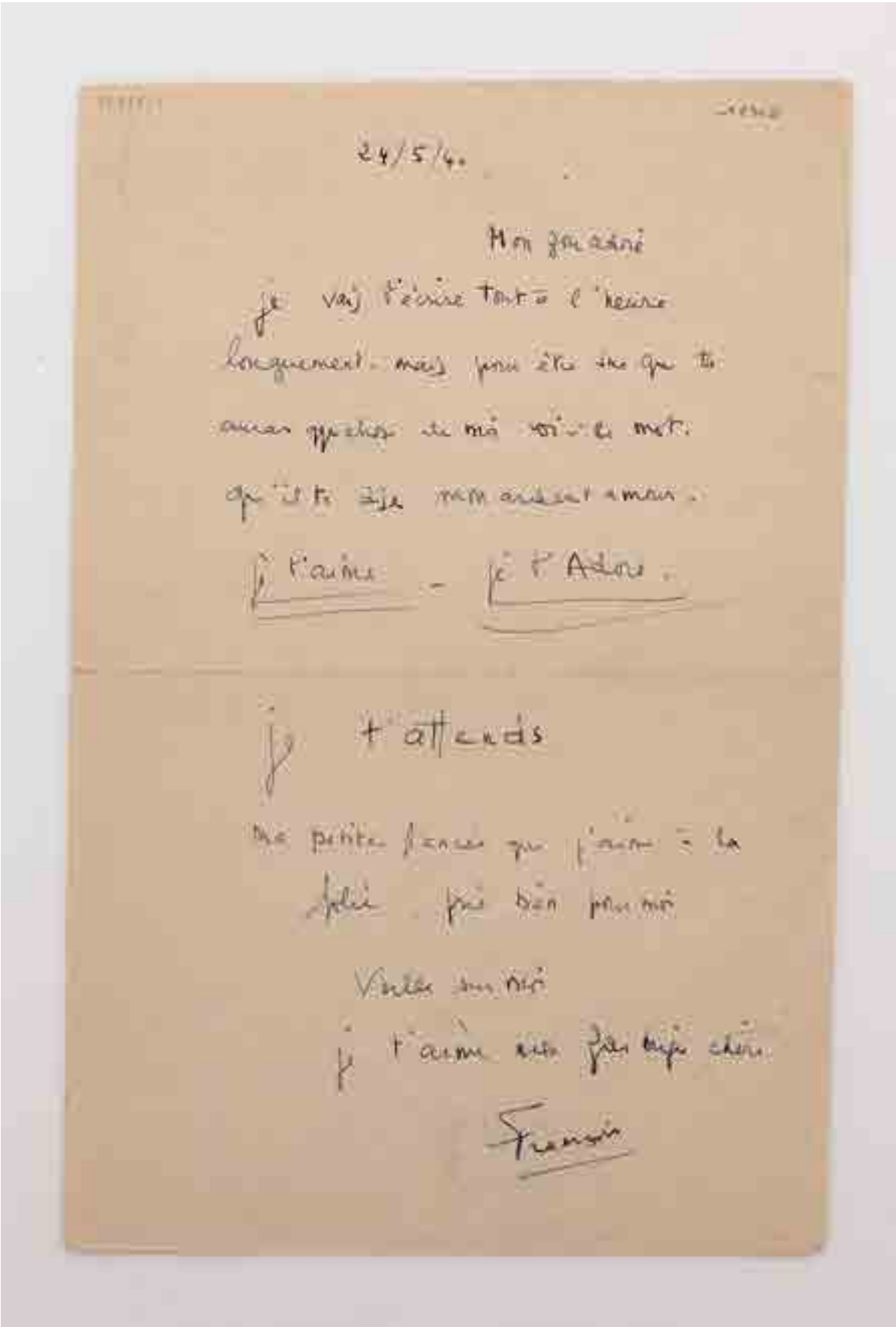
François.

[Au verso :]

Darling

I love you.

400 - 600 €



222. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Meuse], 24 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (14).

L'AMOUR : “FOLIE DANGEREUSE” OU
“FOLIE BIENHEUREUSE ?” UN OBUS
SIFFLE JUSTE À CÔTÉ DE FRANÇOIS
MITTERRAND ET LE RAPPELLE À LA
RÉALITÉ

2 pp. in-8 (210 x 136mm), encre bleue

Le 24 mai 1940

Ma petite fiancée que j’adore, je t’embrasse sans adjectif, sans adverbe, sans complément. T’embrasser c’est admirable en soi. Je crois que je ne m’en priverai pas lorsque tu seras ma petite femme cette fois vraiment à moi ! Je serai fou de toi. **Folie dangereuse** ? Surtout chérie, n’endigue pas cette Folie, au contraire reçois-la, aime-la. **Folie bienheureuse** ? Je ferai tout ce que tu désireras pour ton bonheur. C’est un magnifique programme ! Vivre cette courte vie ensemble, l’un pour l’autre et tous les deux pour Dieu et notre foi, nos croyances, notre conception du vrai, du pur, du bien. Réaliser une union si intime que tout ce qui sera à l’un appartienra à l’autre ; le plaisir, la souffrance seront faits pour nous deux et désormais plus pour l’un de nous seulement. Nous serons unis. Quel terme splendide ! Chérie chérie, je rêvais souvent autrefois à celle qui serait mienne pour l’Éternité, indissolublement. Et je l’imaginais belle, nette, délicieuse, attachante. Parfois maintenant, je reviens à ce rêve et je suis ébloui par cette lumière : **tu es plus merveilleuse, mon amour chéri, que mon plus beau rêve.** Je devrais me confondre en Actions de grâces (là : lettre arrêtée subitement : un obus vient d’arriver avec un tel fracas que mes oreilles sifflent terriblement !). Mon amour de Zou, encore une lettre brève que je m’apprêtais à faire très longue. Ô ! Écris-moi toujours aussi longuement, aussi tendrement, j’aime tes lettres.

Mais je t’aime plus

encore.

Etc. Et toi que

je veux,

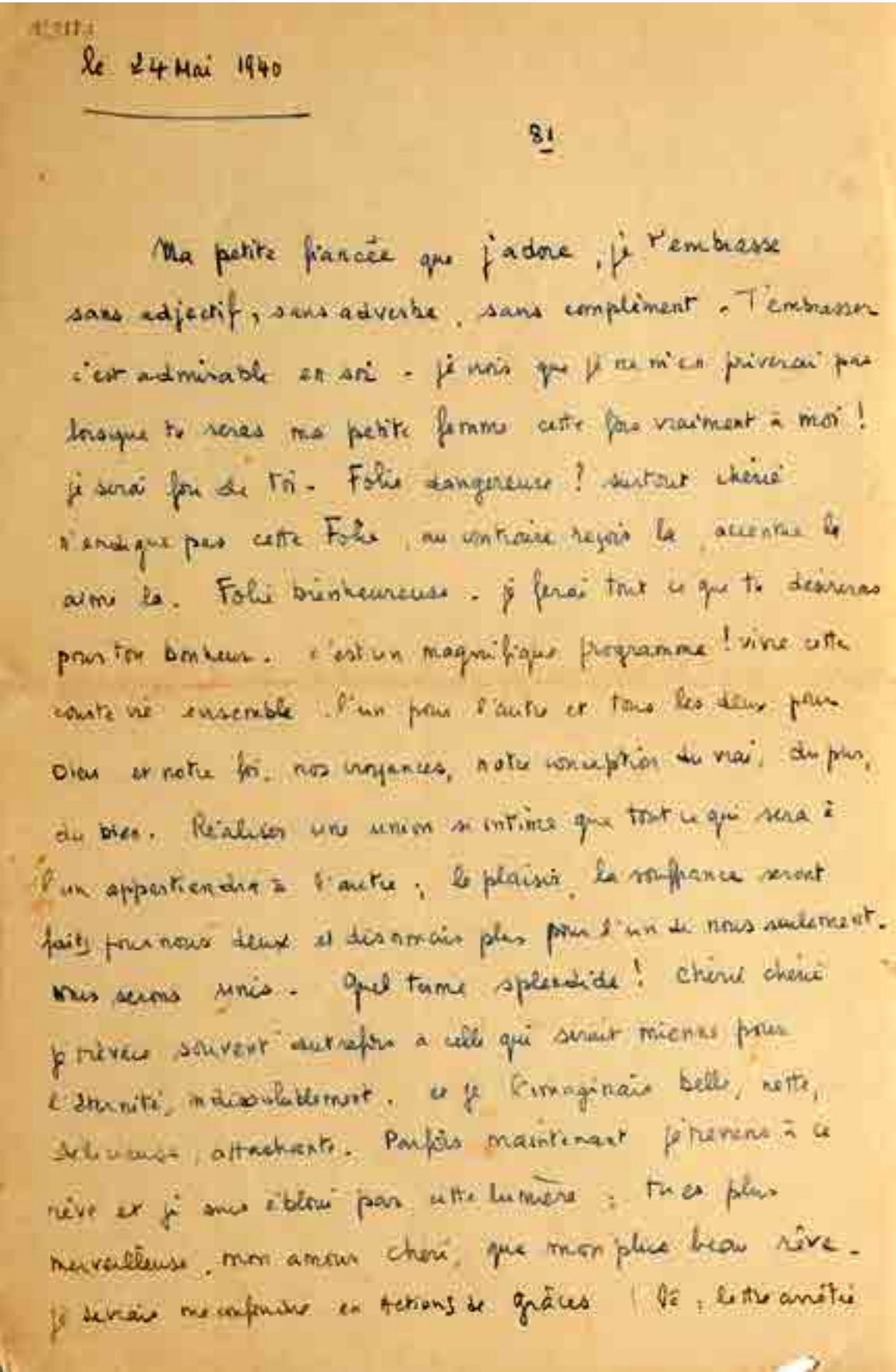
que j’aime.

Je t’embrasse avec mon amour.

François

Petite déchirure sans manque sur la première page

400 - 600 €



223. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 26 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (15).

EXTRAORDINAIRE LETTRE D'AMOUR ET DE COMBAT, TACHÉE PAR LE JET DE TERRE D'UN SHRAPNEL, ÉVOQUANT L'ÉCART DE 1939 : SERMONS ET SERMENTS.

LA NOTION DE COURAGE EXPLIQUÉE SOUS LE FEU ENNEMI : “LA SOUFFRANCE N’EST PAS NÉCESSAIREMENT LE MAUVAIS, NE LE CROYONS PAS. LE BONHEUR N’EST PAS LA FACILITÉ. IL EST UNE ABNÉGATION, UN SACRIFICE. VIVRE, CE N’EST PAS ALLER N’IMPORTE OÙ AU GRÉ DE SES DÉSIRS, C’EST DIRIGER SES PAS, AIMER, NE PAS RECULER DEVANT LES TÂCHES RUDES, SI ELLES SONT UTILES, NÉCESSAIRES.”

12 pp. in-8 (210 x136mm), encre bleue

Le 26 mai 1940

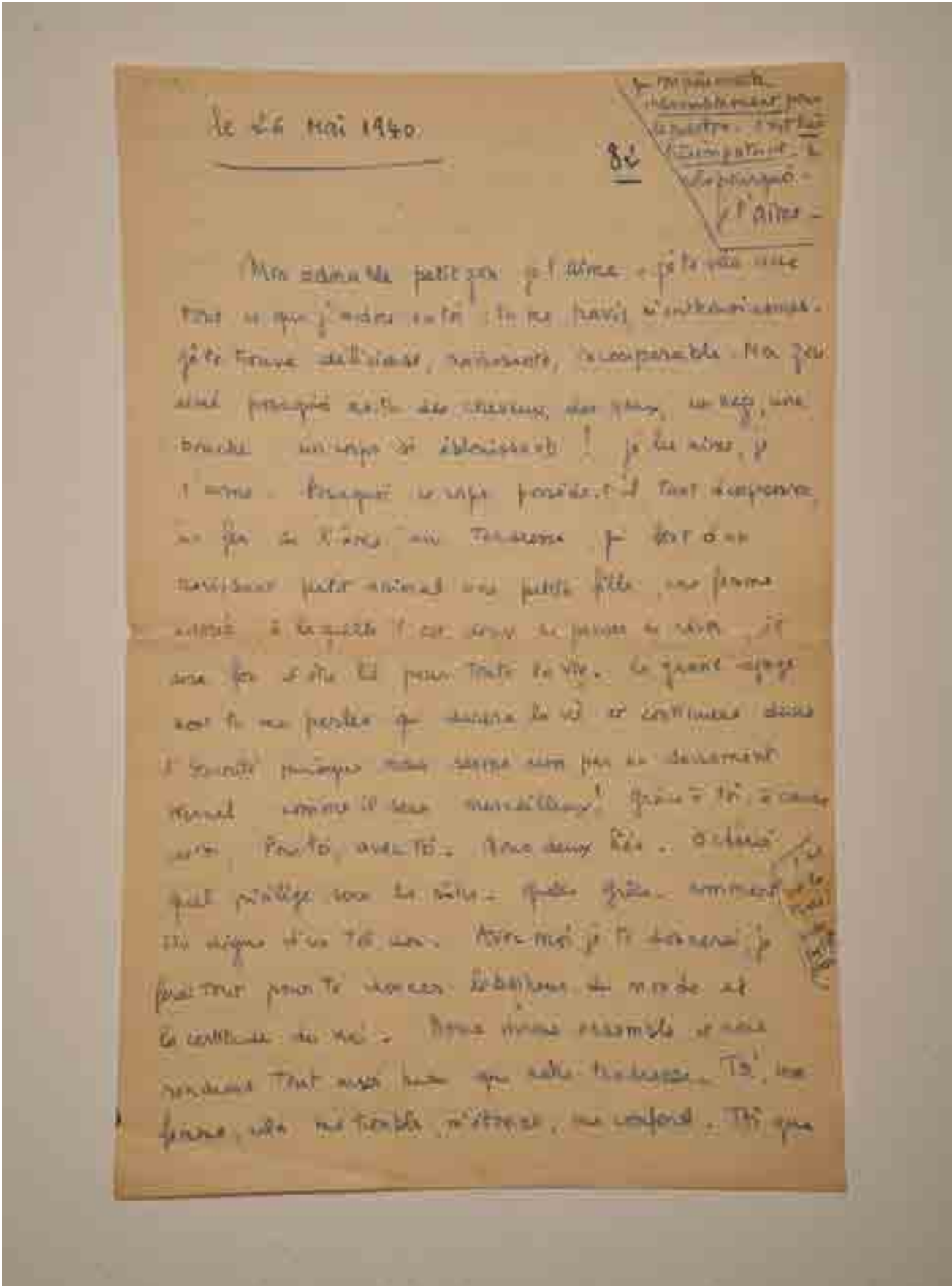
Mon adorable petit Zou, je t’aime. Je te vois avec tout ce que j’adore en toi : tu me ravis, m’enthousiasmes. Je te trouve délicieuse, ravissante, incomparable. Mon Zou aimé, pourquoi as-tu des cheveux, des yeux, un nez, une bouche, un corps si éblouissants ? Je les aime, je t’aime. Pourquoi ce corps possède-t-il tant d’expression, un “feu de l’âme”, une tendresse, qui font d’un ravissant petit animal une petite fille, une femme adorée, à laquelle il est doux de penser, de rêver, il sera fou d’être lié pour toute la vie. Ce grand voyage dont tu me parles qui durera la vie et continuera dans l’Éternité puisque nous serons unis par un sacrement éternel, comme il sera merveilleux ! Grâce à toi, à cause de toi, pour toi, avec toi. Nous deux liés. Ô chérie, quel privilège sera le nôtre. Quelle grâce. Comment être digne d’un tel don ? Avec toi, je te donnerai, je ferai tout pour te donner le bonheur du monde et la certitude du vrai. Nous vivrons ensemble et nous rendrons tout aussi beau que notre tendresse. Toi, ma femme, cela me trouble, m’étonne, me confond. **Toi que j’ai aimée si merveilleusement, que j’ai attendue si follement, que j’ai retrouvée avec une blessure, mais cette blessure, elle sera brûlée, effacée, oubliée par ma passion.** Ah ! Parfois, cela me mord jusqu’au fond du cœur le souvenir de ce qui m’a été retiré, cette violation en toi de mon amour qui t’aurait voulue tout entière, parfaitement et seulement à lui. Et puis, chérie chérie, je m’apaise et je sais que la loi du monde, si elle n’exclut pas les peines, peut ressusciter un amour neuf, intégral, sans égal, et que cet amour c’est celui que tu m’apportes, car tu as souffert, aimé, réfléchi, car ton corps comme ton âme seront à moi si follement qu’ils ne se souviendront même pas de ce qui a pu les atteindre.

D’ailleurs, l’épreuve que nous subissons nous aide toi et à moi à redonner aux actes, aux rêves une exacte valeur. **Oui, payons avec le sourire et le calme dans les yeux la dette de notre joie.** Je t’attends et tu me recevras chérie, et tu seras ma femme à moi seul car c’est ensemble que nous aurons connu le déchirement, l’angoisse, l’épouvante, l’espoir, c’est ensemble que nous recevrons la bénédiction éternelle qui nous liera, c’est ensemble que nous jouirons des plaisirs, du bonheur de l’infinie douceur, de l’union totale de nos désirs, de nos goûts, de notre soif d’aimer.

Chérie, ma merveille, nous nous marierons le plus tôt possible car je veux vivre avec toi désormais un amour passionné, sans limites. **J’ai compris à la lueur de la mort qu’il fallait attendre le mariage avant de vivre notre amour, car Dieu existe, et nous devons tenir compte de sa Loi.** Mais j’ai hâte de Toi. Je ne puis plus concevoir un amour tel que celui que nous avons limité. Il nous faut tout. Ne trouves-tu pas que cela risque de rendre un amour un peu mesquin que de l’arrêter à une certaine barrière qui permet un immense plaisir, une grande union mais interdit l’achèvement merveilleux d’une union indicible ?

Chérie je t’adore, sois bien vite ma femme. Ma femme, quels mots splendides. La moitié de moi-même. Mon tout. Pas un geste, un acte, une pensée qui n’ait une résonance en l’autre. Mon petit Marie Zou, je t’aime. L’amour est si mal compris. Je voudrais arriver à lui restituer sa beauté, sa spiritualité. **Si Dieu a créé l’amour tel qu’il est, pourquoi l’union si extraordinaire des corps ne serait-elle pas une merveille, un chemin qui aiderait à la fusion des esprits ?** C’est pourquoi, il est sacrilège de jouer avec son corps : un peu de cœur se déchire toujours, s’avilit. **Il n’y a qu’un amour : celui qui unit l’émerveillement du corps à celui de l’âme...** Tu sais bien : en Amour, il ne doit pas y avoir de distinctions. Je comprends ainsi le sacrement du mariage. Les hommes sans l’appui de Dieu seraient trop faibles sans doute pour maintenir l’équilibre : ils ne sauraient pas soutenir une pareille construction du bonheur, car l’habitude et l’épuisement quotidien tuent bien des élans et des volontés. Alors Il nous offre son aide. Dans le mariage. L’immense désir que j’ai de toi s’accomplira ainsi et tu ne seras pas une maîtresse adorée, faite seulement pour le plaisir, mais ma femme, mon moi, ma bien-aimée de laquelle j’attendrai de merveilleuses caresses. Mais plus encore : nos caresses d’amour ne seront pas qu’un plaisir, qu’une joie d’un moment, elles seront à la base d’un chef-d’œuvre où nous tenterons d’exprimer l’exaltation du bonheur, la certitude de la lumière, la nécessité d’une Foi, d’une élévation de l’Esprit. Toi, ma petite fille délicieuse. Toi, avec ton visage de petite déesse chérie, tu seras avec moi, unie à moi dans cette tâche. Comme nous laisserons loin derrière nous la petite vie médiocre qui va du café au lait à la tisane d’après-dîner ! (Au besoin, on donne cinquante centimes au pauvre du coin pour s’assurer des grâces...). Tu es belle, ma bien-aimée, et la beauté est toujours noble. Tu es belle et je t’adore, et je suis follement épris de ta beauté, et je suis sûr que ma folie est juste : tu es celle qui seule pourra me protéger, m’aider, me relever, me conserver le goût du Beau. Je t’adore et je te dois tout. Je te dois même la souffrance.

Chérie chérie, il m’arrive de penser que **si j’étais tué (je ne crois pas que cela arrivera maintenant, n’en ai pas l’intuition)**, tu pourrais avoir un tel désespoir que tu douterais de tout. Sache que mon suprême désir est et sera toujours de te voir vivre selon notre plan à nous deux. Sans doute, le temps qui passerait après moi pourrait user en toi le souvenir de notre amour. Mais je t’en supplie ne te donne jamais par tristesse, dégoût, oubli.



Donne-toi à l’homme que tu aimeras. **Ton corps est sacré**, n’est-il pas déjà à moi, ne l’ai-je pas caressé, repris ? Tu ne peux plus en disposer médiocrement. Il est si beau. Ô ! Et puis je t’aime tant. Je voudrais que tu ne sois touchée qu’avec des mains émerveillées de tendresse. Je voudrais que les yeux qui te verront fussent remplis d’adoration. Moi, je ne te posséderai qu’avec ferveur. Dans mes bras, tu seras une femme merveilleusement aimée. Tu seras mes délices et ma passion. Mais tu seras aussi Ma femme pour toujours, ma femme d’au-delà du plaisir, d’au-delà de la vie. Tu seras moi, et moi je serai Toi. Je t’adore.

Cela, je te l’ai déjà dit plus de cent fois. Mais c’est si bon de te crier mon amour. Mon grand amour, mon grand bonheur, sens-tu ma pensée près de toi, en toi. Sens-tu ma présence toujours munie de caresses silencieuses pour te faire heureuse à mourir ? Souviens-toi de nos heures si gaies et si graves où tout l’amour s’offrait à nous. Nous l’avons refusé. Nous lui avons dit : plus tard... Ô chérie ! Ce plus tard, comme il sera passionnément doux. Y songes-tu ? Mon cœur est dévoré de désirs, mais ce feu qui le brûle, je veux qu’il s’accorde à ma croyance. C’est dur, tu sais, chérie. Aussi, je veux que tu sois ma femme vite. Je veux que mon amour soit toute ma vie devant Dieu comme devant nous.

Je t’écris une longue lettre ce soir. Depuis trop de jours je t’envoyais des mots brefs. Je veux que tu saches que tu domines tout, que rien ne passe avant toi, que, **dans le danger, ton amour veille en moi au-dessus de tout**. Cette lettre semblable à celles des jours tranquilles te le prouvera : notre amour continue tout pareil, les événements sont tout petits à côté de lui. Je t’adore mon adorable fiancée. Je t’aime mon amoureuse petite fille. **C’est drôle : je suis immensément amoureux de toi...**

Je prie Dieu pour qu’il me donne la vie, pour qu’il me donne le temps de te ravir, de te posséder. Je ne puis imaginer la Mort car ce serait fou de penser que tu auras été femme par un autre que moi dans le fait brut, et puis que jamais je ne t’aurai rendue femme dans le fait merveilleux d’un accord du désir et du cœur, de penser que Moi, je n’aurai pas vécu en Toi. Tu sais, mon amour, je te crois quand tu me dis que tu seras neuve entre mes bras. C’est pourquoi il nous faut prier ardemment : seul un immense amour consume l’être jusqu’à rendre tout infiniment neuf, pur. Cet Amour, nous le possédons. Il nous consumera l’un et l’autre. Ma chérie, tu verras : tu n’es encore malgré tout qu’une petite fille, je te consumerai d’amour, tu me brûleras de bonheur, tu seras femme pour la première fois par moi, et moi, je connaîtrai l’amour pour la première fois par toi. Du moindre geste du corps, à la plus inouïe ardeur de l’âme. Mon adorable chérie, je veux que tu sois heureuse ce soir, que ces lignes t’apportent la joie. Ce soir où tu les recevras, dors tranquillement, fais-moi une place près de toi : elle est encore vide, mais bientôt je l’occuperai, bientôt tu seras ma femme unie à moi, confondue dans les transports de notre tendresse à moi qui t’aime et n’est-ce pas splendide ? Cet amour sera évident, clair, offert en remerciement et non plus malgré nos principes. Il sera une explosion d’allégresse.

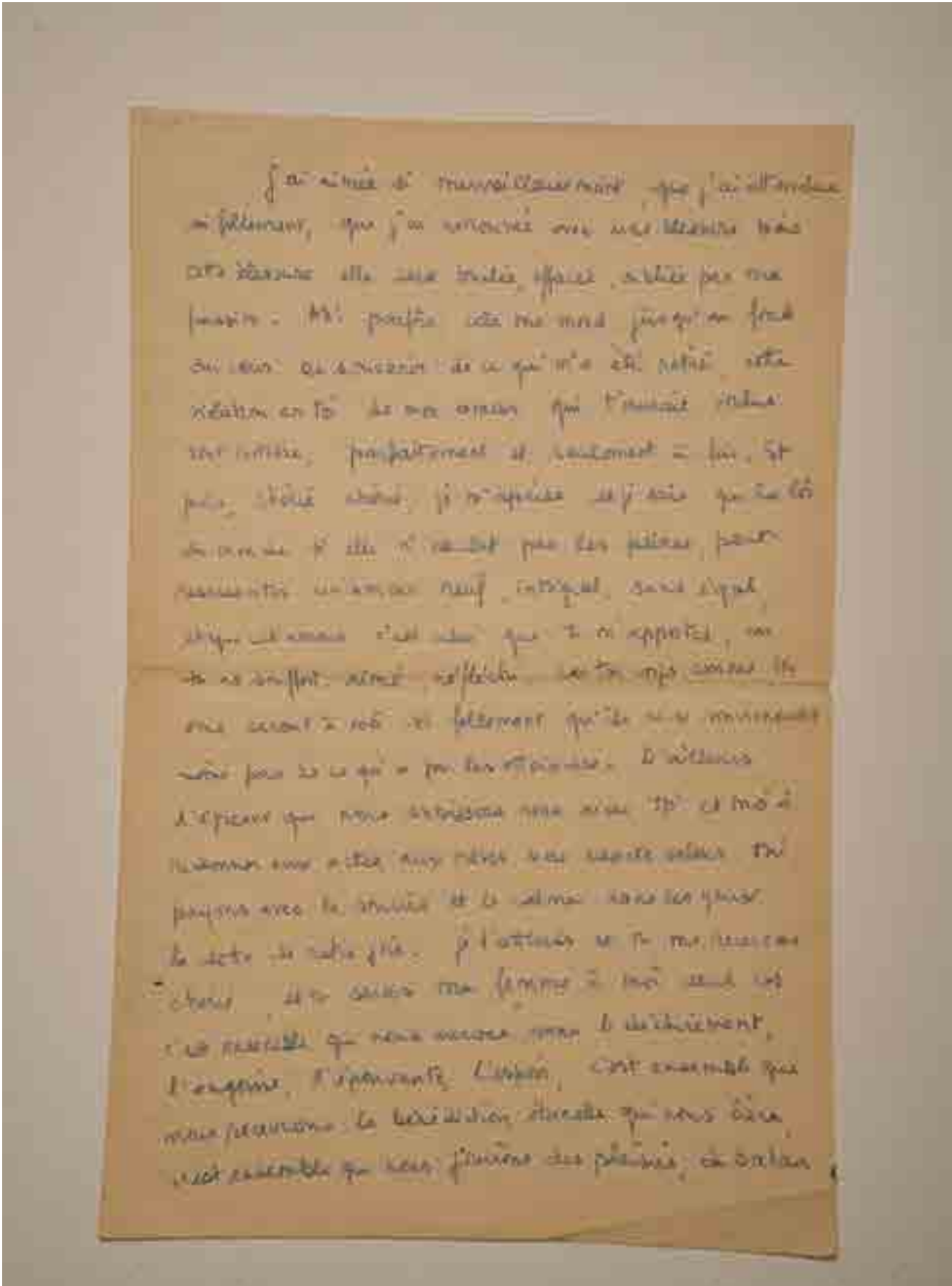
Nous savons bien tous les deux que la vie n’est pas un bonheur perpétuel, qu’elle contient beaucoup de souffrances. Le tout pour nous sera de jouir du bon et de souffrir du mauvais ensemble. Et encore ? **La souffrance n’est pas nécessairement le mauvais, ne le croyons pas. Le bonheur n’est pas la facilité. Il est une abnégation, un sacrifice. Vivre ce n’est pas aller n’importe où au gré de ses sens ou de ses désirs, c’est diriger**

ses pas, aimer, ne pas reculer devant les tâches rudes, si elles sont utiles, nécessaires. Chérie, ma toute petite fille, que surtout cela ne te paraisse pas sévère ! Tu sais mon amour de la vie ! Cela ne m’empêchera pas de te combler, de tendresse, de t’envelopper de mille caresses qui pourront faire de toi une femme heureuse dans tous ses désirs ! Mais il y a au-dessus de toi et de moi une volonté supérieure qui nous traitera durement. Notre vie pourra connaître de rudes instants. La Main dans la Main, tout ne sera-t-il pas acceptable, chérie ? Notre amour aimera chaque jour de notre vie. Je t’aime, je t’aime, je t’aime, je t’aime. À la folie.

Ma vie d’aujourd’hui ? La guerre. Les premiers jours ont été terribles, si terribles que si je ne suis plus en toute première ligne, c’est que nous devons être réformés pour boucher les trous. Je n’ai pas dormi pendant quatre à cinq nuits, mangé pendant plus de deux jours. Cernés, nous avons subi des pertes et n’ont réussi à s’échapper que des privilégiés.

Toutefois, nous avons tenu assez de temps pour permettre une contre-attaque qui a maintenu à peu près nos positions. Le petit village que j’habitais a donné lieu à de sanglants combats et la côte, où je travaillais sur les hauteurs, est maintenant un champ de tristesse, d’horreur. **Actuellement, je ne puis te dire évidemment où je suis. Mais je puis te donner cette précision : je suis à trois ou quatre kilomètres de la position où j’ai combattu. Donc sous le feu de l’artillerie qui ne nous ménage pas. (La tache rouge de première page est causée par un brusque saut dans mon petit abri sous une pluie inattendue de schrapnels).** J’ai éprouvé beaucoup de peine car la plupart de mes meilleurs camarades ont disparu, tués ou prisonniers. Du Directeur de la Madeleine, chez lequel tu es allée, on ne sait rien ; parti en patrouille avec le Lieutenant de S[aint]-Louvent (de Cognac), ils ne sont pas revenus. **Pour moi, j’ai dû exécuter avec mes hommes un pas de course de 200 mètres sous le tir des mitraillettes allemandes. Nous sommes sortis l’un après l’autre. Nous étions 15.** Ça faisait une drôle d’impression ! **Chaque fois qu’un de nous sortait, nous le regardions avec anxiété. Arriverait-il au tournant qui le sauverait ? Évidemment, chacun fut accompagné d’une salve nourrie. Je suis parti comme il se devait le dernier. Ai trouvé le moyen de me fiche par terre ! Ce qui m’a fait abandonner ma couverture sur le terrain. Aucun de nous n’a été touché à ce moment, ce qui s’explique par le fait que l’on tirait sur nous d’en-bas donc tir difficile dans le cul, et que nous n’étions pas les seuls à occuper l’attention de nos adversaires. Aussitôt après a commencé la contre-attaque. Depuis, j’ai eu à subir de nombreux bombardements. Jusque-là, pas une égratignure.** Je dois cela à l’intercession de ceux qui prient pour moi, à Toi. Moi je prie trop mal et suis trop chargé de désir de la vie pour être soumis comme il le faudrait à la volonté de Dieu.

Ma chérie Mariezou, aujourd’hui je ne t’ai pas volée ! Je crois tout de même t’avoir dit que je t’aime. Je t’adore, vraiment comme on ne peut le concevoir. Je t’aime chérie, es-tu contente ? Me fais-tu un joli sourire ? Une grimace comme celle du bal de N[ormale] S[up] et du 5 mai. (Tu me l’as refusée cette grimace, la nuit du 1er *Bœuf sur le Toit* : pourquoi ? Avais-tu peur de toi ? Ne n’aimais-tu absolument pas ?).



Dans une de tes lettres, à la réception de celle-ci, il faudra que tu me racontes pourquoi et comment tu as été amenée à me “re-aimer” ! Et puis, te souviens-tu d’une lettre juste avant le 10 mai qui te posait un tas de questions auxquelles tu devais me répondre ? Dis-moi aussi, mon amour, même si cela t’est pénible, un peu de ton histoire qui va de septembre à décembre 39. Je dois savoir toute ta vie, l’état de ton cœur à chaque instant. Quand je suis allé te voir le 7 septembre, quelle fut ta réaction. Et pourquoi as-tu accepté, après, le don fondamental de toi. Ô ! Pourquoi ? Moi je t’aimais, ma bien-aimée chérie. Mais ne crains pas, je ne te demande pas cela pour raviver ma peine ! Une seule chose demeure : mon merveilleux amour pour toi. Seulement, je veux que toute ta vie revive en moi, même ce qui ne fut pas à moi.

Chéri Buju, Marie-Louise, je t’aime. Entoure mon cou de tes bras. Moi, je t’embrasse dans ton cou comme tu m’as dit que tu l’aimais... Mais ça ne me déplaît pas du tout ma peau-douce chérie ! Et puis, je baise ta bouche pour mieux te dire que j’attends ardemment l’heure où, ma femme, je te prendrai toute dans un seul baiser, une seule caresse, de tout mon être. Bonsoir, ma petite fiancée chérie, mon Zou. Prie Dieu pour qu’il bénisse notre union.

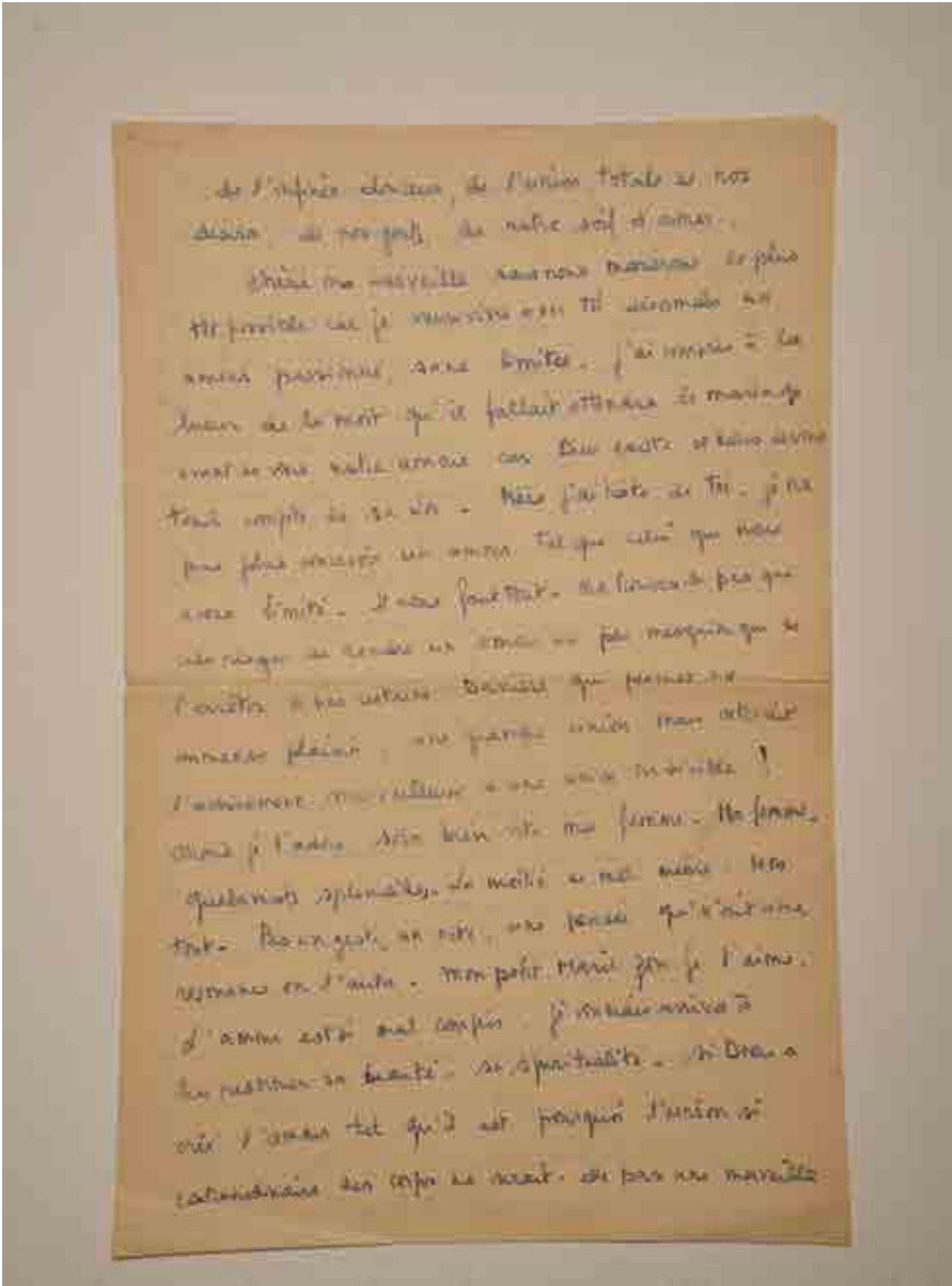
François

[Apostille 1 :] Que ton père insiste *inlassablement* pour le peloton. C’est *très très important*. Tu vois pourquoi. Je t’aime.

[Apostille 2 :] C’est de la terre ! Mon petit chéri.

Dernier feuillet légèrement froissé

3.000 - 5.000 €



224. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 27 mai 1940

CAMPAGNES DE FRANCE (16).

LES TRACES DE LA DÉSUNION DE 1939 :
“LE DÉCHIREMENT QUE FUT POUR MOI
L'AVEU QUE TON CORPS TU L'AVAIS DÉJÀ
DONNÉ, LAISSÉ, Ô ! TU SAIS COMBIEN
J'EN AI SOUFFERT”.

EXALTER LA VIE PAR L'AMOUR, LOIN
DES “DÉCHAÎNEMENTS D'ARTILLERIE”

8 pp. in-8 (210 x 136mm), encre bleue

Le 27 mai 1940

Mon Zou, mon trésor adoré, ta lettre m’a réveilllé ce matin. Quel bonheur d’écouter ta tendresse ! Je t’aime, je t’adore, je suis heureux de t’aimer, d’être aimé de toi. Tu es mon bien, mon trésor, mon petit bout de Zou chéri, ma fiancée. Tu vas être ma petite femme : ce ne sera pas rien d’être ma femme adorée 24 heures sur 24 ! Je crois même que je te gâterai, tu seras tout : ma petite fille, mon petit enfant, mon animal délicieux, ma femme, ma compagne et pas pour un peu de temps, pour toujours. Nuit et jour je te comblerai des plus merveilleuses caresses d’amour. Aimeras-tu être aimée par moi ? Ma paresseuse chérie, aimeras-tu mon adoration ? Il ne faudra pas tout de même n’aimer que mes caresses et me laisser complètement tomber ! Mais je crois aussi que tu sauras m’aimer indiblement...

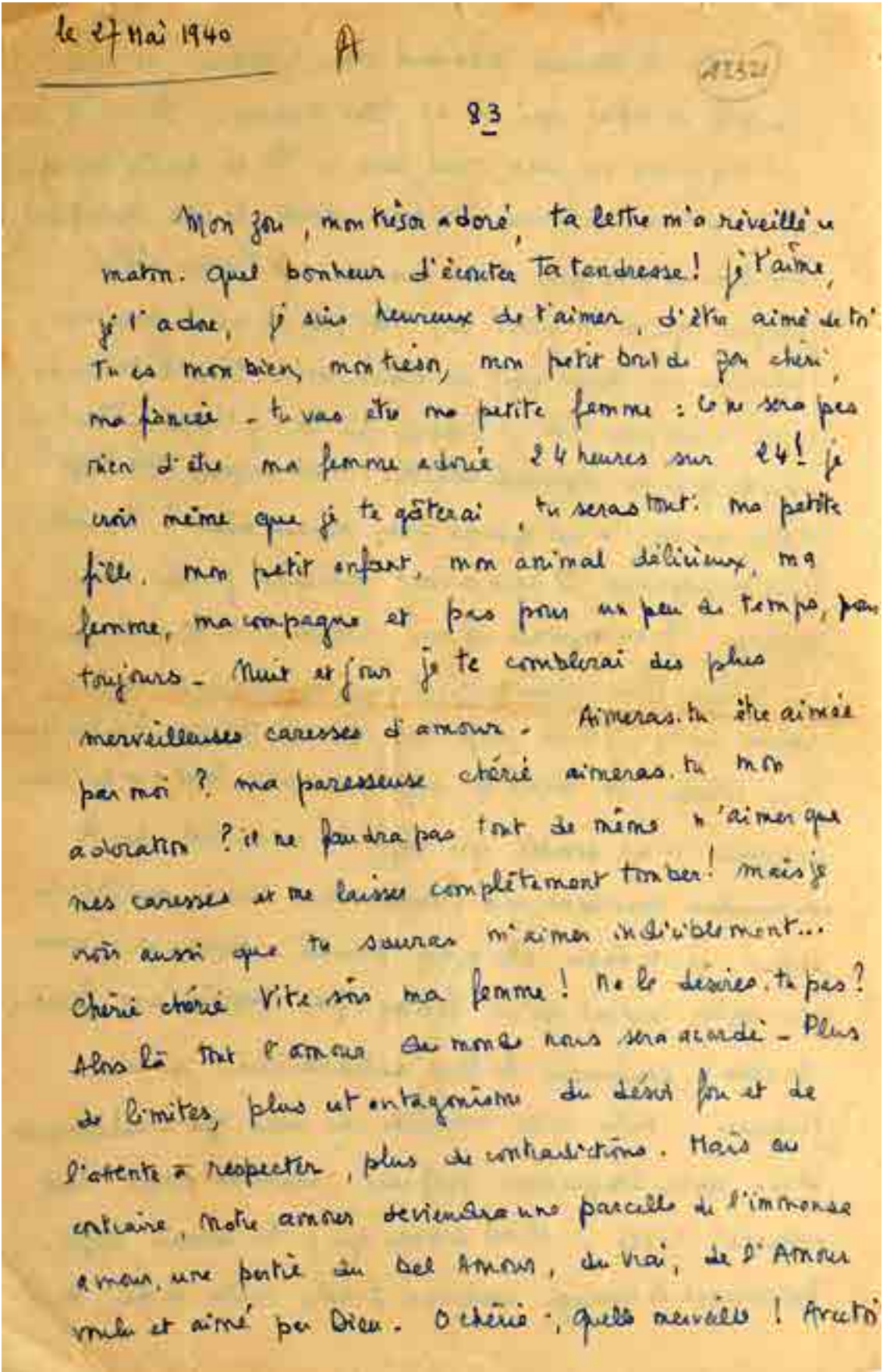
Chérie chérie, vite, sois ma femme ! Ne le désires-tu pas ? Alors là, tout l’amour du monde nous sera accordé. Plus de limites, plus cet antagonisme du désir fou et de l’attente à respecter, plus de contradictions. Mais, au contraire, notre amour deviendra une parcelle de l’immense amour, une partie du bel Amour, du vrai, de l’Amour voulu et aimé par Dieu. Ô chérie, quelle merveille ! Avec toi enfin le bonheur coïncidera avec l’amour et avec la soif d’infini qui vit en tout homme. Avant toi : il n’y a rien eu, rien, rien, rien. Tu es, as été toute ma vie... Et tu me mèneras toujours dans la voie merveilleuse, tu m’aideras à ne pas m’en écarter. Je t’adore, chérie. Je te jure que si tu étais là, tout près de moi, dans mes bras, cela me serait égal de mourir avec toi. L’amour de la vie, c’est pour moi l’amour de toi, je t’aime. Plus tard, jamais je ne me séparerai de toi. N’est-ce pas mon Buju ? Notre amour, c’est quelque chose quand même ! Devrait-il finir maintenant, il nous aurait marqués je crois pour toujours. **Tu es imprimée en moi. Comment te l’expliquer ? Je ne réagis plus physiquement et moralement qu’en raison de toi.** Tu es déjà ma femme beaucoup plus que tu ne le crois ; si nous ne possédons pas tout ce qui nous est promis, il me semble que déjà tu es en moi, que tu commandes mes sens, ma volonté, mes désirs, mes rêves ; et moi je voudrais être ainsi pour toi, comme si j’avais vécu en toi, autant qu’un homme peut posséder une femme.

En cela, je reconnais la force extraordinaire de notre tendresse. Notre union complète ne sera que l’achèvement d’une union longuement préparée, amoureuxment liée, entourée, rêvée. Il me semble que je te connais déjà. Précisément le mariage donnera à notre union le fini, la perfection qui lui manquent. Bien des caresses nous lient intimement, mais il leur fais pour s’achever l’élément spirituel. Tu seras ma femme devant Dieu. Et je ne puis concevoir une autre femme dans ce rôle extraordinaire. Je remercie Dieu souvent de m’avoir vraiment préservé. Car aucune femme n’a été mienne autant que tu l’as été. Je n’ai jamais donné autant de moi. Ce ne sont pas des mots. Tu seras ma seule femme.

Petite fille, ma Mariezou, je voudrais embrasser tes yeux, tes lèvres, je voudrais que tu sois ma femme, que nous soyons mariés... Je crois bien que je te prendrais dans mes bras et t’aimerais follement... Quelle merveilleuse ivresse m’émeut dès que je te sens près de moi. Je t’aime avec une passion que tu ne peux imaginer. N’as-tu pas ressenti ce feu qui me dévore quand je t’enveloppe d’Amour ? Ô ! Si ! Et tu me l’as merveilleusement rendu.

Nous avons bien fait d’attendre tout de même. Ça n’a pas été très com-mode ! Je m’étonne un peu de notre sagesse. Mais nous avons bien fait, c’est sûr. Maintenant, j’aurais le remords de ne t’avoir offert que ce qu’un amant peut offrir aussi passionné qu’il soit : une tendresse passagère, dénuée d’éternité, je n’aurais été qu’une expérience pour toi, pareille peut-être (Ô ! Non ! Plus ! Je le veux). Mon immense désir de toi exige plus. **Et le soir de notre mariage, tu l’as dit, nous serons fiers dans notre émerveillement d’avoir attendu...** Comme ce sera beau, notre union totale, mon amour ! Quand je prendrai possession de toi, n’est-ce pas que tu devineras mon orgueil, mon bonheur, ma promesse silencieuse de faire de toi, de nous, un couple heureux, libre, beau, de faire de toi une femme complète dont la vie connaîtra les joies les plus simples, les plus douces et le désir d’un progrès incessant. Pour toi, j’éprouve un sentiment inouï fait d’une extrême volupté et d’une pureté très neuve. Je t’aimerai ainsi. Tous nos plaisirs devront être des découvertes, jamais une installation. Ô oui, à t’aimer je connais d’innnies délices, mais aussi la perfection presque enfantine que l’amour vrai possède une pureté essentielle. **Il n’y a rien de plus éloigné de l’amour que la seule recherche du plaisir.** Sais-tu, chérie chérie, en m’unissant à toi dans la plus tendre union, dans la plus douce possession, il me semblera que j’êtreindrai, au-delà de ton corps chéri, un peu de ton âme. Alors quelle commune mesure pourrait-il y avoir entre l’amour banal et le nôtre ?

Certes, je ne t’adorerai pas de la même manière qu’on adore une idole ! Mais je t’assure, je puis te murmurer de toute mon âme que le jour où tu reposeras auprès de moi, où j’aurai le droit délicieux de t’aimer, de te couvrir de mes caresses, de te donner la caresse immatérielle de mes yeux qui te verront dans ta beauté de femme bien-aimée, je te prendrai contre moi avec tant de ferveur, Marie-Louise mon amour, que tu deviendras ma femme dans une joie presque immatérielle. Ô comme ce serait bien de créer un enfant à ce moment là. J’ai souvent pensé qu’il ne pouvait pas être indifférent à un enfant d’être conçu dans un moment merveilleux ou dans un instant commun. Or, nous voulons avoir des enfants splendides ! Alors nous serons obligés de nous aimer chaque fois avec splendeur. Quelle obligation ! Au fond, c’est un sacrilège de se donner l’un à l’autre par habitude, ou par désir brut, tu ne trouves pas ? Ça ne nous arrivera pas, n’est-ce pas mon buju ? Mais pour ça, il nous faudra veiller sur notre



amour car pour exalter ce que nous sommes, il ne faut pas se contenter de laisser faire la vie, il faut la conduire, l’embellir chaque jour.

Ces vérités, on ne les distingue pas toujours nettement. Mais Dieu nous donne précisément des occasions de les mûrir. Et au lieu de produire une morale terne, morne, grise, assommante, on découvre que traiter la vie avec respect, avec pudeur, avec simplicité c’est encore le meilleur moyen de la rendre cent fois heureuse. Mon désir de toi est je le crois encore plus immense quand je le soumets à notre volonté, que si je l’abandonnais au plaisir indicible que j’attends impatiemment de toi. Non pas qu’un désir satisfait se détruise : nous nous aimons trop pour cela, mais parce qu’en liant notre désir à notre conception de l’amour, nous nous prouvons à nous-mêmes que notre Amour est une merveille plus belle encore qu’un très doux plaisir. Ô chérie ! Comme je t’adore. Lis-tu dans chaque mot mon adoration ? Il doit y avoir des nuits calmes en Charente. Un soir, promène toi seule dans le jardin et rêve un peu devant la beauté silencieuse, émouvante, des choses. **À ces heures-là, souvent j’ai rêvé : après des journées vides ou accablantes, ou grisantes, je faisais le point.** Le calme, la sérénité de la nuit me démontraient l’inutilité de mes actions, la sottise de mes désirs ou au contraire leur accord intime avec l’exigence de la beauté. De mon amour pour toi, je n’ai jamais regretté que bien peu de choses. Parfois, je pensais que nos caresses pouvaient attendre encore, que nous allions trop vite dans notre union car cela pouvait être dangereux...

Mais je crois aussi ma toute petite fiancée que puisque nous avons su arrêter notre élan si doux tout a été bien. Vois-tu, j’ai désiré passionnément te posséder, j’ai rêvé de toi et parfois j’ai voulu que tu sois à moi tout de suite. Maintenant, je le désire aussi passionnément, mais je sais que nous avons eu raison de nous dominer. Tu n’auras pas été ma maîtresse, mais tu seras ma femme. Et tout le bonheur et la vérité du monde sont contenus dans cette différence. Tu as été tellement exceptionnelle dans ma vie. Comment ai-je pu tout en ayant de merveilleuses caresses de petite fille et de femme maîtriser mon désir ? Il n’y a pas de comment. C’est que je t’aimais.

Aimer une femme jusqu’à se lier avec elle devant un sacrement, cela c’était exceptionnel, fou, invraisemblable. Mais Moi, je t’ai aimée comme cela. **Le déchirement que fut pour moi l’aveu que ton corps, tu l’avais déjà donné, laissé, Ô ! Tu sais combien j’en ai souffert.** J’aurais tant désiré te donner une première caresse ! Mais mon amour, je t’aime tout autant, je te l’ai déjà dit de tout mon cœur. Je t’aimerai tout autant ; et, quand tu seras ma femme, je couvrirai ton corps de mes baisers si bien qu’après cela pas une parcelle de toi n’aura été touchée par un autre que moi.

Ma fiancée chérie, devines-tu la tendresse inouïe dont je comblerai ma petite femme ? Mais non, tu ne peux pas deviner !

Vraiment Zou aimé, je suis en train de t’écrire une lettre d’Amour !

Mais ça s’explique :

Mademoiselle Zou,

Je suis amoureux de vous.

Je vous embrasse tout près de l’épaule aussi longtemps que vous le voulez, et puis je prends ces lèvres que vous m’offrez pour un baiser qui ne finira jamais. N’est-ce pas mon adorable petite pêche, ma petite femme de très bientôt que j’adore, c’est merveilleux !

François

À part ça, je suis toujours dans la même situation. Déchaînement d’artillerie.

Je t’aime (je t’embrasse aussi le doigt qui porte la bague, et puis le creux de ton bras. I love you my Mariezou).

500 - 800 €

enfin le bonheur coïncidera avec l’amour et avec la vie d’infir qui vit en tout homme - Avant toi : il n’y avait eu rien, rien, rien - Tu es, as été toute ma vie - et tu me mèneras toujours dans la vie merveilleuse, tu m’aideras à ne pas rien écouter - Je t’adore, chérie - Je t’aime que si tu étais là, tout près de moi, dans mes bras cela ne serait égal de marcher avec toi - d’amour la vie c’est pour moi l’amour de toi, je t’aime - Plus tard jamais je ne me séparerai de toi - N’est-ce pas, mon Bijou ? Notre amour, c’est quelque chose quand même ! Devrait-il finir maintenant il nous aurait marqués je crois pour toujours - Tu es imprimée en moi - Comment te l’expliquer - Je ne réagis plus physiquement et moralement qu’en raison de toi - Tu es déjà ma femme beaucoup plus que tu ne le vois ; si nous ne possédons pas tout ce qui nous est promis il me semble que déjà tu es en moi, que tu commandes mes sens, ma volonté, mes désirs, mes rêves, et moi je voudrais être ainsi pour toi, comme si j’avais vécu en toi autant qu’un homme peut posséder une femme - En cela je reconnais la force extraordinaire de notre tendresse - notre union complète ne sera que l’achèvement d’une union largement préparée, amoureusement liée, entourée, rêvée - Il me semble que j’ai déjà connu déjà - Précisément le mariage donnera à notre union la fin, la

225. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 28 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (17).

“QUELLE GUERRE BÊTE ET ATROCE (...) JE M’ASSIEDS SUR UNE CAISSE D’OBUS (...) CHANGEMENT D’HABITATION. MAIS UN BOIS VAUT UN BOIS (...) TOUJOURS MÊME SECTEUR (...) QUE SE PASSE-T-IL EN FRANCE. NOUS N’AVONS PAS DE NOUVELLE”.

“CE SERAIT FOU SI TU ME QUITTAIS MÊME UNE SEULE FOIS POUR UN AUTRE”

6 pp. in-8 (209 x 136mm), encre bleue

Le 28 mai 1940

Ma Marie-Louise chérie chérie. C’est merveilleux d’avoir une petite femme fidèle et délicateuse qui vous écrit chaque jour des lettres mes-sagères de tendresse, qui vous entoure de ses bras et vous promet un immense amour. Et ses bras sont doux, si doux qu’on a terriblement en-vie de les couvrir de baisers, et ses promesses sont enivrantes, tellement que c’est déjà un grand bonheur d’y rêver. Mon Buju aimé, tu es cette femme et je t’adore, je t’aime à la folie. Il n’y a pas une petite fille plus jolie, plus ravissante et je suis bien sûr qu’il n’existe pas de femme plus douce à aimer que toi. **Quelle guerre bête et atroce qui nous empêche de nous marier tout de suite**, car, n’est-ce pas que si elle cessait, nous n’attendrions pas les calendes grecques pour nous enfuir dans notre bon-heur ! Et tout de suite car nous ne pourrions plus contenir notre désir fou ; d’ailleurs, ce ne serait pas si difficile : il n’y aurait plus d’empêchements. Alors... Comme ce serait beau.

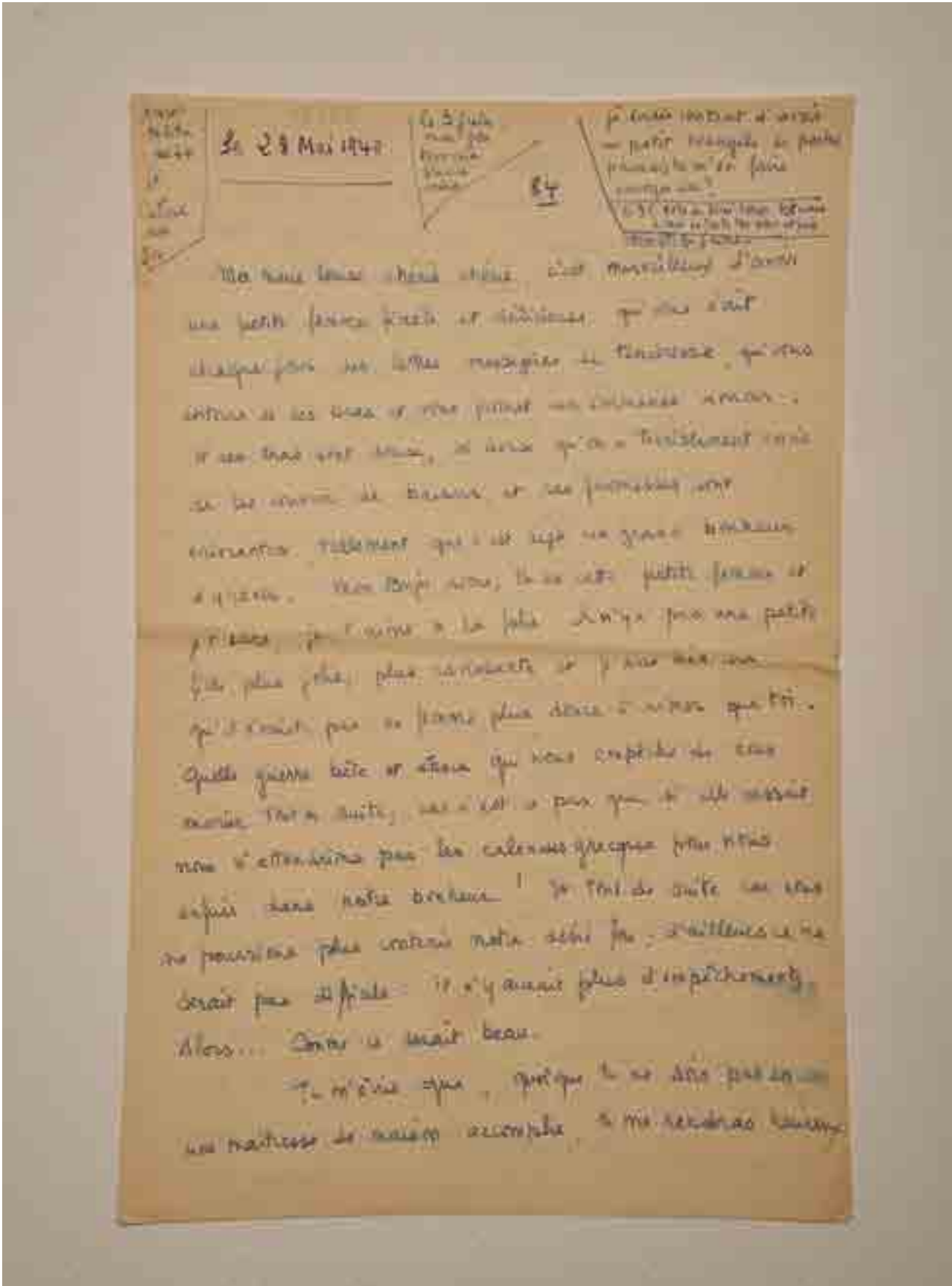
Tu m’écris que, quoique tu ne sois pas encore une maîtresse de maison accomplie, tu me rendras heureux “chez nous”. Cela m’amuse de penser à mon petit zou maîtresse de maison ! Est-ce que tu seras gaie ou mauss-ade le matin ? Tu peux croire que lorsque tu te lèveras, je ne ferai pas comme le Philippe de mon histoire ! Mon adorable chérie, je te comblerai d’amour à en devenir folle de bonheur : c’est mon seul but. Je ne t’ai-merai pas passionnément que la nuit : ce serait te ramener à un rôle un peu réduit mais tu seras ma femme dans tous mes actes de la journée ; tu comprends : tu seras ma femme et non pas une femme agréable, aimée seulement pour son charme. Je te vois chez nous un peu ébouriffée, et jolie, jolie à me faire tourner la tête. Dans ce cas, le remède sera simple : je m’assoirai dans un grand fauteuil et tu te mettras sur mes genoux. Rien qu’à t’entendre respirer, te sentir remuer, vivre, je serai indiciblement heureux. Et tu trouve que je ne t’adore pas !

J’aimerais ainsi la nuit poser ma tête sur ton cœur, l’écouter, sentir battre tout ton corps. La présence de ta vie, quelle merveille ! Lorsque tu por-teras un enfant, comme je serai ému de caresser ton corps lourd de notre amour. Je te le disais hier : dès sa conception, nous ferons de notre enfant un chef-d’œuvre de tendresse.

Ô ! N’aie pas l’idée, comme tu me l’as dit en riant, que c’est à ce moment que “tu seras trompée par ton mari”. Je serai tellement occupé par vous deux, toi et notre petit (ce qui sera une manière de revenir à toi). Si l’amour n’était que sa réduction, je comprendrais ta crainte. Mais notre amour ! Il contient tout le désir de mon être, et la violence inouïe de ce désir de toi, mais aussi un tel émerveillement devant toi que ce désir se muera en l’attente passionnée, éblouie de ce mystère qu’est la naissance, une naissance issue de nous deux. De *nous deux*, chérie, penses-tu à ce bonheur ? Et puis, tu redeviendras vite ma petite femme pour de vrai ! (Zut, il pleut. Vais-je m’arrêter ? et rien pour m’abriter).

Je me suis effectivement arrêté ; **maintenant le bois est horriblement mouillé. Je m’assieds sur une caisse d’obus et continue. Je parlais tout à l’heure avec un de mes camarades du spectacle triste que nous offre la distribution du courrier : ces lettres dont le destinataire n’est plus. Voici plus de huit jours que cela dure et c’est devenu d’une cru-auté saisissante**. Pourvu qu’un jour il n’en soit pas de même pour nous ! Prions et Dieu nous exaucera. C’est déjà bien pour moi d’être parmi les rescapés de cette Cie particulièrement touchée. Seulement, c’est une aventure à ne pas remettre trop souvent ! et le peloton viendrait avec un à-propos merveilleux.

Chérie chérie, tes lettres sont mon seul bonheur. Je vis sur elles, sur les mots d’amour qu’elles contiennent, sur l’affirmation de ta tendresse. Écris-moi toujours ainsi, toujours aussi longuement car si tu imagines ma solitude, tu mesures ma joie lorsque tes lignes me répètent inlass-ablement “je t’aime”. Moi, est-ce que je te le dis assez ? Ô mon petit Buju, je t’aime follement. Je ne te reproche qu’une chose, c’est de ne pas encore être ma femme. Mais ça c’est un reproche hypocrite puisque c’est tous les deux que nous avons décidé d’attendre tous deux, que nous avons réussi à retarder la possession tant désirée de tout notre amour ! Je t’appelle au début de ces lignes “ma petite femme fidèle”, mais remarque que ce n’est pas une exclamation de surprise ! Mon amour chéri, tu es ma délicateuse. J’ai une envie folle de t’embrasser. J’espère bien que plus tard, tu seras toujours ma femme fidèle : **ce serait fou si tu me quittais même une seule fois pour un autre** : Ô ! Chérie, tu sais, je crois que la meilleure preuve de ma confiance en toi c’est que je n’ai jamais douté, même après l’aveu que jamais tu ne serais *qu*’à moi, de ton merveilleux amour. Maintenant, notre vie est commencée ; elle n’est plus que pour nous deux. Mais ne t’inquiète pas ma chérie, je t’aimerai comme jamais femme ne pourra être aimée. Cela je le veux. Je veux que la moindre de mes caresses soit pour toi infiniment délicateuse. C’est gentil mon amour de m’avouer qu’être prise dans mes bras te procure un immense plaisir. Je t’aime dix fois plus pour m’avoir dit ça (dix fois plus : c’est astronomique). Mais c’est méchant d’ajouter que t’avoir bien à moi, cela ne m’est pas “très désagréable” ! et puis que tu fais partie de ma vie “un petit peu” ! Mon amour, sais-tu que t’êtreindre bien fort comme c’était, si dense, c’est merveilleux, splendide, extraordinaire. Sais-tu que tu es tout dans ma vie ? Alors, répète bien cette leçon et dis moi “mon chéri, dans tes bras je suis follement heureuse et c’est si bon de sentir que ton



bonheur est égal au mien, que nous vibrons du même élan indicible. Je suis toute ta vie. Tu es toute ma vie. Mais ça se comprend puisque nous allons nous marier. Mon chéri que j'aime, que sera-ce quand nous nous unirons parfaitement ? Nous serons certainement tous les deux enivrés, possédés de bonheur". Et puis non, je veux t'ennuyer : tu as raison, ce n'est pas trop désagréable de t'aimer, c'est même assez agréable. On n'a pas toujours l'occasion d'aimer ainsi une jolie fille, profitons-en. Ô mon amour, embrasse-moi pour me faire taire. Encore interrompue par la pluie, cette lettre n'est pourtant pas encore finie. Il me reste à te dire que je t'adore. *Mon petit zou chéri, je t'adore.*

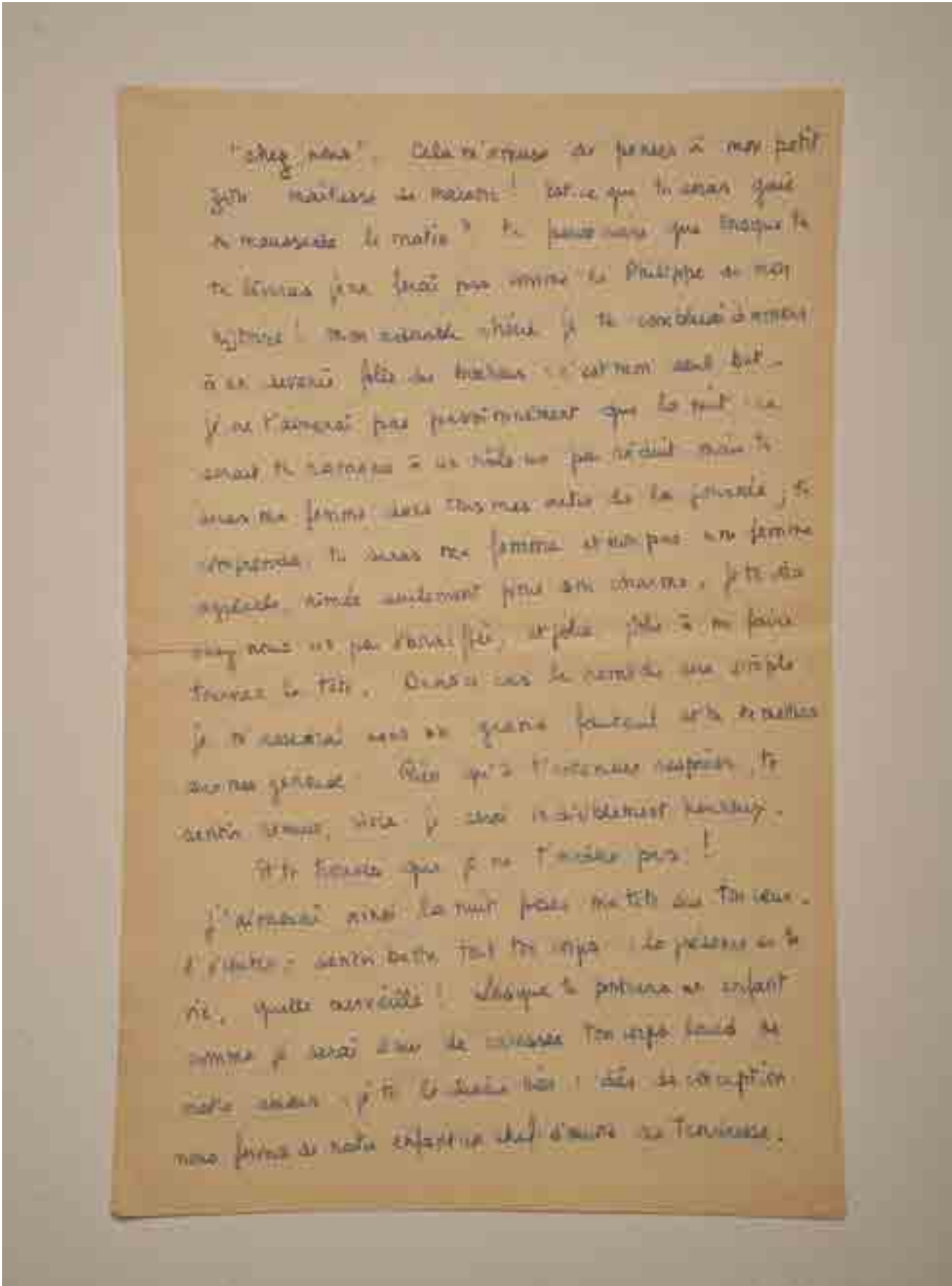
Aujourd'hui, **changement d'habitation. Mais un bois vaut un bois, et de plus, celui-ci est trempé. Toujours même secteur** ; l'artillerie depuis ce matin paraît assez tranquille. Que se passe-t-il en France ? Nous n'avons pas de nouvelles. Dis les moi. Mais surtout, répète moi, d'un tas de manières, que tu m'aimes et m'attends. Cela me fait un si doux plaisir. Ah ! Qu'il ferait bon vivre ce 28 mai 40 avec toi, mon trésor. Voir, caresser tes cheveux blonds, embrasser tes lèvres, ton cou, ta peau douce et surtout te donner le deuxième anneau, le définitif, et puis partir avec toi, dans l'oubli du monde et la présence de notre amour. Te posséder, Marie-Louise, dans le bonheur ; ma petite fiancée devenue ma femme, confondue corps et âme à moi, pour toujours. je t'aime, je t'aime et moi aussi, je te murmure ma tendresse entre deux baisers. Ô ! Ces caresses qui seront bientôt nos délices, comme elles seront douces. Chérie, comme c'est bon de t'aimer, de savoir que bientôt tout cela sera un rêve réalisé puisque comme deux tout à fait classiques mari et femme, nous pourrons enfouir cette fameuse lune de miel dans le seul espace de nos bras et de notre tendre union. Mon amour, je t'adore. Je suis tellement fou de toi, et pourtant je saurai attendre et prier assez pour que notre union soit aimée de Dieu. Et toi aussi, Zou aimé, prie pour cela.

François

[Apostille :] Je reçois ta lettre du 24. Je t'adore mon Zou. Le 3 juin, mon Zou, vive ma fiancée chérie. **Je serais content d'avoir un petit évangile de poche.** Pourrais-tu m'en faire envoyer un ? Le 31 : fête du Sacré Cœur, soit unie à moi de toute ton âme et prie. C'est une fête que j'aime

Deux gouttes de pluie sur la première page

500 - 800 €



226. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 29 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (18).

LES COMBATS SE SONT DIRIGÉS VERS LA MER.

TRACE DE LA DÉSUNION DE 1939 : DOUCE LETTRE D'AMOUR MALGRÉ “LA DOULEUR QUI ME PÉNÈTRE QUAND JE SONGE QUE TU AS DONNÉ TON CORPS”

8 pp. in-8 (190 x 134mm), encre bleue

Le 29 mai 1940

Ma toute petite pêche bien-aimée, ta lettre du 25 m’apporte ce matin mon bonheur quotidien. Je me suis réveillé assez lourdement car la pluie a amassé une humidité qui pénètre le sol, mon lit. De plus, **les 75 s’en sont donnés à cœur joie**, non sans provoquer des réponses et à ce compte-là, le sommeil devient difficile ! Heureusement ta lettre chérie vient me bercer de ta tendresse. Je t’aime et je t’aime. Tu es ma femme. Aucun être ne pourrait garder mon cœur comme tu le fais, le comblant de joies, le munissant de forces. Oui, tu es ma femme. Il n’est pas besoin de la possession tant désirée qui sera nôtre bientôt pour atteindre une union merveilleuse : nous avons déjà un trésor, mon amour : cette alliance, cette intimité, cette communion incomparables qui surpassent tout : l’absence, la tristesse. Ma chérie, tu es mienne tellement bien. À moi, toute à moi. Ce n’est pas une image : tu es ma petite femme adorée ; lorsqu’enfin tu te donneras à moi selon notre ardent désir, tu ne deviendras pas ma femme. Tu l’es tellement plus que si tu m’avais appartenu seulement par ton corps chéri. Ce sera simplement une marque indélébile de notre amour, une caresse follement douce d’une tendresse déjà parfaite. Ce sera la perfection d’une union accomplie. Chérie mon

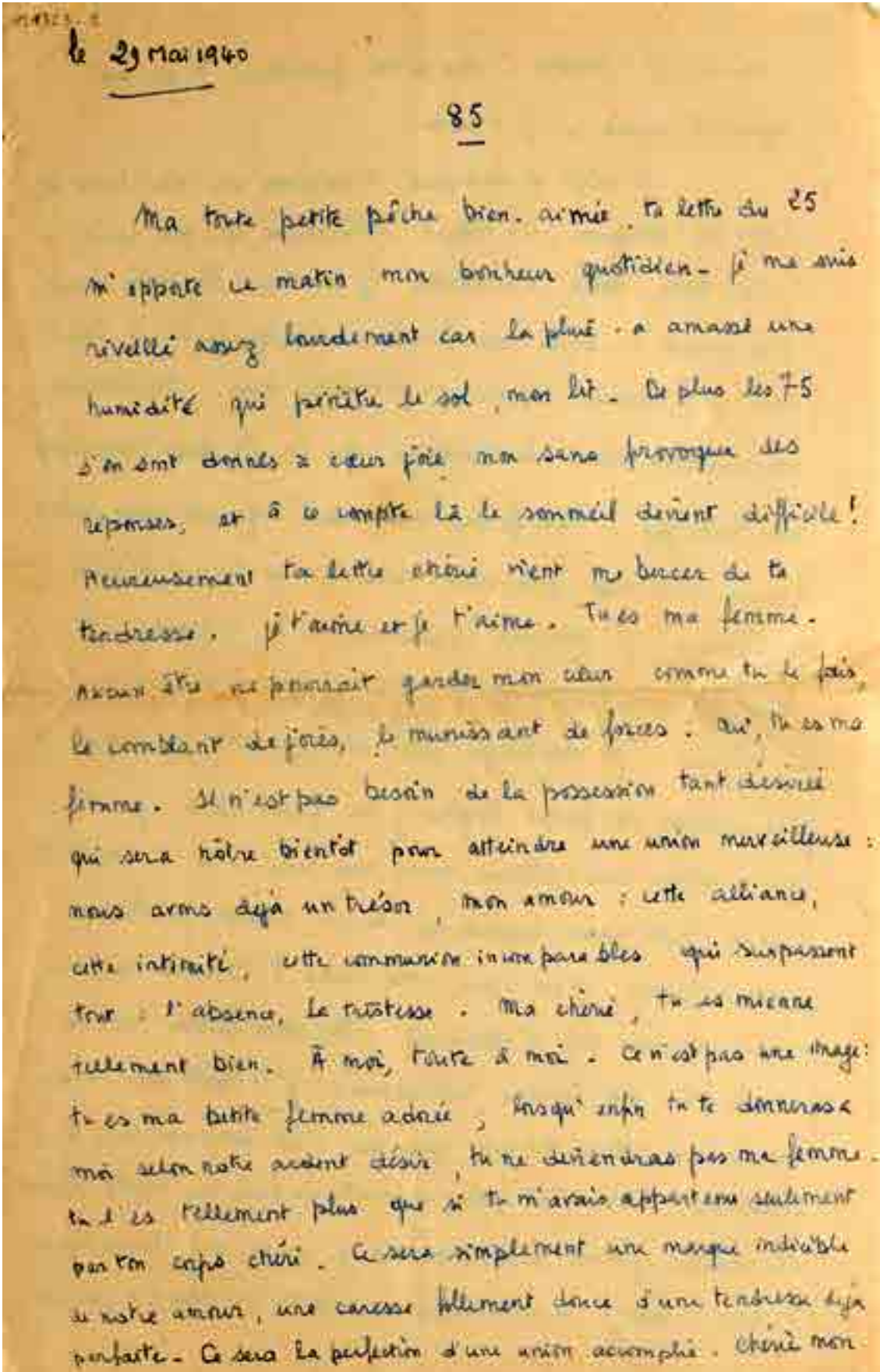
Tu vois, je voudrais t’entourer de mes bras et sentir ton parfum, ton odeur délicieuse qui me ravit. Tu es belle, belle, enivrante. Je voudrais te sentir vivre. Oui, quand tu seras ma femme, ainsi que je te le disais hier, **j’aimerais infiniment t’écouter vivre**. Mes caresses contiendront tant de tendresse que tu en seras émerveillée, ma Mariezou. Ma femme à moi seul quand nous serons liés, quand nous pourrons nous donner l’un à l’autre totalement, je passerai des nuits à te regarder, à te contempler, à te caresser de mes yeux, à te parcourir de baisers. Tu dormiras peut-être pendant ce temps et mes caresses se feront légères, ma peau-douce. Je sais que tu seras merveilleuse dans mes bras. **Oui, à compter du jour où tu m’auras appartenu, aucun homme ne t’aura jamais touchée, n’est-ce pas, ma chérie ?** Toutes les traces de ce qui n’est pas à moi s’effaceront.

Tu seras femme pour la première fois, ma femme bien-aimée. Je te répète cela dans mes dernières lettres : ne crois pas que c’est pour arriver à m’en convaincre. Non, c’est parce que cette pensée me visite souvent ; **à la douleur qui me pénètre quand je songe que tu as donné ton corps, s’oppose la certitude qu’en réalité ton âme n’a pas été touchée**, que ton corps si aimé, m’a même réservé ses vraies tendresses, qu’il sera à moi dans un bonheur inconnu, indicible. J’aimerai tant, ma petite fille, connaître de toi quelque chose de jamais donné : mais *toi* tu ne t’es jamais donnée, si tu as permis que des parcelles de toi me soient prises. Et je crois que c’est *Toi*, mon amour, que tu m’offres.

Il fallait sans doute qu’au début de notre union il en y ait des épreuves. Dieu a été sévère, il nous a accablé de la plus dure épreuve, mais vois comme nous en avons triomphé ! “Je t’aime tout autant” et toi, tu me réponds “je t’aime, je t’aime, je t’aime, je t’aime...”. Voici maintenant la seconde épreuve : mais celle-ci nous trouve intimement unis ; la guerre ne pourra rien contre nous. Vois-tu, je demande à Dieu de vivre jusqu’au jour où tu seras à moi devant Lui : ainsi sera assuré notre lien éternel. La mort ne nous séparera pas. Mon Zou, je t’adore. Vite, sois à moi complètement. Je te désire infiniment. Dieu ne protégera-t-il pas aussi bien notre mariage que nos fiançailles ? Il faut avoir confiance en Lui.

J’ai tellement besoin de toi, ma petite femme adorée, ma petite femme dont j’aime si follement la peau-douce et tout ce qu’elle m’a donné, dont j’aimerais si follement tout ce qu’elle me donnera encore. Je t’aime.

Depuis quinze jours surtout, en présence perpétuelle de la mort, j’ai souvent réfléchi à notre amour vis-à-vis des exigences de Dieu. Je me demandais : “ai-je toujours agi pour mon petit Zou comme je l’aurais dû. Lui ai-je assez montré ma tendresse. Ou aurais-je dû attendre plus encore les caresses qui nous unissent ?” J’ai répondu : “je l’aime infiniment. Tellement que peut-être que je l’ai désirée hors de toute loi. Mais comprenez mon Dieu, je l’aime tant. Ce n’est pas vous d’ailleurs qui nous empêchez d’être l’un à l’autre, mais des raisons humaines. Nous ne demandons qu’une chose : nous marier pour nous aimer, pour accomplir tous nos désirs.” Ma chérie chérie, c’est vrai, mon amour te veut, il ne peut s’arrêter en chemin et les caresses qu’il demande son tout. Ma raison n’y fait rien : mon cœur continue de rêver à son grand bonheur, mon désir de Toi fait partie de ma vie. Alors je dis maintenant, simplement, cette prière que je t’ai déjà enseignée : “Mon Dieu, faites qu’elle soit vite ma femme devant vous”. N’est-ce pas, chérie, nos caresses nous ont trop donné le goût d’un amour absolu pour que nous puissions le limiter ; moi, je t’ai trop aimée, je t’aime trop pour avoir pu, pour pouvoir désormais oublier l’intimité extraordinairement douce qui nous a unis et je veux plus car l’Amour est Tout : mais nous nous unirons chérie dans le mariage. Alors, prions ardemment pour que Dieu nous protège.



Si j'éprouvais pour toi seulement le désir qu'on peut éprouver pour toute femme pleine d'attraits, aujourd'hui je me placerais devant ma conscience car au moment de présenter ses comptes éternels, on ne biaise pas avec la Vérité. Mais je t'aime totalement et mon amour est beau. Je t'adore et je t'aime *bien*. Le mariage nous offrira tant de richesses, tout le bonheur du monde. Je ne regrette pas de ne pas t'avoir demandé tout ce que tu es, malgré le grand désir de mon cœur et si j'attends avec une impatience extrême le moment où tu seras toute à moi, je comprends mieux encore que nous avons eu raison de nous aimer comme nous l'avons fait. **Je crois que Dieu ne permettra pas que je disparaisse sans que nous ayons connu tout notre Amour**, et tout sera merveilleux, sans fausse note : tu seras à moi mon amour, et ce premier soir de joie indicible où je te prendrai dans mes bras pour ne plus te quitter, pour te posséder, ma merveille, quelle fierté nous éprouverons d'avoir su allier la violence de notre tendresse à la loi de notre conscience, d'avoir su mettre notre amour sur un plan éternel.

Te dire cela, à toi ! Toi que j'ai appelée "mon petit animal chéri", et cette image m'amuse car elle évoque tes beaux gestes de petite femme coquette, mais aussi si pleinement amoureuse. Te dire cela, c'est partir avec toi pour le grand voyage de toujours, la main dans la main et le cœur clair, tous deux lourds de notre passion merveilleuse et si légers, si heureux de participer à l'harmonie, à la beauté des choses créées. Je t'aime ma chérie, ma Marie-Louise. Tu es si belle que j'aurais été fou d'agir avec toi comme si tu avais été une femme quelconque, tu es si délicieuse, si rare. Ce soir, l'air s'est éclairci, la forêt sent bon et la lumière donne aux feuilles des tons purs. **Le crime des hommes paraît plus horrible et le canon crée son blasphème. Où trouver refuge ?** Mon aimée, tu es tout mon tout. Avec toi, je pourrai conquérir la paix. Je t'aime. Tu es la seule femme au monde qui me donne tout, et j'attends tout de toi. Je t'adore chérie chérie.

Dans ta lettre de ce matin, tu me parles aussi de ce chef-d'œuvre que nous voulons construire avec notre vie. Nos enfants, notre travail, notre tendresse ; si nous demeurons merveilleusement unis, nous serons forts contre toute souffrance. Nous aurons l'assise du bonheur, de notre bonheur.

Ma petite fille que j'aime, asseois-toi sur ton lit, divan. Je pose ma tête sur tes genoux. Comme c'est bon d'être tranquille avec toi, paisible, détendu. L'heure est douce ; ce soir quand de nouveau nous brûlera ce feu enivrant, "violent et doux" de notre amour comme je t'aimerai. Mais il me semble aussi que la paix et la plénitude silencieuse qui marquent l'union des âmes n'a pas de prix. Je laisse mes lèvres sur ta robe de fiancée, ta robe bleue, tout contre tes genoux, tes jambes si jolies et j'entoure ta taille de mes bras. J'aime me pelotonner ainsi comme un petit enfant contre toi ; tout à l'heure, ce sera toit petite femme chérie qui te blottiras contre moi dans notre lit, et tu resteras là toute la nuit, ma petite toute petite mariée...

Mon amour, mon cœur déborde de tendresse pour toi. Je ne puis que te dire mon amour. **Mon emploi du temps ? Rien. Pas de combat. Nous nous réorganisons.** Ça durera ce que ça durera.

J'ai reçu ta rose, hier je t'ai envoyé un brin de muguet. Surtout, ne te fatigue pas à l'Hôpital et continue de beaucoup prier.

Dis à Geneviève de rassembler les pellicules des photos que j'ai prises depuis le début de la guerre. Qu'on m'envoie quand ce sera possible des aliments, des hebdomadaires, du savon, et des objets de toilette (rasoir, dentifrice et brosse etc... puisque j'ai tout perdu !).

Ma bien-aimée chérie, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Écris-moi toujours tes chères lettres.

Bonsoir mon petit Buju. Tends-moi les bras comme ce soir, avenue d'Orléans où tu t'es jetée à moitié endormie contre moi. J'étais bouleversé : tu étais tellement délicieuse ! Mon tout petit, j'embrasse doucement tes lèvres, tes épaules, ta nuque et je pense que bientôt je ne pourrai plus dire ce que j'embrasse en toi, puisque j'aurai tout et que tout ce que tu es me ravit avec une égalité parfaite.

Je t'adore.

François

800 - 1.200 €

amour j t'adore - Ma petite protectrice tu es ma
merveille adorée - j t'aime -
Tu vois j voudrais t'enterrer de mes bras et
sentir ton parfum , ton odeur délicieuse qui me rait.
Tu es belle, belle, enivrante - j voudrais te sentir vivre.
oui quand tu seras ma femme, ainsi que je te le disais
hier , j'aimerai infiniment t'écouter vivre - Mes caresses
contenaient tant de tendresse que tu en seras émerveillée
ma Marie-Jon . Ma femme à moi seul quand nous serons
liés, quand nous pourrons nous donner l'un à l'autre
totalement j passerai des nuits à te regarder, à te
contempler, à te caresser de mes yeux, à te parcourir
de baisers . Tu dormiras peut être pendant ce temps et
mes caresses se feront légères , ma peau douce . Je sais
que tu seras merveilleuse dans mes bras . Lui à compter de
finir où tu m'auras appartenu aucun homme ne pourra
jamais techer, n'est ce pas, ma chérie ? Toutes les traces de
ce qui n'est pas moi s'effaceront . Tu seras femme pour la
première fois, ma femme bien aimée - j te répète cela dans
mes dernières lettres : ne crois pas que c'est pour arriver à me en
convaincre . Non c'est parce que cette pensée me visite souvent,
à la douleur qui me pénètre quand je songe que tu as donné
ton corps s'oppose la certitude qu'en réalité toi-même n'a pas été

226BIS. MITTERRAND, François

*Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*
[Meuse], 30 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (19).

IL Y A DEUX ANS, JOUR POUR JOUR,
LA RELATION ÉPISTOLAIRE ENTRE
FRANÇOIS MITTERRAND ET MARIE-
LOUISE TERRASSE COMMENÇAIT :
“JE CÉLÈBRE DONC AUJOUR’HUI
UN ANNIVERSAIRE”, MALGRÉ LA
BLESSURE DE LA DÉSUNION DE 1939

“SI JE NE T’AI PAS PRISE, C’EST QUE JE
T’AIMAIS PLUS QUE MON DÉSIR”.

UN ANNIVERSAIRE FÊTÉ EN PLEINE
DÉBÂCLE DES ARMÉES ALLIÉES

8 pp. in-8 (210 x 135mm), encre bleue

Le 30 mai 1940

Mon trésor adoré, reçu ce matin deux lettres de toi, celles du 26 et du 27. Je crains donc de n’avoir rien demain, ce qui me fera un triste réveil. Reçu aussi une mauvaise lettre transmise par P[ierre]-É[tienne] Flandin : **le Ministère de la guerre déclarant qu’on n’a pas connaissance de ma demande à l’Administration centrale et réitérant l’affirmation que je n’ai pas le droit de poser encore ma candidature, je vois que mes chances sont nulles.** Cela m’a désemparé et j’avoue que ce matin j’étais très déprimé. Je comptais malgré moi sur cette affaire qui m’aurait si bien rapproché de toi et aussi écarté de cette hallucinante histoire. Maintenant, l’horizon est bouché. Quand, comment te retrouverai-je, mon amour ? D’autant plus que les arguments qu’on m’oppose ne valent pas puisque Dayan, lui, fut pris il y a quatre mois ! Et puis, ma demande n’était-elle pas parvenue au Ministère ? Je crois qu’il y aurait lieu d’insister malgré tout. C’est tellement important ! Peut-être vie ou mort. Ironie suprême, celui qui signe la lettre à Flandin est précisément Hervé Detton, mon ancien professeur de Droit Administratif aux Sciences Po.

Enfin, chérie chérie, je veux réagir, mais tout de même je rage. **Je vois bien qu’il n’y a rien à attendre tant qu’on n’est pas le plus puissant. Si je ne paie pas ma faiblesse présente de ma vie, ce sera une leçon pour l’avenir.** Tes lettres sont toujours mes compagnes aimées. Ne crois pas que parce que tu me racontes ta vie paisible et extérieurement semblable à celle d’autrefois cela me peine. Non, mon petit Zou chéri, je comprends très bien cela. Je serais peiné seulement si à cause de tes occupations tu m’écrivais moins, car j’aurais le sentiment que je passe après, et cela me ferait infiniment souffrir. Je désire donc que tu me dises au contraire tout ce que tu fais, même si ce sont des distractions : car cela me permet de te suivre, de me représenter tes jours que j’aimerais si ardemment partager... Pourvu que cela n’empêche pas tes longues lettres, mon seul bonheur. Ma bien-aimée, quand tu me dis que je puis m’accrocher à toi pour toujours,

que tu demeures ma petite femme prête à me recevoir, à m’aider, à me donner ses merveilleuses caresses, cela me comble d’une immense joie. Oui, tu es mon seul appui, mon seul refuge. Quand toute petite fille tu me promettais que, en toute circonstance tu serais avec moi, je savais bien que tu me parlais du fond du cœur... Comme tu sais bien, mon tout petit, tenir tes promesses. Je t’adore. Je reconnais ton grave visage de nos plus fous moments d’amour. Comme tu étais belle, resplendissante, recueillie devant l’Amour. J’aime en toi la gravité de ta tendresse, comme si les plus doux plaisirs de nos caresses te révélaient un monde où le plaisir ni la souffrance n’existent plus, où ceux qui s’aiment vivent dans une plénitude telle que tout leur est ravissement. Ma petite fée d’Amour. Parfois, je t’appelle ainsi et ce n’est absolument pas une idéalisation, un rêve. Non, je t’adore, et cet amour passionné que j’ai pour toi te veut, comme un homme peut désirer violemment une femme chérie. Mais cette femme quand elle est aussi merveilleuse que toi dépasse la joie qu’elle donne. Sais-tu la plus belle révélation que je te dois, ma très aimée ? Lorsque tu étais dans mes bras, **même dans l’élan le plus passionné qui nous a unis, c’est toujours toi que j’ai aimée.** Toi et non pas le bonheur que tu me donnais. Tu es femme mon aimée, mais si petite. Tu devines, je le crois tout de même, cette nuance essentielle, fondamentale ; que seuls perçoivent ceux qui aiment infiniment.

Chérie chérie, je t’aime. Moi aussi je devrais me taire pour mieux t’exprimer ma tendresse, et te prendre contre moi, t’aimer. Ces trois lignes blanches (pas censurées !) : ça veut dire un baiser, un de nos baisers :

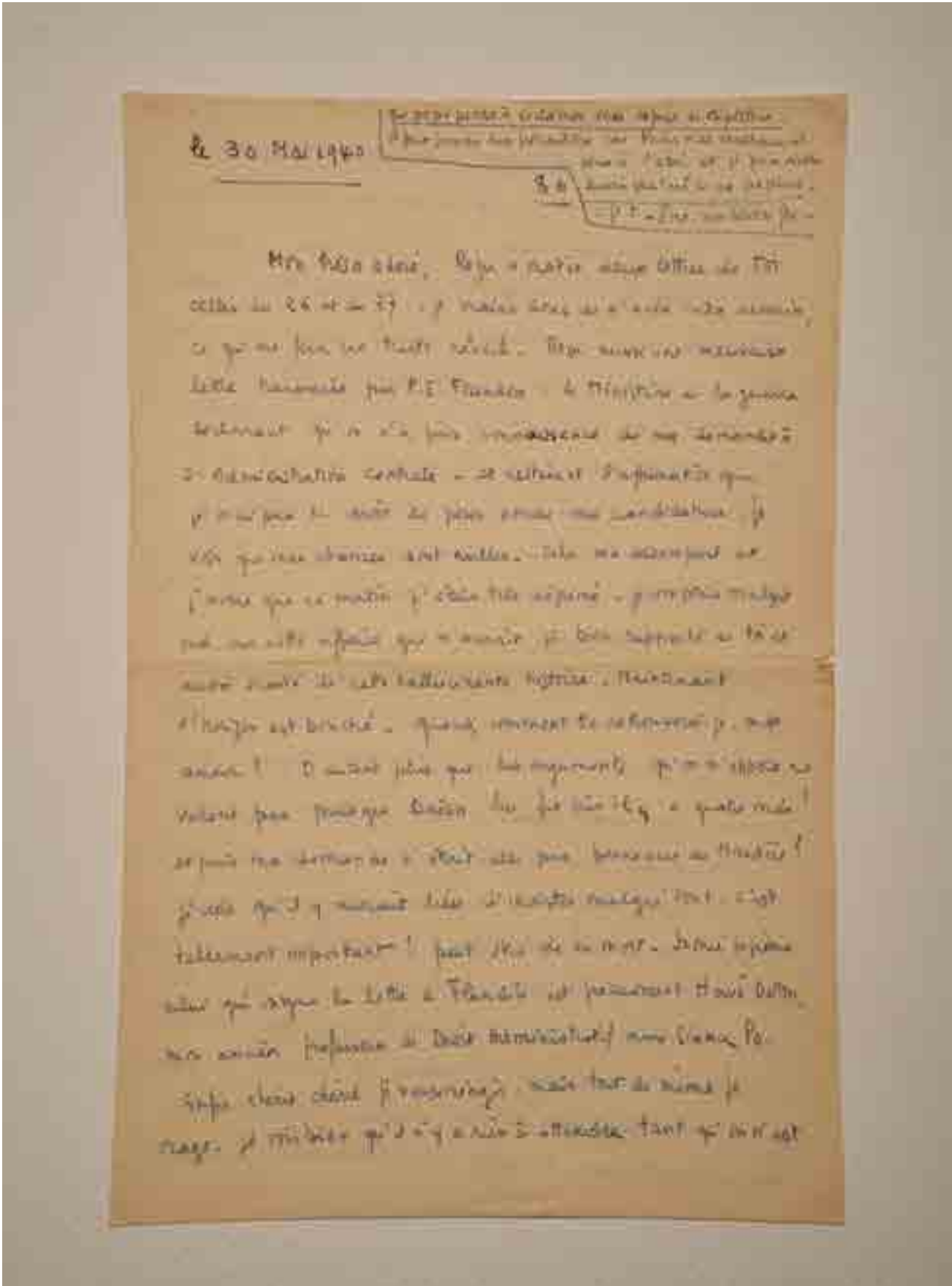
C’est

Toi

Que j’aime.

Le bouton de rose que tu m’as envoyé sent bon ; il sent presque aussi bon que toi ! Son parfum s’est parfaitement conservé. L’as-tu embrassé au moins ? Je cherche avec mes lèvres la trace de tes baisers. Plus tard, c’est sur toi qu’inlassablement je rechercherai la trace de mes premières caresses, et chaque fois avec un nouvel émerveillement. Ton corps chéri, ma peau-douce, je le couvrirai si bien de baisers que même lorsque je serai bien loin de toi, tu me porteras avec toi, en toi. Cette présence-là nous manque encore, mon amour chéri : le mariage nous l’offrira. Alors, vite, vite... Ainsi nous serons éternellement unis, confondus. Toi en moi et Moi en toi, Nous.

Ma petite femme de bientôt, crois-tu qu’un homme pourrait t’aimer plus que je ne t’aime ? Si j’essaie d’analyser mon amour, je découvre en lui une richesse inouïe où le corps et l’âme connaissent mille fêtes. Je pense souvent à ma petite Béatrice qui remontait le boulevard Saint-Michel. Je revois sa silhouette bien prise dans un manteau bleu ou gris, ses cheveux blonds sous la toque de travers, son sourire. (Ah ! Je l’aurais mangée de baisers !). Elle portait des livres sous son bras (pour avoir une contenance, un peu, m’a-t-elle dit plus tard). Il y avait bien un tas de garçons qui l’accompagnaient ou s’arrêtaient pour lui parler... et j’étais jaloux d’eux.



D'autant qu'en détestable petite femme, elle ne les repoussait qu'à moitié. C'est cette petite fille qui m'écrivait sa première lettre le 28 mai 1938, que je recevais le 30 mai. Je célèbre donc aujourd'hui un anniversaire. **“Je ne finis pas car rien ne doit finir” ; cette phrase terminait ta lettre au “vouvoiement” solennel. Elle symbolise tout notre amour.** Est-ce que tu m'aimais à ce moment-là ? Je l'ai cru entièrement, et puis j'en ai douté l'an d'après. Aurais-je dû t'aimer, te traiter davantage en femme ? Non, je ne me reproche rien, et je sais bien que je me serais reproché le contraire. C'est bête, ce scrupule ? Peut-être pour un homme qui accumule ses “triomphes” et compte les femmes qu'il a “eues”... **Mais Toi, toi ! Te mêler à cette erreur de l'amour, toi, ma chérie. J'ai tellement souffert, après, de savoir que tu connaissais cet amour,** que je suis heureux de t'avoir aimée merveilleusement... Si merveilleusement que maintenant nous allons posséder la joie fulgurante de notre union totale, mais dans un bonheur, une certitude complets. Mais, je parle de moi, mon Zou. Je sais aussi que ton amour si plein d'abandon a éprouvé le même sentiment, que tu as dû forcer comme toi, ton immense désir à une bien dure attente. Et je t'en remercie profondément. Tu le sais, tu l'as deviné, il aurait suffi peut-être d'un regard pour que je possède enfin ma petite femme, d'un geste... Ô ! Comment avons-nous su dire à notre tendresse qu'il y avait une raison ?... Chérie chérie, je t'adore. Comme tu as été forte dans ta délicieuse faiblesse. Je t'aime à la folie. Ah, sans doute comme tu me l'as dit cela n'aurait pas gâché notre amour, puisque au contraire notre amour en sera émerveillé. Mais tu seras ma femme et Dieu nous protégera puisque nous Lui avons obéi. Bientôt, nous aurons tout de nous, mon trésor.

Parfois, je rêve à l'avenir : ton avenir sans moi, au cas où je serais tué, tu te marierais avec un autre. Chérie, je voudrais ardemment qu'entre les bras de ton mari tu ne penses pas "ce que j'ai donné à François n'était rien. Se donner presque totalement, c'est tellement *plus* que se donner presque totalement. C'est maintenant que je connais l'Amour" et peut-être serais-tu tentée d'oublier, de regretter presque de ne pas m'avoir appartenu pour garder en toi mon souvenir vivant. Ô chérie, comme je souffrirais alors dans mon âme. **Si je ne t'ai pas prise, mon adorée, c'est que je t'aimais plus que mon désir.** C'est que je voulais unir dans la perfection notre grand désir et notre bonheur de toute la vie.

Tu as été tout dans ma vie. Tu es tout. Mais tu seras ma femme à moi ! Et c'est à moi que tu diras et je n'en serai nullement vexé : "Mon chéri, c'est avec toi que je connais enfin toutes les délices de l'Amour. C'est de toi que je reçois ce qu'attendaient mes rêves de petite fille, de femme. C'est toi, mon amour, que j'ai aimé. Toi seul." Sois tranquille, ce ne sera pas une déclaration unilatérale !

Chéri Buju, ma tristesse de ce matin s'atténue puisque je suis avec toi. Quand même, j'attendais tellement ce peloton qui nous aurait sans doute réunis. **Enfin, aime-moi comme je t'aime, et vive la vie.**

Chérie, mon amour, j'embrasse tes épaules doucement, comme tu le désires et l'aimes. Tes épaules si douces, si fraîches, si brûlantes. Ô ! Vite, que vienne le jour où je te caresserai tout comme "mon bien le plus précieux", avec une infinie douceur...

Je t'aime et t'attends. Tu es mon adorable petit Zou. Me pardonnes-tu cet ardent désir si impatient de sa femme, si fou de ses caresses ? Le jour où devant un prêtre tu me diras "oui", quelle merveille...

François

Je t'aime.

Que papa pense à réclamer mes copies de diplômes. Il faut prendre ses précautions car Paris n'est malheureusement plus à l'abri et je puis avoir besoin plus tard de ces papiers. Je t'adore, mon bout de Zou.

800 - 1.200 €

pas le plus puissant. Si je ne suis pas moi
personnellement de ma vie, c'est une légèreté d'âme.
Tes lettres sont d'après moi, accompagnées d'elles,
me ont pas que plus que tu me racontes ta vie passée
et continuellement semblable à celle de moi-même, cela me paraît
bien, mais plus, plus, plus, j'entends tes lettres, plus
je suis plus content, et comme à tes dispositions
tu m'écoutes mieux, car j'aimais la confiance que je
pouvais avoir, et cela me paraît affectueux et doux. Je
sais bien que tu ne dois pas m'écrire tout ce que tu fais
mais si tu es sûr de la confiance, car cela me paraît à toi
même, la tu m'écoutes mieux, plus que j'entends et m'écoutes
personnellement. — Parle que cela s'écrit plus tes lettres
littéraires, mais sans brouiller. Me bien aimé, quand tu
me dis que je suis si content à tes lettres, que tu
sais bien que plus j'aimais plus je me souviens, et m'écoutes,
et me souviens de moi-même, car cela me paraît bien
comme je le dis, tu es mon seul ami, mon seul
refuge. Quand tu m'écoutes plus, tu m'écoutes que j'entends
mieux, tu m'écoutes mieux, j'entends bien que tu me
parles de tout de mieux, car tu es bien, mais plus
plus, plus, plus, plus, j'entends, j'entends ta grande
vie, de ne plus pour moi-même, comme tu es
bien, m'écoutes, m'écoutes, m'écoutes, j'entends.

227. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 31 mai 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (20).

“AU BOUT DE VINGT JOURS DE TENSION NERVEUSE, MUSCULAIRE, INTELLECTUELLE, ON ÉPROUVE UNE DÉPRESSION TOTALE”.

FRANÇOIS MITTERRAND DEMANDE “LIVRES ET VIVRES”

8 pp. in-8 (210 x 135mm), encre bleue

Le 31 mai 1940

Mon amour de Zou chéri, si, j’ai eu une lettre de toi ce matin ! Accompagnée de trois : une de papa, une de Colette, une de Lise Buard. Quand je les ai reçues à cinq heures, je dormais si profondément que le suprême effort en mon pouvoir a été de toucher les enveloppes : j’ai reconnu la tienne, plus longue et d’un papier plus ferme. Je me suis rendormi la joie au cœur. J’en avais rudement besoin de ce sommeil et de cette joie. **Au bout de 20 jours de tension nerveuse, musculaire, intellectuelle, on éprouve une dépression totale.** Heureusement que toi, ma petite fée chérie, tu me donnes la force. Comment ne serais-je pas très fort alors que toi, tu es si belle ?

Colette m’a amusé. Elle m’a écrit : “Marie-Louise a engraisé...”, et ce terme appliqué à ma petite déesse me semblait si saugrenu que je n’ai pu m’empêcher de sourire. **Engraisée comme un cochon de lait, comme une oie, comme un canard qu’on “gouge”.** J’espère tout de même que tu garderas ta ligne que j’adore ! **Ça me plaît d’ailleurs que tu sois en forme. J’aime qu’une femme soit “bien faite”.** Et toi, tu es si jolie, ma peau-douce, telle que tu es. Sais-tu que c’est follement agréable de t’embrasser, de te caresser ? Mais oui, tu le sais, je te le répète sans cesse... On te l’a peut-être dit, mais je préfère que tu me croies sur parole sans recourir à d’autres avis !

J’ai un reproche à te faire : je te pose un tas de questions et tu n’y réponds que rarement. Mon indocile chérie, c’est un reproche mêlé de gratitude : tu me dis tellement de choses douces à la place. J’aime beaucoup que tu me dises que tu m’aimes, j’aime que tu me racontes ton amour : fais-le chaque fois que tu en as envie, sois sûre que je suis fou de joie quand tu m’entoures de cette tendresse que j’ai connue tellement délicieuse dans nos merveilleux moments d’amour. **Et tes photos ? Je tiens fermement à avoir de toi une photo me montrant ta coiffure actuelle.** Dépêche-toi de me l’envoyer, j’en suis impatient depuis si longtemps que je l’attends. **Songe que j’aime une petite fille dont j’ignore cette chose fondamentale : la chevelure !** Quel crime, je ne puis pas embrasser ces cheveux, comment mes lèvres suivraient-elles leur courbe : elles ne la connaissent pas. J’ai l’impression qu’un peu de toi-même m’est retiré, me devient étranger. Et les photos *format carte postale* faites chez Otto et Pirou ? C’est pour moi que je te les ai demandées et rien, rien, rien.

Elles m’auraient fait un tel plaisir. Cela me peine de ne pas les voir. Je comptais sur elles.

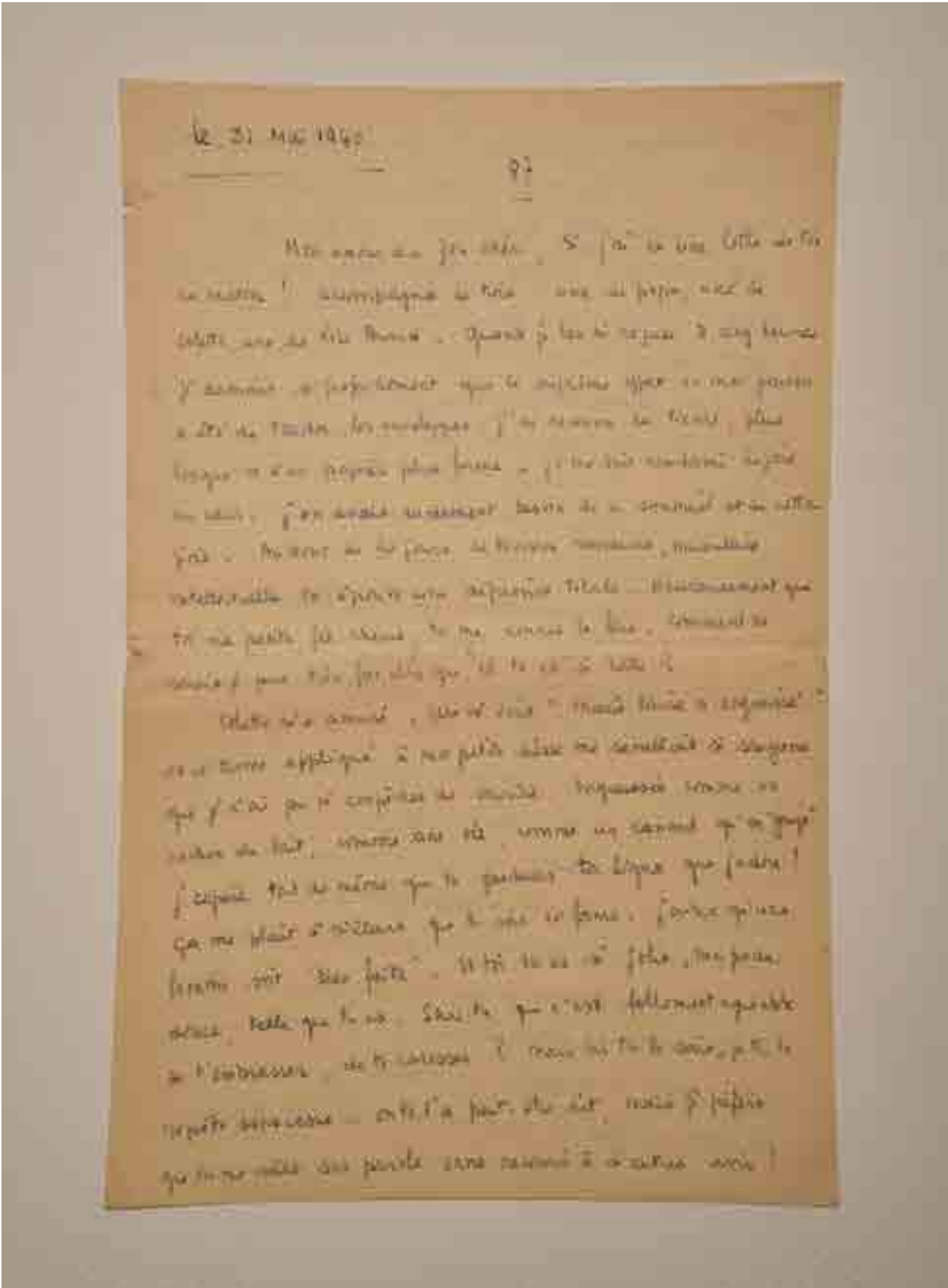
Mon Marie Zou chou, ne crois pas que j’arbore un visage mécontent. Ça m’est impossible avec toi. Je crois même que plus tard, il suffira de ton sourire ou simplement de cette moue qui prouve un début de mécontentement (cette jolie moue qui se crispe au coin de tes lèvres : c’est terrible, devant ce méchant visage fermé, j’ai envie de t’embrasser furieusement !) pour faire naître une immense faiblesse à ton égard !

D’ailleurs, il n’y aura entre nous deux ni à être faible, ni à être tenace : notre désir n’est-il pas d’avoir la même volonté ? Et cette volonté c’est : rendre heureux infiniment “le partenaire”. **Chérie chérie, cette fin de mai évoque pour moi un tas de beaux souvenirs.** Vacances (Ô ! Ces vacances que nous pourrions avoir : rivière, danse, tennis et surtout notre amour derrière chaque divertissement, au fond de chaque journée), promenades à Paris, senteurs des jardins, odeur des rues, de la vie libre. Et pourtant, je préfère être là où je suis *avec ton amour* à toute la liberté du monde *sans lui*. **Si je compare mai 40 à mai 39, comme le premier est préférable.** M’avais-tu tellement oublié ? En mai 39 je t’aimais, je souffrais par toi, et je menais une vie qui me menait droit à l’abrutissement. Toujours à cause de toi.

Par exemple, ce que je ne veux pas que tu m’écrives c’est pourquoi toi “si indigne”, tu es l’objet de mon amour ! Indigne, ma chérie ! Ma merveilleuse. Ne dis pas cela, ce que tu m’apportes est si incomparable. Tu m’as révélé de toi tant de douceur, de tendresse, un si total abandon, une si complète passion : et j’irais chercher ce qui avant moi t’a atteinte ? Et j’estimerais être lésé ? Ah ! Je serais fou. Si j’en souffre, c’est uniquement par réaction d’un homme qui aurait tant aimé te posséder mon Zou, te révéler tout l’amour, être seul à te prendre parfaitement, mais ce n’est pas par mépris. Tu es si jolie, si attirante. Tant d’hommes t’ont désirée. Et toi, ma toute petite fille, tu étais si frêle devant cette conspiration, si faible parce que si prête à te donner toute dans ton amour. Et puis, je ne veux pas revenir là-dessus. N’est-il pas entendu, sûr, absolument sûr, que dans mes bras tu seras une toute petite fille émerveillée de cet amour qui fera de toi une femme ? Parce qu’il n’y a pas deux amours, mais un seul : celui que nous possédons. Non, tu n’es pas indigne : justement, hier, je te disais combien ta gravité devant l’amour m’avait troublé. Ton visage si recueilli, si passionné avait une telle expression de tendresse que j’aurais voulu en ces instants presque fous de bonheur te crier ma passion, te sculpter de ravissement ; et j’attends maintenant, dans le secret de mon cœur, le moment qui nous unira, qui m’offrira de nouveau dans sa suprême exaltation l’abandon de tout toi-même. Tu seras alors ma petite femme, nous serons alors unis pour toujours : l’éternité de notre amour sera à notre portée. Je suis tellement sûr que tu n’as jamais donné ce que tu es sans le sentiment que l’amour c’était un peu de l’infini. Ô ma chérie, mon amour chéri, je t’aime dans toute ta beauté de femme, je t’aime aussi dans cette faiblesse qui s’appuie sur mon bras, qui compte sur moi.

Et moi, mon aimée, je suis si petit à côté de mon amour. Nous valons l’un et l’autre par notre amour. Ensemble, nous sommes capables de créer un chef-d’œuvre de notre vie, séparés je ne le crois pas.

Ne t’imagine pas que je veux construire notre vie tout différemment de la vie des autres, que je dédaigne ce que l’on nomme les joies banales des ménages. Je voudrais même, après t’avoir si souvent dit mon immense



espoir de ne pas ressembler aux autres grâce à toi, t'expliquer que notre amour sera merveilleusement comme les autres. Tu comprends chérie, que ce n'est pas contradictoire. Comment mieux t'expliquer ceci : si nous voulons élever notre amour jusqu'à la plus parfaite compréhension du cœur, si nous voulons la perfection, l'enrichissement de l'esprit et de l'âme, cela ne signifie pas que nous vivrons au-dessus, au-dehors des richesses très simples de la vie. Mon programme de vie : te rendre aussi heureuse par les plus doux baisers que par l'entente de nos idées, contenir mon amour aussi bien dans les caresses, dans ce baiser qui me donne ton cou, tes lèvres, que dans notre intime union spirituelle. Et nous prouver à nous-mêmes que lorsque l'amour est aimé avec ferveur, tout va de pair... Je te l'ai dit : un seul amour, le nôtre.

C'est pourquoi nous avons été dans la note juste en attendant notre mariage pour nous donner l'un à l'autre. Te prendre ma bien-aimée, ç'aurait été mon immense désir satisfait, heureux, mais nous aurions risqué de rompre l'équilibre, de nous émerveiller de notre joie jusqu'à obscurcir la vision du spirituel à l'avantage de notre parfaite entente physique, de l'indicible accomplissement de nos désirs. Et ç'aurait été tellement dangereux. Tu sais quand même que je t'aime ardemment ainsi, tu sais que je t'aimerai follement, que je prendrai possession de toi, me donnerai à toi avec un immense bonheur... tu le sais, chérie, puisque nous connaissons déjà de bien douces caresses, puisque nous ne nous sommes pas cachés notre tendre plaisir, notre besoin l'un de l'autre, notre désir... Mais dans le mariage, ce sera tellement plus beau : nous pourrons nous abandonner à notre joie dans la certitude que tout en nous est uni, dans la fierté de nos âmes qui auront choisi la vraie voie.

Chérie Buju, **tu vois que je ne cesse pas d'analyser notre amour, et cela me conduit à te répéter souvent les mêmes choses !** Tant pis ; les mots s'épuiseront évidemment bien avant notre tendresse !

Aujourd'hui, fête du Sacré-Cœur. J'ai une dévotion toute spéciale pour le Cœur sacré de Jésus. Il exprime si parfaitement la bonté et la souffrance du Christ, notre pauvreté, notre ingratitude à son égard. Et puis, il est la Pureté. Ma chérie, ne crois-tu pas que l'Amour est Pureté ? Tout geste de l'Amour comporte une noblesse infinie. **C'est en t'aimant que j'ai compris que la possession d'une femme aimée était beaucoup plus que le bonheur des sens, une tentative de l'âme et du corps vers un monde plus parfait.** Et c'est pourquoi l'amour doit être traité avec un respect absolu. Oh ! Je n'ai pas compris cela tout seul ! Et dans quelle mesure tu me l'as enseigné, toi-même l'ignores sans doute. Mais dans ton visage, dans ta voix, dans tes aveux, j'ai aimé au-delà du plaisir de nos caresses comme la découverte d'une vérité toute simple, nue, pure qui faisait que toi, ma femme, tu allais t'abandonner à moi, tu t'offrirais à moi sans recours. Et c'était infiniment grave, beau, infiniment doux. Cela ne pouvait être l'amour d'un soir, un peu de volupté prise là par hasard : c'était la suprême douceur de l'Amour.

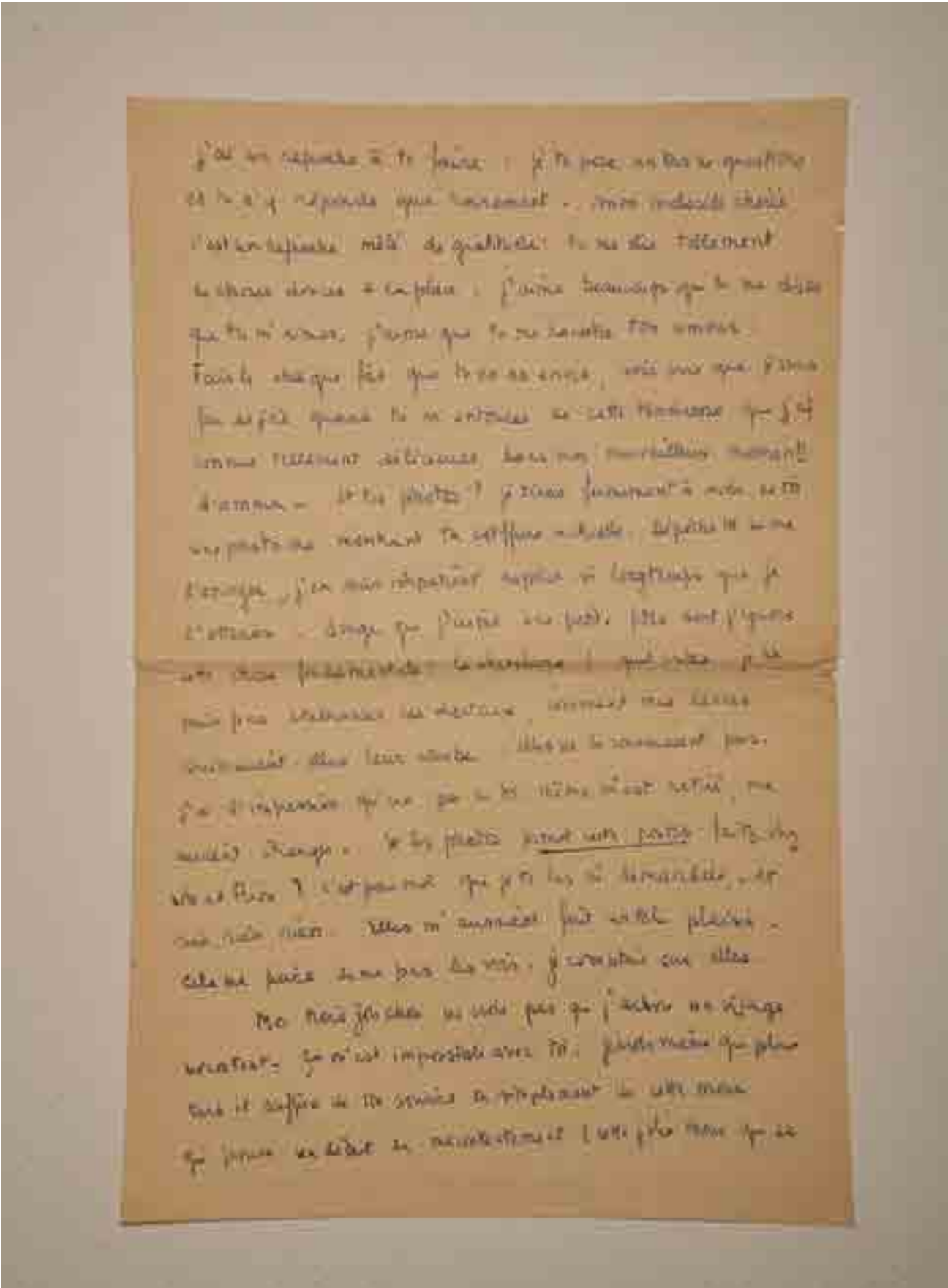
Ma bien-aimée, je continuerais longtemps car mon âme est trop engagée dans ce débat pour que toutes les questions n'en soient pas dominées. Je t'aime, ma petite fille, ma tout petite compagne, mon moi joli, adoré. Tu vois que je n'économise pas mes lettres chaque fois que je le puis : ma conversation avec toi est ininterrompue. **La journée a été calme, traversée de la danse effrénée des canons. Mais rien de proche ; j'ai donc pu mettre le nez dehors à mon gré.** La nuit fut plus agitée ; je couche

toujours sur le sol avec un peu de feuillage pour adoucir le contact, c'est assez humide, mais je dormirais bien sans la visite des obus ! Quand les éclats commencent à remuer les feuilles à proximité, je me lève et vais dans une tranchée profonde surmontée de rondins : ainsi je suis à l'abri des obus fusants (ceux qui éclatent en l'air). Mon petit chou chéri, je t'aime. Je t'adore. De toutes mes forces. Il n'y a pas de doutes : tes baisers me sont indispensables ! Ils sont si pleins de délices, de merveilleuses promesses. Alors je rêve que je prends tes lèvres, longuement comme nous aimions. Ne sommes-nous pas merveilleusement bien ainsi, mon petit chou, ma petite femme adorée ?

François

P.S. : quand on m'enverra quelque chose, pensez surtout aux aliments : **livres et vivres !** Et objets de toilette. **Je n'ai rien à faire de toute la journée, sinon me camoufler.** Ça vaut mieux d'ailleurs que les occupations du début ! Bonsoir mon Zou.

800 - 1.200 €



228. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 1 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (21).

FRANÇOIS MITTERRAND FÊTE LE SEIZIÈME ANNIVERSAIRE DE SA PREMIÈRE COMMUNION.

IL A DORMI TOUTE L'APRÈS-MIDI SANS SE SOUCIER DES AUTRES ÉVÉNEMENTS DU FRONT

2 pp. in-8 (210 x 136mm), encre bleue

Le 1er juin 1940

Ma toute petite fille chérie, ce matin ton mot du 29, assez bref. La journée a été calme, belle. J'ai dormi une partie de l'après-midi, aussi ai-je la tête assez lourde. La nuit fut pleine de vacarme : c'est une habitude à prendre ; le sommeil finit par s'en accomoder. Nous sommes évidemment sur le qui-vive, puisqu'en réserve et appelés à renforcer telle position entamée. Jusque-là, seule l'Artillerie présente quelque danger. Ce n'est rien à côté du vrai combat. **J'aimerais pouvoir lire : mais rien ne peut me parvenir ; manger : mais l'approvisionnement est nécessairement maigre. C'est l'occasion de gagner l'esprit de sacrifice !** Je réussis mal. Tu ne me dis pas grand chose de tes occupations, de tes pensées. Enfin, tu me dis que tu m'aimes. Cela me plaît. Tant que j'aurai ça, je serai un homme vivant.

Je pense beaucoup à toi et les Allemands ne m'en empêcheront jamais. Ne t'inquiète pas à ce sujet : rien ne pourra m'écarter de toi : ce serait me déchirer moi-même. Tu ajoutes qu'il y a trop longtemps que je t'ai quittée. J'espère que ce trop longtemps n'a pas jeté un voile trop épais entre nous ! Tes lettres d'ailleurs me le prouvent. Mais quel bonheur si je pouvais revivre d'ici peu nos heures de tendresse que tu sais.

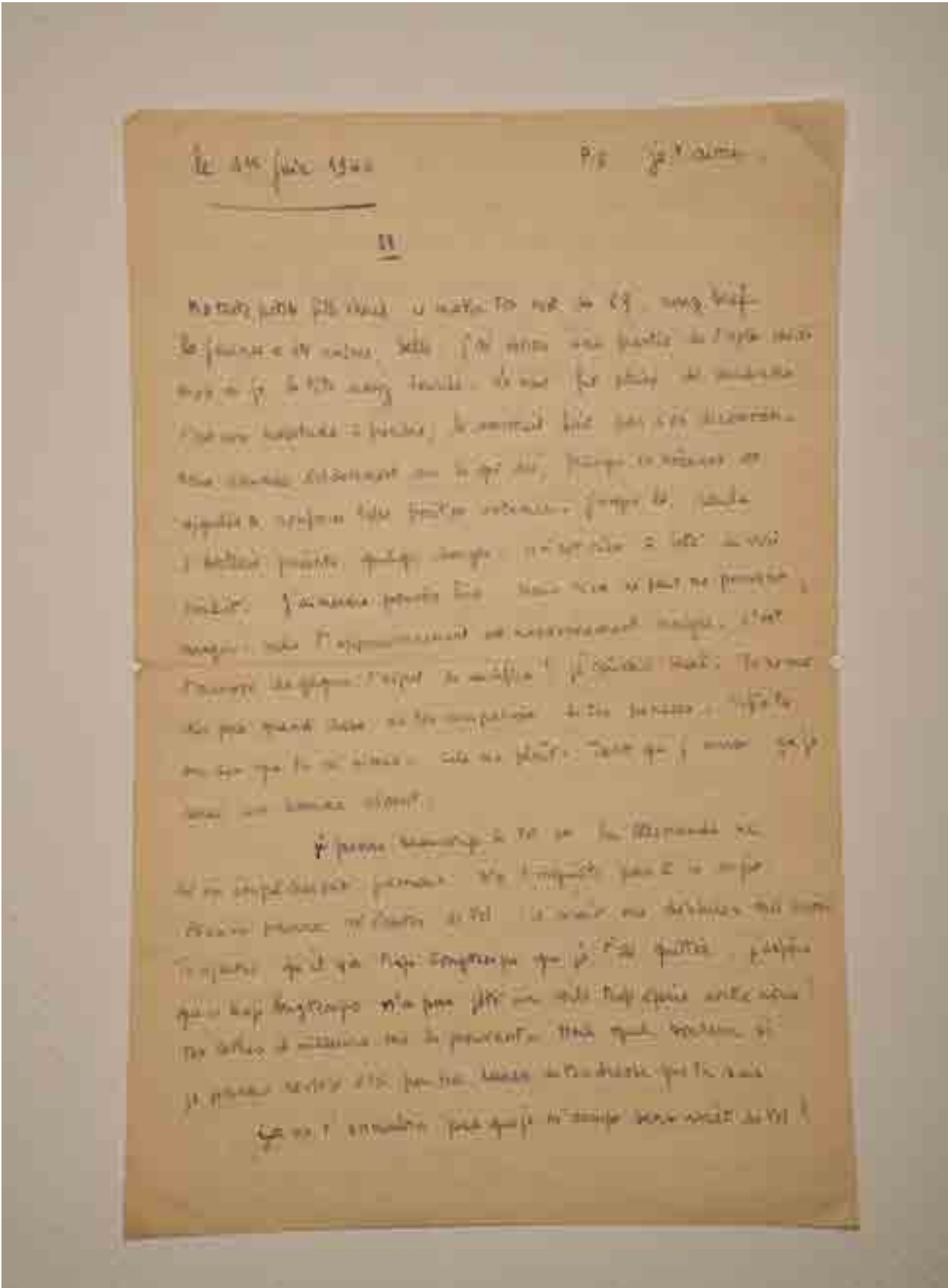
Ça ne t'ennuiera pas que je m'occupe sans arrêt de toi ? Il me semble que je serai si fou de toi que nos caresses ne pourront cesser. Il faudra pourtant bien s'occuper parfois du reste du monde ? Cela me mettra de mauvaise humeur. La nuit, je t'empêcherai peut-être de dormir ! N'est-ce pas ma petite femme insensible qui voudra dormir sitôt couchée ? M'aimeras-tu assez pour me donner un tout petit peu d'amour de plein gré ? Je le crois tout de même... T'occuperas-tu un peu de moi, chérie ? M'aimeras-tu sans que je te le demande ? Mais je me rappelle cette toute petite femme amoureuse, si délicieuse et je me rassure... Parce que tu sais? même un homme qui se dit fort a terriblement besoin d'être aimé... Mon amour chéri, je t'aime et je t'embrasse. Il n'y a pas à hésiter : tes lèvres, tout ce que tu m'as donné, en attendant ce que tu me donneras, sont tout le ravissement du monde. M'en voudras-tu si très souvent je vais vers toi, vers toi ma ravissante, pour être heureux ? Oh ! Je devine comme tu me recevras bien ! Mon Zou adoré, c'est fou ce que c'est bon de t'aimer.

Puisque j'en suis aux anniversaires, aujourd'hui je fête le seizième de **ma première communion ! Tu avais neuf mois !** On m'aurait dit alors que mon grand amour était ce bébé, j'aurais été assez vexé. Mon bout de Zou, je t'adore. Écris-moi bien longuement. Dis, mon tout chéri, raconte-moi comment tu m'aimes, puisque tu ne peux bien donner la meilleure explication : tes baisers et ton abandon si plein de merveilles. Tout de même, je te serre très très fort contre moi, comme tu me le demandes. Mais je t'avertis, chérie chérie, la prochaine fois ou très bientôt, tu ne pourras plus te détacher de moi, car tu seras ma femme et je te serrerai si fort mon amour que nous ne ferons qu'un, toi et moi confondus dans un même bonheur.

François

P.S. Je t'aime.

500 - 800 €



229. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 2 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (22).

“TU AS FAIT MA VIE TRÈS BELLE, TU ME RENDS LA MORT REDOUTABLE”.

“J’AI TELLEMENT CHERCHÉ L’ACCORD DES EXIGENCES DE MON ÂME ET DES RÉALITÉS DÉSIRABLES DU MONDE”.

FRANÇOIS MITTERRAND N’EST PAS TENU AU COURANT DE L’AVANCÉE DU FRONT ET CROIT ENCORE LES ALLEMANDS À L’EST DE L’AISNE ALORS QU’ILS ENTRENT DANS DUNKERQUE LE 4 JUIN

5 pp. in-8 (210 x136mm), encre noire

Le 2 juin 1940

Mon amour chéri, te prendre dans mes bras, quelle fête ce serait ! Mais tu es si loin de moi et les jours sont si longs. Mon trésor adoré, m’aimes-tu comme si j’étais parti hier ? Pourrais-tu m’écrire la même explosion de tendresse que si tu étais encore empreinte de mes caresses ? Moi je t’adore comme en ce jour d’il y a trois mois, veille de nos fiançailles ; mon amour ne s’est pas estompé d’une nuance ; il contient la même violence, la même exigence infinie, la même douceur. Tu es ma toute petite fiancée, mon tout petit, mon grand amour. Je t’aime passionnément.

Parfois, je m’interroge. Trois, quatre mois pour une petite femme si merveilleuse, mais qui a besoin sans doute d’une présence, comme cela doit être dur d’attendre. **Ma chérie, sauras-tu tout de même patienter jusqu’à mon retour ?** Oh ! Il le faut ; notre amour est incomparable. Moi, je me sens une force inébranlable car je t’aime plus que ma vie, plus que l’absence et je te reviendrai avec une tendresse égale, plus folle encore peut-être.

Tu vois mon exigence : je voudrais passer avant tout pour toi. Je voudrais que toute pensée hors de notre amour soit à mille lieues de lui, mille lieues derrière, en dessous. **Le jour où je t’ai aimée, j’ai oublié le reste du monde. Quand je pense à la mort, je ne ressens que le déchirement de nos liens. Parce que tu as fait ma vie très belle, tu me rends la mort redoutable, sa pensée presque insupportable.** Comme nous avons été inspirés d’unir notre amour au mariage, de ne pas le réduire à une aventure passagère ! Pouvait-on le traiter autrement qu’en événement éternel ? Chérie chérie, je ne sais pourquoi je suis un peu triste ce soir. Est-ce parce que j’imagine ce dimanche vécu avec toi et non pas dans cette tourbe ? Est-ce que notre éloignement si dur me pèse ? J’ai tant besoin de toi, mon aimée ; **je souffre de tout ce qui n’est pas toi.**

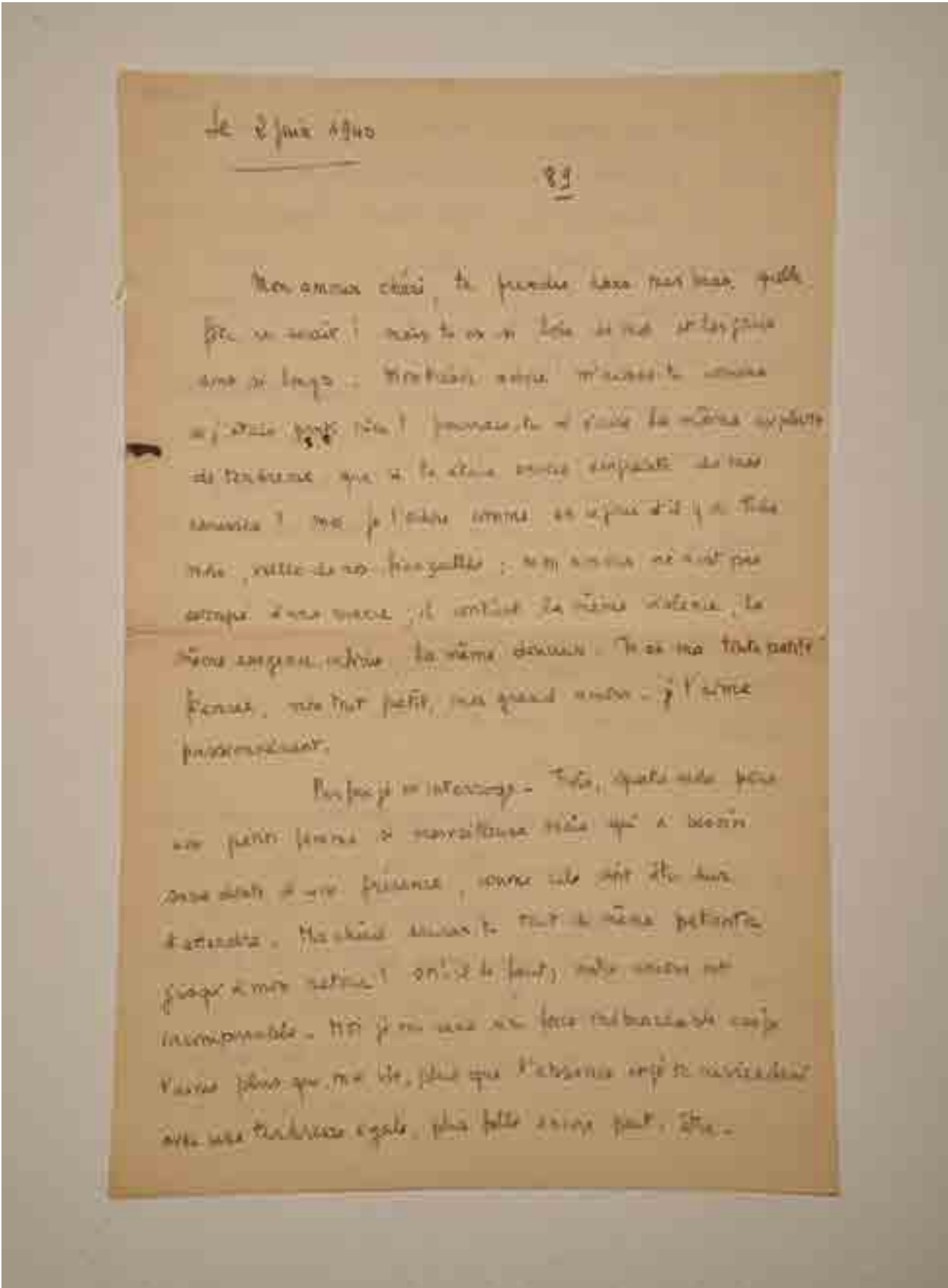
Ta lettre du 30 m’est parvenue ce matin, comme de coutume, vers cinq heures. Pourvu que tu me dises que tu m’aimes, je suis heureux. Mais dis-le-moi toujours ma chérie ; je te le répète : tu ne peux savoir combien j’ai besoin de toi. Pense que chacun de tes mots d’amour m’aide, me sauve. Près de toi, je suis tout petit. Mets tes mains sur mon front. Embrasse-moi mon amour, aussi doucement que tu m’aimes.

Tu as l’air de t’habituer à la vie jarnacaise. Hôpital ; logements pour parents et amis ; reste-t-il une place pour moi ? Je le crois tout de même. Il ne faudrait pas que ma petite femme d’affaires chérie devore ma petite femme amoureuse, celle qui est ma préférée ! Car mon petit Zou, je t’aime en toute chose, mais c’est encore la petite fille de nos plus doux moments d’amour qui a la meilleure place dans mon cœur, celle à laquelle je rêve le plus souvent. Mais toi, chérie chérie, y penses-tu parfois à ces moments-là ? Ils furent si merveilleux...

Bientôt nous nous aimerons mieux encore. C’est promis ? Nous serons l’un à l’autre, parfaitement. Il faut que tu sois ma femme, je ne puis plus penser à ma vie sans toi. Je t’ai dit dans une de mes dernières lettres : “si-tôt après la guerre que je crois maintenant brève”, tu me réponds : “oui, si elle est brève”. Et c’est toi qui as raison. Convenons d’un délai. À l’issue de ce délai, nous nous marierons, nous connaîtrons tout notre amour, nous réaliserons notre désir passionné : être l’un à l’autre comme toute femme est à un homme, comme jamais femme ne fut à un homme, comme tout homme aime une femme sans égale et l’adore. Chérie, mon buju, si je désire tant accomplir notre union, ce n’est pas seulement pour le merveilleux plaisir que tu me donneras, le bonheur que ma petite femme si belle et aimante m’accordera, c’est pour porter à son suprême degré de perfection notre amour, pour parfaire cette fusion de tout notre être, que je devine si fulgurante. Tu sais, car je te l’ai répété, que ce que tu m’avais donné déjà m’avait procuré plus de bonheur que tout ce que j’avais connu hors de toi. Alors, mon aimée, que sera-ce quand tu me donneras tout ce que tu es ? Et comprends que j’en sois pressé !

Je voudrais avec toi réaliser une vie très belle. **J’ai tellement cherché l’accord des exigences de mon âme et des réalités désirables du monde.** Toi, tu as été l’inespérée, la ravissante apparition. Une fois de plus, comprends-moi, je ne t’ai jamais considérée comme un être irréel, idéal. Non, mais je t’ai adorée comme une femme vivante, vraie, réelle dont la beauté m’a d’abord attiré, le charme et les merveilles de sa tendresse. Et pourtant, tu as été différente des autres femmes, tout de suite : si j’ai aimé à la folie ton amour, si je t’ai infiniment désirée, ce fut avec une sensation de découverte... mais à quoi bon t’expliquer une n-ième fois ce que tu sais... Je t’adore, je t’aime. Tu es ma chérie, ma femme.

La journée a encore été assez calme, mais ça ne présage rien de très très bon, évidemment puisque c’est la guerre et une guerre sans rémission. **J’espère qu’on arrêtera les Allemands sur l’Aisne.** Pour mon compte personnel, ce serait utile puisque “la charnière” a déjà un front à tenir ! Enfin, on verra, et on tiendra le coup dans la limite de nos forces.



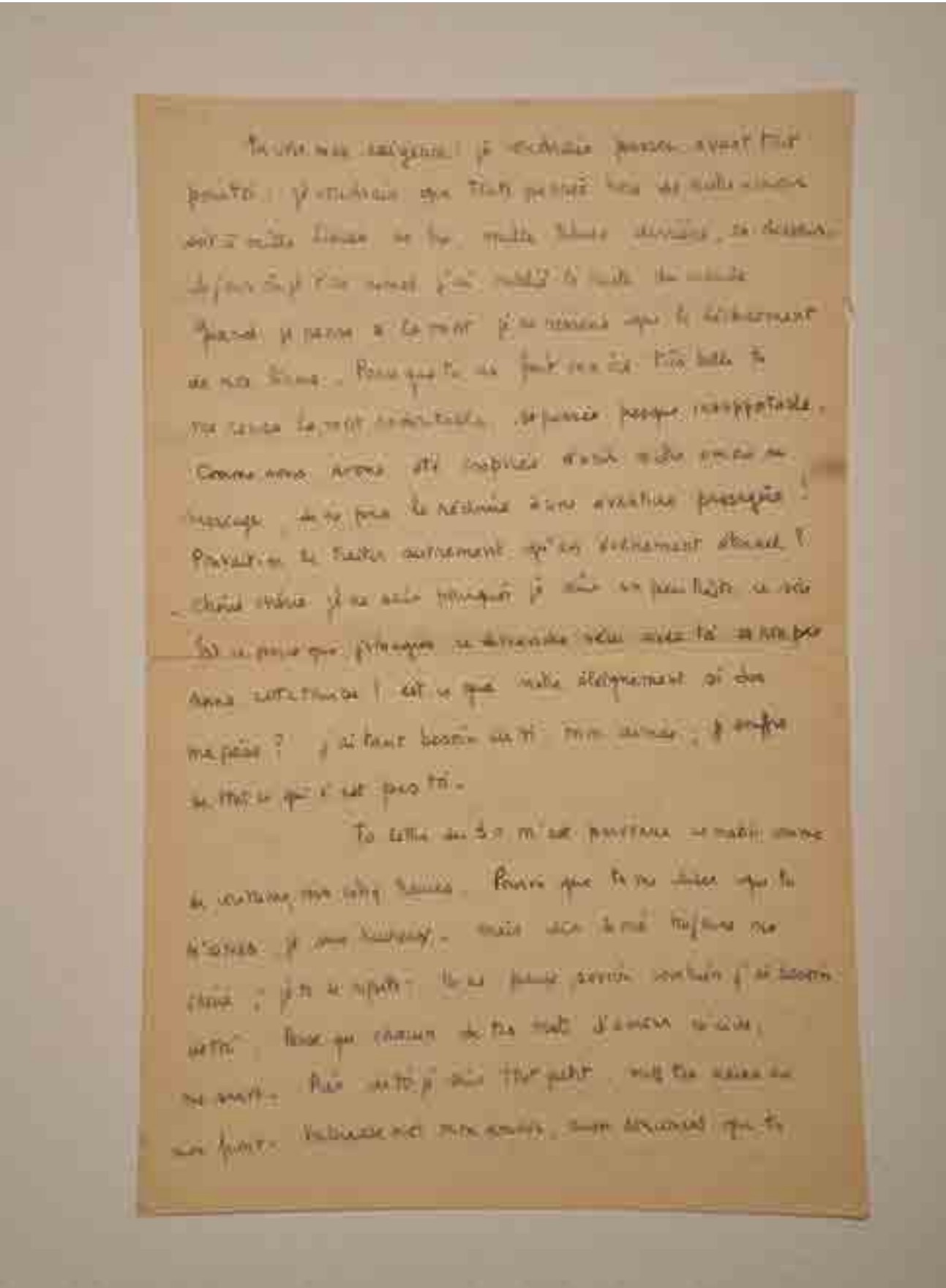
Mon amour chéri, je vais m'arrêter. Pense au slogan : si je disparais, crois-en moi. Et attends... J'ai quelques exemples angoissants sous les yeux de camarades disparus. Prisonniers ou tués ? La Croix-Rouge de Genève pourra seule nous renseigner. Évidemment nous pouvons subir une grave attaque d'un moment à l'autre. Alors je t'en supplie, ma Marie-Louise, sois patiente.

Chérie chérie, bonsoir. Écris-moi ta tendresse comme tu le sais si bien. J'en ai tellement, tellement besoin. Je prends tes lèvres qui m'appartiennent et je te donne tout ce que tu veux car je t'aime infiniment, ma petite femme bien-aimée.

François

Petite tache d'encre noire sur la première page sans atteinte au texte

500 - 800 €



230. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 3 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (23).

LES ANGLAIS QUITTENT DUNKERQUE
LE 3 JUIN 1940.

FRANÇOIS MITTERRAND EST
NOMMÉ SERGENT-CHEF : BELLE
DESCRIPTION DE SON RÉGIMENT AVEC
L'ASPIRANT AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE
ET UN NOUVEAU COMMANDANT
“FANTAISISTE, CURIEUX”...

6 pp. in-8 (210 x 135 mm), encre noire

Le 3 juin 1940

Ma petite fiancée bien-aimée,

Je n’écris pas cette date : 3 juin, sans un peu de tristesse. La tristesse est compréhensible puisque trois mois de séparation ont suivi nos fiançailles. Mais la joie est encore plus forte puisque cette séparation nous a mis l’épreuve sans altérer notre amour. Maintenant, chaque fois qu’un de mes camarades me dit : “**après tout, toi, tu n’auras rien à regretter : tu ne laisses personne derrière toi**”, je réponds seulement : “**je suis fiancé**”. **Et dans mon cœur cela signifie tant de tendresse, tant d’espoir, tant de détresse aussi que je ne puis l’exprimer.** Je t’aime et suis bien sûr que pas un homme marié n’aime sa femme plus que moi ma fiancée... Or, bientôt tu seras ma femme : alors comme nous laisserons loin derrière nous tous ceux qui s’aiment. Parce que, c’est promis, mon Zou chéri, nous devons nous aimer à la folie ! (C’est bête, un amour raisonnable).

Ce matin, pas de beau réveil puisque je n’ai pas eu de lettre de toi, je suppose que la poste en est responsable : je serais si triste si tu m’avais oublié un seul jour. Demain, je t’assure que j’aurai le sommeil léger aux alentours de quatre heures : que veux-tu, ma paix intérieure de vingt-quatre heures dépend de tes lignes à toi mon amour.

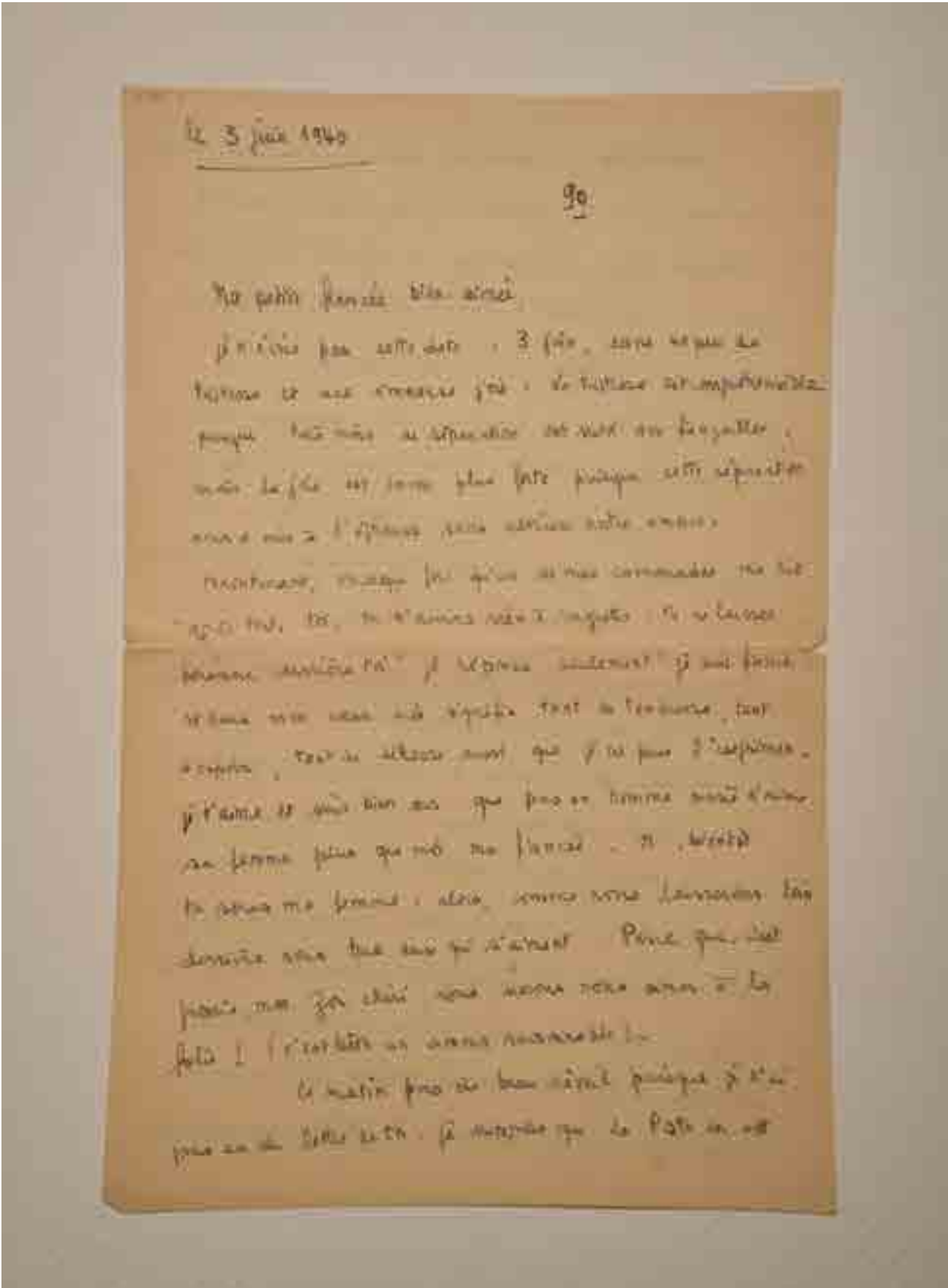
Je t’ai peu parlé de notre campagne militaire. Ce sera pour plus tard. Je t’ai seulement dit que nous avons été durement éprouvés. Depuis quelques jours, nous jouissons d’une tranquillité relative. Évidemment le personnel du Bataillon a énormément changé. Et pour cause ! Nous restons seulement cinq sous-officiers de “l’ancienne guerre”. Les autre ayant disparu. Il faut donc se réhabituer à de nouveaux visages. Je suis parti le 10 mai comme chef de Section puisque, sans être titulaire mais adjoint, je n’avais plus de chef. Je viens de recevoir le plus agréable chef de Section que je pouvais souhaiter : l’agrégé de philosophie dont je t’ai parlé une fois et qui vient d’être nommé aspirant. Moi-même, je vais être nommé sergent-chef ! (Ce qui ne me fera pas pourrir d’orgueil). Un type remarquable, d’une belle intelligence, actif, réaliste. Solide bourguignon, haut et fort. Cela me procure une excellente camaraderie, et le soir dans notre petit abri fait pour nous

deux, nous discutons parfois jusqu’à plus de minuit. Cela me change. D’un autre côté, remonter en ligne de cette manière sera moins dur car, depuis trois semaines, j’ai vécu dans une parfaite solitude d’esprit. Autre histoire, amusante celle-là. Nous avons un nouveau commandant, fantaisiste, curieux, brillant, soumis à des colères folles et capable de discuter avec distinction. Or, avant-hier, je ne sais pourquoi, il m’a repéré. Aujourd’hui il me fait appeler, m’eng... en me disant qu’il vient de regarder mes notes, qu’elles me représentent comme un peu fumiste, dédaigneux de détail, et peu conciliant vis-à-vis de mes chefs. Je lui réponds clairement que si mes officiers me jugent, il est regrettable que moi je n’ai pas à les juger... Que, d’autre part, si je suis un fumiste, je ne vois pas pourquoi on m’a donné, à moi simple sergent, le commandement d’une section, au combat. Qu’enfin, je ne suis pas de son avis sur mes propres qualités, etc... etc... Discussion ahurissante, drôle. Finalement, il me déclare que j’ai une tête sympathique, que j’ai été certainement fort mal élevé, que je suis le prototype de la carence française moderne (!)... et qu’il va constituer un dossier pour me faire nommer aspirant à titre temporaire ! Remarque qu’il y a bien peu de chance que cela marche : je ne remplis pas les conditions d’ancienneté nécessaires pour être nommé sans peloton, et, de plus, j’aimerais autant passer par un peloton. Mais je te raconte cela parce que c’est vraiment amusant. En fin de compte, j’ai l’impression que je suis désormais fort bien avec mon chef de Bataillon, ce qui n’est jamais mauvais. (J’aime d’ailleurs assez ce genre de type intelligent, original, bizarre). Notre colonel commande maintenant la Brigade. Nous héritons d’un lieutenant-colonel Rousseau, que je ne connais pas.

Que se passera-t-il dans notre secteur ? Il est très exposé, tu le vois d’après la carte, puisque nous sommes en coin. D’autre part, il nous manque le béton sur la tête que possèdent ces chanceux de la ligne Maginot. Toutefois, nous avons tenu tête aux Allemands. Et j’ai l’impression qu’ils ne sont pas près de nous avoir. Je ne puis te nommer les troupes qui sont avec nous : ce sont les plus célèbres et les plus célébrées par le roman, le cinéma et la chanson... Cela constitue un rempart remarquable d’allant.

Tu vois, mon Zou chéri, aujourd’hui je te raconte mes histoires militaires. Ça m’arrive assez rarement ! Mais il reste une histoire avant tout qu’il m’est impossible de taire. Je t’adore, mon grand amour chéri ; j’espère que tu ne m’oublies pas trop ! Mon Mariezou, je compte tellement sur cette fidèle petite femme. Seulement, je devine que ça doit être rudement ennuyeux la fidélité envers un fiancé disparu dans l’éternité que composent trois mois d’éloignement. Chérie chérie, sois patiente, je t’en supplie : si tu désire être aimée, je ferai tout pour t’aimer, non seulement pour le présent, mais encore pour le passé. Mes caresses tenteront de remplacer toutes les caresses désirées mais perdues à cause de cette maudite guerre. Oh ! Comme j’aimerais(s) t’aimer. Cela est (doit être) si splendide.

Tes lèvres, ton corps si plein de délices (Oh ! Je l’aime, et te désire si terriblement), et par la possession de ton être chéri, ton esprit, ton âme qui se mêleront à moi, je les veux et les attends, fou d’impatience...



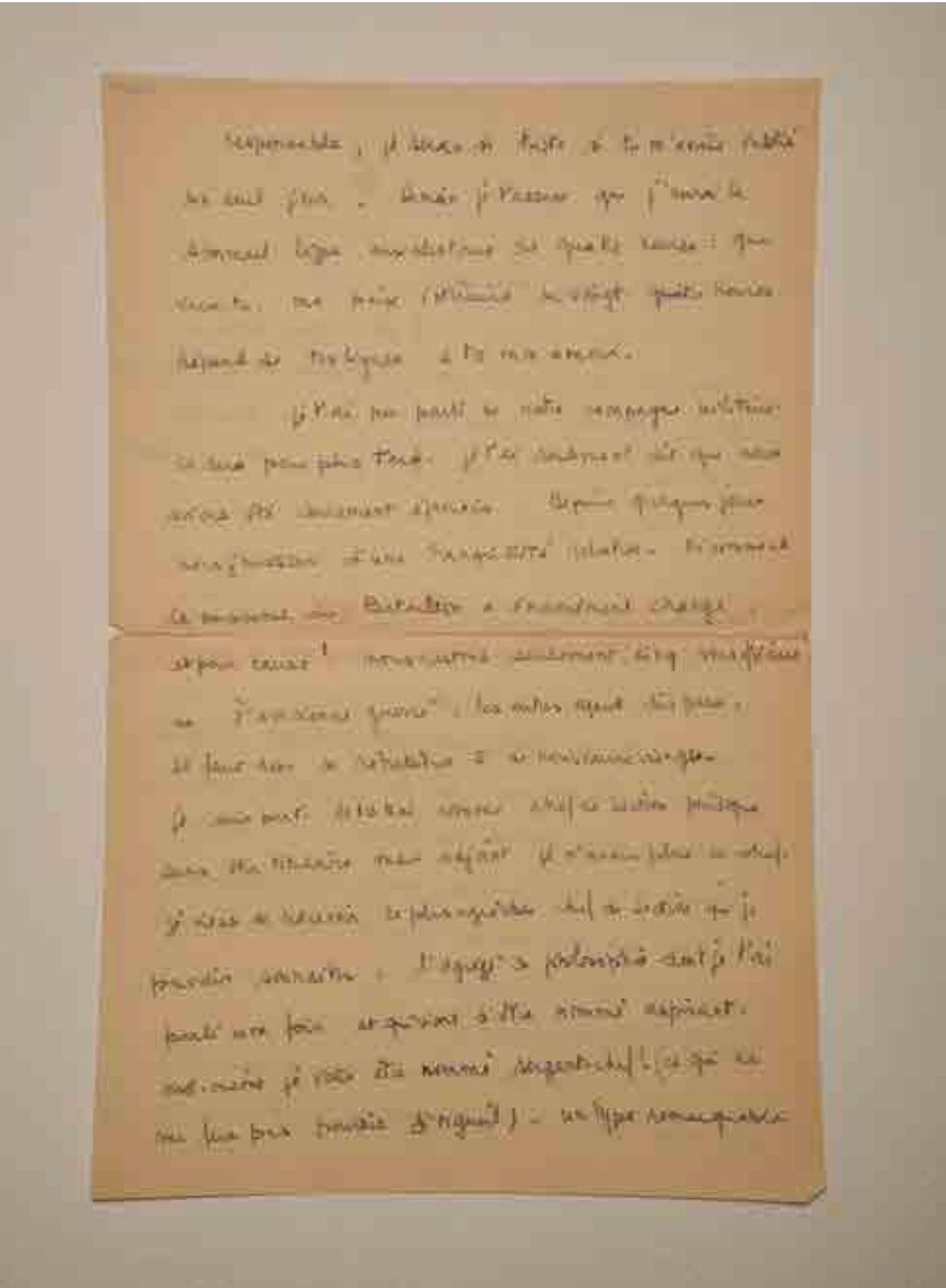
Ma petite merveille, ma ravissante, j’embrasse tes épaules, devant, tout près de tes seins adorables et ta peau douce et délicieuse. Chérie chérie, j’arrête mes caresses... Elles seront pour plus tard, quand tu seras à moi, liée à moi pour toujours. Je les arrête car *il faut* attendre. Mais pas longtemps ! Je t’aime.

François

[Apostille :] (Je vais écrire à *papa*, qu’on m’envoie sous enveloppe une chemise, et des mouchoirs).

Petite fente aux pliures

500 - 800 €



231. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Meuse], 3 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (24).

ANNIVERSAIRE DES TROIS MOIS DE
FIANÇAILLES.

PARIS BOMBARDÉ PAR LES ALLEMANDS

2 pp. in-8 (210 x 135mm), encre bleue

Pour le 3 juin 40

Mon trésor adoré,

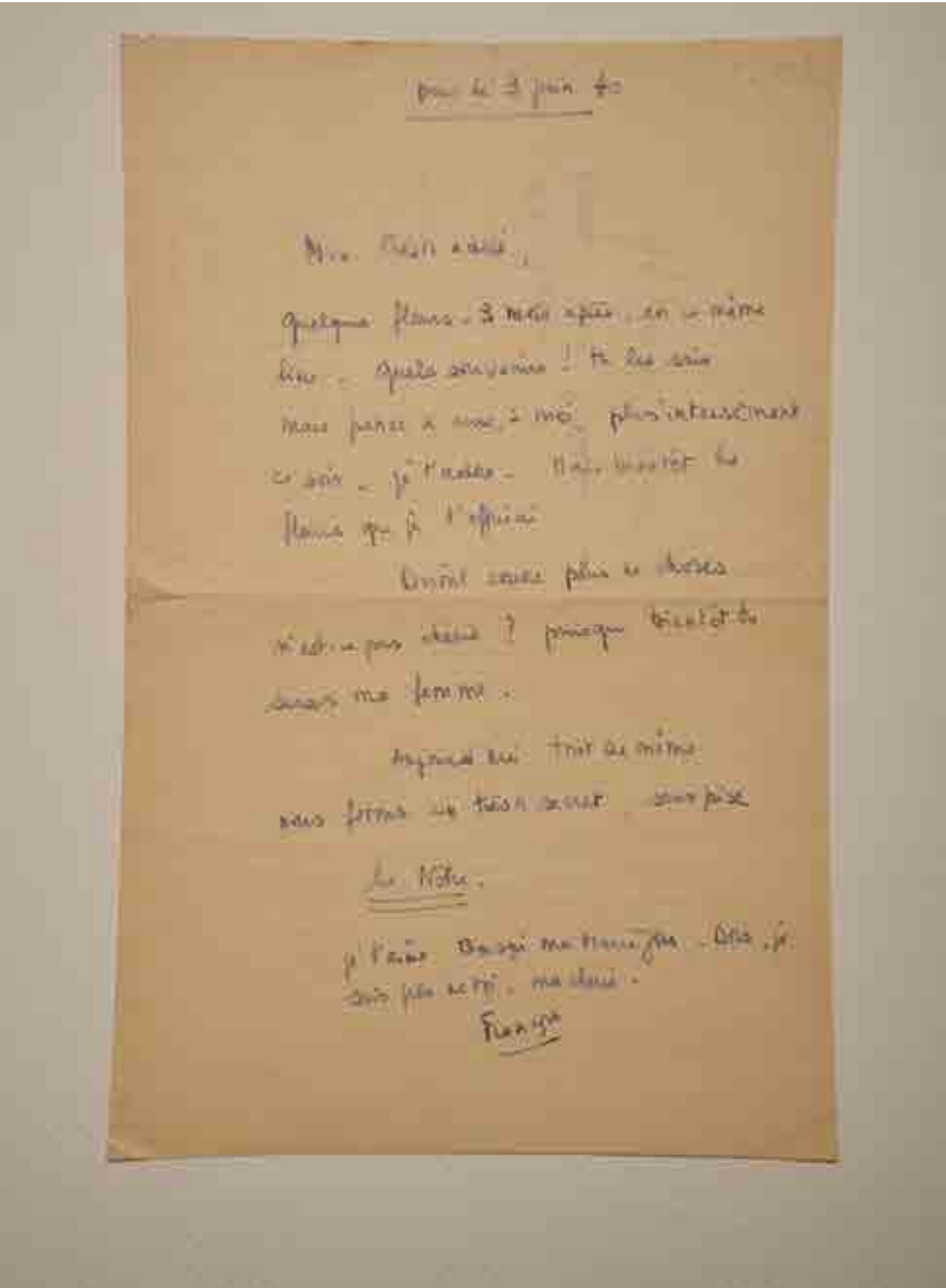
Quelques fleurs – 3 mois après, en ce même lieu. Quels souvenirs ! Tu les sais mais pense à eux, à moi, plus intensément ce soir. Je t’adore. Mais bientôt, les fleurs que je t’offrirai diront encore plus de choses, n’est-ce pas chérie ? puisque bientôt, tu seras ma femme. Aujourd’hui tout de même, nous fêtons un trésor secret, sans prix. *Le Nôtre*.

Je t’aime. Bonsoir ma Marie Zou. Dors, je suis près de toi, ma chérie.

François

[au verso :] Pour Mademoiselle Marie-Zou Terrasse. Ma fiancée. (3 mars-3 juin)

200 - 300 €



232. MITTERRAND, François

Lettre autographe deux fois signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 4 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (25) : “ME VOICI SERGENT-CHEF !”

“LA GUERRE M'AURA SANS DOUTE AIDÉ À RETROUVER LES SOURCES PLUS VRAIES DE MES CROYANCES EN ME FORÇANT À CONSIDÉRER LA DESTINÉE”.

“QUELLE TRISTESSE SI L'ALLEMAGNE PRENAIT LE PAS SUR NOUS ; NOUS, LES CIVILISÉS”

6 pp. in-8 (210 x 135mm), encre bleue

Le 4 juin 1940

Ma bien-aimée chérie, je ne verrai jamais la fin de cette journée ! Pas de lettre de toi ce matin, donc, deux jours de silence, et j’attends le courrier de demain avec une impatience inquiète. **J’ai traîné tout le jour ; envie de ne rien faire, pas même de rêver à toi de peur de souffrir trop.** Non pas que je doute de toi, mon Zou chéri ! Mais la confiance n’empêche pas la peine. Je t’aime, chérie, et ne puis me passer de toi. Ce qui augmente mon inquiétude, c’est, à côté de moi, les lettres reçues fort régulièrement par mes camarades et qui mettent généralement 3 jours pour nous parvenir. Enfin chérie chérie, si notre amour est une source de chagrin quand nous sommes séparés, il est en même temps une consolation, plus que cela, une joie très douce. Je t’adore, et **t’écriture ces lignes me replace devant toi, m’écarte de ma tristesse.** Je te vois dans ta beauté, ma petite fiancée chérie, avec mon merveilleux désir et mon amour ; je te vois ma pêche et tout s’apaise, tout devient simple. Ma petite femme chérie, d’où vient ce pouvoir qui est en toi : tout ce que tu possèdes est plein de délices. Quel privilège pour moi, puisque ces délices tu me les donnes. **J’ai été obligé de célébrer tout seul le troisième 3 de nos fiançailles.** Mais ta présence en moi demeure tellement vivante que ma solitude est pleine de toi. Quelle hâte de te retrouver, de te serrer dans mes bras, de t’aimer selon notre désir, de te couvrir de caresses comme autrefois, mieux qu’autrefois. Quelle hâte de te posséder, mon amour chéri. Je sais tellement que notre bonheur sera fou.

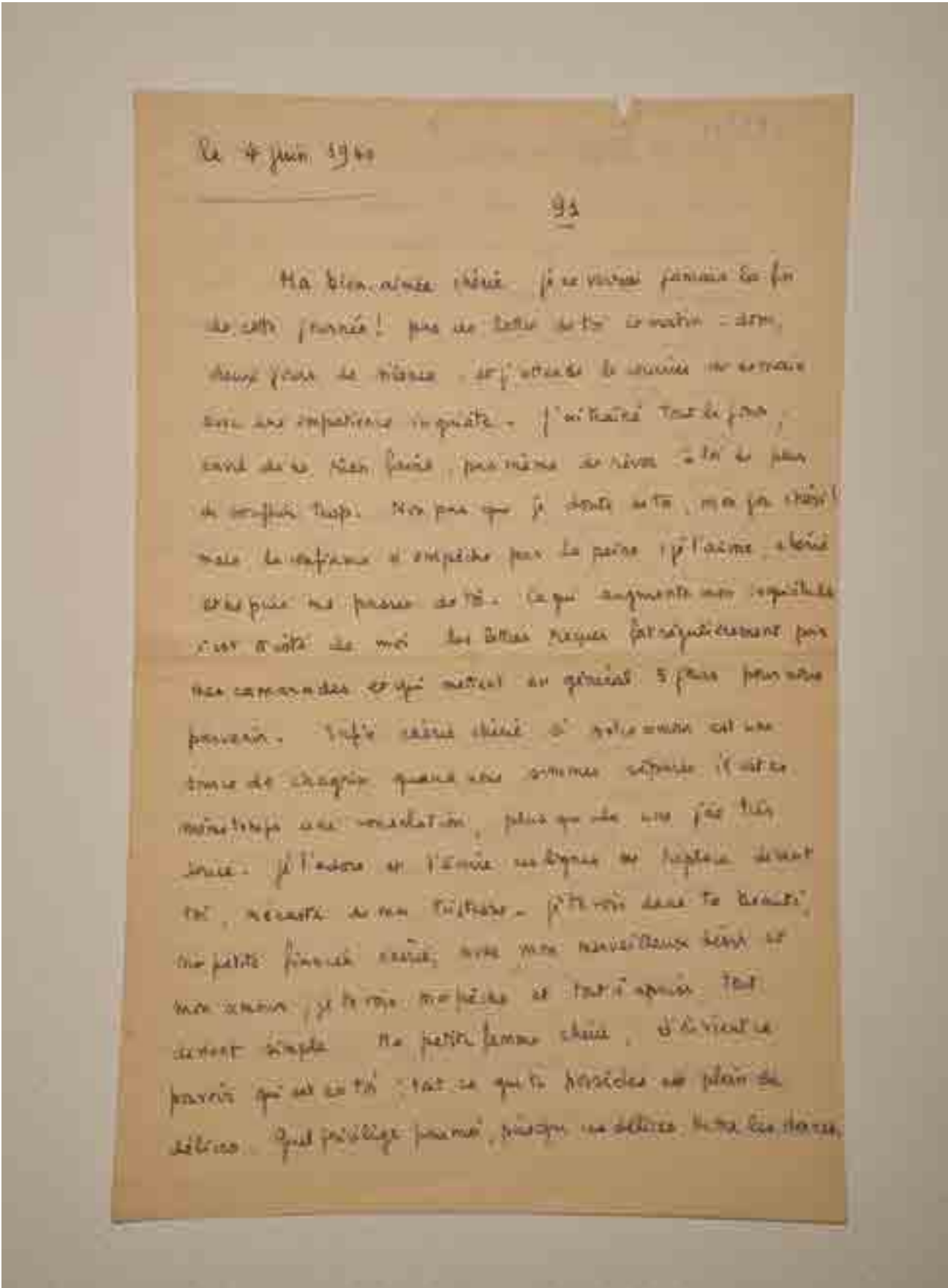
Dans une de tes lettres, tu me disais qu’après notre mariage, nous passerions dix jours (si, pendant la guerre) de délices et de folie. Oui, tous deux seuls, oubliieux du reste du monde. Je me souviens dans le moindre plaisir, que tout avec toi fut merveilleux d’ivresse. Ma femme adorée, comme je comprends qu’on t’aime, que tous les hommes t’entourent, te veulent pour eux. Et encore, ce qu’ils désirent, ils n’en savent pas la vérité plus délicieuse que leurs rêves. Mais moi, par ce que tu m’as donné, je connais désormais mon bonheur. Simplemment t’entourer de mes bras, te serrer un instant contre moi, et jamais aucune joie n’a existé. Le plaisir même, je ne savais pas ce que c’était avant de toucher ta main, avant notre premier baiser si simple, avant nos premières caresses... et le Bonheur, à

plus forte raison. Si la guerre n’était pas là, ce mois de juin s’annoncerait incomparable. Avec le soleil, la clarté du ciel, l’explosion de vie contenue dans chaque feuille, dans chaque arbre, en toute chose nous saurions bien composer à notre tendresse un décor à sa mesure. **Je songe aux promenades perdues, aux soirées qui n’auront pas lieu maintenant, aux premières heures de la nuit** qui seraient pour nous l’occasion des plus doux abandons avant l’abandon tant désiré qui te donnera à moi, et moi à toi, dans un amour sans limites, invraisemblable. Je songe aux caresses que je t’ai données, à celles plus enivrantes encore qui nous unirons puisque notre mariage supprimera toute séparation, nous révélera tous les trésors, toute la tendresse qui vit en chacun de nous. Je songe à notre accord en tout, à notre volonté commune d’utiliser notre amour en bien, de faire de notre vie une belle œuvre, intelligente, nette, solide et débarrassée selon nos forces des petitesesses qui naissent trop souvent par manque d’amour. Je songe à une vie qui serait faite d’une merveilleuse habitude : notre amour, et d’une absence d’habitudes : les mimes de l’amour, les médiocrités quotidiennes. Sans doute les subirons-nous parfois parce que nous sommes loin d’être parfaits, mais jamais nous n’en serons esclaves : notre amour nous sauvera de tout ce qui est laid.

Et je pense surtout que tout cela n’est pas un rêve, que cette exaltation de tout mon être devant toi, que cette joie de mon cœur, de mes sens, de mon esprit devant toi, mon aimée, je les ai connues. Que chaque fois que nous avons été réunis, j’ai senti que j’étais meilleur, plus près de la vérité, de la beauté.

Ma petite Marizouchou chéri, je t’adore. Que fais-tu à Jarnac ? Comment remplis-tu tes journées ? Ne t’ennuies-tu pas trop ? Tu dois commencer à bien connaître chaque être, chaque rue, l’air de la maison et l’air du pays ! Comme tu dois être jolie dans ces rues que tu parcoures pour moi, à cause de moi, parce que nous nous aimons. **Comment es-tu habillée ? Avec des vêtements que je connais ? Ton corsage, ta jupe, tes bas, tes chaussures ?** Portes-tu ceux que j’ai aimés parce qu’ils étaient un peu de toi, qui ont été les compagnons de notre tendresse ? Ta robe des fiançailles qui fut aussi “la robe de nos amours”. Mon amour adoré, raconte moi tout cela. **Et ton rouge à lèvres, ton parfum.** Le soir, quand tu es démaquillée, me réserves-tu pour la nuit tes lèvres, ta peau douce, tes caresses ? Et le matin, à ton lever, penses-tu que je pourrais être là ? **Toi en pyjama et en robe de chambre et notre petit déjeuner refroidit parce que nous sommes trop occupés, trop merveilleusement occupés.**

Chérie chérie (j’aime cette appellation ainsi que mon trésor adoré et mon amour chéri, c’était si amusant, si émouvant de se nommer ainsi en riant. Si tu t’élançais dans mes bras ma toute petite fille tellement femme, tellement sûre de son pouvoir...). Je t’aime. Grâce à toi, je sens la vie accrochée en moi. **La guerre m’aura sans doute aidé à retrouver les sources plus vraies de mes croyances en me forçant à me considérer à fond, à considérer la destinée.** Ma déesse aimée, mon tout petit Zou, tu es toujours restée infiniment près de moi. En moi sont inscrits ces mots que tu m’écrivais : “n’oublie pas que notre amour passe avant tout, est tout”. Et j’ai obéi (ce n’était pas rien ! **Avant tout : avant la Mort et sa présence.**) Mon rayon de soleil chéri, si plus tard tu remplis aussi bien ton rôle, je serai l’homme le plus heureux du monde. Mais prie ardemment, dans la paix, la joie, le calme, prie pour nous, pour que nous vivions notre vie, pour que nous la vivions dans la nette perception du vrai, pour que nous la vivions en accord avec Dieu. Et moi je m’émerveille de t’aimer comme



je sentais qu’il fallait aimer pour connaître les plus profondes joies. Mon petit chou, je t’aime. Écris-moi de longues lettres mais surtout dis-moi que tu m’aimes.

Moi, je t’adore. Je te donne mes plus doux baisers ma pêche chérie, et je prends ta bouche, mon royaume, avec la tendresse que tu sais.

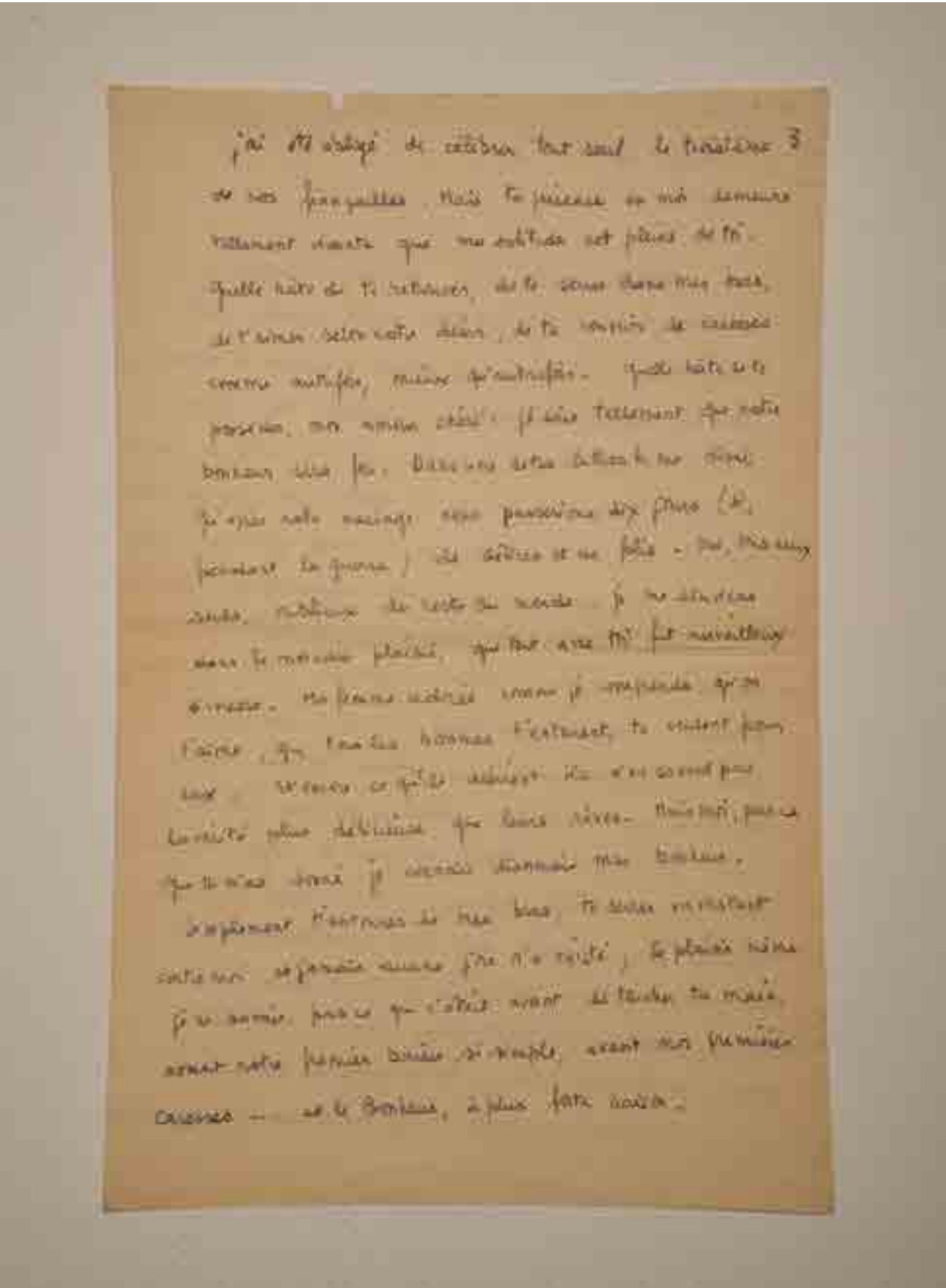
François

P.S. **Me voici Sergent-chef !** Un échelon supérieur qui ne change pas grand’chose à ma situation. Tu me vois dans quelques temps adjudant ! De toutes manières, il n’y a qu’une façon de contribuer au salut de la France. Sergent ou autre chose, je m’y adonnerai avec autant de décision. **Quelle tristesse si l’Allemagne prenait le pas sur nous ; nous, les civilisés.**

F.

Petite déchirure marginale sans manque

500 - 800 €



233. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Meuse], 5 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (26).

“PARFOIS JE T’IMAGINE DANS MON
GOURBI : TROU DANS LA TERRE ASSEZ
PIERREUSE DU SOUS-BOIS... LE TOIT EST
FAIT DE TRONCS D’ARBRES SURMONTÉS
D’UN BON REVÊTEMENT DE TERRE”

2 pp. in-8 (210 x 135 mm), encre bleue

Le 5 juin 1940

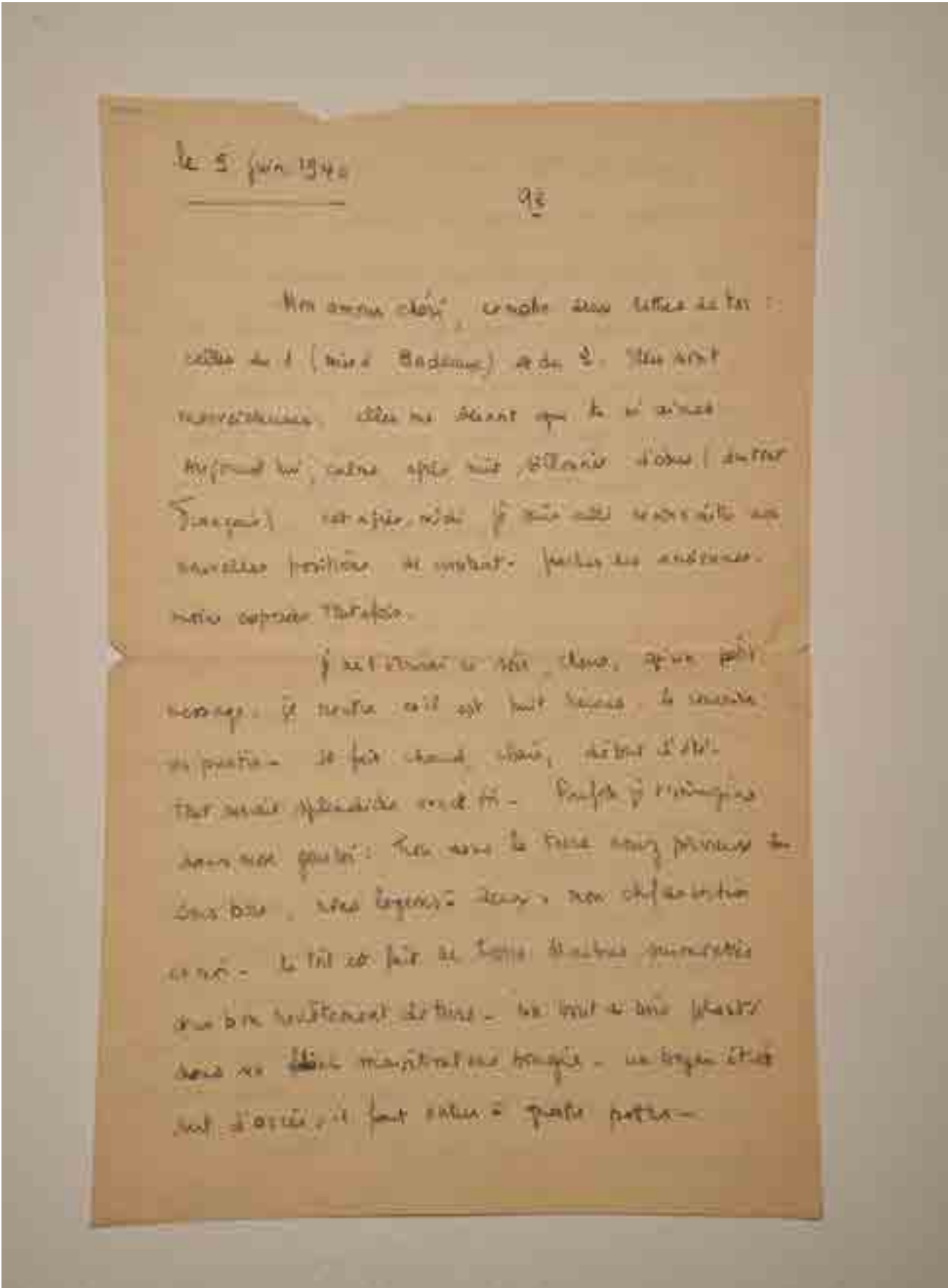
Mon amour chéri, ce matin deux lettres de toi : celles du 1 (mise à Bordeaux) et du 2. Elles sont merveilleuses : elles me disent que tu m’aimes. Aujourd’hui, calme après nuit sillonnée d’obus (surtout français). Cet après-midi, je suis allé reconnaître nos nouvelles positions de combat, proches des anciennes, moins exposées toutefois.

Je ne t’écirai ce soir, chérie, qu’un petit message. Je rentre et il est huit heures. La courrier va partir. Il fait chaud, clair, début d’été. Tout serait splendide avec toi. **Parfois je t’imagine dans mon gourbi : trou dans la terre assez pierreuse du sous-bois.** Nous logeons à deux : mon chef de section et moi. **Le toit est fait de troncs d’arbres surmontés d’un bon revêtement de terre. Un bout de bois planté dans un flanc maintient une bougie. Un boyau étroit sert d’accès : il faut entrer à quatre pattes.** Je couche là tout habillé, ma capote et 2 couvertures me servant de draps. Et je rêve à toi ainsi enfoncé dans la terre, perdu dans un bois. Ce serait doux de t’avoir là ! Mais tu serais sans doute étonnée, ma petite chérie habituée au confort. Quand même, je crois que nous nous aimerions bien si nous pouvions nous étendre là ensemble, puis dormir l’un contre l’autre. Ma petite femme, mon amour, pardonne-moi ce rêve inconfortable : ne t’inquiète pas, nous nous aimerons encore mieux et je me referai parfaitement à la vie civilisée ! Et je préférerai ma petite femme dans une belle chambre, aussi belle que nos amours. (Et puis, après tout, on s’en fichera du décor, n’est-ce pas chérie ? Il y aura toi et il y aura moi. Ça suffira pour faire un grand bonheur).

Mon tout petit Marie Zou chéri, je t’embrasse longuement toujours à ma place réservée : c’est si doux, si délicieux de t’aimer, de te caresser, de t’adorer. Et comme chaque soir, je prends ta bouche si bien faite pour moi, ma chérie, puisque tu es la plus merveilleuse des petites filles amoureuses, et que moi je t’adore.

François

300 - 500 €



234. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Meuse], 6 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (26).

“JE VEUX, MON AMOUR, QUE TU SOIS HEUREUSE À EN DÉFAILLIR”.

“ENVOYEZ-MOI DU LINGE”

4 pages in-8 (135 x 210mm), encre noire

Le 6 juin 1940,

Ma toute petite fille, mon aimée, je t’adore. À mon lever, quatre heures, j’ai trouvé ta lettre du 3. Comme c’est bon de s’aimer ainsi. Tu es délicateuse. Tu es *ma* petite merveille. J’aurais pu courir les cinq continents, impossible de trouver une fiancée plus merveilleuse que toi, mon bout de Zou du Bal de Normale. Chérie chérie, comment ne serait-on pas amoureux de toi ? Plus tard, je ne garderai pour amis que ceux qui auront la franchise de m’avouer qu’ils sont épris de toi ! Je les excuserai de bon cœur : je ne vois pas comment ils pourraient faire autrement.

Mon amour je m’ennuie de toi. Je te voudrais tant près de moi, et à moi. Je suis heureux, Mademoiselle, d’apprendre que vous désirez beaucoup m’appartenir : quelle douce coïncidence : si nos désirs sont aussi fous, peux-tu imaginer sans un peu d’ivresse ce que seront nos caresses ? Et tu le dis, si notre amour est trop beau pour ne pas savoir résister à nos désirs, comme nous serons mariés *d’ici peu*, il ne s’agira absolument pas de leur résister ! Et notre amour sera un élan de tout notre être, en accord avec tous nos rêves, toutes nos exigences. Je t’aimerai indiciblement. Tu m’écris : je saurai t’aimer. Et j’en suis ravi. Car je n’ai pas besoin d’imaginer beaucoup pour reconnaître la douceur infinie de ta tendresse : il me suffit de me souvenir... Et je vois ma petite femme adorée toute abandonnée à mes caresses, si merveilleuse dans son abandon et dans ses gestes d’amour. As-tu lu à ce moment-là mon adoration, dans mes yeux, dans mes mains, dans mon cœur ? Et tu me promets encore plus : ton abandon suprême, tes caresses les plus parfaites de femme qui aime et est terriblement aimée.

Quand tu me serreras contre toi, comme moi je te serrerai, mon amour, comme si nous ne devions plus faire qu’un seul être. Il faudra que chacune de mes caresses, de mes paroles te murmure : je t’aime, je t’aime, je t’aime, je t’aime. Et je veux, mon amour, que tu sois heureuse, heureuse à en défaillir. Et tu sentiras vivant en moi un immense bonheur. Le bonheur de t’aimer et de recevoir ta tendresse.

Mon Zou chéri, j’aime ton exclamation en réponse à ma question : “penses-tu souvent aux joies de notre mariage ?”. “Mais, es-tu fou ?” C’est vrai, au fond, que l’un et l’autre nous ne pensons plus qu’à ça. Nous n’attendons plus que notre mariage pour connaître tout le bonheur rêvé, et aussi pour faire face à la vie - joies, souffrances. Vécues ensemble, elles seront presque saintes ; notre vie, comme celle des autres, sera soumise à bien des tristesses. Mais elle sera *notre* vie. Ne serait-ce pas déjà

immense ? Ton rôle de femme, très chérie, je t’assure qu’il ne sera pas si difficile que tu crois. Moi, avec tes deux bras autour de mon cou, tes baisers, et les longues heures qui nous verront blottis l’un contre l’autre, avec tes douces paroles, tes regards, ton appui, ta présence, que pourrai-je exiger de plus ? Je passerai mon temps, même dans le silence et le travail, même quand je semblerai loin de toi à t’adorer, mon aimée. Oui tout sera beau entre nous comme tout a été beau. Notre Force, nécessaire, sera faite de notre amour - nos progrès, notre perfection. Nous serons beaux par notre amour. Mon tout petit, bonsoir, le courrier va partir. Tu vas donc t’installer avec ta mère ? Où ? Raconte-moi dans quel coin de Jarnac ? C’est une excellente idée.

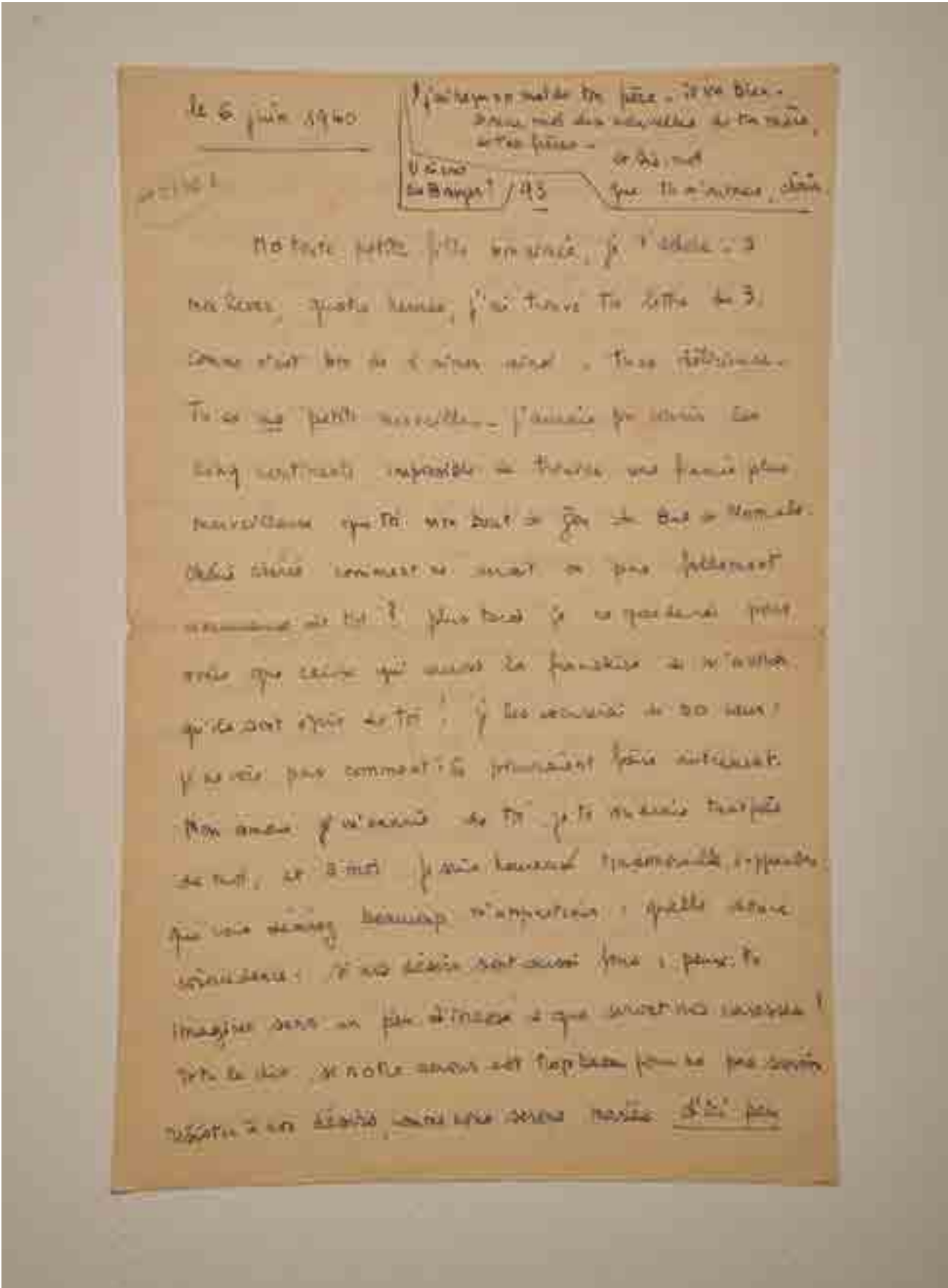
Dis à Papa de réclamer *d’urgence tous* mes certificats de diplômes. Il ne faut pas qu’une catastrophe me trouve démunì de tout mon capital. **Envoyez-moi du linge (en particulier 1 ou 2 serviettes, 1 chemise, 2 ou 3 mouchoirs) sous enveloppes, timbrées, du linge léger passe très bien.** Plusieurs de mes camarades en ont reçu. Pour les revues ou lectures possibles, pense à m’en faire parvenir. Personne n’en a eu l’idée. Et si tu savais comme ça m’occuperait.

Chérie chérie, je t’aime et je t’aime. Odile m’écrit : “Marie-Louise a changé de coiffure et cela lui fait une figure plus ronde et l’air petite fille”. Si tu savais comme je la couvre de baisers, cette figure ronde de mon tout petit Zou, mon grand amour, ma petite fille. Et comme toutes les histoires, ça se termine par un long baiser qui résume tout ! Je t’adore

François

[Apostille :] 1. J’ai reçu un mot de ton père. Il va bien. Donne-moi des nouvelles de ta mère et de tes frères. Et dis-moi que tu m’aimes, chérie.
2. Où sont les Bouvyer ?”

400 - 600 €



*Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*
[Meuse], 7 juin 1940

“ON BOUGE SUBITEMENT”

Le 7/6/40

François

100 - 200 €

236. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Meuse], 8 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (28).

DU MOUVEMENT : FRANÇOIS
MITTERRAND ÉCRIT AU MATIN D’UN
DÉPLACEMENT FATIGANT.

“J’AI DIT ADIEU À L’HORIZON CONNU
DEPUIS SIX MOIS”

2 pp. in-12 (139 x 90mm), encre bleue sur une carte postale militaire

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse Rue Abel Guy, n° 22
à Jarnac. F. Mitterrand Sergent-chef. 23ème RIC, 2ème Cie, 166

[Verso :]

Le 8 juin 1940

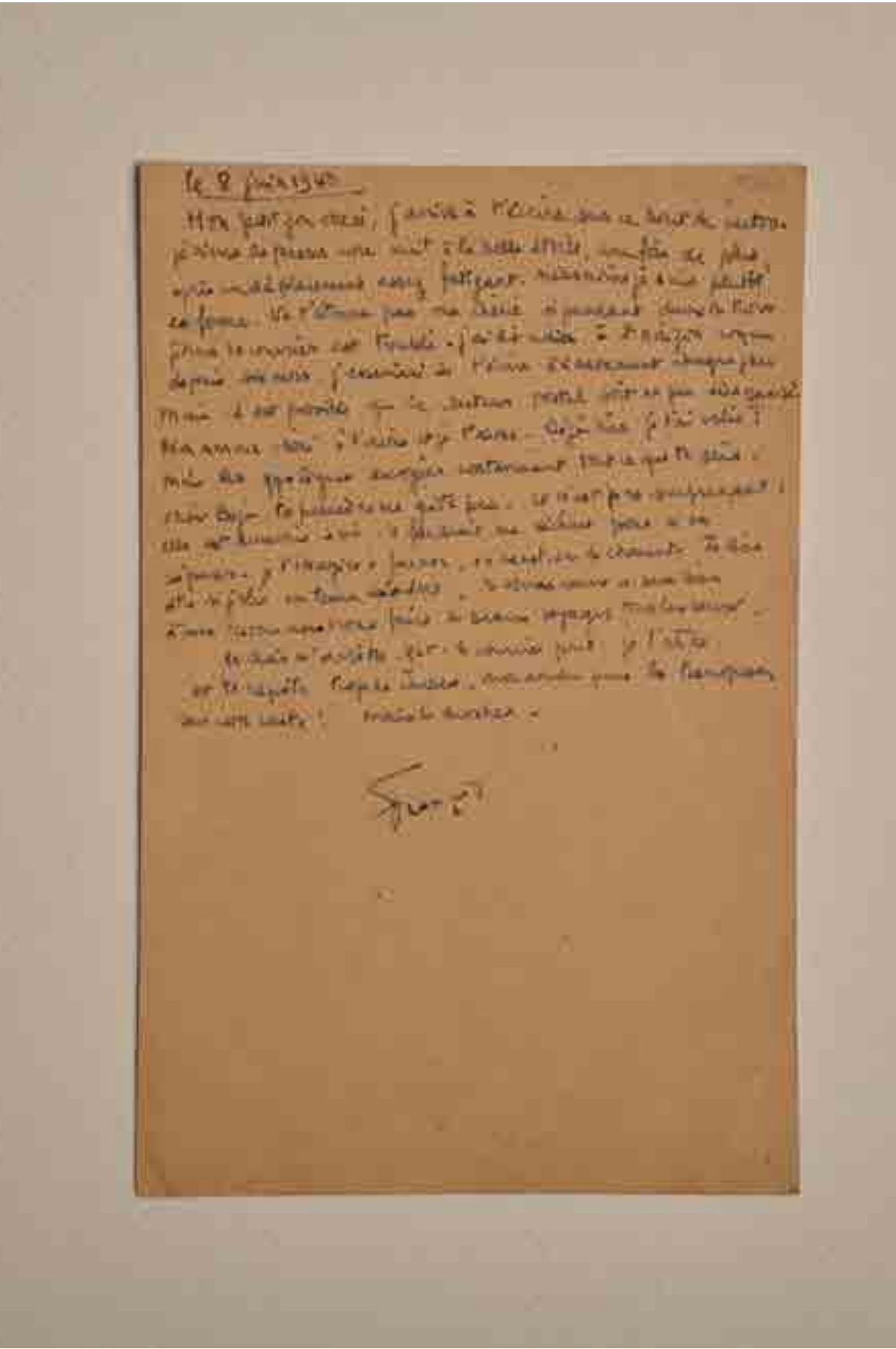
Mon petit Zou chéri, j’arrive à t’écrire sur ce bout de carton. Je viens de
passer une nuit à la belle étoile, une fois de plus, après un déplacement
assez fatigant. Néanmoins, je suis plutôt en forme. Ne t’étonne pas, ma
chérie, si pendant deux ou trois jours le courrier est troublé. **J’ai dit adieu
à l’horizon connu depuis six mois.** J’essaierai de t’écrire évidemment
chaque jour, mais il est possible que le secteur postal soit un peu désor-
ganisé.

Mon amour chéri, je t’aime et je t’aime. Déjà hier, je t’ai volée ! Mais
les quelques lignes envoyées contenaient tout ce que tu sais. Chéri buju,
ta pensée ne me quitte pas. Ce n’est pas surprenant : elle est accrochée à
moi : il faudrait me déchirer pour m’en séparer. Je t’imagine à Jarnac, en
canot, sur la Charente. Tu dois être si jolie en tenue d’Ondine. Tu verras
comme ce sera bien à mon retour. Nous irons faire de beaux voyages tous
les deux.

Je dois m’arrêter là. Zut. Le courrier part. Je t’adore et te répète trop de
choses, mon amour, pour les transposer sur cette carte ! Mais tu devines.

François

400 - 600 €



237. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Meuse], 9 juin 1940

CAMPAGNE DE FRANCE (29).

“LA VIE DE VAGABOND NE FAVORISE PAS LES CORRESPONDANCES”

2 pp. in-12 (150 x 100mm), encre bleue

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, 22 rue Abel Guy 22, Jarnac. Charente. Sergent-chef F. Mitterrand, 23 R.I.C. 2 Cie, S.P.166

[Verso :]

Le 9 juin 1940

Mon Mariezou chéri, voici encore un tout petit mot. Ne me punis pas en faisant de même, mon tout chéri. Nous sommes encore des errants, mais le but est proche : but que tu devines, prie bien pour moi, mais c’est une recommandation que j’espère inutile ! C’est notre seul recours. J’ai reçu tes lettres du 5 et du 6, qui elles me sont douces, mon amour. Je t’imagine sur cette Charente, triste sans toi, mais qui serait si heureuse si nous la parcourions ensemble. Oui, nous irons à Gondeville. Nous connaissons ces beaux moments rêvés. Surtout y croire et ne jamais désespérer. Je pense que la vie demeure tant qu’on lui en intime l’ordre. Ma bien-aimée chérie, je te le répète, ne t’inquiète pas trop si notre correspondance est troublée pendant ces jours. Nous n’en sommes plus à nous demander où est la pensée et le cœur de l’autre : tu sais que tu es tout pour moi. Tu es mon cher bonheur quotidien, mon tout petit très aimé. La vie sera si belle, mon horizon fait de toi. C’est déjà une joie pure, immense. Ne crois pas que j’ai peu de choses à te dire si je ne t’écris que sur ces cartes. Mais je suis extrêmement occupé et **la vie de vagabond ne favorise pas les correspondances**.

Oui, ma chérie chérie, punis-moi plus tard en m’empêchant de dormir ! Ce sera merveilleux. Sais-tu que je pense souvent à cela, ma petite femme aimée ? Tu le dis : cela sera plus vite que nous pensons. Trop de promesses nous lient pour tarder. **À 9 heures ce matin, je suis allé à la messe, en sous-bois, autel de fortune.** À la même heure y étais-tu à Jarnac ? **Pensons à notre slogan : vivre bien et préparons-nous.** Je t’aime. Tu es tout. Tu es ma petite fille, ma petite fiancée chérie. Ta vie a commencé le 3 mars ? La mienne aussi. Ta vie et la mienne sont nées avec *Nous*. Chaque détail de notre amour fait ma joie merveilleuse. Je t’adore mon zou aimé.

François

400 - 600 €



Période 5

Lunéville

29 juin 1940 - 6 août 1940

240. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Lunéville, Hôpital des prisonniers de guerre, 29 juin 1940

PREMIÈRE LETTRE DANS LAQUELLE FRANÇOIS MITTERRAND ANNONCE SA BLESSURE DEVANT VERDUN LE 14 JUIN, JOUR DE L'ENTRÉE DES ALLEMANDS DANS PARIS.

FRANÇOIS MITTERRAND NE LUI A PAS ÉCRIT DEPUIS LE 12 JUIN. L'ARMISTICE A ÉTÉ SIGNÉ LE 22 JUIN

2 pp. in-8 (209 x 128 mm), encre bleue

Le 29 juin 1940

Ma petite fille bien-aimée, ce long silence a dû te paraître bien dur. Moi, depuis ta lettre du 8, je suis sans nouvelles de toi et de Jarnac. Mais n’est-ce pas le moment de vivre notre amour de façon intense, exclusive ? Ma pensée de ne te quitte pas ; tout est pareil puisque je t’aime, puisque je sais que ton cœur est infiniment proche du mien. Il m’a été impossible, évidemment, de t’écrire depuis le 12 juin. Une lettre adressée à papa le 14 ne lui est sans doute pas parvenue.

J’ai été blessé devant Verdun le 14, dans la matinée : un petit éclat d’obus dans le muscle à la pointe de l’omoplate droite. Depuis, je suis allé à l’hôpital de Toul, puis à Vittel, Bruyères et me voici à Lunéville. Rien de grave, mon amour chéri. Dieu continue de nous protéger. Bientôt, j’en suis sûr, nous nous retrouverons. Et cette fois, pour toujours. J’ai hâte comme tu le penses, mon Zou aimé, de revivre tous les moments inouïs, qui furent “à nous”. Je crois que d’après les clauses de l’armistice, les prisonniers de guerre qui se trouvent en France occupée seraient démobilisés et envoyés chez eux, je ne sais dans quel délai. Bruyères a été occupée le 21.

Ma Mariezou, tu penses bien que ce silence de 20 jours a été rempli de toi ! Sur ma petite table de nuit, j’ai mis ta photo (celle prise en mars par Marcel) : beaucoup me demandent qui est cette jolie fille... Je comprends parfaitement leur curiosité. Je suppose que tu es toujours à Jarnac. Il faut que tu y restes, car c’est là que je t’écirai chaque fois que je le pourrai d’ici ta première réponse ; et si un beau jour je débarque là-bas, je serai tellement déçu si tu n’es pas là pour m’accueillir, toi qui es mon tout, mon grand amour. Les événements ne changent rien au fond de notre vie : elle est établie sur nous, sur nous deux seulement, sur notre amour. Quelles que soient les conditions extérieures, notre amour fera notre immense bonheur. Mon trésor chéri, plus que jamais, je suis bien décidé à notre mariage sitôt mon retour. Les obstacles matériels ? Nous les vaincrons avec notre volonté. Si on doit se laisser arrêter par eux, on n’arrivera jamais à rien !

Je ne sais rien du monde hors de moi. Tes frères ? Les miens ? Ton père ? Que se passe-t-il à Jarnac ? J’ai su que vous aussi étiez “occupés”. Ma bien-aimée chérie, je voudrais qu’à travers chaque mot tu devines mon amour, le même amour que celui qui fait ma joie, ma vie depuis plus de deux ans. Je t’aime. **Pendant ces jours marqués d’instantns graves où l’on se replace devant soi, ses actes, ses croyances, pas une fois je n’ai douté que notre amour fût la merveille, la révélation vraie, sûre, et très douce qui éclaire pour moi tout le reste.** J’ai vraiment senti que sur lui tout reposait, que par lui tout s’expliquait. Chérie chérie, souris-moi. J’aime tant te savoir gaie, heureuse, et ce qui ne gête rien, tu es si jolie comme cela. C’est bête tout de même d’être obligé d’employer des mots pour exprimer sa tendresse ! Ils parlent si mal et tombent toujours un peu à côté. N’est-ce pas, chérie, que nous nous rattraperons plus tard ? Nous n’aurons plus besoin alors de dire ou d’écrire une phrase pour vivre merveilleusement !

Dis à papa, auquel j’écris aussi, toute mon affection. À tous ceux qui t’entourent également. Ta mère a-t-elle quitté Paris ? J’ai reçu d’elle le 10 une très bonne lettre. Elle aura bien fait si elle t’a rejointe en Charente. Écris-moi, mon tout petit Zou chéri, autant que ce sera possible. Mais je suis sûr que tu le feras... J’ai sur moi toujours mon talisman ! Et puis ta dernière lettre. Elle finit ainsi : “même loin, tu es là sans cesse puisque tu tiens la place de mon cœur et que pour vivre mon cœur ne doit pas me quitter”. Chéri Buju, tu résumes là tout ce que je ressens : c’est toi, j’en suis certain, qui me permets de vivre. Tu es mon cœur. Mon Zou, bonsoir, je termine cette première lettre. Je t’écirai la prochaine selon les possibilités. J’ignore les conditions de la correspondance : mais réponds-moi et écris-moi autant que tu le voudras : je crois que ça me parviendra. Je ne suis pas mal installé, suis bien soigné et n’ai à subir aucun ennui si ce n’est celui d’être loin de toi.

Je t’aime, je t’adore, ma bien-aimée. Je t’embrasse de toute ma tendresse : reconnais-tu notre bonheur, notre cher bonheur ? Mais bientôt, ma pêche aimée, nous aurons beaucoup plus encore. Je t’adore.

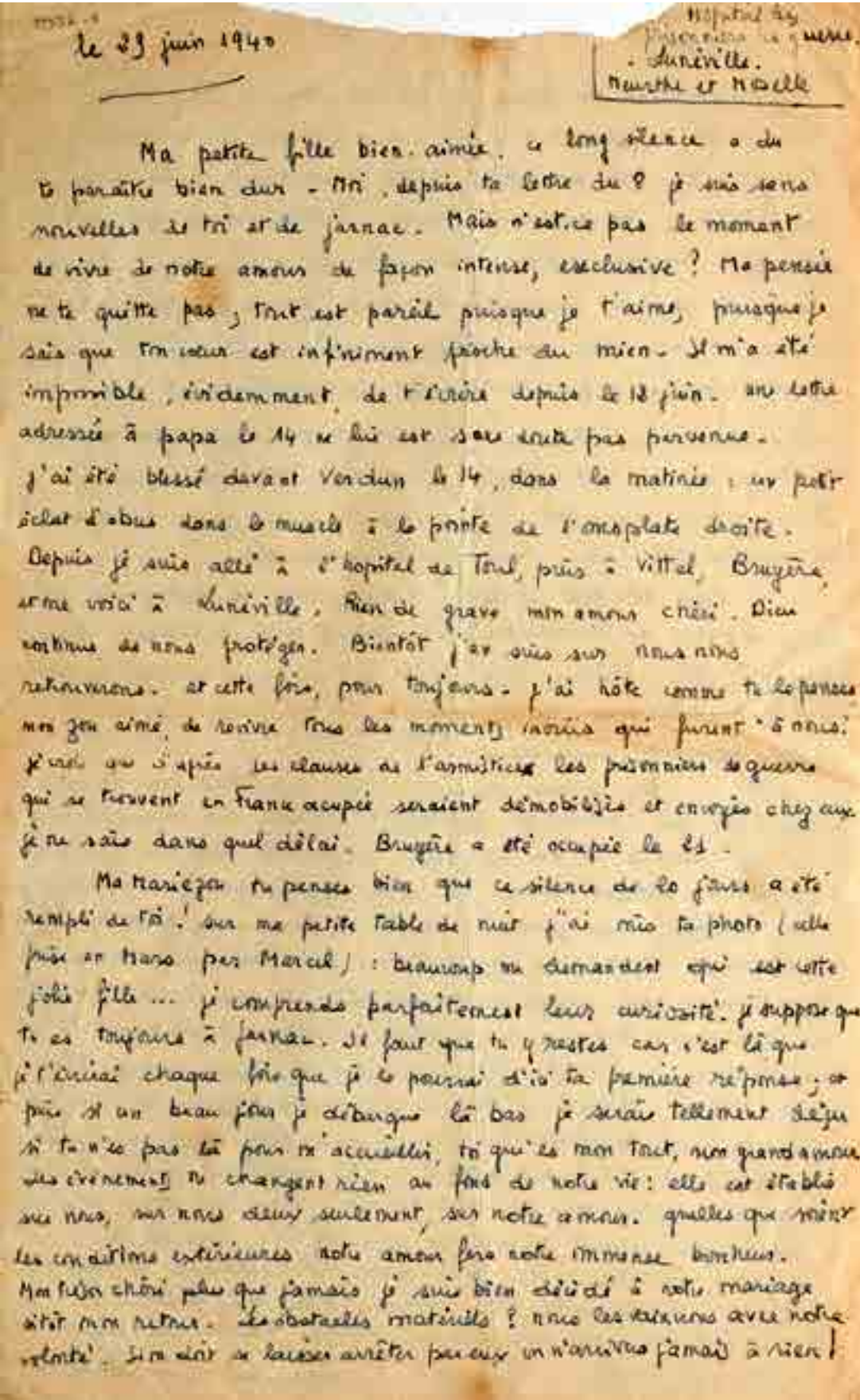
François

Et donne-moi des nouvelles de tous !

[Apostille :] Hôpital des prisonniers de guerre. Lunéville. Meurthe-et-Moselle

Petit manque de papier, sans atteinte au texte

1.000 - 1.500 €



241. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Lunéville, Hôpital des prisonniers de guerre français, 30 juin 1940

FRANÇOIS MITTERRAND, BLESSÉ ET PRISONNIER, À LUNÉVILLE.

“CETTE CAPTIVITÉ NE SERA PAS ÉTERNELLE ! JE REVIENDRAI, POUR T’AIMER”

2 pages in-8 (210 x 126mm), encre noire

Le 30 juin 1940,

Mon zou très chéri, voici la deuxième petite lettre que je t’adresse depuis l’interruption forcée du courrier. Je te dirai la même chose, aussi mal et aussi profondément : je t’aime et je n’attends et n’espère que toi. Et toi, ma chérie, sois patiente. Je t’avais dit : “un an”... Je compte bien que ce sera beaucoup plus court ! Mais tout de même, cela est bien dur. Ma toute petite fille, n’est-ce pas que tu sauras m’attendre ? Je pense parfois que c’est bien cruel de t’avoir liée à moi, toi qui devrais être si heureuse, toi dont je voudrais contenter le moindre désir. **Mais cette captivité ne sera pas éternelle ! Je reviendrai, pour t’aimer.**

Je songe à toi sans cesse. J’essaie de chasser les images heureuses qui pourraient être. Mais crois en moi : je serai aussi fort qu’il le faudra sur-tout contre le premier adversaire : l’ennui. D’ailleurs, ma blessure va bien ; je n’en souffre pas beaucoup et comme elle ne me gêne pas pour marcher, je puis me promener dans la cour et prendre l’air, ce qui est d’un grand agrément.

Vois-tu mon amour chéri, je voudrais avant tout que tu lises dans ces lignes brèves mon immense tendresse. Mais je te l’ai bien souvent exprimée... N’est-ce pas que tu la devines, absolue, derrière chaque mot ? Mon amour, je te vois telle que je t’aime. Je souffre de ta peine et ne puis tolérer ton visage chéri lourd de tristesse. Ma jolie merveille, je ne puis que te répéter cela : attends-moi. Bientôt, j’en suis persuadée, nous revivrons notre bonheur si désiré.

Quand tu m’éciras, donne-moi des nouvelles de tous, de ton père en particulier. Que pense-t-il de tout ce qui arrive ? Si ses amis étaient au gouvernement, j’aurais une espérance accrue ! Je sais évidemment peu de choses. J’entends parfois Radio-Stuttgart. Comme ici les Allemands sont très corrects avec les habitants, je suppose qu’il en est de même à Jarnac. Mon trésor chéri, quand tout le reste s’écroulerait, puisque tu me restes, je suis riche. Je t’aime et t’adore ma petite déesse silencieuse, ma Marie-Zou chérie. Reste à Jarnac jusqu’à mon retour, c’est mon désir formel. Je te renseignerai dès que possible sur les conditions de la correspondance. Mais écris-moi tout de même au plus tôt, mon aimée. Je t’embrasse comme je t’aime. N’est-ce pas tout ? Je compte sur ta pensée et ton amour : à chaque minute, je vais vers toi et espère te rencontrer. Je t’adore chérie.

François

Dis à tous mon affection.

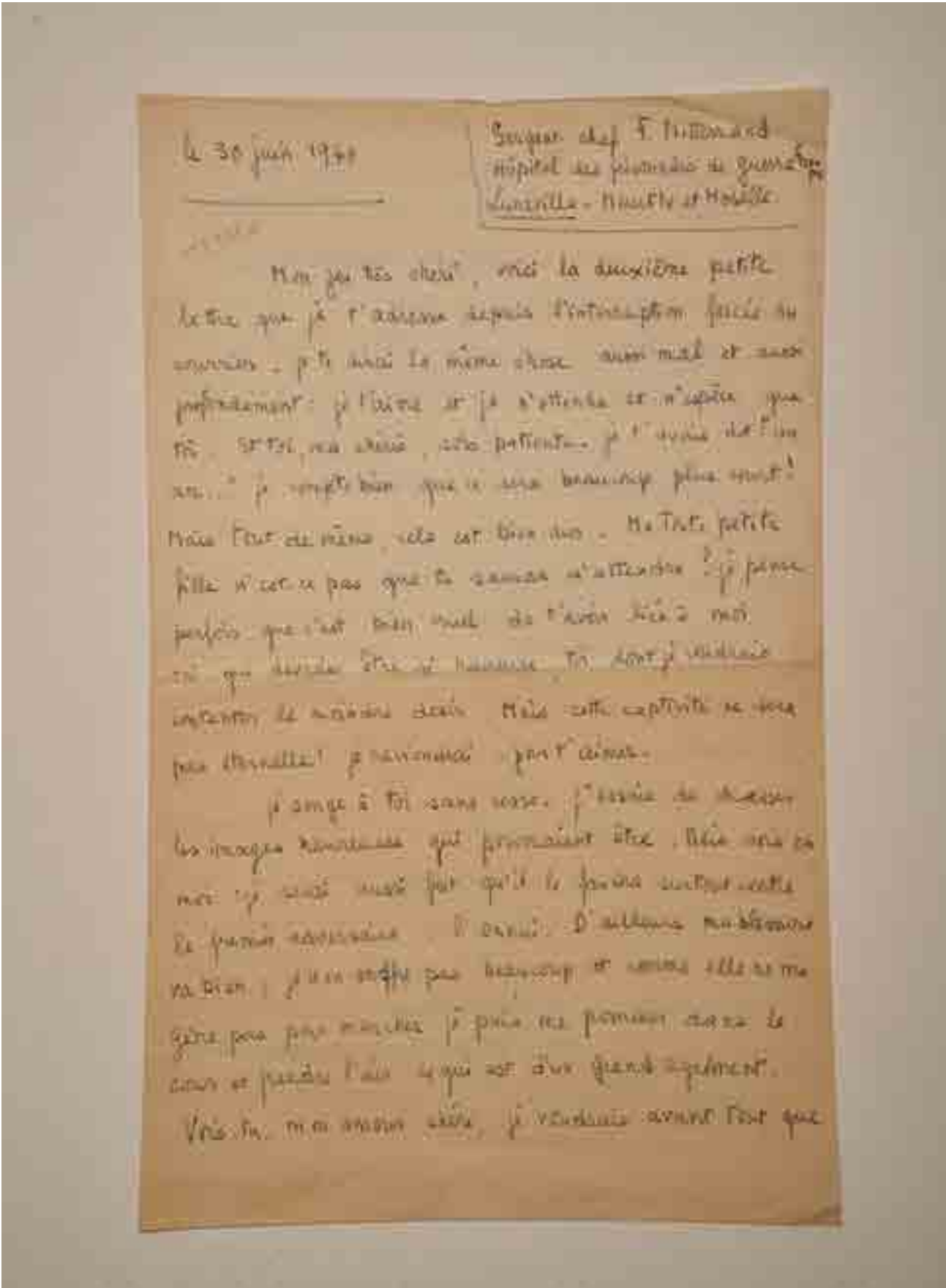
[Apostille, en haut de la première page :]

Sergent chef F. Mitterrand

Hôpital des prisonniers de guerre français

Lunéville. Meurthe-et-Moselle

400 - 600 €



242. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Lunéville, Hôpital des prisonniers de guerre, 2 juillet 1940

TROISIÈME LETTRE DE FRANÇOIS MITTERRAND DEPUIS SA BLESSURE, IL N'A AUCUNE NOUVELLE DE SA FIANCÉE.

LETTRE ÉCRITE LA VEILLE DE L'ATTAQUE DE MERS-EL-KÉBIR, ET LA VEILLE DE LEUR QUATRE MOIS DE FIANÇAILLES

2 pp. in-8 (209 x 127mm), encre bleue

Le 2 juillet 1940

Mon amour chéri, ta photo devant moi, j'écris. Quelle incessante révélation ! Je t'aime et tout devient facile grâce à toi. Tu es toute ma force. Si tu me manquais, je serais si pauvre, mais je sais que tu m'aimes ; ma seule joie d'aujourd'hui repose sur l'immense confiance que j'ai en toi. Les jours passent, tous pareils, tu le conçois.

Ma petite déchirure faite par un éclat d'obus, pas spirituel du tout (suffisamment quand même pour avoir épargné la colonne vertébrale !) va bien. Je ne penserais pas à elle, si je ne lui attribuais pas une part de responsabilité dans le fait que je ne suis pas près de toi, mais dans un hôpital bien lointain. Ma chérie, j'espère bien que tu n'as pas eu trop d'idées noires pendant mon long silence : que toi, tu as eu intimement confiance dans notre destin, dans notre bonheur dont nous possédons de si merveilleuses promesses. Ce soir : premier anniversaire des fiançailles de Robert et Édith. Ce fut une agréable fête... Mais j'étais triste car tu manquais. À mon invitation, tu avais répondu, mon vilain, mon cruel Zou chéri, que tu devais aller à Valmondois... Demain 3 juillet sera le quatrième passage devant notre plus doux souvenir “notre jour” : le 3 mars. Je rêverai à ma joie, à mon allégresse. Quelle journée parfaite, illuminée par toi, ma ravissante. Dis-moi, mon amour, que tu te souviens, que tu vis de toute cette tendresse qui durera autant que nous, que tu m'attends, que tu désires d'un même désir être à moi pour toujours. C'est si bon de t'entendre dire cela, et voici trois semaines que je suis privé de cette nourriture quotidienne.

Je suis triste, ma pêche, de ne pouvoir t'envoyer quelques fleurs. **Tout ce que je possède est en moi, je ne puis l'extraire que de mon cœur. Mon domaine et mon horizon sont devenus intérieurs.** Je ne puis, mon aimée, que réunir les fleurs que tu sais : les plus douces, qui n'ont pas besoin d'un autre parfum que celui de notre amour ; et je te les envoie par bouquets, ces fleurs que sont toutes nos caresses, toutes nos pensées les plus secrètes et les plus chères. Quand reviendrai-je auprès de toi chérie chérie ? Je ne sais. Je crois qu'étant en France, j'ai plus de chances d'être libéré tôt que si j'avais été pris avant l'armistice et envoyé en Allemagne. Ô ! Souvent je pense que je ne devrais pas te faire souffrir ainsi, t'imposer une attente qui peut être longue, ma petite fille qui devait être tant aimée. **Et puis, je n'ai pas la force de te demander de chercher ton bonheur**

ailleurs... Est-ce égoïsme ? Peut-être, car je sais bien que privé de toi, je serais un bien pauvre homme. Mais c'est aussi par une sorte d'intime conviction : non, notre amour ne nous a pas trompés : nous sommes faits pour vivre tout le bonheur et toute la vie ensemble. Nous sommes liés à jamais. Mon amour, suis-je injuste de t'attacher à mon sort, à sa dureté ? J'ai confiance ; je crois que, bientôt, j'irai vers toi et mon courage est fondé sur mon espérance que notre séparation maintenant sera brève. Mais si la réalité me contredit ? Mon Zou adoré, comme il sera doux de te savoir ma petite fiancée pleine d'amour, comme il sera merveilleux de penser que ma petite merveille chérie, si désirée par tous, se réserve pour moi pourtant lointain. **Je me rappelle ces lettres où tu me disais : “moi, je resterai toujours avec toi, je serai toujours celles des moments heureux et surtout difficiles”.** Quel rôle dur pour une toute petite fille. Comment ferai-je pour te mériter alors, pour être digne de te posséder ? Mais tu sais bien que je t'adore.

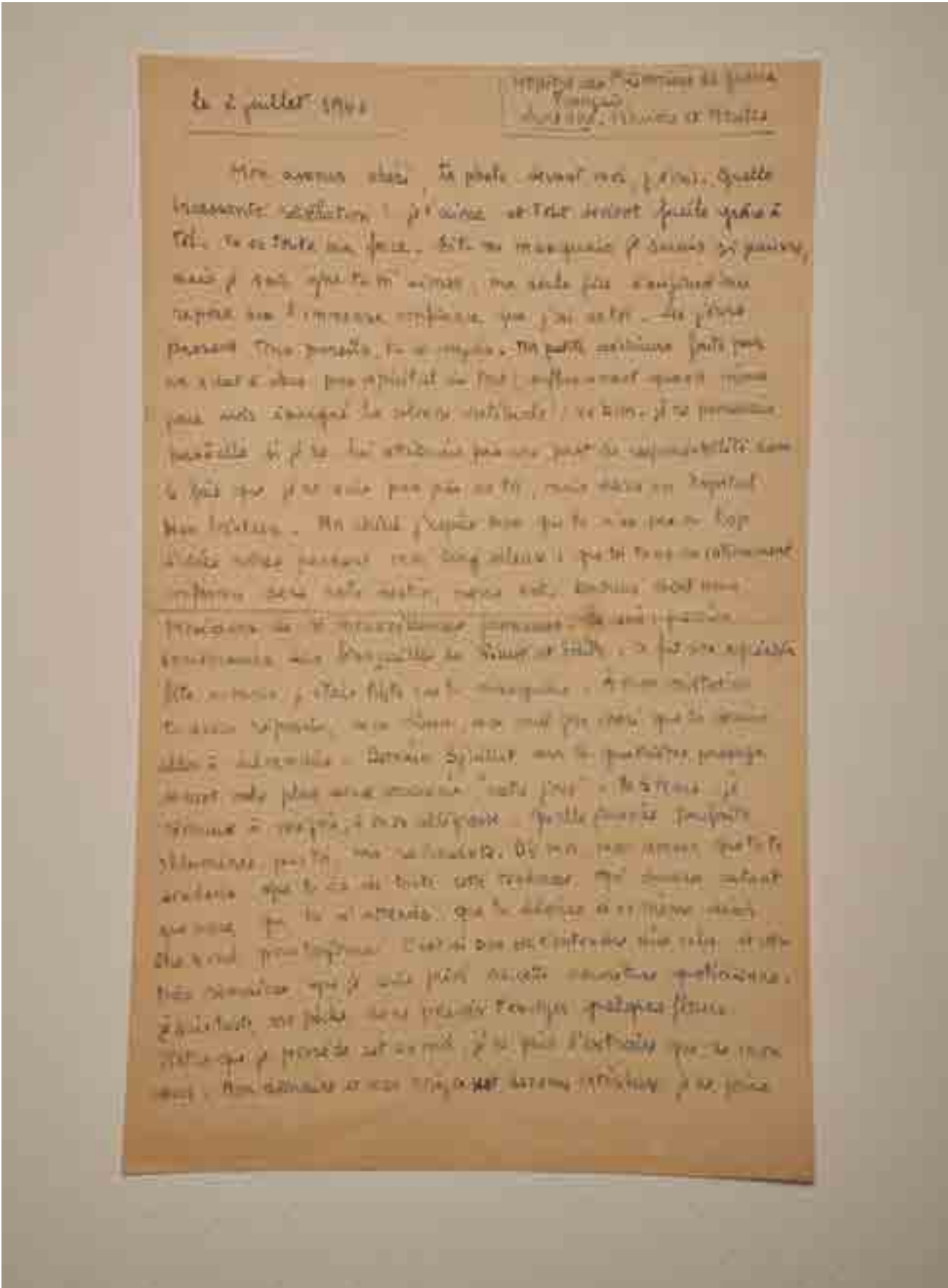
Tu le vois, mon Zou chéri, rien ne fera changer le ton de notre amour, de nos lettres qui le reflètent. Sache que je t'aime par-dessus tout. Je n'ai besoin que de toi. Le reste m'est indifférent. Plus tard, je te raconterai l'histoire de ces mois vécus apparemment loin de toi. Mais l'histoire de mon cœur est très simple, les baisers que je t'envoie te la diront, mon tout petit, mon grand amour.

François

Dis à tous mon affection. **Cette lettre est la 3ème que je t'adresse depuis ma blessure.**

Hôpital des Prisonniers de guerre Français. *Lunéville*. Meurthe-et-Moselle

500 - 800 €



243. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Lunéville, Meurthe-et-Moselle, Hôpital des Prisonniers de guerre Français, 5 juillet 1940

FRANÇOIS MITTERRAND IMAGINE
MARIE-LOUISE TERRASSE EN “MAILLOT
DE BAIN AVEC LES ÉPAULES BRONZÉES”
SUR LA CHARENTE.

FRANÇOIS MITTERRAND N'A AUCUNE
NOUVELLE DE SA FIANCÉE

2 pp. in-8 (209 x 127mm), encre bleue

Le 5 juillet 1940

Ma toute petite fiancée chérie, voici encore un bien petit mot. Mon Zou, me le pardonneras-tu ? Je le crois tout de même... Comment dire ? Mon état ne favorise pas l’expression vagabonde et abondante des sentiments ! **Mais si j’écris : je t’aime. J’espère que cette synthèse de toutes mes pensées te suffira. As-tu reçu ma première lettre ?** Es-tu rassurée à mon sujet ? Bien souvent, j’ai songé à l’inquiétude que devait t’infliger mon long silence forcé. Mais me voici avec une carcasse fort solide, malgré l’échancrure d’ailleurs modeste, qu’y a fait un idiot de minuscule éclat d’obus. Tu penses bien que mon seul rêve est de te retrouver, mon amour chéri ! De quoi seraient faites mes journées si tu ne remplissais constamment des heures apparemment vides ?

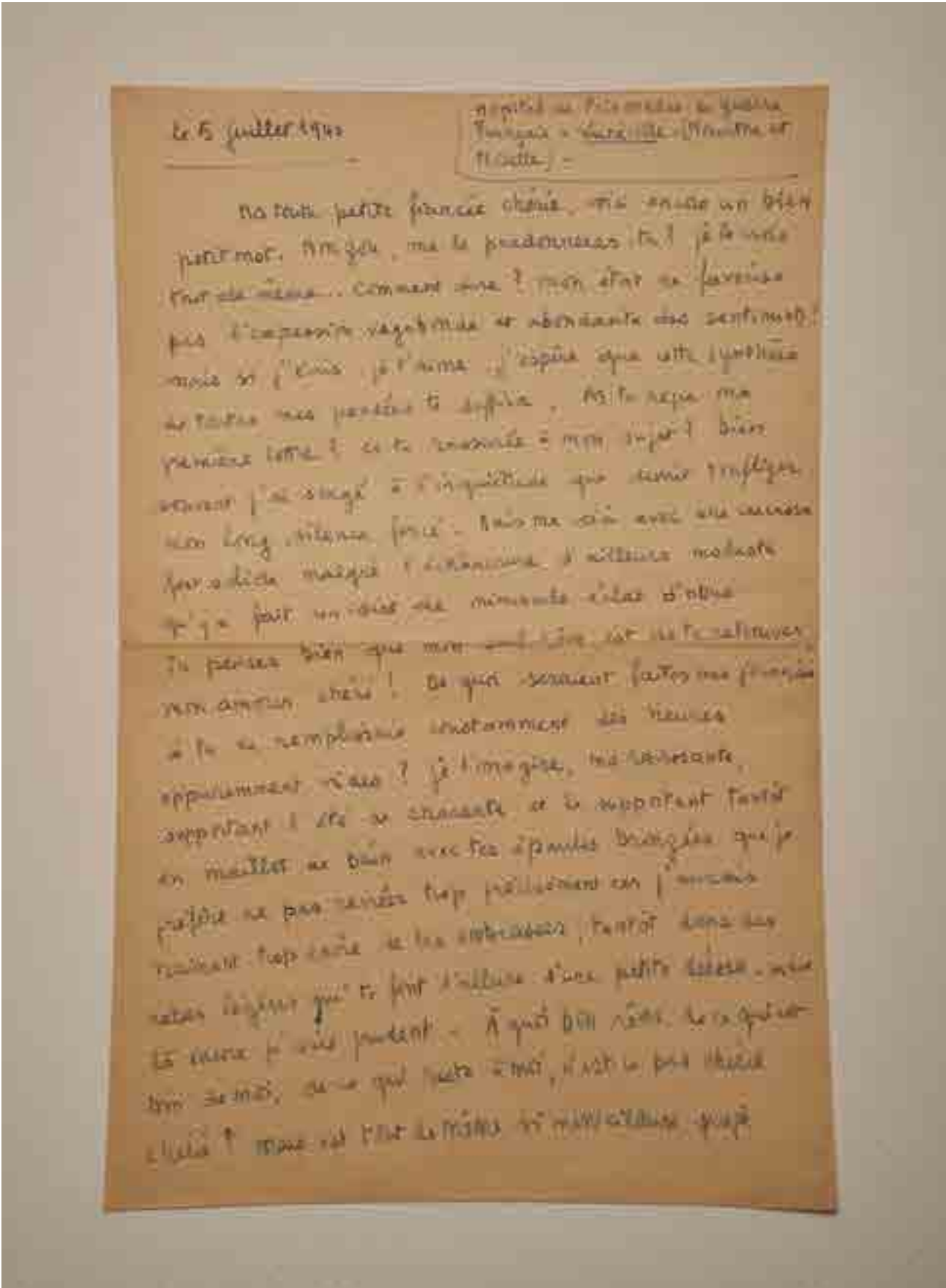
Je t’imagine, ma ravissante, supportant l’été de Charente et le supportant tantôt en maillot de bain avec tes épaules bronzées que je préfère ne pas recréer trop précisément car j’aurais vraiment trop envie de les embrasser, tantôt dans des robes légères qui te font l’allure d’une petite déesse. Mais là encore je suis prudent. À quoi bon rêver de ce qui est loin de moi, de ce qui reste à moi, n’est-ce pas chérie chérie ? Mais [c’] est tout de même si merveilleux que je tomberais rudement et me ferais très mal si une seconde après, j’apercevais les murs gris qui dessinent mon horizon. Après tout, s’il faut voir cela du bon côté, je gagne le temps de réfléchir. Je souhaite toutefois de toute mon âme que cela ne dure pas trop longtemps. J’ai tellement hâte, mon grand amour, de retrouver mon bonheur près de toi. Et puis, ma libération cela signifiera notre mariage aussitôt après, car désormais plus rien ne s’opposera, ne pourra s’opposer à notre volonté ; à notre désir. Chérie chérie, mon Buju aimé, je revis nos soirées tranquilles de février et mars. Quand tu me racontais les histoires de Bedeur, Gredet et cie, **quand tu me montrais tes liasses de correspondance, quand nous nous aimions si merveilleusement.** Que fais-tu en cet instant, ma très aimée ? Il y a quatre mois, j’étais auprès de toi. Il ne faut pas que tu t’ennuies, chérie, parce que je suis loin de toi ; sors et amuse-toi autant qu’il est possible par ces jours tristes. Mais n’est-ce pas que mon domaine à moi, tu me le réserves pour bientôt, ce domaine chéri, composé de ton visage, de ton corps, de ton cœur. Ô ne crois pas que cette question signifie une inquiétude. Elle est seulement le rappel de mon amour qui souffre de ces heures perdues et qui seraient douces... Je suis follement jaloux de ceux qui te voient, ma merveille. Pourquoi moi,

justement moi, en suis-je privé ? Ne crois pas, mon Zou chéri, que ma patience se lasse : j’ai tant la certitude que notre bonheur est proche et puis, je crois en toi, mais j’ai tant besoin aussi de tes baisers, de ta présence, de tout ce qui est mon amour que **parfois j’ai envie de te le crier.** Je t’adore ma chérie.

François

[Apostille :] Hôpital des Prisonniers de guerre Français. *Lunéville.* (Meurthe-et-Moselle)

400 - 600 €



244. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
Lunéville, 8 juillet 1940

“UN ÉCLAT D’OBUS M’A TOUCHÉ À
L’OMOPLATE DROITE”.

FRANÇOIS MITTERRAND HOSPITALISÉ
À LUNÉVILLE

2 pp. in-12 (139 x 90mm), encre bleue sur une carte postale militaire

[Suscription :] Mademoiselle M.-L. Terrasse chez Madame et Monsieur A. Ivaldi, 5, Rue de Condé, Jarnac (Charente). [Expéditeur :] François Mitterrand Sergent-chef. Hôpital des Prisonniers de guerre français. Lu-néville (Meurthe et Moselle)

[Verso :]

Le 8 juillet 1940

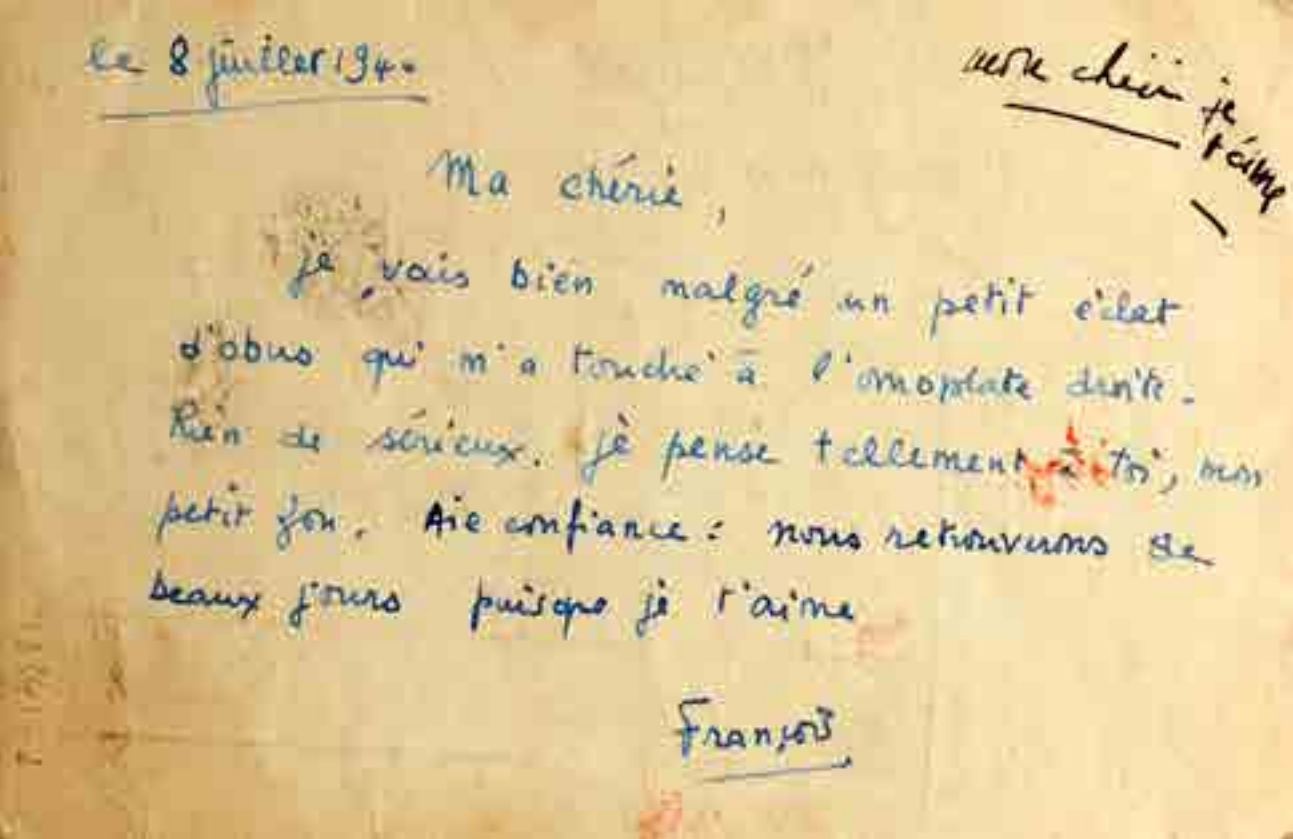
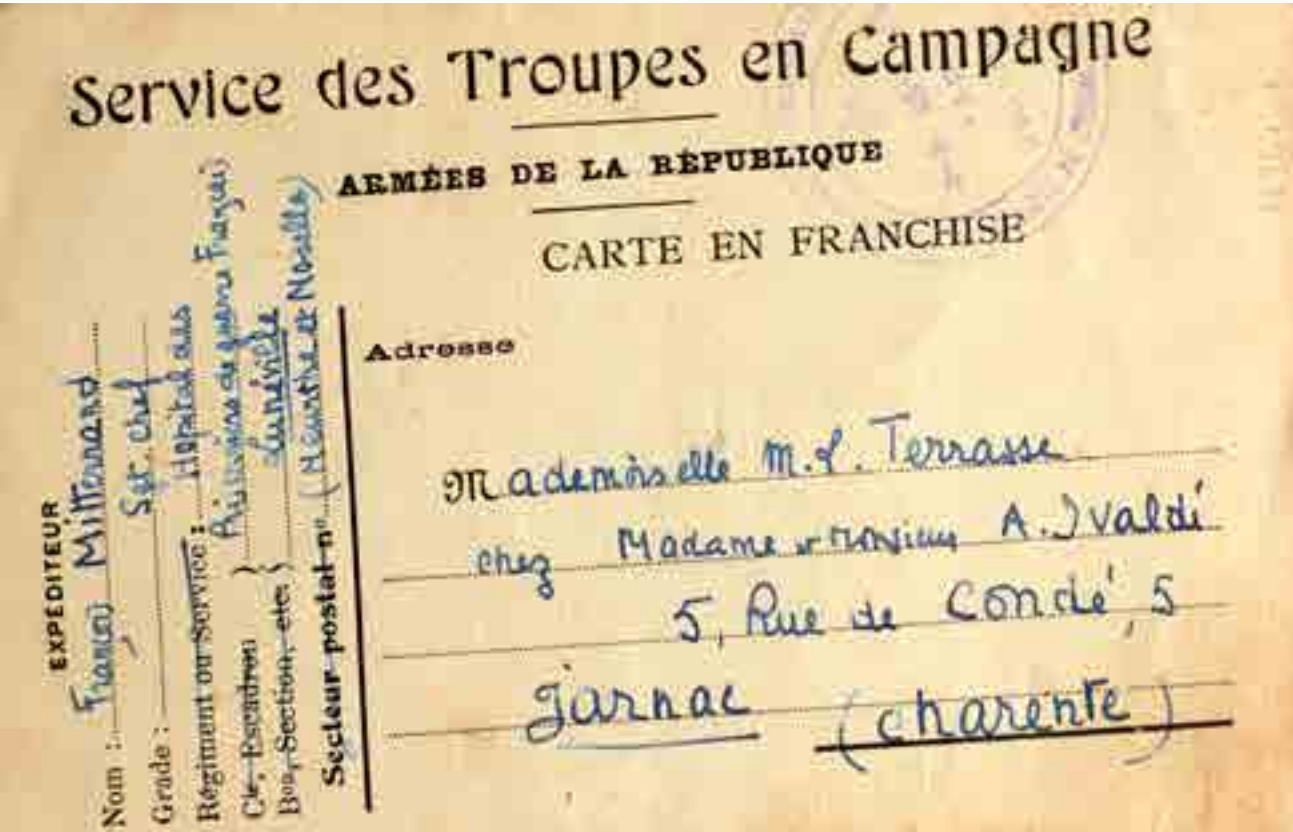
Ma chérie,

Je vais bien malgré un petit éclat d’obus qui m’a touché à l’omoplate droite. Rien de sérieux. Je pense tellement à toi, mon petit Zou. Aie confiance. Nous retrouverons de beaux jours puisque je t’aime.

François

[Apostille :] *Mon chéri, je t’aime.*

500 - 800 €



245. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée “Fatoune” à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Lunéville, 11 juillet 1940

PREMIÈRE LETTRE DE FRANÇOIS MITTERRAND SIGNÉE “FATOÛNE”, PSEUDONYME QU’IL UTILISERA DANS LA SUITE DE CETTE CORRESPONDANCE.

IL EST TOUJOURS SANS AUCUNE NOUVELLE D’ELLE.

“TU SERAIS SÛREMENT EFFRAYÉE PAR LA FOLIE DE MON AMOUR”.

LES PLEINS POUVOIRS ONT ÉTÉ VOTÉS À PÉTAIN LE 10 JUILLET

4 pp. in-8 (177 x 135mm), encre bleue

Le 11 juillet 1940

Mon tout petit zou chéri, depuis que les trains sont bloqués, je ne sais si les quelques lettres que je t’ai écrites te sont parvenues. **Et moi, je vis dans l’ignorance absolue de ce que tu deviens.** C’est vraiment dur ! Mais je t’aime tant que les jours pourraient être deux fois plus longs sans que mon amour t’oublie une minute. Et toi, mon amour, ma chérie chérie, le beau soleil, et la liberté ont-ils effacé complètement de ta mémoire celui qui t’adore ? Je t’imagine, ma petite déesse, si jolie, brunie, et si désirable qu’il doit être difficile à ceux qui t’entourent de ne pas t’avouer que tu es sans conteste la plus merveilleuse de toutes les femmes du monde. Comme je suis jaloux d’eux, comme j’aimerais te voir, te caresser, te dire tout ce que mon cœur contient. **Et depuis si longtemps j’ai dû taire ma tendresse que tu serais sûrement effrayée par la folie de mon amour et de mon désir de t’aimer.** Quand je recevrai une lettre de toi, j’espère bien que tu ne me diras pas une seule parole raisonnable, que tu m’attends sans patience, et qu’à mon retour rien ne pourra retarder notre union. Les événements n’y peuvent rien. Je t’adore ma petite femme chérie et si le reste compte, rien ne passe tout de même avant notre amour à nous. Tu sais ce que nous avons décidé : plus rien ne nous sera personnel, nous souffrirons ou nous jouirons de tout ensemble. Mon amour chéri, comme je suis fou d’impatience à la pensée que les jours passent et nous volent des parcelles de notre bonheur. Quelles nouvelles te donner ? **Les miennes sont sans intérêt. À propos : j’ai reçu un mot de François Mitterrand que tu connais bien. Il est à l’hôpital de Lunéville ! Blessé le 14, il a été pris à l’hôpital de Bruyères, le 21, et amené dans notre ville. Il ne va pas tarder à en sortir pour aller dans un camp de concentration, sitôt complètement guéri.** Il a bon moral, quoique lui aussi extrêmement impatient de retrouver ceux (surtout Celle) qu’il aime.

Chérie mon amour, écris-moi des nouvelles de tous, ta famille, la mienne, nos amis et plusieurs fois car par mal de lettres se perdent, forcément. Mon tout petit Buju, je rêve souvent à de doux moments vécus il y a un peu plus de quatre mois. Mais nous les revivrons bientôt, j’en suis persuadé ! Je t’aime, sache cela avant tout. Je t’aime infiniment, comme toujours. Mon amour, j’embrasse tout ce que j’aime en toi. Tant pis pour toi : j’aime tout ce que tu es ! Alors, tu vois que mes caresses t’aiment comme autrefois, ma merveille chérie, et t’aimeront mieux encore.

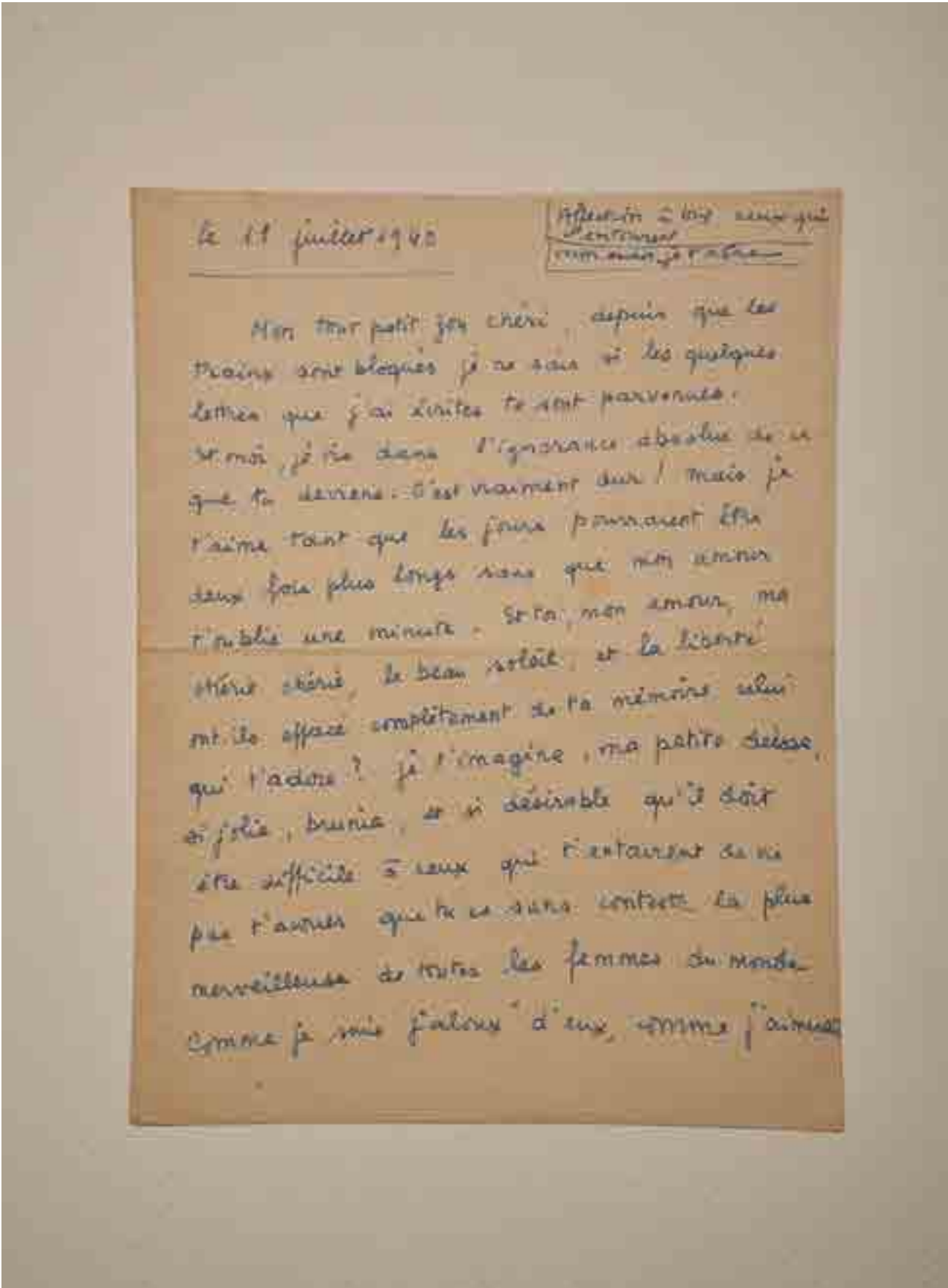
Je t’envoie mes plus tendres baisers. Mais il n’y a pas “de plus tendres” ; tous sont tellement lourds de ma tendresse infinie. Je t’adore, mon petit Zou et mes journées sont supportables seulement par les merveilleuses joies qui nous attendent. Je t’aime et j’embrasse tes yeux, je prends tes lèvres, ma “place réservée”.

Fatoune

Affection à tous ceux qui t’entourent. Mon amour, je t’adore.

Infime salissure à la quatrième page

400 - 600 €



246. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Lunéville, 12 juillet 1940

“JE T’AIME DE TOUTES LES MANIÈRES, COMME UNE BRUTE ET COMME UN SAINT”

4 pp. in-8 (178 x 135mm), encre bleue

Le 12 juillet 1940

Mon zou bien aimé, mes journées sont si peu variées que si je voulais te les raconter, je te répéteraïs toujours la même chose. Aussi mon amour, j’ aime mieux te raconter ma tendresse : si les mots sont les mêmes, eux au moins signifient des choses si diverses que je ne me lasse pas de te les écrire. Mon petit buju, ce qui m’intrigue surtout c’est ce silence d’un mois qui nous sépare. Un mois ! Comment ai-je pu vivre sans tes chères lettres quotidiennes ? Je t’assure que j’ai souffert. Mais nous avons dépassé le stade douloureux où l’absence et le silence amènent le doute. Nous sommes trop liés, si doucement, si fortement, pour souffrir l’un par l’autre. Désormais, les épreuves nous accablent tous les deux et notre consolation est de les supporter ensemble. Ma petite alliée chérie, avec toi je suis sûr de vaincre toutes les difficultés. Tout m’est indifférent sauf Toi. Je ne souffre qu’en raison de toi. Tu me manques terriblement. Sans toi ? Oh ! Je n’ose imaginer ce que je deviendrais. Ma petite femme adorée, ne t’étonnes-tu pas parfois de posséder en toi une telle puissance ? Cette puissance qui m’attire, me retient et me procure tant de bonheur ; qui peut aussi me déchirer. Je ne veux pas l’analyser. Tu es jolie ? (Plus que ça, merveilleuse). Mais je t’aime pour cela et pour autre chose. Tes caresses, ta tendresse, je sais bien qu’elles me lient à toi, je le sais et le sens, physiquement et avec mon esprit. Ma merveille aimée, pourquoi ai-je tant de joie à t’aimer ? J’ai tant de réponses à cette question que je n’en finirais pas... Ne te fâche pas, chérie, si je rêve bien souvent à la douceur de tout ce que tu m’as donné, si je désire ardemment ton amour total. **Je t’aime de toutes les manières, comme une brute et comme un saint, et encore en passant par tous les degrés qui séparent ces deux états.**

Je dépends tellement de toi. Cela m’effraie et me rassure : nous aurons à vivre une vie difficile si elle répond aux inquiétudes présentes. Mais moi, je me sens prêt à vivre en beauté près de toi. Ma toute petite fille, ne te récrie pas ; ne me dis pas que la tache est trop rude, que tu es trop petite, que je serai déçu. Mais non ! Il te suffira d’être celle que tu es : ma fiancée, ma femme, ma pêche chérie si douce, si attirante. Sais-tu que c’est merveilleux de t’aimer ? Et fou, absolument fou d’être aimé de toi ?

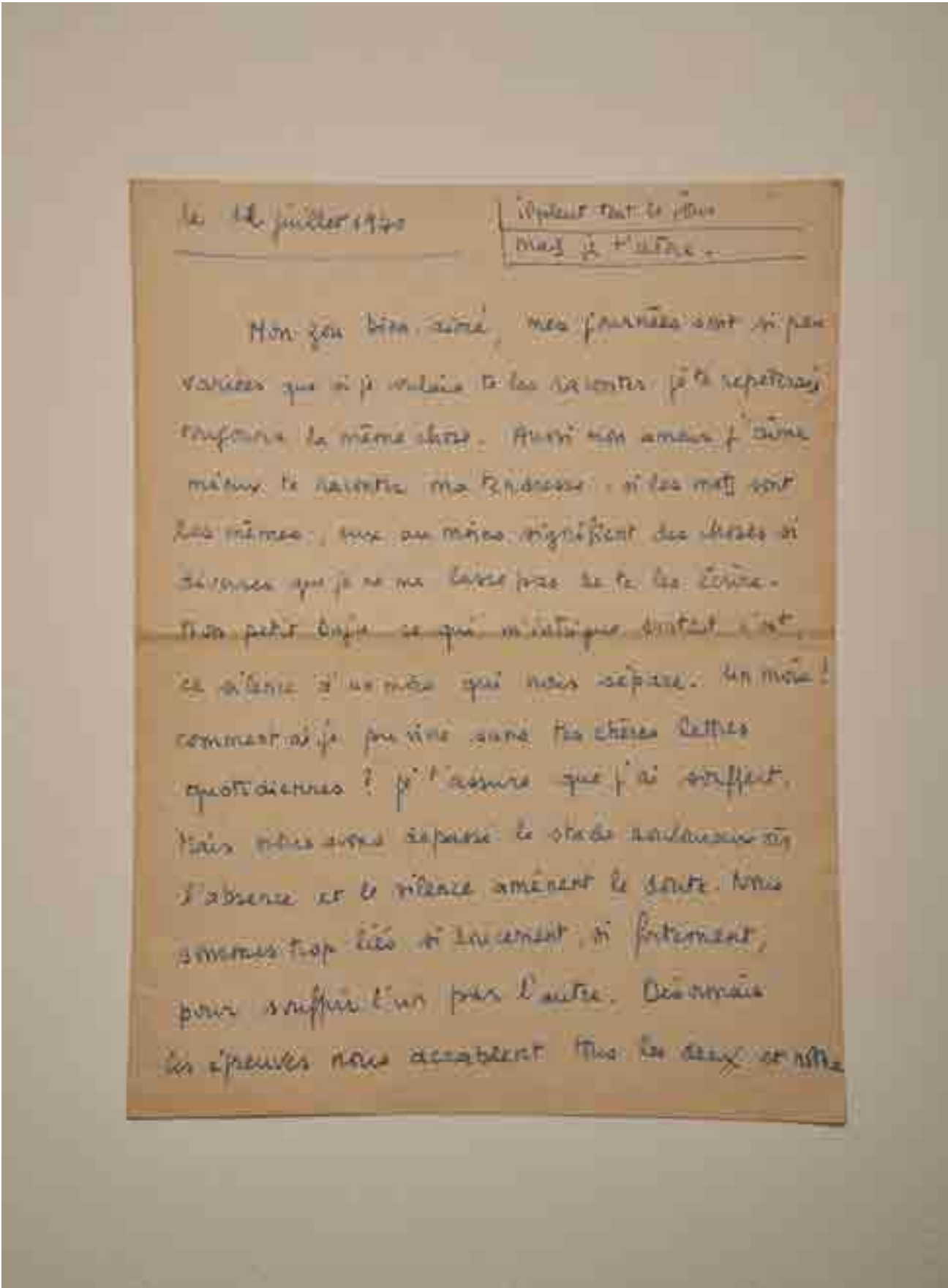
Mon grand amour, c’est si bon de te redire tout ce qui éclate en moi ! Et puis, il y a si longtemps que je me tais. Plus tard, je te raconterai ce mois terrible qui vient de s’écouler. J’ai hâte de savoir ce qui s’est passé à Jarnac. Et surtout, de t’entendre dire que tu m’aimes. Ma petite femme, mon amour, sitôt que nous nous retrouverons, nous bâtirons notre vie. Quelle que soit l’incertitude du lendemain, nous nous marierons, car c’est notre amour, notre union, notre bonheur qui créeront les certitudes.

Et cela peut arriver bientôt, ma petite fille de seize ans ! (Tu verras que nous nous marierons plus tôt que nous le pensions). Chérie chérie, bonsoir. Ne t’étonne pas si tu reçois irrégulièrement mes lettres. Je t’adore, je t’embrasse comme c’était follement bon et te donne la caresse que tu veux.

Fatoune

[Apostille :] Il pleut tout le jour, mais je t’adore.

400 - 600 €



247. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée “Fatoune” à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Lunéville, 13 juillet 1940

“N’EST-CE PAS LE BUT SUPRÊME
DE TOUT HOMME, SON PLUS BEAU
SUCCÈS, QUE D’ÊTRE PLUS FORT QUE LE
DESTIN ?”.

L’AMOUR EST MAINTENANT
CONFRONTÉ À L’ABSENCE ET AU
SILENCE ÉPISTOLAIRE.

FRANÇOIS MITTERRAND LIT BARBUSSE
ET ARMANCE DE STENDHAL AVEC
“L’INTENTION TRÈS FERME DE DIRIGER
[SA] VIE”

4 pp. in-8 (177 x 134mm), encre bleue

Le samedi 13 juillet 1940

Ma bien-aimée chérie, je t’écris de bonne heure. Je viens de me lever après une nuit qui fut merveilleuse puisque je n’ai cessé de rêver à toi. En somme, je ne fais que continuer un bien tendre dialogue. C’était si doux mon amour de t’avoir tout près de moi... Mais quel ennui d’avoir à se réveiller : ce sera tellement mieux quand tu seras vraiment ma petite femme adorée, quand la nuit nous réservera les plus grands bonheurs et quand il fera bon vivre chaque jour dans la joie de notre amour. Ma chérie chérie, heureusement que je suis riche de toi. Tu éclaires ma solitude, tu me donnes la force de dominer les événements si pénibles. **Or n’est-ce pas le but suprême de tout homme, son plus beau succès que d’être plus fort que le destin ?** Quel sujet de tragédie, mon aimée ! Un homme qu’accable la cruauté des choses ? qui se heurte à l’impassibilité effrayante du monde extérieur est sauvé par une femme. Sauvé par son amour. Mon tout petit, notre amour n’a-t-il pas subi toutes les épreuves ? Rien ne lui a été épargné et pourtant il a triomphé de tout. N’est-ce pas mon zou qu’il vaincra l’absence maintenant ? Ton rôle ma chérie est plus difficile que le mien, puisque tu continues à vivre à peu près normalement et que certainement, ma ravissante chérie, on est toujours obligé de t’aimer : tu es si incomparable... (Ne me réponds pas que je te vois avec des yeux d’amoureux. T’aurais-je aimée autant si d’abord, avant tout, je n’avais pas été attiré par toi intensément ?). Quant à moi, les tentations sont plus réduites ! Si ce n’est les jeunes filles, les unes jolies (mais tellement moins que toi), les autres laides, qui papillonnent tout autour de nous, ma vision du monde est fort mince ! Et quand je veux comparer celles que je vois à mon adorable fiancée, j’ai envie de rire. Et puis, je m’étonne d’être le privilégié qui possède cette petite huitième merveille du monde que tu sais...

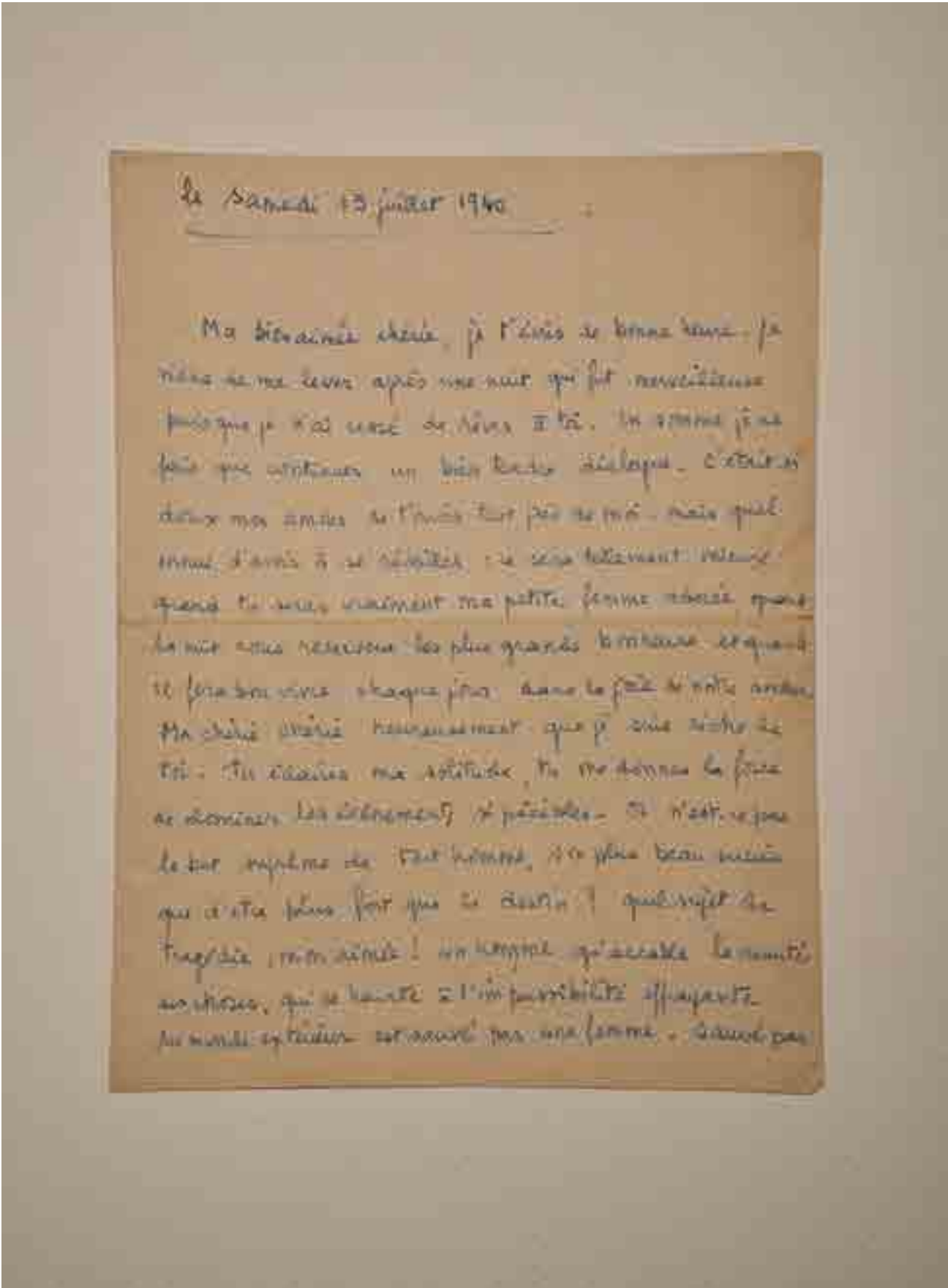
Mes occupations ? Je lis des bêtises et quelques ouvrages intéressants. Tout ce qui me tombe sous la main. **J’ai retenu *Les Judas de Jésus* de H. Barbusse, *Armance* de Stendhal, *Faux Passeports* de Plisnier**, Maxime de Duvernois et un livre extrêmement curieux de Matila C. Ghyka *Le Nombre d’or ou étude des rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale*. C’est une histoire des sociétés secrètes avec leurs signes, leurs croyances, leur symbolisme. Je voudrais ne pas trop me rouiller. Il va falloir se mettre au travail sans tarder. **J’ai l’intention très ferme de diriger ma vie (notre vie) dès “la reprise”, c’est-à-dire dès le moment où je t’aurai retrouvée**, en raison de toi (nous nous marierons dès mon retour) et je ferai tout pour obtenir une situation nous permettant de vivre et d’espérer un avenir brillant. **N’est-ce pas mon amour chéri que tu seras toujours auprès de moi, ma femme bien-aimée, que tu seras toujours ma petite fille délicieuse, ma raison de vivre, mon goût de réussir, ma seule et immense ambition ?** Je t’aimerai tant, Mariezou chérie.

Je t’écris, mal assis et le papier sur mes genoux. Aussi tu comprendras mon écriture zigzagante ! Quand recevrai-je quelque chose de toi ? Les courriers sont bien longs. La dernière lettre reçue de toi (le 10 juin) datait du 8. Mais depuis ? Cette incertitude me pèse durement. Si tu ne reçois pas mes lettres ou qu’avec irrégularité pendant les jours prochains, ne t’en étonne pas. Sache que jamais tu ne quittes ma pensée, que je t’aime par-dessus tout. Écris-moi aussi souvent que tu le voudras. L’adresse est simple ! Mlle Jeanne Ducret, 58 avenue d’Alsace à Lunéville, Meurthe-et-Moselle, et ça suffit. Mon amour chéri, je t’adore. Si tu penses aussi souvent à moi que moi à toi, alors c’est simple : nous ne nous quittons pas. Ah ! Nos rendez-vous le mercredi à 5 heures... Continuons-les ma chérie, par la pensée.

Je t’aime. Je voudrais tant revivre nos soirées de Jarnac... N’est-ce pas que c’était merveilleux ? Mon aimée, je m’étends près de toi et je t’adore.

Fatoune

500 - 800 €



248. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Lunéville, 14 juillet 1940

POIGNANTE PREMIÈRE LETTRE ÉCRITE
PAR FRANÇOIS MITTERRAND DEPUIS
UN CAMP DE PRISONNIERS.

LES AUTORITÉS ALLEMANDES SONT
“ASSEZ TOLÉRANTES”

2 pp. in-8 (177 x 135mm), encre bleue

Le 14 juillet 1940

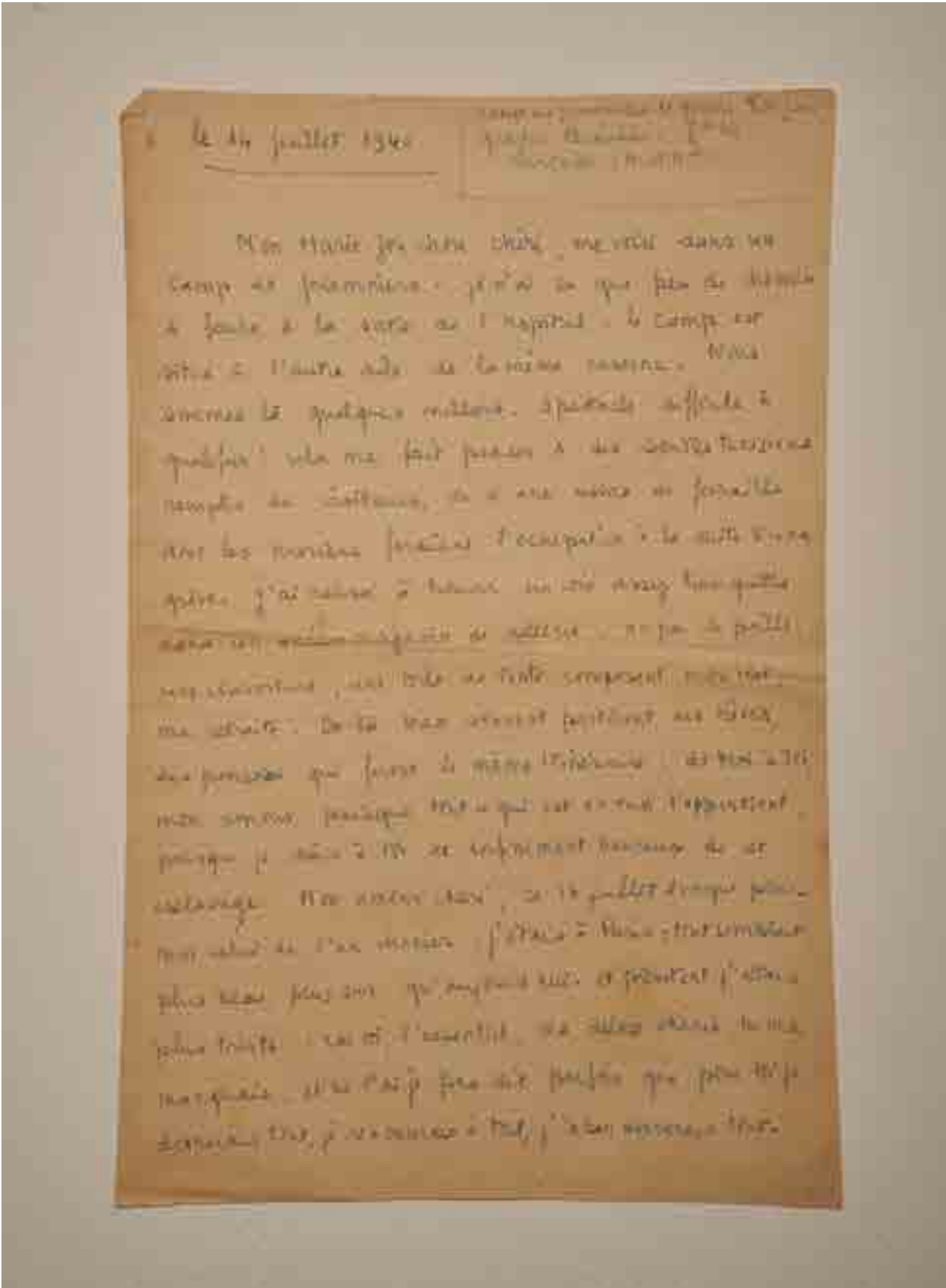
Mon Marie-Zou chou chéri, me voici dans un camp de prisonniers. Je n’ai eu que peu de chemin à faire à la sortie de l’hôpital : le camp est situé à l’autre aile de la même caserne. **Nous sommes là quelques milliers.** Spectacle difficile à qualifier ! Cela me fait penser à des souks tunisiens remplis de visiteurs, ou à une usine de ferraille dont les ouvriers feraient l’occupation à la suite d’une grève. **J’ai réussi à trouver un coin assez tranquille dans un ancien magasin de sellerie. Un peu de paille, une couverture, une toile de tente composent mon îlot, ma retraite.** De là, souvent partiront des rêves, des pensées qui feront le même itinéraire : de Moi à Toi, mon amour, puisque tout ce qui est en moi t’appartient, puisque je suis à toi et infiniment heureux de cet esclavage. Mon amour chéri, ce 14 juillet évoque pour moi celui de l’an dernier. J’étais à Paris ; tout semblait plus beau, plus sûr qu’aujourd’hui. Et pourtant j’étais plus triste : car toi, l’essentiel, ma déesse chérie, tu me manquais. Et ne t’ai-je pas dit parfois que pour toi je donnerais tout, je renoncerais à tout, j’abandonnerais tout.

Tu le vois, mon aimée, c’est effrayant ! Tu me tiens lieu sacrilègement de religion et de patrie puisque malgré la détresse de l’une, je crois en mon bonheur et en ma réussite pour et par Toi, et que malgré la puissance de l’autre, c’est Toi qui, je le confesse, est mon secours le plus aimé. Mon tout petit, pour concilier ces notions avec notre amour, le meilleur moyen sera de faire de cet Amour un élément de beauté et de joie : en nous aimant, nous accomplirons le plus doux et le plus cher des devoirs ! Mon zou chéri, je t’adore. Quand aurai-je le bonheur de lire de tels mots ? Les trains sont bien cruels de ne pas se presser et de me laisser dans la solitude. Enfin, je pense que cette solitude n’est pas absolue puisque je sais que ta pensée est sans cesse avec moi. N’est-ce pas chérie que nous avons eu de nombreux rendez-vous depuis un mois ? **Si un jour tu passes à Lunéville, ne manque pas de venir me voir. Les autorités sont assez tolérantes et on peut voir ses proches quelques instants par jour. Ô ce serait fou ! Mon amour chéri, tu vois je fais des rêves.** Tu me manques tellement. Parfois, je suis bien triste de ne pouvoir t’aimer comme je le voudrais tant. Te donner le bonheur promis. Chérie chérie, m’en veux-tu de t’apporter toutes ces peines ? Je t’embrasse et je t’aime, ma peau-douce aimée, comme je serais heureux de sentir ma petite pêche et de lui donner mille caresses. Je suis fou de toi.

François

Camp de prisonniers de guerre français, quartier Beaulieu, 8e Cie,
Lunéville (M[eurthe] et M[os]elle)

1.000 - 1.500 €



249. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Lunéville, 15 juillet 1940

“À QUOI TIENNENT LES DÉCISIONS
LES PLUS GRAVES, À QUOI TIENT LA
DESTINÉE... MA VIE ALLAIT SE FIXER,
TOUT SIMPLEMENT PARCE QU’UNE
PETITE FILLE...AVAIT LE PLUS JOLI
SOURIRE DU MONDE”

3 pp. in-12 (177 x 135 mm), encre bleue

Le 15 juillet 1940

Ma chère nénette, juste ces quelques lignes pour te dire que je ne t’oublie pas. Tu sais par une carte précédente adressée à Marie-Louise que je suis à Lunéville. De même que la dernière fois, voudras-tu transmettre cette lettre à Marie Zou ? Comment vont les tiens ? Marcel, Michel, Nicole ? Dis à ton “gros bébé” que j’irai la voir dès que je le pourrai, c’est-à-dire ?... En attendant, qu’elle apprenne à lire bien sagement ! Marcel est-il démobilisé ? Irez-vous à Royan cette année ? Et toi ? Tu as dû être bien fatiguée par les affaires de la maison de Cognac ! Te voici passée industrielle patentée ! Donc je continue ces lignes pour Marie-Louise, et merci. Remets-les lui le plus tôt possible. Et je t’embrasse bien affectueusement.

Mon Zou chéri, si les courriers marchent à peu près régulièrement, tu as dû recevoir plusieurs lettres pendant ces derniers jours. Je crois t’avoir dit chaque fois la même chose même quand ce n’était pas écrit en toutes lettres : je t’aime. Si ce n’est guère varié, prends-en à toi-même ma chérie : tu n’avais qu’à ne pas me faire la grimace le soir du bal de N.S., ou persister dans ton premier refus d’accepter notre première danse sous le prétexte que tu étais fatiguée...

Tout de même ! **À quoi tiennent les décisions les plus graves, à quoi tient la destinée. Je ne m’attendais certes pas, alors que je montais les marches du grand escalier de la Sorbonne, accompagné de mes amies corses que j’avais la prétention de trouver bien, que ma vie allait se fixer, tout simplement parce qu’une petite fille assise près de l’orchestre avait le plus joli sourire du monde, une rose dans les cheveux et tout ce que sans doute j’attendais inconsciemment depuis que je rêvais d’un amour pour de vrai.** Mon aimée, je reviens encore sur ces souvenirs anciens ; mais je ne cesse de m’émerveiller : tout ce qui t’a amenée (ramenée) à moi est si émouvant, si nécessaire, si définitif. Mon amour chéri, nous subissons maintenant la dernière épreuve. Mon retour verra notre prochaine union. Et ce ne sera pas trop tôt ! Et ce sera si merveilleux. Chérie chérie, n’es-tu pas trop impatiente ? M’attendras-tu jusque-là ? Ne te fâche pas, je ne doute pas de toi. Je te le dis seulement pour te faire protester. Et puis bientôt commencera notre immense bonheur.

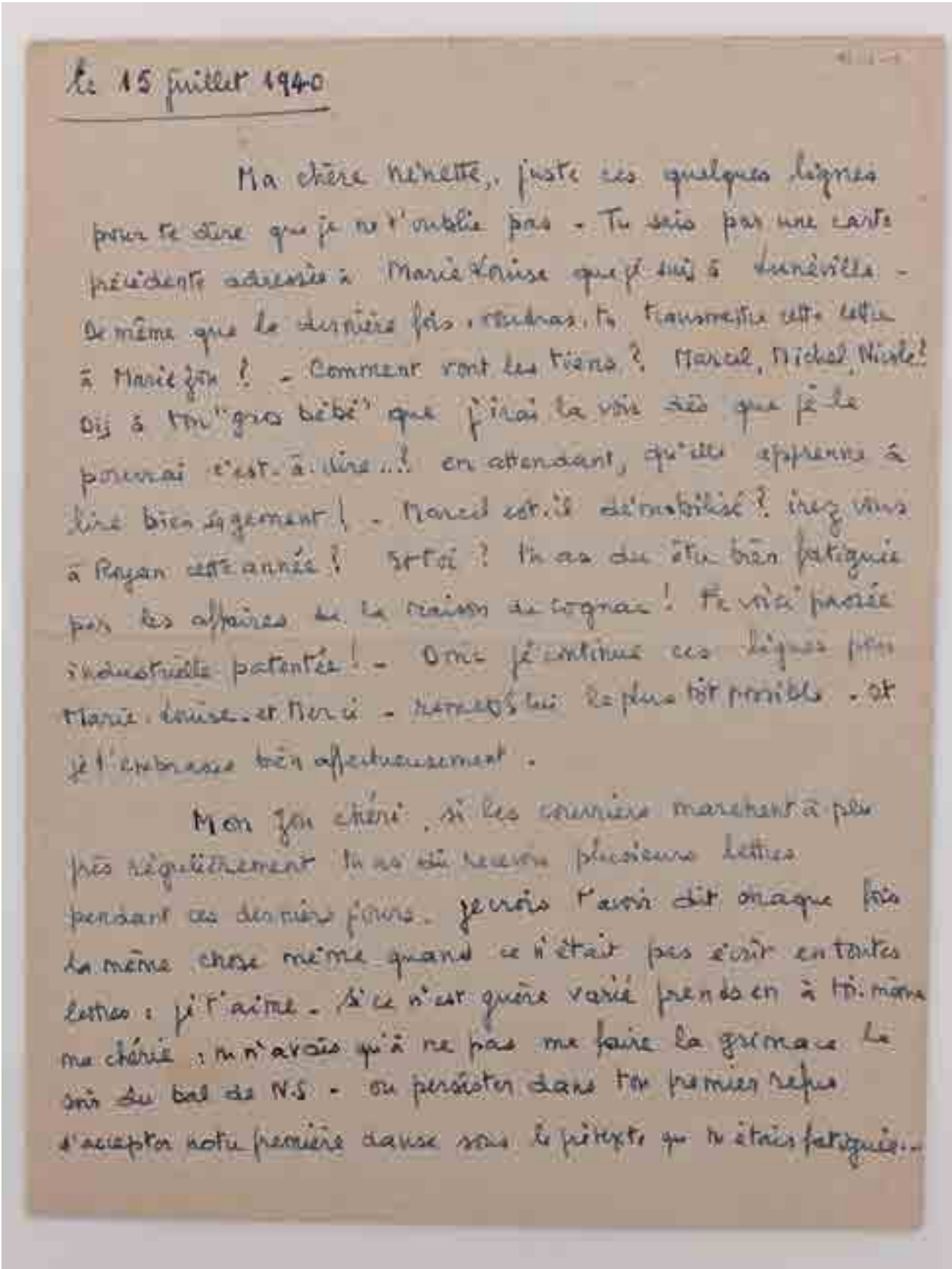
Je pense souvent à la situation qu’il va me falloir trouver prochainement. Je rage de n’être pas revenu depuis quinze jours, car il y avait sans doute beaucoup de places intéressantes à prendre. Il faudrait que papa s’occupe de jeter des jalons. Et ton père ? s’ils voient quelque chose qui m’aïlle, qu’ils négocient pour mon retour de manière à ce que je puisse me débrouiller sans tarder. Dis-le leur, ma chérie. C’est évidemment très important pour nous. Donc ne perdons pas cette question de vue.

Je n’ai encore rien reçu de toi. Mais je suis sûr que tu m’as écrit. Aussi je ne m’inquiète pas. Je t’adore, mon petit Zou bien-aimé. Que c’est bête de perdre cet été, de perdre des promenades en bateau et le temps délicieux de juillet. Tant pis. Nous nous rattraperons. N’est-ce pas ? Et ce sera simple : il suffira de s’aimer infiniment. T’en sens-tu capable... Ô je le crois, je sais si bien comme tu es merveilleuse : il me suffit de rêver à nos moments si fous, lointains et si présents, de mars. Mon aimée, te rappelles-tu tout cela ? Nous avons tant de richesses à nous.

Je m’arrête, le courrier va partir. Je t’adore. Je t’embrasse et te redonne tant de caresses qui sont notre trésor, notre bien. Et je te donne mille baisers, mon grand amour chéri. Écris-moi et dis-moi que tu m’aimes... un peu. J’ai tant besoin de toi, mon Zou chou.

François

300 - 500 €



250. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Lunéville, 17 juillet 1940

“DANS LA MESURE OÙ TU AURAS LA FORCE DE M’ATTENDRE, J’AURAI LA FORCE DE TOUT SUPPORTER”.

FRANÇOIS MITTERRAND AIMERAIT SE FAIRE PASSER POUR UN AGRICULTEUR POUR ÊTRE LIBÉRÉ PLUS TÔT

2 pp. in-8 (210 x 135mm), encre bleue

Le 17 juillet 1940

Mon amour chéri, je voudrais pouvoir t’écriture une lettre où je te dirais seulement que je t’aime. Tu l’avais bien deviné : c’est en étant auprès de moi par ton amour dans les moments difficiles, que tu me prouves le plus parfaitement que tu es *Tout* pour moi. Quand tu m’écrivais que tu serais, toi ma petite femme adorée, toujours là pour m’aider, me relever, pour souffrir avec moi, savais-tu que l’épreuve était si proche ? Ma déesse chérie, maintenant je suis loin de toi, mes jours sont longs et vides de joie. Mais je ne suis pas seul. Je t’aime et je rêve à toi qui m’aimes. Je pense à toi ma fiancée, bien-aimée depuis si longtemps, et si violemment, si éperdument. Pourquoi faut-il que pour la deuxième fois alors que notre but était si proche, nous voyions l’avenir se faire incertain (incertain quant à la durée, évidemment). Remarque que je puis être libéré sans trop tarder, mais **ce qui m’est dur, c’est de ne plus pouvoir dépendre de moi-même**, et de t’entraîner, ma toute petite fille, dans cette souffrance.

Puisque la guerre est finie, nous avons par contre une certitude : c’est que si nous sommes assez forts pour nous attendre et réaliser notre bonheur, nous l’obtiendrons. Les risques sont abolis. Seulement, je m’irrite de cette patience à renouveler chaque jour. Ô ! Je ne m’inquiète pas de moi ni de mes sentiments : je sais bien que je t’adore et que tu es toute ma vie, que je t’aimerai toujours. Je ne m’inquiète pas de tes sentiments : je crois mon adorable Zou à ta tendresse absolue et trop d’amour est entre nous (rappelle-toi : cet amour nous l’avons limité par notre volonté ; mais comme j’ai désiré oublier cette volonté, comme j’aurais été follement heureux, ma chérie, d’obéir non à la raison, mais à mon désir ! Je t’aimais tant. Je t’aime tant, et quand je revis ces moments-là, je sens profondément en moi qu’en réalité tu es ma femme désormais. Et je te revois, toi, si merveilleuse que je ne comprends pas très bien quelle force m’a dominé. Cette force venait peut-être de ce que je t’aimais *encore plus*). **Mon aimée, dans la mesure où tu auras la force de m’attendre, j’aurai la force de tout supporter.** Ce qui me fait mal, c’est de penser que toi, mon incomparable chérie, tu souffres à cause de moi. Toi, si entourée parce que tu es tellement ravissante, tu n’es pas heureuse à cause de moi, tu ne vis pas comme cela t’est tellement dû dans un amour rempli de joies. Mais quel rôle est le tien, mon aimée ! Toi, ma merveille, tu es tout mon courage. Comme tu es bien ma femme ; je t’aime, mon aimée, et je n’ai aimé que toi. Comprends-tu pourquoi je t’adore. J’ai infiniment besoin de

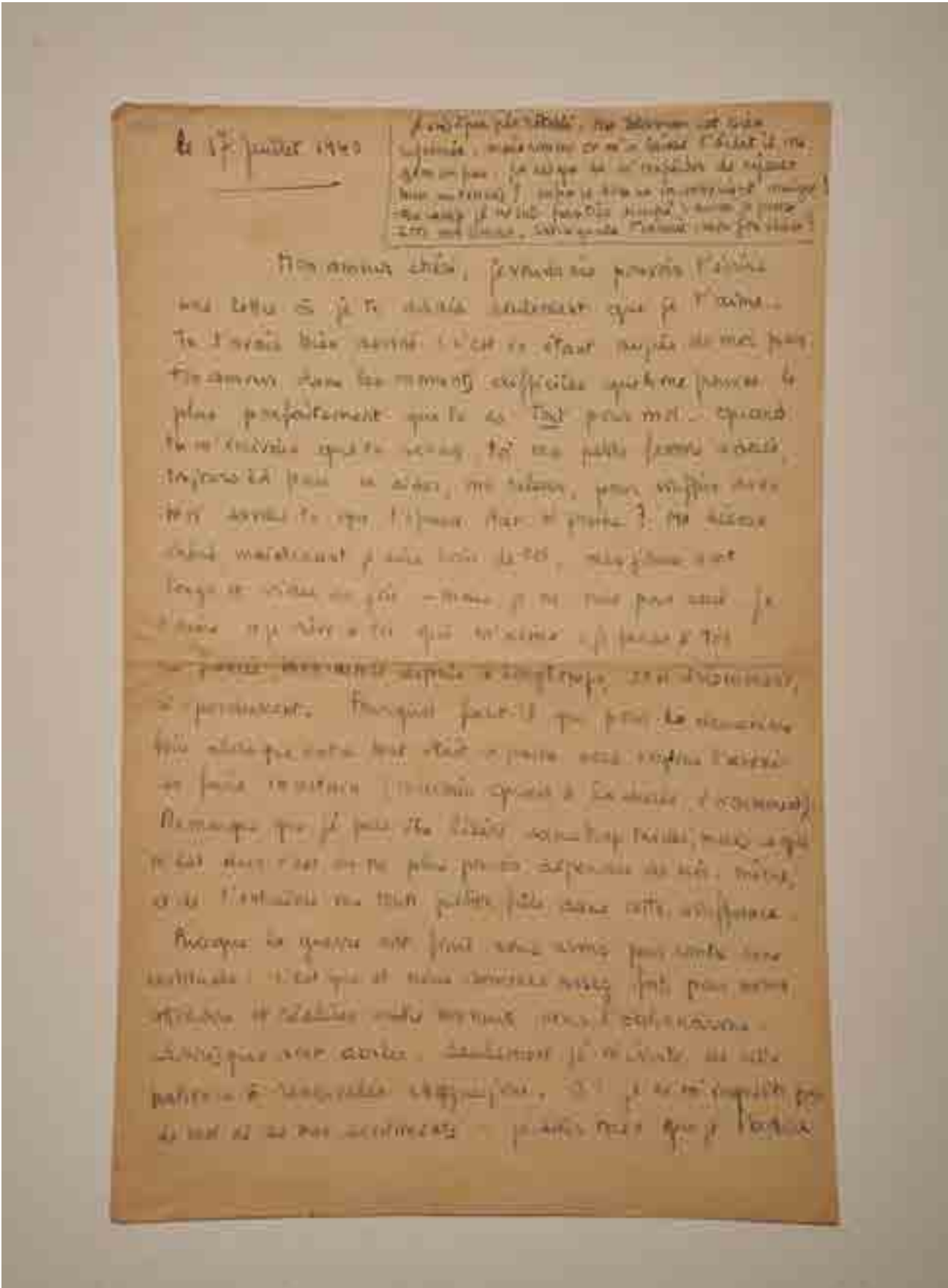
ta tendresse, de tes baisers. Je suis si petit près de toi. Mon amour, nous nous marierons bien vite à mon retour. Je m’exaspère des jours perdus. Je t’embrasse et je t’aime et te donne mes plus douces caresses, ma chérie.

François

P.S. Quand les mandats seront rétablis, dis à papa de m’envoyer un peu d’argent. **Si je dois rentrer avant la fin de la guerre, il serait bon que Mamie me garde ma place d’avant-hier dans son exploitation agricole. Dis-le-lui, les agriculteurs rentreraient plus tôt...**

[Apostille :] Je suis à peu près rétabli. Ma blessure est bien refermée, mais **comme on m’a laissé l’éclat, il me gêne un peu. Ça risque de m’empêcher de rejouer bien au tennis !** Enfin, ce sera un inconvénient maigre ! Au camp, je ne suis pas très occupé : aussi je pense à toi mon amour. Est-ce que cela t’ennuie, mon Zou chéri ?

500 - 800 €



251. MITTERRAND, François

*Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*
[Lunéville], 23 juillet 1940

“JE REJOINS LE CAMP VOISIN DE L'HÔPITAL”

2 pp. in-12 (131 x 102mm), encre bleue sur une carte postale militaire

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse. 22 rue Abel Guy
22. Jarnac (Charente)

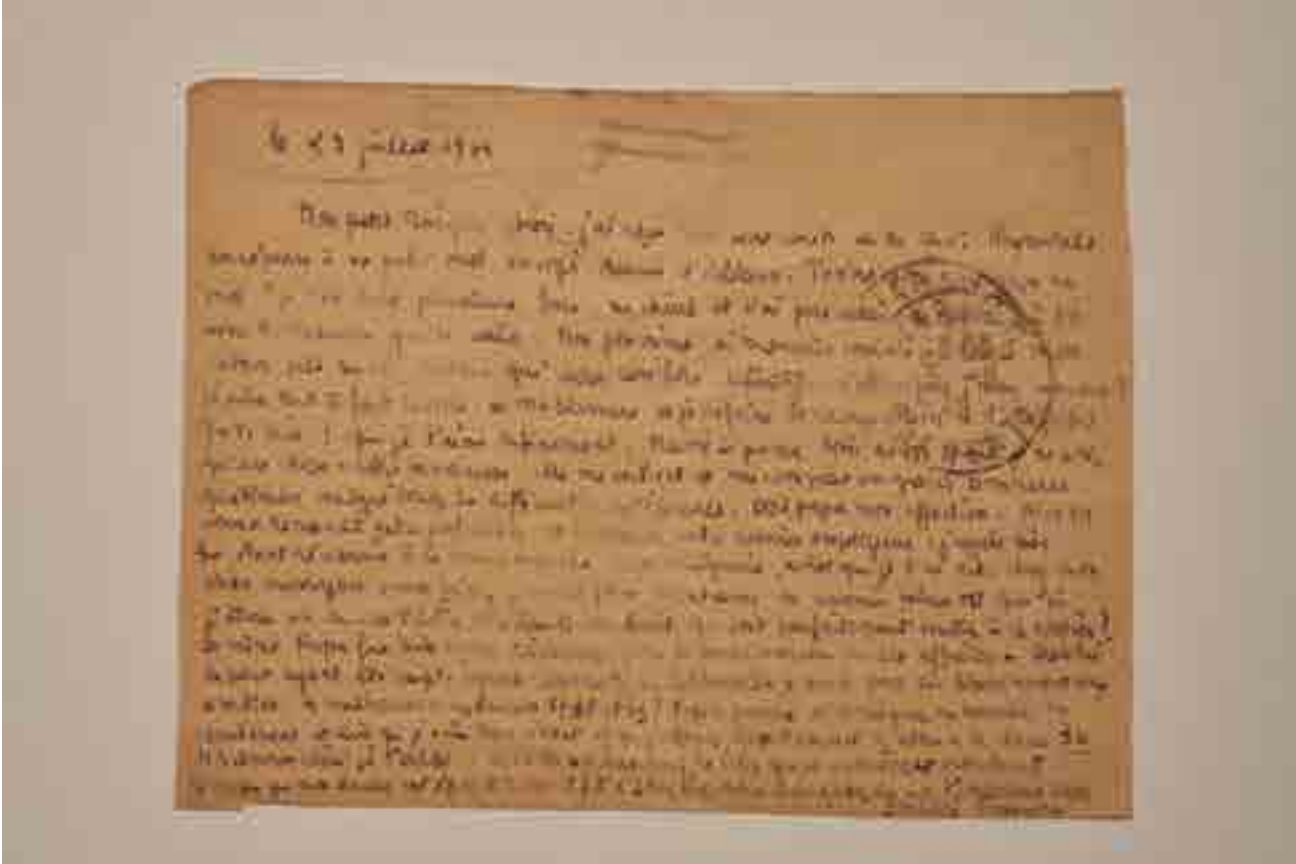
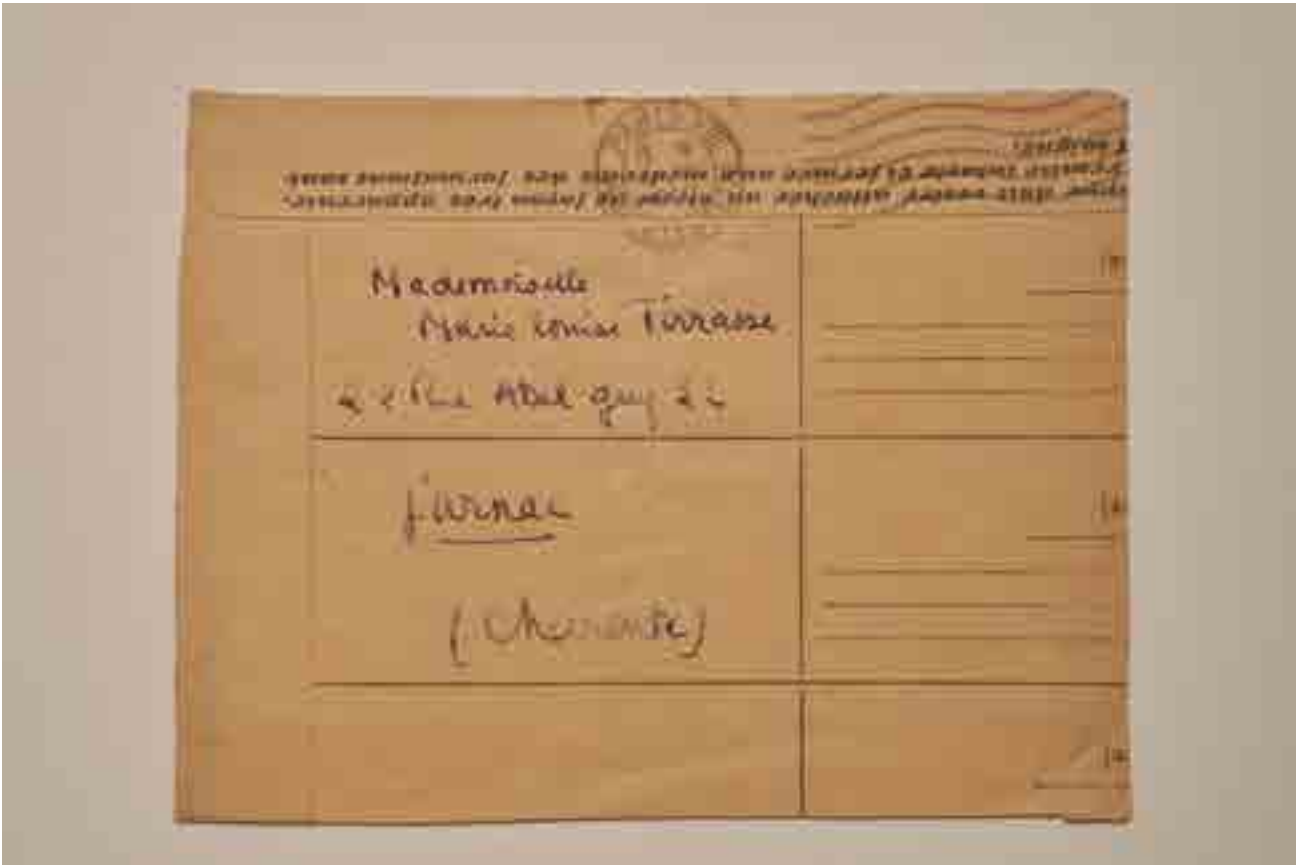
[Au verso :]

Le 23 juillet 1940

Mon petit Mari-Zou chéri, j’ai reçu hier une carte de ta tante Raymonde en réponse à un petit mot envoyé Avenue d’Orléans. Tu n’as donc rien reçu de moi ? Je t’ai écrit plusieurs fois, ma chérie, et n’ai pas cessé de penser à toi avec la tendresse que tu sais. Mon zou aimé, si tu savais comme je désire mon retour près de toi, retour qui sera cette fois définitif... n’est-ce pas, mon amour ? **Je suis tout à fait remis de ma blessure et je rejoins le camp voisin de l’hôpital.** Que te dire ? Que je t’aime infiniment. Ma vie se passe loin de toi mais je ne sais qu’une chose : notre tendresse. Elle me soutient et me compose un grand bonheur quotidien malgré toutes les difficultés extérieures. Dis à papa mon affection. **Hier on nous a demandé notre profession et le nom de notre dernier employeur. J’espère bien qu’étant nécessaire à la bonne marche de la vinaigrerie, ainsi que je l’ai dit, chez mon cher employeur, mon père, j’aurai plus de chance de revenir plus tôt que si j’étais un de ces tristes étudiants en droit qui sont parfaitement inutiles à la nation !** De même, Papa fera bien de me réclamer pour la bonne marche de ses affaires. Dis-le lui. De plus, ayant été compté comme réserviste de la classe 36, je serai peut-être libéré avant ceux d’active, les malheureux des classes 37, 38 et 39 ! Papa pourra se renseigner au bureau de recrutement et dire que je suis bien vivant et que j’attends impatiemment le retour de la classe 36. Mon amour chéri, je t’adore. Si tu lis un jour toutes les lettres qui se promènent actuellement, tu verras que mon amour est égal à ce qu’il fut, c’est-à-dire, chérie chérie, absolu. Je t’embrasse mon Zou chéri.

François

500 - 800 €



252. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Lunéville], 24 juillet 1940

PREMIÈRE LETTRE REÇUE DEPUIS LE 12
JUN : “QUELLE JOIE CE SOIR ! J’AI REÇU
TA LETTRE DU 17 (...) DIS À DALLE MON
AMITIÉ”

2 pp. in-12 (140 x 90mm), encre bleue sur une carte postale militaire

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse. 22 rue Abel Guy 22.
Jarnac (Charente). [Expéditeur :] Sgt-chef F. Mitterrand. Camp de pris-
onniers de guerre français. Quartier Beaulieu. 8e cie. Lunéville (Meurthe
et Moselle)

[Au verso :]

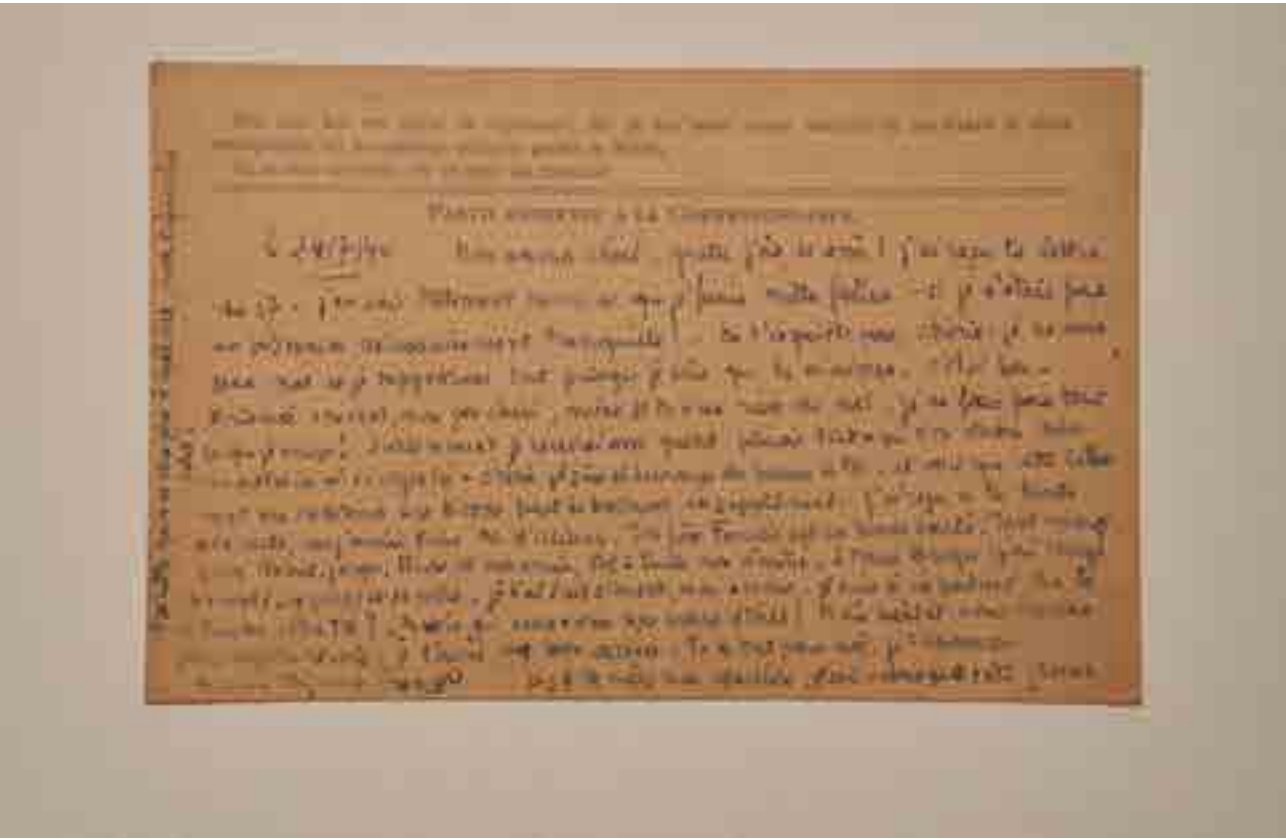
Le 24/7/40

Mon amour chéri, quelle joie ce soir ! J’ai reçu ta lettre du 17. J’en suis
tellement heureux que je ferais mille folies... si je n’étais pas un prison-
nier nécessairement tranquille ! Ne t’inquiète pas, chérie : je ne suis pas
mal et je supporterai tout puisque je sais que tu m’aimes. C’est si bon.
Écris mois souvent, mon Zou chéri, même si tu n’as rien de moi. Je ne
fais pas tout ce que je veux ! Évidemment je recevrai avec grand plaisir
tout ce que l’on voudra bien me porter ou m’envoyer ici. Chérie, je suis
si heureux de penser à toi. Et voici que cette lettre vient me redonner une
bonne part de bonheur en supplément. J’ai reçu de ta tante une carte car
j’avais écrit Av. d’Orléans. Ton frère François est en bonne santé. Tant
mieux pour Robert, Jacques, Pierre et nos amis. Dis à Dalle mon amitié,
à Marie Bouvyer (j’ai envoyé un mot à son père) et sa mère. Je t’ai écrit
souvent, mon amour. Je suis si impatient de te retrouver. Pas toi ? **Tu vois
que nous avons une bonne étoile !** Mais bientôt, nous serons pour toujo-
urs réunis. Je t’aime ma bien-aimée. Tu es tout pour moi. Je t’embrasse,
comme toujours.

François

Dis à ta mère mon affection. Je suis content qu’elle soit à Jarnac. Et si bête
que tu ne sois pas à Lunéville, mon infirmière chérie !

300 - 500 €



253. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
Lunéville, 28 juillet 1940

“MA BLESSURE ME GÊNE UN PEU CAR J’AI GARDÉ L’ÉCLAT”

2 pp. in-12 (140 x 190mm), crayon papier, carte à en-tête du “Kriegs-gefangenenpost”, cachet du Stalag

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse. 22 rue Abel Guy 22. *Jarnac* (Charente). F. Mitterrand, Sgt-chef. Camp des prisonniers de guerre français, quartier Beaulieu, Lunéville, M-et-Moselle.

[Verso :]

Le 28/7/1940

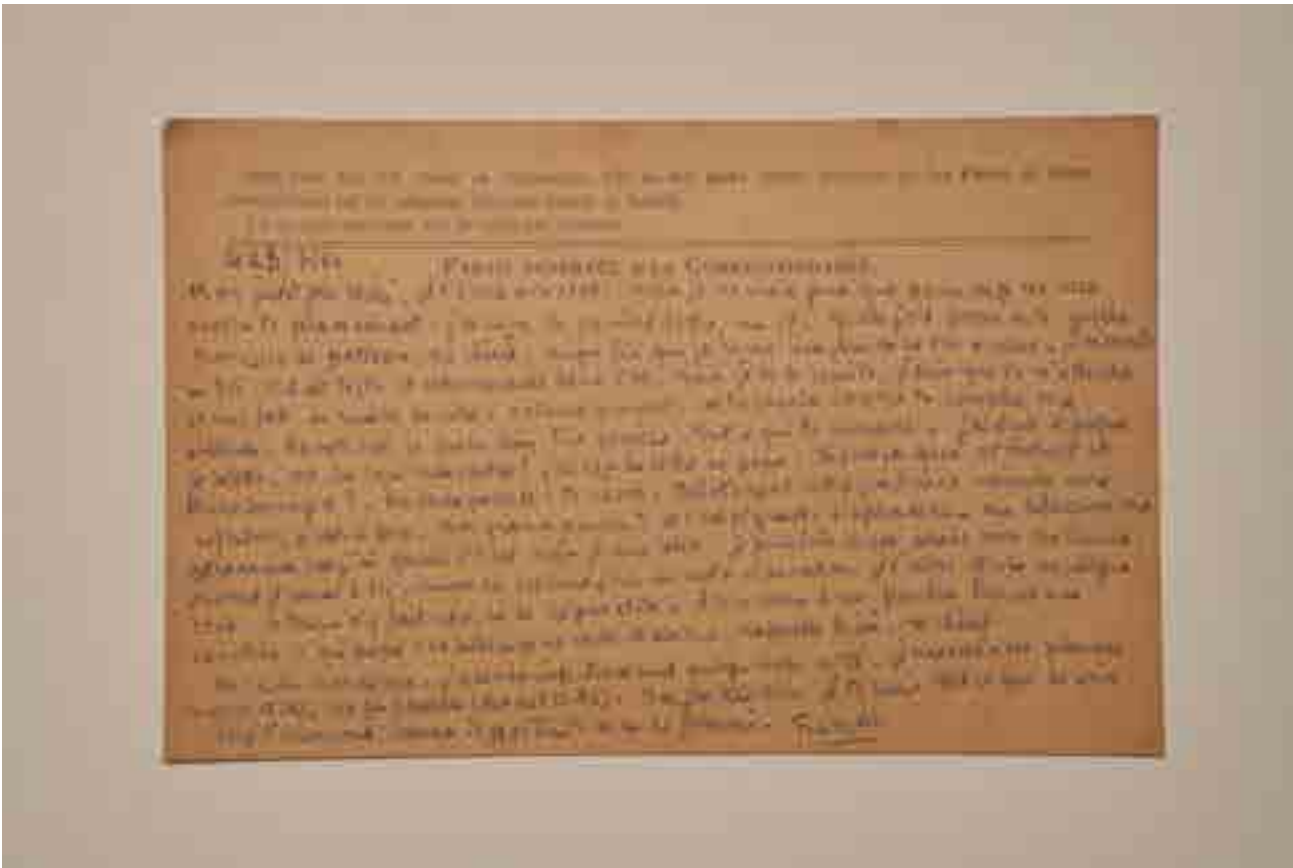
Mon petit Zou chéri, je t’écris souvent, mais je ne crois pas que beaucoup de mes cartes te parviennent. J’ai reçu ta première lettre, du 17. Quelle joie pour moi, quelle provision de patience, ma chérie, chaque fois que je reçois des preuves de ton amour. Je m’ennuie de toi. Tout est triste et interminable sans toi. Mais je te le répète, je sais que tu m’attends et suis fort en raison de cela. Écris-moi souvent : si tu savais comme tu combles ma solitude. Raconte-moi ce que tu fais, tes pensées, tout ce qui te concerne. J’ai écrit à papa et Colette. Ont-ils reçu mes cartes ? J’ai reçu la lettre de papa. Où sont Jacques et Robert et Pierre Sarrazin ? Ma seule pensée : te revoir. Maintenant, notre prochaine réunion sera définitive, n’est-ce pas mon grand amour ? Et c’est si grave, si splendide. **Ma blessure me gêne un peu car j’ai gardé l’éclat, mais je vais bien. Je puis lire et cela sauve bien des heures. Surtout je pense à toi, comme au premier jour de notre séparation.** Je t’aime et cela explique tout. Le temps n’y fait rien, ni la séparation. À mon retour il me faudra trouver une situation : que papa s’en occupe en mon absence. Rappelle-le-lui, ma chérie.

Au revoir mon aimée. J’attends impatiemment quelque chose de toi. Je recevrai avec plaisir argent et colis dès que possible (des petits colis). Mon Zou très chéri, je te redis tout ce que tu sais et je t’embrasse comme il est si triste de ne le pouvoir.

François

Pierre Sarrazin est cousin germain de François Mitterrand.

300 - 500 €



254. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
Lunéville, 30 juillet 1940

“C’EST LE MOMENT D’ABORDER LA VIE
AVEC DES CONCEPTIONS PRÉCISES,
FONDAMENTALES, DE FAIRE DES
CHOIX.”

2 pp. in-8 (150 x 100mm), encre bleue, carte postale militaire, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse. 22, rue Abel Guy, 22. Jarnac. (Charente). Sergent-chef Mitterrand. Camp de prisonniers de guerre français. Quartier Beaulieu. 5e Cie. Lunéville (Meurthe-et-Moselle)

[Verso :]

Le 30 juillet 1940,

Mon petit Zou bien aimé, hier j’ai reçu ton petit mot du 18. Cela a éclairé toute ma journée et voici ma patience regonflée pour un bon moment ! Tes lettres sont tellement pareilles à celles que j’attendais, que j’en arrive à me demander si tu ne devines pas mieux que moi ce que je désire... Excellent présage ma chérie ! Je continue de croire que ma vie sera merveilleuse puisqu’elle sera fondée sur toi.

Les jours passent sans changement. Je me porte bien. Le temps a été très mauvais, maintenant le soleil paraît timidement. Je lis et réfléchis le plus possible. **C’est le moment d’aborder la vie avec des conceptions précises, fondamentales, de faire un choix.** Pour moi, tout est axé autour de toi ; je n’imagine aucune activité, aucune réussite, aucun effort sans toi puisque tu en seras l’âme. Je crois que notre tristesse d’aujourd’hui nous vaudra en compensation un bonheur magnifique.

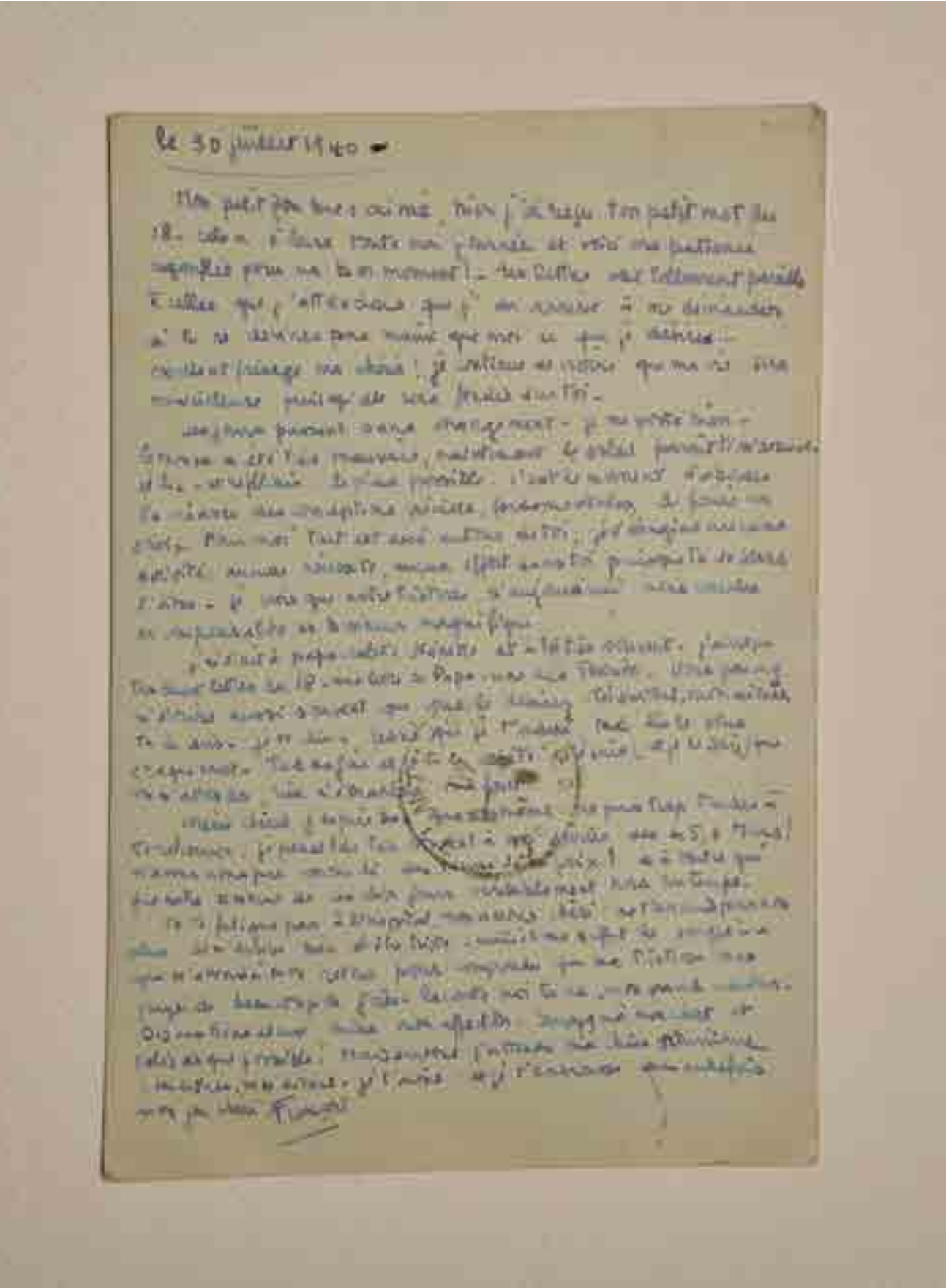
J’ai écrit à papa, Colette, Nénette et à toi très souvent. J’ai reçu tes deux lettres du 18, une lettre de papa, une des Thirion. Vous pouvez m’écrire aussi souvent que vous le désirez. Toi surtout, mon aimée, tu le sais. Je te dis à peine que je t’adore, mais lis-le sous chaque mot. Tu es ma joie et je te le répète, si je sais (et je le sais) que tu m’attends, **rien n’ébranlera ma force.**

Chérie chérie, j’espère bien quand même ne pas trop tarder à te retrouver, je pense très très souvent à nos soirées des 4, 5, 6 mars ! N’avons-nous pas connu là des heures sans prix ? Et à tout ce qui fut notre bonheur de ces dix jours véritablement hors du temps.

Ne te fatigue pas à l’hôpital, mon amour chéri. Ne t’ennuie pas non plus. Il m’arrive bien d’être triste, mais il me suffit de songer à ce qui m’attend à mon retour pour comprendre que ma tristesse sera payée de beaucoup de joies. Raconte-moi ta vie, mon grand amour. Dis aux tiens et aux miens mon affection. Envoyez-moi mandat et colis dès que possible ! Mais surtout, j’attends ma chère nourriture : tes lettres, mon aimée. Je t’aime et je t’embrasse comme autrefois mon Zou chéri.

François

300 - 500 €



255. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

6 août 1940

DÉPART POUR L'ALLEMAGNE

2 pp. in-8 (90 x 140mm), encre bleue

[Suscription :] Mademoiselle M.-L. Terrasse. 22 rue Abel Guy 22. *Jarnac*. (Charente)

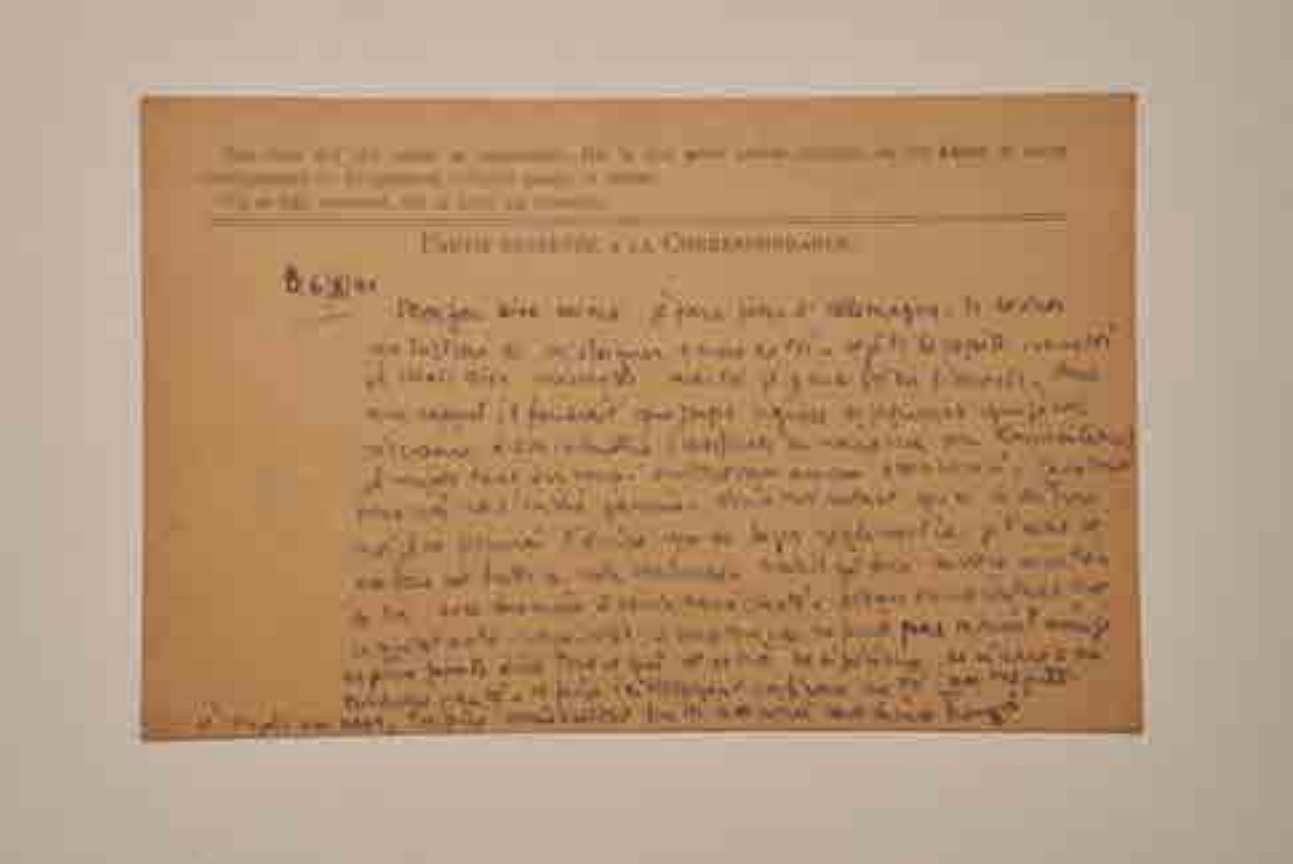
[Verso :]

Le 6/8/40

Mon Zou bien-aimé, **je pars pour l'Allemagne**. Tu devines ma tristesse de m'éloigner encore de toi, et je te le répète, sans toi je serais bien misérable. Avec toi, je garde foi en l'avenir. Pour mon rappel, il faudrait que papa agisse en prouvant que je suis nécessaire à son industrie (certificats du maire vus par Kommandatur). Je compte tant sur vous. Surtout mon amour, attends-moi. Tu es tout pour moi, ne l'oublie jamais. **Écris-moi autant que tu le voudras, moi je ne pourrai t'écrire que de façon réglementée**. Je t'aime et ma force est faite de notre tendresse. Mais il est dur de vivre ainsi loin de toi **avec des mois à venir sans clarté**. J'évoque en cet instant, tout ce qui est entre nous, n'est-ce pas que cela ne peut pas mourir ? Mais je ne puis pas te dire tout ce qui est en moi de si précieux, de si rare : ma tendresse pour toi, et puis j'ai tellement confiance en toi mon tout petit. Je compte sur papa, ton père, mais surtout sur toi mon aimée tant chérie.

François

500 - 800 €



Période 6

Le temps des Stalags

16 août 1940 - 3 décembre 1941

256. MITTERRAND, François

*Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 16 août 1940

PREMIÈRE LETTRE DE FRANÇOIS
MITTERRAND ÉCRITE DEPUIS LE
STALAG IX A, EN HESSE.

“LA VIE N’EST PAS FINIE PARCE QU’ELLE
EST ARRÊTÉE MAINTENANT”

2 pp. in-8 (305 x 152 mm), crayon, papier à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag

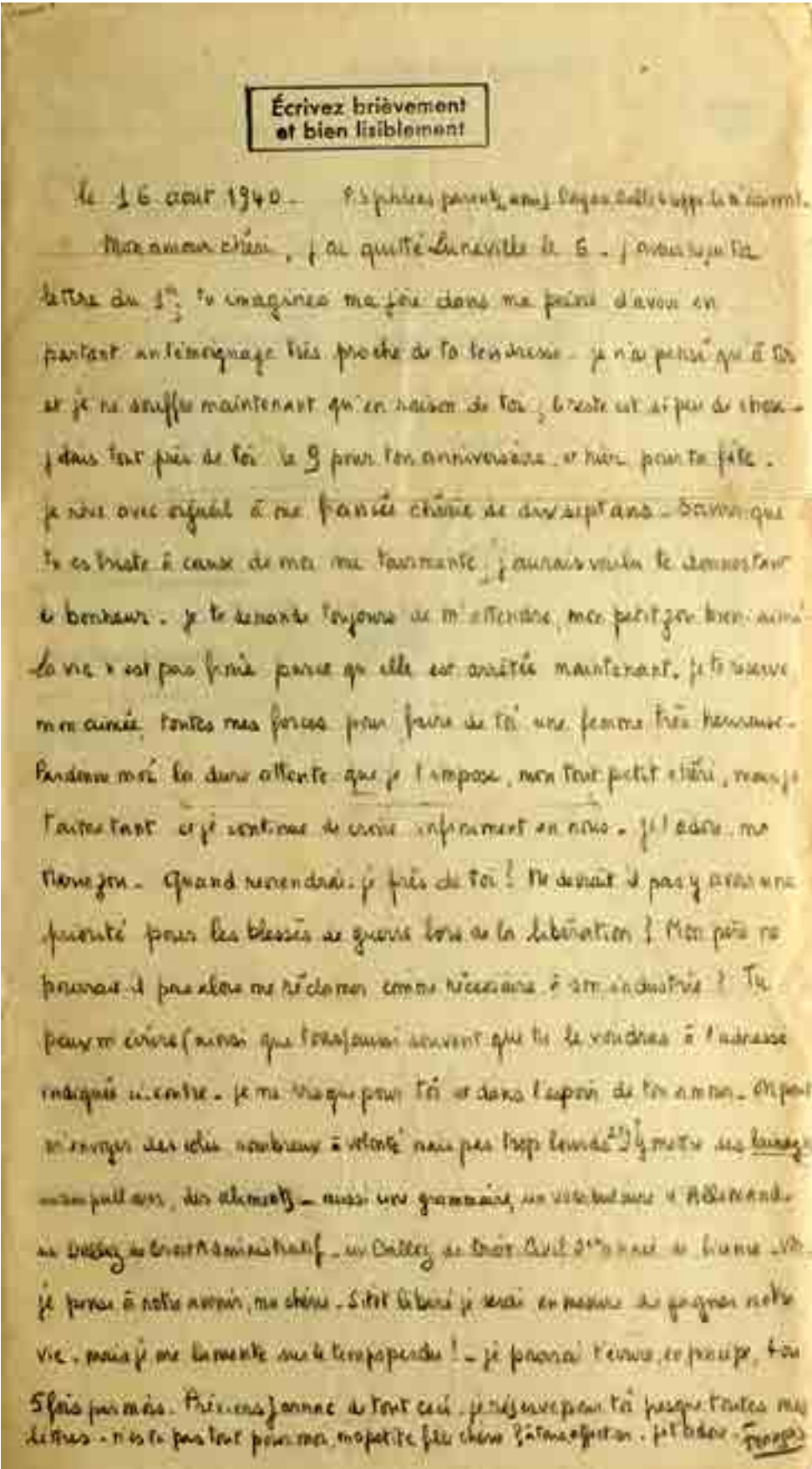
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, 14^{ème} arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716, Stalag IX C

[Verso :] Le 16 août 1940, Mon amour chéri, j’ai quitté Lunéville le 6. J’avais reçu ta lettre du 1^{er} ; tu imagines ma joie dans ma peine d’avoir en partant un témoignage très proche de ta tendresse. Je n’ai pensé qu’à toi et je ne souffre maintenant qu’en raison de toi ; le reste est si peu de chose. J’étais tout près de toi le 9 pour ton anniversaire, et hier pour ta fête. Je rêve avec orgueil à ma fiancée chérie de dix-sept ans. Savoir que tu es triste à cause de moi me tourmente ; j’aurais voulu te donner tant de bonheur. Je te demande toujours de m’attendre, mon petit Zou bien-aimé. **La vie n’est pas finie parce qu’elle est arrêtée maintenant.** Je te réserve, mon aimée, toutes mes forces pour faire de toi une femme très heureuse. Pardonne-moi la dure attente que je t’impose, mon tout petit chéri, mais je t’aime tant et je continue de croire infiniment en nous. Je t’adore, ma Marie Zou. Quand reviendrai-je près de toi ? Ne devrait-il pas y avoir une priorité pour les blessés de guerre lors de la libération ? Mon père ne pourrait-il pas alors me réclamer comme nécessaire à son industrie ? Tu peux m’envoyer des colis, nombreux, à volonté mais pas trop lourds (1 kg ?). Y mettre des *lainages*, un bon pull-over, des aliments. Aussi une grammaire, un vocabulaire d’allemand, un Dalloz de Droit administratif, un Dalloz de Droit civil 2^{ème} année de licence. Vite. Je pense à notre avenir, ma chérie. Sitôt libéré, je serai en mesure de gagner notre vie. Mais je me lamente sur le temps perdu ! **Je pourrai t’écrire, en principe, 4 ou 5 fois par mois. Préviens Jarnac de tout ceci. Je réserve pour toi presque toutes mes lettres.** N’es-tu pas tout pour moi, ma petite fille chérie ? À tous, affection. Je t’adore.

François

P.S. Préviens parents, amis, Dayan, Dalle, le 104, qu’ils m’écrivent.

2.000 - 3.000 €



257. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Thuringe], Stalag IX C, [16 septembre 1940]

MAIRE-LOUISE EST LE PRINCIPAL
CORRESPONDANT DE FRANÇOIS
MITTERRAND :

“DIS À DALLE, DAYAN, BOUVYER, LE 104,
DE M’ÉCRIRE”...

“ENVOYEZ-MOI GRAMMAIRES ET
LEXIQUES LATIN, ALLEMAND, GREC”

2 pp. in-8 (276 x 146mm), au crayon. Papier à en-tête du Kriegsgefangenenpost. Cachet du Stalag IXC, cachet de la poste

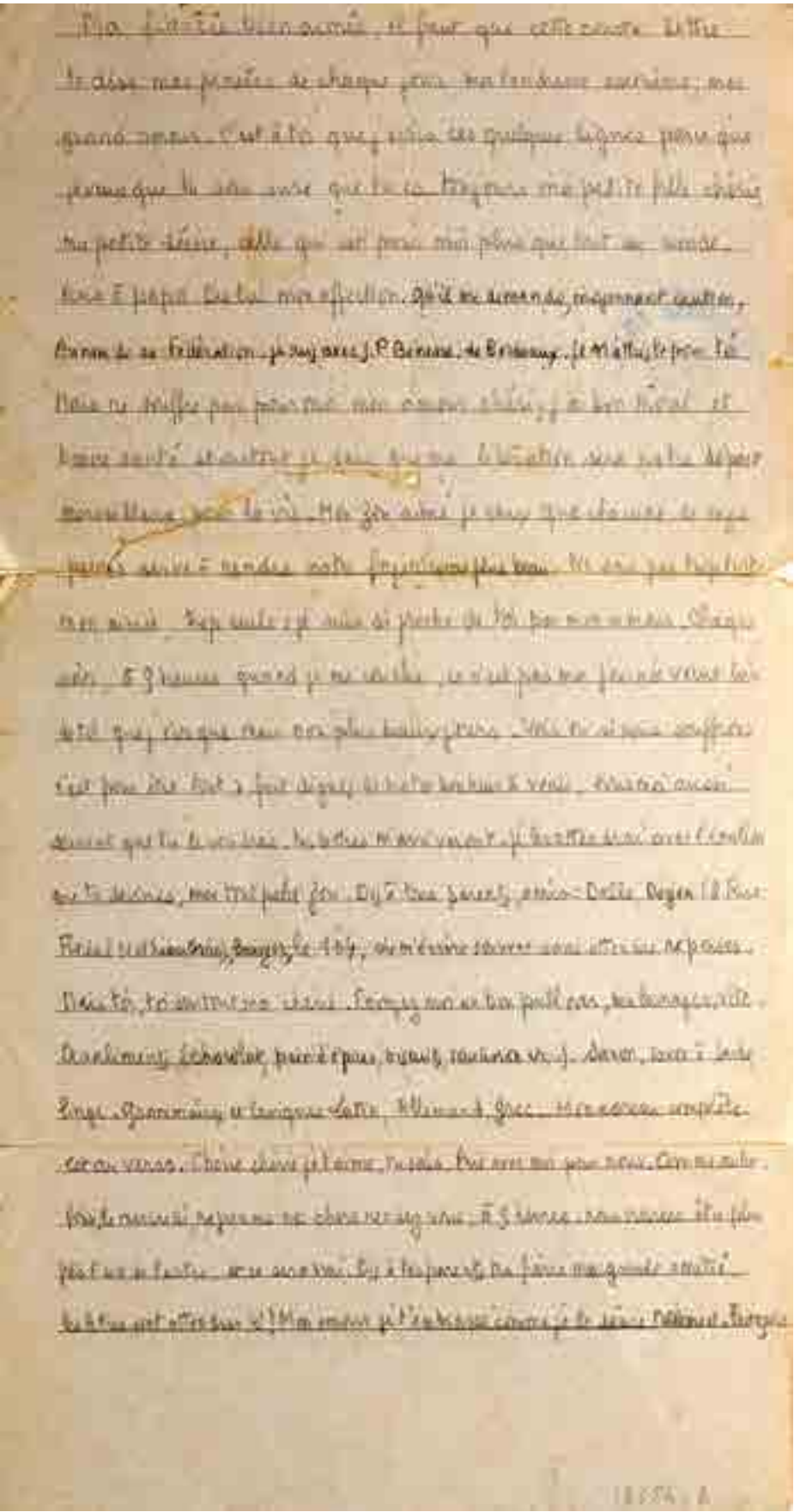
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse. Paris. 5 avenue d’Orléans 5. XVI arrdt. (France). [Expéditeur :] Mitterrand François. 21716. Kdo Nr 1515

[Au verso :] Ma fiancée bien-aimée, il faut que cette courte lettre te dise mes pensées de chaque jour, ma tendresse extrême, mon grand amour. C’est à toi que j’écris ces quelques lignes parce que je veux que tu sois sûre que tu es toujours ma petite fille chérie, ma petite déesse, celle qui est pour moi plus que tout au monde. Écris à Papa. Dis lui mon affection, qu’il me demande, moyennant caution, au nom de sa Fédération. **Je suis avec J.-P. Bénesse, de Bordeaux.** Je m’attriste pour toi. Mais ne souffre pas pour moi, mon amour chéri, j’ai bon moral et bonne santé, et surtout je sais que ma libération sera notre départ merveilleux pour la vie. Mon Zou aimé, je veux que chacune de mes pensées serve à rendre notre foyer encore plus beau. Ne sois pas trop triste, mon aimée, trop seule : je suis si proche de toi par mon amour. Chaque soir, à 9 heures, quand je me couche, ce n’est pas ma journée vaine loin de toi que j’évoque mais nos plus beaux jours. Vois-tu, si nous souffrons, c’est pour être tout à fait digne de notre bonheur à venir. Écris-moi aussi souvent que tu le voudras. Tes lettres m’arriveront. Je les attendrai avec l’émotion que tu devines, mon tout petit Zou. **Dis à tous, parents, amis : Dalle, Dayan (8 rue Floréal Mathieu, Oran), Bouvyer, le 104, de m’écrire souvent sans attendre réponses.** Mais toi, toi surtout ma chérie. **Envoyez-moi un bon pullover, des lainages, vite. Des aliments (chocolat, pain d’épices, biscuits, saucisson etc.), savon, savon à barbe, linge. Grammaires et lexiques Latin, Allemand, Grec.** Mon adresse complète est au verso. Chérie chérie je t’aime, tu vois. Prie avec moi pour nous. Comme autrefois le mercredi, reprenons nos chers rendez-vous, à 9 heures : nous croirons être plus près l’un de l’autre, et ce sera vrai. Dis à tes parents, tes frères, ma grande amitié. Les lettres sont attendues ici. Mon amour, je t’embrasse comme je le désire tellement.

François

Sans le rabat de la lettre. Déchirure, sans manque

2.000 - 3.000 €



258. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 7 octobre 1940

MESSE DOMINICALE ET JARDINAGE
DANS LE STALAG

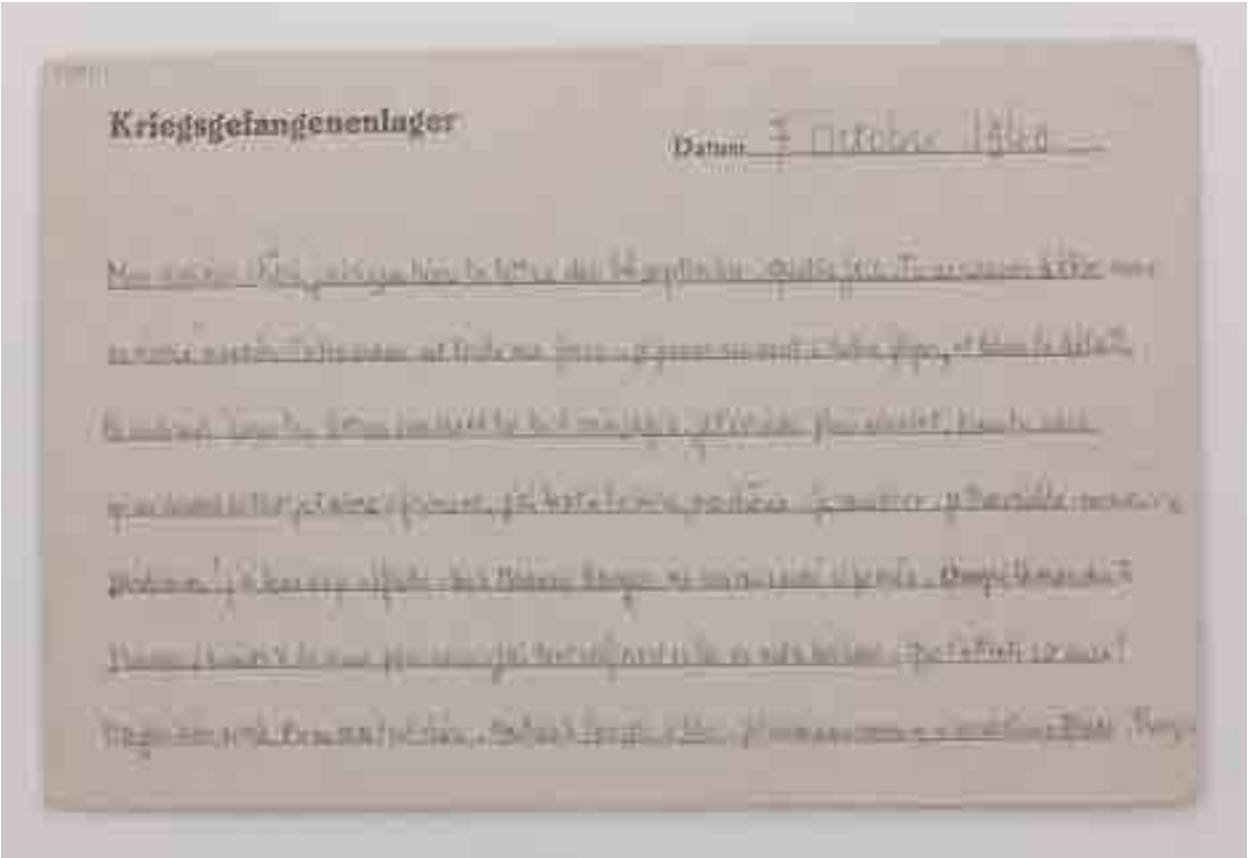
2 pp. in-8 (97 x 142mm), crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenen-
post”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 14e arrt France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
1515

[Verso :] 7 octobre 1940, Mon amour chéri, j’ai reçu hier ta lettre du 12
septembre. Quelle joie. Tu as raison d’être sûre de notre avenir. Ta ten-
dresse est toute ma force. Je pense souvent à notre foyer, et dans le détail.
Raconte-moi dans tes lettres comment toi tu l’envisages. Je t’écrirai plus
souvent. Mais tu sais qu’au-dessus de tout, je t’aime infiniment. J’ai tant à
te dire, ma chérie. **Je vais bien. Je travaille : manœuvre jardinier !** J’ai
beaucoup réfléchi : dis à Madame Bouvyer ma communauté de pensée.
Chaque dimanche à 9 heures, j’assiste à la messe pour nous. J’ai tant
confiance en toi, en notre bonheur. Que l’attente est dure ! Mon Zou bi-
en-aimé, tu es mon tout chéri. Amitiés à François, à tous. Je t’embrasse
comme en ce merveilleux 3 mars.

François

500 - 800 €



259. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 13 octobre 1940

“JE FAIS REVIVRE DANS MA SOLITUDE
LA FÉERIE DE NOTRE PASSÉ.”

2 pp. in-12 (282 x 147mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

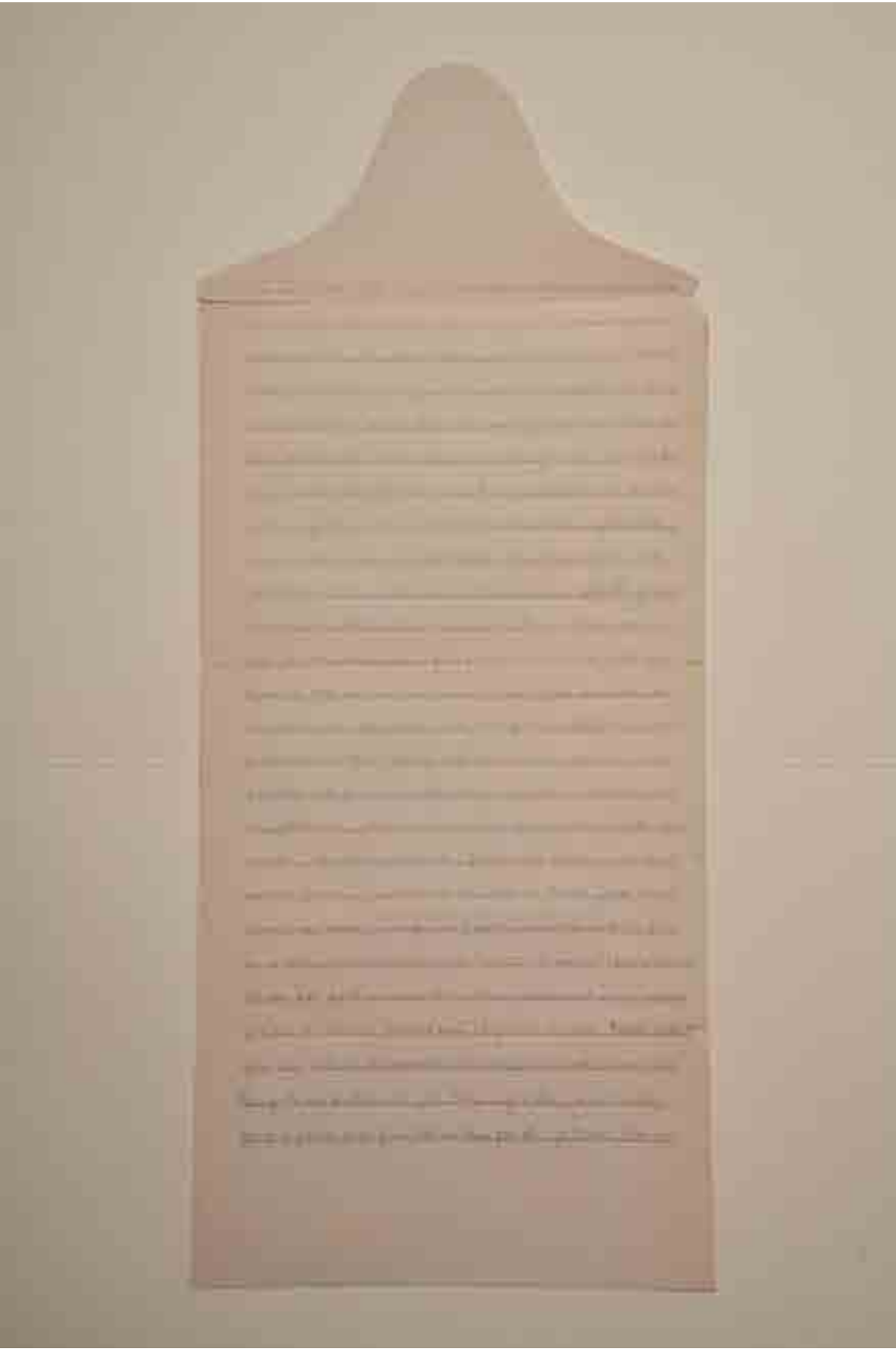
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 14e arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
1515

[Verso :] Le 13 octobre 1940, Mon Zou bien-aimé, ces lettres me sont
cruelles car je ne puis m’empêcher de songer que si nos projets s’étaient
réalisés, nous serions aujourd’hui l’un près de l’autre, chez nous. Et nous
serions tellement heureux, mon grand amour. Je pense à toi sans cesse. Si
mes lettres sont brèves et peu nombreuses, tu sais bien chérie chérie que
mes journées ne sont faites que de toi, de mon espoir, de tout ce que la
vie me promet grâce à toi. Il me semble que je saurai te rendre follement
heureuse ! Plus que jamais, toi seule demeures. De toutes les affections,
de toutes les tendresses, je l’ai bien compris, ma petite déesse, rien ne
compte pour moi auprès de ton amour. Je suis très souvent bien triste,
j’ai tant besoin de toi et tu dois aussi être tellement seule, mon aimée.
Je fais revivre dans ma solitude la féerie de notre passé. Tu as été
toute ma joie. Ne souffre pas, mon tout petit, pour ce qui a pu être. Tu es
à moi et je rêve avec orgueil du foyer que tu me feras. Dans tes lettres,
mon Zou, raconte-moi tes occupations. Tout ce qui est autour de toi, ta
coiffure, tes robes. Portes-tu parfois la robe du 3 mars ? Elle représente
tant de souvenirs merveilleux : nos fiançailles et les jours incompara-
bles de Paris et de Jarnac. **Envoie-moi une ou deux photos de toi.** J’y
tiens énormément. Pense que je ne connais pas ta coiffure actuelle ! Que
fais-tu ? Qui vois-tu ? Dans ta seule lettre reçue, celle du 12 septembre,
tu me dis “quelle bonne idée nous avons eue de nous fiancer en mars”.
Comme je suis heureux de voir que tu ne le regrettes pas, ma bien-aimée,
alors qu’au lieu du bonheur promis, je ne t’apporte que des tristesses. **Ma
chérie, si tu peux m’attendre, et je sais bien que toi, ma ravissante, tu
continues nécessairement une vie normale, je te jure que nous nous
ferons un avenir tel que nous le rêvons.** Pensons surtout qu’au-delà de
toutes les circonstances, notre but suprême est notre union totale. Parce
que là résidera toute notre joie. Oui, je songe à Lewis [personnage du
roman *Fontaine* de Charles Morgan], mais à un Lewis fou de sa fiancée et
qui ferait toute son œuvre pour elle. Je t’aime.

François

Fragilité aux pliures du premier rabat de la lettre

2.000 - 3.000 €



260. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 15 octobre 1940

“QUE TOUS M’ÉCRIVENT !”

“J’AI ÉTÉ BLESSÉ À VERDUN DEVANT
LA FAMEUSE COTE 304 PAR UN OBUS
DE CHAR PENDANT UN DUR COMBAT
D’INFANTERIE”

2 pp. in-8 (282 x 148mm), au crayon. Papier à en-tête du Kriegsgefangenenpost. Cachet du Stalag IXC. Cachet de la poste

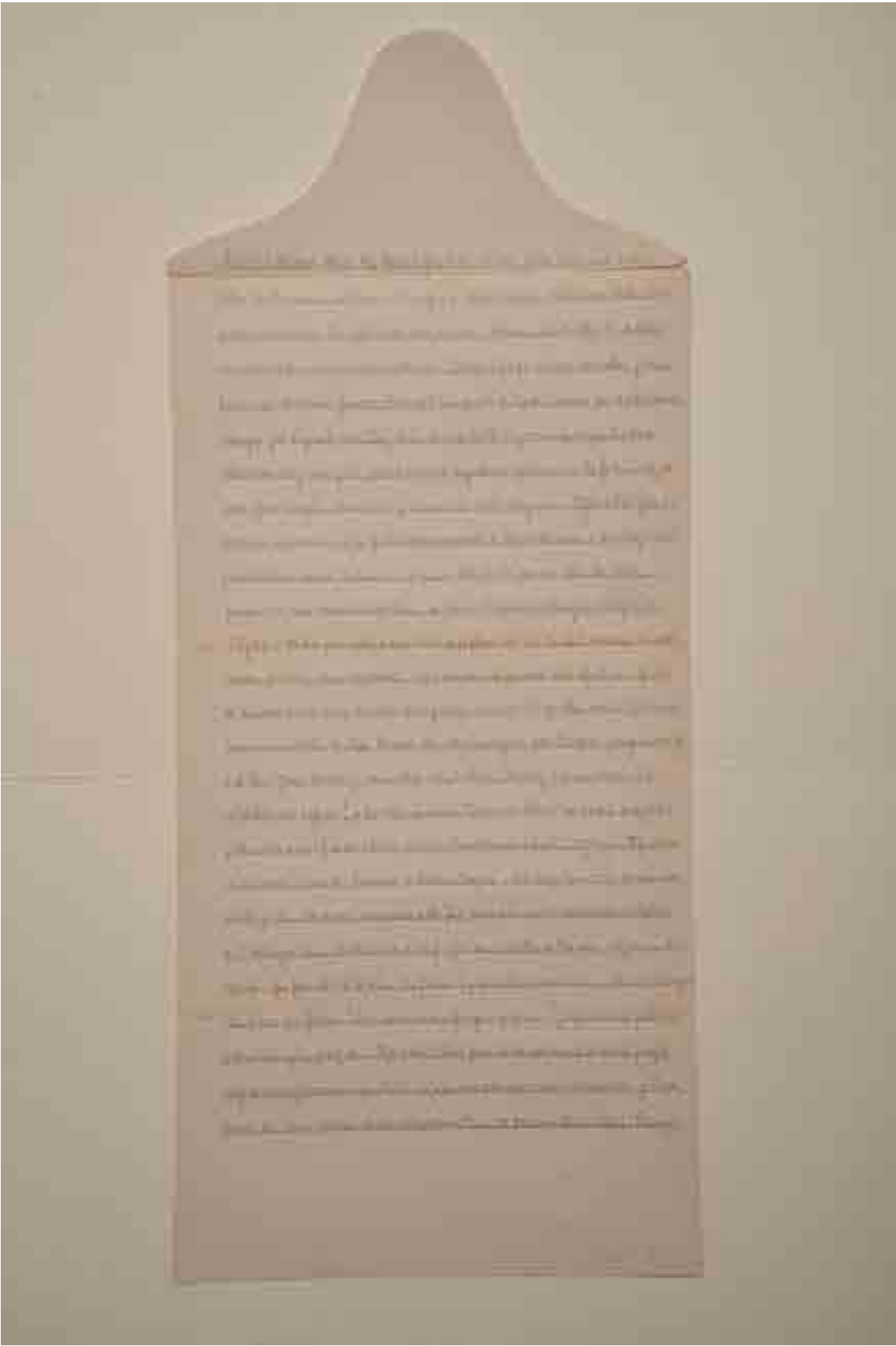
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 14 arrt France. [Expéditeur] Mitterrand François 21716, 1515

[Verso :]

Le 15 octobre 1940. Ma Marie Zou très chérie, je t’ai écrit une autre lettre le 13 mais c’est encore à toi que je veux adresser celle-ci car toutes mes pensées vont vers toi. Je t’adore mon amour. À travers les mots, je te supplie de comprendre ma tendresse extrême. Donne à Papa de mes nouvelles. **Je vais faire une demande faisant état de l’incapacité de travail causée par ma blessure** puisque j’ai l’épaule rouillée, et de la possibilité où je suis de reprendre ma situation chez mon père, président d’un important groupement de fabricants, et ce en zone occupée. Inutile ici, je serais très utile chez moi. Dis-le à ton père et au mien de manière à ce qu’il interviennent de leur côté dans ce but légitime. **J’ai été blessé devant Verdun, à la fameuse cote 304, par un obus de char pendant un dur combat d’infanterie**, et pris à l’hôpital de Bruyère (Vosges) le 22 juin. On n’a pas extrait mon éclat, mal placé, et tout travail manuel m’est rendu pénible, sinon impossible. Dis à tous ceux de Jarnac mon affection. **Qu’ils m’écrivent même sans recevoir de réponses, car c’est à toi qu’elles iront ! J’aimerais avoir des nouvelles de Lise Buard, Clairette Sarrazin, Jean Herpin, Jacques Marot (18 rue Yvers, Niort), et du 104. Vois le Père O’Reilly, son directeur. Et d’Édith, son enfant ?** Je me mets parfois à la place de Robert et rêve à ma joie si j’étais près de ma femme chérie, si nous attendions un enfant. **Et Jacques. Que tous m’écrivent ! Donne-moi l’adresse de Dalle et Dayan.** Si tu peux leur écrire, dis leur mon amitié fidèle. Un de mes camarades a été fait prisonnier avec le Commandant Cahier à St-Valéry-en-Caux. Il était sain et sauf. J’ai reçu une lettre de ton père, et j’en suis très touché. Que fait-il ? Et ta mère, tes frères ? Je pense bien souvent à eux. Peut-on m’envoyer des livres par Genève ? As-tu conservé mes quelques papiers ? J’espère un bon pullover et tout lainage, gants etc. Mon amour chéri, je vis de nos souvenirs et de nos projets. Soyons en parfaite union spirituelle et prions ensemble pour nous intensément. Je t’embrasse et t’aime comme en nos soirs merveilleux de mars, ma déesse chérie.

François

1.500 - 2.000 €



261. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Thuringe], Stalag IX C, 25 octobre 1940

VEILLE DU VINGT-QUATRIÈME
ANNIVERSAIRE DE FRANÇOIS
MITTERRAND.

L'HIVER APPROCHE ET LA DEMANDE DE
LAINAGE ET DE NOURRITURE SE FAIT
INSISTANTE

2 pp. in-12 (97 x 142mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

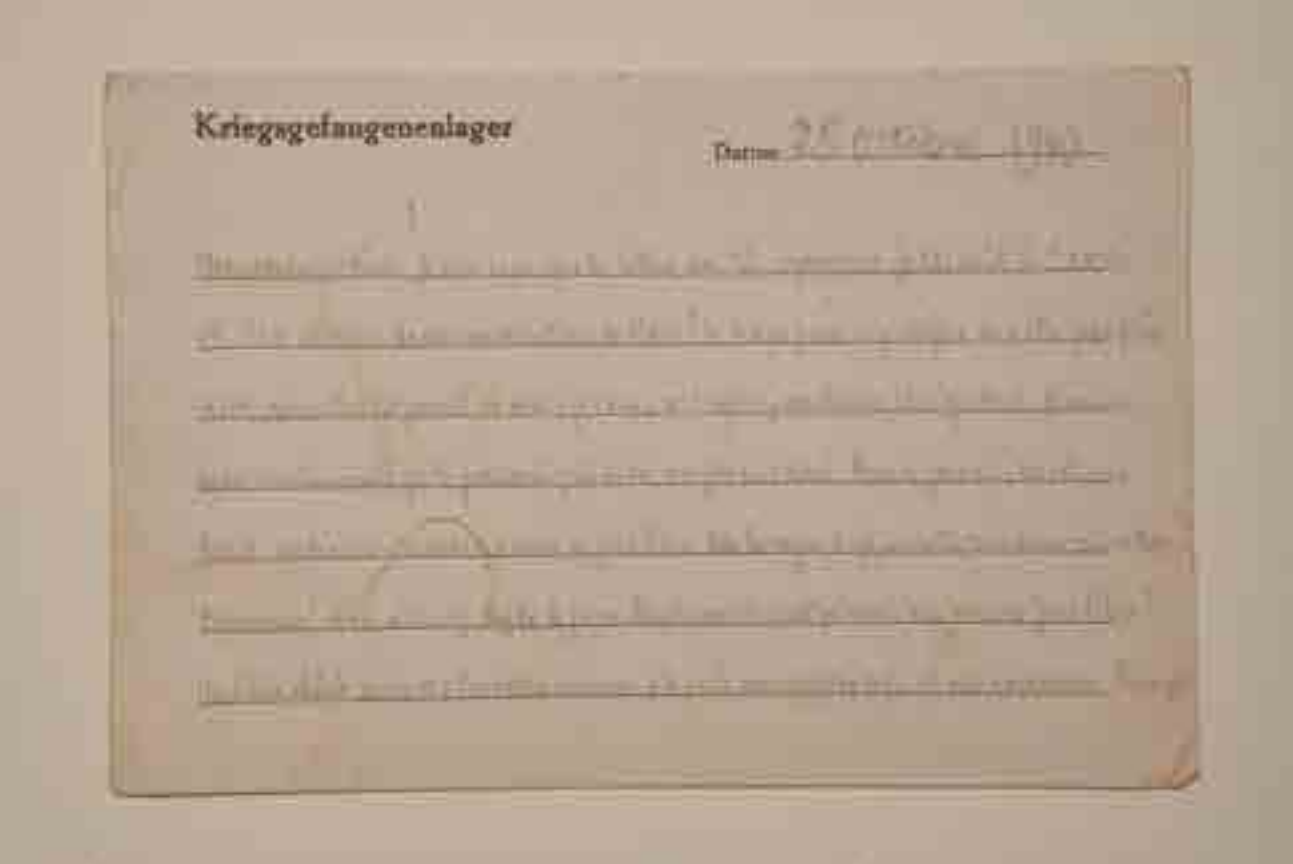
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 14e arrt France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
1515

[Verso :] 25 octobre 1940, Mon amour chéri, je n’ai reçu que ta lettre
du 12 septembre. Je t’ai écrit le 5 et le 15. Tu te souviens de nos con-
versations de mars ? Le temps passe et je souffre de n’être pas près de
toi, mais tout est pareil en moi : je t’aime et t’espère, ma chérie, plus que
tout. **Demain, mon anniversaire : je le passerai près de toi, mon Zou
tant aimé.** Rien de Jarnac. Un colis de Robert, seuls arrivent nombreux
ceux de zone libre. Des lainages, linge, serviettes, mouchoirs, seront les
bienvenus ! Et des aliments. Dis-le à papa. Peux-tu maintenant prévenir
mes amis de zone libre ? Ma chérie chérie, devine ma tendresse immense.
Je te parle sans arrêt en moi. Je t’adore mon amour.

François

Accroc sans manque

500 - 800 €



262. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Thuringe], Stalag IX C, 10 novembre 1940

“DIS À MES AMIS, À TOUS, DE NE PAS
OUBLIER DE M’ÉCRIRE !”

2 pp. in-12 (99 x 146 mm), crayon, carte à en-tête du “Kriegsgefangenen-
post”, cachet du Stalag, cachet de la poste

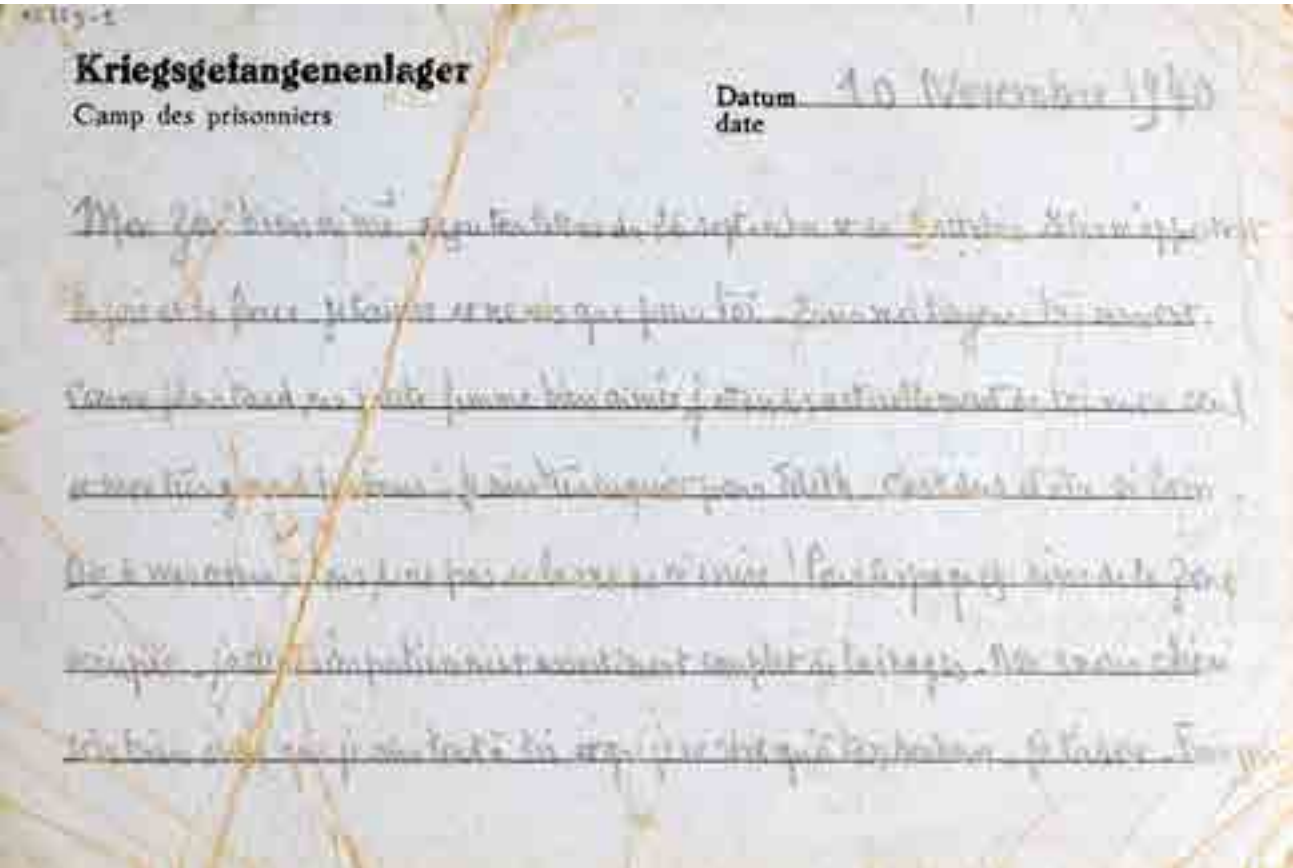
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, 14^{ème} arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François,
21716, [Stalag IX C], 1515

[Verso :] 10 novembre 1940, Mon Zou bien aimé, reçu tes lettres du 26
septembre et du 5 octobre. Elles m’apportent la joie et la force. Je t’aime
et ne vis que pour toi. Écris-moi toujours très souvent. Comme plus tard,
ma petite femme bien-aimée, j’attends actuellement de toi mon seul
et mon très grand bonheur. Je suis très inquiet pour Édith. C’est dur
d’être si loin. Dis à mes amis, à tous, de ne pas oublier de m’écrire !
Pour les paquets, et même de la zone occupée. J’attends impatiemment
assortiment complet de lainages. Mon amour chéri, sois bien sûre que je
suis tout à toi et que je ne rêve qu’à ton bonheur. Je t’adore.

François

Légèrement froissée, une pliure marquée

800 - 1.200 €



263. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 25 novembre 1940

FRANÇOIS MITTERRAND DÉSESPÈRE DE
NE PAS RECEVOIR DE COLIS.

SEUL SON FRÈRE ROBERT LUI A EN
ENVOYÉ UN DEPUIS SON ARRIVÉE AU
STALAG

2 pp. in-12 (97 x 142mm), crayon, cachet du stalag, cachet de la poste

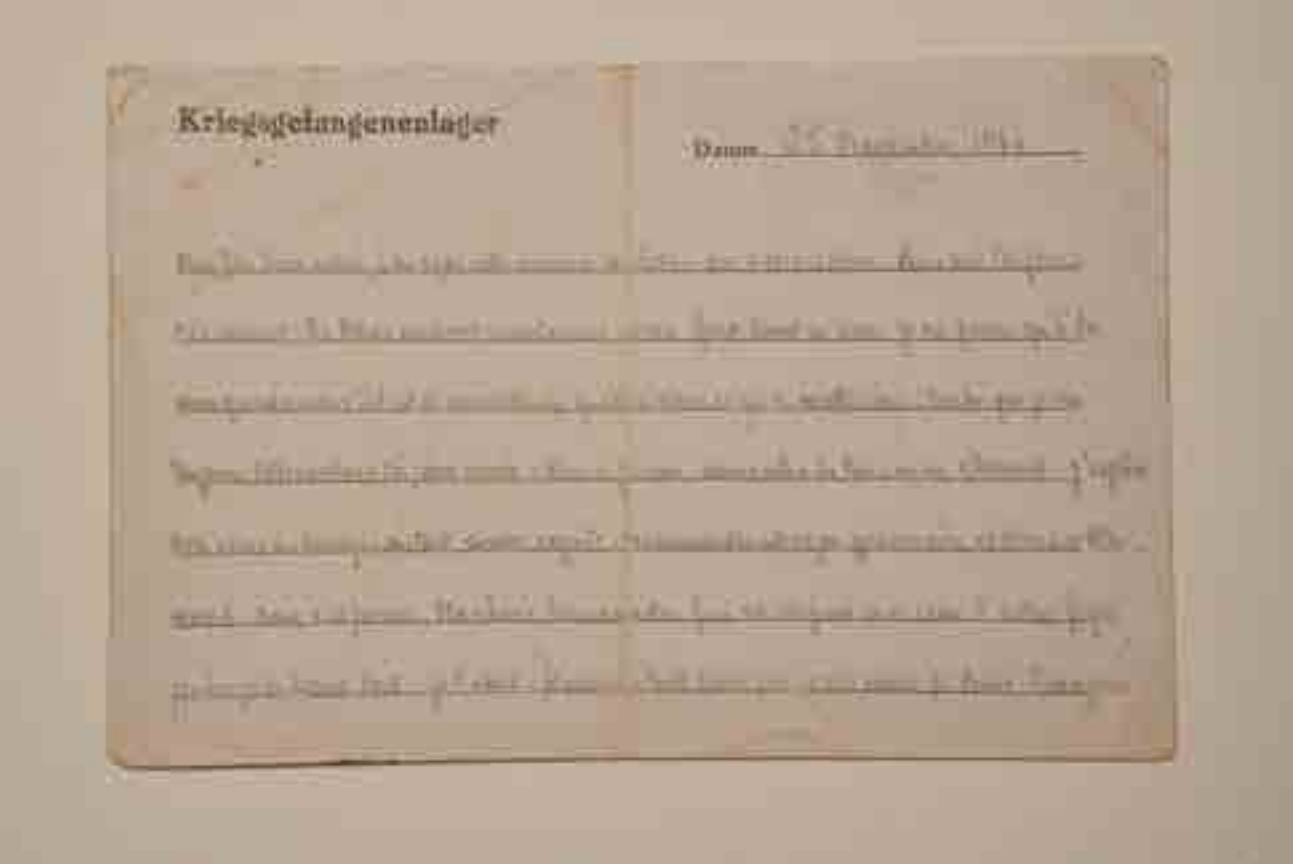
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d'Orléans XIVe arrt France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
1515

[Verso :] 25 novembre 1940, Mon Zou bien-aimé, j'ai reçu cette semaine
tes lettres des 4 et 16 octobre. Écris-moi toujours très souvent : les lettres
arrivent maintenant et me font tant de bien. Je ne pense qu'à toi mon
grand amour : il est si merveilleux que tu m'aimes et que tu m'attendes.
Sache que je vis toujours tellement avec toi, mon aimée. Rien de Jarnac.
Aucun colis de Paris ni de Charente. J'espère donc encore des lainages
surtout savon, razvite. **Mes camarades ont reçu grammaire et livres
d'Allemand. Donc c'est permis.** Ma chérie, trouvons notre force en
songeant sans cesse à notre foyer proche, je le désire tant. Je t'adore. Je
voudrais tant t'avoir près de moi comme je t'aime.

François

Pli vertical marqué

1.000 - 1.500 €



264. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 5 décembre 1940

“JE TE REVIENDRAI PLUS FORT, PLUS DÉCIDÉ À NE VIVRE QUE POUR TOI”.

“J’ESPÈRE SURTOUT DES LIVRES”

2 pp. in-12 (98 x 142mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

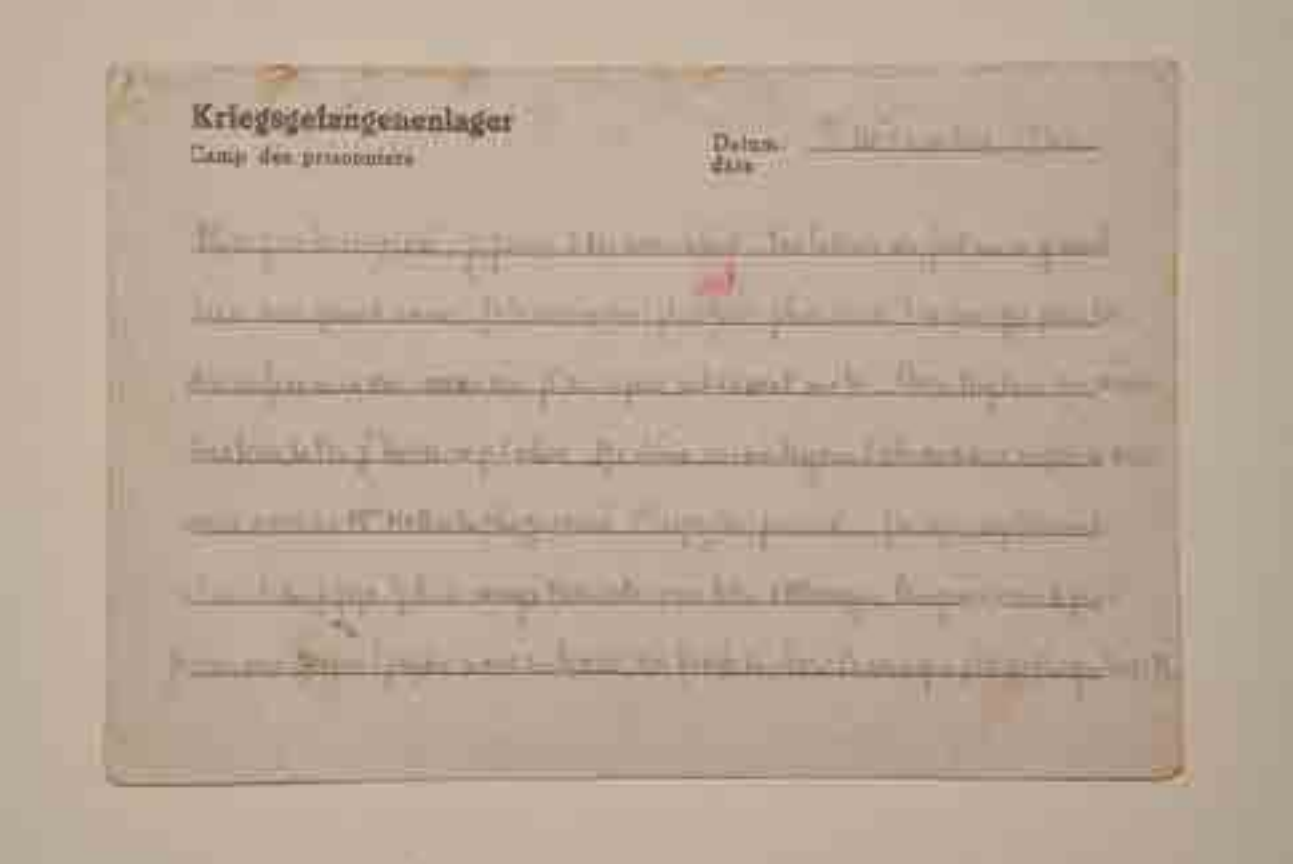
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 14 arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716, 1515

[Verso :] 5 décembre 1940, Mon Zou bien aimé, je pense à toi sans arrêt.
Tes lettres me font un si grand bien mon grand amour. **Je te reviendrai plus fort, plus décidé à ne vivre que pour toi.** Aie confiance en moi
comme moi je me repose entièrement sur toi. Pense toujours que même
très loin de toi, j’existe et je t’adore. Ma chérie, sers-moi toujours d’inter-
médiaire auprès de mes amis. Remercie Mme Malhuile (“Les Graniers”,
St-Tropez, Var) pour un colis. J’en reçois régulièrement d’Évian. Écris
à papa : je lui ai envoyé trois cartes et une lettre d’Allemagne. Pourquoi
n’irais-tu pas à Jarnac pour janvier ? J’espère surtout des livres. Ma fian-
cée très chérie, tu sais que je t’aime plus que tout.

Fra.

Petite tache rose au verso de la carte

1.000 - 1.500 €



264. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 5 décembre 1940

“JE TE REVIENDRAI PLUS FORT, PLUS DÉCIDÉ À NE VIVRE QUE POUR TOI”.

“J’ESPÈRE SURTOUT DES LIVRES”

2 pp. in-12 (98 x 142mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

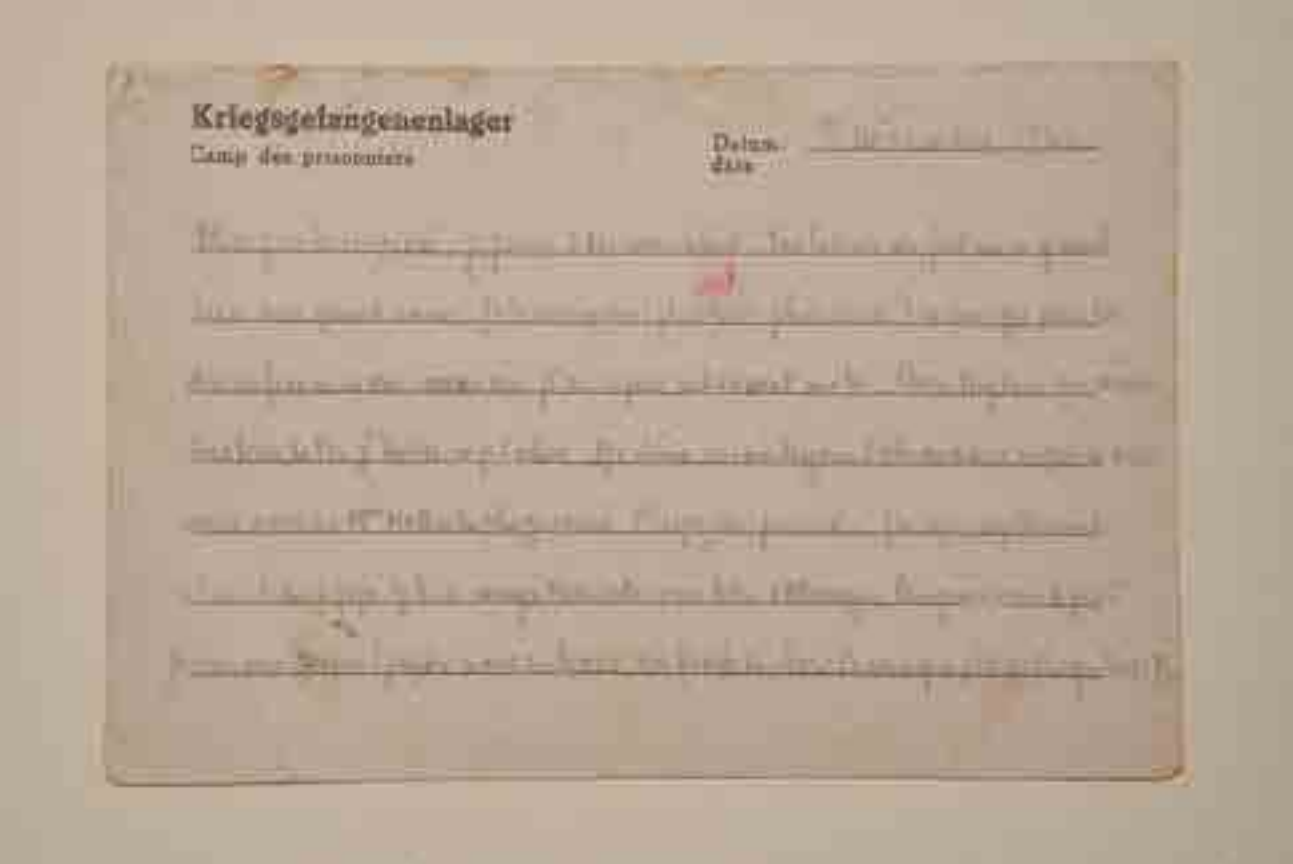
[Suscption :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 14 arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716, 1515

[Verso :] 5 décembre 1940, Mon Zou bien aimé, je pense à toi sans arrêt.
Tes lettres me font un si grand bien mon grand amour. **Je te reviendrai plus fort, plus décidé à ne vivre que pour toi.** Aie confiance en moi
comme moi je me repose entièrement sur toi. Pense toujours que même
très loin de toi, j’existe et je t’adore. Ma chérie, sers-moi toujours d’inter-
médiaire auprès de mes amis. Remercie Mme Malhuile (“Les Graniers”,
St-Tropez, Var) pour un colis. J’en reçois régulièrement d’Évian. Écris
à papa : je lui ai envoyé trois cartes et une lettre d’Allemagne. Pourquoi
n’irais-tu pas à Jarnac pour janvier ? J’espère surtout des livres. Ma fian-
cée très chérie, tu sais que je t’aime plus que tout.

Fra.

Petite tache rose au verso de la carte

1.000 - 1.500 €



265. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 11 décembre 1940

“RACONTE-MOI TA COIFFURE, TES
ROBES, ENVOIE-MOI DES PHOTOS”

2 pp. in-8 (289 x 147mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

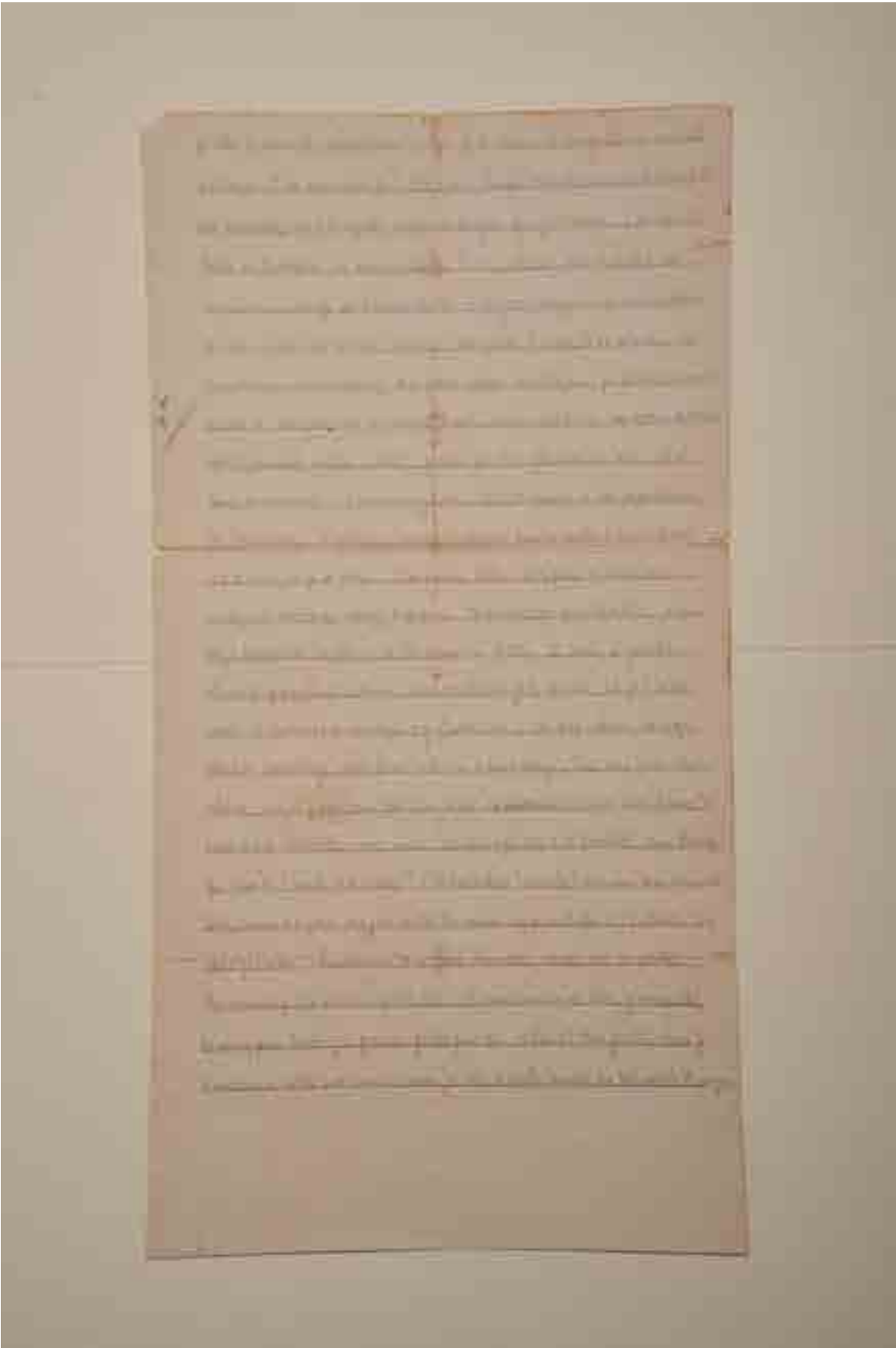
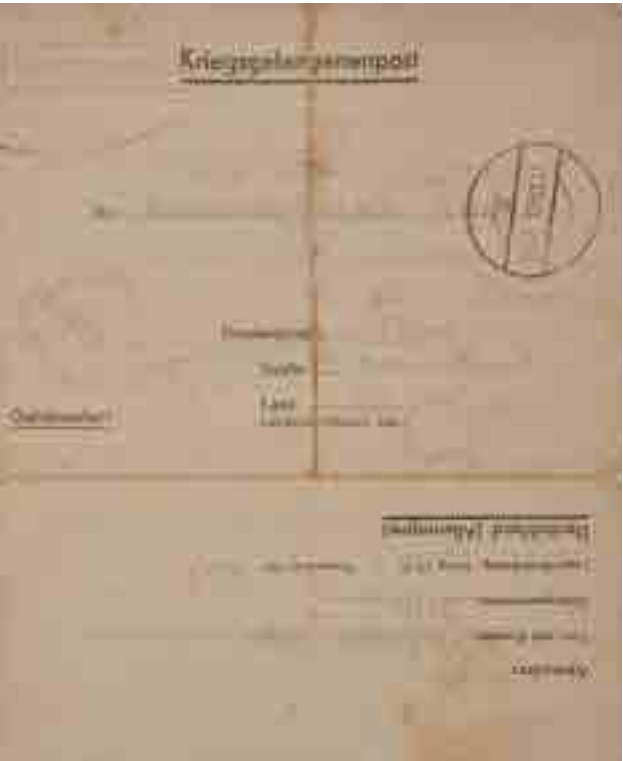
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans XIVe arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
1515

[Verso :] [...] qu’elle te raconte exactement ce que je te disais le long de
nos soirées de mars. T’en souviens-tu ? Pour moi, chaque minute de ces
moments-là est vivante et je te répète comme autrefois que je t’aime. J’ai
reçu ta lettre du 9 octobre, si merveilleuse. Tu vois, chérie, tout dans ma
vie ne prend un sens qu’en raison de toi, et toujours, toujours il en sera
ainsi. Je rêve si souvent à notre mariage, ma petite femme tant aimée, et
tu es toujours si ravissante, ma petite déesse d’autrefois. Je pense souvent
aussi à nos journées communes, à notre avenir commun, au rôle immense
que tu joueras auprès de moi. Je crois que ton influence sur moi est et
sera primordiale. Je n’envisage rien sans ta présence, ton assistance, ta
tendresse. D’ailleurs, j’aurai rudement besoin de toi à tout instant de ma
vie : corps et âme. **Mon amour chéri, si tu peux m’attendre malgré ce
calvaire que je t’impose.** Quel bonheur sera le nôtre. Je suis déjà telle-
ment touché de ta tendresse si fidèle, si douce, si proche. Les mots que ne
peut contenir cette lettre brève, je te les dis car je t’aime et ni la distance
ni le temps n’y feront rien : dès mon retour et sans tarder davantage, nous
ferons notre vie à nous deux. Sois donc prête chérie chérie, car si j’arriv-
ais tout d’un coup ! Ce serait une libération bien désirée ! **Donne de mes
nouvelles à mes amis.** Dis mon affection à ta famille, aux Bouvyer. Que
fais-tu ? Vas-tu à des cours ? À Valmondois ? Sors-tu ? Écris-moi bien
souvent. Si tu savais ma joie ! Ma joie de lire ton amour comme autrefois,
de t’entendre me dire je t’aime. **Raconte-moi ta coiffure, tes robes, en-
voie-moi des photos.** Prie beaucoup, vis d’une vie spirituelle : cela nous
servira de lien. Je m’inquiète beaucoup pour Édith. J’ai grande affection
pour elle. Et Robert ? Mon, Zou très chéri, je t’embrasse de tout mon
amour. Comme j’ai hâte de t’avoir avec moi, ma très aimée.

François

Manque le début de la lettre qui devait appartenir au rabat, déchirure
sans atteinte au texte dans le tiers supérieur du feuillet

300 - 500 €



266. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 15 décembre 1940

PREMIÈRE CARTE CODÉE.

FRANÇOIS, ALIAS “FATOUNE”,
ANNONCE L’INTENTION DE S’ÉVADER :
“J’AI UNE LETTRE DE FATOUNE : IL NE
SE PLAÎT GUÈRE CHEZ SON PATRON
ACTUEL ET SONGE À LE QUITTER.”

“JE TE REVIENDRAI”

2 pp. in-8 (280 x 148 mm), crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenen-post”, cachet du Stalag

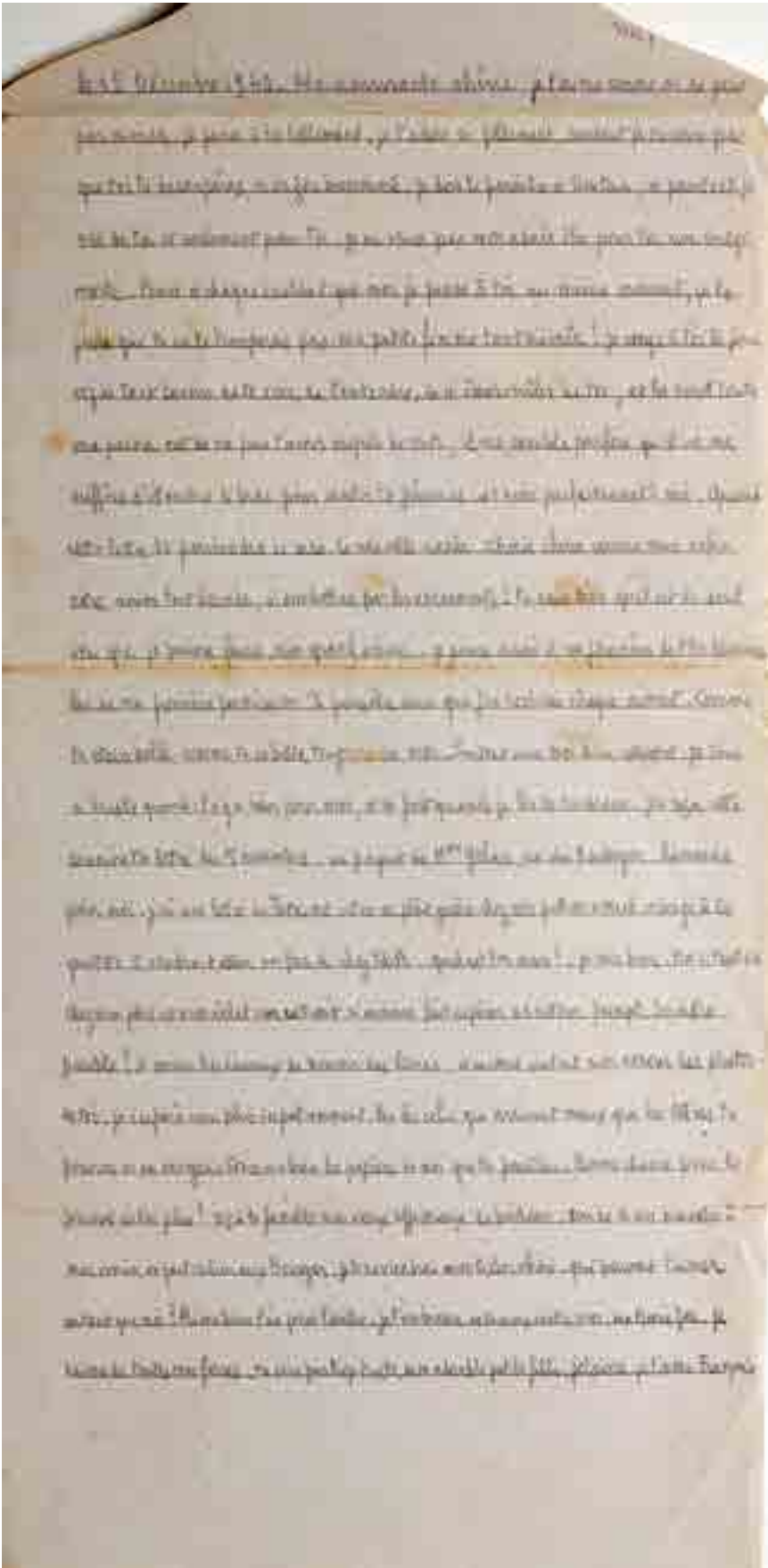
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^{ème} arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716, [Stalag IX C], 1515

[Verso :] Le 15 décembre 1940. Ma ravissante chérie, je t’aime comme on ne peut pas aimer. Je pense à toi totalement, je t’adore si follement. Surtout, je ne veux pas que toi tu désespères, mon Zou bien aimé. Je dois te paraître si lointain, et pourtant je vis de toi et seulement pour toi. **Je ne veux pas, mon adorée, être pour toi une image morte.** Pense à chaque instant que moi je pense à toi au même moment, je te jure que tu ne te tromperas pas, ma petite femme tant aimée ! Je songe à toi le jour et j’ai tant besoin de te voir, de t’entendre, de m’émerveiller de toi, et la nuit toute ma peine est de ne pas t’avoir auprès de moi, il me semble parfois qu’il va me suffire d’étendre le bras pour sentir ta présence et t’avoir parfaitement à moi. Quand cette lettre te parviendra ce sera la nouvelle année. Chérie chérie, verrons-nous enfin notre union tant désirée, si combattue par les événements ? Tu sais bien quel est le seul vœu que je puisse faire, mon grand amour. Je pense aussi à nos journées de l’an dernier lors de ma première permission. Tu peux être sûre que j’en revivrai chaque moment. Comme tu étais belle, comme tu es belle toujours en moi. Surtout, écris-moi bien souvent. Je suis si triste quand il n’y a rien pour moi, et si fort quand je lis ta tendresse. J’ai reçu cette semaine ta lettre du 5 novembre, un paquet de M^{me} Gelas, un des Barbayan. Remercie pour moi. **J’ai une lettre de Fatoune : il ne se plaît guère chez son patron actuel et songe à le quitter. Il voudrait aller en face de chez Édith. Quel est ton avis ?** Je vais bien. Ma situation chez mon père et mon éclat non extrait m’avaient fait espérer un retour prompt. Serait-ce possible ? **Je serais très heureux de recevoir des livres. Et surtout, surtout mon amour, des photos de toi. Je n’espère rien plus impatiemment. Par les colis qui arrivent mieux que les lettres, tu pourras m’en envoyer. Conserve bien les papiers de moi que tu possèdes.** Bonne chance pour le journal de ton père ! Dis à ta famille mes vœux affectueux de bonheur.

Donne de mes nouvelles à mes amis, en particulier aux Bouvyer. **Je te reviendrai, mon trésor chéri.** Qui pourrait t’aimer autant que moi ? Prions bien l’un pour l’autre. Je t’embrasse et te serre contre moi, ma Marie Zou. Je t’aime de toutes mes forces. Ne sois pas trop triste, mon adorable petite fille. Je t’aime. Je t’aime.

François

3.000 - 4.000 €



267. MITTERRAND, François

Carte autographe à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Thuringe], Stalag IX C, 5 janvier 1941

DEUXIÈME CARTE POSTALE CODÉE DE FRANÇOIS MITTERRAND.

“FATOUNE” INDIQUE SON INTENTION DE “DONNER SA DÉMISSION”, C’EST-À-DIRE, POUR FRANÇOIS MITTERRAND, DE S’ÉVADER

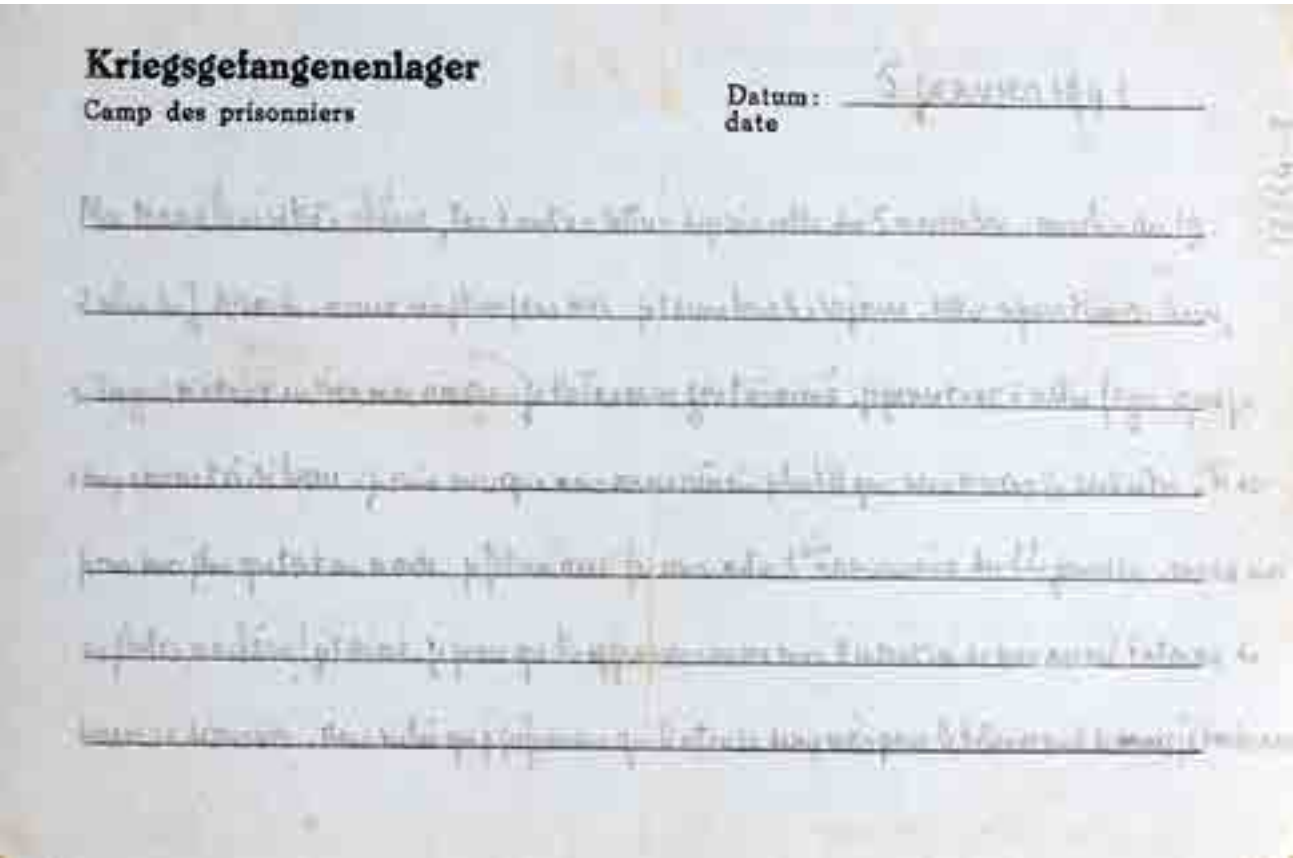
2 pp. in-12 (99 x 146 mm), crayon, carte à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, 14e arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716, 1515

[Verso :]

5 janvier 1941. Ma Marie-Louise très chérie. Pas d’autres lettres depuis celle du 5 novembre. Un colis du 19. 2 colis de J. Arond. Accuse réception pour moi. Je t’écris tous les 10 jours. Notre séparation si dure, si longue, n’atteint en rien mon amour. Je t’aime, mon Zou très aimé. Je pense tant à notre foyer que je veux comme toi si beau. Je suis sûr que nous serons réunis plus tôt que nous n’osons le souhaiter. Tu es pour moi plus que tout au monde. Je fêterai avec ferveur notre 3e anniversaire du 22 janvier. Envoie moi des photos, ma chérie ! Je t’aime. **Je pense que tu approuves comme moi l’intention de mon associé Fatoune de donner sa démission.** Mais dis lui que je préférerais qu’il attende deux mois pour le bilan annuel de mars. Je t’embrasse

2.000 - 3.000 €



268. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, [11 janvier 1941 : date du cachet]

PREMIÈRE LETTRE DE CATHERINE
LANGEAIS REÇUE AU STALAG PAR
FRANÇOIS MITTERRAND.

TROISIÈME LETTRE CODÉE : “UNE
LETTRE DE FATOUNE M’ANNONCE
QU’IL A L’INTENTION DE QUITTER SON
PATRON CE PROCHAIN TRIMESTRE”

2 pp. in-12 (277 x 178 mm), crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716, 1515

[Verso :] N’ai reçu qu’une lettre de toi, du 5 novembre. Mais tu le sais mon amour, je vis tout de même avec toi sans cesse. Comme je t’aime ! Rien de toute ma vie n’a été, n’est plus beau, plus merveilleux que toi. Ce bonheur que tu me promets, je te le rendrai, ma chérie. Pour te rendre heureux, j’y mettrai toutes mes forces. Tu penses bien que ces jours de Noël me ramènent à chaque instant à nos souvenirs. Ainsi, ce soir, je ne pourrai m’endormir sans parcourir à nouveau l’itinéraire de notre fameuse nuit de l’an dernier. J’étais et suis toujours si fou de toi. Notre séparation m’est si cruelle. Il s’en est fallu de si peu que maintenant nous fêtions Noël, le Premier de l’An ensemble, chez nous, ma petite femme tant chérie. Nous serions sortis beaucoup, évidemment, mais quels moments splendides nous aurions vécus tous les deux, seuls. Avec toi, je suis si parfaitement heureux. Je ne désespère pas pourtant mon Zou chéri. Il n’est pas possible que tu ne m’appartiennes pas, pour toujours. Dieu ne nous abandonne pas. J’ai reçu ton colis de novembre. Merci ma chérie. Dans le prochain, je compte sur des photos de toi, un livre que tu choisiras, et seulement des choses de toi, à toi, comme si par elles je pouvais te sentir, te toucher, t’embrasser. Ainsi, je me souviens de ce petit mouchoir que tu m’avais envoyé en avril (je l’ai toujours) et qui m’apportait tant de toi. J’ai reçu le colis de 5 Kilogr. de décembre mais pas le premier, des colis réguliers de Robert, un de Mme Jeanne Arond. Dis-le leur sans faute : je ne dispose pas d’accusés de réception. Aussi quelques lettres de Jarnac. Qu’ils envoient des chaussures très bonnes, bien ferrées. **Une lettre de Fatoune m’annonce qu’il a l’intention de quitter son patron ce prochain trimestre. J’espère qu’il ira te voir.** Va voir 25 rue de Civry Paris XVI, la femme d’un de mes camarades d’ici : Madame Pierre Jarri-geon. Vous vous donnerez mutuellement des nouvelles. As-tu lu *La Pêche miraculeuse* de G. de Pourtalès ? Sinon, n’hésite pas, c’est très bien. Tu

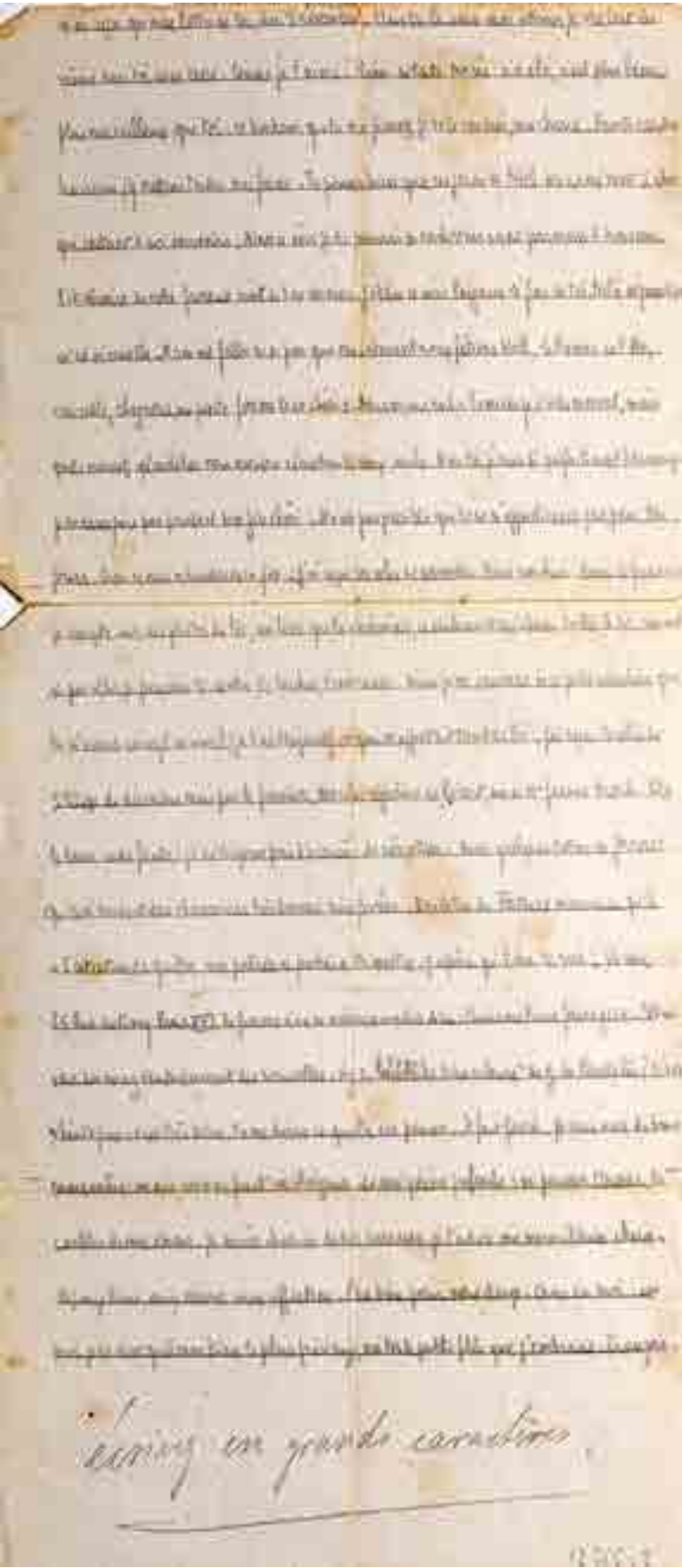
me diras ce que tu en penses. Il fait froid. Je suis avec de bons camarades mais rien ne peut m’écloigner de ma peine profonde : ne pouvoir t’aimer, te combler de mon amour. Je recrée chacune de nos caresses, je t’adore ma merveilleuse chérie. Dis aux tiens, aux miens, mon affection. Prie bien pour nous deux. Crois en moi, et moi, je ne rêve qu’à mon bien le plus précieux, ma toute petite fille que j’embrasse.

François.

[D’une autre main :] Écrivez en grands caractères

Manque le début de la lettre, quelques tâches

2.000 - 3.000 €



269. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 16 janvier 1941

“NOUS AURONS EU LE TEMPS DE MÛRIR
NOTRE AMOUR”.

“IL FAIT FROID. IL NEIGE. LA VIE NE
CHANGE GUÈRE”

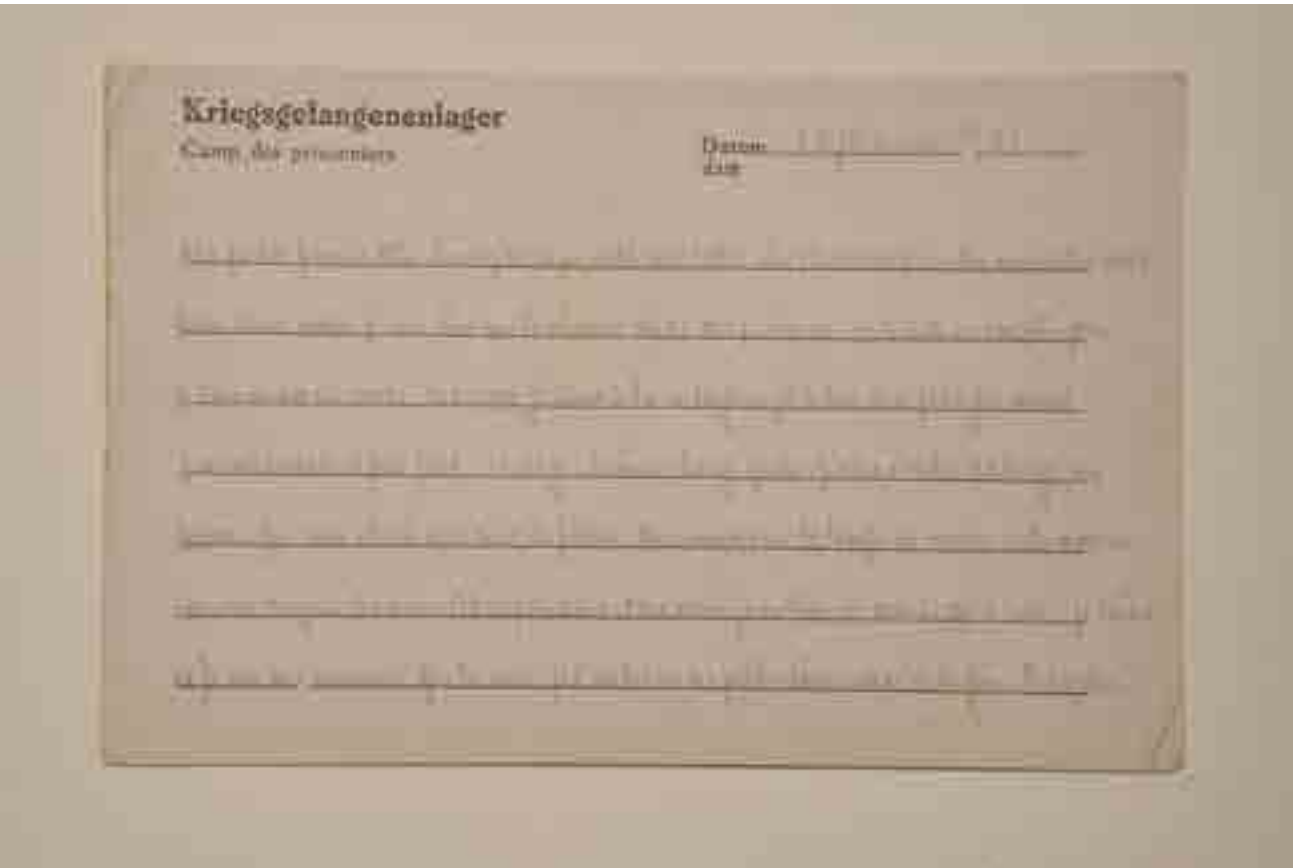
2 pp. in-12 (99 x 146 mm), crayon, carte à en-tête du “Kriegsgefangenen-
post”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716,
1515

[Verso :] 16 janvier 1941, Ma petite fiancée très chérie, j’ai reçu de toi
une lettre du 12 novembre. Les nouvelles sont bien rares, mais je sais bien
que tu m’aimes comme moi je t’aime. Et le reste ne compte pas. Je suis
en bonne santé. Sans cesse je pense à toi et toujours je t’adore, mon petit
Zou, aussi passionnément. **Il fait froid. Il neige. La vie ne change guère.**
Je rêve à notre mariage, au bonheur qui nous attend après tant de peines.
**Nous aurons eu le temps de mûrir notre amour. Écris-moi toujours
les mêmes lettres pleines de ton amour. Je ne tiens au monde qu’à
cela.** Je t’aime et je vis des souvenirs que tu sais. Je t’embrasse ma petite
chérie comme autrefois.

François

1.000 - 1.500 €



270. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 16 janvier 1941

“POUR TOI MON AMOUR, JE DONNERAI
TOUT CE QUE JE SUIS”

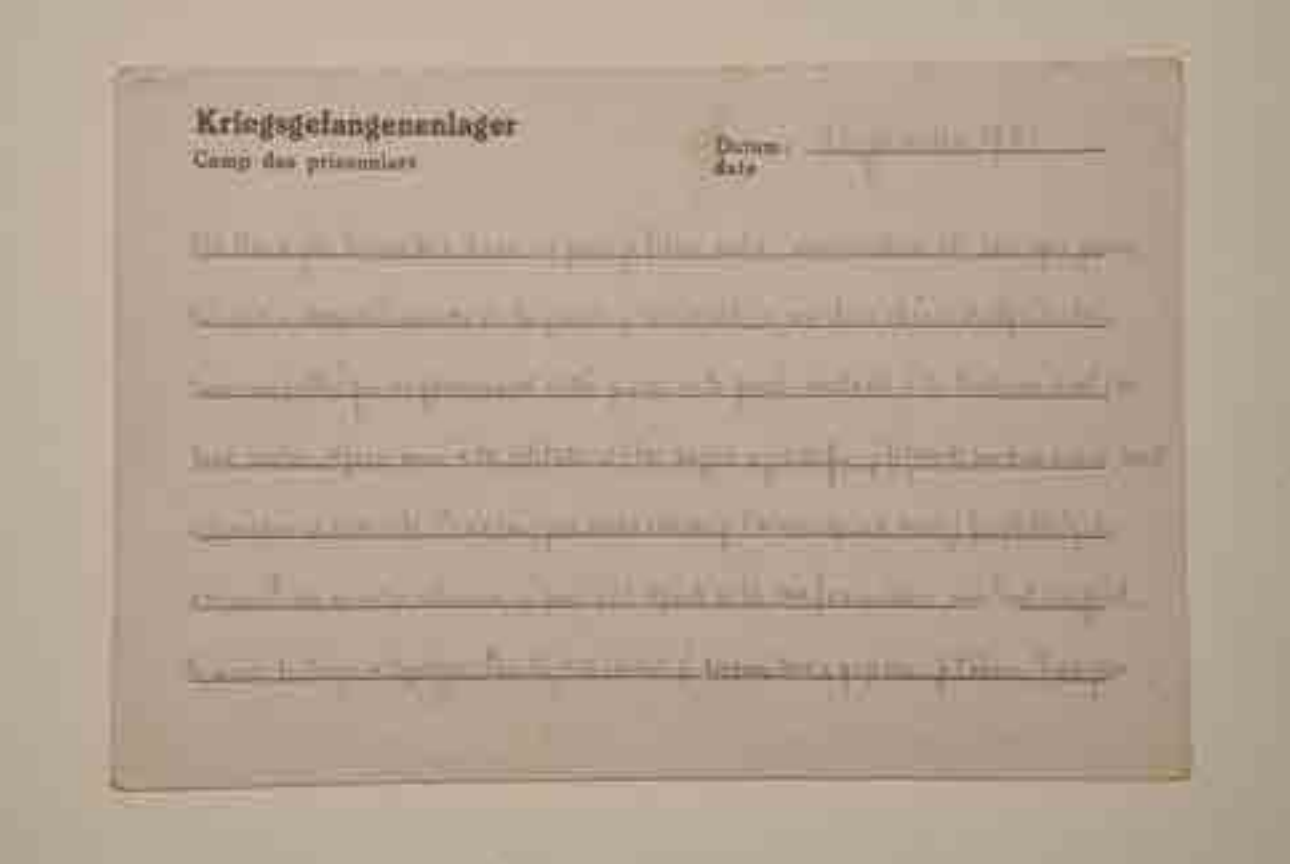
2 pp. in-8 (100 x 146mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans. XIVe arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
1515

[Verso :] 16 janvier 1941, Ma Marie Zou bien-aimée, dans six jours je
fêterai “notre” anniversaire : tu sais que pour moi **tout à commencé dans
ma vie du jour où je t’ai rencontrée**, ma chérie chérie. Malgré les très
rares nouvelles qui me parviennent de toi, je crois en ta pensée constante,
à ta tendresse dont j’ai tant besoin. Je pense aussi à ta solitude et à ton
chagrin et j’en souffre : je te promets ma bien-aimée, tant de bonheur
en revanche. Tu ne peux pas savoir comme je t’aime. **Quand aurais-je
tes photos ? Je les attends ! Elles seront un talisman.** Je pense à toi et
parle de toi, ma fiancée chérie, avec tant d’orgueil. Remercie les Arond et
Barbayan. Pour toi mon amour, je donnerai tout ce que je suis. Je t’aime.

François

1.000 - 1.500 €



271. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 5 février 1941

POURSUITE DU PROJET D’ÉVASION DE FATOUNE QUI “COMPTE SE MARIER EN MAI, SI SES PROJETS RÉUSSISSENT”.

SILENCE DE MARIE-LOUISE : “TA DERNIÈRE LETTRE EST DU 12 NOVEMBRE”

2 pp. in-8 (289 x 147mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans. XIVe arrt. France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716, 1515

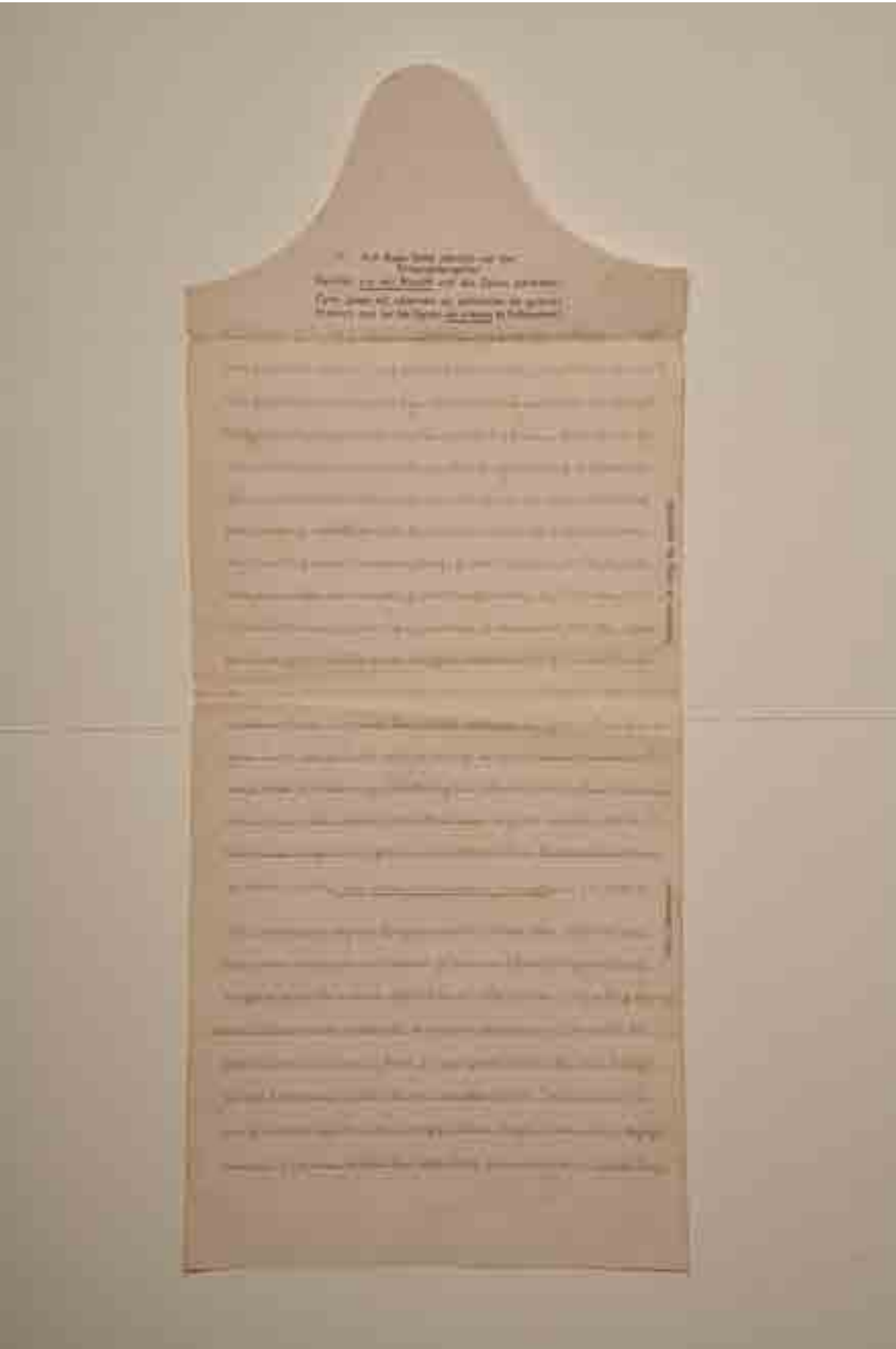
[Verso :] Le 5 février 1941. Ma petite fiancée adorée, je veux commencer cette lettre en te disant que je t’aime. Que veux-tu ? Je ne pense qu’à cela : toi que j’aime, le bonheur qui sera le nôtre quand nous serons unis, notre foyer. Et tout cela retardé si bêtement ! Alors que tout semblait pour nous, alors que la date merveilleuse semblait si proche. Quand j’apprends que Dayan, Dalle, mes amis continuent leur vie, que Marie Bouvyer se marie, je me réjouis pour eux, mais je suis tellement bouleversé pour nous. Nous devrions être mariés maintenant et peut-être aurais-je un travail que j’aime. Ma chérie, comme ce serait bon d’être tous les deux, chez nous. Mais je pense à toi aussi seule, alors que je t’avais tant promis. Mon tout petit bien-aimé, je te comblerai de tant d’amour. Je t’adore, mon grand amour, et j’ai tant besoin de toi en toutes choses. Ne crois pas pourtant que je perds courage. J’ai confiance en toi chérie chérie. Et puis peut-être serai-je près de toi plus tôt qu’on ne le suppose. Mais crois surtout que je t’aime plus que tout. **Quant au courrier, je n’ai rien, rien de toi : ta dernière lettre est du 12 novembre** et pourtant mes camarades de Paris ont de nombreuses lettres, les leurs datées même de fin janvier ! Tu imagines ma peine. Tu sais bien que toi seule compte pour moi et que ma vie n’est heureuse qu’en raison de toi : aussi, je maudis la malchance qui établit le long et dur silence entre nous. **D’ailleurs, de Paris, aucun ami ne m’écrit, ni Dalle, ni personne. Je m’en étonne un peu.** De Jarnac, les nouvelles datent du 31 décembre. On me dit que tu irais à Jarnac. J’en serai content ma chérie. Mais comme il serait mieux de retrouver ensemble notre chambre et nos souvenirs si merveilleux. Je les recrée souvent. Surtout quand je songe avec effroi qu’un an bientôt s’est écoulé depuis. Et pourtant mon amour, comme ce temps a peu compté pour moi : je t’aime aussi follement que toujours. Dis à papa mon affection. Pour les colis, la nouvelle réglementation est : 2 kgs 1/2 de vivres, 2kgs de linge en principe. Envoie-moi des livres et surtout des photos de toi, des objets que tu aies touchés, qui aient vécu avec toi, ma petite fille tant

aimée. Remercie J. Arond. J’ai reçu en janvier trois colis d’elle. Un des Barbayan. Dis à papa d’écrire pour moi aux Autric. **As-tu des nouvelles de Fatoune ? J’espère qu’il ira te voir. Je crois qu’il doit passer chez Édith au terme de son voyage prochain. Il compte se marier en mai, si ses projets réussissent.** Je t’embrasse ma chérie chérie, comme je le rêve. Je t’aime et je suis tout à toi.

Ton fiancé, François

Lettre légèrement froissée, tache claire au recto

1.000 - 1.500 €



272. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Thuringe], Stalag IX C, 16 février 1941

LE SILENCE DE MARIE-LOUISE
CONTINUE.

POUR LE SUCCÈS DE SON ÉVASION,
FRANÇOIS MITTERRAND S'EN REMET À
LA VOLONTÉ DE DIEU

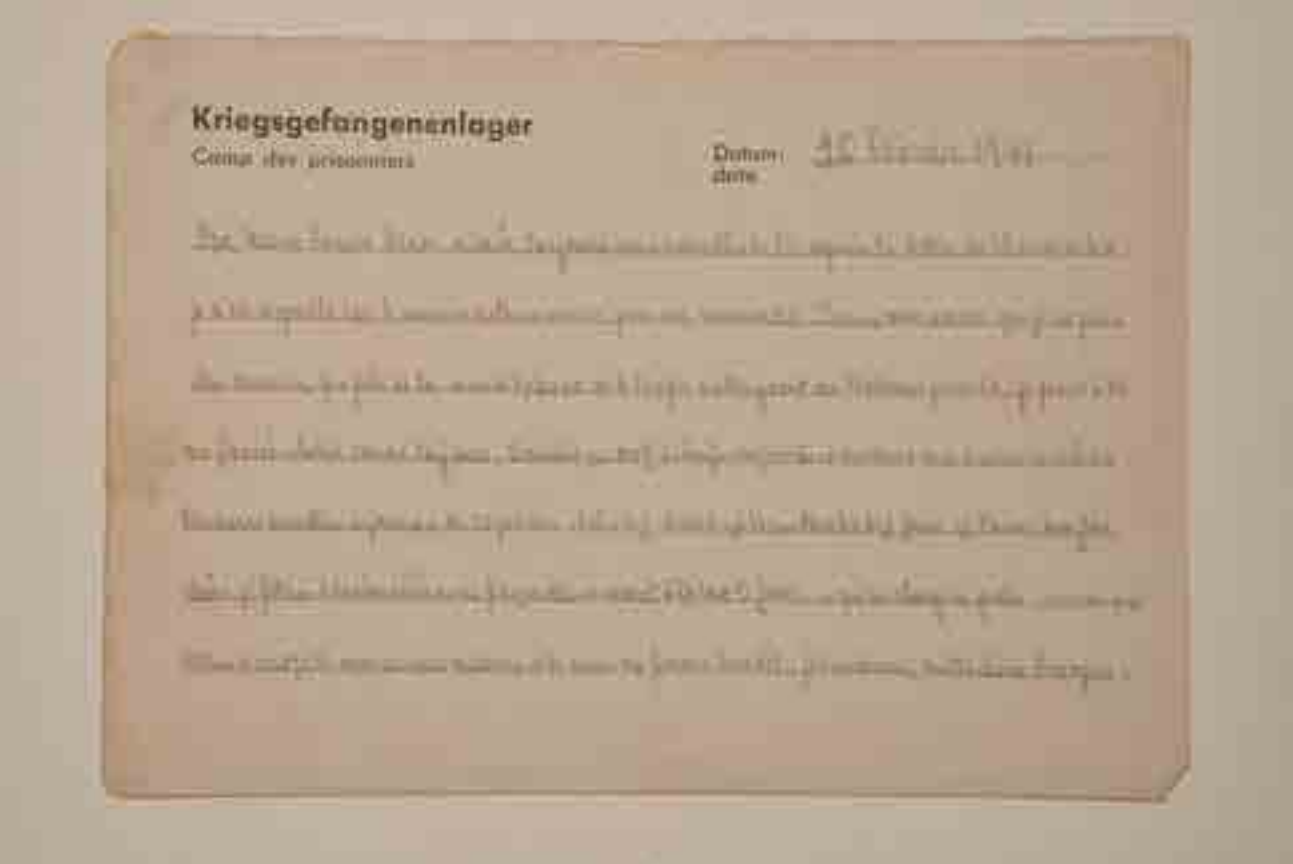
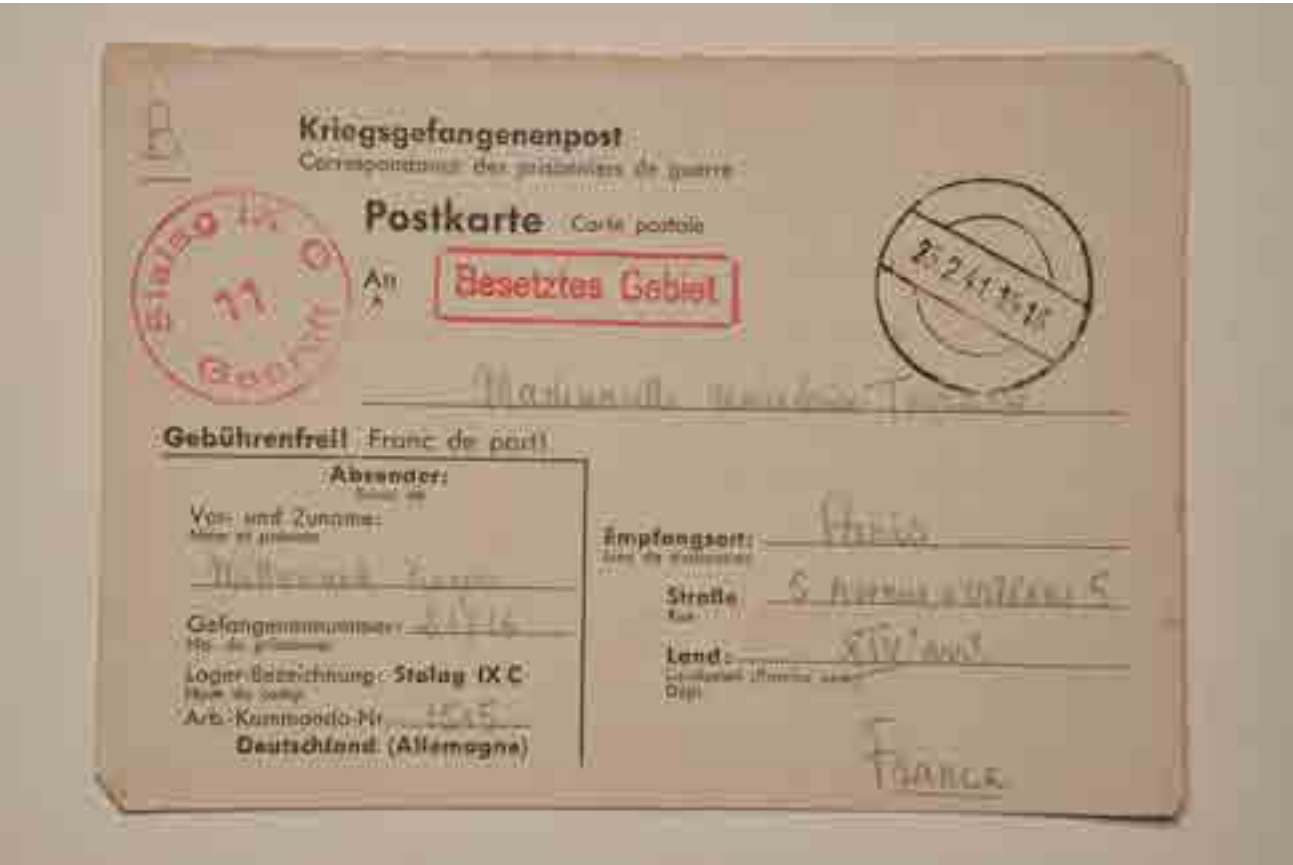
2 pp. in-12 (105 x 147mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans XIVe arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
1515

[Verso :] 16 février 1941. Ma Marie-Louise bien-aimée, toujours sans
nouvelles de toi depuis ta lettre du 12 novembre. Je m’en inquiète car le
courrier de Paris arrive pour mes camarades. Tu sais mon amour que je
ne puis être heureux que près de toi. Mais ni l’absence ni le temps n’at-
teignent ma tendresse pour toi. Je pense à toi ma fiancée chérie, comme
toujours. Derrière ces mots si brefs, comprends et devines mon amour, sa
violence. Dernières nouvelles de Jarnac du 10 janvier. Colis de J. Arond.
Je t’écris tous les dix jours. Je t’aime, mon Zou chéri. Je fêterai l’anniver-
saire de nos fiançailles en rêvant à toi tout le jour... Ce qui ne changera
guère. Crois en moi. **Si Dieu le veut, je te serrerai dans mes bras et tu
seras ma femme bientôt.** Je t’embrasse, ma très chérie.

François

500 - 800 €



273. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 26 février 1941

“TON PÈRE ? TA FAMILLE ? MES AMIS DE PARIS ? TOUS M’ONT LAISSÉ ROYALEMENT TOMBER.”

POURSUITE DU PROJET D’ÉVASION : “FATOUNE IRA DONC TE VOIR BIENTÔT ? REÇOIS-LE BIEN !”.

SILENCE DU CÔTÉ DE CATHERINE LANGEAIS : “JE T’ÉCRIS TOUS LES DIX JOURS, CHAQUE FOIS QUE CELA M’EST PERMIS”

2 pp. in-8 (289 x 147mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

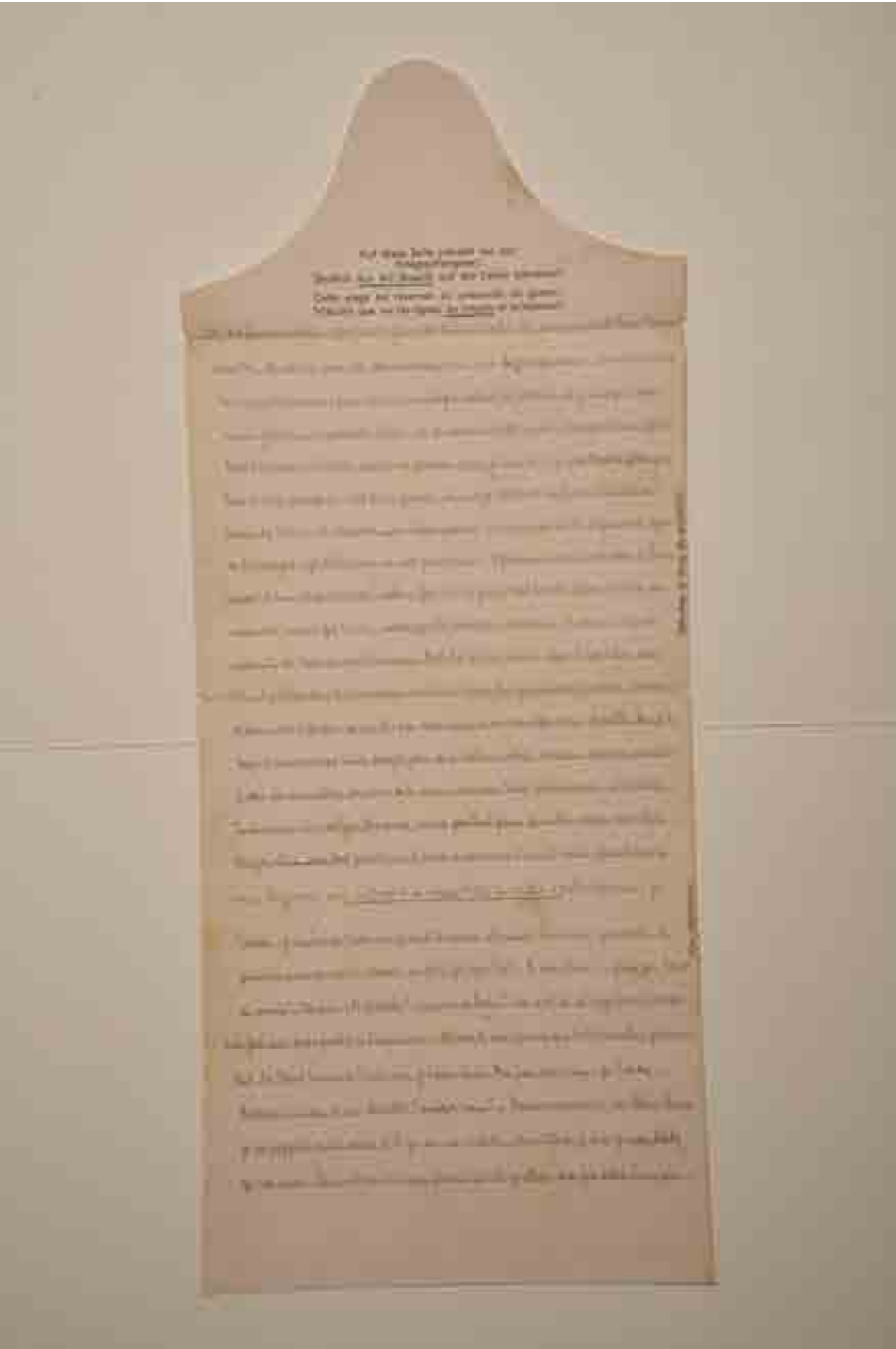
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans XIVe arrt, France. [Expéditeur] Mitterrand François 21716, 1515

[Verso :] Le 26 février 1941. Ma petite fiancée bien-aimée, les jours passent, bien longs sans toi. Bientôt, ce sera un cher anniversaire : celui du jour qui nous a unis. Te souviens-tu mon grand amour ? Pour moi, je revis chaque instant de bonheur et je sais que mon amour pour toi, ma ravissante chérie, est la raison de toute ma vie. Et aujourd’hui, après tant d’épreuves, je t’aime comme au premier jour. Je suis lié à toi par tant de joies, par tant de rêves et aussi par tant de souffrances. Tu es déjà tellement ma femme très chérie. **Depuis ta lettre du 12 novembre reçue début janvier, je n’ai rien eu de toi. Depuis mon séjour en Allemagne, sept lettres de toi me sont parvenues. Et plusieurs de mes camarades de Paris en sont à leur cinquantième !** Cela me fait tant de peine : tout le reste est peu de chose, mais avant tout, savoir que tu vis, savoir que tu m’aimes. **Ce silence, si tu savais ce qu’il représente de tortures quotidiennes.** Peut-être toi non plus ne reçois-tu pas bien mes lettres ? Je t’écris tous les dix jours. C’est-à-dire chaque fois que cela m’est permis. Comme je ne puis écrire à Jarnac qu’une fois par mois, donne de mes nouvelles à ma famille. Où est le temps où nous pouvions écrire chaque jour. Quel bonheur c’était, bonheur pauvre pourtant à côté du merveilleux bonheur de te serrer dans mes bras, de te caresser, de t’adorer. Tu dois aussi tant souffrir, loin de moi, vivant pourtant parmi les autres comme autrefois. Mon Zou chéri, mon tout petit, quand donc serons-nous l’un à l’autre, quand serons-nous chez nous, avec seulement la douce tâche de veiller à notre bonheur. Je t’aime. J’emploierai toutes mes forces à te rendre infiniment heureuse : j’en aurai le pouvoir puisque notre amour est plus fort que tout. Tu sais bien “... plus que tout au monde”. **Ton**

père ? Ta famille ? Mes amis de Paris ? Tous m’ont laissé royalement tomber. Cela fait sans doute partie de l’expérience. Mais tu le sais, pourvu que toi tu me restes, j’aurai tout. Ma Marie-Louise, je t’embrasse, je t’aime tant. Prie pour nous deux. Je t’aime. **Fatoune ira donc te voir bientôt ? Reçois-le bien !** Bonsoir mon aimée, ma chérie chérie. Je me rappelle notre soirée d’il y a un an. Comme c’était doux. Je n’ai qu’une hâte, qu’un désir : t’avoir toute à moi et ne jamais plus te quitter, mon Zou adoré.

François

1.500 - 2.500 €



274. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Thuringe], Stalag IX C, 19 avril 1941

PREMIÈRE LETTRE DE FRANÇOIS
MITTERRAND APRÈS SA PREMIÈRE
ÉVASION MANQUÉE, ÉCRITE DEPUIS UN
CAMP DE TRANSIT, LE “DULAG A”

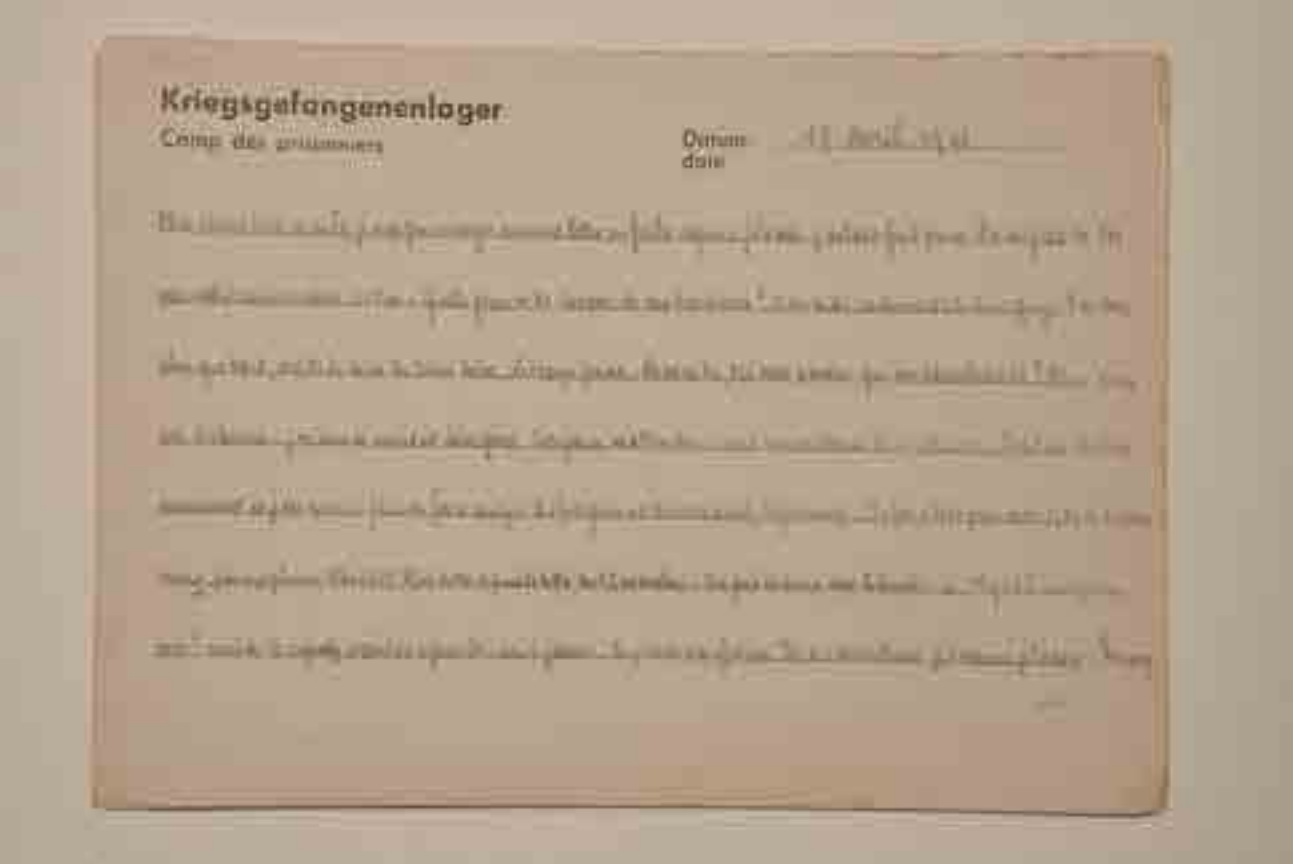
2 pp. in-12 (106 x 147mm), crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”,
cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans, XIVème. France. [Expéditeur :] Mitterrand François 21716,
Dulag [Durchgangslager : camp de transit situé à l’intérieur du Stalag IX]

[Verso :] 19 avril 1941. **Ma chérie bien aimée, je n’ai pu envoyer au-
cune lettre ni fiche depuis février. J’ai tout fait pour être auprès de
toi pour notre anniversaire de mai.** Quelle preuve te donner de ma ten-
dresse ? Il me reste seulement à te dire que je t’aime plus que tout, et à te
le dire de bien loin. Le temps passe. Où en es-tu, toi mon amour qui vis
normalement ? Plus d’un an d’absence. J’en suis si souvent désespéré. Si
tu peux m’attendre ce sera merveilleux de se retrouver. Tant de choses
mûrissent et je me sens si plein de force malgré les fatigues et les événe-
ments déprimants. Tu peux tout pour moi si tu m’aimes assez. Je ne suis
plus au Kdo [nous : Kommando] 1515. **Rien de toi depuis ta lettre du 12
novembre.** Des prisonniers sont libérés. N’y a-t-il rien pour moi ? Aîné
de 4 enfants et soutien de famille. Écris à Jarnac. Aux tiens mon affection.
Toi, ma merveilleuse, je t’embrasse, je t’adore.

François

1.000 - 1.500 €



275. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 30 avril 1941

PREMIÈRE ÉVASION MANQUÉE :
FATOUNE “A ÉCHOUÉ AU
DERNIER EXAMEN DE SORTIE DU
CONSERVATOIRE. IL A BEAUCOUP
VOYAGÉ ET SE SPÉCIALISE DEPUIS DANS
LE VIOLON”.

FRANÇOIS MITTERRAND PASSE DU
STALAG IX C AU STALAG IX A.

IL EST TOUJOURS SANS NOUVELLE DE
CATHERINE LANGEAIS

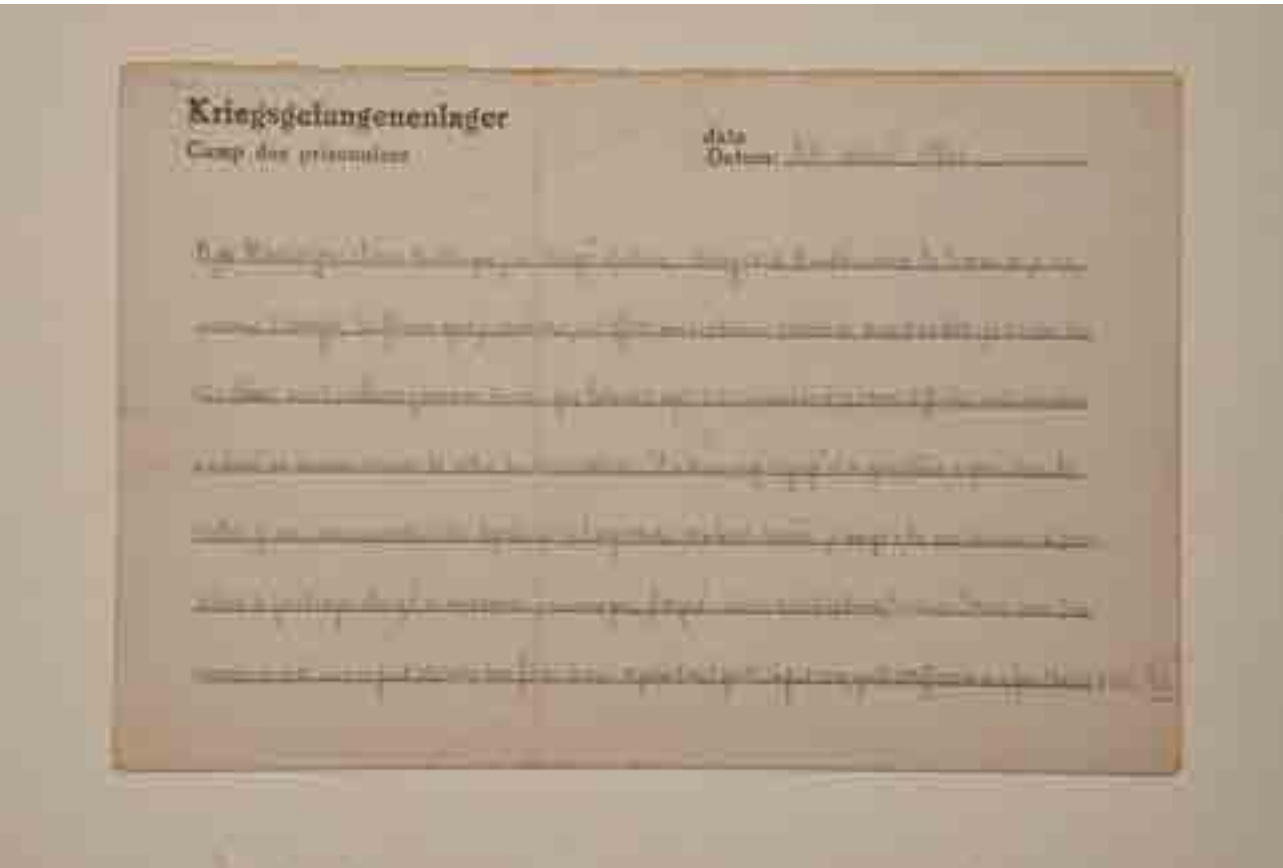
2 pp. in-12 (106 x 147mm), encre bleue et crayon, en-tête du “Kriegs-
gefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle M.-L. Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans
XIVème arrt, France [Expéditeur :] Mitterrand François 21716

[Verso :] 30 avril 1941. Mon Marie-Zou chérie, tu vois que j’ai changé
d’adresse : Stalag IX A. Bientôt ce sera le 5 mai et je ne pourrai t’envoyer
les fleurs que je voudrais, ni t’offrir ma tendresse comme ce serait si bon.
Je t’aime ma très chérie et ne t’oublierai jamais. **Tu sais que Fatoune
après trois semaines d’examens difficiles, mais réussis, a échoué au
dernier examen de sortie du Conservatoire. Il a beaucoup voyagé et
se spécialise depuis dans le violon.** Je suis sans nouvelles de toi depuis
de si longs mois, ma bien-aimée. Je songe à toi, ma ravissante, en ce début
de printemps chargé de souvenirs. Je suis un peu fatigué. Cela n’a rien
d’extraordinaire ! Mais avec ton amour en moi, rien ne peut atteindre ma
foi en la vie et pourtant, quelle impatience, quelle souffrance de ne pas
t’avoir à moi.

Fr.

1.000 - 1.500 €



276. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 23 mai 1941

CHANGEMENT INTELLECTUEL
DANS LA SITUATION DE FRANÇOIS
MITTERRAND : “JE SUIS CHARGÉ
DES COURS DE LITTÉRATURE
CONTEMPORAINE. HIER J’AI PARLÉ DE
PÉGUY”. IL ANNONCE QU’IL PARLERA
DE GIDE, DE SELMA LAGERLÖF, DE
GIRAUDOUX.

SANS NOUVELLE DE SA FIANCÉE,
FRANÇOIS MITTERRAND SE DIT EN
SITUATION DE “MONOLOGUE”

2 pp. in-8 (269x 146mm) encre bleue (adresse) et crayon papier. Cachet
du stalag, cachet de la poste

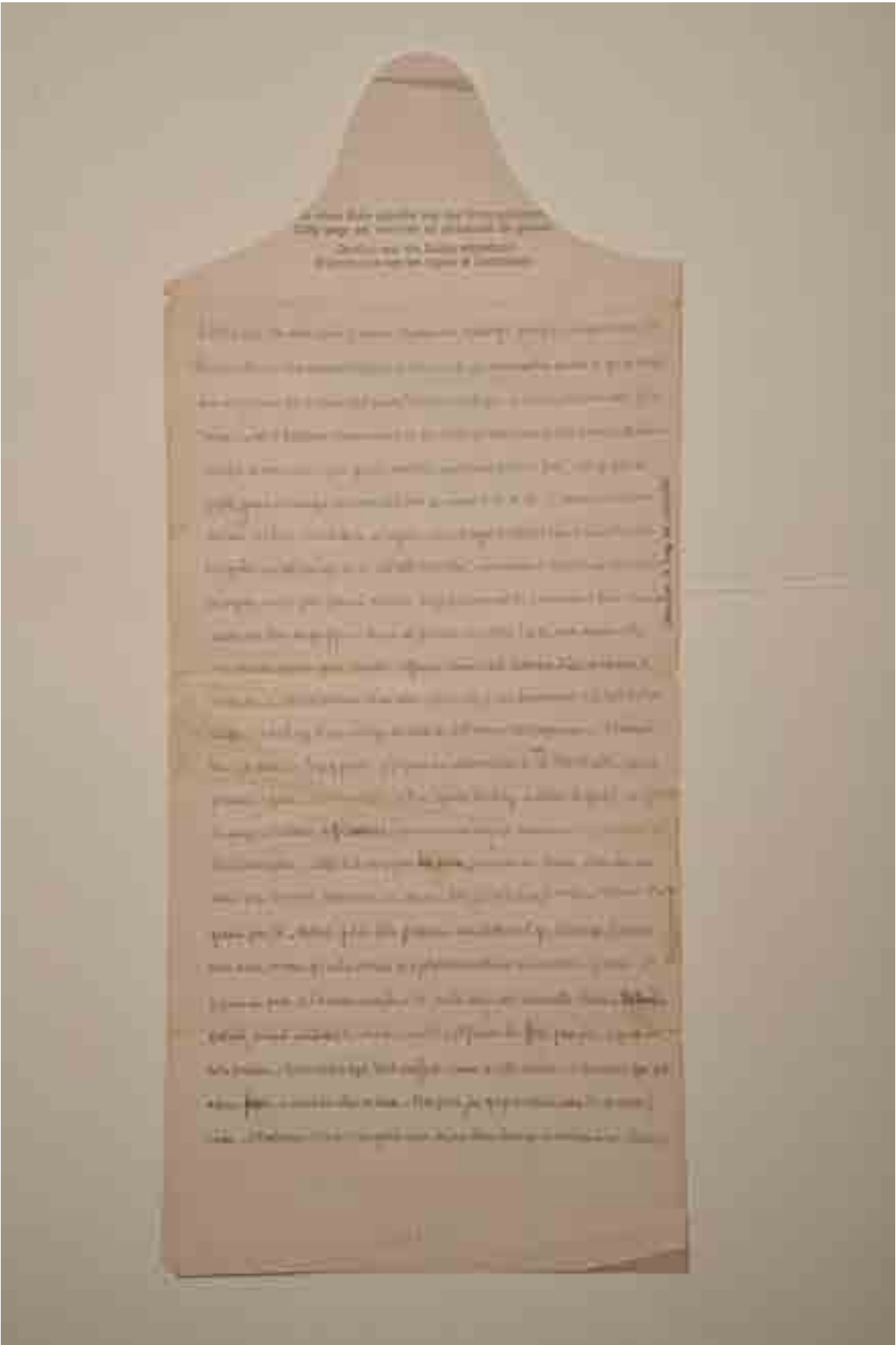
[Suscription :] Mademoiselle M.-L. Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans
XIVème. France. [Expéditeur] Mitterrand François 21716

[Verso :] Le 23 mai 1941. Ma chère chérie, **je continue toujours mon monologue puisque je n’ai pas encore reçu de réponse**. Mais j’ai tout de même l’impression de tenir avec toi une conversation animée et qui ne cesse pas. Car je t’assure que le temps peut passer, l’absence se prolonger : je t’aime et tu vis en moi, je te raconte un tas d’histoires, mais surtout, en moi-même, je t’entretiens de mon amour. Ma chérie, si tu fais de même, n’est-ce pas qu’entre nous il ne peut pas y avoir de fossé ? Il n’y a pas de projet, pas de pensée qui pour moi ne trouve sa raison d’être en toi. Je t’associe à mes ambitions, un livre à écrire, et tu en inspires sinon le sujet, du moins l’esprit, une situation à acquérir et c’est pour que ta vie soit belle et comblée, une victoire à emporter sur moi-même, un progrès, et c’est pour pouvoir m’élever, me perfectionner avec toi de manière à faire de notre union une chose magnifique. De quoi est faite ma vie actuelle ? De toi mon amour. Le reste, mes occupations quotidiennes, s’effacent derrière cet immense désir de t’aimer, de te retrouver, de créer ton bonheur lié au mien. Je te l’ai dit, je suis maintenant à la Distribution des colis de la Croix Rouge, et **suis chargé du Cours de Littérature Contemporaine de “L’Université”**. Hier, j’ai parlé de Péguy poète. Je prépare un commentaire de *La Porte étroite*. Puis je passerai à Giono. Je suis en train de lire *Gosta Berling* de Selma Lagerlöf, et *Juliette au pays des hommes* de Giraudoux (je me souviens du temps où nous discussions de ce dernier que tu n’aimais guère). Enfin, tu le vois, **je puis lire, écrire, concentrer ma pensée, ébaucher des plans précis d’avenir, commencer une œuvre mon Zou bien aimé**. Je voudrais tellement être grand pour toi. Ma toute petite fille, je voudrais aussi tellement que tout ce qui fut entre nous vive en nous, que notre amour se répète inlassablement ses

souvenirs. Je t’aime. Et je pense au passé, à l’avenir remplis de toi, de toi seule ma merveille chérie. Ce temps d’attente, si cruel, utilisons-le ma bien-aimée : il faudra être forts pour être dignes de notre bonheur. Nous avons déjà tant souffert à cause de notre amour. Il faudrait que cet amour fasse de nous des êtres de choix. Mon petit Zou, que je m’ennuie sans toi, et comme je t’aime. Je t’embrasse et t’aime d’un grand désir. Dis moi, chérie chérie, que tu m’aimes ainsi.

François

2.000 - 3.000 €



277. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 28 mai 1941

FRANÇOIS MITTERRAND REÇOIT DEUX CARTES DE MARIE-LOUISE TERRASSE : “CELA ROMPT UN SILENCE SI LONG. DEPUIS TA LETTRE DU 12 NOVEMBRE, JE NE SAVAIS PAS CE QUE TU ÉTAIS DEVENUE”.

OUTRE LES COURS DE LITTÉRATURE, IL EST DEvenu RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU CAMP, *L'ÉPHÉMÈRE*, QUI COMPTE “PLUSIEURS DIZAINES DE MILLIERS DE LECTEURS”

2 pp. in-8 (269 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716

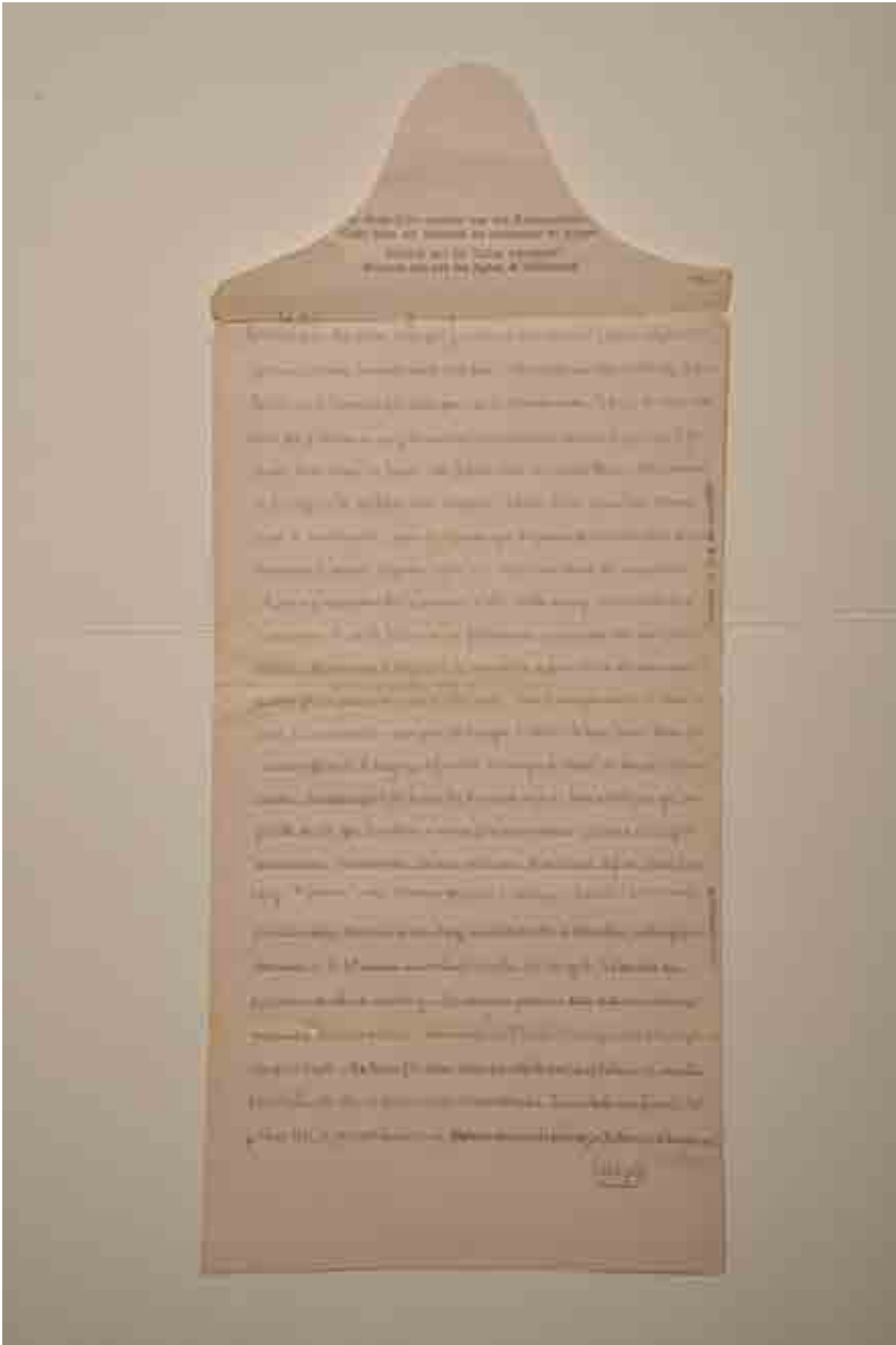
[Verso :] Le 28 mai 1914. Mon amour, mon petit Zou chéri, **je suis tellement joyeux aujourd’hui : je viens de recevoir tes cartes des 13 et 15 mai. Cela rompt un silence si long. Depuis ta lettre du 12 novembre, je ne savais pas ce que tu étais devenue.** Tu peux être sûre, ma chérie, que je t’espère et que j’attends avec une impatience extrême le jour, qu’il faut proche, où tu seras ma femme chérie et si merveilleuse. Nous aurons eu le temps de méditer notre bonheur ! Chérie chérie, je veux faire comme tu me le recommandes : prier et comprendre que les peines qui nous accablent doivent nous aider à mieux préparer notre vie. Ce qui nous attend est si important : le jour où je reviendrai, tout se déroulera si vite : notre mariage, notre installation “à nous deux”, les mille faits de la vie quotidienne, et puis peut-être notre premier enfant... Aurons-nous le temps alors de nous mettre en face de la vie et de nous-mêmes ? Oui, mon petit Zou, préparons tout de suite notre union : tant d’exemples autour de nous, de ratés, de médiocrités, et non pas par manque d’amour à la base, mais comme par un essoufflement le long des difficultés, un manque de volonté, du désir de toujours s’élever. Mon pauvre petit Zou, tu dois être bien seule, au fond. Mais n’oublie pas que, moi, je veille sur toi, que la distance n’est rien pour ma tendresse. Je t’aime et te répète tous nos baisers et nos caresses. **Me voici maintenant rédacteur en chef du journal du camp, *L’Éphémère*, avec plusieurs dizaines de milliers de lecteurs !** Cela m’occupe. **Je continue aussi mes cours et suis chargé non seulement de la littérature contemporaine, mais aussi de la littérature des siècles précédents.** J’ai donc quitté les services de distribution des colis de Croix-Rouge. Ma carrière de prisonnier aura subi des évolutions curieuses !

es ! As-tu vu l’article de *L’Illustration* du 7 avril ? Les images sont plus explicites que le texte... Ma Marie Zou chérie, envoie-moi absolument des photos de toi dans tes lettres et colis. Vite vite. Des photos récentes et ressemblantes. Tu es si belle, ma fiancée. Et je t’aime tant. Et j’ai tant besoin de toi. Comment vivre sans ta présence, et tes baisers et ton soutien ?

François

Plis fragilisés, petit accroc sans manque

2.000 - 3.000 €



278. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 3 juin 1941

“JE RECRÉE TOUTES NOS JOIES, ET JE SOUFFRE AUSSI DES PEINES QUE TU SAIS”.

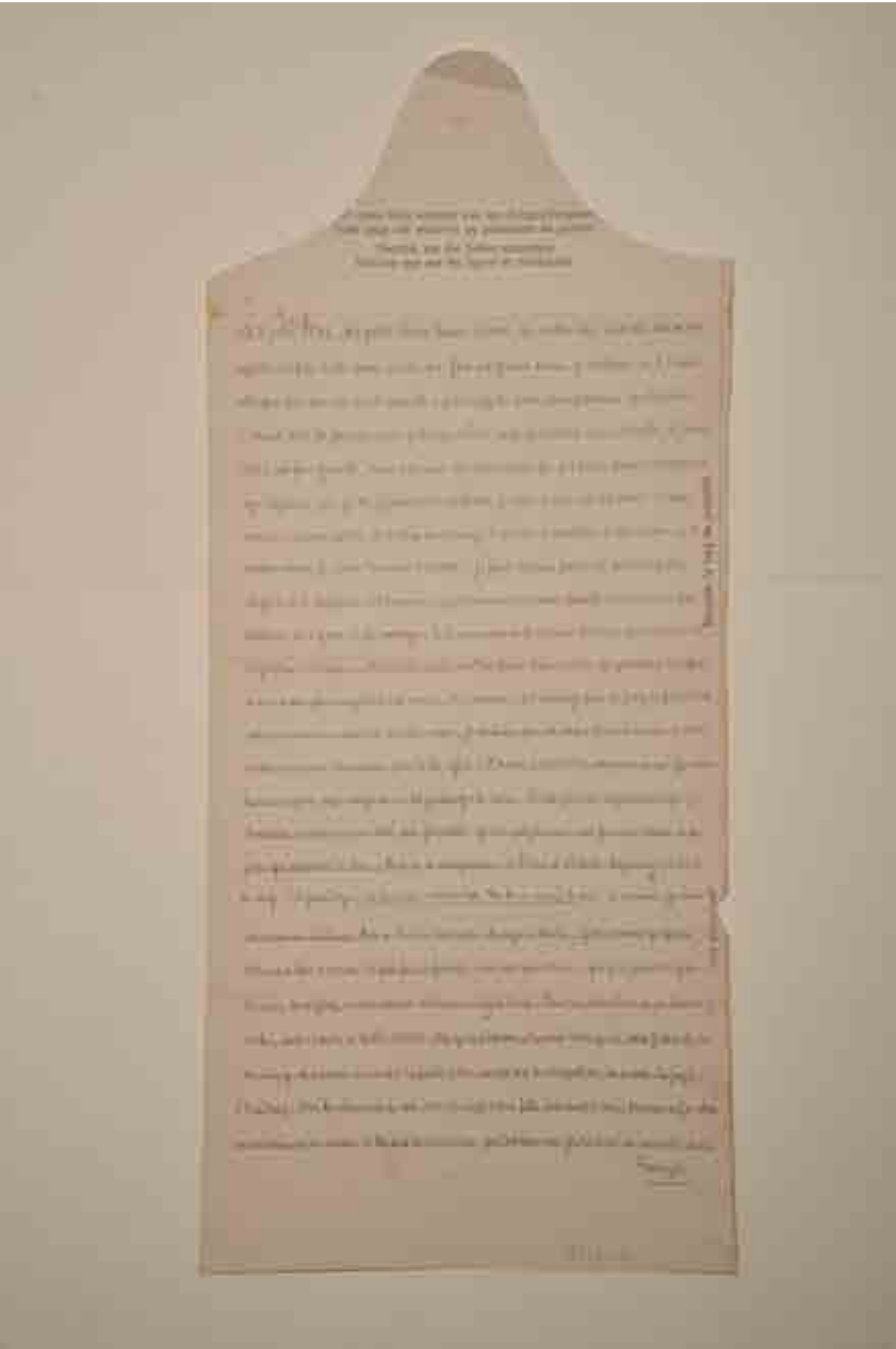
2 pp. in-8 (269 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine. France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716

[Verso :] Le 3 juin 1941. Ma petite Marie-Louise chérie, tes cartes des 13 et 15 mai m’ont apporté un peu de toi-même et cela m’a fait un grand bien. Je continue de t’écrire chaque fois que cela m’est possible. Je me rappelle notre correspondance quotidienne. C’était si bon de pouvoir ainsi prolonger même imparfaitement notre intimité de Jarnac. Cela n’est plus possible, mais sois sûre ma bien aimée que je t’aime toujours aussi intensément que toujours, que je me prépare avec la même ferveur à notre vie commune. Toute ma vie reposera sur toi et je veux en échange te donner le meilleur de moi-même. Si tu savais comme je désire te rendre heureuse. Je puis revenir près de toi beaucoup plus intègre que tu ne le supposes. Et d’un seul coup, nous nous trouverons devant cet événement merveilleux, et si grave : notre mariage. Tu le sais, nous ne ferons notre bonheur qu’en réalisant l’équilibre de nos désirs. Totalement unis ma très chérie, il me semble que nous n’aurions de cesse de nous aimer plus complètement encore, corps et âme. Je n’envisage pas de progrès personnel sans une élévation incessante de notre union. Je voudrais posséder toutes les richesses du monde et tous les dons intérieurs pour te les offrir. Il m’arrive souvent de songer au passé. Je recrée toutes nos joies, et je souffre aussi des peines que tu sais. Et c’est pour cela en particulier que j’ai tant hâte de t’avoir enfin à moi, mon Zou adoré. Qu’il n’y ait plus entre nous que notre amour et les joies qui naîtront de lui. As-tu lu la *Correspondance* de Pierre et Mireille Dupouey (éditions du Cerf) ? Il paraît que c’est très beau, achète-la, lis-la et envoie-la moi. Je voudrais que nous unissions nos lectures. Rien de l’un ne doit rester étranger à l’autre. Je me demande parfois si cette année loin de moi ne t’a pas faite différente. Cela vient peut-être de ce que je ne puis imaginer tes robes, ta coiffure, tout ce domaine extérieur dans lequel tu vis. Pour moi, chérie chérie, si j’ai beaucoup évolué, seule en moi tu es restée intacte. Mon grand amour, écris-moi tout ce que tu veux pourvu que tu me dises que tu m’aimes. Envoie-moi des photos de toi, raconte-moi tes occupations, tes pensées, tes projets (les nôtres). Et si tu attends comme moi, avec une impatience folle,le moment où nous pourrons enfin retrouver nos baisers et nos caresses, et les vivre mieux encore, quel bonheur mon Zou très aimé, ma merveilleuse chérie. François

Pierre et Mireille Dupouey entretinrent une correspondance amoureuse et mystique, de leur rencontre en 1911 jusqu’à la mort de Pierre Depouey, tué au Front en 1915. La publication aux Éditions du Cerf évoquée par François Mitterrand est préfacée par André Gide et accompagnée par une introduction d’Henri Ghéon.

1.000 - 1.500 €



279. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 6 juin 1941

FRANÇOIS MITTERRAND CONTINUE
SON TRAVAIL DE RÉDACTEUR EN
CHEF DU JOURNAL DU CAMP ET
DE PROFESSEUR DE LITTÉRATURE
FRANÇAISE : GIDE ET VIGNY.

REPRISE DU DIALOGUE AVEC
CATHERINE LANGEAIS.

IL FIXE UN RENDEZ-VOUS DE PRIÈRE
À SA FIANCÉE AU 23 JUIN 1941,
LENDEMAIN DU DÉCLENCHEMENT DE
L'OPÉRATION BARBAROSSA

2 pp. in-8 (282 x 147mm) encre noire et crayon papier, en-tête du “Kriegs-
gefangenenpost”, cachet du stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 ave-
nue d’Orléans 5, XIV^e arr^t (Seine). France. [Expéditeur :] Mitterrand
François, 21716

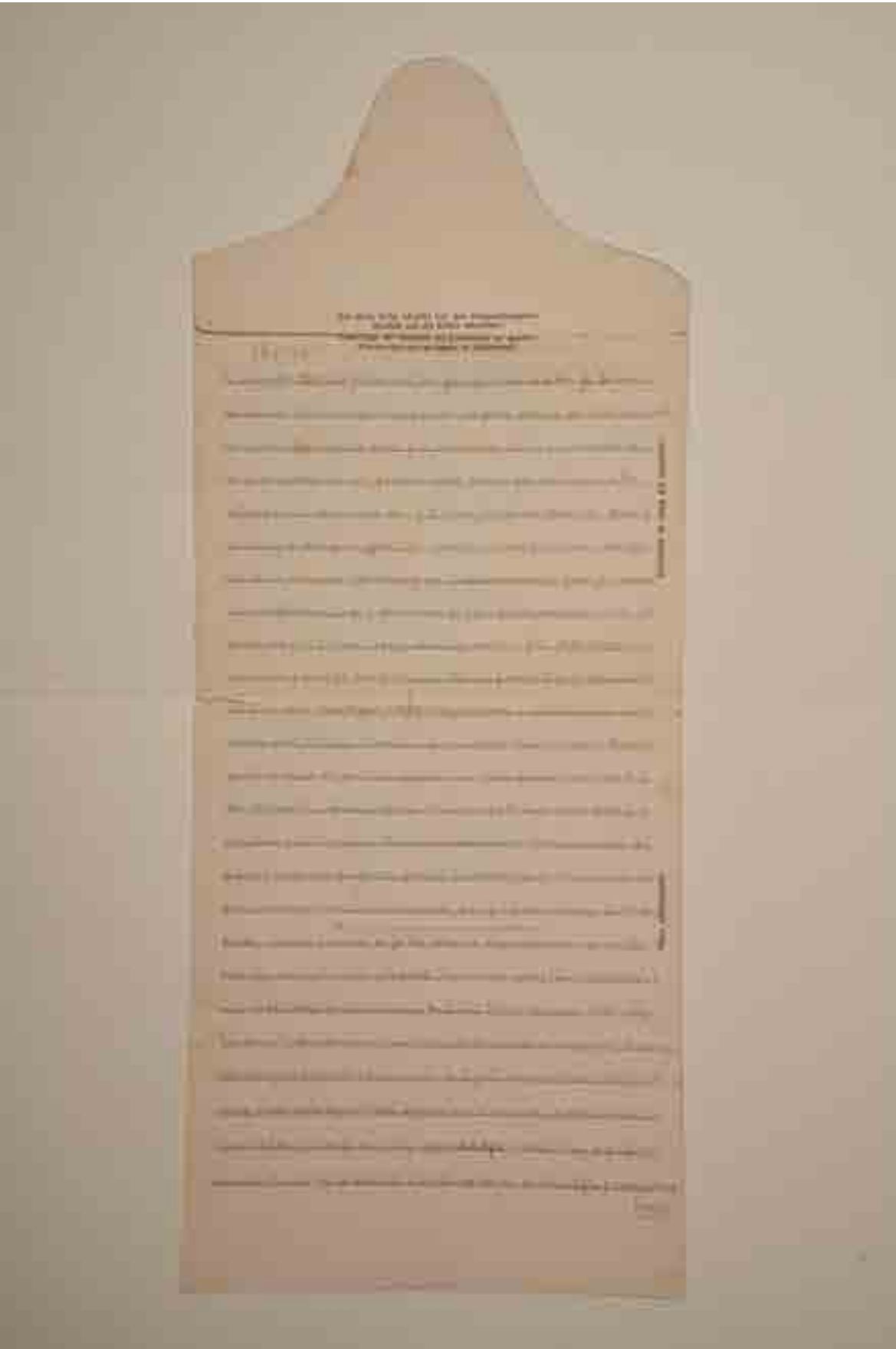
[Verso :] Le 6 juin 1941, Mon petit Zou bien aimé, hier j’ai reçu ta carte
du 20 mai. Je te remercie ma Marie-Louise chérie de me répondre si rap-
idement : je ne pourrai jamais te dire le rôle primordial que tu joues à ch-
aque instant de ma vie. Je me souviens d’une lettre où je te demandais si,
alors que tout semblerait contre moi, que tout se mettrait entre nous pour
nous séparer, si toi, ma femme tu serais toujours avec moi. Je te l’avoue,
j’ai infiniment besoin de toi. Quand je me décourage, toi seule peut m’ap-
porter la force, parce que je t’aime et que tu m’aimes, parce que toute
notre vie, ma très aimée, nous ne serons qu’un. Je ressens maintenant une
grande joie puisque le moment difficile est venu et que je sais désormais
que je puis pour toujours compter sur toi. Toi, ma toute petite fille, si déli-
cieuse, si fragile entre mes bras, comme tu es forte, comme il est bon de se
reposer sur toi. Je suis si fier de toi et si heureux. N’est-ce pas justement la
preuve fondamentale de notre grand amour : même séparés, même privés
des joies indicibles de nos caresses, de nos abandons au milieu de toutes
les tristesses : il demeure une part de nous-mêmes heureuse et confiante.
Pourtant je le sais bien, cela ne peut aller pour toi sans épreuves très du-
res. Je suis si fier aussi de t’avoir à moi, toi si belle, mon trésor chéri. Les
vacances vont venir, il ne faut pas que tu craignes de sortir parce que je
suis prisonnier et privé de ces plaisirs. Mais mon amour, surtout aie confi-
ance en nous, en notre amour. Et si parfois tu es troublée, pense que notre
calvaire peut prendre fin rapidement, pense que en très peu de temps nous
pouvons nous retrouver : et nous nous marierons aussitôt, pense que notre
amour est quelque chose d’incomparable, et alors mon grand amour, mon

Zou chéri, attends-moi. Songeons jour et nuit à ce que sera notre bonheur
lorsque nous serons l’un à l’autre. Je t’aime tant. **Tu me dis de prier. Je
veux le faire en union avec toi. Si tu reçois cette lettre à temps, nous
devrions communier tous les deux le 23 juin**, anniversaire de notre “vi-
atique”. Tu t’en souviens ? (C’était au Luxembourg, et comme tu étais
admirable et désirable ma chérie !). Et reprenons aussi nos rendez-vous
du mercredi à 9 heures du soir. Par la pensée : nous nous sentirons si
proches par cette certitude de penser en même temps l’un à l’autre. Et je
penserai que tu es dans mes bras. **Je continue mon travail de rédacteur
en chef. Dans ce journal, on ne fait pas de politique. Je parle actuel-
lement de Gide, de Chatterton de Vigny, car j’ai à faire tous les cours
de littérature française.** Mais j’ai tellement hâte de t’avoir près de moi,
toute à moi et de t’aimer à la folie. Je t’embrasse doucement.

François

*Une autre main [Catherine Langeais] a écrit : “24 juin fait” dans
le coin supérieur de la lettre, légère déchirure sans manque dans le
deuxième pli de la lettre*

2.000 - 3.000 €



280. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 10 juin 1941

LA SITUATION A CHANGÉ : FRANÇOIS
MITTERRAND PERÇOIT LA TRISTESSE
DE CATHERINE LANGEAIS

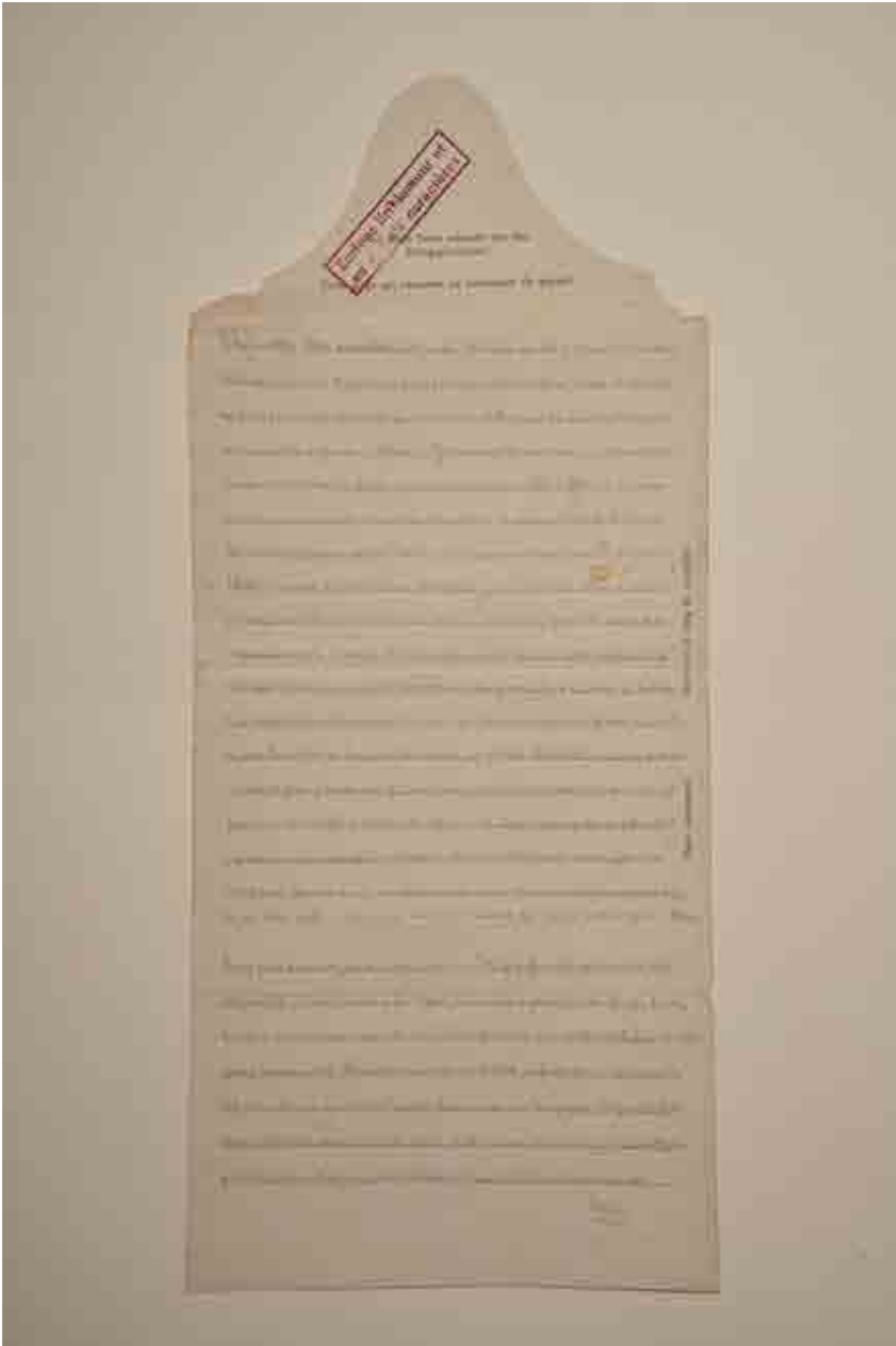
2 pp. in-8 (272 x 148 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716

[Verso :] Le 10 juin 1941. Mon merveilleux petit Zou que j’aime plus que
tout, je reçois ce soir tes deux lettres des 20 et 24 mai. Et j’éprouve un
grand bonheur pourtant accablé de tristesse. N’est-ce pas ma petite fille
très chérie que ce n’est pas contradictoire ? Notre amour à la fois nous
transporte et nous meurtrit. Et je t’aime si follement. **Tu me parais telle-
ment triste.** Je voudrais pouvoir te prendre sur mes genoux et te caress-
er, te parler, t’embrasser comme c’était si délicieux, je voudrais pouvoir
te prendre contre moi, et te consoler à force d’amour. Tes cheveux, ton
visage, tes lèvres et tout toi-même, je voudrais pouvoir te couvrir, t’en-
velopper de mes caresses, jusqu’à ce que tu en sois tellement heureuse,
que toutes tes tristesses soient effacées, jusqu’à ce que tu sois éblouie de
bonheur. **Je ne sais pas très bien cet accablement causé par des accu-
sations dont j’ignore tout, dont je me moquerais bien si je les connais-
sais. As-tu eu à souffrir des miens ? Alors je le regrette profondément.**
Je te le répète : toi seule compte pour moi. Raconte-moi avec une
grande confiance les raisons de tes déceptions. Chérie chérie, ne dev-
ons-nous pas tout nous confier ? Nous ne devons permettre à personne
de se mettre entre nous. Pense surtout, ma fiancée, mon bien précieux,
que je t’adore. Mon aimée, tu as raison de ne pas me cacher ta peine. Je
me doute bien qu’il doit être dur pour toi de vivre normalement, sans moi.
Je passerai ma vie à te créer du bonheur. Aie confiance, très chérie : **com-**
prends que tout ce que je fais et tout ce qui m’arrive n’a qu’une seule
explication : te retrouver. Crois en ma volonté et aussi en ma souplesse.
Ne t’attriste pas, ma bien-aimée, parce que nous sommes séparés : bientôt
nous serons mariés, nous aurons à nous les jours et les nuits. Je te dis
cela et n’ai pas l’habitude de te donner de vains espoirs. Penses-tu, mon
grand amour, à ces jours et ces nuits de notre union ? Moi, je souffre en
mon esprit et en mon corps d’être privé de toi. Je t’aime d’un désir si fou.
Rappelle-toi nos soirées de Jarnac : n’est-ce pas que tu sais la violence de
ma tendresse, ma merveille chérie ? Mais il faut trouver encore en notre
âme la force d’attendre, pas trop longtemps, crois-le. Prie avec moi, notre
amour doit être total, une fusion pleine de ravissement de l’âme et du
corps. N’est-ce pas notre but ? Unissons, chérie, nos pensées d’une façon
parfaite. **Merci pour tes photos. Comme tu as l’air triste,** et comme tu
es belle. Je t’aime, je t’aime. Et merci pour ton baiser. Je l’ai baisée cette
place qu’ont touchée tes lèvres. Mais je prends aussi tes lèvres et je veux
te sentir toute à moi, mon amour adorée.

François

1.000 - 1.500 €



281. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 11 juin 1941

CONTINUATION DE LA PERCEPTION D’UNE TRISTESSE CHEZ LA FIANCÉE.

“SONGE QUE LES TENTATIONS, SI ELLES T’ÉPROUVENT, SERONT BIENTÔT VAINES”

2 pp. in-8 (269 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

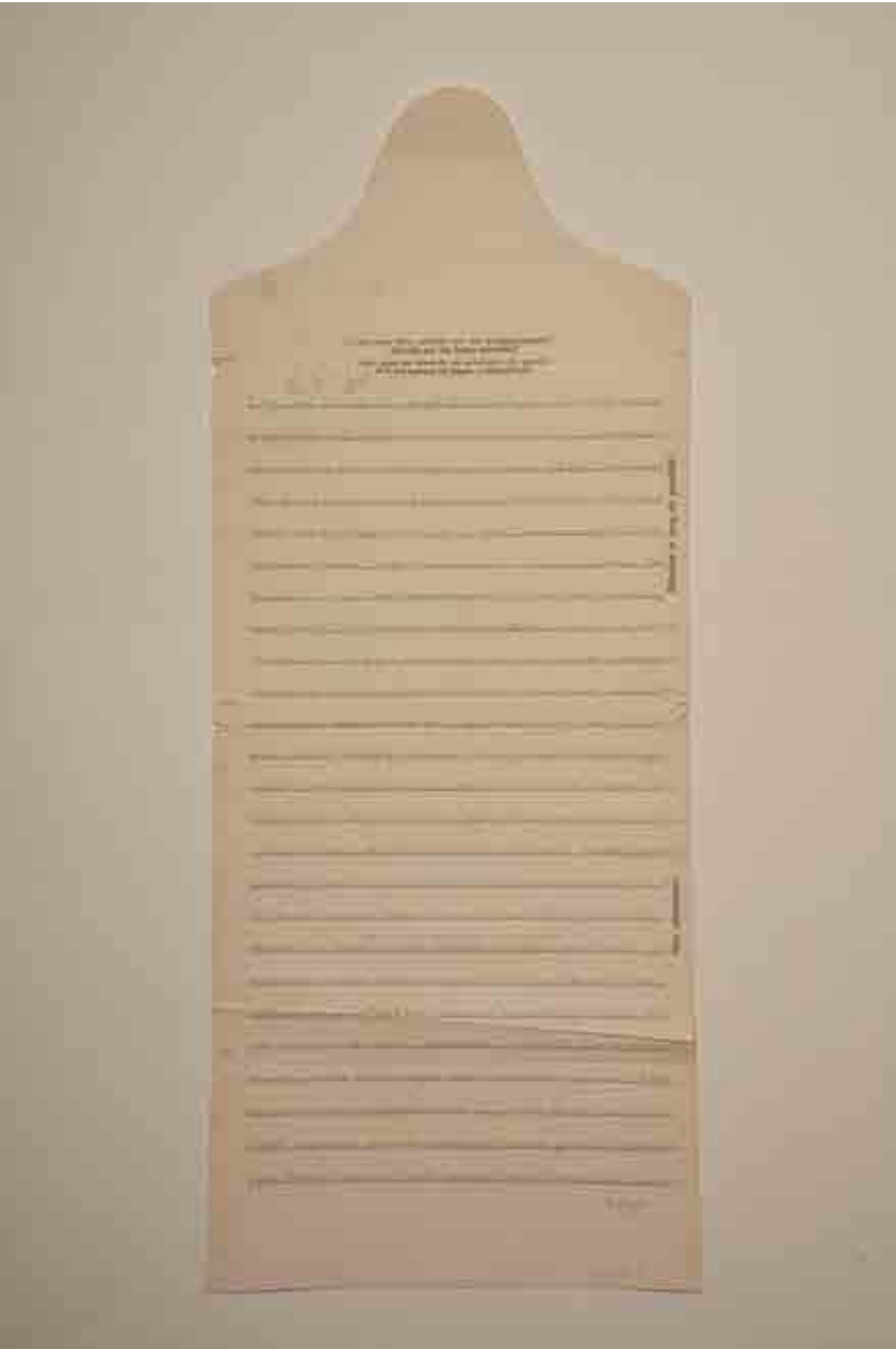
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716

[Verso :] Le 11 juin 1941. Mon amour chéri, ma petite fille très aimée, **je t’écris avec tes photos devant moi**, et j’éprouve pour toi une telle tendresse. Tu es si ravissante que j’ai l’envie folle de te serrer dans mes bras, et tu es si triste aussi que je donnerais tout ce que je suis pour te voir sourire du fond du cœur. Tu es ici, présente, vivante, grave. Je connais chacun de tes traits, je les recrée sous mes baisers et mes caresses. Il me semble te reconnaître si bien que je m’étonne de tout ce temps qui nous sépare. J’ai sur mes lèvres le goût de tes lèvres, le goût de chacun de tes baisers. J’ai comme le souvenir matériel de chacun de tes gestes, de tous tes abandons. Et en mon esprit, chacune de tes paroles d’amour, chacun de tes regards, de tes silences aux moments les plus merveilleux, sont gravés pour toujours. Et ce qui est curieux, avec en moi, sur moi, une telle masse d’impressions où tu vis, où tu vibres, où tu respirez, le premier geste que j’ai eu à te voir si désolée, si seule, a été de prendre tes mains et de les embrasser longuement comme si c’était le prélude le plus tendre et le plus confiant de notre union parfaite. Chérie chérie, touche tes cheveux, ton visage, contemple toi, n’est-ce pas que tu te rappelles combien je t’ai aimée, combien j’ai adoré tout ce que tu m’as donné de toi ? Il me semble que j’aimerais ainsi en moi tout ce que tu auras aimé. Connais-tu cet orgueil de l’amour ? Je voudrais, ma petite pêche, que tu penses surtout à moi comme à un être vivant, **on a tellement tendance à momifier les souvenirs**. Mais je vis, je pense, j’aime. Je t’aime. Je te cherche et t’attends sans cesse. Le jour, je pense à ce bonheur indicible que pourrait être la nuit, notre nuit, si tu étais là, ma femme bien-aimée. À mon réveil, je pense à cette joie que serait le jour si je te quittais... pour quelques heures seulement, et pour te retrouver dans notre maison, à midi, et le soir. Je rêve souvent à ma ravissante petite maîtresse de maison future ; aussi, ma chérie, au jour où tu seras mère, mère de notre enfant. Mon amour, comme tout cela sera merveilleux. Notre souffrance présente ne durera pas. Je suis sûr qu’elle n’excédera pas nos forces, et bientôt ce sera le bonheur, la clarté. Aie une confiance extrême en moi. Je serai près de toi, à toi, plus près que tu ne le penses. Compte sur moi, raconte-moi tes affaires,

tes soucis, et ton amour comme pendant nos promenades de Paris, quand nous allions l’un tout près de l’autre, oubliant tout pour nous-mêmes. Ne dis pas que je t’aime trop. Ne seras-tu pas ma femme, mon tout ? N’es-tu pas mon bien le plus précieux ? Sois forte. Songe que les tentations, si elles t’éprouvent, seront bientôt vaines puisque je serai là. Prie. Dieu et la Vierge Marie nous protégeront. Je compte tant sur toi. J’ai un tel désir de posséder de toi ton corps et ton âme, pour vivre en toi et ne jamais plus te quitter. Ma Marie-Louise chérie, souris-moi, mets ta tête sur mon épaule et laisse moi t’embrasser comme je l’aime. Je t’adore.

François

1.500 - 2.500 €



282. MITTERRAND, François
Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 12 juin 1941

“JE NE VEUX PAS QUE TU ME DISES QUE JE T’AIME TROP.”

2 pp. in-8 (285 x 146 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

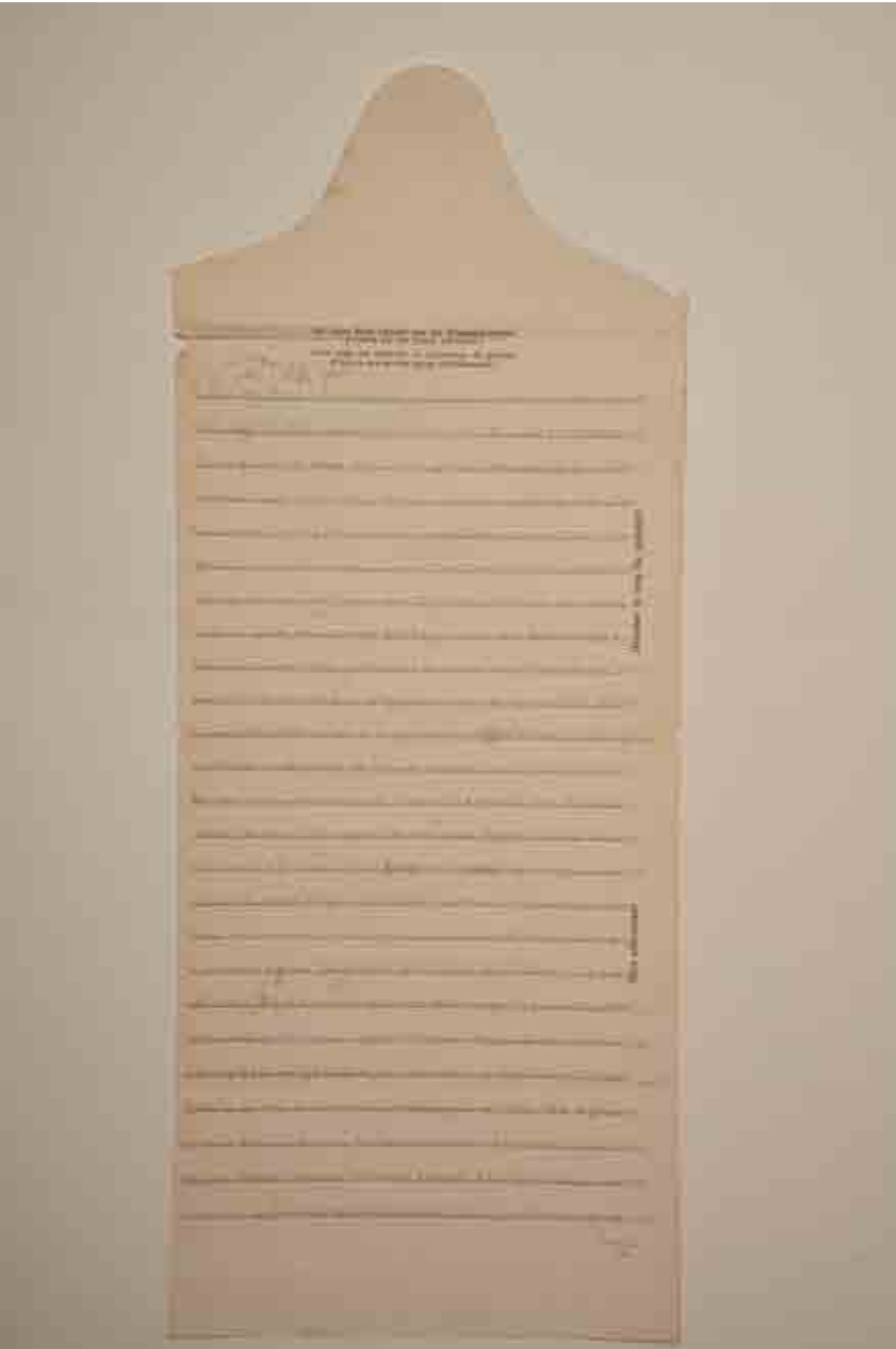
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 12 juin 1941. Ma petite fiancée bien-aimée, je m’étais promis d’attendre demain pour t’écrire cette lettre, mais je n’y tiens plus, mon cœur déborde de tendresse pour toi. Par tes photos, je vois ta robe, ta coiffure, la broche que je ne puis plus enlever, et surtout je suis tellement enthousiaste de toi, ma merveilleuse. Comment veux-tu que je ne sois pas ébloui par tout ce que tu es ? Chérie chérie, ne me gronde pas : mais je t’adore. Tu es toute pareille à ces jours où je t’avais à moi, où, pour mon grand bonheur et ma fierté, je pouvais t’emmener par les rues. Et j’éprouve le désir insensé de t’aimer et de te serrer dans mes bras, et de te raconter de mille façons que je t’aime, que je t’aime ma petite déesse. **Non, je ne veux pas que tu me dises que je t’aime trop.** Ce n’est pas vrai : je t’aime comme on ne peut aimer qu’une fois. **J’ai mis en jeu pour toi mon âme, mon esprit et tous mes désirs, tous mes rêves.** Devais-je moins accorder à celle qui sera ma femme, à toi mon trésor chéri ? Ne sois pas trop triste. Nous achevons notre bonheur. Ne t’effraie pas de l’avenir. Quand je serai près de toi, et bientôt, tout nous paraîtra si clair et si facile que lorsqu’on nous parlera du passé douloureux, nous nous regarderons avec étonnement : nous oublierons si vite. Ma jolie Marie Zou, ma ravissante, songe que tout d’un coup je serai près de toi. Pour t’enlever ! Car nous nous marierons sans délai : c’est bien simple, je ne pourrai plus attendre. Tu es trop belle et je t’aime trop (pour attendre !), et j’ai trop besoin de toi dans tous les domaines. Prépare-toi à notre union. Cela demande tant de médiations, de force acquise auparavant. **Offrons tout le mal que nous avons subi pour que nous soyons heureux au-delà de tous nos rêves.** Mon esprit, tu le feras fructifier, mes désirs tu les combleras. Et moi, je veux que tu sois une femme heureuse, dans les moindres choses et dans les plus graves. Cela te paraîtra peut-être extrême : je voudrais que tu sois amoureuse de toi-même, parce que je t’aime, que tu te considères avec émerveillement, parce que je m’émerveille devant toi. Rappelle-toi nos moments de plus extrême tendresse : imagines-tu ce que sera notre union totale ? Les Anciens Combattants viennent de partir. Et je pense à toi, le cœur déchiré. Aie confiance pourtant. Et patiente encore un peu. Je t’ai envoyé des fiches, aussi à Jarnac. Vous avez reçu vos derniers envois parce que **Fatoune était parti sans laisser d’adresse !** Que papa m’envoie immédiatement mon certificat d’exploitation agricole. Qu’il se presse. Chérie, ma pêche aimée, je t’embrasse. Et je prends ma place

réservée. Peux-tu mesurer derrière les mots la force de mon désir ? J’ai tant, tant besoin de ta présence, de tes baisers, de ta tendresse, de toi tout entière, mon tout petit. Et dis-moi que tu m’attends, que tu m’aimes, que tu as besoin de moi. Prie pour nous deux. Avec mon esprit, je te visite si bien et si souvent. Je prends tes lèvres et reste longuement ainsi avec toi.

François

1.000 - 1.500 €



283. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 18 juin 1941

“JE VIENS DE ME LEVER. IL EST SIX HEURES ET DEMIE” : BRÈVE DESCRIPTION DU PAYSAGE AUTOUR DU CAMP.

FRANÇOIS MITTERRAND EST ANGOISSÉ : “IL POURRAIT MAINTENANT SURVENIR QUOI QUE CE SOIT QUI T’ÉLOIGNE DE MOI”. IL LUI ANNONCE ALORS : “JE NE TARDERAI PAS, TU PEUX ME CROIRE”

2 pp. in-8 (269 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

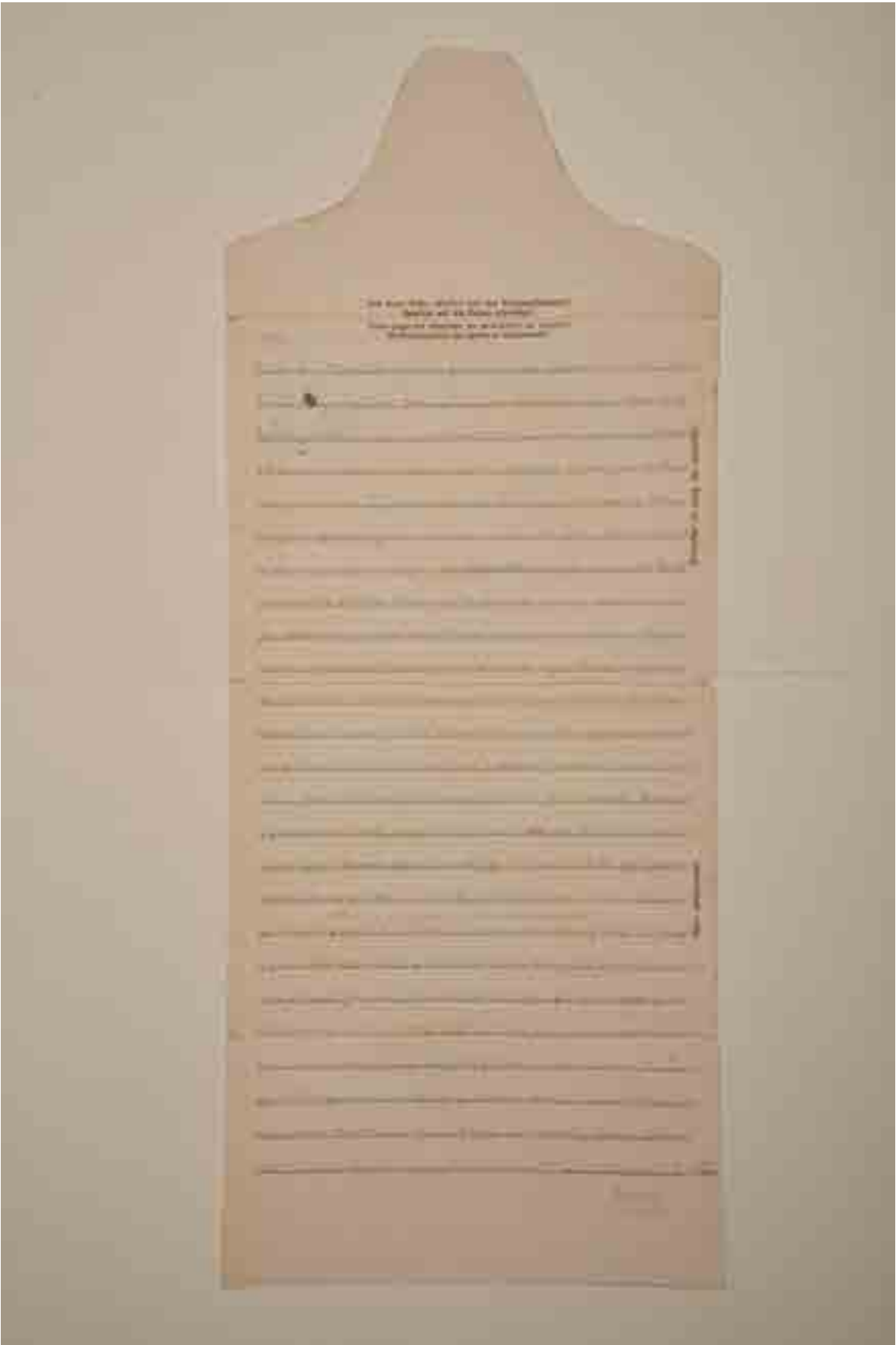
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716

[Verso :] Le 18 juin. Ma petite fiancée chérie, je viens de me lever. Il est six heures et demie. Dehors le soleil est déjà magnifique. Depuis quelques jours nous sommes en pleine chaleur d’été. Les champs autour du camp évoquent la beauté et le plaisir de vivre, et je pense inévitablement à la douceur de ce mois de juin en France, près de toi. **Je me rappelle nos rendez-vous du Luxembourg d’il y a trois ans. Tu portais souvent alors une robe verte que j’aimais beaucoup.** Chaque fois que tu m’apparaissais, j’avais un choc au cœur, d’émotion et de plaisir. Tu étais ravissante au-delà de ce que je pouvais imaginer, et c’était merveilleux de te parler de mon amour. Tu étais pour moi une telle révélation. Ma toute petite fille bien aimée, je t’ai ainsi adorée dès le premier jour. Et rien n’a changé pour moi malgré tout ce qui aurait pu atteindre cet amour. J’éprouve toujours ce double sentiment : le désir passionné de te posséder, le goût violent de tout ce que tu es, ma petite merveille, et la certitude pourtant que toi seule pourras me donner la paix du cœur. Ces deux forces de mon amour, tu les sais. Pendant longtemps, j’ai cru qu’elles s’opposaient. Mais maintenant que le temps approche où tu seras ma femme, je sais bien que tout s’accorde, comme en ces quelques heures de Jarnac où nous avons été si heureux par une union, pourtant incomplète. **Parfois aussi, je pense, non sans une souffrance aigüe, à la pire épreuve de mon amour.** Mais n’est-ce pas en même temps la preuve suprême ? Cette amère souffrance n’a de motif qu’en ma tendresse si absolue. J’ai si passionnément désiré être tout pour toi, cause de toutes joies et de tout bonheur ; et même, au-delà de la joie, être par toi la cause de tous tes abandons. Mais je t’aime, chérie chérie, je t’aime. Et pourquoi ai-je cette certitude latente, absolue que moi seul je te donnerai la joie profonde, la joie complète et bouleversante de l’amour ? Jamais rien ne pourra réellement nous séparer. J’ai

toujours su (même quand tu étais loin de moi par le cœur) qu’un jour nous serions l’un à l’autre, et que là seulement serait notre bonheur. **Il pourrait maintenant survenir quoi que ce soit qui t’éloigne de moi, je le sais, tu seras à moi. Mais ce “quoi que ce soit”, il ne faut pas chérie, il ne faut pas qu’il survienne. Attends-moi désormais, je ne tarderai pas, tu peux me croire.** Bientôt tu seras ma femme. Préparons-nous l’un et l’autre. Unissons parfaitement nos esprits par la prière et la pensée. Et puis, quand le jour merveilleux sera là, chérie chérie, comme je serai fou de toi. Je t’adore.

François

1.000 - 1.500 €



284. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 20 juin 1941

TRÈS BELLE LETTRE : FRANÇOIS MITTERRAND RÉSUME JUIN 1940.

COMBATS, BLESSURE, EMPRISONNEMENT : “JE N’AI JAMAIS VU SPECTACLE PLUS INHUMAIN QUE CETTE LUTTE, EN PLEIN JUIN AVEC DU SOLEIL”

2 pp. in-8 (269 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

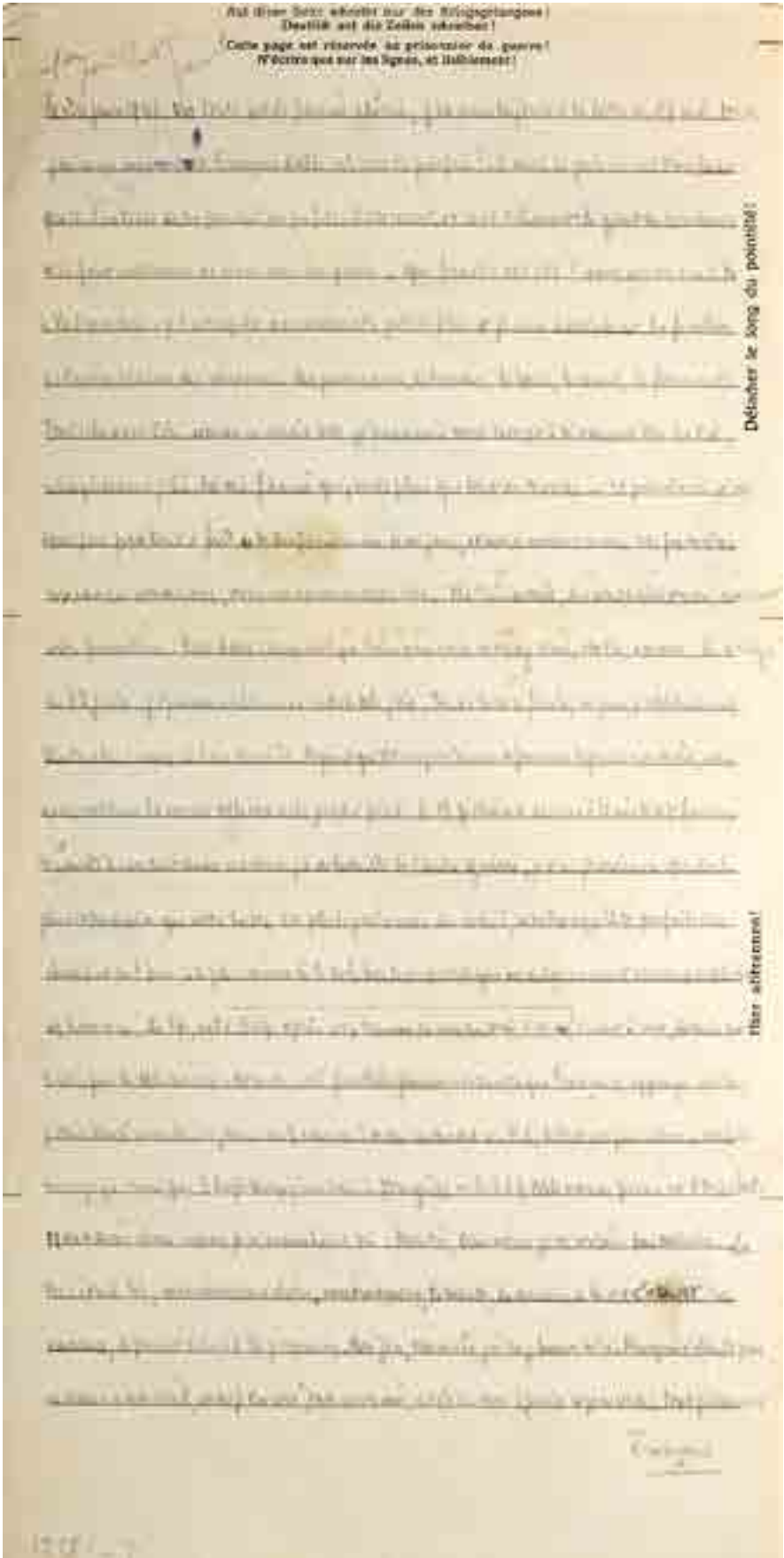
[Verso :] Le 20 juin 1941. Ma toute petite fiancée chérie, j’en suis toujours à ta lettre du 21 mai. Hier, j’ai reçu une carte de François Dalle. Le vois-tu parfois ? Le mois de juin ici est très beau. Quelle tristesse de ne pouvoir en profiter librement. On sent tellement le goût du bonheur, et il faut continuer de vivre avec sa peine. Que feras-tu cet été ? Sans doute iras-tu à Valmondois. Je t’imagine ma ravissante petite fille, et je sens doublement la privation de tout ce plaisir des vacances. Les promenades, le tennis, le bain, le canoë, le farniente. Tout cela avec toi, comme ce serait bon. Je passerais mon temps à m’émerveiller de toi si simplement jolie, toi ma fiancée que j’aime plus que tout au monde. Et pourtant, je ne désespère pas tout à fait de te surprendre un de ces jours, et nous commencerons nos premières vacances communes, nous commencerons notre vie. Ma très aimée, des souvenirs aussi reviennent avec persistance. Des bons : ceux d’il y a trois ans : nos rendez-vous, notre amour, le viatique du 23 juin. J’éprouvais alors une indicible joie. Tout était si facile, si pur, si éblouissant. Des tristes : ceux de l’an dernier.

Ayant quitté nos positions défendues depuis un mois, nous avons contenu l’avancée allemande pied à pied. Le 13, j’étais le dernier à tenir Montfaucon [d’Argonne]. Et ç’a été le combat dans ces champs de bataille de l’autre guerre. Je n’ai jamais vu spectacle plus inhumain que cette lutte, en plein juin avec du soleil, une tranquillité parfaite des choses et de l’air, à la place même où le sol bouleversé indique un acharnement invraisemblable des hommes. Le 14 [juin], cote 304, après six heures de combat où l’on tirait à vue, cernés de 3 côtés par les Allemands, et de l’autre côté, fusillés par une contre-attaque française appuyée de chars, j’étais blessé et restais 1/2 heure sur le carreau. On me ramena au P.C. le tout un peu calmé. Et après un voyage inouï par 5 hôpitaux, j’arrivais à Bruyères où le 21 les Allemands prenaient l’hôpital.

Mon adorée chérie, comme je m’accrochais à toi. Pour toi, pour nous, je ne voulais pas mourir. La vie, c’était toi, mon amoureuse chérie, avec ton amour, ta beauté, la douceur de la vie. C’étaient tes caresses, le pouvoir de la vie, ta possession. Mon Zou, mon aimée, j’ai trop besoin de toi. Pourquoi n’étais-tu pas ce matin à mon réveil, comme je l’ai rêvé, la tête sur mon épaule et je me sentais tout puissant.

François

3.000 - 5.000 €



285. MITTERRAND, François
Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 25 juin 1941

MARIE-LOUISE TERRASSE EXPRIME
SA PEUR FACE À L'AMOUR EXTRÊME
DE FRANÇOIS MITTERRRAND, QUI LUI
RAPPELLE INDIRECTEMENT LE MOTIF
DE LEUR DÉSUNION : L'IMPERFECTION
DE MARIE-LOUISE TERRASSE.

“NE DIS PAS NON PLUS QUE TU AS PEUR
DE MON AMOUR. JE T'IDÉALISE ? MAIS
NON, J'AI SOUFFERT POUR TOI DANS LE
PLUS VIF DE MON DÉSIR (...) TU N'ES PAS
PARFAITE ? ET MOI ?”

2 pp. in-8 (282 x 147mm) encre noire et crayon papier, en-tête du “Kriegs-
gefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

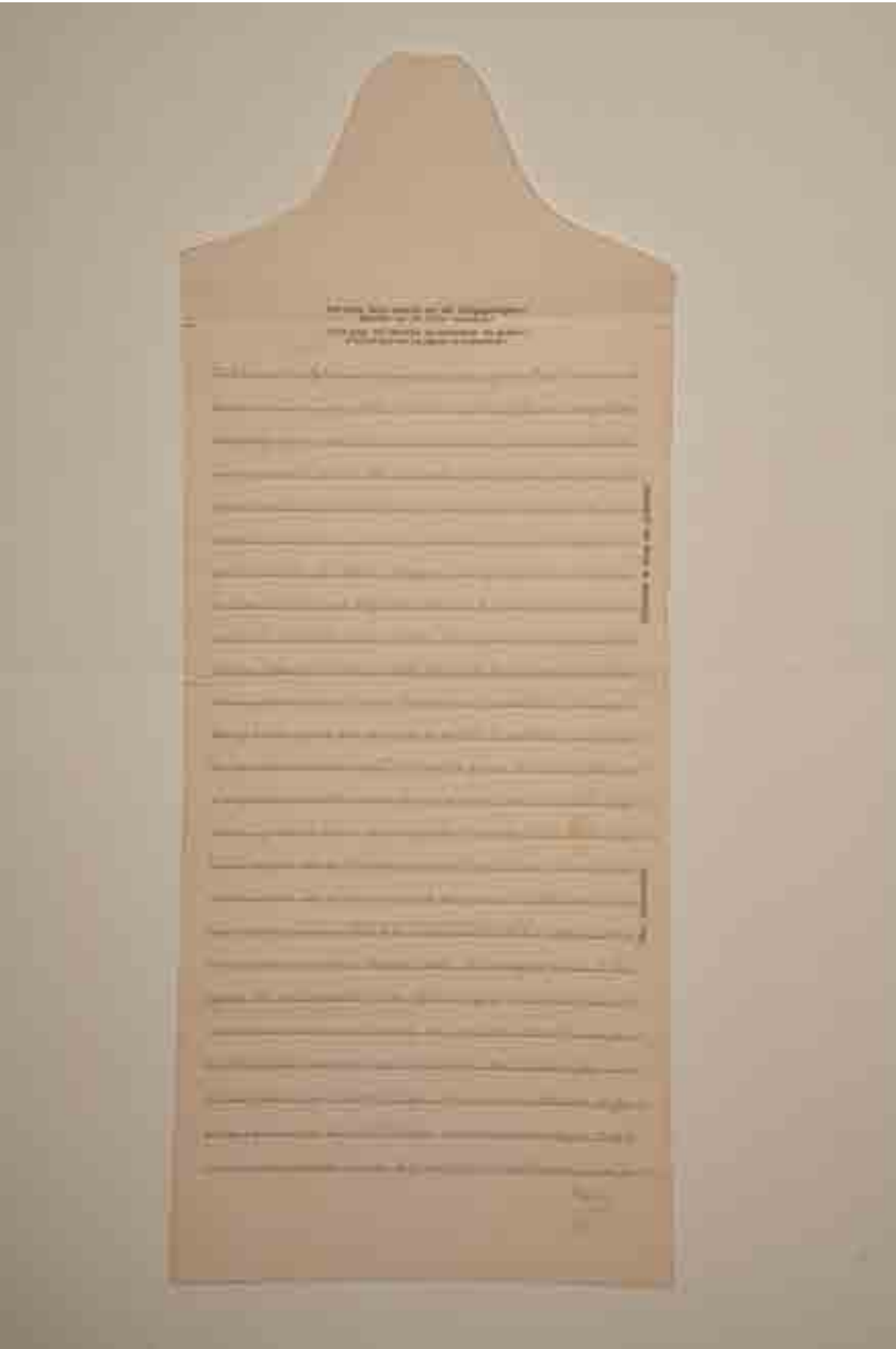
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d'Orléans 5, XIVe arrt, France. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716

[Verso :] Le 25 juin 1941. Ma petite Marie Zou que j'aime, je reçois trois
lettres de toi. La dernière du 13 juin. **Tu es triste mon amour.** Je t'en
supplie mon tout petit, aie bon courage. Qu'est-ce qui importe hors de
notre amour ? **Je ne veux pas que tu dises : “la vie ne s'annonce pas
aussi belle qu'on aurait pu l'imaginer”.** Comprends-tu chérie, notre vie
connaîtra beaucoup de difficultés, c'est sûr, mais avec l'amour que nous
possédons ne sera-t-elle pas toujours, au-dessus de tout, merveilleuse ?
**Ne dis pas non plus que tu as peur de mon amour. Je t'idéalise ? Mais
non, j'ai souffert par toi dans le plus vif de mon désir.** Oui, j'ai atro-
cement souffert. Mais comprends-le, j'ai aussi été indiciblement heureux
par toi, par toi seule, parce que je t'aime. N'aie pas peur de mon amour.
Il est fait de tout ce qu'il peut y avoir de beau, de violent, il mêle en lui
tous les rêves, aussi tous les désirs. **Crois-tu qu'on puisse bâtir une vie
sans cet absolu désir de possession totale ? Ton corps et ton esprit,
je les veux.** Je veux qu'ils connaissent par moi toutes les exaltations.
**Saisis-tu mon aimée, ma femme, combien mon amour est réel ? Il te
veut tel que tu es. Tu n'es pas parfaite ? Et moi ?** Ce sera précisément
notre tâche, de nous élever l'un par l'autre, de nous aider l'un l'autre à
perfectionner notre âme. Je t'aime et tu m'aimes. Nous savons bien tous
les deux ce que cela veut dire, nous en devinons la double exigence : celle
que je te racontais le soir de nos fiançailles avenue d'Orléans : la perfec-
tion de l'accord spirituel. Celle que nous n'avons pas dite, mais qui nous
a rendus indiciblement heureux ces soirs de Jarnac, ces après-midis de
Paris où tous nos désirs étaient si prêts à se confondre et tout en nous con-
naissait une joie profonde. Aie confiance, aimée. Notre mariage pose des
questions d'ordre spirituel ? Oui, nous faisons bien d'y penser. Réfléchis à

ce que je t'ai dit : bientôt tu seras à moi. Songe aux heures inouïes qui ver-
ront notre mariage, à nos premières heures d'amour infini, aux jours qui
suivront, à notre beau travail en commun. Et sache que ceci est proche.
Étant de la classe 1920, je crois avoir des chances de partir d'ici peu. La
classe 1919 est partie. C'est donc la prochaine. Chérie chérie, mon Zou,
crois bien que je désire être vite vite auprès de toi ! Je t'embrasse : rends-
moi mes baisers ma petite pêche. Dis-moi que tu m'aimes et mets tes bras
autour de mon cou. Là, je te sens bien et te serre bien fort contre moi, ma
chérie. Tu es douce.

François

1.500 - 2.500 €



286. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 27 juin 1941

CATHERINE LANGEAIS EST TOUJOURS TRISTE, SANS DOUTE LUI A-T-ELLE ÉCRIT PAR DEVOIR.

“LIS DES LIVRES INTÉRESSANT LE MARIAGE ET QUI POURRONT NOUS ENSEIGNER À TOUS LES DEUX LA FERVEUR D’AIMER FOLLEMENT ET LA COMPRÉHENSION DE NOTRE RÔLE”

2 pp. in-8 (282 x 143 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

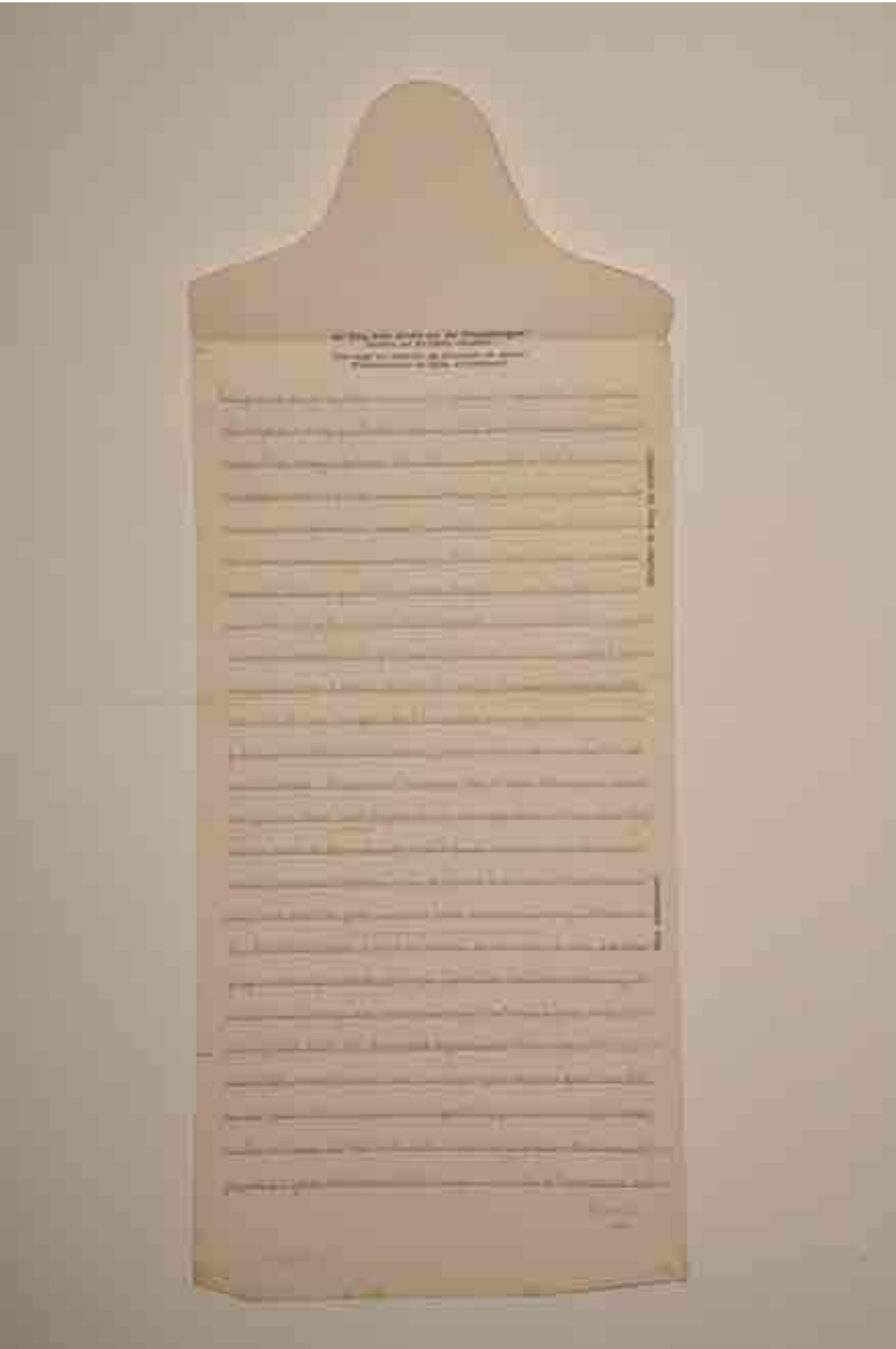
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 27 juin 1941. Ma fiancée chérie, **te savoir triste me préoccupe**, m’inquiète même, et pourtant je préfère en effet que tu m’expliques ton état d’âme avec vérité. J’aime tant ton beau sourire mon aimée, et autrefois, tu me souriais si facilement. Comprends-tu mon amour, si tout est triste hors de nous, si nous souffrons cruellement parce que notre amour est contrarié par les événements, il doit tout de même nous rester une joie fondamentale puisque nous savons que nous nous aimons. Le jour où je reviendrai, tout sera si soudainement éclairé, si magnifique. Ah ! Te voir, t’aimer, te prendre dans mes bras, te donner toutes les caresses que j’invente en mon cœur, te regarder vivre, ma merveilleuse. Tu me souriras alors, et tu me feras la grimace si je te le demande. Et tu viendras contre moi me donner tout ton amour, pas seulement parce que je le désirerai infiniment, surtout parce que, de cela, tu attendras tous les plaisirs et tout le bonheur. Ma petite fille, mon Zou chéri, rassure toi, ce jour va venir. Tu m’écris que tu admetts les souffrances que Dieu nous impose en échange du mal que nous avons pu faire. J’aime sentir en toi ces résonances. Je désire tant avoir de toi plus encore que l’indicible douceur de tes caresses : ta compréhension, ton adhésion totale de l’esprit. Notre souffrance commune et acceptée d’un commun accord fera peut-être notre entente absolue. Il nous est arrivé d’agir contre notre amour, des blessures brûlantes auraient pu nous diviser. Mais quand bientôt je vais te retrouver, je crois que tout recommencera à neuf, que je pourrai te dire le soir où tu te donneras à moi, parce que ce sera mon intime pensée : oui, tu es ma femme et tu m’apportes tout ce que j’attendais de toi : le don total de toi-même, le premier don renouvelé de tes tendresses, de tes désirs, de ton amour puisque nous avons souffert ensemble. Je te le répète, préparons-nous intensément à notre mariage. Lis des livres intéressant le mariage et qui pourront nous enseigner à tous les deux la ferveur d’aimer follement et la compréhension de notre rôle. Pense surtout aux joies qui

nous attendent : joies de détails, du jour et de la nuit faites seulement d’un geste (comme il sera doux de te parler longuement quand tu seras blottie contre moi, de poser ma tête sur toi pour mieux te dire que tout ce que je suis repose sur toi), d’un baiser, au milieu de l’immense joie totale de notre union. Surtout petit Zou, je t’adore. Attends-moi avec confiance. Je te promets de te prendre bientôt comme nos rêves l’imaginent, et c’est si fou de t’aimer comme cela ma chérie.

François

1.000 - 1.500 €



287. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 2 juillet 1941

LA GRANDE DÉPRESSION DES PRISONNIERS / “NOUS SOMMES RAYÉS DE LA VIE ET PEUT-ÊTRE DU SOUVENIR”

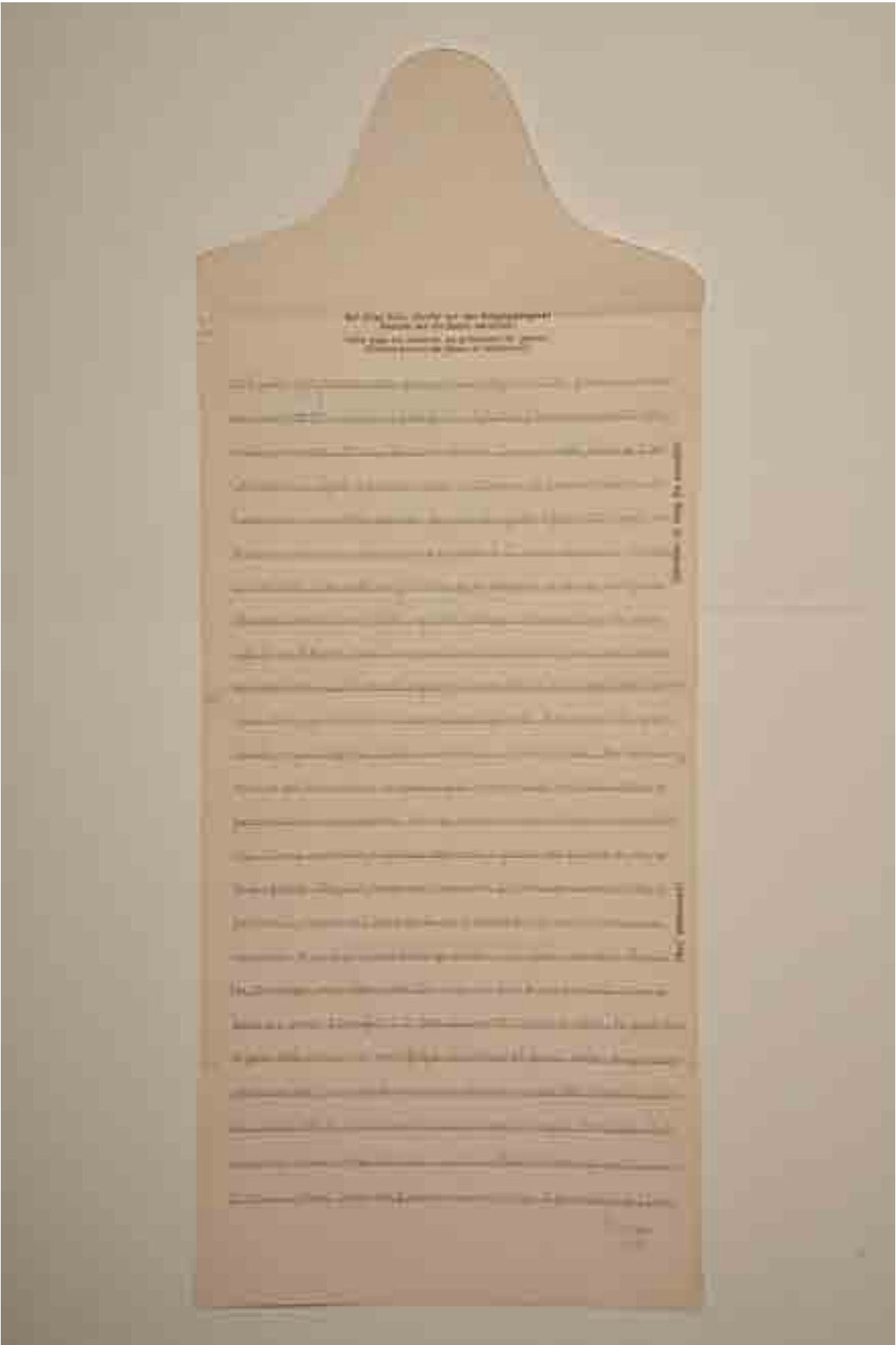
2 pp. in-8 (280 x 143 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV arrt, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 2 juillet 1941, Mon amour chéri, que les jours sont longs loin de toi. Je comprends combien ma vie serait vide si tu n’étais pas ma petite fiancée ; et plus tard, je sens que mon ambition reposera d’abord sur mon amour. Elle ne signifierait rien autrement. Je me rends compte, chérie, qu’il doit t’être beaucoup plus difficile de m’attendre puisque tu continues de vivre presque normalement. Et si tu savais comme j’enrage d’être muré ainsi. Par ce beau soir de juillet, il ferait si bon être auprès de toi. Nos baisers seraient si doux et les promesses de nos caresses si délicieuses. Mais je suis là. Tu n’es pas encore ma femme. Je suis cruellement privé de toi, et je me désespère de ces plaisirs, de cette joie, de cette paix qui sont en toi et en ton amour et que je ne possède pas. Heureusement que notre amour est plus fort que la tristesse, heureusement que nous pourrons puiser notre réconfort aux mêmes sources, notre amour et Dieu dans l’unité de notre croyance. Nous pourrons trouver la force de dompter notre impatience. Les nouvelles que nous avons de France sont pour nous bien déprimantes. Il est évidemment très agréable d’assister au grand steeple chase d’Auteuil ou à la réouverture d’une boîte de nuit ! Nous sommes rayés de la vie et peut-être du souvenir, et cependant quelle immense misère : ces milliers d’hommes qui paient pour tous et se sentent abandonnés. Et de temps en temps, il arrive pour certains d’entre nous une brève lettre : la femme qui n’a pas pu attendre et a pourvu au remplacement, le père ou la mère qui meurt etc. Et ceci est notre pain quotidien. Imagines-tu, ma bien-aimée, l’épouvantable peine de ceux qui n’auront pas même la joie du retour ? J’éprouve une pitié profonde pour tous ceux-là. Comment leur venir en aide ? C’est une détresse sans secours. Et pour cela, je trouve que mon sort n’est pas dépourvu de consolations. Puisque je t’ai, ma courageuse, ma merveilleuse petite fille. Comprends-tu chérie, tu seras pour moi la vie dans sa beauté et sa douceur. Le don ineffable de toi-même sera pour moi tout le bonheur du monde. Ma femme chérie, ma femme adorée, je voudrais vivre pour t’offrir les plus douces caresses et le plus sûr soutien, puisque c’est ce que j’attends aussi de toi. J’avais retrouvé ici un vieux camarade d’autrefois. Il est parti libéré, te donnera de mes nouvelles. J’ai reçu tes 2 colis. Merci ma chérie mais il n’y avait pas tes photos tant espérées. Aie confiance. Il est si réconfortant pour moi de songer à ma fiancée. Tu es tout mon trésor, toute mon espérance, chérie, chérie. Je t’embrasse et je t’aime. Prie pour nous. Bientôt nous nous aimerons à notre gré. Tu pourras tout puisque je t’aime.

François

2.000 - 3.000 €



288. MITTERRAND, François
Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 4 juillet 1941

LA DERNIÈRE LETTRE DE CATHERINE
LANGEAIS DATE DU 3 JUIN.

“SI C’ÉTAIT TOI, MON AMOUR, ET
NON PAS CETTE MISSIVE À LA DATE
LOINTAINE, SI C’ÉTAIT TOI VRAIMENT
QUI T’APPRÉTAIS À ME REJOINDRE !”

2 pp. in-8 (280x 147mm) encre noire, crayon, en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIVe arrt, France. [D’une autre main barrant la précédente adresse, à l’encre violette] Les Hérissons. Valmondois. S[eine]-et-Oise. [Expéditeur :] Mitterrand François, 21716

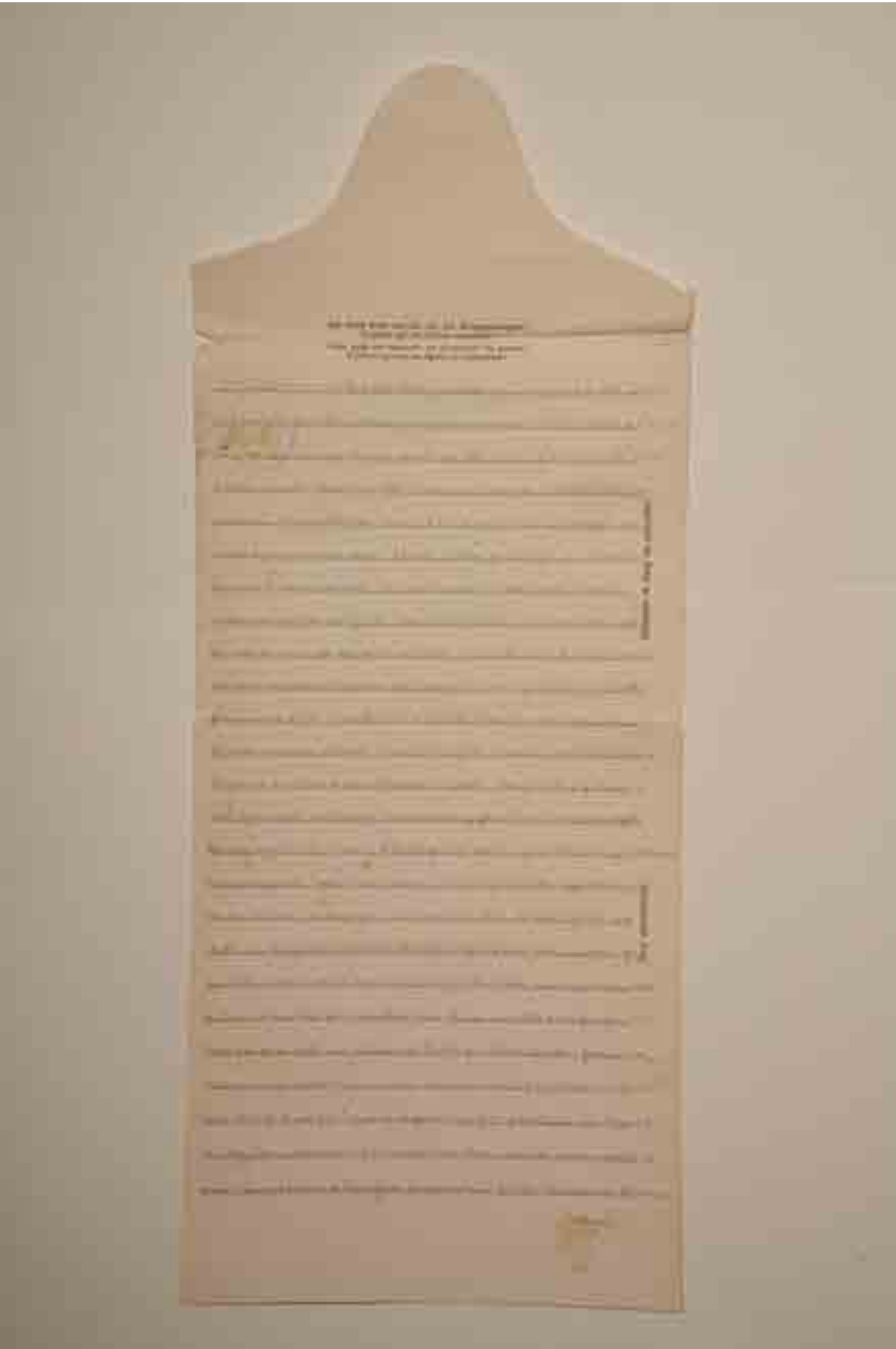
[Verso :] Le 4 juillet 1941. Ma toute petite Marie-Zou chérie, j’en suis toujours à ta lettre du 3 juin, mais plusieurs doivent être en chemin. Je les attends avec impatience. C’est si bon de t’écouter, de te lire, d’imaginer derrière tes lignes, ton visage, de suivre après elles ta main. Je découvre ainsi ton parfum, la couleur de ta robe, comment tu es coiffée. **À travers ce papier anonyme, c’est toi tout entière qui vient vers moi. Il me suffit de fermer les yeux, et tu es là ma délicieuse.** Et j’attends avec ravissement la joie que tu veux me donner. Je les relis, tes lettres, pendant le jour, et le soir aussi, une fois couché. **Si c’était toi, mon amour, et non pas cette missive à la date lointaine, si c’était toi vraiment qui t’apprêtais à me rejoindre !** Mais tu ne serais pas très bien auprès de moi, ma douce petite fille : notre lit serait un peu dur pour toi ma très chérie. J’essaierais bien de t’en faire oublier l’étroitesse et la dureté, mais sûrement il vaut mieux quand même que ce soit moi qui aille bien vite à toi ! Ne perds pas patience mon Zou : je crois que cela ne va pas tarder. Si nous étions mariés, je serais à toi avant ton prochain anniversaire. **La société n’est vraiment pas juste** : nous ne nous marions pas à cause de la guerre et maintenant on nous en fait presque un reproche. Mais je crois chérie que tu peux de toutes façons t’apprêter à notre mariage : car serons-nous capables d’attendre bien longtemps après mon retour avant d’être l’un à l’autre ? Ce “travail spirituel” dont tu me parles, s’il me préoccupe évidemment, ne m’est pas trop pénible ! Comme tu l’écris : “je sais que je t’aime, et que tu m’aimes et que nous avons lié nos deux existences” ! Oui, cela est grave, mais c’est aussi très doux. Ce travail spirituel doit consister dans la préparation de notre âme. Tu vois chérie ce qu’il m’arrive parfois de craindre : que dans l’éblouissement de notre joie, lorsque nous serons enfin l’un à l’autre, nous ne soyons tentés d’oublier que l’amour est autre chose qu’un merveilleux plaisir. Le risque serait alors de nous faire ignorer l’un l’autre les exigences de notre cœur, de

laisser de côté l’entente spirituelle indispensable. Je crois que nous nous aimerons trop intensément pour nous heurter comme il arrive à beaucoup de jeunes mariés sur un tas de détails. N’es-tu pas ma petite reine ? Il y a aussi la question de nos enfants. Je serais heureux d’avoir ton point de vue. Chérie chérie, une chose est sûre, c’est que nous posséderons ce trésor incomparable : un amour indicible, et cela pour le plus grand bonheur de nos êtres confondus. Ce ne sera pas “un travail” de t’aimer ! Tes caresses sont si délicieuses...

François

Légère déchirure au pli central de la lettre

1.000 - 1.500 €



289. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 7 juillet 1941

FRANÇOIS MITTERRAND REPEND SES RÊVES : “NE VOIS-TU PAS QU’UN GRAND AMOUR PHYSIQUE NE PEUT S’EXPLIQUER QUE PAR UN GRAND AMOUR DE L’INTELLIGENCE ?”

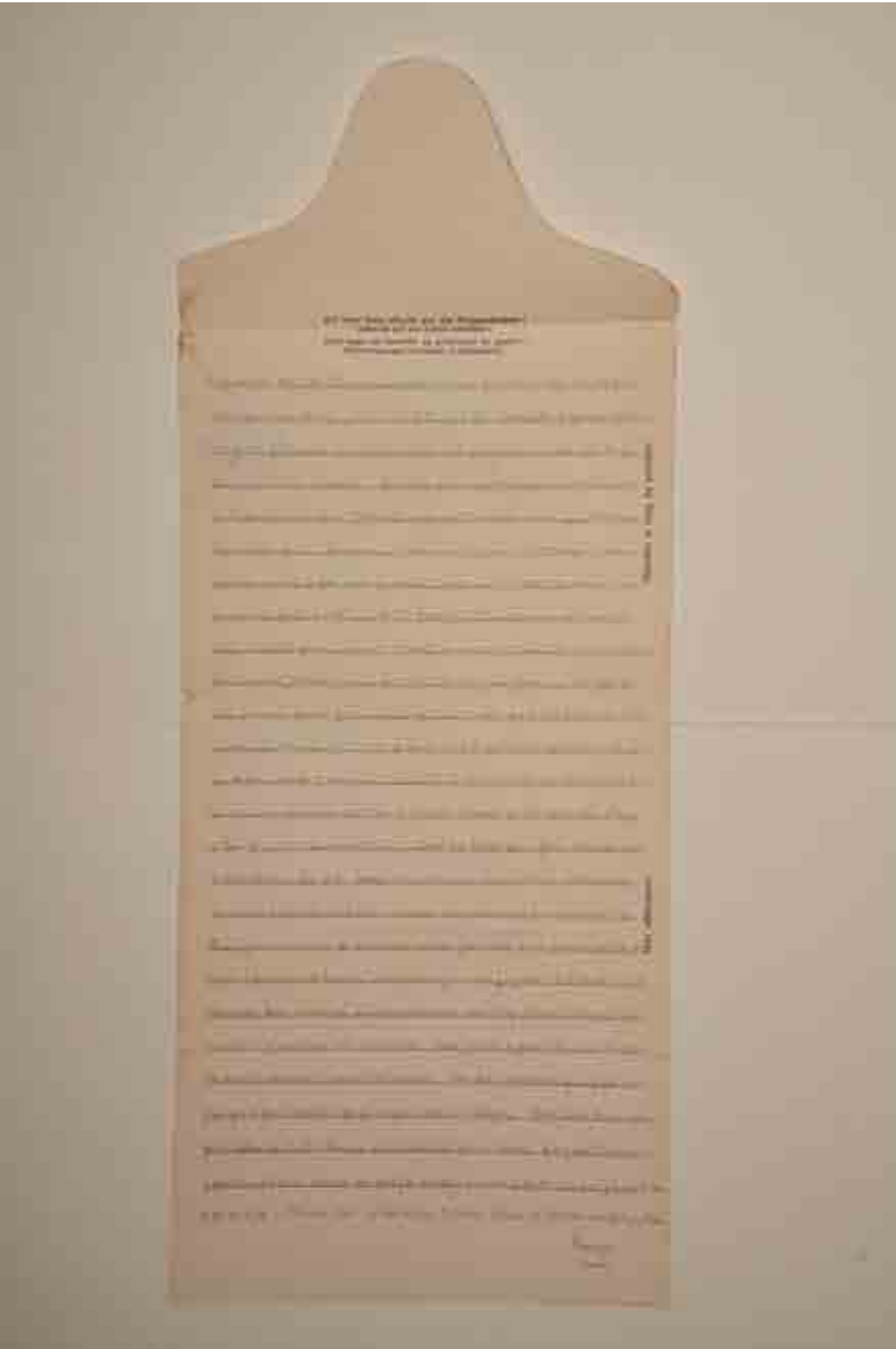
2 pp. in-8 (283 x 146 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 7 juillet 1941. Ma petite fille bien-aimée, c’est tout de même bien agréable d’être obligé de t’écriture que je t’aime alors que j’ai une envie folle de te le dire, et non plus à quelques centaines de kilomètres d’intervalle, mais tout près, si près de toi que nous n’aurions même peut-être plus besoin de nous le dire, cet amour. Chérie chérie, je suis impatient, si impatient de te retrouver et de t’aimer comme je le désire. J’ai tant de caresses pour toi contenues en moi depuis si longtemps, tant de baisers pour toi. Nous aurons eu le temps de le préparer, notre mariage ! Ô chérie, sois encore patiente un peu : je sais que bientôt tu seras dans mes bras. Que dirais-tu si nous passions une partie de l’été ensemble ?... J’enrage d’ailleurs d’imaginer ces beaux mois de juin et de juillet qui nous séparent : toi, seule ma ravissante, seule en ton cœur mais entourée, aimée sûrement, et triste, et peut-être (il ne le faut pas) désespérée ; et moi, plein de désir et d’amour pour toi, je rêve au bel été qui sera le nôtre quand nous posséderons tout ce bonheur des vacances enfin à nous. Ma femme, ma toute petite adorée, aie confiance. **Il ne faut pas abîmer une parcelle de notre amour : il est si près de son achèvement.** Ma chérie, comme il sera bon de te serrer dans mes bras, contre moi, et de se rendre si heureux que tu ne sauras plus s’il a pu se faire qu’un jour tu aies été malheureuse. Et moi, mon bonheur sera si plein. Toi, mon tout petit, tu me combleras de force et de ferveur. Ce ne sont pas des rêves, ma chérie. Nous serons bienheureux puisque nous nous aimons. Et n’aurons-nous pas toute la vie pour nous aimer ? Et, chérie, je pense aussi aux joies que nous donnera un amour fait d’idéal et de la possession parfaite du présent. Il faudra que notre tendresse soit le grand moyen de notre perfection. Tu as raison de prier. Nous aurons besoin de Dieu pour maintenir notre amour dans cet équilibre merveilleux du corps et de l’esprit. Je veux trouver en toi toutes mes joies. Et ma joie sera de posséder tes pensées, tes désirs, ton être entier comme moi je te donnerai tout moi-même. Chérie chérie, **ne vois-tu pas qu’un grand amour physique ne peut s’expliquer que par un grand amour de l’intelligence ?** Vois-tu, chérie, la vie n’est pas faite de bonheur mais triste ou heureuse, elle est admirable grâce à l’amour. Quel grand rôle nous avons à jouer l’un et l’autre. Mon amour, mon petit Zou, nous allons commencer bientôt bientôt, crois-moi. Je te donne tout ce qui est à toi : c’est-à-dire, moi. Je baise tes yeux, tes cheveux, tes lèvres et tout mon bien précieux. Je t’aime.

François

1.000 - 1.500 €



290. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 9 juillet 1941

SUPERBE LETTRE DE DÉSESPOIR
AMOUREUX : “MA SOUFFRANCE ME
BRISE”.

FRANÇOIS MITTERRAND PERD LA FOI
- “JE N’AI PAS LA FORCE DE DEMANDER
SON ASSISTANCE À DIEU. À QUOI BON,
PUISQUE MON CŒUR S’EST DESSÉCHÉ”
-, PUIS SEMBLE RETROUVER UNE
SPIRITUALITÉ SANS GRAND ESPOIR

2 pp. in-8 (280 x 147mm) encre noire, crayon papier, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

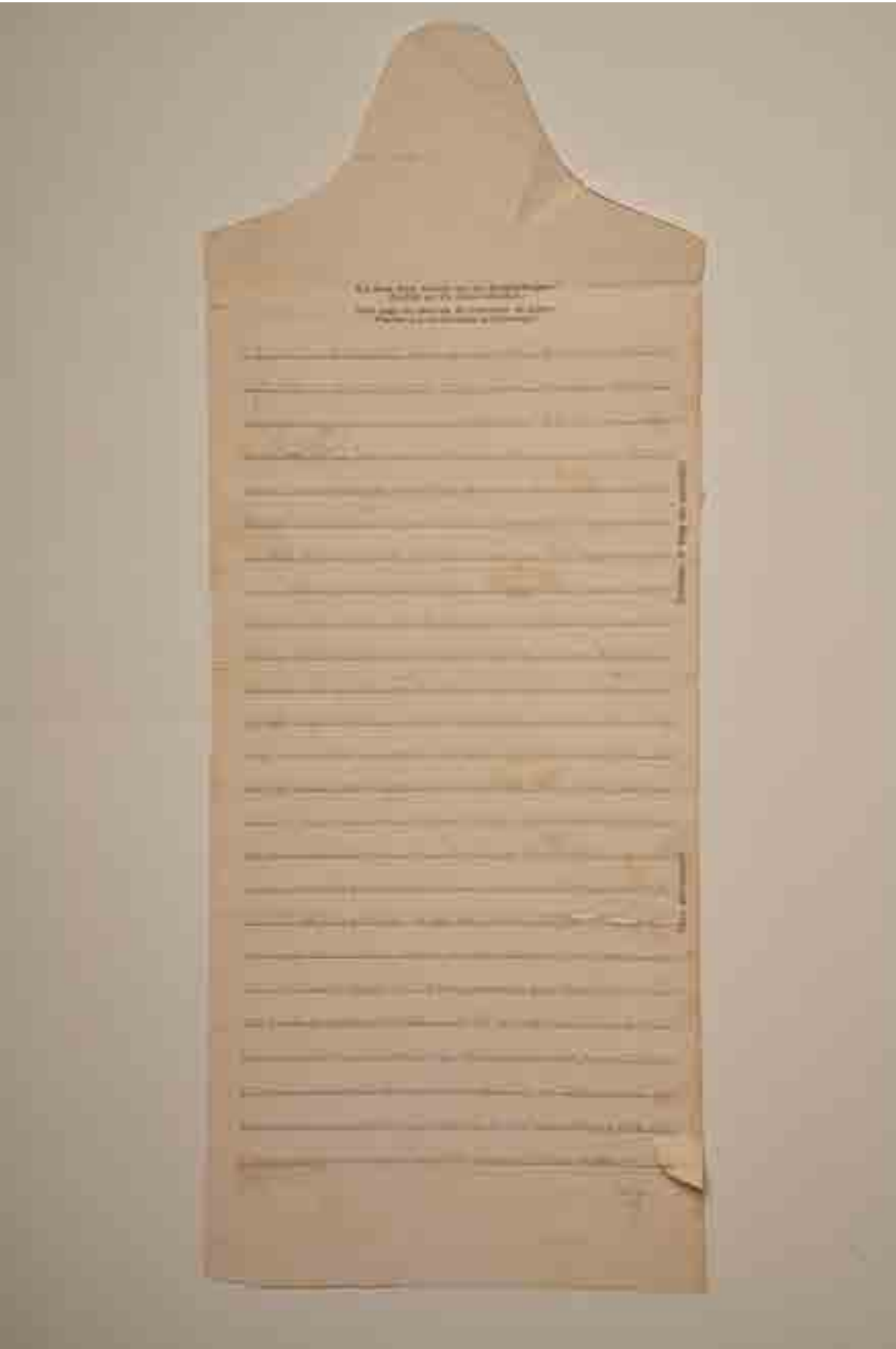
[Verso :] Le 9 juillet 1941. Ma toute petite fiancée, mon amour chéri. **Je viens de recevoir tes lettres des 22 et 24 juin, et j’ai tellement mal. Je ne puis t’exprimer ma souffrance : elle me brise mon pauvre courage.** Comme je suis désespéré. Et quel recours ? Tu fais bien de prier, chérie, pour nous deux. **Je n’ai pas la force de demander son assistance à Dieu. À quoi bon, puisque mon cœur est desséché ?** Si tu t’éloignes de moi, il ne me restera qu’amertume et désespoir. Ma ravissante, je t’aime et tu es tout ce qui peut me sauver, me garder, me soutenir. Je n’aime que toi. Ne t’effraie pas ainsi ma douce chérie. Qui suis-je ? Et qui es-tu ? Et notre amour ? Ne crois pas qu’il soit trop lourd à supporter. Il est si simple et si humain, il est toute la facilité et le bonheur de vivre. Je comprends, chérie, cette angoisse qui t’étreint, cette torture. Il y a si longtemps que je t’ai abandonnée, mais je t’en supplie pense à tout ce qui fut entre nous. **Penses-tu que tout ne fut qu’illusion ?** Nous avons besoin l’un et l’autre d’un amour enfin réalisé, enfin à nous et non plus de cette tendresse qui n’a plus, à cause de l’absence, de points de repère où se reposer. Ne crois-tu pas que tout sera simple lorsque nous serons mariés. L’amour, ce n’est pas un objet désincarné, un but jamais atteint : ce sera le plaisir, la joie, la plénitude du don total. Ce seront nos nuits qui nous réserveront tant de bonheur. Ne sera-ce pas tout simple d’être l’un à l’autre ? De dormir dans les bras l’un de l’autre, de nous unir dans de douces caresses ? Et le jour, ne sera-ce pas merveilleusement facile de s’aimer, chacun dans son travail et ses occupations, avec la tendresse qu’éclaire la vie quotidienne ? Ne nous adorerons-nous pas dans nos enfants qui seront notre âme et notre chair ? **Ma bien-aimée, n’imagine pas mon amour si extraordinaire, ne me dis pas qu’il te dépasse. C’est atroce.** Notre vie commune, nous la ferons fructifier par le souci très simple de devenir meilleurs. **Toi-même chérie chérie, tu seras pour moi l’intermédiaire**

dans mon amour de Dieu. Tu m’aideras à me rapprocher de Lui. Ne te torture pas à cause du passé. Ne saurai-je pas te conquérir toute, te révéler pour la première fois le véritable don de ton être ? Mon tout petit, aie confiance dans la vertu de la présence. Moi présent, tout sera clair et tout sera beau. Et je te le dis, tu dois me croire, ma présence est proche. D’ici peu, tu seras à moi réellement. Mais mon grand amour, ne sois pas triste ainsi. J’ai tant de mal aussi. **Tant de mal que je suis comme perdu ne pouvant fixer ma pensée ni mon corps.** Vois-tu, ma très aimée, c’est toi que je cherche. C’est toi qu’il me faut pour reposer ce corps et cet esprit. Toi, ma petite fille. Simplement mettre ma tête sur ton cœur et attendre un signe de toi.

François

Déchirure sans manque dans le rabat, usures le long des bords de la lettre

3.000 - 4.000 €



291. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 9 juillet 1941

FRANÇOID MITTERRAND RÊVE ENCORE DU MARIAGE ET DE LA VIE QUI S’EN SUIVRAIT MAIS : “ELLES AURONT ÉTÉ BIEN TRISTES NOS FIANÇAILLES, MA BIEN-AIMÉE”

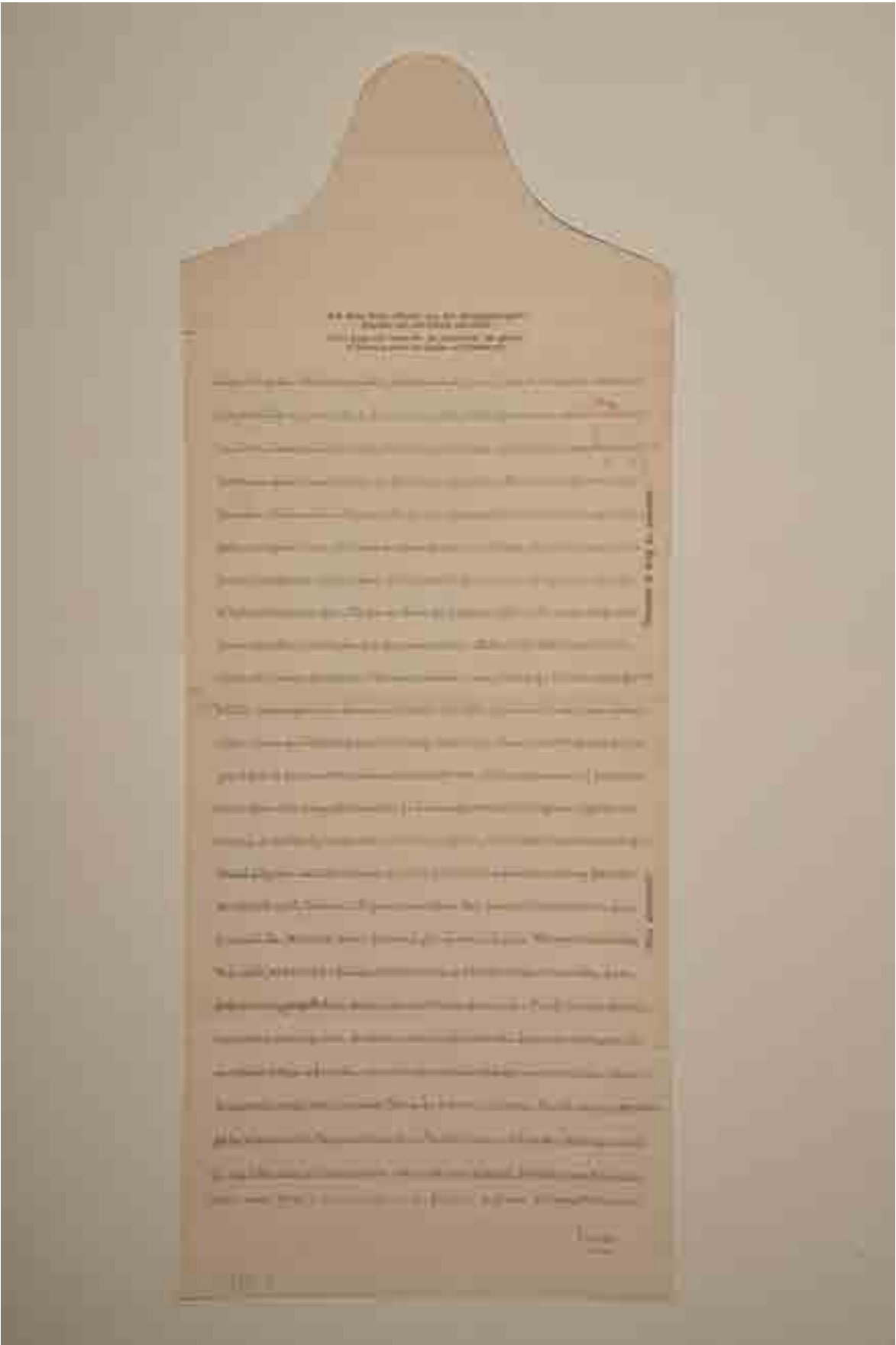
2 pp. in-8 (283x 145mm) encre noire, crayon papier, cachet du stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV arrt, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 9 juillet 1941. Ma délicieuse petite fiancée, es-tu toujours à Paris ou as-tu rejoint Valmondois ? J’imagine mal que tu puisses rester à Paris en plein juillet, et il doit faire si bon d’être à la campagne avec le tennis, le bain et les promenades, et la danse peut-être aussi. Je rêve à tout cela. Ils me manquent beaucoup ces plaisirs des vacances, ces flâneries, ce farniente. Ma ravissante, j’aimerais tant te voir en plein soleil, ou bien attendre avec toi que les heures passent en écoutant tout simplement un phono, en regardant toute cette beauté des choses que nous avons connues. Souvent mes camarades me parlent de leurs femmes, et je suis plutôt étonné de constater qu’après dix ou quinze ans de mariage, ils restent extrêmement épris. Non pas ma chérie que j’aie fixé un bail à notre amour et qu’il me paraisse impossible de t’aimer plus que les premières années ! Ô non, chérie chérie, tu as tant à me révéler et ta tendresse est pour moi tellement essentielle. Mais l’image que le monde nous reflétait autrefois nous trompait sans doute sur beaucoup de ménages, apparemment divisés mais réellement solides. Je crois que l’élément principal du mariage heureux (après l’amour évidemment, qui est ou qui n’est pas, et qu’on ne peut raisonner) réside dans la compréhension. Et cela ne va pas de soi. Il faut certainement s’efforcer d’être chaque jour compréhensif. Les deux époux arrivent d’horizons si différents, avec un bagage de sentiments, d’expérience, de désirs si différents. Cette adaptation existe aussi bien pour l’accord physique, et ne trouves-tu pas que c’est là précisément l’explication du mariage heureux : cette nécessité et cette tendance à toujours mieux confondre deux personnalités pour arriver à ne faire qu’un seul être, qu’un seul plaisir, qu’une seule joie, qu’une seule peine. **Elles auront été bien tristes nos fiançailles, ma bien-aimée.** Quelle part aurons-nous eue de ce bonheur simple et merveilleux qui va jusqu’au mariage, jusqu’à cet autre bonheur plus exaltant encore qui se révèle. Mais je crois aussi que nous nous sommes davantage unis puisque nous avons souffert ensemble. De plus, nous n’avons pas perdu sans remède le temps des fiançailles : à mon retour, nous connaissons toutes ces joies dont nous rêvons. Et puis nous chercherons vite un appartement, nos meubles, tout ce qui fera le décor de notre bonheur. Bien vite nous nous

marierons. Je te l’ai dit, ce sera bientôt. Mon Zou, ne crois-tu pas que j’ai terriblement besoin de ta tendresse ? Il me manque mon petit Zou, tel qu’il était, étendu et tout serré contre moi. Comme tu étais douce et adorable. Bientôt chérie, ce sera mieux encore. Sois en sûre, puisque tu seras ma femme, ma vie. Je t’embrasse et je t’aime, et te donne tous mes baisers. François

800 - 1.200 €



292. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 11 juillet 1941

LETTRE FRAPPÉE DE DÉSESPOIR.

DEUX NOUVELLES DE CATHERINE LANGEAIS ATTEIGNENT “ATROCEMENT” FRANÇOIS MITTERRAND : “AIE PITIÉ DE MOI. AYEZ PITIÉ DE MOI, MON DIEU ! GARDEZ-MOI MA FIANCÉE”.

“QUELLES QUE SOIENT TES HÉSITATIONS, MON AMOUR, ATTENDS AU MOINS MON RETOUR : LÀ NOUS VERRONS CE QU’IL Y A À FAIRE”.

“IL NE FAUT PAS ACCUMULER ENTRE NOUS TROP DE TRISTESSE, CAR, MON AMOUR, JE LE SAIS, RIEN NE POURRA L’EMPÊCHER, UN JOUR TU SERAS À MOI... PEUX-TU M’ACCORDER LE SURSIS ?”

2 pp. in-8 (282 x 146 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste?

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

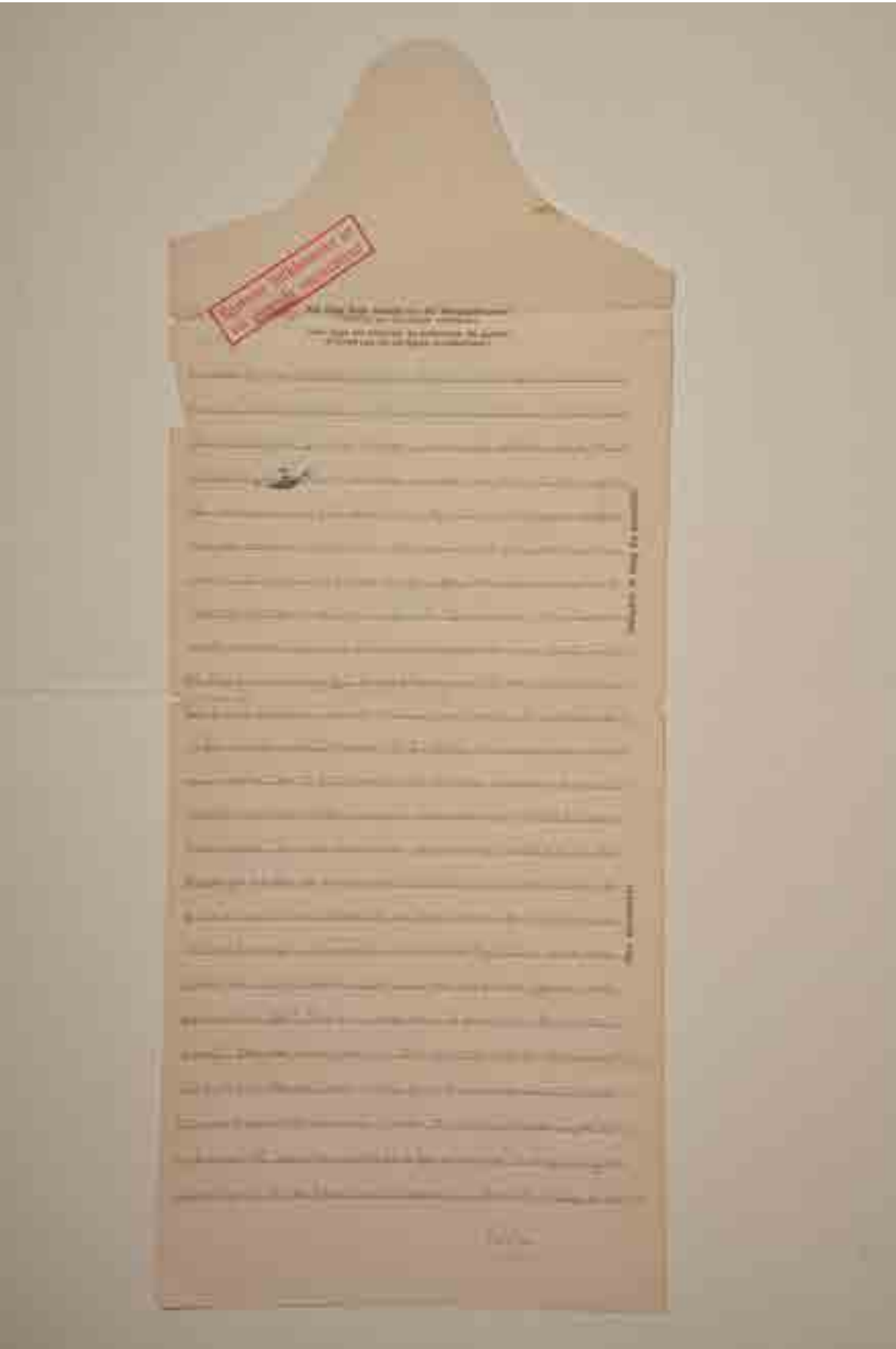
[Verso :] Le 11 juillet 1941. Ma Marie-Louise bien-aimée, **tes deux lettres d’hier, du 26 juin, m’ont atteint atrocement**. Non, ce n’est pas obscur, ma chérie, je comprends si bien ton tourment. Ma toute petite fille, j’ai tant de peine. Je voudrais te protéger et te sentir forte, vaillante, auprès de moi. Oui, je te comprends, tout est si évident. Mon amour, si tu savais ce que je souffre. Tu pries, ma petite fille, mais moi je ne le puis guère. **Aie pitié de moi. Ayez pitié de moi, mon Dieu ; je vous en conjure, gardez-moi ma fiancée**. Écoute chérie nous avons un trop beau passé, nous avons encore devant nous trop de beaux projets pour que tout cela s’efface. Nous en serions déchirés l’un et l’autre toute la vie. Car c’est notre vie que nous jouons là. Tout est contre moi : ta vie, tes occupations et même sans doute tes désirs. Mais je te demande à toi, ma petite fiancée, ma Marie Zou, d’être avec Moi. Pense que nous arrivons au bout, que rien de trop cruel ne se mette entre nous d’ici mon arrivée. **Quelles que soient tes hésitations, mon amour, attends au moins mon retour : là nous verrons ce qu’il y a à faire. Crois en moi. Jamais je n’exigerai de toi la réalisation de nos promesses si cela te cause la moindre inquiétude**. Mais il faut demander à Dieu, tous les deux, de t’accorder la force de m’attendre. Mon aimée, tu sais combien je t’aime.

Je sais que tu mesures le déchirement indicible qui est en moi. Tu m’es si précieuse. Il y a tant de choses entre nous. Et tout cela n’est que le résultat de mon absence. Mon petit Zou, tu es belle, mais tu es douce aussi. Il est si naturel que tu sois attirée, troublée. Mais que Dieu nous vienne en aide. J’ai besoin de toi, mon amour, pour vivre. **Garde-toi, évite par-dessus tout ce qui fut autrefois : il ne faut pas accumuler entre nous trop de tristesse, car, mon amour, je le sais, rien ne pourra l’empêcher, un jour tu seras à moi**. Mais que restera-t-il alors de ce bonheur qui nous est encore offert ? Pense que c’est une question de très peu de temps. **Peux-tu m’accorder le sursis ?** Ô mon aimée, je suis si proche de toi. Mais dans tes tourments et ce bouleversement qui t’éloigne de moi, n’oublie pas, à aucun instant, que je veille sur toi et que je t’aime immensément. Tu termines ta dernière lettre en me disant : “je t’aime”. Oui, je vois que tu m’aimes et je sais que tu es ma faible petite fille. Mais ne trouverons-nous pas la force en notre union ? Aie courage. Je souffre mais j’espère en tes prières. Tu es ma fiancée, et pour toi je donnerai ma vie. Je te donne tous les baisers du monde.

François

Petites déchirures, un pli fragilisé

2.000 - 3.000 €



293. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 15 juillet 1941

FRANÇOIS MITTERRAND SENT QUE MARIE-LOUISE S’ÉLOIGNE DE LUI, ENTRAÎNÉE VERS DES “TENTATIONS TERRIBLES”

2 pp. in-8 (282 x 145 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

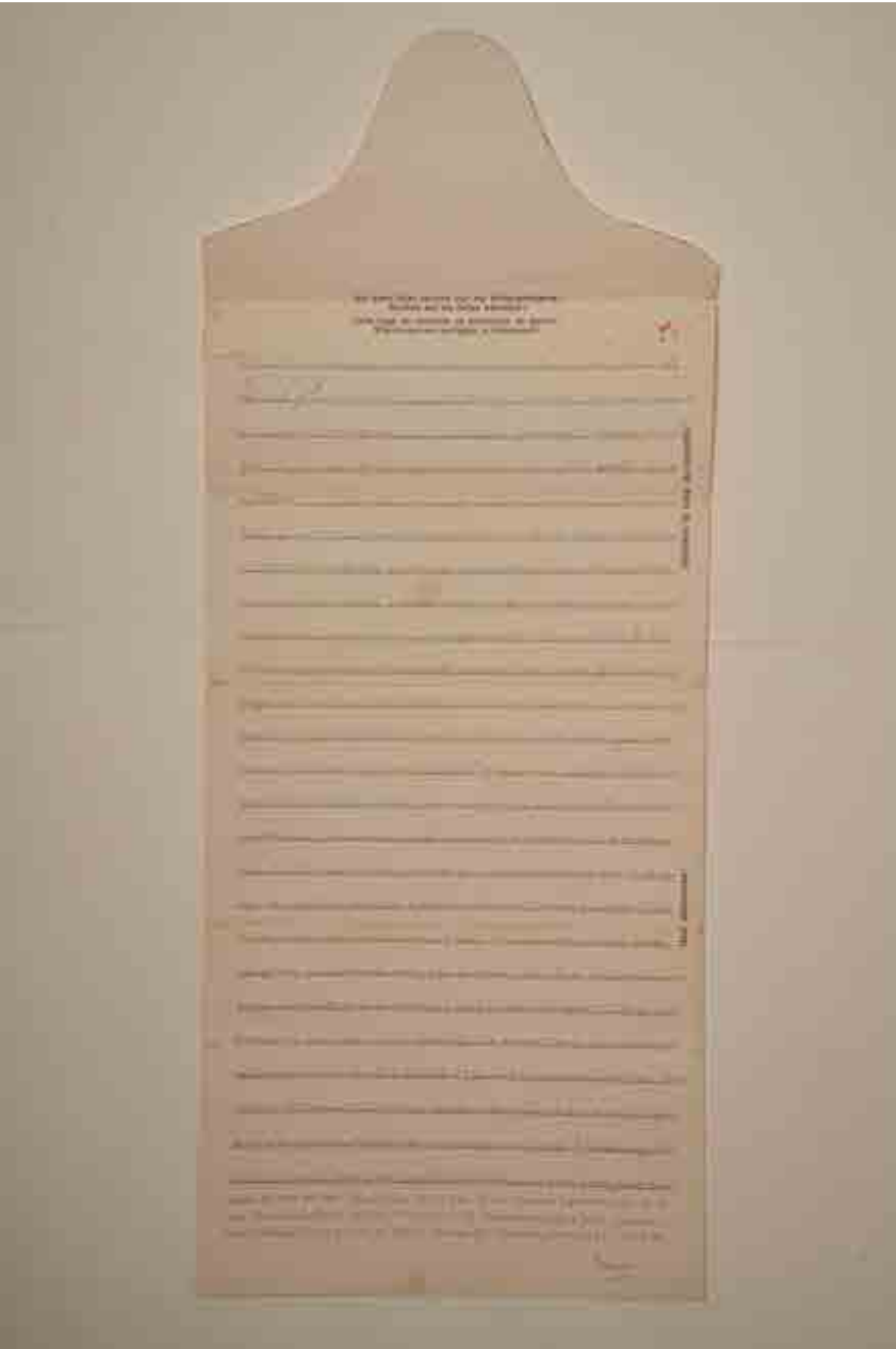
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIVe, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 15 juillet 1941. Mon petit Zou bien-aimé, je réponds toujours à tes lettres du 26 juin. Je les relis et je suis torturé. Je t’aime ma Marie-Louise. Comprends-tu quelle souffrance est la mienne ? Tu es si désolée, si inquiète. Que puis-je pour toi ? Je suis tellement sûr que si j’étais présent, tout serait apaisé. Ma fiancée, mon tout petit, protège notre bonheur, garde-le, **songe que tout cela, tes tourments et tes inquiétudes, est né de mon absence, et je vais revenir.** Je saisis tellement clairement le drame qui te déchire. Ma très aimée, **songe au passé, au passé malheureux qui t’avait tant blessé**, à notre passé heureux qui nous a tellement donné, tellement de joie et de paix. As-tu oublié le soir de nos fiançailles quand nous nous promenions avenue d’Orléans ? Tu avais mis ta tête sur mon épaule. Le chemin était si bref, de nos baisers, et nos âmes aussi étaient merveilleusement proches. Tu me disais “jamais je n’ai été aussi heureuse” et tu m’as bien souvent rappelé dans tes lettres ces heures de plénitude. Ma chérie, c’est tout cela qu’il faut préserver, **ces tentations terribles des désirs et de l’esprit te promettent-elles un bonheur aussi parfait ?** Avec toi seule, je connus la joie profonde de mon âme et de mon corps puisqu’avec toi seule j’ai connu la paix. Avec toi seule, j’ai pu préserver au fond de chacun de nos actes une sorte de pureté essentielle, cette pureté qui est l’amour. N’est-ce pas ce que nous cherchons, ce que tu as cherché désespérément ? Que l’amour soit une exaltation de l’être tout entier. De notre amour, pouvons-nous retirer un seul remords, pouvons-nous regretter une seule pensée, un seul geste ? Ô mon aimée, tout en nous était si parfait. Vois-tu comme notre vie sera belle. Je te donnerai tout, et je prendrai tout de toi. Et cette possession totale, au lieu d’être un arrêt, une déchirure, une tristesse, sera, j’en suis sûre, l’achèvement de nos désirs et de notre joie absolue. Alors ma chérie chérie, même au plein de tes tourments, même entraînée loin de moi, pense à ton tour “il m’aime, il m’aime, il m’aime”. Pense que tu joues toute ta vie, et la mienne. N’est-ce pas mon adorée que [tu] seras plus forte que ce mal qui te veut, qui veut tout dévaster en nous, et qui te faisait pleurer ce soir du 5 mars, ce soir où nous renouvelions la promesse de nos fiançailles, cette fois dans la connaissance parfaite de notre être. Mon tout petit, tu sais bien que je ne te le dirais pas même pour te retenir,

mais **je vais être bientôt près de toi.** Notre amour, tel que nous le vivons actuellement est imparfait puisqu’il est privé de notre union la plus complète et la plus désirée. Mais bientôt nous serons l’un à l’autre. **Et tout te paraîtra si clair, la tentation d’aujourd’hui si vaine, toute oubliée.** Et si pour notre malheur sans fin tu donnais ce que tu gardais pour moi, ton être entier, tu reviendras tout de même à moi. Mais quelle souffrance en nous, inconsolable. Je te souhaite dès aujourd’hui un anniversaire de bonheur. Sois forte mon petit Zou, ma petite fiancée de dix-huit ans. Pense à moi. Je t’aime, je t’aime, je te donne tous les baisers qui nous ont unis. Prie mon amour, pour toi et moi, que Dieu nous montre ce qui seulement est vrai. Je veux dominer ma souffrance parce que j’ai confiance en toi. Communions ensemble le 9 août. **J’embrasse et bientôt. réellement tout ce que tu m’as réservé.** Ma Marie-Zou, souris moi. Je te serre bien fort. Tu es à moi.

François

2.000 - 3.000 €



294. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 17 juillet 1941

“Ô MON AMOUR, JE VAIS REVENIR. ATTENDS AU MOINS JUSQU’À CE JOUR. TU JUGERAS ALORS LIBREMENT”.

“À MON RETOUR NOUS ÉLUCIDERONS TOUT. ET TU AGIRAS ALORS SELON TON CŒUR”

2 pp. in-8 (277 x 146 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

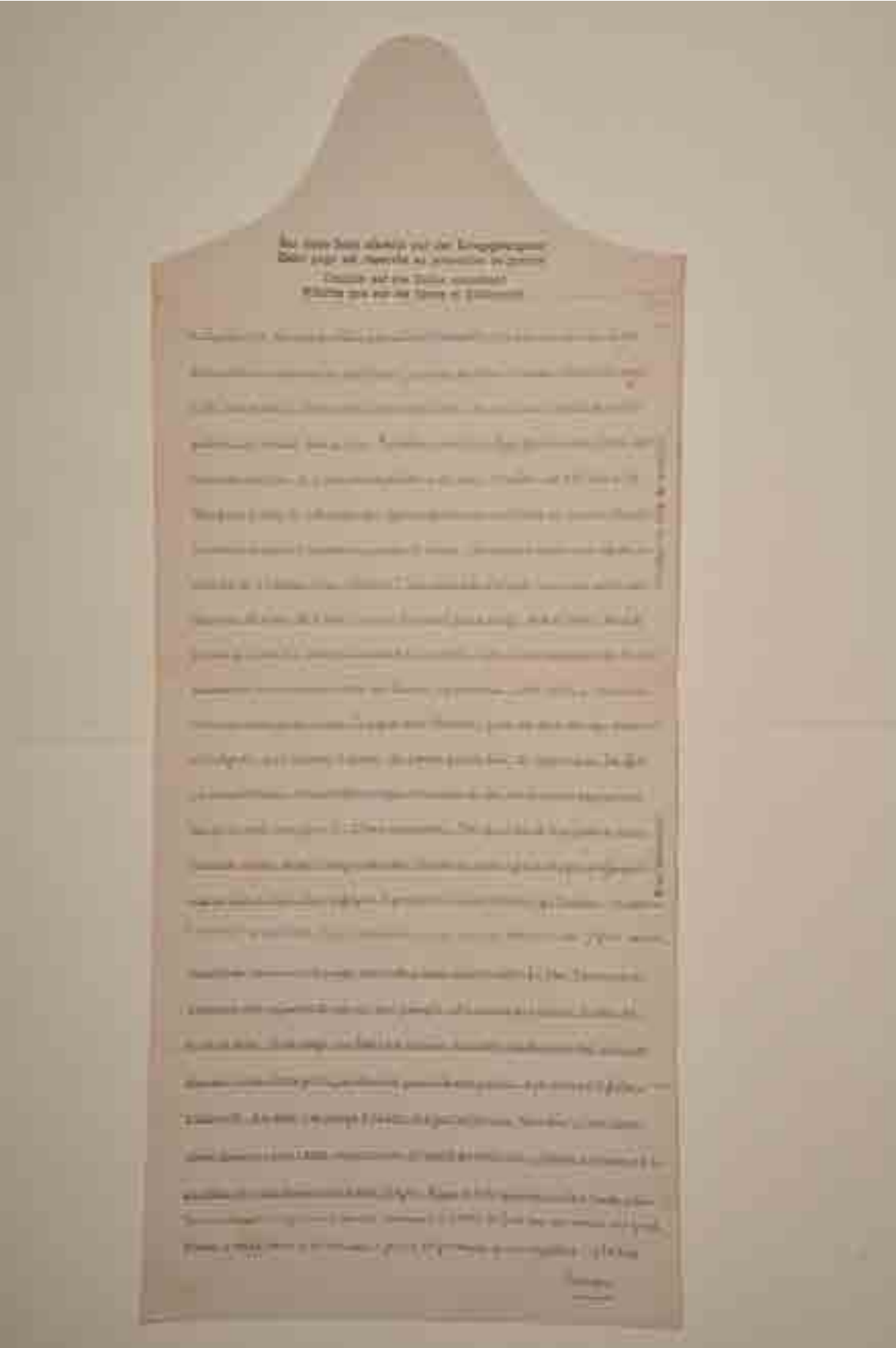
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 17 juillet 1941. Mon petit Zou chéri, je pense à toi intensément et je prie pour nous afin que la paix de notre amour l’emporte sur tes inquiétudes. Je ne songe qu’à cela. Je voudrais tellement être auprès de toi. Mon aimée, si tu étais ma femme tout serait si clair. Notre amour serait si complet qu’aucune question ne se poserait hors de nous. Ma chérie, accroche-toi à ce foyer que nous voulons fonder, dont nous avons tant rêvé. Es-tu bien sûr aujourd’hui de voir clair. Ma défaite, c’est d’être loin de toi. Mais quand je serai là, notre amour qui depuis seize mois nous a soutenus, qui dans nos lettres quotidiennes s’est exprimé si tendrement, puis dans nos alarmes, notre angoisse de juin s’est affermie, ne vois-tu pas qu’il s’imposera à nous violemment ? Mon amour chéri, je me répète ce que tu m’as dit un soir : “elle m’aime, elle m’aime, elle m’aime”. **Tu me dis maintenant que tu as changé. Et cela me torture. Mais es-tu bien sûr qu’un jour tu ne seras pas dans mes bras de nouveau, et pour me dire désespérément que tu m’aimes ? Désespérément, si entre nous sont venues des blessures inguérissables. Ô mon amour, je vais revenir. Attends au moins jusqu’à ce jour. Tu jugeras alors librement.** Je sais bien que tu veux agir envers moi en toute loyauté, que tu comprends la grandeur des promesses qui nous lient. Et c’est pour cela que ton effroi, je le ressens intimement. Nous avons tellement appris à nous aimer qu’il me semble ressentir physiquement tout ce qui vit, espère et souffre en toi. Je t’aime, ma bien-aimée. **Tout ce que j’écris là et que j’essaie de rendre raisonnable, comme c’est peu l’image de mon cœur. Tu ne sauras jamais à quel point je puis souffrir par toi, ce que ma solitude d’aujourd’hui a d’effrayant.** Et pourtant, vois-tu, je crois tout de même que tu m’aimes. Nous sommes l’un à l’autre, l’un pour l’autre. Rien n’empêchera qu’un jour nous soyons totalement unis. J’éprouve comme une certitude notre avenir où notre unique et merveilleux bonheur sera notre amour enfin total. Nous avons tant d’amour entre nous. Et puis tout cela, c’est une peine passagère. Il est si normal que tu sois tentée, trou-

blée, ma ravissante chérie. Prends courage. Sois fidèle à notre tendresse : **à mon retour nous éluciderons tout. Et tu agiras alors selon ton cœur.** Mon tout petit, tu pries intensément pour ma libération prochaine. Et j’ai confiance en ta ferveur. Je veille sur toi. Et toi aussi tu me protèges tout de même. Dieu peut tout pour nous. Chérie chérie, je t’aime comme jamais personne ne pourra t’aimer. Comment contenir cette passion qui m’attire vers toi ? Je te brûlerai de mon amour et tu en seras éblouie, et tu en seras heureuse en tout toi-même, je te le jure. Rappelle-toi tout ce que nous attendions l’un de l’autre, ce désir qui nous unissait, et cet espoir d’une vie splendide. Et ces moments où de toutes nos forces nous nous disions notre grand bonheur : dans le silence de nos abandons de Jarnac, cette joie extrême qui nous emportait. Je t’adore.

François

2.000 - 3.000 €



295. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 18 juillet 1941

FRANÇOIS MITTERRAND REDOUTE L'EXISTENCE D'UNE AUTRE “CAUSE” À L'ÉLOIGNEMENT DE MARIE-LOUISE.

AMOUR MYSTIQUE ET PRÉMONITION D’“UNE SOUFFRANCE INDICIBLE” : “JE NE SAIS PAS SI MON AMOUR EST BEAU MAIS JE SAIS QU’IL EST EXTRÊME”.

“JE TE DONNE CE QUE JE SUIS”

2 pp. in-8 (286 x 144 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arrt., France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

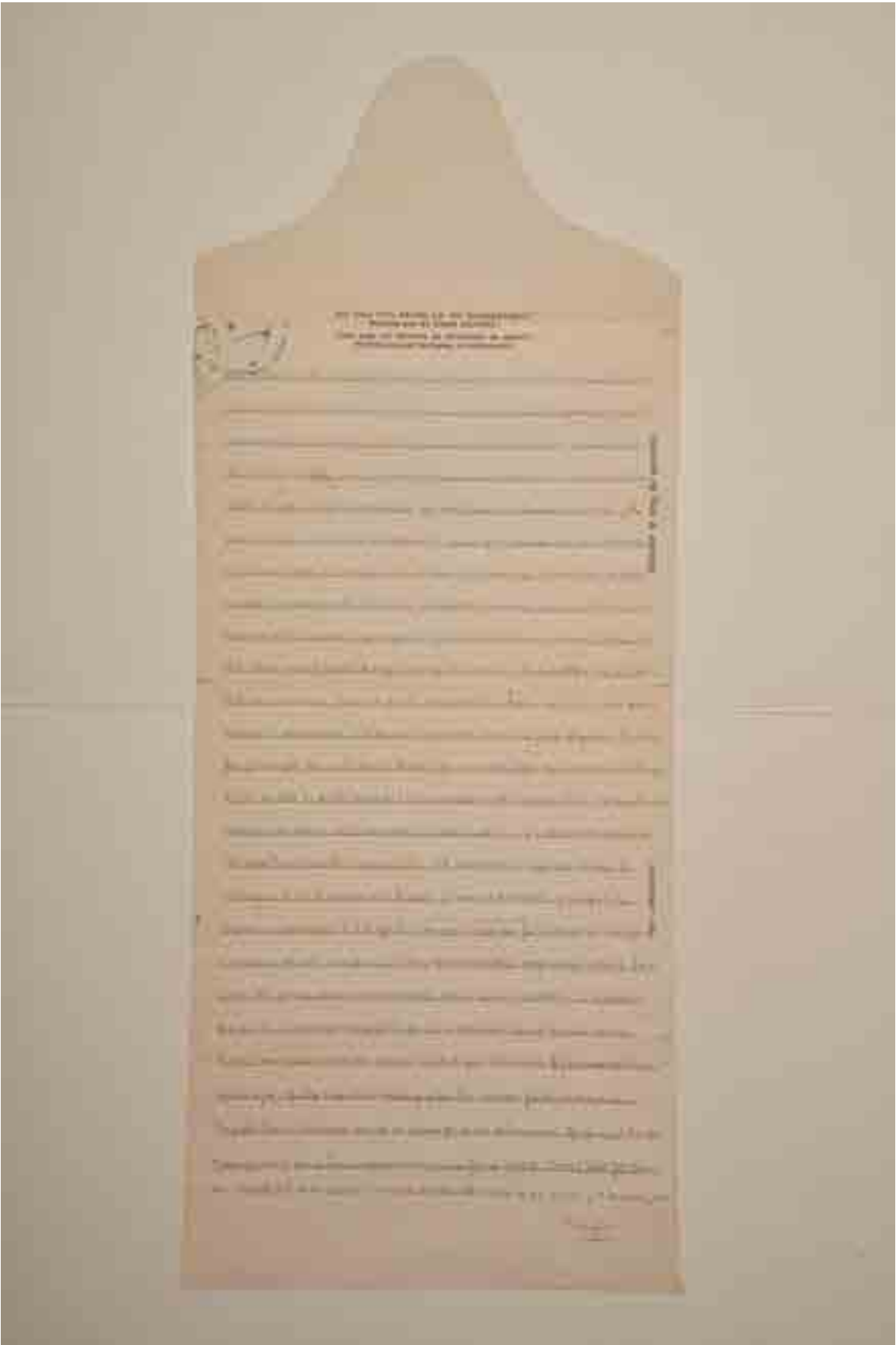
[Verso :] Le 18 juillet 1941. Ma Marie-Louise bien-aimée, je n’ai pas reçu d’autre lettre depuis celles du 26. **Je suis toujours atrocement anxieux, et ce décalage de notre correspondance augmente mon inquiétude.** Nous ne pouvons pas même échanger nos joies et nos peines dans le temps qu’elles durent. Je relis tes lettres. Elles m’étaient si délicieuses jusqu’aux quatre dernières qui d’un coup me ramènent à nos plus douloureux débats. **Pourquoi ce changement, cette tristesse dont mon absence n’est plus seulement la cause ? J’en devine les raisons,** je comprends ton trouble, et cette pensée que tu pourrais agir contre notre amour me torture et me brûle. J’ai tant espéré, rêvé mon retour, et la tendresse qui m’accueillerait, et notre merveilleux empressément à être l’un à l’autre. Et maintenant mon aimée, alors que justement je vais te retrouver après dix-sept mois supportés grâce à toi, je ne puis me délivrer d’un désarroi profond. Ma chérie chérie, ma toute petite fille, songe à tout ce qui fut entre nous. Tu sais bien ce que tu es pour moi. Tu le sais, j’en suis sûr, comme moi, que rien ne nous détachera l’un de l’autre, qu’un jour, quoi qu’il advienne, tu seras mienne. C’est pour moi une conviction, une certitude presque physique. Ma chérie, fais, je t’en supplie, que ce soit dans le bonheur, que rien ne nous sépare, qu’aucun souvenir étranger à notre don total ne se mêle désormais à toutes nos caresses, à notre tendresse infinie. C’est maintenant surtout que je me retourne vers Dieu car lui seul peut nous sauver. Je te remercie mon amour de t’être aussi tournée vers lui, dans tes prières et tes communions. Il t’apportera la paix. Il t’indiquera la voie. Il soutiendra notre faiblesse. Je t’aime ma bien aimée. Je crois que tu t’es toujours un peu trompée à mon égard. **Mon amour n’est pas fait seulement de l’idéal que tu représentes pour moi. Il est fait d’une violence que rien n’arrêtera,** et qui surgit de toutes les forces de mon être. **Je ne sais pas si mon amour est beau mais je sais qu’il est**

extrême. Et ta possession sera pour lui un achèvement, une perfection que rien ne dominera. Dans cette entière union, je trouverai mes raisons de vivre, mon bonheur, et je te le jure, chérie chérie, tu y trouveras aussi l’exaltation de la joie. **Que Dieu me pardonne cet absolu que je lui retire. Mais non, par toi, j’irai mieux à Lui.** Ma petite fiancée, mon amour, donne moi ces caresses qui peuvent seules m’apaiser. **Qu’après une si terrible épreuve, je ne trouve pas au lieu du bonheur entrevu une souffrance indicible.** Mon tout petit Zou, souris-moi, accueille moi de ton sourire, de la promesse plus belle encore du ton de toi. Je te donne ce que je suis.

François

Pli fendu

2.000 - 3.000 €



296. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 21 juillet 1941

“SI MÊME TON PROPRE DÉSIR
T’ENTRAÎNE LOIN DE MOI, ET CELA
S’EXPLIQUE PUISQUE DEPUIS SI
LONGTEMPS JE N’AI PU TE DONNER
LES JOIES DE NOTRE UNION, PENSE,
MON PETIT ZOU, À LA GRAVITÉ DE
NOS PROJETS, À LEUR BEAUTÉ, À LA
PAIX DE NOTRE AMOUR QUE NOUS NE
TROUVERONS NULLE PART AILLEURS”

2 pp. in-8 (287 x 145 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 21 juillet 41. Ma toute petite fille chérie, que fais-tu en ce
mois de juillet qui aurait dû être “à nous” ? Tes lettres m’ont bouleversé,
mais tu sais, j’ai confiance en toi, et avant tout, je t’aime. Je me repose
donc sur cet amour et j’espère en toi. Quand je serai près de toi, pour-
ras-tu oublier notre chère parole de tendresse, que tu me répétais encore
récemment : je t’aime plus que jamais et plus que tout. Mon grand amour,
je comprends parfaitement tes difficultés, surtout si, comme tu me le dis,
tu retrouves le passé. **Mais si même ton propre désir t’entraîne loin
de moi, et cela s’explique puisque depuis si longtemps je n’ai pu te
donner les joies de notre union, pense, mon petit Zou, à la gravité de
nos projets, à leur beauté, à la paix de notre amour que nous ne trou-
verons nulle part ailleurs.** Et sois bien sûre que ces inquiétudes ne sont
nées que de mon absence et que ma présence éclairera tout. Notre amour
est trop complet et trop lourd de souvenirs, et de réel, pour être détruit.
Cette épreuve si dure, tu me disais dans une carte de mai qu’elle nous
voyait forts. Il est normal aussi qu’elle nous voie faible. Ma chérie chérie,
pour l’amour de tout ce qui nous unit, **je te demande par-dessus tout le
don total : tu es assez grave pour savoir que toute la vie se brise ou
se bâtit sur un seul acte. Mon aimée, je crois aussi qu’à mon retour,
qui est proche, tu seras absolument libre de décider toi-même. Mais
toute ta vie est en jeu : attends-moi.** Seulement alors tu seras sûre de
toi. Je t’aime, mon Zou aimé. Je sais tant les douceurs de ta tendresse. Tu
as été mon soutien et ma force. Je te dois infiniment. Et si maintenant je
te dis aussi une souffrance inexprimable, je conserve toute ma confiance
en toi. Tu m’aimes, tu me le dis, et c’est sûrement vrai avant toute chose.
Je te le répète, ma chérie tant, tant aimée : un jour, rien n’empêchera notre
union définitive. **Nous avons été trop conduits l’un vers l’autre, il y
a entre nous de mystérieux échanges, et quand nous sommes face à**

face, trop de désir et de tendresse en tout ce que nous sommes pour
que, quelle que soit notre vie, notre immense joie ne soit pas le don
total de l’un à l’autre. Mais je t’aime et j’aime la vie où tu seras ma
femme, ma bien-aimée. Hors cela, je la hais et elle m’est une charge.
Songe à notre foyer si proche désormais, à tant de merveilles à portée
de notre main. Continue, mon Mariezou, de prier. Dieu est notre grand
secours. Chez nous, il continuera de protéger notre union et ce qui naîtra
d’elle. Comme ton tourment sera oublié, apaisé, mon tout petit, lorsque,
blottie contre moi, tu m’auras remis tout ce que tu es, mon adorée. Ou
simplement quand, pour rire, tu me feras une grimace, ou me taperas trois
fois sur la main pour me dire : je t’adore. Quelle paix et quelle douceur,
et quelle certitude d’être dans la vraie voie. **Tu sais ta toute-puissance :
ma vie sera à toi et ne créera que pour et par toi. Je crois aussi en ma
toute-puissance : ta vie ne créera vraiment et ne connaîtra une joie
bouleversante, ne saura la plénitude de l’amour que lorsque tu m’ap-
partiendras.** Ma fiancée, je t’embrasse et je veux que tu sois heureuse.

François

2.000 - 3.000 €



297. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 23 juillet 1941

L'ÉLOIGNEMENT DE MARIE-LOUISE
CONTINUE DE TOURMENTER FRANÇOIS
MITTERRAND.

“AIE LA FORCE D’ATTENDRE MON
RETOUR AVANT DE DÉCIDER DE TA VIE”

2 pp. in-8 (257 x 145 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

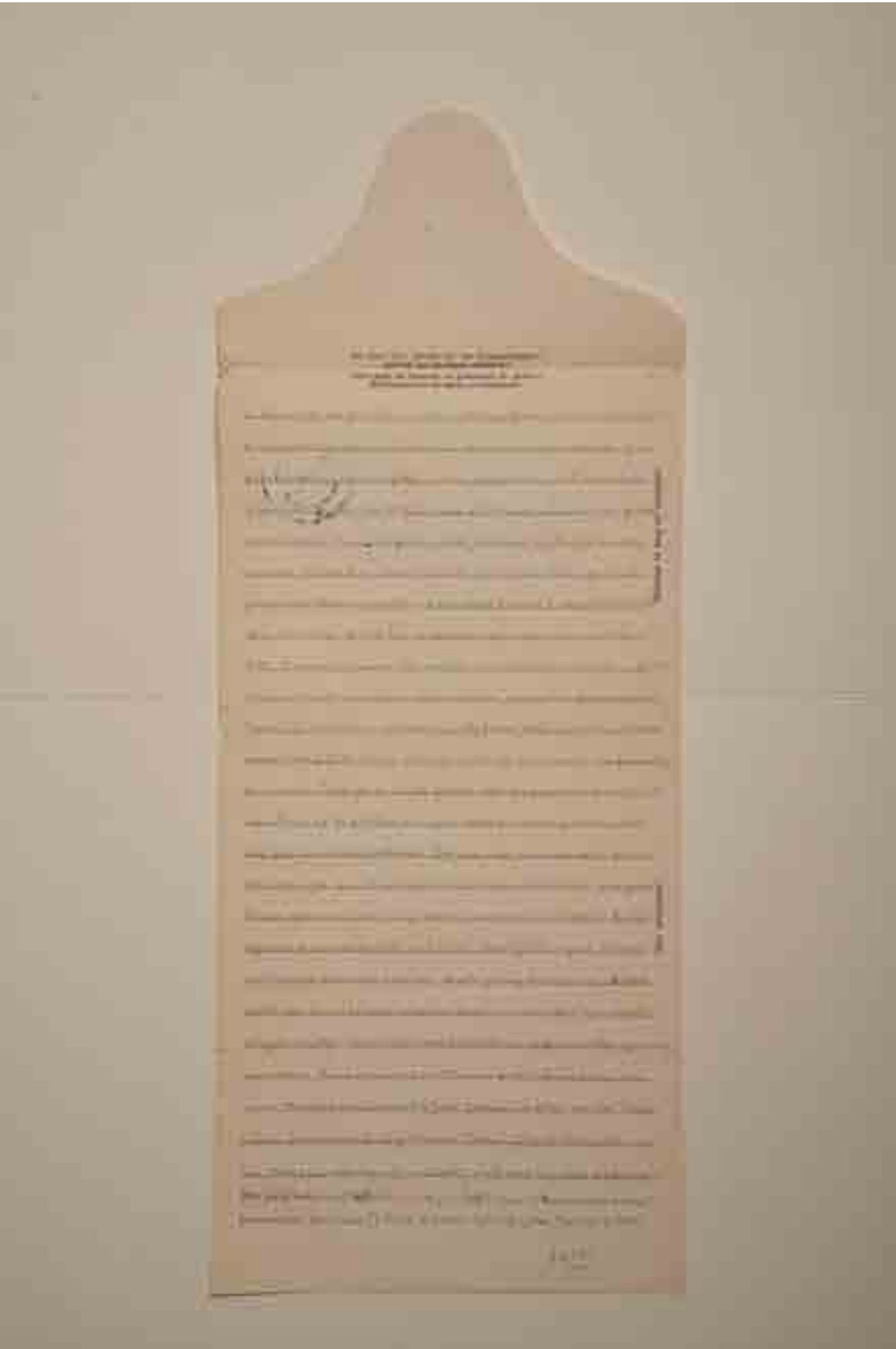
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 23 juillet 1941. Ma petite fille bien-aimée, cette longue période de silence après tes lettres du 26 juin m’a laissé dans une solitude et une détresse dont tu ne peux avoir idée. **Je sens que sans le soutien de ton amour, je vais à la dérive.** Je ne puis avoir foi qu’en toi et tu es toute ma joie de vivre. Ma chérie, mon tout petit, redonne-moi ton sourire et tes baisers tels qu’ils me ravissaient autrefois : tu sais bien que toi, si faible, si délicieuse, si petite fille, tu es mon seul soutien. Je t’aime et j’ai tellement besoin de toi. Es-tu toujours à Paris ? Que fais-tu ? Je me pose inlassablement ces questions. Ma Marie-Louise bien-aimée, je sais qu’il est impossible que personne ne t’aime, qu’il est forcé, ma ravissante, que ceux qui te voient soient fous de toi. Et moi qui t’aime plus que tout au monde, je suis débordé par ce désespoir : ne pouvoir te soutenir et te défendre, te combler de bonheur, te posséder, commencer la vie que nous avons rêvée l’un et l’autre si longtemps et avec tant de joie. **Ma fiancée, ma très chérie, aie la force d’attendre mon retour avant de décider de ta vie. Je ne te propose pas là une épreuve sans fin, mais qui au contraire arrive à son terme.** Tu pries pour ma libération prochaine. N’est-ce pas que nos cœurs ne peuvent pas être séparés ? Je crois, mon Zou, que notre vie sera toujours éclairée par la tendresse que nous nous sommes donnés, qu’elle sera commandée par notre amour. Alors, comme je sais, d’une évidence absolue, que tu seras toute mienne un jour, que ce soit dans l’union de nos vies, et dans un bonheur total. Et non pas dans la tristesse mêlée du ravissement, parce que, notre voie, nous l’aurions trouvée trop tard. Ma chérie, regarde-moi et **lis en moi mon trouble et non la paix.** Ton rôle peut être si grand. **Ton amour, c’est l’exaltation de mon corps et de mon âme. Sans toi, je ne veux plus rien pour eux. Ma seule ambition, c’est de faire de toi ma femme bienheureuse : mes autres ambitions n’étaient qu’une manière de t’apporter davantage.** Comme je t’aime. **Un an et demi d’absence.** Et pourtant tes lettres de juin encore si merveilleuses. Pourquoi d’un seul coup cette torture alors que tout s’éclairait puisque je vais revenir. Mon adorée, communie avec

moi le 9 août. Je penserai à toi de toute mon âme. Tu seras ma femme bientôt, beaucoup plus tôt que tu ne le crois. Veillons à protéger, avec l’aide de Dieu, notre trésor. Mon tout petit, notre vie peut être exaltante, si belle, dans la perfection de notre union. Nos nuits contiendront tant de délices et nos jours tant d’espoirs. Ma chère chérie, comment pourrais-je cesser mes caresses ? **Je t’aime et te réserve tout ce que je suis, tout ce que je désire.**

François

1.000 - 1.500 €



298. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A 25 juillet 1941

DOUTES DE MARIE-LOUISE ET ENCOURAGEMENTS DE FRANÇOIS MITTERRAND

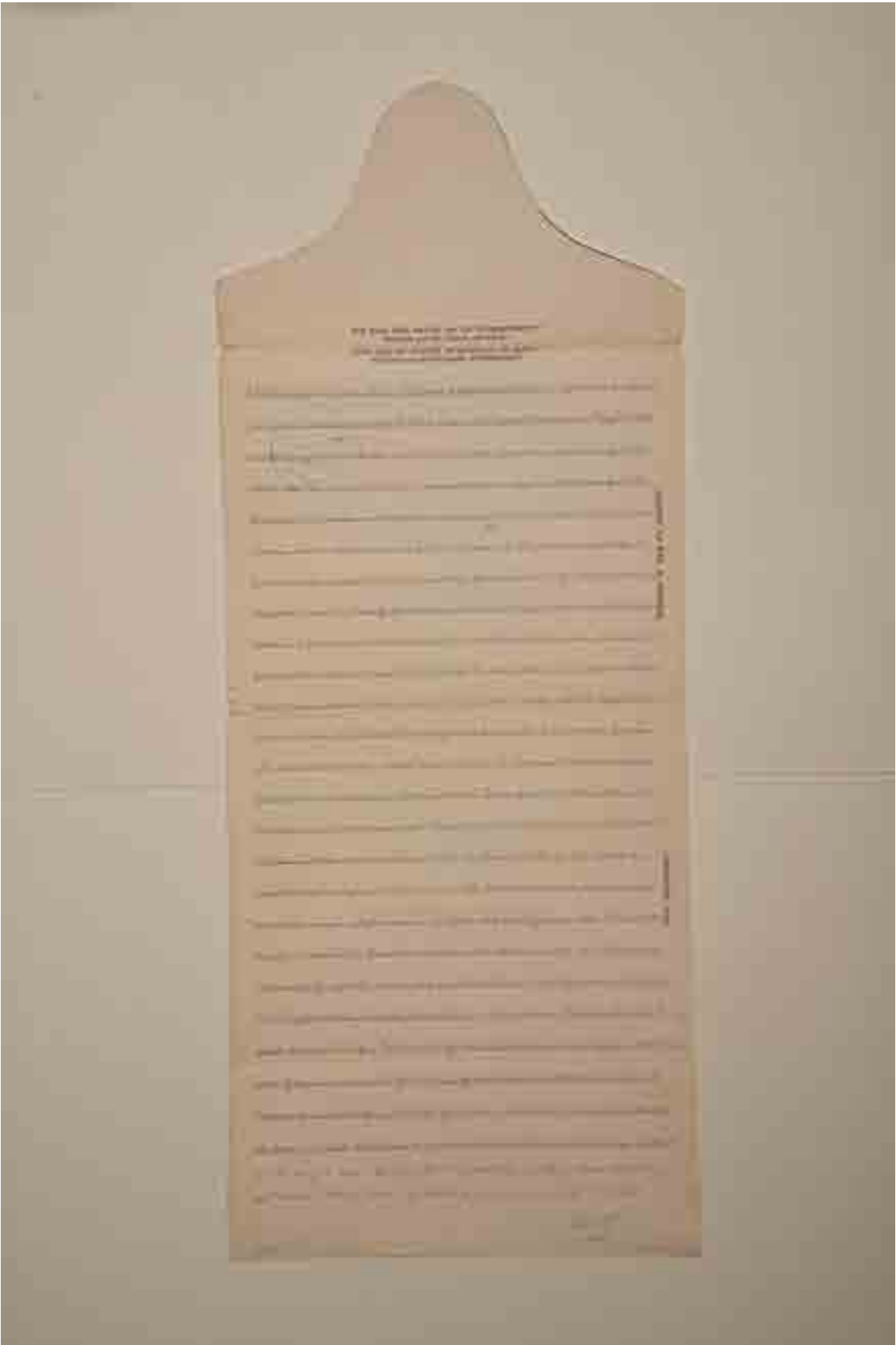
2 pp. in-8 (280 x 144 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIVe, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 25/7/41. Ma bien-aimée chérie, l’été passe et nous sépare encore. **Je regrette tant les beaux jours que nous pourrions avoir avec le soleil, l’eau et tout l’agrément des vacances.** Ma jolie chérie, comme nous serions bien ensemble. Comme tu dois être belle, et moi je suis seul, et **je souffre de ton absence et de tes doutes.** Pourtant je ne perds pas espoir. Nous nous marierons peut-être avant mon anniversaire [le 26 octobre], et nous aurons eu auparavant le temps de nous réhabituer l’un à l’autre. C’est une question d’un peu de patience, le moment le plus dur aussi parce que la proximité de notre réunion me fait trouver chaque jour infiniment long. Ma ravissante, **sois courageuse, résiste à tout ce qui pourrait nous faire mal.** Songe que nous avons un magnifique amour à défendre, une vie d’idéal et d’entente à construire. Cela mérite bien de notre part un peu de gravité. Et je sais, mon tout petit Zou, que tu veux beaucoup, que tu veux un bonheur où rien ne serait laissé à l’écart. Je suis prêt maintenant à assumer cette tâche lourde et délicieuse, à te rendre heureuse. Ma femme chérie, imagines-tu ce que peut être la douceur d’un foyer où nous serons les seuls acteurs : tant d’heures à passer tous les deux, unis par notre tendresse, par notre désir, et notre accord de chaque instant. Et puis, quand tu voudras, nous nous pencherons l’un et l’autre sur un petit être né de nous. Ne vois-tu pas comme nous nous aimerons. Je t’aime. **Tu as mis dans ma vie plus de beauté et plus de gravité.** J’ai appris par toi à respecter les gestes les plus simples, à m’émerveiller du moindre abandon, à saisir le prix merveilleux des plus simples caresses. Je t’aime mon petit Zou, mon chéri chéri. Maintenant que tu vas être à moi, tiens bon à notre amour. Il te donnera la paix et la ferveur, et je t’assure mon Zou, que cette paix ne sera pas la monotonie. Il y a trop de passion en moi, trop de violence pour t’aimer, te combler de bien être, t’exalter de plaisir. Ma toute petite fille, tu es belle et je t’adore tant que tout moment qui nous divise est pour moi une souffrance. Aie confiance en nous. Pense, aux instants les plus difficiles, que notre amour doit vivre, et cela t’aidera à vaincre, à garder ton courage. Je t’aime, ma petite reine. Veille sur moi, je suis si faible moi aussi. Attends-moi, je te promets mille baisers, et mes caresses d’autrefois, et beaucoup plus puisque c’est tout mon être que je te donne. Ma pêche chérie, te savoir si belle et ne pouvoir t’aimer comme je le désire, quel tourment. Mais je t’aime. Je compte sur toi pour toute la vie, et je t’embrasse.

François

500 - 800 €



299. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 28 juillet 1941

“TES LETTRES SONT DEVENUES SUBITEMENT SI DIFFÉRENTES QUE J’AI VITE COMPRIS CE QUI EN ÉTAIT”.

“IL ME RESTE L’ATROCE DOULEUR DE ME RETROUVER, AU MOMENT MÊME OÙ J’ALLAIS RECEVOIR UN BONHEUR INOUÏ, AVEC LES MAINS VIDES, LE CŒUR DÉVASTÉ”

2 pp. in-8 (287 x 145 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

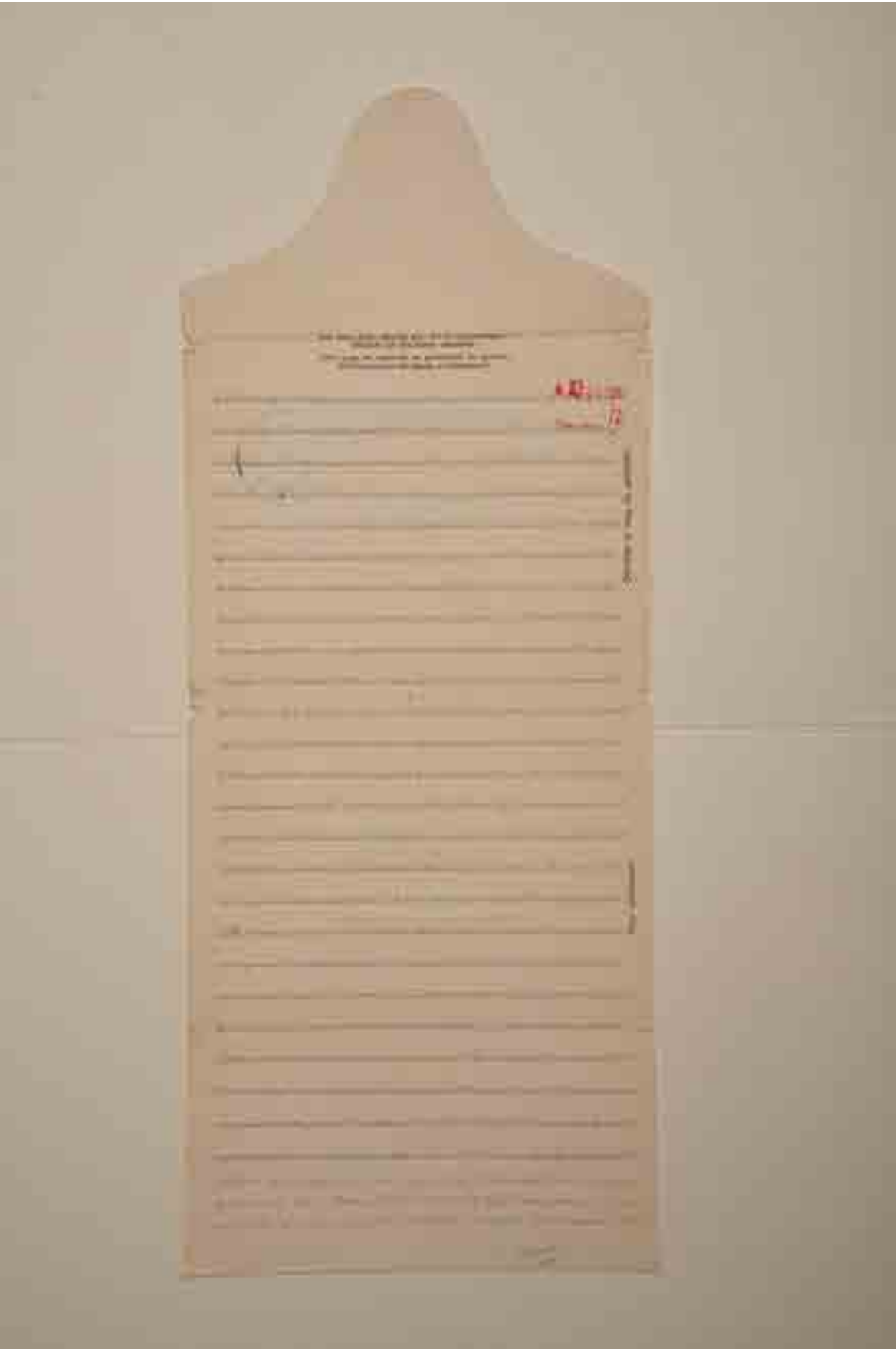
[Verso :] Le 28 juillet 1941. Ma petite Marie-Louise chérie, tu sais que je t’aime plus que tout au monde, que **j’ai vécu, depuis plus de trois années, seulement en raison de notre amour. Je t’aime et j’ai fondé ma vie sur toi.** Quelle preuve plus absolue pouvions-nous nous donner de notre foi et de notre tendresse ? Nous nous sommes promis d’être l’un à l’autre pour toujours. Depuis la guerre, j’ai souffert atrocement. Jamais je ne t’en ai parlé, et pourtant il y a des souffrances physiques qui valent les souffrances morales. Une seule pensée m’obligeait à dompter en juin dernier mon mal : toi, ma bien-aimée, toi qui me donnerait tant de bonheur en échange. Et tes caresses, je les attendais dans l’espoir fou de tout mon être. Je ne veux pas te dire tout ce que tu es pour moi, mais seulement que je t’aime. J’ai misé sur toi et c’est moi tout entier qui perd ou qui gagne avec toi. Je me rappelle notre bonheur de nos fiançailles. N’est-ce pas que tout ce que tu m’as confié de ta tendresse était vrai ? N’est-ce pas que tu m’aimais. Je sais tes lettres délicieuses. Mon seul soutien, ma force, je pouvais accepter la vie et son malheur puisque tu étais pour moi, avec moi, puisque ma fiancée tant chérie supportait avec le même courage notre charge écrasante, mais commune. Je t’aime. **Tes lettres sont devenues subitement si différentes que j’ai vite compris ce qui en était.** Mais chérie, mon Zou, ne devais-je pas compter sur toi ? Ne devais-tu pas prendre ta part de mon effort ? Ma bien-aimée, j’ai cru en toi absolument. **Et maintenant, il me reste l’atroce douleur de me retrouver, au moment même où j’allais recevoir un bonheur inouï, avec les mains vides, le cœur dévasté.** Et la peine que je ne puis pas dire. Pour moi, je ne te retire rien. Je t’aime et ne puis reprendre ce que je t’ai donné : ma vie. Je ne veux pas me plaindre et pourtant quelle révolte. Mon amour, mon pauvre amour, il me paraît tellement impossible de te perdre. Ma Marie Zou, qui t’aimera autant que moi ? Ai-je tort aussi de croire que tu m’aimais, que j’ai bien possédé de toi le dont de ton amour ?

Je ne puis que reconnaître aujourd’hui l’impuissance où je suis. **Et pourtant ne pouvais-je, ne puis-je compter sur ta tendresse pour attendre mon retour avant de décider complètement de toi-même ? Si je n’espérais pas, pour des raisons très précises, mon retour prochain, je ne te dirais pas cela.** Mon adorable petite fille, tu sais la gravité de l’amour et du don entier de toi-même. Pense à notre bel amour, dont nous ne pouvons rien enlever parce que tout y est magnifique et délicieux. Mais ne sois pas triste ainsi. J’essaie de te sourire pour que tu me souries. Mon tout petit, il faut avant tout que tu sois heureuse, heureuse. **T’ai-je tant aimée pour que tu sois si désolée ?** Quand nous serons face à face, nous parlerons simplement. Comment songer à notre entrevue si proche alors que tout mon bonheur, je l’ai mis dans ce baiser qui nous réunirait enfin pour toujours ? Je t’adore. Sache aussi que, **quoi qu’il arrive, jamais je ne renoncerai vraiment à toi, qu’un jour tu seras à moi.** Je t’embrasse. N’es-tu pas quand même ma merveilleuse chérie ?

François

Un pli fragilisé, salissure sur le rabat

2.000 - 3.000 €



300. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 30 juillet 1941

“CELA CONDAMNÉ À UNE TELLE DOULEUR SI RIEN, RIEN N’EST VRAI”.

“NE PLEURE PAS, RIEN N’EST JAMAIS PERDU”

2 pp. in-8 (275 x 148 mm), crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenen-post”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIVe, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

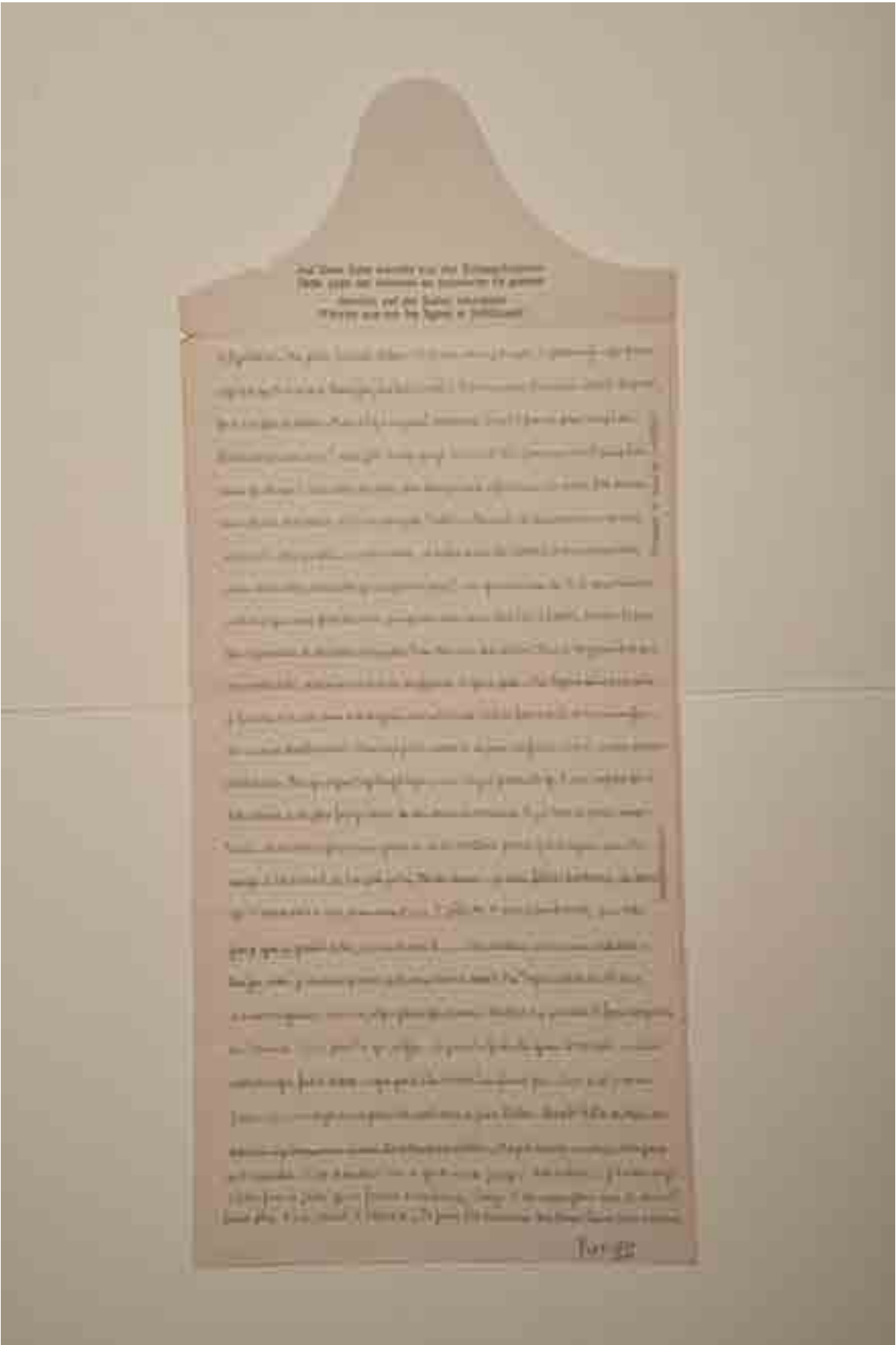
[Verso :] Le 30 juillet 1941. Ma petite fiancée chérie : tu le vois, moi j’accepte le possessif. Qui pourra empêcher que tu sois “ma” Marie Zou, “ma” bien-aimée ? **Tu m’écris que tu subis le contact du passé, que tu n’es plus la même.** Mais s’il y a un passé contre nous, n’y a-t-il pas un passé rempli de bonheur et qui nous unit ? Ma Zou, tu vois que je me livre à toi. Jamais je n’ai été plus heureux que lorsque tu étais dans mes bras, mon bien précieux, offert à moi, ma petite fille bien heureuse. Dis-moi, mon amour, cela tu ne peux pas l’oublier. Toi, as-tu été plus heureuse qu’aux moments les plus parfaits de notre amour, et même dans la violence de nos caresses, as-tu connu autre chose en ton âme qu’une grande paix ? Et ce que nous avons eu, tu le sais, n’est rien à côté de ce que nous pourrions avoir puisqu’alors nous serons tout l’un à l’autre. Ne crois-tu pas que ces promesses de bonheur auxquelles tu as cru avec moi valent bien le long sacrifice que nous aurons subi, et maintenant notre souffrance. Ce qui se passe en toi depuis plus d’un mois, je le devine, et tu sais aussi mon angoisse et mes tortures. Cela me fait si mal de te voir souffrir, de te savoir malheureuse. Mon tout petit, comme tu as peu confiance en moi, en mon amour, en notre amour, parce que depuis trop longtemps je suis éloigné. Penses-tu qu’il soit impossible à notre amour d’être plus fort que nous, de nous brûler de nouveau ? J’ai tant de peine aussi. Tu sais, **d’avoir vécu la plus lourde épreuve de sa vie soutenu par un grand espoir**, par cette image de ton accueil, de ta joie folle (tu me disais : “je serai folle de bonheur”), du baiser qui te donnerait à moi et ne serait que le prélude de nos enchantements, par cette paix que je puise en toi, **cela condamné à une telle douleur si rien, rien n’est vrai.** Mon Zou aimé, je voudrais pouvoir mettre mes mains contre tes tempes, relever tes cheveux, seulement regarder ce que tu es, ce que j’aime par-dessus de tout [sic], et si je pouvais te faire comprendre ma tendresse infinie pour toi qui souffres. Ne peux-tu fermer les yeux et recréer un seul instant ce qui fut à nous, ce qui peut être à nous ? **Ne pleure pas. Rien n’est jamais perdu.** Sois courageuse et pour cela continue de prier Dieu. Dans ta lettre du 14, tu me demandes si je veux encore recevoir tes lettres désorientées. Moi je te demande une chose et tu peux me l’accorder : c’est de me dire

tout ce que tu veux jusqu’à mon retour. Je t’aime. Songe à notre force de jadis qui te faisait si radieuse. Songe à ton amour pour moi si merveilleux [pendant] plus d’une année d’absence. **Tu peux être heureuse, ma Marie-Louise, mon amour.**

François

Infime accroc au rabat, pli fragile

2.000 - 3.000 €



301. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 1er août 1941

“NE COMMENÇONS-NOUS PAS À ÊTRE ATROCEMENT MALHEUREUX PARCE QUE NOTRE AMOUR SEMBLE TROP MEURTRI ?”

2 pp. in-8 (274 x 147 mm), crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenen-post”, cachet du Stalag, cachet de la poste

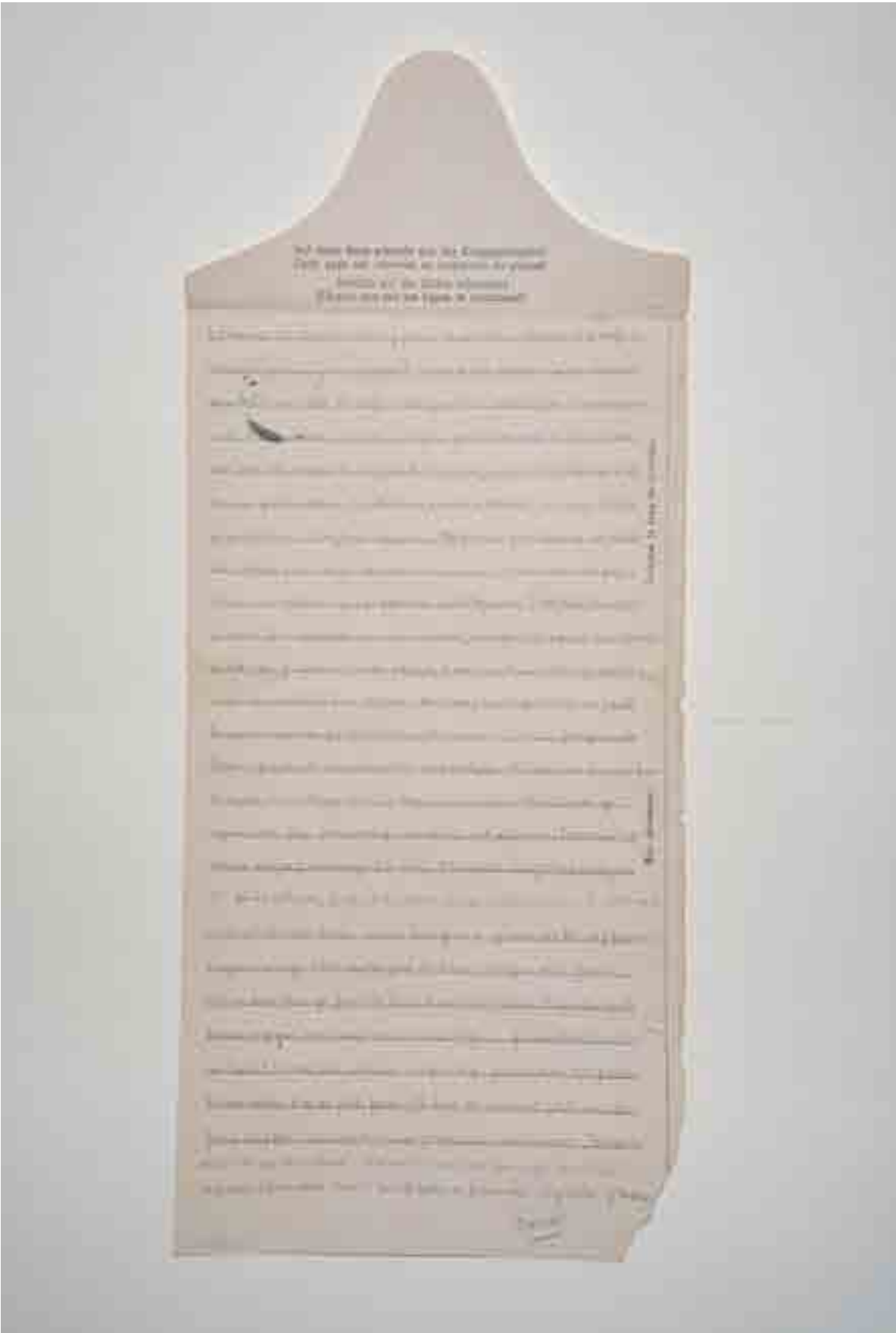
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIVe, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 1er août 41. Ma Marie-Louise chérie, je pense à toi sans cesse. Je t’aime et je souffre de ta tristesse. Quel secours puis-je t’apporter ? Je songe à notre bonheur si depuis deux mois nous étions réunis : toute cette souffrance d’aujourd’hui n’existerait pas, n’aurait jamais existé. Tu as été si douce, si merveilleuse, ma fiancée, pendant une année et demie si dure. Notre fierté, notre allégresse, les imagines-tu ? **Tu ne peux pas avoir oublié tout ce qui a été entre nous**, présence, absence, nos plus beaux moments de tendresse, et la longue attente qui pourtant nous a si longtemps rapprochés. Mon Zou aimé, je rêve à tout cela, et **si tout cela s’effondre, je n’ose imaginer notre avenir à tous les deux : ne commençons-nous pas à être atrocement malheureux parce que notre amour semble trop meurtri ?** Ma chérie chérie, notre joie serait si folle si à mon retour rien ne nous séparait, si nous pouvions reprendre, dans ce bonheur qui a été le nôtre, qui existe nous le savons, nos projets et bâtir sans tarder notre vie qui doit être si complète dans ses beautés et ses ambitions. Mon aimée, je t’assure que tout cela est possible. Pourquoi ne serions-nous pas tout naturellement de nouveau l’un à l’autre puisque seule l’absence a pu mettre entre nous ce brouillard, ces inquiétudes. Ma bien-aimée, je devine bien ton angoisse. Où en es-tu aujourd’hui ? Je comprends les tentations et les difficultés qui s’opposent à notre paix. Mais crois-tu que mon amour soit impuissant à tout recréer ? Et toi aussi, mon Zou, je suis sûr que tu m’aimes. **Il me semble malgré tout, malgré ce qui paraît contre moi, qu’au fond c’est moi qui ai le plus possédé de toi parce qu’à moi tu as tout remis, ton cœur, ta vie et tout ce que tu es.** Je t’aime, vois-tu, et je te demande de reprendre courage. Si tu le veux, tout peut être si bien, et non pas mal. Garde-toi. Évite ma chérie tout ce qui ferait de toi la proie de nouvelles tortures. Tu sais bien que le bonheur se gagne, et nous deux, nous pouvons le gagner. Que serait notre vie l’un sans l’autre ? Tu es ma seule ambition, c’est pour toi que j’aurais voulu tout posséder. Et toi mon amour, tu es ma faible petite fille chérie, ma ravissante petite reine. Que feras-tu sans moi ? Sans doute, tu ne seras jamais seule extérieurement. Tant ont le désir de toi, ma merveilleuse. Mais notre amour n’est-il pas ce qui peut tout ? Et jamais à nous deux nous ne serons seuls au fond du cœur, corps et âme. Je t’adore.

François

Petit manque angulaire, sans atteinte au texte. Petite tâche d’encre

1.000 - 2.000 €



302. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 3 août 1941

“NOUS AURONS TOUJOURS FAIM L’UN DE L’AUTRE, CAR NOUS NE POURRONS JAMAIS TUER NOTRE AMOUR AU FOND DU CŒUR”.

“QUE NOTRE AMOUR AIT CECI D’EXCEPTIONNEL, NE TRAÎNER AUCUN REMORDS”

2 pp. in-8 (271 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

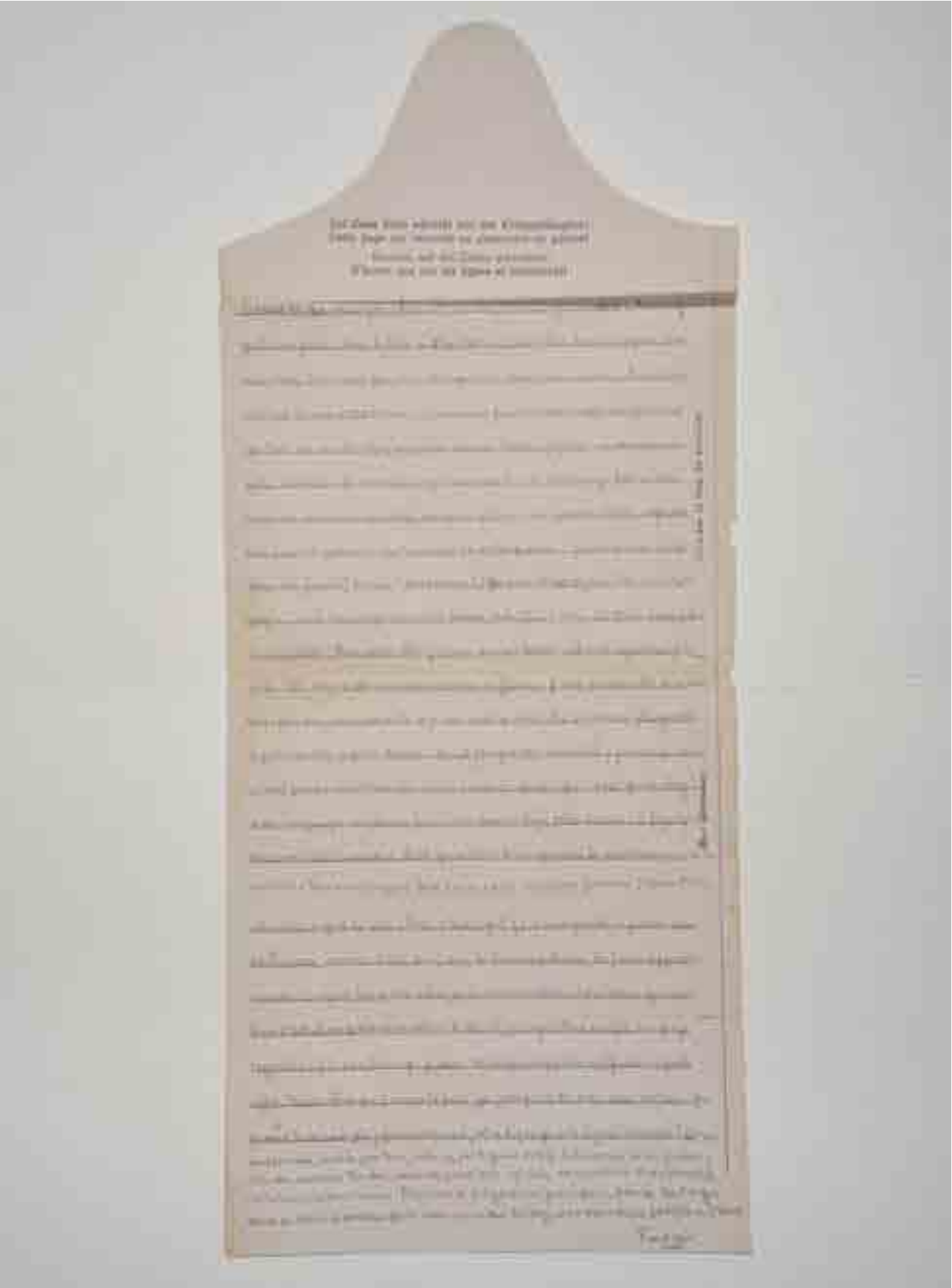
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 3 août 41. Ma Marie Zou chérie, voici un long dimanche qui s’achève. Tu n’as guère quittée ma pensée. Dans ta lettre du 25 juillet reçue avant-hier, tu me dis ta peine, et en même temps ta tendresse pour moi, tes inquiétudes devant notre avenir. Tu vois que je continue de dire “notre” avenir, j’éprouve une force intérieure, implacable, qui me dit que tout ce qui nous lie déjà, (ces années d’amour, tristes ou joyeuses, ces souvenirs, ces gestes, et surtout cette connaissance que nous avons l’un de l’autre et qui fait de nous deux êtres désormais inséparables), n’est que le prélude d’une possession totale, et que seulement dans cette possession nous trouverons un violent bonheur. Je crois que rien n’empêchera cette fatalité (heureuse ? malheureuse ?) qui nous attire toujours l’un vers l’autre, jusqu’au jour où nous confondrons notre bonheur, notre plaisir inouï, nos désirs dans notre union parfaite. Mon amour chéri, je tremble souvent devant notre vie et pourtant je la préfère telle, même si elle nous réserve d’amères souffrances. Je sens qu’aucun être au monde ne me possédera jamais comme toi et je sais aussi qu’aucun être ne te donnera plus que moi ce que tu cherches, ce que tu désires. Et c’est pourquoi, ma bien-aimée, je prie désespérément car nous pouvons encore nous créer une vie radieuse. Qu’est-ce que le passé qui t’a éloignée de moi ? Rien, puisque nous pouvons faire à nous deux un foyer plein d’amour. **Ce foyer que nous avons rêvé, tu sais bien, chérie, que, ni toi ni moi, nous ne pourrons le construire avec un ou une autre. Nous aurons toujours faim l’un de l’autre car nous ne pourrons jamais tuer notre amour au fond du cœur.** Pense à tout ce qu’il y a d’incomparable, de précieux dans notre tendresse, cet amour de toute la vie avec les bonheurs quotidiens, les peines supportées ensemble, les enfants faits de nous-mêmes, qu’on voudrait meilleurs et plus beaux que nous. Pense à toute cela ma petite reine chérie. N’étais-tu pas orgueilleuse autrefois de ce que je t’apportais ? **Je te donne tout ce que je suis. Ne crois pas ces paroles in-**

différentes à ce que tu souffres. Sois sûre, chérie, que je ressens ta peine, que je comprends tes désirs même contre moi, que personne ne te comprend plus profondément que moi. Est-ce trop exiger de ta loyauté envers moi ? Dis-moi ma très aimée, avant de jouer ta vie, notre vie, aie le grand courage d’attendre mon retour prochain. Cela sera sûrement très dur. Mais comprends-moi, **que notre amour ait ceci d’exceptionnel : ne traîner avec soi aucun remords.** Pas au nom de la loyauté, ma fiancée chérie, mais de tout ce qui nous a donné le bonheur que tu sais. J’ai en moi le visage de ma merveilleuse petite fille du 3 mars.

François

2.000 - 3.000 €



303. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 5 août 1941

“TOUT CE QUI N'A PAS ÉTÉ TOI NE COMPTE PAS. JAMAIS JE NE POURRAI RETIRER LE DON QUE JE T'AI FAIT, SI PAUVRE POURTANT AUPRÈS DU DON DE TOI QUE TU M'AS FAIT”

2 pp. in-8 (271 x 148 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d'Orléans 5, XIV arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

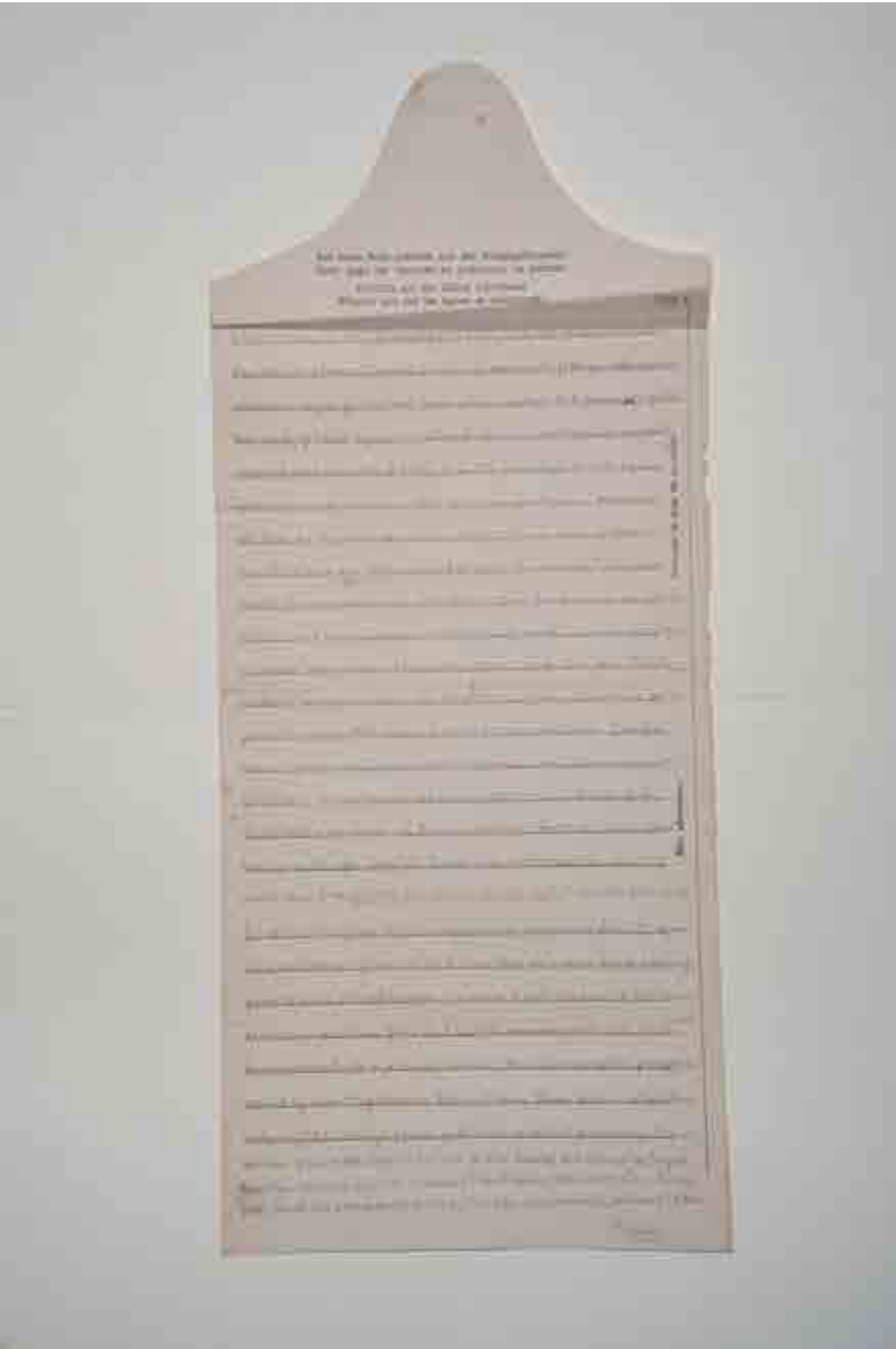
[Verso :] Le 5 août 1941. Mon Zou chéri, je m’aperçois que tout ce que j’ai à te dire ne tourne qu’autour d’une seule idée : je t’aime. Tu comprends, j’en suis sûr, combien il a fallu que notre amour soit beau et complet pour oser bâtir toute notre vie sur lui. Tu le sais aussi : je t’ai tant aimée, je t’aime toujours si absolument. Nous nous en étonnions souvent : comment nous, deux êtres si libres, si décidés à vivre le plus possible, si pleins de désirs, avons-nous pu nous aimer au point de nous unir pour toujours ? **Avec aucune autre femme que toi, je n’aurais pu croire en ce bonheur, à aucune femme je n’aurais remis tout ce que je suis. Et toi, chérie, à qui seras-tu liée davantage ?** Songe aux merveilles que nous possédons, à celles que nous avons refusées pour les ressentir avec plus de violence encore, à l’entente parfaite que nous avons bien devinée l’un et l’autre et qui nous unissait totalement avant l’heure où nous serions à jamais l’un à l’autre. Tout cela est tellement au-dessus des émotions, des sensations, des affinités, des certitudes que j’ai pu connaître. Parce que toi, tu étais ma femme, ma petite reine de toute ma vie. Je suis bien médiocre croyant et pourtant, j’éprouve un sentiment de grandeur quand je pense au mariage qui fait d’une homme et d’une femme une seule chair, une seule cime pour l’éternité. Quelle décision terrible et merveilleuse : être lié à toi au-delà du temps, être à toi et te posséder devant Dieu. Et **pour moi, tout s’efface devant cela : tout ce qui n’a pas été toi ne compte pas. Jamais je ne pourrai retirer le don que je t’ai fait, si pauvre pourtant auprès du don de toi que tu m’as fait.** Ma Marie-Louise, j’évoque et je prends courage grâce à cela, tout ce que tu m’as offert de toi. Et puis le décor de notre bonheur : je te revois, ma fiancée, en robe bleue, avec tes beaux cheveux et ton visage grave et ton sourire et ta confiance en moi. Je me souviens du geste de tes mains, de tous tes baisers, de ton abandon de ce 3 mars quand, après la Maxéville, nous sommes partis seuls. Tu as dû maintenant recevoir les notes où j’ai transcrit mon trouble. Elles ne t’étaient pas destinées. Je m’y exprime sans doute trop librement, trop violemment. Elles peuvent te blesser. Elles sont pleines de contradictions. Et malgré cela, je te les ai adressées parce

qu’ainsi, au-delà de toute convention, tu pourras entendre le cri de mon cœur. **Jamais un autre être que toi n’en aura su ainsi les secrets. En te donnant des pages si dépouillées, si lourdes de désir de toi et d’amour, je te fais l’abandon total de moi-même.** Ma toute petite fiancée, si tu es blessée par cette passion qui t’enveloppe toute, pardonne-moi. Et prie, car je t’adore.

François

Petite déchirure sans manque, un mauvais pli sur le rabat

2.000 - 3.000 €



304. MITTERRAND, François

Carte autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 6 août 1941

CARTE ACCUSANT RÉCEPTION D’UN
COLIS ENVOYÉ PAR MARIE-LOUISE
TERRASSE À FRANÇOIS MITTERRAND

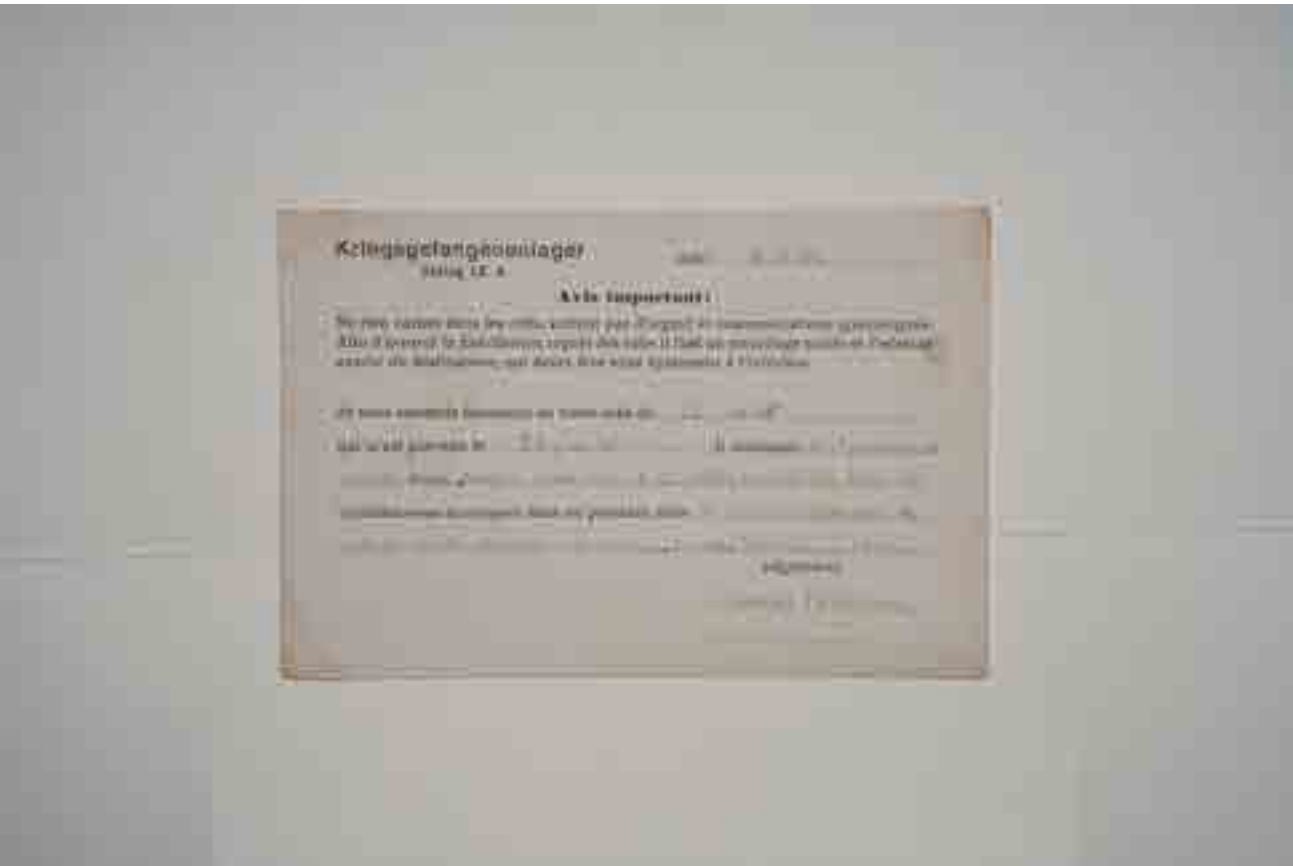
2 pp. in-12 (100 x 150mm), encre noire, carte à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle M.-L. Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5,
XIV arrt, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716]

[Verso :] 6/9/41. [Je vous remercie beaucoup de votre colis du] 15 juillet
[qui m’est parvenu le] 30 juillet. [Il contenait :] m’est parvenu au com-
plet. Merci pour beau colis et les photos qui sont très bien. Elles m’aïd-
eront à remplacer ta patience qui me manque. Aie courage. Je pense tant
à toi. Je t’aime.

François Mitterrand

800 - 1.200 €



305. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A 7 août 1941

FRANÇOIS MITTERRAND SUPPOSE L'EXISTENCE D'UN AUTRE HOMME DANS LE CŒUR DE MARIE-LOUISE : “TU NE PEUX TE SÉPARER DE MOI QU’EN AIMANT UN AUTRE PLUS QUE MOI”.

MAGNIFIQUES PAROLES DE RUPTURE : “QUOI QU’IL ARRIVE, JE SAURAI TOUJOURS QUELLE FEMME SECRÈTE ET MERVEILLEUSE TU ES. JAMAIS JE NE TE JUGERAI ET NE SERAI CONTRE TOI”

2 pp. in-8 (283 x 143 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV artt, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

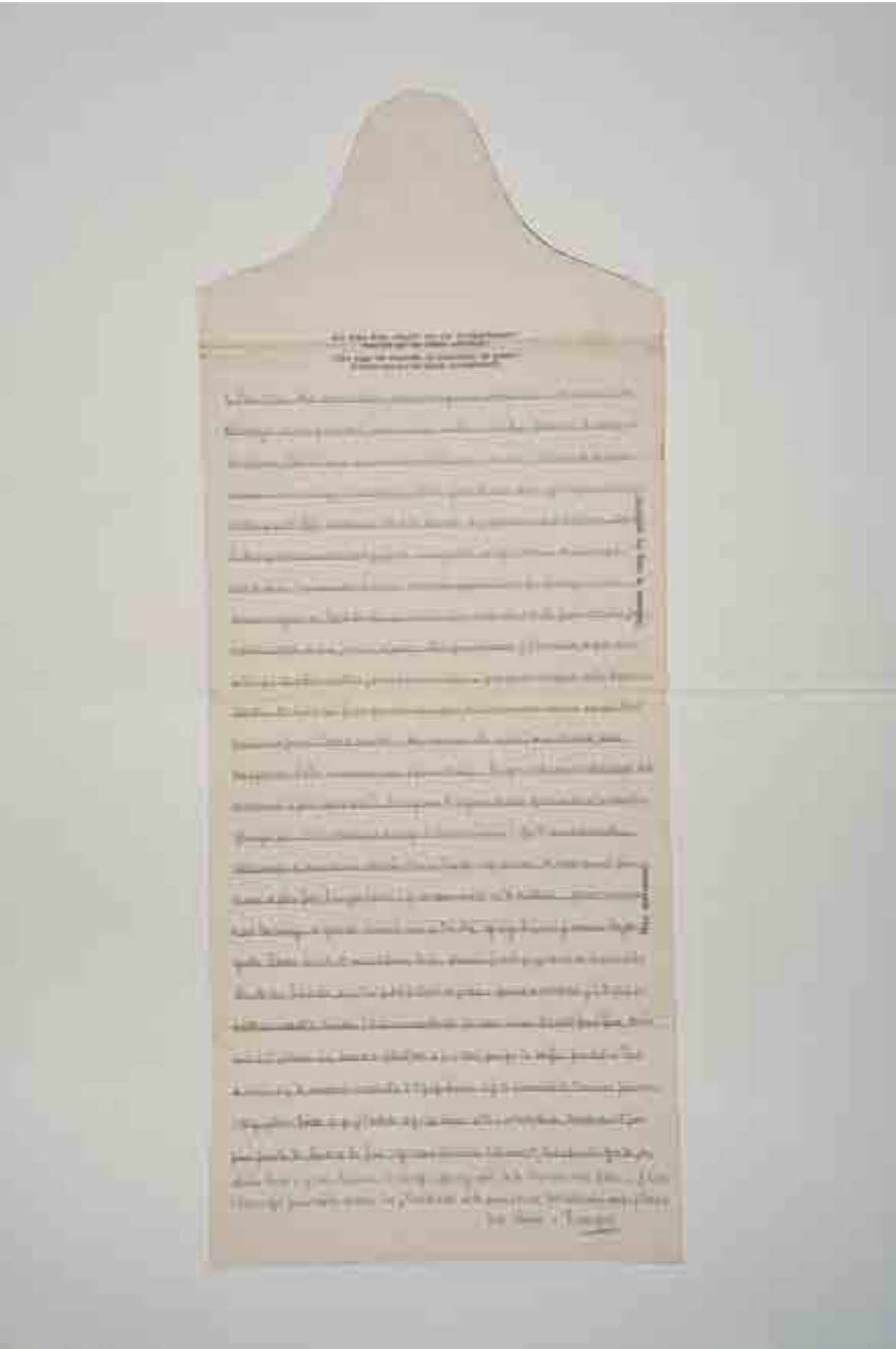
[Verso :] Le 7 août 1941. Mon amour chéri, aujourd’hui premier anniversaire de mon arrivée en Allemagne. Ce soir, je suis seul, dehors un beau coucher de soleil embrase le village et les collines. Tout à l’heure, un de mes camarades est venu me voir : lui, m’a parlé de l’anniversaire de son mariage, m’a montré des photos. J’avais le cœur serré. Je te voyais ma merveilleuse petite fille si belle dans ta robe blanche et je pensais à mon bonheur. Comme les liens qui nous unissent sont profonds ! Malgré tout, malgré l’absence et la vie qui nous déchire. Serions nous séparés, et devenus apparemment des étrangers, **nous saurons toujours au fond du cœur qu’en nous deux seuls était notre paix et notre joie, et notre entente ne sera jamais dépassée.** Mon grand amour, je t’écris cela, et pourtant **même après tes lettres cruelles j’ai confiance en nous.** Je ne puis imaginer notre bonheur abattu. De toutes nos forces, gardons-nous pour lui. Nous nous sommes donnés tant d’amour et promis tant de beauté. Nous devrions être mariés maintenant, mais nous pouvons l’être désormais dans si peu de temps. **Pourquoi notre vie s’écroulerait-elle au moment le plus splendide ? Tu ne peux te séparer de moi qu’en aimant un autre plus que moi. Es-tu tellement sûre que tu l’aimes ainsi ?** Qu’il serait merveilleux notre amour où nous serions abimés l’un en l’autre, corps et âme, où nous serions plus beaux et plus forts l’un par l’autre. Je crois mon aimée en ta noblesse. J’aime si ardemment ton visage si grave dans le don de ton être. **Quoi qu’il arrive, je saurai toujours quelle femme secrète et merveilleuse tu es. Jamais je ne te jugerai et ne serai contre toi, toi ma fiancée, mon tout petit de tant de joies. Quand reviendrai-je ? Te dire de m’attendre avant de décider ?** Il est vraisemblable que nous serons bientôt face à face mais rien n’est jamais

sûr dans ma situation et je ne veux pas que tu souffres par moi. Tout de même, si je te demande de résister à tes propres désirs, si je te demande ta tendresse pour moi, c’est que je suis faible et que je t’adore et que j’ai besoin de toi en toutes choses. Communie et prie pour posséder la clarté et la force. Que nous décidions librement, tout cela est si grave, ma chérie chérie. Je suis heureux de voir que plus que moi, tu te tournes vers Dieu. Je rêve à tout ce qui peut naître de nous, et je t’embrasse et te serre encore tout contre moi, comme je t’aime ma chérie,

François

Petite fente dans le papier

2.000 - 3.000 €



306. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 10 août 1941

“JE VIS DANS UN SPLEEN INDICIBLE (...) C’EST TOI QUI M’ÉCHAPPES, TOI LA SEULE QUE J’AI AIMÉE, TOI QUI M’A TOUT PRIS (...) AUJOURD’HUI, MES ACTES NE DÉPENDENT PLUS DE MOI. JE NE PEUX RIEN, RIEN”

2 pp. in-8 (283 x 143 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

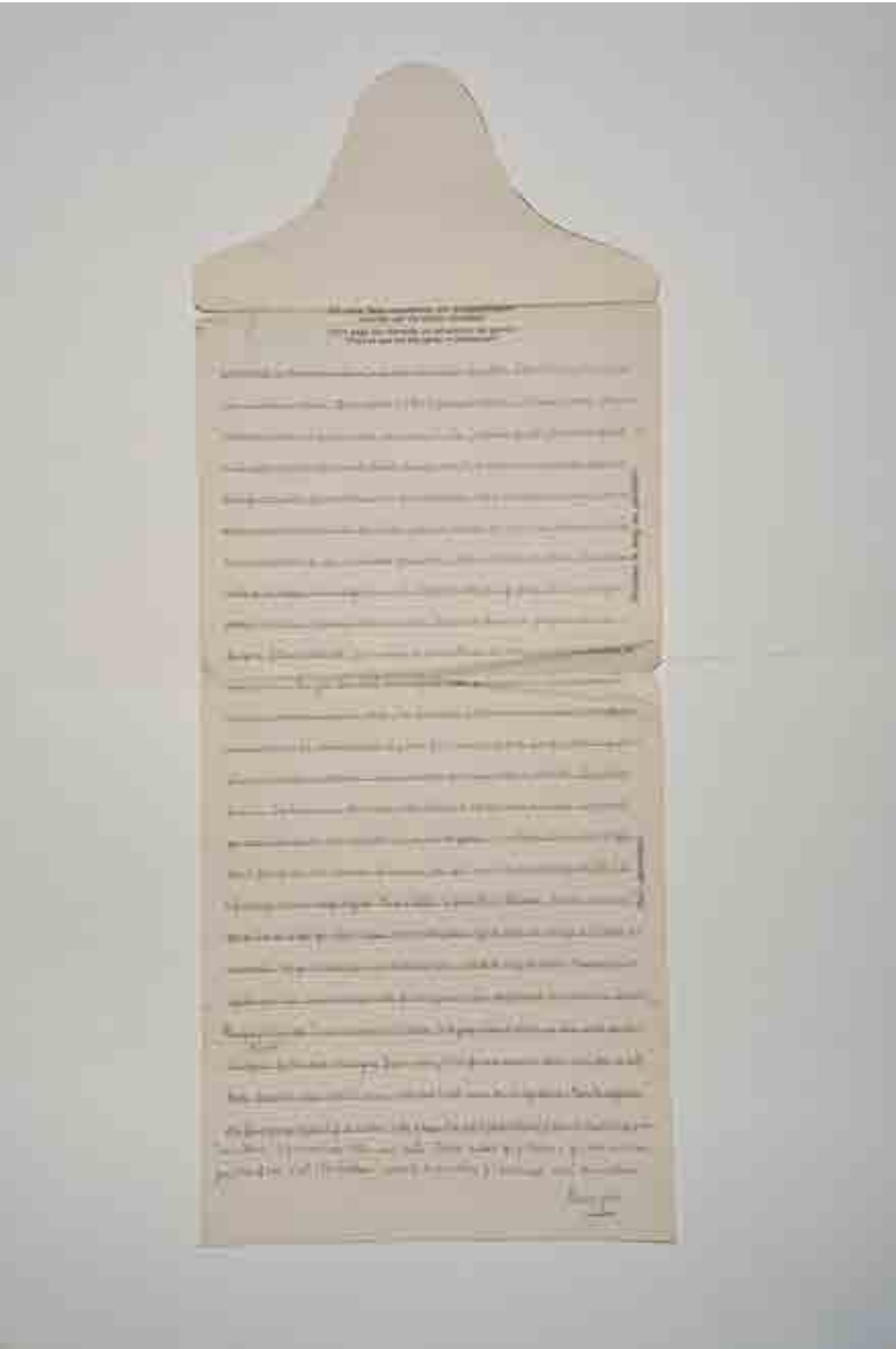
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV arrt, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 10 août 1941. Ma Marie-Louise chérie, ta dernière lettre est du 15 juillet. **Depuis tant de jours, je vis dans un spleen indicible. Que me restera-t-il si je te perds, ma fiancée ? Je t’aime et jamais plus je ne retrouverai l’amour tel qu’à nous deux nous pouvions le créer.** Je sais bien que cette plainte est égoïste et qu’elle compte pour bien peu dans le débat. Mais que veux-tu, il m’arrive de me révolter contre ce destin qui m’accable, qui me vole tout et me laisse désespéré. Tant de mois sans une caresse, sans un sourire, sans un mot d’amour alors que tu étais prête à me donner tout ce que tu es, et maintenant que tout devient possible, qu’après une tristesse épouvantable j’allais connaître un bonheur merveilleux, **c’est toi qui m’échappes, toi la seule que j’ai aimée, toi qui m’as tout pris. Que puis-je faire ? Me résigner ? Jamais en mon cœur. Mais aujourd’hui mes actes ne dépendent plus de moi. Je ne peux rien, rien, qu’espérer follement, contre tout, que tu sauras au moins attendre mon retour avant de te donner, de décider de ta vie.** Mon Zou bien aimé, rien jusque-là n’avais pu m’abattre. Les difficultés matérielles, les fatigues, le renoncement aux plaisirs, tels que je les éprouve depuis bientôt deux ans ne pouvaient rien contre moi. Je me sentais tellement fort, et maintenant pour la première fois je me sens trop faible, parce que je t’aime et que tu n’es plus auprès de moi pour me soutenir. Mais je ne veux pas qu’à cause de moi tu sois triste. Hier, j’ai tant pensé à toi. Dix-huit ans ma chérie chérie. À dix-huit ans, on dit que tout est si délicieux, et pourtant, que d’amertume pour toi mon tout petit. J’ai mal à cette pensée. Tu es trop petite pour tant souffrir. Alors il faut que tu sois heureuse. Quels vœux j’ai faits pour toi ma merveilleuse petite fille ! Il ne faut pas que tu aies ce visage angoissé. **Tu es si belle. Tu peux être si heureuse. Par moi, sans moi ? Quoi qu’il en soit, n’agit que selon ton cœur.** Mais n’oublie jamais le prix infini de ton corps, de toi-même, ma ravissante, tant que tu ne seras pas sûre absolument que c’est toute ta vie que tu donnes. **Nous sommes si injustes pour vous-même, surtout pour celles qui nous prouvent le plus complètement leur amour sans**

limites. Pourquoi je t’écris cela ? Je sais seulement que je t’adore. Si tu peux encore m’attendre ma bien-aimée, sois bien courageuse. Que tous deux nous soyons fiers de nous. Je veux que mon amour ne laisse en toi que de belles choses. Quand tu seras à moi, tu verras comme tout le reste aura peu d’importance. Mais tu comprends, **il ne faut pas qu’il y ait trop de douleur entre nous.** Ma petite pêche chérie, (je puis te dire tout de même “ma chérie”) pardonne mes lettres sans suite. Sache surtout que je t’aime, que mon seul vœu pour tes 18 ans c’est : ton bonheur. Aussi, tu le veux bien, je t’embrasse. C’est si merveilleux.

François

2.000 - 3.000 €



307. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 15 août 1941

“JE NE SUIS NI CALME, NI RÉSIGNÉ...
MAIS AUJOURD’HUI, JE N’AI PAS LE
DROIT DE M’OPPOSER À CE QUE TU
VIVES”.

2 pp. in-8 (274 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

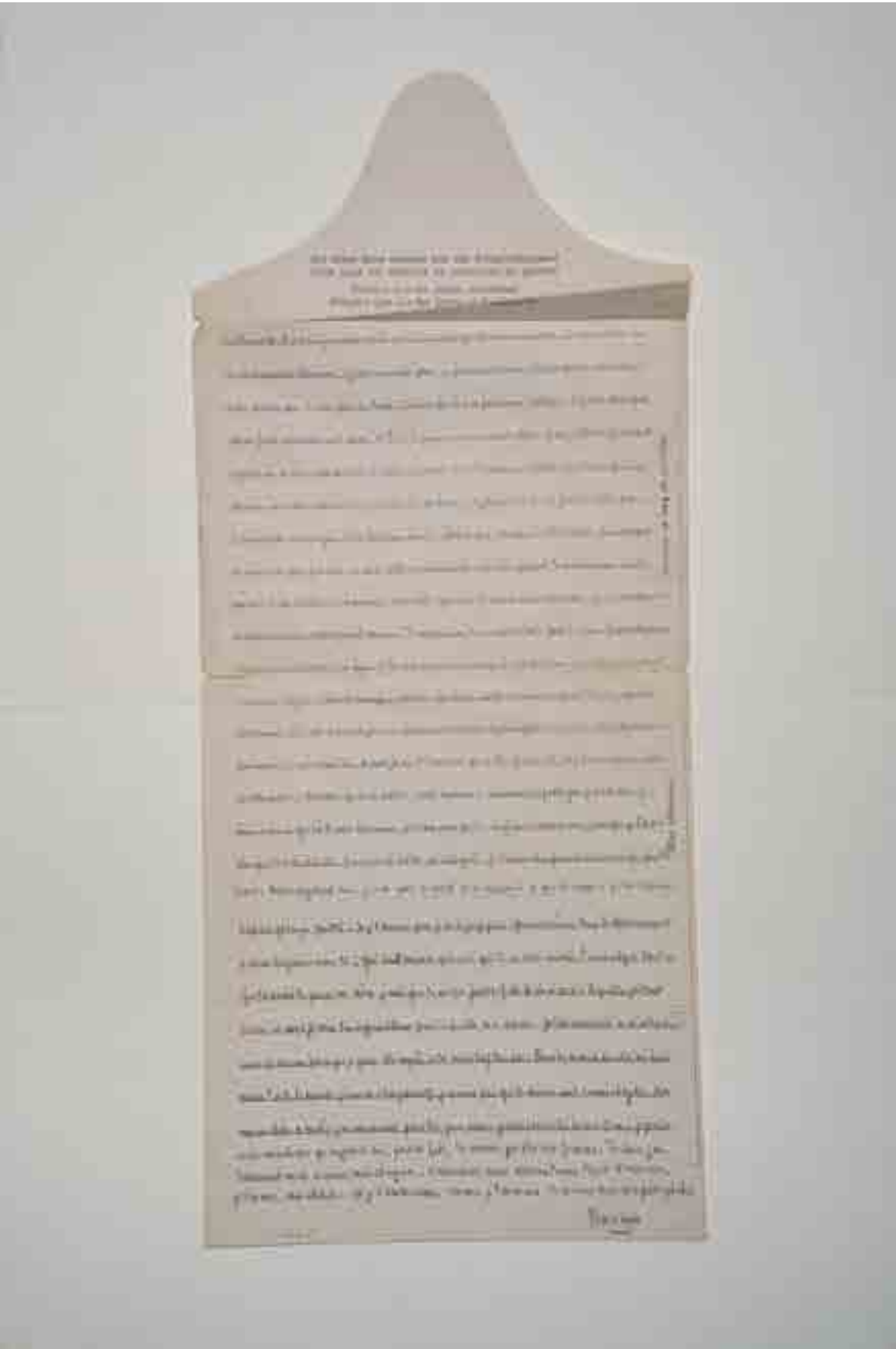
[Verso :] Le 15 août 41. Ma Marie Zou bien-aimée, je voudrais tant que tu sois heureuse, je t’aime tant. Si toi tu es vraiment heureuse, le reste ne compte pas. Je ferai, mon amour, tout ce que tu désireras. Mais dis-moi que tu n’es pas si triste, dis-moi que tu n’es pas aussi torturée. Ô ! Je sais bien que cela me ferait atrocement mal aussi si tu t’éloignais de moi sans tristesse. Je suis tellement jaloux et orgueilleux de toi. J’ai pour toi un désir si violent, une tendresse si absolue que tout ce que tu donneras et ne sera pas à moi me brûle et me déchire. Et j’ai senti ton cœur si proche du mien que l’inquiétude me ronge. Il ne faut pas ma très chérie que ton cœur tu l’abîmes, par désespoir ou seulement par facilité. Tu es si belle, ma ravissante, si belle quand tu es heureuse. Sais-tu combien je t’ai aimée avec adoration, émerveillé quand je te voyais dans mes bras, grave et souriante, et abandonnée à notre grand amour. Tu comprends, tu es encore toute petite mais bientôt tu auras toute ta vie à construire, ton foyer où là seulement tu trouveras le vrai bonheur. Et tu comprends aussi, que pour ce foyer, il faut beaucoup d’amour. Ma chérie, sais-tu vraiment ce qu’est l’amour, quand tout dans un être est d’accord pour se donner entièrement et pour toujours à un autre être. Ne me sens pas détaché : cet amour-là, le seul, je ne le trouverai qu’en toi, qu’avec toi et je me désespère, je me révolte contre ce bonheur qu’on m’enlève, mon bonheur. Mais, mon tout petit Zou, je te l’ai dit. Je veux d’abord que toi, tu sois heureuse, je ne veux pas que tu souffres à cause de moi, parce que je t’aime plus que tout au monde. **Je ne suis ni calme, ni résigné. Je t’aime et ne puis renoncer à toi réellement. Mais aujourd’hui, je n’ai pas le droit de m’opposer à ce que tu vives. Je t’ai depuis trop longtemps quittée. Et je t’assure que je ne te juge pas. Quand même tous te blâmeraient, je serai toujours avec toi.** Qui sait mieux que moi que tu es mon aimée ? Et malgré tout ce que toi-même tu penses me dire, je sais que tu es ma petite fille bien aimée à laquelle j’ai tout donné et dont je suis très orgueilleux pour ce qu’elle m’a donné. **Je t’ai demandé de m’attendre avant de décider parce que je pense être auprès de toi sans trop tarder. Peux-tu m’accorder cela ma bien-aimée ?** Si tu le désires, j’écirai à tes parents. Je ne veux pas que tu aies un seul ennui chez toi. Mon amour chéri, ce matin

j’ai communiqué pour toi, pour nous. **Je suis souvent si loin de Dieu.** Je pense avec amertume qu’aujourd’hui, pour ta fête, tu aurais pu être ma femme. Tu sais, j’ai tellement envie de crier mon chagrin. À nous deux, nous connaissons tant d’amour. Je t’aime, ma chérie, et je t’embrasse comme je l’aimais. Tu le veux bien, ma petite pêche.

François

Quelques légères traces de frottement pas endroits

2.000 - 3.000 €



308. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 17 août 1941

“TOUT, ABSOLUMENT TOUT, A ÉTÉ CONTRE NOUS... IL N’EST PAS POSSIBLE D’AIMER, NI D’ÊTRE AIMÉE, DEUX FOIS AINSI”

“AUCUNE FORCE HUMAINE N’ARRÊTERA CE QUI A COMMENCÉ ENTRE NOUS UN SOIR DE JANVIER”

2 pp. in-8 (280 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

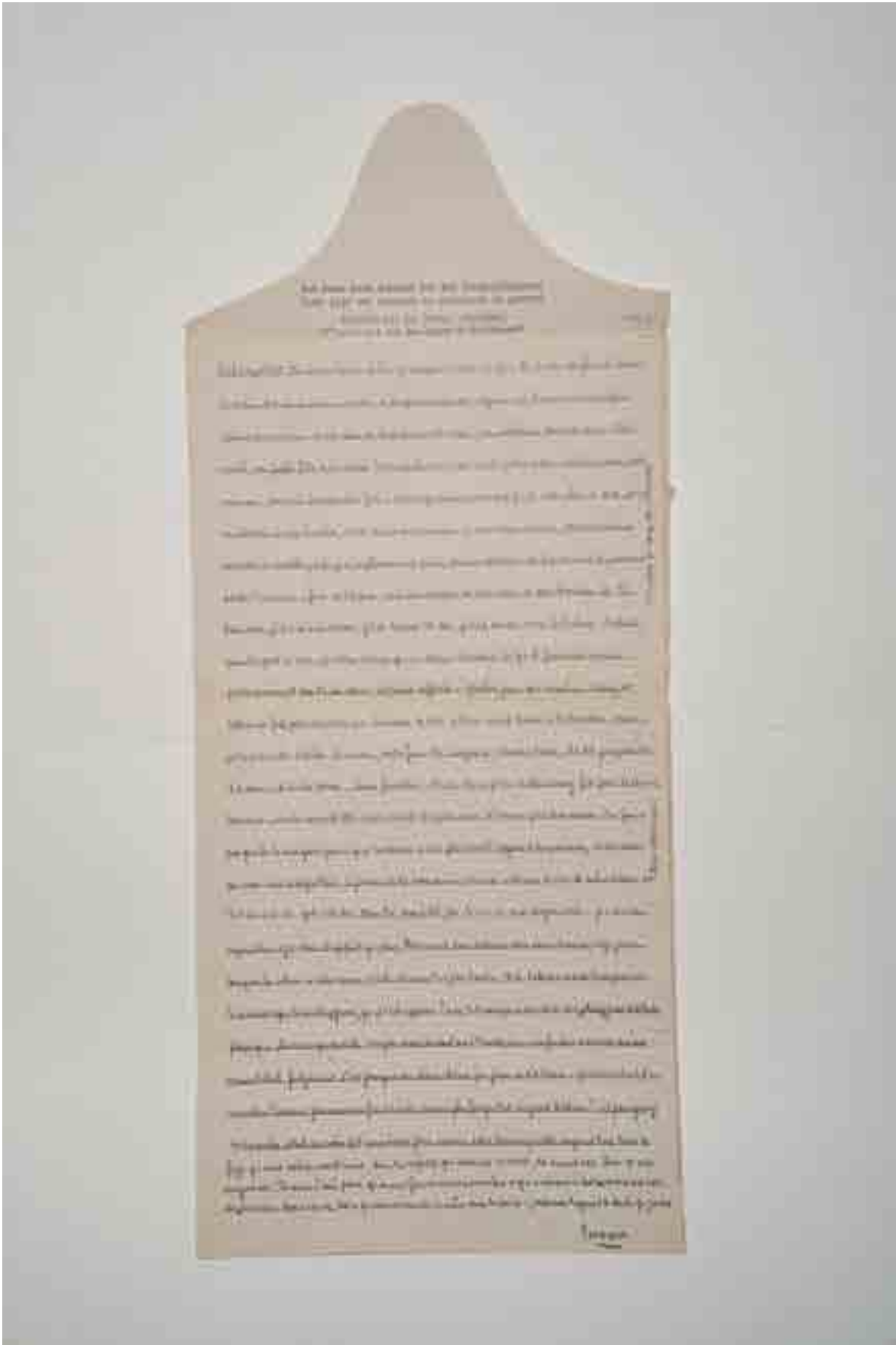
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 17 août 1941. Ma Marie-Louise chérie, je comprends tout ce que tu as dû souffrir à cause de moi. Un an et demi d’attente, de longs mois sans un signe de vie, l’espoir plusieurs fois détruit de me revoir et cela dans un bouleversement inouï, une solitude sans recours. Mon aimée, ma petite fille bien aimée, **tout, absolument tout, a été contre nous**. Entre mes bras, toute contre moi, comme tu pouvais être forte ! Rien ni personne n’aurait pu te détacher de moi. Songe au bonheur de nos étreintes, à notre union bienheureuse si nous étions mariés, tous nos désirs exaltés et comblés, notre joie, nos plaisirs, nos peines mis en commun. Ma femme adorée, j’aurais voulu t’extasier à force de t’aimer, sous mes caresses et mon désir et mon bonheur de toi. Mais rien, je ne t’ai rien donné. Je t’ai laissé toi, ma petite déesse, avec ta tristesse d’abord, puis ton goût de vivre. Je ne t’ai donné qu’un amour lointain, toi qu’il faudrait serrer passionnément contre soi comme un trésor difficile à garder, parce que remplie de désir et tellement forte pour recevoir une tendresse où rien de toi ne serait laissé à l’abandon. Comme je l’aimais cette tâche : te ravir, satisfaire ton exigence, t’aimer toute. **Il n’est pas possible d’aimer, ni d’être aimée, deux fois ainsi**. Vois-tu, chérie, je me sentais assez fort pour te rendre heureuse. Et cela aurait été, si tout n’avait pas été contre nous. Ne t’accuse pas mon amour. Il ne faut pas que tu désespères, parce que ton besoin de vivre pleinement s’oppose à tes promesses, à cet amour qui nous unit malgré tout. Si j’avais été là, nous aurions réuni ce besoin de vivre et notre amour. Et tout aurait été splendide. Mais toi, mon petit Zou, tu n’es en rien responsable. **Je calculais aujourd’hui, et j’en étais stupéfait, que pour deux ans et demi d’absence, nous nous étions vu seize jours**. Imagine la violence de notre amour, de notre attirance l’un pour l’autre. **Et si l’absence sembler triompher, crois-tu vraiment que tu m’échapperas, que je t’échapperai** ? Non, tu le sais peut-être comme moi je le sais, d’une certitude physique plus encore que morale : un

jour, nous serons l’un à l’autre, unis, confondus dans un même amour total, fulgurant. C’est pourquoi, ma chérie chérie, j’ai peur de l’avenir. Qu’adviendra-t-il de nous alors ? Comment pourrons-nous faire de notre amour plus fort que tout un grand bonheur ? C’est pourquoi je te demande de toute mon âme de t’unir à moi pour sauver notre bonheur possible aujourd’hui dans le foyer que nous voulons construire, dans les enfants qui naîtrons de nous, en accord avec Dieu et nos croyances. **Tu seras à moi parce qu’aucune force humaine n’arrêtera ce qui a commencé entre nous un soir de janvier**. Mais sauve tout ce que nous avons rêvé de créer dans la paix. J’embrasse tes yeux et ta bouche que j’aime.

François

500 - 800 €



309. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 20 août 1941

“JE POURRAI FAIRE COMME APRÈS CET AFFREUX FÉVRIER 39, ESSAYER DE T’ABÎMER, DE DÉTRUIRE EN MOI CE QUI ÉTAIT TON EMPREINTE”.

2 pp. in-8 (278 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

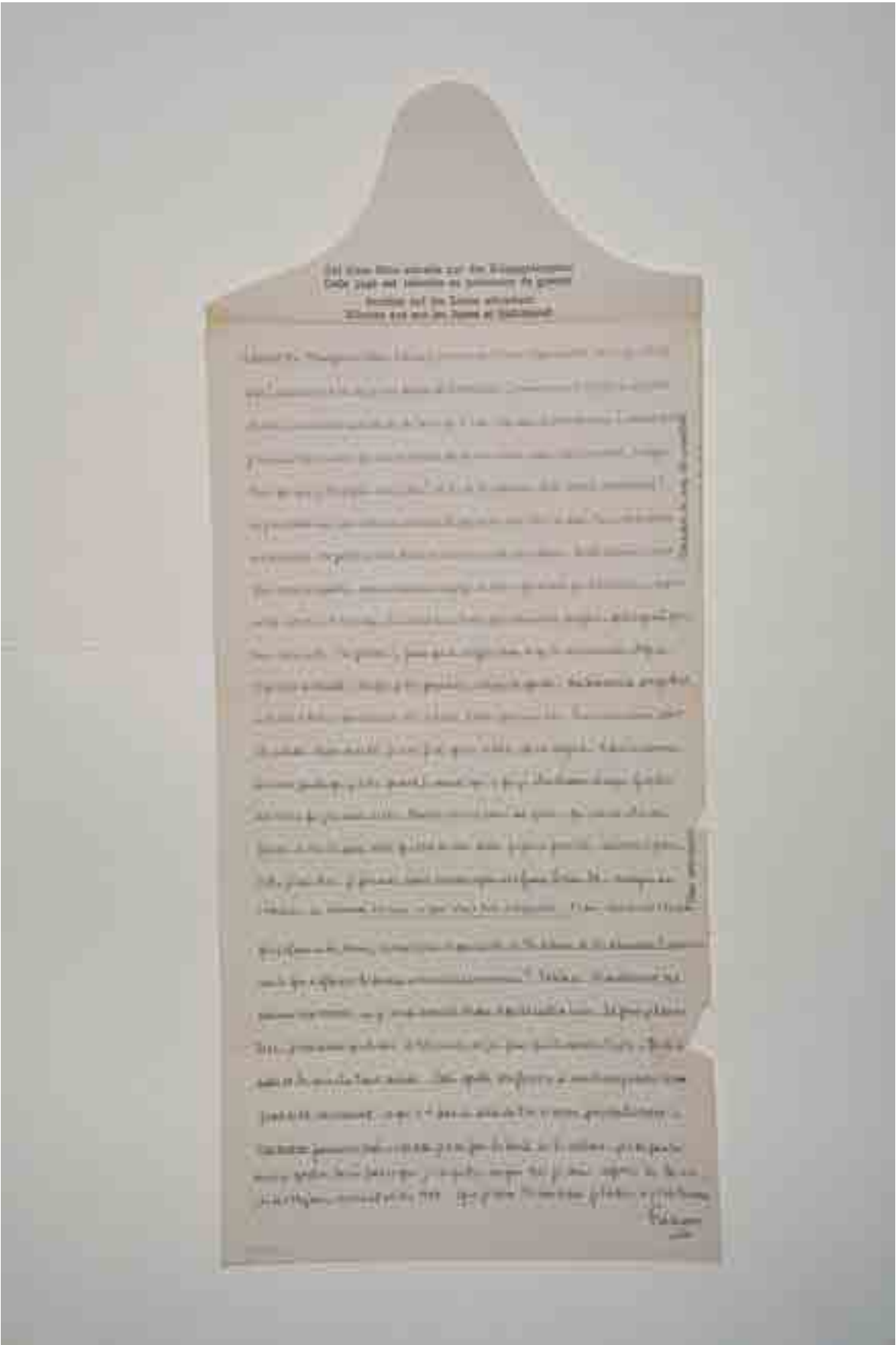
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIVe arrdt, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 20 août 1941. Mariezou ma chérie, tu le vois, je continue de t’écrire régulièrement. Est-ce que cela te pèse ? Je pense tant à toi, et j’ai besoin de te retrouver. J’en suis encore à ta lettre du 29 juillet elle-même, seule arrivée après celle du 15. Est-ce qu’il t’est trop dur de me répondre ? Ma bien-aimée, **je voudrais tout de même que nous ne cessions pas de nous écrire jusqu’à notre rencontre**. Malgré tout, à qui puis-je me confier, sinon à toi ? Et toi, es-tu tellement loin de moi maintenant ? **Oui, je me révolte sans cesse contre ces événements qui m’ont fait tant de mal**. Tu as été si douce et si adorable, ma petite fiancée chérie, pendant une année de tristesses. Quelle occasion c’était pour nous de repartir dans un bonheur dégagé de tout ce qui avait pu l’atteindre. Ô mon aimée, comme je t’aimais. Ce n’était rien, tout ce que nous avions souffert. Quel orgueil pour moi : dire de toi “ma femme”. Je sais que tu souffres aussi et que tu comprends mon chagrin. **Ce qu’il y a de terrible, c’est que je ne puis rien, rien pour te garder**. Ma bien-aimée, songe tout de même à tout ce qui devrait être à nous, à tout ce qui nous lie. La vie à nous deux peut être si belle. Mais sans toi, je n’en ferai qu’un échec, qu’un dégoût. À quoi me servira de croire parfois que j’aime quand je saurai que ce je chercherai en chaque femme sera tout ce que j’ai désiré de toi. Maintenant la place est prise : qui pourra être ma femme si toi tu pars alors que tout en moi était préparé pour toi, seulement pour toi ? Je sais bien : **je pourrai faire comme après cet affreux février 39, essayer de t’abîmer, de détruire en moi ce qui était ton empreinte**. Mais comment veux-tu que s’efface de mes mains, de mes lèvres ce qui est toi et ton amour et ton abandon ? Comment veux-tu que s’effacent tes caresses et nos rêves communs ? T’abîmer est seulement me détruire moi-même. Oui, je vivrai sans toi mais il ne me restera rien. Et puis, je t’aime tant. Je voudrais que tu sois si heureuse et j’ai peur que tu ne sois triste. Tu es si belle et tu dois être tant aimée. Mais quelle souffrance si sans te comprendre on prend de toi seulement “ce qui n’a pas de sens si l’on n’aime pas autrement”. Mon aimée, pardonne-moi : **c’est vrai, je n’ai pas le droit de te retenir**. Je n’ai pas le droit de gâcher ta vie parce que je t’ai quittée et que moi, je suis séparé de la vie. Sache toujours, envers et contre tout, que je veux ton bonheur. Je t’adore et je t’embrasse.

François

Petits manques marginaux, sans atteinte au texte

2.000 - 3.000 €



310. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 23 août 1941

“JE VOUDRAIS POUVOIR NE PAS T’AIMER. JE VOUDRAIS T’AIMER DAVANTAGE ENCORE”.

“JE ME RÉVOLTE CONTRE TOI, CONTRE TOUT, MAIS JE TE COMPRENDS AUSSI”

2 pp. in-8 (270 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

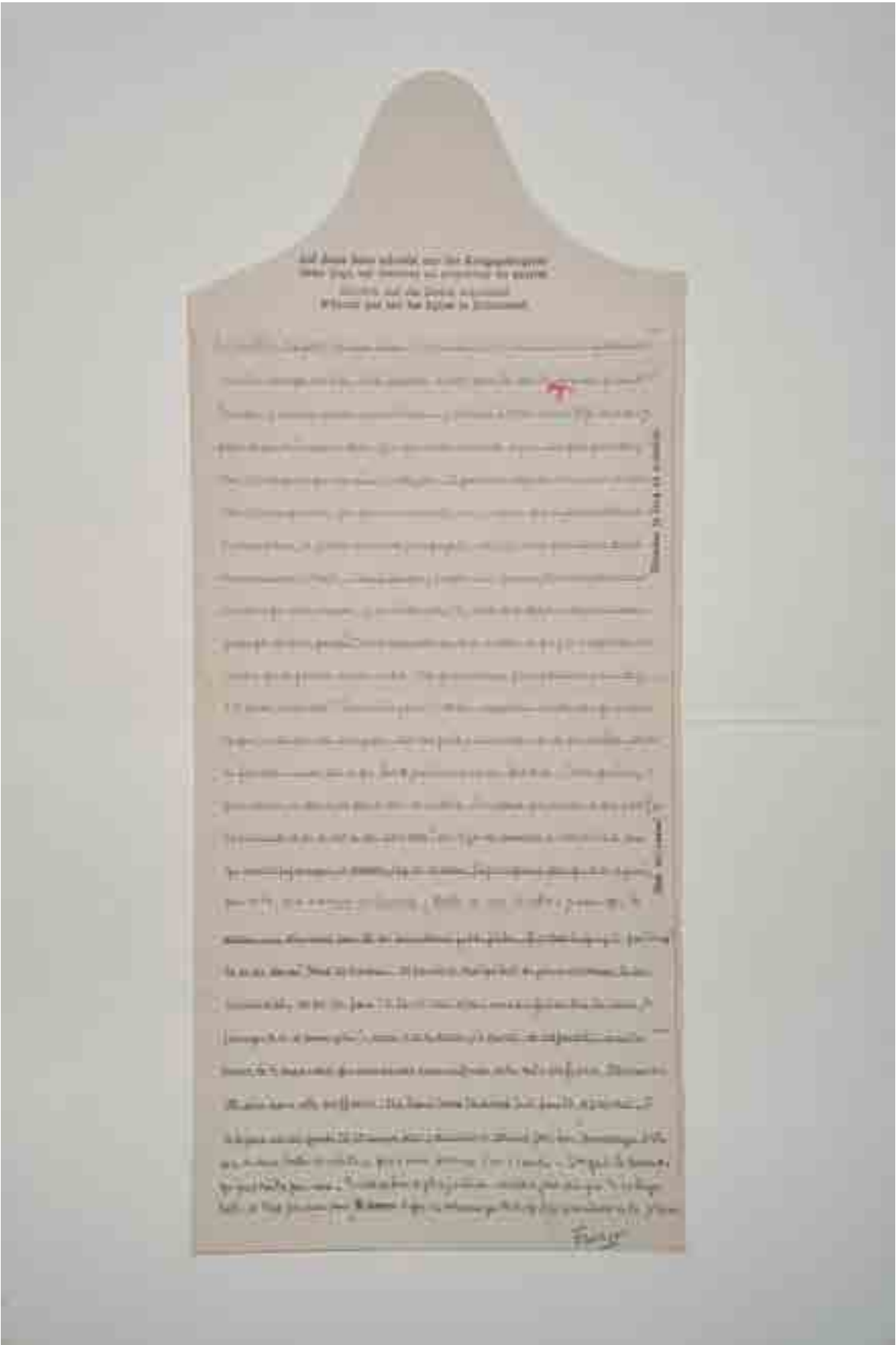
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 av. d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 23 août 41. Ma petite Mariezou chérie, le temps passe et je ne sais rien de toi. Je suis si habitué à tout partager avec toi, à tout “préparer” en moi pour toi que les jours que je vis sont terribles. **Je voudrais pouvoir ne pas t’aimer. Je voudrais t’aimer davantage encore.** Je pense au jour où tu seras à moi, ce jour qui viendra sûrement. Et je me désespère parce que je sais toute la peine qui sera mêlée à notre joie. Et pourtant, la joie de notre union dévastera tout. Crois-tu que tout ce qui fut à nous est mort ? Non, ce n’était que le premier balbutiement, le premier plaisir, le premier don d’une joie effrayante, celle que nous posséderons quand nous serons l’un à l’autre. Ne crois pas que j’accepte de te perdre, attendant patiemment le moment qui nous réunira. **Je me révolte contre toi, contre tout, mais je te comprends aussi.** Je suis fier de t’avoir gardée tant de mois alors que tu es si belle et que je ne t’apportais rien de tout ce que tu pouvais désirer de moi. **Mon grand amour, je ne te pardonne pas. Ai-je à te donner un pardon ?** Tu auras ta peine toi aussi à supporter : n’oublie pas que je t’aime et que jamais je ne t’ai mal jugée. Mon tout petit, je devine tout ce que tu puis souffrir et cela me fait mal. Aussi tout ce qui fait ta joie d’aujourd’hui me fait mal. **Tout ce que tu es, ce que tu donnes, ce qui n’est pas à moi me déchire.** Tu ne peux pas savoir ce que je souffre. Te souviens-tu bien de tout ce qui est à moi ? Oui, il y a des moments de notre vie, tu le sais, qui nous ont trop marqués d’amour ; trop de caresses, trop d’espoirs pour que tu ne les gardes pas en toi, eux vraiment ineffaçables. Quelle vie sera la nôtre. Je sais que la mienne sera illuminée par toi, ma merveilleuse petite pêche. **Que veux-tu que je te pardonne ?** Tu m’as donné tant de bonheur. Et pourtant, malgré tant de jours communs, tu me connais mal. Ne me dis pas : “si la vie nous sépare, nous souffririons tous les deux, toi parce que tu ne m’auras pas”. Mais si, mon amour, je t’aurai. Et c’est peut-être dans la mesure où tu seras à moi, que nous aurons à nous défendre contre notre souffrance. Mais comme elle sera douce cette souffrance. Ma Marie-Louise très aimée, prie pour toi et pour moi. **Si tu le peux encore, garde-toi et sauve-moi : nos rêves**

n’étaient pas des mensonges. Notre vie ne sera belle et créatrice que si nous sommes l’un à l’autre. Songe à la beauté qui peut naître pour nous. Tu es mon bien le plus précieux. N’oublie jamais que tu es trop belle et trop précieuse pour te donner à qui ne discernera pas tout ce qu’il y a de ravissant en toi. Je t’aime.

François

2.000 - 3.000 €



311. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 26 août 1941

“JE NE PUIS QUE ME TORDRE LES POINGS DANS MON IMPUISSANCE”

2 pp. in-8 (280 x 149 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

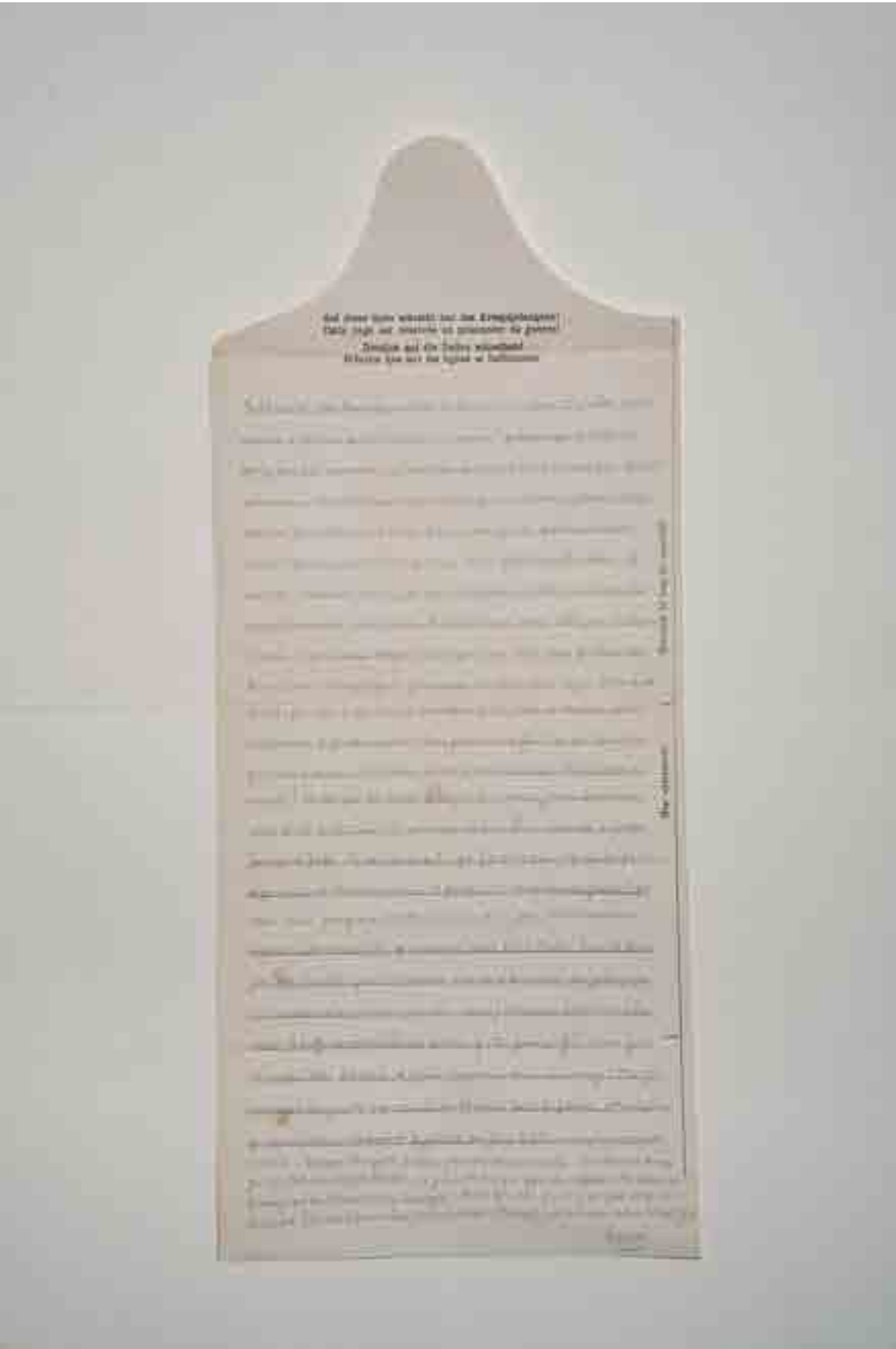
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 av. d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 26 août 1941. Ma Marie-Louise chérie, ta dernière lettre est du 29 juillet. Je suis anxieux, et pourtant qu’ai-je à craindre ou à espérer ? **Je ne puis que me tordre les poings dans mon impuissance. Je t’aime plus que tout et je ne puis rien pour sauver notre amour.** Ma merveilleuse, les jours atroces que nous vivons ne peuvent tout de même me faire oublier tout le bonheur que j’ai connu par toi. Quel ravissement : t’avoir, te posséder, jouir de tout ce que tu es, toi, ma petite merveille chérie. Et cela a été, pourrait être à moi. J’ai connu un tel désir, une telle joie, un accomplissement de moi-même incomparable. Et cela, vois-tu mon amour chéri, je ne l’oublierai jamais. Ce qui est doux malgré le mal d’aujourd’hui, c’est de penser que tout a été si bien entre nous, si magnifique. Je te remercie mon amour pour la la joie que tu m’as donnée ; pour tout ce que tu m’as abandonné de toi, toute la tendresse, et le réconfort aussi de plus d’une année. Nous pourrons souffrir l’un par l’autre, mais qui enlèvera de nous le souvenir de tant d’heures inouïes, les plus belles de ma vie ? De ma joie du 5 mai, de ma joie de ce jour de janvier 40 où nous avons décidé de notre existence, de nos après-midi de Paris et soirées de Jarnac, j’ai tant de fierté. Tu sais comme moi ce qui fut entre nous, ce qui aurait pu être, et qui aurait été tout notre bonheur. Ce bonheur, ne le connaissons-nous jamais ? Ma chérie chérie, pourquoi ai-je cette certitude qu’un jour nous connaissons ensemble cette immense joie, qu’un jour nous serons l’un à l’autre ? Tu as été douce pour moi, tu as été si pleine de tendresse, tu as été si bien à moi, ma petite pêche : si tu savais comme je t’aime pour cela, comme je te remercie de tout moi-même, comme je souffre avec toi de tout ce que tu peux souffrir, comme pour cela tu restes “ma” bien-aimée, et jamais je ne pourrai donner davantage. Mon Zou, mon amour, imagines-tu ce que pourrait être l’avenir si toutes les promesses, si tous les rêves qui nous ont unis se réalisaient ? Rappelle-toi nos jours de délices, et nos jours et nos nuits d’attente. Dis, mon tout petit, si nous pouvions encore vivre cela ! et tellement mieux puisque tout nous appartiendra. Ô, je sais tout ce qui peut nous séparer. Tu comprends les images qui me torturent et mon désespoir. **Sache que moi, je ne te juge pas** et que je suis prêt à faire tout ce que tu voudras pour ton bonheur. Tu es belle mon adorable aimée, mon petit Zou.

François

Pli fendu

500 - 800 €



312. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 27 août 1941

“TU VEUX DONC TOUT SACCAGER EN MOI PUISQUE TU M’ÉCRIS : “JE CHERCHE EN VAIN LE NOM QUE NOUS POURRONS DONNER À CE QUI FUT ENTRE NOUS””.

“PARDONNE-MOI SI JE T’AI MAL AIMÉE”

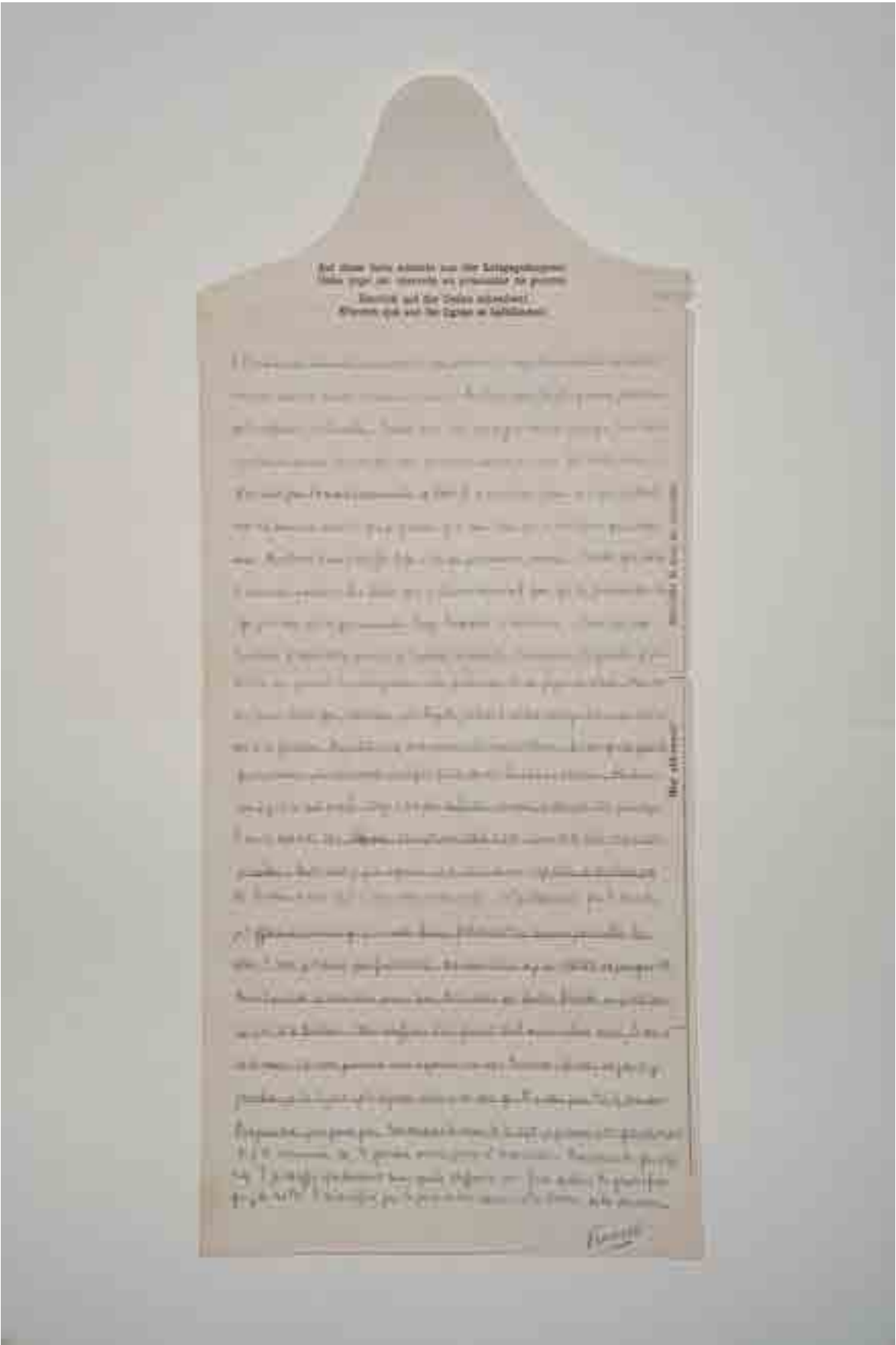
2 pp. in-8 (280 x 144 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 27 août 41. Ma Marie-Louise bien-aimée, trois lettres de toi aujourd’hui datées du 8 août. C’est sans doute la marque terrible de l’amour. Par toi, j’ai connu les plus grandes joies, mais quelle souffrance intolérable. **Tu veux donc tout saccager en moi puisque tu m’écris : “je cherche en vain le nom que nous pourrons donner à ce qui fut entre nous”**. Si ce n’était pas l’amour (ô souviens-toi de tout), si tout était faux de ce qui est toute ma vie, comment veux-tu que je guérisse. Je ne sais plus que le désespoir, que le reniement. Ma Marie-Louise, je souffre trop. Toi qui pourrais me sauver. C’est moi qui dois te demander pardon. Il a fallu que je t’aime bien mal pour que tu puisses me dire : “que je ne sais de toi que ta vie, hélas, trop humaine et médiocre”. Mais non, ma très chérie, je sais de toi surtout ta tristesse, ta beauté, ta recherche, ta gravité. Je sais de toi ce que personne ne sait. J’aurais voulu fonder avec toi un foyer si élevé, avec toi, ma femme chérie que j’admirais, pour laquelle j’ai tant d’estime malgré tout ce que tu m’as dit de ta faiblesse. Ma petite reine, mon amour est si merveilleux. Dis-moi que tes paroles, que tes baisers, dis-moi comme autrefois qu’ils étaient lourds de bonheur. **Pardonne-moi si je t’ai mal aimée**. Songe à nos plus ineffables caresses, n’étaient-elles pas déjà le don de tout notre être, l’Amour, l’acceptation totale de nos désirs et de notre tendresse ? Je t’aime. Par toi seule, je puis espérer. Je me sens encore capable de soulever en toi le désir de vivre tout ce que nous avons rêvé. Cette obsession qui te hante, je l’effacerai. Crois-tu que pour avoir désiré follement tes caresses, j’ai oublié ton âme ? Non, je t’aime parfaitement. Ma chérie chérie, si je me révolte, et **pourquoi te taire l’aridité de mon cœur envers Dieu**, toi tu restes ma petite fiancée, ma petite sœur de joie et de tristesse. Nous souffrons d’un grand mal mais restons unis, la main dans la main. Que nous puissions nous regarder avec une tendresse infinie. **Un jour je te prendrai, je te le jure. Je te défierai alors de me dire que tu n’étais pas très, très heureuse. Prie pour moi, je ne peux pas**. Communie si tu veux le 10 sept. Je penserai à toi spécialement. Si je te demande de te garder encore jusqu’à mon retour. Trouveras-tu que c’est trop ? Je souffre éperdument, mais quelle souffrance ne fera oublier le goût infini que j’ai de toi ? Ne me refuse pas la paix de ton sourire, de tes mains, de ta douceur.

François

2.000 - 3.000 €



313. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 29 août 1941

LA LETTRE DE RUPTURE DES FIANÇAILLES : “SI TU DÉSIRES QUE NOS FIANÇAILLES SOIENT ROMPUES”...

FRANÇOIS MITTERRAND PARLE DE SON AMOUR AU PASSÉ

2 pp. in-8 (280 x 144 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

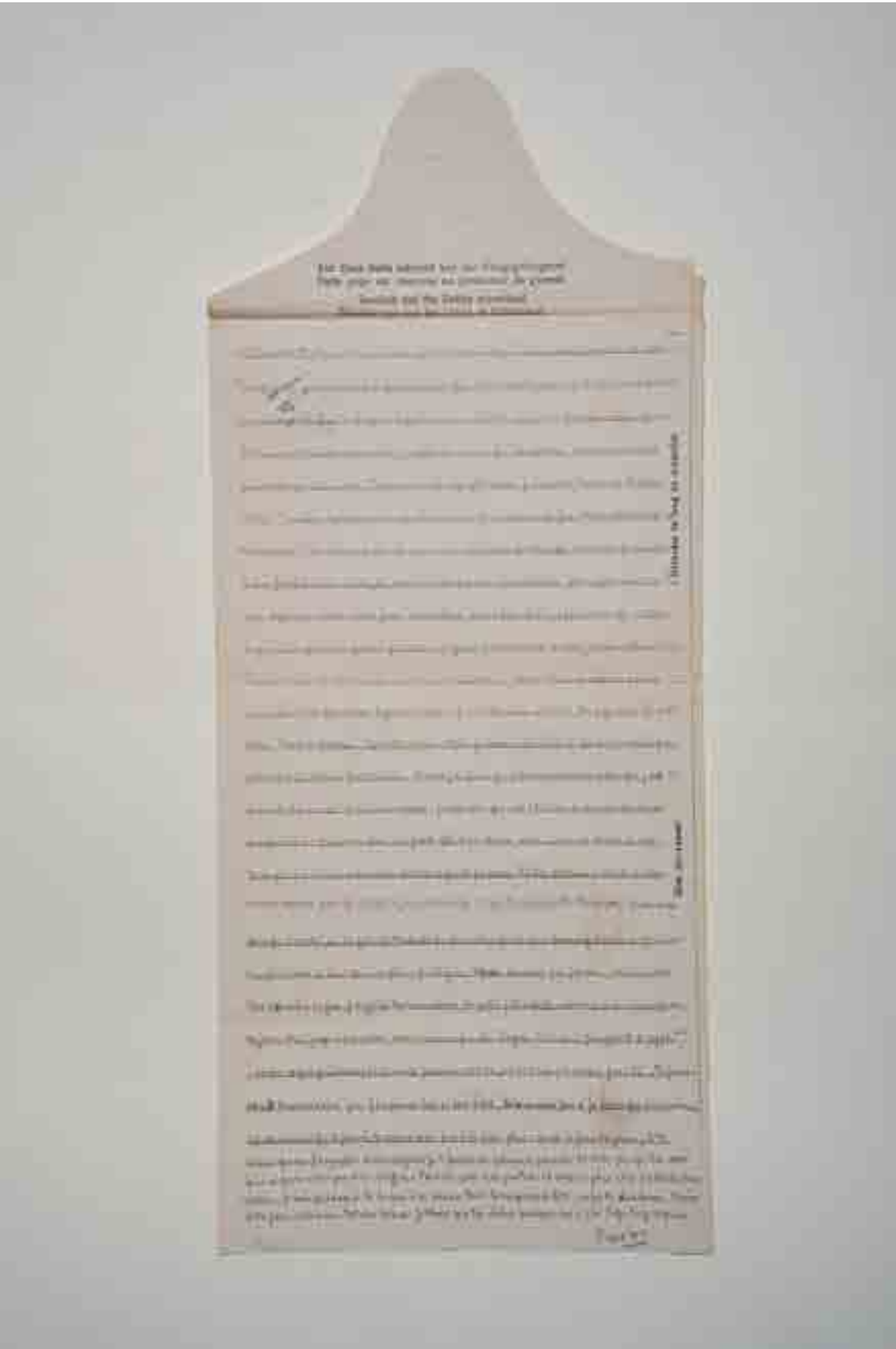
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 29 août 1941. Ma Marie-Louise chérie, mes dernières lettres te disent désespérément ma détresse. Tu ne pourras jamais deviner à quel point je souffre. Il me semble parfois que le poids est trop lourd pour moi de ma souffrance et que le supporter est une lâcheté. Mais **il ne faut pas chérie, que ces lettres qui vont précéder mon retour, pas plus les tiennes que les miennes, soient une atteinte au grand amour qui nous a uni**. Te souviens-tu de ce que je te disais précisément, la nuit du “Bœuf sur le Toit” tu es belle, trop belle pour ne pas être déchirée, pour ne pas en souffrir. Comment veux-tu qu’on ne t’adore pas ? Tout entre nous doit être sur un plan plus beau que tout ce que nous avons pu connaître. **Tu m’as fait trop de mal l’autre jour en n’osant pas prononcer le mot d’amour pour ce qui a existé entre nous**. À quoi bon toucher à notre passé merveilleux. Oui ma chérie chérie, je pense aussi que c’est sacré et que jamais personne ne pourra y toucher. Je garde gravées en moi ces deux journées : celle du 3 mars où tu me confiais que tu n’avais jamais connu tant de bonheur, celle du 7 mars où avant de partir, tu m’as donné une fois encore la preuve si douce que tu étais à moi, et tout, tout ce qui nous lie reste en moi, tout mon bonheur, tout notre amour. Mais pardonne-moi chérie, si durant ce dernier mois je t’ai écrit des lettres si bouleversées. **Ce n’est pas parce que nous nous sommes aimés que j’ai le droit maintenant de t’imposer mon amour**. Je sais bien que c’est l’histoire de tous ceux qui aiment désespérément : mais nous deux, ma petite fille bien-aimée, nous serons au-dessus de cela. **Sache que j’inclinerai mon amour devant ce que tu penseras être ton bonheur. Vois-tu, si nous ne nous marions pas**, qu’il y ait toujours entre nous ce que tu appelles ta tendresse, beaucoup plus que l’amitié, oui la grande tendresse de deux êtres qui se sont beaucoup donnés et gardent l’un pour l’autre en leur cœur une place privilégiée. Ne me demande pas pardon, mais aime-moi tout de même un peu. Je te garde toute mon estime, ma petite fille adorée. Continue de m’écrire comme toujours et ceci jusqu’à mon retour, mais ne remuons pas notre chagrin. Tu le sais, pourquoi te le répéter, je

t’aime et quoiqu’il arrive je ne renoncerai pas vraiment à toi. Oui tu le sais, je ne renonce pas à toi. Ta première lettre se terminait ainsi : “je ne finis pas car rien ne doit finir”. Ne m’en veux pas si je pense que je ne réaliserai vraiment ma vie que le jour où tu seras à moi. Je ne te le dirai plus : sache-le pour toujours. **Si tu désires que nos fiançailles soient rompues, je te faciliterai selon mon pouvoir ta tâche pour que tout soit bien et que tu n’aies pas à en souffrir**. Peut-être pour cela justement sera-ce plus utile d’attendre mon retour. Je suis prêt aussi si tu le veux à en prendre toute la responsabilité. Enfin, tu décideras. Mais si tu peux attendre, tout sera mieux. Je t’aime ma très chérie, pardonne-moi si j’ai trop, trop de peine.

François

2.000 - 3.000 €



314. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 31 août 1941

“JE N’HÉSITERAI DEVANT RIEN POUR TE REPRENDRE”.

“LA VIE TE RENDRA À MOI”

2 pp. in-8 (277 x 144 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

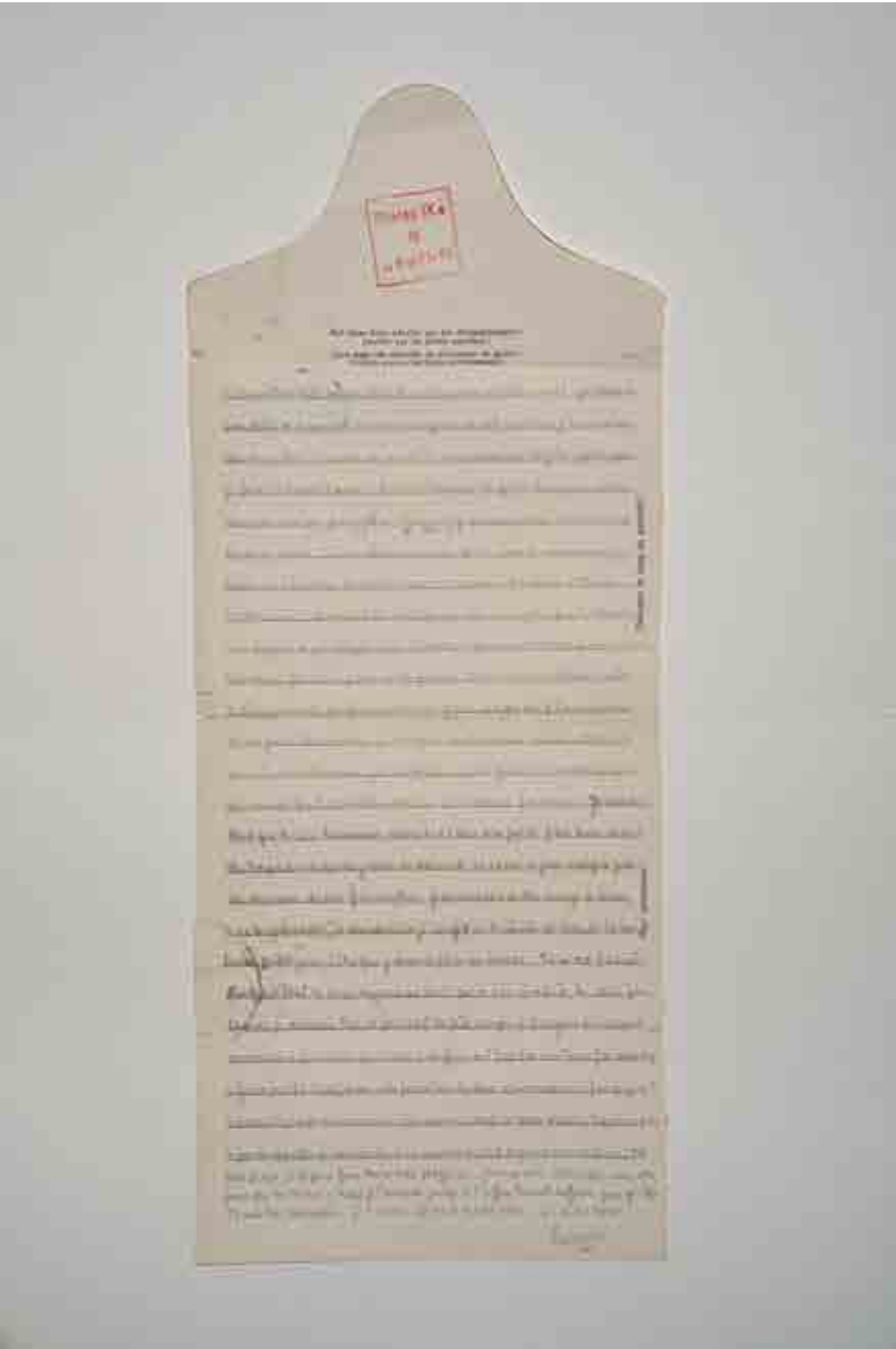
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 av. d’Orléans 5, XIV^e, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 31 août 41. Mon amour chéri, tu as dû recevoir ma lettre du 28. J’ai tenté de voir clair. Et si pour moi, rien ne peut me guérir du mal, involontaire je le sais bien, que tu me fais, je ne veux pas que toi tu sois malheureuse. Et je te répète que je ferai tout pour t’aider à faire ton bonheur tel que tu le conçois. Cela ne veut pas dire que je m’incline. Non, je ne t’aimerais pas si je pouvais accepter de te perdre. Cela, ma chérie, je suis sûr que tu peux le comprendre. Je t’aime. **Je n’hésiterai devant rien pour te reprendre.** Et je saurai t’attendre. Ma très aimée, ta dernière lettre m’a beaucoup ému : tu m’y marques ta tendresse et ta loyauté, et je te remercie de me promettre si gravement l’attente de mon retour. Mais si, mon Zou chéri, je crois en tes promesses. Un an et demi d’absence, cela te délie envers moi puisque je ne t’ai rien donné de ce que moi je t’avais promis. Ne sois pas si tourmentée. Je t’en conjure, ma bien-aimée, dis-moi comment tu peux être si malheureuse. J’ai tant possédé de joies grâce à ton amour que je ne puis concevoir que le merveilleux bonheur de se donner par amour. Je voudrais tant que tu sois heureuse comme tu l’étais, ma petite fille bien-aimée, du temps de nos rendez-vous du mercredi ou encore ce jour unique par sa douceur de nos fiançailles. Je me souviens de ton visage si beau, et de ta splendeur, et maintenant je souffre de te savoir si torturée, toi mon tout petit Zou, l’être que j’aime le plus au monde. Tu es ma fiancée. Malgré tout, tu seras toujours ma seule petite fiancée adorée, la seule pour laquelle je donnerais tout. **Si j’ai écrit à ton père, c’est que je le croyais au courant, et ne voulais à aucun prix que tu aies à souffrir de l’hostilité des tiens.** J’ai beaucoup d’affection pour lui, il comprendra notre peine à tous les deux. **Mais maintenant, il faut que jusqu’à mon retour tout reste entre nous deux. Nous sommes seuls en cause et restons trop unis pour ne pas être capables de nous décider d’un commun accord et quand nous voudrons.** Ma bien-aimée, je ne puis faire taire mon chagrin. Jours et nuis intolérables avec cette peine qui me torture. Mais j’aimerais jusqu’à t’offrir toute cette souffrance pour que tu sois très heureuse. Je t’aime. **La vie te rendra à moi.** Je t’aime tant.

François

Petite déchirure avec atteinte au texte, restauration ancienne, un pli fragilisé

1.000 - 1.500 €



315. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 5 septembre 1941

LA LETTRE DU DÉSESPOIR?

“IL ME SEMBLE ENTRER DANS UN MONDE INDIFFÉRENT OÙ SEULS LA FORCE ET LE CYNISME ONT CHANCE DE TRIOMPHER”.

FRANÇOIS MITTERRAND SEMBLE AVOIR PERDU FOI, FOI EN L'AMOUR, FOI EN DIEU, FOI EN L'HOMME

2 pp. in-8 (277 x 144 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 av. d'Orléans 5, XIV^e, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

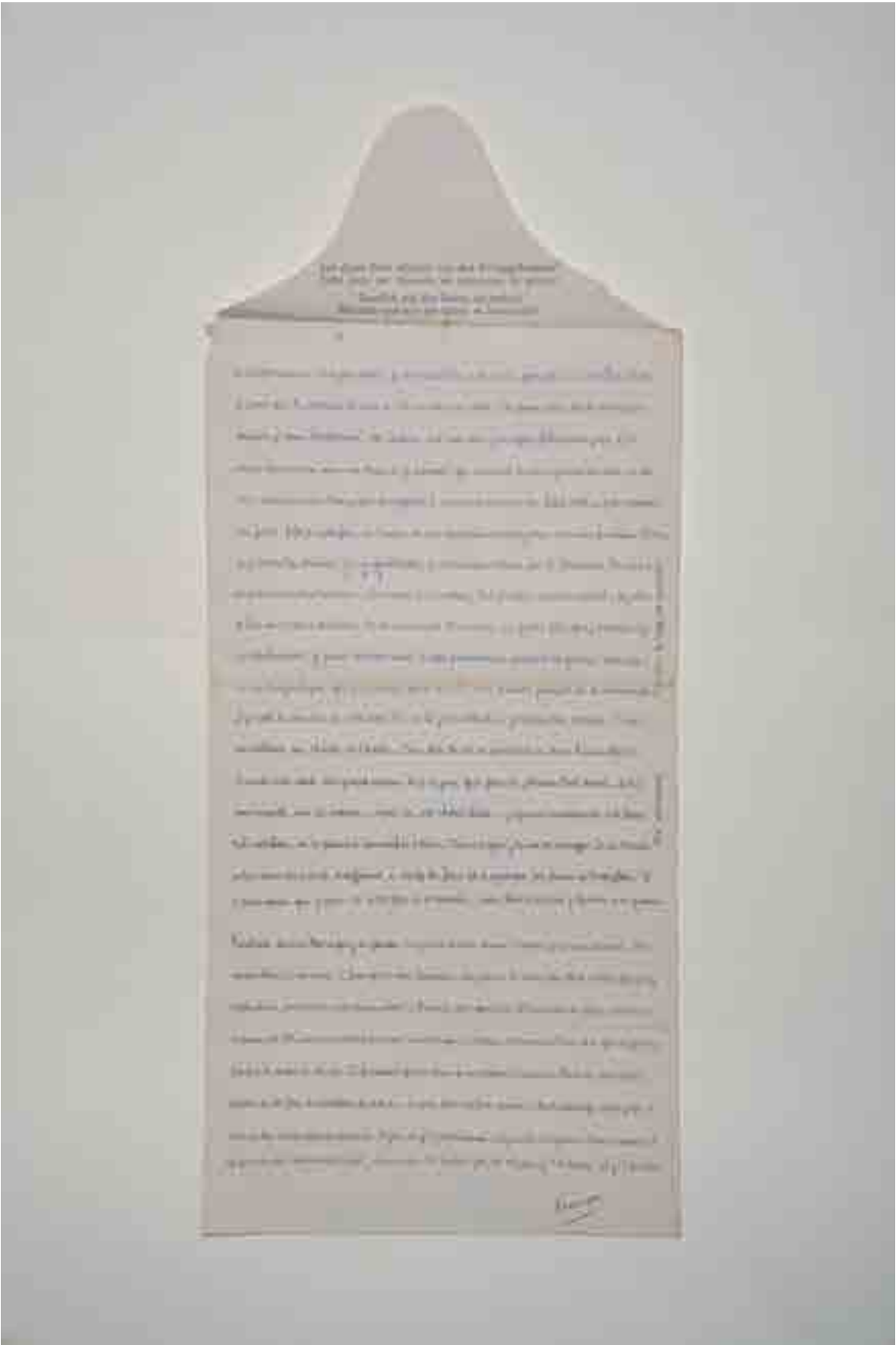
[Verso :] Le 5 septembre 1941. Mon Zou aimé, je voudrais être près de toi pour que tu ne souffres plus, et pour que tu puisses décider de ta vie selon ton cœur. Tu peux sans doute imaginer combien je suis bouleversé, car depuis dix-huit mois j'ai espéré follement ce jour où tu serais de nouveau dans mes bras et je pensais que ce serait le plus grand bonheur de ma vie. **Et maintenant, tout ce qui se rapporte à ce bonheur entrevu me fait mal.** Je me rappelle ma petite fille d'autrefois, du temps de nos premiers rendez-vous et de nos premières lettres et je revois ton sourire, tes inquiétudes, je revois nos retours par le boulevard Raspail, nos promenades aux Tuileries, la couleur de tes robes, tout jusqu'au moindre détail. Et j'étais si fier de t'avoir à mon bras, toi ma ravissante bien-aimée, ma petite fille que j'aimais déjà si absolument. Je pense souvent à mes permissions pendant la guerre. Tout cela a été si magnifique, que je ne trouve dans ma vie rien d'aussi parfait ou d'aussi beau. Il y avait la douceur de vivre avec toi, et la joie violente de posséder ton amour. C'est si merveilleux ma chérie de t'avoir. Pour moi, la vie ne peut avoir de sens hors de toi car tu as été mon seul, mon grand amour et je te jure que pour toi j'aurais tout donné. Je me sens capable d'un tel amour, **et pour toi, ma chérie chérie, j'éprouve maintenant une lassitude extrême, et ne puis me raccrocher à rien. Tout ce à quoi j'ai cru m'échappe. Il me semble entrer dans un monde indifférent où seuls la force et le cynisme ont chance de triompher.** Et je sais aussi que **je puis m'adapter à ce monde, mais tout de même, j'éprouve une grande tristesse devant tout ce que j'ai perdu. Une grande tristesse devant l'homme que je puis devenir.** Mon amour chéri, toi au moins il faut que tu sois heureuse. Un jour tu le seras par moi. Mais que puis-je aujourd'hui, loin de toi, vide de ma volonté. Raconte-moi dans tes lettres ce que tu fais, comment

se passe cet été. Raconte-moi tout de même aussi ce qui t'entoure, et comment tu es, et ce que tu portes. J'aime le cadre où tu vis. Il faudrait qu'un dieu bienveillant s'ingéniât toute ta vie à créer autour de toi tout le bonheur du monde. Tu es si belle ma bien-aimée. Mon courage et ma joie de vivre, je les retrouverai seulement le jour où je te posséderai, et je crois à ce jour. **Mais comme il est dur de vivre maintenant, seul, après avoir été habité par ton amour.** Je t'embrasse et je t'aime.

François

Petit accroc au rabat

3.000 - 5.000 €



316. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 11 septembre 1941

“TOUT CE QUI ÉTAIT MIEN ME DEVIENT ÉTRANGER”

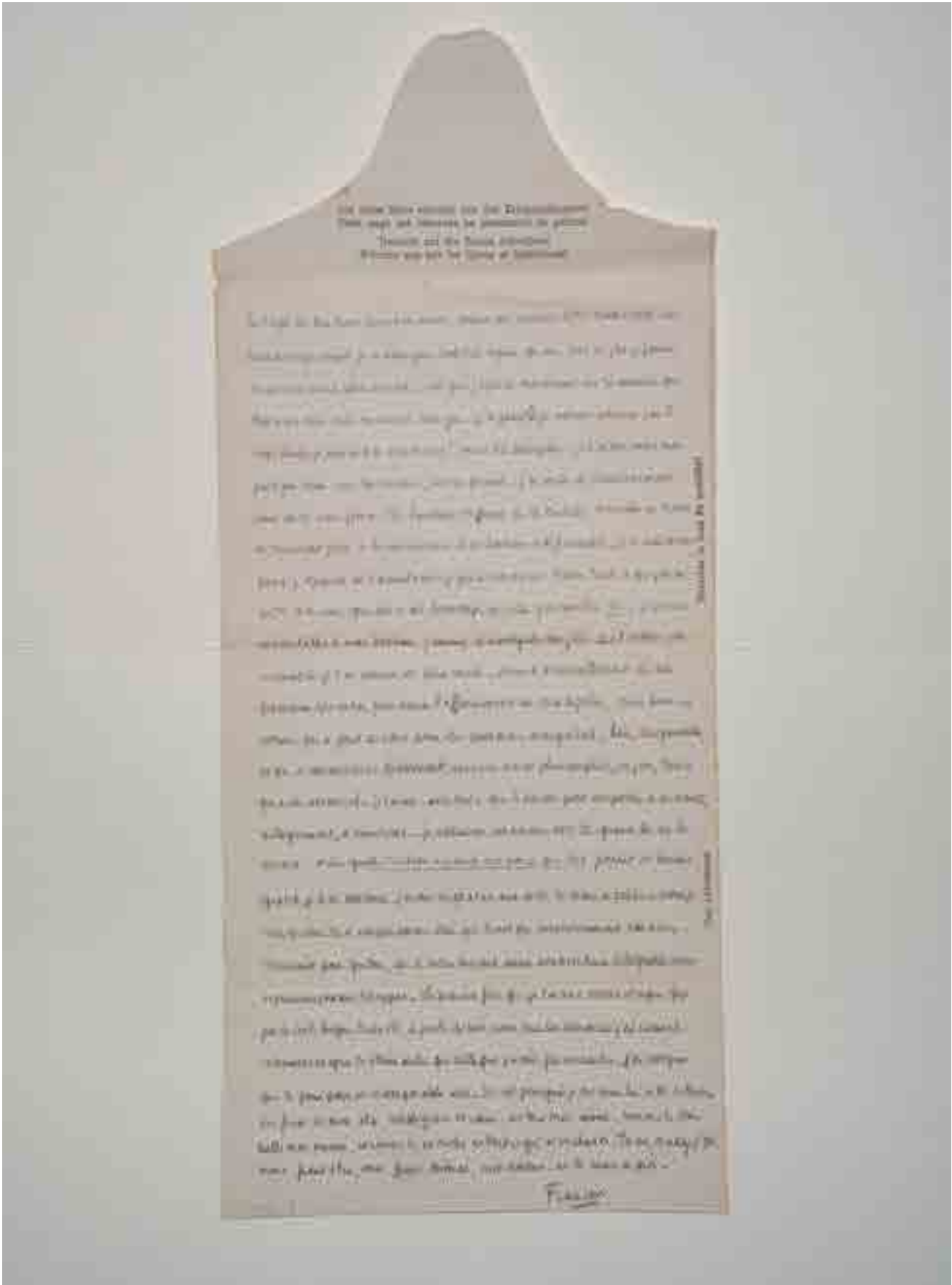
2 pp. in-8 (272 x 148 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 av.
d’Orléans 5, XIV, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 11 sept 41. Ma Marie-Louise bien-aimée, depuis ma dernière
lettre, il s’est écoulé un laps de temps auquel je n’étais pas habitué, depuis
qu’avec tant de joie je pouvais te dire mon amour plus souvent. C’est
que **j’éprouve maintenant un tel désarroi que tout ce qui était mien
me devient étranger**. J’ai passé (et je continue de le vivre par à coups
lorsque je sors de mon abattement) par un tel désespoir. Je t’ai bien aimé
mon petit Zou chéri, avec tant de soin, tant de ferveur. J’ai voulu si pas-
sionnément faire de toi une femme très heureuse, te guérir de ta tristesse,
te révéler un monde où tout serait porté à la connaissance d’un bonheur
indéfinissable. **Je ne sais même pas si j’éprouve de l’amertume** : je
garde comme un trésor tout ce que j’ai eu de toi et tu sais que cela a
été beaucoup, que cela pouvait être toi. Je pense sans relâche à notre
bonheur. **J’essaie d’analyser ma joie de t’aimer**, au moment où je t’ai
connue et plus tard, dans l’émerveillement de nos premières rencontres,
puis dans l’effondrement de mes espoirs, puis dans ce retour qui a fait de
nous deux êtres désormais, malgré tout, liés, inséparables, et qui néces-
sairement achèveront dans une union plus complète, un jour, tout ce qui
a été commencé. **Je t’aime, avec tout ce que l’amour peut comporter
de sursauts, d’éloignement, d’amertume**. Je réaliserai cet amour avec
toi quand la vie le voudra. Mais quelle tristesse aujourd’hui parce que
tout paraît se briser. Quand je t’ai connue, j’avais vingt et un ans et toi tu
étais si petite. Mais je crois qu’alors tu as compris comme moi que le sort
qui nous réunissait ne nous tiendrait pas quittes, qu’il nous lançait dans
une aventure à laquelle nous ne pouvions jamais échapper. La première
fois que je t’ai vue, comme chaque fois par la suite, lorsque tu as été si
proche de moi dans tous les domaines, j’ai ressenti intensément que tu
étais autre que celles que j’avais pu connaître, j’ai compris que tu possé-
dais un incomparable don. Et c’est pourquoi je me suis lié à toi de toutes
les forces de mon être, intelligence et cœur, de tous mes désirs. Comme
tu étais belle, mon amour, et comme tu étais riche de tout ce qui m’en-
chante. Tu es, malgré toi-même peut-être, ma Bien-Aimée, mon amour,
et tu seras à moi.

François

600 - 1.000 €



317. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 17 septembre 1941

“CROIS QUE SOUVENT JE VAIS AU-DELÀ DE MOI-MÊME POUR MIEUX T’AIMER”.

“J’AI TOUJOURS CRU QUE JE SAURAI FAIRE NAÎTRE DE TOI DE GRANDES JOIES. ET JE CROIS ENCORE QUE MOI SEUL SAURAI TE RÉVÉLER L’INDICIBLE”

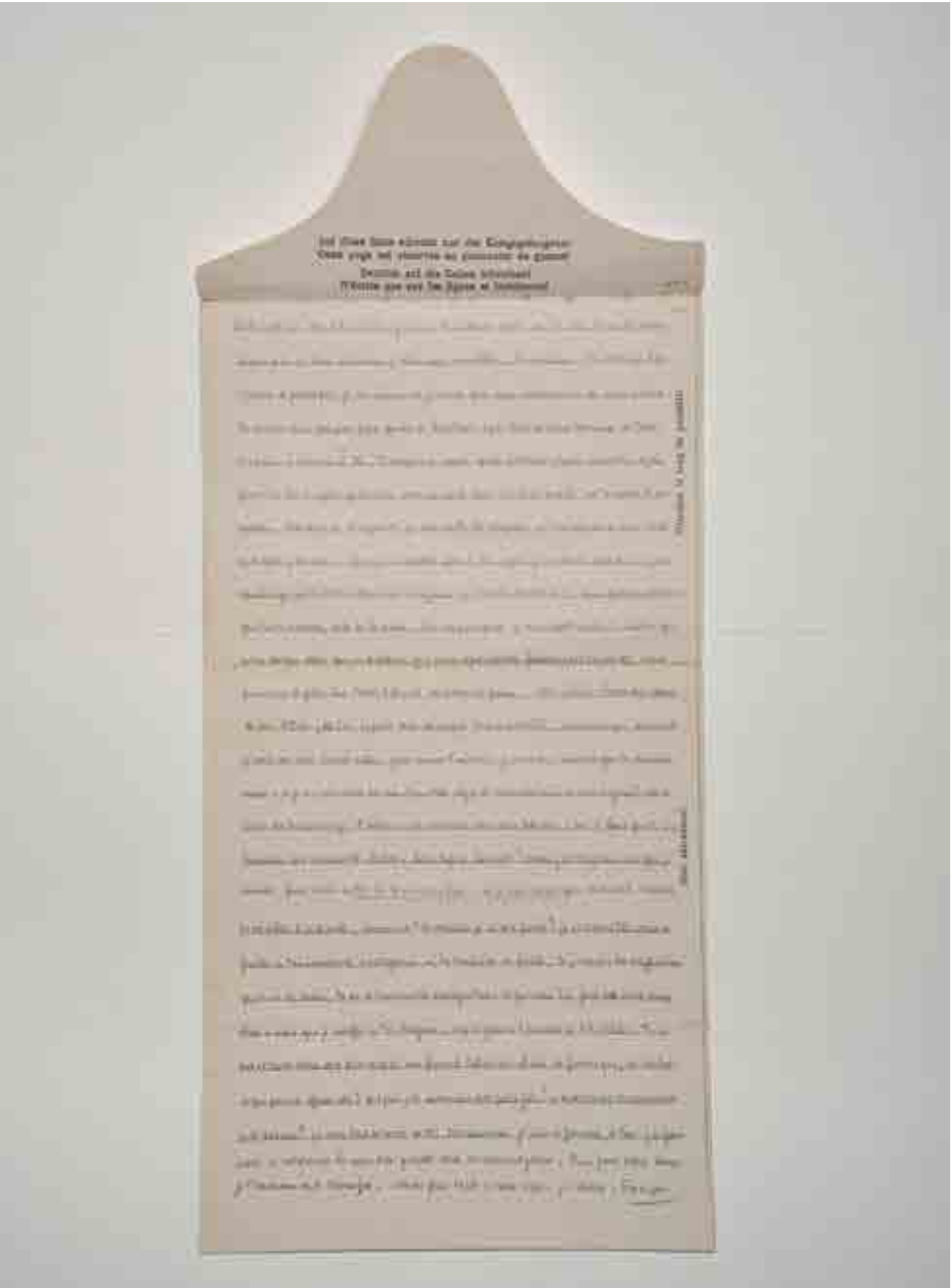
2 pp. in-8 (277 x 144 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 17 sept. 41. Ma très chérie, j’ai reçu hier tes deux lettres de toi des 30 et 31 août. Depuis près de trois semaines, j’étais sans nouvelles. Tu as raison : tes lettres, je les redoute et pourtant je les désire et je veux que nous continuions à nous écrire. Tu devines bien que je ne peux guère m’habituer, après tant de mois heureux et tant d’amour, à renouer avec toi. Tu comprends aussi quelle détresse je puis ressentir après plus d’un an d’espoir quotidien, vers un seul but : toi mon aimée. Et toi seule tu me restais. Maintenant je n’éprouve qu’une sorte de stupeur et il m’arrive de haïr tout ce à quoi j’ai cru. Que je ne renon ce pas à toi et que je ne doute pas qu’un jour, quelle qu’aient été tes décisions d’aujourd’hui, tu sois toute à moi, dans quelque situation où tu te trouves, cela tu le sais. Et c’est pourquoi je me révolte contre le destin qui nous divise alors que ce bonheur, que nous éprouverons fatalement ensemble, nous pourrions le posséder toute notre vie et dans la paix. Ma chérie chérie, au cours de mes lettres, je t’ai répété mon désespoir et ma révolte. **Mais crois que souvent je vais au-delà de moi-même pour mieux t’aimer.** Je voudrais surtout que tu sois heureuse. Et je me souviens de nos étreintes si abandonnées, et mon orgueil est de revoir ton beau visage d’alors et ton sourire sous mes baisers. Oui, **il faut que tu sois heureuse ma ravissante chérie. Est-ce trop de fatuité ? Mais j’ai toujours cru que je saurai faire naître de toi de grandes joies. Et je crois encore que moi seul saurai te révéler l’indicible.** Comment t’en voudrais-je de ma peine ? Je ne crois ni ton cœur si faible, ni tes sentiments si vulgaires, ni ta tendresse si facile. Et je conçois les souffrances que tu as dû subir. Tu es si tourmentée malgré tout. Ce qui nous lie fait de nous deux êtres si unis que je souffre de ton chagrin. Et je ne puis ni t’accuser ni t’accabler. Tu es avant toute chose ma bien-aimée, ma fiancée tellement chérie, la femme que j’ai voulu. Et qui pourra effacer cela ? Que puis-je te demander mon petit Zou ? De m’attendre encore avant de te donner ? Je crois tout de même en toi. Moi, désormais, je suis si pauvre, si las. J’ai peur aussi de cet avenir où, sans toi, je reste seul et sans croyance. Prie pour nous deux. Je t’embrasse ma Mariezou. Comme plus tard ce sera vrai. Je t’aime.

François

1.000 - 1.500 €



318. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 19 septembre 1941

“TU ES MA FEMME D’ÉLECTION”

2 pp. in-8 (272 x 148 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

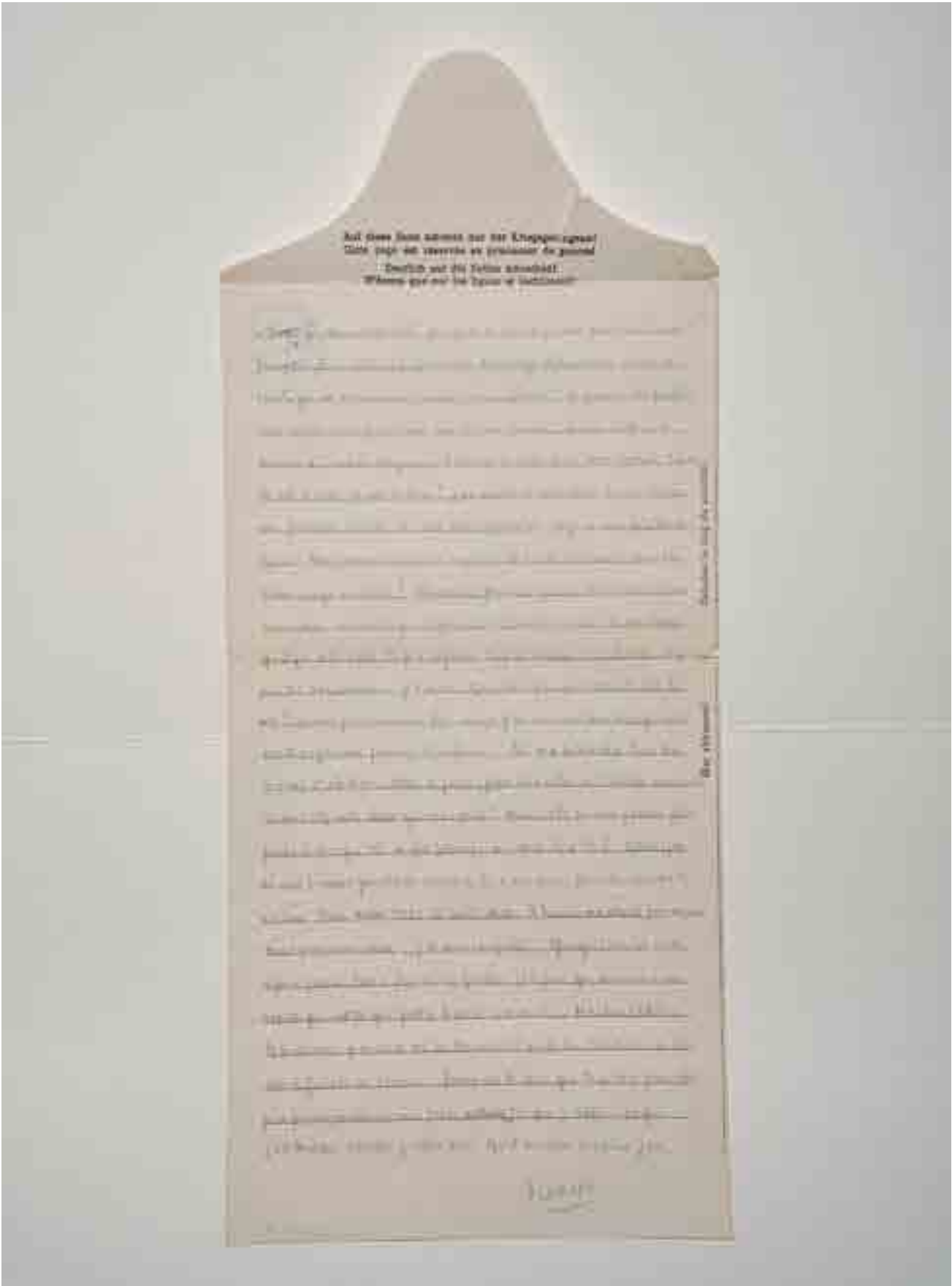
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 19 sept. 41. Mon amour chéri, pourquoi, ce soir, ai-je tant
envie de t’écrire ? Pourquoi, sans relâche, ai-je devant moi ton visage de
tendresse comme si tout ce qui est venu depuis n’avait jamais existé ? **Je
pense à toi parfois avec révolte, mais je sais bien que vouloir t’aimer
moins, c’est une manière de t’aimer toujours. C’est vrai, tu m’as fait
tant de mal. Mais où est le mal, où est le bien ? J’en arrive à con-
sidérer la vie comme une fantaisie terrible où tout devient possible.**
Et je ne veux pas boudier la vie. Mais pourquoi ne puis-je m’empêcher
de la voir seulement sous ton beau visage d’amour ? Les années pour-
ront passer, toi, tu resteras, ma bien-aimée. Et crois-tu que tu pourras te
détacher de moi ? Tu sais bien qu’il y a entre nous trop d’espoirs, trop de
caresses inachevées, et qu’un jour, tout s’accomplira. Je t’aime. Après
tout, pourquoi irais-tu loin de moi ? Souvent, je me sens très fort. Il y a,
j’en suis sûr, ma marque en toi dont tu ne pourras jamais te défaire. **Toi,
ma bien-aimée, tu es ma femme d’élection.** Celles du passé, peut-être
celles de l’avenir, comment seraient-elles autre chose que des copies ?
Aucun être ne sera jamais plus proche de moi que toi, et qui plus que
moi sera lié à toi ? Comme j’ai dû mal t’aimer pourtant puisque tu n’oses
même plus me dire que tu m’aimes. Mais aussi, **tout a été contre nous.** Si
tu crois, ma chérie, prie ardemment pour nous deux. J’en suis incapable.
Quoi qu’il arrive, ne me sépare jamais tout à fait de tes prières. Je te jure
que **souvent, il me semble que c’est toi qui portes le poids de mon
âme.** Ma chérie chérie, tu le devines, **je ne veux ni de ton amitié, ni de
ta tendresse si elle est différente de l’amour.** Laisse moi te dire que tu
es tout pour moi. Je ne pourrais aimer une autre femme autant que toi que
j’adore, et que j’embrasse comme je sais bien qu’il en sera ainsi un jour.

François

Petites déchirures sans manque

2.000 - 3.000 €



319. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 24 septembre 1941

“MALGRÉ L’ABSENCE DE TES RÉPONSES
JE CONTINUE ENCORE CES LETTRES”...
“MÊME SI TU TE DONNES À UN AUTRE,
JE TE REPRENDRAI”

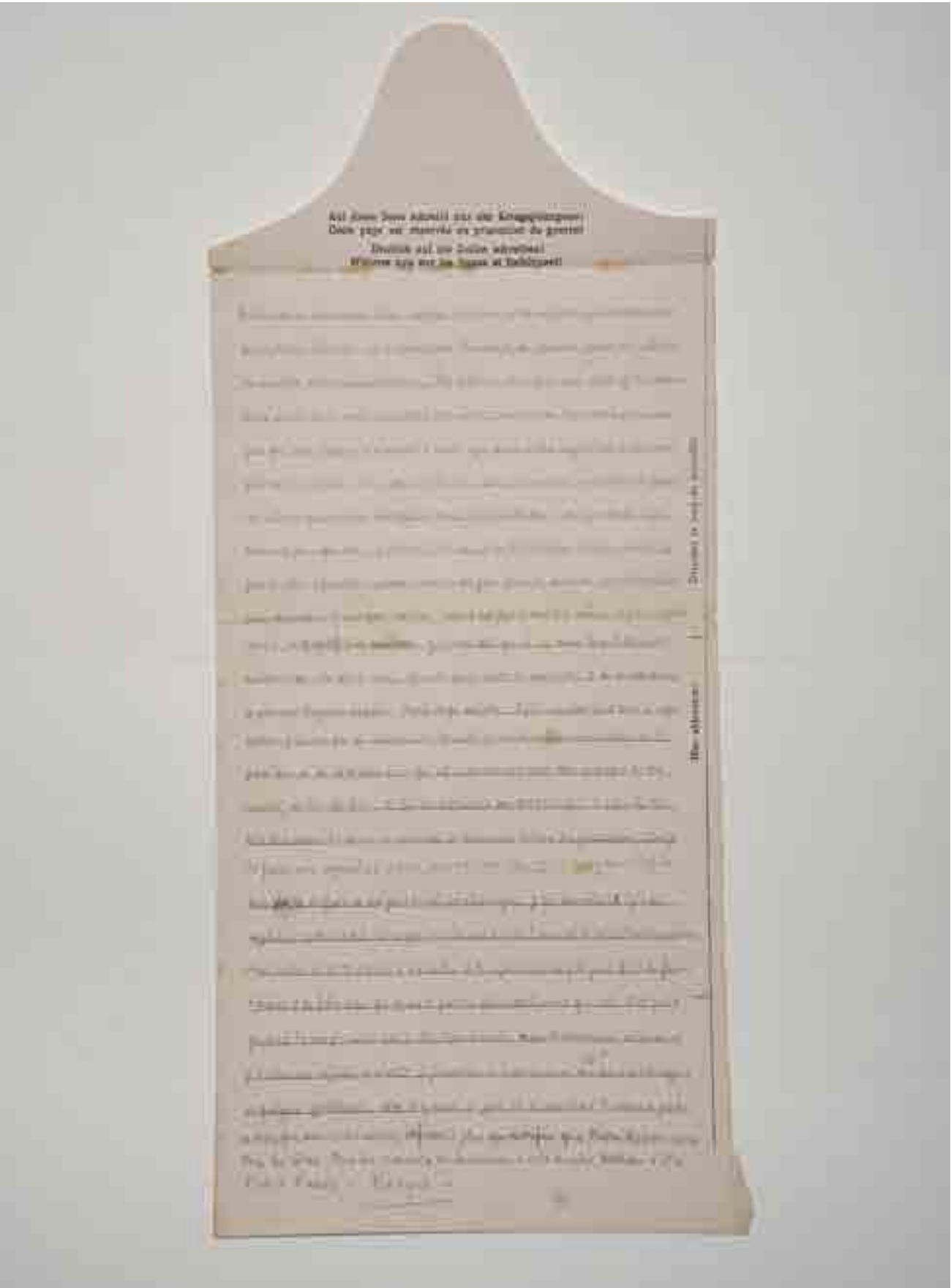
2 pp. in-8 (272 x 148 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 24 sept 41. Mon amour chéri, **malgré l’absence de tes réponses, je continue encore ces lettres.** Peut-être est-ce seulement le retard du courrier, peut-être estimes-tu inutile cette correspondance. Nos lettres ne nous font sans doute guère de bien, mais je crois qu’il serait absurde avant notre rencontre de tout cesser ; je ne crois pas que nous soyons semblables à ceux qui pour s’être trop aimés n’éprouvent plus qu’indifférence l’un pour l’autre. Est-ce de ma part seulement la peur du silence qui viendrait désespérer encore ma solitude ? Non, je crois qu’il y a beaucoup plus que cela. Je t’aime. **Tu le sais, je ne m’inclinerai jamais devant le fait de notre séparation,** et mon amour n’est pas fait de sérénité, non il est violent, sans mesure. Il n’est pas idéalisé. Non, il est fait de tous les désirs et je n’en rejette aucun. Et ils sont faits des extrêmes. Je te vois telle que tu es, mais tu es tellement meilleure que celle que tu crois. **Qu’as-tu fait sinon te soumettre à la loi commune et pourquoi toujours appeler mal ce qui existe.** Après ces dix-huit mois de séparation, je serais fou si, sachant ta beauté et combien il est merveilleux de te posséder, je m’étonnais de ce qui est. **Seulement, mon cœur se moque de ma raison, et lui est fou,** et lui ne retrouvera son bonheur que le jour où toi, ma bien-aimée, tu seras de nouveau et beaucoup mieux en ma possession. Oui, je te parle avec orgueil. Je ne serai sûrement pas celui que tu as connu. **Trop de mois pleins de souffrances ont fait de moi un étranger.** Je me suis plaint ? Je t’ai suppliée de rester à moi, de ne pas te détacher de moi ? Oui, c’est le cri de tous mes désirs. **Mais même si tu te donnes à un autre, je te reprendrai et je te jure qu’il lui faudra t’aimer à la folie celui qui voudra te posséder plus absolument que moi.** Mon petit Zou aimé, tu vois je n’arrive pas à être raisonnable. Mais tu devrais me mépriser si je n’étais pas capable de révolte, si j’acceptais de te perdre avec des bons petits regrets et quelques gentillesses. Non, il y aura ce jour où de nouveau, tu seras si proche de moi, que nous reconnaitrons infiniment plus qu’autrefois que toutes les promesses, tous les rêves, tous les remords ne seront rien à côté de notre bonheur d’être l’un à l’autre.

François

1.500 - 2.000 €



320. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 29 septembre 1941

“JE SUIS ABSURDE. JE SUIS FOU”.

FRANÇOIS MITTERRAND REFUSE DE ROMPRE SES FIANÇAILLES MALGRÉ L'ÉVIDENCE D'UNE SÉPARATION INÉVITABLE

2 pp. in-8 (279 x 146 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

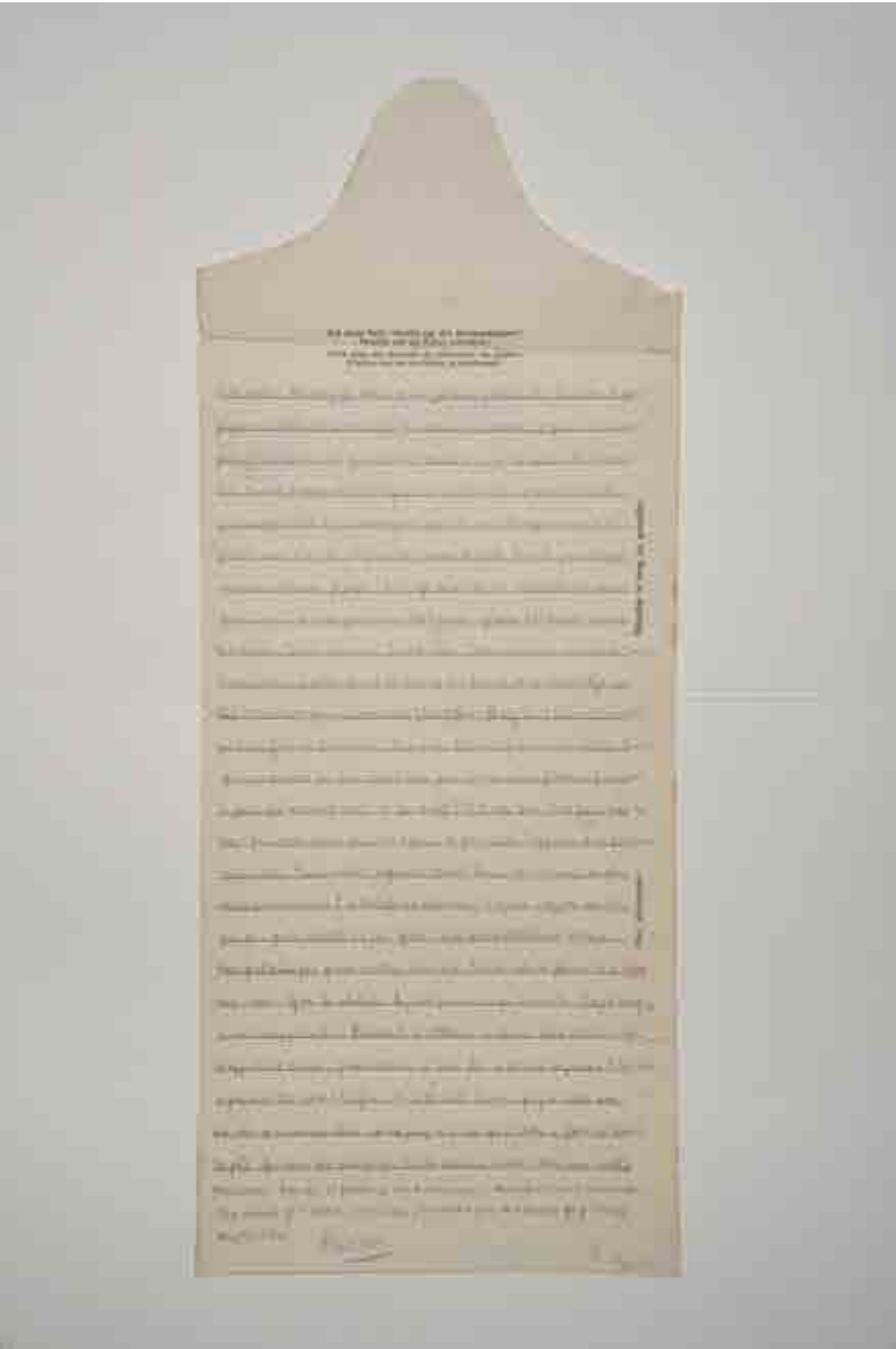
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIVe, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 29 sept. 41. Ma Marie Zou chérie, ce soir j’ai eu la faiblesse de feuilleter le petit paquet de **tes chères lettres d’autrefois, les seules qui me restent, et qui ne me quittent pas. Je les avais sur moi quand j’ai été blessé et j’ai pu les sauver.** Maintenant, lire tes mots d’amour me fait trop mal, et je les évite. Et pourtant, ce soir, j’ai presque oublié ce qui est venu nous séparer, une étrange douceur m’a pénétré comme si tu étais toujours ma ravissante petite fiancée, grave et légère et pleine de tendresse. Je pense à ton visage dans l’amour. Et pourtant, l’amour qui nous a uni, ce n’était pas encore tout l’amour. Je pense à ta beauté quand tu te donnes. Tant de souvenirs, tant de rêves, tant de certitudes. Mon aimée, peux-tu te représenter mon retour au lieu de ma fiancée, de ma femme déjà, au lieu du bonheur que nous n’aurions plus différé. Il n’y aura pour me recevoir que l’indifférence d’inconnus. Tu m’avais tellement promis de merveilles. Crois-tu que nous aurions pu finir notre baiser, cesser de nous aimer follement pendant les jours qui auraient suivi, et les nuits ? Tu le sais bien, tu ne peux pas le nier. Nous avons connu dans nos heures les plus belles l’approche d’un bonheur inexprimable. Peux-tu oublier ce qui reste attaché hors de notre mémoire au plus secret de nous-mêmes ? et tout cela, ce n’était rien, je te le jure. Et ce ne sera rien [au]près de ce que tu sauras un jour quand notre destin nous aura réunis. Mais quel désespoir quand ce retour inouï après tant de mois de peines ne m’offrira rien. Rien que la solitude. Les jours passent et que deviens-tu ? Trop d’images me sont insupportables. Pourras-tu m’attendre au moins sans donner ce qui m’appartient encore. **Je suis absurde. Je suis fou. Je devrais comprendre l’inévitable et pourtant tout en moi le refuse.** Tu es la seule femme que j’ai aimée avec autre chose qu’un immense désir, et c’est pourquoi je sais que je t’aime. J’ai écrit hier à ton père **que rien ne soit changé que de notre commun accord à nous deux seuls. Nous restons fiancés et personne n’a à intervenir.** Nous déciderons ensemble. Ma chérie, je t’adore, et tu sais, je ne renonce pas aux baisers que je t’envoie aujourd’hui.

François

Plis légèrement fendus

2.000 - 3.000 €



321. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 8 octobre 1941

“DANS NOTRE HISTOIRE ENCORE INACHEVÉE, IL Y A CET IMMENSE INCONNU QUE TU SAIS”.

“TU M’AS RENDU TOUT À FAIT ILLOGIQUE”

2 pp. in-8 (278 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

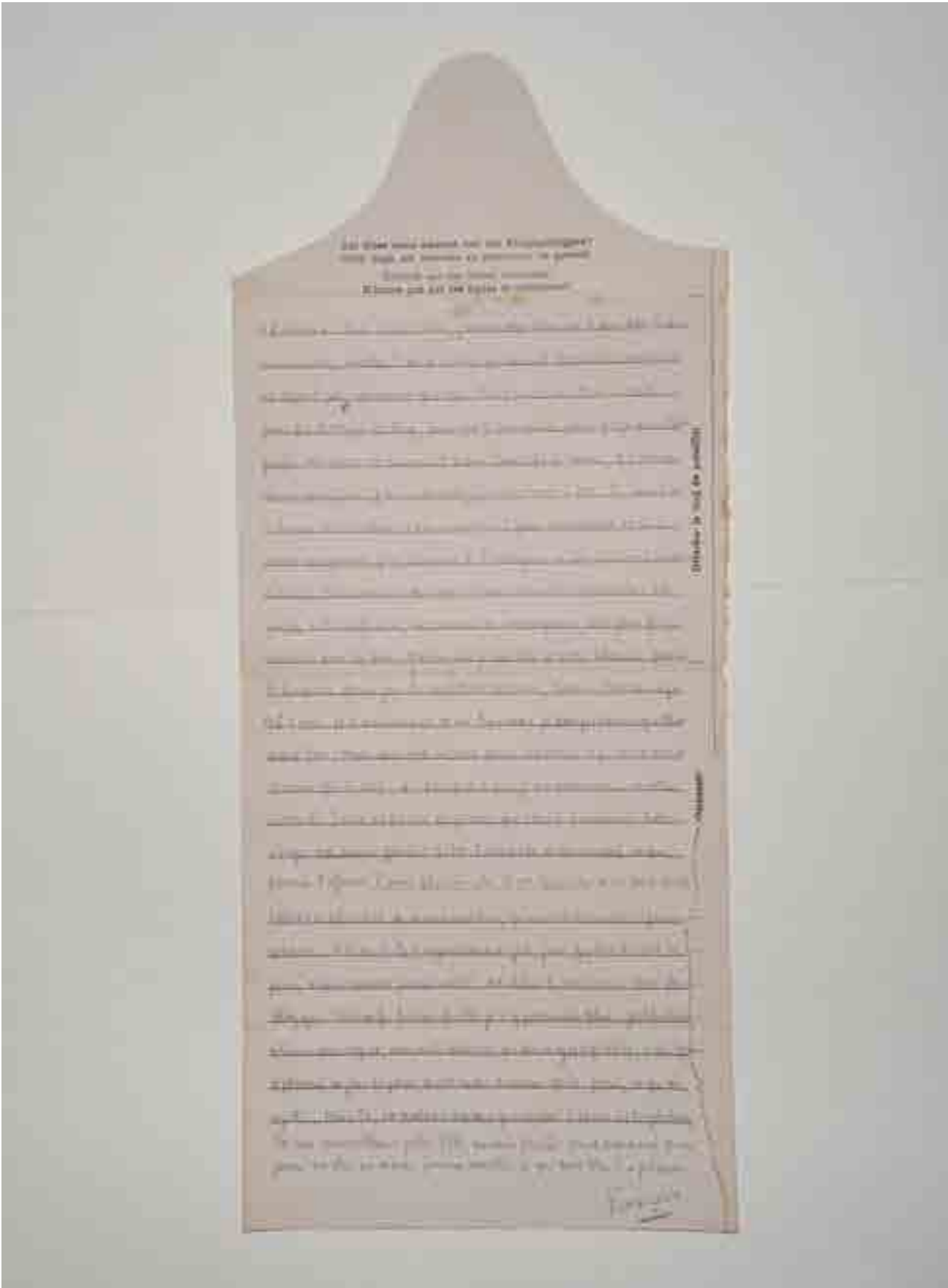
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 8 octobre 41. Mon amour chéri, j’espace mes lettres car à quoi bon te dire des sentiments inutiles ? Et ton silence qui persiste depuis trois semaines me répond plus clairement que tout. Mais je continue tout de même parce que le temps est long, parce que je suis seul, parce que je suis triste parfois, moi aussi. Et pourquoi le cacher ? Parce que je t’aime, à t’écriture comme autrefois. J’ai vu combien je pouvais tenir à toi. **Si j’es-saie de te chasser de mon désir, il y a un domaine plus immatériel et plus secret dont jamais je ne parviens à t’éloigner : c’est celui de ma tendresse extrême, tout ce domaine qui contient nos merveilles communes** : nos projets, notre souffrance, nos caresses et cette confiance, cette paix que je ressentais dans tes bras. Mon amour, je sais bien et ne me laisserai pas de te le répéter, qu’un jour tu seras toute mienne. Certes si tu avais déjà été à moi, et si maintenant tu me trahissais, je comprendrais que tout serait fini. **Mais dans notre histoire encore inachevée, il y a cet immense inconnu que tu sais.** Et, pourquoi ne puis-je me débarrasser de cette certitude ? Rien ne pourra empêcher que nous le possédions. Mon visage, mes mains gardent de toi l’empreinte de nos caresses, et qui pourra l’effacer ? Mais plus que cela, il y a tout ce qu’on ne peut dire, l’alliance définitive qu’aucune aventure, qu’aucun autre amour ne pourra détruire. Et le jour où tu m’appartiendras, je te jure que tout le reste, le passé, n’aura vraiment jamais existé. Ma chérie, **tu m’as rendu tout à fait illogique. Toute autre femme que toi, je n’y penserais plus. Je chercherais ailleurs sans regret, sans autre souvenir que des images agréables, mais légères, ce plaisir au jour le jour, ou cette ombre d’amour qu’on prend et qu’on rejette.** Mais toi, et malheur à ceux qui croiront t’avoir et te garder, toi ma merveilleuse petite fille, ma seule fiancée, crois-tu vraiment qu’un jour un être au monde pourra arrêter ce qui doit être ? Je t’aime.

François

La bataille de Moscou a commencé le 2 octobre.

500 - 800 €



322. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 10 octobre 1941

TRAGIQUE LETTRE D’UN ADIEU
PRONONCÉ SANS LE VOULOIR.

FRANÇOIS MITTERRAND DEMANDE À
MARIE-LOUISE DE NE PLUS SE VÊTIR DE
“LA ROBE DE NOS FIANÇAILLES” POUR
QUE CELLE-CI PORTE UNIQUEMENT “LA
TRACE” DE LEUR AMOUR

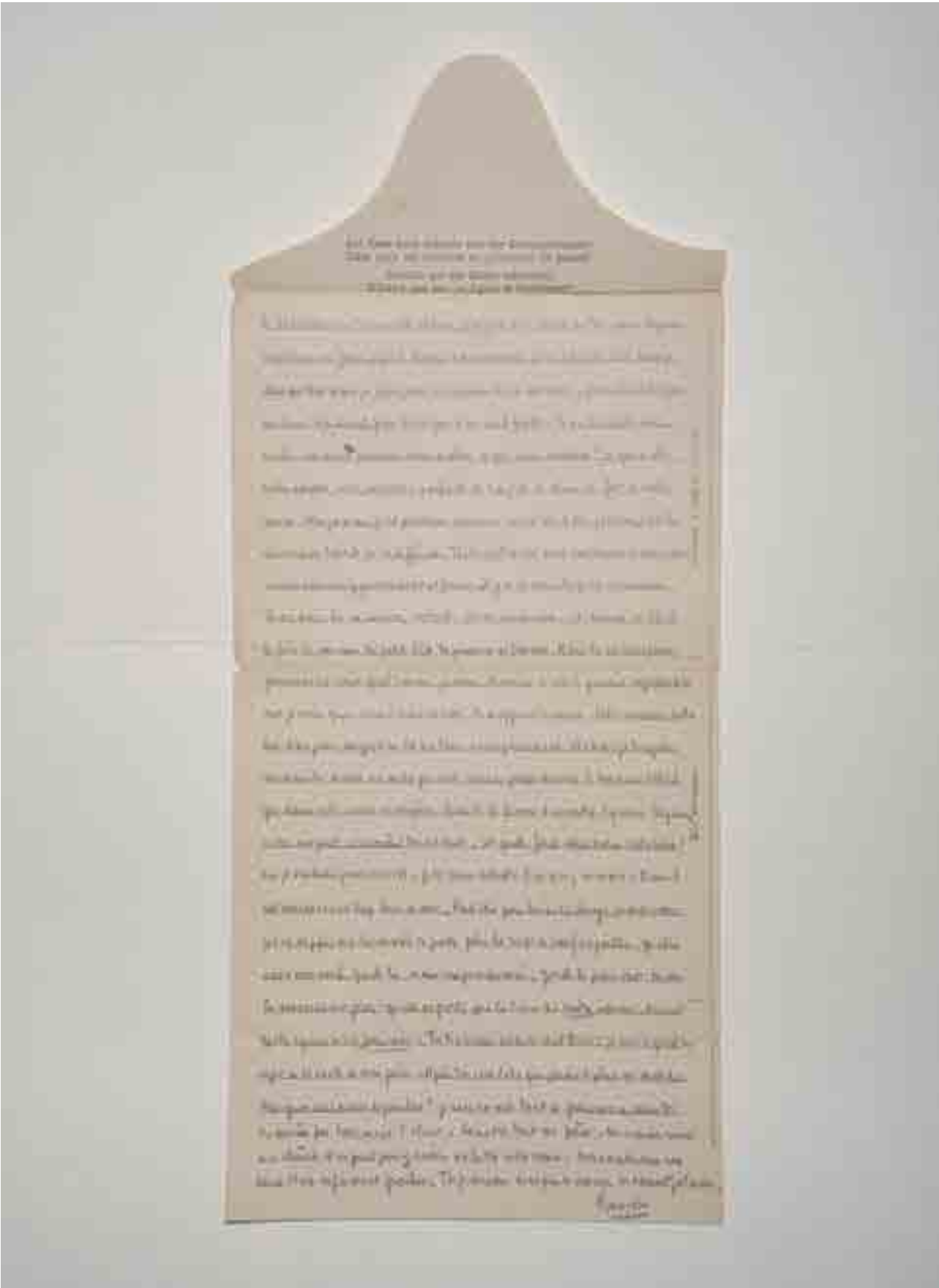
2 pp. in-8 (278 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 10 octobre 41. Mon aimée chérie, je reçois cinq lettres de
toi, aussi depuis longtemps en étais-je privé. Depuis trois semaines, je
t’ai très peu écrit. Mais je sais que tout ce que je fais pour me séparer de
toi est vain. Je suis lié à toi par des liens trop secrets pour les couper d’un
seul geste. Tu me le répètes mon aimée : comment pourrions-nous oublier
ce que nous savons ? Ce qui a été notre amour, cette entente si parfaite
de l’esprit, ce désir si fort de notre union. Non, jamais je ne pourrai de-
meurer insensible à toi, jamais je ne te deviendrai hostile ou indifférent.
Toute notre vie nous resterons unis, même si nous sommes apparemment
séparés. Il y a en nous trop de tendresse. **Tu as donc lu ce cahier violent.**
Je n’en renie rien. J’ai désiré en toi à la folie ta douceur de petite fille, ta
passion de femme. **Mais tu ne sais pas, personne ne sait quel homme je**
suis. Et même si cela te paraît impossible, moi je crois que, dans l’ordre
ou non, tu m’appartiendras. Nos caresses, notre don d’un jour, exigent de
la vie leur accomplissement. Voudrais-je te rejeter, voudrais-tu aimer un
autre que moi, nous ne posséderons le bonheur total que dans notre union
accomplie. **Serais-tu la femme d’un autre, il y aura toujours en toi ma**
part, et de même, toi en moi. Et quelle force alors nous retiendra ? Oui
je voudrais prier avec toi. **Je ne puis détester Dieu que j’ai aimé, mais**
Il est maintenant trop loin de moi. Peut-être pour Lui as-tu charge de
mon âme. Je t’en supplie, ma très aimée, **ne porte plus la robe de nos**
fiançailles. Qu’elle soit à moi seul. Garde-la, mais comprends-moi, garde
la pour moi. Tu me la donneras un jour : **qu’elle ne porte que la trace de**
notre amour. Dis-moi que tu agiras ainsi, *pour moi*. Ta tendresse est mon
seul bien. Je suis inquiet au sujet de la santé de mon père. Après toi, c’est
l’être que j’aime le plus au monde. Pourquoi suis-je ainsi dépouillé ? **Je**
sens en moi tant de puissance, mais toi tu aurais pu tellement l’élever.
Sans toi, tout me pèse. Ne crains rien ma chérie, il ne peut pas y avoir
de lutte entre nous. Nous resterons ces deux êtres infiniment proches. Ta
promesse de ne pas te donner m’émeut. Je t’aime.

François

2.000 - 3.000 €



323. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 13 octobre 1941

ALLUSION À “UN CAHIER” (DE POÈMES ?) QUE FRANÇOIS MITTERRAND AVAIT OFFERT À MARIE-LOUISE.

“POURQUOI MAINTENANT TOUT CE MAL ?”

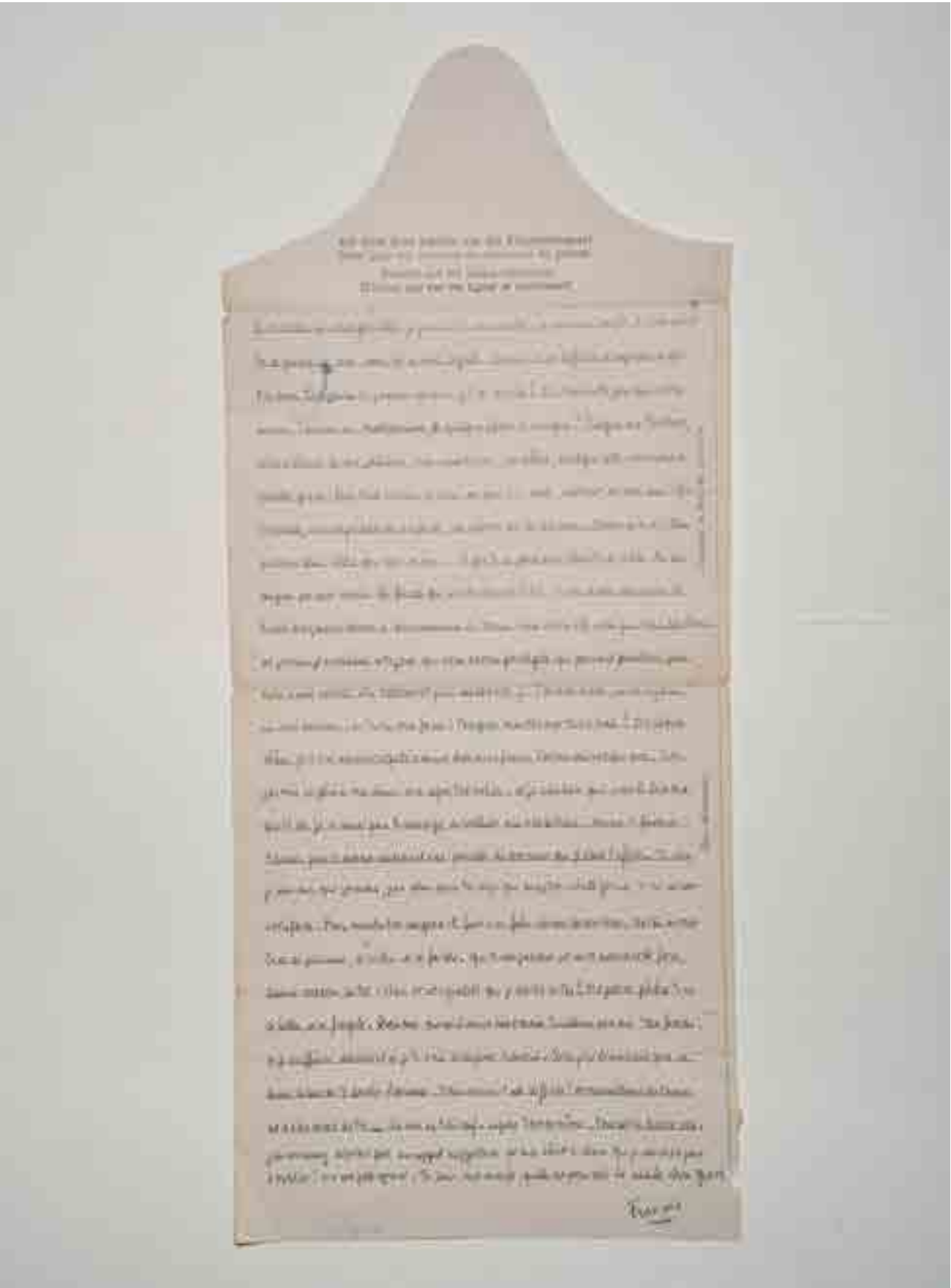
2 pp. in-8 (272 x 148 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 13 octobre 41. Mon Zou chéri, je pense à toi sans arrêt. Je me rends compte à quel point tu es proche de mon cœur et de mon esprit. Comme il est difficile d’exprimer ce que l’on sent. Toi, sauras-tu jamais combien je t’ai aimée ? Ne trouves-tu pas que notre amour, heureux ou malheureux, a quelque chose d’unique ? **Malgré ma tristesse, et la violence de ma jalousie, mon amertume, ma colère, malgré cette immense révolte qui me fait tout renier**, je sens que pour toi seule restent en moi une infinie tendresse, une compréhension parfaite, la volonté de ton bonheur, comme si tu m’étais devenue plus chère que moi-même. Ce que tu es pour mon désir, tu le sais. **Tu as compris par mon cahier les forces qui m’attachaient à toi** (tu les avais comprises, tu le sais bien, en nos heures si bienheureuses de mars, nous avons été unis par tous les liens. Et jamais je n’oublierai cette joie que nous avons partagée, qui pouvait pourtant par notre seule volonté, être tellement plus exaltante). T’aimer ainsi, sans rejeter un seul bonheur, de toutes mes forces ! **Pourquoi maintenant tout ce mal** ? Ma chérie chérie, je te l’ai souvent répété : aucun homme ne pourra t’aimer autant que moi. En toi, j’ai mis en plus de mes désirs, mon esprit tout entier. **Et je sais bien que sans la femme que tu es, je n’aurai pas le courage de réaliser mes ambitions**. Comme il faudra t’aimer pour te donner seulement une parcelle du bonheur que je veux t’offrir. Tu vois, je suis sûr que jamais, pas plus dans ton corps que dans ton intelligence, tu ne seras satisfaite. **Pour combler ton exigence, il faut une folie comme la mienne**. Ma très aimée, tu es si précieuse, si riche et si faible. Qui te comprendra, et en te donnant la force, saura recevoir de toi l’élan et cette qualité que je devine en toi ? Ma petite pêche, tu es si belle et si fragile. Crois-moi, quoi qu’il arrive désormais, tu resteras pour moi “ma femme”, et je souffrirai durement si je te sais incomprise, meurtrie. Certes, je ne le souhaite pas, ce serait si bon de te savoir heureuse. Mais comme il est difficile (et merveilleux) de t’aimer et d’être aimé de toi. Ici, rien de très neuf. Espère tout de même. Tout est en bonne voie. **J’ai été assez déprimé par un rappel inopportun de mon éclat d’obus** que je commençais à oublier ! Ce n’est pas grave. Tu sais, mon aimée, quelle est pour moi la seule chose grave.

François

2.000 - 3.000 €



324. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 16 octobre 1941

“AU-DELÀ DE MA SOUFFRANCE NÉE DE TOI, JE ME SENS LIÉ À TOI PAR UNE TENDRESSE QU'AUCUN ÊTRE NE POURRA PLUS EXIGER DE MOI”.

“JE T'AIME AU-DELÀ DU MAL ET DU BIEN”

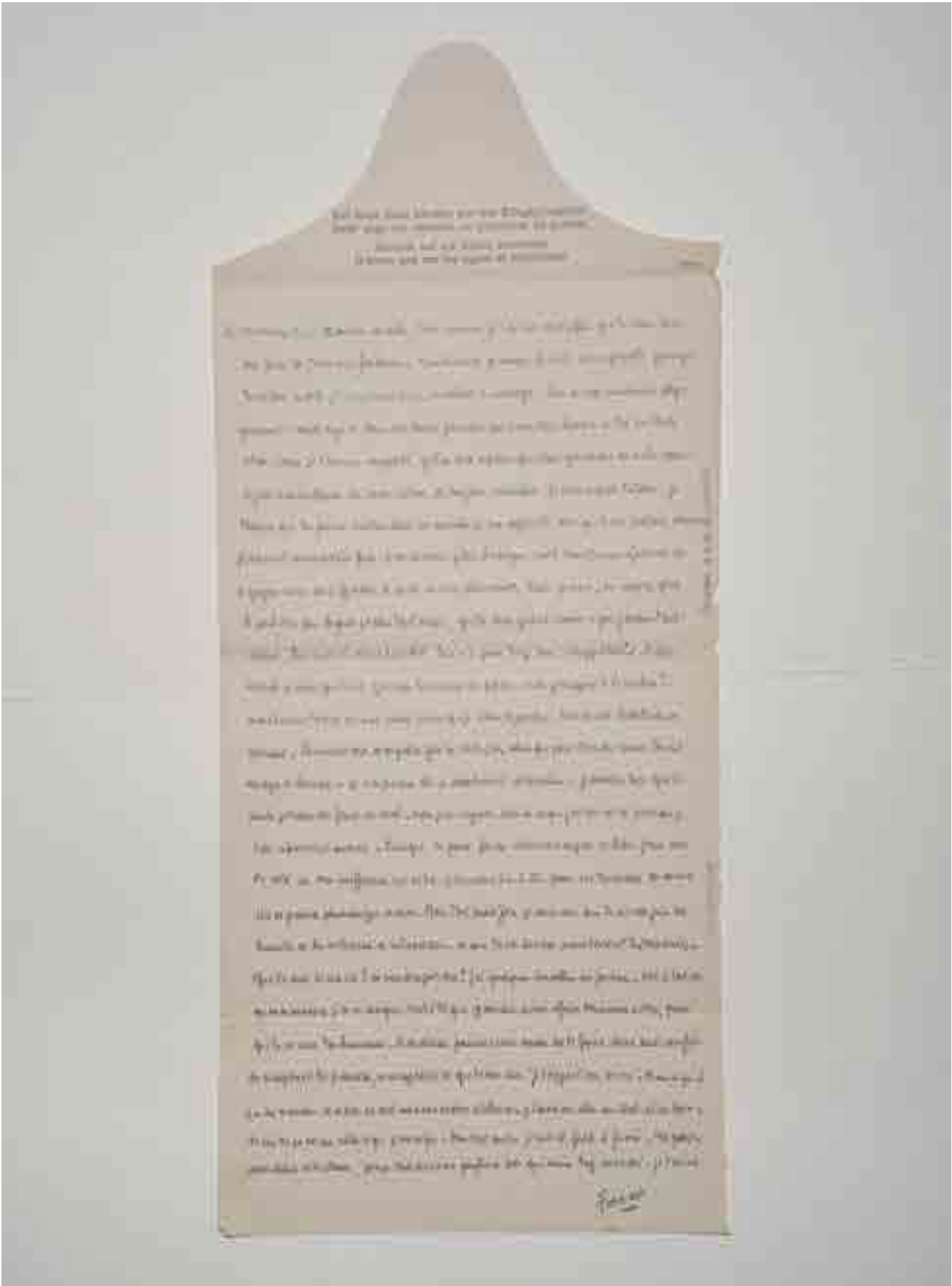
2 pp. in-8 (277 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d'Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 16 octobre 1941. Ma bien-aimée, bien souvent je t’ai dit autrefois que tu étais toute ma force et toute ma faiblesse. Maintenant je mesure la vérité de ma parole, parce que tu es loin de moi, il ne me reste rien, ni volonté ni courage. Loin de moi seulement physiquement, c’était déjà si dur ma chérie, pour moi qui avais tant besoin de toi en toute chose, mais je l’aurais supporté grâce aux espoirs que nous gardions en notre cœur : le jour merveilleux de mon retour et les joies indicibles de notre union totale. Je t’assure que les peines matérielles et morales de ma captivité, tant que tu me restais, étaient facilement surmontées. Car je me sentais plein d’énergie, prêt à résister aux épreuves et à gagner dans ces difficultés le droit de vivre pleinement. Mais **quand j’ai compris que le seul être sur lequel j’avais tout misé, que toi mon grand amour à qui j’avais tout donné, lui aussi m’abandonnait, tout m’a paru trop dur, insupportable**. Mon aimée, je sais que tu en éprouves beaucoup de peine. Mais pourquoi te le cacher ? Maintenant, tout m’est une crise parce que je vais te perdre. Tout m’est lassitude et détresse. Pardonne-moi, mon petit Zou, de t’attrister alors que pour tous les deux la vie est déjà si lourde. Je n’ai jamais été si absolument démoralisé. Je savais bien que toi seule pouvais me faire du mal. Mais je ne regrette rien de ce que j’ai eu de toi parce que je t’ai infiniment aimée. Puisque tu peux prier, interviens auprès de Dieu pour moi. **Au-delà de ma souffrance née de toi, je me sens lié à toi par une tendresse qu’aucun être ne pourra plus exiger de moi**. Mon tout petit Zou, je suis sûr que tu as compris les beautés et les violences de notre amour. Et que tu en devines maintenant les tourments. Que te dire de ma vie ? De mes occupations ? J’ai quelques nouvelles de Jarnac. Cette citation qu’on m’annonce, je m’en moque. C’est à toi que j’aurais aimé offrir tous mes actes, pour que tu en sois heureuse. Mon aimée, pardonne-moi aussi de te faire sans doute souffrir en acceptant ta promesse, en acceptant ce que tu me dis : “je t’appartiens encore”. Mais ce qu’il y a de mauvais et de bon en moi est d’une même violence. **Je t’aime au-delà du mal et du bien**. Tu vois, tu es encore celle à qui je me confie. Pour tout autre, je reste si froid, si fermé. Ma petite sœur chérie de tristesse, pense toute de même parfois à moi qui suis trop dévasté. Je t’aime.

François

2.000 - 3.000 €



326. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 24 octobre 1941

“SI PAR MALHEUR, MA VIE SE PASSAIT AUPRÈS D’UNE AUTRE FEMME QUE TOI, C’EST TOI QUE JE CHERCHERAIS EN ELLE”...

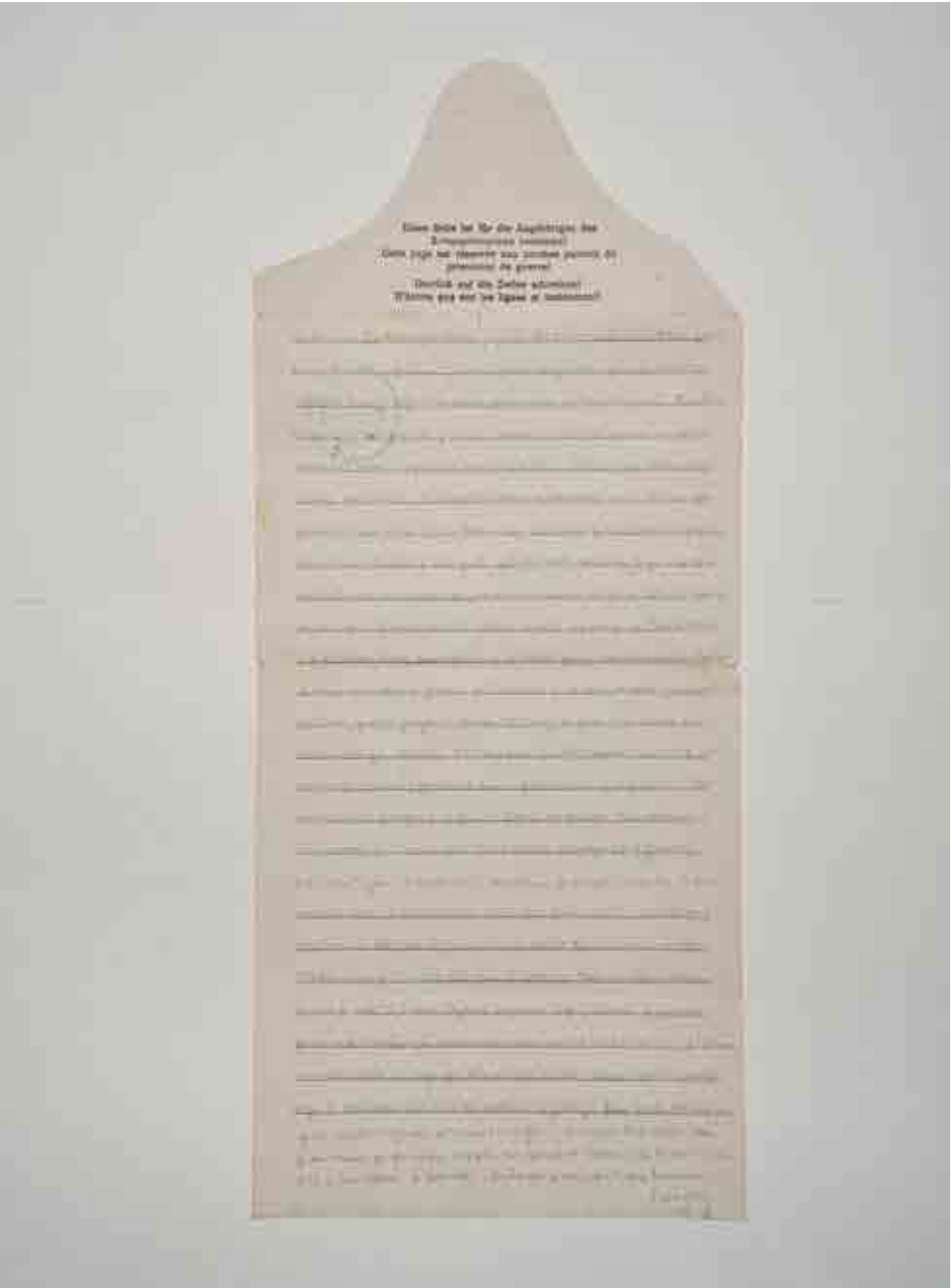
2 pp. in-8 (277 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716, Stalag IX A, Deutschland

[Verso :] Le 24/10/41. Ma Marie-Zou chérie, je pense que dans mes dernières lettres, je t’ai montré beaucoup de faiblesse ! Je m’en repends car je n’aime guère les plaintes inutiles. Ce que je souffre, tu le devines, pardonne-moi si je t’en ai tant parlé. Ma chérie, pourquoi es-tu si importante pour moi ? Vraiment je n’ai aimé personne au monde comme je t’aime, et pourtant, qu’ai-je eu de toi ? Souvent, mes lettres, comme ce cahier que tu as lu, te disent la violence de mes désirs. Oui, je sais bien que quand tu seras à moi, je ne me laisserai pas des caresses qui nous donneront passionnément l’un à l’autre. Je sais quelle folie me brûle. Mais tu vois, **ce qui m’est sans doute le plus dur, c’est de penser que jamais [je] ne retrouverai cette paix, cette joie absolue du cœur que j’éprouvais avec toi**. Cela me rappelle le passage d’Abel Bonnard : quand nous étions dans les bras l’un de l’autre, quand nous connaissions l’union si douce de nos soirs de Jarnac et l’exaltation de nos chères caresses, je ressentais après cela, quand je voyais de nouveau ton visage, tes yeux et ton sourire, un bonheur étrange, indicible. Et tu sais aussi ma chérie, **combien il est rare cet amour qui dépasse infiniment le désir** : quelle merveille : je le possédais. Tu comprends alors pourquoi je ne puis en séparer ma pensée. Mais comment t’en voudrais-je ? Tu m’as donné tant de bonheur et malgré nos difficultés, je me sens toujours si proche de toi, en confiance si complète avec toi. **Si par malheur, ma vie se passait auprès d’une autre femme que toi, c’est toi que je chercherais en elle, c’est la joie que tu m’as donnée que je désirerais en elle**. Ma bien-aimée, je t’écris tout cela sans périphrases. Mais cela doit te montrer surtout qu’avec toi je veux toujours exprimer ce que j’éprouve, ce qu’avec personne je n’oserais : je t’aime et mon amour contient tant d’amitié. Je t’écrirai de nouveau lundi. Je songe que notre situation actuelle t’est sûrement très pénible et que tu désirerais peut-être, si ma captivité se prolonge, faire ta vie. **Ne crois pas que je veuille te garder si tu dois en souffrir**. J’ai accepté ta promesse. Mais je sais mieux que quiconque combien, ma ravissante chérie, cela te doit être dur à toi si merveilleuse, si désirable. Sache que je veux que tu sois heureuse.

François

500 - 800 €



327. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 29 octobre 1941

“TU T’ES PEUT-ÊTRE TROMPÉE AUSSI
À MON ÉGARD : SI POUR TOI J’AI
VOULU CONFORMER NOTRE AMOUR À
DES NORMES ÉTABLIES, TU NE PEUX
COMPRENDRE À QUEL POINT JE SUIS
DÉTACHÉ DE TOUT CE QUI N’EST PAS
MON GOÛT DE L’AVENTURE”

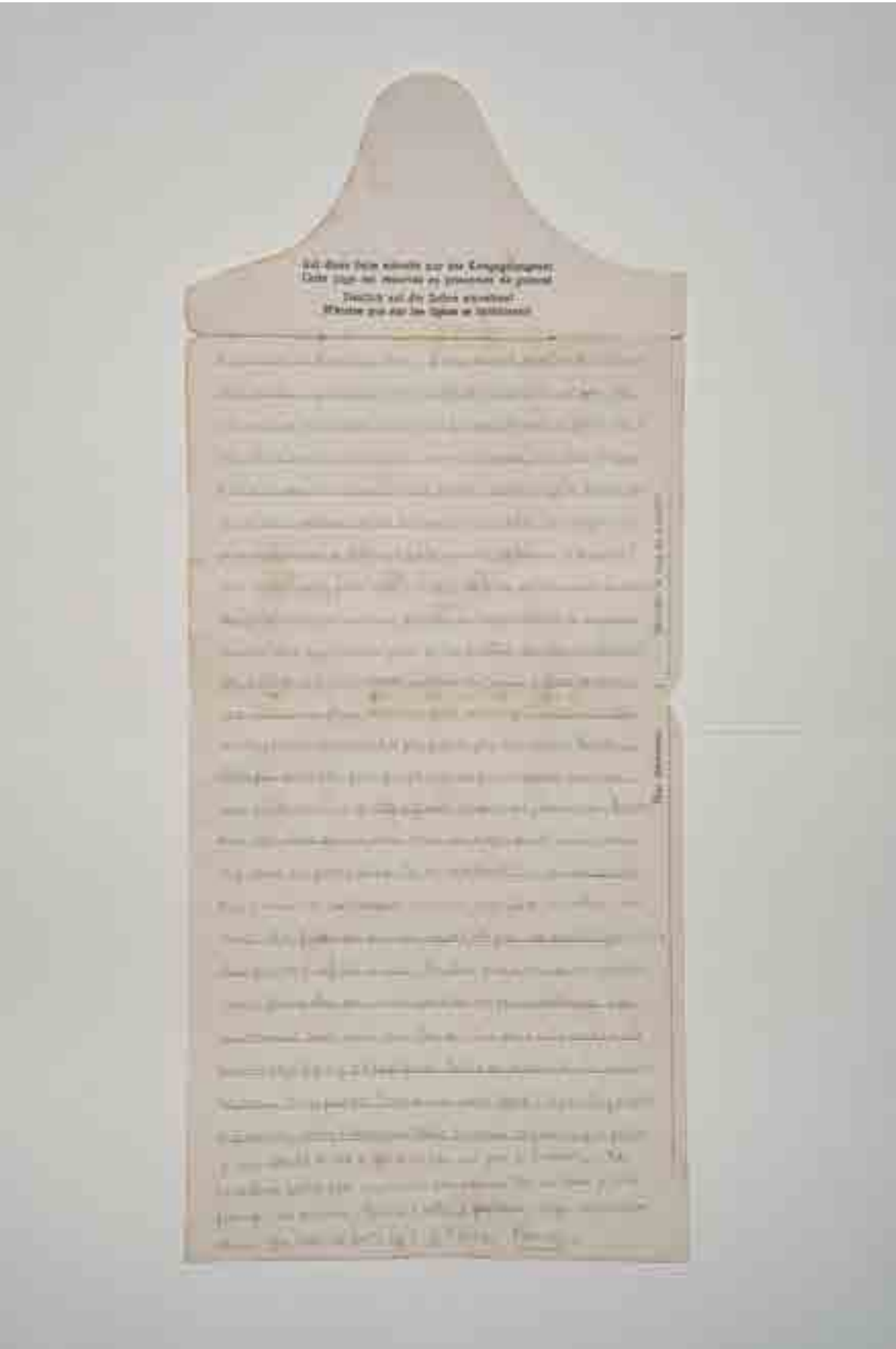
2 pp. in-8 (274 x 149 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 29 octobre 41. Ma Marie-Louise chérie, je suis souvent
stupéfait de t’écrire des lettres pareilles. Je les écris le matin très tôt, et il
suffit de la nuit pour que s’évanouissent les tristesses, du sommeil pour
que je te retrouve près de moi, à moi. Tu te souviens, nous en riions : com-
ment nous deux, êtres aussi indépendants, étions-nous si nécessaires l’un
à l’autre ? **Depuis que je te connais, donc que je t’aime, nombreuses
ont été les occasions de t’oublier, de t’éloigner.** Mais pourquoi ne dési-
rais-je follement que tes caresses, tes baisers, ta tendresse ? Je me sen-
tais prêt à faire de nos nuis et de nos jours, de notre union, un accord plus
fort que toutes les lassitudes, que toutes les tentations. Cela me surprend
d’autant plus que je n’aimais guère que ma fantaisie, que rien ne m’at-
tachait, que le monde je le rêvais comme un jardin où j’aurais le droit de
cueillir et de délaisser les fleurs selon mon goût, autant qu’il me plairait.
Mais avec toi, j’ai découvert une réalité plus profonde, plus émouvante.
Peut-être ne l’as-tu pas deviné alors parce que je n’arrivais pas à l’ex-
primer, mais mon désir pour toi était d’une qualité différente de tout ce
que j’avais connu. **Peut-être même t’es-tu étonnée qu’en nos soirées
de mars nous n’ayons pas été l’un à l’autre. Ai-je désiré une femme
plus que toi en ces moments ? Tu sais bien que non.** Mais je voulais
qu’une possession seulement magnifique, merveilleuse nous unisse. Il ne
fallait pas qu’un seul regret l’atteigne. Mon aimée, il y a certaines choses
qu’il est si difficile de dire. Plus tard, quand nous serons ensemble (car il
faudra alors que nous nous parlions non pas en adversaires, ce qui serait
absurde, mais comme deux êtres qui l’un par l’autre ont vécu une aven-
ture magnifique), je t’expliquerai tout ce qui demeure pour toi sûrement
très obscur. **Tu t’es peut-être trompée aussi à mon égard : si pour toi
j’ai voulu conformer notre amour à des normes établies, tu ne peux
comprendre à quel point je suis détaché de tout ce qui n’est pas mon
goût de l’aventure.** Ma merveilleuse petite fille, unis ou non, nous som-
mes tous les deux, je crois, proches par nos pouvoirs. Toit tu es si belle,
si précieuse. Et qui comprendra mieux que moi ce que tu es ? Je t’aime.

François

1.000 - 1.500 €



328. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 4 novembre 1941

“LA FANTAISIE ET L’AVENTURE, JE NE VEUX QU’ELLES. ET JE NE VEUX PAS CONNAÎTRE LA LIMITE DE MA FORCE”.

2 pp. in-8 (280 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

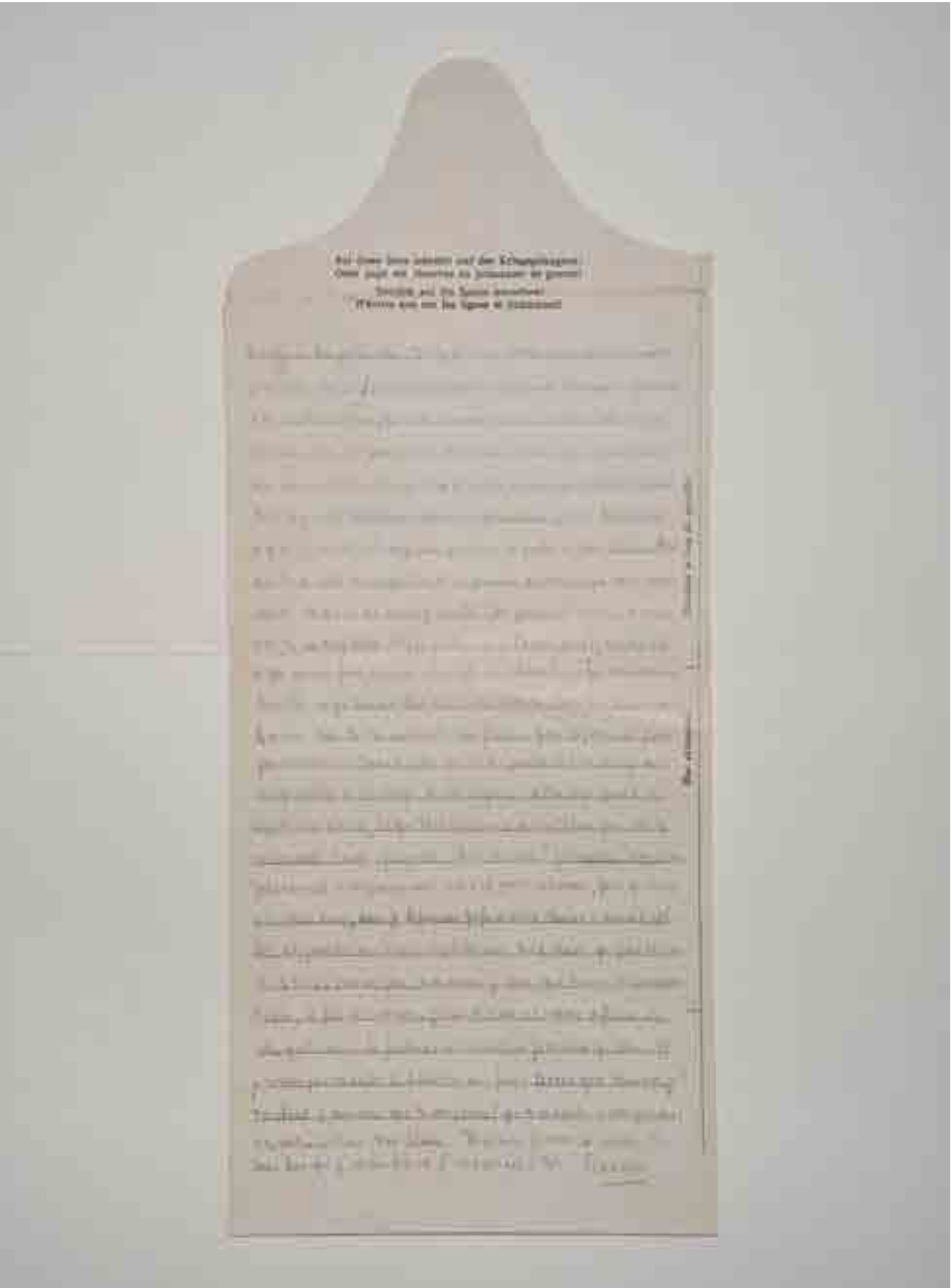
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

[Verso :] Le 4 nov. 41. Mon Zou très chéri. Tu vois, le temps passe, et que met-il chaque jour entre nous ? Et pourtant, jamais tu ne me seras étrangère. Je pense à toi, à notre aventure, qui n’est sûrement pas une aventure telle qu’on l’entend, chose qui passe et ne laisse pas de traces. Et je pense aussi à moi vis-à-vis de toi, celui que tu as connu et celui qui t’est resté secret. Avec toi, **j’ai été tellement homme de paradoxes**. Je t’ai tant désirée, et qu’ai-je pris de toi ? Et je suis pourtant si proche de mes désirs. Pour moi, tu es celle qui as reçu toute la passion de mon corps et de mon esprit. Mais où me serais-je arrêté ? Où pourrais-je jamais m’arrêter ? Et toi, tu es trop belle, trop parfaite. Si je t’avais prise, j’aurais haï ce qui aurait fait de nous un couple de hasard, ce qui nous aurait humiliés, ce qui aurait fait de toi une femme dans mes bras comme d’autres. Non, toi, tu devais être ma femme pour toujours, et pas par accident. Quand je dis que tu es parfaite, je ne songe qu’à ces qualités de ton visage, de ton regard, de ton corps quand il est prêt à se donner, et qui t’ont rendue si merveilleuse pour moi, incomparable, presque effrayante. Tu te souviens ? Je t’appelais “mon beau petit animal”. Comprends-moi, cela n’est pas te rabaisser, parce que tu es autre chose aussi, mais je le pensais profondément. Comme ç’aurait été bête de te posséder sans te donner tout le bonheur, tout le plaisir qui peut être en toi. Si tu es à moi un jour, mon amour, je veux que tout en toi connaisse l’infini, la folie de l’amour. **Je suis devenu un homme différent de celui que tu sais. La fantaisie et l’aventure, je ne veux qu’elles. Et je ne veux pas connaître la limite de ma force**. Devant quoi hésiterai-je ? Toi, chérie, je suis sûr que tu comprends (que tu es la seule à comprendre) mes contradictions, mes désirs. Tu es une femme si riche. Tu sais bien que je serais fou si je renonçais à toi.

François

Pli fendu

2.000 - 3.000 €



329. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 7 novembre 1941

“PLUS LE TEMPS PASSERA, MOINS TU
SERAS MIENNE”.

MARIE-LOUISE TERRASSE N’ÉCRIT PUS
À FRANÇOIS MITTERRAND

2 pp. in-8 (274 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

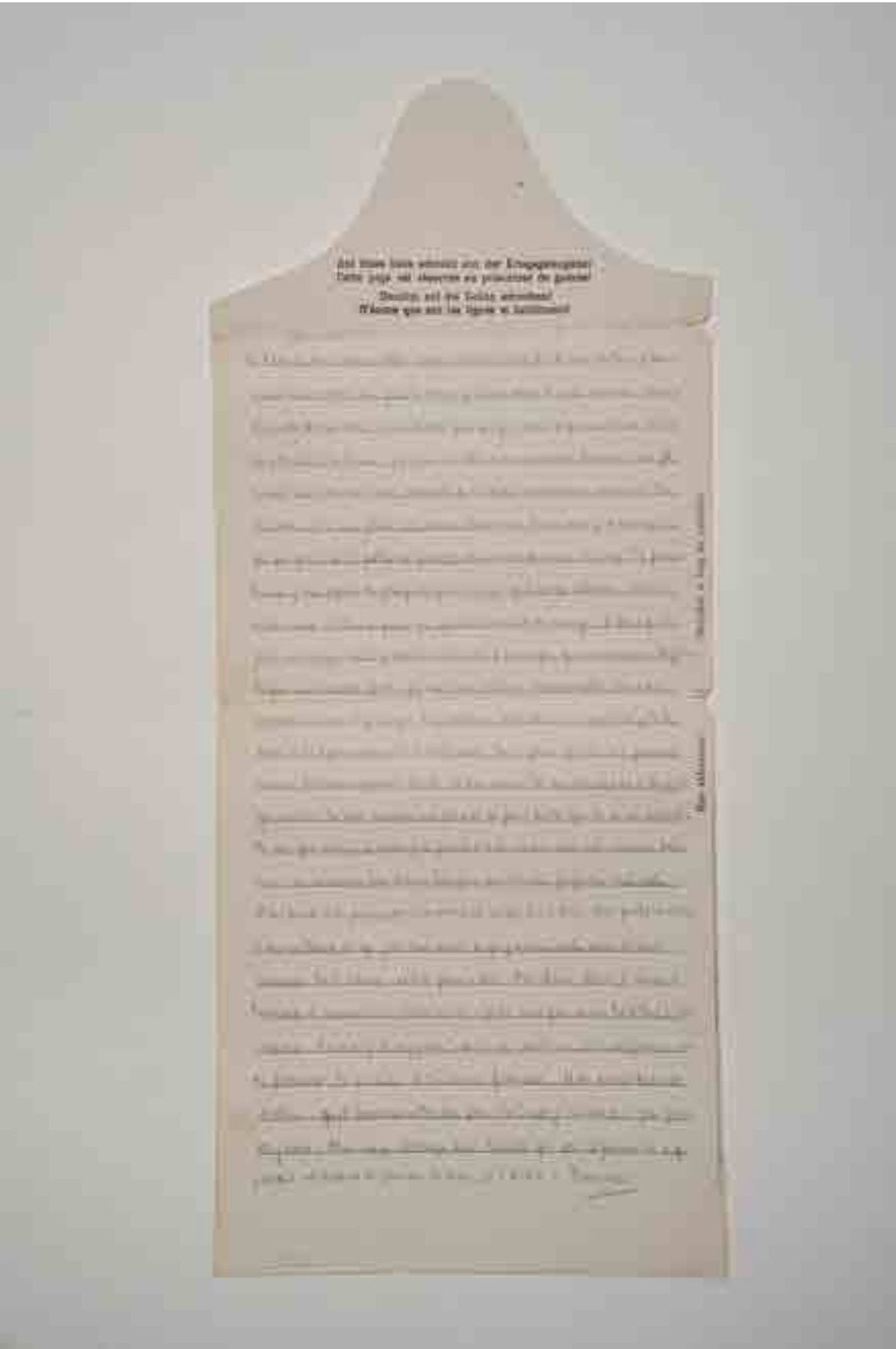
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 7 novembre 41. Mon amour chéri, depuis presqu’un mois je
n’ai rien de toi. **Je me rends bien compte que plus le temps passera,
moins tu seras mienne.** Mais je suis triste tout de même, indiciblement,
parce que je t’aime et que ma vie est encore trop attachée à la tienne. J’ai
reçu une lettre de mon camarade Moreau, libéré. Il me dit t’avoir écrit et
t’avoir demandé de me mettre nettement au courant de tes décisions. J’en
suis fâché. Il croit sans doute bien faire, mais je n’admets pas que qui
que ce soit (fut-ce nos parents) intervienne dans nos décisions. Tu penses
bien que je sais depuis longtemps de quoi il s’agit, quel est ton dilemme.
Et toi, tu devines aussi l’atroce angoisse qui quotidiennement me ravage.
Il faut que toujours nous soyons seuls à orienter notre vie. D’autant
plus que nous sommes toujours liés par une tendresse infinie, qui doit
nous éclairer. Ma merveille chérie, aie confiance en moi. Si je vois que
trop longtemps doit durer ma captivité je te le dirai et tu agiras comme
tu l’entendras. Tu ne peux quitter ma pensée. Aucune femme ne m’appa-
raît hors toi et mes désirs et mes pensées ne se dirigent que vers toi. Tu
sais combien est grande la part de toi que tu m’as donnée. Tu sais que si
nous n’avons pas possédé notre amour selon notre immense désir, nous
n’en sommes pas moins liés par des attaches profondes, indicibles. Et
me brûle cette pensée que maintenant ce qui fut à moi, ma pêche adorée
si merveilleuse, ce que j’ai tant aimé, ce que j’aurais voulu ravir de mes
caresses, tu le donnes, et non plus à moi. Ma chérie chérie, je serais si
heureux de recevoir une lettre de toi. **Je ne suis pas encore habitué à ton
silence.** Pourrai-je le supporter ? Seule me soutient cette confiance en ta
promesse, ta dernière et très douce promesse. Mon aimée, tout est si dur.
Quel bonheur attendre sans toi ? Non, je ne renonce pas pour toujours.
Mais, comme le temps sera terrible qui me séparera de ce que j’aime et
désire le plus au monde. Je t’aime.

François

Pli légèrement fendu

2.000 - 3.000 €



330. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 12 novembre 1941

“DU VOTE DE MA FAMILLE, IL Y A LONGTEMPS ÉVIDEMMENT QUE JE SUIS RENSEIGNÉ... À MOI SEUL, JE RECONNAIS LE DROIT DE TE JUGER ET RÉSERVE LE POUVOIR DE DÉCIDER”.

“CELA N’EXCLUT PAS MA SOUFFRANCE ET MA CERTITUDE QU’UN JOUR, PROCHE OU LOINTAIN, TU SERAS À MOI”

2 pp. in-8 (277 x 148 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

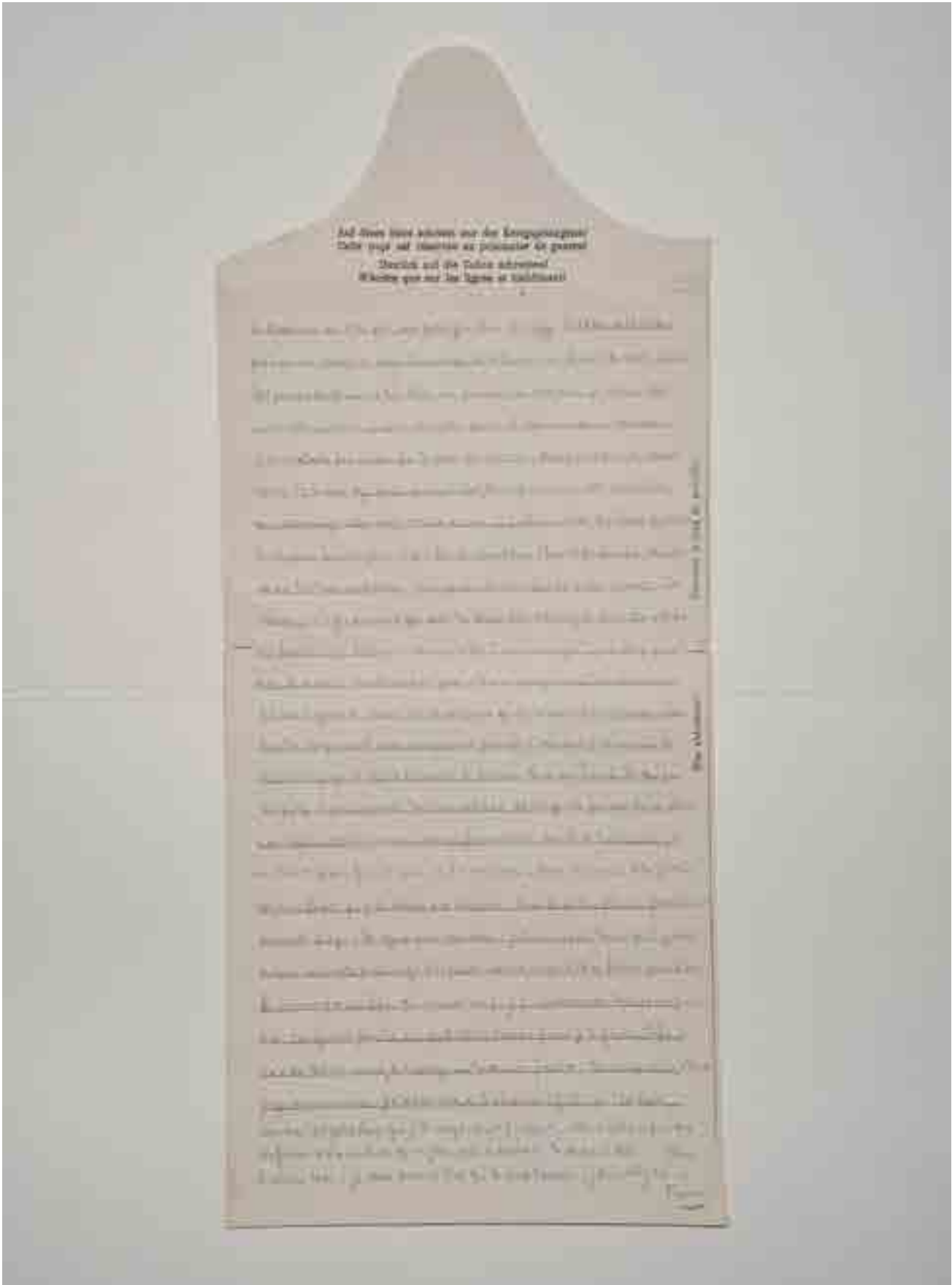
[Verso :] Le 12 novembre 41. Mon Zou, mon petit Zou chéri, je reçois tes 2 lettres du 22 octobre, je n’avais rien depuis un mois. Tu crains que tes lettres ne me fassent de mal. Elles ne font pas que me blesser, ma très chérie, car pourquoi les attendrai-je malgré moi aussi intensément ? Je ne me raccroche pas à l’illusion d’une tendresse. Je ne m’attache pas au peu que tu puis me donner. Mais je continue de t’aimer, comme tu le sais, et je pense qu’avant tout, tant que durera cette situation, nous devons agir selon notre intimité si vraie, si profonde, selon les liens que nous ne songeons pas à rejeter et qui font de nous deux êtres confondus par des joies et des tristesses extrêmes. Tu me parles de mon père et de tes parents. Tu sais que je n’agis envers toi que selon tes désirs. Voici donc où j’en suis. **Du vote de ma famille, il y a longtemps évidemment que je suis renseigné. Je ne songe pas le moins du monde à incriminer mon père. S’il a vu quelque amertume dans mes lettres à l’égard des miens, ce n’est pas parce qu’ils seraient pour quelque chose dans ton éloignement, mais uniquement parce qu’à moi seul je reconnais le droit de te juger et réserve le pouvoir de décider.** Tu es ma fiancée. En qui j’ai mis, quoi qu’il puisse paraître, toute ma confiance. Ne t’inquiète pas, ma chérie chérie, nous réglerons tout à nous deux et en parfaite entente. Du côté de tes parents, j’ai écrit trois ou quatre fois à ton père, et il m’a répondu. Dans la première lettre, j’étais tellement abattu que je lui disais mon désarroi. Dans les autres, je lui ai formellement demandé d’agir à ton égard comme moi-même. **Je lui ai répété tout ce qu’il y avait de beau dans notre passé et que si le présent était déchirant, il ne fallait pas abîmer les sentiments magnifiques qui nous ont unis.** Je lui ai demandé toute sa compréhension, son affection pour toi, de ne pas te retirer l’estime que moi je te garde. Enfin, et il m’a dit tout son accord, de n’essayer

sur toi aucune pression. Nous deux seuls étant juges de nous-mêmes. Je m’étonne donc de la situation difficile qui t’est faite. Crois, mon tout petit chéri, que je te comprends *infiniment*. **Cela n’exclut pas ma souffrance et ma certitude qu’un jour, proche ou lointain, tu seras à moi.** Mais crois en moi. Je veux avant tout que tu sois heureuse. J’écris chez toi.

François

Ce “vote de ma famille” fait référence à la décision commune, prise par les Terrasse et les Mitterrand au mois d’août 1941, de rompre les fiançailles de Marie-Louise Terrasse et François Mitterrand. Le prisonnier n’en aurait pas été immédiatement averti.

2.000 - 3.000 €



331. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 17 novembre 1941

DÉCHIRANTE LETTRE D'AMOUR
MALHEUREUX : “JE T’AIME. C’EST MON MAL. RIEN NE TE REMPLACERA”.

FRANÇOIS MITTERRAND A DEMANDÉ À SES PARENTS ET À CEUX DE MARIE-LOUISE DE NE PAS INTERVENIR DANS SA RELATION AVEC SA FIANCÉE.

“TOUT PASSE, ON LE DIT. MAIS CELUI QUE J’ÉTAIS, S’IL PASSE AVEC LE TEMPS, J’AI PEUR DE CELUI QUE JE VAIS ÊTRE

2 pp. in-8 (276 x 147 mm), encre noire et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716

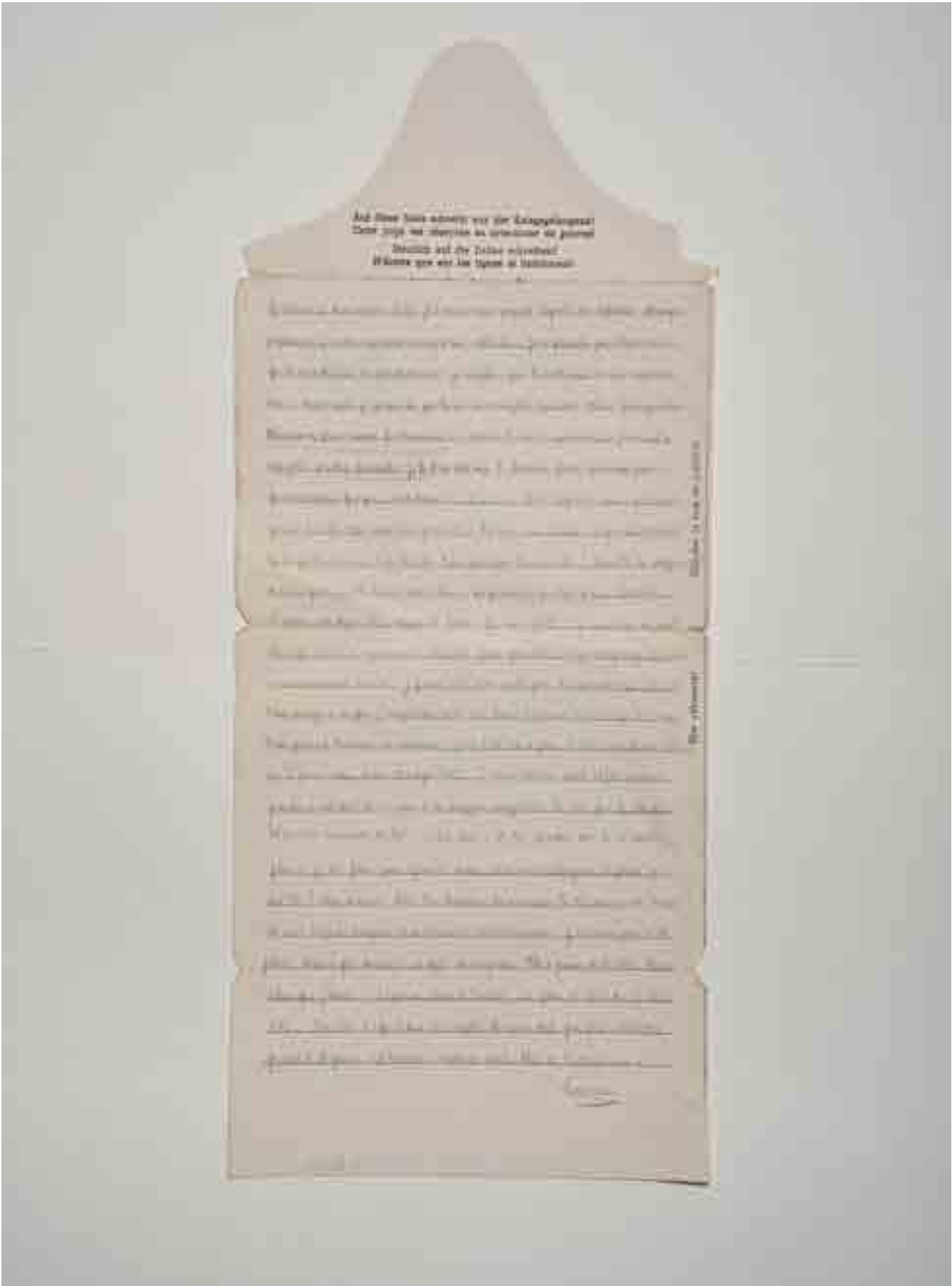
[Verso :] Le 17 nov. 41. Mon amour chéri, je t’écris sans grand espoir de réponse puisque **jamais rien de toi ne vient rompre ma solitude. Je ne pensais pas tout de même que tu m’oublierais si complètement.** Je croyais que tu resterais un peu auprès de moi. **Mais rien.** Je comprends que ta vie soit remplie sans moi. Mais pourquoi ne chasses-tu pas aussi les souvenirs ? **Comme tu me le demandais, j’ai écrit à mon père et à tes parents.** Je te l’ai dit dès le premier jour. Je ne veux pas qu’intervienne qui que ce soit dans nos décisions, et ne t’inquiète pas, je m’appliquerai à ce que tout soit bien pour toi. Tu sais, ma chérie,il y a des moments où le poids paraît trop lourd. Mais pourquoi dire cela ? Peux-tu le comprendre ? Et la vie que tu as, te laisse-t-elle le loisir de penser à ce que moi je puis devenir ? **L’hiver est déjà ici. Neige et froid. Que m’importe ? Je suis las, et peut-être rien n’a-t-il d’importance.** Tu peux prier pour moi. Il y a longtemps que cela ne m’est vraiment arrivé. Je pense à toi mon petit Zou. Trop souvent, sûrement. Mais songe à ce que j’emportais avec moi dans l’épreuve et à ce que tu m’enlèves quand toi seule me restais. Je ne t’en veux pas. Tu sais, ma chérie chérie, qu’il faut rester unis malgré tout. Si mes lettres sont cafardeuses parfois, c’est que je ne puis à la longue supporter le vide que tu laisses. Et ne rien recevoir de toi, c’est si dur. Il

me semble que tu n’existes plus. Je ne fais pas grand chose. Comment éloigner le passé, qui est toi ? Mon amour chéri, tes baisers, tes caresses, ta tendresse ont laissé en moi trop de marques maintenant douloureuses. Je ne veux pas de ta pitié. Mais à qui dirai-je ce qui m’angoisse ? **Tout passe, on le dit. Mais celui que j’étais, s’il passe avec le temps, j’ai peur de celui que je vais être. Sans toi, l’équilibre se rompt.** Pense à moi parfois. Écris-moi quand tu le penses. **Je t’aime. C’est mon mal. Rien ne te remplacera.**

François

Quelques accroc marginaux, sans atteinte au texte, pli légèrement fendu

2.000 - 3.000 €



332. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais

[Trutzhain, Hesse], Stalag IX A, 25 novembre 1941

“JUSQUE LÀ, UNE FEMME NE POUVAIT
ME DONNER QUE SON PLAISIR. TU
COMPRENDS, MON AMOUR, QUEL
SAUT DANS L’INCONNU QUAND J’AI
DÉCOUVERT QUE TU AVAIS PRIS PLUS
QUE MES DÉSIRS D’UN INSTANT”.

2 pp. in-8 (280 x 148 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du
“Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

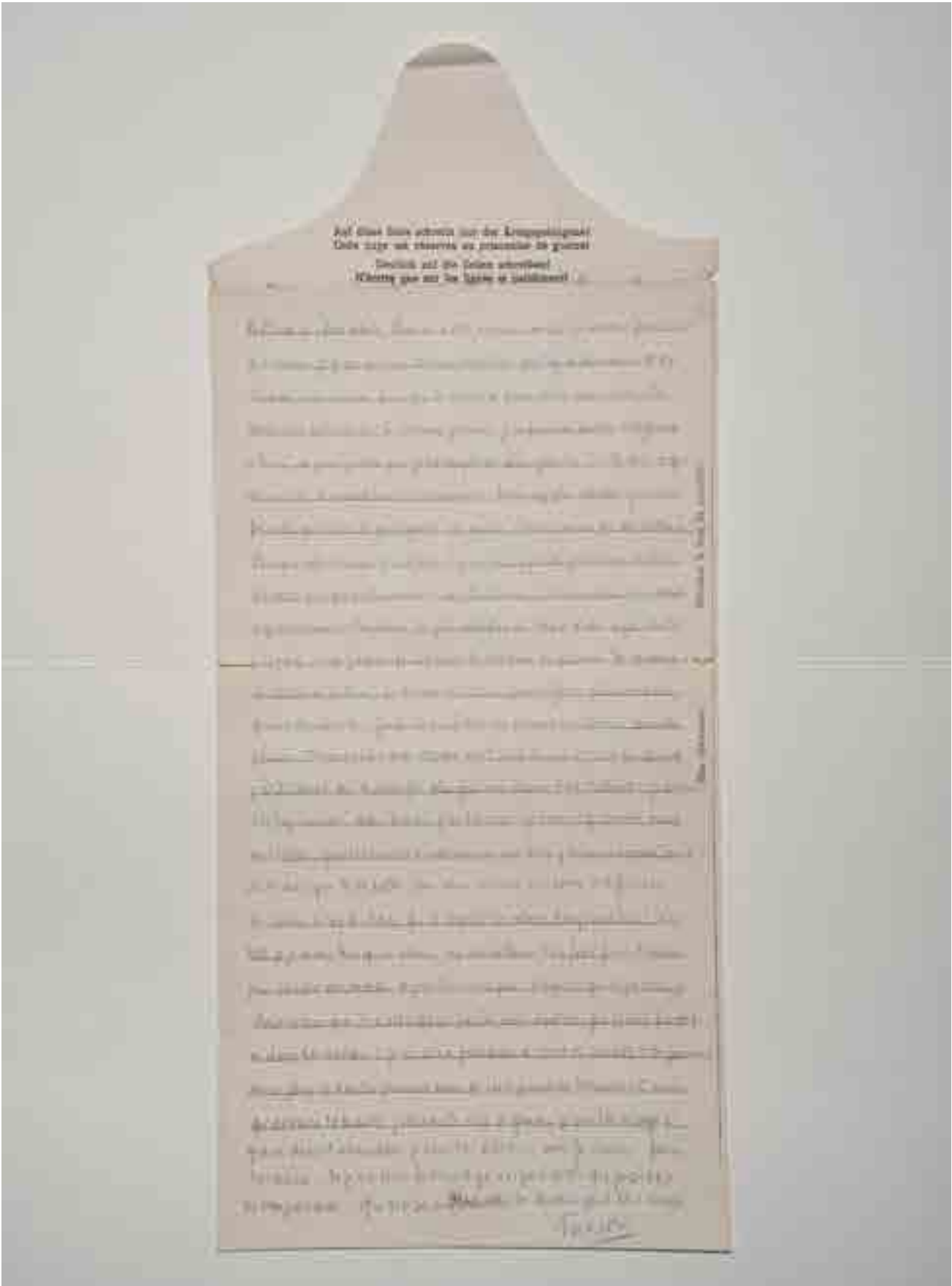
[Suscription :] Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue
d’Orléans 5, XIV^e arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand,
21716

[Verso :] Le 25 nov. 41. Mon aimée, rien de toi cette semaine encore, je
continue pourtant de t’écrire. Je pense que nous sommes trop liés, que
trop de souvenirs et de tendresse nous unissent pour que le silence se
fasse entre nous. **Même si tu choisis une autre voie que la mienne,
jamais je ne pourrai rester indifférent à ta vie.** Et puis-je croire que je
ne compterai plus pour toi ? Tu vois, ce qui nous arrive m’aurait trouvé
normalement beaucoup plus détaché. Je ne suis pas celui qui reste et qui
regrette. Et quelle femme aurait pu me retenir ? Pourquoi alors te suis-je
si attaché ? Je ne le comprends guère moi-même. Ne crois-tu pas que
notre amour a été très beau ? Il réunissait sans doute trop intimement les
désirs les plus absolus de l’âme et du corps : en toi, je ne puis, n’ai jamais
pu séparer le bonheur de posséder tes caresses, au besoin de m’élever, de
devenir meilleur, plus raffiné, plus sensible, grâce à toi, avec toi. **Jusque
là une femme ne pouvait me donner que son plaisir. Tu comprends,
mon amour, quel saut dans l’inconnu quand j’ai découvert que tu
avais pris plus que mes désirs d’un instant.** Je pense à toi trop sou-
vent. Mais jamais je ne t’accuse. Je t’écris trop souvent aussi ma tristesse.
Pourtant, avant de commencer une lettre, j’ai souvent aussi envie de te
dire que tu es belle, que nous sommes nous deux indifférents, au-dessus
de trop de choses, que m’importe ta volonté d’aujourd’hui ? **Tu es belle
et je savais que tu étais ma merveilleuse, trop faite pour l’amour pour
attendre des ombres.** Et je je t’en veux pas. **Malgré ce que tu penses, je
sais en moi que tu n’échapperas pas à notre destin, que ce soit bientôt
ou dans des années.** Je me sens possesseur de tant de secrets : tu pourras
donner plus, et d’autres pourront croire qu’ils te possèdent totalement
mais qui devinera ta beauté ? J’entends ta voix si grave. Je vois ton visage
si grave dans l’abandon. Je sais ton silence, cette ferveur pour toi-même.
Et **je me sens fort, car il y a une part de toi que personne ne compren-**
dra. Que moi seul. Mais cela tu le sais peut-être aussi.

François

Petite déchirure sans manque au rabat, un pli fragilisé

1.000 - 2.000 €



333. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais

Boulay, Moselle, Stalag XII F, 3 décembre 1941

DERNIÈRE LETTRE CONNUE DE FRANÇOIS MITTERRAND À MARIE-LOUISE TERRASSE, ÉCRITE DEPUIS UN NOUVEAU STALAG EN MOSELLE, JUSTE AVANT SA TROISIÈME ET ULTIME ÉVASION, CELLE QUI RÉUSSIRA.

ANNONCE DE L'ÉCHEC DE LA DEUXIÈME ÉVASION : “TU SAIS DONC MAINTENANT QUE FATOUNE A ÉCHOUÉ À SON DEUXIÈME EXAMEN DE SORTIE DU CONSERVATOIRE ET DE NOUVEAU, À LA DERNIÈRE ÉPREUVE”.

LA PREMIÈRE SEMAINE DE DÉCEMBRE MARQUE LA DÉFAITE DES ALLEMANDS DEVANT MOSCOU

2 pp. in-8 (277 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag

[Suscription :] Zone occupée, Mademoiselle Marie-Louise Terrasse, Paris, 5 avenue d’Orléans 5, XIV arr^t, Seine, France. [Expéditeur :] François Mitterrand, 21716 St. IX. A

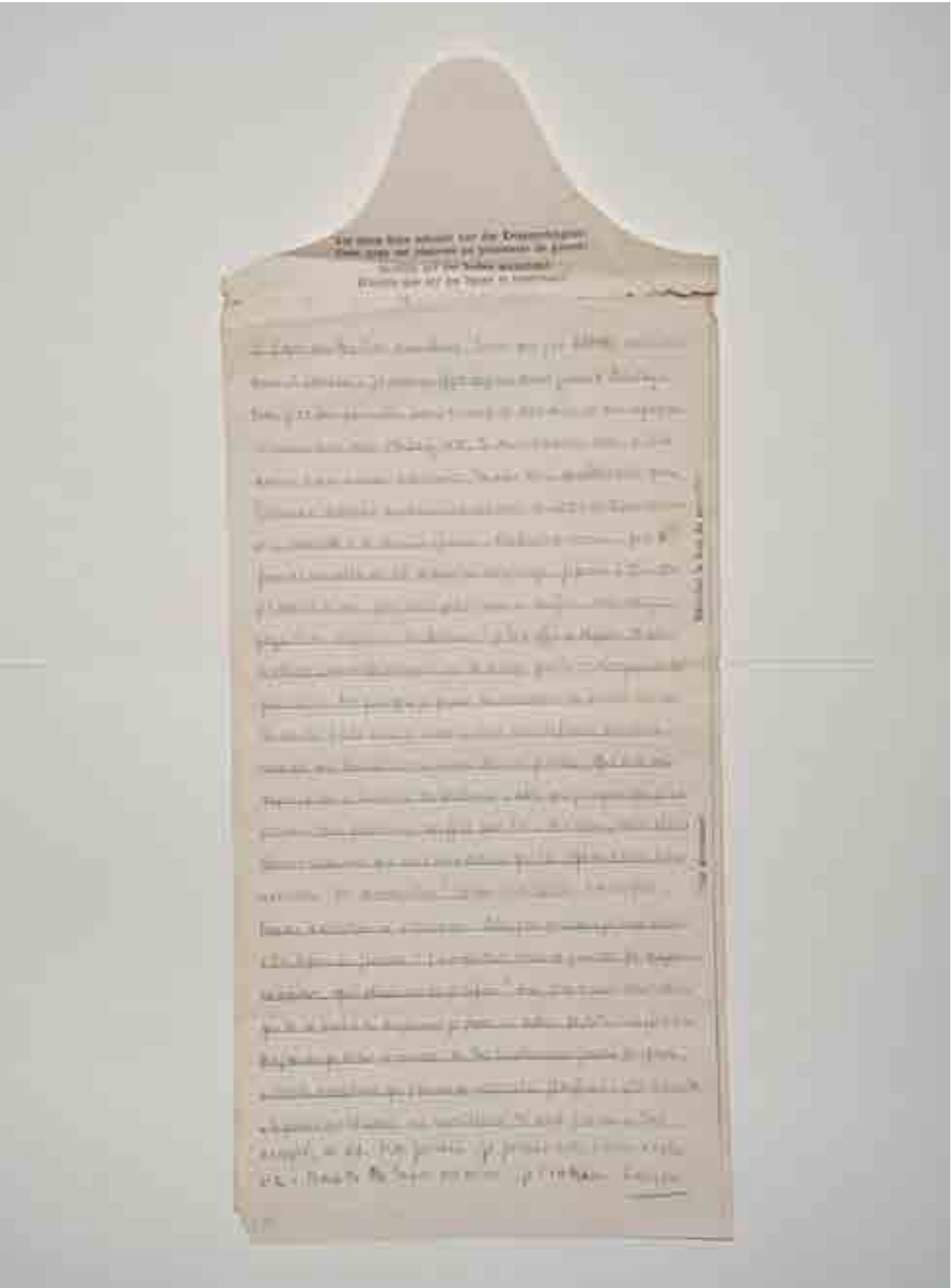
[Verso :] Le 3 déc 41. Ma Marie-Louise chérie, tu vois que j’ai changé momentanément d’adresse. Je suis en effet depuis deux jours à Boulay. Mais je ne dois pas rester dans ce camp de Lorraine et dois regagner incessamment mon stalag IX A. Tu me répondras donc, si tu le désires, à mon adresse ordinaire. **Tu sais donc maintenant que Fatoune a échoué à son deuxième examen de sortie du Conservatoire et de nouveau, à la dernière épreuve.** Dis-lui mon ennui. Je n’ai pas de nouvelles de toi depuis très longtemps. Je pense à toi, car je t’aime, tu le sais. Je voudrais que tu cesses de souffrir, mais dois-je payer de ma souffrance ton bonheur ? Je te l’offre s’il le faut. Ce qui m’attriste devant ton silence, c’est de songer que tu t’éloignes de moi par l’esprit. Non pas que je puisse me contenter du simple don de ton amitié fidèle, mais je chérissais tant cette confiance qui nous unissait, qui faisait de nous deux êtres si proches, que de te voir aujourd’hui si lointaine me bouleverse, alors que je croyais que je ne pouvais plus désormais souffrir par toi. Ma douce-amère chérie, bientôt deux ans que nous nous sommes quittés. Quand nous nous reverrons, que serons-nous ? **Je suis si différent d’autrefois, homme d’aventure et d’inconnu. Alors pourquoi suis-je ainsi attaché à toi depuis ma jeunesse ? J’aimais toute chose et j’aurais pu disperser cet amour. Quel plaisir aurais-je refusé ? Mais Dieu a sans doute voulu que de ce**

besoin de dispersion, je fasse un ordre. Et de toutes les femmes que j’aurais pu aimer et caresser, de tous les plaisirs que j’aurais pu goûter, de toutes les ambitions que j’aurais pu rechercher, je m’effraie (je m’émervellais) à la pensée que toi seule, ma merveilleuse, toi seule femme as tout accepté, et lié. Mon Zou chéri, je pense à notre amour, à notre vie. Mais tu as trop de moi-même. Je t’embrasse.

François

Faux pli dans le rabat

2.000 - 3.000 €



À cause de l'échec de sa deuxième tentative d'évasion, François Mitterrand se savait condamné à un internement militaire en Pologne dont il ne serait peut-être pas revenu. Il s'évada, donc, une troisième fois. Ce fut la bonne. Fin décembre 1941, il rejoignit Jarnac. Début janvier 1942, il revit un soir Marie-Louise Terrasse à Paris. La rupture devint complète et leurs histoires se séparèrent, dit-on, sur le Pont des Arts.

334. MITTERRAND, François

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais
s.l.n.d., [Paris], [1939],

LETTRE ÉCRITE AU LENDEMAIN D’UNE PETITE SCÈNE DE JALOUSIE.

“J’AIME CETTE SOUFFRANCE QUI ME VIENT DE TOI ET JE L’APPELLE MON BONHEUR”

4 pp. in-8 (209 x 133 mm), encre noire. Papier à en-tête de l’“Hôtel L’Oriental. 1 avenue d’Orléans”

Ma toute petite chérie,

me voici levé : ma nuit a été courte, trois heures. Mais dans un instant je vais te voir. Ainsi, ma journée ne sera pas perdue. Mon amour, je ne peux pas te laisser vivre loin de moi.

De cette nuit, j’ai retiré beaucoup d’impressions. Elles se mêlent encore : mais je pourrai les méditer pendant les trois longs jours qui vont nous séparer. Je ne sais pas si cette soirée a été bonne ou mauvaise : je sais qu’elle a été utile. D’abord, tu ne peux savoir mon impatience de te voir dans ce décor ; mon désir de te tenir dans mes bras sans qu’il soit nécessaire de te parler pour t’exprimer mon amour. Tu sais bien qu’un jour je t’ai dit que je reconnaissais mon degré d’intimité avec quelqu’un à ce qu’il devenait indifférent de parler ou de se taire. Avec toi, qui possèdes mon âme, le plus profond de moi-même, je veux bien que tout ait un sens, naturellement. Et mon amour peut se passer de toute expression. Je te le dis, ma pèche bien-aimée, et c’est vrai, j’ai passé avec toi, hier, des minutes adorables, et peut-être ne l’as-tu pas senti (par ma faute). Ce que je ne veux pas, c’est que tu croies que je trouve mauvais que tu devises avec d’autres que moi. Je comprends tes obligations, parfois ton plaisir. Il faudra bien pendant encore quelque temps conserver un pan de façade ; j’essaierai de m’habituer à te voir extérieurement partagée. Ne crains pas de sortir de nouveau, avec moi, et dans les mêmes conditions. Je sais que tu redouteras de renouveler cette torture que tu devinais. Mais je te demande de ne pas l’éviter : nous devons nous adapter à cet état. Et puis notre amour doit être assez fort pour ne pas se déchirer sur de si petites choses.

Tu m’as peut-être jugé trop vif d’avoir voulu partir parce qu’on t’enlevait quelques minutes à moi. Ô ! ma chérie, explique tout par mon amour, et ma volonté forcenée de te garder. Et tu comprendras. Tu as compris mon sentiment qui était composé d’un peu de colère et de beaucoup de peine.

Tu es trop installée au cœur de moi-même pour que tout mouvement de travers ne provoque un déchirement. Ma très aimée, **j’aime cette souffrance qui me vient de toi et je l’appelle mon bonheur**. Le Bonheur pour moi se confond avec toi, et il contient tout ce qui me vient de toi.

Je t’ai dit que je ne voulais plus te tutoyer parce que d’autres que moi le faisaient. Je suis d’un terrible exclusivisme, mais ma raison n’est quand même [pas] totalement en fuite. Pardonne moi de t’avoir dit cela. Je crois, mon amour, que tu es à moi et que tu es toute à moi. Qu’importe

le reste. Ma fiancée chérie, je veux que cette lettre soit un des témoignages les plus vrais de mon amour. Je veux qu’elle soit un pas de plus vers une confiance, une compréhension qui doivent être totales. Ma toute petite fille, quand tu es venue à moi alors que je m’apprêtais à partir, j’ai été bouleversé, j’en aurais pleuré de t’avoir fait, moi, de la peine. Et pourtant, je ne me suis pas jugé sévèrement. Je pense encore que je n’ai pas trompé notre amour. Marie-Louise, comprends-tu mon exigence ? Comprends-tu qu’elle est nécessaire à notre amour ? Cet amour qui doit être au-dessus de tout, notre chef-d’œuvre, notre vie.

Tu seras ma femme, et nous connaissons les difficultés de la vie à deux, et nous ne serons sauvés que par une volonté de s’élever toujours au-dessus de nous-même, de raffiner notre exigence, de l’accorder à notre amour qui, lui, doit être l’amour le plus total et le plus achevé qui unisse deux êtres.

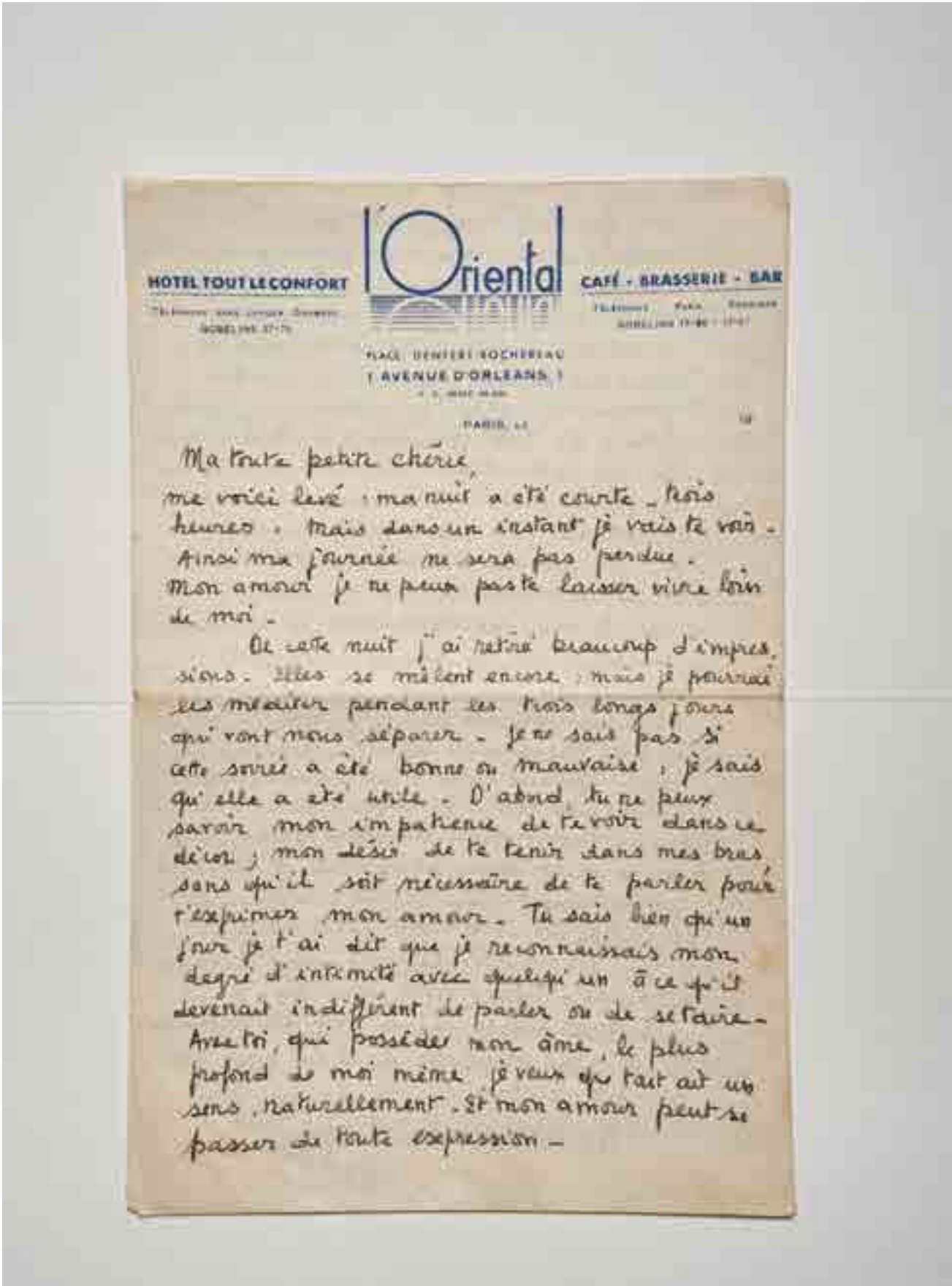
Ma Zou très aimée, vois-tu que je t’écris comme si je fouillais, comme si j’étreignais les sources de notre amour, pour en retirer l’essence. Je t’adore, et je n’ai pas connu plus douce, plus merveilleuse sensation de possession du bonheur que dans ces moments où tu me donnes ton visage, avec tout ton amour de petite fille, où tu m’abandonnes et pour toujours ton corps et ton âme. Éloignons-nous donc des petites choses et vivons sur le plan de notre amour. Quand ta tête repose sur mon épaule, tout n’est-il pas essentiellement simple, essentiellement pur ?

Ce soir, ma toute chérie, tu sortiras de nouveau. Que ta pensée ne me quitte pas. Réfléchis un peu à ce que je te dis là : ma confiance est aussi grande que mon amour et ne peut être séparée de lui. Je ne te verrai pas. Que cela serve à notre amour, que rien n’aille contre lui, que l’extérieur n’empiète pas un instant sur l’intérieur, que nos deux cœurs soient toute cette journée et plus tard parfaitement unis. Et puis tu m’écriras. Je te l’ai dit. J’ai besoin de tes lettres.

Tout à l’heure, nous serons ensemble à l’église. Nous prierons ensemble. Je ne parlerai à Dieu que de mon rêve splendide. Nous nous aimons trop pour qu’il ne nous aide pas à le réaliser. Ma bien-aimée, je t’aime tant

François

400 - 600 €



335. MITTERRAND, François
*Poème autographe signé à Marie-Louise Terrasse,
dite Catherine Langeais*
[1939]

PETIT POÈME POUR UN BOUQUET DE
FLEURS

1 p. in-8 (210 x 135mm), encre noire

Voici des fleurs, mes compagnes.

Qu'elles soient pour toi

Ma seule compagne, ma chérie,

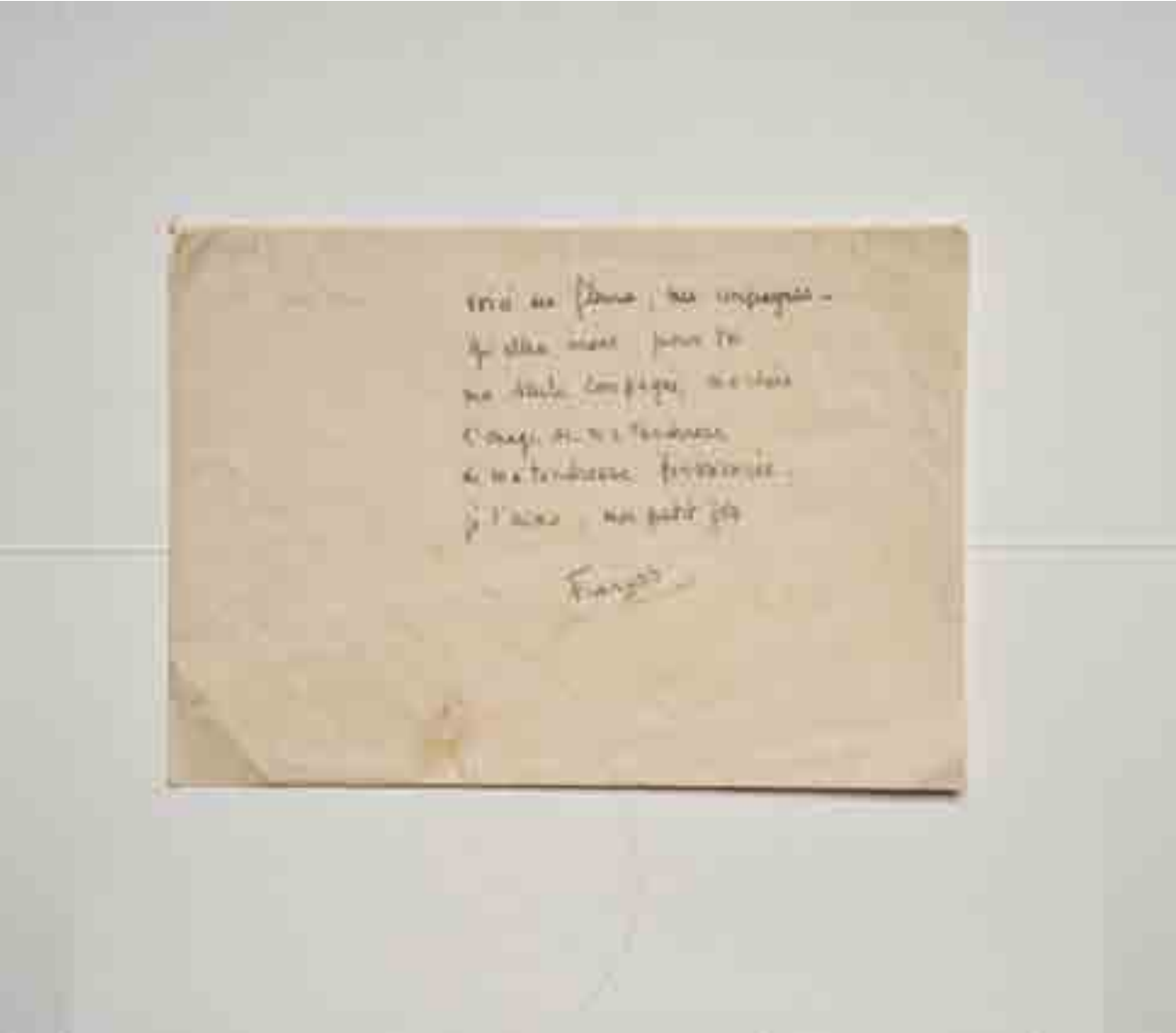
L'image de ma tendresse

De ma tendresse passionnée.

Je t'aime, mon petit Zou.

François

150 - 300 €



336. MITTERRAND, François

Deux lettres autographes à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais ; et deux brouillons autographes
S.l.n.d., [Meuse], [1940]

LETTRES INCOMPLÈTES ET BROUILLONS.

“CES LETTRES D'AMOUR QUI JAILLISSENT DE MON CŒUR”

10 pp. in-8 (210 x 135mm environ), encre noire et crayon. Divers papiers

1.

Je me souviens qu’au cours de nos premiers rendez-vous, j’avais beaucoup admiré ton manque de questions (il m’avait inquiété aussi ; Je me disais : m’aime-t-elle ? Quand on aime, n’est-on pas accroché en quelque sorte aux détails ?). Et puis, j’ai compris ta façon de comprendre qui n’est pas étrangère à ta façon d’aimer. J’ai appris à aimer ton silence, ta ferveur secrète, ton recueillement aussi bien sous les plus délicieuses caresses que devant les problèmes de l’esprit. J’ai appris peu à peu à t’identifier, à deviner la puissance d’amour et de compréhension que tu contiens. (Qui ne pouvait se donner facilement, qui devait donc encourir bien des déceptions, qui pouvait aussi te faire éprouver les plaisirs les plus fous, et le plus calme bonheur, avec une extrême diversité de gammes). Il m’a semblé que ce manque d’enthousiasme dont tu te plaignais à moi pouvait devenir une ferveur passionnée. Et tu ne peux savoir comme j’ai aimé terriblement ces deux preuves que tu m’en as donné : l’abandon merveilleux, si fou de tendresse de ton corps, le long des si douces heures que tu sais, et l’attention extraordinaire de ton visage quand une histoire, un caractère, un roman, une étude t’intéressent ardemment. Je ne crois pas exagérer tout cela, et j’ai été heureux de te découvrir telle. Ma petite fiancée plus belle encore, plus douce, plus étonnante que je pouvais le souhaiter, je t’aime dans le présent, et moi, je ne te dis pas que s’il n’y avait pas ces souvenirs-là, je t’aimerais peut-être moins ! Mais tout cela se mêle : tu es ma petite chérie, celle que j’adore. Le temps n’a rien à voir avec l’affaire.

J’ai reçu ce soir une lettre de mon oncle Thérion [?]. Il m’annonce que Robert, sa femme et les parents d’Édith sont allés à Jarnac de vendredi à dimanche, en auto. Robert quitte Fontainebleau et rejoint son beau-père aux armées. Édith va sans doute regagner Paris. Tu pourras lui dire bonjour de ma part si tu la vois. Ce matin, je n’ai presque rien fait. J’ai commencé *Le Drapeau noir*, continué un peu le texte que je t’annonçais hier ; il est presque fini, j’espère que ce sera pour demain ; je suis assez en forme mais j’ai l’impression que ce que je fais n’est pas très facile à lire, à bien saisir. Toi tu comprendras, malgré les ellipses et l’espèce d’illogisme qui semble régner dans la composition (dans une méditation il n’y a qu’une logique interne, et la pensée fuit dans diverses directions, comme dirigée par le hasard, en réalité, centrée, le tout est de découvrir le centre). Tu comprendras parce que tu as une acuité d’intuition, d’intelligence qui, je t’assure, m’a toujours frappé : avec toi, il n’est pas besoin de dire trois paroles pour une, ce que le gros public ne saisit pas .

2.

Que ce soit lorsque tu es là, dans la connaissance de ta fraîcheur, de ton abandon de femme délicieuse, ou que ce soit dans tes lettres, dans tes paroles et tes confidences, dans la connaissance de tes pensées, je vous que l’avenir nous réserve des joies toujours plus grandes. Tout pourrait nous manquer. Si tu m’aimes, je serai toujours profondément heureux.

Mon Zou chéri, en voilà une encore de ces lettres d’amour qui jaillissent de mon cœur. Je voudrais qu’elles te portent mes baisers et toutes les caresses que ma tendresse invente pour toi. Je t’aime

Ce matin, je n’ai pas fait un gros travail. Chargé d’une mission dans un village voisin, j’ai eu à traiter d’une question de droit pour un des hommes de ma compagnie. Cela m’a procuré une longue promenade dans le brouillard qui comblait la vallée où passait mon chemin. C’était agréable. Seul, j’ai pu penser à toi. Nous aurions marché sans nous apercevoir du temps qui passe, nous aurions eu une de nos chères conversations, pleine d’Amour. Te souviens-tu, chérie, de nos belles promenades dans Paris ? De quoi écrire dix chapitres d’un bien long roman !

J’ai reçu une lettre de mon ami admis au peloton d’Auvours [Georges Dayan]. Il me dit qu’ils sont très bien et que cela le change de “la vie terrible” menée ici. Je rage d’autant plus que mon ami répondait *exactement* aux mêmes conditions que moi ! Si j’avais su, j’aurais agi vigoureusement. D’ailleurs, je t’assure que si j’étais plus près du soleil, j’agirais encore. Quoique ce peloton soit commencé depuis une semaine, j’essaiera de forcer la porte. Je t’envoie des photos prises ici. Dans la neige et le froid.

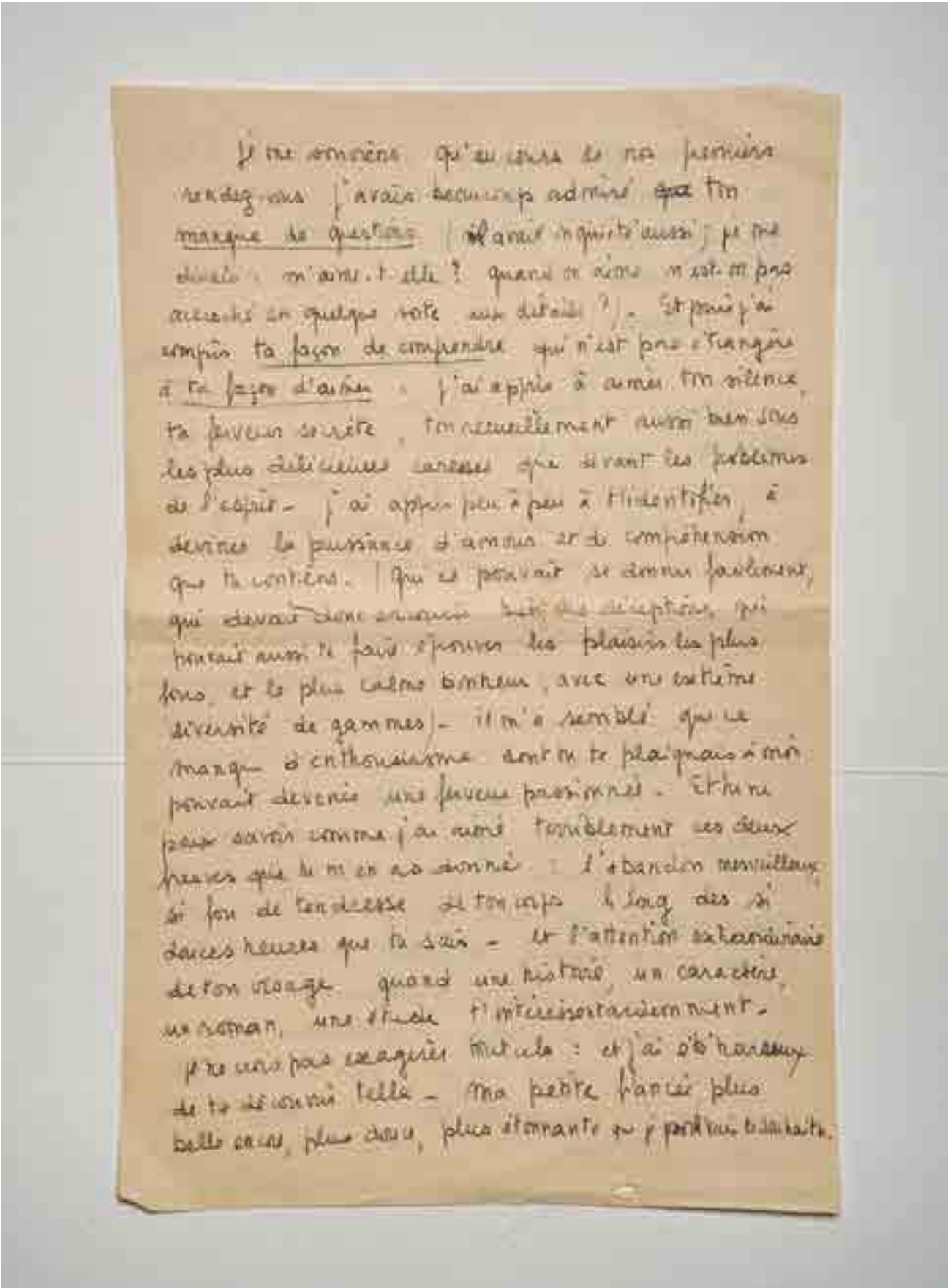
Alors ma chérie. À ce soir. J’espère bien avoir une lettre de toi au courrier. Je les aimes tant ces lettres merveilleuses.

Je t’adore. Je t’embrasse. Si tu étais là mon amour, j’embrasserais tes yeux, tes lèvres, ton cou à la saveur de pêche. Tu es si douce, et c’est si bon de t’aimer.

François

3. et 4. : 6 pages de brouillons : réflexions sur l’amour et considérations historiques

50 - 100 €



337. MITTERRAND, François

Trois cartes autographes signées à la famille Terrasse

[Lunéville, puis Stalag IX A] 8 juin 1940-15 juillet 1941

CARTES ADRESSÉES À LA FAMILLE DE MARIE-LOUISE : DEUX À SES PARENTS, UNE À SA SŒUR

1. 2 pp. in-8 (90 x 140 mm), encre bleue, lettre à en-tête de la “Correspondance des armées de la République”. Cachet de la poste “Rosières aux Salines, Meurthe et Moselle”

[Suscription :] Monsieur A[ndré] Terrasse. 5 Av. d’Orléans 5. Paris, XIV

[Verso :] Le 8/6/40. Cher Monsieur, je **pars pour l’Allemagne à l’instant. Je vous écris du train.** Quand reviendrai-je ? De toute manière, sachez que mon affection ne vous quitte pas, que je pense constamment à Marie Zou. Je lui inflige un rôle bien dur, contre sa volonté, contre ma volonté de lui donner un peu plus du bonheur que je lui ai promis. Je compte sur mon père surtout pour me faire rappeler à titre d’employeur. Pensez un peu à moi. Avec toute mon affection. **Je vais vers Kassel, je crois.** Tout le camp d’ici y part sauf qui ont pu extirper un papier de leur employeur admis par une Kommandatur.

François M.

2. 2 pp. in-8 (90 x 136 mm), encre bleue, lettre à en-tête “Carte postale”. Cachet de la poste

[Suscription :] Mademoiselle R. Terrasse. 20 rue du Cloître N. Dame Paris 4ème . [Expéditeur :] Hôpital des Prisonniers de guerre français. Lunéville (Meurthe et Moselle)

[Verso :] Chère Mademoiselle, j’ai reçu votre carte avec joie. C’est la première reçue depuis bien longtemps ; rien n’est encore venu de Jarnac. je vous écris et je suppose que par votre intermédiaire, Marie-Louise et les miens auront plus sûrement de mes nouvelles car les communications marchent régulièrement avec Paris, mais relie nt encore bien mal Lunéville au Sud-Ouest. De même, les lettres de Marie-Louise me parviendront peut-être mieux en passant par vous : ici les lettres de Paris arrivent en bon nombre. Je serai très heureux de recevoir souvent de vos nouvelles à tous. Vivre plus de quarante jours dans le silence, c’est un carême pénible ! Que François et Jacques soient en bonne santé, quelle joie, et quelle chance. **Pour moi, je suis rétabli, et vais rejoindre le camp voisin de l’hôpital, avec pour souvenir un petit éclat qui se manifeste de temps [en temps] dans le côté, et qui me suivra sans doute jusque dans l’éternité ! J’attends évidemment la fin de ma captivité avec impatience,** vous le devinez. À Jarnac, on doit être inquiet sur mon sort ! Et pourtant, j’ai écrit plusieurs fois depuis deux mois, mais je doute que mes lettres aient été transmises. Je compte un peu sur vous, chère Mademoiselle, pour dire à ceux de là-bas et surtout à Marie-Zou, que

ma pensée ne les quitte pas. Je ne pourrai pas leur écrire beaucoup car les correspondances sont réglementées. Mais qu’ils m’écrivent ! Je vous remercie infiniment d’avoir si gentiment répondu par votre carte à mon attente impatiente. Vous voyez que je réclame encore un peu de votre affection !... mais en échange, je vous envoie mille remerciements et ma pensée affectueuses.

François Mitterrand

3. 2 pp. in-8 (99 x 147 mm), encre bleue et crayon, lettre à en-tête du “Kriegsgefangenenpost”, cachet du Stalag, cachet de la poste

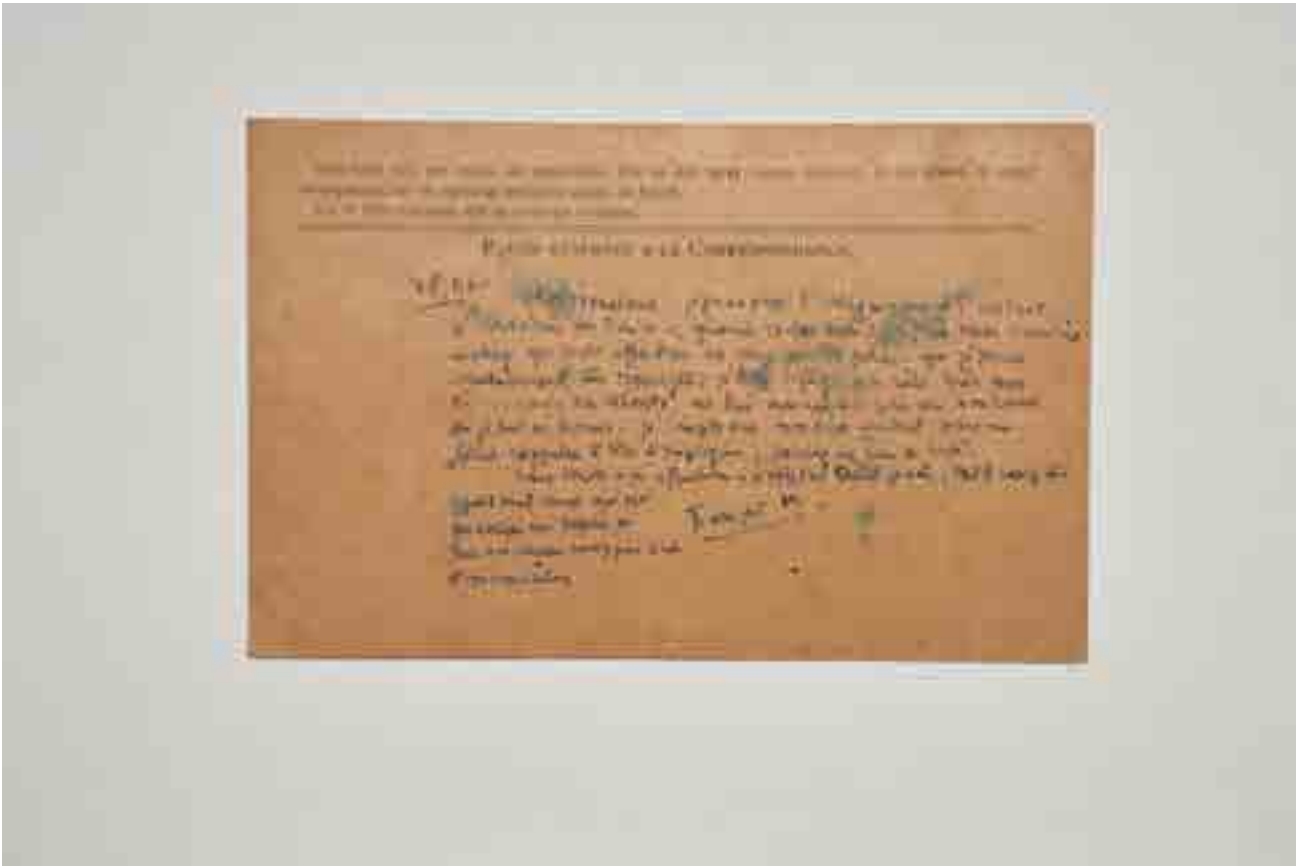
[Suscription :] Monsieur et Madame A[ndré] Terrasse. Paris 5 Avenue d’Orléans 5. XIV. France. [Expéditeur :] François Mitterrand. 21716

[Verso :] 15 juillet 1941. Chère Madame, cher Monsieur. Merci de votre lettre qui m’a beaucoup touché. Tout ce qui me vient de vous et tout ce qui entoure Marie-Louise m’apporte un peu de courage. Par cette carte, je veux être avec vous à l’occasion de l’anniversaire de Marie-Zou. Fêterai-je avec vous ses dix-huit ans ? Je l’ai pensé mais je ne dois pas compter sur une certitude. Que ces mots vous disent la part de mon affection. Je suis désolé d’être si loin. Nos fiançailles auront connu si peu de bonheur. J’ai bon espoir pourtant d’être parmi vous avant la fin de l’été, espoir fondé sur raisons précises. C’est toute ma joie de penser à cette échéance. Enfin, retrouver de beaux jours. Dîtes le 9 août à Zou que ma peine est grande de ne pouvoir être près d’elle ce jour-là, mais qu’elle espère, et que les vœux qu’elle sait seront bientôt réalité.

François Mitterrand

Quelques mouillures sur la première carte

100 - 200 €



CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE - PIASA

« Constituent des ventes aux enchères publiques les ventes faisant intervenir un tiers, agissant comme mandataire du propriétaire ou de son représentant, pour proposer et adjuger un bien au mieux-disant des enchérisseurs à l’issue d’un procédé de mise en concurrence ouvert au public et transparent. Le mieux-disant des enchérisseurs acquiert le bien adjugé à son profit ; il est tenu d’en payer le prix.

Sauf dispositions particulières et le cas des ventes effectuées dans le cercle purement privé, ces ventes sont ouvertes à toute personne pouvant enchérir et aucune entrave ne peut être portée à la liberté des enchères. » (Article L.320-2 du Code de commerce)

La Maison de Ventes PIASA est un opérateur de ventes volontaires régi par les dispositions des articles L.321-1 et suivants du Code de commerce.

La Maison de Ventes agit comme mandataire du vendeur qui contracte avec l'acheteur.

Les ventes aux enchères sont soumises aux présentes conditions générales.

AVANT LA VENTE

Estimation

Dans le catalogue, l'estimation figure à la suite de chaque lot. Il ne s'agit que d'une indication, le prix d'adjudication résulte du libre jeu des enchères. Les estimations peuvent être données en plusieurs monnaies. L'arrondie de ces conversions peut entraîner une légère modification des arrondissements légaux.

Indications

Les lots précédés d'un * appartiennent à un actionnaire, un collaborateur ou un expert de la société PIASA.

Les notices d'information contenues dans le catalogue sont établies, en l'état des connaissances au jour de la vente, avec toutes les diligences requises, par PIASA et l'expert qui l'assiste le cas échéant, sous réserve des notifications, déclarations, rectifications, annoncées verbalement au moment de la présentation de l'objet et portées au procès-verbal de la vente.

Les acquéreurs potentiels sont invités à examiner les biens pouvant les intéresser et à constater leur état avant la vente aux enchères, notamment pendant les expositions. PIASA se tient à leur disposition pour leur fournir des rapports sur l'état des lots, en fonction des connaissances artistiques et scientifiques à la date de la vente.

Les dimensions et poids sont donnés à titre indicatif. Les couleurs des œuvres reproduites dans le catalogue peuvent différer des couleurs réelles.

L'absence de réserve au catalogue n'implique pas que le lot soit en parfait état de conservation et exempt de restauration ou imperfection (usures, craquelures, rentoilage).

Les lots sont vendus dans l'état dans lequel ils se trouvent au moment de la vente et il relève ainsi de la responsabilité des futurs enchérisseurs d'examiner chaque bien avant la vente. Les lots ayant pu être examinés avant la vente aucune réclamation quant à l'état des œuvres ne sera donc recevable dès l'adjudication prononcée.

Dans le cadre de la protection des biens culturels PIASA met tout en œuvre dans la mesure de ses moyens pour s'assurer de la provenance des lots mis en vente. En cas de contestations notamment sur l'authenticité ou l'origine des objets vendus, la responsabilité éventuelle de PIASA, tenue par une obligation de moyens, ne peut être engagée qu'à la condition expresse qu'une faute personnelle et prouvée soit démontrée à son encontre.

L'action en responsabilité civile à l'encontre de la Maison de Ventes se prescrit par 5 ans à compter de l'adjudication ou de la prisée.

PIASA se réserve le droit de retirer le lot d'une vente à tout moment s'il y a des doutes sur son authenticité ou sa provenance.

LA VENTE

Les enchérisseurs sont invités à se faire connaître auprès de PIASA SA avant la vente afin de permettre l'enregistrement de leurs données personnelles (une pièce d'identité sera demandée). Toute fausse indication concernant l'identité de l'enchérisseur engagera sa responsabilité. Si ce dernier ne se fait pas enregistrer avant la vente, il devra communiquer les renseignements nécessaires dès l'adjudication du lot prononcée.

Plusieurs possibilités s'offrent à l'acquéreur pour enchérir.

1. Enchères en salle

Le mode usuel pour enchérir consiste à être présent en salle pendant la vente.

2. Ordres d'achat

Le client ne pouvant assister à la vente pourra laisser un ordre d'achat. PIASA agira pour le compte de l'enchérisseur, selon les instructions contenues dans le formulaire d'ordre d'achat, et au mieux de ses intérêts. Lorsque deux ordres d'achat sont identiques, la priorité revient au premier ordre reçu.

3. Enchères téléphoniques

PIASA peut porter des enchères téléphoniques pour le compte d'un acquéreur potentiel. L'acquéreur potentiel devra se faire connaître au préalable de la maison de vente. La responsabilité de PIASA ne peut être engagée pour un problème de liaison téléphonique ou en cas d'erreur ou d'omissions relatives à la réception des enchères téléphoniques.

Il ne sera accepté aucune enchère téléphonique pour les lots dont l'estimation est inférieure à 300 €.

Les ordres d'achat écrits ou les enchères par téléphone sont une facilité pour les clients mise en place à titre gracieux. Ni PIASA, ni ses employés ne pourront être tenus pour responsables en cas d'erreurs éventuelles ou omissions dans leur exécution comme en cas de non-exécution de ceux-ci.

4. Enchères en ligne

PIASA ne peut être responsable en cas de dysfonctionnement des plateformes utilisées pour enchérir en ligne. L'utilisateur doit prendre connaissance et accepter, sans réserve, les conditions d'utilisation de cette plateforme.

5. Mandat pour le compte d'un tiers

Tout enchérisseur est réputé agir pour son propre compte, cependant il peut informer au préalable PIASA de sa qualité de mandataire pour le compte d'un tiers.

PIASA se réserve le droit d'accepter ou de refuser le mandat.

Les demandes d'ordres d'achat et d'enchères téléphoniques peuvent être faites par le biais du formulaire en ligne sur le site piasa.fr ou en utilisant le formulaire prévu à cet effet à la fin du catalogue de vente.

DÉROULEMENT DE LA VENTE

Le commissaire-priseur est en droit de faire progresser librement les enchères. Les enchères en salle priment sur les enchères online.

Après le coup de marteau, le commissaire-priseur ne pourra prendre aucune enchère quelle qu'elle soit. Lors de la vente PIASA est en droit de déplacer des lots, de réunir ou séparer des lots ou de retirer des lots de la vente. L'adjudicataire sera le plus offrant et dernier enchérisseur, et aura pour obligation de remettre ses nom et adresse ainsi qu'une pièce d'identité ou un Kbis.

En cas de contestation au moment des adjudications, c'est-à-dire s'il est établi que deux ou plusieurs enchérisseurs ont simultanément porté une enchère équivalente, soit à haute voix, soit par signe, et réclament en même temps cet objet après le prononcé du mot « adjugé», ledit objet sera immédiatement remis en adjudication au prix proposé par les enchérisseurs et tout le public présent sera admis à enchérir à nouveau.

Il est conseillé à l'adjudicataire d'assurer le lot obtenu dès l'adjudication. L'adjudicataire ne pourra recourir contre PIASA si l'indemnisation reçue de l'assureur de PIASA, suite à la perte, le vol ou la dégradation de son lot dans les trente jours suivant la date de la vente, s'avérerait insuffisante.

PIASA peut utiliser des moyens vidéo pendant la vente aux enchères pour la présentation des objets mis en vente. PIASA ne pourra engager sa responsabilité en cas d'erreur de manipulation (présentation d'un bien différent de celui sur lequel les enchères sont portées) ou en cas de dysfonctionnement de la plateforme permettant d'enchérir en ligne. Dans le cas où un prix de réserve a été fixé par le vendeur, PIASA peut faire porter les enchères pour le compte du vendeur jusqu'à ce que ce prix soit atteint. L'estimation basse mentionnée dans le catalogue ne peut être inférieure au prix de réserve, et pourra être modifiée jusqu'au moment de la vente.

Droit de préemption

Conformément aux principes fixés par la loi du 31 décembre 1921, modifiée par la loi du 10 juillet 2000, l'État français dispose d'un droit de préemption sur certaines œuvres d'art mises en vente lors des enchères publiques. L'État se trouve alors subrogé au dernier enchérisseur. L'exercice de ce droit intervient immédiatement après le coup de marteau, et est confirmé dans un délai de quinze jours à compter de la vente. PIASA ne pourra être tenu pour responsable des conditions de la préemption par l'État français.

CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE - PIASA

EXÉCUTION DE LA VENTE

L'adjudication réalise le transfert de propriété.

Dès l'adjudication, les objets sont placés sous l'entière responsabilité de l'acquéreur qui devra les enlever dans les plus brefs délais. Le transport des lots devra être effectué aux frais et sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire.

La vente est faite au comptant et est conduite en euros. Aucun lot ne sera remis aux acquéreurs avant l'acquittement de l'intégralité des sommes dues.

En cas de paiement par chèque ou par virement, la délivrance des objets, pourra être différée jusqu'à l'encaissement. Les frais de dépôt sont, en ce cas, à la charge de l'adjudicataire.

1. Frais de vente

En sus du prix de l'adjudication, l'adjudicataire devra acquitter par lot et par tranche dégressive les commissions et taxes suivantes : **30% TTC sur les premiers 150 000 € (+TVA 20%) puis 24% TTC de 150 001 € à 1 000 000 € (+TVA 20%) et 14,4% TTC au-delà de 1 000 001 € (+TVA 20%).**

Pour les livres, en sus du prix de l'adjudication, l'adjudicataire devra acquitter par lot et par tranche dégressive les commissions et taxes suivantes : **26,375% TTC (25%HT + TVA 5,5%) sur les premiers 150 000 € puis 21,10% TTC (20%HT + TVA 5,5%) de 150 001 € à 1 000 000 € et 12,66% TTC (12%HT + TVA 5,5%) au-delà de 1 000 001 €.**

La société étant sous le régime fiscal de la marge prévu à l'Article 297A du CGI, il ne sera délivré aucun document faisant ressortir la TVA.

Lots en provenance hors UE

Les lots dont le n° est précédé par le symbole **f** sont soumis à des frais additionnels pouvant être rétrocedé à l'adjudicataire sur présentation des documents douaniers d'exportation hors Union Européenne. Ces frais sont de 6.60% TTC (soit 5.50% HT) sur le prix de l'adjudication.

Les lots dont le n° est précédé par le symbole • sont soumis à des frais additionnels de 24% TTC (soit 20% HT) sur le prix de l'adjudication.

Pour de plus amples renseignements, veuillez contacter notre service comptabilité au : +33 (0)1 53 34 10 17

L'adjudicataire UE justifiant d'un numéro de TVA intracommunautaire et d'un document prouvant la livraison dans son Etat membre pourra obtenir le remboursement de la TVA sur les commissions.

2. Paiement

Le règlement des objets, ainsi que celui des taxes s'y appliquant, sera effectué en euros. Le paiement doit être effectué immédiatement après la vente.

L'adjudicataire pourra s'acquitter par les moyens suivants :

- Par carte bancaire uniquement en salle et au 5 Boulevard Ney 75018 Paris : VISA et MASTERCARD. (L'American express n'est pas acceptée)
- Par chèque bancaire certifié en euros avec présentation obligatoire d'une pièce d'identité en cours de validité, ou d'un Kbis datant de moins de 3 mois pour les personnes morales.

3. Par virement bancaire en euros :

RÉFÉRENCES BANCAIRES

HSBC, 26 BD MALESHERBES, 75008 PARIS

NUMÉRO DE COMPTE INTERNATIONAL (IBAN)

FR76 3005 6009 1709 1700 3866 868

BIC (BANK IDENTIFICATION CODE)

CC FRFRPP

4. Les chèques tirés sur une banque étrangère ne seront autorisés qu'après l'accord préalable de PIASA, pour cela, il est conseillé aux acheteurs d'obtenir, avant la vente, une lettre accréditive de leur banque pour une valeur avoisinant leur intention d'achat, qu'ils transmettront à PIASA.

5. En espèces :

- Jusqu'à 1000 € frais et taxes comprises lorsque le débiteur a son domicile fiscal en France ou agit pour les besoins d'une activité professionnelle.

- Jusqu'à 15000 € frais et taxes comprises lorsque le débiteur justifie qu'il n'a pas son domicile fiscal en France et n'agit pas pour les besoins d'une activité professionnelle, sur présentation d'un passeport et justificatif de domicile.

3. Défaut de paiement

Conformément à l'article L.321-14 du Code de commerce, à défaut de paiement par l'adjudicataire, après mise en demeure adressée à l'acquéreur par lettre recommandée avec accusé de réception, restée infructueuse, le bien est remis en vente à la demande du vendeur sur réitération des enchères; si le vendeur ne formule pas cette demande dans un délai de trois mois à compter de l'adjudication, PIASA aura mandat d'agir en son nom et pour son compte et pourra :

- soit notifier à l'adjudicataire défaillant la résolution de plein droit de la vente, sans préjudice des éventuels dommages-intérêts. L'adjudicataire défaillant demeure redevable des frais de vente ;
- soit poursuivre l'exécution forcée de la vente et le paiement du prix d'adjudication et des frais de vente, pour son propre compte et/ou pour le compte du vendeur.

PIASA SA se réserve le droit d'exclure des ventes futures tout adjudicataire qui aura été défaillant ou qui n'aura pas respecté les présentes conditions générales de vente.

À ce sujet, la société de ventes volontaires PIASA est adhérente au Registre central de prévention des impayés des Commissaires-priseurs auprès duquel les incidents de paiement sont susceptibles d'inscription. Les droits d'accès, de rectification et d'opposition pour motif légitime sont à exercer par le débiteur concerné auprès du Symev 15, rue Freycinet 75016 Paris.

EXPORTATION

L'exportation hors de France ou l'importation dans un autres pays d'un lot, peut être affectée par les lois du pays dans lequel il est exporté, ou importé. L'exportation de tout bien hors de France ou l'importation dans un autre pays peut être soumise à l'obtention d'une ou plusieurs autorisation(s) d'exporter ou d'importer. Certaines lois peuvent interdire l'importation ou interdire la revente d'un lot dans le pays dans lequel il a été importé.

L'exportation de certains objets dans un pays de l'Union Européenne est subordonnée à l'obtention d'un certificat d'exportation délivré par les services compétents du Ministère de la Culture, dans un délai maximum de 4 mois à compter de sa demande.

La réglementation internationale du 3 mars 1973, dite Convention de Washington a pour effet la

protection de spécimens et d'espèces dits menacés d'extinction. L'exportation ou l'importation de tout lot fait ou comportant une partie (quel qu'en soit le pourcentage) en ivoire, écailles de tortues, peau de crocodile, corne de rhinocéros, os de baleine, certaines espèces de corail et en palissandre, etc... peut être restreinte ou interdite.

Il appartient, sous sa seule responsabilité, à l'acheteur de prendre conseil et vérifier la possibilité de se conformer aux dispositions légales ou réglementaires qui peuvent s'appliquer à l'exportation ou l'importation d'un lot, avant même d'enchérir. Dans certains cas, le lot concerné ne peut être transporté qu'assorti d'une confirmation par expert, aux frais de l'acheteur, de l'espèce et ou de l'âge du spécimen concerné.

PIASA peut, sur demande, assister l'acheteur dans l'obtention des autorisations et rapport d'expert requis. Ces démarches seront conduites aux frais de l'acheteur. Cependant, PIASA ne peut garantir l'obtention que les autorisations seront délivrées.

En cas de refus de permis ou de délai d'obtention de celui-ci, l'acheteur reste redevable de la totalité du prix d'achat du lot. Un tel refus ou délai ne saurait en aucun cas justifier le retard du paiement ou l'annulation de la vente.

LOI APPLICABLE ET ATTRIBUTION DE COMPÉTENCE

Les dispositions des conditions de vente sont indépendantes les unes des autres. La nullité d'une des conditions ne peut entraîner l'inapplicabilité des autres conditions de vente.

Les présentes conditions de ventes sont rédigées en français et régies par le droit français. Les éventuels litiges relatifs à l'interprétation ou l'application des présentes Conditions Générales de Vente seront portés devant les juridictions françaises, compétentes dans le ressort du siège social de PIASA.

RETRAIT DES LOTS

Tous les achats réglés pourront être enlevés 24 heures après la vente dans notre stockage : PIASA 5 boulevard Ney 75018 Paris (Ouvert de 9h à 12h et de 14h à 17h). Entrée par le 215 rue d'Aubervilliers 75018 Paris (Niveau -1, zone C-15). Hauteur maximum du camion : 3m90 L'enlèvement des objets se fait sur rendez-vous par mail : piasa-ney@piasa.fr Contact : +33 1 40 35 88 83 | piasa-ney@piasa.fr

Les lots pourront être gardés à titre gracieux pendant 30 jours. Passé ce délai, des frais de dépôts et d'assurance seront supportés par les acquéreurs au tarif de 30 euros HT forfaitaire et 3 euros HT par jour calendaire et par lot, 6 euros HT concernant le mobilier. Passé 60 jours, PIASA décline toute responsabilité quant aux dommages que l'objet pourrait encourir, la garantie de PIASA cessera alors de plein droit.

Protection des données personnelles

Le client PIASA dispose d'un droit d'accès et de rectification aux données nominatives fournies à PIASA dans les conditions de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 modifiée par la loi du 6 août 2004. Depuis le 25 mai 2018, PIASA est en conformité avec la nouvelle réglementation européenne de la protection des données personnelles.

GENERAL TERMS AND CONDITIONS OF AUCTION - PIASA

“Public auctions are sales which involve the participation of a third party, acting as agent of the owner or his representative, to offer and sell an item of property to the highest bidder at the end of a process of competitive bidding that is open to the public and transparent. The highest bidder acquires the sold item for his own benefit; he is bound to pay the price.

Except where specially provided otherwise or for sales made within a purely private circle, these sales are open to any person able to bid and no restriction may be made on the freedom of bidding.” (Article L 320-2 of the Commercial Code)

The Maison de Ventés (Auction House) PIASA is a public auction operator governed by the provisions of Articles L 321-1 et seq. of the Commercial Code.

The Auction House acts as agent of the seller who enters into contract with the buyer.

The auctions are subject to these general terms and conditions.

PRIOR TO THE AUCTION

Appraisal

In the catalogue, the appraisal appears after each lot. This is only an indication, the hammer price shall result from free bidding. Appraisals may be given in several currencies. The rounding of these conversions may lead to a slight difference compared to laws on rounding.

Indications

The lots preceded by an * belong to a shareholder, employee or expert of PIASA.

The information notices contained in the catalogue are drawn up with all due diligence in the state of knowledge on the day of the sale, by PIASA and the expert assisting it where relevant, subject to any notifications, declarations or rectifications announced orally at the time of presentation of the item and set down in the minutes of the sale.

Potential buyers are invited to examine the items that may interest them and to observe their condition prior to the auction, including in particular during exhibitions. PIASA remains at their disposal to provide reports on the condition of the lots, according to artistic and scientific knowledge at the date of the auction.

The dimensions and weights are given for information only. The colours of works reproduced in the catalogue may vary from the actual colours.

The absence of reservations in the catalogue does not mean that the lot is perfectly conserved and free of any restorations or imperfections (wear and tear, cracking, lining).

The lots are sold in the condition in which they are to be found at the time of the sale. It is therefore the responsibility of the future bidders to examine each item before the sale. As the lots can be examined prior to the sale, no complaint as to the condition of the works will therefore be admissible as soon as the auction is pronounced.

In the framework of the protection of items of cultural property, PIASA makes all effort within its means to verify the origin of the auctioned lots.

In the event of dispute, notably as to the authenticity or origin of the sold items, PIASA, bound by a best efforts obligation, shall only be liable under the express condition of demonstration that it has committed a proven personal wrong. Any liability claim against the Auction House will be barred after the limitation period of 5 years following the sale or appraisal.

PIASA reserves the right to withdraw the lot from auction at any time if there is doubt as to its authenticity or origin.

THE AUCTION

Bidders are invited to present themselves to PIASA SA before the sale in order to enable their personal details to be registered (an identity document will be requested). Any false information concerning the bidder's identity will give rise to his or her liability. If the bidder does not register before the auction, he or she must communicate the necessary information as of the adjudication of the sale of the lot.

There are several possibilities for buyers to bid.

1. Bidding in the auction room

The usual method of bidding is by being present in the room during the auction.

2. Purchase orders

A customer who cannot attend the sale may leave a purchase order. PIASA will act on behalf of the bidder, in accordance with the instructions contained on the purchase order form, and in his or her best interests. If two purchase orders are identical, priority will go to the first order received.

3. Telephone bidding

PIASA may carry telephone bids on behalf of a potential buyer. The potential buyer must present himself to the auction house in advance. PIASA cannot be held liable for any difficulty in the telephone connection or in the event of error or omission concerning the receipt of telephone bids.

No telephone bids will be accepted for lots where the appraisal is less than €300.

Written purchase orders or telephone bids are facilities that are provided to customers without charge. Neither PIASA nor its employees may be held liable in the event of any error or omission in executing them or failing to execute them.

4. Bid Online

PIASA cannot be held responsible in the event of dysfunction of the platforms used to bid online. The user must read and accept, without reservation, the conditions of use of this platform.

5. Mandate on behalf of a third party

Each bidder is deemed to be acting on his own behalf, however he may inform PIASA in advance that he is acting as agent on behalf of a third party.

PIASA reserves the right to accept or refuse the agent's representative status.

Requests for purchase orders and telephone bids may be made using the online form available on the site piasa.fr or by using the form provided for this purpose at the end of the auction catalogue.

AUCTION PROCEEDINGS

The auctioneer is freely entitled to proceed with bidding. Bids made in the auction room will take precedence to online bids.

After the hammer fall, the auctioneer cannot take account of any other bid whatsoever. At the time of the auction, PIASA shall be entitled to shift lots, group or subdivide lots, or withdraw lots from the auction. The winning bidder shall be the highest and final bidder, and shall be obliged to give his name and address and an identity document or extract of registration in the trade registry.

In the event of dispute at the time the sale is awarded, i.e. where it is shown that two or more bidders have simultaneously made equivalent bids, either spoken aloud or by sign, and claim the item at the same time after the word “adjugé” (“sold”) is pronounced, that item shall be immediately put back up for auction at the price offered by the bidders and all members of public present will be able to bid once again. PIASA may use video devices during the auction to present the items put up for auction.

The successful buyer is advised to insure the lot obtained as soon as the auction is pronounced. The successful buyer will not be able to take action against PIASA if the compensation received from PIASA's insurer following the loss, theft or deterioration of the lot, within 30 days of the date of the sale, proves insufficient.

PIASA shall bear no liability in the event of a handling error (presentation of an item that is different to the one for which bidding is made) or in the event of dysfunction in the platform permitting online bidding. In the event that a reserve price has been set by the seller, PIASA may carry bids on behalf of the seller until this price has been reached. The lower limit of the appraisal stated in the catalogue cannot be lower than the reserve price, and may be modified up to the time of the auction.

Right of pre-emption

In accordance with the principles laid down by the French Law of 31 December 1921, amended by the Law of 10 July 2000, the French State has a right of pre-emption over certain works of art sold at public auction. The State will then enter by way of subrogation into the rights of the highest bidder. This right must be exercised immediately after the hammer fall, and confirmed within a period of fifteen days following the sale. PIASA cannot be held liable for the conditions under which pre-emption is exercised by the French State.

GENERAL TERMS AND CONDITIONS OF AUCTION - PIASA

ENFORCEMENT OF THE SALE

The announcement of the sale (adjudication) causes transfer of ownership title. As of the time of the adjudication, the items shall be the entire responsibility of the buyer who must remove them as soon as possible.

Transportation of the lots shall be made at the expense and entirely under the responsibility of the winning bidder. The sale is made for payment with immediate value and in euros.

No lot will be handed over to buyers before the payment of all sums due. In the event of payment by cheque or by wire transfer, delivery of the items may be deferred until the sums have cleared. The costs of deposit shall in this case be borne by the winning bidder.

1. Auction costs

In addition to the hammer price, the winning bidder must pay the following commission and taxes, per lot and in accordance with the relevant price brackets: **30% including VAT (25% excluding VAT + 20% VAT) on the first €150,000 then 24% including VAT (20% excluding VAT + 20% VAT) from €150,001 to €1,000,000 and 14.4% including VAT (12% excluding VAT + 20% VAT) above €1,000,001.**

For books, in addition to the hammer price, the winning bidder must pay the following commission and taxes, per lot and in accordance with the relevant price brackets: **26,375% including VAT (25% excluding VAT + 5,5% VAT) on the first €150,000 then 21,10% including VAT (20% excluding VAT + 5,5% VAT) from €150,001 to €1,000,000 and 12,66% including VAT (12% excluding VAT + 5,5% VAT) above €1,000,001.**

No document showing VAT will be issued, as the company is subject to the margin provided for in Article 297 A of the CGI.

Lots from outside the EU

Lots from outside the EU Lots having a number preceded by the symbol **f** are subject to additional costs that may be paid over to the winning bidder on the presentation of customs export documents from outside the European Union. These costs are 6.60% with VAT, (so 5.50% excluding VAT), of the hammer price.

Lots having a number preceded by the symbol **•** are subject to additional costs of 24% with VAT (so 20% + VAT) of the hammer price.

For further information, please contact our accounting department at the number: +33 (0)1 53 34 10 17

2. Payment

Payment for items, together with applicable taxes, shall be made in euros. Payment must be made immediately after the sale.

The winning bidder may pay using the following means:

1. By credit or debit card only in the auction room, or 5 Boulevard Ney 75018 Paris: VISA and MASTERCARD. (American express not accepted)

2. By certified bank cheque in euros with compulsory presentation of a valid identity document, or extract of registration in the trade registry (“Kbis” extract) dating from within the last 3 months for legal entities.

3. By wire transfer in euros:

BANK DETAILS

HSBC, 26 BD MALESHERBES, 75008 PARIS

INTERNATIONAL BANK ACCOUNT NUMBER

(IBAN) **FR76 3005 6009 1709 1700 3866 868**

BIC (BANK IDENTIFICATION CODE)

CC FRFRPP

4. Cheques drawn on a foreign bank will not be authorised except with PIASA's prior agreement. For that purpose, buyers are advised to obtain a letter of credit from their bank for a value approaching their intended purchase price, which they will transmit to PIASA.

5. In cash:

- Up to €1,000 including costs and taxes, where the debtor's tax residence is in France or if acting for the purposes of a professional activity.

- Up to €15,000 including costs and taxes where the debtor proves not being having tax residency in France and not acting for the purposes of a professional activity, on presentation of a passport and proof of residence.

3. Default

In accordance with Article L 321-14 of the Commercial Code, in the event of failure to pay by the winning bidder, after notice summoning payment has been sent to the buyer by registered letter with return receipt requested and remains without effect, the item shall be re-auctioned on the seller's request; if the seller does not express this request within three months following the sale, PIASA shall be empowered to act in his name and on his behalf and may:

- either notify the winning bidder of the automatic rescission of the sale, without prejudice to any damages that may be claimed. The defaulting winning bidder will remain liable to pay the auction costs ;

- or pursue the enforcement of the sale and payment of the hammer price and auction costs, for its own benefit and/or on behalf of the seller.

PIASA SA reserves the right to exclude any winning bidder who fails to pay, or who does not comply with these general terms and conditions of auction, from any future auctions.

In this respect, the PIASA auction house is a member of the central registry for auctioneers for the prevention of non-payment (Registre central de prévention des impayés des Commissaires-priseurs) with which payment incidents may be registered. The rights of access, rectification and opposition on legitimate grounds may be exercised by the debtor in question by contacting Symev, 15 rue Freycinet 75016 Paris.

EXPORTS

The export out of France or the import into another country of a lot may be affected by the laws of the country in which it is exported, or imported. The export of any lot from France or the import into another country may be subject to one or more export or import authorisations. Local laws may prevent the buyer from importing a lot or may prevent him selling a lot in the country the buyer import it into.

The export of certain items to a country of the European Union requires an export certificate issued by the competent departments of the Ministry of Culture within a maximum period of 4 months following the application.

The international regulations of 3 March 1973, known as the Washington Convention (Convention on International Trade of Endangered Species,

CITES), have the effect of protecting specimens and species threatened with extinction. The export or import of any lot made of or containing any part (whatever the percentage) of ivory, tortoiseshell, crocodile skin, rhinoceros horn, whalebone, certain species of coral, rosewood etc ... may be restricted or prohibited.

It is the buyer's sole responsibility to take advice and meeting the requirements of any laws or regulations which apply to exporting or importing any lot, prior to bidding. In some cases, the lot concerned may only be shipped along with an independent scientific confirmation of species and/or age of the specimen concerned, which will be issued at the expense of the buyer.

PIASA can, on request, assist the buyer in obtaining the required licenses and independent scientific confirmation. This proceeding will be carried out at the buyer's expense. However, PIASA cannot guarantee that the buyer will get the appropriate license.

In the event of refusal of the license or delay in obtaining one, the buyer remains liable for the entire purchase price of the lot. Such a refusal or delay shall not allow for late payment or cancellation of the sale.

GOVERNING LAW AND JURISDICTION

All of the provisions of the terms and conditions of auction are independent of one another. The nullity of any one of the terms and conditions cannot cause any of the other terms and conditions of auction to be inapplicable.

These terms and conditions of auction are drafted in French and governed by French law.

Any dispute concerning the interpretation or application of these General Terms and Conditions of Auction shall be brought before the competent French courts of the judicial district in which the registered offices of PIASA are located.

TAKING DELIVERY OF LOTS

All paid purchases may be uplifted 24 hours after the sale at our storage site:

PIASA 5 boulevard Ney 75018 Paris (Open from 9- am to 12 pm and 2pm to 5pm). Entrance via 215 rue d'Aubervilliers 75018 Paris (Level -1, zone C-15). Maximum height of vehicles: 3.90m
Withdrawal of the items is done by appointment by e-mail: piasa-ney@piasa.fr
Contact: +33 1 40 34 88 83 | piasa-ney@piasa.fr

Items will be kept free of charge for 30 days. Thereafter the purchaser will be charged storage and insurance costs at the rate of €30 + tax, and €3 + tax, per day and per lot and €6 + tax per calendar day and per lot concerning the furniture. Past 60 days, PIASA assumes no liability for any damages that may occur to the lot, it being no longer covered by PIASA's insurance.

Protection of personal data

Customers of PIASA have a right of access and rectification of personally identifiable data provided to PIASA, as provided for in the Law on Computing and Civil Liberties of 6 January 1978, amended by the Law of 6 August 2004. Since 25 May 2018, PIASA complies with the new European data protection regulations.

Jeudi 25 novembre 2021 à 14h30

November 25th, 2021 at 2:30PM

PIASA

118 rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 Paris

Fax : + 33 1 53 34 10 11

- ☐ **ORDRE D'ACHAT**|ABSENTEE BID
- ☐ **ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE**|BIDDING BY TELEPHONE

Nom et prénom|Name & First Name:

Adresse|Address:

Téléphone|Telephone:

Portable|Cellphone:

Téléphone pendant la vente|Telephone during the sale:

E-mail/Fax|E-mail/Fax:

Banque|Bank:

Personne à contacter|Person to contact:

Adresse|Address:

Téléphone|Telephone:

Numéro du compte|Account number:

Code banque|Bank code:

Code guichet|Branch code:

Joindre obligatoirement un RIB ainsi qu'une copie d'une pièce d'identité (passeport ou carte nationale d'identité).
Please enclose your bank details and a copy of your identity card or your passport.

Les ordres d'achat écrits ou les enchères par téléphone sont une facilité pour les clients. Ni PIASA, ni ses employés ne pourront être tenus responsables en cas d'erreurs éventuelles ou omission dans leur exécution comme en cas de non exécution de ceux-ci.
Absentee and telephone bidding are services offered to clients. Neither PIASA nor its staff can accept liability for any errors or omissions that may occur in carrying out these services.

Les demandes d'enchères téléphoniques doivent impérativement nous parvenir au moins 24 heures avant la vente. Ce service est offert pour les lots dont l'estimation basse est supérieure à 500€.
To allow time for processing, absentee bids should be received at least 24 hours before the sale begins. This service is offered for the lots with a low estimate above 500€.

LOT N°	DESCRIPTION DU LOT LOT DESCRIPTION	LIMITE EN€ LIMIT IN €

J'ai pris connaissance des conditions générales, informations et avis imprimés dans le catalogue et accepte d'être lié(e) par leur contenu ainsi que par toute modification pouvant leur être apportée, soit par avis affiché dans la salle de vente, soit par annonce faite avant ou pendant la vente. Je vous prie d'acquiescer pour mon compte personnel, aux limites en euros, les lots que j'ai désignés ci-contre (les limites ne comprenant pas les frais à la charge de l'acheteur).
I have read the terms and conditions of sale as printed in the catalogue and agree to be bound by their contents as well as by any modifications that may be made to them, indicated either by notice in the saleroom or as announced before or during the sale. Please bid on my behalf up to the limit stipulated in euros, for the lot(s) designated opposite (exclusive of buyer's premium).

Date:

Signature obligatoire|Signature obligatory:

COMPTABILITÉ

ACHETEURS
Gaëlle Le Dréau
Tél. : +33 1 53 34 10 17
g.ledreau@piasa.fr

VENDEURS
Odile de Coudenhove
Tél. : +33 1 53 34 12 85
o.decoudenhove@piasa.fr

DÉPÔT ET STOCKAGE

Sur RDV du lundi au vendredi
de 9 à 12h et de 14 à 17h

5 boulevard Ney 75018 Paris
Tél. : +33 1 40 34 88 83

Entrée par :
215 rue d'Aubervilliers
75018 Paris

Marion Pelletier
m.pelletier@piasa.fr
Amine Hajji
a.hajji@piasa.fr

DIGITAL
COMMUNICATION
MARKETING

Directeur Web
Pierre Beaudonnet
Tél. : +33 1 53 34 12 36
p.beaudonnet@piasa.fr

Responsable des ventes digitales
Elodie Bériola
Tél. : +33 1 53 34 10 07
e.beriolia@piasa.fr

Directeur Marketing et Digital
Pierre Muzard
Tél. : +33 1 53 34 10 15
p.muzard@piasa.fr
Julia Pellerin
Tél. : +33 1 53 34 12 88
j.pellerin@piasa.fr
Mélanie Arensma
m.arensma@piasa.fr

Agnès Renoult
Communication
Donatienne de Varinne
Tél. : +33 1 87 44 25 25
donatienne@agnesrenoult.com

NOS
CORRESPONDANTS

EN BELGIQUE
Thierry Belenger
Tél. : +32 475 984 038
thierry.belenger@me.com

EN CORÉE DU SUD
Jackie Hyejung Son
Tél. : +33 6 28 40 75 94
jackie-hyejung@naver.com

DÉPARTEMENTS

ART MODERNE ET
CONTEMPORAIN
Directrice
Florence Latieule
Tél. : +33 1 53 34 10 03
f.latieule@piasa.fr

Constance Perret
Tél. : +33 1 53 34 10 02
c.perret@piasa.fr
Susanna Mancini
Tél. : +33 1 53 34 13 26
s.mancini@piasa.fr
Marie Franck
Tél. : +33 1 53 34 13 27
m.franck@piasa.fr

Spécialiste
**Laura Wilmotte-
Koufopandelis**

ARTS DÉCORATIFS DU XX^e SIÈCLE
ET DESIGN
Directeur
Frédéric Chambre
f.chambre@piasa.fr

Directrice adjointe
Marine Sanjou
m.sanjou@piasa.fr
Tél. : +33 1 53 34 10 19

Directeur adjoint
Martin Jalabert
m.jalabert@piasa.fr
Tél. : +33 1 53 34 10 06

Agathe Biasizzo
Tél. : +33 1 45 44 12 71
a.biasizzo@piasa.fr
Marie Calloud
Tél. : +33 1 45 44 43 53
m.calloud@piasa.fr
Raphaëlle Clergeau de la Torre
Tél. : +33 1 53 34 12 80
r.cdela Torre@piasa.fr

Consultant-spécialiste
Paul Viguiier
p.viguiier@piasa.fr
Tél. : +33 1 45 44 43 54

ART CONTEMPORAIN
AFRICAIN
Co-Directrice
Olivia Anani
Tél. : +33 1 53 34 10 18
o.anani@piasa.fr
Co-Directrice
Charlotte Lidon
Tél. : +33 1 53 34 10 04
c.lidon@piasa.fr

ESTAMPES MODERNES
ET MULTIPLES
Cécilia de Broglie
Tél. : +33 1 53 34 12 82
c.debroglie@piasa.fr

MOBILIER OBJETS D'ART
ARGENTERIE
HAUTE-ÉPOQUE
TABLEAUX ET DESSINS ANCIENS
TIMBRES
VENTES GÉNÉRALISTES
INVENTAIRES
Thibaud Cardera
Tél. : +33 1 53 34 12 95
t.cardera@piasa.fr

BIJOUX ET MONTRES
Spécialiste sénior
Véronique Tajan
Tél. : +33 1 53 34 12 89
Tél. : +33 6 75 37 82 70
v.tajan@piasa.fr
Dora Blary
Tél. : +33 1 53 34 13 30
d.blary@piasa.fr

BANDES DESSINÉES
LETTRES ET MANUSCRITS
AUTOGRAPHES
LIVRES ANCIENS ET MODERNES
Dora Blary
Tél. : +33 1 53 34 13 30
d.blary@piasa.fr

PIASA S.A.

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Filippi

VICE-PRÉSIDENT ASSOCIÉ
DIRECTEUR GÉNÉRAL
Frédéric Chambre

SECRETARIAT
Laurence Dussart
Tél. : +33 1 53 34 12 87
l.dussart@piasa.fr

PIASA

PIASA
118 rue du Faubourg Saint-Honoré
75008 Paris

Tél. : +33 1 53 34 10 10
Fax : +33 1 53 34 10 11
contact@piasa.fr
www.piasa.fr

Piasa SA Ventes volontaires aux
enchères publiques
agrément n° 2001-020

INVENTAIRES
Frédéric Chambre
est à votre disposition pour
estimer vos œuvres ou
collections en vue de vente,
partage, dation ou assurance.

COMMISSAIRES PRISEURS
Frédéric Chambre
Thibaud Cardera

CRÉATION ORIGINALE
Mathieu Mermillon

RÉALISATION GRAPHIQUE
Charly Bassagal, ArtTrafic
Marie Eyries, Mewsgraphics

PHOTOGRAPHIES
Paul Fargues
Jérôme Mace
Studio Sebert

PIASA

118 rue du Faubourg Saint-Honoré
75 008 Paris

Tél. : +33 1 53 34 10 10

Fax : +33 1 53 34 10 11

contact@piasa.fr

www.piasa.fr

PIASA SA — Ventes volontaires
aux enchères publiques
agrément n° 2001-020